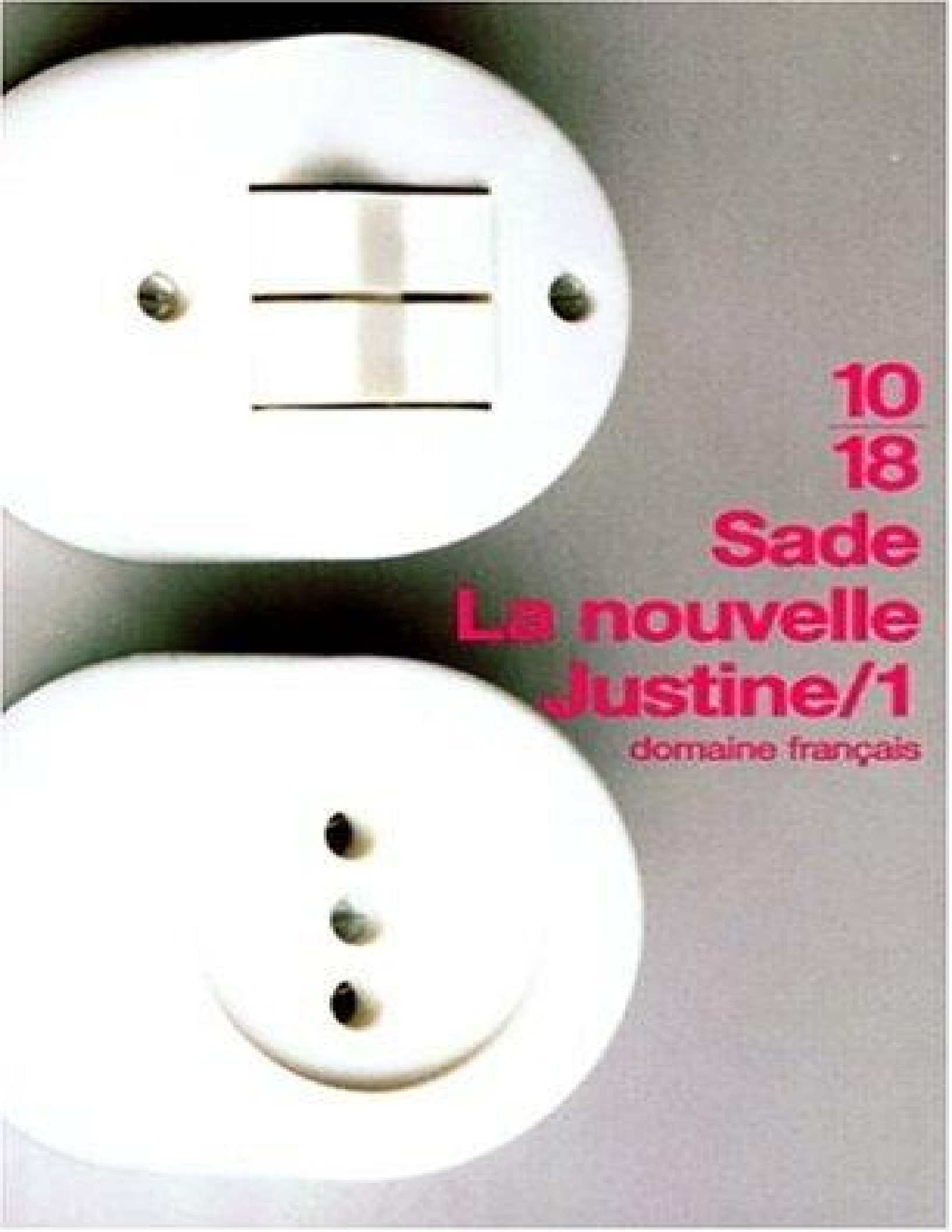


10/18

Sade

La nouvelle Justine/1

domaine français

Donatien Alphonse François

Marquis de Sade

La Nouvelle Justine

Diffusion Libre

Numérisation : T. Selva

Donatien Alphonse François

Marquis de Sade

La Nouvelle Justine

ou

Les Malheurs de la Vertu

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION - JUSTINE LANC…E

Le chef-dêúuvre de la philosophie serait de développer les moyens dont la fortune se sert pour parvenir aux fins quêelle se pro≠pose sur lêhomme et de tracer dêaprès cela quelques plans de con≠duite qui puissent faire connaître à ce malheureux individu bipède la manière dont il faut quêil marche dans la carrière épineuse de la vie, afin de prévenir les caprices bizarres de cette fortune quêon a nom≠mée tour à tour Destin, Dieu, Providence, Fatalité, Hasard, toutes dé≠nominations aussi vicieuses, aussi dénuées de bon sens les unes que les autres, et qui nêap≠portent à lêesprit que des idées vagues et pure≠ment subjectives.

Si, pleins dêun respect vain, ridicule et superstitieux pour nos ab≠surdes conventions sociales, il arrive malgré cela que nous nêayons rencontré que des ronces, oˇ les méchants ne cueillaient que des ro≠ses, les gens naturellement vicieux par système, par go˚t, ou par tem≠pérament, ne calculeront-ils pas, avec assez de vraisemblance, quêil vaut mieux

sêabandonner au vice que dêy résister ? Ne diront-ils pas, avec quelque apparence de raison, que la vertu, quelque belle quêelle soit, devient pourtant le plus mauvais parti quêon puisse pren≠dre, quand elle se trouve trop faible pour lutter contre le vice, et que, dans un siècle absolument corrompu, comme celui dans lequel nous vivons, le plus s˚r est de faire comme les autres ? Un peu plus philosophes, si lêon veut, ne diront-ils pas, avec lêange Jesrad de Zadig, quêil nêy a aucun mal dont il ne naisse un bien, et quêils peu≠vent, dêa≠près cela, se livrer au mal tant quêils voudront, puisquêil nêest, dans le fait, quêune des façons de faire le bien ? Nêajouteront-ils pas, avec quelque certitude, quêil est indifférent au plan général, que tel ou tel soit bon ou méchant de préférence ; que si le malheur persé≠cute la vertu, et que la prospérité accompagne le crime, les choses étant égales aux intentions de la nature, il vaut infiniment mieux pren≠dre parti parmi les méchants qui prospèrent, que parmi les ver≠tueux qui échouent ?

Cêest, nous ne le déguisons plus, pour appuyer ces systèmes, que nous allons donner au public lêhistoire de la vertueuse Justine. Il est essentiel que les sots cessent dêencenser cette ridicule idole de la vertu, qui ne les a jusquêici payés que dêingratitude, et que les gens dêes≠prit, communément livrés par principe aux écarts délicieux du vice et de la débauche, se rassurent en voyant les exemples frappants de bon≠heur et de prospérité qui les accompagnent presque inévitable≠ment dans la route débordée quêils choisissent. Il est affreux sans doute dêavoir à peindre, dêune part, les malheurs effrayants dont le ciel accable la femme douce et sensible qui respecte le mieux la vertu ; dêune autre, lêinfluence des prospérités sur ceux qui tourmen≠tent ou qui mortifient cette même femme.

Mais lêhomme de lettres, assez philosophe pour dire le vrai, surmonte ces désagréments ; et, cruel par nécessité, il arrache impitoyablement dêune main les supers≠titieuses parures dont la sottise embellit la vertu, et montre ef≠frontément de lêau≠tre, à lêhomme ignorant que lêon trompait, le vice au milieu des charmes et des jouissances qui lêentourent et le suivent sans cesse.

Tels sont les sentiments qui vont diriger nos travaux ; et cêest en raison de ces motifs, quêunissant le langage le plus cynique aux systè≠mes les plus

forts et les plus hardis, aux idées les plus immora≠les et les plus impies, nous allons, avec une courageuse audace, pein≠dre le crime comme il est, cêest-à-dire, toujours triomphant et su≠blime, toujours content et fortuné et la vertu comme on la voit égale≠ment, toujours maussade et toujours triste, toujours pédante et tou≠jours malheureuse.

Juliette et Justine, toutes deux filles dêun très riche banquier de Pa≠ris, furent élevées jusquêà lê,ge de quatorze et quinze ans dans lêune des plus célèbres abbayes de Paris. Là, aucuns conseils, aucuns livres, aucuns maîtres ne leur avaient été refusés ; et la morale, la reli≠gion, les talents semblaient, à lêenvie lêun de lêautre, avoir formé ces jeunes personnes.

¿ cette époque fatale pour la vertu des deux jeunes filles, tout leur manqua dans un seul jour. Une banqueroute affreuse précipita leur père dans une situation si cruelle, quêil en périt de chagrin ; sa femme le suivit un mois après. Deux parents froids et éloignés délibé≠rèrent sur ce quêils feraient des jeunes orphelines. Leur part dêune succession absorbée par les créances se montait à cent écus pour chacune. Personne ne se souciant de sêen charger, on leur ouvrit la porte du couvent, et on leur remit leur dot, en les laissant libres de devenir ce quêelles voudraient.

Juliette, vive, étourdie, fort jolie, méchante, espiègle, et lêaînée des deux, ne parut touchée que du plaisir de ne plus végéter dans un cloître sans réfléchir au cruel revers qui brisait ses chaînes. Justine, plus naÔve, plus intéressante, ,gée, comme nous lêavons dit, de qua≠torze ans, ayant reçu de la nature un caractère sombre et romantique, sentit bien mieux toute lêhorreur de sa destinée ; douée dêune ten≠dresse, dêune sensibilité surprenante, au lieu de lêart et de la finesse de son aînée, elle nêavait quêune ingénuité, une candeur qui devait la faire tomber dans bien des pièges.

Cette jeune fille, à tant de qualités, joignait la beauté de ces belles vierges de RaphaÎl. De grands yeux bruns pleins dê,me et dêintérêt, une peau douce et éblouissante, une taille souple et flexible, des for≠mes arrondies et dessinées par les mains de lêAmour même, un or≠gane enchanteur, la bouche charmante, et les plus beaux cheveux du monde : voilà

lêesquisse de cette cadette délicieuse, dont les gr,ces enchanteresses et les traits délicats sont au-dessus de nos pinceaux. que nos lecteurs se représentent tout ce que lêimagination peut créer de plus séduisant, et ils seront au-dessous de la réalité.

On leur avait donné vingt-quatre heures à lêune et à lêautre pour quitter lêabbaye. Juliette voulut essuyer les pleurs de Justine. Vouant quêelle ne réussissait pas, elle se mit à la gronder au lieu de la conso≠ler. Elle lui reprocha sa sensibilité ; elle lui dit, avec une philosophie très an-dessus de son ,ge, et qui prouvait en elle les plus singuliers efforts de la nature, quêil ne fallait sêaffliger de rien dans ce monde-ci, quêil était possible de trouver en soi des sensations physiques dêune assez piquante volupté pour éteindre toutes les affections morales dont le choc pouvait être douloureux ; que ce procédé devenait dêau≠tant plus essentiel à mettre en pratique, que la véritable sagesse consistait infiniment plus à doubler la somme de ses plaisirs quêà mul≠tiplier celle de ses peines ; quêil nêy avait rien quêon ne d˚t faire, en un mot, pour étouffer dans soi cette perfide sensibilité, dont les au≠tres seuls profitaient, tandis quêelle ne nous apportait à nous que des chagrins.

- Tiens, dit-elle, en se jetant sur un lit, aux yeux de sa súur, et se troussant jusquêau-dessus du nombril, voilà comme je fais, Justine, quand jêai du chagrin. Je me branleÖ je déchargeÖ et cela me console.

La sage et vertueuse Justine eut horreur de cette action ; elle dé≠tourna les yeux ; et Juliette, tout en secouant sa jolie petite motte, lui dit :

- Justine, tu es une bête ; tu es plus belle que moi, mais tu ne se≠ras jamais si heureuse.

Poursuivant ensuite son opération la putain soupira ; et son jeune foutre, éjaculé sous les yeux baissés de la vertu, tarit la source des larmes que, sans cette opération elle e˚t peut-être versées comme sa súur.

- Tu es folle de têinquiéter, poursuivit cette voluptueuse fille, en venant se rasseoir près de Justine ; avec la figure et lê,ge que nous avons toutes les deux, il est impossible que nous mourions de faim.

Elle lui cita, à cette occasion, la fille dêune de leurs voisines, qui, sêé≠tant échappée de la maison paternelle, était aujourdêhui richement entretenue, et bien plus heureuse, sans doute, que si elle f˚t restée dans le sein de sa famille.

- Il faut bien se garder de croire, ajouta-t-elle, que ce soit le ma≠riage qui rende une jeune fille heureuse. Captivée sous la loi de lêhy≠men, elle a, avec beaucoup dêhumeur à souffrir, une très légère dose de plaisir à

attendre ; au lieu que, livrée au libertinage, elle peut tou≠jours se garantir des mauvais procédés de lêamant, ou sêen consoler par le nombre.

Justine frémit de ces discours. Elle dit quêelle préférerait la mort à

lêignominie ; et, quelques nouvelles instances que p˚t lui faire sa súur, elle refusa constamment de loger avec elle, dès quêelle la vit dé≠terminée à une conduite qui lui faisait horreur.

Les deux jeunes filles se séparèrent donc, sans aucune promesse de se revoir, dès que leurs intentions étaient si différentes. Juliette, qui allait devenir une grande dame, consentirait-elle à recevoir une petite fille dont les inclinations vertueuses mais basses, seraient capa≠bles de la déshonorer ? Et, de son côté, Justine voudrait-elle risquer ses múurs dans la société dêune créature perverse, qui allait devenir victime de la crapule et de la débauche publique ?

Nous allons, avec la permission du lecteur quitter quelque temps cette petite libertine, pour ne nous attacher maintenant quêà transmet≠tre au public les anecdotes de la vie de notre pudibonde hé≠roÔne.

On a beau dire : il faut un peu de vertu dans le monde ; et il est bien plus doux pour un biographe de peindre, dans le héros dont il transmet lêhistoire, des traits de candeur et de bienfaisance, que de tenir sans cesse lêesprit fixé sur des débauches et des atrocités, comme sera obligé

de le faire, sans doute, celui qui nous donne par suite de cet ouvrage-ci la très scandaleuse et très libertine histoire de lêim≠pudique Juliette.

Justine, caressée dès son enfance par la couturière de sa mère, croit que cette femme sera sensible à son malheur ; elle va la trouver, elle lui fait part de ses infortunes, elle lui demande de lêouvrageÖ ¿ peine la reconnaît-on ; elle est renvoyée durement. ‘ ciel ! dit cette pauvre créature, faut-il que les premiers pas que je fais dans le monde soient déjà marqués par des chagrins !Ö Cette femme mêai≠mait autrefois, pourquoi me rejette-t-elle aujourdêhui ? Hélas ! cêest que je suis orpheline et pauvre, cêest que je nêai plus de ressources sur la terre, et que lêon nêestime les gens quêen raison des secours et des agréments que lêon sêimagine en recevoir.

Justine en larmes va trouver son curé ; elle lui peint son état avec lêéner≠gie de son ,ge. Elle était en petit fourreau blanc ; ses beaux che≠veux négligemment repliés sous un grand mouchoir de Madras ; sa gorge à

peine indiquée ne se distinguait presque pas sous la double gaze qui la dérobait à lêúil libertin ; sa jolie mine un peu p,le à cause des chagrins qui la dévoraient ; quelques larmes roulaient dans ses yeux, et leur prêtaient encore plus dêexpres≠sionÖ Il était impossible dêêtre plus belle.

- Vous me voyez, monsieur, dit-elle au saint ecclésiastiqueÖ oui, vous me voyez dans une position bien affligeante pour une jeune fille. Jêai perdu mon père et ma mère ; le ciel me les enlève dans lê,ge o˘ jêai le plus besoin de leurs secours. Ils sont morts ruinés, mon≠sieur ; je nêai plus rien ; voilà tout ce quêils mêont laissé, continua-t-elle, en montrant les douze louis, et pas un coin pour reposer ma pau≠vre tête ; vous aurez pitié

de moi, nêest-ce pas, monsieur ? Vous êtes le ministre de la religion, et la religion est le foyer de toutes les vertus. Au nom de Dieu quêelle enseigne et que jêadore de toutes les forces de mon ,me, au nom de lê tre suprême dont vous êtes lêor≠gane, dites-moi, comme un second père, ce quêil faut que je fasse, ce quêil faut que je devienne ?

Le charitable prêtre répondit en lorgnant Justine, que la paroisse était bien CHARG…E, quêil était difficile quêelle p˚t EMBRASSER de nouvelles aumônes : mais que si Justine voulait le servir, que si elle voulait FAIRE

LE GROS OUVRAGE, il y aurait toujours dans sa cui≠sine un morceau de pain pour elle. Et comme en disant cela LE FAI≠SEUR DE DIEUX lui

avait tant soit peu pressé le jupon sur les fesses, comme pour se donner une légère idée de leur coupe, Justine, qui de≠vina lêintention, le repoussa, en lui disant :

- Monsieur, je ne vous demande ni lêaumône, ni une place de ser≠vante. Il y a trop peu de temps que je quitte un état au-dessus de celui qui peut faire désirer ces deux gr,ces, pour être réduite à les im≠plorer ; je sollicite les conseils dont ma jeunesse et mes malheurs ont besoin, et vous voulez me les faire acheter trop cher.

LE SERVITEUR DE CHRIST, honteux dêêtre dévoilé, se lève en co≠lère ; il appelle sa nièce et sa servante :

- Chassez-moi cette petite coquine, leur crie-t-il ; vous nêimagine≠riez pas ce quêelle vient de me proposerÖ Tant de vices à cet ,ge !Ö et à un homme comme moi !Ö quêelle sorteÖ quêelle sorte, ou je la fais arrêter dans lêinstant !Ö

Et la malheureuse Justine, repoussée, calomniée, insultée dès le premier jour quêelle est condamnée à lêisolisme, entre dans une mai≠son o˘ elle voit un écriteau, loue un petit cabinet garni au cinquième, le paye dêavance, et sêy livre à des larmes dêautant plus amères, quêelle est naturellement très sensible, et que sa fierté vient dêêtre cruellement compromise.

Justine nêétait pas au bout de toutes les petites duretés que de≠vaient lui faire sentir ses désastres. Il y a une infinité de scélérats dans le monde, qui, loin de sêattendrir sur les malheurs dêune fille sage, ne cherchent quêà les redoubler pour la mieux contraindre à ser≠vir des passions o˘ son indigence la condamne. Mais de tous les désagréments quêelle eut à essuyer dans les commencements de sa malheureuse histoire, nous ne citerons que celui quêelle éprouva chez Dubourg, un des plus durs, comme lêun des plus riches traitants de la capitale. La femme chez qui Justine logeait, lêavait adressée chez lui comme chez quelquêun dont le crédit et les richesses pouvaient le plus s˚rement adoucir la rigueur de son sort. Après avoir attendu très longtemps dans lêantichambre, on introduisit à la fin Justine.

M. Dubourg, gros, court, et insolent comme tous les financiers, sor≠tait de son lit, entortillé dêune robe de chambre flottante qui cachait à peine son

désordre. On sêapprêtait à le coiffer. Il fit retirer son monde ; et, sêadressant à la jeune fille :

- que me voulez-vous, mon enfant ? lui dit-il.

- Monsieur, lui répondit notre petite niaise, toute confuse, je suis une pauvre orpheline à peine ,gée de quatorze ans, et qui connais déjà toutes les nuances de lêinfortune ; jêimplore votre commiséra≠tion ; ayez pitié de moi, je vous conjure.

Et Justine, les larmes aux yeux, détaille avec intérêt au vieux scélé≠rat les maux quêelle endure, les difficultés quêelle a de trouver une placeÖ

jusquêà la répugnance quêelle éprouve même à en pren≠dre une, nêétant pas née pour cet état. Elle peint, en redoublant ses pleurs, lêeffroi quêelle a de lêavenir ; termine, en balbutiant, par lêes≠poir o˘ elle est, quêun homme aussi riche et aussi estimable que M. Dubourg lui procurera sans doute les moyens dêexister ; et tout cela avec cette éloquence du malheur, toujours rapide dans une ,me sensible, toujours à charge à lêopu≠lence.

Dubourg était à peindre pendant ce récit. Commençant à sêé≠chauf≠fer pour cette jeune personne, il se branlotait dêune main sous sa robe de chambre, braquant de lêautre une lorgnette sur les attraits offerts à ses regards.

En lêobservant avec attention, on distinguait les gradations de la lubricité contourner graduellement les muscles de sa vieille figure, en raison du plus ou du moins de pathétique que met≠tait Justine à se plaindre.

Ce Dubourg était un libertin très endurci, grand amateur de peti≠tes filles, et soudoyant de tous côtés des femmes en état de lui procu≠rer de semblable gibier. Peu en état dêen jouir, Dubourg sêen tenait ordinairement avec elles à une fantaisie aussi brutale que singulière. Son unique passion consistait à voir pleurer les enfants quêon lui pro≠curait ; et, pour les amener là, il faut en convenir, personne au monde nêavait un si rare talent. Ce malheureux coquin avait tant de méchan≠ceté, tant de taquinerie dans lêesprit, quêil était impossible quêune fille tînt aux mauvais propos dont il lêaccablait. Les larmes coulaient en abondance, et Dubourg, heureux, joignait promptement

quelques petits supplices matériels à la douleur morale quêil venait dêexci≠ter ; les pleurs coulaient alors avec plus de violence, et le barbare aux nues déchargeait, en couvrant de baisers le visage que ses procédés venaient dêinonder.

- Avez-vous toujours été sage, dit Dubourg à Justine, pour en ve≠nir cette fois à son but ?

- Hélas ! monsieur, répondit celle-ci, je ne serais ni aussi pauvre, ni aussi embarrassée, si jêa≠vais voulu cesser de lêêtre.

- Mais à quel titre alors prétendez-vous donc que des gens riches vous soulagent, si vous ne les servez en rien ?

- Oh ! monsieur, je ne demande pas mieux que de rendre tous les services que la décence et ma jeunesse me permettent de remplir.

- Je ne parle pas de servir, moi : vous nêêtes ni dê,ge ni de tour≠nure à

cela ; je vous parle dêêtre utile aux plaisirs des hommes. Cette vertu, dont vous faites un si grand étalage, ne sert à rien dans le monde ; vous aurez beau fléchir aux pieds de ses autels, son vain en≠cens ne vous nourrira point : la chose qui flatte le moins les hommes, celle dont ils font le moins de cas, celle quêils méprisent le plus souve≠rainement, cêest la sagesse de votre sexe. On nêestime au≠jourdêhui, mon enfant, que ce qui rapporte ou ce qui délecte ; et de quel profit ou de quelle jouissance peut nous être la vertu des fem≠mes ? Ce sont leurs désordres qui nous plaisent et qui nous amusent ; mais leur chasteté nous ennuie. quand des gens de notre sorte don≠nent, ce nêest jamais que pour recevoir. Or, comment une petite fille comme vous, assez laide, assez bête dêailleurs, peut-elle reconnaître ce quêon fait pour elle, si ce nêest par lêabandon de son corps ? Al≠lons, troussez-vous, si vous voulez que je vous donne de lêargent.

Et Dubourg allongeait son bras pour saisir Justine et la placer en≠tre ses jambes. Mais lêintéres≠sante créature se retirant :

- Oh ! monsieur, sêécria-t-elle en larmes, il nêy a donc plus ni pro≠bité

ni bienfaisance chez les hommes ?

- Ma foi, très peu, répond Dubourg, dont les mouvements mastur≠batifs redoublaient en raison des pleurs que faisaient couler ses propos, fort peu en vérité. On est revenu de cette manie dêobli≠ger gratuitement les autres ; on a reconnu que les plaisirs de la bienfai≠sance nêétaient que les voluptés de lêorgueil ; et comme rien nêest aussi fragile, lêon a voulu des sensations plus réelles. On a vu, quêavec un enfant comme vous, par exemple, il valait infiniment mieux retirer pour fruit de ses avances tous les plaisirs que peut of≠frir la luxure, que ceux très froids de la reconnaissance. La réputation dêun homme libéral, aumônier, généreux, ne vaut pas, même à lêins≠tant oˇ lêon en jouit le mieux, le plus léger plaisir des sens.

- Ah ! monsieur, avec de pareils principes, il faut donc que lêin≠for≠tuné

périsse !

- quêimporte ! Il y a plus dêindividus quêil ne faut dans le monde ; pourvu que la machine ait toujours la meure élasticité, que fait à lê…tat le plus ou le moins de bras qui la pressent ?

- Mais croyez-vous que des enfants respectent leur père quand ils en sont maltraités ?

- que fait à un père lêamour des enfants qui le gênent !

- Il vaudrait donc mieux quêon nous e˚t étouffés dès le berceau ?

- Assurément. Cêest lêusage dans beaucoup de pays ; cêétait la coutume des Grecs ; cêest celle des Chinois. Là, les enfants malheu≠reux sêexposent ou se mettent à mort. ¿ quoi bon laisser vivre des créatures comme vous, qui, ne pouvant plus compter sur les secours de leurs parents, ou parce quêils en sont privés ou parce quêils nêen sont pas reconnus, ne servent plus dès lors quêà surcharger lê…tat dêune denrée dont il regorge ? Les b,tards, les orphelins, les enfants mal constitués, devraient être condamnés à la mort dès leur nais≠sance. Les premiers et les seconds, parce que, nêayant plus personne qui veuille ou qui puisse prendre soin dêeux, ils souillent la société dêune lie qui ne peut que lui devenir funeste un jour ; et les

troisiè≠mes, parce quêils ne peuvent lui être dêaucune utilité. Lêune et lêautre de ces classes sont à la société comme ces excroissances de chair, qui, se nourrissent du suc des membres sains, les dégradent et les affaiblis≠sent ; ou, si vous lêaimez mieux, comme ces végétaux parasi≠tes, qui, se liant aux bonnes plantes, les détériorent et les rongent en sêa≠dap≠tant leur substance nourricière. Abus criants que ces aumônes destinées à alimenter une telle écumeÖ que ces maisons richement dotées, quêon a lêextravagance de leur b,tir, comme si lêespèce des hommes était tellement rareÖ tellement précieuse, quêil en fall˚t conserver jusquêà la plus vile portion ; comme sêil nêy avait pas plus dêhommes, en un mot, quêil nêen faut sur le globe, et comme sêil nêé≠tait pas plus nécessaire à

la politique et à la nature, de détruire que de conserver.

Et ici Dubourg, écartant la robe qui couvrait ses mouvements, fit voir à

Justine quêil commençait à tirer un assez bon parti du petit en≠gin sec et noir que sa main secouait depuis si longtemps.

- Allons, dit-il brusquement alors, allons, finissons des discours o˘ tu nêentends rien, et cesse de te plaindre de la fortune, quand il ne tient quêà toi dêy remédier.

- A quel prix, juste ciel !

- Au plus médiocre, puisquêil ne sêagit que de se trousser et de me faire voir à lêinstant ce qui est sous tes jupesÖ Appas bien min≠ces, sans doute, et que tu ne devrais pas autant faire valoir. Allons, foutre, décide-toi ; je bande ; je veux voir de la chair ; quêon mêen mon≠tre à lêins≠tant, ou je me f,che.

- Mais, monsieurÖ

- Absurde créatureÖ imbécile putain, crois-tu que je te ferai plus de gr,ce quêaux autres !

Et, se levant avec fureur, il barricade sa porte, et saute sur Justine, dont les pleurs coulaient avec abondance. Le libertin les baiseÖ il dévore ces larmes

précieuses qui devaient lui donner lêidée de cel≠les de la rosée sur la feuille du lis ou de la rose ; puis, retroussant lui-même les jupes dêune main, il les entortille et les contient autour des bras de Justine, tandis que lêautre va pour la première fois souiller ce que la nature avait depuis longtemps formé de plus parfait.

- Homme odieux, sêécrie Justine, en faisant alors un mouvement terrible pour sêéchapper ; homme féroce, poursuit-elle, en déverrouil≠lant la porte et se sauvant, puisse le ciel te punir un jour, comme tu le mérites, de ton exécrable endurcissement ! Tu nêes digne ni de ces ri≠chesses dont tu fais un aussi vil usage, ni de lêair même que tu ne respi≠res que pour le corrompre par tes brutalités et tes scélératesses. Elle sort.

La malheureuse, rentrée chez elle, nêa rien de plus pressé que de se plaindre à son hôtesse de la réception quêon lui a faite chez lêhom≠me o˘

celle-ci lêavait envoyée. Mais quelle fut sa surprise de voir cette misérable lêaccabler de reproches, au lieu de partager sa dou≠leur.

- Pauvre sotte, lui dit-elle en colère, imagines-tu que les hommes soient assez dupes pour faire lêaumône à de petites gueuses comme toi, sans exiger lêintérêt de leur argent ? M. Dubourg est trop bon dêa≠voir agi comme il lêa fait ; je veux que le diable mêemporte si à sa place je têavais laissée sortir de chez moi sans mêêtre contentée. Mais, puisque tu ne veux pas profiter des secours que ma bienfaisance têof≠frait, arrange-toi comme il te plaira. Tu me dois ; de lêargent tout à lêheu≠re, ou demain la prison.

- Madame, ayez pitié.

- Oui, oui, pitié ; on meurt de faim avec de la pitié. Il te convient bien de faire la difficile. Sur cinq cents petites filles comme toi que jêai procurées à cet honnête homme, depuis que je le connais, tu es la pre≠mière qui mêait joué un pareil tourÖ quel déshonneur pour moi ! Cet homme si honnête dira que je ne sais pas mon métier, et il aura raisonÖ Allons, allons, mademoiselle, il faut retourner chez Du≠bourg ; il faut le satisfaire ; il faut me rapporter de lêar≠gentÖ Je le ver≠rai, je le préviendrai, je raccommoderai, si je puis, vos sottises ; je lui ferai vos excuses ; mais songez à vous mieux conduire.

Justine, seule, se plongea dans les réflexions les plus tristesÖ Non, se disait-elle en pleurant, non, je ne retournerai certainement pas chez ce libertin. Je ne suis pas encore dénuée de ressources ; mon argent me reste presque entier, et il me suffit pour vivre encore long≠temps ; je trouverai peut-être jusque-là des ,mes moins dures, des cúurs plus compatissants. Et, en prononçant ces paroles, le premier mouvement de Justine fut de compter son petit trésor. Elle ouvre la commodeÖ Oh ! ciel ! elle est voléeÖ Il ne lui reste que ce quêelle a dans sa poche, arrivant à peine à six livres. Je suis perdue ! sêécria-t-elle. Ah ! je vois trop dêo˘ le coup part. Cette créature indigne veut, en me privant de toutes mes ressources, me contraindre à me jeter dans le sein du crime ; maisÖ que dis-je ? Hélas !

poursuivait-elle en larmes, nêest-il donc pas trop vrai quêil ne me reste plus dêautre moyen de prolonger ma vie ! et, dans le cruel état o˘ je suis, ce malheureux ou quelque autre peut-être plus méchant encore, ne deviennent-ils pas les seuls êtres dont je puisse attendre quelques secours ?

Justine au désespoir descend chez son hôtesse.

- Madame, lui dit-elle, je suis volée ; cêest chez vous que sêest fait le coup ; cêest dans un meuble à vous que lêargent a été pris. Hélas ! cêest tout ce que je possédais ; cêétait le reste infortuné de la succession de mon père ; privée de cette faible ressource, il ne me reste plus que la mort. Oh ! madame, rendez-le moi, je vous conjureÖ

- Petite insolente, répond brusquement Mme Desroches, avant que de me porter pareilles plaintes, vous devriez connaître ma maison. Apprenez quêelle est assez bien famée à la police, pour que, dêa≠près le seul soupçon que vous venez de me témoigner je puisse à lêins≠tant vous faire punir, si je voulais.

- Soupçon, madame, je nêen ai aucun ; ce ne sont point des soupçons que je vous témoigne, ce sont des plaintes que je vous porte ; elles sont permises à lêinfortune. Oh ! madame, que faut-il que je devienne, après avoir perdu cette unique ressource ?

- Ma foi, vous deviendrez ce que vous voudrez, cela ne me regarde pas ; il y aurait des moyens de réparer, mais vous ne voulez pas en profiter.

Et ce peu de mots acheva de porter le dernier trait de lumière sur un esprit aussi pénétrant que lêé≠tait celui de Justine.

- Mais, madame, je puis servir, répondit cette infortunée toute en pleurs ; il nêest pas dit quêil ne doive plus rester à la misère dêautre ressource que celle du crime.

- Ma foi, cêest la seule bonne aujourdêhui. que gagnerez-vous en service ?

Dix écus par an : vous entretiendrez-vous avec cela ? Eh ! croyez-moi, ma mie, celles qui servent sont elles-mêmes obligées dêa≠voir recours au libertinage pour se soutenir ; jêen fournis tous les jours de cette espèce.

Telle que vous me voyez, je suis, jêose le dire, une des meilleures maquerelles de Paris ; il nêy a pas de jour o˘ il ne me passe vingt-cinq à

trente filles par les mains. Aussi, cela me rapporteÖ Dieu sait ! Je suis s˚re quêil nêy a pas une femme de mon état en France qui fasse aussi joliment ses affaires que moi. Tenez, continua-t-elle, en étalant aux yeux de cette infortunée cinq ou six cents louis, pour presque autant de bijoux, et la plus belle armoire de linge et de robes, ce nêest pourtant quêà ce libertinage qui vous effraie que je dois tout cela. Sacredieu, ma fille, il nêy a que ce métier-là aujourdêhui ; allez, croyez-moi, franchissez le pasÖ

Et puis, cêest un brave homme que Dubourg ; il ne vous dépucellera pas, au moins : il ne bande plus, comment voudriez-vous quêil foutît ! quelques petites claques sur le cul, quelques légers soufflets sur les joues. Et, si vous vous comportez bien avec lui, en moins de deux ans, avec lê,ge et la figure que vous avez, si vous joignez à cela de la complaisance, vous mettront en état de rouler carrosse à Paris.

- Je nêai pas de vues si élevées, madame, répondit Justine. Ce nêest point une fortune que je veux, surtout sêil me la faut payer au prix de mon honneur. Je ne demande que la vie ; et jêof≠fre à celui qui me la donnera tous les services qui pourront dépendre de mon ,ge, à côté de la reconnaissance la plus vive. Hélas ! madame, puisque vous êtes si riche, daignez compatir à mon sort. Je nêimplore pas le prêt dêune aussi forte somme que celle que jêai perdue chez vous ; donnez-moi seulement un

louis, en attendant que je trouve une place ; je vous le rendrai, soyez-en bien s˚re, je vous le rendrai sur le premier argent que je gagnerai.

- Je ne te donnerai seulement pas deux sous, dit Mme Desroches, trop aise de voir sa victime o˘ sa scélératesse venait de la réduire, non, pas deux sous. Je têoffre les moyens dêen gagner, profites-en, ou à lêhôpital.

Précisément, M. Dubourg est un des administrateurs de cette maison ; il lui sera facile de têy faire mettre. Bonjour, ma mie, poursuivit la cruelle Desroches, à une grande et jolie fille qui venait sans doute chercher quelque pratique chez elle ; et pour toi, ma fille, bonsoirÖ De lêargent demain, ou la prison.

- Eh bien, madame, dit Justine en larme, voyez M. Dubourg. Je retournerai chez lui, puisque vous me répondez quêil me respectera. Oui, jêy retournerai ; mon malheur mêen impose la loi. Mais, en fléchissant sous le coup du destin, souvenez-vous, madame, quêil me restera du moins le droit de vous mépriser à jamais.

- Impertinente créature, dit la Desroches en lui fermant la porte sur le dos, tu mériterais que je ne me mêlasse plus de ce qui te regarde. Mais ce nêest pas pour toi que je le fais ; ainsi, tes sentiments me sont égaux.

Adieu.

Il est inutile de peindre la nuit désolante que passa Justine. Vivement attachée à des principes de religion, de pudeur et de vertu, quêelle avait, pour ainsi dire, sucés avec le lait, elle nêentre≠voyait pas lêins≠tant dêy renoncer, sans la plus déchirante affliction. Occupée des plus tristes pensées, repassant mille fois sans succès dans sa tête tous les moyens de se tirer dêembarras sans crime, le dernier parti quêelle allait prendre était de se sauver furtivement de chez Mme Desroches, lorsque celle-ci vint frapper à sa porte.

- Descends, Justine, lui dit-elle brusquement ; viens déjeuner avec une de mes amies, et rends-moi gr,ces de mon ambassade. Jêai réussi ; M. Dubourg, sous la promesse que je lui ai faite de ta soumission, consent à te revoir.

- Mais, madameÖ

- Allons, ne fais pas lêenfant ; le chocolat est prêt ; suis-moi.

Justine descend. Lêimprudence est la compagne du malheur ; Justine nêécoute que sa misère. Une très jolie femme, dêenviron vingt-huit ans, était le tiers avec qui la Desroches faisait déjeuner Justine. Cette femme, pleine dêesprit, et de múurs très corrompues, aussi riche quêaimable, aussi adroite que belle, allait bientôt, comme on va le voir, devenir celle que Dubourg emploierait avec le plus de fruit pour achever de déterminer notre aimable enfant. On déjeune.

- Voilà une charmante fille, dit Mme Delmonse, en vérité, je félicite bien sincèrement celui qui sera assez heureux pour la posséder.

- Vous êtes bien bonne, madame, reprit tristement Justine.

- Allons donc, mon cúur, ne rougissez pas ainsi ; la pudeur est un enfantillage quêil faut écarter soigneusement dès quêon atteint lê,ge de raison.

- Oh ! je vous supplie, madame, dit la Desroches, de former un peu cette petite fille ; elle se croit perdue parce que je lui rends le service de la procurer à un homme.

- Ah ! bon Dieu, quelle extravagance ! reprit Mme Delmonse, Justine vous devez, au contraire, une reconnaissance infinie à celle qui vous y invite.

quelle fausse idée, chère fille, avez-vous donc de la sagesse ; et comment pouvez-vous croire quêune jeune personne y manque en se livrant à ceux qui veulent dêelle ? La continence dans une femme est une vertu impraticable, mon enfant ; ne vous flattez jamais de lêatteindre. Lorsque les passions sêallu≠me≠ront dans votre ,me, vous verrez que cette manière dêêtre nous est impossible. Toujours en butte à la séduction, comment veut-on quêune femme puisse résister aux attraits du plaisir perpétuellement offerts à ses sens ? Et comment lui faire un crime de succomber, quand tout ce qui lêenvi≠ronne sème des fleurs sur lêabîme et lêinvite à sêy précipiter ? Ne vous y trompez pas, Justine, ce nêest pas la vertu que lêon exige de

nous, ce nêest que son masque ; et, pourvu que nous sachions feindre, on ne nous demande rien de plus. Celle dêentre nous qui serait sage, avec le renom dêune coquine, serait infiniment moins heureuse que celle qui se livrerait à tous les excès de la débauche, en conservant la réputation dêune honnête femme ; car, encore une fois, ce nêest pas le sacrifice quêon fait de ses sens à la vertu qui rend heureux ; sans doute il ne peut y avoir de félicité dans une telle contrainte. Ce qui conduit au vrai bonheur nêest donc que lêapparence de cette vertu o˘ les préjugés ridicules de lêhomme ont condamné notre sexe. Je pourrais me donner comme exemple à toi, Justine. Il y a quatorze ans que je suis mariée ; jamais je nêai perdu la confiance de mon époux ; il protesterait de ma sagesse et de ma vertu sur sa propre vie ; et, jetée dans le libertinage dès les premières années de mon hymen, il nêexiste pas dans Paris une femme plus corrompue que moi ; il nêy a pas de jours que je ne me prostitue à sept ou huit hommes, et souvent à trois à la fois ; il nêest pas une maquerelle qui ne me serve, pas un joli homme qui ne mêait foutue : et mon époux te jurera, quand tu voudras, que Vesta fut moins pure. La retenue la plus entière, lêhypocrisie la plus scrupuleuse, beaucoup dêartÖ de fausseté : voilà les moyens qui me déguisent, voilà les ligaments du masque que la prudence place sur mon front ; et jêen impose à tout le monde. Je suis putain comme Messaline : on me croit sage comme Lucrèce ; athée comme Vanimi : on me croit dévote comme sainte Thérèse ; fausse comme Tibère : on me croit franche comme Socrate ; sobre comme Diogène : Apicius fut moins intempérant que moi. Jêidol‚tre, en un mot, tous les vices ; je déteste toutes les vertus ; et si tu consultais mon époux, si tu interrogeais ma famille, on te dirait : Delmonse est un ange : tandis que le prince des ténèbres lui-même fut enclin à moins de désordres. Cêest la prostitution qui têeffraie ! Eh, mon enfant, quelle extravagance ! Examinons-la dans tous ses rapports, et voyons sous lequel on pourrait la croire dangereuse.

Est-ce à elle-même quêune jeune fille peut faire tort, étant libertine ?

Non, sans doute ; car elle ne fait que céder aux plus doux mouvements de la nature, qui, certes, ne les lui suggérerait pas, sêils devaient lui nuire.

Nêa-t-elle pas mis dans elle le désir de se prostituer à tous les hommes au nombre des premières nécessités de la vie ? et y a-t-il une seule femme qui

puisse dire quêelle nêéprouve pas le besoin de foutre, aussi impérieusement que ceux de boire et de manger ? Or, je te demande, Justine, comment la nature pourrait faire un crime à une femme de céder à des désirs qui composent la plus sublime partie de son existence ? Considérons-nous le libertinage dêun être de notre espèce, relativement à la société ? Certes, je crois quêil est rare de trouver une action plus agréable au sexe qui partage avec nous le monde, que celle de la prostitution dêune jolie femme.

Et o˘ en serait-il, ce sexe, si toutes, entichées de faux systèmes de vertu que des imbéciles nous prêchent, sêobstinaient à ne jamais offrir que des refus aux désirs effrénés des hommes ? Réduits à se branler ou à sêenculer entre eux, il faudrait donc quêils renonçassent totalement à notre commerce ? Car, tu mêavoueras que le mariage ne saurait fixer : il est tout aussi impossible à un homme de sêen tenir à une seule femme, quêà celle-ci de se contenter dêun seul homme. La nature déteste, abjure, contrarie tous ces dogmes de votre absurde civilisation ; et le tort de votre logique imbécile ne devient pas celui de ses lois : nêécoutons quêelle, et nous ne serons jamais trompés. En un mot, Justine, crois-en quelquêun qui a de lêexpérience, de lêérudition, des principes, et sois persuadée que ce quêune jeune fille peut faire de mieux et de plus raisonnable dans le monde, cêest de se prostituer à tous ceux qui veulent dêelle, en conservant, comme je viens de le dire, des dehors qui puissent imposer. Tu as grondé hier cette brave et honnête Desroches de lêintérêt quêelle prenait à toi. Eh ! ma pauvre Justine, que ferions-nous sans ces serviables créatures ? que dêobli≠ga≠tions ne leur avons-nous pas des soins quêelles veulent bien prendre de nos plaisirs ou de nos intérêts ? Est-il un métier au monde plus estimable et plus nécessaire que celui dêune maquerelle ?

Cette honnête fonction fut estimée de tous les peuples ; toutes les nations la vénèrent. Les Grecs et les Romains lui érigèrent des temples ; le sage Caton maquerella sa femme ; Néron et Héliogabale retiraient un tribut des bordels quêils avaient au sein de leurs palais. Les éléments sont maquereaux ; la nature elle-même lêest à tous les instants. Ce talent bien exercé est, en un mot, le plus précieuxÖ le plus cher à la société ; et les charitables gens qui lêexercent avec honneur devraient être encouragés par des récompenses.

- Vous êtes bien honnête, madame, dit Desroches, toute glorieuse de voir prendre ainsi son parti.

- Eh non, je dis ce que je pense, reprit Delmonse ; cêest mon cúur qui se peint ici ; et, après avoir fait lêéloge du métier en général, je féliciterai Justine du bonheur particulier quêelle a de vous avoir rencontrée pour la conduire dans la carrière voluptueuse des plaisirs de la vie. quêelle se livre aveuglément à vos conseils, madame ; quêelle nêécoute que vous ; et je lui garantis bientôt, à côté de la fortune la plus agréable, les plus délicats plaisirs de la vie.

Cette séduisante conversation nêétait pas finie quêon frappa à la porte.

- Ah ! dit Mme Desroches, en ouvrant, cêest le jeune homme que tu mêas demandé, Delmonse.

Et aussitôt un superbe cavalier de cinq pieds dix pouces, fait comme Hercule et beau comme lêAmour, se présente dans le salon.

- Il est charmant, dit notre libertine, en le considérant ; il ne sêagit plus que de savoir sêil sera aussi vigoureux que sa figure le promet. Cêest quêil y a longtemps que je ne me suis sentie si bien en train de foutre : vois mes yeux, Desroches, vois les flammes ardentes quêils exhalent. Ah sacre-dieu ! poursuivit la garce, en baisant le jeune homme avec effronterie ; sacrefoutredieu, je nêen puis plus.

- Il fallait donc me prévenir, dit Desroches, je têen aurais donné trois ou quatre.

- Allons, voyons toujours celui-là.

Et lêimpudente, passant un de ses bras autour de ce jeune homme quêelle nêavait vu de ses jours, déboutonne de lêautre main sa culotte, sans le moindre respect pour lêinnocence et pour la pudeur quêun tel cynisme scandalisait aussi vivement.

- Madame, dit Justine toute rouge, permettez que je me retire.

- Non, non, pardieu, dit Delmonse, non, non. Desroches, oblige-la de rester ; je veux lui donner une leçon de pratique, après lui en avoir donné

une de théorie ; je veux quêelle soit témoin de mes plaisirs, cêest lêunique moyen de lui en inspirer promptement le go˚t. Pour toi, Desroches, tu es un témoin nécessaire à mes orgies ; désirant te voir exercer ton métier jusquêau bout, tu sais, ma bonne, que lêintroduction du membre viril ne mêest vraiment agréable que quand elle est dirigée par tes mains ; tu me branles dêailleurs si bien quand je fous, tu as tant de soin de mes hanches, de mon clitoris, de mon cul ! Ah ! Desroches, tu es la cheville ouvrière de mes plaisirs. Allons, allons, mettons-nous en train. Justine, asseyez-vous là devant nous, et ne nous perdez pas un moment de vue.

- Oh ! quel supplice, madame, sêécrie lêorpheline en pleurant ; laissez-moi me retirer, je vous en conjure, et croyez-moi que le spectacle des horreurs que vous allez commettre ne me causera jamais que des dégo˚ts.

Mais la Delmonse, entière dans ses désordres, et trouvant, avec assez de raison, que ses plaisirs gagnaient infiniment à scandaliser ainsi la vertu, sêoppose fortement à ce que Justine se retire, et la scène sêouvre.

Tous les détails de la plus piquante luxure sont offerts aux yeux de notre pudique enfant. ¿ la place de Desroches elle est contrainte à saisir le vit monstrueux du jeune homme, quêà peine ses deux petites mains peuvent empoigner, et à le présenter au con de la Delmonse, à lêy introduire, à se prêter, malgré ses répugnances, aux caresses de cette femme impure, qui, raffinant tous ses plaisirs, trouve un accroissement indicible à leur volupté, dans les baisers luxurieux quêelle applique sur la bouche innocente de cette enfant, pendant que le vigoureux athlète la fait p,mer cinq fois de suite sous les prodigieux efforts de son vit.

- Bougre-de-Dieu, dit la Messaline en se relevant de là comme une bacchante ; oh foutre-dieu, que jêai eu de plaisir ! Sais-tu, Desroches, quelle serait maintenant mon envie ? Je veux faire dépuceler cette petite mijaurée par le monstrueux vit qui vient de me foutre. que dis-tu du projet ?

- Non, non, répondit celle-ci ; nous la tuerions ; et je nêy gagnerais pas.

Cependant nos deux combattants reprennent leurs forces ; dêamples libations de vin de Champagne, quelques p,tisseries et des truffes les leur rendent bientôt. Delmonse se replace et défie son vainqueur. Justine, condamnée aux mêmes soins, est obligée de rengainer une seconde fois lêinstrument. Il faut voir avec quelle peineÖ avec quelle répugnance elle exécute ce dont on la charge. La putain veut cette fois-ci quêelle lui branle le clitoris.

Desroches lui guide la main ; mais la gaucherie de lêécolière dégo˚te bientôt la fougueuse Delmonse.

- Secoue-moi, secoue-moi, Desroches, sêécrie-t-elle ; je mêaperçois que si la corruption de lêinno≠cence flatte le moral, la débilité de ses moyens ne vaut rien au physique, surtout avec une libertine comme moi, qui fatiguerait dans ses transports dix mains comme celle de Sapho, et dix vits comme celui dêHercule.

Cette seconde séance terminée comme la première par dêamples sacrifices à

Vénus, Delmonse se rajuste ; son fouteur sort ; et la Desroches, se h,tant de prendre un mantelet, fait des excuses à son amie sur ce que le rendez-vous quêelle a pris avec Dubourg, lêempêche de lui tenir plus longtemps compagnie.

- Desroches, dit ici Mme Delmonse, au bout de quelques minutes de réflexion, plus je suis foutue, plus je deviens libertine ; une action chez moi détermine une idée, et cette nouvelle idée une action différente.

Laisse-moi têaccompagner chez Dubourg ; jêai la plus extrême envie de voir tout ce que ce vieux coquin inventera pour se ranimer avec cette petite fille ; si mes soins lui sont nécessaires, je les lui donnerai ; tu sais que ce nêest pas la première fois que tu me procures de telles pratiques, et que sans vanité je les conduis au but tout aussi s˚rement quêune Agnès.

Souvent ces vieux scélérats me préfèrent, tu le sais bien encore ; et lêart chez moi suppléant à la jeunesse, je les fais souvent décharger bien plus vite que ne le ferait Hébé même.

- Ce que tu me demandes est possible, dit Desroches ; je connais assez mon Dubourg pour être bien s˚re que je ne lui déplairai point en lui amenant une jolie femme de plus ; allons.

Un fiacre arrive ; la modeste Justine, toujours effrayée, y monte la première, et lêon part.

Dubourg était seul. Il attendait ces dames dans un état encore bien plus indécent que la veille : la brutalité, le libertinage, tous les caractères de la luxure la plus effrénée éclataient dans ses regards sournois.

- Vous ne comptiez que sur une femme aujourdêhui, monsieur, lui dit la Desroches en entrant, eh bien, jêai cru ne pas vous déplaire en vous en amenant deux ; lêune dêailleurs ne se prêtant quêavec beaucoup de peine à

vos plaisirs, jêai imaginé quêil nêy aurait nul inconvénient de vous en conduire une seconde, pour encourager et contenir la première.

- Et quelle est cette fille ? dit Dubourg sans se déranger, en jetant sur la Delmonse un coup dêúil mêlé de cynisme et dêindifférence.

- Une jolie femme de mes amies, répondit la Desroches, dont lêexcessive complaisance égale les charmes, et qui va nous devenir peut-être aussi utile dans les plaisirs que vous vous promettez pour le moment, que dans ceux que vous projetez pour la suite avec la belle et lêin≠té≠res≠sante Justine.

- Comment, dit Dubourg, tu crois quêune séance ne terminera pas tout ceci ?

- Il serait possible, reprit Desroches ; et cêest dans cette appréhension que jêai cru que lêinter≠ven≠tion de mon amie pourrait toujours devenir nécessaire.

- Allons, nous verrons, dit Dubourg. Sortez, Desroches, sortez ; vous mettrez tout cela sur le mémoire. Comment sommes-nous ensemble ?

- Mais, monsieur, dit Desroches, depuis trois mois que vous nêavez compté, il y a bien près de cent mille francs.

- Cent mille francs ! juste ciel !

- Mais monsieur songe-t-il que je lui ai fourni plus de huit cents filles depuis cette époque ; elles sont toutes écritesÖ monsieur sait bien comme je pense, il sait bien que je serais f,chée de le tromper dêun sou.

- Allons, allons, nous verrons tout cela ; sors, Desroches ; je sens que la nature me presse, lêai besoin dêêtre seul avec ces deux femmes. Et vous, Justine, avant que votre protectrice ne sêen aille, remerciez-la de ce que je veux bien en sa faveur vous rendre un instant mes bontés. Vous devez sentir, petite fille, à quel point vous en êtes indigne dêaprès votre conduite dêhier ; et si vous opposez encore la plus légère résistance à mes désirs, deux hommes vous attendent dans mon antichambre, pour vous conduire en un lieu dont vous ne sortirez de vos jours.

Ici Desroches sortit.

- ‘ monsieur ! dit Justine en pleurant, en se précipitant aux pieds de cet homme barbare, laissez-vous fléchir, je vous en conjure ; soyez assez généreux pour me secourir sans exiger de moi ce qui me co˚te assez cher pour vous offrir plutôt ma vie que de mêy soumettre. Oui, reprit-elle avec lêélan de la plus profonde sensibilité, oui, jêaime mieux mourir mille fois que dêen≠freindre les principes de morale et de vertu dont on a nourri mon enfance ; monsieur, monsieur, ne me contraignez pas, je vous en supplie.

Pouvez-vous concevoir le bonheur au sein des dégo˚ts et des larmes ? Osez-vous soupçonner le plaisir o˘ vous ne verrez que des répugnances ? Vous nêaurez pas plutôt consommé votre crime, que le spectacle de mon désespoir vous accablera de remords.

Mais ce qui se passait empêcha la malheureuse de poursuivre. La Delmonse, en femme adroite, devinant sur le front de Dubourg les mouvements de son

,me de fer, sêétait agenouillée près de son fauteuil, et le branlait voluptueusement dêune main en le socratisant de lêautre, afin de le rendre insensible à la jérémiade.

- Sacredieu, dit Dubourg, vigoureusement échauffé de lêépisode, et fourrageant déjà la complaisante Delmonse, oh foutredieu ! moi te faire gr

,ce ! jêaimerais mieux têétrangler, garce.

Il se lève à ces mots comme un furieux ; et, faisant voir un petit vit sec et noir, il saisit sa proie avec brutalité, enlève impunément les voiles qui dérobent encore à ses yeux libertins ce dont il br˚le de jouir. Tour à

tour, il injurie, il flatte, il maltraite, il caresse. Ah ! quel tableau, grand Dieu ! Il semblait que la nature voul˚t, dans cette première circonstance de la vie de Justine, imprimer à jamais dans elle, par ce spectacle, toute lêhorreur quêelle devait avoir pour un genre de crime dêo˘

devait naître lêaffluence des maux dont elle était menacée. Justine nue fut jetée sur un lit ; et, pendant que la Delmonse lêy contient, le libertin Dubourg inventorie les appas de celle qui, dans ce moment critique, veut bien lui servir de maquerelle.

- Attendez, dit la coquine ; je sens que mes jupes vous gênent ; je vais promptement vous livrer à nu lêobjet qui, ce me semble, attire ici tous vos hommages ; cêest mon cul que vous voulez voir ; je connaisÖ je respecte ce go˚t-là dans les gens de votre ,ge. Tenez, mon ami, le voilà ; il est un peu plus rempli que celui de cette enfant ; mais ce contraste vous amusera ; voulez-vous les voir tous deux lêun près de lêautre ?

- Oui, sacredieu, dit Dubourg ; montez sur ses épaules pour la contenir, jêessayerai de lêen≠culer en vous baisant les fesses.

- Ah ! je vois ce quêil vous faut, libertin, dit Delmonse, en se huchant à

cheval sur les reins de Justine, quêelle fixe par ce moyen perfide aux luxures brutales de Dubourg.

- Vraiment oui, cêest cela, répond le libertin en faisant précéder quelques claques assez bien appliquées et sur lêun et sur lêautre cul quêon offre à

ses passions ; oui, cêest cela ; voyons si je pourrai essayer du sodome.

Le bougre tente ; mais ses feux trop ardents sêéteignent dans lêeffervescence de lêentreprise. Le ciel venge Justine des outrages o˘ le monstre veut la livrer ; et la perte des forces de ce libertin, avant le sacrifice, préserve cette malheureuse enfant dêen devenir la triste victime.

Dubourg nêen devient que plus insolent. Il accuse Justine des torts de sa faiblesse ; il veut les réparer par de nouvelles injures et par des invectives encore plus mortifiantes ; il nêest rien quêil ne dise, rien quêil ne tente, rien que sa perfide imagination, la dureté de son caractère, la dépravation de ses múurs ne lui fasse entreprendre. La maladresse de Justine lêimpatiente ; elle est loin de vouloir agir, cêest beaucoup pour elle que de se prêter. Cependant rien ne réussit. La Delmonse elle-même, avec tout son art, ne parvient pas à rendre à la vie cet engin énervé par une abondante décharge ; elle a beau presser, secouer, sucer cet instrument mollet, rien ne lève. Dubourg lui-même a beau passer avec ces deux femmes de la tendresse à la rigueur, de lêesclavage à la tyrannie, de lêair de la décence aux excès les plus crapuleux ; tous les trois excédés ne réussissent pas même à faire retrouver à ce malheureux engin lêair majestueux quêil faudrait pour entreprendre de nouvelles attaques. Dubourg y renonce ; il fait promettre à Justine de revenir le lendemain ; et, pour lêy mieux déterminer, il ne veut pas absolument lui donner un sou. On la remet entre les mains de la Desroches ; et la Delmonse reste chez Dubourg, qui, restauré par un excellent repas, se vengea bientôt sur cette jolie femme de lêimpossibilité o˘ la nature lêavait mis de consommer son crime avec la petite fille. Il en co˚ta quelques vexations mutuelles, beaucoup dêefforts dêun côté, de complaisance de lêau≠tre ; mais le sacrifice se consomma, et le superbe cul de la Delmonse reçut lêoffrande infructueusement destinée à celui bien plus frais de Justine. Celle-ci, de retour à la maison, certifia à son hôtesse que, dut-elle expirer de besoin, elle ne sêexposerait plus à pareille scène ; elle accabla de nouveaux reproches le scélérat capable dêabuser aussi cruellement de sa misère. Mais le crime heureux et triomphant se rit des imprécations de lêinfortune ; ses succès lêenhardissent, et sa marche rapide sêaccélère en raison des malédictions quêil reçoit. Voilà les perfides exemples qui laissent lêhomme en suspens entre le vice et la vertu, et qui le plus souvent ne le déterminent quêau vice, parce quêà ses yeux lêexpérience y présente toujours le bonheur.

CHAPITRE II

NOUVEAUX OUTRAGES DIRIG…S CONTRE LA VERTU DE JUSTINE - COMMENT LA MAIN DU

CIEL LA R…COMPENSE DE SON INVIOLABLE ATTACHEMENT ¿ SES DEVOIRS

Avant que de poursuivre, il nous paraît essentiel de mettre nos lecteurs au fait. Les moins clairvoyants ont déjà présumé sans doute que le vol de lêinfortunée Justine était bien certainement lêouvrage de la Desroches ; mais ce dont ils ne sont peut-être pas convaincus, cêest de la part étonnante quêavait Dubourg à cette scandaleuse affaire. Cêétait par les conseils de ce scélérat que la Desroches avait opéré.

- Elle est à nous infailliblement, si nous lui enlevons toutes ses ressources, avait-il dit cruellement ; or, ce que je veux, cêest quêelle soit à nous : donc il faut la réduire à lêaumône ; et, tel dur que p˚t être ce calcul, il était néanmoins infaillible.

Dans le dîner que Dubourg avait fait avec Delmonse, il lui avait avoué

cette petite horreur. La tête de celle-ci, fertile en tours de cette espèce, sêen était vivement allumée. Le résultat de la conspiration était que la Delmonse ferait lêimpossible pour placer Justine chez elle pendant les trois mois que son mari devait encore être à la campagne ; que pendant cet intervalle Dubourg essaierait de nouvelles tentatives, favorisées par Delmonse ; et quêenfin si rien ne réussissait, on en tirerait une vengeance éclatante, afin, disait Dubourg, que la vertu se trouve dans cette aventure, aussi molestée, aussi dégradée quêelle doit toujours lêêtre, chaque fois quêelle ose combattre le vice à visage découvert. Ce joli complot décidé, le millionnaire, ainsi que nous lêavons dit, le signa de son foutre au fond du beau cul de la Delmonse ; et, dès le lendemain, cette aimable amie travailla sans rel,che à la réussite du projet. Assez méchante pour avoir pris grand plaisir à lêidée de perdre la malheureuse Justine, elle ne manqua pas de revenir le lendemain déjeuner chez Desroches.

- Vous mêintéress,tes hier, mon enfant, dit lêhypocrite Delmonse à Justine, je ne croyais pas que lêon p˚t porter aussi loin la sagesse ; en vérité, vous êtes un ange arrivé tout exprès du ciel pour la conversion des humains. Je ne me suis, jusquêà ce moment-ci, offerte à vos regards que comme une libertine, mais je dois en convenir, à vous seule est d˚ le changement subit qui vient de sêopérer en moi ; et cêest sur votre sein que je le jure, mon aimable modèle, vous ne me verrez plus que repentante et vertueuse. ‘ Justine ! ô toi qui deviens si nécessaire à ma conversion !

voudrais-tu consentir à venir partager ma retraite ? Je têaurais sous mes yeux ; et les grands exemples que je recevrai sans cesse de toi perfectionneront bientôt lêouvrage de la réflexion.

- Hélas ! madame, répondit Justine, je ne suis pas faite pour donner des exemples ; et si votre conversion est réelle, cêest à lê tre suprême que vous le devez et non pas à moi. Faible et fragile créature, je suis bien loin de ce quêil faut pour devenir un modèle ; et cêest vous, madame, vous qui mêen servirez, si vous écoutez jusquêau bout la voix du ciel qui tonne dans votre ,me. Je vous remercie de lêasile que vous mêoffrez ; tant que je pourrai vous être utile, madame, sans contrarier mes principes, ordonnez, je suis à vos ordres ; et ma reconnaissance et mes faibles services acquitteront, sêil se peut, vos bienfaits.

La Desroches, prévenue par Delmonse, eut assez de sang-froid pour ne pas éclater à cette comédie ; elle félicita Justine de son bonheur. Ce que devait la jeune personne est aussitôt acquitté, et lêon part.

Mme Delmonse occupait une maison délicieuse. Des valets, du train, des chevaux, les meubles les plus riches apprirent bientôt à Justine quêelle était chez une des femmes les plus opulentes de Paris.

- - Par reconnaissance pour de plus anciens domestiques, dit la Delmonse, dès quêelle tint Justine, il ne mêest pas possible de vous élever sur-le-champ aux premiers emplois de ma maison ; mais vous y parviendrez, mon ange, et quelque subalterne que soit, en attendant, celui que je vous donne, croyez que je nêen aurai pas moins de considération pour vous.

- Je ferai tout, madame, dit Justine ; trop heureuse de trouver au moins la vie et lêhonneur de votre maison.

- Vous serez ma fille de garde-robe, mon enfant, reprit la Delmonse ; tout ce qui tient à la propreté de cette partie vous regardera, et, si vous vous conduisez bien, avant un an je vous élève au poste de ma troisième femme.

- Oh ! madame, répondit Justine confuseÖ je nêaurais pas cruÖ

- Ah ! je le vois, de lêorgueil, Justine, sont-ce donc là les vertus que jêattendais de vous ?

- Vous avez raison, madame, lêhumilité doit être la première ; cêest celle au moins de mon état et de mes malheurs : ordonnez quêon me mette au fait de mes devoirs, et soyez s˚re de mon exactitude à les remplir.

- Je vais vous y mettre moi-même, ma chère fille, répondit la Delmonse, en conduisant Justine dans deux cabinets pratiqués derrière la niche de glace du boudoir élégant de cette sybarite. Tenez, voilà les lieux dont le soin vous regarde. Celui-ci, continua-t-elle, en lui ouvrant un de ces deux cabinets, orné de bidets et de baignoires, celui-ci nêest que de propreté ; il ne sêagit que de vider et de remplir. Cet autre, continue Delmonse, en ouvrant le second, est dêun détail un peu moins honnête ; vous le voyez, cêest une chaise percée, voilà bien des lieux à lêanglaise, mais je préfère ce fauteuil ; vous devinez, ma fille, le soin que vous devez en avoir, ainsi que des autres vases en porcelaine, destinés à de plus minces soins.

Il y a encore une chose dont il faut que je vous prévienne. Cêest une délicatesse, je le sais, mais elle est devenue habitude chez moi, et je ne mêen priverai pas sans chagrin.

- Et de quoi sêagit-il, madame ?

- Il faut être toujours là quand jêopère, etÖ je vais te dire le reste à

lêoreille, mon enfant ; car, quand on est vertueuse, on rougit de lêobligation o˘ lêon est de faire de semblables aveux. Il faut, avec le coton que tu vois

dans cette armoire de bois dêacajou, purifierÖ nettoyer les taches quêentraînent nécessairement avec elles ces sales nécessités de la nature.

- Moi-même, madame !

- Oui, mon enfant, toi-même. Celle qui têa devancée faisait bien pis ; mais, toi, ma chère Justine, je te respecte ; tu es vertueuse, cela mêen impose.

- Eh ! que faisait-elle donc, celle qui était avant moi ?

- La même chose avec sa langue.

- Ah ! madame.

- Oui, je sens bien que cêest dur. Voilà oˇ nous conduisent le luxe, la mollesse, et lêoubli de tous les devoirs sociaux. quand on en est là, on sêaccoutume à ne regarder tout ce qui nous entoure que comme des objets faits pour nous être asservisÖ Un grand nom, cent mille livres de rente, de la considération, du crédit : voilà ce qui nous mène à ces derniers degrés de la corruption réfléchie. Mais je me corrige, ma chère ; je me convertis, en honneur ; et ton sublime exemple va consolider le miracle. Vous serez nourrie, Justine ; vous mangerez avec mes femmes ; et vous gagnerez cent écus par an ; cela vous arrange-t-il ?

- Hélas ! madame, dit Justine, lêinfortune ne marchande jamais : tous les secours qui lui sont offerts conviennent. Mais sa reconnaissance se proportionne et à lêespèce des services quêon lui rend, et à la manière dont ils sont rendus.

- Oh ! vous serez contente de tout cela, Justine, je vous le promets, répondit Delmonse ; il nêy a que mes habitudes auxquelles je vous prie de ne pas me faire renoncerÖ Ah ! jêoubliais de vous montrer votre chambre ; elle tient à ces deux cabinets, absolument retranchée derrière eux ; cêest une espèce de forteresseÖ dêailleurs jolie, un bon litÖ ma sonnette en cas de besoin. Vous le voyez, je vous laisse chez vous, mon cúur, en me félicitant dêavoir pu faire quelque chose qui vous soit agréable.

Justine ne fut pas plus tôt seule, que sa profonde sensibilité lui arracha des larmes. Eh quoi ! disait-elle, en voyant lêavilissement de son sort, cette femme, qui me retire, à ce quêelle prétend, dans sa maison par estime pour ma vertu, se plaît pourtant à mêavilir au point de me destiner un emploi aussi bas que celui que sa fierté me propose ! Et pourquoi donc dès que tous les individus se ressemblent, faut-il quêil y en ait de condamnés à rendre aux autres des services aussi humiliants que ceux-là ? ‘ douce égalité de la nature ! ne régnerez-vous donc jamais chez les hommes ?

On appelle Justine pour dîner ; elle fait connaissance avec ses trois compagnes, toutes trois jolies comme des anges. Le soir, elle commence ses honorables fonctions. Dêabord la garde-robe, ensuite le bidet. Justine conduisait lêéponge, imbibait, lavait, nettoyait ; et tout cela dans un silence qui lui parut fort extraordinaire. Il semblait que la dignité de madame la comtesse Delmonse se f˚t compromise en conversant avec sa servante ; ou peut-être, et cêest ce que nous avons cru de préférence, madame Delmonse se taisait-elle pour ne pas compromettre le grand secret qui concernait sa chétive esclave.

Cependant, lêobservatrice et judicieuse orpheline ne fut pas longtemps sans sêapercevoir que les exemples de vertu quêon lui avait assuré vouloir prendre dêelle nêavaient pas encore fait une sainte de sa respectable maîtresse. Profitant de lêabsence de son mari, la coquine sêen donnait sans ménagement ; et les orgies qui se célébraient dans le voluptueux boudoir attenant aux deux pièces confiées aux soins de Justine la convainquirent bientôt du peu de sincérité de la conversion de cette femme. Une fois même, deux ou trois jeunes gens sêéchappèrent dans ces cabinets de propreté, et insultèrent assez vivement Justine qui y procédait à ses fonctions. Elle se plaignit. ¿ peine eut-on lêair de lêentendre ; et la vertueuse créature, en projetant de quitter bientôt cette maison, se détermina néanmoins par prudence à patienter quelque temps encore. Un jour elle crut entendre la voix de Dubourg ; elle prête lêoreille, et ne distingue rien. Cêétait lui ; mais les précautions étaient bien prises pour que tout ce qui se tramait contre elle f˚t toujours revêtu des voiles du plus incroyable mystère.

Il y avait environ deux mois quêelle menait dans cette maison une vie aussi tranquille quêuniforme lorsque madame Delmonse, ne pouvant plus tenir

aux feux de sa luxure, passa un soir dans sa garde-robe, fort échauffée de vin et de paillardise.

- Justine, dit-elle dêun air un peu moins grave, la place de ma troisième femme sera bientôt vacante ; Suzanne qui lêoccupe est devenue amoureuse de mon premier laquais ; je les marie. Mais, mon enfant, pour monter à cette place, jêexige de toi des complaisances bien différentes de celles qui viennent de constituer les bases de ton devoir.

- Et de quoi sêagit-il, madame ?

- Il faut que nous couchions ensemble, Justine ; il faut que tu me branlesÖ

- Oh ! madame, est-ce là cette vertu ?Ö

- Comment ! tu nêes pas encore revenue de tes chimères ?

- Chimères, madame ?Ö la vertu une chimère !

- Assurément, mon ange, il nêen est pas de plus méprisable. Les vertus, les religions, tout cela sont des freins populaires dont les philosophes se moquent et quêils se font un jeu dêenfrein≠dre. Les seules lois de la nature sont nos passions ; et dès quêelles contrarient la vertu, celle-ci nêa donc plus rien de réel. Un moment jêai cru pouvoir vaincre le violent amour que tu mêins≠pires. Contente de têavoir, je crus que ta présence adoucirait les maux que tes yeux faisaient à mon cúur ; et si je têai soumise aux emplois que tu exerces, cêest quêils me procuraient le plaisir de me montrer souvent nue devant toi. Mais ton insensibilité me révolte ; je ne puis plus imposer silence à mes passions, il faut quêelles se satisfassent à tel prix que ce puisse être. Viens, suis-moi, fille céleste.

Et Delmonse, malgré les résistances de Justine, lêentraîne dans son appartement. Il nêy eut rien alors que cette séductrice nêemploy,t pour achever de corrompre la vertu de cette jeune personne : présents, promesses, discours flatteurs, tout fut mis en usage, mais en vain ; et les fermes résistances de Justine convainquirent Mme Delmonse que les préjugés de la vertu dans une jeune fille peuvent avoir assez de force pour résister à toutes les attaques du crime. De ce moment, la mégère ne se

contient plus : la luxure se change aisément en fureur dans des ,mes de cette trempe.

- Perfide créature, lui dit-elle au comble de la rage, je saurai têarracher de force ce que tu refuses de bon gré à mes passions.

Elle sonne. Deux de ses femmes paraissent ; elles étaient prévenues.

Esclaves des fantaisies de leur maîtresse, elles étaient depuis longtemps accoutumées à les favoriser et à les servir. Presque nues comme elle et échevelées, ressemblantes toutes trois à des bacchantes, elles saisissent Justine, la déshabillent ; et pendant que les deux acolytes lêexposent aux caresses impures de leur luxurieuse patronne, celle-ci, agenouillée devant lêautel des plaisirs, effraie la pudeur, en chasse la vertu pour y substituer la débauche et le libertinage le plus recherchéÖ Le croirait-on ?Ö lêinf,me ; elle gamahuchait Justine en lui enfonçant un doigt dans le trou du cul. Lêune des femmes était chargée de chatouiller le clitoris ; lêautre, les deux jolis petits tétons à peine éclos de cette fille enchanteresse. Mais la nature nêavait encore rien dit au cúur naÔf de notre intéressante orpheline. Froide, insensible à toutes les entreprises essayées sur elle, elle ne répondait que par des soupirs et des larmes aux efforts multipliés de ces tribades. Les postures varient. Lêimpudente Delmonse se met à cheval sur la poitrine de cette belle enfant ; elle lui pose le con sur la bouche ; une de ses femmes la branle à la fois par devant et par derrière ; une seconde continue de polluer Justine, dont le beau visage est inondé deux fois de suite de jets multipliés de la semence impure de Delmonse, qui décharge, à ce quêon prétend, comme un homme. Tout fait horreur à Justine ; rien ne lêémeut, tout lui répugne. Irritée de tant de résistance, la Delmonse se met dans une inconcevable fureur. Elle saisit Justine par les cheveux ; elle lêentraîne dans sa chambre, lêy enferme et la laisse je˚ner plusieurs jours au pain et à lêeau.

Cependant, jusquêici Mme Delmonse nêavait songé quêà satisfaire sa passion ; elle avait presque perdu de vue ce dont elle était convenue avec Dubourg, qui, de son côté sêoccupant de nouveaux plaisirs, paraissait oublier ceux-là. Lêespoir de la vengeance ramène Delmonse à ses promesses ; elle jouit de lêidée délicieuse de trouver un ennemi de plus à cette infortunée ; et le récit de ce qui se passa va dévoiler les trames que ces scélérats employèrent.

Le huitième jour, Delmonse rendit à Justine sa liberté.

- Reprenez votre ouvrage, lui dit-elle gravement, et, si vous vous conduisez bien, je pourrai peut-être oublier vos torts.

- Madame, répondit Justine, je désirerais bien quêil vous pl˚t de prendre quelquêun à ma place. Je ne mêaperçois que trop que je nêai pas ce quêil faut pour vous plaire ; et jêaime mieux une condition moins lucrative, et qui ne me compromettra pas autant.

- Jêai besoin de quinze jours pour cela, dit aigrement Mme Delmonse : faites votre service très exactement jusquêà cette époque ; et, si vous êtes alors dans les mêmes intentions, je vous remplacerai.

Justine accepte, et tout se calme.

Environ cinq jours avant lêéchéance de ce délai, Mme Delmonse, au moment de se coucher, ordonne à Justine de passer dans son appartement.

- Nêayez pas peur, mademoiselle, lui dit-elle en la voyant émue, je nêai pas envie de mêexpo≠ser une seconde fois à vos humiliations ; je suis plus faite aux préférences quêaux refus. Cêest pour mon service que je vous demande, et non pour autre chose.

Justine entre. Mais quelle est sa surprise, quand elle voit Dubourg presque nu, au milieu des deux femmes de la Delmonse, empressées lêune et lêautre à

servir les passions de ce libertin. que devient-elle quand elle entend les portes se fermer, et que le ton, les discours, la physionomie de celle à

qui elle a affaire ne lui présagent plus que des malheurs ?

- ‘ madame ! sêécrie-t-elle en tombant aux pieds de cette femme perfide, quel est donc le nouveau piège que vous me préparez ? Est-il possible quêune maîtresse abuse aussi cruellement de lêimpuissance et de la misère dêune malheureuse domestique ! Oh ! quelle horreur, grand Dieu ! et quel crime vous commettez envers toutes les lois divines et humaines.

- Oh, nous allons bientôt, jêespère, nous souiller plus énergiquement, dit Dubourg en se relevant et collant ses lèvres impures sur la bouche délicate de Justine qui se retire avec dégo˚tÖ Oh ! oui, oui, poursuit ce monstre, nous allons nous livrer bientôt à dêautres crimes ; et jêespère quêà la fin cette fière vertu ne trouvera plus de défense.

En même temps Justine est saisie, dépouillée, et offerte à lêinstant, toute nue, par les femmes de Delmonse, aux immodestes projets du financier.

Dubourg, presque s˚r, à ce quêil prétend, de foutre au moins deux coups cette fois-ci, réserve pour le dernier celui des deux pucelages de Justine dont il fait le plus de cas, et cêest celui du con que lêon présente à ses premiers feux. Le scélérat sêavance ; cêest Delmonse elle-même qui le conduit, et qui, le glaive du paillard à la main, sêapprête à lêenfoncer au sein de la victime. Mais Dubourg, toujours partisan des détails, veut préluder par quelques-uns de ces petits supplices libidineux dont les jouissances ont tant dêempire sur ces sens engourdis. Idol‚tre du cul le coquin veut le voir ; celui de Justine est si joli ! On le lui expose ; il le claque, refait placer, soufflette la victime, lui manie brutalement la motte, lui pince les tétons, sêégare sur les trois beautés qui lêentourent, Lêune des femmes de Delmonse surtout, grande créature de dix-sept ans, faite à peindre, et belle comme un ange, parait lêéchauffer incroyablement.

Par malheur on le branle, et très adroitement, pendant quêil prélude : hélas ! le même accident quêà la première séance arrive encore à celle-ci.

Dubourg nêa que le temps de se jeter sur Justine. Les voies bien imbibées lui sont présentées entrouvertes ; mais lêarme plie à mesure que sêen exhale la liqueur qui la tient en arrêt. Dubourg, dont la décharge est impétueuse, perd la tête en y procédant ; il nêa plus ni assez de présence dêesprit, ni assez de force pour enfiler droit.

- Ah ! foutre-dieu, sacré nom dêun dieu, sêécrie-t-il, en accablant de soufflets et de coups de poing la pauvre Justine, et lui barbouillant le con de foutre, ah ! double foutredieu que jêabhorre, mon projet est manqué.

- Ne têeffraie pas, Dubourg, dit Delmonse ; le Dieu ou le Diable qui protège cette petite garce ne sera pas toujours vainqueur : elle succombera. Répare

tes forces, jêai de quoi te les rendre ici.

Elle lui frotte en même temps les couilles avec une liqueur dont elle connaît la vertu, lui fait servir un bouillon composé dêaromates et dêépices, dont lêeffet est, dit-elle, assuré. De nouvelles provocations des trois femmes se joignent à ces stimulants ; il nêest rien que les coquines ne fassent, rien que leur lubricité nêinvente, aucun go˚t quêelles ne préviennent, aucune passion quêelles nêéchauffent ; tantôt victimes, et tantôt prêtresses, elles reçoivent actuellement ce quêelles viennent de donner tout à lêheure ; et le joli corps de Justine toute nue, quêon ne cesse dêoffrir au paillard, les larmes, les lamentations, de cette belle fille, achèvent de donner à la scène tout le piquant quêelle peut avoir.

Dubourg bande ; il se rapproche de son objet. Comme cêest le con quêil a voulu attaquer, on lui suppose les mêmes desseins, on le lui représente.

- Eh ! non, non, donnez-moi le cul ! sêécrie-t-il ; cêest ce foutu con qui mêa porté malheur, je le déteste. Un pucelage mêa tenté ; mais on ne compose point avec la nature ; ne mêoffrez que le cul, mes amies, cêest le cul seul que je veux foutre.

Les charmantes petites fesses de Justine lui sont aussitôt montrées : le paillard débute par des baisers qui prouvent à quel point cette délicieuse partie du corps dêune femme a dêempire sur lui. Delmonse, pendant que ses deux acolytes écartent les fesses, continue de diriger lêinstru≠ment. Déjà

les premières atteintes ont fait pousser un cri furieux à Justine ; mais le mouvement dérange lêattaque. Dubourg veut sêy représenter ; Justine effrayée se démène avec tant de violence et dêagilité, quêelle échappe aux bras qui la captivent, et se précipite sous le lit en poussant dêaffreux hurlements. Là, comme dans une forteresse ; notre héroÔne retranchée proteste que ni prières ni menaces ne seront capables de la faire déguerpir, et quêelle périra plutôt que de se rendre. Le féroce Dubourg la pointe à coups de canne. Plus leste quêune anguille, Justine évite tout.

- Il faut lêécraser, dit Dubourg ; il faut enfoncer le lit, et lêétouffer sous les matelas.

Mais comme le paillard ne cesse de se faire branler en formant tous ces plans affreux, comme il manie de droite et de gauche tous les attraits qui lui sont offerts, la nature trompe une seconde fois son espoir criminel ; il nêa que le temps de se plonger dans le cul de la jolie fille de dix-sept ans, dont nous avons parlé tout à lêheure, o˘ ses feux sêapaisent de manière à faire espérer à la triste Justine dêêtre tranquille au moins le reste de la nuit. Mais lêinfortunée est toujours frémissante. Rien ne peut déterminer notre aimable enfant à quitter sa retraite, avant quêelle ne soit certaine de celle de Dubourg. Alors elle gagne sa chambre en tremblant, et en renouvelant à sa maîtresse les plus vives insistances de la laisser sortir dêune maison o˘ sa vertu se trouve à chaque instant aussi cruellement compromise. Delmonse furieuse ne répond que par des mépris.

Justine, un peu rassurée par ses compagnes, reprend ses occupations, sans réfléchir quêaprès les torts que ces scélérats ont à lui reprocher les vengeances les plus éclatantes doivent nécessairement sêamonceler sur sa tête.

Mme Delmonse avait pour habitude, quand elle venait à sa garde-robe, de poser sur une chiffonnière une superbe montre enrichie de diamants ; dès quêelle avait fini, elle la reprenait, lêou≠bliait quelquefois, et Justine, pour lors, la lui reportait aussitôt.

Trois jours après lêévénement que nous venons de raconter, la montre de Mme Delmonse sêégare, et cette fois-ci ne se retrouve plus. On interroge Justine, qui répond de son exactitude, et en donne pour preuve celle dont elle a fait profession jusquêà ce moment-ci. Delmonse ne dit mot ; mais le lendemain au soir, à peine Justine, retirée dans sa chambre, vient-elle de se jeter sur sa couche inondée de larmes pour y go˚ter quelques instants de repos, quêelle entend enfoncer sa porteÖ Juste ciel ! cêest sa maîtresse même, conduisant un commissaireÖ des archers.

- Faites votre devoir, monsieur, dit-elle à lêhomme de justice. Cette malheureuse a volé ma montre ; vous la trouverez sur elle ou dans sa chambreÖ

- Moi, vous avoir volé, madame, dit Justine confondue, en se jetant en désordre au bas de son lit ; ah ! qui doit être plus pénétrée que vous de mon

innocence et de ma probité ?

Ici les yeux effrayés de Justine tombent machinalement sur lêun des quatre recors qui servent dêes≠corte au commissaire. Oh ! grand Dieu ! elle reconnaît Dubourg ; cêest lui, cêest cet insatiable libertin, qui, non content de lêexécration oˇ sa scélératesse le livre, vient de porter la férocité au point de venir lui-même, sous ce déguisement, saisir, sur les traits renversés de sa malheureuse victime, toutes les progressions de la douleur et du désespoir oˇ sa méchanceté la plonge ; raffinement exécrable, sans doute, mais dont lêeffet devait être bien vif sur une ,me aussi dépravée.

- Je suis perdue, dit Justine en le reconnaissant.

Elle veut parler ; mais la Delmonse fait tant de bruit que notre malheureuse orpheline nêest point entendue. Les perquisitions se continuent. La montre se retrouve. Dubourg, qui vient de la placer lui-même, la fait voir au commissaire, sous un matelas. Avec des preuves de cette force, il nêy a rien à répliquer. Justine est saisie. Dubourg dispute à ses confrères lêhonneur de la garrotter lui-même. Des cordes grossières, appliquées par la main du vice, déchirent, blessent inhumainement les mains de la candeur et de lêinnocence. On dit même que tout en agissant, le scélérat a lêaudace de rapprocher de sa culotte ces mains quêil enchaîne, de leur faire sentir tout lêeffet que cette scène atroce produit sur ses sens émus.

Sans pouvoir sêexpliquer, enfin, Justine est jetée dans un fiacre. Cêest Dubourg et son valet de chambre, déguisé sous le costume de lêun des autres soldats, qui lêaccompagnent pour la consigner dans des cachots oˇ ces monstres eussent bien mieux figuré eux-mêmes. Une fois dans la voiture avec son complice, on ne se figure pas les atrocités que Dubourg entreprend.

quelle défense offrira Justine ? elle est liée ; et ce quêil y a de bien extraordinaire, cêest que Thémis assure elle-même, cette fois, les projets désastreux du crime. Le valet de chambre contient ; Justine est troussée, parcourue, baisée, fourragée partout. Mais le libertin, trop ému, ne reçoit heureusement point de la nature les forces nécessaires à consommer son crime ; et lêau≠tel est encore une fois arrosé de lêhommage que trop dêardeur empêche de sêépancher au sanctuaire. Le fiacre arrive ; on

descend ; et notre innocente héroÔne est écrouée comme voleuse, sans quêil lui soit possible de faire entendre un seul mot pour sa justification.

Le procès dêun infortuné, qui nêa ni crédit, ni protection, est promptement fait, dans un pays o˘ lêon croit la vertu incompatible avec la misèreÖ o˘

le malheur est une preuve complète contre lêaccusé. Là, une injuste prévention fait croire que celui qui a pu commettre le crime lêa commis ; les sentiments se mesurent à lêétat o˘ lêon trouve le coupable ; et sitôt que lêor ou des titres nêétablissent pas sa pureté, lêimpossibilité quêil puisse être innocent devient alors démontrée.

Justine eut beau se défendre ; elle eut beau fournir les meilleurs moyens à

lêavocat de forme quêon lui donna pour un instant ; sa maîtresse lêaccusait ; la montre sêétait trouvée dans sa chambre : il était clair quêelle lêavait volée. Lorsquêelle voulut citer les séductions, les attentats dirigés contre son honneur ; la mascarade de Dubourg, ses entreprises pendant la conduite, on traita ses plaintes de récriminations : on lui dit que M. Dubourg et Mme Delmonse étaient depuis longtemps connus pour des gens intègres incapables de telles horreurs. Elle fut donc transférée à la conciergerie, o˘ elle se vit au moment de payer de ses jours le refus de partager une horreur. Un nouveau délit pouvait seul la sauver. La Providence voulut que le crime servît au moins une fois dêégide à la vertu, quêil la préserv,t de lêabîme o˘ lêallaient engloutir la méchanceté des hommes et lêimbécillité des juges. Justine se permit quelques plaintes amères contre les coquins qui la perdaient aussi cruellement ; mais ces imprécations, loin dêattirer sur eux la colère du ciel, ne servirent quêà leur porter bonheur. Delmonse hérita peu de jours après dêun oncle mort aux îles, qui lui laissa cinquante mille livres de rente ; et Dubourg obtint du gouvernement une régie générale, qui, dans le même mois, augmenta son revenu de quatre cent mille francs annuels.

Il est donc vrai que la prospérité peut accompagner et couronner le crime, et quêau milieu du désordre et de la corruption, tout ce que les hommes appellent le bonheur peut se répandre sur la vie. que dêexemples de cette triste vérité il nous resta à offrir encore !

CHAPITRE III

…V»NEMENT qUI BRISE LES FERS DE JUSTINE - qUELLE EST LA SOCI…T… qUI LêENTRçNE - NOUVEAUX DANGERS qUE COURT SA PUDEUR - INFAMIES DONT ELLE EST

T…MOIN - COMMENT ET AVEC qUI ELLE …CHAPPE AUX SC… L…RATS AUXqUELS SON …TOILE

LêENCHçNAIT

Justine avait pour voisine dans sa prison une femme dêenviron trente-cinq ans, aussi célèbre par sa beauté, par son esprit, que par lêespèce et la multitude de ses forfaits. On la nommait Dubois ; et elle était, ainsi que Justine, à la veille de subir son jugement de mort. Le genre seul embarrassait les juges. Sêétant souillée de tous les crimes imaginables, on se trouvait contraint, ou à inventer pour elle un supplice, ou à lui en faire subir un dont la loi excepte les femmes. Justine avait inspiré une sorte dêintérêt à cette créature, intérêt basé sur le crime, et qui pourtant délivra la vertu.

Un soir, deux jours peut-être avant celui o˘ toutes les deux devaient perdre la vie, la Dubois dit à Justine de ne point se coucher, et de se tenir avec elle, sans affectation, le plus près possible du guichet. Éntre sept et huit heures, poursuivit-elle, le feu prendra à la conciergerie : cêest lêouvrage de mes soins. Beaucoup de gens seront br˚lés, sans doute ; peu importe, Justine le sort des autres doit être toujours nul, dès quêil sêagit de notre bien-être. Je ne connais pas, moi, ce fil de fraternité ridicule quêétablissent chez les hommes la faiblesse et la superstition. Soyons isolés, ma fille, comme nous a fait naître la nature : lui voyons-nous jamais lier un homme à un homme ? Si quelquefois nos besoins nous rapprochent, séparons-nous dès que nos intérêts lêexigent, parce que lêégoÔsme est la première des lois de la nature, la plus juste, la plus sacrée, sans doute. Nêapercevons jamais dans les autres que des individus faits pour nos passions ou pour nos caprices. Déguisons-nous, si nous sommes les plus faibles ; usons de tous nos droits comme les animaux, si nous sommes les plus forts. En un mot, au milieu du meurtre et de lêincendie, nous nous sauverons, quatre de mes camarades, toi et moi ; oui, nous nous sauverons, je te le promets. que têimporte ce que le reste deviendra ! suis-nous. [a]

Par un de ces caprices inexplicables du sort, sa main, qui venait de punir lêinnocence dans notre héroÔne, servit le crime dans sa protectrice. Le feu prit ; lêincendie fut horrible ; il y eut soixante personnes de br˚lées.

Mais Justine, la Dubois et ses complices se sauvèrent, et gagnèrent, dès la même nuit, la cabane dêun braconnier de la forêt de Bondy intime ami de la bande.

- Te voilà libre, Justine, dit alors la Dubois ; tu peux maintenant choisir tel genre de vie quêil te plaira. Mais si tu suis mes conseils, mon enfant, tu renonceras à ces pratiques de vertu, qui, comme tu vois, ne têont jamais réussi. Une délicatesse déplacée puisquêil ne sêagissait que dêêtre foutue, et que tu ne dois pas douter, dêaprès les récits que tu mêas faits, que la Delmonse et Dubourg ne soient les agents de ta perte ; une délicatesse ridicule, dis-je, te conduit aux pieds de lêéchafaud : un crime affreux mêen sauve. Regarde à quoi les bonnes actions servent dans le monde, et si cêest bien la peine de sêimmoler pour elles. Tu es jeune et jolie, Justine : en deux ans je me charge de ta fortune. Mais nêimagine pas que je te conduise au sanctuaire de son temple par les sentiers de la sagesse : il faut, quand on veut faire ce chemin, entreprendre plus dêun métier, et servir plus dêune intrigue. Le vol, le meurtre, le pillage, lêin≠cen≠die, le putanisme, la prostitution, la débauche ; voilà les vertus de notre état ; nous nêen admîmes jamais dêautres. Consulte-toi, chère fille, et donne-nous promptement ta réponse ; car il est peu de s˚reté pour nous dans cette chaumière ; il faut que nous en partions avant le jour.

- Oh ! madame, répondit Justine, je vous ai de grandes obligations ; je suis loin de vouloir mêy soustraire : vous mêavez sauvé la vie ; il est affreux pour moi que ce soit par un crime. Croyez que, sêil me lêe˚t fallu commettre, jêeusse préféré mille morts à la douleur dêy participer. Je sens tous les dangers que jêai courus pour mêêtre abandonnée aux sentiments honnêtes qui resteront toujours dans mon cúur ; mais, quels que soient, madame, les dangers de la vertu je les préférerai sans cesse aux détestables faveurs qui accompagnent le crime. Il existe dans moi des principes de morale et religion, qui, gr,ce au ciel, ne mêabandonneront jamais. Si la main de Dieu me rend lêexistence pénible, cêest pour mêen dédommager dans un monde meilleur. Cet espoir me console ; il adoucit mes chagrins ; il

apaise mes plaintes ; il me fortifie dans la détresse, et me fait braver tous les maux quêil plaira à la Providence de mêenvoyer. Cette joie douce sêéteindrait aussitôt dans mon ,me, si je venais à me souiller dêun crime ; et, avec la crainte des ch,timents de ce monde, jêaurais le douloureux aspect des supplices de lêau≠tre, qui ne me laisserait pas un instant de calme dans la vie.

- Oh, foutre ! sêécria la Dubois, en fronçant le sourcil, voilà des systèmes absurdes qui te conduiront à lêhôpital. Laisse là ton inf,me Dieu, ma fille. Sa justice céleste, ses ch,timents ou ses récompenses, toutes ces platitudes-là ne sont bonnes que pour des imbéciles et tu as trop dêesprit pour y croire. ‘ Justine ! la dureté des riches légitime la mauvaise conduite des pauvres. que leurs trésors sêouvrent à nos besoins, que lêhumanité règne dans leur cúur, et les vertus pourront sêétablir dans le nôtre. Mais tant que notre infortune, notre patience à la supporter, notre bonne foi et notre asservissement ne serviront quêà doubler nos fers, nos crimes deviendront leur ouvrage. Eh ! nous serions bien dupes de nous les refuser, quand ils peuvent amoindrir le joug dont leur cruauté nous surcharge. La nature nous a créés tous égaux, Justine ; si les injustes rigueurs du sort se plaisent à déranger ce premier plan des lois générales, cêest à nous dêen corriger les caprices, et de réparer par notre adresse les usurpations du plus fort. Jêaime à les entendre, ces gens riches, ces gens titrés, ces magistrats, ces prêtres ; jêaime à les voir nous prêcher la vertu. Il est bien difficile de se garantir du vol, quand on a trois fois plus quêil ne faut pour vivre ! bien malaisé de ne jamais concevoir le meurtre, lorsque, entouré sans cesse de flatteurs, rien ne peut exciter à

la vengeance ! bien pénible en vérité dêêtre tempérant et sobre, quand on est à chaque heure entouré des mets les plus succulents ! Ils ont bien du mal à être sincères, ces gens opulents et oisifs, quand il ne se présente pour eux aucun intérêt de mentir ; bien du mérite à ne pas désirer la femme des autres, quand tout ce que la lubricité peut avoir de plus vif, est sans cesse offert à leurs sens. Mais nous, Justine, nous que cette Providence barbare, que ce Dieu vain et ridicule, dont tu as la folie de faire ton idole, a condamnés à ramper dans lêhumiliation, comme le serpent dans lêherbe ; nous, quêon ne voit quêavec dédain, parce que nous sommes pauvres ; quêon tyrannise parce que nous sommes faibles ; nous dont les lèvres ne

sont abreuvées que de fiel, et dont les pas ne pressent que des ronces ! tu veux que nous nous défendions du crime, quand sa main seule nous ouvre les portes de la vie, nous y maintient, nous y conserve, et nous empêche de la perdre ! tu veux que, perpétuellement soumis et dégradés, pendant que cette classe qui nous maîtrise a pour elle toutes les faveurs de la fortune, nous ne nous réservions que la peine, lêabattement et la douleur, que le besoin et que les larmes, que les flétrissures et lêéchafaud ! Non, non, Justine, non, ou ce Dieu que tu as la bêtise de croire nêest fait que pour nos mépris ou ce ne sont point là ses volontés.

Va, mon enfant, quand la nature nous place dans une situation oˇ le mal nous devient nécessaire, et quêelle nous laisse en même temps la faculté de lêexercer, cêest que le mal sert à ses lois comme le bien, et quêelle gagne autant à lêun quêà lêautre. Lêétat oˇ elle nous a créés, cêest lêégalité.

Celui qui dérange cet état, nêest pas plus coupable que celui qui cherche à

le rétablir ; tous deux agissent dêaprès des impressions reçues ; tous deux doivent les suivre et jouir en paix. ª

Lêéloquence de la Dubois était autrement rapide que celle de la Delmonse.

¿ moyens égaux, la cause du crime est bien mieux défendue par celui qui le commet par besoin, que par celui qui ne sêy livre que par libertinage ; et Justine étourdie pensa devenir la victime des séductions de cette femme adroite. Mais une voix plus forte combattant dans son cúur, elle déclare à

sa corruptrice quêelle est décidée à ne se jamais rendre, que le crime lui fait horreur, et quêelle préfère la mort la plus affreuse à lêhorrible obligation de le commettre.

- Eh bien, répondit la Dubois, deviens ce que tu voudras ; je têabandonne à

ton mauvais sort. Mais, si jamais tu te fais pendre, ce qui ne peut te fuir par la fatalité qui sauve le crime en immolant toujours la vertu, souviens-toi du moins de ne jamais parler de nous. ª

Pendant ce dialogue, les quatre compagnons de la Dubois buvaient avec le braconnier ; et comme le vin dispose ordinairement lê,me du malfaiteur à

des excès plus grands, les scélérats nêap≠prirent pas plus tôt les résolutions de notre infortunée, quêils se décidèrent à faire dêelle une victime, ne pouvant en faire une complice. Leurs principes, leur profession (cêétaient des voleurs de grands chemins), leurs múurs, lêétat actuel de leur physique (on bande bien après trois mois de prison), le sombre réduit o˘ ils étaient, lêépaisseur de la nuit, lêespèce de sécurité dans laquelle ils se trouvaient, leur ivresse, lêinnocence de Justine, son ,ge, les attraits divins dont lêavait embellie la nature : tout les électrise, tout les encourage. Ils se lèvent de table ; tiennent conseil ; et le résultat est un ordre à Justine de se prêter sur-le-champ à satisfaire les désirs de chacun des quatre, ou de bonne gr,ce ou de force. Si elle se prostitue de bonne volonté, ils lui donneront chacun un écu pour la conduire o˘ elle voudra. Sêil leur faut employer la violence, la chose se fera de même. Mais pour que le secret soit gardé, ils la poignarderont après sêêtre satisfaits, et lêenterreront au pied dêun arbre.

Il est inutile de peindre lêeffet que cette cruelle délibération produisit sur lê,me de Justine ; nos lecteurs le comprennent aisément. Elle se jette aux genoux de la Dubois ; elle la conjure dêêtre une seconde fois sa protectrice. Mais la coquine ne fait que rire de ses larmes.

- Triple-dieu ! lui dit-elle, te voilà bien malheureuse ; tu frémis de lêobligation dêêtre successivement foutue par quatre beaux garçons comme ceux-là ! Tiens, lui dit-elle en les lui présentant tour à tour, vois celui-ci : il sêappelle Brise-Barbe ; vingt-cinq ans, ma fille, et un membreÖ quêon admirerait, sans celui de mon frère que voici : cêest Cúur-de-Fer, trente ans ; vois comme il est tourné ; et ce vit ! je gage que tes deux mains ne lêempoignent pas ; ce troisième est Sans-quartier ; regarde ses moustaches ; vingt-six ans ; (puis bas), Justine, la veille de notre incarcération, il mêavait foutue onze coups dans une soirée. Oh ! pour le quatrième, tu mêavoueras que cêest un ange ; il est trop beau pour faire ce métier ; vingt et un ans ; nous lêappelons le Roué et il le sera ; avec les dispositions quêil a pour le crime, un tel sort ne peut lui manquer ; mais cêest son vit Justine, cêest son vit quêil faut que tu voies ; on ne se fait pas dêidée dêun engin de cette espèce ; vois comme cêest long, comme cêest gros, comme cêest dur ; cette

tête, comme elle est vermeille ! Va, je têassure que quand jêai cela dans mes entrailles, je me crois mieux foutue que ne le f˚t jamais Messaline. Mais sais-tu, ma fille, quêil y a dix mille femmes à Paris qui donneraient la moitié de leur or ou de leurs bijoux, pour être à ta place. …coute, ajouta-t-elle pourtant, après un peu de réflexion, jêai assez dêempire s˚r ces drôles-là pour obtenir ta gr,ce, aux conditions que tu têen rendras digne.

- Hélas ! madame, que faut-il faire ? Ordonnez-moi, je suis toute prête.

- Nous suivre, tuer, voler, empoisonner, massacrer, incendier, piller, ravager, comme nous ; à ce prix, je te sauve le reste.

Ici Justine ne crut pas devoir balancer. En acceptant cette cruelle condition, elle courait, il est vrai, de nouveaux dangers, mais ils étaient moins pressants que ceux dont elle était subitement menacée.

- Eh bien ! madame, jêirai partout, sêécria-t-elle, partout, je vous le promets ; sauvez-moi de la fureur de ces hommes, et je ne vous quitterai de la vie.

- Enfants, dit la Dubois, cette fille est de la troupe ; je lêy reçois ; je vous prie de ne lui point faire de violence ; ne la dégo˚tez pas du métier ; son ,ge et sa figure peuvent attirer des dupes dans nos filets ; servons-nous-en, et ne la sacrifions pas à nos plaisirs.

Mais les passions ont un degré dêénergie dans lêhomme, o˘ rien ne peut les captiver : plus on essaie alors de leur faire entendre la voix de la raison, plus leur perversité comprime cette voix ; et presque toujours alors les moyens présentés pour éteindre lêembrasement ne servent quêà lui donner plus dêactivité. Les camarades de la Dubois se trouvaient dans ce malheureux cas. Tous les quatre, le vit à la main, nêattendaient que le sort quêils consultaient avec des dés, pour savoir auquel dêentre eux seraient destinés les prémices. Les coquins buvaient, jouaient et bandaient. Or, des refus ou des raisons pénètrent bien difficilement dans des ,mes ainsi disposées.

- Non, sacredieu, dit Brise-Barbe, il faut que la bougresse y passe ; il nêy a plus de moyens de la sauver. Ne dirait-on pas quêil faut faire preuve de vertu pour être reçue dans une troupe de voleurs, et quêil faut avoir son

pucelage pour aller tuer sur les grands chemins ! Double bougre de dieu ! je veux foutre, sêécria Sans-quartier, sêavançant vers Justine, le vit à la main et prêt à lêenfiler ; oui, foutu nom dêun dieu dont je me fous, je veux la foutre, ou lêégorger ; quêelle choisisse.

Douce et tremblante victime, notre malheureuse enfant frémissait ; à peine avait-elle la force de respirer : A genoux devant ces quatre bandits, ses faibles bras sêélevaient pour les implorer ; et le Dieu que profanaient leurs blasphèmes était saintement invoqué par elle.

- Un moment, dit Cúur-de-Fer, qui, par sa qualité de frère de la Dubois avait lêhonneur de commander la troupe, un moment, mes amis. Je bande comme vous ; vous le voyez, continua-t-il, en frappant de son vit sur la table, et cassant une noix avec ; comme vous, je veux décharger ; et je crois néanmoins quêil est possible de se satisfaire en rendant tout le monde content. Puisque cette petite putain tient tant à la vertu, et que, comme le remarque fort sagement ma súur, cette qualité différemment mise en action, pourra nous devenir nécessaire, laissons-lui son pucelage. Mais il faut que nous soyons apaisés ; les têtes nêy sont plus ; et, dans lêétat o˘

nous sommes, tu le vois ma súur, nous vous égorgerions peut-être toutes les deux, si vous résistiez à nos projets. Les passions de lêhomme sans frein sont terribles ; cêest un fleuve qui déborde, et qui ravage tous les environs, si on ne lui ouvre pas une issue. Tu dois te souvenir, Dubois, de nous avoir vus souvent massacrer des femmes qui nous résistaient ; et ce quêil y a de fort particulier, tu as vu le résultat de ces crimes devenir le même que celui de la luxure, et notre foutre couler sur le sang, comme sêil e˚t coulé dans les cons. Ne nous arrête donc pas, je te le conseille ; contente-toi de nous diriger. Voici donc ce que je propose : Il faut que Justine se mette aussi nue que le jour quêelle est venue au monde. Jêexige quêen cet état elle se prête tour à tour aux différents caprices luxurieux quêil nous plaira de passer avec elle, pendant que la Dubois, apaisant nos ardeurs, fera br˚ler lêencens sur les autels dont cette extravagante nous refuse lêentrée.

- Me mettre nue, sêécria Justine !Ö me déshabiller devant des hommes ! Oh !

juste ciel, quêexigez-vous ? Et quand je serai livrée de cette manière à

vos regards, qui me garantira de vos insultes ?

- Mais, qui têen garantit à présent, putain ? dit le Roué, en passant sa main sous les jupes de Justine, et lui collant ses lèvres sur la bouche.

- Oui, foutredieu, qui têen garantit ? dit Sans-quartier en saisissant le revers de la médaille que palpait le Roué ; tu vois bien que tu es à nous ; tu vois bien que la soumission est le seul parti que tu aies à prendre ; obéis donc, ou tu es morte.

- Allons, laissez-la, dit Cúur-de-Fer, en lêarrachant des mains de ses camarades ; laissez-la procéder tranquillement aux dispositions exigées.

- Non, dit Justine, en se voyant libre, non, vous ferez de moi ce que vous voudrez, vous êtes les plus forts ; mais vous nêobtiendrez rien de bon gré.

- Eh bien, garce, lui dit Cúur-de-Fer, en lui appliquant un soufflet qui la renverse sur le lit, ce sera donc nous qui te déshabillerons.

Et, lui passant aussitôt ses jupes par-dessus la tête, il les fend, avec son couteau, dêune si horrible manière que lêon crut un moment que cêétait le ventre de cette malheureuse que le coquin partageait en deux. En un instant le plus beau corps du monde fut une seconde fois exposé à tout ce que la luxure peut avoir de plus monstrueux.

- Disposons-nous, dit Cúur-de-Fer. Ma súur, étends-toi sur ce lit, que Brise-Barbe têenconne. Justine, à califourchon sur Dubois, avancera son con vers la face de Brise-Barbe, et lui pissera dans la bouche ; je connais ses go˚ts.

- Oh ! foutre, dit le paillard, en sêadaptant fort vite au con de la Dubois, je nêai point de jouissance plus vive que celle-là, et je te remercie de lêidée.

Il enconne, on pisse, il décharge, et Sans-quartier se met à lêouvrage.

- Pendant que je foutrai ta súur, dit-il au chef, contiens devant moi cette gueuse.

On obéit. Il frappe à main ouverte, et dêune manière très nerveuse, tantôt les joues, tantôt le sein de Justine ; quelquefois il la baise sur la bouche et

lui mord le bout de la langue ; dans dêau≠tres moments, les deux fraises du sein de notre malheureuse enfant sont tellement froissées, quêelle est prête à sêen évanouir. Elle souffre, elle demande gr‚ce ; les larmes coulent de ses yeux, et nêenflamment que plus ardemment ce scélérat, qui, se sentant enfin près de sa décharge, tout en foutant, la prend à bras le corps, et la jette à dix pas de lui.

Cêest le tour du Roué. Il enconne Dubois.

- Attends, dit Cúur-de-Fer, je vais têenculer, mon fils ; nous mettrons cette gueuse au milieu de nous ; tu lui molesteras le con, moi le cul.

Et la malheureuse Justine, poussée, repoussée par ces deux brigands, ressemble au jeune saule battu par deux orages. Déjà cette mousse délicate qui cache le mont de Vénus est impitoyablement arrachée dêune part, pendant que de lêautre les deux plus jolies petites fesses quêait jamais créées la nature paraissent toutes meurtries des pinçons quêimpriment à plaisir, sur elles, les ongles crochus de Cúur-de-Fer ; lorsque les deux fouteurs, changeant lestement dêau≠tel, substituent lêinceste à la sodomie, et deviennent, par cette inconstance lubrique, lêun le mari de sa súur, lêautre lêamant de son beau-frère. Mais Justine nêy gagne pas. Cúur-de-Fer, mieux irrité, nêen devient que plus cruel.

- Voyons à qui frappera le plus fort, dit-il en claquant les joues ; toi, frappe le cul, mon frère.

Hélas ! cêest lêhistoire du marteau sur lêenclume. Justine est si molestée, que des flots de sang lui sortent des narines.

- Voilà ce que je voulais, dit Cúur-de-Fer, en mettant sa bouche au-dessous. Brise-Barbe, tu veux de lêurine, moi du sang. Il reçoit, il avale, il décharge ; son fouteur le suit de bien près ; la volupté les couronne tous deux ; et le calme renaît dans la troupe.

- Dans tout ceci, dit la Dubois en se relevant, il me semble que cêest moi qui ai le plus gagné.

- Oh ! tes marchés sont toujours comme cela, dit son frère ; cêest pour être foutue toi-même, que tu nêas pas voulu que nous dépucelions cette petite fille ; mais, patience, elle nêy perdra rien.

Il fut question de se remettre en route ; et, dès la même nuit, la troupe gagna le Tremblai, avec lêin≠ten≠tion de lêapprocher des bois de Chantilly, o˘ elle sêattendait à quelques bons coups.

Rien nêégalait le désespoir de Justine. Nous la croyons maintenant suffisamment connue de nos lecteurs, pour être bien certain quêil est inutile de leur peindre tout ce qui lui faisait éprouver lêobligation de suivre de tels gens ; et, si elle le fit, on sêimagine bien que ce ne fut quêavec la ferme résolution de les quitter dès quêelle le pourrait.

Nos scélérats couchèrent aux environs de Louvres sous des meules de foin.

Lêintention de notre sage orpheline aurait été de se rapprocher de la Dubois, pour passer la nuit à ses côtés ; mais la coquine avait dêautres projets que celui de sêemployer à défendre la vertu des autres. Trois bandits lêentourèrent ; et lêabominable créature se livra à tous les trois en même temps. Le quatrième sêapprocha de Justine ; cêétait Cúur-de-Fer.

- Bel enfant, lui dit-il, jêespère que vous ne me refuserez pas au moins de passer la nuit près de vous. Et comme il sêaperçut de son extrême répugnance : Ńe craignez rien, lui dit-il nous causerons ; mais rien ne sêentreprendra que de votre gré.

‘ Justine ! poursuit ce libertin, en la pressant entre ses bras, nêest-ce donc pas une grande folie que cette prétention o˘ vous êtes de vous conserver pure avec nous ? dussions-nous même y consentir, cela pourrait-il sêarranger avec les intérêts de la troupe ? Il est inutile de vous le dissimuler, chère enfant, mais, quand nous habiterons les villes, ce nêest quêaux pièges de vos charmes que nous comptons prendre des dupes.

- Eh bien, monsieur, répondit Justine, puisquêil est certain que je préférerais la mort à ces horreurs, de quelle utilité puis-je vous être, et pourquoi vous opposez-vous à ma fuite ?

- Assurément, nous nous y opposons, mon ange, répondit Cúur-de-Fer ; vous devez servir nos intérêts ou nos plaisirs ; vos malheurs vous imposent ce jour, il faut le subir. Mais vous savez, Justine, quêil nêy a rien quêon ne puisse arranger dans ce monde : écoutez-moi donc, et faites vous-même votre sort. Consentez à vivre avec moi, chère fille ; consentez à mêappar≠tenir en propre, et je vous épargne le triste rôle qui vous est destiné.

- Moi, monsieur, devenir la maîtresse dêunÖ

- Dites le mot, Justine, dêun coquin, nêest-ce pas ? Il est bien certain que je ne puis vous offrir dêau≠tres titres ; car vous voyez bien que nous nêépousons pas, nous autres. Lêennemi juré de tous les freins nêest pas dêhumeur à se lier jamais par aucun ; et plus ceux-là paraissent captiver les hommes ordinaires, plus des scélérats comme nous les détestent.

Cependant, raisonnez un peu : dans lêindispensable nécessité o˘ vous êtes de perdre ce qui vous est si cher, ne vaut-il pas mieux le sacrifier à un seul homme, qui deviendra dès lors votre soutien et votre protecteur, que de vous prostituer à tous ?

- Mais, premièrement, pourquoi faut-il que je nêaie pas dêautre parti à

prendre ?

- Parce que nous vous tenons, ma fille, et que la raison du plus fort est toujours la meilleure. En vérité, poursuivit rapidement Cúur-de-Fer, nêest-

ce pas une extravagance atroce que dêatta≠cher, comme vous le faites, autant de prix à la plus futile des choses ? Comment une fille peut-elle être assez simple, pour croire que la vertu doive dépendre dêun peu plus ou dêun peu moins de largeur dans une des parties de son corps ? et quêimporte aux hommes et à Dieu que cette partie soit intacte ou flétrie ? Je dis plus ; cêest que lêintention de la nature étant que chaque individu remplisse ici-bas toutes les vues pour lesquelles il a été formé, et les femmes nêexistant que pour servir de jouissances aux hommes, cêest visiblement lêoutrager, que de résister ainsi à lêintention quêelle a sur vous ; cêest vouloir être une créature inutile au monde, et par conséquent

méprisable. Cette sagesse chimérique dont on a eu lêabsurdité de vous faire une vertu dès lêenfance, et qui, bien loin dêêtre utile à la nature et à la société, outrage visiblement lêune et lêautre, nêest donc plus quêun entêtement ridicule et véritablement répréhensible, dont une personne dêesprit comme vous ne devrait pas vouloir être coupable. Nêim≠porte, continuez de mêentendre, chère fille ; je vais vous prouver le désir que jêai de vous plaire et de respecter votre faiblesse. Je ne toucherai point, Justine, à ce fantôme dont la possession fait tous vos délices. Une jolie fille comme vous a plus dêune faveur à donner ; et Vénus avec elle est fêtée dans bien plus dêun temple : je me contenterai du plus étroit. Vous le savez, ma chère, près du labyrinthe de Cypris, il est un antre obscur o˘

vont se cacher les amours, pour nous séduire avec plus dêénergie : tel sera lêautel o˘ je br˚lerai lêencens. Là, pas le moindre inconvénient. Si les grossesses vous effraient, elles ne sauraient avoir lieu de cette manière ; votre jolie taille ne se déformera point ; ces prémices qui vous sont si douces, seront conservées sans atteinte ; et, quel que soit lêusage que vous en vouliez faire, vous pourrez les offrir pures. Rien ne peut trahir une fille de ce côté ; quelques rudes et multipliées que soient les attaques, dès que lêabeille a pompé le suc, le calice de la rose se referme au point de faire croire quêil ne d˚t jamais sêentrouvrir. Il y a tout plein de filles qui ont joui dix ans de cette façon, et même avec plusieurs hommes, et qui ne se sont pas moins mariées comme toutes neuves après. que de pères, que de frères ont ainsi abusé de leurs filles, de leurs súurs, sans que celle-ci en soit devenue moins digne de sacrifier ainsi à

lêhymen ! ¿ combien de confesseurs cette même route nêa-t-elle pas servi, sans que les parents sêen doutassent ? Cêest, en un mot, lêasile du mystère ; cêest là quêil sêenchaîne aux amours par les liens de la sagesse.

Faut-il vous dire plus, Justine ? si ce temple est le plus secret, il est en même temps le plus délicieux. On ne trouve que là ce quêil faut au bonheur ; et cette vaste aisance du voisin est bien éloignée de valoir les attraits piquants dêun local o˘ lêon ne pénètre quêavec effort, o˘ lêon nêest logé quêavec peine, o˘ lêon ne jouit quêavec délices. Les femmes mêmes y gagnent ; et celles que la raison contraignit à ne frayer que cette route ne

regrettèrent jamais lêautre. Essayez, Justine, essayez : livrez-moi votre divin petit cul, et nous serons tous deux contents.

- Monsieur, répondit Justine, en se soustrayant de son mieux aux entreprises de ce libertin, dêau≠tant plus dangereux quêil réunissait lêesprit et la séduction à beaucoup de forces matérielles et à des múurs très corrompues, oh ! monsieur, je nêai nulle expérience des horreurs dont vous mêentretenez ; mais jêai pourtant ouÔ dire que ce délit, que vous préconisez, outrage à la fois les femmes et la nature. La main du ciel le punit dans ce monde ; et les cinq villes de Sodome, Gomorrhe, etc. que Dieu fit périr dans les flammes, sont un exemple frappant du degré dêhorreur que lê…ternel conçoit de cette action. La justice humaine a imité, autant quêelle a pu, la punition de lê tre éternel ; et des b˚chers consument des malheureux que ce vice entraîne.

- quelle innocence ! quel enfantillage ! reprit Cúur-de-Fer. ‘ Justine, qui put vous inculquer de si sots préjugés ? Encore un peu dêattention, ma chère, et je vais rectifier vos idées.

La perte de la semence destinée à propager lêespèce humaine, chère fille, est le seul crime qui puisse exister dans ce cas. Si cette semence est mise en nous aux seules fins de la propagation, je vous lêaccorde, lêen détourner est alors une offense ; mais sêil est démontré quêen plaçant cette semence dans nos reins, il sêen faille de beaucoup que la nature ait eu pour but de lêem≠ployer toute à la propagation, quêimporte, Justine, que, dans cette hypothèse, elle se perde dans le con, dans le cul, dans la bouche ou dans la main ? Lêhomme qui la détourne ne fait pas plus de mal que la nature qui ne lêemploie pas. Or, ces pertes de la nature, quêil ne tient quêà nous dêimiter, nêont-elles pas lieu dans tout plein de circonstances ! La possibilité de les faire dêabord est une première preuve que ces distractions ne lêoffensent point : il serait absolument contraire à ses lois et à sa sagesse de permettre ce qui lêoffenserait. Une telle inconséquence nuirait à sa marche uniforme, troublerait ses plans, prouverait sa faiblesse et légitimerait nos offenses. Secondement, ces pertes sont cent et cent millions de fois par jour exécutées par elles-mêmes. Les pollutions nocturnes, lêinutilité de la semence quand la femme est grosse, son danger quand elle a ses règles, tout cela ne prouve-t-il pas que la nature approuve ces pertes, ou les autorise ; et que, fort peu sensible à ce qui peut résulter de lêécoulement

de cette liqueur à laquelle nous avons la folie dêattacher tant de prix, elle nous en permet la perte avec la même indifférence quêelle y procède chaque jourÖ quêelle tolère la propagation, mais quêil sêen faut bien quêelle soit dans ses vues ; quêelle veut bien que nous multipliions, mais que, ne gagnant pas plus à lêun de ces actes quêà celui qui sêy oppose, le choix que nous pouvons faire lui est égal ; que nous laissant les maîtres de créer, de ne point créer ou de détruire, nous ne la contenterons, ni ne lêoffenserons pas davantage, en prenant dans lêun ou lêautre de ces partis celui qui nous conviendra le mieux ; et que celui que nous choisirons, nêétant que le résultat de sa puissance ou de son action sur nous, il lui plaira toujours, et ne lêoffensera jamais. Ah ! crois-le, ma chère Justine, la nature sêinquiète bien peu de ces minuties, dont nous avons lêextra≠va≠gance de lui composer un culte ; et, se jouant de nos petites lois, de nos petites combinaisons, elle marche dêun pas rapide à son but, en prouvant chaque jour à ceux qui lêétu≠dient quêelle ne crée que pour détruire, et que la destruction, la première de toutes ses lois, puisquêelle ne parviendrait à aucune création sans elle, lui plaît bien plus que la propagation, quêune secte de philosophes grecs appelaient avec beaucoup de raison le résultat des meurtres. Sois donc bien persuadée, mon enfant, que, quel que soit le temple o˘ lêon sacrifie, dès que la nature permet que lêencens sêy br˚le, cêest que lêhommage ne lêoffense pas ; que le refus de produire, les pertes de la semence qui sert à la production, lêextinction de cette sentence quand elle a germé, lêanéantissement de ce germe longtemps même après sa formation, la destruction de ce germe parvenu à sa plus extrême maturité, celle de tous les hommes, en un mot, oui, Justine, sois-en bien convaincue, tout cela sont des crimes imaginaires qui nêintéressent en rien la nature, et dont elle se joue, comme de nos autres institutions qui lêoutragent au lieu de la servir. Tu me parles maintenant dêun Dieu qui punit autrefois ces voluptueuses erreurs sur de misérables bourgades dêArabie que jamais aucun géographe ne connut. Ici dêabord, il faudrait commencer par adopter lêexistence dêun Dieu, et cêest ce dont je suis bien loin, ma chère ; admettre ensuite que ce Dieu, que vous supposeriez le maître et le créateur de lêunivers, ait pu sêabaisser au point dêaller vérifier si cêest dans un con ou dans un cul que les hommes introduisent leurs vits ; quelle petitesse ! quelle extravagance ! Eh ! non, Justine, il nêy a point de Dieu. Ce fut au sein de lêignorance, des alarmes et des malheurs, que les mortels puisèrent leurs sombres et dégo˚tantes notions sur la divinité. que lêon examine toutes les

religions, et lêon verra que les idées de ces agents puissants et imaginaires furent toujours associées à celles de la terreur. Nous tremblons aujourdêhui, parce que nos aÔeux frémirent il y a plusieurs siècles. Si nous remontions à la source de nos craintes actuelles et des pensées lugubres qui sêélèvent dans notre esprit toutes les fois que nous entendons prononcer le nom de Dieu, nous les trouverions dans les déluges, les révolutions et les désastres qui ont détruit une partie du genre humain, et consterné les malheureux échappés au bouleversement de la terre. Si le Dieu des nations f˚t enfanté dans le sein des alarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puissance inconnue quêil se fit pour lui-même ; ce fut donc toujours dans lêatelier de la frayeur et de la tristesse, que lêhom≠me malheureux créa le ridicule fantôme dont il fit son Dieu. Et quêavons-nous besoin de ce moteur, quand lêétude réfléchie de la nature nous prouve que le mouvement perpétuel est la première de ses lois ? Si tout se meut par soi-même, de toute éternité, le souverain moteur que vous supposez nêa donc agi quêun jour : or, quel culte légitime pourriez-vous rendre à un Dieu démontré inutile aujourdêhui ? Mais revenons, ô Justine ! cessez de croire que ce fut la main de ce vain fantôme qui détruisit les bourgades arabes dont vous me parlez. Situées sur un volcan, elles furent englouties, comme le furent depuis les villes voisines du Vésuve et de lêEtna, par un de ces phénomènes de la nature, dont les causes sont purement physiques, et qui ne concluent ni pour ni contre la conduite des hommes domiciliés dans ces villes dangereuses. La justice humaine a voulu, dites-vous, imiter celle de Dieu, mais je viens de vous démontrer dêabord que ce ne fut pas une justice de Dieu, mais un phénomèneÖ un accident de la nature qui détruisit ces villes ; et, redevenant jurisconsulte après avoir été philosophe, je vous dirai, Justine, que cette loi qui condamnait autrefois au feu les gens entichés de ce go˚t, est une vieille ordonnance de saint Louis, lancée contre lêhérésie des Bulgares qui se livraient à cette passion. Lêhérésie éteinte, par une impardonnable erreur on continua de poursuivre la morale de ce peuple, et de le punir du même supplice dirigé jadis contre lêopinion ; mais, bien revenu de cette extravagance, on se contente aujourdêhui dêune punition passagère ; et quand lêhom≠me sera parvenu à ce degré de philosophie o˘ notre siècle lêélève tous les jours, on retranchera même cette inutile correction, et lêon sentira que, nullement maîtres de nos go˚ts, nous ne sommes pas plus coupables en nous y livrant, quelque dépravés quêils puissent être, que nous ne le sommes dêêtre nés bancals ou bien faits.

Cúur-de-Fer sêéchauffait en exposant ces sages maximes. Couché à terre le long des reins de Justine, et précisément dans la position o˘ il la désirait pour en jouir dêaprès ses go˚ts, il relevait insensiblement les jupes de notre héroÔne, qui, moitié crainte, moitié séduction, nêo≠sait encore opposer de défense. Le coquin ne se vit pas plus tôt maître de la place quêil donna sur-le-champ lêessor au dard enflammé qui nêattendait que la vue de la brèche pour sêy engloutir. De sa main droite, le paillard dirigeait lêinstrument, tandis que de la gauche il contenait et rapprochait fortement de lui la croupe de Justine, qui, presque séduite, se contentait, en cédant un peu, de sauver ce qui lui paraissait le plus essentiel, sans réfléchir aux périls qui lêenvironnaient, en permettant à un taureau de sêintroduire dans la partie la plus étroite de son corps.

- Oh foutre ! sêécria alors celui-ci, je la tiens ; et, dêune vigoureuse secousse, il effleure si cruellement le délicat petit trou quêil veut perforer, que Justine, effrayée, pousse un cri, se relève et va se précipiter dans le groupe de la Dubois.

- quêest-ceci ? sêécria la putain, qui venait de sêendormir, épuisée des sacrifices que trois hommes venaient de multiplier sur ses autels.

- Hélas ! madame, cêest moi, répond la tremblante JustineÖ votre frèreÖ il veutÖ

- Oui, je veux foutre, sêécria Cúur-de-Fer en poursuivant sa victime, et la saisissant brusquement pour la ramener à lui ; je veux enculer cette petite fille, à quelque prix que ce puisse être. Et Justine reprise allait courir les plus grands dangers, si un bruit de voiture ne se f˚t aussitôt fait entendre sur le grand chemin.

Lêintrépide Cúur-de-Fer quitte aussitôt ses plaisirs pour ses devoirs ; il éveille ses gens, et vole à dêautres crimes.

- Ah, bon, sêécrie la Dubois, réveillée et assise en écoutant avec attention, bon, voilà les cris : le coup est fait. Rien ne mêamuse comme ces signes certains de la victoire ; ils me prouvent que nos gens ont réussi, et je suis tranquille.

- Mais, madame, dit notre belle aventurière, et les victimes ?

- quêimporte ; il faut quêil y en ait sur la terreÖ Et celles qui périssent aux armées ?Ö

- Ah ! ce sont pour des causesÖ

- Infiniment moins importantes que celles-ci. Ce nêest pas pour vivre que des tyrans donnent à des généraux lêordre dêécraser des nations : cêest par orgueil. Dirigés par nos besoins, nous nêatta≠quons les passants que dans la seule intention de vivre ; et cette loi, la plus impérieuse de toutes, légitime absolument nos actions.

- Mais, madame, on travailleÖ on a un métier.

- Eh bien, ma fille, cêest le nôtre, cêest celui que nous exerçons depuis notre enfance, cêest celui dans lequel nous avons été élevés ; et cette profession fut celle des premiers peuples de lêuni≠vers ; elle seule rétablit lêéquilibre que dérangeait totalement lêinégalité des richesses.

Le vol était en honneur dans toute la Grèce ; plusieurs peuples encore lêadmettent, le favorisent, le récompensent comme une action hardie, prouvant à la fois le courage et lêadresseÖ comme une vertu, en un mot, essentielle à toute nation qui a de lêénergieÖ

Et la Dubois, se livrant à son éloquence ordinaire, allait entamer sans doute une discussion suivie, lorsque la troupe revint, amenant un prisonnier avec elle.

- Voilà, dit Cúur-de-Fer, qui le conduisait, de quoi me dédommager des rigueurs de Justine.

Et lêon aperçut alors au clair de la lune un jeune garçon de quinze ans, beau comme lêAmour. Jêai tué le père et la mère, dit ce scélérat ; jêai violé la fille qui nêavait pas dix ans ; il est, ce me semble, bien juste que jêencule le fils. En disant cela, il tourne la meule de foin qui servait dêasile à la troupe. On entend des cris sourdsÖ des gémissements promptement couverts par ceux de la lubricité de ce scélérat ; les premiers se changent bientôt en

hurlements, qui prouvent que le prudent coquin, ne voulant laisser nulle trace de son crime, jouit à la fois, pour y parvenir, du double plaisir de foutre et dêassassiner lêobjet de sa luxure. Il reparaît couvert de sang.

- Allons, dit-il, calme-toi, Justine ; me voilà tranquille à présent ; sois-le de même jusquêà ce que de nouveaux désirs viennent éveiller en moi de nouvelles horreurs. Décampons, mes amis, dit-il à la troupe ; nous avons tué six personnes ; les cadavres sont sur la route ; il se pourrait que dans peu dêheures il nêy e˚t plus ici de s˚reté pour nous.

Le butin se partage. Cúur-de-Fer veut que Justine ait son lot ; il se monte à vingt louis ; on la force de les prendre ; elle frémit de lêobligation de garder un tel argent ; cependant on presse, chacun se charge, et la troupe part.

Le lendemain, les voleurs, se croyant en s˚reté dans la forêt de Chantilly, se mirent à compter leur argent, pendant que lêon préparait leur souper, et nêévaluant quêà deux cents louis la totalité de la prise :

- En vérité, dit lêun dêeux, ce nêétait pas la peine de commettre six meurtres pour une si petite somme.

- Doucement, mes amis, répondit la Dubois, ce nêest pas pour la somme que, quand vous êtes partis, je vous ai moi-même exhortés à ne faire aucune gr

,ce à ces voyageurs ; cêest pour notre unique s˚reté. Ces crimes sont la faute des lois, et non pas la nôtre : tant que lêon punira les voleurs, ils assassineront pour ne pas être découverts. O˘ prenez-vous dêailleurs, continua cette mégère, que deux cents louis ne valent pas six meurtres ? Il ne faut jamais apprécier les choses que par la relation quêelles ont avec nos intérêts. La cessation de lêexistence des êtres sacrifiés est nulle par rapport à nous. Assurément, nous ne donnerions pas une obole pour que ces individus fussent plutôt en vie que dans le tombeau ; conséquemment, si le plus petit intérêt sêoffre à nous avec lêun de ces cas, nous devons, sans aucun remords, le déterminer de préférence en notre faveur ; car, dans une chose totalement indifférente, nous devons, si nous sommes sages et maîtres de cette chose, la faire indubitablement tourner du côté o˘ elle nous est profitable, abstraction faite de tout ce que peut y perdre lêadversaire, parce

quêil nêy a aucune proportion raisonnable entre ce qui nous touche et ce qui touche les autres. Nous sentons lêun physiquement, lêautre nêarrive à nous que moralement ; et les sensations morales sont trompeuses ; il nêy a de vrai que les sensations matérielles. Ainsi, non seulement deux cents louis sont assez pour les six meurtres, mais trente sous même eussent suffi à les légitimer ; car ces trente sous nous eussent procuré une satisfaction qui, bien que légère, doit néanmoins nous affecter beaucoup plus vivement que nêeussent fait les dix meurtres qui ne nous affligent et ne nous touchent en quoi que ce puisse être, et de la lésion desquels il nêar≠rive même à nous quêun chatouillement assez agréable, dêaprès la méchanceté

naturelle des hommes, dont le premier mouvement, sêils veulent lêétudier avec soin, est toujours une sorte de satisfaction du malheur et de lêinfortune des autres.

La faiblesse de nos organes, le défaut de réflexion, les maudits préjugés dans lesquels on nous a élevés, les vaines terreurs de la religion et des lois ; voilà ce qui arrête les sots dans la carrière du crime, voilà ce qui les empêche de sêimmortaliser. Mais tout individu rempli de force et de vigueur, doué dêune ,me énergique, qui, se préférant, comme il le doit, aux autres, saura peser leurs intérêts dans la balance des siens, se moquer de Dieu et des hommes, braver la mort et mépriser les lois, bien pénétré que cêest à lui seul quêil doit tout rapporter, sentira que la multitude la plus étendue des lésions sur autrui, dont il ne doit physiquement rien ressentir, ne peut pas se mettre en compensation avec la plus légère des jouissances achetées par cet assemblage inouÔ de forfaits. La jouissance le flatte, elle est à lui ; lêeffet du crime ne lêaf≠fecte pas, il est hors de lui. Or, je demande quel est lêhomme raisonnable qui ne préférera pas ce qui le délecte à ce qui lui est étranger, et qui ne consentira pas à

commettre cette chose légère, dont il ne ressent rien de f,cheux, pour se procurer celle dont il est agréablement ému ?

- Oh ! madame, dit Justine à la Dubois, en lui demandant la permission de répondre, ne sentez-vous donc point que votre condamnation est écrite dans ce qui vient de vous échapper ? Ce ne serait tout au plus quêà lêêtre assez puissant pour nêavoir rien à redouter des autres, que de tels principes pourraient convenir ; mais nous, perpétuellement proscrits de tous les

honnêtes gens, condamnés par toutes les lois, devons-nous admettre des systèmes qui ne peuvent quêaiguiser contre nous le glaive suspendu sur nos têtes ? Ne nous trouvassions-nous même pas dans cette triste position ; fussions-nous au centre de la société ; fussions-nous enfin oˇ nous devrions être sans notre inconduite ou sans nos malheursÖ pouvez-vous supporter, madame, que de telles maximes pussent nous convenir davantage ?

Comment voulez-vous que ne périsse pas celui qui, par un aveugle égoÔsme, voudra lutter seul contre la coalition des intérêts des autres ? La société

nêest-elle pas autorisée à ne jamais souffrir dans son sein celui qui se déclare contre elle ? et lêindividu qui sêisole peut-il lutter contre tous ? peut-il se flatter dêêtre heureux et tranquille, si nêacceptant pas le pacte social, il ne consent pas à céder un peu de son bonheur pour en assurer le reste ? La société ne se soutient que par des échanges perpétuels de bienfaits : voilà les bases qui la constituent, voilà les liens qui la cimentent. Tel qui, au lieu de ces bienfaits, nêoffrira que des crimes, devant être craint dès lors, sera nécessairement attaqué, sêil est le plus fort ; sacrifié par le premier quêil offensera, sêil est le plus faible ; mais détruit de toutes manières, par la raison puissante qui engage lêhom≠me à assurer son repos, et à nuire à celui qui veut le troubler. Telle est la raison qui rend presque impossible la durée des associations criminelles ; nêopposant que des pointes acérées aux intérêts des autres, tous doivent se réunir promptement pour en émousser lêaiguillonÖ Même entre nous, madame, ajouta Justine, comment vous flatteriez-vous de maintenir la concorde, lorsque vous conseillerez à

chacun de nêécouter que ses seuls intérêts ? aurez-vous, de ce moment-là, quelque chose de juste à objecter à celui de nous qui voudra poignarder les autresÖ qui le fera, pour réunir à lui seul toutes les parts ? Et quel plus bel éloge de la vertu, que la preuve de sa nécessité, même dans une société

criminelleÖ que la certitude que cette société ne se soutiendrait pas un instant sans la vertu ?

- quels épouvantables sophismes ! dit Cúur-de-Fer. Ce nêest pas la vertu qui soutient les associations criminelles : cêest lêintérêt, cêest lêégoÔsme. Il

porte donc à faux, Justine, cet éloge de la vertu, que vous avez tiré dêune chimérique hypothèse. Ce nêest nullement par vertu que, me croyant, je le suppose, le plus fort de la troupe, je ne poignarde pas mes camarades pour les dépouiller ; cêest parce que, me trouvant seul alors, je me priverais des moyens qui peuvent assurer la fortune que jêattends de leurs secours. Ce motif est lêunique qui retienne également leurs bras vis-

à-vis de moi. Or, ce motif, vous le voyez, Justine, il nêest quêégoÔste, il nêa pas le plus léger caractère de vertu. Celui qui veut lutter seul, dites-vous, contre les intérêts de la société, doit sêattendre à périr. Ne périra-t-il pas bien plus certainement, sêil nêa, pour y exister, que sa misère et lêabandon des autres ? Ce quêon appelle lêinté≠rêt de la société

nêest que la masse des intérêts réunis ; mais ce nêest jamais quêen cédant que cet intérêt particulier peut sêaccorder et se lier aux intérêts généraux : or, que voulez-vous que cède celui qui nêa presque rien ? Sêil le fait, vous mêavouerez quêil a dêautant plus de tort, quêil se trouve donner, dans ce cas, infiniment plus quêil ne retire ; et, de ce moment, lêégalité du marché doit lêempêcher de le conclure. Pris dans cette position, ce quêil y a de mieux à faire à un tel homme, nêest-il pas de se soustraire à cette société injuste, pour nêaccorder de droits quêà une société différente, qui, placée dans la même position que lui, ait pour intérêt de combattre, par la réunion de ses petits pouvoirs, la puissance plus étendue qui voulait obliger ce malheureux à céder le peu quêil avait, pour ne rien retirer des autres ? Mais il naîtra, dites-vous, de là un état de guerre perpétuel. Soit : nêest-ce pas le seul qui nous convienne réellement ? nêest-ce pas celui pour lequel nous a tous créés la nature ?

Les hommes naquirent isolés, envieux, cruels et despotes, voulant tout avoir et ne rien céder, et se battant sans cesse pour maintenir, ou leur ambition, ou leurs droits. Le législateur vint, et dit : Ćessez de vous déchirer ainsi ; en cédant un peu de part et dêautre, la tranquillité va renaître. [a] Je ne bl,me point la proposition de ce pacte ; mais je soutiens quêil existe deux sortes dêindividus qui ne durent jamais sêy soumettre : ceux qui, se sentant les plus forts, nêavaient pas besoin de rien céder pour être heureux ; et ceux qui, étant les plus faibles, se trouvaient céder infiniment plus quêon ne leur assurait. Cependant, la société nêest composée que dêêtres faibles et dêêtres

forts. Or, si le pacte doit déplaire aux forts et aux faibles, il sêen fallait donc de beaucoup quêil convînt à la société ; et lêétat de guerre, qui existait avant, devait se trouver infiniment préférable, puisquêil laissait à chacun le libre exercice de ses forces et de son industrie, dont il se trouvait privé par le pacte injuste dêune société enlevant toujours trop à lêun, et nêaccordant jamais assez à lêautre. Donc lêêtre vraiment sage est celui qui, au hasard de reprendre lêétat de guerre qui régnait avant le pacte, se déchaîne impérieusement contre ce pacte, le viole autant quêil le peut, certain que ce quêil retirera de ces lésions sera toujours supérieur à ce quêil pourra perdre, sêil se trouve le plus faible ; car il lêétait de même en respectant le pacte ; il peut devenir le plus fort en le violant ; et, si les lois le ramènent à la classe dont il a voulu sortir, le pis-aller est quêil perdra la vie, ce qui est un malheur infiniment moins grand que celui dêexister dans lêopprobre et dans la misère. Voilà donc deux chances pour nous : ou le crime qui rend heureux, ou lêéchafaud qui nous empêche dêêtre malheureux. Je le demande, y a-t-il à balancer ? et votre esprit, Justine, trouvera-t-il un raisonnement qui puisse combattre celui-là ?

- Il y en a mille, monsieur, il y en a mille, reprit Justine avec vivacité.

Mais cette vie, dêail≠leurs, est-elle donc lêunique objet de lêhomme ? y est-il autrement que comme dans un passage, dont chaque degré quêil parcourt ne doit, sêil est raisonnable, le conduire quêà cette éternelle félicité, prix assuré de la vertu ? Je suppose avec vous, ce qui pourtant est rare, ce qui choque bien s˚rement toutes les lumières de la raison, mais quêimporte, je vous accorde un instant que le crime puisse rendre heureux ici-bas le scélérat qui sêy adonne ; vous imaginez-vous que la justice de ce Dieu, qui existe quoique vous le méconnaissiez, croyez-vous, dis-je, que cette justice éternelle nêattende pas ce malhonnête homme dans un autre monde pour venger celui-ci ?Ö Ah ! ne soutenez pas le contraire, monsieur, je vous en conjure ; cêest la seule consolation de lêinfortune, ne la lui enlevez pas. Dès que les hommes nous délaissent, qui nous vengera, si ce nêest Dieu ?

- qui ? personne, Justine, personne absolument ; il nêest nullement nécessaire que lêinfortune soit vengée. Elle lêespère, parce quêelle le désire ; elle sêen flatte, parce quêelle le veut. Cette idée gigantesque la console ; mais elle nêen est pas moins fausse. Il y a mieux. Il est essentiel que

lêinfortune souffre ; son humiliation, ses douleurs sont au rang des lois de la nature, et son existence est utile au plan général, comme celle de la prospérité qui lêécrase : telle est la vérité qui doit étouffer les remords dans lê,me du scélérat et du malfaiteur. quêils ne se contraignent donc pas, quêils se livrent aveuglément à toutes les lésions dont les vues politiques de la nature suggèrent les idées en eux ; cêest la seule façon dont cette mère universelle sait nous rendre les agents de ses lois. quand ses inspirations secrètes nous disposent au mal, cêest que le mal lui est nécessaire ; cêest quêelle le veut ; cêest quêelle en a besoin ; cêest que la somme des crimes étant incomplèteÖ insuffisante aux lois de lêéquilibre, seules lois dont elle soit régie, elle exige ceux-là

de plus au complément de la balance. quêil ne sêeffraie donc ni ne sêar≠rête, celui dont lê,me est portée au mal ; quêil le commette sans crainte, dès quêil a senti lêim≠pulsion ; ce nêest quêen y résistant quêil outragerait la nature. Mais, puisque vous revenez encore une fois, Justine, sur les fantômes déifiques, et sur le culte que vous imaginez leur être d˚, apprenez, jeune innocente, que cette religion sur laquelle vous vous appuyez follement sans cesse nêétant que le rapport de lêhomme à Dieu, lêhommage que la créature croit devoir à son auteur sêanéantit aussitôt que lêexistence de cet auteur est elle-même prouvée chimérique. …coutez donc, une dernière fois, ce que jêai à vous objecter sur cet article.

Les premiers hommes, effrayés des phénomènes qui les frappèrent, durent croire nécessairement quêun agent sublime et inconnu dêeux en avait dirigé

la marche et lêinfluence : le caractère de la faiblesse est de supposer ou de craindre la force. Lêesprit de lêhomme, encore trop dans lêenfance pour trouver dans le sein de la nature les lois du mouvement, seuls ressorts de tout le mécanisme dont il sêétonnait, crut plus simple de supposer un moteur à cette nature, que de la croire motrice elle-même ; et, sans réfléchir quêil aurait encore plus de peine à édifier, à définir ce maître gigantesque, à concilier avec les qualités quêil lui prêtait tous les défauts que ses opérations nous démontrent ; quêil aurait, dis-je, plus de peine à tout cela, quêà trouver dans lêétude de la nature la cause de ce qui le surprenait, il sêétourdit, il sêaveu≠gla au point dêadmettre ce premier être, et de lui ériger des cultes. De ce moment, chaque nation sêen composa dêanalogues à ses

múurs, à ses connaissances et à son climat. Il y eut bientôt sur la terre autant de religions que de peuples, autant de dieux que de familles. Sous toutes ces dégo˚tantes idoles, il était cependant facile de reconnaître ce fantôme absurde, premier fruit de lêaveuglement humain ; le mime était différemment costumé, mais cêétait toujours le même farceur ; on le servait par des simagrées différentes, mais cêétait toujours le même culte. Or, que prouve cette unanimité, sinon lêégale bêtise de tous les hommes, et lêuni≠ver≠salité de leur faiblesse ?

Sêensuit-il de là que je doive imiter leur ineptie ! Si de plus profondes études, si un esprit plus m˚r et plus réfléchi me contraint à reconnaître, à pénétrer les secrets de la nature, à me convaincre enfin, comme je vous le disais tout à lêheure, que, dès que le mouvement est en elle, le besoin du moteur devient nul ; dois-je dès lors, mêassoupis≠sant comme vous sous le joug honteux de cette dégo˚tante chimère, renoncer, pour lui être agréable, aux plus douces jouissances de la vie ? Non, Justine, non, je serais un extravagant, si je me comportais ainsi ; je serais un fou indigne de cette raison que la nature mêaccorde pour démêler les pièges que lêimbécillité ou la fourberie des hommes me tendent chaque jour. Cesse de croire à ce Dieu fantastique, mon enfant ; il nêexista jamais. La nature se suffit à elle-même ; elle nêa nullement besoin dêun moteur ; ce moteur, gratuitement supposé, nêest quêune décomposition de ses propres forces, nêest que ce que nous appelons dans lêécole une pétition de principes. Un Dieu suppose une création, cêest-à-dire, un instant o˘ il nêy eut rien, ou bien un instant o˘ tout fut dans le chaos. Si lêun ou lêautre de ces états était un mal, pourquoi votre imbécile Dieu le laissa-t-il subsister ? …

tait-ce un bien ? pourquoi le changea-t-il ? Mais si tout est bien maintenant, votre Dieu nêa plus rien à faire ; or, sêil est inutile, peut-il être puissant ? et sêil nêest pas puissant, peut-il être Dieu ? peut-il mériter nos hommages ? Si la nature se meut perpétuellement, en un mot, à

quoi sert le moteur ? et si le moteur agit sur la matière en la mouvant, comment nêest-il pas matière lui-même ? Concevez-vous lêeffet de lêes≠prit sur la matière, et la matière mue par lêesprit, qui, lui-même, nêa point de mouvement ? Vous dites que votre Dieu est bon ; et cependant, selon vous, malgré son alliance avec les hommes, malgré le sang de son

cher fils, venu pour se faire pendre en Judée, dans la seule vue de cimenter cette alliance, malgré tout cela, dis-je, il y aura encore les deux tiers et demi du genre humain de condamnés aux flammes éternelles, parce quêils nêauront pas reçu de lui la gr,ce quêils lui demandent pourtant tous les jours. Vous dites quêil est juste, ce Dieu ! Est-il bien équitable de nêaccorder la connaissance dêun culte qui lui plaît quêà une trentième partie de lêunivers, pendant quêil abandonne le reste dans une ignorance quêil punira du dernier supplice ? que diriez-vous dêun homme qui serait juste à la manière de votre Dieu ? Il est tout-puissant, ajoutez-vous. Mais, en ce cas, le mal lui plaît donc, ; car il en existe sur la terre infiniment plus que de bien ; et cependant, il le laisse subsister. Il nêy a donc pas de milieu ici ; ou ce mal lui plaît, ou il nêa pas le pouvoir de sêy opposer ; et, dans lêun ou lêautre cas, je ne dois pas me repentir dêy être enclin ; car, sêil ne peut lêempêcher, certainement je ne puis être plus fort que lui ; et sêil lui plaît, je ne dois pas lêanéantir en moi. Il est immuable, dites-vous encore : et cependant je le vois changer cinq à six fois de peuples, de lois, de volontés, de sentiments. Dêailleurs lêimmuabilité

suppose lêimpassibilité : or, un être impassible ne peut pas être vindicatif ; et vous prétendez pourtant que votre Dieu se venge. On frémit, en horreur, quand on voit la quantité de ridicules et dêinconséquences que vous prêtez à ce fantôme ; quand on examine à loisir toutes les qualités ridicules si contradictoires dont ses partisans sont obligés de le revêtir, pour en composer un être admissible, sans réfléchir que, plus ils le compliquent, plus ils le rendent inconcevable, et que, plus ils le justifient, plus ils lêavilissent. Vérifiez, Justine, vérifiez comme tous ses attributs se détruisent et sêabsorbent mutuellement ; et vous reconnaîtrez que cet être exécrable, né de la crainte des uns, de la fourberie des autres, et de lêignorance de tous, nêest quêune platitude révoltante, qui ne mérite de nous, ni un instant de foi, ni un moment de respect ; une extravagance pitoyable, qui répugne à lêesprit, qui révolte le cúur, et qui nêest sortie des ténèbres que pour le tourment et lêhumiliation des hommes. Exécrez cette chimère ; elle est épouvantable ; elle ne peut exister que dans lêétroite cervelle des imbéciles ou des frénétiques : il nêen est point de plus dangereuse au monde ; aucune qui doive être à la fois plus redoutéeÖ plus abhorrée des humains.

que lêespoir ou la crainte dêun monde à venir, fruit de ces premiers mensonges, ne vous inquiète donc point, Justine ; cessez, surtout, de vouloir vous en composer des freins. Faible portion dêune matière vile et brute, à notre mort, cêest-à-dire à la réunion des éléments qui nous composent aux éléments de la masse générale, anéantis pour jamais, quelle quêait été notre conduite, nous passerons un instant dans le creuset de la nature, pour en rejaillir sous dêau≠tres formes ; et cela sans quêil y ait plus de prérogatives pour celui qui aura follement encensé la vertu toute sa vie, que pour celui qui se sera vautré dans les crimes les plus affreux, parce quêil nêest rien dont la nature sêoffense, et que tous les hommes, également sortis de son sein, et nêayant agi, quand ils étaient sur terre, que dêaprès les impulsions de cette mère commune, retrouveront tous, après leur existence, et la même fin et le même sort.

- Oh ! monsieur, répondit Justine, confondue de ces raisonnements, quoi, vous croyez que si, pendant quêabusant hier de votre force pour violer et assassiner un malheureux enfant, un autre individu, près de là, se f˚t occupé de soulager lêinfortune, ce dernier nêaurait pas mérité le ciel, pendant que vous vous rendiez digne de toute sa colère ?

- Non, certes, il nêe˚t pas mérité davantage, Justine. Premièrement, parce quêil nêexiste ni peines ni récompenses à venir ; et, secondement, parce que lêhomme bienfaisant, que vous venez de mettre en parallèle avec moi, nêayant agi que dêaprès les mêmes impulsions de la nature, nêa pu se rendre, à ses regards, ni plus coupable, ni plus méritant. Diverses circonstances nous auraient déterminés lêun et lêautre ; divers organes, différentes combinaisons de ces organes auraient produit le crime en moi, et la vertu dans lui ; mais nous aurions agi tous deux, comme il convenait à la nature que nous agissions ; lui, en faisant une bonne úuvre, parce quêelle était utile aux plans actuels de la nature ; moi, en commettant un crime, parce quêil fallait un contre-poids dans la balance ; et que, si ce parfait équilibre nêexis≠tait pas, et que lêun ou lêautre de ces modes vint à lêemporter, le cours des astres serait interrompu, et le mouvement absolument détruit dans lêuniversÖ qui, purement matériel et mécanique, ne peut se juger, se combiner, sêobserver, que dêaprès des données mécaniques, toujours suffisantes à en découvrir les mystères.

- Oh ! monsieur, dit Justine, ces systèmes sont épouvantables.

- Oui, pour vous, qui craignez dêen devenir la victime, jamais pour moi qui suis le sacrificateur.

- Et si la chance tourne ?

- Alors je me soumettrai, sans changer dêopinion ; et la philosophie me consolera, parce quêelle mêassure un néant éternel, et que je le préfère à

lêincertitude des peines ou des récompenses que vos religions me proposent.

Les premières me révoltent, elles me font horreur ; les secondes ne me touchent point. Il nêy a aucune espèce de proportion entre ces peines et ces récompenses : de ce moment elles sont ridicules ; et sêil est certain quêelles soient telles, elles ne peuvent plus dès lors être lêouvrage dêun Dieu. ¿ lêexemple de quelques docteurs, ne pouvant concilier les tourments physiques de lêenfer avec la bienfaisance de leur Dieu, me direz-vous que mon unique tourment sera dêêtre privé de sa vue ? Et que mêimporte ?

Pourrai-je jamais être puni de ne point voir ce dont je nêai nulle idée ?

Mais il se présentera un moment à mes yeux pour me faire sentir tout le prix de sa perte. En ce cas, elle sera légère ; car il nêest pas dans la nature que je puisse jamais regretter la perte dêun être qui viendra de sang-froid me condamner à un tourment éternel pour des fautes finies : cette seule injustice me le fait prendre dans une telle haine, quêassurément je ne le regretterai pas quand il aura prononcé son jugement.

- Ah ! je le vois, monsieur, dit Justine, votre conversion est impossible.

- Tu as raison, mon ange, ne lêentreprends pas, ce serait en vain ; laisse-moi bien plutôt travailler à la tienne ; et crois que tu auras cent fois plus de mérite à te corrompre à mon exemple, quêà vouloir me sanctifier au tienÖ

- Il faut la foutre, mon frère, dit la Dubois, et la bien foutre ; je ne vois que ce moyen pour la convertir : il est inouÔ comme une femme adopte vite les

principes de celui qui la fout. Lêélé≠ment du flambeau de la philosophie, cêest le foutre. Tous les principes de morale et de religion sêanéantissent bientôt devant les passions : réveille donc les siennes si tu veux lêédu≠quer avec fruit.

Et Cúur-de-Fer, la prenant déjà dans ses bras, allait, je crois, mettre promptement en action les conseils de la Dubois, quand le bruit dêun homme à cheval se fit entendre auprès de la troupe.

- - Aux armes ! sêécrie Cúur-de-Fer, en enfonçant de son mieux dans sa culotte le vit énorme dont il menaçait déjà, pour la seconde fois, les fesses de lêinfortunée Justine ; aux armes ! mes amis, nous penserons après au plaisir. On vole ; et, au bout dêun instant, on amène un malheureux voyageur dans le bosquet o˘ se trouvait le camp de nos bandits.

Interrogé sur le motif qui le faisait voyager seul et si matin dans une route écartée, sur son ,ge, sur sa profession, le cavalier répondit quêil se nommait Saint-Florent, lêun des premiers négociants de Lyon, quêil avait trente-cinq ans, quêil revenait de Flandre pour des affaires relatives à

son commerce, quêil avait peu dêargent sur lui, mais beaucoup de papiers ; il ajouta que son domestique lêavait quitté la veille, et que, pour éviter la chaleur, il marchait de grand matin, avec le projet dêarriver le même jour à Paris, o˘ il conclurait une partie de ses affaires, pour repartir peu de jours après ; quêau surplus, sêil suivait un sentier solitaire, il fallait apparemment quêil se f˚t égaré, en sêendormant, sur son cheval ; et, cela dit, il demanda la vie, offrant lui-même tout ce quêil possédait : On examine son portefeuille ; on compte son argent. La prise ne pouvait être meilleure. Saint-Florent avait près de quatre cent mille francs payables à vue sur la capitale, quelques bijoux, et environ cent louis comptant.

- Ami, lui dit Cúur-de-Fer, en lui présentant le bout dêun pistolet sous le nez, vous comprenez quêavec de telles richesses nous ne pouvons vous laisser la vie ; nous serions bientôt dénoncés.

- Oh ! monsieur, sêécria Justine, en se précipitant aux pieds de ce brigand, je vous conjure de ne pas me donner, à ma réception dans votre troupe,

lêhorrible spectacle de la mort de ce malheureux ; laissez-lui la vie ; ne me refusez pas la première gr,ce que je vous demande.

Et recourant tout de suite à une ruse assez singulière pour légitimer lêintérêt quêelle paraissait prendre à cet homme :

- Le nom que vient de se donner monsieur me fait croire que je lui appartiens dêassez près. Ne vous étonnez pas, dit-elle, en sêadressant au voyageur, de trouver une parente dans cette situation ; je vous expliquerai tout cela. ¿ ce titre, poursuivit-elle avec chaleur, en implorant de nouveau Cúur-de-Fer, à ce titre, monsieur, accordez-moi la vie de cet infortuné ; je reconnaîtrai cette faveur par le dévouement le plus entier à

tout ce qui pourra servir vos intérêts.

- Vous savez à quelle condition je puis vous accorder la gr,ce que vous me demandez, Justine, répondit Cúur-de-Fer ; vous nêignorez pas ce que jêexige de vous.

- Eh bien ! monsieur, je ferai tout, sêécria-t-elle, en se précipitant entre ce malheureux et le voleur, toujours prêt à assassiner sa victime ; oui, oui, je consens à tout ; sauvez-le, je vous en supplie.

- Viens donc, dit alors Cúur-de-Fer à Justine ; cêest sur lêheure même que je veux que tu accomplisses ta parole.

Et, en disant cela, il lêentraîne avec le captif dans un taillis voisin. Il attache Saint-Florent à un arbre, et, faisant mettre Justine à quatre pattes au pied de ce même arbre, il la retrousse, et se prépare à consommer son crime, en tenant toujours le bout de son pistolet sous la gorge du pauvre voyageur, dont la vie dépend de la soumission de Justine, qui, confuse et tremblante, se prête, en frémissant et en embrassant les genoux du captif, à tout ce quêil va plaire à son bourreau de lui faire éprouver.

Mais un Dieu vint préserver encore une fois Justine des malheurs qui lui sont réservés ; et la nature, aux ordres de ce Dieu, quel quêil soit, trompa si cruellement ici les désirs du brigand, que son fougueux engin mollit aux péristyles du temple, et que, quels que pussent être ses efforts, aucun ne

réussit à lui redonner le degré dêénergie nécessaire à la consommation du forfait quêil a projeté.

- Oh ! double-dieu, sêécrie-t-il en fureur, je suis trop échauffé ; rien ne vientÖ ou, peut-être, est-ce mon indulgence qui me perd : je serais bien plus s˚r de bander, si je tuais ce bougre-là.

- Oh ! non, non, monsieur, dit Justine, en se retournant vers le voleur.

- Ne bouge donc pas, putain, dit celui-ci, en lui appliquant deux ou trois coups de poing sur les épaules ; ce sont tes foutues simagrées qui me dérangent ; jêai bien affaire de voir un visage, lorsque cêest un cul quêil me faut.

Et le paillard se remet en train. Mêmes obstacles ; la nature sêobstine à

tromper ses désirs ; il y faut renoncer.

- Allons, dit-il enfin, en prenant son parti, je vois bien que je suis excédé ce soir ; reposons-nous tous trois ; rentrons. Justine, dit-il, dès quêil fut dans le cercle, souvenez-vous de votre promesse, si vous voulez que je tienne la mienne, et réfléchissez que je tuerai ce gueux-là, tout aussi bien demain quêaujourdêhui. Enfants, poursuit-il en sêadressant à ses camarades, vous me répondez de lêun et de lêautre ; et vous, Justine, allez dormir auprès de ma súur ; je vous appellerai quand il en sera temps ; songez surtout que la vie de ce faquin, si vous balancez, me vengera de votre fourberie.

- Dormez, monsieur, dormez, dit Justine, et croyez que celle que vous avez remplie de reconnaissance, nêa dêautre empressement que de sêacquitter envers vous.

Il sêen fallait pourtant bien que tel f˚t le projet de Justine ; et voici, sans doute, un de ces cas particuliers, o˘ la vertu même a besoin de sêétayer du vice : il est donc quelquefois nécessaire, puisque même les meilleures actions ont si souvent besoin de lui. Justine imagina que si jamais la feinte d˚t lui être permise, ce devait être dans cette occasion.

Se trompa-t-elle ? nous le présumons. La circonstance était délicate, cela est vrai ; le premier devoir de la probité est dêêtre inviolablement attaché à sa parole : et jamais une bonne action, payée par un crime ne saurait devenir une vertu. On lui assurait la vie dêun homme au prix de sa prostitution ; en ne consentant point, ou en trompant, elle compromettait les jours de cet homme ; or, je demande si elle ne faisait pas un beaucoup plus grand mal, en risquant ainsi les jours de ce malheureux, quêen les assurant par sa complaisance. Justine décida la question en dévote ; nous aurions prononcé en moraliste. Cêest à nos lecteurs à nous dire maintenant lequel vaut mieux en société, ou dêune religion qui nous fait, malgré tout, préférer nos intérêts à ceux des autres, ou dêune morale qui nous ordonne tous les sacrifices, dès quêil sêagit dêêtre utile aux hommes.

quoi quêil en soit, nos fripons, remplis dêune trop grande confiance, mangent, boivent et sêen≠dorment, laissant leur prisonnier au milieu dêeux, et Justine en pleine liberté près de la Dubois, qui, ivre comme le reste de la troupe, ferma bientôt également les yeux.

Saisissant alors avec vivacité le premier moment de sommeil de ces scélérats :

- Monsieur, dit Justine au voyageur, la plus affreuse catastrophe mêa jetée parmi ces gens-ci ; je déteste, et eux, et lêinstant fatal qui mêa conduite dans leur troupe. Je nêai vraisemblablement pas lêhonneur de vous appartenir, continua Justine, en disant le nom de son père, car voilà qui je suis, maisÖ

- quoi ! mademoiselle, interrompit Saint-Florent. quoi ! cêest là votre nom ?

- Oui.

- Ah ! cêest donc le ciel qui vous a suggéré cette ruseÖ Vous ne vous êtes point trompée, Justine ; vous êtes ma nièce : ma première femme, celle que je perdis il y a cinq ans, était la súur de votre père. Oh ! combien je me félicite de lêheureux hasard qui nous réunit ! Si jêavais connu vos malheurs, avec quel empressement je les aurais réparés !

- Monsieur, monsieur, répond Justine avec vivacité, que de motifs de me savoir gré à moi-même de ce que jêentreprends pour vous ; oh ! monsieur, profitons du moment o˘ ces montres reposent, et sauvons-nous. Elle aperçoit, en disant cela, le portefeuille de son oncle, imprudemment laissé

dans la poche de lêune des scélérats ; elle saute dessus, lêemporteÖ

Partons, monsieur, dit-elle à Saint-Florent ; renonçons au reste ; nous ne lêenlèverions pas sans danger. Oh ! mon cher oncle, je me remets maintenant en vos mains ; prenez pitié de mon sort ; devenez le protecteur de mon innocence ; je me livre à vous ; sauvons-nous.

On rendrait mal lêétat dans lequel se trouvait Saint-Florent. Lêagitation que produisait en lui la multitude des mouvements divers dont il était à la fois remué, cette reconnaissance très réelle et sur laquelle il nêen imposait nullement, cette gratitude quêil devait jouer, au moins sêil ne la ressentait pas, tous ces sentiments lêagitaient au point quêà peine il pouvait prononcer un seul mot. Eh quoi ! disent quelques-uns de nos lecteurs, cet homme nêétait pas dêavance pénétré de la plus sincère amitié

pour une telle bienfaitrice ; il pouvait penser à autre chose quêà se prosterner à ses genoux !Ö Et bien, osons donc le confier ici tout bas : Saint-Florent, bien plus fait pour rester avec cette troupe inf,me, que pour en être retiré par les mains mêmes de la vertu, nêétait guère digne de tous les secours que lui procurait, avec tant de zèle, sa vertueuse et charmante nièce ; et nous craignons bien que la suite nêapprenne que, si Justine échappait à un danger en se débarrassant de la Dubois et de ses compagnons, ce nêétait que pour tomber peut-être dans un plus réel, en se livrant à son cher oncleÖ Oh Dieu ! après dêaussi grands services !Ö Eh !

nêest-il pas des ,mes assez dépravées pour nêêtre contenues par aucune espèce de frein, et pour qui la multiplicité des entraves ne devient quêun attrait de plus ? Mais nêempiétons pas sur les événements : il suffit que lêon sache que Saint-Florent, tant soit peu libertin, et fort scélérat, nêavait pas vu, sans une très chatouilleuse émotion, et le mauvais exemple quêil venait de recevoir, et la multitude dêattraits dont la nature semblait nêavoir embelli Justine que pour autoriser ces mauvais exemples, en allumant le désir du crime dans tous ceux qui devaient les voir.

Les barrières franchies, nos deux fuyards pressent leurs pas sans se dire un mot, et lêaurore les retrouve bientôt hors de tous dangers, quoique toujours dans le milieu de la forêt.

Ce fut alors, ce fut à lêinstant o˘ lêastre vint se réfléchir sur les traits enchanteurs de Justine, que le coquin qui la suivait sêembrasa de toutes les flammes de la lubricité la plus incestueuse. Un moment il la prit pour la déesse des fleurs, allant avec les premiers feux du soleil entrouvrir le calice des roses dont ses attraits étaient lêimage ; quelquefois pour un rayon même du jour dont la nature embellissait le monde. Elle marchait avec rapidité ; les plus belles couleurs animaient son teint : ses beaux cheveux blonds flottaient en désordre ; rien ne déguisait sa taille souple et légère ; et sa belle tête se retournait de temps en temps avec gr,ce pour offrir au compagnon de sa fuite une physionomie enchanteresse, à la fois embellie par le calme, par lêespoir de la félicité, et par cette nuance, plus délicate encore, quêempreint sur la figure dêune jeune personne honnête le bonheur dêune belle action.

Sêil est vrai que nos traits soient le fidèle miroir de notre ,me, ceux de Saint-Florent ne devaient pas être contournés dans le même genre.

Dêhorribles désirs bouleversaient son cúur ; dêaf≠freux desseins germaient dans son esprit : mais il souriait en se déguisant ; et, jouant au mieux la reconnaissance, il nêentretenait notre héroÔne que du plaisir dêavoir retrouvé une nièce malheureuse, dont sa fortune allait lui permettre de terminer à jamais les peines ; et son úil pénétrant et lascif achevait de deviner, sous les voiles de la pudeur dont Justine était entourée, lêentière collection des charmes dont il nêavait aperçu que de légers traits.

Tel est lêétat o˘ tous deux entrèrent dans Luzarches. Une hôtellerie se présenteÖ on sêy repose.

CHAPITRE IV

INGRATITUDE - SPECTACLE SINGULIER - RENCONTRE INT… RESSANTE - UNE NOUVELLE

PLACE - IRR…LIGION - IMMORALIT… - IMPI…T… FILIALE - … TAT DU CåUR DE JUSTINE

Il y a des moments dans la vie oˇ lêon se trouve fort riche, sans avoir pourtant de quoi vivre : cêétait lêhistoire de Saint-Florent. Il avait quatre cent mille francs dans son portefeuille, et pas un écu dans sa bourse. Cette réflexion lêavait arrêté avant que dêentrer dans lêauberge.

- Tranquillisez-vous, mon oncle, lui dit Justine, en riant de son embarras, les voleurs que je quitte ne mêont pas laissée sans argent. Voilà vingt louis ; prenez-les, je vous conjure, usez-en, donner le reste aux pauvres ; je ne voudrais, pour rien au monde, garder de lêor acquis par des meurtres.

Saint-Florent, qui jouait la délicatesse, quoique bien loin pourtant de celle que lui supposait Justine, ne voulut accepter le don quêon lui offrait que sous lêexacte condition que Justine recevrait, de son côté, pour cent mille francs de lettres de change, quêil la contraignit de mettre dans sa poche.

- Vous garderez cette somme, lui dit Saint-Florent ; elle est à vous, ma chère nièce ; cêest une bien faible récompense des grands services que vous mêavez rendus ; mais acceptez toujours cela, et croyez que je ne vous abandonnerai de ma vie.

On dîna. Justine tomba bientôt, malgré elle, dans des rêveriesÖ dans des inquiétudes qui altérèrent la sérénité de ses traits. Saint-Florent lui en demanda la raison. Sans sêexpliquer davantage, elle voulut rendre lêargent.

- Monsieur, dit-elle à son oncle, je nêai point mérité une telle marque de reconnaissance ; et ma délicatesse ne me permet pas dêaccepter un présent aussi considérable.

Saint-Florent, plein dêesprit, ne manqua pas de raisons pour vaincre Justine ; et lêargent, malgré elle. fut remis dans sa poche, sans que les craintes de cette intéressante fille parussent diminuer un instant. Pour les dissiper, on se donnait lêair de ne les pas voir, Saint-Florent pria sa chère nièce de lui raconter ses aventures ; et celle-ci, lêayant satisfait, termina son récit, en témoignant à son oncle lêinquiétude que lui donnait le projet de rentrer à Paris.

- Eh bien, répondit le négociant, tout peut sêarranger. Jêai près dêici une parente que nous irons voir : je vous présenterai à elle ; je la supplierai de

vous garder jusquêà ce que jêaie eu le temps dêarranger moi-même votre affaire. Cêest la plus honnête femme du monde, et vous serez là comme chez une mère. Elle habite une campagne charmante près de Bondy. Il est de bonne heureÖ le plus beau temps possible ; êtes-vous en train de marcher ?

- Oui, Monsieur.

- Partons, Justine, partons. Ce qui peut vous peindre ma reconnaissance est un besoin si pressant de mon cúur, que tout retard à lêexécution devient un supplice pour moi.

Justine, émue, se jette dans les bras de Saint-Florent.

- Oh ! mon oncle, lui dit-elle en larmes, que votre ,me est sensible et combien la mienne y répond !

Le monstre a la cruauté de voir la pudeur dans son sein exhaler les plus tendres expressions de la reconnaissance sur un cúur endurci par le crime, et qui ne palpite que de lubricité sous les douces caresses de lêinnocence et de la vertu noyée de larmes.

Une légère circonstance, que nous croyons ne devoir point oublier, afin de mettre nos lecteurs à même de mieux juger le personnage, e˚t dévoilé sans doute Saint-Florent aux yeux de sa nièce, si celle-ci, moins confiante, e˚t jeté sur son oncle un regard plus philosophique : mais la vertu paisible et douce est toujours loin de soupçonner le crime. Justine, au sortir de table, e˚t besoin de passer dans un cabinet dêaisance. Elle y entra, sans trop remarquer dêabord que Saint-Florent la suivait, et sêétablissait lui-même dans une loge voisine, de laquelle, en montant, comme le fit Saint-Florent, sur le siège, on découvrait en plein tout ce qui se passait dans celle o˘ sêétait mise Justine, qui, ne se doutant de rien, sêoffrit aux regards furtifs de ce libertin, dans cet état dêabandon et de nudité o˘

lêon se met pour de tels besoins. Les plus belles fesses du monde furent donc une seconde fois offertes à Saint-Florent, qui acheva là de sêir≠riter et de comploter avec acharnement contre lêinnocence et la pudeur de cette intéressante créature. Justine crut sêapercevoir de quelque chose. Elle rentra

précipitamment, sans pouvoir sêempêcher de témoigner un peu de surprise. Saint-Florent se défendit : quelques caresses ramenèrent la confiance ; et lêon se mit en route.

Il était environ quatre heures du soir. ¿ cette petite scène près, Saint-Florent ne sêétait pas encore démenti : même honnêteté, mêmes prévenances, même délicatesse ; e˚t-il été le père de Justine, elle ne se serait pas cru plus en s˚reté ; tous ses soupçons se dissipaient. Notre infortunée ne savait pas que cêest lêusage quand le danger approche.

Bientôt les ombres de la nuit commencent à répandre dans la forêt cette sorte de terreur religieuse, qui fait naître à la fois la crainte dans les

,mes timides, le projet du crime dans les cúurs féroces. Nos voyageurs ne suivaient que des sentiers. Justine marchait la première. Elle se retourne pour demander à Saint-Florent si ces routes écartées sont réellement celles quêil faut suivreÖ sêil croit enfin que lêon doive arriver bientôt. Ici lêégarement du libertin était à son comble : ses fougueuses passions venaient de briser tous les freinsÖ Il faisait nuit. Le silence des bois, lêobscurité qui les enveloppait, tout irritait dans lui des désirs quêil se voyait enfin le maître de satisfaire. Le paillard, en bandant, rappelait à

son imagination lascive ce que le hasard ou ses supercheries lui avaient dévoilé de charmes dans cette délicieuse enfant. Il ne se contenait plus.

- Allons, sacredieu, dit-il à sa nièce, cêest ici quêil faut que je foute ; il y a trop longtemps que je bande pour toi, putain, il faut que je décharge. Il la saisit par les épaules, il lui fait perdre lêéqui≠libre. La malheureuse jette un cri.

- Ah ! garce, lui dit Saint-Florent, en fureur, nêespère pas que je te laisse la faculté de faire entendre tes plaintes.

Et il achève de la renverser à terre, en lui appliquant sur la tête un vigoureux coup de canne, qui lêétend sans connaissance au pied dêun arbre.

Les dieux furent sourds. On nêa pas dêidée de lêindifférence quêils ont pour les hommes, même quand ceux-ci veulent les outrager ; on e˚t dit que, loin

de venger cet horrible attentat, ils redoublaient à plaisir les ombres de la nuit, comme pour mieux envelopperÖ pour favoriser davantage les odieuses entreprises du crime sur la pudeur et sur lêinnocence.

Saint-Florent, maître de Justine, la trousseÖ sort un vit monstrueux, enflammé de luxure et de rage, sêétend sur la victime, la presse de son poids, écarte les cuisses de cette malheureuse enfant sans défense, darde avec une inexprimable fureur son glaive aux bords de ces prémices délicats, qui, destinés à nêêtre que le prix des amours, paraissent repousser avec horreur les exécrables entreprises de la scélératesse et du crime. Il triomphe à la fin ; Justine est dépucelée. Oh ! quelle carrière le scélérat remplit ! Cêest le tigre en courroux dépeçant la jeune brebis. Il lime, il pourfend, il blasphème ; le sang coule et rien ne lêarrête. Une impétueuse décharge apaise à la fin ses désirs, et le libertin, chancelant, sêéloigne, en regrettant quêun crime, qui vient de lui donner autant de plaisir, ne puisse pas durer un siècle. ¿ dix pas de là, ses sens se raniment. Il éprouve le remords singulier qui bouleverse lê,me du scélérat, sêima≠ginant nêavoir commis quêà moitié le forfait quêil pouvait étendre. Il se souvient quêil a laissé dans les poches de Justine les cent mille francs quêil lui avait remis ; il vient les lui voler. Mais Justine, assise sur ses poches, ne peut être fouillée sans quêon la retourne. Ciel ! que de nouveaux charmes sêoffrent, malgré lêobscurité, aux regards enflammés de lêincestueux Saint-Florent !

- quoi ! dit-il, en considérant ce cul délicieux et frais qui le premier lêavait si vivement excité eh quoi ! jêai pu négliger de tels appas ! Cette superbe fille a dêautres prémices que je nêai pas osé cueillir ! Détestable pusillanimité ! Foutons, foutons ce cul divin, qui me donnera cent fois plus de plaisir que le con ; entrouvrons-le, déchirons-le, sacredieu, sans aucune pitié.

Maître absolu dêexécuter tout ce quêil veut sur un corps inanimêÖ sans défense, le coquin place sa victime dans lêattitude propice à ses perfides desseins. Considérant le trou mignon quêil va perforer, sa méchanceté

sêirrite de la disproportion ; il braque lêinstrument, sans le mouiller : toutes ces précautions, nées de la peur ou de lêhumanité, sont méconnues du crime et de la vraie luxure ; et pourquoi donc empêcher de souffrir lêobjet dont la douleur augmente nos jouissances ! Le scélérat encule ; une demi-heure

entière lêindigne se plaît à cet outrage ; il y serait peut-être encore, si la nature nêe˚t, en le comblant de ses faveurs, posé le terme à

ses plaisirs.

Le perfide sêéloigne à la fin, laissant la malheureuse victime de son libertinage à terre, sans ressources, sans honneur, et presque sans vie.

‘ homme ! te voilà donc, quand tu nêécoutes que des passions !

Justine, revenue à elle, et reconnaissant lêhorrible état dans lequel elle est, veut terminer ses jours.

- Le monstre ! sêécrie-t-elle, que lui ai-je fait ? Par o˘ ai-je mérité de sa part un aussi cruel traitement ? Je lui sauve la vie, je lui rends sa fortune ; il mêarrache ce que jêai de plus cher : des tigres, au fond des plus sauvages forêts, nêeussent point osé de tels crimesÖ

quelques minutes dêabattement succédèrent à ces premiers élans de la douleur ; ses beaux yeux, remplis de larmes, se tournent machinalement vers le ciel ; son cúur sêélance aux pieds du maître que son infortune y suppose. Cette vo˚te pure et brillante, ce silence imposant de la nuitÖ

cette image de la nature en paix, près du bouleversement de son ,me égarée, tout répand une ténébreuse horreur autour dêelle, dêo˘ naît bientôt le besoin de prier ; elle se précipite aux genoux de ce Dieu puissant, nié par la sagesse, et cru par le malheur.

ª tre saint et majestueux ! sêécrie-t-elle en pleurs, toi qui daignes en ce moment affreux remplir mon ,me dêune joie céleste qui mêa sans doute empêchée dêattenter à mes jours, ô mon protecteur et mon guide ! jêaspire à

tes bontés, jêimplore ta clémence ; vois ma misère et mes tourments, ma résignation et mes vúux. Dieu puissant ! tu le sais, je suis innocente et faible, je suis trahie et maltraitée ; jêai voulu faire le bien à ton exemple, et ta volonté mêen punit. quêelle sêaccomplisse, ô mon Dieu ! tous ses effets sacrés me sont chers ; je les respecte, et cesse de mêen plaindre. Mais si je ne dois pourtant trouver ici-bas que des ronces, est-ce têoffenser, ô mon

souverain maître ! que de supplier ta puissance de me rappeler vers toi, pour te prier sans trouble, pour têadorer loin de ces hommes pervers, qui ne mêont fait, hélas ! rencontrer que des maux, et dont les mains sanguinaires et perfides noient à plaisir mes tristes jours dans le torrent des larmes, et dans lêabîme des douleurs ? ª

La prière console le malheureux ; le ciel est sa chimère, il devient plus fort après lêavoir caressée. Difficilement néanmoins tirerait-on de cet effet physique quelques inductions en faveur dêun Dieu : lêétat du malheur est celui du délire ; et les enfants de la folie peuvent-ils en imposer à

la raison ? Justine se lève, se rajuste, et sêéloigne.

De bien différentes idées nourrissaient lêesprit de Saint-Florent. Il existe des ,mes dans le monde pour qui le crime a tant de charmes, quêelles ne peuvent jamais sêen rassasier ; un premier délit nêest pour elles quêune amorce de plus au second ; et leur satisfaction nêest complète, que quand la mesure est remplie.

- quel jolie pucelage je viens de cueillir, se disait ce traître, assis contre un arbre, à deux cents pas de lêarène o˘ sa victime était immolée !Ö

quelle innocence ! quelle fraîcheur ! que de gr,ces et que de beautés !Ö

comme elle mêembrasait !Ö comme elle irritait mes sens !Ö Je lêau≠rais étranglée, si elle e˚t été capable de mêopposer quelque résistanceÖ Peut-

être ai-je tort de lui laisser la vieÖ Si elle rencontre quelquêun, elle se plaindra de moiÖ On peut mêat≠tein≠dre, on peut me perdre. qui ne sait jusquêo˘ peut aller la vengeance dêune fille irritée ?Ö Allons lêacheverÖ

Cette chétive créature de plus ou de moins dans lêunivers nêy fera pas la plus légère altération ; cêest un ver que jêécrase en passant ; cêest un animal venimeux qui dirige vers moi son dard, et que jêempêche de me blesser ; il y a bien peu de mal à se débarrasser de ceux qui veulent nous nuireÖ retournons.

Mais la malheureuse Justine, destinée par la main du ciel à parcourir toute entière la route épineuse de lêinfortune, ne devait pas succomber si jeune.

Saint-Florent sêemporte en ne la trouvant plus ; il lêappelle ; elle lêentend, elle fuit avec plus de force.

Laissons ici ce scélérat se désespérer seul de nêavoir pas mieux réussi ; laissons-le reprendre son chemin ; peut-être le retrouverons-nous un jour.

Lêordre des faits ne nous permet maintenant que de suivre le fil des aventures de notre intéressante Justine.

- Le voilà encore, ce monstre, dit-elle en doublant sa marche ; que peut-il me vouloir ? ne mêa-t-il donc pas suffisamment outragée ? que lui reste-t-il à entreprendre ?

Et elle sêenfonce dans un taillis pour se soustraire aux recherches dêun homme qui ne lêaurait rejointe que pour lêassassiner. Elle y passa le reste de la nuit dans des inquiétudes horribles.

- Eh bien ! pensa-t-elle quand le jour paraît, il est donc vrai quêil y a des créatures humaines que la nature ravale au même sort que celui des bêtes féroces ; cachées dans leur réduit, fuyant des hommes à leur exemple, quelle différence y a-t-il maintenant entre elles et moi ? Est-ce donc la peine de naître pour un sort aussi pitoyable ?

Et des ruisseaux de larmes coulaient de ses beaux yeux, en se livrant à

dêaussi cruelles réflexions.

¿ peine les finissait-elle, quêun bruit imprévu se fit entendre.

- Oh ! Dieu, le voilà peut-être encore, le barbare, dit-elle en frémissant ; il me poursuit, il veut ma perte, il a conjuré contre mes jours ; je suis une fille perdue. Et, tout en se renfonçant dans le taillis qui la couvre, elle a pourtant le courage de prêter lêoreille.

Deux hommes occasionnaient ce bruit.

- Viens, mon ami, disait celui qui paraissait le maître, au jeune garçon qui le suivait, viens, nous serons à merveille ici. La cruelle et fatale présence dêune mère que jêabhorre, ne mêem≠pê≠chera pas du moins, dans ce lieu sauvage, de go˚ter un moment avec toi des plaisirs qui me sont si doux.

Ils sêapprochent, en disant cela, se placent tellement en face de Justine, quêaucun de leurs propos, aucun de leurs mouvements ne peut lui échapper.

Alors le maître, qui parait ,gé de vingt-quatre ans, déculotte lêautre, dont lê,ge est de quatre lustres au plus, le branle, lui suce le vit, et le fait bander. La scène est longueÖ scandaleuse, remplie dêépisodesÖ

entremêlée de luxures et de saletés bien faites pour scandaliser celle qui gémit encore dêoutrages à peu près semblables. Mais quelles étaient ces infamies ?

Nous voyons dêici quelques lecteurs plus curieux de ces obscénités que des détails vertueux de lêintéressante Justine, nous supplier de leur dévoiler ces horreurs. Eh bien, nous leur dirons, pour les satisfaire, que le jeune maître, nullement effrayé du dard monstrueux dont on le menace, lêexcite, le couvre de baisers, sêen saisit, sêen pénètre, se p,me en lêintroduisant dans son cul. Enthousiasmé de ces sodomites caresses, le coquin se débat sous le vit qui le fout, regrettant quêil ne soit pas plus gros encore ; il en brave les coups, les prévient, les repousse. Deux tendres et légitimes époux se caresseraient avec moins dêardeur ; leurs bouches se pressent, leurs langues sêentrelacent, leurs soupirs se confondent ; et tous deux, enivrés de luxure, trouvent dans une mutuelle décharge le complément de leurs voluptueuses orgies. Lêhommage se renouvelle, et, pour en rallumer lêencens, rien nêest épargné par celui qui lêexige : baisers, attouchements, pollutions, raffinements de la plus insigne débauche, tout sêem≠ploie à dessein de renouveler des forces qui sêéteignent, et tout réussit à les ranimer cinq fois de suite, mais sans quêaucun des deux change,t de rôle ; le jeune maître fut toujours femme ; et, quoiquêil fit paraître un fort beau vit, que branlait le laquais, tout en le foutant, et quêil p˚t par conséquent devenir homme à son tour, il nêeut pas même lêair dêen concevoir un instant le désir. Sêil visita lêengin de son fouteur, sêil le branla, sêil le suça, ce fut pour lêexci≠terÖ pour le faire bander ; mais jamais nul projet dêagence nêeut même lêair dêentrer dans son plan.

Oh ! que ce temps parut long à Justine ! et combien lêobligation de contempler le crime est déchirante pour la vertu.

Enfin, rassasiés sans doute, les scandaleux acteurs de cette scène, se lèvent pour regagner le chemin qui doit les conduire chez eux lorsque le maître, sêapprochant du buisson pour y déposer le foutre dont son cul vient dêêtre inondé, aperçoit, en se relevant, la pointe du mouchoir dont est enveloppée la tête de Justine.

- Jasmin, dit-il à son valetÖ nous sommes trahisÖ nous sommes découvertsÖ

Une femmeÖ un être impur a vu nos mystèresÖ ApprochonsÖ sortons de là cette catin, et sachons la raison qui lêy place.

Mais la tremblante Justine ne leur donne pas le temps de lêenlever de sa retraite ; elle sêen arrache aussitôt elle-même. Et, tombant aux pieds de ceux qui lêont découverte :

- ‘ messieurs ! sêécrie-t-elle, en étendant les bras vers eux, daignez avoir pitié dêune malheureuse, dont le sort est plus à plaindre que vous ne le pensez ; il est bien peu de revers qui puissent égaler les miens. que la situation o˘ vous mêavez trouvée ne vous fasse naître aucun soupçon sur moi ; elle est la suite de la misère, bien plutôt que de mes torts. Loin dêaug≠menter les maux qui mêaccablent, veuillez les diminuer, en me facilitant les moyens dêéchap≠per aux fléaux qui me poursuivent.

Monsieur de Bressac, cêétait le nom du jeune homme entre les mains de qui tombait Justine, avec un grand fond de méchanceté et de libertinage, nêétait pas pourvu dêune dose très abondante de commisération. Il nêest malheureusement que trop commun de voir la luxure éteindre la pitié dans le cúur de lêhomme. Son effet ordinaire est dêendurcir, soit que la plus grande partie de ses écarts nécessite lêapathie de lê,me, soit que la secousse violente que cette passion imprime à la masse des nerfs, diminue la force de leur action, toujours est-il quêun libertin est rarement un homme sensible. Mais à cette dureté naturelle dans lêespèce de gens dont nous parlons, il se joignait encore dans Bressac un profond dégo˚t pour les femmesÖ une haine si invétérée pour tout ce qui caractérisait ce sexe, quêil appelait

inf‚me, que bien difficilement Justine f˚t parvenue à placer dans lui les sentiments dont elle avait intérêt de lêémou≠voir.

- Tourterelle des Bois, lui dit Bressac avec dureté, si tu cherches des dupes, adresse-toi mieux : ni mon ami, ni moi, ne touchons point de femmes ; elles nous font horreur, et nous les fuyons avec soin. Si cêest lêaumône que tu demandes, cherche des gens qui aiment les bonnes úuvres ; nous nêen faisons jamais que de mauvaises. Mais parle, misérable, as-tu vu ce qui sêest passé entre ce jeune homme et moi ?

- Je vous ai vus causer sur lêherbe, dit la prudente Justine ; rien de plus, messieurs, je vous le jure.

- Je veux le croire, dit Bressac, et cela pour ton bien. Si jêimaginais que tu eusses pu voir autre chose, tu ne sortirais jamais de ce buissonÖ

Jasmin, il est de bonne heure, nous avons le temps dêouÔr les aventures de cette fille ; écoutons-les, et nous verrons après ce quêil en faudra faire.

Les jeunes gens sêasseyent ; Justine se met auprès dêeux, et leur raconte, avec son ingénuité ordinaire, tous les malheurs qui lêaccablent depuis quêelle est au monde.

- Allons, Jasmin, dit Bressac, en se relevant, soyons justes une fois.

Lêéquitable Thémis a condamné cette créature ; ne souffrons pas que les vues de la déesse soient aussi cruellement frustrées ; faisons subir à la délinquante lêarrêt de mort quêelle aurait encouru. Ce petit meurtre, bien loin dêêtre un crime, ne deviendra quêune réparation dans lêordre moral : puisque nous avons le malheur de le déranger quelquefois, rétablissons-le courageusement quand lêoccasion sêen présenteÖ

Et les cruels, ayant enlevé cette malheureuse de sa place, la traînent déjà

vers le milieu du bois, riant de ses pleurs et de ses cris.

- Déshabillons-la primitivement, dit Bressac, en faisant disparaître tous les voiles de la décence et de la pudeur, et sans que les attraits que lêopération

lui découvre attendrissent un homme endurci à toutes les séductions dêun sexe quêil méprise. Le vilain être quêune femme, disait-il en la tournant et la retournant à terre avec son pied ; ô Jasmin ! le vilain animal. Puis, crachant dessus : Dis, mon mignon, jouirais-tu de cette bête ?Ö

- Pas même en cul, dit le valet.

- Eh bien ! voilà pourtant ce que les sots appellent leur divinité ; voilà

ce que les imbéciles adorentÖ Vois, vois donc ce ventre percéÖ vois cet inf

,me con ; voilà le temple où lêabsur≠dité sacrifie ; voilà lêatelier de la régénération humaine. Allons, point de pitié ; attachons cette coquineÖ

Et la pauvre fille est à lêinstant liée dêune corde que ces monstres ont formée de leurs cravates et de leurs mouchoirs : ils la placent alors entre quatre arbres, un membre fortement attaché à chacun ; et, dans cette cruelle attitude, qui laisse pencher son estomac sans soutien vers la terre, ses douleurs sont si vives, quêune súur froide découle de son front ; elle nêexiste plus que par la violence du tourment ; elle expirerait, si lêon cessait de comprimer ses nerfs. Plus cette malheureuse souffre, et plus nos jeunes gens paraissent se divertir du spectacle. Ils la contemplent avec volupté ; ils saisissent avec empressement, sur son visage, chacune des contorsions que lui arrachent ses brûlantes angoisses, et modèlent leur affreuse joie sur le plus ou le moins de violence observée dans ces contorsions.

- En voilà assez, dit Bressac ; je consens, pour cette fois, quêelle en soit quitte pour la peur.

- Justine, continua-t-il, en l,chant ses liens, et lui ordonnant de se rhabiller, soyez discrète, et suivez-nous ; si vous vous attachez à moi, vous nêaurez pas lieu de vous en repentir. Il faut une seconde femme à ma mère ; je vais vous présenter à elle ; et, sur la foi de vos récits, je lui répondrai de votre conduite. Mais si vous abusez de mes bontés, si vous trahissez ma confiance, ou que vous ne vous soumettiez pas à mes intentions, regardez ces quatre arbres, Justine ; examinez le terrain quêils ombragent et qui devait vous servir de sépulture ; souvenez-vous que ce funeste endroit nêest

quêà une lieue du ch,teau o˘ je vous conduis et quêà la plus légère faute, vous y serez aussitôt ramenée.

La plus frivole apparence de bonheur est à lêinfortuné, ce que la bienfaisante rosée du matin est à la fleur desséchée de la veille par les feux br˚lants de lêastre du jour. Justine se jette en larmes aux genoux de celui qui paraît la protéger ; elle jure dêêtre soumise et de se bien conduire. Mais le barbare Bressac, aussi insensible à la joie quêà la douleur de cette chère enfant, lui dit durement : Nous verronsÖ Et lêon marche.

Jasmin et son maître causaient bas ensemble ; Justine les suivait humblement, sans dire un mot. Cinq quarts dêheure suffirent à les rendre au ch,teau de madame de Bressac, dont le luxe et la magnificence firent voir à

Justine que, quel que p˚t être le poste qui lui f˚t destiné dans cette maison, il ne pouvait s˚rement quêêtre avantageux pour elle, si la main malfaisante qui ne cessait de la tourmenter ne venait encore troubler ici les apparences flatteuses qui paraissaient sêoffrir à ses yeux.

Une demi-heure après son arrivée, le jeune homme la présente à sa mère.

Madame de Bressac était une femme de quarante-cinq ans, belle encore, honnête, sensible, mais dêune étonnante sévérité des múurs. Orgueilleuse de nêavoir jamais fait un faux pas de sa vie, elle ne pardonnait pas une faiblesse aux autres : et, par ce rigorisme outré, loin dêattirer la tendresse de son fils, elle lêavait, pour ainsi dire, repoussé de son sein.

Bressac avait bien des torts, nous en convenons ; mais o˘ lêindulgence érigera-t-elle son temple, si ce nêest dans le cúur dêune mère ? Veuve depuis deux ans du père de ce jeune homme, madame de Bressac possédait cent mille écus de rente, qui, réunis à plus du double provenant de la fortune du père, assuraient un jour, comme on voit, près dêun million de revenu annuel au scélérat dont il sêagit. Malgré dêaussi grandes espérances, madame de Bressac donnait peu à son fils ; une pension de vingt-cinq mille francs pouvait-elle suffire à payer ses plaisirs ? Rien dêaussi cher que ce genre de volupté. Les hommes, on en convient, co˚tent moins que les femmes.

Mais les lubricités que lêon go˚te avec eux, se renouvellent bien plus souvent ; on est bien plus foutu que lêon ne fout.

Rien nêavait pu déterminer le jeune Bressac au service ; tout ce qui lêécartait de son libertinage était si insupportable à ses yeux, quêil ne pouvait en adopter la chaîne.

Madame de Bressac habitait, trois mois de lêannée, cette terre o˘ Justine la trouva ; elle passait le reste du temps à Paris. Mais, pendant cette campagne de trois mois, elle exigeait que son fils ne la quitt,t point.

quel supplice pour un homme abhorrant sa mère, et regardant comme perdus tous les moments quêil passait éloigné dêune ville o˘ se trouvait pour lui le centre des plaisirs !

Bressac ordonne à Justine de raconter à sa mère les choses dont elle lui avait fait part. Et dès quêelle a fini :

- Votre candeur et votre naÔveté, lui dit cette femme respectable, ne me permettent pas de douter que vous ne soyez vraie ; je ne prendrai dêautres informations sur vous, que celle de savoir si vous êtes vraiment la fille de lêhomme que vous mêindiquez. Si cela est, jêai connu votre père, et ce sera pour moi une raison de plus de mêintéresser à vous. quant à lêaffaire de la Delmonse, je me charge de lêarranger, en deux visites. chez le chancelier, mon ami depuis des siècles ; cette créature, dêailleurs, est une femme perdue de débauches et de réputation, et que je ferais enfermer si je voulais. Mais, réfléchissez bien, Justine, ajouta madame de Bressac, que ce que je vous promets ici nêest quêau prix dêune conduite intacte.

Ainsi, vous voyez que les effets de la reconnaissance que jêexige, tourneront toujours à votre profit.

Justine se jette aux pieds de sa bienfaitrice ; elle assure quêon aura lieu dêêtre contente dêelle ; et sur-le-champ on la met en possession de sa place.

Au bout de trois jours, les informations faites par madame de Bressac arrivèrent ; on en fut content. Justine fut louée de sa franchise ; et toutes les idées du malheur sêévanouirent de son esprit, pour y faire place à lêespoir

le plus doux. Mais il nêétait pas écrit dans le ciel que cette chère fille d˚t jamais être heureuse, et si quelques instants de calme naissaient fortuitement pour elle, ce nêétait que pour lui rendre plus amers ceux dêhorreur qui devaient les suivre.

¿ peine fut-on de retour à Paris, que madame de Bressac sêempressa de travailler pour sa femme de chambre. Les calomnies de la Delmonse furent reconnues ; mais on ne put lêattein≠dre. Partie depuis quelques jours pour aller recueillir en Amérique une riche succession qui venait de lui échoir, le ciel voulut quêelle jouît de son crime en paix. Il y a tout plein dêocca≠sions o˘ son inconséquente équité ne sêappesantit que sur la vertu.

Il ne faut pas oublier que nous ne publions ces faits que pour convaincre de cette vérité. Elle est triste ; mais il nêen est pas moins essentiel quêelle soit dévoilée, afin que chacun puisse régler sur elle sa conduite dans les événements de la vie.

¿ lêégard de lêincendie des prisons du palais, on se convainquit que, si Justine avait profité de cet événement, au moins nêy avait-elle participé

en rien ; et sa procédure sêanéantit, lui assura-t-on, sans que les magistrats qui sêen mêlèrent crussent devoir y employer dêautres formalités. La pauvre fille nêen savait pas davantage.

Pour peu quêon ait acquis jusquêà présent une connaissance assez étendue de lê,me de notre héroÔne, on se figure aisément combien de pareils procédés, lêattachaient à madame de Bressac. Justine, jeune, faible et sensible, ouvrait avec plaisir son cúur aux sentiments de la reconnaissance.

Follement persuadée quêun bienfait doit lier celui qui le reçoit à celui de qui il émane, la pauvre fille épanchait à loisir dans le culte de ce sentiment puéril toute lêactivité de son ,me ingénue. Il sêen fallait bien que lêintention du jeune homme f˚t pourtant dêenchaîner Justine si fortement aux intérêts dêune mère quêil ne pouvait souffrir. Mais nous croyons que cêest ici le cas de peindre ce nouveau personnage.

Bressac réunissait aux charmes de la jeunesse la figure la plus séduisante.

Si sa taille ou ses traits avaient quelques défauts cêétait parce quêils se rapprochaient un peu de cette nonchalanceÖ de cette mollesse qui nêappartenait quêaux femmes ; il semblait quêen lui prêtant les attributs de ce sexe, la nature lui en e˚t également inspiré les go˚ts. quelle ,me cependant était enveloppée sous ces appas féminins ! On y rencontrait tous les vices qui caractérisent celles des plus grands scélérats ; on ne porta jamais plus loin la méchanceté, la vengeance, la cruauté, lêathéisme, la débauche, lêoubli de tous les devoirs, et principalement de ceux dont les

,mes moins énergiquement prononcées paraissent faire leurs délices. La première manie de cet homme singulier était de détester souverainement sa mère, et malheureusement cette haine, fondée en principe, sêétayait chez lui, et sur des raisonnements sans réplique, et sur lêintérêt puissant quêil devait nécessairement avoir dêen être fort vite débarrassé. Madame de Bressac faisait tout pour ramener son fils dans les sentiers de la vertu ; mais elle y employait trop de rigueur. Il en résultait que le jeune homme, plus enflammé par les effets mêmes de cette sévérité, ne se livrait à ses go˚ts quêavec une plus grande impétuosité, et que la pauvre dame ne recueillait de ses persécutions quêune dose de haine infiniment plus forte.

- Ne vous imaginez pas, disait un jour Bressac à Justine, que ce soit dêelle-même que ma mère agisse dans tout ce qui vous concerne. Croyez que si je ne la persécutais pas à tout instant, elle se rappellerait à peine les soins quêelle vous a promis ; elle vous fait valoir tous ses pas, tandis quêils ne sont que mon ouvrage. Oui, Justine, à moi seul est due cette reconnaissance que vous prodiguez à ma mère ; et celle que jêexige de vous doit vous paraître dêau≠tant plus désintéressée, que quelque jeune et jolie que vous puissiez être, vous savez bien que je ne prétends pas à vos faveurs ; non, chère fille, non ; doué du plus profond mépris pour tout ce quêon peut obtenir dêune femmeÖ pour son personnel même, les services que je vous demande sont dêun tout autre genre ; et quand vous serez bien convaincue de ce que jêai fait pour votre tranquillité, jêespère que je trouverai dans votre ,me tout ce que je suis en droit dêen attendre.

Ces discours, souvent répétés, paraissaient si obscurs à Justine, quêelle ne savait comment y répondre : elle le faisait pourtant, et peut-être avec trop de

vivacité. Faut-il lêavouer ? Hélas ! oui ; déguiser les torts de Justine, serait tromper la confiance du lecteur, et mal répondre à

lêin≠térêt que ses revers ont inspiré jusquêà ce moment.

quels quêeussent été les indignes procédés de Bressac pour elle, dès le premier jour quêelle lêavait vu, il lui avait été impossible de se défendre dêun mouvement violent de tendresse pour lui. La reconnaissance augmentait dans son cúur cet involontaire penchant, auquel la fréquentation perpétuelle de lêobjet chéri prêtait chaque jour de nouvelles forces ; et définitivement la pauvre Justine adorait ce scélérat malgré elle, avec la même ardeur quêelle idol,trait son Dieu, sa religionÖ la vertu. Elle avait fait mille réflexions sur la cruauté de cet homme, sur son éloignement pour les femmes, sur la dépravation de ses go˚ts, sur les distances morales qui les séparaient ; et rien, rien au monde ne pouvait éteindre cette passion naissante. Si Bressac lui e˚t demandé sa vie, sêil e˚t voulu son sang, Justine e˚t tout donné, tout répandu, désolée de ne pouvoir encore à son gré faire de plus grands sacrifices à lêunique objet de son cúur. Voilà

lêamour, voilà pourquoi les Grecs le peignirent avec un bandeau. Mais Justine nêavait jamais parlé ; et lêingrat Bressac était loin de démêler la cause des pleurs quêelle versait journellement pour lui. Il était bien difficile pourtant quêil ne se dout,t pas du désir quêelle avait de voler au-devant de tout ce qui pouvait lui plaire ; quêil nêentrevît pas des prévenances assez fortes, assez aveugles pour servir même ses erreurs, autant que la décence pouvait le permettre, et le soin quêelle avait de les déguiser toujours à sa mère. Justine par cette conduite si naturelle à un cúur séduit, avait mérité la confiance entière du jeune Bressac ; et tout ce qui venait de cet amant chéri paraissait dêun tel prix aux yeux de Justine, que bien souvent lêinfortunée sêimaginait avoir obtenu de lêamour ce que lui accordait uniquement le libertinageÖ la méchanceté, ou, peut-

être plus s˚rement encore, le besoin dont il la croyait aux affreux projets de son cúur.

Croirait-on quêun jour il osa lui dire :

- Parmi les jeunes gens que je débauche, Justine, il en est quelques-uns qui ne se livrent à moi que par complaisance ; ceux-là auraient besoin de voir à nu les attraits dêune jeune fille. Cette nécessité offense mon orgueil : jêaimerais bien mieux que cet état o˘ je les désire ne f˚t dit quêà moi. Cependant comme il mêest indispensable, je préférerais, mon ange, le devoir à toi quêà toute autre. Je ne me douterais de rien ; tu les disposerais dans mon cabinet, et je ne les ferais passer dans ma chambre que quand ils seraient en état.

- Oh ! monsieur, répondit Justine en larmes, pouvez-vous me proposer de pareilles choses ? et les horreurs o˘ vous vous livrezÖ

- Ah ! Justine, interrompit Bressac, peut-on jamais se corriger de ce penchant !Ö si tu pouvais en connaître les charmes ; si tu pouvais comprendre ce quêon éprouve à la douce illusion de nêêtre plus quêune femme ! Incroyable illusion de lêesprit : on abhorre ce sexe, et lêon veut lêimiter ! Ah ! quêil est doux dêy réussir, quêil est délicieux dêêtre la putain de tous ceux qui veulent de vous ; et portant sur ce point au dernier période le délire et la prostitution, dêêtre successivement, dans le même jour, la maîtresse dêun crocheteur, dêun valet, dêun soldat, dêun cocher ; dêen être tour à tour chéri, caressé, jalousé, menacé, battu ; tantôt victorieux dans leurs bras, et tantôt victime à leurs pieds, les attendrissant par des caresses, les ranimant par des excès. Eh ! non, non, Justine, tu ne comprends pas quel est ce plaisir pour une tête organisée comme la mienne. Mais, le moral à part, si tu te représentais quelles sont les titillations voluptueuses de ce divin go˚t, ce quêil fait sentirÖ

éprouver, il est impossible dêy tenir. Cêest un chatouillement si vifÖ des mouvements de lubricité si piquantsÖ un délire si completÖ on perd lêesprit, on déraisonne ; mille baisers plus ardents les uns que les autres, nêex≠pri≠ment pas encore avec assez dêardeur lêivresse o˘ nous plonge lêagent. Enlacé dans ses bras, les bouches collées lêune sur lêautre, nous voudrions que notre existence entière p˚t sêin≠cor≠porer à la sienne ; nous ne voudrions faire avec lui quêun seul être. Si nous osons nous plaindre, cêest dêêtre négligés ; nous voudrions que, plus robuste quêHercule, notre fouteur nous pénétr,t, nous élargît ; que cette semence précieuse, élancée br˚lante au fond de nos entrailles, fit, par sa chaleur et sa force, jaillir la

nôtre dans ses mains ; nous voudrions nêêtre que foutre, quand il nous arrose du sien. Ne têimagine pas que nous soyons faits comme les autres hommes ; cêest une construction toute différente : et cette membrane chatouilleuse tapissant lêintérieur de vos inf,mes cons, le ciel, en nous créant, en orna les autels o˘ nos céladons sacrifient.

Nous sommes aussi certainement femmes là, que vous lêêtes à lêatelier de la régénération. Il nêest pas un de vos plaisirs qui ne nous soit connu, pas un dont nous ne sachions jouir. Mais nous avons de plus les nôtres ; et cêest cette réunion délicieuse qui fait de nous les hommes de la terre les plus sensibles à la voluptéÖ les mieux créés pour la sentir. Cêest cette réunion enchanteresse qui rend impossible la correction de nos go˚tsÖ qui ferait de nous des enthousiastes et des frénétiques, si lêon avait encore la stupidité de nous punirÖ qui nous fait adorer jusquêà la mort, enfin, le dieu charmant qui nous enchaîne.

Ainsi sêexprimait monsieur de Bressac, en préconisant ses désirs. Justine essayait-elle de lui parler de la respectable femme à laquelle il devait le jour, et des chagrins que de pareils désordres devaient lui donner, elle nêaperçoit plus dans ce jeune homme que du dépit, de lêhu≠meur, et surtout beaucoup dêimpatience de voir si longtemps en de telles mains des richesses qui, selon Bressac, auraient déjà d˚ lui appartenir ; elle nêy voyait plus que la haine la plus invétérée contre cette femme si honnête et si vertueuse ; la révolte la plus constatée contre tout ce que les sots appellent les sentiments de la nature, et qui, bien analysés, ne sont que de purs effets de lêhabitude.

Il est donc vrai que quand on est parvenu à transgresser aussi formellement dans ses go˚ts lêins≠tinct de cette prétendue loi, la suite nécessaire de ce premier écart soit un penchant des plus violents à se précipiter bientôt dans mille autres.

quelquefois lêardente Justine employait des moyens pieux. Souvent consolée par ceux-là, parce quêil est du caractère de la faiblesse de se contenter toujours des chimères, elle essayait de faire passer leurs illusions dans lê,me de ce pervers. Mais Bressac, ennemi déclaré des mystères de la religion, frondeur opini,tre de ses dogmes, antagoniste outré de son auteur, au lieu de se laisser dominer par les opinions de Justine, sêefforça bientôt de

les subjuguer par les siennes. Il estimait assez lêesprit de cette jeune personne, pour désirer dêy porter le flambeau de la philosophie : il avait besoin dêailleurs de détruire en elle tous les préjugés. Voici donc comment il combattit ceux du culte :

- Toutes les religions partent dêun principe faux, Justine, lui disait-il un jour ; toutes supposent comme nécessaire lêadmission dêun être créateur, dont lêexistence est impossible. Rappelle-toi, sur cela, les préceptes sensés de ce certain Cúur-de-Fer, qui, dis-tu, avait comme moi travaillé

ton esprit. Rien de plus sage que les principes de ce brigand ; je le vois comme un homme de beaucoup dêesprit ; et lêavilissement dans lequel on a la sottise de le tenir ne lui ôte pas le droit de bien raisonner.

Si toutes les productions de la nature sont des effets résultatifs des lois qui la captivent ; si son action et sa réaction perpétuelles supposent le mouvement nécessaire à son essence, que devient le souverain maître que lui prêtent gratuitement ceux qui ont quelque intérêt à lêadop≠ter ? Voilà ce que te disait ce sage instituteur, chère fille. que sont donc les religions, dêaprès cela, sinon le frein dont la tyrannie du plus fort voulut captiver le plus faible ? Rempli de ce dessein, il osa dire à celui quêil prétendait dominer, quêun Dieu forgeait les fers dont sa cruauté

lêentourait ; et celui-ci, abruti par sa misère, crut indistinctement tout ce que voulut lêau≠tre. Les religions, nées de ces fourberies, peuvent-elles donc mériter quelque respect ? En est-il une seule qui ne porte lêemblème de lêimposture et de la stupidité ? que vois-je dans toutes ? Des mystères qui font frémir la raison, des dogmes outrageant la nature, des cérémonies grotesques qui nêinspirent que la dérision et le dégo˚t. Mais si, de toutes, deux méritent plus particulièrement notre mépris et notre haine, ô Justine, ne sont-ce pas celles qui sêap≠puient sur ces deux romans imbéciles, connus sous le nom dêancien et de nouveau testament ! Parcourons un moment cet assemblage ridicule dêimpertinences, de mensonges et de balourdises, et voyons le cas quêil en faut faire. Ce seront des questions que je te ferai ; tu y répondras, si tu peux.

Comment dêabord faut-il que je mêy prenne pour prouver que les Juifs, br˚lés à lêinquisition par milliers, furent pendant quatre mille ans les favoris

de Dieu ? Comment, vous qui adorez leur loi, les faites-vous mourir parce quêils suivent leur loi ? Comment votre barbare et ridicule Dieu a-t-il été assez injuste, pour préférer au monde entier la petite horde juive, et quitter ensemble ce peuple favori, pour une autre caste infiniment plus petite et plus misérable ?

Pourquoi ce Dieu-là a-t-il fait autrefois tant de miracles ? Et pourquoi nêen veut-il plus faire pour nous, quoique nous ayons remplacé ce peuple, en faveur duquel il en opérait de si charmants jadis ?

Comment concilierez-vous la chronologie des Chinois, des Chaldéens, des Phéniciens, des …gyptiens avec celle des Juifs ? et comment accorderez-vous entre elles quarante manières différentes de supputer le temps chez les commentateurs ? Si je dis que Dieu dicte ce livre, ne me répondra-t-on pas quêalors ce Dieu est donc un fier ignorant ?

Ne le voilà-t-il pas tel encore quand jêavancerai quêil dit que MoÔse écrivit dans le désert au delà du Jourdain ? comment cela se fait-il, puisque MoÔse ne passa jamais le Jourdain ?

Le livre de Josué vous dit que Dieu fit graver le recueil des lois juives sur du mortier : or, tous les écrivains de ce temps vous apprennent quêalors on ne gravait que sur la pierre et la brique. Nêim≠porte, admettons lêidée. Je demande comment, dans cette hypothèse, on a pu conserver ce recueil gravé sur du mortier, et comment un peuple, qui manquait de tout dans le désert, qui nêavait ni habits ni souliers, pouvait sêoccuper de graver des lois ?

Comment se trouve-t-il, dans un livre dicté par votre Dieu, des noms de villes qui nêexistèrent jamais, des préceptes pour les lois que les Juifs avaient en horreur, et qui ne les gouvernaient pas encoreÖ enfin une fourmilière de pareilles contradictions ? Votre Dieu est donc à la fois un imbécile et un inconséquent. Jêaimerais autant nêen point avoir, que dêêtre réduit à en adorer un de cette tournure.

Comment prenez-vous lêhistoire burlesque de la côte dêAdam ? est-elle physique ou allégorique ? Comment Dieu créa-t-il la lumière avant le soleil ? Comment divisa-t-il la lumière des ténèbres, puisque les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière ? Comment fit-il le jour avant que

le soleil f˚t fait ? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puisquêil nêy a point de firmament ? Nêest-il pas clair que votre plat Dieu est aussi mauvais physicien que détestable géographe et ridicule chronologiste ?

Voulez-vous une nouvelle preuve de sa sottise ? Avec quel dégo˚t ne lisez-vous pas, dans les livres quêil dicte, que quatre fleuves, distants de mille lieues lêun de lêautre, prennent pourtant leur source dans le paradis terrestre ! quelle est cette ridicule défense de manger du fruit dêun arbre dans un jardin dont on dispose ? Il y a bien de la méchanceté à Dieu de faire une pareille défense ; car il savait bien que lêhomme succomberait : cêest donc un piège quêil lui tendait. quel vil coquin que votre Dieu ! je ne le voyais que comme un imbécile ; mais, en le suivant dêun peu près, je le trouve un bien grand scélérat.

Comment trouvez-vous ce grand benêt dê…ternel qui vient se promener, tête-

à-tête avec Adam, »ve et le serpent, tous les jours à midi, et cela, dans le pays o˘ le soleil est alors dans sa plus grande activité ? Pourquoi, quelque temps après, cet original-là ne veut-il plus quêon prenne lêair dans son parc, et met-il près de la porte, pour en empêcher, un búuf, lêépée flamboyante à la main ? Peut-on rien voir de plus plat et de plus ridicule que cette collection dêanec≠dotes ?

De quelle manière mêexpliquerez-vous lêhistoire des anges qui baisent les filles de lêhomme, et qui engendrent des géants ? Si tout cela est allégorique, cêest en vérité bien beau, et il y a un furieux effort de génie à avoir trouvé tout cela.

Comment vous tirerez-vous à présent du déluge, qui, sêil ne dura que quarante jours, comme Dieu le dit, ne dut pourtant donner que dix-huit pouces dêeau sur la terre ? Comment mêexpli≠querez-vous les cataractes du ciel, les animaux arrivant des quatre parties du monde pour être enfermés dans un grand coffre, o˘ il ne tiendront seulement pas, dêaprès les proportions que vos livres divins en donnent, ce que contient la ménagerie du grand seigneur ? Et comment la famille de Noé, qui nêétait composée que de huit personnes, put-elle alimenter et soigner toutes ces créatures ! ‘

puissant Dieu des Juifs ! je suis bien certain que parmi toutes ces bêtes, il nêy en avait pas une plus bornée que toi.

Et la tour de Babel, comment vous en tirerez-vous ? Elle était sans doute beaucoup plus haute que les pyramides dê…gypte, puisque Dieu laissa subsister ces pyramides. La seule analogie que je trouve ici, cêest la confusion des langues avec les fabricateurs de votre Dieu ; il y a certes une grande ressemblance entre les gens qui ne sêentendent plus en formant un colosse matériel, et ceux qui déraisonnent en en édifiant un moral.

Et le bon Abraham, qui, à lê,ge de cent trente-cinq ans, fait passer Sara pour sa súur, de peur quêon ne la débauche, ne vous amusera-t-il pas un peu ? Jêaime assez Abraham, moi, mais je le voudrais un peu moins menteurÖ

plus soumis, et que quand Dieu veut que sa postérité se fasse circoncire, le pauvre Abraham ne sêy oppose pas.

Ce qui me plaît infiniment, Justine, cêest le gaillard épisode des Sodomistes, qui veulent enculer des anges, et le bon Loth, qui aime mieux leur voir enculer ses filles, ce qui ne devait pas être la même chose aux yeux de gens aussi connaisseurs en cette partie, que les riverains du lac Asphaltite.

Mais la question que vous allez résoudre sur-le-champ sans doute, cêest comment la statue de sel en laquelle fut changée la femme de Loth, put résister si longtemps à la pluie ?

Comment justifierez-vous les bénédictions tombées sur Jacob, qui trompe Isaac son père, et qui vole Laban son beau-père ? Comment arrangerez-vous lêapparition de Dieu sur une échelle, et le duel de Jacob avec un ange ?

Oh ! comme cela est joli ! comme cela est intéressant !

Mais dites-moi comment vous vous tirerez de la petite erreur de calcul de cent quatre-vingt-quinze ans, que lêon trouve en vérifiant le séjour des Juifs en …gypte ? Comment vous arrangerez le bain des filles de Pharaon dans le Nil, oˇ jamais personne ne se baigne à cause des crocodiles ?

MoÔse ayant épousé la fille dêun idol,tre, comment Dieu, qui nêaimait pas les idol,tres, le prit-il néanmoins pour son prophète ? Comment les magiciens de Pharaon firent-ils les mêmes miracles que MoÔse ? Comment MoÔse, guidé par votre puissant Dieu, et se trouvant (suivant Dieu) à la tête de six cent trente mille combattants, sêenfuit-il avec son peuple, au lieu de sêem≠parer de lê…gypte, dont tous les premiers nés avaient été mis à mort par Dieu même ? Comment la cavalerie de Pharaon poursuivit-elle ce peuple dans un pays oˇ jamais cavalerie ne put agir ? et comment dêailleurs Pharaon avait-il une cavalerie, puisque, dans la cinquième plaie de lê…

gypte, Dieu avait spirituellement fait périr tous les chevaux ?

Comment un veau dêor put-il être formé dans huit jours ? et comment MoÔse réduisit-il ce veau dêor en cendre ? Vous paraît-il encore bien naturel que vingt-trois mille hommes, dans le fond dêun désert, se laissent égorger par une seule tribu ?

Et que penserez-vous de lêéquité divine, quand vous verrez que Dieu ordonne à MoÔse, qui a pour femme une Madianite, de tuer vingt-quatre mille hommes, parce quêun seul dêentre eux a couché avec une Madianite ? Ces Hébreux, quêon nous peint si féroces, nêétaient-ils pas néanmoins de bonnes gens de se laisser égorger ainsi pour les filles ? Mais, dites-moi, je vous prie, peut-on sêempêcher de rire, en voyant que MoÔse trouve trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec soixante et un mille ,nes ? Il fallait au moins deux ,nes par pucelle ; il nêy a pas dêhonnête créature qui ne soit flattée, en pareil cas, dêen avoir un par devant, et lêau≠tre par derrière.

Mais Dieu, bête, ignorant, mauvais géographe, affreux chronologiste, détestable physicien, sera-t-il meilleur naturaliste ? Non vraiment ; car il nous assure quêil ne faut pas manger du lièvre, parce quêil rumine et quêil nêa pas le pied fourchu ; tandis quêil nêy a pas dêécolier de huitième qui ne sache que le lièvre a le pied fendu et quêil ne rumine pas.

Mais cêest quand il fait le législateur, votre sublime Dieu, quêil devient réellement superbe. Y a-t-il rien de si sage, de si essentiel que de recommander aux maris de ne point coucher avec leurs femmes quand elles ont leurs règles, et de les punir de mort si cela leur arrive ; de prescrire la

manière dont il faut se laver, se torcher le cul ?Ö En vérité, tout cela est du plus grand genre ; et sêil est aisé de reconnaître à tout la main de lê… ternelÖ il est assurément bien facile dêaimer un …ternel qui prescrit de si belles choses.

Comment me prouverez-vous la nécessité dêun miracle pour passer le Jourdain, qui nêa pas quarante pieds de large ?

Comment arrangerez-vous quêil nêy ait que les murs de Jéricho qui puissent tomber au son de la trompette ?

Comment excuserez-vous lêaction de la putain Rahab qui trahit Jéricho sa patrie ? En quoi cette trahison était-elle nécessaire, puisquêil suffisait dêun petit air de trompette pour se rendre maître de la ville ?

Pourquoi faut-il maintenant que ce soit des flancs de cette putain Rahab que Dieu veuille que son cher fils tire son origine ?

Pourquoi faut-il quêenfant du crime et de la trahison, votre Jésus, sur le compte duquel nous allons bientôt revenir tire également son origine de lêinceste de Thamar et de Juda, et de lêadul≠tère de David et de Bethsabée ? Oh ! comme les voies de Dieu sont incompréhensibles, et comme un être incompréhensible est aimable ?

De quel úil verrez-vous Josué faire pendre trente et une personnes seulement, parce quêil avait envie dêavoir leur bien ?

Comment parlerez-vous de la bataille de Josué contre les Amorrhéens, pendant laquelle le Seigneur Dieu, toujours très humain, fait tomber pendant cinq heures de suite des quartiers de rochers sur les ennemis du peuple juif ?

Comment concilierez-vous, avec la connaissance que vous avez maintenant des astres, lêordre de Josué au soleil de sêarrêter, pendant que le soleil est fixe, et que cêest la terre qui tourne ? Eh ! vraiment, allez-vous me répondre, cêest que Dieu ne savait pas encore le progrès que nous ferions en astronomie. Cêest un grand génie que votre Dieu !

que penserez-vous de Jephté qui immole sa fille, et qui fait égorger quarante-deux mille Juifs, seulement parce que leur langue nêest pas assez déliée pour prononcer le mot SHIBOLET ?

Pourquoi, dans votre nouvelle loi, me parlez-vous du dogme de lêenfer et de celui de lêimmor≠talité de lê,me, tandis que lêancienne, sur laquelle la nouvelle est calquée, ne dit pas un mot de ces dégo˚tantes absurdités ?

Comment adoucirez-vous lêimmoralité du joli petit conte de ce Lévite venu sur son ,ne à Gaba, et que les gens de cette ville veulent enculer ? Le pauvre diable abandonne sa femme pour se tirer dêaffaire ; mais, comme les femmes sont plus délicates que nous, la malheureuse meurt dans lêopération sodomite. Ah ! je vous en prie, dites-moi lêutilité de pareilles gentillesses dans un livre dicté par lêesprit de Dieu ?

Mais ce que jêespère au moins que vous mêexpliquerez, cêest le dix-neuvième verset du premier chapitre des Juges, par lequel il est dit que Dieu qui accompagne Juda, ne peut gagner une victoire, attendu que les ennemis ont des chariots armés de faux. Comment se peut-il quêun Dieu qui arrête le soleil, qui change tant de fois le cours de la nature, ne puisse venir à

bout de vaincre les ennemis de son peuple, parce quêils ont des chariots armés de faux ? Ne se pourrait-il pas que les Juifs, infiniment plus athées que nous le croyons, nêeussent jamais regardé leur Dieu que comme une Divinité locale et protectrice, qui tantôt était plus puissante que les dieux ennemis, et tantôt était subjuguée par eux ? Cette opinion nêest-elle pas prouvée par cette réponse de JephtéÖ ´ Vous possédez de droit ce que votre Dieu CHAMOS vous a donné, souffrez donc que nous jouissons des biens quêADONAI notre Dieu nous a donnés de même. ª Maintenant je pourrais vous demander encore comment il se trouvait un si grand nombre de chariots armés de faux dans un pays si montagneux, quêon ne pouvait y voyager quêavec des

,nes ?

Vous devriez bien mêexpliquer aussi comment il est possible que, dans un pays dénué de bois, Samson ait mis le feu aux moissons philistines, en attachant des flambeaux à la queue de trois cents renards, qui,

communément, nêhabitent que les bois ; comment il tua mille Philistins avec une m,choire dê,ne ; et comment il sortit dêune des dents de cette m,choire une fontaine dêeau limpide. Convenez que soi-même il faut être un peu M¬CHOIRE Dê¬NE pour avoir inventé une telle fable, ou pour y croire.

Je vous demande les mêmes éclaircissements sur le bonhomme Tobie, qui dormait les yeux ouverts, et qui fut aveuglé par une ordure dêhirondelleÖ

sur lêange qui descendit exprès de ce quêon appelle lêempirée, pour aller chercher avec Tobie de lêargent que le Juif Gabel devait au père de ce TobieÖ sur la femme de ce même Tobie, qui avait eu sept maris à qui le diable avait tordu le couÖ et sur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel dêun poisson. Ces histoires sont vraiment curieuses ; et je ne connais rien de plus joli, après le roman du petit Poucet.

Mais pourrais-je, sans votre secours, interpréter le texte sacré, qui dit que la belle Judith descendait de Siméon, fils de Ruben, quoique Siméon soit le frère de Ruben, suivant le même texte sacré, qui ne peut mentir ?

Jêaime beaucoup Esther, et je trouve Assuérus fort sensé dêépou≠ser une Juive et de coucher six mois avec elle sans savoir qui elle est.

Lorsque Sa¸l fut déclaré roi, les Juifs étaient esclaves des Philistins, et lêon ne leur permettait aucune arme ; ils étaient même obligés dêaller chez les Philistins pour aiguiser leurs fers de ménage et dêagriculture. Comment se peut-il donc, dêaprès cela, que Sa¸l, à la tête de trois cent mille combattants, dans un pays qui ne peut nourrir trente mille ,mes, gagne cependant une mémorable victoire sur ces Philistins !

Votre David mêembarrasse au moins tout autant. Je vois avec peine, dans un tel scélérat, la tige de votre Dieu Jésus. Il est dur, pour un individu qui se mêle dêêtre Dieu, de ne tenir son origine que dêun assassin, dêun adultère, dêun ravisseur de femme, dêun vérolé, dêun coquin, en un mot, qui e˚t été roué vingt fois si nos lois dêEurope eussent pu lêatteindre.

¿ lêégard de ses richesses et de celles de Salomon, vous conviendrez quêelles paraissent difficiles à concilier avec la pauvreté du pays. On

arrange difficilement que Salomon, comme dit votre texte sacré, ait eu quatre cent mille chevaux dans un pays o˘ il nêy eut jamais que des ,nes.

Comment accorderez-vous, je vous prie, les magnifiques promesses des prophètes juifs avec le perpétuel esclavage de ce malheureux peuple, qui tantôt languit sous les Phéniciens, les Babyloniens, tantôt sous les Perses, sous les Syriens, sous les Romains, etc. ?

Votre …zéchiel me parait, ou un grand cochon ou un grand libertin, quand il mange de la merde ; et il me scandalise quand il dit à une fille : ´

Lorsque votre gorge sêest formée et que vous avez eu du poil, je me suis étendu sur vous, jêai couvert votre nudité, je vous ai donné de superbes choses ; mais vous vous êtes b,ti un bordel, vous vous êtes prostituée dans les places publiques ; vous avez désiré avec fureur de coucher avec ceux qui possèdent des membres dê,ne, et qui éjaculent comme des chevaux. ª Oh !

pudique Justine, tout cela, selon vous, est-il très-honnête ? un tel livre doit-il être nommé saint, et faire la p,ture des jeunes filles ?

Lêhistoire de votre Jonas, enfermé trois jours dans le ventre dêune baleine, nêest-elle pas tout aussi dégo˚tante ! nêest-elle pas visiblement copiée dêaprès celle dêHercule, également captif dans les flancs dêune pareille bête ; mais qui, plus adroit que votre prophète, eut lêesprit de manger sur le gril le foie de la baleine ?

Faites-moi comprendre, je vous prie, les premiers versets du prophète Osée.

Dieu lui ordonne expressément de prendre une putain et de lui faire des fils de putain. Le malheureux obéit. Dieu nêest pas encore content ; il veut quêil prenne une femme qui ait fait son mari cocu. Le prophète obéit encore. Dites-moi, je vous prie, à quoi bon tout cela dans un livre saint ?

Ö quel genre dêédification il revient aux fidèles croyants de ces révoltantes absurdités ? Mais cêest sur le nouveau testament que vos instructions me deviennent plus nécessaires. Jêai peur dêêtre embarrassé

quand il faudra que jêaccorde les deux généalogies de Jésus. On me dira que Mathieu donne Jacob pour père à Joseph, et que Luc le fait fils dê…lie. On me demandera comment lêun compte cinquante-six générations, et comment lêautre nêen compte que quarante-deux. Pourquoi enfin cet arbre généalogique est celui de Joseph, qui nêétait pas le père de Jésus. Serez-vous de lêavis de saint Ambroise, qui dit que lêange fit à Marie un enfant par lêoreille (Maria per aurem impraegnata est.) ? ou du jésuite Sanchès qui assure quêelle déchargea pendant que lêange la foutait !

Si jêose parler dêaprès saint Luc, du dénombrement de toute la terre, ordonné par Auguste pendant que Cyrénius gouvernait la Judée, ce qui fut cause de la fuite en …gypte, on me rira au nez ; car il nêest personne qui ne sache quêil nêy eut jamais de dénombrement dans lêem≠pire, et que cêétait Barus et non Cyrénius qui gouvernait pour lors en Syrie.

quand je parlerai, dêaprès Matthieu, de cette fuite en …gypte, on me dira que cette fuite est un roman, quêaucun des autres évangélistes nêen parle ; et, si jêaccorde alors que la sainte famille resta en Judée, on me soutiendra quêelle a été en …gypte.

Et croyez-vous que les astronomes ne se moqueront pas de moi, si je leur parle de lêétoile qui conduisit trois rois dans une étable ? Comment à la suite de ce conte, arrangerez-vous quêHérode, le plus despote des hommes, ait pu craindre un moment être supplanté par le b,tard dêune putain, venu au monde dans une étable ? Il est f,cheux quêaucun historien ne vienne à

lêappui de votre prétendu massacre des innocents ; il serait fort à désirer pour lêhu≠manité, que ceux de la Saint-Barthélemy, de Mérindol, de Cabrières, etc. etc. fussent aussi douteux que celui-là.

Mais ce que jêespère me voir expliquer par vous, cêest la manière charmante dont le diable emporte Dieu, et le perche sur une montagne, dêo˘ lêon voyait toute la terre. Le diable, qui promet tous ces biens à Dieu, pourvu que Dieu adore le diable, pourra peut-être scandaliser beaucoup dêhonnêtes gens pour lesquels je vous demande un mot de recommandation.

quand vous vous marierez, Justine, vous voudrez bien me dire de quelle manière Dieu, qui allait ainsi à la noce, sêy prenait pour changer lêeau en vin, en faveur de gens qui étaient déjà ivres.

En mangeant des figues à votre déjeuner à la fin de juillet, vous voudrez bien me dire aussi pourquoi Dieu, ayant faim, cherche aussi des figues au mois de mars, quand ce nêest pas le temps des figues.

Après ces éclaircissements, il mêéchappera pourtant encore quelques bêtises. Il faudra que je dise, par exemple, que Dieu a été condamné à être pendu pour le péché originel. Si on me répond quêil ne fut jamais question de péché originel ni dans lêancien ni dans le nouveau testament, quêil est seulement dit quêAdam fut condamné à mourir le jour quêil aurait mangé du fruit de lêarbre de la science, mais quêil nêen mourut pas ; si on me traite de fou pour oser dire que Dieu a été pendu pour une pomme mangée quatre mille ans avant sa mort, je vous assure que la réponse mêembarrassera.

Dirai-je, avec Luc que cêest du petit village de Béthanie que Jésus sêélança vers le ciel ; ou bien, avec Matthieu, que ce fut de la Galilée ?

préférerai-je lêopinion dêun docteur, qui, pour tout concilier, prétend que Dieu avait un pied en Galilée et lêautre en Béthanie ?

Instruisez-moi pourquoi le credo, quêon appelle le symbole des apôtres, ne fut que du temps de Jérôme et de Rufin, quatre cents ans après les apôtres ? Dites-moi pourquoi les premiers pères de lê…glise ne citent jamais que les évangiles appelés apocryphes ? nêest-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques nêétaient pas encore faits ?

Et toutes ces fraudes, pièces oˇ le mensonge et la fourberie sont obligés de recourir pour étayer vos absurdités chrétiennes, ne sera-ce pas avec un peu de peine que vous les légitimerez à mes yeux ?

Dites-moi pourquoi Jésus nêayant point institué sept sacrements, votre religion en admet pourtant sept ? Pourquoi Jésus nêayant jamais parlé de la Trinité, vous adorez pourtant la Trinité ! En un mot, pourquoi votre Dieu réunissant autant de puissance, nêa pourtant pas celles de nous instruire de toutes ces vérités si essentielles à notre salut ?

Abandonnons un instant tout ce quêon dit de votre Christ ; jugeons-le sur ses paroles et sur ses actions, plus que sur les relations de ceux qui nous en parlent. Comment, je vous en prie, des hommes raisonnables peuvent-ils encore ajouter quelque croyance aux paroles obscures, aux prétendus miracles du vil instituteur de ce culte effrayant ? Existera-t-il jamais un bateleur plus fait pour lêindignation publique ? quêest-ce quêun Juif lépreux, qui, né dêune catin et dêun soldat, dans le plus chétif coin de lêunivers, ose se faire passer pour lêorgane de celui qui, dit-on, a créé

le monde ? Avec des prétentions si relevées, vous conviendrez, Justine, quêil fallait au moins quelques titres ? quels sont ceux de ce ridicule ambassadeur ? que va-t-il faire pour prouver sa mission ? La terre va-t-elle changer de face ? Les fléaux qui lêaffligent vont-ils sêanéantir ? Le soleil va-t-il lêéclairer nuit et jour ? Les vices ne la souilleront-ils plus ? Nêallons-nous voir enfin régner que le bonheur ? Pas un mot : cêest par des tours de passe-passe, par des gambades et par des calembours, que lêenvoyé de Dieu sêannonce à lêuni≠vers ; cêest dans la société respectable de manúuvres, dêartisans et de filles publiques, que le ministre du ciel vient manifester sa grandeur ; cêest en buvant avec les uns, foutant avec les autres, que lêami de Dieu, Dieu même, vient soumettre à ses lois le pécheur endurci ; cêest en nêinventant, pour ses farces, que ce qui peut satisfaire ou son luxe, ou sa gourmandise, que lêimposteur prouve sa mission. quoi quêil en soit, il fait fortune ; de plats coquins se joignent à ce fripon ; une secte se forme ; les dogmes de cette canaille parviennent à séduire quelques Juifs. Esclaves de la puissance romaine, ils devaient embrasser avec joie une religion qui, les dégageant de leur fers, ne les assouplissaient quêau frein religieux. Leur motif se devine ; on arrête les séditieux ; leur chef périt, mais dêune manière trop douce, sans doute, pour son genre de crime, et, par un impardonnable défaut de politique, on laisse disperser les disciples de ce malotru, au lieu de les égorger avec lui. Le fanatisme sêempare des esprits ; des femmes crient, des fous se débattent, des imbéciles croient : et voilà le plus méprisables des êtres, le plus maladroit fripon, le plus lourd imposteur qui ait encore paru, le voilà Dieu, le voilà fils de Dieu, égal à son père ; voilà toutes ses rêveries consacrées, toutes ses paroles devenues des dogmes, et ses balourdises des mystères. Le sein de son fabuleux papa sêouvre pour le recevoir ; et ce créateur, jadis simple, le voilà devenu triple, pour complaire à ce fils si digne de sa grandeur. Mais ce saint Dieu en

restera-t-il là ? Non, sans doute ; cêest à de plus grandes faveurs que se prêtera sa puissance. ¿ la volonté dêun prêtre, cêest-à-dire, dêun gredin couvert de mensonges et de crimes, ce grand Dieu, créateur de tout ce que nous voyons, sêabaissera jusquêà descendre dix ou douze millions de fois par matinée dans un morceau de p,te, qui, devant être digéré par les fidèles, va se transmuer bientôt, au fond de leurs entrailles, dans les excréments les plus vils ; et cela, pour la satisfaction de ce tendre fils, inventeur odieux de cette impiété monstrueuse dans un souper de cabaret. Il lêa dit, il faut que cela soit ; il a dit : Ce pain que vous voyez sera ma chair, vous le digèrerez comme tel : or, je suis Dieu ; donc Dieu sera digéré par vous ; donc le créateur du ciel et de la terre se changera en merde, parce que je lêai dit ; et lêhomme mangera et chiera son Dieu, parce que ce Dieu est bon et quêil est tout-puissant.

Cependant les inepties sêétendent. On attribue leur accroissement à leur sublimité, à la puissance de celui qui les introduit, tandis que les causes les plus simples doublent leurs existences ; tandis que lêaccroissement de lêerreur ne prouve jamais que des filous dêune part, et des imbéciles de lêautre.

Elle arrive enfin sur le trône, cette inf,me religion ; et cêest un empereur faible, cruel, ignorant, fanatique, qui, lêenveloppant du bandeau royal, en souille ainsi les deux bouts de la terre. ‘ Justine ! de quel poids doivent être ces raisons sur un esprit examinateur et philosophe ! Le sage peut-il voir autre chose, dans ce ramas de fables épouvantables, que le fruit dégo˚tant de lêimposture de quelques hommes et de la fausse crédulité dêun plus grand nombre ? Si Dieu avait voulu que nous eussions une religion quelconque et sêil était réellement puissant, ou, pour mieux dire, sêil y avait véritablement un Dieu, serait-ce par des moyens aussi absurdes quêil nous e˚t fait part de ses ordres ? Serait-ce par lêorgane dêun bandit méprisable quêil nous e˚t montré comment il fallait le servir ?

Sêil est suprême, sêil est puissant, sêil est juste, sêil est bon, ce Dieu dont vous me parlez, sera-ce par des énigmes ou des farces quêil voudra mêapprendre à le servir ou à le connaître ! Souverain moteur des astres et du cúur de lêhomme, ne peut-il nous instruire en se servant des uns, ou nous parler en se gravant dans lêautre ? quêil imprime, un jour, en traits de feu,

au centre du soleil, la loi qui peut lui plaire et quêil veut nous donner : dêun bout de lêunivers à lêautre, tous les hommes la lisant, la voyant à la fois, deviendront coupables sêils ne la suivent pas alors ; aucune excuse ne pourra légitimer leur incrédulité. Mais nêindiquer ses désirs que dans un coin ignoré de lêAsie ; ne choisir, pour sectateur, que le peuple le plus fourbe et le plus visionnaire ; pour substitut, que le plus vil artisan, le plus absurde et le plus fripon ; embrouiller si bien la doctrine, quêil est impossible de la comprendre ; en absorber la connaissance chez un petit nombre dêindividus ; laisser les autres dans lêerreur, et les punir dêy être restés : eh non, Justine, non, non, toutes ces atrocités-là ne sont pas faites pour nous guider ; jêaimerais mieux mourir mille fois, que de les croire. Il nêy a point de Dieu, il nêy en eut jamais. Cet être chimérique nêexista que dans la tête des fous ; aucun être raisonnable ne pourra ni le définir, ni lêadmettre ; et il nêy a quêun sot qui puisse adopter une idée si prodigieusement contraire à la raison. Mais la nature, me direz-vous, est inconcevable sans un Dieu. Ah ! jêentends ; cêest-à-dire, que pour mêexpliquer ce que vous comprenez fort peu, vous avez besoin dêune cause oˇ vous ne comprenez rien du tout ; vous prétendez démêler ce qui est obscur, en redoublant lêépais≠seur des voiles ; vous croyez briser un lien, en multipliant les entraves. Physiciens crédules et enthousiastes, pour nous prouver lêexistence dêun Dieu, copiez des traités de botanique ; entrez, comme Fénelon, dans un détail minutieux des parties de lêhomme ; élancez-vous dans les airs, pour admirer le cours des astres ; extasiez-vous devant des papillons, des insectes, des polypes, des atomes organisés, dans lesquels vous croyez trouver la grandeur de votre vain Dieu : toutes ces choses, vous aurez beau dire, ne démontreront jamais lêexistence de cet être absurde et imaginaire ; elles prouveront seulement que vous nêavez pas les idées que vous devez avoir de lêimmense variété des matières et des effets que peuvent produire des combinaisons diversifiées à

lêinfini, dont lêunivers est lêassemblage ; elles prouveront que vous ignorez ce quêest la nature, que vous nêavez aucune idée de ses forces, lorsque vous les jugez incapables de produire une foule de formes et dêêtres dont vos yeux, même armés de microscopes, ne voient jamais la moindre partie ; elles prouveront enfin que, faute de connaître les agents sensibles, vous trouverez plus court dêavoir recours à un mot sous lequel vous désignez un agent spirituel dont il vous sera toujours impossible dêavoir une idée s˚re.

On nous dit gravement quêil nêy a point dêeffet sans cause ; on nous répète à tout moment que le monde ne sêest pas fait lui-même. Mais lêunivers est une cause, il nêest point un effet, il nêest point un ouvrage ; il nêa point été créé, il a toujours été ce que nous le voyons ; son existence est nécessaire ; il est sa cause lui-même. La nature, dont lêessence est visiblement dêagir et de produire, pour remplir ses fonctions, comme elle fait sous nos yeux, nêa pas besoin dêun moteur invisible, bien plus inconnu quêelle-même. La matière se meut par sa propre énergie, par une suite nécessaire de son hétérogénéité ; la diversité des mouvements ou des façons dêagir constitue seule la diversité des matières ; nous ne distinguons les êtres les uns des autres que par la différence des impressions ou des mouvements quêils communiquent à nos organes. quoi ! vous voyez que tout est en action dans la nature, et vous prétendez que la nature est sans énergie ! Vous croyez imbécilement que ce tout, agissant essentiellement, peut avoir besoin dêun moteur ? Et quel est-il donc, ce moteur ? Un esprit, cêest-à-dire un être nul. Persuadez-vous donc, au contraire, que la matière agit par elle-même et cessez de raisonner sur votre amour spirituel, qui nêa rien de ce quêil faut pour la mettre en action. Revenez de vos incursions inutiles ; rentrez dêun monde imaginaire dans un monde réel ; tenez-vous-en aux causes secondes ; laissez aux théologiens leur cause première, dont la nature nêa nullement besoin pour produire tout ce que vous voyez. Oh ! Justine, comme jêab≠horre, comme je déteste cette idée dêun Dieu ! comme elle choque ma raison et déplaît à mon cúur ! quand lêathéisme voudra des martyrs, quêil le dise, et mon sang est tout prêt.

Détestons ces horreurs, chère fille ; que les outrages les mieux constatés cimentent le mépris qui leur est si bien d˚. ¿ peine avais-je les yeux ouverts que jêabhorrais ces rêveries grossières : je me fis dès lors une loi de les fouler aux piedsÖ un serment de nêy plus revenir. Imite-moi, si tu veux être heureuse ; déteste, abjure, profane, ainsi que moi, et lêobjet odieux de ce culte effrayant, et ce culte lui-même, créé pour des chimères, fait, comme elles, pour être avili de tout ce qui prétend à la sagesse.

Mais, vous disent à cela les sots, plus de morale, si vous nêavez plus de religion. Imbéciles ! quelle est-elle donc, cette morale que vous prêchez ?

Je nêen connais quêune, moi, mon enfant, celle de se rendre heureux, nêimporte aux dépens de qui ; celle de ne se rien refuser de tout ce qui peut augmenter notre bonheur ici-bas, fall˚t-il même, pour y réussir, troubler, détruire, absorber absolument celui des autres. La nature, qui nous fit naître seuls, ne nous commande nulle part de ménager notre prochain : si nous le faisons, cêest par politique ; je dis plus, cêest par égoÔsme. Nous ne nous nuisons point, de peur quêon nous nuise ; mais celui qui sera assez fort pour pouvoir nuire sans craindre le retour, nuira beaucoup, sêil nêécoute que ses penchants, parce quêil nêen est aucun de plus caractérisé, de plus violent dans lêhomme que celui de faire du mal et de despotiser. Ces mouvements nous viennent de la nature ; la seule obligation de vivre en société les modifie. Mais cette nécessité o˘ la civilisation nous met de nous contraindre nêérige pas cette contrainte en vertu ; elle nêempêche pas que la volupté la plus grande pour lêhomme existe à en franchir toutes les lois.

Nêest-ce pas une ridiculité, je le demande, que dêoser dire quêil faut aimer les autres hommes comme soi-même ? et ne reconnaît-on pas, à

lêabsurdité de ce commerce, toute la faiblesse dêun législateur fourbe et pauvre ? Eh ! que mêimporte à moi le sort de mes semblables, pourvu que je me délecte ? En quoi tiens-je à cet individu, si ce nêest par les formes ?

Or, je vous prie de me dire sêil faut que jêaime un être seulement parce quêil existe, ou quêil me ressemble, et que, sous ces uniques rapports, je le préfère subitement à moi. Si cêest là ce que vous appelez de la morale, en vérité, Justine, votre morale est bien ridicule ; et ce que je puis faire de mieux est, en lêassimilant à votre religion absurde, de la mépriser également. Il nêest quêun motif qui puisse engager raisonnablement un homme à contraindre ses go˚ts, ses habitudes ou ses penchants, pour plaire à un autre homme. Je le répète, sêil le fait, cêest par faiblesse ou par égoÔsme ; il ne le fera jamais, sêil est le plus fort. Dêo˘ je conclus que toutes les fois que la nature donnera plus de puissance ou plus de moyens à un autre quêà moi, cet être fera très bien de me sacrifier à ses penchants, tout comme il peut être s˚r que je ne le ménagerai pas, si cêest moi qui lêemporte, parce que, se rendre heureux, abstraction faite de toute considération de quelque espèce quêon puisse la supposer, est, en un mot, la seule et unique loi que nous impose la nature. Je connais toute lêétendue de

ce principe ; je sais jusquêà quel point il peut conduire les hommes. Mais des hommes à qui je nêassigne dêautres barrières que celles de la nature, peuvent aller impunément à tout, et, sêils sont vraiment raisonnables, ils ne mettront jamais à leurs actions dêautres bornes que leurs désirs, que leurs volontés, leurs passions. Ce quêon nomme vertu est un être chimérique pour moi ; ce mode insignifiant et mobile, qui varie de climat en climat, ne mêinspire aucune grande idée. La vertu dêun peuple ne sera jamais que celle de son sol ou de ses législateurs ; celle de lêhomme vraiment philosophe doit être la jouissance de ses désirs, ou le résultat de ses passions. Le mot crime, également arbitraire, ne mêen impose pas davantage. Il nêest, à mes yeux, de crime à rien, parce quêil nêest aucune des actions que vous nommez criminelles, qui nêait été jadis couronnée quelque part. Dès quêaucune action ne peut être universellement regardée comme crime, lêexistence du crime, purement géographique, devient absolument nulle, et lêhomme qui sêabstient dêen commettre, quand il en a reçu le penchant de la nature, nêest quêun sot qui sêaveu≠gle à plaisir sur les premières impressions de cette nature, dont il méconnaît les principes.

‘ Justine ! mon unique morale consiste à faire absolument tout ce qui me plait, à ne jamais rien refuser à mes désirs. Mes vertus sont vos vices, mes crimes vos bonnes actions ; ce qui vous semble honnête est vraiment détestable à mes yeux ; vos bonnes úuvres me font horreur. Et si je nêen suis pas encore, comme Cúur-de-Fer, au point dêaller assassiner sur les grands chemins, ce nêest pas que je nêen aie souvent conçu le désir ; ce nêest pas que, par unique volupté, je ne lêaie peut-être exécuté

quelquefois ; mais cêest que je suis riche, Justine, et que je peux jouir et faire pour le moins autant de mal, sans me donner autant de peines, et sans courir autant de dangers.

La sensible Justine réfutait mal des argument de cette force ; mais ses larmes coulaient en abondance. Cêest la ressource du faible, en se voyant ravir la chimère qui le consolait. Il nêose la rééditer aux yeux du philosophe qui la pulvérise ; mais il la regrette ; le vide lêeffraie ; nêayant pas, comme lêhomme puissant, les doux plaisirs du despotisme, il frémit du rôle dêes≠cla≠ve, et le voit dêautant plus horrible que son tyran nêa plus de frein.

Chaque jour Bressac employait à peu prés les mêmes armes pour t,cher de corrompre Justine ; mais il ne pouvait en venir à bout. Le pauvre tient à

la vertu par besoin ; la fortune, en lui refusant les moyens du crime, lui ôte en même temps tout intérêt à secouer le joug quêil ne verrait ravir à

la société quêaux dépens de sa triste existence. Voilà tout le secret de la vertueuse misère.

Madame de Bressac, remplie de sagesse et de piété, nêignorait pas que son fils légitimait, par des systèmes indestructibles, tous les vices dont il se souillait ; elle en répandait, des larmes bien amères dans le sein de la tendre Justine ; lui trouvant de lêesprit de la sensibilité, et cet ,ge naÔf o˘ la vertu séduit et trompe à la fois les hommes, elle aimait à lui confier ses chagrins.

Il nêétait pourtant plus de bornes aux mauvais procédés de son fils pour elle ; le comte était au point de ne plus se cacher. Non seulement il avait entouré sa mère de toute cette canaille servant à ses plaisirs ; mais il avait même porté lêinsolence et le délire, au point de déclarer à cette femme respectable que si elle sêavisait encore de contrarier ses go˚ts, il la convaincrait des charmes dont ils étaient accompagnés, en sêy livrant à

ses yeux mêmes.

Cêest o˘ lêexactitude dont nous nous sommes fait une loi pèse horriblement à notre cúur vertueux. Mais il faut peindre ; nous avons promis dêêtre vrai ; toute dissimulation, toute gaze deviendrait une lésion faite à nos lecteurs, de qui lêestime nous est plus chère que tous les préjugés de la décence.

Madame de Bressac, dont lêusage était de venir tous les ans faire ses p

,ques à la paroisse de sa terre, et parce quêelle y était plus tranquille, et parce que le pasteur de ce village plaisait mieux à son ,me douce et peut-être un peu timorée, madame de Bressac, disons-nous, venait dêarri≠ver dans cette intention, et nêavait amené, pour ce voyage, que deux ou trois valets, et Justine. Mais son fils, peu sensible à ces considérations, et nêayant pas le projet de sêennuyer pendant que sa mère allait sêextasier devant un Dieu de pain, auquel il ne croyait guère, avait à peu près mené

le même train quêà tous les voyages : valets de chambre, laquais, coureurs, secrétaire, jockeys, tout, en un mot, ce qui servait ordinairement ses plaisirs. Ce peu dêégards donna de lêhumeur à madame de Bressac. Elle osa représenter à son fils que, pour une course de huit jours, ce nêétait pas la peine dêavoir tant de monde. Et, sur lêinsouciance du jeune homme à

dêaussi sages représentations, elle employa le ton dêautorité.

- …coute, dit Bressac à Justine, devenue très à contrecúur dans cette occasion lêorgane des volontés de sa maîtresse, va dire à ma mère que le ton quêelle prend avec moi me déplaît, quêil est temps que je lêen corrige et que malgré les bonnes úuvres, les devoirs pieux dont elle sêest acquittée ce matin avec toi (car je sais quêen dépit de ce que jêai fait pour te persuader des ridicules de la religion chrétienne, il nêest pas de jour o˘ tu nêen remplisses les inf‚mes devoirs), que malgré tout cela, dis-je, je vais dans un instant lui donner une petite leçon sous tes yeux, dont jêespère quêelle profitera pour ne plus me faire de remontrances.

- Oh ! monsieur.

- Obéis, et ne têavise jamais de répliquer quand cêest de moi que tu reçois des ordres.

OceanofPDF.com

Le ch,teau se ferme ; deux gardes, laissés au dehors, ont ordre de dire à

tous ceux qui se présenteront, que madame vient de retourner à Paris.

Et Bressac remontant dans lêappartement de sa mère, avec son fidèle Jasmin, un autre de ses gens nommé Joseph, beau comme un ange, insolent comme le bourreau, et membré comme Hercule.

- Madame, lui dit-il en entrant, il faut que je vous tienne enfin la parole que je vous ai donnée de vous faire juger par vous-même de lêexcès des plaisirs qui me transportent quand je me livre à la bougrerie, afin que vous ne cherchiez plus à les traverser désormais.

- En vérité, mon filsÖ

- Taisez-vous, madame ; ne vous imaginez pas que cette qualité illusoire de mère vous laisse aucun droit sur moi. Ce nêest pas un titre à mes yeux que de vous être fait foutre pour me mettre au monde ; et ces liens absurdes de la nature nêont aucune puissance sur des ,mes, comme la mienne, Vous allez voir de quoi il sêagit, madame ; quand vous aurez jugé mes plaisirs, je suis persuadé que vous les respecterez, vous les trouverez trop piquants pour oser me les interdire ; et, pénétrée de votre injustice, vous préférerez, je lêespère, les doux effets de mes passions à ceux de votre ridicule autorité.

Bressac, en disant cela, ferme portes et fenêtres ; puis, sêapprochant du lit sur lequel sa mère venait de se jeter un instant pour se reposer des saintes fatigues du matin, il saisit brutalement la dame, ordonne à Joseph de la contenir sous ses yeux, et se fait enculer tout près dêelle par Jasmin.

- Observez, madame, disait le scélérat, observez avec soin ces mouvements, je vous conjure, regardez lêextase o˘ me plongent les élans vigoureux de mon fouteur ; voyez mon vit, comme il se dresseÖ Attendez, tout en vous contenant dêune main, Joseph peut me branler de lêautre et faire dégorger sur vos cuisses charnues le sperme que vont décider les haut-le-corps de mon amant ; vous serez mouillée de mon foutre, madame, vous en serez inondée ; cela vous rappellera lêheureux temps o˘ mon très honoré père

vous en barbouillait le nombrilÖ Mais que vois-je, Justine ! tu te détournes ; place-toi comme ta maîtresse, et contiens-la comme Joseph.

Il nêest pas aisé de peindre à la fois ce quêéprouvaient ici nos différents personnages. Lêinfor≠tunée Justine pleurait en obéissant ; madame de Bressac se dépitait ; Joseph, enflammé de libertinage, donnait lêessor à un vit monstrueux, qui nêattendait pour se nicher que de trouver une place vide ; Jasmin foutait comme un dieu ; et le méchant Bressac, en dévorant avec volupté les larmes de sa mère, paraissait prêt à la couvrir de foutre.

- Un moment, dit-il, en se retirant, je crois quêon peut ajouter ici quelques épisodes. Joseph, prends ces verges, et fais-moi le plaisir dêétriller ma mère devant moi ; ne la ménage pas, je têen prie. Vous Justine, venez me branler, et dirigez bien à plomb mon foutre sur les fesses de votre patronne, en observant de ménager vos secousses, afin que les flots nêéjaculent quêau moment o˘ ce cul respectable sera suffisamment ensanglanté par les soins de mon cher Joseph, qui, jêespère nêépargnera pas madame, et la traitera dêautant plus rigoureusement, quêil est essentiel de joindre un peu de macérations aux bonnes úuvres dont elle sêest sanctifiée ce matin.

Hélas ! tout se dispose et sêexécute avec rigueur, Madame de Bressac a beau crier, le cruel Joseph la déchire ; elle est en sang ; et Jasmin, qui décharge avant celui quêil sodomise, va fouetter à son tour la pauvre maman, pendant que Joseph vient enculer son maître, et que Justine, avec autant de pudeur que de maladresse, continue de le masturber de son mieux.

- Monsieur ! oh ! monsieur, sêécrie madame de Bressac, vous me faites une insulte que je nêou≠blierai de la vie.

- Je lêespère, madame ; mon intention est que vous vous souveniez de cette scène, afin que vous ne me mettiez plus à lêavenir dans le cas de la renouveler.

Et en ce moment, comme le derrière de madame de Bressac se trouvait étonnamment écorché, que notre libertin, pressé par tout le sel de cette scène piquante, ne pouvait plus se contenir

- Vos fesses !Ö vos fesses !Ö madame, sêécrie-t-il ; je sens quêil est nécessaire de pousser encore les choses plus loin, et je prétends, en votre faveur, faire un effort unique. Ce cul très blanc et beaucoup plus beau que je ne lêaurais cru me détermine à une infidélitéÖ mais il faut que je le fustige avant.

Le scélérat prend les verges ; il déchire sa mère, pendant que lêon continue de le foutre ; puis, jetant les instruments de ce supplice, et sêengloutissant dans lêanus :

- Oui, en vérité, madame, lui dit-il, oui, dêhonneur, cêest un effort, cêest un pucelage. Oh ! foutre, quêil est divin, dêenculer sa mère !

Approchez, Justine, approchez, puisque je suis en train dêoutrager mon culte ! venez partagez lêoffense, faites-moi manier vos fesses.

Justine rougit ; mais comment résister à ce quêon aime ? Nêest-ce pas toujours une faveur que la pauvre fille en obtient ? Son cul mignon sêoffre aux intempérances de tous ces libertins ; tous le palpent et lêadmirent à

lêenvie. Elle est condamnée à poursuivre son opération masturbante ; il faut quêelle branle la racine de ce vit niché dans le cul maternel, et de ses doigts délicats sêéchappent enfin des torrents de sperme dans les entrailles de madame de Bressac qui sêévanouit à cette horreur.

Le jeune homme sort sans sêinquiéter de lêétat de la respectable femme quêil vient dêoutrager, et Justine sêenferme avec elle pour la consoler, sêil se peut.

Nos lecteurs imaginent facilement ici que cette conduite faisait frémir notre malheureuse héroÔne, et quêelle t,chait dêen résoudre des motifs personnels pour étouffer dans son ,me la terrible passion dont elle était travaillée ; mais lêamour est-il donc un mal dont on puisse guérir ? Tout ce quêon cherche à lui opposer nêattise que plus vivement sa flamme ; le perfide Bressac ne paraissait jamais plus aimable aux yeux de cette pauvre fille, que quand sa raison avait réuni devant elle tout ce qui devait lêengager à le haÔr.

CHAPITRE V

PROJET DêUN CRIME EX…CRABLE - EFFORTS POUR LE PR… VENIR - SOPHISMES DE CELUI qUI LE CON«OIT - PR… LIMINAIRES, EX…CUTION DE CETTE HORREUR - JUSTINE Sê…

CHAPPE

Il y avait deux ans que Justine était dans cette maison, toujours persécutée par les mêmes chagrins, toujours consolée par le même espoir, lorsque lêinf,me Bressac, se croyant à la fin s˚r dêelle, osa lui dévoiler ses perfides desseins.

On était pour lors à la campagne, et Justine seule auprès de sa maîtresse, la première femme ayant obtenu de passer lêété à Paris pour quelques affaires de son mari. Un soir, peu après que cette belle fille f˚t retirée, tout à coup Bressac frappe à la porte et la prie de le laisser un instant causer avec elle : hélas ! tous ceux que lui accordait le cruel auteur de ses maux lui paraissaient trop précieux pour quêelle os,t en refuser aucun.

Il entre, ferme avec soin la porte, et se jetant à ses côtés, dans un fauteuil :

- …coute-moi, Justine, lui dit-il, avec un peu dêembarras ; jêai des choses de la plus grave conséquence à te dire ; jure-moi que tu nêen révéleras jamais rien.

- Oh ! monsieur, pouvez-vous me croire capable dêabuser de votre confiance ?

- Tu ne sais pas ce que tu risquerais si tu venais à me prouver que je me suis trompé en te lêac≠cor≠dant.

- Le plus affreux de tous mes chagrins serait de lêavoir perdue, et je nêai pas besoin de plus grandes menaces.

- Ma chère, poursuivit Bressac, en saisissant les mains de Justine, cette mère que je déteste, eh bien ! je lêai condamnée à mortÖ et cêest toi qui dois me servirÖ

- Moi ! sêécria Justine, en reculant dêhorreurÖ Nêespérez pas. Oh !

monsieur, avez-vous pu concevoir un semblable projet ! Non, non, disposez de ma vie sêil vous la faut ; mais nêimagi≠nez jamais obtenir la complicité

du crime affreux que vous avez conçu.

- …coute, Justine, poursuivit Bressac, en la ramenant avec douceur, je me suis bien douté de tes répugnances ; mais, comme tu as de lêesprit, je me suis flatté de les vaincre, de te prouver que ce crime qui te paraît si énorme, nêest au fond quêune chose toute simple.

Deux forfaits sêoffrent ici, Justine, à tes yeux peu philosophiques : la destruction dêune créature qui nous ressemble, et le mal dont cette destruction sêaugmente, selon toi, quand cette créature nous tient dêaussi près. ¿ lêégard du crime de la destruction de son semblable, sois-en certaine, chère fille, ce crime est purement chimérique : le pouvoir de détruire nêest pas accordé à lêhomme ; il a tout au plus celui de varier des formes, mais il nêa pas celui de les anéantir. Or, toute forme est égale aux yeux de la nature ; rien ne se perd dans le creuset immense o˘

ses variations sêexécutent ; toutes les portions de matière qui y tombent en rejaillissent incessamment sous dêautres figures ; et, quels que soient nos procédés sur cela, aucun ne lêoutrage sans doute, aucun ne saurait lêoffenser. Nos destructions raniment son pouvoir ; elles entretiennent son énergie, mais aucune ne lêatténue ; elle nêest contrariée par aucune. Et quêimporte à sa main créatrice que cette masse de chair conformant aujourdêhui lêin≠di≠vi≠du bipède, se produise demain sous la forme de mille insectes différents ! Osera-t-on dire que la construction de cet animal à

deux pieds lui co˚te plus que celle du vermisseau, et quêelle doit y prendre un plus grand intérêt ? Si donc ce degré dêattachement, ou bien plutôt dêin≠dif≠férence, est le même, que peut lui faire que, par le glaive dêun homme, un autre homme soit changé en mouche ou en herbe ? quand on mêaura convaincu de la sublimité de notre espèce, quand on mêaura démontré

quêelle est tellement importante à la nature, que nécessairement ses lois sêirritent de cette transmutation, je pourrai croire alors que le meurtre est un crime ; mais quand lêétude la plus réfléchie mêaura prouvé que tout ce qui végète sur ce globe, le plus imparfait des ouvrages de la nature, est dêun égal prix à mes eux, je nêadmettrai jamais que le changement dêun de ces êtres en mille autres, puisse en rien déranger ses vues. Je me dirai : Tous les animaux, toutes les plantes croissant, se nourrissant, se détruisant, se reproduisant par les mêmes moyens, ne recevant jamais une mort réelle, mais une simple variation dans ce qui les modifie, tous, dis-je, paraissant aujourdêhui sous une forme, et quelques années après sous une autre, peuvent, au gré de lêêtre qui veut les mouvoir, changer mille et mille fois dans un jour, sans quêaucune loi de la nature en soit un instant affectée. que dis-je ! sans que ce transmutateur ait produit autre chose quêun bien, puisquêen décomposant des individus dont les bases redeviennent nécessaires à la nature, il ne fait que lui rendre, par cette action improprement appelée criminelle, lêénergie créatrice dont le prive nécessairement celui qui, par une stupide indifférence, nêose entreprendre aucun bouleversement. Cêest le seul orgueil de lêhomme qui érigea le meurtre en crime : cette vaine créature sêimaginant être la plus sublime du globe, se croyant la plus essentielle, partit de ce faux principe pour assurer que lêaction qui la détruisait ne pouvait quêêtre horrible ; mais sa vanité, sa démence ne change rien aux lois de la nature ; il nêy a point dêêtre qui nêéprouve au fond de son cúur le désir le plus véhément dêêtre défait de ceux qui le gênent, ou dont la mort peut lui être avantageuse ; et de ce désir à lêeffet, Justine, imagines-tu que la différence soit bien grande ? Or, si ces impressions nous viennent de la nature, est-il présumable quêelles lêirritent ? Nous inspirerait-elle ce qui la dégraderait ? Ah ! tranquillise-toi, chère fille : nous nêéprouvons rien qui ne lui serve. Tous les mouvements quêelle place en nous sont les organes de ses lois ; les passions de lêhomme ne sont que les moyens quelle emploie pour accélérer ses desseins. A-t-elle besoin dêindividus ; elle nous inspire lêamour : voilà des créations. Les destructions lui deviennent-elles nécessaires ; elle place dans nos cúurs la vengeance, lêavarice, la luxure, lêam≠bition : voilà des meurtres. Mais elle a toujours travaillé pour elle, et nous sommes devenus, sans nous en douter, les débiles agents de ses moindres caprices.

Tout dans lêunivers est subordonné aux lois de la nature. Si dêun côté les éléments agissent sans aucun égard aux intérêts particuliers des hommes, de même les hommes sont livrés à leurs propres jugements dans les différents chocs de la matière et peuvent employés toutes les facultés dont ils sont doués, à pourvoir à leur conservation et à leur bonheur. Comment ose-t-on dire, dêaprès cela, quêun homme qui se défait, ou de celui qui lêa outragé, ou de celui que ses passions condamnent, puisse encourir, par ce procédé, lêindignation de la nature, qui elle-même lui a suggéré ce mouvement ?

Comment peut-on dire, quêaveugle instrument des volontés de la nature, il puisse en usurper les droits ? Disons-nous quêelle sêest réservé, dêune manière spéciale, celui de disposer de la vie des hommes, et quêelle nêa pas soumis cet événement, ainsi que les autres, aux lois générales par lesquelles sa main règle lêunivers ? La vie de lêhomme, persuadons-nous le bien, dépend des mêmes lois que celle des animaux ; lêune et lêautre de ces existences sont soumises aux lois générales de la matière et du mouvement.

Or, comment ose-t-on dire que lêhomme peut disposer de la vie des bêtes et quêil ne le peut de celle de son semblable ! Comment légitimer ces sophismes autrement que par les plus absurdes raisonnements de lêamour-

propre et de lêorgueil ! Tous les animaux, abandonnés dans le monde à leur propre prudence, sont tous également, à leur tour, tantôt victimes et tantôt meurtriers ; ils ont tous également reçu de la nature le droit dêaltérer les opérations de cette nature, autant que leur facultés peuvent le leur permettre. Rien nêexisterait dans lêunivers sans lêexercice absolu de ce droit : tous les mouvements, toutes les actions des hommes changent lêordre de quelque portion de la matière, et détournent de leur cours usité

les lois générales du mouvement. En rapprochant ces conséquences, nous trouverons donc que la vie de lêhomme dépend des lois générales du mouvement et que ce nêest point outrager la nature que de troubler ou que dêaltérer ces lois générales, en quelque manière que ce puisse être. Il est donc clair que, dêaprès cela, chaque homme a le droit de disposer de la vie de son semblable et dêuser librement dêune puissance que lui a déléguée la nature. Il nêy a que les lois qui nêont pas ce privilège, et cela, pour deux excellentes raisons. La première, parce que leurs motifs ne sont pas puisés dans lêégoÔsme, la plus puissante et la plus légitime de toutes les excuses ;

la seconde, parce quêelles agissent toujours de sang-froid et de leur propre gré, au lieu que le meurtrier est toujours entraîné par ses passions, toujours lêaveugle instrument des volontés dêune nature qui le fait agir malgré lui. Dêo˘ il résulte que le spectacle de lêexé≠cu≠tion dêun criminel nêoffre à lêúil philosophique qui lêobserve, que le crime, o˘

les sots respectent la loi ; et, dans lêautre cas, que la justice, o˘ ils nêaperçoivent que le forfait et lêin≠famie.

‘ Justine ! persuade-toi donc bien que la vie du plus sublime des hommes nêest pas à la nature dêune plus grande importance que celle dêune huître, et quêelle nous est abandonnée tout de même. Si la nature sêétait réservé

le soin particulier de disposer de la vie des hommes, de manière que ce f˚t usurper son droit que dêoser en jouir comme elle, il serait aussi mal dêagir pour se conserver que pour se détruire, et lêaction que je ferais en détournant la pierre prête à écraser mon voisin, deviendrait aussi criminelle que celle que je commettrais en lui enfonçant un poignard dans le sein ; de ce moment je troublerais les lois de la nature ; de ce moment je mêarrogerais ses droits, en prolongeant au-delà du terme une vie dont sa main puissante avait marqué les limites. Un cheveu, une mouche, un insecte suffit à détruire cet être puissant, dont la vie nous parait dêune si grande importance. Y a-t-il donc une absurdité à croire que nos passions puissent de même disposer légitimement dêune chose dépendante de causes si frivoles ? Ces passions ne sont-elles pas des agents de la nature, comme lêinsecte qui tue lêhomme, ou la plante qui lêempoisonne ? et ne sont-elles pas également dirigées par les mêmes volontés de la nature ? Eh quoi ! je ne serais pas coupable en arrêtant, si jêen avais le pouvoir, le cours du Nil ou du Danube, et je le serais en détournant quelques onces de sang de leurs canaux naturels ? quelle imbécillité ! Il nêy a aucun être dans le monde qui ne tienne de la nature toute la puissance, toutes les facultés dont il jouit ; il nêen est aucun qui, par une action, quelque étendue quêelle soit, quelque irrégulière quêelle paraisse, puisse empiéter sur les plans de la nature, puisse troubler lêordre de lêunivers. Les opérations de ce scélérat sont lêou≠vrage de la nature, comme la chaîne des événements quêil croit déranger ; et quel que soit le principe qui le fasse agir, nous pouvons, par cette raison même, le regarder comme celui que la nature favorise

davantage. Rien de ce qui met nos forces en activité ne saurait outrager celle de qui nous tenons ces forces, parce quêil nêest ni présumable, ni possible, quêelle nous en ait donné au-delà de ce qui peut la servir : certes, nous nêavons s˚rement pas reçu dêelle la dose nécessaire à lui nuire. quand lêindividu que jêaurai désorganisé sera mort, les éléments qui le forment ne tiendront-ils pas toujours leur place dans lêunivers et ne seront-ils pas tout aussi utiles dans la grande machine, que lorsquêils composaient lêêtre que jêai détruit ? que cet homme soit mort ou quêil soit vivant, rien ne change dans lêunivers, rien nêen est distrait. Cêest donc un véritable blasphème que dêoser dire quêune chétive créature comme nous puisse, en quoi que ce soit, troubler lêordre du monde, ou usurper lêoffice de la nature ; cêest lui supposer un pouvoir quêil serait impossible que lui transmit cette mère commune. Lêhom≠me est isolé

dans le monde ; le fer qui le poignarde nêatteint matériellement que lui ; celui qui dirige ce fer ne trouble en rien les lois dêune société à

laquelle la victime nêétait liée que moralement. En convenant une minute, si vous le voulez, que lêobligation de faire le bien soit perpétuelle, elle doit nécessairement avoir quelque borne : le bien qui résultait pour la société de lêexistence quêil mêa plu de troubler, nêéquivalait certainement pas aux maux que je ressentais de la prolongation des jours de cet homme ; pourquoi donc allongerai-je ses jours ; quand ils sont dêune si médiocre importance pour les autres, et dêun poids si funeste pour moi ? Je vais plus loin. Si le meurtre est un mal, il lêest dans tous les cas, dans toutes les suppositions ; alors les souverains, les nations qui exposent la vie des hommes pour leurs passions ou pour leurs intérêts, toutes ces mains, en un mot, qui dirigent sur lui des glaives homicides, sont toutes également criminelles, ou toutes également innocentes. Si elles sont criminelles je puis lêêtre à leur exemple ; car la somme des passions et des intérêts dêune nation nêest que le résultat des intérêts et des passions particulières ; et il ne doit être permis à une nation de tout sacrifier à ses intérêts ou à ses passions, quêautant quêelle sera assez juste pour permettre que les individus qui la composent puissent, dans de pareils cas, faire des sacrifices égaux. Embrassons-nous la seconde branche de lêhypothèse ; toutes ces actions sont-elles innocentes ; que risquerai-je alors de mêen souiller toutes les fois

que mon plaisir ou mon intérêt lêexigeront ? et de quel úil regarderai-je lêindividu qui osera les trouver criminelles ?

Eh ! non, non, Justine, la nature ne laisse pas dans nos mains la possibilité des crimes qui troubleraient son économie. Peut-il tomber sous le sens que le plus faible ait la puissance dêof≠fen≠ser le plus fort ? que sommes-nous relativement à la matière ? Peut-elle, en nous créant, avoir placé dans nous ce qui serait capable de lui nuire ? Cette imbécile supposition sêac≠corde-t-elle avec la manière sublime et s˚re dont nous la voyons parvenir à ses fins ? Ah ! si le meurtre nêétait pas une des actions de lêhomme qui remplisse le mieux ses intentions, permettrait-elle quêil sêopér,t ? Lêhomme ne serait-il pas impassible aux coups de lêhomme ? Peut-elle sêoffenser de voir lêhomme faire à son semblable ce quêelle lui fait elle-même tous les jours ? Puisquêil est démontré quêelle ne peut se reproduire que par des destructions, nêest-ce pas agir dêaprès ses vues que de les multiplier sans cesse ? nêest-ce pas lui être agréable, que de coopérer à ses plans ? Et sous ce rapport, lêhomme qui se livrera le plus ardemment et le plus souvent au meurtre, ne sera-t-il pas celui qui la servira le mieux, puisquêil deviendra celui qui remplira le plus énergiquement des desseins quêelle manifeste à tous les instants ? La première et la plus belle qualité de la nature est le mouvement qui lêagite sans cesse ; mais ce mouvement nêest quêune suite perpétuelle de crimes ; ce nêest que par des crimes quêelle le conserve ; elle ne vit, elle ne sêentretient, elle ne se perpétue quêà force de destructions. Lêêtre qui en produira davantage, celui qui lui ressemblera le mieux, celui qui sera le plus parfait, sera donc infailliblement celui dont lêagitation la plus active deviendra la cause dêun plus grand nombre de crimes ; celui qui, sans aucun effroi, sans aucune retenue, sacrifiera indistinctement tout ce que son intérêt ou ses passions pourront lui présenter de victimes, de quelque genre ou de quelque nature que ce puisse être. Tandis, je le répète, que lêêtre inactif ou indolent, cêest-à-dire lêêtre vertueux, doit être à ses regards le moins parfait sans doute, puisquêil ne tend quêà

lêapathie, quêà la tranquillité, qui replongerait incessamment tout dans le chaos, si son ascendant lêemportait. Il faut que lêéquilibre se conserve : il ne peut être que par des crimes. Les crimes servent donc la nature.

Sêils la servent, si elle les exige, si elle les désire, peuvent-ils lêoffenser ? Et qui peut lêêtre, si elle ne lêest pas ?

Mais la créature que je détruis est ma mère. Cêest donc sous ce second rapport que nous allons examiner le meurtre.

On ne saurait douter assurément que la volupté attendue par la mère, dans lêacte conjugal, ne soit lêunique motif qui lêy détermine. Ce fait établi, je demande par oˇ la reconnaissance peut naître dans le cúur du fruit de cet acte égoÔste. La mère, en sêy livrant, a-t-elle alors travaillé pour elle ou pour son enfant ? Je ne crois pas quêune telle chose puisse se mettre en question. Cependant lêenfant naît ; la mère le nourrit. Sera-ce dans cette seconde opération que nous découvrirons le motif du sentiment de reconnaissance que nous cherchons ? Assurément non. Si la mère rend ce service à son enfant, ne doutons point quêelle nêy soit entraînée par le sentiment naturel qui la porte à se dégager dêune sécrétion, qui, sans cela, pourrait lui devenir dangereuse ; elle imite les femelles des bêtes que le lait tuerait comme elle, si, comme elles, ce procédé ne lêen dégageait aussitôt. Or, les unes et les autres peuvent-elles sêen dégager autrement quêen le laissant sucer à lêanimal qui le désire, et quêun autre mouvement naturel rapproche également du sein ? Ainsi, ce nêest point un service que la mère rend à lêenfant quand elle le nourrit ; cêest, au contraire, celui-ci qui en rend un très grand à sa mère, obligée sans cela dêavoir recours à des moyens artificiels, qui la plongeraient bientôt au cercueil. Voici donc lêenfant né et nourri, sans que nous ayons encore découvert, ni dans lêune ni dans lêau≠tre de ces opérations, aucun motif de reconnaissance envers celle qui lui donna le jour, et qui le lui conserve.

Me parlerez-vous des soins qui suivent ceux de lêenfance ? Ah ! nêy voyez dêau≠tres motifs que ceux de lêorgueil de la mère. Ici la nature muette ne lui commande pas plus quêelle ne le fait aux autres femelles animales. Au-delà des soins nécessaires à la vie de lêen≠fant, et la santé de la mère, mécanisme qui nêest pas plus extraordinaire que celui du mariage de la vigne à lêormeau ; au-delà de ces soins, dis-je, la nature ne dicte plus rien, et la mère peut abandonner lêenfant. Il sêélèvera et se fortifiera sans elle ; ses secours sont absolument superflus : ceux des animaux souffrent-ils dès

quêils ont quitté le téton ? Cêest par habitude, par vanité ; que les femmes prolongent ces soins ; et, loin dêêtre utiles à

lêenfant, ils affaiblissent son instinct, ils le dégradent, ils lui font perdre son énergie ; on dirait quêil a toujours besoin dêêtre conduit. Je vous demande maintenant si, parce que la mère continue de prendre des soins dont lêenfant peut se passer, et qui ne sont avantageux quêà elle, cet enfant doit se tenir engagé par la reconnaissance. quoi ! je devrais quelque chose à quelquêun, parce que ce quelquêun a fait pour moi ce dont je puis me passer à merveille, et ce dont lui seul a besoin ? Vous conviendrez quêune telle façon de penser serait une affreuse extravagance.

Voilà donc lêenfant parvenu à lê,ge de puberté, sans que nous ayons encore aperçu dans lui le plus léger motif de gratitude pour sa mère ; que résultera-t-il de ses réflexions, sêil en fait alors ? Ose-t-on le dire : de lêéloignement, de la haine pour celle qui lui a donné le jour. Elle lui a transmis ses infirmités, les mauvaises qualités de son sang, ses vices, une existence, enfin, quêil nêa reçue que pour être malheureux. Y a-t-il là, je vous le demande, de très grands motifs de reconnaissance, et nêen voyez-vous pas bien plutôt de la plus forte antipathie ? Il est donc clair que dans toutes les occasions de sa vie, oˇ lêenfant sera le maître de disposer des jours de sa mère, il le pourra sans le plus petit scrupule, il le devra même décidément, parce quêil ne peut que détester une telle femme ; que la vengeance est le fruit de la haine, et le meurtre, le moyen de la vengeance. quêil immole donc sans pitié cet individu auquel il sêima≠gine à tort devoir autant dêobligations ; quêil déchire, sans aucun égard, ce sein qui lêa nourri ; il ne fera pas un mal plus grand que celui quêil commettrait avec une autre créature, et plus léger, sans doute, sêil nêa pas avec cette autre créature autant de raisons de haine et dêéloigne≠ment quêavec celle-ci. Les animaux marchandent-ils autant les êtres dont ils tiennent la vie ? Ils en jouissent, ils les immolent ; et la nature ne dit mot. Mesurez tous les autres prétendus devoirs de lêhomme à

celui-là ; toisez-les tous à ces réflexions ; et prononcez ensuite sur vos prétendus devoirs envers votre père, votre femme, votre époux, vos enfants, etc. Une fois bien pénétré de cette philosophie, vous verrez que vous êtes seul dans lêunivers ; que tous les liens chimériques que vous vous êtes

forgés sont lêouvrage des hommes, qui, naturellement nés faibles, cherchent à sêétayer de ces liens. Un fils croit avoir besoin de son père ; le père, à son tour, sêimagine avoir besoin de son fils ; voilà le ciment de ces prétendus liens, de ces devoirs sacrés ; mais je défie quêon les trouve dans la nature. Laisse donc là tes préjugés, Justine, et sers-moi ; ta fortune est faite.

- Oh ! monsieur, répondit cette pauvre fille tout effrayée, cette indifférence que vous supposez dans la nature, nêest encore ici que le résultat des sophismes de votre esprit. …coutez plutôt votre cúur, et vous entendrez comme il condamnera tous ces faux arguments du vice et du libertinage ; ce cúur, au tribunal duquel je vous renvoie, nêest-il donc pas le sanctuaire oˇ cette nature que vous outragez, veut quêon lêécoute et quêon le respecte ? Si elle y grave la plus forte horreur pour le crime que vous méditez, mêaccorderez-vous quêil est condamnable ? Les passions, je le sais, vous aveuglent à présent ; mais aussitôt quêelles se tairont, à quel point le remords vous rendra malheureux : plus est active votre sensibilité, plus lêaiguillon du repentir vous tourmentera. Oh ! monsieur, conservez, respectez les jours de cette tendre et précieuse amie ; ne la sacrifiez point, vous en péririez de désespoir. Chaque jour, à chaque instant, vous la verriez devant vos yeux, cette mère chérie quêaurait plongée dans le tombeau votre aveugle fureur ; vous entendriez sa voix plaintive, prononcer encore ces doux noms qui faisaient la joie de votre enfance ; elle apparaîtrait dans vos veilles, elle vous tourmenterait dans vos songes, elle ouvrirait de ses doigts sanglants les blessures dont vous lêauriez déchirée. Pas un moment fortuné dès lors ne luirait pour vous sur la terre ; tous vos plaisirs seraient souillés, toutes vos idées se troubleraient ; une main céleste, dont vous méconnaissez le pouvoir, vengerait les jours que vous auriez détruits, en empoisonnant tous les vôtres. Et, sans avoir joui de vos forfaits, vous péririez du regret mortel dêavoir osé les accomplir.

Justine était en larmes en prononçant ces derniers mots ; elle était à

genoux aux pieds de cet homme féroce, qui lêécoutait avec un air mêlé de rage et de mépris ; elle le suppliait, par tout ce quêil pouvait avoir de plus sacré, dêoublier un projet inf,me quêelle lui jurait de cacher toute sa vie. Mais elle ne connaissait pas le monstre auquel elle avait affaire ; elle ne savait pas, lêinnocente créature, à quel point les passions étayent et

fortifient le crime dans une ,me telle que celle de Bressac ; elle ignorait que tout ce que la vertu, la sensibilité peuvent inspirer dans pareille circonstance, devient, dans le cúur du scélérat, comme autant dêaiguillons dont les piq˚res acérées déterminent lêhorreur projetée avec encore plus de violence. Le véritable libertin aime jusquêau déshonneur, jusquêaux flétrissures, jusquêaux reproches que lui méritent ses exécrables procédés ; ce sont des jouissances pour son ,me perverse. Nêen a-t-on pas vu qui aimaient jusquêaux supplices que la vengeance humaine leur préparait ? qui les subissaient avec joie ? qui regardaient lêéchafaud comme un trône de gloire, o˘ ils eussent été bien f,chés de ne pas périr avec le même courage qui les avait animés dans lêexécrable exercice de leurs forfaits et de leurs attentats ? Voilà lêhomme au dernier degré de la corruption réfléchie ; voilà Bressac. Il se lève froidement.

- Je vois bien, dit-il à Justine, que je mêétais trompé ; jêen suis plus f

,ché pour vous que pour moi ; nêimporte, je trouverai dêautres moyens, et vous aurez beaucoup perdu sans que votre maîtresse y ait rien gagné.

Une telle menace changea toutes les idées de Justine. En nêacceptant pas le crime quêon lui proposait, elle risquait beaucoup pour son compte, et sa maîtresse périssait infailliblement ; en consentant à la complicité, elle se mettait à couvert du courroux de Bressac, et sauvait certainement la marquise. Cette réflexion, qui fut en elle lêouvrage dêun instant, la détermine à tout accepter ; mais, comme un retour si prompt lêe˚t infailliblement fait soupçonner de fraude, elle ménagea quelque temps sa défaite, et mit Bressac dans le cas de lui répéter souvent ses maximes.

Insensiblement, elle eut lêair de ne plus savoir que répondre. Bressac la croit convertie ; il se précipite dans ses bras. quelle jouissance pour Justine, si ce mouvement e˚t eu la sagesse pour cause !Ö Mais il nêétait plus temps ; lêhorrible conduite de cet homme, ses desseins parricides, avaient anéanti tous les sentiments conçus par le faible cúur de cette pauvre fille ; et maintenant, calme, elle ne voyait plus dans lêancienne idole de son cúur quêun scélérat indigne dêy régner, même un seul instant.

- Tu es la première femme que jêembrasse, lui dit Bressac en la pressant avec ardeur ; tu es délicieuse, mon enfant ; un rayon de philosophie a donc

pénétré ton esprit ? Est-il possible que cette tête charmante soit si longtemps restée dans dêaffreux préjugés !Ö ‘ Justine ! le flambeau de la raison dissipe donc les ténèbres o˘ la superstition te plongeait ; tu vois clair, tu conçois le néant des crimes, et les devoirs sacrés de lêintérêt personnel lêemportent à la fin sur les frivoles considérations de la vertu ; viens, tu es un ange, je ne sais à quoi il tient que tu ne me fasses à lêinstant changer de go˚t.

Effectivement, Bressac, animé bien plus par la certitude actuelle de son projet que par les attraits de Justine, la jette à plat ventre sur un lit, la trousse jusquêau-dessus des reins, malgré ses défenses, et dit :

- Oui, foutre, voilà le plus beau cul du monde, mais malheureusement un con se trouve làÖ quel obstacle invincible !Ö

Et la recouvrant :

- Viens, Justine, convenons de nos faits ; en têécoutant, lêillusion se soutient, elle se détruit quand je te vois.

Et, continuant de bander, dêobliger même Justine à presser son vitÖ à le ballotter dans ses jolis doigts :

- Ma courageuse amie, lui dit-il, tu empoisonneras donc ma mère ; je puis y compter. Tiens, voilà le venin subtil que tu jetteras dans lêeau de tilleul quêelle prend chaque matin pour sa santé ; il est infaillible, et nêa nul go˚t ; jêen ai fait mille expériencesÖ

- Mille, monsieur !

- Oh ! oui, Justine ; je me sers souvent de ces moyens-là, ou pour me débarrasser de ceux qui me gênent, ou par unique lubricité. Je trouve quêil est délicieux dêêtre traîtreusement ainsi le maître de la vie des autres ; et jêai bien souvent fait des proscriptions, dans la seule vue dêa≠muser ma tête. Tu agiras donc, JustineÖ oui, tu agiras ; je te garantis toutes les suites, et je te donne pour récompense, un contrat pour deux mille écus de rente le jour même de lêexécu≠tion.

Ces promesses furent signées sans expression de motifs. Bressac sonne ; un beau giton paraît.

- que voulez-vous, monsieur ?

- Votre cul, mon enfant, Justine, déculottez-le, branlez mon vit, et conduisez-le au trou.

Bressac, servi comme il le désire, fout son homme, et décharge en fureur.

- ‘ Justine ! dit-il en se retirant, ce nêest quêà toi quêest d˚ cet hommage. Tes autels ne pouvaient le recevoir, tu le sais ; mais ton acquiescement au forfait désiré a seul allumé lêen≠cens ; il nêa donc br˚lé

que pour toi.

Il arriva, sur ces entrefaites, quelque chose de trop singulierÖ de trop capable de dévoiler lê,me atroce du monstre dont nous entretenons nos lecteurs, pour ne pas interrompre une minute le récit quêils attendent de lêaventure o˘ sa scélératesse vient dêengager notre héroÔne.

Le surlendemain du pacte criminel dont nous venons de parler, Bressac apprit quêun oncle, sur la succession duquel il ne comptait nullement, venait de lui laisser cinquante mille écus de rente. Oh ciel ! se dit Justine en apprenant cette nouvelle, est-ce donc ainsi que la main de lê tre suprême punit le complot du forfait ?Ö

Et, se repentant bientôt de ce blasphème envers la Providence, elle se jette à genoux, implore son pardon, et se flatte que cet événement inattendu va du moins changer les projets de Bressac. quelle est son erreur !

- Oh ! ma chère Justine, sêécria-t-il, en accourant le même soir dans sa chambre, comme les prospérités pleuvent sur moi ! Je te lêai dit souvent, lêidée dêun crime ou son exécution sont les plus s˚rs moyens dêattirer le bonheur ; il nêen est plus que pour les scélérats.

- Eh quoi ! monsieur, répondit Justine, cette fortune sur laquelle vous ne comptiez pasÖ la main qui vous la donneÖ oui, monsieur, madame mêa

tout dit : sans elle votre oncle disposait ailleurs de son bien. Vous le savez il ne vous aimait pas ; ce nêest quêà madame votre mère que vous devez cette dernière disposition ; elle seule lêa contraint à la signerÖ et votre ingratitudeÖ

- Tu me fais rire, interrompt Bressac. que signifie donc cette reconnaissance que tu mêim≠poses ? en vérité rien nêest aussi plaisant. Eh quoi ! tu ne comprendras jamais, Justine, quêon ne doit rien au bienfaiteur, puisquêil sêest satisfait en obligeant ; et pourquoi donc faut-il que je récompense un individu quelconque du plaisir quêil lui a plu de se faire à lui-même ? Et je différerais mes desseins pour rendre gr,ces à Mme de Bressac ? et jêattendrais le reste de ma fortune pour remercier Mme de Bressac du grand service quêelle mêa rendu !Ö Oh ! Justine, que tu me connais mal ! Faut-il têen dire plus : cette nouvelle mort est mon ouvrage ; jêessayai sur le frère le poison dont je veux trancher les jours de la súurÖ Ose à présent exiger des délaisÖ Eh ! non, non, Justine, h

,tons-nous, loin de différer, demain, après-demain au plus tard, il me tarde déjà de compter un quartier de tes rentes, de te mettre en possession de lêacte qui te les assure. Justine frémit, mais cacha son trouble, et vit quêavec un tel homme il était sage de reprendre ses résolutions de la veille. Il lui restait la voie de la dénonciation ; mais rien au monde nêaurait déterminé la sensible Justine à des moyens qui nêempêchent une première horreur quêen en commettant une seconde. Elle se détermina donc à

prévenir sa maîtresse ; de tous les partis possibles, celui-là parut le meilleur ; elle sêy livra.

- Madame, lui dit-elle, le lendemain de sa dernière entrevue avec le jeune comte, jêai quelque chose de la plus grande importance à vous révéler.

Mais, à quel point que cela vous intéresse, je suis décidée au silence, si vous ne me donnez votre parole avant, de ne témoigner aucun ressentiment à

votre fils ; vous agirez, madame, vous prendrez les meilleurs moyens, mais vous ne direz mot. Daignez me le promettre, ou je me tais.

Mme de Bressac, qui crut quêil ne sêagissait ici que de quelque extravagance ordinaire à son fils, sêengagea par le serment quêexigeait Justine, et celle-ci révéla tout.

- Lêinf,me ! sêécria cette malheureuse mère, quêai-je jamais fait que pour son bien ! Ah ! Justine, Justine, prouve-moi la vérité de ce projet ; mets-moi dans la situation de nêen pouvoir douter ; jêai besoin de tout ce qui peut achever dêéteindre en moi les sentiments que mon cúur aveugle ose encore garder de ce monstre.

Et alors Justine montra le paquet : il était difficile dêétablir une meilleure preuve. Mme de Bressac, qui désirait toujours lêillusion, voulut faire des essais ; on en fit avaler sur-le-champ une légère dose à un chien, qui mourut au bout de deux heures, dans dêeffroyables convulsions.

Mme de Bressac ne pouvant plus douter, prit un parti ; elle ordonna à

Justine de lui donner le reste du poison, et écrivit sur-le-champ à M. de Sonzeval, son parent, de se rendre en secret chez le ministre, dêy développer lêatrocité dêun fils dont elle était à la veille de devenir victime, de se munir dêune lettre de cachet, et dêaccourir à sa terre la délivrer, le plus tôt possible, du monstre qui complotait aussi cruellement contre ses jours.

Mais cet abominable crime devait se consommer ; il fallait encore cette fois-ci que, par une inconcevable permission du ciel, la vertu céd,t aux efforts de la scélératesse. Lêanimal sur lequel on avait opéré découvrit tout. Bressac lêentendit hurler ; il demanda ce quêon lui avait fait. Ceux auxquels il sêadressait, ignorant tout, ne répondirent rien de positif. De ce moment, ses soupçons sêaccrurent ; il ne dit mot, mais il se troubla.

Justine fit part de cet état à la marquise, qui sêen inquiéta davantage, sans pouvoir néanmoins imaginer autre chose que de presser le courrier, et de mieux cacher encore, sêil était possible, lêobjet de sa mission. Elle dit à son fils quêelle envoyait en diligence à Paris, prier M. de Sonzeval de se mettre à la tête de la succession de lêoncle dont on venait dêhériter, parce que, si personne ne paraissait sur-le-champ, il y aurait des procès à craindre. Elle ajouta quêelle engageait ce parent à venir lui rendre compte de la

négociation, afin quêelle se décid,t à partir elle-même avec son fils, si lêaf≠faire lêexigeait.

Mais Bressac, trop bon physionomiste pour ne pas démêler lêembarras qui régnait sur le visage de sa mère, pour ne pas observer un peu de confusion sur celui de Justine, se paya de tout, et ne crut rien. Sous le prétexte dêune chasse, il sêéloigne du ch,teau ; il attend le courrier dans un lieu o˘ il doit nécessairement passer. Cet homme, bien plus à lui quêà sa mère, ne fait aucune difficulté de lui remettre ses dépêches ; et Bressac, convaincu de la trahison de Justine, donne cent louis au courrier, avec ordre de ne jamais reparaître chez sa mère. Il revient, la rage dans le cúur ; renvoie tous les domestiques à Paris, et ne garde au ch,teau que Jasmin, Joseph et Justine. ¿ la fureur qui régnait dans les yeux de ce scélérat, notre malheureuse orpheline pressentit bientôt tous les malheurs dont sa maîtresse et elle allaient être accablées. Cependant, Bressac ne perd point de temps. Les portes se ferment, tout se barricade, des gardes-chasse interdisent lêentrée à tout le monde.

- Un grand crime vient de se commettre, dit Bressac ; il faut que jêen démêle les auteursÖ Vous saurez tout, mes amis, quand jêaurai trouvé le coupable ; je ne garde à lêintérieur que les témoins avec celui que je soupçonneÖ

Hélas ! il nêétait pas commis, ce crime atroce ; mais le scélérat allait le consommer, il allaitÖ Nous frémissons de la nécessité de transmettre ces faits odieux ; mais nous avons promis dêêtre exact, et nous le devons, aux dépens même de notre pudeur.

- Exécrable créature, dit le jeune homme en abordant Justine, tu mêas trahi ; mais tu têenve≠lop≠peras toi-même dans les pièges que tu me préparais. Pourquoi me promettais-tu le service que je te demandais, dès que tu nêavais dessein que de me tromper ? et comment as-tu imaginé de servir la vertu en risquant la liberté, la vie peut-être de celui auquel tu devais le bonheur ? Nécessairement placée entre deux crimes, pourquoi as-tu choisi le plus abominable ? Il fallait refuser, putain ! oui, refuser, et ne pas accepter pour me trahir.

Alors Bressac dit à Justine tout ce quêil avait fait pour surprendre les dépêches de la marquise, et comment était né le soupçon qui lêavait engagé

à les détourner.

- quêas-tu fait, par ta fausseté, imbécile créature ? continue Bressac ; tu as risqué tes jours, sans sauver ceux de ta maîtresse ; car elle mourra de même, et ce sera sous tes yeux ; tu la suivras. Je te convaincrai, Justine, que la route de la vertu nêest pas constamment la meilleure, et quêil y a des circonstances dans le monde oˇ la complicité du crime est préférable à

sa délation.

Bressac revole de là chez sa mère.

- Votre arrêt est porté, madame, lui dit ce monstre, il faut le subir.

Peut-être auriez-vous mieux fait, connaissant mes desseins et ma haine pour vous, dêavaler tout simplement le breuvage : en évitant une mort douce, vous vous en êtes préparé une cruelle. Allons, madame, plus de délai.

- Barbare, de quoi mêaccuses-tu ?

- Lisez votre lettre.

- Dès que tu conspirais contre mes jours, ne devais-je me défendre de toi ?

- Non, tu nêes plus quêun être inutile sur la terre ; tes jours mêappartiennent, et les miens sont sacrés.

- Oh ! scélérat, la passion têaveugle.

- Socrate avala sans résistance le poison qui lui est présenté ; on têen a offert de ma part, pourquoi ne lêas-tu pas pris ?

- Oh ! mon cher fils, comment peux-tu traiter avec tant de rigueur celle qui têa porté dans son sein ?

- Ce service est nul pour moi ; tu ne mêavais pas pour objet en travaillant à mon existence ; et le résultat dêun procédé qui nêa satisfait quêun con, ne saurait avoir nul mérite à mes yeux. Suis-moi, suis-moi, et ne raisonnons plus.

¿ ces mots, il la saisit, lêentraîne par les cheveux jusque dans un petit jardin planté de cyprès et entouré de hauts murs, asile impénétrable, et dans lequel, avec lêobscurité des tombeaux, régnait le silence affreux de la mort. Là, Justine, conduite par Jasmin et Joseph, attendait, en tremblant, le sort qui lui était réservé. Les premiers objets qui sêoffrent aux yeux de Mme de Bressac, sont, dêun côté, un large trou, préparé pour la recevoir ; de lêautre, quatre dogues monstrueux, écumant de rage, et quêon laissait je˚ner, à cette intention, depuis la découverte du malheureux secret. Parvenu dans ce lieu dêhorreur, Bressac lui-même trousse sa mère ; ses mains impures se portent avec lascivité sur les chastes attraits de cette respectable femme. Le sein qui lêallaita excite sa fureur ; il le pétrit dans ses doigts matricides.

- Apporte, dit-il à lêun de ses dogues, en lui désignant un téton ; le chien sêélance, et ses dents, imprégnées de cette chair blanche et délicate, en font aussitôt jaillir le sang. Ici, reprend Bressac, en pinçant la motte et lêoffrant au m,tin ; nouvelle morsure. Ils la déchireront, ils la dévoreront, je lêespère, continue le monstre ; attachons et voyons lêeffet.

- quoi ! tu nêencules pas, dit Jasmin ; mets-lui donc ton vit dans le cul ; je lui ferai mordre les fesses, pendant que tu la sodomiseras.

- La bonne idée, dit Bressac.

Et le drôle sêexécute. Il encule sa mère, pendant que Jasmin, prenant des pincées sur le milieu des fesses, les offre alternativement au chien, qui les dévore aussitôt quêil les voit.

- Fais-lui déchirer encore les tétons pendant que je fous, dit Bressac au mignon, et que Joseph mêen≠cule, en maniant Justine.

quel spectacle ! …loigné de la vue des hommes, toi seul pouvais le voir, oh ! Grand Dieu ! Et tu ne tonnas point ! et ta foudre impuissante demeura

suspendue ! ton insouciance sur les crimes des hommes est donc vraie, puisque ta colère était nulle en voyant consommer celui-là !

- Retirons-nous, je déchargerais, dit lêinf‚me, au bout dêune courte carrière, et lions cette garce à des arbres.

Il la dépouille, et lêy attache lui-même, par le moyen dêune corde qui, prenant le long de ses reins, lui laisse les bras libres, et la possibilité

dêavancer et de reculer dans un espace dêen≠viron six pieds.

- Les belles fesses, dit le scélérat, en retouchant le cul, déjà tout en sang, de sa malheureuse mère ! les superbes chairs ! lêexcellent déjeuner pour mes chiens ! Ah ! garce, ce sont des chiens qui mêont découvert, ce seront des chiens qui te puniront.

Et, à la manière brutale dont il manie les cuisses, le sein et toutes les parties charnues de sa mère, il semble que ses mains meurtrières voudraient le disputer de rage à la dent acérée de ses dogues.

- Allons, Jasmin, pique ces animaux ; toi, Joseph, encule Justine ; nous la ferons dévorer après. Il faut que cette fidèle domestique périsse de la même mort que sa chère maîtresse ; il faut quêun même tombeau les réunisseÖ

Tu vois comme il est profond, je lêai fait creuser à dessein.

Et la tremblante Justine pleurait, demandait gr‚ce, et nêobtenait de ses bourreaux que des mépris et des éclats de rire.

Les chiens, enfin, environnent la malheureuse Bressac ; excités par Jasmin, ils se jettent à la fois sur le corps sans défense de cette mère infortunée et la dévorent à belles dents. Elle a beau les repousser, elle a beau multiplier ses efforts pour éviter leurs dents cruelles, tous ses mouvements ne servent quêà les animer davantage ; et des ruisseaux de sang inondent le gazon. Bressac encule Jasmin, pendant que Joseph sodomise Justine ; il se repaît des exécrations quêil fait exécuter. Les cris de notre pauvre orpheline se mêlent à ceux de sa maîtresse ; peu faite au traitement quêelle endure, il faut toutes les forces de Joseph pour lêy contenir. Ce duo de gémissements,

de cris, détermine bientôt lêextase du jeune homme ; il fout, il excite les chiens, il encourage Joseph. Sa mère est prête dêexpirer, Justine sêévanouit ; et lêextase la plus délicieuse vient combler la scélératesse du génie le plus extraordinaire quêait encore créé la nature.

- Allons, dit Bressac, ramenons ces dindes ; il faut achever lêune et déterminer le sort de lêautre.

On ramène Mme de Bressac dans son appartement ; on la jette sur son lit. Et son indigne fils, voyant quêelle vit encore, arme dêun poignard la main de Justine, lui saisit le bras qui tient le fer, le conduit, en dépit de toutes les résistances de cette malheureuse, dans le cúur de la triste Bressac, qui expire en demandant à Dieu la gr,ce de son fils.

- Tu vois le meurtre que tu viens de commettre, dit le barbare Bressac à

Justine, presque sans connaissance, et mouillée du sang de sa maîtresse : tu le vois, peut-il exister au monde une plus effrayante action ? Tu en seras punie, il le faut, tu seras rouée vive, tu seras br˚lée.

Et la poussant dans une chambre voisine, il lêy enferme, en plaçant le poignard tout sanglant auprès dêelle. Il ouvre ensuite le ch,teau, joue la douleur et les larmes, dit quêun monstre vient dêas≠sas≠siner sa mère, quêil a trouvé lêarme dans la chambre de cette scélérate, quêil lêy tient enfermée, et quêil réclame avec diligence tous les secours de la justice.

Mais un Dieu protecteur sauve ici lêinnocence. La mesure nêétait pas remplie, et cêétait par dêau≠tres épreuves que la malheureuse Justine devait accomplir ses destins. Bressac, égaré, croit avoir bien fermé la porte ; elle ne lêest pas. Justine profite du moment o˘ tout ce train est dans la cour du ch,teau ; elle sort rapidement, sêévade par les jardins, trouve la porte du parc entrouverte ; et la voilà dans la forêt.

Entièrement livrée à sa douleur, Justine se jette au pied dêun arbre, et là, lui donnant le plus libre cours, elle fait retentir le bois de ses gémissements ; elle presse la terre de son malheureux corps, elle arrose lêherbe de ses larmes.

- ‘ mon Dieu ! sêécrie-t-elle, vous lêavez voulu ; il était écrit dans vos décrets éternels que lêin≠no≠cence devint la proie du coupable ; disposez de moi, Seigneur ; je suis encore bien loin des maux que vous avez soufferts pour nous. Puissent ceux que jêendure en vous adorant, me rendre digne un jour des récompenses que vous promettez au faible, quand il vous a pour objet dans ses tribulations, et quêil vous glorifie dans ses peines.

La nuit tombait : Justine nêose aller plus loin. Elle craint, en évitant un danger, de tomber dans un autre. Elle jette les yeux autour dêelle ; elle aperçoit le fatal buisson o˘ elle avait couché deux ans auparavant, dans une situation tout aussi malheureuse ; elle sêy traîne ; et, sêétant mise à

la même place, accablée dêinquiétude et de chagrins, elle y passe la plus cruelle nuit quêil soit possible dêexprimer.

Cependant, à peine le jour parut-il, que son inquiétude redoubla. que de dangers nêy avait-il pas pour elle, en se trouvant encore dans la dépendance du ch,teau de Bressac ! Elle se lève ; elle fuit à grands pas, elle quitte la forêt, et, résolue de gagner, à tout hasard, la première habitation qui sêoffrirait à elle, elle entre dans le bourg de Saint-Marcel, éloigné de Paris dêen≠viron cinq lieues. Une superbe maison se présente à lêentrée du village. Elle sêinforme : on lui dit que cêest une célèbre école, o˘ les enfants des deux sexes viennent de plus de vingt lieues recevoir la meilleure éducation ; o˘ le maître, homme très instruit dans toutes les sciences, et principalement dans celles de la médecine et celles de la chirurgie, donne lui-même à ses élèves, et tous les secours que le physique exige, et toute lêéducation la plus soignée.

- Entrez, dit à Justine la personne qui lêinstruisait ; si, comme je le suppose, vous cherchez une place, il y en a toujours de vacantes dans cette maison. M. Rodin, le maître du logis, se fera, jêen suis s˚r, le plus grand plaisir de vous être utile ; cêest un parfait honnête homme, extrêmement aimé dans Saint-Marcel, et qui jouit de la considération générale.

Justine ne balance point ; elle frappe. Et ce quêelle vit, ce quêelle entendit, ce quêelle fit dans cette nouvelle maison, fera la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE VI

CE qUE CêEST qUE LE NOUVEL ASILE OFFERT A NOTRE INFORTUN…E - SORTE

DêHOSPITALIT… qUêELLE RE«OIT - AVENTURE …POUVANTABLE

Notre héroÔne avait dix-sept ans lorsquêelle se présenta chez M. Rodin, maître de la pension de Saint-Marcel. Ses attraits, mieux développés, offraient encore plus de charmes ; toute sa personne avait, malgré ses chagrins, acquis un genre de perfection qui la rendait vraiment une des plus jolies filles quêil f˚t possible de voir.

- Mademoiselle, lui dit Rodin, en la recevant très honnêtement, vous me trompez sans doute, en vous présentant à moi comme domestique ; ce nêest ni avec une aussi jolie taille, ni avec une peau aussi belle, des yeux aussi brillants, des cheveux si superbes, une manière de sêex≠primer aussi pure, ce nêest pas, sans doute, avec toutes ces gr‚ces que lêon se trouve réduite à servir. Si bien traitée par la nature, vous ne sauriez être la victime du sort ; et je dois bien plutôt attendre des ordres de vous, quêil ne mêappartient de vous en donner.

- Oh ! monsieur, à quel degré pourtant je dois me plaindre de la fortune !

- Eh bien, cêest une injustice ; nous la réparerons, mademoiselle ; et, là-dessus, Justine encouragée, raconta ses malheurs à Rodin.

- Voilà qui est affreux, dit lêadroit imposteur ; ce M. de Bressac est un monstre, connu depuis longtemps par ses excessives débauches, et je vous regarde comme très heureuse dêêtre sortie de ses mains. Mais, belle Justine, je persiste à vous dire que vous nêêtes pas créée pour servir : celle aux genoux de qui devrait être lêunivers, celle qui pourrait lêenchaîner par ses yeux, ne doit exister que pour être libre. Jêai une fille qui vient dêatteindre sa quatorzième année, elle sera trop heureuse dêavoir une société comme la vôtre ; vous mangerez avec nous ; vous partagerez nos peines pour cette classe intéressante de lêhumanité, que la France entière daigne confier à mes soins attentifs ; comme nous, vous contribuerez à lêúuvre méritoire de

cultiver les talents de la jeunesse ; et, comme nous, vous travaillerez à la perfection de ses múurs.

…tait-il au monde un rôle plus analogue au caractère doux, pieux et sensible de notre intéressante orpheline ? en était-il un qui dut lui convenir davantage ? Des larmes coulèrent de ses yeux ; elle pressa la main de son bienfaiteur, la couvrit des baisers de sa reconnaissance. Mais lêadroit Rodin se soustrait à des témoignages quêil sent bien mériter aussi peu. On fait venir Rosalie ; Justine lui est présentée ; et les liens de la plus vive tendresse réunissent bientôt ces deux charmantes personnes.

Avant que dêaller plus loin, nous devons, il semble, rendre compte des premiers devoirs que Justine crut nécessaire à remplir. Elle désirait avec ardeur savoir ce qui sêétait passé au ch,teau de Bressac depuis lêépoque de sa fuite. Elle jette les yeux pour cette commission sur une jeune paysanne vive, spirituelle, qui lui promet de prendre au plus tôt sous main toutes les informations capables de lêinstruire. Malheureusement, Jeannette est soupçonnée ; on la questionne, elle se coupe, et la seule chose quêelle a la prudence de taire, est le lieu de la retraite de celle qui lêenvoie.

- Eh bien ! gardez votre secret, dit Bressac ; mais, en quelque lieu que soit cette coquine, remettez-lui cette lettre, et dites-lui de prendre garde à elle.

Jeannette effrayée revient en h,te, et voici la lettre quêelle rend à

Justine :

[a] Une scélérate, capable dêavoir assassiné ma mère est bien hardie de renvoyer dans le même lieu o˘ son crime sêest exécuté ! Ce quêelle peut faire de plus sage est de cacher avec soin le lieu de sa retraite ; elle peut être s˚re quêon lêy troublera si on lêy découvre. quêelle sêabs≠tienne dêune seconde mission ; on lui déclare quêon ferait arrêter son ambassadrice. Au reste, il est bon quêelle sache que lêaffaire de la Conciergerie, quêelle a crue terminée, ne lêest point ; le décret nêa pas été purgé. On la laissait ainsi sous le glaive pour voir comment elle se conduirait, avec le projet de ne sêintéresser à elle, quêau cas elle en f˚t digne. quêelle juge donc, dêaprès lêétat o˘ elle est, de quel poids doit être en justice la seconde accusation bien plus grave qui vient dêêtre dirigée contre elle. [a]

Justine pensa sêévanouir en voyant ce billet ; elle le porte à Rodin qui la rassure ; et la chère innocente revient questionner Jeannette. En se retirant, lêadroite commissionnaire avait donné le change ; et, dans la crainte dêêtre poursuivie, elle était entrée dans Paris ; elle y avait couché et en était sortie le lendemain à la peinte du jour. Tout dêailleurs, était dans le trouble au ch,teau de Bressac ; les parents étaient là, la justice venait dêaccourir ; et le fils, qui jouait la désolation, nêaccusait que Justine du malheur arrivé. Plusieurs vols précédents, dont Bressac chargeait également la malheureuse Justine, jetaient du jour sur le second crime ; et, à moins que de lêavoir vu commettre, il devenait certain quêon ne pouvait en soupçonner dêau≠tres.

Jasmin, Joseph avaient déposé ; on les croyait ; Justine devait frémir.

Bressac devenait dêail≠leurs, au moyen de cette nouvelle succession, beaucoup plus riche quêon ne lêavait cru. Le coffre-fort, le portefeuille, le mobilier, les bijoux mettaient ce jeune homme, indépendamment des revenus, en possession de plus dêun million comptant. ¿ travers sa douleur affectée, il avait, disait-on, bien de la peine à cacher sa joie ; et les parents, convoqués pour lêexamen du cadavre, en déplorant le sort de la victime, avaient juré de la venger. Les morsures, un moment, avaient embarrassé lêartiste examinateur ; mais Bressac, en prouvant quêun chien était resté par mégarde enfermé pendant vingt-quatre heures auprès du cadavre, avant quêon e˚t eu le temps dêappeler les prêtres de Paris, avait par cet adroit mensonge dissipé la surprise du chirurgien.

- Eh bien ! dit Justine, voilà donc encore une croix que la main du ciel me présente ! Par une inconcevable fatalité du destin, je serai suspectée, accusée, peut-être même punie dêun crime dont jêai détesté jusquêà lêidée ; et celui qui me lêa fait commettre, celui qui a guidé mon bras, celui qui seul est coupable du plus inf,me matricide dont la terre ait été souillée ; celui-là, dis-je, est heureux, il est riche, il est comblé des bienfaits de la fortune ; et je nêai pas, moi, dans le monde, un seul coin o˘ je puisse me reposer en paix. tre suprême ! poursuivit-elle en larmes, je me soumets à tes desseins sur moi ; que ta volonté sêaccomplisse, je ne suis née que pour la remplirÖ

Et, pendant que lêintéressante créature fait de profondes réflexions sur la méchanceté des hommes et surtout sur celle des libertins assez dépravés pour sacrifier tout au plaisir dêéjacu≠ler leur foutre un peu plus

chaudement, nous allons donner au lecteur une idée succincte et du personnage chez lequel elle était, et des motifs de lêagréable réception quêelle avait reçue.

Rodin, maître du logis, était un homme de trente-six ans, brun, le sourcil épais, lêúil vif, lêair vigoureux, bandant fort dur, la taille haute, bien prise, lêair de la force et de la santé, mais en même temps du libertinage.

Très au-dessus de son état, Rodin, nêexerçant la chirurgie que par go˚t, et lêinstitution que par raison de luxure, possédait, indépendamment des fruits de sa profession, environ vingt mille francs de rente. Une súur belle comme un ange, et dont nous allons parler tout à lêheure, remplaçait près de lui, dans toute lêétendue du terme, lêaimable épouse que depuis près de dix ans lui avait enlevée la mort. Une très jolie gouvernante et Rosalie, sa fille, partageaient les faveurs de cet impudique. Essayons, sêil se peut, de peindre ces objets.

Célestine, súur de Rodin, ,gée de trente ans, était grande, mince, bien faite ; les yeux les plus expressifs et la physionomie la plus lubrique quêil f˚t possible de posséder ; brune très velue, le clitoris fort long, le cul coupé à la manière des hommes, peu de gorge, un tempérament excessif, beaucoup de méchanceté et de libertinage dans lêesprit ; ayant tous les go˚ts, mais principalement celui des femmes, et celui plus extraordinaire encore pour une femme, de nêai≠mer à se prêter aux hommes que de cette manière que les sots proscrivent, et dont la nature a fait si délicieusement le plus divin des écarts de lêamour.

Marthe était le nom de la gouvernante ; elle avait dix-neuf ans, une figure ronde et fraîche, de beaux yeux bleus, blanche comme un cygne, toutes les formes de la plus agréable proportion, et le plus beau cul quêil f˚t possible de voir.

Pour Rosalie, on peut dire avec vérité que cêétait une de ces filles célestes que la nature offre très rarement à lêhommage des mortels.

Atteignant à peine sa quatorzième année, Rosalie réunissait à tous des charmes les plus capables de faire sensation, une taille de nymphe, des yeux pleins du plus tendre intérêt, des traits mignons et piquants, la plus jolie

bouche, de superbes cheveux ch‚tains, tombant au bas de sa ceinture, la peau dêun éclat, une finesseÖ déjà la plus jolie gorge du monde et le plus beau culÖ ‘ divins amateurs de cette délicieuse partie ! il nêen est pas un de vous qui ne se f˚t enthousiasmé à lêaspect de ces fesses divines, pas un qui ne leur e˚t rendu le culte le plus saint ; il nêy avait peut-

être que celles de Justine au monde qui pussent leur être comparées.

M. Rodin, comme nous lêavons dit, tenait chez lui une pension des deux sexes. Il en avait obtenu le privilège du vivant de sa femme ; et sa súur remplaçant la maîtresse du logis, les choses nêavaient point changé. Les élèves de Rodin étaient nombreux et choisis. Il y avait toujours chez lui deux cents pensionnaires, moitié filles et moitié garçons ; jamais il ne les prenait au-dessous de douze ans ; ils étaient toujours renvoyés à dix-

sept. Rien nêétait joli comme les élèves quêil admettait. Si on lui en présentait un qui e˚t quelques défauts corporels ou de vilains traits, il était aussitôt rejeté sous vingt prétextes colorés de sophismes toujours indestructibles. Par ce moyen, ou le nombre de ses pensionnaires nêétait pas complet, ou ce quêil possédait était toujours charmant.

Rodin donnait lui-même les leçons aux jeunes gens ; il leur enseignait les sciences et les arts, et Célestine, sa súur, en faisait autant chez les filles ; aucun maître étranger nêentrait. Par ce moyen, tous les petits mystères lubriques de la maison, toutes les iniquités secrètes se concentraient dans lêintérieur.

Dès que Justine vit clair, son esprit pénétrant ne put sêempêcher de se livrer à bien des réflexions. ; et lêintimité quêon lui laissait avec Rosalie la mit bientôt à même de tout éclaircir avec elle. La charmante fille de Rodin ne fit dêabord que sourire aux questions de Justine ; et, ce procédé redoublant lêinquiétude de notre jeune aventurière, elle nêen pressa Rosalie de sêéclair≠cir quêavec infiniment plus dêinsistances.

- …coute, lui dit cette charmante fille, avec toute la candeur de son ‚ge et toute la naÔveté de son aimable caractère, écoute, Justine, je vais tout têapprendre ; je vois que tu es incapable de trahir les secrets que jêai à

te révéler, et je ne veux plus en avoir pour toi.

Assurément, ma chère amie, mon père, ainsi que tu lêobserves fort bien, pourrait se passer du métier quêil exerce ; et sêil tient à lêune et à

lêautre de ces professions, deux motifs que je vais te développer en sont causes. Il exerce la chirurgie par go˚t, pour le seul plaisir de faire de nouvelles découvertes ; il les a tellement multipliées, il a donné sur cette partie des ouvrages si go˚tés, quêil passe pour le plus habile homme quêil y ait maintenant en France ; il a travaillé quelques années à Paris, et cêest pour son agrément quêil sêest retiré dans cette campagne ; le véritable chirurgien de Saint-Marcel est un nommé Rombeau quêil a pris sous sa protection, et quêil associe à ses expériences. Tu veux savoir, à

présent, ce qui lêengage à tenir pension ? Le libertinage, ma chère, le seul libertinage, passion portée à lêextrême en lui. Mon père et ma tante, aussi débauchés lêun que lêautre, trouvent tous deux dans leurs écoliers m

,les ou femelles des objets que la faiblesse et la dépendance soumettent à

leur luxure ; et ils en profitent. Leurs go˚ts se ressemblent, leurs penchants sont les mêmes ; ils se servent si bien lêun et lêautre, quêil nêest pas une fille que Rodin ne donne à sa súur, et pas un garçon que celle-ci ne fournisse à son frère.

- Et les suites de cette abominable intrigue, dit Justine, établissent sans doute entre eux lêin≠ceste le plus effrayant ?

- Pl˚t au ciel quêils en restassent là ! dit Rosalie.

- Dieu ! tu mêeffraies.

- Tu sauras tout, mon ange, reprit lêaimable fille de RodinÖ oui, je têapprendrai tout. Viens, suis-moi ; nous sommes à vendredi, cêest précisément un des jours o˘ lêinstituteur corrige les coupables ; telle est la source des plaisirs de Rodin ; cêest en infligeant ces tourments quêil se délecte. Suis-moi, te dis-je, tu vas voir comment il opère. On peut tout observer du cabinet de ma chambre, voisin de ces expéditions ; rendons-

nous-y sans bruit ; et garde-toi surtout de jamais ouvrir la bouche de tout ce que je te dis et de tout ce que je te fais voir.

Il était important pour Justine de connaître les múurs du nouveau personnage qui lui offrait un asile ; elle le sentit ; et, ne voulant rien négliger de tout ce qui pouvait les lui dévoiler, elle suit les pas de Rosalie, qui la place près dêune cloison assez mal jointe pour laisser, entre les planches qui la forment, un jour suffisant à distinguer et à

entendre tout ce qui se dit et tout ce qui se fait dans la chambre voisine.

Mlle Rodin et son frère y étaient déjà. Nous allons rendre le compte le plus exact de tout ce quêils se dirent, du moment o˘ Justine put les entendre ; et, comme ils ne faisaient que dêen≠trer, vraisemblablement ils ne sêétaient pas encore dit grand-chose.

- qui fouettes-tu, mon frère ? dit la demoiselle.

- Je voudrais que ce f˚t Justine.

- Cette jolie fille têéchauffe terriblement la tête ?

- Tu lêas vu, ma súur ; je têai foutue cette nuit deux coups, et je ne déchargeais que pour elleÖ je lui crois le plus délicieux culÖ tu nêimaginerais pas le désir que jêai de le voir.

- Il me semble que cela nêest pas difficile.

- Plus que tu ne le pensesÖ de la vertu, de la religion, des préjugés : voilà tous les monstres que Jêai à combattre. Si je ne prends pas la citadelle dêassaut, je nêen serais jamais le maître.

- Oh ! pardieu, sêil ne faut que la violer, je te promets mon aide ; sois bien certain que nous en viendrons à bout, ou par séduction ou par force ; il faudra bien que la putain y passe.

- Est-ce quêelle ne têinspire rien, ma súur ?

- Elle est charmante, mais je lui crois peu de tempérament ; et je ne mêétonne point quêavec sa tournure elle échauffe plus facilement un homme quêune femme.

- Tu as raison ; mais elle mêirrite beaucoup, moiÖ Oh ! étonnamment.

Et ici Rodin leva par derrière les jupons de sa súur, et lui claqua les fesses assez fortement à plusieurs reprises.

- Branle-moi, Célestine, lui dit-il ; mets-moi en train.

Et notre homme, sêasseyant sur un fauteuil, place son vit mollet dans les mains de sa súur, qui, en deux ou trois tours de main, lui rendit bientôt toute son énergie. Pendant ce temps, Rodin, tenant toujours les jupes de sa súur relevées, exposait à ses yeux paillards les fesses de la libertine. Il les maniait, il les entrouvrait ; il était même facile de distinguer, par le genre de baisers dont il les accablait, à quel point ce trône de lêamour avait dêempire sur ses sens.

- Prends des verges, dit Rodin en se relevant, et viens têégayer sur mon cul ; il nêest point de cérémonies au monde qui me mette plus en train que celle-là. Jêai besoin dêy être ce matin ; mon imagination est très allumée et je sens que mes forces ne la soutiennent pas.

Célestine ouvre une armoire, en tire une douzaine de poignées de verges, quêelle étale sur une commode, et, choisissant la meilleure, elle vient en flageller son frère, qui se branle, qui sêexta≠sie sous les coups quêon lui porte, en sêécriant toujours à voix basse :

- Ah ! Justine, si je te tenaisÖ mais je te tiendrai, Justine, tu y passeras ; il ne sera pas dit que je têai donné lêhospitalité pour rienÖ je br˚le de voir ton cul, je le verraiÖ je le fouetterai, je le fouetterai, ce beau cul, Justine ; tu ne sais pas ce que sont mes désirs, quand le libertinage les allume.

Et Célestine, cessant un moment de flageller son frère, vint sêappuyer les mains sur les bras du fauteuil, les fesses en lêair, en le provoquant au combat ; mais Rodin, qui ne voulait quêessayer ses forces, et non les perdre, se contente de quelques claques, de deux ou trois morsures, et prie sa súur

dêaller lui chercher tour à tour les enfants de lêun et de lêautre sexe que son destin est dêexpédier.

bras

En ce moment de repos, Justine se jette dans les bras de son amie.

- Oh ! Dieu, dit-elle, as-tu donc entendu la conjuration formée contre moi ?

- Ah ! ma chère fille, sêécria Rosalie, je crains bien que tu ne têen tires pas ; tu serais la seule qui serait sortie intacte de cette maison.

- Je me sauverai, dit Justine.

- Cela est impossible, reprit Rosalie : sa profession lui donne le droit de fermer ses portes ; cette maison est comme un couvent. Une évasion, en te faisant traiter de séductrice ou de voleuse, pourrait te conduire à

Bicêtre. Prends patience, ma chère, cêest le plus court.

Et le bruit que nos deux espions entendirent les obligea de se remettre au trou. Célestine amenait avec elle une jeune fille de quatorze ans, blonde et jolie comme lêAmour. La pauvre enfant, tout en larmes, trop malheureusement au fait de ce qui lêattend nêapproche quêen gémissant de son instituteur, ; elle se jette à ses pieds ; elle implore sa gr,ce. Mais Rodin, inflexible, allume, dans cette sévérité même, les premières étincelles de son plaisir, elles jaillissent déjà de son cúur par ses regards farouches.

- Oh ! non, sêécrie-t-il, non, non, voilà trop de fois que cela vous arrive, Julie ; je me repens de mes bontés, elles nêont servi quêà vous plonger dans de nouvelles fautes ; la gravité de celle-ci, dêailleurs, pourrait-elle me permettre la clémence, à supposer que je le voulusse ?

- Gardez-vous-en, mon frère, sêécrie Célestine ; ce serait encourager cette fille au mal ; lêexemple en serait pernicieux dans la maison. Oubliez-vous donc que cette petite coquine a donné hier un billet à un garçon, en entrant dans la classe ?Ö

- Je vous proteste que non, dit la charmante Agnès en larmes ; oh ! rien nêest plus faux, monsieur, croyez-moiÖ croyez-moi, jêen suis incapable.

- Ne sois pas la dupe de ces reproches, dit promptement Rosalie à Justine ; toutes ces fautes sont imaginées à dessein de consolider ses prétextes : cette petite fille est un ange ; cêest parce quêelle lui résiste, quêil la traite avec dureté.

Et, pendant ce temps, la súur de Rodin, l,chant le cordon des jupes, les fait couler au bas des jambes, et, relevant la chemise de lêenfant autour des reins, expose aux yeux de son frère le petit corps le plus voluptueux quêil f˚t possible de voir. Le paillard, pendant ce temps-là, saisit les mains de la jeune fille, les attache à lêanneau du pilier placé à ce dessein dans le milieu de la chambre de correction, sêempare dêune poignée de verges, prise cette fois au sein dêune cuve remplie de vinaigre, o˘

elles acquièrent, par cette leçon, plus de verdeur et plus de piquant, met son vit entre les mains de sa súur qui, agenouillée devant lui, le branle, pendant quêil va opérer et se prépare à la plus rigoureuseÖ à la plus sanglante opération,

Six coups, assez légèrement appuyés, sont les préliminaires de lêorage.

Julie frémitÖ La malheureuse, elle nêa plus de défensesÖ plus dêautres que sa belle tête languissamment tournée vers son bourreauÖ de superbes cheveux en désordre, et des pleurs inondant le plus beau visage du monde, le plus doux, le plus intéressant. Rodin considère le tableau, il sêen embrase, sa bouche effleure celle de la victime ; il nêose la baiser, il nêose dévorer les pleurs dont sa férocité sêélectrise ; une de ses mains, plus hardie, parcourt les fessesÖ que de blancheur ! que de beauté ! ce sont des roses effeuillées sur des lis par la main même des gr,ces ! quel est-il donc lêêtre assez dur pour condamner aux tourments des appas si frais, si mignons ? quel monstre peut chercher le plaisir au sein des larmes et de la douleur ? Rodin contemple ; son úil égaré parcourt, ses mains osent profaner les fleurs que sa cruauté veut flétrir. Tantôt le libertin entrouvre, et tantôt il resserre ces attraits divins qui lêenchantent ; il les offre, sous toutes les formes, à son úil examinateur. Mais cêest à

ceux-là seuls quêil sêen tient ; quoique le vrai temple de lêamour soit à

sa portée, Rodin, fidèle à son culte, nêy jette pas même ses regards ; il en craint jusquêaux apparences. Si lêattitude les expose, il les déguise ; le plus léger écart troublerait son hommage, il ne veut pas quêon le distraie.

Enfin sa fureur nêa plus de bornes ; il lêexprime par des invectives ; il accable de sottises et de menaces cette pauvre petite malheureuse, tremblante sous les coups dont elle se voit prête à être déchirée. Rodin que lêon branle toujours, est aveuglé par le plaisir.

- Allons, dit-il, préparez-vous, il faut souffrir.

Et le cruel laissant, dêun bras vigoureux, tomber ses faisceaux dêaplomb sur toutes les parties qui lui sont offertes, en applique cette fois-ci vingt coups, qui changent bientôt en vermillon le tendre et divin incarnat de cette peau si fraîche. Julie pousse des cris, des pleurs coulent de ses beaux yeux, et se répandent en perles sur sa jolie gorge. Rodin nêen devient que plus furieux ; il porte brutalement ses mains sur les parties molestées, les touche, les comprime, semble les préparer à de nouveaux assauts. Rodin recommence, sa súur lêexcite.

- Tu la ménages, lui crie cette mégère.

- Eh non, non, dit Rodin, nêappuyant plus un seul coup qui ne soit précédé

dêune invective, dêune menace ou dêun reproche.

Le sang paraît. Rodin sêextasie ; il se délecte à contempler les preuves parlantes de sa férocité ; il ne peut plus se contenir ; son vit distille le foutre ; il sêapproche de lêenfant, contenue par Célestine, qui fait voir à son frère le cul quêil désire. Le bougre, en furieux, se présente à

la brèche.

- Fais-le entrer, dit-il tout bas à sa súur.

Et, du bout de la tête de lêénorme machine, il attaque légèrement le petit trognon de rose qui se présente à lui. que ne donnerait-il pas pour aller plus

avant ! mais il nêose.

Célestine le secoue de nouveau ; et le cruel, recommençant à frapper, achève dêentrouvrir, à force de cinglons, cet asile des gr,ces et de la volupté. Il ne sait plus o˘ il en est ; son ivresse est au point quêil perd lêusage de la raison. Il jure, il blasphème, il tempête. Tout ce quêil voit de charmes est traité avec la même rigueur ; les reins, les cuisses, les fesses, ce quêil peut saisir en-dessous du plus joli petit con vierge, tout se déchire, tout se flagelle en détail ; rien nêest soustrait à ses barbares coups. ¿ la violence dont sa súur le pollue, on dirait quêelle pompe une citerne. Le scélérat sêarrête cependant ; il sent lêimpossibilité

de passer outre sans risquer de perdre des forces qui lui deviennent utiles pour de nouvelles opérations.

- Rhabillez-vous, dit-il à Julie, en la détachant, et se rajustant lui-même ; et si pareille chose vous arrive encore, songez que vous nêen serez pas quitte pour si peu.

Julie sort, et rentre dans sa classe.

- Tu me branlais trop vite, dit Rodin à sa súur, peu ne sêen est fallu que je ne déchargeasse ; il ne faut faire que pelotter et me sucer de temps en temps. Elle est jolie cette petite fille, lêas-tu eue ?

- Et quelle est celle qui ne mêa point passé par les mains ?

- Mais tu ne têattendris pas quand je les fouette.

- que mêimporte le sort dêune putain qui mêa fait décharger ! je la déchirerais moi-même. Ah ! tu ne connais pas mon cúur ! il est encore plus féroce que le tien. Entre un instant dans mon cul, Rodin ; je br˚le.

Et, se remettant à la même place o˘ elle sêétait présentée avant la fustigation de Julie, elle relève ses jupes et présente ses fesses. Rodin sêy plonge sans préparation ; il la lime un demi-quart dêheure ; la coquine se branle, décharge, et, contente sans être apaisée, elle va chercher de nouvelles victimes.

Celle quêon présente cette fois-ci est une fille de lê‚ge de Justine ; elle lui ressemblerait même un peu, sêil était possible dêadmettre que la nature e˚t pu refaire deux fois un aussi parfait modèle de gr‚ces et de beautés.

- Aimée, lui dit Rodin, il est singulier quêà votre ‚ge vous vous mettiez dans le cas dêêtre fouettée comme une enfant.

- Mon ‚ge et ma conduite ne devraient pas mêexposer à un tel affront, monsieur, répondit fièrement cette charmante fille : mais quand on est la plus faible, on a toujours tort.

- Voilà une réponse bien insolente, mademoiselle, dit Célestine : je me flatte quêelle nêexci≠tera pas beaucoup dêindulgence dans lê‚me de mon frère.

- Elle en peut être s˚re, dit Rodin, en dénouant les jupes avec brutalité.

- Mais, monsieur, je ne croyaisÖ

Et le paillard, achevant de détacher promptement tous ce qui le gêne, met au jour le cul le plus frais, le plus appétissant quêil e˚t encore vu.

- Aimée, lui dit Rodin en la courbant sur un fauteuil, vous mêavez dit que vous souffriez cruellement dêhémorroÔdes ; pendant que jêy suis, je vais examiner, et si vraiment ce mal paraissait de quelque importance, je vous traiterais avec plus de douceur.

- Jamais, monsieur, répondit modestement Aimée, non, jamais je ne me suis plainte dêune telle choseÖ

- Nêimporte, poursuivit Rodin, en continuant de courber, cela pourrait venir ; il est bon que jêob≠serve.

Et, comme Célestine aidait à la chose, la pauvre Aimée, sans pouvoir sêen défendre, fut bientôt mise à quatre pattes.

Et voilà Rodin examinant, parcourant, maniant tout à lêaise les plus belles chairs, les plus divins attraits.

- Non, vraiment, il nêy a rien de ce que je croyais, dit Rodin, tout cela est en bon état ; allons, nous pouvons ch,tier.

Les mains se saisissent, on les attache, et la belle Aimée reste en proie aux scélératesses de ces monstres.

- Commence-la, ma súur, dit Rodin ; je veux voir si la pitié ne te fera pas enfreindre ton devoir.

Célestine prend les verges ; son frère examine en face : il veut jouir des contorsions que la frayeur arrache : il nêose se branler, il est vu ; mais sa main frotte la cuisse sur laquelle repose lêen≠gin tout dressé.

Lêopération commence ; et Mlle Rodin, tout aussi cruelle que son frère, frappe pour le moins avec autant de force. Cependant, celui-ci, qui veut tout voir, tout saisir, passe auprès de sa súur, pour mieux juger de lêeffet des coups sur les belles masses quêils ensanglantent. Ne pouvant plus se contenir, il se saisit dêune nouvelle poignée, éloigne sa súur et flagelle avec une telle violence, que le sang paraît aussitôt. La pauvre infortunée ne souffle pas : on ne se doutait de ses douleurs que par un mouvement convulsif de ses deux fesses qui sêentrouvraient quand on ne frappait point et se resserraient à lêapproche du coup. Même tentative à

celle-ci quêà lêautre. Rodin se présente au combat ; Aimée le devine et resserre le cul. Rodin de rage lui assène un coup de poing dans les reins qui la fait aussitôt courber. Il se représente ; mais Aimée se relève et par ce mouvement le fait reglisser encore.

- Tout cela, monsieur, dit-elle à la fin, ne me paraît pas tenir à la pénitence que vous avez dessein de mêinfliger ; je vous supplie donc de finir.

Rodin furieux refouette de nouveau ; et deux cents coups de fouet, appliqués dêun bras s˚r, calment à peine sa colère o˘ le plongent les refus quêil éprouve. Son engin furieux semble menacer le ciel ; Célestine veut le saisir et le diriger vers lêinattaquable forteresse.

- Non, dit Rodin, quêon lêéloigne de mes yeuxÖ Emmenez, emmenez cette fille rebelle ; je veux quêelle soit huit jours enfermée au pain et à lêeau,

pour lui apprendre à me manquer.

Aimée sort en baissant les yeux, et le féroce instituteur demande un garçon.

Celui que Célestine amène est un écolier de quinze ans, plus beau que lêAmour même.

Rodin le gronde. Plus à lêaise avec lui, sans doute, il le cajole, il le baise, en le sermonnant.

- Vous avez mérité dêêtre puni, lui dit-il, et vous allez lêêtre.

¿ ces mots, la culotte est à bas. Mais tout lêintéresse ici ; rien nêest exclu ; les voiles se relèvent ; tout se palpe indistinctement : le cul, le vit, les couilles, le ventre, les cuisses, la bouche, tout se baise, tout se dévore. Rodin menace, il cajole, il invective, il flatte : il est dans ce désordre délicieux de la luxure, oˇ les passions nêécoutent plus que leur organe, oˇ le voluptueux ne se plaint que de lêimpossibilité dans laquelle il est de ne pouvoir multiplier ses outrages. Ses doigts obscènes cherchent à faire naître dans ce jeune garçon les mêmes sentiments de lubricité quêil en reçoit ; il le branle.

- Eh bien, dit le satyre en voyant ses succès, vous voilà pourtant dans cet état impur que je vous ai si sévèrement défendu ; je gage quêavec deux mouvement de plus tout partirait sur moi.

Trop s˚r des titillations quêil produit, le libertin sêavance pour en recueillir lêhommage, et sa bouche est le temple offert à ce divin encens ; ses mains en excitent les jets, il les attire, il les dévore, lui-même est tout prêt dêéclater ; mais il veut en venir au but.

- Ah ! je vais vous punir, dit-il en se relevant, les lèvres encore inondées du foutre quêil avale, oui, fripon, je vais vous punir.

Il prend les mains du jeune homme ; il les captive ; sêoffre en entier lêautel oˇ il veut sacrifier sa fureur, il lêentrouvre, ses baisers le parcourent, sa langue sêy enfonce, elle sêy perd. Rodin, ivre dêamour et de férocité, remêle encore les expressions et les sentiments de tous deux.

- Ah ! petit fripon, sêécrie-t-il, il faut que je me venge de lêimpression que tu me fais.

Les verges se prennent ; Célestine suce son frère, celui-ci fouette. Plus excité sans doute quêavec la vestale, ses coups deviennent plus forts et bien plus nombreux. Lêenfant pleure ; Rodin sêextasie. Mais de nouveaux plaisirs lêappellent. On détache lêécolier ; dêautres surviennent.

Une petite fille de douze ans, belle comme le jour, succède au garçon ; à

celle-ci un écolier de seize, suivi dêune fille de quatorze. Rodin, toujours servi, toujours aidé par sa súur, en fustige soixante dans sa matinée, trente-cinq filles et vingt-cinq garçons.

Le dernier est un Adonis de quinze ans, dêune figure vraiment enchanteresse. Rodin nêy tient plus ; en venant de le mettre en sang, il veut le foutre ; sa súur aide à ce viol affreux ; elle contient le patient aux désirs effrénés de son frère. Rodin encule, il sacre, il pourfend, il déchire et darde bientôt au fond du cul de ce bel ange les jets écumeux de sa flamme. On console lêenfant ; il est excorié ; on lui donne des bonbons, il se tait.

Et voilà comme ce libertin abusait de la confiance que lêon avait en lui ; voilà comme il trompait les parents, qui, ne voyant que les progrès vraiment rapides de cette école, fermaient imbécilement les yeux sur les dangers dont elle était remplie.

- ‘ ciel ! dit Justine, quand ces orgies furent terminées, comment ose-t-on se livrer à de tels excès ? Comment peut-on trouver des plaisirs dans les tourments que lêon inflige ?

- Ah ! tu ne sais pas tout, répondit Rosalie. …coute, lui dit-elle en repassant dans sa chambre ; ce que tu as vu a pu te faire comprendre que, lorsque mon père trouve quelques facilités dans les jeunes filles, il agit avec elles de la même manière quêil vient de traiter ce jeune garçon. Les filles, au moyen de cette précaution ne sont point déshonorées, poursuivit Rosalie : point de grossesse à craindre ; et rien dès lors ne peut les empêcher de trouver des époux. Il nêy a point dêannées oˇ il ne jouisse ainsi de plus de la moitié des garçons ou des filles. ‘ Justine, poursuivit cette chère enfant en se

précipitant dans les bras de son amie, et moi-même, jêai été victime de son libertinage ; à sept ans il mêavait violée, et presque tous les jours depuisÖ

- Mais, interrompit Justine, depuis que tu as atteint un ,ge plus m˚r, la religion têoffrait un recours ; que ne consultais-tu un directeur ?

- Hélas ! ignores-tu donc, reprit vivement Rosalie, quêil étouffe dans nous toutes les semences de la religion, à mesure quêil nous pervertit et quêil nous en défend tous les actes. Dêailleurs, jêi≠gnore ma religion ; à peine mêen a-t-il instruite. Le peu quêil mêa dit sur ces matières nêa jamais été

que dans la crainte que mon ignorance ne trahît son impiété ; mais je nêai jamais été à confesse, je nêai jamais fait ma première communion. Il jette un si grand ridicule sur toutes ces choses, il en absorbe si bien dans nous jusquêaux moindres idées, quêil éloigne à jamais de ces devoirs celles dont il a joui ; ou, si elles sont contraintes à les remplir, à cause de leur famille, cêest avec une tiédeur, une indifférence, un mépris tel quêil ne redoute rien de leurs indiscrétions avec les confesseurs. quelquefois il réunit les jeunes personnes de lêun et de lêautre sexe dont il est s˚r ; et là, il leur fait des conférences dont le but est dêanéantir totalement en elles tous les germes de religion et toutes les semences de la vertu. Mais il en est qui ne participent jamais à ces faveurs, soit à cause de leur trop de faiblesse, ou de leur ridicule attachement aux préjugés dont leur famille les empoisonne.

- que de prudence ! dit Justine.

- Il en faut, répondu Rosalie, pour maintenir le calme quêil veut go˚ter au milieu des orages qui doivent nécessairement sêélever sans cesse sur lêatmosphère dêune route semblable ; et cêest à cette politique étonnante quêest due la tranquillité dont il jouit depuis dix ans.

- Viens, dit Rosalie quelques jours après cette scène, viens juger par tes propres yeux de tout ce quêentreprend mon père avec sa súur, avec moi, sa gouvernante et quelques-uns de ses favoris. Ces horreurs, je lêespère, te convaincront de ce que je têai dit : elles te prouveront ce que doit souffrir une fille honnête comme moi, à laquelle la nature semble avoir donné de lêhor≠reur pour tout ce à quoi son devoir la soumet.

- Son devoir ! jamais ; dis son malheur.

- Hélas ! le cruel me compose des devoirs de mes malheurs, et je serais perdue si je résistais. Pressons-nous, poursuivit Rosalie, voilà la classe qui se ferme ; cêest lêheure o˘, échauffé des préliminaires, il va venir se dédommager de la contrainte que lui impose quelquefois sa prudence. Remets-toi o˘ je têavais placée lêautre jour et tes yeux vont tout découvrir.

Pour peindre à nos lecteurs la scène libidineuse dont Justine fut témoin, il faut dêabord leur indiquer les acteurs.

Ces personnages étaient Marthe, gouvernante de Rodin, ,gée, comme nous lêavons dit, de dix-neuf ans, et jolie comme un ange ; Célestine, súur du même ; Rosalie, sa fille ; un jeune écolier de seize ans, nommé Fierval ; et sa súur, ,gée de quinze ans, que lêon appelait Léonore ; couple enchanteur qui semblait se disputer de gr,ces de figure, de taille et dêagré≠ments. Tous deux se ressemblaient beaucoup, tous deux sêaimaient, et lêon va voir jusquêà quel degré notre lubrique instituteur favorisait cette incestueuse passion.

- Nous voilà tranquilles, dit Rodin en fermant soigneusement toutes les portes ; ne nous occupons que de paillardises ; les fustigations de ce matin mêont mis dans un étatÖ Vous le voyez, dit-il en mettant sur la table un vit dur et bandant qui paraissait déjà menacer tous les culsÖ

Oui, tous les culs ; il faut que nos lecteurs se familiarisent ici avec lêidée de ne voir fêter à Rodin que cet unique temple ; soit prédilection, soit sagesse, le bon Rodin sêinterdisait toute autre jouissance, et ce nêest que dans celle-ci que nous allons le voir sêescrimer.

- Viens, cher petit ange, dit-il à Fierval en lui dardant sa langue dans la bouche ; viens que je commence par toi, tu sais que je têidol,tre. Léonore, venez déculotter votre frère ; vous savez que ce soin vous regarde ; que ce soient vos mains qui présentent à mes baisers le sublime cul de ce bel enfantÖ

¿ merveille ! voilà précisément ce que je veuxÖ Et le coquin baisait, palpait, entrouvrait, suçait le plus joli derrière quêon p˚t imaginer. Ma súur,

poursuivit Rodin, pendant que je gamahuche ce beau jeune homme, agenouille-toi devant lui et suce-le ; toi, Marthe, viens trousser Léonore ; je veux baiser son cul près de celui de son frère ; cette réunion mêexci≠teraÖ oui, voilà ce que cêest. Mais il manque quelque chose au tableau. Rosalie, trousse Marthe et place-toi de façon à ce que je puisse manier à la fois vos deux culs.

Un instant le tableau reste fixe. Mais Rodin avait trop de désirs, trop dêimagination, pour ne pas le varier promptement.

Voilà comment le second sêarrange :

Sa súur, agenouillée devant lui, suce son vit ; Léonore et Fierval se placent par échelons en face de sa bouche, en telle sorte quêil puisse baiser à la fois et celle du jeune homme et le trou du cul de la súur ; de droite et de gauche il manie les fesses de Marthe et de Rosalie.

- Essayons autre chose, dit-il encore au bout dêun instant ; il faut que je fouette ; ce plaisir est inouÔ pour moi, je ne puis mêen rassasier.

Léonore, voyons votre beau cul ; les baisers dont je viens de le couvrir nêont fait quêirriter en moi le désir de le traiter avec fureur ; mais je voudrais que votre frère commenç,t lêopération. Placé derrière lui, les verges à la main je le traiterai durement, sêil a le malheur de vous ménager.

Lêattitude sêarrange ; mais Rodin, pendant quêil opère, veut que sa súur le branle sur les fesses de sa fille et que Marthe le fouette. qui le croirait ! Fierval, digne élève de Rodin, nêan≠nonce aucune envie de ménager sa súur ; excité par les coups quêil reçoit lui-même, le petit libertin la frappe à tour de bras.

- Allons, mon ami, dit Rodin, fous ta súur, encule-la ; rien nêest délicieux comme de foutre un cul quêon vient de fouetter ; viens, que je conduise, que je devienne le premier agent de ton voluptueux inceste.

Et, le saisissant par le vit, il lêattire près du derrière de Léonore, mouille lui-même avec sa bouche, et le vit du jeune homme et le cul de la victime, les unit, leur apprend à se baiser en se foutant de cette manière, place la main

du jeune homme au clitoris de la patiente et se dispose alors à sodomiser lui-même le fouteur.

- Monte sur les reins de Fierval, dit-il à Rosalie ; je gamahucherai ton cul en foutant celui de cet Amour ; Marthe, continue de me fouetter et que ma súur remplisse ma main de ses belles fesses.

- Oh, foutre ! quelle jouissance ! sêécrie le paillard en la savourant ; en peut-il être de plus délicieuse !Ö Oui sans doute il en est, reprend-il ; Rosalie, tu vas me le prouver. Dérangeons tout cela ; cêest ma fille que je veux foutre.

- Inconstant, lui dit Célestine tu nêes satisfait de rien,

- Eh ! ma súur, lêest-on jamais avec une tête aussi dépravée que la mienne ? Mais est-ce à toi de te surprendre ! et la plus lubrique des filles doit-elle donc sêétonner de quelques caprices libertins ?

Attendez, dit le paillard, avant que de former le groupe qui me co˚tera s˚rement du sperme, papillonnons encore une minute. Placez-vous tous à

genoux, appuyés contre ce canapé, de manière à ce que Léonore mêoffre un cul, Fierval une bouche, ma súur un cul, Marthe une bouche. Rosalie, tenant mon engin, me conduira dêautel en autel et jêoffrirai mon hommage à chacun.

Aussitôt quêelle mêaura niché, elle sêélancera sur le sofa, sêaccroupira sur mon visage et me fera baiser, comme malgré moi, ses fesses et le trou mignon de son culÖ

- Ah ! petite coquine, dit-il à Rosalie, quand il fut au bout de la file, cêest-à-dire dans la bouche de Marthe, ah ! petite gueuse, vous allez être punie de lêindécence que vous venez de commettreÖ Faire baiser votre cul à

celui dont vous tenez le jour ! osez lui en toucher le nez ! impudente créature !Ö Je vais vous faire voir si lêon se moque ainsi de son père.

Et il la saisit, tout en se faisant sucer par Marthe ; il la fouette, il la déchire avec un martinet armé de camions. Rien nêest épargné ; la malheureuse est en sang, depuis le milieu des reins jusquêau bas des cuisses. Les branches de son cruel instrument ne sêimpriment nulle part, que ses lèvres ne sêy collent aussitôt ; et lêintérieur de lêautel, et la bouche de la victime, tout, excepté le devant, tout est dévoré de suçons.

Bientôt, sans varier lêattitude, se contentant de se la rendre plus propice, Rodin pénètre dans lêasile étroit des plaisirs. Le scélérat encule sa fille ; Fierval le sodomise ; la perspective est le délicieux cul de Léonore, que Rodin couvre de baisers ; à droite et à gauche, sous ses mains, les culs de sa gouvernante et de sa súur. que pouvait-il désirer davantage ? Il touche, il baise, il pourfend, il déchire ; on lêencule, mille suçons plus chauds les uns que les autres expriment son ardeur sur ce quêon offre à sa luxure. La bombe éclate, cêest le cul de sa fille quêil inonde de foutre ; et le libertin, enivré, ose go˚ter les plus doux plaisirs au sein de lêinceste et de lêinfamie.

Un moment de repos succède à ces orgies. On entoure Rodin, on le caresse ; lêune sêefforce à le rendre à la vie par la chaleur de ses baisers lascifs ; celle-ci presse son vit, le décalotte et le secoue légèrement, pendant quêune troisième chatouille le trou de son cul et quêune quatrième offre son beau derrière à toutes les caresses quêil lui plaît dêinventer ; le jeune Fierval lui fait sucer son vit. Tant de soins raniment bientôt notre moribond. Marthe qui le branlait, en montrant lêétat du patient, félicite chacun de ses succès.

- Vous voulez me tuer à force de plaisirs, dit Rodin ; et bien, jêy consens ; il est doux dêex≠pirer ainsi. Célestine, fous sous mes veux, je têen prie, avec le jeune Fierval ; et que Léonore, sa súur, agenouillée entre tes jambes, suce ton clitoris ; pendant ce temps-là, Rosalie et Marthe me branleront, lêune le cul, lêautre le vit, en face de lêopération, et sois s˚r que ton foutre aura bientôt déterminé le mien.

Mais Rodin augurait beaucoup trop de ses forces ; sa súur avait déjà

déchargé six fois, avant que le triste vit de Rodin e˚t seulement acquis le quart de consistance nécessaire à lêéjacula≠tion quêil projette.

- Venez, dit-il, venez tous me sucer les uns après les autres ; pendant quêune de vos bouches comprimera mon vit, quêune autre sêadapte sur mes lèvres, quêune troisième gamahuche mon cul ; afin que je sois chatouillé

par des langues aux endroits les plus lascifs de mon corps et que ce ne soit quêà des langues que mon éjaculation soit due.

Le projet était bien senti ; mais Rodin nêen avait pas calculé la durée. On fut une heure à le mordiller, à le pressurer, à le sucer dans tous les sens, lorsque la nature revêche le comble enfin de ses faveurs ; il décharge dans la bouche de sa fille, ayant celle de Léonore sur la sienne, celle de Fierval au trou de son cul, et sous ses mains, de droite et de gauche, les fesses de sa súur et de Marthe.

- Sêil est quelque chose de délicieux dans le monde, dit Rodin dès quêil fut tranquille, assurément cêest le libertinage. O˘ trouver une passion qui tienne tous nos sens dans un chatouillement plus lascif ! Est-il rien sur la terre qui rende plus heureux ? Cêest le libertinage qui brise les hochets de lêenfance ; cêest lui qui allume le flambeau de la raison, qui donne de lêéner≠gie à lêhomme. Et si cela est, ne doit-il pas induire de là

que cêest pour ce seul plaisir que lêa créé la nature ? quêil mette tous les autres en parallèle avec celui-ci, il verra quelle différence : il sentira sêil en est un seul qui lêembrase avec autant dêardeur. Son empire est tel sur une ,me quêaussitôt quêelle en est remplie elle ne peut plus penser à autre chose. Examinez un homme vraiment libertin, vous le verrez toujours occupé ou de ce quêil a fait, ou de ce quêil projette de faire.

Dans une parfaite insouciance sur tout ce qui ne tient pas à ses plaisirs, vous le verrez pensif, concentré dans lui-même et comme sêil craignait de donner accès à un mouvement qui p˚t le distraire une minute des libidineuses idées qui lêenflam≠ment ; on dirait quêune fois enchaîné au culte de ce dieu, il lui devient absolument impossible dêêtre ému par quoi que ce puisse être et que rien nêest capable de distraire son ,me de la délicieuse passion qui la captive. Cêest donc à elle seule que nous devons tout sacrifier ; il ne doit être quêelle seule de respectable à nos yeux.

Méprisons souverainement tout ce qui sêen éloigne ou la combat ; et, pour mieux lui prouver notre hommage, plongeons-nous aveuglément dans tous les écarts de ses vices ; que rien ne soit sacré pour nous que ce qui la caractérise ou la sert ; ne sentons, nêexistons, ne respirons que pour elle ; il nêy a que les sots qui la trouvent dangereuse. Eh ! comment pourrait jamais lêêtre un raffinement de jouissance ? Le libertinage est-il autre chose ? Non, sans doute. Eh bien, comment ce quêil y a de meilleur peut-il avoir des inconvénients ? Je dis plus, ces inconvénients même, existassent-ils, ne seraient-ils pas préférables encore à tous les dangers de la tempéranceÖ à tout lêennui de la sagesse ? Lêétat dêinertie de lêhomme sobre nêest pas lêimage du sommeil de la mort ? Lêhom≠me froid et indifférent est le repos de la nature, à quoi sert-il dans lêunivers ? que met-il en mouvement ? quêexécute-t-il ? à quoi son pédantisme est-il bon ?

Sêil est nul, nêest-il pas condamnable ? et nêest-il pas dès lors à charge de la société ? Si la tempérance et la sobriété dominaient malheureusement dans le monde, tout y languirait, tout y végéterait ; il nêy aurait plus ni mouvement ni force, et tout retomberait dans le chaos.

Voilà ce que nos moralistes ne veulent point comprendre, parce quêétayant sans cesse leurs principes sur les bases religieuses, ils ne peuvent concevoir un état au-delà des plans de leur divinité, et que ce monstre de lêimagination échauffée des hommes ne peut jamais entrer pour rien dans les calculs de la philosophie. Mais une chose bien singulière, cêest que les freins que lêhom≠me oppose au libertinage ne sont que les aiguillons du libertinage même : la pudeur, le premier de ces freins, nêest-elle pas un des stimulants les plus actifs de cette passion ? elle est essentielle à la luxure. On est f,ché quêun autre sache nos fantaisies ; il semble quêelles ne devraient être entendues que de nous, et que tout ce qui nêest pas nous ne devrait pas avoir lêes≠prit de les comprendre. Tel fut le premier motif qui fit jeter des gazes sur les actions impures ; on ne voulut pas faire devant tout le monde ce quêil ne paraissait pas que tout le monde d˚t savoir ; mais le rideau ne fut tiré que pour redoubler ses excès. Ne doutons pas quêil nêy e˚t moins de libertins, si le cynisme était à la mode. On ne se cache que parce quêon veut sortir de la règle ordinaire ; et le premier qui, dans lêenfance des sociétés, fit passer sa maîtresse derrière un buisson, fut le plus libertin de la peuplade. Corrompons-nous donc, mes enfants ; souillons-nous donc de

toutes les impuretés possibles ; foutons sans règle et sans mesure ; l,chons la bride à tous nos penchants ; chérissons nos go˚ts ; et soyons certains que, plus nous nous livrerons à

la débauche des sens, et plus nous approcherons du bonheur dont la lubricité couronnera toujours ceux qui la chérissent et la servent.

Ici le jeune Fierval témoigna le désir de foutre Rosalie ; il était près dêelle, il la baisait, il la maniait.

- Encule donc, imbécile, lui dit Rodin ; ne semble-t-il pas que tu craignes de céder à tes désirs ! Sont-ce donc là les fruits du sermon que je viens de te faire. Viens sodomiser ma fille dans mes bras, je vais la tenir : jêaime lêidée dêêtre son maquereau. Ma súur, branle-lui le cul pendant quêil fout ma fille ; et toi, Marthe, fais-lui baiser ton joli derrière ; il faut environner de plaisirs ce joli petit ange, il faut lêen rassasier.

Et Rosalie, soumise, fut encore obligée de soutenir cet assautÖ elle dont la vertu composait lêexis≠tence ! elle qui, consultée, nêe˚t voulu pour bonheur quêun couvent et quêun Dieu !

Fierval ne fut pas long ; aussi vivement excité, le petit libertin déchargea bientôt. Rodin, qui, en tenant sa fille sur ses genoux, avait pris plaisir à lui sucer la bouche pendant lêopération, voulut aussi sucer le vit du jeune homme au sortir du cul de sa fille. Il en exprima jusquêà

la dernière goutte de foutre ; et ces épisodes lêayant fait rebander, il encule Léonore et sa fille alternativement ; il baise le cul de Fierval ; Célestine et Marthe le fouettent tour à tour ; et cêest dans le derrière de sa fille quêil décharge, en étrillant à tour de bras les délicieuses fesses de Léonore.

Le brave instituteur va se mettre à table après de tels exploits ; et Justine, affligée, honteuse de tout ce quêelle a vu, sêécrie, en se repliant sur la pureté de sa conscience : ‘ mon Dieu ! ne suis-je donc née que pour vivre au milieu du crime et de lêinfamie ? et serait-ce pour exercer ma patience que votre équité me condamne à de si cruelles épreuves ?

Sans lêextrême amitié quêelle portait à sa jeune compagne, on ne doit pas douter que Justine ne se fut évadée sur-le-champ. Mais, pleine de cette force que donne la vertu, elle aspirait à lêhon≠neur dêarracher Rosalie au libertinage. Cet espoir la déterminait à la patience, lorsque Rodin, las dêen avoir autant, se décide à savoir ce quêil doit attendre de sa nouvelle acquisition.

Il y avait environ quinze jours que notre héroÔne était dans cette maison, lorsque Rodin, enflammé du désir que nous venons de peindre, se présente un matin chez elle. Après quelques instants de conversation générale, Rodin fit parler ses désirs. Peu accoutumé aux préliminaires dêun sentiment dont le coquin nêéprouve que le besoin physique, il saisit Justine à brasse-corps et veut la culbuter sur un lit.

- Laissez-moi, monsieur, dit cette vertueuse fille, laissez-moi ou jêappelle toute la maison en témoignage de lêhorreur que vous me proposez.

Et à quel titre, je vous prie, prétendez-vous faire de moi la victime de votre brutalité ? est-ce parce que vous mêavez reçue chez vous ? Mais je mêy rends utile, jêy gagne ma vie ; et quand je mêy conduis bien jêy dois être à lêabri de vos insultes. Souvenez-vous quêil ne sera jamais rien dans le monde qui puisse mêy soumettre ; ma reconnaissance vous est due, mais je ne lêacquitterai pas au prix de mon honneur.

Rodin, confondu dêune résistance à laquelle il ne sêattendait point avec une fille tellement dénuée de ressources, et que dêaprès lêinjustice ordinaire aux hommes, il ne devait pas supposer si sauvage, Rodin, dis-je, regarda Justine avec attention.

- Mon cúur, lui dit-il au bout dêun instant, cêest assez mal à propos que tu fais la vestale avec moi ; jêavais, ce me semble, quelque droit à des complaisances de ta part. Nêimporte, ne me quitte pas pour cette bagatelle ; je suis bien aise dêavoir une fille sage dans ma maison : celles qui mêentourent le sont si peu ! Puisque tu affiches tant de vertu dans ce cas-ci, tu en montreras, jêespère, dans tous : mes intérêts y gagneront. Ma fille têaime, elle me supplie de têen≠gager à ne nous jamais quitter ; reste donc près de nous, je têy invite.

- Monsieur, répondit Justine, je nêy serai pas heureuse ; on ne mêy verra pas sans jalousie, et je serai bientôt contrainte à vous quitter.

- Ne lêappréhende pas, dit Rodin, ne crains nul effet de la jalousie de ma súur ou de ma gouvernante ; celle-ci te sera toujours subordonnée, et je sais que ma súur têaime. Sois donc s˚re que ma protection et ma confiance te seront toujours accordées ; mais, pour continuer dêen être digne, il est bon que tu saches quêune discrétion à toute épreuve est la première qualité

que jêexige de toi. Il se passe ici beaucoup de choses qui contrarieront tes principes ; il faut tout voir et tout entendre, sans te permettre même une réflexionÖ Oh ! oui, oui, Justine, poursuivit chaleureusement Rodin, à

ces conditions ne me quitte jamais ; au sein des vices multipliés o˘

mêemporte un tempérament de feu, un cúur très gangrené, jêaurai du moins la consolation de posséder un être vertueux près de moi, et dans les bras duquel je me jetterai comme aux pieds dêun Dieu, quand je serai rassasié de mes débauches.

Eh bien ! pensa Justine en ce moment, la vertu est donc nécessaire, elle est donc indispensable à lêhomme, puisque le vicieux lui-même est obligé de se rassurer par elle. Et notre aimable fille, se rappelant alors les instances que Rosalie lui avait faites pour ne la point quitter, croyant reconnaître quelques bons principes dans Rodin, sêengagea décidément avec lui.

- Justine, lui dit Rodin, cêest bien décidément auprès de ma fille que je vais te placer à présent ; tu nêauras rien à démêler avec mes autres femmes et je te donne quatre cents livres dêap≠poin≠te≠ments.

Une telle place devenait une fortune dans la position de notre malheureuse orpheline. Enflammée du désir de ramener Rosalie au bien, et peut-être même son père, si elle acquérait quelque empire sur lui, elle ne se repentit point de ce quêelle venait de faire. Rodin la présente à sa fille.

- Rosalie, lui dit-il, je nêavais jusquêà ce moment quêun désir vague de lier éternellement Justine à toi ; cette intention fait aujourdêhui le charme et la consolation de ma vie ; daigne accepter ce présent de ma main.

Les deux jeunes filles sêembrassent, et voilà Justine installée.

Il ne se passa pas huit jours sans que cette sage et vertueuse fille ne commenç,t à travailler aux conversions quêelle désirait ; mais lêendurcissement de Rodin rompait toutes ses mesures.

- Ne crois pas, répondit-il un jour aux sages conseils de cette vertueuse créature, que lêespèce dêhom≠mage que jêoffre à la vertu, dans toi, soit une preuve, ou que jêestime la vertu, ou que jêaie envie de la préférer au vice ; non, Justine, ne lêimagine pas, tu têabuserais. Ceux qui, partant de mon procédé pour toi, soutiendraient, dêaprès lui, quêil prouve, ou lêimportance, ou la nécessité de la vertu, tomberaient dans une grande erreur ! et je serais bien f,ché que tu crusses que telle est ma façon de penser. La masure qui me sert dêabri à la chasse, quand les rayons trop ardents du soleil dardent dêaplomb sur mon individu, nêest assurément pas un monument utile ; sa nécessité nêest bien s˚rement que de circonstance.

Je mêexpose à une sorte de danger, je trouve quelque chose qui mêen garantit, je mêen sers. Mais ce quelque chose est-il moins inutile ? en doit-il être moins méprisable ? Dans une société totalement vicieuse, la vertu ne servirait à rien : nos associations nêétant pas de ce genre, il faut absolument ou jouer la vertu ou sêen servir, afin dêêtre moins redouté

de ceux qui la suivent. que personne ne lêadopte, elle deviendra inutile.

Je nêai donc pas tort, quand je soutiens que sa nécessité nêest que dêopinion ou de circonstance. La vertu, ne nous y trompons pas, nêest pas dêun prix incontestable ; elle nêest quêune manière de se conduire, qui varie suivant chaque climat, et qui, par conséquent, nêa rien de plus réel que les modes usitées dans telle province, et inadoptées dans dêautres. Il nêy a que ce qui est utile à tous les ,ges, à tous les peuples, à tous les pays, qui soit réellement bon ; ce qui nêa pas une utilité démontrée, et ce qui change perpétuellement, ne saurait prétendre à un caractère de bonté.

Voilà dêo˘ vient que les théistes, en établissant une chimère, mirent lêimmuabilité au rang des perfections de leur Dieu. Mais la vertu est absolument privée de ce caractère. Non seulement il y a des vertus de religion, de mode, de circonstance, de tempérament, de climat, mais il y en

a aussi de gouvernement. Les vertus dêune révolution, par exemple, sont bien éloignées dêêtre celles dêun gouvernement tranquille. Brutus, le plus grand des hommes en république, e˚t été roué dans une monarchie ; Labarre, exécuté sous Louis XV, e˚t peut-être mérité des couronnes quelques années plus tard. En général, il nêest pas deux peuples sur la surface de la terre qui soient vertueux de la même façon ; donc la vertu nêa rien de réel, rien de bon intrinsèquement, et ne mérite en rien notre culte. Il faut sêen servir comme dêétaie, adopter hypocritement celle du pays o˘ lêon vit, afin que ceux qui la pratiquent par go˚t, ou qui doivent la révérer par état, vous laissent en repos ; et afin aussi que cette vertu respectée, o˘ vous êtes, vous garantisse, par sa prépondérance de convention, des attentats de ceux qui professent le vice. Mais, encore une fois, tout cela est de circonstance, et rien de tout cela nêassigne un mérite réel à la vertu. Il est telle vertuÖ dêailleurs impossible à certains hommes. Recommandez la chasteté à un libertin, la tempérance à un ivrogne, la bienfaisance à un homme féroce ; la nature, plus forte que vos recommandations et vos lois, rompra tous les freins que vous voudrez imposer ; et vous serez forcée de convenir quêune vertu qui contrarie ou qui combat les passions, ne peut être que très dangereuse. Ce sera assurément, chez les hommes que je viens de citer, les vices opposés à ces vertus qui deviendront préférables, puisque ce seront les seuls modes, les seules manières dêêtre qui sêarrangeront le mieux à leur physique ou à leurs organes. Il y aura donc, dans cette hypothèse, des vices très utiles. Or, comment la vertu le serait-elle, sêil est démontré que ses contraires puissent lêêtre ? On vous dit à cela : la vertu est utile aux autres, et, sous ce rapport, elle est bonne ; car, sêil est reçu de ne faire que ce qui est bon aux autres, à mon tour je ne recevrai que du bien. Prenons-y bien garde, ce raisonnement nêest quêun sophisme. Pour le peu de bien que je reçois des autres, en raison de ce quêils pratiquent la vertu, par lêobligation de la pratiquer à

mon tour, je fais un million de sacrifices qui ne me dédommagent nullement ; recevant moins que je ne donne, je fais donc un mauvais marché ; jêéprou≠ve beaucoup plus de mal des privations que jêendure pour être vertueux, que je ne reçois de bien de ceux qui le sont. Le pacte nêétant point égal, je ne dois donc pas mêy soumettre ; et s˚r, étant vertueux, de ne pas faire aux autres autant de bien que je recevrai de peine, en me contraignant à lêêtre, ne vaudra-t-il donc pas mieux que je renonce à leur procurer un

bonheur qui doit me co˚ter autant de mal ? Reste maintenant le tort que je peux faire aux autres étant vicieux, et le mal que je recevrai à mon tour, si tout le monde me ressemble. En admettant une entière circulation de vices, je risque assurément, jêen conviens ; mais le chagrin éprouvé par ce que je risque est compensé par le plaisir de ce que je fais risquer aux autres. Dès lors, tout le monde est à peu près également heureux ; ce qui nêest pas, et ce qui ne saurait être, dans une société o˘ les uns sont bons et les autres méchants, parce quêil résulte de ce mélange des pièges perpétuels, qui nêexistent point dans lêautre cas.

Dans la société mélangée, tous les intérêts sont divers ; voilà la source dêune infinité de malheurs : dans lêassociation totalement vicieuse tous les intérêts sont égaux ; chaque individu qui la compose est doué des mêmes go˚ts, des mêmes penchants, tous marchent au même but, tous sont heureux.

Mais, vous disent les sots, le mal ne rend point heureux ; non, quand on est convenu dêencenser le bien. Mais, méprisez, avilissez ce que vous appelez le bien ; ne révérez plus ce que vous avez la bêtise dêappeler le mal, et tous les hommes auront du plaisir à le commettre, non point parce quêil sera permis (ce serait souvent une raison pour en diminuer lêat≠trait), mais cêest que les lois ne le punissent plus, et quêelles diminuent, par la crainte quêelles inspirent, le plaisir quêa placé la nature au crime.

Je suppose une société o˘ il sera convenu que lêinceste (adoptons ce délit moral comme tout autre), que lêinceste, dis-je, soit un crime. Ceux qui sêy livreront seront malheureux, parce que lêopi≠nion, les lois, le culte, tout viendra glacer leurs plaisirs ; ceux qui désireront de commettre ce mal, ou qui ne lêoseront dêaprès ces freins, seront également malheureux : ainsi la loi qui proscrira lêinceste nêaura fait que des infortunés. que, dans la société voisine, lêin≠ceste ne soit pas un crime ; ceux qui ne le désireront pas ne seront point malheureux, et ceux qui le désireront seront heureux ; donc, la société qui aura permis cette action conviendra mieux aux hommes que celle qui aura érigé cette même action en crime. Il en est de même de toutes les autres choses maladroitement considérées comme criminelles. En les observant sous ce point de vue, vous faites une foule de malheureux ; en les permettant, personne ne se plaint : car celui qui aime cette chose quelconque sêy livre en paix ; et celui qui ne sêen soucie pas, ou reste dans

une sorte dêindifférence qui nêest nullement douloureuse, ou se dédommage de la lésion quêil a pu recevoir par une foule dêautres lésions dont il grève à son tour ceux quêil nêaime pas. Donc tout le monde, dans une société criminelle, se trouve ou très content, ou dans un état dêinsouciance qui nêa rien de pénible : par conséquent, rien de bon, rien de respectable, rien de fait pour rendre heureux dans ce quêon appelle la vertu. que ceux qui la suivent ne sêenorgueillissent donc pas de cette sorte dêhommage que le genre de constitution de nos sociétés nous force à lui rendre : cêest une affaire purement de circonstance. Mais, dans le fait, ce culte est ridicule, il est chimérique ; et la vertu qui lêobtient un instant nêen est pas pour cela plus belle. Le vice, au contraire, est rempli dêagréments ; dans sa seule pratique est tout le bonheur de la vie ; lui seul enflamme, échauffe les passions ; et celui qui a pris comme moi lêhabitude dêy vivre, nêa même plus la faculté dêadopter une autre carrière. Je sais que les préjugés le combattent, que lêopinion en triomphe quelquefois ; mais y a-t-il rien de plus méprisable au monde que les préjugés, et rien qui mérite dêêtre bravé comme lêopinion ?

Lêopi≠nion, a dit Voltaire, est la reine du monde : nêest-ce pas avouer quêelle nêa, comme les reines, quêune puissance de convention, quêune arbitraire autorité ? Et que me fait à moi lêopi≠nion des hommes ! que mêimporte ce quêils pensent de mon individu ! pourvu que je trouve le bonheur dans les principes que je me suis faits. De deux choses lêune : ou ils me cachent cette opinion, de ce moment elle ne me fait aucun mal ; ou ils me la témoignent, et jêéprouve dès lors une jouissance de plus. Oui sans doute, une jouissance ; le mépris des sots en est une pour le philosophe ; il est délicieux de braver lêopinion publique ; et le comble de la sagesse, sans doute, est de la réduire au silence. On nous vante lêestime générale : et que gagne-t-on, je vous prie, à être estimé des autres ? Ce sentiment co˚te à lêhomme ; il offense lêorgueil : jêai≠merai quelquefois celui que je méprise, jamais celui que je révère ; ce dernier aura toujours un grand nombre dêennemis, quand on prendra à peine garde à

lêautre. Ne balançons donc point entre deux modes, dont lêun, la vertu, ne conduit quêà lêinaction la plus stupide et la plus monotone, et lêautre, le vice, à tout ce que lêhomme peut espérer de plus délicieux sur la terre.

Telle était la logique infernale des malheureuses passions de Rodin.

Lêéloquence douce et naturelle de Justine nêen pouvait saper les sophismes.

Mais Rosalie, plus douce et moins corrompue, Rosalie détestant les horreurs auxquelles on la soumettait, se livrait plus facilement aux conseils prudents de son amie. Cette sage directrice désirait avec ardeur faire remplir à son élève les premiers devoirs de la religion. Il aurait fallu, pour cela, mettre un prêtre dans la confidence ; et Rodin nêen voulait aucun dans sa maison : il les détestait tous aussi cordialement que le culte quêils professaient ; pour rien au monde il nêen e˚t souffert un près de sa fille. Conduire cette jeune personne à un confesseur était également impossible : Rodin ne laissait jamais sortir Rosalie sans quêelle f˚t accompagnée. Il fallait donc attendre que quelque occasion se présent,t ; et, pendant ce délai, Justine instruisait toujours son élève ; en lui donnant le go˚t des vertus, elle lui inspirait celui de la religion ; elle lui en expliquait les dogmes, elle lui en dévoilait les mystères, et liait tellement ces deux sentiments dans son jeune cúur quêelle les rendait indispensables au bonheur de sa vie.

- ‘ mademoiselle ! lui disait-elle un jour, en recueillant les larmes de sa componction, lêhom≠me peut-il sêaveugler au point de croire quêil ne soit pas destiné à une meilleure fin ? Ne suffit-il pas quêil ait été doué du pouvoir et de la faculté de connaître son Dieu, pour sêassurer que ces dons ne lui ont été accordés que pour remplir les devoirs quêils imposent ? Or, quêy a-t-il au monde de plus capable de plaire à lê…ternel, si ce nêest la vertu dont lui-même est lêexem≠ple ? Le créateur de tant de merveilles peut-il avoir dêautres lois que le bien ? et nos cúurs pourraient-ils lui plaire, si la bonté, la bienfaisance et la sagesse nêen étaient pas les premiers éléments ? Il me semble, poursuivait la crédule orpheline, quêavec les ,mes sensibles il ne faudrait jamais employer dêautres motifs dêamour envers cet tre suprême, que ceux quêinspire la reconnaissance. Nêest-ce pas une faveur que de nous avoir fait jouir des beautés de cet univers ? et ne lui devons-nous pas quelque gratitude pour un tel bienfait ? Mais une raison, plus forte encore, établit, constate la chaîne universelle de nos devoirs : pourquoi refuserions-nous de remplir ceux quêexige sa loi, puisque ce sont les mêmes que ceux qui consolident notre bonheur avec les hommes ? Nêest-il pas doux de sentir quêon se rend agréable à lê tre suprême, rien

quêen se livrant aux vertus qui doivent contribuer à notre félicité sur la terre ; et que les moyens qui nous rendent propres à vivre avec nos semblables sont les mêmes que ceux qui nous donnent, après cette vie, lêassurance de renaître au sein de lê…ter≠nel ? Ah ! Rosalie, comme ils sêaveuglent ceux qui voudraient nous ravir cet espoir ! Séduits, trompés par leurs misérables passions, ils aiment mieux nier les vérités éternelles que dêaban≠donner ce qui les rend indignes ; ils aiment mieux dire : on nous abuse, que dêavouer quêils sêabusent eux-mêmes. Lêidée des pertes quêils se prépareraient ainsi troublerait leurs affreuses voluptés ; il leur parait moins terrible dêanéantir lêespoir du ciel que de sêassujettir à ce qui doit le leur acquérir. Mais quand ces tyranniques passions sêaffaiblissent en eux, quand le voile se déchire, quand rien ne balance plus, dans leur cúur corrompu, cette voix impérieuse du Dieu que méconnaissait leur délire, quel il doit être, ô Rosalie ! le cruel retour sur eux-mêmes, et combien le remords qui lêaccompagne doit leur faire payer cher lêinstant dêer≠reur qui les aveuglait ! Voilà lêétat o˘ il faut juger lêhomme pour régler sa propre conduite. Ce nêest ni dans lêivresse, ni dans le transport dêune fièvre ardente, que nous devons croire à ce quêil dit ; cêest lorsque sa raison, calmée, jouissant de toute son énergie, cherche la vérité, la soupçonne et la voit. Nous le désirons de nous-mêmes alors, cet tre saint, autrefois méconnu ; nous lêimplorons, il nous console ; nous le prions, il nous écoute. Et pourquoi le nierions-nous ? pourquoi le méconnaîtrions-nous, cet objet si nécessaire au bonheur ? pourquoi préférerions-nous de dire, avec lêhomme égaré : il nêest point de Dieu, tandis que le cúur de lêhomme raisonnable nous offre à tout instant des preuves de lêexistence de cet être divin ? Vaut-il donc mieux rêver avec les fous, que de penser juste avec les sages ? Tout découle néanmoins de ce premier principe : dès quêil existe un Dieu, ce Dieu mérite notre culte ; et la première base de ce culte est incontestablement la vertu.

De ces premières vérités Justine déduisait facilement les autres ; et Rosalie, déiste, était bientôt chrétienne. Mais quel moyen de joindre un peu de pratique à la théorie ? Rosalie, contrainte dêobéir à son père, ne pouvait tout au plus que montrer du dégo˚t à porter la chaîne quêil lui imposait ; et, avec un homme comme Rodin, cela ne pouvait-il pas devenir dangereux ? Il était intraitable ; aucun des systèmes pieux et moraux de Justine ne tenait contre lui. Mais si elle ne réussissait pas à le convaincre, au moins ne lêébranlait-il pas.

Pendant que Justine cherchait à convertir la fille de la maison oˇ elle était, Rodin ne perdait pas lêespoir de faire, à son tour, une prosélyte de Justine. Au nombre dêune infinité de petits pièges tendus pour se procurer le plaisir dêexaminer les corps de ceux des pensionnaires que Rodin voulait connaître avant que de séduire, ou dont il voulait simplement se procurer la vue, sentant lêimpossibilité dêaller plus loin avec ces sujets-là, il y avait un cabinet dêaisance très élégant, et dont on ne donnait la clef quêaux individus dont on voulait dérober les charmes. Le siège de ce cabinet dêaisance était pratiqué de manière que, quand la personne qui sêy plaçait était assise, tout son postérieur se trouvait à la vue, à la portée de Rodin, commodément assis dans un cabinet contigu. Lêenfant se doutait-il de quelque chose, se levait-il pour regarder ; une trappe à ressort se fermait soudain sans le moindre bruit, et lêopérant, tranquille, se replaçait en paix. La trappe se rouvrait alors ; et Rodin, le nez près du cul, le voyait chier tout à lêaise. Ce quêil avait dérobé lui plaisait-il, on était bientôt condamné au fouet, et du fouet à la sodomie.

On imagine bien que la clef de ce cabinet magique fut bientôt confiée à

Justine, et que notre paillard, électrisé de ce quêil surprit chez cette aimable enfant, complota bientôt contre ses charmes, dêune manière plus certaine et plus décidée quêil ne lêavait fait jusquêalors.

- Oh Dieu ! ma súur, sêécria-t-il en revoyant Célestine au retour de lêune de ces expéditions, oh ! juste ciel ! tu nêas pas dêidée des divins appas de cette fille ; non, il nêest rien ici qui la vaille ; il nêest pas un seul cul qui ressemble au sienÖ Justine me tourne la têteÖ elle me met hors de moiÖ il faut que je lêaie, ma súur ; il faut que jêen jouisse, à tel prix que ce puisse être. Essaie, tente, promets, séduis ; mais triomphe, ou la rage, remplaçant dans mon cúur le sentiment que Justine y fait naître, me portera peut-être à des excèsÖ dont tu sais que je suis capable, quand les difficultés me maîtrisent.

Célestine mit tout en usage ; quinze jours entiers sêemployèrent à ces séductions, sans que la sirène en recueillit dêautres certitudes que celle de voir avorter tous ses plans.

- Certes, disait-elle un jour à Justine, tu es bien dupe de préférer au bonheur certain qui têat≠tend le système idéal de sagesse que nourrit ton extravagance. Comment, avec lêesprit que je te connais, peux-tu imaginer que cette pureté de múurs dont tu fais ici tant dêétalage, puisse jamais être bonne à quelque chose ? quel gré crois-tu que te sauront les hommes de te conserver pure avec eux ? Cette fierté, qui étonne un moment, en blessant celle des autres, finit bientôt par nêobtenir dêeux que des mépris ; et tu auras passé lê,ge de plaire, sans tirer le moindre parti des dons précieux que têa prodigués la nature ; tu lêoutrages, en négligeant ses dons ; et quel mal crois-tu donc faire, en prêtant ton corps à celui qui le désire ? Ce mouvement, dans lui, nêest-il pas celui de la nature ?

Tu lêoffenses en nêy cédant pas ; tu têop≠po≠ses au véritable but de cette mère sage, qui, destinant aux plaisirs des hommes les attraits quêelle plaça dans toi, doit te punir tôt ou tard de lêopposition que ta vertu met à ses desseins. Cette chasteté ridicule, à laquelle tu attaches un si grand mérite, nêest donc plus, comme tu le vois, quêune criminelle résistance aux intentions quêelle a sur toi. Ah ! crois-moi, mon ange, les hommes ne nous estiment quêen raison des plaisirs quêils reçoivent de nous ; si nous les refusons, ils nous délaissent ; et, repliés sur nous-mêmes, alors, il ne nous reste plus pour jouissance que le petit orgueil dêavoir résisté. De tels triomphes valent-ils ceux que je têof≠fre ?Ö Oh ! mon enfant, est-il rien de plus doux que les voluptés sensuelles ? est-il rien qui délecte aussi puissamment tout notre êtreÖ qui donne des jouissances aussi vivesÖ

aussi prolongées !Ö Ah ! oui, oui, mon ange, nêen doute pas ; un instant au sein de lêamour vaut mieux que mille ans de vertu. Cède Justine, cède ; ta vanité en sera satisfaite également. Rodin te préfère à tout ce qui est ici. Cette douce victoire de lêamour-propre ne vaut-elle pas tous les sacrifices faits à la vertu ? et, couronnée par la main des gr,ces, ne seras-tu pas plus heureuse en cédant aux plaisirs, quêen résistant à la nature ? quêelle est imbécile, celle qui croit sêélever au-dessus des autres par la sotte pratique des bonnes múurs ! que lui arrive-t-il après des siècles de privation ? tout le monde oublie les vertus par lesquelles elle croyait sêim≠mor≠ta≠liser ; et les hommes, partagés en deux classes sur ce qui la concerne, offrent une moitié dêin≠di≠vi≠dus qui la méprise, près dêune seconde partie qui se refuse à lêadmission de sa sagesse ; mais pas un être en sa faveur, pas un

qui lui sache gré de ce quêelle nêa fait que pour elle seuleÖ Me parles-tu du contentement de soi-même ? Ah !

Justine, quelle triste jouissance ! et que celle qui ne se rend heureuse que par de telles chimères est au-dessous de lêêtre charmant qui ne trouve sa félicité que dans le sein du libertinage. Go˚te, go˚te un instant ces plaisirs contre lesquels tes préjugés se révoltent et tu ne voudras plus exister que pour eux seuls. Mon frère têadore ; il fera tout pour toi ; oublies-tu ce quêil a déjà fait ? le premier devoir dêune ,me sensible nêest-il pas la reconnaissance ? tu y manques, à ce devoir sacré tu y manques, Justine, en résistant à ton bienfaiteur.

Mais rien ne persuadait cette fille angélique, et, trouvant dans son honnête cúur des armes pour repousser de telles séductions, elle persistait à nêoffrir à ses hôtes que de la résistance et des refus, lorsque ce libertin, persuadé du peu de succès de ses premières démarches, se décide enfin à lêexécution dêune ruse infernale, dont il nêy avait au monde quêune tête comme la sienne qui p˚t avoir conçu le projet.

Aidé dêun trou quêil avait pratiqué dans lêune des cloisons qui entouraient la chambre de Justine, il avait remarqué que, dans les grandes chaleurs, cette chère fille aimait à coucher toute nue. Elle se déshabillait dès quêelle se croyait bien enfermée, et se jetait imprudemment de cette manière sur son lit, pour y reposer plus au frais. Rodin fit promptement et mystérieusement exécuter une trappe, au moyen de laquelle le lit de Justine pouvait sêenlever dans la chambre qui était au-dessus. Il sêempare de cette chambre ; et, une belle nuit, dès quêil croit sa victime dans les bras du sommeil, la trappe joue ; et voilà notre infortunée toute nue, et sans la plus légère défense, au pouvoir de ce scélérat, bien fermé, bien barricadé

dans la chambre o˘ il croit enfin réussir.

- Ah ! je te tiens, coquine, sêécrie-t-il en se jetant sur sa proie ; tu ne mêéchapperas plus maintenant.

Et le paillard, en disant cela, éclairé par six bougies, placées avec intention dans cette chambre, jouit à la fois, et du plaisir de considérer le corps

sublime de la jeune innocente, et de la volupté plus grande encore de le couvrir de ses baisers. Nous nêavons pas besoin de peindre son état.

On se représente aisément celui dêun libertin qui possède enfin ce quêil désire, après lêavoir attendu des siècles. Mais, quelque vigueur que cet état lui prête, il nêen acquiert aucune supériorité sur Justine. Plus forte de sa vertu que Rodin ne lêest de son crime, elle sêélance ; légère et souple comme une anguille, elle se glisse, échappe au bras qui la retient, ouvre une fenêtre et crie au secours. On ne songe pas à tout, quand on combine une mauvaise action ; aveuglé par les délices que sa jouissance nous promet, on néglige presque toujours les soins les plus importants.

Rodin ne sêétait pas souvenu que cette maudite fenêtre donnait précisément sur le dortoir des jeunes filles et que lêesclandre que faisait Justine allait peut-être le perdre pour la vie.

- Arrête, malheureuse, arrête, lui crie-t-il ; sors, je vais têouvrir ; ne dis mot ; au nom du ciel, ne me perds pas !

- Eh bien, ouvrez-moi la porte, dit Justine ; je cesserai de crier, dès que je la verrai ouverte.

Il fallut obéir, la prudence lêexigeait. Justine sort ; et le crime, encore une fois repoussé par lêéner≠gie de la vertu, ne retire de ses entreprises que le regret de les avoir aussi mal exécutées.

Cêétait bien ici le cas de quitter la maison de Rodin ; et Justine e˚t sans doute profité de la circonstance, si elle ne se f˚t pas trouvée positivement alors dans la crise la plus importante de la conversion de Rosalie. Mais il faut, avant que de développer lêévénement affreux produit par ce projet, remonter aux premières démarches de Justine pour en opérer le succès.

Cette fille, plus libre de sortir que Rosalie, avait trouvé le moyen de confier à un jeune prêtre de la paroisse tout le plan inventé par elle, pour initier son amie aux grands mystères dêune religion dont on lui cachait les trésors. Lêabbé Delne, passionné serviteur du Christ, avait saisi avec empressement la sainte et sublime idée de faire rentrer au giron de lê…glise une douce brebis quêon en voulait distraire. Depuis trois semaines, par lêentremise de

Justine, Delne avait avec Rosalie des conférences pieuses ; et cêétait dans la chambre même de Rosalie que se tenaient ces conciliabules. La fille de Rodin suffisamment instruite, pleine du plus ardent désir de sêapprocher dêun sacrement dont on lui déguisait la grandeur, devait sêéchapper un matin, à la pointe du jour, pour voler promptement à lêéglise, sêacquitter dêun si saint devoir et rentrer ensuite mystérieusement. Tout promettait le plus entier succès, et Rosalie, arrachée au libertinage de son père, devait éclater ensuite, et se faire obtenir un couvent ; lorsque cette fois-ci le ciel ne permit pas, comme dans la scène précédente, que la vertu triomph,t du vice. Une imprudence perdit tout ; et le crime rentra dans ses droits.

Justine ordinairement nêassistait pas à ces mystiques exhortations. Elle faisait le guet ; et son rôle était dêavertir si Rodin venait à paraître.

Se croyant tous les trois au port, on se négligea cette fois. Justine est appelée chez Rosalie ; on lêin≠vite à partager lêextase oˇ sa compagne va se plonger ; et nos trois anges sêélançaient de concert vers la vo˚te du ciel, lorsque Rodin, plus rapproché des objets terrestres, et tout naturellement dévoré du désir dêenculer sa fille, la cherchait le vit à la main. Il entre dans sa chambre, croyant la trouver au lit. Dieu ! quelle est sa surprise de la voir aux genoux dêun prêtre, et le crucifix à la main ? Un moment Rodin croit rêver ; tour à tour il avance et recule dêef≠froi : enfin, il appelle à lui.

- Ma súur, dit-il à Célestine qui sêavance avec Marthe, vous voyez comme on me trahit. Justine, il mêest aisé de voir à qui je dois le plan de cette séduction inf,me : retirez-vous, je ne vous en veux point ; mes sentiments pour vous sont tels, quêeussiez-vous attenté à mes jours, je crois que je vous pardonnerais encore. Mais pour toi, scélérat, dit-il en saisissant lêecclé≠sias≠ti≠que au collet, pour toi, suborneur atroce, indigne satellite dêune religion que jêabhorre, tu ne sortiras pas dêici, sois-en s˚r, aussi facilement que tu y es entré : un cachot va me répondre de toi ; je têapprendrai à venir souiller de ton souffle impur les principes de philosophie que je répands dans cette maison. Sortez, Rosalie ; allez chez votre tante, et nêen sortez pas sans mes ordres.

Rodin entraîne alors lêabbé, tout interdit ; et, aidé de sa súur et de sa gouvernante, il le plonge dans un caveau de sa maison, oˇ jamais le jour

nêavait pénétré. Il revient de là chercher Rosalie, pour lêenfermer dans un autre cachot. Rodin sort ; il parcourt le village.

- On vient dêenlever ma fille, dit-il à tout le monde, et je soupçonne lêabbé DelneÖ

On vole chez lui : lêabbé ne sêy trouve point.

- Voilà mon malheur éclairci, dit Rodin ; je nêavais que des soupçons : dêaffreuses vérités mêéclai≠rentÖ Cêest ma faute ; jêavais vu commencer cette intrigue ; que ne la troublai-je dès les premiers jours.

Tout le monde donna dans le piège ; et dès quêau moyen de cette ruse Rodin se voit maître de son homme, il nêouvre sa prison que pour la changer en tombeau ; et, par un raffinement bien digne dêun tel monstre, sitôt que Delne a rendu lê,me, son corps est cloué sur les murs du cachot ; et cêest dans ce cercueil que le barbare Rodin vient replacer sa filleÖ

- Je veux que ton séducteur soit toujours sous tes yeux, lui dit-il, jusquêà ce que ton sang ait lavé ton crime.

Tel était lêétat des choses, lorsque Justine, à laquelle Rodin nêavait encore rien dit, se croyant à couvert de tout, en raison de lêamour quêelle inspirait à ce barbare, entreprit lêimpossible pour découvrir le sort de son amie, bien s˚re que, si elle la trouvait, elle saurait aussi ce que Delne était devenu. Profitant de tous les moments o˘ elle croyait nêêtre pas surveillée, elle parcourt les plus secrets recoins de la maison. Elle croit entendre quelques gémissements au fond dêune cour très obscure ; elle sêapprocheÖ un tas de bois paraît boucher une porte étroite et reculée ; elle avance en écartant tous les obstaclesÖ de nouvelles plaintes se font entendreÖ

- ‘ Justine ! est-ce toi ?

- Oui, chère et tendre amie, sêécrie-t-elle, en reconnaissant la voix de Rosalie ; oui, cêest Justine que le ciel têenvoie pour te secourir.

Et les questions multipliées de cette tendre fille laissent à peine à celle de Rosalie le temps de répondre. Ce fut alors que Justine apprit, et lêhorrible

situation o˘ était Rosalie, et le meurtre commis par son père en la personne du pauvre abbé Delne, mais dont Rosalie ignorait les détails ; la seule chose dont elle paraissait s˚re, cêest que Rodin avait eu pour complices, et sa súur et sa gouvernante, et que la victime, sans doute, avait beaucoup souffert, sêil en fallait juger par ses cris et par les coups de couteau dont son cadavre paraissait percé.

- Cêest mon tour. ajouta Rosalie : hier soir mon père entra dans ma prison, suivi de Rombeau, le chirurgien de ce village, et dont je têai déjà dit les liaisons avec Rodin ; tous deux se sont permis des horreurs avec moi. Mon père a voulu (ce qui jamais ne lui avait passé par la tête), il a exigé que je servisse aux passions effrénées de son confrère ; mon père même me tenait pendant cette affreuse scèneÖ Ensuite il leur est échappé des propos qui ne me laissent plus douter de mon malheureux sort. ‘ Justine ! je suis perdue, si tu ne parviens pas à me délivrer ; tout, ma chère amie, tout me prouve que ces monstres vont me faire servir à quelques-unes de leurs expériences.

- Oh ciel ! dit Justine, en interrompant la fille de Rodin, est-ce que pareille chose leur est déjà arrivée ?

- Jêai de fortes raisons pour le croire. quand ils tiennent ici des jeunes personnes de lêun ou de lêautre sexe, qui nêont ni père ni mèreÖ

- Eh bien ? Tu me fais tremblerÖ

- Elles disparaissent sans quêil soit possible de savoir ce quêelles sont devenues. Il nêy a pas un mois quêune jeune fille de quatorze ans, belle comme le jour, disparut ainsi ; et je me souviens très bien que ce jour-là

jêentendis des cris étouffés dans le cabinet de mon père ; le lendemain on dit quêelle sêétait sauvée. quelque temps après, un jeune orphelin de quinze ans sêécli≠psa de même, et on nêen a pas reparlé davantage. Je frémis, en un mot, ma chère, si tu ne réussis pas à me tirer promptement de ce cachot.

Justine demanda à son amie si elle savait o˘ lêon mettait les clefs de cette cave. Rosalie lêigno≠rait ; elle ne croyait pourtant pas que lêon e˚t lêhabitude de les emporter. Justine les cherche, mais en vain ; et lêheure de reparaître arriva, sans quêelle p˚t donner à cette chère enfant dêautres

secours que des consolations, quelques espérances et des pleurs. Rosalie fit jurer à Justine quêelle viendrait la voir le lendemain ; et celle-ci le lui promit, en lêassurant même que, si à cette époque elle nêavait rien découvert de satisfaisant sur ce qui la regardait, elle irait sur-le-champ porter ses plaintes en justice, pour soustraire cette malheureuse, à tel prix que ce p˚t être, au sort affreux qui la menaçait.

Justine remonte. Rombeau, ce soir-là, soupait avec Rodin. Déterminée à tout pour éclaircir le sort de son amie, elle se cache dans un cabinet à issue particulière, et tenant à la chambre o˘ soupaient ces deux scélérats. Là, leur conversation la convainquit bientôt, et des forfaits déjà commis, et de ceux que devait redouter encore son infortunée Rosalie.

- Je suis désespéré, dit Rodin à son confrère, de ne têavoir pas associé à

ma vengeance. Oh ! mon ami, tu ne saurais imaginer les plaisirs que jêai recueillis du sacrifice offert à cette passion chérie de mon ,me.

- Il est certain quêun plus sensible était difficile à te faireÖ Ta fille à

ses genoux !Ö Le scélérat ! il aurait bientôt passé de ses exhortations mystiques à des entretiens plus flatteurs : il ne voulait quêenfiler ta fille ; tu peux, je crois, en être bien certain.

- Je crois que je lui aurais plutôt pardonné cette injure, que celle de lui g,ter lêesprit. Lêin≠f,me ! il lêaurait confessée, communiée ; il aurait perdu cette créature.

- que tu dois te savoir de gré dêavoir coupé net à tout cela ! Et quêelle mort lui as-tu fait subir ?

- Oh ! cêest une scène unique. Marthe et ma súur mêaidaient. Jêai fait exécuter devant lui vingt postures plus lubriques les unes que les autres.

Elles lêont sucé, branlé ; je lêai fait épuiser avant que de lêenvoyer dans lêautre monde ; et je te réponds que si les furies sêen emparent, elles auront de la peine à le faire bander.

- Et enfin ?

- Je lêai fait crucifier. Jêai voulu que le valet expir,t de la même mort que son maître ; et pendant les quatre heures quêil a langui sur cette croix, il nêest pas de supplice que je ne lui aie fait éprouver. Je lêy ai foutu ; je lêy ai fouetté ; je lui ai vingt fois enfoncé mon couteau dans le corps. Oh ! combien jêaurais voulu que tu me servisses dans cette délicieuse opération ! Mais tu nêy étais pas et jêétais pressé : on ne vit pas tant quêun ennemi respire.

- Et ta coupable fille, nêy passera-t-elle donc pas ? Songe, Rodin, songe à

quel point un pareil sujet peut être utile à lêanatomie ; jamais elle ne sera à son dernier degré de perfection, que lêexa≠men des vaisseaux ne soit fait sur un enfant de quatorze ou quinze ans, expiré dêune mort cruelle. Ce nêest que de cette contraction que nous pourrons obtenir une analyse complète dêune partie aussi intéressante. Il en est de même de la membrane qui assure la virginité ; il faut nécessairement une jeune fille pour cet examen. quêobserve-t-on dans lê,ge de la puberté ? Rien, les menstrues déchirent lêhymen ; et toutes les recherches deviennent inexactes. Lê,ge de ta fille est précisément celui quêil nous faut ; elle nêest pas réglée ; nous ne lêavons vue que par derrière ; de telles attaques nêendommagent nullement cette membrane, et nous lêétudierons tout à lêaise. Jêespère que tu te détermineras.

- Sacredieu ! je le suis, reprit Rodin. Il est odieux que de futiles considérations arrêtent ainsi le progrès des sciences. Les grands hommes se sont-ils laissé captiver par dêaussi méprisables liens ? Tous nos maîtres en lêart dêHippocrate ont fait des expériences dans les hôpitaux. Mon instituteur en chirurgie disséquait tous les ans des créatures vivantes de lêun et lêautre sexe ; et nous nêavons tous deux rectifié les bévues de nos prédécesseurs, que par de semblables opérations. Pour une douzaine de sacrifices. nous avons sauvé la vie à plus de deux mille individus ; et je demande si lêon doit jamais balancer en tel cas. Tous les artistes ont pensé de même. quand Michel-Ange voulut rendre un Christ au naturel, se fit-il un cas de conscience de crucifier un jeune homme et de le copier dans les angoisses ? La sublime Madeleine en pleurs du Guide, fut prise sur une belle fille que les élèves de ce grand homme avaient flagellée à

outrance ; tout le monde sait quêelle en mourut. Mais quand il sêagit des progrès de notre art, de quelle nécessité ne doivent pas être ces mêmes moyens ! et combien y a-t-il un moindre mal à se le permettre ? Le meurtre opéré par les lois est-il dêune autre espèce ? et lêob≠jet de ces lois quêon trouve si sages, nêest-il pas le sacrifice dêun pour en sauver mille ? On nous devrait, au contraire, des récompenses, quand nous sommes assez courageux pour vaincre ainsi la nature au profit de lêhumanité.

- Oh ! la victoire nêest pas bien grande, dit Rombeau ; je ne te conseille pas de têen faire un mérite aux yeux de ceux qui connaissent le chatouillement excessif que produisent ces sortes dêac≠tions.

- Je ne te cache pas quêelles mêaiguillonnent infiniment. En général, toutes les douleurs, que je produis sur les autres, soit en opérant, soit en flagellant, soit en disséquant sur le cru mettent les animaux spermatiques dans une telle discordance en moi, quêil en résulte un prurit manifeste, et une érection involontaire, laquelle, sans me toucher, me conduit plus ou moins vite à lêéjaculation, en raison du degré de souffrance imprimé sur le sujet. Tu te rappelles mêavoir vu décharger, sans que personne ne me touch,t, la dernière fois que nous opér,mes ensemble sur ce jeune garçon dont jêouvris le flanc gauche pour observer les palpitations du cúur. quand jêen fus à couper les ligaments qui captivent ce viscère, et que jêenlevais par conséquent la vie au sujet, tu te souviens que mon foutre partit malgré moi, et que tu fus obligé de mêachever ; tu te rappelles de même que les dernières gouttes de sperme nêétaient pas élancées du canal, que je rebandais encore. Au reste, ne nous chicanons pas ; jêai assez de preuves, mon cher, du rapport de tes go˚ts aux miens, pour que nous nêayons aucune querelle à nous chercher mutuellement sur cet objet.

- Je lêavoue, dit Rombeau, jêéprouve les mêmes mouvements, et je ne conçois point par quelle inexplicable contradiction la mystérieuse nature inspire tous les jours à lêhomme le go˚t de la destruction de ses úuvres.

- Je lêentends parfaitement, moi, dit Rodin ; ces portions de matière, désorganisées et jetées par nous dans le creuset de ses úuvres, lui donnent le plaisir de recréer sous dêautres formes ; et si la jouissance de la nature est la création, celle de lêhomme qui détruit doit infiniment flatter la nature. Or, elle ne réussit à ses créations que par des destructions. Il faut donc

étonnamment détruire des hommes pour lui composer la voluptueuse jouissance dêen créer.

- Aussi, le meurtre est un plaisir.

- Je dis plus ; il est un devoir ; il est un des moyens dont la nature se sert pour parvenir aux fins quêelle se propose sur nous. Et nêe˚t-il pas même un but important, comme celui quêil acquiert par nos expériences, ne f˚t-il commis que par le seul effet des passions, il serait toujours une bonne úuvre ; car ces passions, nêen doute pas, mon ami, ne sont placées par la nature dans nous, que pour adoucir les répugnances que ses volontés nous inspireraient sans cela. Ne d˚t-il donc sêagir que de ma seule fantaisie, je regarderais la chose comme toute simple ; à plus forte raison quand elle devient nécessaire à un art aussi utile aux hommes, quand elle peut fournir dêaussi grandes lumières. Dès lors, ce meurtre devient la plus belle, la plus sage de toutes les actions, et ce ne serait quêà se la refuser quêil pourrait exister du crime. Cêest le prix ridicule que nous attachons à cette vie, qui nous fait éternellement déraisonner sur le genre dêaction qui engage un homme à se délivrer de son semblable. Croyant que lêexis≠tence est le plus grand des biens, nous nous imaginons stupidement faire un crime, en soustrayant ceux qui en jouissent. Mais la cessation de cette existence, ou du moins ce qui la suit, nêest pas plus un mal que la vie nêest un bien ; ou plutôt, si rien ne meurt, si rien ne se détruit, si rien ne se perd dans la nature, si toutes les parties décomposées dêun corps quelconque nêattendent que la dissolution pour reparaître aussitôt sous des formes nouvelles, quelle indifférence nêy aura-t-il pas dans lêaction du meurtre ? et quêil serait imbécile lêêtre qui oserait y trouver un crime !

- A la bonne heure, dit Rombeau. Mais faut-il te lêavouer ? En raison des liens qui têenchaî≠nent à cette créature, je craignais que tu ne balançasses.

- Et quelle puissance têimagines-tu que le titre de fille puisse jamais avoir sur mon cúur ? Sois donc persuadé, mon ami, que je regarde un peu de foutre éclos du même úil (au poids près) que celui quêune putain fait éjaculer de mon vit ; je nêai jamais fait plus de cas de lêun que de lêautre. On est le maître de reprendre ce quêon a donné ; jamais le droit de disposer de ses enfants ne fut contesté chez aucun peuple. Les Perses, les Mèdes, les Arméniens, les Grecs en jouissaient dans la plus extrême latitude ; les lois

de Lycurgue, le modèle des législateurs, non seulement laissaient aux pères tous droits sur leurs enfants, mais condamnaient même à la mort ceux que les parents ne voulaient pas nourrir ou qui se trouvaient mal conformés. Une grande partie des sauvages tuent leurs enfants aussitôt quêils naissent. Presque toutes les femmes de lêAsie, de lêAfrique et de lêAmérique se font avorter sans encourir de bl,me. Cook retrouva cet usage dans toutes les îles de la mer du Sud. Romulus permit lêinfanticide ; la loi des douze tables le tolère de même ; et, jusquêà

Constantin, les Romains exposaient ou tuaient impunément leurs enfants.

Aristote conseille ce prétendu crime ; la secte des stoÔciens le regardait comme louable. Il est encore très en usage en Chine ; chaque jour on trouve, et dans les rues et sur les canaux de Pékin, plus de dix mille individus immolés ou abandonnés par leurs parents, et quel que soit lê,ge dêun enfant dans ce sage empire, un père, pour sêen débarrasser, nêa besoin que de le mettre entre les mains dêun juge. Dêaprès les lois des Parthes, on tuait son fils, sa fille, sa súur, son frère, sans encourir la moindre peine. César trouva cette coutume généralement établie dans les Gaules.

Plusieurs passages du Pentateuque prouvent quêil était permis de tuer ses enfants chez le peuple de Dieu ; et Dieu lui-même enfin lêexi≠gea dêAbraham. Lêon crut longtemps, dit un célèbre moderne, que la prospérité

des empires dépendait de lêesclavage des enfants ; cette opinion était fondée sur les principes de la plus saine raison. Eh quoi ! un gouvernement quelconque se croira autorisé à sacrifier vingt ou trente mille de ses sujets dans un jour, pour sa propre cause ; et un père ne pourra, lorsquêil le jugera convenable, devenir le maître de la vie de ses enfants ? quelle absurdité ! quelle inconséquence ! et quelle faiblesse dans ceux qui sont contenus par de telles chaînes ! Lêauto≠rité du père sur ses enfants, la seule réelle, la seule qui ait servi de base ou de modèle à toutes les autres, nous est dictée par la voix de la nature même ; et lêétude réfléchie de ses opérations nous en offre à lêinstant des exemples. Le tzar Pierre ne doutait nullement de ce droit et il en usa. Il adressa une déclaration publique à tous les ordres de son empire, par laquelle il disait que, dêaprès les lois divines et humaines, un père avait le droit absolu de juger ses enfants à mort, sans appel et sans prendre lêavis de qui que ce f˚t. Il nêy a que dans notre France barbare o˘

une fausse et ridicule pitié crut devoir enchaîner ce droit. Non, poursuivit Rodin avec chaleur, non, mon ami, je ne comprendrai jamais quêun père qui voul˚t bien donner la vie, ne soit pas libre de donner la mort ; je nêentendrai jamais que lêêtre quêil a créé ne lui appartienne pas ; il ne peut exister au monde une propriété plus sacrée ; or, si cette propriété est bien établie, la possibilité dêen disposer à son gré en devient une suite nécessaire.

Combien de races parmi les animaux nous donnent lêexemple de lêinfanticide.

Combien en est-il qui, comme le lapin, nêont pas de plus grand plaisir que celui de dévorer leurs enfants ! Je vais plus loin, mon ami ; je suis affirmativement convaincu quêune des meilleures actions quêun père ou quêune mère puisse faire consiste à se débarrasser de ses enfants ; nous nêavons point de plus grands ennemis dans le monde. Et nêest-il donc pas bien fait, dêaprès cela, de sêen délivrer avant quêils soient en ,ge de nous nuire ? La propagation est dêailleurs infiniment trop nombreuse en Europe ; elle excède infiniment ses moyens de subsistance : le meurtre de ses enfants est donc encore une excellente action, considérée sous ce nouveau point de vue. qui pourrait donc me retenir ? lêhumanité ? ‘ mon ami, je ne connais pas, je lêavoue, une plus fausse vertu. Lêhumanité, je le prouverai quand on voudra, nêest quêune manière dêêtre, qui, prise dans le sens que les moralistes lui donnent, bouleverserait bientôt lêunivers.

- Ah ! dit Rombeau, plein dêenthousiasme pour dêaussi effrayantes maximes, je têapprouve, mon cher ; ta sagesse mêenchante, mais ton indifférence mêétonne : je te croyais amoureux de ta fille.

- Moi, mon cher, amoureux dêune femme !Ö Ah ! Rombeau, je me supposais mieux connu de toi, de toi qui connais si parfaitement mes go˚ts, de toi qui dois être si pénétré de lêhorreur que mêinspire un sexe dont je me sers par libertinage, et jamais par penchant. Le go˚t prodigieux que jêai pour les culs, lêivresse o˘ me met un derrière, mêoblige à fêter indistinctement tous les êtres en qui je suppose de la supériorité dans cette partie ; et cêest pour multiplier mes hommages que je ne mets jamais de distinction, ni entre les ,ges, ni entre les sexes. Nêas-tu pas la preuve de ce que je dis, Rombeau ? et, malgré tes quarante-cinq ans, la sublimité de tes fesses ne mêengage-t-elle pas, tu le sais, à têenculer de temps en temps ?

Voilà du libertinage, mais de lêamour, jamais. Ce sentiment pusillanime fut toujours inconnu de mon cúur. Il y a mieux : cêest que pour peu quêune jeune fille ou quêun jeune garçon ait malheureusement nourri mon illusion trop longtemps, le dégo˚t sêannonce avec énergie ; et je nêai jamais connu quêun moyen dêy satisfaire délicieusement, cêest de tuer, mon ami, de tuer, il nêy a que cela ; cêest, jêen conviens, le dernier plaisir que peut nous donner un objet de luxure, mais cêest bien aussi le meilleur. Il y a sept ans que ma fille sert à mes plaisirs ; il est temps quêelle paie la cessation de mon ivresse par celle de son existenceÖ

Et Rodin, qui bandait fort dur, mit en ce moment son vit entre les mains de son ami, qui ne tarda pas à lui faire empoigner le sien.

- Il me semble, dit Rombeau, que nous sommes fort en état de remplir les intentions conçues.

- Oui, voilà des vits très en lêair, dit Rodin ; lève-toi donc, que je manie ton cul, je ne mêen rassasie jamais.

Et le paillard, déculottant son ami, se met à lui palper, à lui claquer, à

lui mordre les fesses un quart dêheure. Rombeau le rend à son camarade ; et les deux vilains se mettent dans une telle posture, quêils peuvent à la fois se branler le vit, en se gamahuchant le trou du cul. Rodin nêy tient pas ; il courbe son camarade sur un canapé, et lui plante le vit dans le derrière jusquêaux couilles, en le polluant à pleines mains.

- Si tu étais, dit-il, aussi s˚r que moi de ne pas décharger (car il faut réserver ses forces), oui, si tu étais aussi ferme que je vais lêêtre, quoiquêen te foutant, je têenverrais chercher quelquêun pour te mettre en train, et, après une heure dêépouvantables paillardises, nous irions prendre la victime.

- Je te réponds de moi, dit Rombeau, il nêy a personne au monde qui soit plus maître de son foutre.

- Eh bien ! qui veux-tu ?

- Des garçonsÖ

Et ici Rodin, ayant décidé son ami, sonna sa gouvernante, qui vint aussitôt prendre ses ordres

Justine ne croit pas devoir rester plus longtemps ; si elle a tant tardé, cêest pour éclaircir le sort de Rosalie. Il ne lui est que trop dévoilé

maintenant ; il nêest plus question que de la secourir. Notre héroÔne y vole, résolue de périr, ou de délivrer son amie.

- Infortunée ! lui crie-t-elle, pas un moment à perdreÖ Les monstres !Ö tu nêavais que trop raisonÖ cêest pour ce soirÖ ils vont venir.

Et, en prononçant ces mots entrecoupés, la trop compatissante Justine fait lêimpossible pour enfoncer la porte. Une de ses secousses fait tomber quelque chose ; elle y porte la main, cêest la clef ; elle la ramasse, elle se h,te dêouvrir, elle embrasse son amie, la presse de fuir, lui répond de suivre ses pas. Un moment Rosalie veut faire voir à Justine lêhorreur du cachot quêelle habite, le cadavre dont il est tapissé. Ce malheureux retard fait perdre tout le succès de lêen≠tre≠prise. Le temps se perd. Rosalie, qui sêen aperçoit, sêélance à la fin. Juste ciel ! il était encore dit que la vertu devait succomber, et que les sentiments de la plus juste et de la plus tendre commisération allaient être durement punis. Rodin et Rombeau, éclairés par la gouvernante, tous trois dans un désordre suffisant à

prouver le genre des actions o˘ ils viennent de se livrer, paraissent tout à coup. Rodin saisit sa fille au moment o˘ elle franchit le seuil de la porte, au-delà duquel elle nêavait plus que quelques pas à faire pour se trouver libre.

- O˘ vas-tu ? sêécrie ce père furieux en arrêtant Rosalie, pendant que Rombeau sêempare de Justine. Ah, ah ! continua-t-il en regardant celle-ci, cêest cette putain qui favorise la fuiteÖ Scélérate, ajouta-t-il en sacrant, voilà donc lêeffet de vos grands principes de vertu !Ö Enlever une fille à son père ! Et voilà la récompense des bontés que jêai eues de ne têavoir pas poignardée, lêautre jour, quand je vis, par tes soins, ma fille aux pieds dêun prêtre !

- Jêai d˚ faire tout ce que jêai fait, répond fermement Justine. quand un père est assez barbare pour vouloir assassiner sa fille, il nêest rien quêon ne

doive entreprendre pour prévenir un pareil forfait.

- Bon ! dit Rodin, de lêespionnage et de la séduction : tous les vices les plus dangereux dans une domestique. Montons, montons ; il est très important de juger cette affaire.

Et Rosalie, suivie de Justine, toutes deux traînées par ces scélérats, regagnent lêintérieur de la maison. Célestine, quêelles y trouvent, presque nue, les reçoit en les accablant dêinjures. Marthe ferme soigneusement toutes les portes, revient se mettre au rang des actrices. Et la plus effrayante, la plus abominable, la plus cruelle des scènes se prépare.

Essayons de la peindre. Au défaut de lêénergie dont elle serait susceptible, sous dêautres pinceaux que les nôtres, mettons-y du moins de la vérité.

- Commençons par boire, dit Rodin ; je nêaime pas à me mettre en semblable besogne, sans avoir la tête un peu prise.

Gomme la table est encore dressée, il nêest question que de faire sauter des bouchons ; et six bouteilles du meilleur champagne sont avalées dans un quart dêheure.

- Donnez-en six autres, dit Rodin à sa súur ; nous les expédierons en travaillant. Ah ! mademoiselle Justine, dit le scélérat, en se rapprochant de cette chère fille tout en larmes, et ne prévoyant que trop le sort qui lêattend, cêest donc ainsi que vous débauchez les filles de chez leur père, vous qui jouez si bien la vestaleÖ Crois-tu, Rombeau, que jêai fait lêimpossi≠ble pour avoir cette fille-là, et que je nêai pu réussir. Mais nous la tenons, sacredieu, nous la tenons, je lui défie maintenant de nous échapper. Et vous, petite putain, continue-t-il, en attirant sa fille à

lui, et lui appliquant un soufflet à tour de bras, vous vous laissez donc séduire par cette coquine ?Ö Rombeau, il faut les disséquer toutes deux : nous ferons sur ma fille les expériences de lêhymen, celles des battements du cúur sur Justine.

- Je ferai tout ce quêon voudra de cette poulette, dit Rombeau, à moitié

ivre, en venant manier brutalement la gorge de Justine. Il y a longtemps que la garce mêéchauffe la cervelle. Depuis que je te la connais, je me suis déjà branlé deux ou trois fois en sa faveur.

Et, tout en discourant, Rombeau travaille à faire disparaître les gazes qui gênent leur luxure. Ces deux pauvres enfants furent bientôt dans lêétat le plus complet de nudité ; mais comme on connaissait Rosalie, cêest sur le beau corps de notre aventurière que tous les regards se dirigent. Célestine sêapproche. Et, la saisissant dans ses bras :

- Oh ! foutre, la belle fille, sêécrie-t-elle.

- Eh bien ! branlez-vous, dit Rodin. Rombeau, amusons-nous de ce spectacle préliminaire ; jêai≠me assez à contraindre une fille qui pleure à décharger malgré elle.

Mlle Rodin emporte Justine, en larmes, sur un canapé ; et, pendant quêelle la pollue avec tout lêart possible, Rodin, agenouillé devant les fesses de cette belle fille, que sa súur avait soin de lui présenter, accablait ce beau cul des plus ardents baisers. Rombeau, placé devant le couple, escroquait des suçons à Justine, pendant que Marthe pétrissait le cul de son maître, qui, de lêune de ses mains, traitait assez brutalement celui de sa fille.

Célestine triomphe ; la gueuse y met tant dêadresse et tant dêénergie, que le plaisir lêemporte sur la douleur, et que notre innocente déchargeÖ

- La putain a donné du foutre, dit Rombeau, je mêen suis aperçu au resserrement de son anus ; je le léchais pendant ce temps-làÖ

- Oui, il y a eu du foutre, dit Mlle Rodin, jêen ai les doigts mouillés.

Et la garce les suce ; en baisant Justine sur la bouche.

- Mon enfant, dit Rodin à cette charmante fille, je suis fort content de ce que vous venez de faire ; croyez-moi, continuez dêêtre de la plus extrême complaisance avec nous ; peut-être regagnerez-vous, par ce procédé, ce que vous ont fait perdre vos sottises. Ah ! tripledieu ! comme elle est belle dans ce mélange de plaisir et de douleur !

- Oh ! monsieur, quêexigez-vous donc de moi ? dit Justine.

- Rien que nous ne puissions obtenir de force, et rien qui, je vous le répète, nêadoucisse votre sort, si vous nous lêaccordez de bonne gr‚ce. Par exemple, à présent nous voulons que vous branliez ma súur avec la langue.

Elle va se poster de manière à vous offrir à la fois son con et son cul ; Rosalie lèchera le cul et vous le con.

Il fallut obéir ; y avait-il moyen de résister à des demandes si faciles à

changer en ordres ! Le tableau sêarrange. Rodin, pour en compléter lêordonnance, sêétend à la droite de sa súur ; Rombeau, à gauche. Ils sont arrangés de façon que leurs vits soient à la portée de la bouche de Justine, et leurs culs à celle de la langue de Rosalie, qui toutes deux reçoivent lêinjonction de les gamahucher et de les sucer, en même temps que Célestine. Marthe parcourt les rangs ; elle patine les couilles ; elle veille à ce que les bouches travaillent alternativement les parties qui leur sont confiées, et montre ses belles fesses tous à tour à chacun des deux libertins. Rosalie, plus au fait, se soumet avec une résignation plus entière, à des horreurs qui répugnent à Justine, et que, comme elle néanmoins, elle nêexécute quêen gémissant. Ces préambules électrisent nos paillards.

- Rombeau, dit Rodin, enculons Justine ; tu nêimagines pas à quel point la supériorité de ses fesses embrase ma tête. Il nêy a peut-être pas en France un homme qui ait autant vu de culs que moi ; je te jure, mon ami, quêil ne mêen est jamais tombé sous la main de plus beaux, de mieux coupés, de plus blancs, de plus fermes, de plus appétissants que celui de cette petite garce-là. Et chacun de ces éloges se gravait en baisers de feu sur lêidole fêtée.

Justine, entendant son arrêt, se jette aux pieds de ses bourreaux. Cêest avec les accents les plus énergiques de la douleur et du désespoir que la malheureuse implore sa gr‚ce.

- Oh ! prenez ma vie, leur dit-elle, et laissez-moi lêhonneur.

- Mais tu ne seras coupable de rien, dit Rombeau : nous allons te violer.

- Sans doute, dit Rodin, de ce moment, plus de péché sur ta conscience ; ce sera la force qui têau≠ra tout ravi.

Et lêinf,me, en consolant Justine de cette cruelle manière, la plaçait déjà

sur un canapé.

- Le beau cul ! poursuivait-il en lêexaminant. Tiens, Rombeau, prends cette poignée, ne frappe que la fesse gauche, moi la droite ; celui des deux qui fera paraître la première goutte de sang aura lêhonneur de la sodomiser avant lêautre. Rosalie, venez ici, mettez-vous à genoux devant Rombeau ; sucez-lui le vit, pendant quêil flagelle ; vous, Marthe, sucez le mien.

Justine était couchée dans les bras de Célestine, qui la branlait en dessous pour lui faire oublier ses peines ; mais Rodin, sêen étant aperçu, réprimanda sa súur.

- Laisse-la donc souffrir, dit-il durement : ce ne sont pas des plaisirs que nous voulons quêelle ressente, ce sont des douleurs ; et tu troubles, tu changes absolument lêesprit de nos projets, en dérangeant lêétat de son physique. Les coups se donnent ; chacun devait en distribuer cinquante.

Ceux de Rombeau furent vigoureux ; mais Rodin, plus habitué à cet exercice, fit jaillir le sang au trentième, et nêen finit pas moins la reprise.

- Allons, dit-il, tu vois que cêest à moi.

- Oui, dit Rombeau ; mais prends garde de décharger ; songe au besoin que nous avons de nos forces ; à ta place, je me contenterais de quelques détails, et je me réserverais pour la grande expédition.

- Eh ! non, non, foutredieu, dit Rodin, en écartant les fesses de Justine et y présentant son hochet plus dur quêune barre de fer ; non, non, il ne pourrait exister aucune considération dans le monde qui p˚t mêempêcher dêenculer cette belle créature ;. il y a trop longtemps que je la désire, il faut quêelle y passe, elle y passera, la putain. Et déjà la tête du fougueux instrument ébréchait le trou délicat et mignon de notre infortunée, qui, nêayant jamais été attaqué quêune fois, avait repris toute sa fraîcheur et toute sa délicatesse.

Un cri terrible, suivi dêun mouvement violent, dérange un instant Rodin, qui, trop accoutumé à ce genre dêattaque pour se laisser ainsi désarçonner, saisit fortement les reins de la jeune fille, pousse avec violence, et disparaît jusquêaux couillons, dans ce cul frais et voluptueux.

- Ah ! bougre de dieu ! sêécrie-t-il, mêy voilà ; je défie Dieu ou ses foutus agents de mêempê≠cher de la sodomiser à présent : elle est foutue, la garceÖ Oh ! mon ami, le beau culÖ il est dêun chaudÖ dêun étroitÖ Et sans les précautions de Célestine pour sêopposer aux cris de la patiente, on les aurait entendus dêune lieue.

- Rombeau, dit Rodin, encule ma fille sous mes yeux, et place-toi de manière à ce que je puisse manier ton cul pendant que tu foutras ; Marthe nous étrillera tous les deux.

- Attends, dit Rombeau, dérange-toi un instant ; cêest le plaisir dêune seconde attaque que je te prépare. Voici ce que je désire : il faut placer ces deux demoiselles lêune sur lêautre ; Justine va se mettre à quatre pattes, les reins en lêair ; jêétablirai ta fille sur cette base ; les deux trous seront opposés, et nous les sonderons tous deux, en passant alternativement de lêune à lêautre. Marthe, comme tu le disais tout à

lêheure, nous fustigera pendant lêopération ; et ta súur fixera lêattitudeÖ

- De par tous les foutus Dieux du christianisme, rien nêest bon comme cette manière de foutre, dit Rodin, dès quêil en eut t,té ; mais nous pourrions faire mieux, ce me semble : mettons ma súur et Marthe dans la même posture, cela doublera la somme de nos jouissances.

Une heure entière nos paillards sêamusent à sonder ainsi ces quatre culs ; ils les tournaient avec une telle rapidité, quêon les e˚t pris pour les ailes dêun moulin à vent. Ils en laissèrent le nom à cette attitude, que nous conseillons à tout libertin dêessayer. Ils sêen lassent enfin. Rien nêest inconstant comme la luxure ; avide de jouissances, elle sêimagine toujours que ce quêelle conçoit vaut mieux que ce quêelle quitte, et ce nêest jamais quêau-delà des bornes quêelle suppose la volupté.

Lêirritation de nos deux libertins devint telle, quêon voyait des flammes sortir de leurs yeux ; leurs engins, collés sur le ventre, paraissaient menacer le ciel. Rodin, spécialement acharné sur Justine, semblait conjurer sa perte ; il la baisait, la pinçait, la claquait. Incroyable mélange de caresses et dêinvectives, de délicatesse et dêhorreur ! le coquin avait lêair de ne savoir quêinventer pour fêter et dégrader tour à tour la divinité de sa luxure. Pudique de notre naturel, nous rougirions de dévoiler les obscénités o˘ il se livra.

- Eh bien ! dit-il enfin à Justine, tu vois, ma chère, quêil y a pourtant toujours quelque chose à gagner avec les bougres ; ton honneur est intact : des libertins moins vertueux lêeussent impitoyablement flétri, nous le respectons. Ne crains point que Rombeau ni moi concevions seulement le désir dêy porter atteinte ; mais ce cul, ce beau cul. mon ange, il sera souvent perforé : il est si frais, si bien coupé, si joliÖ Et le coquin le branlait en disant cela, il le baisait, il y introduisait quelquefois son vit. Enfin, les grands coups se portèrent. Rodin saisit sa fille ; il lui lance des regards furieux ; lêarrêt de cette infortunée est écrit dans ses yeux barbares.

- Oh ! mon père, sêécrie la malheureuse en pleurs, quêai-je donc fait pour mériter un tel sort ?Ö

- Ce que tu as fait, dit Rodin, peux-tu le demander ? tes crimes ne sont-ils donc pas assez noirs ? tu as voulu connaître un Dieu, putain, comme sêil en devait exister dêautres pour toi que mes voluptés et mon vit.

Et il le lui faisait baiser en disant cela ; il lui en frottait le visage, ainsi que de son derrière, duquel il semblait flétrir voluptueusement les roses de ce teint dêalb‚tre. Il la souffletait, il lêin≠vec≠ti≠vait, en blasphémant comme un scélérat. Et Rombeau, voyant tout cela, se branlait sur les fesses de Justine, en encourageant son ami. Enfin, la pauvre fille de Rodin est assise sur un petit rond étroit, élevé de deux pieds, sur lequel porte sa croupe seule. quatre cordes descendaient du plafond ; on y attache les membres de Rosalie dans le plus grand écartement possible.

Rodin établit sa súur entre les cuisses de la victime, et les fesses tournées vers lui. Marthe devait servir lêopération ; et Rombeau, bien en face, devait enculer Justine. Lêinfernal Rombeau, voyant que la tête de Rosalie penche

et nêest soutenue par rien, imagine de lêap≠puyer sur ses fesses, de manière quêà chaque coup de reins quêil donnera en enculant Justine, il fasse rebondir cette tête sur son cul, comme une balle sur une raquette. Cette idée divertit infiniment le cruel Rodin, qui, pendant ce temps, apprête bien dêautres supplices à sa malheureuse fille. Le vilain encule sa súur : il semble que ce ne soit quêau sein de lêinceste et de la sodomie quêil veuille arriver à lêinfanticide.

Marthe lui remet un scalpel, et il lêinstrumente. On juge des cris de la victime. Mais les précautions sont prises de manière à ce quêil nêen puisse rien résulter de f,cheux. Cependant Rombeau veut voir opérer son confrère ; il emporte sa fouteuse avec lui, et vient se placer tout près de lêopération. Le bas-ventre sêouvre. Rodin, tout en foutant, taille, déchire, détache, et dépose dans une assiette, sous les yeux de son confrère et la matrice et lêhymen, et tout ce qui sêen≠suit. Les scélérats déculent pour faire leurs opérations. Rosalie, languissante, lève des yeux éteints vers son père, et semble lui reprocher sa barbarie. Mais la voix de la pitié pénètre-t-elle dans une ,me semblable ! Le féroce Rodin met son vit dans la blessure, il aime à sêinonder de sang. Rombeau lêexcite. Marthe et Célestine éclatent de rire. La seule Justine ose donner des secours et des larmes à sa trop malheureuse amie. On lui reproche cette commisération ; on sêy oppose, on maltraite celle qui sêy livre. Rodin, pour la punir, lêoblige à sucer le vit tout barbouillé du sang de celle quêelle pleure ; puis, la faisant contenir, la tête courbée sur la plaie, il la fustige en cet horrible état. On le fouette lui-même. Il nêy tient plus, tant de férocités lêentraînent ; il nêa que le temps de se replonger dans le cul de Justine, quêon étend, par ses ordres, sur le chevalet de Rosalie, en telle sorte que da tête de celle-ci est entre les jambes de notre héroÔne, et que la sienne est appuyée contre la plaie vaste et sanglante que son fer infanticide vient de faire. Il décharge ; Rombeau lêimite dans le cul de Célestine, en baisant les fesses de Marthe ; et nos deux scélérats épuisés retombent langoureusement sur des fauteuils.

Cependant Rosalie vit encore. Justine ose prier pour elle.

- Imbécile lui dit Rodin, tu vois bien quêelle nêen peut revenir.

- Oh, monsieur ! dit Justine égarée, peut-être quêavec des soinsÖ La malheureuse, que vous avait-elle fait ?

- Rétablissons promptement dans nous lêirritation spermatique, dit Rombeau en maniant assez grossièrement des tétons de Marthe, car ces deux putains mêétourdissent, lêune par ses cris, lêau≠tre par ses supplications.

- Eh bien ! dit Rodin, buvons ces six bouteilles de champagne, et que Marthe et Célestine nous branlent, tout en les sablant.

On opère.

- Et que ferons-nous après ? dit Rombeau, que les secousses de Marthe et les rasades de champagne commencent à faire banderÖ

- Ce que nous ferons ?Ö le voici, dit Rodin. Nous attacherons Justine sur le cadavre de son amie ; tu mêenculeras en la disséquant toute vive ; et moi, placé vers la bouche de ma fille, je recueillerai, branlé par ma súur, les derniers soupirs de notre victimeÖ

- Non, dit Rombeau, il me vient une tout autre idée pour punir ta Justine.

Le plaisir de tuer une femme est bientôt passé ; elle nêéprouve plus rien dès quêelle est morte ; les délices de la faire souffrir disparaissent avec sa vie, il nêen reste plus que le souvenir. Faisons mieux, poursuit Rombeau, en mettant un fer au feu, punissons-la mille fois davantage que si nous lui dérobions la vie ; marquons-la, flétrissons-la ; cet avilissement, joint à toutes les mauvaises affaires quêelle a sur le corps, la fera pendre, ou mourir de faim ; elle souffrira du moins jusquêau dernier moment de sa vie ; et notre luxure, infiniment plus prolongée, en deviendra plus délicieuse : il dit ; Rodin sêempare de Justine ; et lêabominable Rombeau lui applique derrière lêépaule le fer ardent dont on marque les voleurs.

- quêelle ose paraître à présent, dit ce monstre ; quêelle lêessaie ; et, en montrant cette lettre ignominieuse, nous légitimerons suffisamment les raisons qui lêauront fait renvoyer avec tant de mystère et de promptitude.

- Soit, dit Rodin ; mais il faut sêen rassasier avant : nous rebandons ; livrons-nous avec elle à quelques dernières horreurs.

Une énorme poignée de verges tombe sous les mains du barbare.

- Prends-la sur tes épaules, continue ce monstre, je vais la fouetter sur ton dos ; et de temps en temps je laisserai retomber les coups sur tes fesses ; que ma súur te suce pendant ce temps-là ; Marthe me rendra les coups que je vous porterai à tous deux ; et le supplice de Justine finira par une enculade.

On exécute. Rodin ne ménage pas ; et le sang qui coule des fesses de notre héroÔne retombant en perles sur celles de Rombeau, lui cause un inexprimable chatouillement.

- A mon tour, dit ce coquin-ci, mais je veux quêen la prenant sur tes reins, elle y soit différemment postée. Cêest son con que je veux flageller ; ce sont ses cuisses, son ventre, sa motte, toutes ces horribles attenances dêun devant que jêabhorre.

- Oh ! double foutu dieu ! sêécrie Rodin, pourquoi cette idée ne mêest-elle pas venue ? je suis désespéré que tu lêaies plus tôt conçue que moi.

Cette nouvelle lubricité sêexécute ; toutes les parties antérieures de notre héroÔne sont cruellement lacérées ; le cul de Rodin lêest aussi.

Marthe, en ce moment, lui suce le vit ; Justine est enfin placée sur un canapé ; et les deux amis, chacun fustigé lêun par Marthe, lêau≠tre par Célestine, laissent au fond du cul de lêorpheline les dernières preuves de leur détestable luxure.

Ici Rosalie, que ces scélérats avaient continué dêexposer à leurs regards pour sêexciter par cet affreux spectacle, tourne ses yeux mourants vers Justine, et rend lê,me. Les monstres lêentou≠rent, ils lêobservent encore dêun úil féroce, ils la touchent, ils la manient ; et le féroce Rodin plante avec volupté ses dents au milieu des chairs encore palpitantes du triste résultat de ses anciennes amours. Son cadavre est enfin jeté dans un trou du jardin, o˘ reposaient sans doute bien dêautres victimes de la scélératesse de Rodin ; et Justine rhabillée est reconduite aux bords de la forêt, o˘ on lêabandonne à son mauvais sort, en lui laissant entrevoir le danger dêune

récrimination, si elle ose lêentreprendre dans le funeste état o˘ elle se trouve.

CHAPITRE VII

SUITE DE LA MALHEUREUSE …TOILE DE JUSTINE - RECONNAISSANCE - COMMENT Lê TRE

SUPR ME LA D…DOMMAGE DE SES PROJETS PIEUX

Une autre créature que la tremblante Justine se f˚t très peu souciée de cette menace ; dès quêil lui était possible de prouver que le traitement quêelle venait de souffrir nêétait lêouvrage dêau≠cuns tribunaux, quêavait-elle à craindre ? mais sa faiblesse, sa timidité naturelle, le poids de ses malheurs, tout lêétourdit, tout lêeffraya ; elle ne pensa plus quêà fuir.

¿ cela près de cette marque flétrissanteÖ de quelques vestiges de verges qui, gr,ce à la pureté de son sang disparurent bientôtÖ de quelques attaques sodomistes qui, dirigées par des membres ordinaires, ne la déformaient nullement ; à tout cela près, disons-nous, notre héroÔne, ,gée de dix-huit ans, lorsquêelle sortit de chez Rodin, y ayant dêailleurs été

bien soignée, bien nourrie, nêavait encore rien perdu, ni de ses forces, ni de sa fraîcheur, elle entrait dans cet ,ge heureux o˘ il semble que la nature fasse un dernier effort pour embellir celle que sa main destine aux plaisirs des hommes. Sa taille était mieux prononcée, ses cheveux plus épais, plus longs, sa peau plus fraîche, plus appétissante ; et sa gorge très ménagée par des gens peu friands de cette partie, avait acquis plus dêembonpoint et de rondeur. Cêétait donc une très belle fille que Justine, une créature bien capable dêallumer, chez des libertins, les plus violents désirsÖ les plus irréguliersÖ les plus lascifs.

Ainsi, plus irritée, plus affligée, que physiquement maltraitée, Justine se mit en marche dès le même soir : mais, se guidant mal, et ne demandant rien, elle ne fit que tourner autour de Paris, et le quatrième jour de son voyage elle ne se trouvait encore quêà Lieur-saint. Sachant que cette route pouvait la conduire vers les provinces méridionales, elle résolut de la suivre, et de gagner ainsi, comme elle le pourrait, ces pays éloignés, persuadée que le

repos et la paix, qui lui étaient si cruellement refusés dans sa patrie, lêattendaient peut-être au bout de la France : fatale erreur ! que de chagrins il lui restait à dévorer encore !

quelles quêeussent été ses peines, son innocence lui restait au moins jusque-là. Uniquement victime des attentats de deux ou trois libertins, elle pouvait (puisque jamais rien ne sêétait passé de son gré) se ranger encore dans la classe des honnêtes filles ; elle nêavait rien à se reprocher ; son cúur était pur. Elle en devint trop glorieuse, et sa présomption fut punie. Elle avait toute sa fortune avec elle, cêest-à-dire près de 500 livres, somme résultative de ce quêelle avait gagné chez Bressac et chez Rodin. Elle se félicitait dêavoir au moins pu conserver ces secours, et se flattait quêavec de la frugalité, de la tempérance et de lêéconomie, cet argent lui suffirait au moins jusquêà ce quêelle f˚t en situation de pouvoir trouver quelque place. Sa terrible marque ne paraissait point ; elle imaginait pouvoir la déguiser toujours, et que cet accident ne lêempêcherait pas de gagner sa vie. Pleine dêespoir et de courage, elle poursuivit sa route jusquêà Sens, o˘ elle se reposa quelques jours. Peut-être aurait-elle trouvé quelque chose dans cette ville ; mais, pénétrée de la nécessité de sêéloigner, elle se remit en marche avec le dessein de chercher fortune en Dauphiné. Elle avait entendu beaucoup parler de ce pays, elle croyait y trouver le bonheur. Nous allons voir de quel genre était celui que le destin lui réservait.

Sur le soir de la première journée, cêest-à-dire, à environ six ou sept lieues de Sens, Justine, sêétant écartée du chemin pour satisfaire à

quelques besoins de la nature, ne put sêempêcher de sêasseoir un moment au bord dêun vaste étang, dont les entours lui parurent dêune fraîcheur délicieuse. La nuit commençait à étendre ses voiles sur le flambeau de lêunivers ; et notre héroÔne, sachant quêil nêy avait quêune très légère distance du lieu o˘ elle était à celui o˘ elle devait passer la nuit, ne se pressait pas dêinterrompre les réflexions solitaires et douces que lui inspirait le site agreste o˘ elle reposait, lorsquêelle entendit tout à

coup une masse assez volumineuse tomber dans lêeau, à dix pas dêelle. Elle tourne les yeux, et sêaperçoit que cette masse est élancée du milieu dêun buisson épais, au pied duquel flottent les eaux de lêétang, et que, par leur position respective, ni elle, ni lêagent de lêaction qui venait dêêtre

commise, ne pouvaient sêentrevoir. Son second mouvement se porte avec rapidité sur la masse tombée ; elle croit entendre des cris ; elle sêaperçoit que cette masse ne sêenfonce pas tout dêun coup, mais quêelle est pourtant prête à disparaître. Ne doutant pas quêune créature humaine ne f˚t renfermée dans lêespèce de panier quêelle distingue, elle nêécoute que le premier mouvement de la nature. Sans prendre garde aux dangers quêelle court, elle se précipite dans lêétang, est assez heureuse pour ne pas perdre pied, et pour saisir la manne flottante que le vent dirige de son côté. Elle revient sur ses pas, attirant après elle ce précieux fardeau ; elle se h,te de le développer : grand Dieu ! cêest un enfantÖ une charmante petite fille de dix-huit mois, nue, garrottée, que son bourreau, sans doute, croyait ensevelir avec son crime dans les eaux de cet étang. Justine se h,te de briser les liens ; elle fait respirer cet enfant, dont les petites mains timides sêélèvent vers sa bienfaitrice, comme pour la remercier de ses soins, et lêen récompenser par tout ce que la nature permet dêexpression à sa reconnaissance. La sensible Justine embrasse cette charmante infortunée.

- Pauvre petite, lui dit-elle, tu nêes venue au monde que comme la malheureuse Justine, pour en connaître les douleurs et jamais les plaisirs ! Peut-être la mort e˚t-elle été un bien pour toi ! je te rends peut-être un mauvais service, en te retirant du sein de lêoubli pour te replacer sur le thé,tre du désespoir et des revers ! Eh bien ! je réparerai cette faute en ne têabandonnant jamais ; nous cueillerons ensemble toutes les épines de la vie : foulées par toutes deux, elles nous paraîtront peut-

être moins aiguÎs, et, devenues plus fortes par notre union, nous les émousserons avec moins de peine. Bonté du ciel, je te remercie du présent que tu me fais ; cêest un objet sacré sur lequel ma sensibilité sêexercera sans cesse. Assez heureuse pour lui avoir sauvé la vie, je prendrai soin de ses jours, de son éducation, de ses múurs ; elle ne me quittera plus ; je travaillerai pour la nourrir : plus jeune que moi, elle me le rendra dans la vieillesse ; cêest une amie, cêest un secours que la main de lê…ternel mêenvoie. Par quelles actions de gr,ces pourrai-je lui peindre toute ma reconnaissance ?

- Cêest moi qui vais mêen charger, putain, dit un homme à voix de Stentor, en saisissant la malheureuse Justine au collet, et la renversant sur le gazon ;

oui, cêest moi qui vais te punir, pour têapprendre à te mêler de ce qui ne te regarde pas : et lêinconnu, se remparant aussitôt de la petite fille, la rentre dans son panier, lêy attache, et la replonge au milieu des eauxÖ Le sort que vient dêéprouver cette enfant, tu le mériterais, garce, continue ce sauvage ; et je ne balancerai pas à te le faire ressentir, si je ne mêapercevais à ta tournure, quêen te réservant à de plus cruels fléaux, tu me procureras peut-être de plus grands plaisirs. Suis-moi, sans dire un mot ; ce poignard que tu vois levé sur ton sein sêy plonge au premier mouvement qui têé≠chappe.

Nous renonçons à peindre ici la surprise, la frayeur, tous les différents mouvements qui agitèrent lê,me de Justine. Nêosant répondre, elle se lève en tremblant, et suit son bourreau.

Après deux grandes heures de marche, on arrive enfin dans un ch,teau, situé

au fond dêun large vallon, environné de hautes futaies, donnant à cette habitation lêair du monde le plus sombre et le plus sauvage. La porte de cette maison était tellement masquée par des massifs de bois et de charmilles, quêil était impossible de la deviner. Ce fut là que Justine, guidée par le maître même du lieu, pénétra sur les dix heures du soir.

Pendant que, placée tout de suite dans une chambre o˘ on la verrouille avec soin, cette pauvre créature cherche à trouver un peu de repos au milieu des nouvelles horreurs qui lêenvironnent, développons ce quêil faut quêon sache de cette aventure, pour y prendre un peu dêintérêt.

M. de Bandole, homme fort riche et jadis de robe, était le seigneur du ch

,teau, dans lequel lui-même venait dêintroduire Justine. Retiré du monde dès lêépoque o˘ il avait hérité de son père, Bandole, depuis plus de quinze ans, se livrait dans cette solitaire habitation, aux go˚ts bizarres quêil avait reçus de la nature ; et certes, ces go˚ts, que nous allons peindre, effraieront sans doute nos lecteurs. Peu dêhommes avaient un tempérament plus vigoureux que Bandole ; quoiquê,gé de quarante ans, il foutait encore régulièrement ses quatre coups par jour, et dans sa jeunesse il avait été

jusquêà dix. Grand, mince, dêun tempérament bilieux et sec, possédant un vit noir et mutin de neuf pouces de long sur six de tour, velu sur tout son

corps comme un ours ; Bandole, tel que nous venons de lêesquisser, nêaimait les femmes que pour en jouir ; en était-il rassasié, il était impossible de les mépriser davantage. Ce quêil y avait de très singulier, cêest quêil ne sêen servait jamais que pour leur faire des enfants, et que jamais il ne manquait son coup ; mais, cêest lêusage quêil faisait de ce fruit qui sans doute était plus extraordinaire encore : on lêélevait jusquêà dix-huit mois ; les avait-il atteints, le funeste étang, o˘ nous venons de le voir plonger un de ses fruits, devenait le cercueil universel de tous.

Pour la satisfaction de cette bizarre manie, Bandole avait trente filles enfermées dans son ch,teau, de lê,ge de dix-huit à vingt-cinq ans, et toutes de la plus grande beauté ; quatre vieilles femmes étaient chargées de la tenue de ce sérail ; une cuisinière et deux filles de cuisine achevaient de composer toute la maison de ce libertin. Grand ennemi du faste et de la somptuosité, absolument dans les principes dê…picure, notre singulier personnage prétendait que, pour conserver longtemps sa vigueur, il fallait manger peu, ne boire que de lêeau, et que, pour quêune femme devint promptement féconde, il fallait de même quêelle ne prît quêune nourriture saine et légère ; en conséquence, jamais Bandole ne faisait quêun repas composé de quelques végétaux, et ses femmes deux, o˘ jamais il nêétait servi que des légumes et des fruits. Il est certain quêavec ce régime Bandole jouissait de la meilleure santé, et ses femmes dêune étonnante fraîcheur ; elles pondaient comme des poules, et il nêy avait pas dêannée que chacune dêelles ne lui donn,t au moins un enfant. Voici dêailleurs quels étaient les procédés de ce paillard : Dans un boudoir, préparé à cet effet, se trouvait une machine sur laquelle la femme, mollement étendue et vigoureusement garrottée, présentait à ce libertin le temple de Vénus au dernier degré dêécartement possible ; il enfilait, on ne bougeait pas : cette clause, dêaprès Bandole, était la plus essentielle à

la consommation de lêacte ; et ce nêétait que pour lêob≠tenir plus s˚rement, quêil exigeait des liens : trois ou quatre fois dans la journée la même femme était replacée sur la machine, ensuite tenue dans son lit neuf jours la tête basse et les pieds très haut. Soit que les moyens de Bandole fussent bons, soit que son sperme e˚t une véritable vertu prolifique ; toujours est-il certain quêil nêen manquait guère : au bout de neuf mois lêenfant paraissait ; on le soignait pendant dix-huit ; on le noyait enfin. Et cêétait (cette circonstance

est digne de remarque), cêétait toujours Bandole lui-même qui terminait cette opération, seul procédé dont il obtenait lêérection nécessaire à procréer de nouvelles victimes.

¿ chaque couche on réformait celle des femmes qui venait de produire : en telle sorte quêune sultane nêétait jamais gardée quêen cas de stérilité ; ce qui les plaçait nécessairement dans lêaf≠freuse alternative, ou de passer là leur vie, ou de faire un enfant avec ce monstre. Et comme elles ignoraient dêailleurs exactement ce quêon faisait de leur progéniture, Bandole ne voyait aucune difficulté à leur rendre leur liberté entière ; on les ramenait dans le même lieu oˇ elles avait été prises, avec mille écus de dédommagement. Mais notre homme, surpris cette fois par Justine, avec le projet de la soumettre à ses plaisirs ordinaires, nêavait pourtant, quelque quantité dêenfants quêelle p˚t lui donner, nulle envie de lui rendre une liberté dont elle e˚t pu abuser pour la trahir. ¿ lêégard des imprudences intérieures, comme ces femmes étaient toutes enfermées séparément, et quêelles ne se communiquaient jamais entre elles, Justine, en subissant le même sort, se trouvait hors dêétat de rien révéler. Il nêy avait de danger quêà sa délivrance ; et Bandole était bien fermement résolu à ne la lui accorder jamais.

Nous nous flattons, au reste, quêon doit sêimaginer facilement que la manière de procéder à lêacte de jouissance, dans un tel homme, devait se ressentir un peu de la férocité de ses go˚ts : ne cherchant absolument que son unique satisfaction, de ses jours Bandole nêavait ressenti les feux de lêamour. Une des vieilles garrottait sur la machine celle qui devait passer ce jour-là ; on lêavertissait, il ouvrait la porte du cabinet, se branlait un moment en face du con, invectivait la femme, jurait, haletait, enconnait, poussait de très grands cris pendant la jouissance, et finissait par beugler comme un taureau à lêinstant de lêéjaculation. Il sortait de là

sans jeter seulement un regard sur la femme, et recommençait ainsi trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, toujours avec la même. Le lendemain, une autre succédait, et ainsi de suite. quant aux épisodes, ils se ressemblaient également : un grand flegme, une jouissance fort longue, des cris, des blasphèmes et du foutre ; cêétait toujours la même chose.

Voilà donc lêhomme qui allait cueillir une roseÖ un peu flétrie, on sêen souvient, au moyen des cruelles tentatives de Saint-Florent ; mais bien rafraîchie, bien refermée par lêeffet dêune aussi longue abstinence, ce qui sous plus dêun rapport, pouvait encore donner à cette jolie fleur toute la physionomie dêun pucelage. Bandole faisait grand cas de cette manière dêêtre dans une fille ; ses agents avaient pour principale consigne de les amener toujours vierges : on nêétait point reçu sans cette clause.

Dêailleurs, Bandole ne voyait absolument qui que ce f˚t. La vie la plus solitaire et la plus retirée était celle qui lui convenait. quelques livres et des promenades, voilà les seules diversions par lesquelles il entrecoupait ses luxures. De lêesprit, un caractère ferme et prononcé, aucuns préjugés, point de religion, nuls principes, étonnamment despote au fond de son sérail, sans pudeur, sans humanité, préconisant ses vices ; tel était Bandole et son repaire ; tel était le tombeau que la main du ciel préparait à Justine, pour la récompenser dêavoir voulu sauver une des victimes de ce scélérat.

quinze jours entiers sêécoulèrent sans que notre malheureuse entendit parler de son persécuteur : une des vieilles lui apportait la nourriture de la maison ; Justine la questionnait, et celle-ci, répondant froidement :

- Vous aurez bientôt lêhonneur de voir monsieur ; vous serez instruite alors.

- Mais, ma bonne, pourquoi suis-je ici ?

- Pour les plaisirs de monsieur.

- Oh ! juste ciel ! comment, il voudra me forcer à des chosesÖ dont la seule idée me fait horreur ?

- Vous ferez comme les autres, et vous ne serez pas plus à plaindre quêelles.

- Les autres ? Comment, il y en a dêautres ici ?

- Assurément, vous nêêtes pas la seule ; allons, allons, du courage, de la patience : et la porte se refermait.

Le seizième jour enfin, on avertit Justine de se tenir prête pour une cérémonie préalable, sur laquelle on ne lêavait nullement prévenue. Les portes sêouvrent avec fracas ; Bandole, suivi dêune vieille, entre dans la chambre : Faites-moi voir le con, dit-il à la matrone ; et Justine sans pouvoir sêen défendre, est aussitôt saisie et troussée.

- Ah ! ah ! dit Bandole avec négligence, nêest-ce pas celle qui doit mourir iciÖ celle qui sêest avisée de me surprendre ?

- Oui, répond-on.

- Puisque cêest ainsi, je nêai pas besoin de grands ménagements avec elleÖ

Le pucelage y est-il ? Alors la vieille, le nez affublé de lunettes, se courbe pour examiner.

- Cela a été attaqué, dit-elle au bout dêun instant ; mais il y a de lêétroit, de la fraîcheurÖ il y a de quoi donner du plaisir.

- …cartezÖ que je voie à mon tour, dit BandoleÖ et le vilain, agenouillé

devant le con ouvert, y fourre à la fois ses doigts, son nez et sa langue.

T,tez-lui les reins, dit-il à la vieille en se relevant, et dites-moi si vous supposez que la ponte pourra se faire avec succès.

- Oui, dit la vieille en palpant, le sujet est bien constitué ; je vous réponds dêun excellent produit dans neuf mois.

- Oh ! ciel ! sêécria Justine, quand je serais une bête de somme, on ne mêanalyserait pas avec plus de mépris ; et quêai-je donc fait, Monsieur, pour mériter lêoutrage que vous me destinez ? o˘ sont les titres de votre autorité sur moi ?

- Les voilà, dit Bandole, en montrant son vit ; je bande et je veux foutre.

- Cette affreuse logique des passions sêallie-t-elle à lêhumanité ?

- Et quêest-ce que lêhumanité, ma fille, je vous prie ?

- La vertu qui vous assurera des secours si jamais vous devenez malheureux vous-même.

- On ne lêest jamais avec cinq cent mille livres de rente, quand on y joint mes principes et ma santé.

- On lêest toujours, quand on fait le malheur des autres.

- Voilà une créature qui raisonne, dit Bandole, en remettant sa culotte ; le peu dêhabitude oˇ je suis dêen trouver de cette espèce, me fait désirer de jaser avec elle : retirez-vous, continua-t-il, en sêadressant à la vieille : et lêon sêassit de part et dêautre.

- Oˇ prends-tu, je te prie, mon enfant, poursuivit Bandole, quêaussitôt que la nature mêa créé le plus fort, et par mon physique, et par mon moral, je nêaie pas reçu dêelle, avec ces premiers dons, le pouvoir de traiter mes inférieurs dêaprès les seules règles de ma volonté ?

- Ces présents dont vous vous targuez, ne devraient être pour vous que des motifs de plus dêho≠no≠rer la vertu et de soulager lêinfortune ; vous en êtes indigne, dès que vous ne les employez pas à cet usage.

- A mon tour, je dirai, chère fille, que cette manière de raisonner est loin de mon cúur. Pour que je puisse faire de ton existence le même cas que je fais de la mienne, il faudrait que je trouvasse dans cette existence étrangère, des relations qui sêenchaînassent à moi aussi intimement que mes go˚ts ou que mes passionsÖ Cela est-il ? Je dis plus, cela peut-il être ?

Ne pouvant donc envisager ton existence que comme absolument étrangère, ou, si tu lêaimes mieux, comme passive, lêestime que jêaurai pour toi ne pourra jamais être que relative, ou, pour mêexpliquer plus clairement, quêune estime proportionnée au degré dêutilité que je recevrai de toi ; or, cette utilité, du moment que je suis le plus fort, ne peut plus consister que dans les actes dêesclavage les mieux constatés de ta part. Alors seulement nous aurons tous deux parfaitement rempli les rôles pour lesquels nous a créés la nature ; moi, lorsque je têas≠sou≠plis à mes passions, de quelque genre ou de quelque nature que ce puisse être ; toi, lorsque tu en subis les effets. Tes définitions de lêhumanité, Justine, ne sont le fruit que des

sophismes du faible : lêhumanité bien entendue ne consiste pas à donner tous ses soins aux autres ; mais à se conserver, soi, à se délecter aux dépens de qui que ce puisse être. Ne confondons jamais la civilisation avec lêhumanité : celle-ci est fille de la nature ; scrutons-la sans préjugés, nous ne nous tromperons jamais sur sa voix : lêautre est lêouvrage des hommes et, par conséquent, de toutes les passions et de tous les intérêts réunis. Jamais la nature ne nous inspire que ce qui peut lui plaire ou lui être utile : toutes les fois quêen éprouvant un de ses désirs nous nous sentons arrêtés par quelque chose, soyons bien s˚rs que la barrière est élevée par la main des hommes. Pourquoi respecterions-nous ce frein ? Si nous nous dégradons jusque-là, nêen accusons que la crainte ou que notre faiblesse ; ne nous en prenons jamais à notre raisonÖ tout se franchit quand on lêécoute. Serait-il donc vraisemblable que la nature p˚t établir à

la fois dans nous, et le désir dêune action quelconque, et la possibilité

que cette action p˚t outrager celle qui nous en donne lêenvie ? Rien dêaussi bizarre que mes go˚ts, tu le vois Justine : je nêaime point les femmes ; leur jouissance est la chose du monde la plus insipide pour moi ; mais le plaisir de les engrosser, et de flétrir après le fruit que jêai fait germer dans leurs seins, est une action délicieuse ; il nêen serait point, sans doute, qui me rendît plus coupable aux yeux de mes semblables : eh bien, sera-ce une raison pour moi de mêen corriger ? Non, sans doute : et que mêimporte lêestime ou lêopinion des hommes, de quel poids peuvent être ces chimères, près de mes go˚ts ou de mes passions ? Ce que je perds avec eux. et le résultat de leur égoÔsme ; ce que je leur préfère, sont les plus douces jouissances de la vie.

- Les plus douces, monsieur !

- Oui, les plus douces, Justine ; elles ne sont jamais plus délicieuses, que quand elles sêécar≠tent le plus des usages reçus et des múurs habituelles ; ce nêest quêà la destruction de toutes ces digues, que consiste la plus suprême volupté.

- Mais, monsieur, elles deviennent des crimes.

- Mot vide de sens ma chère ; il nêy a point de crime dans la nature : les hommes y croient, cela est tout simple, ils ont d˚ caractériser de délit tout ce qui troublait leur tranquillité : ainsi lêou≠vrage quêun homme se permet sur un autre, peut véritablement exister individuellement parlantÖ

jamais aux yeux de la natureÖ

Et ici Bandole répéta, avec quelques expressions différentes, tout ce que Rodin avait dit sur le néant du délit de lêinfanticide ; il lui prouva, pour le moins avec autant dêénergie, quêil nêy avait aucune espèce de mal à

disposer du fruit quêon avait planté, et que nous nêavions sur aucune propriété des droits mieux fondés que sur celle-là.

- Lêintention de la nature est remplie, dès que la femme est enceinte, poursuivit Bandole ; mais il lui est égal que le fruit m˚risse o˘ quêil soit cueilli dans sa verdeur.

- Oh ! monsieur, vous ne tirerez jamais de justes comparaisons de la chose inanimée à lêêtre possédant une ,me.

- Une ,me ? dit Bandole, en éclatant de rire ; ah ! dis-moi, je têen prie, ma chère, ce que tu entends par cette expression.

- Elle me donne lêidée du principe vivifiant et éternel, sublime et grande émanation de la Divinité, qui nous rapproche dêelle, qui nous unit à elle, et qui, par la perfection de son essence, nous distingue de tous les animaux.

Et ici Bandole, ayant éclaté de rire une seconde fois, dit à Justine :

- …coute, mon enfant ; je mêaperçois que tu as quelque mérite, et je veux bien consentir à têéclai≠rer, un peu dêattention, et suis-moi.

Il nêest rien dêaussi absurde, sans doute, que le système des gens qui sêacharnent à dire que lê,me est une substance différente du corps ; leur erreur vient de lêorgueil quêils mettent à supposer que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de son propre fonds. Séduits par cette première illusion, quelques-uns dêentre eux ont porté lêextravagance au point de

croire que nous apportons en naissant des idées innées. Dêaprès cette ridicule hypothèse, ils ont fait de la partie quêils ont nommée ¬ME

une substance isolée, et lui ont accordé le droit imaginaire de penser abstractivement de la matière dont elle émane uniquement. Ces opinions monstrueuses ne se justifiaient quêen disant que les idées sont les seuls objets de la pensée, comme sêil nêétait pas prouvé quêelles ne peuvent nous venir que des objets extérieurs, qui, en agissant sur nos sens, ont modifié

notre cerveau. Chaque idée sans doute est un effet ; mais, quelque difficile quêil soit de remonter à sa cause, pouvons-nous supposer quêelle ne soit pas due à une cause ? Si nous ne pouvons acquérir dêidées que par des substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle ? Oser soutenir que nous pouvons avoir des idées sans les sens, serait aussi absurde que de dire quêun aveugle de naissance pourrait avoir une idée des couleurs. Eh ! non, Justine, non ; ne croyons pas que notre ,me puisse agir dêelle-même ou sans cause, dans aucun des instants de notre vie : absolument liée aux éléments matériels qui composent notre existence, entièrement dépendante dêeux, toujours soumise aux impressions des êtres qui agissent en nous nécessairement, et dêaprès leurs propriétés, les mouvements secrets de ce principe, vulgairement appelé ¬ME, sont dus à des causes cachées au-dedans de nous-mêmes. Nous croyons que cette ,me se meut, parce que nous ne voyons pas les ressorts qui la remuent, ou parce que nous supposons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons. La source de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matière brute et inerte, tandis que ce corps est une machine sensible, qui a nécessairement la conscience momentanée de lêimpression quêil reçoit, et la conscience du moi par le souvenir des impressions successivement éprouvées. Retiens-le, Justine : ce nêest jamais que par nos sens que les êtres nous sont connus, ou produisent des idées en nous ; ce nêest quêen conséquence des mouvements imprimés à

notre corps que notre cerveau se modifie ou que notre ,me pense, veut et agit. Notre esprit pourrait-il donc sêexercer sur autre chose que ce quêil connaît ? et peut-il connaître autre chose que ce quêil a senti ? Tout nous prouve, de la manière la plus convaincante, que lê,me agit et se meut

dêaprès les mêmes lois que celles des autres êtres de la nature : quêelle ne peut être distinguée du corps ; quêelle naît, sêaccroît, se modifie dans les mêmes progressions que lui et que, par conséquent, elle périt avec lui.

Toujours dépendante du corps, vous la voyez passer par les mêmes gradations : inepte dans lêenfance, vigoureuse dans lê,ge m˚r, glacée dans la vieillesse, sa raison ou son délire, ses vertus ou ses vices, ne sont jamais que le résultat des objets extérieurs et de leurs effets sur les organes matériels. Comment, avec dêaussi fortes preuves de lêidentité de lê

,me avec le corps, a-t-on jamais pu sêima≠giner que cette portion dêun même individu jouissait de lêimmortalité, pendant que lêautre périssait. Les imbéciles, après avoir fait de cette ,me quêils fabriquaient à leur guise un être simple, inétendu, dépourvu de parties, absolument différent, en un mot, de tout ce que nous connaissons, prétendirent quêelle nêétait point sujette aux lois que nous trouvons dans tous les êtres dont lêexpérience nous montre la décomposition perpétuelle ; ils partirent de ces faux principes pour se persuader que le monde avait aussi une ,me spirituelle, universelle, et ils donnèrent le nom de Dieu à cette nouvelle chimère dont celle de leur corps devenait une émanation. De là, les religions, et toutes les fables absurdes qui en découlèrent, tous les systèmes gigantesques et fabuleux qui devaient nécessairement résulter de cette première extravagance : de là, les idées romanesques de peines, des récompenses après cette vie : absurdité la plus révoltante de toutes ; car, si lê,me humaine était une émanation de lê,me universelle, cêest-à-dire, du Dieu de lêunivers ; comment pouvait-elle mériter ou démériter ? comment, perpétuellement enchaînée à lêêtre dont elle émanait, pouvait-elle être libre ? et, dêaprès cela punie ou récompensée comme telle ? que les sectateurs de lêimbécile système de lêim≠mor≠talité de lê,me nêaillent pas nous donner son universalité pour preuve de sa réalité. Rien nêest aussi simple que la prodigieuse étendue de cette opinion : elle contient le fort, elle console le faible ; en fallait-il plus pour la propager ? Partout les hommes se ressemblent, et partout avec les mêmes faiblesses ils doivent avoir les mêmes erreurs. La nature ayant inspiré à tous les hommes le plus vif amour pour leur existence, lêéternité de cette existence devient un désir nécessaire ; ce désir se convertit bien en certitude, et plus promptement encore en dogme. Il était facile de présumer que des hommes ainsi disposés devaient écouter avidement tout ce que leur annonçait ce

système. Mais le désir dêune chimère peut-il jamais devenir la preuve incontestable de la réalité de cette chimère ? Nous désirons de même la vie éternelle des corps ; et, cependant, ce désir est frustré : pourquoi celui de la vie de notre ,me ne le serait-il pas de même ? Les réflexions les plus simples sur la nature de cette ,me devraient nous convaincre que lêidée de son immortalité nêest quêune illusion. quêest-ce, en effet, que cette ,me, sinon le principe de la sensibilité ? quêest-ce que penser, jouir, souffrir, sinon sentir ? quêest-ce que la vie, sinon lêassemblage de ces différents mouvements propres à être organisés ? Ainsi dès que le corps cesse de vivre, la sensibilité ne peut plus sêexercer ; il ne peut plus y avoir dêidées, ni, par conséquent, de pensées : les idées ne peuvent donc nous venir que des sens ; or, comment veut-on quêune fois privés de ces sens, nous ayons encore des idées ? Puisquêon fait de lê,me un être séparé

du corps animal, pourquoi nêa-t-on pas fait de la vie un être distingué du corps vivant ? la vie est la somme des mouvements de tout le corps ; le sentiment et la pensée font une partie de ces mouvements : ainsi dans lêhomme mort ces mouvements cesseront comme tous les autres. Et par quel raisonnement, en effet, prétendrait-on nous prouver que cette ,me, qui ne peut sentir, penser, vouloir, agir, quêà lêaide de ses organes puisse avoir de la douleur ou du plaisir, ou même avoir la conscience de son existence, lorsque les organes qui lêen avertissaient seront décomposés ? Nêest-il pas évident que lê,me dépend de lêarrangement des parties du corps, et de lêordre suivant lequel ces parties concourent à faire leurs fonctions ?

Ainsi, la structure organique une fois détruite, nous ne pouvons douter que lê,me ne le soit aussi. Ne voyons-nous pas, durant tout le cours de notre vie, que cette ,me est altérée, dérangée, troublée par tous les changements quêéprouvent nos organes ? et lêon a lêextravagance dêimaginer quêil faut que cette ,me agisse, pense, subsiste, lorsque ces mêmes organes auront entièrement disparu ! quelle absurdité !

Lêêtre organisé peut se comparer à une horloge qui, brisée une fois, nêest plus propre aux usages auxquels elle était destinée. Dire que lê,me sentira, pensera, jouira, souffrira après la mort du corps, cêest prétendre quêune horloge, cassée en mille pièces, peut continuer à marquer les heures. Ceux qui nous disent que notre ,me peut subsister, nonobstant la destruction du

corps, soutiennent évidemment que la modification dêun corps pourra se conserver, après que le sujet en aura été détruit.

‘ mon enfant ! persuade-toi donc bien quêaprès ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles nêen≠ten≠dront plus ; du fond de ton cercueil, tu ne seras plus le témoin de ces scènes que ton imagination te représente aujourdêhui sous des couleurs si noires ; tu ne prendras plus de part à ce qui se passera dans le monde ; tu ne seras pas plus occupée de ce quêon fera de tes cendres, que tu ne pouvais lêêtre, la veille de ta naissance, de la sorte dêorganes que tu allais recevoir de la nature. Mourir, cêest cesser de penser, de sentir, de jouir, de souffrir : tes idées périront avec toi ; tes peines et tes plaisirs ne te suivront point dans la tombe : envisage donc la mort dêun úil paisible, non pour alimenter tes craintes et ta mélancolie, mais pour têaccou≠tumer à la voir dêun úil calme, et pour te rassurer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à têinspirer.

- Oh ! monsieur, dit Justine, combien ces idées sont tristes ! celles que jêai reçues dans mon éducation ne sont-elles pas plus consolantes ?

- Mais la philosophie, Justine, nêest point lêart de consoler les faibles ; elle nêa dêautre but que de donner de la justesse à lêesprit, et dêen déraciner les préjugés. Je ne suis point consolant, moi, Justine ; je suis vrai. Si jêavais envie de te consoler, je te dirais, par exemple, quêainsi quêaux autres femmes de mon sérail, les portes te seront ouvertes aussitôt que tu mêauras fait un enfant. Je ne te le dis pas, parce que je ne veux point te tromper ; tu tiens mon secret, ce malheur-là têassure une éternelle captivité. Regarde-toi donc ma chère, comme déjà dans le cercueil que je te peignais tout à lêheure ; tu ne reverras jamais le seuil de la porte par laquelle tu es entrée.

- Oh ! monsieur.

- Justine, je bande, descendons ; cêest assez raisonner ; je veux foutre.

La vieille est rappelée ; Justine conduite au cabinet destiné à ces sortes de sacrifices, on garrotte notre malheureuse fille sur le siège banal, et la matrone se retire.

- Méprisable créature ! dit alors le vieux faune avec brutalité, vous voyez ce quêon gagne à vouloir faire une bonne action ; jêai toujours vu que la vertu sêenveloppait dans ses propres pièges, et quêelle était sans cesse la dupe du vice. Vous nêaviez quêà laisser noyer cet enfant je nêau≠rais seulement pas pris garde à vous.

- Oh ! monsieurÖ moi laisser commettre un crime aussi épouvantable !

- Tais-toi, putain : je te lêai déjà démontré ; y a-t-il quelque chose dont nous soyons plus maîtres que du morceau de foutre que nous avons pétri ?

Allons coquine, donne-mêen un, et je lêexpé≠dierai devant toi.

- Au nom du ciel, monsieur, faites-moi gr‚ce ; aussitôt que votre passion sera satisfaite, je ne serai plus pour vous dêaucune utilité ; vous me mépriserez, vous mêabandonnerez ; et, si vous vouliez mêemployer à autre chose dans votre maison, je serais bien s˚re de pouvoir vous y rendre de bien grands services.

- Et quels services ? disait Bandole, tout en palpant avec grossièreté la motte et le sein de Justine. Une garce comme vous nêest bonne quêà être foutue ; et cêest à cet unique objet que je vais vous employer : la seule différence que je ferai de vous aux autres, sera de vous maltraiter infiniment davantage, parce que les autres sortent, et que vous êtes ici pour votre vie ; et Bandole, suffisamment échauffé, se met à lêouvrage.

Mais Bandole, comme tous les philosophesÖ comme tous les gens dêesprit, avait des manies préliminaires. Celle dêun homme qui aime le con, est de le baiser : notre libertin faisait plus ; il le suçait, il mordait le clitoris, et se divertissait infiniment à épiler une motte avec ses dents.

Ces préludes acquéraient plus ou moins de violence, en raison de la fraîcheur ou de la beauté de lêobjet offert ; et comme Bandole nêen recevait pas souvent dêaussi joli que Justine, il se livra. Le pauvre petit con de notre infortunée fut vigoureusement mordu ; ses belles cuisses reçurent aussi lêempreinte des dents de ce libertin, qui, bien décidé à

lêopération, allait y procéder enfin tout de bon, lorsquêon vint lui annoncer précipitamment quêune des femmes du sérail allait enfanter.

Cêétait lêusage : dès que la ponte avait lieu, on avertissait le sultan, qui, dans pareil cas, se conduisait de manière que nous allons détailler.

- Vous auriez bien pu attendre un instant, dit-il dêabord à la vieille qui lêinterrompait, jêallais foutreÖ Nêimporte : vos ordres sont de mêavertir ; vous les exécutez, je nêai rien à dire. Détachez cette fille, elle me suivra ; destinée à vous remplacer un jour, je veux quêelle apprenne à me servir.

Justine, la vieille et Bandole se transportent donc dans la cellule de celle qui était sur le point dêac≠cou≠cher. Cêétait une jeune fille de dix-neuf ans, belle comme le jour, déjà dans les crises de la première douleur.

Bandole et la vieille la saisissent, la placent sur une machine différente de celle oˇ on les attachait pour être foutues, mais pour le moins aussi incommode. Là, la victime, étendue sur une planche en bascule, avait le chef et les pieds fort bas ; ses reins seuls étaient élevés : son accouchement ainsi ne pouvait être que très périlleux ; et cette circonstance nêétait pas une de celles qui flattaient le moins notre libertin. ¿ peine cette belle fille fut-elle assise sur ce lit de misère, quêelle commença à jeter les hauts cris.

- Ah ! dit Bandole en la palpant, lêaccouchement sera difficile, je le vois ; je suis bien aise, Justine, de cette occasion pour te faire admirer mon adresse.

Afin de sêassurer encore mieux de lêétat de la patiente, il lui enfonce un doigt dans la matrice :

- Cela est certain, elle souffrira, dit-il avec joie ; cêest par les pieds que veut se dégager lêen≠fant ; nous serons obligés dêavoir recours à des moyens terribles.

Puis, au bout dêun instant, voyant que les mêmes symptômes se prolongentÖ

- Allons, poursuit-il, il nêy a plus dêautre moyen ; il faut que la mère périsse, si je veux sauver lêen≠fant ; et comme celui-ci peut encore me

donner un très grand plaisir, et que lêautre ne me sert plus à rien, je serais un fou de balancerÖ

Et la malheureuse entendait son arrêt ; le brutal ne prenait aucune précaution pour lui en déguiser lêhorreur.

- Je nêai plus de ressources que dans lêopération césarienne, continua-t-il, et jêy vais procéder.

Il développe, prépare tous ses instruments, et se met en devoir dêinciser le flanc : lêouverture faite, il veut saisir lêenfant, il y parvient ; la mère expire ; mais lêembryon nêarrive quêen morceaux.

- Certes, monsieur, dit la vieille, vous avez fait là une belle opération.

- Elle est manquée, dit Bandole, cêest ta faute ; pourquoi diable viens-tu me chercher quand je bande ; tu sais bien que je ne puis rien faire quand je suis aveuglé par le foutre ; en voilà la preuve. Nêimporte : branle-moi, JustineÖ oui, dirige les flots de mon sperme sur les restes sanglants de ces victimes.

Justine, effrayéeÖ couverte de pleurs, obéit en tremblant : en deux secousses la bombe éclate ; il semblait que le paillard nêe˚t jamais été

plus délicieusement chatouillé ; et la mère et lêenfant sont inondés des preuves parlantes de sa vigueur. Le calme renaît ; il se retire.

- quêon enterre tout cela, dit-il à la vieille, et quêon me mette cette fille-là en lieu s˚r ; plus elle sait mes secrets, plus je la crains ; je nêai plus de ménagements à garder avec elle ; cêest donc dans les prisons que je veux quêelle soit mise : et lêordre est exécuté.

Ces prisons étaient des tourelles élevées o˘ lêair était fort pur, mais o˘

lêon était grillé de toutes parts, et desquelles il était impossible de sêévader. Verrouillée là, et abandonnée à elle-même, la sensible Justine commença à former quelques réflexions sur son sort.

- ‘ Dieu ! sêécria-t-elle, pourquoi donc faut-il que je sois aussi cruellement maltraitée, quand je nêai eu dêautre sort que celui de mêêtre opposée à un

crime ! que dêexemples, quoique bien jeune encore, je reçois de cette funeste fatalité de mon étoile !

Un instant dêabrutissement succéda. Justine était immobile ; à peine respirait-elle ; on e˚t dit que toutes les facultés de sa cruelle existence étaient enchaînées par la douleur : quelques larmes involontaires coulaient de ses beaux yeux ; et une violente palpitation de cúur devenait la seule preuve de ses liens à la vie. Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans que cette malheureuse reçut aucune consolation, sans que qui que ce f˚t pénétr

,t dans sa chambre, que les vieilles chargées de la nourrir.

Enfin, Bandole reparut un soir.

- Mon enfant, dit-il à cette infortunée, je viens te prévenir que cêest après-demain, sans faute, que je têaccorde les honneurs de ma coucheÖ et sur un mouvement affreux de Justine : quoi ! cette nouvelle ne te comble pas de plaisir ?

- Elle me fait horreur. Oh ! monsieur, croyez-vous que des femmes puissent vous aimer ?

- Mêaimer ! répondit Bandole, je serais au désespoir quêune femme sêen avis

,t : lêhomme qui veut jouir délicieusement ne recherchera jamais le cúur dêune femme ; avec de tels procédés, on ne deviendrait que son esclave et, par conséquent, très malheureux. Une femme nêest vraiment délicieuse à

foutre que quand elle vous déteste cordialement ; et lêhomme qui voudra connaître tout le piquant dêune jouissance, ne doit rien négliger pour imprimer à la femme quêil fout le plus de motifs de haine quêil lui sera possible. Crois-tu que les Asiatiques, si experts en volupté, ne savent pas bien ce quêils font, quand ils enferment leurs femmes ? Nêima≠gine pas, Justine, que la jalousie influence en rien leur manière dêagir à cet égard.

Serait-il présumable quêun homme qui a cinq ou six femmes puisse les aimer toutes, au point dêen être jaloux ? ce nêest point pour cela quêil les

enferme : le seul motif qui le détermine à cette clôture, est quêil y gagne par là le moyen de les vexer plus à lêaise ; désir qui naît en lui de la certitude o˘ il est quêune femme aigrie, tourmentée, quêune femme qui déteste lêhomme qui doit avoir affaire à elle, devient nécessairement pour lui la plus délicieuse des jouissances.

- Il y a bien peu de délicatesse à cela.

- Et que fait la délicatesse en amour ? Ajoute-t-elle un chatouillement de plus au plaisir ? Non, sans doute : au contraire, elle en diminue les sensations, en contraignant lêhomme à des sacrifices matériels en faveur du moral ; sacrifices toujours faits aux dépens de la volupté. La délicatesse est la chimère de lêamour ; la jouissance en est lêélément. Tous les amants délicats sont de mauvais fouteurs, Justine ; ils croient dédommager une femme en belles paroles, de ce dont ils la privent en effet. Pour moi, je lêavoue, si jêétais de votre sexe, jêaimerais mieux être molestée et bien foutue, que de mêentendre dire tous les jours des choses délicieuses par un bande-à-lêaise. Allons, Justine, prends ton parti ; le rôle du plus faible est de céder : si les circonstances viennent à changer, peut-être deviendras-tu la maîtresse à ton tour ; alors je têo≠béirai.

Bandole sortit, et laissa la pauvre Justine dans lêattente du plus affreux outrage que sa pudeur p˚t redouter. Elle y réfléchissait, appuyée sur sa fenêtre, ne pouvant se déterminer à se mettre au lit, lorsquêelle crut entendre du bruit dans les broussailles qui environnaient sa tour ; elle écoute.

- Ouvrez, lui crie-t-on, et nêayez pas peur ; on a des choses importantes à

vous dire.

Justine avance la tête, elle prête lêoreille ; tout ce qui ressemble au soulagement est si précieux dans la cruelle situation o˘ elle est ! on lui répète les mêmes choses. Dieu ! quêelle est sa surprise en reconnaissant la voix de Cúur-de-Fer, ce célèbre capitaine de voleurs, avec lequel elle était sortie de la conciergerie.

- Malheureux, lui dit-elle, que cherchez-vous dans les abords de cette affreuse maison ?

- Nous venons en arracher une femme qui nous intéresse ; cêest notre unique but : Bandole est un scélérat comme nous ; dêaprès cela, ses go˚ts, ses propriétés, ses plaisirs, tout sera respecté ; mais il nous faut la femme que ses émissaires nous ravirent il y a un mois, et il nous la faut pour lêimmoler, parce quêelle nous a trahi de la plus cruelle façon.

- Hélas ! monsieur, dit Justine, nêai-je pas à peu près les mêmes reproches à me faire ? et quand je serai dans vos mains, ne me devrez-vous pas autant de rigueur ?

- Ne le crains pas, dit Cúur-de-Fer ; fais-nous avoir celle quêil nous faut, et nous te jurons s˚reté, protection et secours.

- Oh ! juste ciel ! vous voulez que je vous livre une infortunée pour lui donner la mort !

- Elle la recevra de même o˘ elle est.

- Non, elles sortent quand il en est las.

- Eh bien si tu ne nous sers point, nous pénétrerons de même, et tu deviendras notre première victime.

- Allons, dit Justine, qui vit bien quêen se tirant du péril o˘ elle était, elle parviendrait toujours (quêon lui tînt parole ou non) à sêéchapper des nouveaux pièges qui lui seraient tendus, et que, quant à la femme que sa démarche allait livrer, elle ferait tant quêelle en obtiendrait la gr,ce, allons, me voilà prête à vous servir ; fournissez-mêen les moyens, et jêes≠père que nous réussirons.

- Avez-vous une corde ?

- Non.

- Coupez vos draps, formez-en une bande, et descendez-nous-la.

Justine exécute.

- Tirez, lui dit-on.

Une lime et une échelle de soie étaient au bout de la corde : un billet sêy présente ; elle y lit ces mots :

ª Servez-vous de cette lime pour couper vos barreaux ; attachez lêéchelle que voici à ceux qui resteront ; coulez-vous ensuite demain, sans crainte, entre deux ou trois heures du matin, nous y serons. Vous nous montrerez la porte de cette maison magique ; vous recevrez de nous une récompense, et la permission dêaller o˘ vous voudrez, sans ressouvenir ni rancune. ª

Justine voulut encore faire quelques observations ; on nêy était plus. Ses réflexions furent bientôt faites ; nous venons de dire ce qui les appuyait.

Entièrement décidée, elle lime ses barreaux attache son échelle, et attend lêheure prescrite avec un incroyable empressement ; une pendule la lui fait entendre. Justine monte sur sa fenêtre, et se laisse légèrement glisser le long de lêéchelle ; souple, légère et adroite, elle est bientôt aux pieds de la tour.

- Oh ! Justine, reconnais-moi, lui dit Cúur-de-Fer, en la serrant dans ses brasÖ reconnais un homme qui nêa jamais cessé de têadorer, et que tu as traité bien durementÖ Délicieuse créature ! comme te voilà grande et belle maintenant ! Eh bien, seras-tu toujours aussi cruelle ?

- Oh ! monsieur, pressons-nous ; le jour va paraître, et nous serions perdus, si lêon nous apercevait iciÖ

OceanofPDF.com

- Mais pourras-tu retrouver cette porte ?

- Oui, si vous jurez une chose.

- Et quoi ?

- La vie de la malheureuse que vous voulez immoler, et ma liberté sitôt que vous aurez touché le seuil de cette porte.

- Ta liberté est s˚re, dit le voleur, mais le premier point est impossible.

- Ah ! dans quel cruel embarras vous me mettez ! Pourquoi suis-je descendue ?

- Le jour va paraître, Justine, tu lêobservais toi-même tout à lêheure ; il ne faut donc pas perdre une minuteÖ

Et Justine, tremblante, avança.

- Voilà un peuplier qui me guide, dit-elle, je passai dessous pour entrer ; la porte en doit être voisine.

Cúur-de-Fer et ses gens saisissent cette indication, et aperçoivent enfin une porteÖ Ils y conduisent Justine.

- Est-ce là ? lui demandent-ils.

- Une petite porte verte ?

- Oui, la voilà.

- Oh ! monsieur, renvoyez-moi maintenant.

- Cela doit être, dit Cúur-de-Fer ; nous te tiendrons la parole que nous têavons donnée ; voilà dix louis ; embrasse-moi, chère fille. Je pourrais exiger de toi des faveursÖ si longtemps attenduesÖ je pourrais te punir dêune grande faute commise envers la troupe ; mais cette faute, bien inférieure à celle dont nous allons nous venger, dans lêinstant, a son excuse

dans ta vertu ; lêintérêt seul fut le motif de lêautre. Tout brigands que nous sommes, ces profondes considérations établissent de grandes différences dans le traitement. Pars, Justine ; mais ta compagne va être immoléeÖ Adieu ; t,che de devenir plus heureuse que tu ne me parais lêavoir été jusquêà ce moment-ci, et souviens-toi que tu auras toujours des amis dans Cúur-de-Fer et dans sa troupe.

- Eh bien, dit Justine en sêéloignant, voilà-t-il encore un caprice du ciel bien inexplicable ? Je veux sauver un enfant de la rage dêun monstre, ce scélérat mêenferme et veut me violer. Je livre une de mes compagnes à la fureur dêun autre anthropophageÖ cette détestable actionÖ cette trahison abhorréeÖ qui me couvrira de remords toute ma vie, me vaut la liberté, de lêar≠gent, et la fin de mes craintes. Justice divine, manifeste-toi donc à

mes yeux dêune manière moins incompréhensible, ou je vais tomber dans des doutes qui têoutrageront peut-être ; et la malheureuse sêéloigne. Le jour luit ; elle se reconnaît, elle voit le funeste étang, et près de là

lêhos≠pice o˘ elle devait aller reposer trois mois auparavant ; elle sêy arrête, elle y déjeune, et reprend la route dêAuxerre, dont elle repart le 7 ao˚t, toujours dans la ferme résolution de gagner le Dauphiné, o˘ son imagination romanesque lui faisait constamment espérer le bonheur.

Elle avait fait environ deux lieues ; la chaleur commençait à lêincommoder, elle monte sur une petite éminence couverte dêun bouquet de bois peu éloigné de la route, avec le dessein de sêy rafraîchir et dêy sommeiller une couple dêheures, à moins de frais que dans une auberge, et plus en s˚reté quêau bord du grand chemin ; elle sêétablit au pied dêun chêne, et, après un déjeuner frugal, elle se livre aux douceurs du sommeil.

Lêinfortunée en avait joui avec assez de calme, lorsque ses yeux se rouvrant à la lumière, elle se plut à considérer le paysage agréable qui se dessinait devant elle : du milieu dêune forêt qui sêétendait vers la droite, elle crut apercevoir, dans le lointain, un petit clocher sêélever modestement vers les nues. Aimable solitude, se dit-elle, que ton séjour me fait envie, tu dois être la demeure de quelques douces et vertueuses recluses qui ne sêoccupent que de DieuÖ que de leurs devoirs ; ou peut-

être, ô solitude heureuse ! tu sers dêasile à quelques saints ermites, uniquement consacrés à la religion, éloignés de cette société pernicieuse où le crime, veillant sans cesse autour de lêinno≠cence, la dégrade et lêanéantit. Ah ! toutes les vertus doivent habiter là, jêen suis sûre ; et quand la perversité de lêhomme les exile de dessus la terre, cêest là, cêest dans cette retraite paisible quêelles vont sêensevelir au sein des êtres fortunés qui les chérissent et qui les cultivent chaque jour. Cette vue échauffait dêautant plus vivement lêimagination de Justine, que les sentiments de la plus ardente piété ne lêavaient abandonnée dans aucune circonstance de sa vie : méprisant les sophismes dêune fausse philosophie ; les croyant tous émanés du libertinage, bien plus que dêune intime persuasion ; elle leur opposait sa conscience et son cúur, et trouvait, au moyen de lêun et de lêautre, tout ce quêil fallait pour y répondre. Souvent contrainte par ses malheurs de négliger les devoirs de sa religion, elle réparait ce tort avec empressement dès quêelle en avait les moyens. Pleine des idées que nous venons de lui voir, elle interroge, sur lêhabitation qui sêoffre à elle, une jeune fille de seize à dix-sept ans, quêelle aperçoit gardant des moutons ; elle lui demande quel est ce couvent.

- Cêest une abbaye de bénédictins, lui répond la bergère, occupée par six religieux dont rien nêé≠gale la piété, la continence et les múurs : on y va, poursuit la jeune fille, une fois par an en pèlerinage, près dêune vierge miraculeuse dont les gens pieux obtiennent tout ce quêils veulent ; allez-y, mademoiselle, allez-y, vous nêen reviendrez pas sans vous sentir meilleure.

Singulièrement émue de cette réponse, Justine conçoit aussitôt le désir le plus véhément dêal≠ler implorer quelque secours aux pieds de cette sainte mère de Dieu. Je la verrai, sêécrie-t-elle avec componction, je lêadorerai celle à qui lê tre suprême accorda la gr,ce dêenfanter un Dieu ; je me prosternerai aux pieds de cette source de pureté, de virginité, de candeur et de modestie. Ah ! volons ; chaque instant de retard est un crime dont ma religion sêeffarouche.

Justine voulait que son institutrice la suivit ; elle lêen prie, lui offre même de lêargent, mais sans rien obtenir : la jeune fille objecte des occupations qui lui laissent à peine le temps de vaquer à ses devoirs.

- Eh bien ! dit Justine, jêirai donc seule ; indiquez-moi la route.

On la lui montre ; on lêassure quêelle a plus de temps quêil ne lui en faut pour arriver de bonne heure ; on lui certifie que le supérieur de cette maison, le plus respectable et le plus saint des hommes, la recevra parfaitement bien, quêil lui donnera tous les secours qui lui seront nécessaires. Il se nomme Dom Sévérino, ajoute-t-on, il est italien ; proche parent du pape, qui le comble de bienfaits ; il est doux, honnête, serviable, ,gé de cinquante-cinq ans, dont il a passé les deux tiers en France. Et, toutes ces indications reçues, Justine sêachemine vers la sainte retraite que lê… ternel paraît lui assurer dêaussi douces consolations.

¿ peine est-elle descendue de lêéminence sur laquelle elle était montée quêelle nêaperçut plus le clocher. Nêayant plus pour guide que la forêt, elle commence a croire que lêéloignement, dont elle a oublié de sêinformer, est bien autre que lêestimation quêelle en a faite : mais rien ne la décourage ; elle parvient au bord du bois ; et, voyant quêil lui reste encore assez de jour, elle se détermine à sêy enfoncer, ne cessant de croire quêelle p˚t arriver avant la nuit. Cependant, nulle trace humaine ne se présente à ses yeux : pas une maison, et pour tout chemin un sentier hérissé de broussailles, et qui paraissent ne devoir servir quêà des bêtes fauves. Elle avait déjà fait au moins cinq lieues sans rien voir qui lui annonç,t ce quêelle cherchait, lorsque, lêastre ayant absolument cessé

dêéclairer lêunivers, il lui semble ouÔr le son dêune cloche : lêespoir remit, elle écoute, elle marche vers le bruit ; elle se h,te, pénètre enfin dans un taillis obscur, qui, par un sentier bien plus étroit que celui quêelle avait suivi jusquêalors, la conduit à la fin au couvent de Sainte-Marie-des-Bois. Cêest ainsi que se nommait cette habitation.

Si Justine avait cru les abords du ch,teau de Bandole dêun agreste effrayant, certes elle dut trouver ceux de cette abbaye bien plus sauvages encore. La plus prochaine habitation était à six lieues de celle-ci, et des bois immenses semblaient la dérober aux regards des hommes : elle était située dans une large et profonde vallée, que des chênes antiques environnaient de toutes parts ; telle était la raison qui avait fait perdre à Justine le clocher de vue, dès quêelle sêétait trouvée dans la plaine.

Après avoir descendu près de trois quarts dêheure, notre héroÔne arrive enfin près dêune cahute, située sous le porche de lêéglise : elle sonne ; un

vieux frère paraît.

- que voulez-vous ? dit-il brusquement.

- Ne peut-on parler au supérieur ?

- quêavez-vous à lui dire ?

- Un saint devoir mêamène, mêest-il permis de le remplir ? je serai remise de toutes les fatigues que jêai essuyées pour parvenir en cette solitude, si je peux me jeter aux pieds de la miraculeuse vierge dont on y conserve lêimage.

Le frère ouvre et pénètre seul ; mais, comme il est tard et que les pères soupent, il ne revient pas dêune demi-heure.

- Tenez, dit-il en reparaissant, suivi dêun religieux, voilà Dom Clément, lêéconome ; il vient voir si ce que vous désirez vaut la peine dêinterrompre le supérieur.

Clément, dont le nom peignait on ne saurait moins la figure, était un homme de quarante-cinq ans, dêune grosseur énorme, dêune taille gigantesque ; le sourcil noir et épais ; la barbe fort rude ; le regard sombre, farouche, méchant, sournois, ne sêexprimant quêavec des mots durs élancés par un organe rauque ; une vraie figure de satyreÖ Il fit trembler Justine ; et, sans quêil lui f˚t possible de sêen défendre, le souvenir de ses anciens malheurs vint sêoffrir en traits de sang à sa mémoire troubléeÖ

- que voulez-vous ? lui dit le moine, du ton le plus rébarbatif : est-ce là

lêheure de venir dans une église ? Vous avez bien lêair dêune aventurière ; votre ,ge, votre désordre, votre tournure, le moment o˘ vous paraissez ici, tout cela nêannonce rien de trop bon ! quoi quêil en soi, parlez, que voulez-vous ?

- Saint homme, répondit Justine ; mon désordre est lêeffet de la fatigue que jêai éprouvée pour me rendre ici. ¿ lêégard de lêheure, jêavais cru quêil était

toujours temps de se présenter dans la maison de Dieu : jêaccours de bien loin pour mêy rendre, pleine de ferveur et de dévotion.

Je demande à me confesser sêil est possible ; et, quand lêintérieur de ma conscience vous sera connu, vous jugerez si je suis digne ou non de me prosterner aux pieds de la sainte image.

- Mais ce nêest pas lêheure de se confesser, dit le moine, en se radoucissant, vous ne le pouvez que demain matin ; oˇ coucherez-vous, en attendant ? nous nêavons point dêhospice ; et Clément, à ces mots, quitte brusquement notre voyageuse, en lui disant quêil va rendre compte au supérieur.

quelques temps après, lêéglise sêouvre ; le supérieur, Dom Sévérino, sêavance lui-même, et invite Justine à entrer dans le temple dont les portes se verrouillent aussitôt sur elle.

Dom Sévérino, duquel il est bon de donner une idée tout de suite, était un homme de cinquante-cinq ans, dêune belle physionomie, lêair frais encore, taillé en homme vigoureux, membré comme Hercule, et tout cela sans dureté ; une sorte dêélégance et de moelleux régnait même dans son ensemble, et faisait voir quêil avait d˚ posséder dans sa jeunesse tous les attraits qui forment un bel homme. Il avait les plus beaux yeux du monde, de la noblesse dans les traits, le ton le plus honnête et le plus séducteur : un peu dêaccent faisait reconnaître sa patrie ; mais ne donnait à son langage que plus dêagrément et de gr,ce. Justine, il en faut convenir, avait besoin de lêaimable extérieur de ce second moine, pour revenir de toute la frayeur qui lui avait causée le premier.

- Ma chère fille, dit gracieusement Sévérino, quoique lêheure soit indue, et que nous ne soyons point dans lêusage de recevoir si tard, jêentendrai pourtant votre confession, et nous aviserons après au moyen de vous faire passer décemment la nuit, jusquêau moment oˇ vous pourrez demain saluer la sainte image qui vous attire ici.

Alors arriva dans lêéglise, par le chúur, un jeune garçon de quinze ans, de la plus jolie figure du monde, et vêtu dêune manière si indécente que Justine en e˚t conçu quelque soupçon, si elle lêeut observé. Mais, tout occupée de son examen de conscience, entièrement recueillie en elle-même, elle ne prit

garde à rien. Le jeune enfant alluma des cierges, et vint, sans que Justine sêen aperçut encore, se placer dans le même fauteuil que devait occuper le supérieur, en confessant notre pénitente. Justine se met de lêautre côté ; cette position lêempêche de voir ce qui se passe dans la partie o˘ se trouve Dom Sévérino ; et, pleine de confiance, elle débite ses peccadilles, que le supérieur écoute, en caressant le jeune enfant niché

près de lui, en lui maniant les fesses, en lui livrant son vit, que le Ganymède branle, patine, secoue, suce, le tout au gré du moine, qui lui indique de ses mains les différentes manières dont il doit coopérer à

lêem≠bra≠se≠ment que les récits naÔfs de Justine vont produire sur son genre nerveux.

Notre pieuse aventurière avoue ses fautes avec une candeurÖ une ingénuité, qui, comme on lêima≠gine aisément, allume bientôt tous les sens du libertin qui lêécoute. Elle lui fait part de ses malheursÖ elle lui dévoile jusquêà

la marque flétrissante que lui imprima le barbare Rombeau. Le moine prête à

tout la plus grande attention ; il fait même répéter à Justine plusieurs épisodes, quêil écoute avec lêair de la pitié et de lêintérêt, tandis que la curiosité la plus libidineuse, la paillardise la plus effrénée guident seules ses interrogations. Cependant, si Justine e˚t été moins aveuglée, aux mouvements du père, à ses soupirs entrecoupés, au bruit assez violent quêil fit en courbant le jeune homme pour lêenculer, assurément elle e˚t cessé dêêtre dupe ; mais lêenthousiasme religieux est une passion qui trouble lêesprit comme toutes les autres ; la malheureuse ne prit garde à

rien. Sévérino, qui foutait, sêappesantit sur les détails ; Justine répondit à tout avec innocence. Il porta la hardiesse au point de lui demander, cr˚ment, sêil était vrai que les différents hommes avec qui elle avait eu affaire, ne lêeussent jamais enconnée, et combien de fois en tout elle avait été enculée ; si les vits qui lêavaient foutue de cette manière étaient gros ; sêils avaient déchargé dans le cul. ¿ ces indécentes questions Justine se contenta de répondre naÔvement, que ce dernier crime nêavait été commis sur elle que trois ou quatre fois en tout.

- Vraiment, dit Sévérino, ivre de luxure, et qui continuait de foutre le plus joli cul du monde ; vraiment, mon ange, je vous demande cela, parce que vous mêavez lêair dêavoir les plus belles fesses possibles, et que ces criminels attraits séduisent beaucoup de libertins. Il faut y prendre garde, continuait-il en balbutiant : un joli derrière est la pomme dont le serpent tenta »ve ; cêest la route de perdition ; et vous voyez que ceux qui lêont frayée avec vous sont au rang des plus grands scélérats que vous ayez connus. Ce crime perdit Sodome et Gomorrhe, mon enfant, vous le savez ; il est puni partout de la peine du feu ; il nêen est point qui irrite autant la bonté et la justice de lê…ternel ; il nêen est aucun dont une fille sage doive se garantir avec autant de soin. Et, dites-moi, nêéprouv,tes-vous aucune sensation voluptueuse pendant cette perfide introduction ?

- La première fois, mon père ? Comment cela se serait-il pu, puisque jêétais évanouie ?

- Et les autres ?

- Détestant, abhorrant toutes ces horreurs, il aurait été bien difficile que jêy pusse prendre la moindre part.

Enfin, les principales questions du moine, toujours enculant le bardache, portèrent sur les points suivants :

1∞ Sêil était bien vrai quêelle f˚t orpheline et née à Paris ; 2∞ Sêil était certain quêelle nêe˚t plus ni parents, ni ami, ni protection, ni personne, en un mot, à qui elle p˚t écrire ; 3∞ Si elle nêavait confié quêà

la bergère, qui lui avait parlé du couvent, le dessein quêelle avait dêy venir, et si elle ne lui avait point donné de rendez-vous au retour ; 4∞ Si elle ne craignait pas dêavoir été suivie, et si elle était bien s˚re que personne ne lêe˚t vue entrer au couvent. Ensuite, Sévérino, sêinformant avec soin de lê,ge et de la tournure de la petite bergère, fit quelques reproches à Justine de ne lêavoir point amenée.

- Vous doubliez, lui dit-il, le mérite de votre bonne action, en vous associant une compagne ; elle nous e˚t édifiés comme vous, et nous lêaurions reçue comme vous.

Ces pieuses dissertations terminées, le moine décula son giton ; et se retirant, le vit très en lêair et les passions très en feu :

- Mon enfant, dit-il à Justine, il faut maintenant recevoir la pénitence due à vos péchés, et ce ne peut être que dans le plus parfait état dêhumiliation que je puis vous imposer cette peine. Passons dans le sanctuaire ; les deux cierges vont être apportés près de lêimage miraculeuse ; elle sera dévoilée devant vous : vous lêimiterez, Justine ; vous vous dépouillerez comme elle ; et vous sentirez que cette complète nudité que jêexige de vous laquelle serait peut-être un crime aux yeux des hommes, ne devient aux nôtres quêun moyen de justification de plus.

Alors le jeune garçon sort en désordre du confessionnal, prend les cierges, les pose sur lêautel, y grimpe, et dévoile lêimage. Justine, éblouie par les illusions de son ardente piété, nêentend rien, ne voit rien, et se prosterne ; mais Sévérino, la relevant avec dureté, lui dit :

- Non, vous nêaurez ce droit-là que quand nous serez nue ; il faut ici lêhumiliation la plus grandeÖ la plus complète.

- Oh ! mon père, pardon : et, dans lêinstant, la pieuse Justine nêoffre plus que les beautés de la nature aux yeux libertins de son cafard.

¿ peine a-t-il aperçu ce beau corps, quêil hennit de lubricité : il le tourne et le retourne de toutes parts ; et, sous le prétexte dêexaminer la place flétrissante, le coquin observe en détail la superbe chute de reins et les délicieuses fesses de Justine.

- Allons, lui dit-il, agenouillez-vous maintenant, si vous voulez faire votre prière, et ne vous inquiétez point de ce qui se passera pendant que vous serez en oraison : songez, ma fille, que si je mêaperçois que votre esprit ne soit pas entièrement dégagé de la matière ; que si je crois voir quêil tienne encore aux choses mondaines, et quêil nêappartienne pas entièrement à Dieu ; songez, dis-je, que, réglant alors ma pénitence sur vos nouveaux torts, elle sera funeste et sanglante ; oubliez-vous donc, et laissez-vous faire.

De ce moment, le paillard nêécoute plus que sa passion : sentant bien que lêétat o˘ est Justine, et la position dans laquelle il la tient, le dispense de toute précaution, il se place derrière elle, ayant son giton auprès de lui ; et, pendant que celui-ci le chatouille et le branle, le moine promène luxurieusement ses mains sur les fesses qui lui sont offertes, en y laissant, de temps en temps, avec ses ongles, des preuves sanglantes de ses cruelles caresses.

Justine, immobile, fermement persuadée que tout ce quêon lui fait nêa dêautre but que de la conduire pas à pas vers la perfection céleste, souffre tout avec une indicible résignation ; pas une plainteÖ pas un mouvement ne lui échappe ; son esprit était tellement élevé vers les choses célestes, que le bourreau lêe˚t déchiré, sans quêelle e˚t seulement osé

sêen plaindre.

Encouragé par un tel engourdissement de la part de sa pénitente, le moine devint plus entreprenant : couvrant de sa main étendue les deux belles fesses de cet ange, il la laissa ensuite retomber avec vigueur, et lui appliqua ainsi une douzaine de claques, si violentes, que les vo˚tes de lêéglise en retentirent, et que les reins de la faible victime se plièrent comme le lis que lêaquilon agite. Alors il repasse devant elle ; et, nêobservant plus de mesure, il lui laissa voir un engin menaçant le ciel, plus que suffisant à déchirer le bandeau, si celui de la superstition pouvait lêêtre ; il lui touche la gorge, le scélérat la baise ; sêenhardissant de plus en plus, il ose imprimer ses lèvres impies sur celles o˘ reposaient la vertu, la candeur et la vérité. Douces émotions des

,mes sensibles ! Vous dispar˚tes à cet attentat. Ici Justine voulut se soustraire.

- Laissez donc, lui dit durement le moine en feu ; ne vous ai-je pas dit que votre salut dépendait de votre entière résignation, et que ce qui paraissait souillure chez les autres hommes, nêétait que pureté, chasteté, dévotion, chez nous !

Contenant dêune main la tête de la victime, il lui glisse en disant cela sa langue dans la bouche, et la presse tellement, quêil lui est impossible de ne

pas sentir le vit du moine polluer sa motte ; mais lêItalien, comme effrayé de cette infidélité à son culte de choix, se replace aussitôt par derrière, appuie enfin le baiser le plus ardentÖ le plus chaud sur ces fesses enluminées des vigoureuses claques dont il les a meurtries, les écarte, darde sa langue au trou mignon, savoure la volupté sous tous les aspects, se gorge de lubricité ténébreuses, toujours branlé par son giton, qui ne lêa pas quitté depuis le commencement de cet acte scandaleux, et qui est au moment de le faire décharger, lorsque sêapercevant que, sans manquer à ses confrères, il lui devient impossible dêaller plus avant, il dit à

Justine de se releverÖ de le suivre, et que le reste de la pénitence sêachèvera dans lêintérieurÖ

- Faut-il rester nue, mon père ? dit Justine un peu inquiète.

- Assurément, répond le supérieur ; y a-t-il plus de danger à être nue dans la maison que dans lêé≠glise ? Votre pénitence ne pouvant sêachever ici, il faut bien que je vous conduise aux seuls lieux o˘ nous la puissions terminer.

- Je vous suis, mon père.

Et le jeune homme, éteignant les cierges, emporte les habits. Justine nêétait plus éclairée que par une petite bougie, portée par Sévérino qui marchait devant, et le giton derrière : cêest dans cet ordre quêelle pénètre dans la sacristie. Une porte, cachée dans la menuiserie, sêouvre au moyen dêun secret ; un boyau noir et obscur se présente, on sêy introduit, la porte se referme.

- ‘ mon père, dit ici Justine toute tremblante, o˘ me menez-vous donc ?

- Dans un lieu s˚r, dit le moineÖ dans un endroit dont il est vraisemblable que tu ne sortiras pas de sitôt.

- Grand Dieu ! dit Justine en voulant rétrograderÖ

- Marchons, marchons, dit fermement le supérieur en la mettant en avant de lui pour la faire passer la premièreÖ oh, foutre ! il nêest plus temps de reculer ; et tu vas bientôt te convaincre, ma fille, que si tu ne trouves pas de

grands plaisirs dans le local o˘ je te mène, au moins y apprendras-tu promptement lêart de servir les nôtres.

Ces terribles paroles firent tressaillir Justine ; une sueur froide sêempara dêelle ; son imagination effrayée lui fit voir la mort balançant la faux sur sa tête ; ses genoux fléchissent, elle est prête à tomber.

- Bougresse, lui dit le moine en lui donnant un vigoureux coup de genoux dans les reins, pour la relever, allons marche et nêessaie ici ni plaintes, ni résistance, tout serait inutile.

Ces mots cruels raniment notre infortunée ; elle sent quêelle est perdue si elle faiblit :

- ‘ juste Dieu ! dit-elle en se relevant, faut-il donc que je sois toujours la victime de ma candeur, et que le saint désir de mêapprocher de ce que la religion a de plus respectable, soit encore au moment dêêtre puni comme un forfait !

Cependant la marche se poursuit ; on était environ au milieu du long boyau quêil fallait parcourir, lorsque le moine souffla la lumière. Dès lors aucun ménagement : plus Sévérino sêaper≠çoit du redoublement de frayeur que son procédé donne à Justine, moins il ménage et les propos et les actions ; cêest en lui pinçant ou lui piquant les fesses, que son conducteur la fait avancer.

- Cours donc, coquine, lui disait-il, veux-tu que je têencule et que je têapporte au bout de mon vit !

Et, en prononçant ces paroles, il lui faisait sentir combien est aiguisé le dard dont il la menace. Tout à coup, Justine, qui nêavait que ses mains pour se guider, frappe contre une herse garnie de pointes de fer, auxquelles sa main droite sêécorche ; elle jette un criÖ Un bruit sourd se fait entendre ; la barrière sêouvre.

- Prends garde, dit le moine ; saisis le garde-fou, tu es sur un pont, le moindre faux pas te précipiterait dans un abîme, duquel aucun effort ne saurait te tirer.

Au bas, notre héroÔne trouve un escalier tournant et, au bout de trente marches, une échelle sur le haut de laquelle on lêoblige de monter. Un moment, durant cette ascension, le nez du moine se trouve au cul de Justine ; le coquin baise et mord ce quêil trouve ; une trappe se présente enfin :

- Pousse avec ta tête, dit le supérieur : des reflets de lumière viennent aussitôt frapper les yeux de Justine ; des mains la soulèvent ; des éclats de rire se font entendre ; et voilà lêinfor≠tunée et ses guides dans une salle charmante et magnifiquement éclairée, o˘ paraissent à table cinq moines, dix filles et cinq garçons, dans le plus grand désordre, et servis par six femmes nues. Ce spectacle fait frémir Justine ; elle veut encore fuir ; il nêest plus temps, la trappe est refermée.

- Mes amis, dit Sévérino en entrant, permettez-moi de vous présenter un véritable phénomène. Voici une Lucrèce qui porte à la fois sur ses épaules la marque du crime, et dans le cúur toute la naÔveté dêune vierge.

Dêailleurs, vous le voyez, une superbe fille. Examinez cette taille, la blancheur de cette peau, la fermeté de cette gorge, la sublimité de ces cuisses, la rondeur de ce cul, la beauté de ces cheveux, le délicieux ensemble de ces traits, le feu divin de ces regards. Jêespère que, quoique celle-ci ne soit pas absolument neuve, vous avouerez pourtant quêil en est bien peu dans le sérail qui réunissent autant de beautés.

- Sacredieu, dit Clément, je ne lêavais vue quêhabillée ; jêen avais rendu compte ; mais, par le nom dêun bougre de Dieu dont je me fous, je ne la croyais pas si jolie.

On fait asseoir Justine dans un coin, sans sêinformer si elle a besoin de quelque chose ou non, et le souper se continue.

Ici nous devons des excuses au lecteur, sur la nécessité o˘ nous sommes dêinterrompre un instant le fil de la narration, pour lui peindre les différents personnages avec lesquels nous allons le faire vivre. quel intérêt, sans cette précaution, pourrait-il prendre à nos récits !

CHAPITRE VIII

PORTRAITS - D…TAILS - INSTALLATION

On connaît Sévérino, on devine ses go˚ts. Il réunissait tous ceux quêinspire lêamour des culs : sa dépravation en ce genre était telle, quêil nêavait jamais go˚té dêautres plaisirs. Et quelle inconséquence pourtant dans les opérations de la nature, puisquêavec la bizarre fantaisie de ne choisir que des sentiers, ce monstre était pourvu de facultés tellement gigantesques, que les routes mêmes les plus battues lui eussent encore paru trop étroites.

Pour Clément, son esquisse est déjà faite. que lêon joigne, à lêextérieur que nous avons peint, de la férocité, de la taquinerie, la fourberie la plus dangereuse, de lêintempérance en tous points, lêesprit satirique et mordant, athée, corrompu, scélérat ; et lêon aura de ce libertin la plus complète image. ¿ lêégard de ses go˚ts, ils caractérisaient son esprit, et prenaient leur source dans son cúur ; sa barbare figure en était lêemblème.

Clément, usé, ne pouvait plus foutre ; idol‚tre autrefois des culs, il lui devenait maintenant impossible de leur offrir dêautre hommage que des traitements semblables à toutes les passions émanées de cette ‚me féroce.

Pincer, battre, piquer, br˚ler, fustiger, infliger à une femme, en un mot, tous les supplices possibles, et les recevoir à son tour ; tels étaient ses amusements de choix ; plaisirs si fatigants pour le malheureux objet de son intempérance, que rarement il sortait dêavec lui sans être excédé ou cruellement déchiré. Il nêétait pas une seule des tristes victimes de cette maison qui nêe˚t préféré je ne sais quelle pénitence, à lêhorrible nécessité de satisfaire les indignes plaisirs de ce débauché, qui, très long dans les détails, ennuyait souvent encore plus quêil nêex≠cé≠dait ; et, de toutes les créatures quêil employait, la plus à plaindre, sans doute, était celle qui, pendant quêil agissait sur dêautres, était obligée de le branler, pour en exprimer deux ou trois gouttes de sperme, quêil ne perdait quêen se vengeant par des atrocités du vol physique quêon avait, disait-il, lêair de lui faire.

Antonin, le troisième acteur de ces voluptueuses orgies, était ‚gé de quarante ans, petit, mince, très vigoureux, aussi redoutablement organisé

que Sévérino, et presque aussi méchant que Clément, enthousiaste des plaisirs de ses confrères, mais sêy livrant dans des intentions différentes. Si Clément, dans cette barbare manie, nêavait pour but que de vexer, que de tyranniser une femme sans sêen amuser autrement, Antonin, jouissant dêelle dans toute la simplicité de la nature, ne la flagellait, ni la tourmentait que pour lui donner plus de chaleur et plus dêénergie ; lêun, en un mot, était brutal par go˚t, et lêautre par raffinement. Antonin réunissait à cette fantaisie quelques caprices analogues à ses go˚ts ; il aimait passionnément à gamahucher une femme, à la faire pisser dans sa bouche, et bien dêautres petites infamies dont nos lecteurs verront les détails à mesure quêils parcourront ces mémoires.

Ambroise avait quarante-deux ans ; cêétait un petit homme, trapu, fort gros, dont lêhumble engin se distinguait à peine ; dêun libertinage excessif, passionné pour les jeunes garçons, et nêai≠mant dans une fille que ce qui la rapprochait de ce sexe. Son go˚t favori, après sêêtre fait mettre le cul en sang, à force de coups de verges, était de se faire chier dans la bouche pendant que lêon continuait de lêétriller ; il avalait lêétron, tout en foutant le cul qui venait de le pondre : les Gr,ces même nêen fussent pas venues à bout sans cet épisode ; tant il est vrai que la vraie volupté ne gît que dans lêimagination, et quêelle nêest délicieusement nourrie que des monstres quêenfante ce mode capricieux de notre esprit.

Sylvestre foutait en con, et réunissait à ce plaisir simple deux ou trois manies bien étonnantes ; la première consistait à vouloir absolument que la femme quêil foutait chi,t pendant lêopération ; la seconde, plus scandaleuse pour le tympan de lêoreille, et plus fatigante pour la femme, consistait à jeter les hauts cris pendant quêil déchargeait, et à ne procéder à cette opération quêen donnant vingt soufflets au malheureux objet de sa jouissance, dont il avait encore, par-dessus tout cela, le soin de barbouiller le visage avec lêétron déposé dans sa main. Sylvestre avait cinquante ans ; mal fait, dêune figure hideuse ; mais de lêesprit, de la méchanceté comme ses confrères : aucun ne manquait de ces qualités, quêils regardaient comme les premières bases de leurs libidineuses associations.

Jérôme, le plus ,gé de ces six solitaires, avait soixante ans ; mais, sêil était le plus vieux, il était aussi le plus libertin. Tous les go˚ts, toutes les

passions, tous les crimes se trouvaient réunis dans lê,me de ce moine ; il joignait aux caprices des autres, des irrégularités bien plus bizarres encore, et des circonstances bien plus libidineuses : toutes les routes de Vénus, tous les sexes, dêailleurs, lui étaient indifférents : mais ses forces commençant à faiblir, il préférait, depuis quelques années, celle qui, nêexigeant rien de lêagent, laissait au patient le soin dêéveiller les sensations et dêexciter lêémission de la semence : la bouche était son temple favori ; et, pendant quêon le suçait, il se faisait fouetter à tour de bras. La suite nous offrira des détails que nos lecteurs aimeront mieux voir en action quêen récit. Le caractère de Jérôme était, dêailleurs, tout aussi méchant, tout aussi sournois que celui de ses confrères, et tout aussi zélé partisan quêeux de lêantiphysique ; il aimait, ainsi quêeux, à se faire foutre et à sodomiser des garçons, lorsque, préparé par leur bouche, il avait retrouvé, dans ce restaurant, les secours nécessaires à lêentreprise.

Sous quelque forme enfin que le vice p˚t se montrer, il était s˚r de trouver dans cette infernale maison, ou des sectateurs, ou des temples. Des fonds prodigieux étaient réservés pour ménager à lêordre des bénédictins cette retraite obscène, existant depuis plus dêun siècle, et toujours remplie par les six religieux les plus riches, les plus avancés dans lêordre, de la meilleure naissance, et dêun libertinage assez important, pour exiger dêêtre enseveli dans ce repaire obscur dont le secret ne sortait plus.

Continuons de peindre à grands traits : Justine se repose ; les moines soupent ; nous avons le temps de finir quelques tableaux faits pour jeter du jour sur les importants détails que nous devons tracer de cette bizarre habitation du crime et de la débauche.

Il y avait deux sérails dans la maison : lêun de dix-huit garçons, lêautre de trente filles ; ce qui leur formait à chacun une division de cinq filles et trois garçons. Une seule femme était à la tête de tout cela : on la nommait Victorine ; et, comme ses talents, ses occupations méritent quelques détails, nous lui conserverons un article à part. Une grande salle était destinée à chacun de ces sérails. Voici quelles en étaient les divisions particulières :

Ces salles étaient rondes ; une table à manger occupait le milieu : les cellules garnissaient le pourtour ; chaque sujet couchait seul ; et sa cellule

était composée de deux cabinets : son lit était dans lêun, son bidet et sa chaise percée dans lêautre.

Les dix-huit garçons étaient divisés en trois classes de six individus chacune : les deux premières sêappelaient classes des gitons ; la troisième, classe des agents.

La première classe des gitons renfermait six sujets de sept à douze ans ; ils avaient le gris de lin pour couleur, et pour costume une matelote.

Dans la seconde on voyait six jeunes gens de douze à dix-huit ans, habillés à la grecque, couleur pourpre.

Dans la classe des agents se remarquaient six sujets de dix-neuf à vingt-cinq ans ; cette classe était vêtue de fraques à lêeuropéenne, couleur mordorée.

Les cinq classes de filles se distinguaient ensuite, et étaient composées de la manière suivante :

On appelait la première les pucelles, quoiquêil nêy en e˚t pas une seule ; on y voyait six sujets de six à douze ans ; elles étaient vêtues en fourreaux blancs.

La seconde division en comprenait six de douze à dix-huit ; on les appelait les vestales, elles étaient vêtues en novice de couvent.

La troisième était remplie par six beautés de dix-huit à vingt-quatre ans, que lêon appelait les sodomistes, à cause de la supériorité de leurs fesses ; elles étaient vêtues à la grecque.

La quatrième donnait six superbes femmes de vingt-cinq à trente ans ; on les appelait les fessées, relativement à lêesprit de leur emploi : elles avaient un costume à la turque.

Six duègnes formaient la cinquième classe ; on les y admettait depuis trente ans jusquêà quarante ; et même au-dessus : elles étaient vêtues à

lêespagnole.

On nêobservait aucun ordre pour la composition des sujets qui devaient assister aux soupers. Lorsque Justine sera installée, nous verrons son institutrice achever les détails dont nous ne donnons préalablement ici que ce qui est nécessaire à lêintelligence de la première scène. Reprenons-en le fil.

Les seize filles qui composaient les assistantes de ce premier souper, dont dix à table, et les six autres servant, étaient toutes seize si distantes par lê,ge, quêil serait impossible de les peindre en masse.

Commençons par les six acolytes ; nous parlerons ensuite des dix conviées.

Ces six servantes nêétaient pas dêune caste différente que les autres filles ; cet emploi se remplissait tour à tour ; toutes y passaient à leur rang. Nous verrons bientôt Justine recevoir ces explications. Le service, cette fois-ci, était fait par les créatures que nous allons peindre.

La première avait à peine dix ans, un minois chiffonné, de jolis traits, une peau très fine et fort blanche, un petit cul à peine indiqué, lêair humilié de son sort, craintive et tremblante.

La seconde avait quinze ans ; même embarras dans la contenance, lêair de la pudeur avilie, mais une figure enchanteresse, beaucoup dêintérêt dans lêensemble, peu de gorge, un derrière rond et fort bien coupé.

La troisième avait vingt ans ; faite à peindre la plus belle gorge et les plus belles fesses du monde, de superbes cheveux blonds, des traits fins, réguliers et doux, un peu moins timide que les deux premières.

La quatrième avait vingt-cinq ans ; cêétait une des plus belles femmes quêil f˚t possible de voir ; de la candeur, de lêhonnêteté, de la décence dans le maintien, et toutes les vertus dêune ,me douce, la plus belle carnation quêon p˚t voir, des hanches et une croupe qui auraient pu servir de modèle.

La cinquième était une fille de trente ans ; enceinte de sept mois, lêair langoureux et souffrant, de beaux yeux pleins dêintérêt, un air de vierge.

La sixième avait trente-deux ans ; brune ; fort vive, de beaux yeux, mais ayant perdu toute décence, toute retenue, toute pudeur, le cul médiocre et fort brun, beaucoup de poil, même au trou du cul.

Les conviés et les jeunes garçons entremêlaient les moines à table. Nous connaissons déjà lêun de ces jeunes garçons ; il ne nous reste plus quêà

parler des autres.

Le premier nêavait que huit ans ; cêétait la figure de lêAmour même ; le petit fripon était nu entre Ambroise et Jérôme, qui, tous deux, le baisaient, le branlaient, lui maniaient les fesses, à lêen≠vie lêun de lêautre.

Le second avait treize ans ; joli comme un ange, lêair doux et fin, de beaux yeux, il était nu de la ceinture en bas, son cul blanc et mignon faisait plaisir à voir.

Le troisième avait seize ans ; fait à peindre, une figure enchanteresse, et déjà le plus joli vit du monde.

Le quatrième et le cinquième étaient tous deux pris dans la classe des agents ; lêun avait vingt-deux ans, lêautre vingt-cinq ; tous deux grands et bien faits, de superbes cheveux et de monstrueux vits ; il était impossible dêempoigner celui du dernier, il avait au moins sept pouces de circonférence sur dix de long.

La première des dix filles conviées, prise dans la classe des pucelles, avait huit ans ; cêétait une petite rose flétrie, avant que la saison ne d˚t lêentrouvrir, peut-être cela serait-il devenu joli ; mais, fanée par le libertinage, que pouvait-on attendre dêun tel sujet ? ¿ quel point ne faut-il pas avoir porté la débauche et le délire des passions pour outrager ainsi la nature !

La seconde atteignait à peine son deuxième lustre ; fort jolie ; il y avait deux ans quêelle nêétait plus vierge dêaucun côté, et cette infamie était lêouvrage de Jérôme.

La troisième, la quatrième et la cinquième étaient súurs ; la cadette avait treize ans, la seconde quatorze, lêaînée quinze. On les appelait les trois Gr,ces : il était véritablement impossible de rien voir de plus frais, de plus mignon, de plus intéressant. Toutes les trois se ressemblaient : mêmes yeux, romantiques et bleus ; même chevelure blonde, même intérêt dans lêensemble, même coupe de fesses ; et, quoique celles de la plus jeune ne fussent pas encore bien formées, en confrontant ce quêelle offrait dêappas en ce genre, avec ceux que possédaient également ses deux súurs, il était facile de voir que ce serait bientôt un chef-dêúuvre.

La sixième avait dix-huit ans ; cêétait une des plus belles créatures quêil y e˚t au monde, un vrai modèle dêartiste, elle passait pour avoir le plus beau cul du sérail.

La septième, pour le moins aussi bien faite, nêavait pourtant pas une aussi jolie figure, mais un peu plus dêembonpoint ; elle avait dix-neuf ans, et la gorge de Vénus même.

La huitième avait vingt-six ans ; elle était grosse de huit mois ; fort blanche, de très beaux yeux, des cheveux superbes, mais lêair languissanteÖ

accablée.

La neuvième était une fille de trente ans, grosse comme une tour, grande à

proportion ; de beaux traits, mais des formes trop colossales et trop dégradées par lêembonpoint : celle-là était toute nue, ainsi que les servantes, lorsque Justine entra ; il était facile de distinguer quêaucune partie de son corps nêétait exempte des marques imprimées par la brutalité

des scélérats dont sa mauvaise étoile faisait servir les passions.

La dixième était une femme de quarante ans, fanée, ridée, mais belle encore ; lêair du plus grand libertinage ; son cul flétri respirait la luxure ; lêentrée en était large et dêun brun-rouge ; ainsi que la moitié

des moines, elle était déjà saoule, quand Justine parut.

Poursuivons maintenant lêhistoire de la réception de notre héroÔne dans ce local impur.

- Il me semble, dit Sylvestre, que nous devrions faire un peu plus de fête à cette belle fille, ne pas la laisser languir ainsi dans un coin, et lui décerner au moins les honneurs dêune nouvelle arrivée.

- Jêaurais fait plus vite cette réflexion, dit Sévérino, si je ne vous eusse pas tous vus si crapuleusement vautrés dans les sales plaisirsÖ mais vous sortir de làÖ le moyen ? Cêest pourtant, vous en conviendrez, faire bien peu de cas de ma jolie découverte, que la recevoir avec autant dêindifférence.

- Perfides effets de la satiété, dit Ambroise, voilà o˘ lêabondance conduit.

- Je ne mêaperçois point de cette abondance, dit Jérôme ; je suis si las de tout ce qui mêen≠toure, que je nêéprouve jamais que des besoins, il nêy a pas ici le quart des objets nécessités par ma luxure.

- Il a raison, dit Clément en sêavançant vers Justine, et, la saisissant par le cou, pour glisser dans sa bouche de rose la plus impure des langues.

- Oui, foutre, il a raison, dit Antonin en venant saluer notre héroÔne de même.

Et les voilà tous deux à la langotter un quart dêheure, pendant que Jérôme, à genoux devant les fesses, darde sa langue au trou mignon ; que Sylvestre en fait autant au clitoris, en branlant le vit de Sévérino fortuitement rencontré par ses doigts et, dans moins de deux minutes, notre chère enfant se trouve si bien entourée, quêelle nêa même plus la possibilité de se défendre. Cêest un beau lis au milieu dêune troupe de frelons, suçant, pompant, dérobant de toutes parts le suc précieux de la fleur. Justine fait cependant ce quêelle peut pour se soustraire à des infamies qui la révoltent ; mais on lui persuade que toutes ces résistances ne sont que des simagrées inutiles, et que ce quêelle a de mieux à faire, est dêimiter avec respect la subordination de ses compagnes.

- que lêon me prête un instant dêattention, dit Sévérino : rangez-vous tous autour de moi, et que cette nouvelle débarquée, à qui jêadresse la parole,

mêécoute à genoux avec vénération.

Ésclaves de nos fantaisies, dit le moine, toi que le hasard place en nos mains, ne lis-tu pas dans cet arrêt du sort ce que lêavenir te présage ?

Rien nêest ici lêúuvre du hasard, tout est arrangé par les lois de la nature ; et, sitôt que, par une suite de ces lois, tu tombes dans nos mains, cêest quêil est clair que la nature veut que tu nous serves. Remplis donc ta destinée avec résignation : songe que la plus légère résistance à

nos caprices, de quelque genre quêils soient, peut te valoir la mort : jette les yeux sur les compagnes qui têentourent ; ils nêen est pas une seule qui soit venue de bonne volonté dans cette maison ; la force et la ruse nous les ont amenées toutes. Toutes ont voulu comme toi montrer des résistances, et toutes ont promptement reconnu lêinutilité de cet absurde projet, quand elles ont vu que les défenses quêelles pouvaient opposer ne pouvaient les conduire quêaux plus affreux traitements. Justine, continua le supérieur, en lui montrant des disciplines, des verges, des férules, des scalpels, des tenailles, des stylets et autres instruments de supplices, oh ! Justine, il est bon que vous le sachiez, voilà les moyens séducteurs que nous employons avec les filles rebelles ; et ils nous les soumettent sur-le-champ : voyez si vous avez envie de vous en convaincre. Aurez-vous recours aux réclamations ? ¿ qui les adresserez-vous ? qui recevra vos plaintes, dans un lieu qui ne sera jamais rempli pour vous que de délateurs, de juges et de bourreaux ? Implorerez-vous la justice ? Nous nêen connaissons dêautre que celle de nos voluptésÖ Les lois ? Nous nêad≠met≠tons que celles de nos passionsÖ Lêhumanité ? Notre unique plaisir et dêen violer tous les principesÖ La religion ? Elle est sans frein à nos regards ; notre mépris pour elle sêac≠croît en raison de ce que nous la voyons de plus prèsÖ Des parents, des amis ? Il nêy a rien de tout cela dans ces lieux ; vous nêy trouverez que de lêégoÔsme, de la cruauté, de la débauche et de lêathéisme : la soumission la plus entière est donc votre unique lot ; et cette parfaite résignation contraint à bien des choses ici.

Les sept despotes auxquels vous avez affaire, parmi lesquels il faut comprendre la directrice, dont les ordres ou les fantaisies doivent être aussi sacrés pour vous que les nôtres ; ces sept despotes, dis-je, sont sujets chaque jour à de terribles caprices, et la plus faible résistance à

ces actes arbitraires, de force ou de tyrannie, entraîne inexorablement après elle dêaffreux supplices, ou la mort. Serait-ce dans la fuite que vous espéreriez votre salut ? Oh ! Justine, ce dernier moyen est aussi nul que les autres : jetez les yeux sur lêasile impénétrable o˘ vous êtes ; jamais aucun mortel ne parut dans ces murs ; le couvent serait pris, fouillé, br˚lé, que cette retraite demeurerait encore inconnue. Cêest un pavillon isolé, enterré, quêenvironnent de toutes parts six enceintes de dix pieds chacune dêépaisseur ; et vous vous trouvez là, ma chère, au milieu de six scélérats, qui nêont pas envie de vous épargner, et que vos instances, vos larmes, vos propos, vos génuflexions ou vos cris nêenflammeront que davantage. ¿ qui donc aurez-vous recours ? ¿ qui vous adresserez-vous ? Sera-ce au Dieu que vous veniez implorer avec zèle, et qui, pour vous récompenser de tant de ferveur, ne vous précipite quêun peu plus s˚rement dans le piègeÖ à cette méprisable et dégo˚tante chimère, que nous outrageons nous-mêmes chaque jour en insultant à ses vaines lois ?

Vous le concevez donc, Justine ; il nêest aucun pouvoir, de quelque nature quêon le suppose, qui réussisse à vous enlever dêici ; et il nêexiste dans la classe des choses possibles, ni dans celle des miracles, aucun moyen qui puisse réussir à vous soustraire de nos mainsÖ qui puisse vous empêcher de devenir, dans tous les sens et de toutes les manières, la proie des affreuses luxuresÖ le plastron des excès libidineux auxquels nous allons nous abandonner tous les six avec vous. Avance donc coquine, offre ton corps à nos caprices, prête-le tout entier aux horreurs dont nous allons le souiller, ou les traitements les plus barbares vont te prouver les risques quêune misérable comme toi court à nous désobéir.

Un tel discours, comme on lêimagine aisément, fut applaudi de tous les moines ; Clément trouva plaisant de claquer les fesses de Justine, pour lêapplaudir avec plus dêénergie.

Ce fut alors que la malheureuse sentit lêhorreur de sa situation. Elle se précipite aux pieds de Dom Sévérino, et met en usage toute lêéloquence dêune ,me au désespoir, pour le supplier de ne pas abuser du triste état o˘

elle se trouve : les pleurs les plus amers et les plus abondants viennent inonder les genoux du moine ; et tout ce que cette infortunée suppose du plus fort et du plus pathétique, elle lêemploie pour toucher ce monstre.

¿ quoi tout cela servait-il ? Devait-elle ignorer que les larmes ont un attrait de plus aux yeux des libertins ? Devait-elle douter que tout ce quêelle entreprenait pour toucher ces barbares ne pouvait réussir quêà les mieux enflammer ?

- Allons, dit le supérieur, en la repoussant avec brutalité, commençons, mes amis : faisons subir à cette garce toutes nos formules de réception, et quêil ne lui soit pas fait gr,ce dêune seule.

Un cercle se forme ; il est composé de six moines, environnés chacun de deux filles et dêun garçon ; Justine est placée au centre, et voici les différentes passions quêelle subit en faisant les trois tournées dêusage, auxquelles ses compagnes avaient été soumises de même, lorsquêelles avaient fait leur entrée dans la maison.

Sévérino est le premier ; près de lui est la fille de quinze ans, celle de trente-deux et le petit garçon de seize.

Clément vient ensuite ; il a près de lui la fille de vingt ans, celle de vingt-cinq et le jeune garçon de treize.

Antonin suit ; il est entouré de la fille de quatorze ans, de celle de dix-huit et du ganymède de huit.

Ambroise est au milieu de la fille de dix ans, de celle de dix-neuf et du fouteur de vingt-deux.

Sylvestre, avec le fouteur de vingt-cinq ans, a près de lui la fille de trente et celle de quarante.

Jérôme a le giton de quinze ans, le même que nous avons vu à lêéglise ; pendant la confessions de Justine, la fille de treize et celle de huit.

Justine est conduite dans le cercle par la femme grosse de vingt-six ans : elle la présente à chacun des moines ; toutes deux sont nues.

Elle arrive à Sévérino, qui maniait les fesses de la fille de quinze ans, que le petit bardache branlait, il contraignait, pendant ce temps-là, lêautre fille de

trente ans à sucer le vit du jeune homme : le moine sêen fait faire autant par Justine, en lui gamahuchant le trou du cul.

Elle passe à Clément, qui sêamusait à claquer les fesses de la fille de vingt-cinq ans, à pincer celle de la fille de vingt, et à se faire branler par son bardache : Justine offre son cul ; Clément le baise, et sent les aisselles.

Notre héroÔne approche Antonin, qui branlait ses deux filles, et que son giton socratisait ; il suce le clitoris de Justine.

Elle passe à Ambroise, il foutait le bardache, et branlait avec ses doigts un cul de chaque main : Justine lui frotte le visage avec son cul.

Sylvestre, au milieu de la seconde fille de trente ans et de celle de quarante, patinant brutalement le cul de celle-ci et le con de lêautre et se faisant enculer par son fouteur, baise Justine, langue en bouche, langue en con et langue en cul.

Jérôme, branlé par le giton de quinze ans, a un doigt dans le cul de la fille de sept, un dans le con de la fille de treize ; il met son vit dans la bouche de Justine.

On recommence les tournées.

¿ celle-ci tous les moines se faisaient sucer par les garçons, pendant que les filles, sur des tabourets, au-dessus de leurs têtes, leur posaient les fesses sur le nez : Sévérino entrouvre les fesses de Justine et la fait péter dans sa bouche.

Clément lui enfonce un doigt dans le cul et la secoue un quart dêheure ainsi.

Antonin lui fait sentir son vit au bord du con, et le retire promptement.

Ambroise lêencule, et sort au bout de deux ou trois secousses. Sylvestre lêenconne un instant, et lui trouve un air de pucelage assez décidé. Jérôme met, pour déterminer son foutre aussitôt, alternativement son vit au cul, au con et dans la bouche.

On procède à la troisième tournée. ¿ celle-ci tous les moines foutent.

Sévérino encule la fille de quinze ans, qui gémit sous les efforts redoublés de son vit ; le garçon de seize le fout, et il claque fortement les fesses de la fille de trente-deux ; quand Justine se présente, il lui mord le cul.

Clément fout en bouche le petit garçon de treize ans ; la fille de vingt-cinq le fouette ; et il a sous les yeux le derrière de celle de vingt, il ordonne à Justine de lécher le trou de son cul, de le baiser tout de suite, en sortant de là, sur la bouche ; et il lui applique deux soufflets.

Antonin fout le petit con de la fille de quatorze ans ; il claque le cul du giton de huit ; et la fille de dix-huit ; lui fait lécher son con : il mord jusquêau sang le téton gauche de Justine, en lui appliquant six claques sur le cul, dont les traces ne sêeffacèrent de trois jours. Il donne alors un si vigoureux coup de reins, quêon croit quêil va pourfendre sa fouteuse ; la pauvre enfant jette un cri : Antonin, qui ne veut pas décharger, déconne aussitôt ; il blesse la petite fille, son vit est couvert de sang ; pour la consoler, il la fouette. On poursuit.

Ambroise encule la fille de dix ans ; il se fait foutre par le garçon de dix-neuf et manie les fesses de la fille de vingt-deux ; il donne vingt-cinq coups de fouet à Justine, sans se déranger.

Sylvestre enconne la femme de quarante ans en levrette ; elle lui chie, pendant ce temps-là, sur la racine du vit ; le jeune homme de vingt-cinq ans le fout, et il baise, suce, lêintérieur du con de la fille de trente, renversée à quatre pattes en arrière, au-dessus de lui, les cuisses très écartées. Il se jette comme un chien enragé sur le con de Justine, quand on lêapproche de lui, et le mord jusquêau sang. Le coquin décharge en jetant les hauts cris ; mais il change lestement de temple, et cêest dans le cul de la doyenne que le vilain perd son foutre.

Jérôme fout en cul la petite fille de huit ans ; il suce le vit du giton de quinze, et sêamuse à donner des chiquenaudes sur le nez de la fille de treize : il pince si fortement les tétons de Justine quêelle jette un cri terrible ; le coquin, pour la faire taire, lui sangle cinq ou six coups de poing si vigoureusement dans les flancs, quêelle vomit tout ce quêelle a dans le ventre.

- Allons, dit Sévérino qui ne se contient plus, et dont le vit, irrité, semble menacer les vo˚tes, passons à des choses plus sérieuses ; foutons-la vigoureusement.

Il dit, courbe Justine sur un sofa, les reins en lêair ; deux filles la tiennent : le supérieur, son braquemart énorme à la main, sêavance, et le présente au trou mignon ; il pousse sans mouiller, il fait brèche ; quelque énorme quêil soit, il pénètre : alléché par dêaussi heureux préliminaires, il redouble, il est au fond. Justine crie ; que lui importe ! Le bougre est heureux. Sêem≠bar≠rasse-t-on des douleurs dêautrui au sein de la lubricité ! On encule lêItalien ; quatre femmes nues lêentourent de tous côtés ; lêimage quêil adore se reproduit en mille différentes manières sous ses yeux libertins, il décharge.

Clément sêavance ; il est armé de verges ; ses perfides desseins éclatent dans ses yeux.

- Cêest moi qui vais vous venger, dit-il à Sévérino ; je vais corriger la putain de ses résistances à vos plaisirs.

Il nêa pas besoin que personne tienne la victime ; un de ses bras lêenlace et la comprime sur un genou qui, repoussant le ventre, lui expose plus à

découvert le superbe cul quêil veut flageller. Dêabord il essaie ses coups ; il semble quêil nêait dessein que de préluder ; bientôt, enflammé

de luxure, échauffé des épisodes obscènes dont on lêentoure, le cruel frappe autant quêil a de forces : rien nêest exempt de sa férocité ; depuis le milieu des reins jusquêau gras des jambes, tout est parcouru par ce traître : osant mêler lêamour à ces moments dêeffroi, sa bouche se colle sur celle de Justine, et veut respirer les soupirs quêarrache la douleur ; des larmes coulent, il les dévore. Tour à tour, il baise et menace ; mais il continue de frapper. Pendant quêil opère, la jolie fille de dix-huit ans lui suce le vit, un fouteur lêencule. Plus on lui donne de plaisir, plus les coups quêil porte ont de violence ; la malheureuse Justine est prête à

être déchirée, que rien nêannonce encore la fin de ses tourments. On a beau sêépuiser de toutes partsÖ étaler sous ses yeux les plus mignons attraits, le

bande-à-lêaise est nul : une nouvelle cruauté le décide ; la sublime gorge de Justine est à sa portée ; elle lêirrite, il y porte la bouche ; lêanthropophage la mord ; et cet excès détermine la crise ; le foutre échappe, dêeffroyables blasphèmes en ont caractérisé les jets ; et le moine, énervé, lêabandonne à Jérôme.

- Je ne serai pas pour votre vertu, plus dangereux que Clément, dit le libertin, en caressant les fesses ensanglantées de cette pauvre fille, mais je veux baiser ces blessures ; je suis si digne dêen faire autant, que je leur dois un peu dêhonneur. Clément, tu seras surpassé ; je veux étriller le voisin.

Il retourne, expose bien à sa portée le ventre poli et la motte délicieusement ombragée de notre charmante orpheline ; et le barbare déchire tout cela à coups de martinet : puis, la faisant mettre à genoux devant lui, il se colle à elle dans cette posture, et sa fougueuse passion sêassouvit, en se faisant sucer. Pendant quêil agit ainsi, la grosse femme le fouette ; celle de trente ans lui chie sur le nez ; celles de quatorze et de quinze lui en font autant sur les mains. Voilà les excès oˇ la satiété conduit Jérôme : quoi quêil en soit, il est heureux à force dêimpuretés ; et la bouche de Justine reçoit enfin, au bout dêune demi-heure, avec une répugnance facile à deviner, le dégo˚tant hommage de ce vilain faune.

Antonin paraît, ses armes sont braquées. Il se servirait volontiers des épisodes de Clément : la fustigation active lui plaît bien autant quêà ce moine ; mais, comme il est pressé, comme son vit énorme écume de luxure, lêétat de dégradation oˇ il voit les choses lui suffit ; il examine ces délicieux vestiges, il en jouit ; et, laissant Justine à plat-ventre, il pétrit rudement les deux fesses, pendant quêune des filles le branle et présente le vit au vagin ; le libertin pousse : lêassaut quoique aussi violent que celui de Sévérino, fait dans un sentier moins étroit, nêest pourtant pas si rude à soutenir. Le vigoureux athlète saisit les deux hanches et, suppléant aux mouvements que Justine ne peut faire, il la secoue sur lui avec vivacité : on dirait, aux efforts redoublés de cet Hercule, que, non content dêêtre maître de la place, il veut la réduire en poudre. Dêaussi cruelles attaques font succomber Justine ; mais, sans sêinquiéter pour ses peines, le cruel vainqueur ne pense quêaux plaisirs quêil go˚te. Tout lêenvironne, tout lêexcite, tout concourt à ses voluptés : en face de lui, exhaussée sur ses reins, la fille de vingt ans lui fait

sucer son con ; celle de quarante, à genoux, le visage entre ses fesses, lui gamahuche le cul ; et le coquin branle dêune main le vit dêun garçon de treize ans, de lêautre le clitoris de la fille de seize : il nêest pas un de ses sens qui ne soit chatouillé, pas un qui ne concoure à

la perfection de son délire ; il y touche ; mais la sage Justine nêéprouve que de la douleur. Le scélérat parvient seul au plaisir : ses élans, ses cris, tout lêannonce ; et la pudique créature est inondée, malgré elle, des preuves dêune flamme quêelle nêallume quêen sixième.

Ambroise la prend au sortir de là. Ce nêest quêun cul quêil faut à sa rage : heureusement que son vit nêest pas effrayant, il est au fond dans une minute ; mais lêinconstant nêy reste pas ; il sort, il se renfonce, se retire pour se rengloutir de nouveau ; et, dans chaque intervalle, sa bouche sollicite un étron, quêon lui donne à la fin.

- Ah ! sacredieu, sêécrie-t-il dès quêil le tient, voilà tout ce quêil fallait à mon foutre.

Il se replace, on le sodomise : quatre beaux culs, deux m,les et deux femelles, se rangent autour de lui ; tous pètent, chient, vessent ; on lui en fait dans le nez, sur le visage, dans la bouche ; on en emplit ses mains ; et lêimpudique, au comble de ses vúux, perd son foutre, en invectivant celle dont il reçoit pourtant toute sa volupté.

Sylvestre arrive. Il fout un con qui lui a déjà co˚té du sperme ; mais il veut sucer un vit pendant ce temps-là ; et la liqueur quêil pompe de ce vit, il la rend dans la bouche de celle dont il jouit. On le fout, il branle à droite la fille de dix-huit ans ; à gauche, il manie le cul de celle de quatorze ; et, singulièrement excité par le joli con de Justine, par ce con presque vierge, et que rend toujours pur la vertu sans tache de cette malheureuse fille, le coquin décharge encore une fois en poussant des cris que lêon entendrait dêune lieue, sans les précautions du local.

Cependant, Sévérino pense enfin quêil est possible que cette infortunée ait besoin de quelque chose : on lui présente un verre de vin dêEspagne ; mais, peu sensible à ces attentions intéressées, elle se livre au chagrin violent qui déchire son ,me. quelle situation, en effet, pour une fille qui mettait toute sa

gloire et toute sa félicité dans sa vertu ! qui ne se consolait des maux de la fortune que par la joie dêêtre toujours sage ! Justine, accablée, ne put tenir à lêhorrible idée de se voir aussi cruellement flétrie par ceux même de qui naturellement elle devait attendre le plus de secours : ses larmes coulent en abondance ; ses cris plaintifs font retentir la vo˚te ; elle se roule à terre, elle meurtrit son sein, elle arrache ses cheveux, invoque ses bourreaux, leur demande la mort. Le croira-t-on ? Oui, ceux qui connaissent lê,me des libertins ne se surprendront dêaucun de ces mouvements bizarres. Ce spectacle affreux irrite ces monstres.

- Oh ! foutre, dit Sévérino, jamais plus belle scène ne sêoffrit à mes yeux ; voyez lêétat o˘ elle se met : il est inouÔ ce quêobtiennent de moi les douleurs féminines ! Reprenons cette garce ; et, pour lui apprendre à

hurler de la sorte, il ne faut plus la ménager.

Il dit et, sêapprochant, les verges à la main, il fouette Justine à tour de bras. quel excès de férocité ! Se pouvait-il que ces monstres le portassent au point de choisir lêinstant dêune crise de douleur morale aussi violente que celle quêéprouvait leur victime, pour lui en faire subir une physique aussi barbare ! Un giton suce Sévérino pendant quêil opère ; une fille le fouette. Après cent coups, Clément paraît, il en applique le même nombre ; on le fout pendant quêil flagelle ; la plus jeune des filles le branle.

Antonin suit, et fouette le devant ; il frappe depuis le nombril jusquêau-dessous de la motte ; il est socratisé par une femme, branlé par une autre.

Ambroise, que gamahuche en cul la fille de quinze ans, et que suce le giton de huit, reprend le cul pour en rouvrir les plaies ; il ne sêarrête quêà

cent soixante. Sylvestre, au nez duquel deux femmes chient, veut fouetter pendant ce temps-là, le dos, les reins et le bas des cuisses. Jérôme, dont la femme de quarante ans pique les fesses avec une aiguille dêor, et que branle la fille de quatorze ans, condamne tout et nêépargne rien.

- Mettons-nous tous les six sur elle, dit Sévérino, en sêintroduisant dans le cul.

- Jêy consens, dit Antonin, en prenant le con.

- Soit fait ainsi quêil est requis, dit Clément en foutant la bouche.

- Elle nous branlera chacun dêune main, disent à la fois Ambroise et Sylvestre.

- Et quêaurai-je donc, moi, dit Jérôme ?

- Les tétonsÖ ils sont superbes, dit Sévérino.

- Je ne les aime pas, répond le libertin.

- Eh bien, prend le cul, dit le supérieur, en se nichant entre les deux seins.

Tout sêarrange ; la malheureuse fait la chouette aux six moines, et les accessoires se disposent. Au-dessus de Jérôme qui sodomise, se placent artistement les culs des trois jolies petites súurs ; il peut les baiser en foutant. ¿ la portée du visage dêAntonin, qui enconne, se présentent, entrouverts, trois autres jolis cons. Ambroise, que lêon branle, le rend de chaque main aux deux gitons de seize et de dix-huit. Sylvestre, également pollué, patine les fesses de la grosse fille de trente-cinq ans, et dirige sur les fesses de cette fille de dix-neuf les flots de foutre que Justine va faire jaillir. Clément, qui fout la bouche, mordille, en sêamusant, un petit con imberbe, et les fesses, à peine indiquées, dêun bardache. On place à la portée de Sévérino, qui fout les tétons, ceux de la femme grosse, quêil traite un peu durement, et les fesses dêune autre sultane, que le cruel pique avec une épingle. Rien nêest lubrique à voir comme les mouvements convulsifs de ce groupe, composé de vingt-une personnes : tout ce qui reste lêentoure avec soin, et chacun semble prêter aux six principaux acteurs tout ce quêil croit lêexciter davantage. Cependant, Justine supporte tout, le poids entier est sur elle seule. Sévérino donne le signal, les cinq autres le suivent de près ; et voilà, pour la troisième fois, notre malheureuse héroÔne indignement souillée des preuves de la dégo˚tante luxure de ces insignes coquins.

- Cêen est assez pour une réception, dit le supérieur en venant examiner Justine ; il faut lui faire voir maintenant que ses compagnes ne sont pas mieux traitées quêelle. En conséquence, on la place sur un tronçon de

colonne dressé dans un bout de la salle et sur lequel on pouvait à peine sêasseoir ; ses jambes pendaient, elle nêavait rien ni pour sêappuyer, ni pour se soutenir, et ce siège était assez élevé pour quêelle p˚t se casser un membre, si elle en tombait : tel est le trône o˘ lêon place la reine du jour ; et là, on lui recommande de fixer avidement ses yeux sur les moindres détails des scandaleuses orgies qui vont se célébrer près dêelle.

La première scène fut une fustigation générale. Les seize filles, et même celle qui était grosse furent attachées à une machine fort ingénieuse : là, liées tout de leur long, on faisait au moyen dêun ressort, écarter leurs jambes et leurs cuisses à volonté et courber la partie supérieure de leur corps jusquêà terre. Les y plaçait-on sur le ventre ; alors, leurs reins et leurs fesses se trouvaient à une prodigieuse élévation, et la peau si tendue, tellement dilatée, quêen moins de dix coups de verges, le sang coulait à gros bouillons ; étaient-elles placées sur le dos ; le ventre, a son tour, bombait au point de se crever ; et comme par le moyen dêun autre ressort, les cuisses, ainsi que nous venons de le dire, sêécartaient prodigieusement, il en résultait que la motte et le vagin sêoffraient dans un tel point dêélévation et dêélargissure, quêon e˚t dit quêils allaient se fendre. ¿ peine la machine fut-elle apportée, que Jérôme et Clément proposèrent dêy mettre Justine. Sévérino, qui trouvait à cette infortunée le plus beau cul du monde, et qui voulait sêen amuser quelque temps, représente quêelle en avait assez pour le premier jour ; quêil fallait la laisser reposer, etÖ Mais Jérôme interrompt ; il dévore des yeux cette intéressante créature ; son caractère féroce ne lui permet pas de mettre aucune borne à ses désirs ; il combat la tolérance de Sévérino.

- Est-ce donc pour se reposer quêune putain est ici ? dit Jérôme en fureur : en voulons-nous faire des dames ou des poupées de toilette ?

Jusquêà quand souffrirons-nous que lêon nous parle toujours dêhumanité au sein du crime et de la luxure ? Une fille, nêe˚t-elle été ici quêune heure, d˚t-elle crever dans la seconde, des peines ou des tourments infligés par nous, elle aurait accompli son sort et nous nêaurions rien à nous reprocher. Est-ce donc pour autre chose que pour satisfaire nos passions que ces garces-là habitent parmi nous ? Y entrent-elles pour un temps fixe ? Bannissons ces

fausses retenues, et que nos yeux soient toujours ouverts sur la plus sage des lois que nous nous sommes imposée nous-mêmes.

Jêouvre le livre, et je lis : Ún des membres de la société désir,t-il, pour sa simple satisfaction, la mort de tous les sujets composant les différents sérails de la maison, il sera défendu à aucun de ses confrères de lui résister, et tous, dêun commun accord, sêempresseront de favoriser ses désirs. [a]

- Je vais plus loin que Jérôme, dit Clément entre deux filles, dont lêune le polluait par devant, lêautre par derrière ; je demande que la nouvelle arrivée soit, dès ce soir, soumise aux tortures du dernier supplice ; elle mêirrite au point que je puis plus la voir sans comploter contre ses jours, et je demande sa mort à lêinstant.

Je connais nos lois comme Jérôme, dit Sévérino flegmatiquement ; mais, en citant lêarticle qui favorise ses désirs, il a oublié celui qui peut les contraindre. Jêouvre le livre au même article, et jêy vois ensuite de ce quêil vous a lu : Ón nêobservera néanmoins de ne procéder au jugement du sujet discrédité quêà la majorité des voix ; il en sera de même pour le supplice par lequel le sujet périra. [a]

- Eh bien ! dit Jérôme, que lêon mette donc sur-le-champ ma proposition aux voix, et que la victime, pendant la discussion, soit, suivant lêusage, étendue sur un chevalet, les fesses tournées devant ses juges.

Justine est aussitôt garrottée : ses frayeurs et ses angoisses sont telles, quêelle entend à peine ce quêon prononce. Des sujets de luxure entourent chaque moine, chacun est au milieu de deux filles et dêun garçon : ce nêest quêainsi quêil peut prononcer ; il faut quêil bande avant que de donner sa voix : la doyenne des filles vérifie ; tout est en lêair. Après un instant de silence, le supérieur met aux opinions les jours de la malheureuse Justine ; mais Jérôme et Clément sont les seuls qui opinent pour la mort ; les quatre autres sont dêavis de sêamuser encore quelque temps de cette fille. Elle est donc remise à sa place ; et, pour faire aussitôt diversion, Sévérino attache lui-même sur lêinfernale machine la fille de dix-huit ans, celle qui sans doute pouvait passer pour la plus belle de la maison. Elle y est mise sur le ventre ; on la courbe, et ses belles fesses paraissent dans toute leur sublimité. Voici comme sa flagellation sêarrange ; ce que nos lecteurs vont

voir pratiquer pour celle-ci, sera de même mis en usage pour les autres : chaque moine doit fustiger à son tour ; près de la victime est une très jeune fille munie de tous les instruments nécessaires à

lêopération ; elle les présente au fouetteur qui choisit, à son gré, celui qui lui plaît le mieux, et qui, quelquefois, les emploie tous ; une autre fille, prise dans la classe des plus forte, fouette le moine pendant quêil opère ; et lêun des jeunes garçons, agenouillé devant lui, le suce. Celle qui doit succéder à la fustigée est contrainte à demeurer à genoux, les mains jointes, dans lêattitude de la douleur et de lêhumiliation ; bien en face du fouetteur, elle lui demande gr‚ce, elle lêimplore, elle pleure ; et, pendant ce temps, un des moines, placés près de lêagent, lêexhorte à

lêinhumanité la plus barbare, et lui représente que les plus grands dangers peuvent naître de sa commisération mal entendue.

Toutes les filles, même les plus jeunes, et celles qui sont grosses, toutes sont impitoyablement fouettées dêaprès ces principes : chaque moine en expédie seize, tant par-devant que par-derrière. Presque toutes sont retournées ; ce qui les désole dêautant plus, que la flagellation antérieure leur paraît avec raison bien plus douloureuse que lêautre ; et, en effet, comme ces scélérats recherchaient attentivement ce qui pouvait le mieux tourmenter ces malheureuses, ils avaient soin, en fustigeant les devants, de faire pénétrer dans lêintérieur du vagin les núuds de la discipline dont ils se servaient alors, de manière à exciter dans cette délicate parties des douleurs excessivement vives ; et plus la victime se plaignait en ce moment cruel, plus elle criait, plus les libertins triomphaient, mieux ils bandaient, mieux ils se délectaient. Pas un pourtant ne déchargea, tant ils étaient accoutumés au vice, tant ils étaient blasés sur les scènes les plus fortes et les plus luxurieuses.

Celle-ci finie, la femme de quarante ans et la grosse femme de trente furent se placer sur un canapé : deux filles allaient tour à tour se mettre dans leurs bras ; et elles les contenaient : alors les moines venaient faire subir à lêune ou lêautre de ces deux patientes un supplice de choix.

Près de chaque victime étaient deux gitons : dès que la pénitence était imposée, le bourreau venait se réfugier à son choix, dans celui de ces quatre

culs qui lui convenait le mieux ; les trois autres sêoffraient à ses baisers ; on les enculait pendant ce temps-là, et deux filles se plaçaient sous leurs mains ; une autre plus ,gée ne devait pas quitter les flancs du moine qui agissait, afin de le servir dans ses opérations, et principalement dans lêacte sodomite, oˇ son devoir alors était dêhumecter le vit avec sa bouche, et de lêenfoncer elle-même dans le cul présenté.

Sévérino commence : cêest la plus jeune quêon offre à sa passion. Le scélérat lui pince les fesses dêune si terrible force, quêelles sont toutes noires au sortir de ses mains : il se réfugie dans le cul dêun bardache ; on lêencule, il baise, et touche indistinctement tort ce qui se présente à

lui ; cul, con, gorge, tout est égal à sa luxure : lêhomme passionné nêy regarde pas de si près ; il veut perdre son foutre ; pour y réussir, tout est bon ; et le supérieur y parvient.

Clément le suit : cêest la jolie fille de quinze ans quêon livre à ses fureurs. Le scélérat se sert dêune poignée dêépines ; il en frotte vigoureusement tout le corps de cette malheureuse, et mouille ensuite avec du vinaigre les ampoules quêil vient dêélever : il se jette sur un giton ; mais ne bandant pas assez pour le foutre, il sêen fait sucer ; et le coquin décharge, en imprimant ses dents avec rage sur les fesses de la femme grosse que sa luxure a désirée.

Antonin paraît : cêest cette belle fille de dix-huit ans qui va servir sa rage. Le drôle aime les cons, il est vrai ; mais cela ne lêempêche pas de vexer, de tourmenter celui de cette charmante créature, et cela, dêune manière effrayante ; on nêimagine pas à quel point il se permet dêoutrager cette intéressante partie ; cêest à coups dêépingles ; il le larde en se branlant ; et quand cette atroce barbarie lêa suffisamment excité, quand il bande ferme, il se réfugie dans le con dêune des plus petites filles quêon a fait remplacer le bardache, et décharge en gamahuchant celui quêil vient dêoutrager ; tout cela pendant quêon le fout.

Ambroise arrive : le monstre ! il a voulu pour patiente la même fille qui vient de servir à son confrère, et cêest à grands coups de poing quêil la pelote ; il les appuie avec une si brande raideur et une telle promptitude

quêelle tombe à ses pieds évanouie : il encule le giton de treize ans, on le fout, il baise des culs, et son foutre sêélance.

Sylvestre vient : la fille de vingt ans va lui servir ; ses fesses sont déjà présentées ; quêelles sont belles ! Est-il possible dêêtre assez barbare pour outrager ainsi ce que la nature forma de plus parfait ! …

coutez, dit Sylvestre à sa victime : je ne vous déguiserai pas que la vexation que je vous prépare est affreuse ; mais il ne tient quêà vous de vous y soustraire : faites-moi dans lêinstant un étron superbe, et vous échapperez au reste. Lêinf,me ! il savait bien que la chose était impossible ; il nêignorait pas que cette charmante fille venait de donner à

Jérôme, il nêy avait quêun instant, ce quêil sollicitait avec tant dêardeur. La pauvre fille expose lêimpossibilité physique o˘ elle est dêaccorder ce quêon exige. Jêen suis f,ché, répond Sylvestre ; et, sêemparant dêune tenaille le barbare arrache en cinq ou six endroits la peau des cuisses et des fesses, avec une telle violence, que le sang coule à chaque plaie. Un con est là ; il sêy engloutit : sa fouteuse, instruite et qui sêest réservée, ne manque pas de lui chier sur le vit pendant quêil lêenconne ; deux autres étrons lui sont lancés par des culs masculins ; on le fout et le coquin décharge, en blasphémant son Dieu.

Il nêy avait plus que Jérôme ; il arrive : cêest sur la fille de treize ans quêil va sêexercer. Le paillard ne se sert que de ses dents ; mais chaque morsure laisse une trace dont le sang jaillit aussitôt. Je la dévorerais dans lêétat o˘ je suis, dit le bougre en fureur ; je la mangerais toute vive ; il y a longtemps que jêai envie de dévorer une femme et de sucer son sang. Jérôme bandait comme un diable ; il se jette sur le cul du bardache de seize ans, lêenfile, mord tout ce qui se présente à lui, et décharge pendant quêon le fouette.

Les moines boivent et reprennent des forces, tandis que la malheureuse Justine, sur sa sellette, est prête à sêévanouir. La fille de quinze ans veut la plaindre ; elle est condamnée à trois cents coups de fouet, qui lui sont à lêinstant distribués par les six moines ; son cul distille le sang.

- Point de pitié, point de commisération, dit Sylvestre ; lêhumanité est la mort du plaisir : cêest pour souffrir que ces garces-là sont ici, et il faut que

leur destinée soit remplie dans la plus extrême étendue. Sêil est constant que des libertins tels que nous ne doivent retirer leur principale jouissance que de lêexcès des douleurs oˇ ils plongent les objets destinés à la luxure, ne mêavouera-t-on pas dès lors que cêest manquer décidément le but que de parler de commisération ? Et quêimporte quêune putain souffre, quand des gens comme nous bandent ! Les femmes, spécialement créées pour nos plaisirs, doivent uniquement les satisfaire en quelque sens et sous quelque rapport que ce puisse être : si elles sêy refusent, il faut les tuer comme des êtres inutiles, comme des animaux dangereux ; car il nêy a pas de milieu alors, toutes celles qui ne serviront pas nos voluptés y nuiront ; de ce moment, elles sont nos ennemies ; or, ce quêon doit faire de plus sage, dans tous les temps et dans tous les lieux, est de se débarrasser de ses ennemis.

- Sylvestre, dit Jérôme, il me paraît que tu oublies les principes de la charité chrétienne.

- Jêabhorre, reprit Sylvestre, tout ce qui est chrétien ; un ramas de turpitudes semblables est-il fait pour obtenir le moindre ascendant sur la raison dêun homme dêesprit ? Cette inf,me religion, faite pour les mendiants, devait les favoriser et mettre dêaprès cela lêhumanité au rang de ses vertus ; mais, sacre-dieu, mes bons amis, nous qui nageons dans toutes les voluptés de la terre, quel besoin avons-nous dêêtre bienfaisants ? Cette bassesse nêest permise quêà celui qui craint de manquer ; il croit devoir rendre service à ceux dont il appréhende dêavoir besoin quelque jour : nous qui nêavons jamais besoin de personne, éteignons cette faiblesse dans nos cúurs, et nêy laissons pénétrer que la luxure, la cruauté, et tous les vices qui doivent naître de ces deux-là ou les étayer.

- quoi ! Sylvestre, dit Sévérino, tu crois quêil faut décidément tuer ses ennemis ?

- Sans exception, reprend Sylvestre ; il ne doit y avoir ni ruse, ni violence, ni trahison, ni fourberie, quêon ne doive employer pour y réussir, et la raison de cela est bien simple ; nêest-il pas vrai que cet ennemi me tuerait sêil le pouvait ?

- Assurément.

- Pourquoi donc lui faire gr‚ce ? La mort que je lui donne nêest plus un outrage, elle est une justice ; je lui épargne un crime ; je me mets absolument à la place des lois ; et, en tuant cet ennemi, je remplis positivement le même acte de justice quêelles ; donc, je ne saurais jamais être coupable. Je dis plus : je nêattendrai jamais, si jêai la force en main, que mes ennemis soient bien prononcés, pour les tuer ; je me déferai dêeux sur le plus léger soupçon sur la délation la plus vague, sur la plus futile apparence ; car il nêest pas temps de dissiper lêorage quand il est formé ; je manque de sagesse, si je ne lêai pas prévenu. Il y a une vérité

terrible à prononcer ici ; mais qui, comme vérité, cependant doit être mise au jour ; cêest quêune seule goutte de notre sang vaut mieux que tous les ruisseaux de sang que les autres peuvent verser ; et dêaprès cela il nêy a jamais à balancer, quand pour conserver cette goutte nous en ferions couler des torrents. Il est inouÔ ce quêon reçoit de toutes les données de lêégoÔsme et, malheureusement pour les philanthropes, lêégoÔsme est la plus sainte et la plus s˚re des lois de la nature. On aura beau me dire que cêest un vice ; tant que je sentirai ses conseils se graver et tourner au fond de mon ‚me, je me rendrai à ce mouvement, et je repousserai vos erreurs. La plupart des élans de la nature étant funeste à la société, il est tout simple quêelle en ait fait des crimes : mais les lois sociales ont tous les hommes pour objet ; et celles de la nature sont individuelles, et par conséquent préférables : car la loi faite par les hommes pour tous les hommes peut être erronée, et celle inspirée par la nature, au cúur de chaque être individuellement, est décidément une loi certaine. Mes principes sont durs, je le sais ; leur conséquence dangereuse : mais quêimporte ! pourvu quêils soient justes. Je suis lêhomme de la nature, avant que dêêtre celui de la société ; et je dois respecter et suivre les lois de la nature, avant que dêécouter celles de la société : les premières sont des lois infaillibles, les autres me tromperont souvent. Dêaprès ces principes, si les lois de la nature mêobligent à me soustraire à celles de la société, si elles me conseillent de les braver ou de mêen moquer, assurément je le ferai sans cesse, en prenant toutes les précautions quêexigera ma s˚reté ; parce que toutes les institutions humaines, basée sur des intérêts o˘ je ne suis associé que pour un sur plusieurs milliards, ne doivent jamais lêemporter sur ce qui mêest personnel.

- Pour appuyer lêexcellent système de Sylvestre, dit Ambroise, je ne vois quêune chose ; cêest de considérer lêhomme naturel, de lêisoler de la masse sociale o˘ lêont nécessairement placé ses besoins.

- Si ces besoins lêy ont mis dit Sévérino, il faut donc, pour lêintérêt même de ses besoins, quêil en remplisse les lois.

- Précisément, voilà le sophisme, reprend Ambroise : voilà ce qui vous a fait faire des lois et des lois ridicules. Ce ne fut que par faiblesse que lêhomme se rapprocha de la société, par lêespoir dêy trouver plus facilement ses besoins ; mais si cette société ne les lui accorde quêà des conditions onéreuses, ne fera-t-il pas bien mieux de se les procurer lui-même que de les acheter si cher ? ne fera-t-il pas plus sagement de chercher sa vie dans les bois que de la mendier dans les villes, aux tristes conditions dêétouffer ces penchantsÖ de les sacrifier à des intérêts généraux, dont il ne retire jamais que des chagrins.

- Ambroise, dit Sévérino, tu me parais comme Sylvestre, bien ennemi des conventions sociales et des institutions humaines.

- Je les abhorre, dit Ambroise ; elles entravent notre liberté, elles atténuent notre énergie, elles dégradent notre ,me, elles ont fait de lêespèce humaine un vil troupeau dêesclaves que le premier intrigant mène ou bon lui semble.

- que de crimes, dit Sévérino, régneraient sur la terre sans institutions et sans maîtres !

- Voilà ce qui sêappelle le raisonnement dêun esclave, répond Ambroise : quêest-ce quêun crime ?

- Lêaction contraire aux intérêts de la société.

- Et que sont les intérêts de la société ?

- La masse de tous les intérêts individuels.

- Mais si je vous prouve quêil sêen faut bien que les intérêts de la société soient le résultat des intérêts individuels, et que ce que vous considérez

comme intérêts sociaux nêest, au contraire, que le produit des sacrifices particuliers, mêavouerez-vous quêen reprenant mes droits, quoique je ne le puisse que par ce que vous appelez un crime, je ferais pourtant fort bien de commettre ce crime, puisquêil rétablit la balance, et quêil me rend la portion dêénergie que je nêavais cédée à vos intentions sociales quêau prix dêun bonheur quêelle me refuse. Cette hypothèse admise, quêappellerez-vous donc un crime, à présent ? Eh ! non, non, il nêest point de crime : il est quelques infractions au pacte social ; mais je dois mépriser ce pacte, dès que les mouvements de mon cúur mêavertissent quêil ne peut contribuer au bonheur de ma vie ; je dois chérir tout ce qui lêoutrage, dès que ce nêest quêau sein des insultes que le vrai bonheur naît pour moi.

- Voilà, certes, dit Antonin qui mangeait et buvait comme un ogre, oui, voilà une conversation bien immorale.

- Et quêappelez-vous morale, sêil vous plaît ? dit Ambroise.

- Le mode, dit Sévérino, qui doit conduire les hommes dans le sentier de la vertu.

- Mais, reprit Ambroise, si la vertu est elle-même une chimère comme le crime, que deviendra le mode qui doit guider les hommes dans le sentier de cette chimère ? Mettez-vous donc dans lêesprit quêil nêy a pas plus de vertu que de crime ; que lêune et lêautre de ces manières dêêtre ne sont que locales et géographiques ; quêil nêy a rien de constant sur elles, et quêil est absurde de se laisser guider par ces abominables illusions. La plus saine morale est celle de nos penchants ; livrons-nous aveuglément à

tout ce quêils inspirent, et nous ne serons jamais dans lêerreur.

- Tu crois donc quêil nêen est aucun de mauvais ? dit Jérôme.

- Je crois quêil nêen est aucun quêon puisse vaincre ; cêest assez vous dire que je les crois tous bons ; car, ou la nature ne saurait ce quêelle ferait, ou elle nêa placé dans nous que les penchants nécessaires à ses intentions sur nous.

- Ainsi, poursuivit Jérôme, les ,mes perverses de Tibère et de Néron étaient dans la nature.

- Assurément ; et leurs crimes ont servi la nature, parce quêil nêest pas un seul crime qui ne la serve, pas un seul dont elle nêait besoin. Ces systèmes sont si démontrés, dit Clément, que je ne conçois pas comment on y revient encore.

- Leur dépravation mêamuse, dit Sévérino ; voilà pourquoi jêai contrarié

les pré-orateurs ; cêest pour leur donner occasion de mieux développer leur esprit.

- Nous te rendons assez de justice, dit Ambroise, pour être bien s˚rs que tu ne joues ici que le rôle dêun controversiste, et que les sentiments que jêai mis au jour sont autant dans ton ,me que dans la mienne.

- Jêespère quêaucun de vous nêen doute, dit Sévérino ; peut-être même les porté-je plus loin : jêen suis au point de désirer un crime assez étendu pour satisfaire amplement toutes mes passions ; et dans la classe de ceux que je connais, à peine trouvé-je à ces passions qui me dévorent un aliment qui les apaise ; tout est au-dessous de mes pensées, et rien ne satisfait mes désirs.

- Il y a des siècles que je suis au même point, dit Jérôme, et plus de vingt ans que je ne bande quêà lêidée dêun crime supérieur à tout ce que lêhomme peut faire dans le monde ; et malheureusement je ne le trouve point : tout ce que nous faisons ici nêest que lêimage de ce que nous voudrions pouvoir faire ; et lêimpossibilité dêoutrager la nature est, selon moi, le plus grand supplice de lêhomme.

- Vous bandez Jérôme ? dit Sévérino.

- Pas un mot, mes amis ; voyez mon vit, comme il est flasque. Ah ! que je bande ou que je ne bande pas, jêai toujours le même appétit du mal, toujours un égal désir dêen faire, et jêen ai plus exécuté de sang-froid que je nêen ai commis dans le délire.

- Ainsi, dit Sévérino, vous nêavez donc pris cet habit religieux que pour tromper les hommes ?

- - Assurément, répondit Jérôme ; cêest le manteau de lêhypocrisie, le seul dont il soit nécessaire de se revêtir sans cesse. Le premier de tous les arts est de tromper ; il nêen est pas de plus utile sur la terre : ce nêest pas la vertu qui est bonne aux hommes, cêest son apparence ; on ne demande que cela dans la société ; les hommes ne vivent pas assez ensemble pour avoir vraiment besoin de la vertu ; lêenveloppe suffit à qui nêapprofondit jamais.

- Et voilà tout dêun coup de nouveaux vices ; car il en est mille qui naissent de lêhypocrisie.

- Raison de plus pour que nous devions lêaimer, dit Jérôme. Je vous avoue que dans ma jeunesse, je ne foutais jamais de si bon cúur que quand lêobjet tombait dans mes pièges à force de ruse et dêhypocrisie : il faudra que je vous raconte quelque jour lêhistoire de ma vie.

- Nous br˚lons de lêentendre, dirent à la fois Ambroise et Clément.

- Vous verrez là, reprit Jérôme, si je me suis jamais lassé du crime.

- Eh ! le peut-on dit Sylvestre ? est-il rien qui remue lê,me avec autant dêempire ? rien qui, comme le crime, chatouille les sens avec plus dêénergie ?

- Oh ! mes amis, que nêen pouvons-nous commettre à tous les instants du jour ! Patience, patience, dit Sévérino en continuant son personnage de controversiste, il viendra un temps o˘ la religion tournera dans vos cúurs o˘ les idées dê tre suprême et du culte qui lui est d˚, absorbant toutes les illusions du libertinage, vous contraindront à rendre à ce Dieu saint tous les mouvements dêun cúur dont vous avez laissé le crime sêemparer.

- Mon ami, dit Ambroise, la religion nêa dêempire que sur lêesprit de ceux qui ne peuvent rien expliquer sans elle ; cêest le nec plus ultra de lêignorance : mais, à nos yeux philosophes, la religion nêest quêune fable absurde uniquement faite pour nos mépris : et quelles notions nous donne-t-elle, en effet, cette religion sublime ? je voudrais bien quêon me lêexpliqu,t.

Plus on lêexamine, et plus lêon voit que ses chimères théologiques ne sont propres quêà embrouiller toutes nos idées : métamorphosant tout en mystères, cette fantastique religion nous donne, pour cause de ce que nous ne comprenons pas, quelque chose que nous comprenons encore moins. Est-ce donc expliquer la nature que dêen attribuer les phénomènes à des agents inconnus, à des puissances invisibles, à des causes immatérielles ? Lêesprit humain est-il bien satisfait, quand on lui dit de se rendre raison de ce quêil nêentend pas, par lêidée plus incompréhensible encore dêun Dieu qui nêexista jamais ? La nature divine, à

laquelle on ne conçoit rien, et qui répugne au bon sens et à la raison, peut-elle faire concevoir la nature de lêhomme, que lêon trouve déjà si difficile à expliquer ? Demandez à un chrétien, cêest-à-dire à un imbécile parce quêil nêappartient quêà un imbécile dêêtre chrétien ; demandez-lui, dis-je, quelle est lêorigine du monde ; il vous répondra que cêest Dieu qui a créé lêunivers : demandez-lui maintenant ce que cêest que Dieu, il nêen sait rien ; ce que cêest que créer, il nêen a nulle idée ; quelle est la cause des pestes, des famines, des guerres, des sécheresses, des inondations, des tremblements de terre, il vous dira que cêest la colère de Dieu : demandez-lui quels remèdes il faut employer à tant de maux ; il vous dira des prières, des sacrifices, des processions, des offrandes, des cérémonies. Mais pourquoi le ciel est-il en courroux ? cêest que les hommes sont méchants : pourquoi les hommes sont-ils méchants ? cêest que leur nature est corrompue : quelle est la cause de cette corruption ? cêest, vous disent-ils, parce que le premier homme, séduit par la première femme, a mangé une pomme, à laquelle son Dieu lui avait défendu de toucher : qui est-ce qui engagea cette femme à faire une telle sottise ? cêest le diable : mais qui a créé le diable ? cêest Dieu : pourquoi Dieu a-t-il créé

le diable, destiné à pervertir le genre humain ? on lêignore ; cêest un mystère caché dans le sein de la Divinité, qui elle-même est un mystère.

Poursuivrez-vous ? demanderez-vous à cet animal quel est le principe caché

des actions et des mouvements du cúur humain ? il vous répondra que cêest lê,me : et quêest-ce que lê,me ? cêest un esprit : quêest-ce quêun esprit ?

cêest une substance, qui nêa ni forme, ni couleur, ni étendue, ni partie : comment une telle substance peut-elle se concevoir ? comment peut-elle mouvoir un corps ? on nêen sait rien, cêest un mystère : les bêtes ont-elles des ,mes ? non : et pourquoi donc les voyons-nous agir, sentir, penser absolument comme des hommes ? Ici ils se taisent, parce quêils ne savent que dire. Et la raison de cela est simple : sêils prêtent une ,me aux hommes, cêest par lêintérêt quêils ont à en faire ce quêils veulent, au moyen de lêempire quêils sêarrogent sur ces ,mes ; au lieu quêils nêont pas le même intérêt avec celles des bêtes, et quêun docteur en théologie serait trop humilié de la nécessité oˇ lêon serait alors dêassimiler son ,me à

celle dêun cochon. Voilà pourtant les solutions puériles que lêon est obligé dêenfanter pour expliquer les problèmes du monde physique et moral.

- Mais, si tous les hommes étaient philosophes, dit Sévérino, nous nêaurions pas le plaisir de lêêtre seuls ; et cêest un grand plaisir que de faire schisme, une grande volupté que de ne pas penser comme tout le monde.

- Aussi mon opinion est-elle bien, dit Ambroise, quêil ne faut jamais arracher le bandeau des yeux du peuple ; il faut quêil croupisse dans ses préjugés, cela est essentiel. Oˇ seraient les victimes de notre scélératesse, si tous les hommes étaient criminels ! Ne cessons jamais de tenir le peuple sous le joug de lêerreur et du mensonge : étayons-nous sans cesse du sceptre des tyrans ; protégeons les trônes, ils protégeront lêéglise ; et le despotisme, enfant de cette union, maintiendra nos droits dans le monde. Les hommes ne se mènent quêavec la verge de fer : je voudrais que tous les souverains (et en vérité ils y gagneraient) donnassent plus dêextension à notre autorité, quêil nêy e˚t pas un seul de leurs états oˇ lêinquisition ne f˚t en vigueur. Voyez comme elle lie en Espagne le peuple au souverain ; jamais ses chaînes ne seront aussi tendues que dans les pays oˇ ce tribunal auguste se chargea de les river. On se plaint quêil est sanguinaire : eh, quêimporte ! ne vaut-il pas mieux nêavoir que douze millions de sujets soumis, que vingt-quatre qui ne le sont pas ? Ce nêest point par la multitude de ses sujets quêun prince est vraiment grand, cêest par lêétendue de sa puissance sur eux, cêest par lêextrême soumission des individus sur lesquels il règne ; et jamais cette subordination nêaura lieu quêau moyen du tribunal inquisitoire, qui, veillant à la sˇreté du prince et à la splendeur de son

empire, immolera chaque jour tous ceux qui menaceraient lêun ou lêautre. Eh quêimporte le sang quêil en co˚te pour cimenter les droits du souverain ! si ces droits se perdent, le peuple retombe dans une anarchie dont les guerres civiles sont les suites ; et ce sang, que vous avez mal à propos ménagé, ne coule-t-il pas alors avec plus dêabondance ?

- Je crois, dit Sylvestre, que ces bons dominicains doivent trouver dans leurs vexations inquisitoriales de biens délicieux aliments à leur lubricité.

- Nêen doutez pas, dit Sévérino ; jêai vécu sept ans en Espagne ; jêétais fort lié avec lêinquisiteur actuel. Il nêy a pas, me disait-il un jour, de despote asiatique, dont le harem vaille mes cachots ; femmes, filles, jeunes garçons, jêai tous les sexes, tous les genres, tous les ,ges, toutes les nations ; dêun geste tout est à mes pieds ; mes eunuques sont mes guichetiers, la mort est ma maquerelle ; on nêimagine pas ce que me rapportent les craintes quêelle inspire.

- Ah ! foutre, il nêy a que cela, dit Jérôme, qui recommençait à bander, et qui en conséquence venait de sêemparer de la fille de dix-huit ans, oh !

non, il nêy a de délicieux au monde que les jouissances despotiques ; il faut violenter lêobjet que lêon désire ; plus de plaisirs, dès quêil se rend.

Et, cette voluptueuse idée enflammant nos interlocuteurs, on sêaperçut que le souper allait finir par des bacchanales.

- Je voudrais que nous nous amusassions un peu de ces femmes grosses, dit Antonin, qui les avait mises toutes deux dans lêétat o˘ on les voyait.

Et, la proposition ayant été accueillie, on avance, au milieu de la chambre, un piédestal haut de dix pieds, sur lequel ces deux malheureuses, liées dos à dos, pouvaient à peine poser une jambe ; tous les environs, dans un diamètre de trois pieds, sont jonchés dêépines et de ronces à dix pouces de hauteur ; obligées de ne se tenir que sur un pied, on leur donne une gaule pliante à la main pour les soutenir, ; il est aisé de voir dêun côté lêintérêt quêelles ont de ne pas choir, de lêautre lêimpossibilité de maintenir la position. Cêest de cette cruelle alternative que naissent les plaisirs des moines. Ils entourent le piédestal : environnés eux-mêmes dêobjets de

luxure, il nêen est pas un dêeux qui nêait au moins trois sujets près de lui, qui les excitent diversement pendant ce spectacle.

quoique enceintes, ces malheureuses restent plus dêun quart dêheure en attitude. Celle de trente ans, grosse de huit mois, perd ses forces, la première ; elle chancelle, entraîne bientôt sa camarade dans sa chute : toutes deux jettent les hauts cris, en tombant sur les ronces aiguÎs qui les reçoivent. Nos scélérats, pleins de vin et de luxure, se précipitent comme des furieux sur elles : les uns les battent, les autres les frottent avec les épines qui les couvrent, ceux-ci sodomisent, ceux-là enconnent, tous jouissent, lorsque de violentes mouches, éprouvées par la fille de trente ans, avertissent lêassemblée que la malheureuse va se débarrasser de son fardeau. Tout secours lui est constamment refusé : la nature se soulage elle-même ; mais cêest un cadavre quêelle met au jourÖ un malheureux cadavre qui lui-même co˚te la vie à sa mère. Ici lêexaltation des têtes est à son comble : tous les moines déchargent à la fois ; tous inondent simultanément ou des cons, ou des culs, ou des bouches ; il coule des ruisseaux de foutre ; dêaffreux blasphèmes font retentir les vo˚tes ; et le calme renaît à la fin. Les morts sêemportent dêun côté, de lêautre les victimes rentrent au sérail ; et le supérieur, restant seul avec Justine et celle des filles de vingt-cinq ans, qui se nommait Omphale, et dont on a tracé plus haut le portrait, dit à notre héroÔne :

- Vous venez de voir, mon enfant, que je vous ai sauvé la vie ; vous étiez condamnée sans moi : suivez cette fille, elle vous installera, elle vous mettra au fait de vos devoirs ; et souvenez-vous bien surtout que cêest par la soumission la plus entière, par la résignation la plus étendue, que vous mêempêcherez de me repentir de ce que je viens de faire pour vous. Voyons votre cul.

Lêhumble et douce Justine se retourne en tremblant.

- Ce sont vos fesses qui vous ont sauvée, poursuit le moine, jêen idol,tre la tournure : songez à exciter et à ménager à propos les désirs quêelles mêinspireront : car lêindifférence aurait autant dêinconvénient pour vous que la satiété, et je vous punirais autant pour ne me rien inspirer, que pour mêavoir fait trop sentir.

- quels écueils, ô mon père ! soyez plus grand et plus généreux ; daignez me rendre la liberté, que vous mêavez si injustement ravie, je vous bénirai le reste de mes jours.

- Ces bénédictions-là, ma chère fille, reprit le moine, ne contribueraient en rien à mon bonheur ; et le plaisir de vous enchaîner à ma luxure ici augmente infiniment ce bonheur !

Et Sévérino, servi par Omphale, introduisait son vit, tout en parlant, dans le trou du cul de Justine ; après quelques allées et venues, il se retira.

- Je la mènerais, dès ce soir, coucher avec moi, dit-il à Omphale, si des prémices masculins ne mêattendaient pas cette nuit ; mais ce sera pour lêun de ces jours : instruisez-la, ma fille, et retirez-vous.

Le supérieur disparut ; et nos deux sultanes rentrèrent au sérail, dont les portes dêairain se refermèrent aussitôt sur elles.

Justine, trop lasse, trop absorbée, ne vit rien, nêentendit rien ce premier soir ; elle ne pensa quêà prendre un peu de repos ; et son institutrice, fatiguée elle-même, fut loin de sêopposer à ce sujet.

Le lendemain, Justine, en ouvrant les yeux, se trouve dans une de ces cellules que nous avons déjà peintes. Elle se lève, examine la grandeur du local, et compte les chambres, qui, comme la sienne, environnent cette salle, dont le milieu était occupé par une table ronde, à laquelle pouvaient se placer trente couverts.

Le plus grand silence régnait encore quand Justine se leva. Elle parcourut tout, et vit que cette grande pièce nêétait éclairée que par une fenêtre fort haute, environnée dêun triple grillage. Les cellules nêétaient point fermées, chaque fille pouvait passer ou dans la salle, ou chez sa compagne, à lêheure quêelle voulait ; mais elle ne pouvait pas non plus sêenfermer dans sa chambre. Le nom des filles était gravé au-dessus de chaque porte ; ce fut par ce moyen que Justine trouva Omphale ; et le premier mouvement qui lui échappa fut de se jeter, en larmes, dans le sein de cette charmante fille, dont lêair timide et doux lui faisait croire, avec raison, que lê,me sensible pourrait la comprendre.

- Oh ! chère amie, lui dit-elle en sêasseyant sur son lit, je ne puis revenir ni des exécrations que jêai souffertes, ni de celles dont on mêa rendue témoin. Si quelquefois, hélas ! mon imagination sêégarait sur les plaisirs de la jouissance, je les croyais purs comme le Dieu qui les inspire aux hommes : donnés par lui pour leur servir de consolation, je les supposais nés de lêamour et de la délicatesse ; jêétais bien loin de croire quêà lêexemple des bêtes féroces ils ne pussent jouir quêen faisant souffrir leurs compagnes. ‘ grand Dieu ! continuait-elle, en poussant un profond soupir, il est donc bien certain maintenant quêaucun acte de vertu nêémanera de mon cúur, quêil ne soit aussitôt suivi dêune peine ! Eh ! quel mal faisais-je, grand Dieu ! en désirant de venir accomplir, dans ce couvent, quelques devoirs de religion ? offensais-je le ciel en voulant le prier ? Incompréhensibles décrets de la Providence, daignez donc, continua-t-elle, vous expliquer à moi, si vous ne voulez pas que mon cúur se révolte.

Des flots de larmes, que Justine répandit dans le sein dêOmphale, suivirent ces plaintes amères ; et cette tendre compagne, la pressant dans ses bras, lêexhorta au courage et à la patience.

- ‘ Justine ! lui dit-elle avec aménité, jêai pleuré, comme toi, dans les premiers jours, et maintenant lêhabitude est prise ; tu têy accoutumeras, comme jêai fait. Les commencements sont terribles : ce nêest pas seulement la nécessité dêassouvir les passions de ces libertins qui fait le supplice de notre vie ; cêest la perte de notre liberté ; cêest la manière cruelle dont on nous gouverne dans cette exécrable prison ; cêest la mort qui plane à tout instant sur nos têtes.

Les malheureux se consolent en en voyant dêautres auprès dêeux. quelques cuisantes que fussent les douleurs de Justine, elle se calma, pour prier sa compagne de la mettre au fait des chagrins et des tourments auxquels elle devait sêattendre.

- Un moment, dit Omphale, il est un premier devoir à rendre dont nous ne pouvons nous écarter. Il faut que je te présente à Victorine ; cêest la directrice des sérails, et qui jouit ici, sêil est possible, dêune plus grande autorité que les moines mêmes ; cêest dêelle que nous dépendons.

Instruite de ton arrivée dès hier soir, elle trouverait très mauvais que ton premier soin, aujourdêhui, ne f˚t pas de lêaller visiter : va mettre un peu plus dêordre à ta toilette, et reviens me prendre ; je me lève, et vais la prévenir.

Justine, effrayée de cette nouvelle obligation, exécute pourtant ce quêon lui recommande ; et, après quelques soins, elle revient trouver son amie.

La demi-toilette quêelle venait de faire, lêair abattu, intéressant, que lui donnaient ses chagrins et ses fatigues, tout prêtait à cette charmante fille un degré dêintérêt si puissant quêil était impossible de la regarder sans être ému, et que, quel que f˚t le sexe dont elle d˚t fixer les yeux, elle était toujours s˚re dêen recevoir les plus certains hommages.

Profitons du moment o˘ Omphale met Justine au fait du caractère et de la figure de cette directrice, pour la peindre nous-mêmes au lecteur.

Victorine était une grande fille de trente-huit ans, brune, sèche, des yeux noirs, très ardents, de beaux cheveux, de belles dents, un nez à la romaine, une physionomie méchante, la voix forte, lêair et le caractère durs ; beaucoup dêesprit, très cruelle, très immorale, extrêmement corrompue, fort impie, singulièrement orgueilleuse de sa place, et la remplissant avec autant de despotisme que de tyrannie. Nous allons voir incessamment, par les relations dêOmphale à Justine, combien les sujets du sérail dépendaient dêelle, et quel puissant empire elle pouvait exercer sur eux. Victorine possédait à la fois et tous les go˚ts et tous les vices ; fouteuse, tribade, sodomiste, elle aimait tout, elle se livrait à tout ; et réunissant à ces défauts ceux de la gourmandise, de lêivrognerie, du mensonge, de la calomnie, de la méchanceté et de la plus complète dépravation, cette femme, dêaprès ce que lêon voit, était un véritable monstre, dont il ne pouvait résulter que des horreurs.

Il y avait huit ans que cette mégère était à la tète de tout, et quêelle demeurait volontairement dans le couvent. Elle seule avait la permission dêen sortir, quand lêexigeaient les affaires de la maison ; mais, comme elle était sous le glaive de la justice, et signalée dans toute la France, elle profitait fort peu de cet agrément ; et, pour sa propre s˚reté, elle ne se

souciait pas de sêécarter beaucoup dêun logis dans lequel tout lui assurait une impunité quêelle e˚t difficilement trouvée ailleurs.

Lêappartement de Victorine, composé dêune salle à manger, dêune chambre à

coucher et de deux cabinets, tenait le milieu entre le sérail des garçons et celui des filles ; elle communiquait, avec la même facilité, dans lêun et dans lêautre, et les avait tous deux également sous sa surveillance.

Nos deux odalisques se présentent à sa porte.

- Madame, dit Omphale, voici la nouvelle venue ; le révérend père supérieur lêa remise en mes mains pour être instruite, et je nêai pas voulu rien lui dire avant que dêavoir eu lêhonneur de vous la présenter.

Victorine allait déjeuner. Sur sa table était une dinde aux truffes, entre un p,té de Périgueux et une mortadelle de Boulogne, quêentouraient six bouteilles de vin de Champagne, et point de pain ; elle nêen mangeait jamais.

- Voyons, dit-elle à Omphale, fais approcher de moi cette filleÖ Comment donc, mais elle est jolieÖ extrêmement jolie ; voilà les plus beaux yeux et la plus délicieuse bouche que jêaie vus depuis longtempsÖ Cette taille, comme elle est bien prise ! Venez me baiser, mon cúur ; et la tribade appuya, sur les lèvres de rose du plus bel enfant de lêAmour, le baiser le plus ardent et le plus impudique. Encore une fois, dit-elle, et fournissez-moi plus de langue ; enfoncez-la le plus avant possible : vous voyez comme je darde la mienne ; cêest comme cela quêon se go˚te. Justine obéit : le moyen de résister à lêêtre dont notre sort dépend ! et le baiser le plus lascif et le plus prolongé devient le résultat de sa complaisance.

- Omphale, poursuivit la directrice, cette jeune fille me plaît ; je la branlerai ; non pas à présent, car je suis rendue, je viens de foutre comme une garce ; et après avoir passé la nuit avec quatre garçons du sérail, pour me raccommoder, jêai branlé deux filles ce matin. Loge-là dans la classe des vestales ; cêest celle o˘ son ,ge la place ; mets-là au fait, et ramène-la moi

ce soir : si elle nêest pas du souper, je coucherai avec elle ; sinon, ce sera pour demain : trousse-la pourtant, je veux voir comme elle est faite.

Et Omphale ayant exécuté lêordre, ayant tourné et retourné sa camarade sous tous les sens, Victorine palpa, baisa, gamahucha, et parut fort contente.

- Elle est blanche et bien faite, dit-elle ; cela doit décharger comme un ange. Adieu ; il faut que je déjeune : je verrai cela ce soir.

- Madame, dit respectueusement Omphale, ma compagne ne se retirera pas sans avoir obtenu lêhonneur de vous donner le baiser que vous avez coutume dêaccorder aux novices.

- Ah ! est-ce quêelle veut baiser mon cul ? dit lêimpudique créature.

- Et le reste, madame ; et le reste.

- Allons, je le veux bien.

Et la vilaine, se troussant, dêabord par derrière, jusquêau-dessus des reins, expose à la bouche fraîche de notre héroÔne le cul le plus libertin, le plus impur et le plus flétri quêil f˚t possible de voirÖ que Justine, guidée par Omphale, baisa respectueusement sur les fesses, ensuite au trou.

- De la langue donc, de la langue, dit brutalement Victorine.

Et notre pauvre fille, obligée dêen faire sentir les chatouillements, exécuta ce quêon désirait quoique avec la plus extrême répugnance. La directrice se troussa par devant ; mais, se tenant assise, elle se contenta dêécarter les cuisses : Dieu ! quel gouffre elle offrit aux hommages de JustineÖ cloaque dêautant plus dégo˚tant, quêil était encore barbouillé du foutre dont la gueuse sêétait fait arroser toute la nuit. Ici, la novice oubliait une seconde fois la cérémonie de la langue ; et sans Omphale, qui lui fit signe, elle allait sêexposer encore aux reproches de lêinsatiable Messaline.

Enfin, ces dégo˚tantes cérémonies faites, Justine et Omphale se retirèrent, en recevant lêordre de revenir le soir, si Justine nêest pas du souper, ou le lendemain matin, si elle en est.

Les deux amies passèrent dans la cellule de Justine ; et ce fut là

quêOmphale donna à sa nouvelle compagne les intéressants détails que nous allons transmettre au lecteur.

- Tu vois dêabord, ma chère amie, lui dit-elle avant que de sêenfermer ensemble, que toutes les cellules sont égales ; toutes ont une garde-robe, dans laquelle sont une toilette, un bidet ; une chaise percée ; et, dans la pièce où lêon couche, toutes ont également un petit lit dêindienne en tombeau, un sofa une chaise, un fauteuil, une commode, une glace au-dessus, une table de nuit et une chiffonnière. Il nêy a pas la moindre différence entre les cellules des garçons et les nôtres : les lits sont bons ; deux matelas et un sommier, deux couvertures dêhiver, une dêété, un couvre-pied, des draps tous les quinze jours ; mais point de feu ; ce grand poêle échauffe tout, et cêest là que nous nous réunissons : tu vois que les fenêtres sont inaccessibles ; à peine peut-on sêélever jusquêà leur hauteur ; y parvient-on, de triples grillages en interceptent jusquêà

lêair. Trois portes de fer closent lêentrée du sérail du côté de la salle du festin ; et celle qui communique chez Victorine est également bien fermée la nuit.

- Il me semble, dit Justine, que tous les noms ne sont pas au-dessus des portes ; pourquoi cette différence ?

- On enlève les noms de celles qui nêexistent plus, dit Omphale ; et, comme il en manque deux aujourdêhui, voilà pourquoi quelques cellules sont sans étiquettes.

- Et que sont devenues ces deux ? dit Justine.

- Ne le devines-tu pas ? dit Omphale : ne te rappelles-tu donc pas le sort de cette malheureuse femme grosse dêhier au soir ?

- Oh ! ciel, tu me fais frémir. Mais, une vacance dans la plus jeune classe.

- Eh ! quêimporte, la nature ou la raison parlent-elles au cúur de ces scélérats ? Mais prends patience, Justine, et laisse-moi mettre un peu

dêordre à mes détails. Avant que de commencer, jette un coup dêúil sur la grande salle ; voilà nos compagnes qui se réunissent pour le déjeuner ; examine un instant lêensemble ; nous rentrerons dans ta cellule après, et nous y poursuivrons nos récits.

Justine accepte : toutes ses compagnes lêentourent ; et elle voit là

réunies sous ses yeux vingt-huit filles, plus belles que lêon ne saurait peut-être en trouver en Europe. ¿ la sollicitation dêOmphale, et pour que Justine p˚t mieux examiner les gr,ces qui lêenvironnaient, toutes se rangèrent par classe : Justine et son institutrice les parcoururent ; et voici les objets qui frappèrent le plus notre héroÔne : Elle remarqua dêabord, dans la classe des pucelles, une petite fille de dix ans, que lêAmour même paraissait avoir pris le soin dêembellir.

Une fille de dix-sept ans la frappa singulièrement dans la classe des vestales : elle avait une figure ovale, un peu triste, mais pleine dêintérêt, p,le, une santé délicate, le son de voix tendre, une véritable héroÔne de roman.

Dans la classe des sodomistes, les yeux de Justine se fixèrent sur une charmante fille de vingt ans, faite comme Vénus ; une blancheur éblouissante, la physionomie douce, ouverte, riante de superbes cheveux, la bouche un peu grande mais admirablement bien meublée, et de très beaux cheveux ch,tains.

Enfin, dans celle des fessées, ce fut avec un véritable intérêt quêelle vit une femme de vingt-huit ans, vrai modèle de taille et de beauté, et dont la fraîcheur e˚t fait honte à celle de Flore elle-même.

Une femme de quarante ans la surprit dans la classe des duègnes, tant à

cause de la régularité de ses traits, que de la fermeté de ses chairs et du brillant de ses yeux.

Nous nous contentons dêesquisser ici ce qui surprit davantage Justine ; sêil nous fallait peindre tout ce que cette collection offrait de délicieux, il ne serait pas une seule de ces séduisantes créatures, dont nous ne dussions parler en particulier. Ses yeux en furent éblouis ; et certes, tout autre quêelle

e˚t été bien flattée des compliments quêon lui prodiguait, même au milieu de ces jolies personnes. Cet examen fait, les deux amies se renfermèrent ; et ce quêon va lire dans le chapitre suivant sont les explications que Justine reçut de son institutrice.

CHAPITRE IX

SUITE DE D…TAILS - LOIS, MåURS, USAGES DE LA MAISON OŸ JUSTINE SE TROUVE

- Lêinstruction que jêai à te donner, dit Omphale, doit être renfermée sous quatre principaux articles : nous traiterons dans le premier de tout ce qui concerne la maison ; nous placerons dans le second ce qui regarde la tenue des filles, leurs devoirs, leurs punitions, leur nourriture ; le troisième article têinstruira de lêarrangement des plaisirs de ces moines, de la manière dont les filles ou les garçons servent leurs voluptés ; le quatrième te développera lêhistoire des réformes et des changements.

Je te parlerai peu, Justine, des abords de cette affreuse maison ; on me les a fait voir éclairés, afin que je puisse en donner lêidée à celles que lêon me charge dêinstruire, et les convaincre mieux de toute lêimpossibilité de lêévasion. Hier, Sévérino têen expliqua une partie ; il ne te trompa point. Lêéglise et le pavillon qui y tient forment ce quêon appelle le couvent ; mais tu ignores comment est situé le corps de logis que nous habitons, comment on y parvient, le voici : Au fond de la sacristie est une porte masquée par la boiserie, quêun ressort ouvre. Cette porte sert dêentrée à un boyau aussi obscur que long, des sinuosités duquel la frayeur en entrant têempêcha sans doute de têapercevoir. Dêabord, ce boyau descend, parce quêil faut quêil passe sous un fossé de trente pieds de profondeur ; cêest là que se présente un pont sur lequel tu peux te souvenir dêavoir passé. Le couloir remonte ensuite, et ne règne plus quêà six pieds sous le sol ; cêest ainsi quêil arrive au souterrain de notre pavillon dans un espace dêenviron deux cents toises ; et cêest, ainsi que tu lêas vu, par une trappe quêon arrive au dehors dans la salle à manger. Six enceintes de houx et dêépine, de trois pieds dêépaisseur, sêopposent à ce quêil soit possible dêapercevoir ce logement-ci, f˚t-on même monté sur le clocher de lêéglise. La raison de cela est simple : le pavillon du sérail nêa pas cinquante pieds de haut ; et les six haies qui lêenvironnent en ont partout plus de soixante. De quelque part

quêon observe cette partie, elle ne peut donc être prise que pour un taillis de la forêt, et jamais pour une habitation. Ce pavillon-ci, ma chère, vulgairement appelé le sérail, nêa eu en tout que des souterrains, un plain-pied, un entresol, et un premier étage : la vo˚te qui couvre le dessus de cet édifice est garnie dans toute sa superficie dêune cuvette de plomb très épaisse, dans laquelle sont plantés différents arbustes toujours verts, qui se mariant avec les haies qui nous entourent, en donnent au total un air de massif encore plus réel. Les souterrains forment un grand salon au milieu, et douze cabinets autour : six de ces cabinets servent de caves : les six autres, de cachots pour les sujets de lêun ou lêautre sexe qui ont mérité cette punition ; et ces cas sont si fréquents quêil nêy a jamais de place vide. Cette peine est horrible ; tous les accessoires de la plus extrême rigueur lêaccompagnent ; lêhumidité du local y est dêabord insupportable ; on y est toujours enfermé nu, et lêon nêy a que du pain et de lêeau.

- Oh ! Dieu, sêécria Justine ; ces scélérats ont la cruauté, lêimpudeur dêenfermer nu dans un endroit aussi malsain ?

- Absolument ; on ne nous y accorde seulement pas une couverture, pas un vase pour les besoins ; sêils voient que lêon cherche un coin pour les y déposer, on est battu ; ils vous forcent de les remettre un peu par-ci un peu par-là dans le milieu de la chambre, et ce nêest que là quêil vous est permis dêy vaquer.

- quelle recherche de saletés et de barbarie !

- Oh ! toutes celles du despotisme et de la luxure sont inouÔes dans ces cachots ; on y place avec vous des rats, des lézards, des crapauds, des serpents. Plusieurs dêentre nous sont mortes, rien que pour avoir habité

ces cloaques huit jours : au reste, on nêy est jamais moins de cinq, et très souvent des mois entiers. Nous y reviendrons.

Au-dessus de ces souterrains se trouve la salle des soupers, o˘ se célèbrent toujours les orgies dont tu fus témoin hier. Douze cabinets entourent de même cette salle : six servent de boudoir aux moines ; cêest là quêils sêenferment lorsquêils veulent isoler leurs plaisirsÖ les soustraire aux yeux de la sociétéÖ Ces pièces, ornées par les mains du luxe et de la volupté,

renferment tout ce qui peut servir aux supplices. Des six autres cabinets, il en est deux o˘ jamais aucun sujet du sérail nêentre ; nous en ignorons absolument lêusage ; deux autres servent à serrer tous les comestibles ; lêavant-dernier est un office, le dernier une cuisine. On trouve douze chambres à lêentresol, dont six ont de jolis cabinets ; ce sont celles des moines ; dans les six autres, sont deux frères servants, dont lêun est geôlier des femmes, lêautre geôlier des hommes ; une cuisinière, une femme de charge, une fille de cuisine ; et le chirurgien, ayant autour de lui tout ce qui peut servir à des premiers besoins. Une particularité fort extraordinaire, cêest que tous ces personnages, excepté

le cuisinier et le chirurgien, sont muets : quels secours attendre, quelles consolations recevoir de pareils gens ! ils ne sêarrêtent dêailleurs jamais avec nous, et il nous est défendu, sous les peines les plus sévères, de leur parler ou de leur faire le moindre signe.

Le dessus de ces entresols forme les deux sérails ; ils se ressemblent parfaitement lêun et lêautre. Tu as suffisamment pu juger les clôtures, pour concevoir quêà supposer même que lêon rompît les barreaux de nos croisées, et que lêon descendît par les fenêtres, on serait encore loin de pouvoir sêévader, puisquêil resterait à franchir les haies vives, lêépaisse muraille qui forme une septième enceinte autour dêelles, et le large fossé

qui environne le tout. Ces obstacles fussent-ils vaincus, o˘ retomberait-on ? dans la cour du couvent, qui, soigneusement fermée elle-même, nêoffrirait pas encore une sortie bien s˚re.

Un moyen dêévasion, moins périlleux peut-être, serait, je lêavoue, de trouver dans la salle à manger la bouche du couloir qui y rend ; mais, indépendamment de ce quêelle est impossible à découvrir, cêest quêil ne nous est jamais permis dêêtre seules dans cette pièce-là. Pénétr,t-on même dans le boyau, on ne sêen tirerait pas encore : il est coupé en plus de vingt endroits par des grilles de fer, dont eux seuls ont la clef, et garni de pièges, o˘ se prendraient infailliblement ceux qui, comme eux, ne connaîtraient pas le local.

Il faut donc renoncer a lêévasion, ma chère ; elle est impossible : ah !

crois que, si elle pouvait sêentreprendre, il y a longtemps que jêaurais fui la première cet épouvantable séjour. Mais cela ne se peut ; la mort seule rompt ici nos liens : et de là naît cette impudence, cette cruauté, cette tyrannie, dont les monstres usent avec nous. Rien ne les embrase, rien ne leur monte lêimagination, comme lêimpunité que leur promet cette inabordable retraite. Bien s˚rs de nêavoir jamais pour témoins de leurs excès que les victimes qui les assouvissent ; bien certains que jamais leurs écarts ne seront révélés, ils les portent aux plus odieuses extrémités. Délivrés du frein des lois, ayant brisé ceux de la religion, méconnaissant ceux des remords, nêadmettant ni Dieu ni diable, il nêest aucune atrocité quêils ne se permettent, et, dans cette cruelle apathie, leurs abominables passions se trouvent dêautant plus voluptueusement chatouillées que rien, disent-ils, ne les enflamme comme la solitude et le silence, comme la faiblesse dêune part, et le despotisme de lêautre.

Les moines couchent régulièrement toutes les nuits dans ce pavillon ; ils sêy rendent à cinq heures du soir, et retournent au couvent le lendemain sur les neuf heures, excepté un qui passe tour à tour ici la journée ; on lêappelle le régent de fonction. Nous verrons bientôt son emploi.

¿ lêégard des servants, ils ne bougent jamais, la directrice a dans sa chambre une sonnette qui communique dans la leur ; et, dès quêelle les avertit, soit pour ses besoins, ou les nôtres, ils accourent. Les moines apportent eux-mêmes, en venant au sérail, les provisions de chaque jour ; ils les remettent aux personnes chargées de préparer les aliments, et on les emploie dêaprès leurs ordres : il y a une excellente fontaine dans les souterrains, et de délicieux vins dans les caves.

Passons au second article :

Ce qui tient à la tenue des filles, à leur nourriture, leur punition, etc.

Notre nombre est toujours fixé à trente ; sitôt quêil se décomplète, on travaille bien vite à le remplacer. Tu vois que nous sommes divisées par classe, et toujours sous le costume annexé à la division dont nous sommes membres. La journée ne se passera pas sans que tu ne reçoives lêhabit de celle o˘ tu entres.

Nous sommes obligées de nous coiffer nous-mêmes, ou mutuellement. Les modèles nous sont donnés ; ils varient tous les deux mois ; chaque classe a son modèle à part.

Lêautorité de la directrice sur nous est sans bornes ; lui désobéir est un crime dont la punition sêinflige aussitôt : elle est chargée du soin de nous inspecter, avant que nous ne nous rendions aux orgies ; et si les choses ne sont pas dans lêétat prescrit par les moines dans la liste des filles invitées, Victorine nous impose une punition sur le champ.

- …claircis-moi cette clause, dit Justine, je ne lêentends pas bien.

- Chaque matin, répondit Omphale, on porte à Victorine la liste des filles conviées au souper ; à côté du nom de cette fille est lêétat o˘ on la désire, à peu près de cette manière :

Julie ne se lavera point.

Rose aura envie de chier.

AdélaÔde pétera.

Alphonsine aura le cul merdeux.

Le bidet le plus parfumé sera fait à Aurore, etc. etc. etc.

Si ces ordres ne sont pas remplis, et quêà lêexamen Victorine ne vous suppose pas dans lêétat désiré, on vous inflige une punition ; voilà ce que jêai voulu dire.

- Mais, objecta Justine en rougissant, comment peut-on savoir si une femme a, ou non, lêenvie de satisfaire à ses gros besoins ?

- Très facilement, reprit Omphale : Victorine vous enfonce un doigt dans le cul ; et si elle ne touche pas lêétron, la punition est ordonnée sur-le-champ.

- quelles horreurs ! dit Justine. Continue, je te prie ; elles sont si nouvelles, que leur détail est vraiment curieux.

- Les fautes que nous pouvons commettre, poursuivit Omphale, sont de plusieurs sortes, chacune a sa punition particulière, dont le tarif est affiché dans les deux chambres. Le régent de fonction, celui qui vient, comme je te lêexpliquerai tout à lêheure, nous signifier les ordres, nommer les filles du souper visiter les habitations et recevoir les plaintes de Victorine, est celui qui distribue à la fois, ou la punition infligée par la directrice, ou celle quêil établit lui-même.

Voici le tableau de ces punitions, à la suite du crime qui les attire.

ART. I. Ne pas être levé le matin aux heures prescrites, lesquelles sont sept heures en été, et neuf en hiver. - Cinquante coups de fouet.

II. Si, malgré lêexamen de Victorine, lêon ne remplit pas aux soupers les obligations imposées, la mise, la tenue ordonnée ainsi quêil vient dêêtre dit tout à lêheure. - Deux cents coups de fouet.

III. Présenter, ou par malentendu, ou par quelque cause que ce puisse être, une partie du corps, dans lêacte du plaisir, contraire à celle qui est désirée. Obligée dêêtre trois jours toute nue dans la maison, quelque temps quêil fasse.

IV. tre mal vêtue, mal coiffée ; défaut de tenue, en un mot, dans lêintérieur du sérail. - Vingt piq˚res dêépingle sur telle partie du corps quêil plaît au régent.

V. Ne point avertir quand on a ses règles. - Les règles supprimées sur le champ avec de lêeau glacée.

VI. Le jour o˘ le chirurgien a constaté votre grossesse. - Cent coups de nerfs de búuf, indifféremment appliqués sur tout le corps, si lêon nêa pas envie de garder lêenfant. Aucune peine, sêil plaît à la société de conserver cette mère enceinte, pour de plus grands supplices.

VII. Négligences, refus, impossibilité de satisfaire aux propositions luxurieuses. Et combien de fois leur infernale méchanceté vous prend-elle en défaut sur cela, sans que vous ayez le plus petit tort ! combien de fois

lêun dêeux demande-t-il subitement ce quêil sait bien que lêon vient dêaccorder à lêautre, et ce qui ne peut se refaire tout de suite !

cependant ces fautes sont punies par - quatre cents coups de verges sur les fesses seulement.

VIII. Défaut de conduite dans la chambre, ou désobéissance à la directrice.

- Six heures toute nue dans une cage de fer garnie de pointes en dedans, et dans laquelle vous courez le risque de vous déchirer au moindre mouvement.

IX. Lêair du mécontentement, lêapparence même des pleurs, du chagrin, du retour à la religion. Cinquante coups de fouet sur le sein ; et, sêil sêest agi de religion, on vous force à profaner la chose qui semblait avoir attiré vos respects.

X. Si un membre de la société vous choisit pour go˚ter avec vous les dernières crises du plaisir, sans en pouvoir venir à bout ; quêil y ait de votre faute ou de la sienne. Et lêon sent que lêarbitraire doit exister dans ce paragraphe de leur code barbare. - Liée comme une boule, et suspendue en manière de lustre au plafond, toute nue, pendant six heures.

que lêon sêévanouisse ou non dans cette affreuse attitude, vous nêêtes jamais rel,chée un moment plus tôt.

XI. La récidive de cette faute, que lêon regarde comme une des plus graves.

Et combien y en a-t-il qui se refusent exprès à lêéjaculation, pour se procurer le plaisir barbare de vous imposer cette peine ; car alors cêest la partie lésée qui devient elle-même juge et bourreau ! - On vous enfonce deux énormes godemichés, lêun dans le con, lêautre dans le cul ; ensuite on comprime fortement en vous ces corps étrangers, avec des bandes ; puis on vous lie en boule, comme dans la punition précédente, mais dans le milieu dêun fagot dêépines, dont les pointes, lorsque vous êtes suspendue au plafond, font distiller le sang dans la chambre. Communément, lêordonnateur se met dessous, et y reste, avec dêautres objets, jusquêau dénouement de son plaisir.

XII. Le plus petit air de répugnance aux propositions de la société, de quelque nature quêelles puissent être. Et lêon nêimagine pas à quel point il en est de cruelles et de dégo˚tantes. - Pendue une demi-heure par les pieds.

Une rébellion, une révolte. - Peine de mort pour celle qui lêa commencée.

Six mois de cachot, toute nue, o˘ lêon est fouettée au sang deux fois par jour, à chacune de celles qui ont suivi les errements de la cabaleuse.

XIII. Si lêinsurrection nêa eu pour base que des conseils ou des propos, et quêelle nêait entraîné aucune suite. - Celle qui a occasionné ce mouvement, soit par ses propos, soit par ses conseils, sera br˚lée, avec un fer chaud, en dix-huit endroits de son corps, au choix du régent du jour ; les autres en un seul endroit.

XIV. Projet de suicide, refus de se nourrir comme il convient, ou abandon de soi-même, au point dêen tomber malade. - On sêinforme du sujet de cet extrême mécontentement ; lêon redouble ce sujet avec le plus de barbarie possible ; et provisoirement un mois de cachot, enfermé avec lêespèce dêanimal dont vous avez le plus de frayeur ; ensuite, pendant un autre mois, vous êtes condamnée à vous tenir à genoux tout le temps du souper des moines.

XV. Manque de respect aux moines dans dêautres occasions que celles du plaisir. - La fraise de chaque téton piquée au sang avec une aiguille dêacier br˚lante.

XVI. Même faute dans la crise lubrique. - Enchaînée six mois au cachot nue, et simplement nourrie de pain noir et dêeau salée ; le fouet quatre fois par jour, deux fois par derrière, les deux autres fois par devant. La mort, en cas de récidive.

XVII. Projet dêévasion. Si elle nêa pas eu lieu. Un an au cachot, traitée comme ci-dessus.

XVIII. Si vous êtes prise en essayant de vous sauver. - Peine de mort.

XIX. Si vous en avez entraîné dêautres avec vous. - Les séduites périssent du genre de mort le plus doux, et la séductrice par le plus cruel.

XX. Rébellion envers Victorine. - Elle ordonne elle-même la punition, et le régent du jour la fait subir devant elle.

XXI. Refus de se prêter aux fantaisies libidineuses de cette femme. - Même peine que si la faute était commise avec un moine. Voyez lêarticle XII.

XXII. Se faire avorter soi-même. - Cinq cents coups de fouet sur le ventre, autant avec un martinet à pointes aiguÎs dêacier, que lêon dirige dans lêintérieur de la matrice, et ceux qui aiment à faire des enfants ne vous quittent pas que vous ne soyez redevenue grosse.

Les moines emploient ordinairement six genres de mort avec les coupables, et ce sont toujours leurs mains qui les exécutent. Le plus doux, selon eux, est celui dêêtre rôtie toute vive, ou à la broche, ou sur un gril. Le second est dêêtre bouillie : ils vous enferment dans une grande marmite grillée en dessus, et vous cuisez à petit feu. Le troisième supplice est dêêtre rompue et exposée vive sur une roue. Le quatrième est dêêtre écartelée. Le cinquième, coupée en petits morceaux, et très lentement, par une machine faite exprès. Et le sixième, de périr sous les verges. Ils mettent bien dêautres supplices en usage ; mais ces six-là sont ceux annexés au ch,timent des crimes commis.

- Tu viens dêentendre quels sont ces crimes, ma chère compagne, poursuivit Omphale, et tu viens dêen voir la punition. Nous pouvons dêailleurs, faire tout ce quêil nous plaît : coucher ensemble, nous quereller, nous battre, nous porter aux derniers excès de lêivrognerie et de la gourmandise, jurer, blasphémer, mentir, calomnier, nous livrer au vol ; et au meurtre même, si nous le voulons ; tout cela ne sont que des misères pour lesquelles nous nêéprouvons aucun reproche, et quelquefois même des éloges. Il y a six mois que la femme de quarante ans, dont lêextrême beauté têa frappée, tua à

coups de couteau une très jolie fille de seize ans, dont elle était à la fois amoureuse et jalouse. Les moines sêamusèrent du délit ; et, pendant plus dêun mois, cette impudente et belle créature ne parut aux soupers que couronnée de roses ; on la destine à remplacer Victorine un jour. Cêest par

le crime quêon réussit ici ; lui seul plaît à ces bêtes farouches, lui seul nous fait respecter.

Victorine est la maîtresse de nous épargner une infinité de désagréments, soit en faisant de nous de bons rapports, soit en déguisant les mauvais : mais malheureusement cette protection ne sêachète que par des complaisances, souvent plus f,cheuses que les peines garanties par elle. Ce nêest quêen satisfaisant tous ses go˚ts quêon parvient à lêintéresser : si on la refuse, elle multiplie, sans raison, la somme de vos torts ; et les moines, quêelle sert par cette conduite, ne lêen estiment que davantage.

Elle est exempte de toutes peines, et lêimpunité la plus entière lui est assurée : on est certain quêelle nêagira jamais contre lêintérêt des moines, dont elle partage trop sincèrement et les go˚ts, et les múurs pour leur déplaire en quoi que ce puisse être. Ce nêest pas, au reste, que ces libertins aient besoin de toutes ces formalités pour sévir contre nous ; mais ils sont bien aises dêavoir des prétextes. Cet air de nature ajoute à

leur volupté ; elle sêen accroît. La justice a donc quelques charmes, puisque ceux qui la révèrent le moins sont ceux qui, dans leurs désordres, cherchent à sêen rapprocher le plus.

Nous avons chacune une petite provision de linge : en entrant ici, on nous donne tout par demi-douzaines, et lêon renouvelle chaque année ; mais il faut rendre ce que nous apportons : il ne nous est pas permis dêen garder la moindre chose.

Notre nourriture est fort bonne, et toujours en très grande abondance.

Sêils ne recueillaient de là des branches certaines de volupté, peut-être cet article nêirait-il pas aussi bien ; mais comme leur libertinage y gagne, ils ne négligent rien pour nous gorger de nourriture. Ceux qui aiment à nous fouetter, nous ont plus dodues, plus grasses ; et ceux qui ne jouissent quêen nous voyant satisfaire aux plus sales besoins de la nature, sont assurés dêune plus ample récolte. En conséquence, nous sommes servies quatre fois le jour. Lêheure du déjeuner est à neuf heures précises ; on y sert des volailles au riz, des p,tisseries, des jambons, des fruits, des crèmes, etc. ¿ une heure on dîne ; et la table, contenant trente couverts, est

magnifiquement servie. ¿ cinq heures et demie le go˚ter ; des fruits lêété, des confitures lêhiver. Le souper, étant le repas des moines, est servi encore avec plus de profusion et de délicatesse ; celles de nous qui y assistent sont s˚res dêy faire la plus grande chair du monde, sans pour cela que le service des salles y perde la moindre chose. Nous avons, hommes et femmes, quel que soit lê‚ge, chacun deux bouteilles de vin par jour, dont une de blanc, pour les déjeuners et les go˚ters, une demi-bouteille de liqueur et du café. Celles qui ne consomment pas ces objets peuvent en faire part à leurs camarades : il y en a parmi nous de très intempérantes ; il y en a qui mangent et sêenivrent toute la journée ; jamais de tels excès ne sont réprimandés ; il en est également à qui ces quatre repas ne suffisent pas ; elles peuvent faire demander ce quêelles veulent, on le leur apporte à lêinstant. On est obligé de manger à table ; si lêon persistait à ne le vouloir pas, cette faute rentrerait dans lêarticle des rebellions, envers la directrice, et serait punie conformément à lêarticle vingtième. Victorine préside aux repas, ; mais elle est servie chez elle, séparément : sa table est de huit couverts, matin et soir ; elle y admet qui elle veut de lêun ou de lêautre sérail ; souvent des moines lui, tiennent compagnie, et règlent en ce cas le choix des conviés ; des orgies se célèbrent alors dans ce local, et lêon regarde comme une faveur dêy être admis.

Jamais les sujets invités aux soupers des moines ne sont pris dêune seule classe : on les mêle toujours ; et leur nombre varie perpétuellement ; mais il est bien rarement au-dessous de douze, et beaucoup plus souvent au-dessus. Sur cela, il y a toujours six servantes, dont lêemploi, comme tu lêas vu, est de servir toutes nues les moines à table. Le nombre des gitons invités est toujours en raison de celui des filles, un pour deux femmes, et cela, par la raison quêayant plus de peine à se les procurer comme il les leur faut, ils les ménagent un peu plus. Dêailleurs, ils les aiment mieux, et cêest par raffinement quêils en usent moins. Le régime de leur sérail est pourtant tout aussi sévère que celui du nôtre ; ils leur font subir les mêmes genres de punition ; le tableau de leurs fautes est égal ; et, quand ils veulent une victime, ils la prennent là comme chez nous.

Il est inutile de te dire que jamais personne ne nous visite ; aucun étranger, sous quelque prétexte que ce puisse être, nêest introduit dans ce pavillon. Si nous tombons malades, le seul frère chirurgien nous soigne ; et si nous

mourons, cêest sans aucun secours religieux ; on nous jette dans des trous pratiqués entre les intervalles des haies ; et, par une insigne cruauté, si la maladie devient trop grave, ou quêon en craigne la contagion, au lieu de nous transporter dans une infirmerie, on nous arrache de nos lits, et lêon nous enterre toutes vivantes, parce que, disent ces monstres, il vaut mieux en faire mourir une, que dêen exposer trente, et de courir nous-mêmes les dangers de lêépidémie ; depuis treize ans que je suis ici, jêai vu plus de vingt exemples de cette férocité : ils en usent de même pour les garçons ; mais ils sont pourtant un peu mieux soignés. En général, tout cela dépend du plus ou du moins dêintérêt que le malade inspire au régent de fonction, chargé de ces sortes de visites : pour peu que le sujet lui déplaise, il fait un signe au chirurgien, qui délivre aussitôt un certificat dêépidémie ; et le malheureux individu a deux pieds de terre sur le nez une heure après.

Passons à lêarrangement des plaisirs de ces libertins, et à tous les détails de cette partie.

Nous nous levons, comme je te lêai dit, à sept heures en été, à neuf en hiver : mais nous nous couchons plus ou moins tard, en raison du besoin que les moines ont de nous, et des soupers oˇ nous assistons. Aussitôt que nous sommes levées, le régent de fonction vient faire sa visite. Il sêassoit dans un grand fauteuil ; et là, chacune de nous est obligée dêaller, lêune après lêautre, se placer devant lui, les jupes troussées du côté quêil aime : il touche, il baise, il examine. Et quand toutes ont rempli ce devoir, la directrice approche ; elle fait son rapport ; les punitions sêimposent ; celles qui doivent se subir sur-le-champ, sêexécutent aussitôt dans lêappartement de la directrice et par les mains du régent. On procède aux autres dans les assemblées du soir, ou lêon fait descendre dans les prisons, si cas le requiert. Est-il question de la peine de mort ? La coupable est à lêinstant garrottée, jetée dans un cachot ; et cêest à

lêheure des orgies que se fait son exécution : mais dans ce cas il arrive quelque chose dêassez singulier. Dès que le sujet est condamné, le régent qui lui-même vient de prononcer la sentence, dêaprès la loi quêil met sous les yeux de lêindividu coupable, passe sur-le-champ chez la directrice avec lêaccusé, et en jouit toujours une bonne heure avant que de le faire descendre en prison. Íl nêy a pas, disent ces scélérats, de jouissance pareille

à celle dêun être condamné à mort ª ; et cêest surtout pour son juge ou son bourreau, que cette jouissance est sans prix. Combien dêaprès cela, de condamnations arbitraires, puisque des plaisirs aussi vifs doivent en être les résultats ! Nous assistons quelquefois, mais en petit nombre, à

ces funèbres jouissances. La victime, revêtue dêun crêpe noir, y est toujours en larmes ou évanouie ; et cêest dans lêhorrible situation de cet individu, que ces scélérats trouvent le complément barbare de leur affreux délire. Leurs propos sont horribles alors, leurs voluptés semblables à

celles des tigres ; ils insultent aux malheurs de lêobjet quêils persécutent ; ils nous les donnent pour exemples, nous menacent dêun traitement pareil, et nêatteignent communément les dernières crises de la lubricité, quêau sein de lêexécration et de lêinfamie. quelques jours avant ton arrivée, je fus témoin dêune de ces scènes : il sêagissait dêune fille de dix-sept ans, belle comme Vénus. Jérôme était régent de fonction. Au rapport de la directrice, cette malheureuse fille fut accusée dêavoir voulu se sauver ; elle nia le fait : Victorine conduisit Jérôme dans la cellule ; on trouva deux barreaux de cassés. Clémentine, cêétait le nom de cette délicieuse créature, continua de nier ; on ne lêécouta point ; la loi était contre elle ; on lui lut le dix-huitième article, qui la condamnait à

mort : elle protesta de son innocence ; et, certes, elle nêen imposait pas.

Cêétait un tour affreux que lui jouait Jérôme, dêaccord avec la directrice : elle était détestée de tous deux ; tous deux avaient juré sa perte ; ils avaient eux-mêmes scié les barreaux ; et lêinfortunée mourut victime de leur insigne méchanceté. Je fus admise avec un jeune homme à la cérémonie de cette dernière jouissance, dont je viens de parler : on nêimagine pas les horreurs que Jérôme se permit avec cette pauvre fille, tout ce quêil lui fit faire, tout ce quêil exigea dêelle ; assez forte pour conserver son sang-froid, elle nêen eut que plus à souffrir. Jérôme, en la sodomisant, lui disait : ´ Je sais bien que tu es innocente ; mais je bandais aux délices de te sacrifier, et je vais décharger à lêexécution. ª

Ensuite, il lui demandait de quel genre de mort elle voulait finir : ´ Ton crime exige le plus affreux, mais je puis le changer pour un moindre ; choisis, putain, choisis - Le plus prompt ! sêécriait Clémentine. - Eh bien !

ce sera donc le plus lent, répondait le moine en écumant ; oui, le plus lentÖ et le plus horrible ; et ce sera moi qui te le donnerai. [a]

Ensuite, il encula le jeune homme. Jêétais obligée de lécher à genoux le trou du cul de ce libertin, qui, pendant ce temps-là, enfonçait sa langue dans la bouche de la victime, en respirant, disait-il, avec délices, les soupirs du dégo˚t, de la frayeur et du désespoir. Il termina son opération dans la bouche de Clémentine, pendant que le jeune homme lêenculait, et quêil sêamusait à me souffleter de toutes ses forces, et à jurer comme un démoniaque.

Les punitions accomplies, le régent donne la liste des conviés à la directrice : elle y voit le nom des femmes désirées, et lêétat dans lequel on les veut ; ses mesures se prennent en conséquence.

Malgré les luxures épisodiques o˘ le régent vient de se livrer, il est rare quêil sorte de la salle sans une scène lubrique à laquelle il emploie toujours douze ou quinze filles, et quelquefois jusquêà vingt. La directrice conduit ces actes libidineux, et la plus entière soumission, de notre part, y règne. Il passe de là dans le sérail des garçons, o˘

sêexécutent les mêmes choses.

Il arrive souvent quêun moine désire une fille dans son lit, avant lêheure du déjeuner. Le frère geôlier apporte une carte o˘ est écrit le nom de celle quêon veut : le régent lêoccup,t-il même alors, il faut quêelle parte. Elle revient, quand on la renvoie ; et le geôlier qui la raccompagne, remet, dans le cas du mécontentement, un billet cacheté pour la directrice, afin que la punition de la délinquante soit sur-le-champ inscrite au registre, qui doit être présenté le lendemain au régent de fonction.

Les visites faites, les déjeuners se servent. De ce moment, jusquêau soir, nous ne sommes plus interrompues que par les demandes particulières qui peuvent être faites mais elles sont rares, parce que les moines qui dînent au couvent y passent ordinairement la journée. ¿ sept heures du soir, en été, à six en hiver, le frère geôlier vient chercher celles qui sont du souper ; il les conduit et les ramène lui-même, en observant de laisser pour la nuit celles que les moines ont fait inscrire à cet effet ; alors, celles-là se retirent dans

les chambres de ceux qui les ont voulues, seulement accompagnées des filles de garde.

- Des filles de garde ! interrompit Justine ; quel est donc ce nouvel emploi ?

- Le voici, répondit Omphale. Tous les premiers des mois, chaque moine adopte deux filles, qui doivent, pendant cet intervalle, lui tenir lieu, et de servante, et de plastron à ses sales désirs ; il ne peut ni les changer dans le cours du mois, ni leur faire faire deux mois de suite. Rien nêest aussi dur, aussi sale. aussi cruel, que les corvées de ce service ; et je ne sais comment tu têy accoutumeras.

- Hélas ! répondit Justine, je suis faite à la peine, il nêy a quêaux horreurs que je ne puis mêhabituer.

- Aussitôt que cinq heures sonnent, poursuivit Omphale, les filles de garde, conduites par le geôlier, descendent nues près du moine quêelles servent, et ne le quittent plus jusquêau lendemain, à lêheure oˇ il repasse au couvent ; elles le reprennent, dès quêil revient au sérail. Elles emploient le peu dêheures que leur service leur laisse, à manger et à se reposer ; car il faut quêelles veillent toute la nuit auprès de leur maître ; elles sont là pour servir aveuglément tous les caprices de ce libertin : que dis-je ! tous ses besoins ; il nêa point dêautre vase pour les satisfaire que la bouche ou les tétons de ces malheureuses qui perpétuellement collées près de leur despote, doivent endurer, soit de nuit, soit de jour, tout ce quêil lui plaît dêinfliger de plus barbare, de plus obscène, de plus ignominieux ; soufflets, fustigations, vexations, mauvais propos, jouissances, de quelque nature quêelles puissent être, il faut quêelles sêoffrent à tout, quêelles se réjouissent et se glorifient de tout. La plus légère répugnance est aussitôt punie de la peine portée à

lêarticle douzième, à laquelle on ajoute deux cents coups de fouet, afin de leur faire voir que, dans cet emploi de fille de garde, elles sont obligées à plus de soumission et de condescendance encore que dans le reste des devoirs journaliers de leur état. Dans toutes les scènes de luxure, ce sont ces filles qui aident aux plaisirs, qui les soignent et qui approprient tout ce qui a pu être souillé. Un moine lêest-il en venant de jouir dêune fille ou dêun garçon ; cêest à la bouche de ses filles de garde à réparer le désordre : veut-il être préalablement excité ; cêest le soin de ces malheureuses : elles

lêaccompagnent en tous lieux, lêhabillent, le déshabillent ; le servent, en un mot, dans tous les instants ; ont toujours tort, et sont toujours battues. Aux soupers, leur place est, ou derrière la chaise de leur maître, ou, comme un chien, à ses pieds, sous la table, ou à

genoux entre ses cuisses, lêexcitant de la bouche : quelquefois, elles lui servent de siège ; ils sêasseyent dessus leur visage ; ou bien, étendues sur la table à manger, on leur enfonce des bougies dans le derrière, et elles tiennent lieu de flambeaux. Dêautres fois, pendant la souper, les moines les placent toutes les douze dans les attitudes les plus bizarres et les plus luxurieuses, mais en même temps les plus gênantes : si elles perdent lêéquilibre, elles risquent, ou de tomber, comme tu lêas vu, sur des épines étalées près de là, ou dans des cuves dêeau bouillante, quêon a soin dêy placer ; souvent le cruel résultat de ces chutes est de sêestropier, de se tuer, de se br˚ler, de se rompre les membres ; et pendant tout cela les monstres se réjouissent, font débauche, sêenivrent à

loisir de mets délicieux, de vins délicats, et des plus piquantes luxures.

- Oh ! ciel, dit Justine en frémissant dêhorreur, peut-on porter plus loin le délire et la dépravation ? Peut-on se livrer à de tels excès ?

- Il nêy a rien que nêentreprennent des hommes sans frein, dit Omphale, une fois quêon ne respecte plus la religion, quêon sêest accoutumé à braver les lois de la nature, et à vaincre les remords de sa conscience, il nêest plus dêhorreurs qui ne sêentreprennent ; ce sont, ma chère, de cruelles vérités, dont la fréquentation de ces hommes perfides ne cesse de me convaincre chaque jour.

- quel enfer !

- …coute, mon enfant, tu es encore loin de savoir tout.

Lêétat de grossesse, révéré dans le monde, est presque une certitude de réprobation parmi ces inf,mes : jêai déjà touché cette corde dans le sixième article des punitions. Cet état ne dispense, ni des peines encourues par les délits dont je têai tracé le tableau, ni des gardes. Il est, au contraire, un véhicule aux peines, aux humiliations, aux chagrins.

Cêest, comme tu sais, à force de coups, quêils font avorter celle dont ils ne se soucient pas de garder le fruit ; et, sêils le recueillent, cêest pour en jouir : ce que je te dis ici doit te suffire pour têengager à te préserver de cet état le plus quêil te sera possible.

- Mais le peut-on ?

- Sans doute, il est de certaines éponges… mais si Antonin sêen aperçoit, on nêéchappe point à son courroux ; le plus s˚r est dêétouffer le mouvement de la nature, en démontant lêimagination ; avec de pareils monstres, le procédé nêest pas difficile.

Aucun moine que le régent de fonction et le supérieur nêa le droit dêentrer dans les sérails ; mais, comme ce poste de régent est hebdomadaire, chacun jouit à son tour de ce droit vraiment despotique : rentre-t-il dans la classe des autres, il reprend le privilège tout aussi agréable de faire demander dans sa chambre tel nombre de filles ou de garçons que bon lui semble pour sêen amuser dans son appartement : cêest à la directrice que cette demande sêétablit ; et, comme nous lêavons déjà dit, si les sujets sont au sérail, elle ne peut les refuser sous aucun prétexte que ce puisse être ; la maladie nêest même pas une raison ; et lêon voit souvent ces barbares faire demander une malheureuse avec la fièvre, en venant dêêtre médicamentée, saignée, clystérisée, etc. ; elle a beau dire, il faut quêelle marche, aucune objection nêest entendue, aucune ne peut la préserver dêobéir. Bien souvent ce nêest que par méchanceté, que par taquinerie quêils font demander un sujet ; ils savent bien, ou quêils ne désirent vraiment pas la jouissance de ce sujet, ou quêil est hors dêétat de leur servir, mais ils sont bien aises dêexercer leur autorité… de maintenir la subordination. Dêautres fois cêest que réellement ils veulent sêen servir ; alors, ils lui font ce quêils veulent, et le gardent tout le temps quêils leur plaît. Le sujet demandé descend nu ou habillé ; ils nêont sur tout cela dêautres règles que leurs fantaisies. Tous sont égaux ici : le supérieur nêa au-dessus des autres que le droit dêentrer au sérail pour les affaires qui concernent lêhabillement, la tenue, la police, etc. On le reçoit, quand il paraît, avec les mêmes honneurs que le régent de fonction.

Au reste, il y a dans cette maison des attenantes et des parentés dont on ne se doute pas, et quêil est bon de têexpliquer ; mais ces éclaircissements ; rentrant dans le quatrième article, cêest-à-dire, dans celui de nos recrues, de

nos réformes et de nos changements, je vais lêentamer pour y renfermer ce détail.

Tu nêignores pas, Justine, que les six moines réfugiés dans cet asile sont à la tête de leur ordre, et distingués tous six autant par leur fortune que par leur naissance. Indépendamment des fonds considérables faits par lêordre des bénédictins pour lêentretien de cette voluptueuse retraite, ou tous ont espoir de passer à leur tour, ceux qui y sont ajoutent encore à

ces fonds une partie considérable de leurs biens. Ces objets réunis sêélèvent à plus de 500 mille francs par an, absolument consacrés aux dépenses libidineuses de cette maison. Ils ont quatre hommes et quatre femmes de confiance, uniquement chargés de toujours tenir les deux sérails au complet, et qui, dans cette intention, ne cessent de parcourir toute la France. Jamais le sujet présenté ne doit être ni au-dessous de six ans, ni au-dessus de seize ; il doit être exempt de défauts, et doué, autant quêil est possible, de tous les charmes et de toutes les gr‚ces que peuvent lui prêter la nature et lêéducation ; mais il faut principalement quêil soit dêune naissance distinguée ; ces libertins tiennent beaucoup à cette clause : ces rapts, exécutés au loin, et toujours bien payés, nêentraînent aucun inconvénient ; et nêen résulte jamais aucune suite f‚cheuse. Ils ne tiennent pas absolument aux prémices ; une fille déjà séduite, un garçon flétri, ou femme mariée, tout cela leur plaît également ; mais il faut que le rapt soit constaté : cette circonstance les irrite ; ils veulent être certains que leurs crimes co˚tent des pleurs ; ils ne voudraient pas dêun sujet qui se rendrait à eux volontairement. Si tu ne têétais pas prodigieusement défendue, Justine, sêils nêeussent pas reconnu un fond réel de vertu dans toi et, par conséquent, la certitude dêun crime, ils ne têeussent pas gardée vingt-quatre heures. Tout ce que tu vois ici est de la meilleure naissance : moi, ma bonne amie, je suis née du comte de Villebrune, devant, comme fille unique, posséder un jour 80 mille livres de rente. Je fus enlevée à douze ans, dans le sein de ma bonne, qui me ramenait dêune campagne de mon père, dans le couvent o˘ jêétais élevée. On attaqua la voiture, on mêarracha, et ma gouvernante fut assassinée. Amenée en poste ici, je fus flétrie dès le même soir. Toutes mes compagnes sont dans le même cas : des comtes, des ducs, des marquis, dêopulents banquiers, de riches commerçants, des magistrats célèbres, sont les pères de tout ce que tu vois. Il nêen est pas une qui ne puisse prouver les

plus belles alliances, et pas une qui, malgré cela, ne soit traitée avec la dernière ignominie. Mais ces malhonnêtes gens ne sêen tiennent pas là ; ils ont voulu déshonorer le sein même de leur propre famille : la jeune personne de vingt-six ans, lêune de nos plus belles sans doute, est la fille de Clément ; celle de neuf ans est nièce de Jérôme ; la plus jolie des filles de seize est nièce dêAntonin. Sévérino a eu de même plusieurs enfants dans cette maison ; mais le scélérat les a tous sacrifiés, aucun nêexiste aujourdêhui. Ambroise a un garçon dans le sérail que lui-même a dépucelé, mais qui, fluet et délicat, nêannonce rien de bien sublime.

Dès quêun sujet de lêun ou lêautre sexe est arrivé dans ce cloaque impur, si le nombre fixé est complet, on réforme aussitôt un individu du sexe dont est le sujet amené. Mais si cêest un remplacement, et que le nombre soit incomplet, on ne réforme rien. Et cette malheureuse réforme, chère fille, lorsquêelle a lieu, devient le complément de nos douleurs. Lêinfortunée dont on a prononcé lêarrêt descend la veille de sa mortÖ

- De sa mort ! interrompit Justine effrayée.

- Oui, de sa mort, ma chère amie ; cette réforme est un arrêt de mort, et celles qui ont subi ce jugement ne revoient le jour de leur vie. Elle descend donc dans un des cachots dont je têai parlé, et reste là vingt-quatre heures, nue, mais parfaitement nourrie. Le souper o˘ elle doit être immolée se fait dans la salle de ces souterrains, que lêon décore pour ce jour-là de la plus lugubre manière. Six femmes, choisies sur les plus belles, six hommes à la grosseur du membre, et toujours la directrice, sont les seuls admis à ces sanguinaires orgies. Une heure après le souper, la victime paraît, couronnée de cyprès. Son genre de supplice se met aux voix : le secrétaire lit la liste dêune certaine quantité de tourments ; ceux qui paraissent flatter davantage se discutent. Le choix fait, la victime est placée sur un piédestal, en face de la table o˘ lêon soupe, et, sitôt après le repas, le supplice commence ; il dure quelquefois jusquêau jour. Les filles de garde nêassistent point à ces orgies ; trois des six femmes choisies les remplacent ; et les infamies se portent à leur comble.

Mais quêai-je besoin dêappuyer sur ces détails ? Tes yeux, ô ma douce amie ! ne têen convaincront que trop tôt.

- Juste ciel ! sêécria Justine, le meurtre, le plus exécrable des crimes, serait-il donc pour eux comme pour ce célèbre maréchal de Retz, une sorte de jouissance, dont la cruauté, irritant à la fois leurs nerfs et leur perfide imagination, plonge,t leurs sens dans une ivresse plus vive !

Accoutumés à ne jouir que par la douleur, à ne se délecter que par des tourments et par des supplices, serait-il donc possible quêils sêégarassent au point de croire quêen redoublant, quêen améliorant la première cause du délire, on d˚t inévitablement le rendre plus parfait, et quêalors, sans principes comme sans foi, sans múurs comme sans vertu, les coquins, abusant du malheur o˘ nous plongent leurs premiers forfaits, se satisfissent par des seconds qui nous co˚tassent la vie ?

- Nêen doute pas, répondit Omphale : ils nous égorgent, ils nous supplicient, parce que le crime les irrite. …coute-les raisonner là-dessus, et tu verras avec quel art ils érigent toutes leurs turpitudes en systèmes.

- Et ces réformes se font-elles souvent ?

- Il périt un sujet ici, soit de lêune ou de lêautre classe, régulièrement tous les quinze jours. Rien, au surplus, ne légitime cette réforme : lê,ge, le changement des traits, rien nêy fait ; le caprice est leur seule règle.

Ils réformeront aujourdêhui celle quêils ont hier le plus caressée ; et garderont vingt ans celle dont ils paraissent le plus rassasiés. Jêen suis la preuve, ma chère : il y a treize ans que je suis ici, il nêest presque pas une orgie dont je ne sois ; je suis sans cesse le plastron de toutes leurs débauches ; ils doivent être excédés de moi : par quels attraits les fixerais-je, fanée comme je le suis par leurs inf,mes luxures ? Et, cependant, ils me conservent, tandis que je leur ai vu réformer des créatures délicieuses au bout de huit jours. Celle qui fut immolée dernièrement nêavait pas seize ans, belle comme lêAmour, à peine ici depuis six mois ; mais elle devint grosse, et cêest un tort quêils ne pardonnent pas. Lêavant-dernière fut sacrifiée au moment même o˘ elle ressentait les premières douleurs de lêenfantement.

- Mais celles, dit Justine, qui périssent accidentellement dans les parties, comme hier au soir à souper, font-elles nombre dans les réformées ?

- Point du tout, répondit Omphale, ce sont des événements imprévus qui ne comptent point, et qui nêempêchent pas le sacrifice quindécimaire.

- Et ces accidents-là sont-ils fréquents ? poursuivit Justine.

- Non, dit Omphale, ils se contentent de ce quêils se sont eux-mêmes prescrit, et, excepté des cas extraordinaires ou de fortes raisons, ils sêen tiennent à la loi quêils ont faite. Nêimagine pas que la plus régulière conduite, et que la plus extrême soumission puisse nous faire échapper au sort qui nous attend ; jêen ai vu qui volaient au devant de tous leurs désirs, qui les prévenaient avec le plus grand soin, et qui partaient au bout de six mois, dêautres, maussades et fantasques, végétaient ici des années : il est donc inutile de prescrire à nos arrivantes un genre quelconque de conduite ; la fantaisie, lêunique volonté

de ces monstres, brisent tous les freins et devient éternellement la loi de leurs détestables actions.

Lorsquêune femme doit être réformée, et je sais que cêest la même chose chez les hommes, elle en est prévenue le matin, jamais plus tôt. Le régent de fonction paraît à lêheure ordinaire, et dit, je le suppose : Ómphale, vos maîtres vous réforment ; je viendrai vous chercher ce soir. [a] Puis, il continue sa besogne : mais, à lêexamen, la réformée ne sêoffre plus à lui.

Est-il parti, elle embrasse ses compagnes ; et, dêaprès son humeur ou son caractère, ou elle sêétourdit avec elles, ou elle va déplorer son sort au fond de sa cellule : mais point de cris, point de marques de désespoir ; elle serait hachée en morceaux dans lêinstant, si on lui entendait faire le moindre train. Lêheure sonne, le moine paraît, et la victime est aussitôt engloutie dans la ténébreuse prison qui lui sert dêasile jusquêau lendemain. Dans les vingt-quatre heures quêelle y passe, elle y est souvent visitée. Par un raffinement inconcevable de barbarie, les scélérats se plaisent dêaller en jouir là, et dêaggraver lêhorreur de sa position, en la lui offrant sous le plus effrayant aspect. Il est alors permis à tous les moines dêaller faire préalablement souffrir à la victime tout ce que dicte leur imagination ; dêo˘ il résulte quêelle ne paraît souvent au lieu de son supplice que déjà violemment outragée et, quelquefois, à demi-morte. Sous aucun prétexte que ce soit, ils ne peuvent ni retarder, ni avancer sa dernière heure, ni parler de sa gr,ce ;

leurs lois, toujours en action pour le mal, sont sans énergie pour le bien. Enfin, lêinstant arrive, et lêexécution se fait. Je nêappuie point sur des détails qui ne seront que trop offerts à tes yeux. Le souper, dêailleurs. est à peu près le même ; toujours excellent : mais il ne sêy boit que des vins étrangers, des liqueurs, et en bien plus grande abondance. Ils ne sortent jamais de ces repas sans être dans lêivresse ; et lêon sêen retire beaucoup plus tard.

Lêhistoire des réceptions emporte dêautres formalités dont tu seras également témoin, et quêil est inutile de te détailler. Y en e˚t-il plusieurs arrivées à la fois, on en reçoit jamais quêune ; et cêest dans les soupers ordinaires que se font les cérémonies à peu près semblables à

celle dont tu fus toi-même la victime en entrant ici.

- Et les moines, dit Justine, varient-ils aussi ?

- Non, répondit Omphale, il y a dix ans que le plus nouveau est ici ; cêest Ambroise. Les autres y sont depuis quinze, vingt et vingt-cinq : il y en a vingt-six que Sévérino y est. Ce supérieur, né en Italie, est proche parent du pape, avec lequel il est fort bien. Ce nêest que depuis lui que les prétendus miracles de la vierge assurent la réputation du couvent, et empêchent les médisants dêobserver de trop près ce qui se passe ici. Mais la maison était montée comme tu la vois quand il y arriva ; il y a plus de cent ans quêelle existe sur le même pied ; et tous les supérieurs qui y sont venus ont conservé des privilèges et des arrangements aussi nécessaires à leurs plaisirs. Sévérino, lêhomme le plus libertin de son siècle, ne sêy est fait placer que pour y mener une vie analogue à ses go˚ts ; et son intention est dêy maintenir lêordre que tu y vois aussi longtemps que cela sera possible. Nous sommes du diocèse dêAuxerre ; mais que lêévêque soit instruit ou non, jamais nous ne le voyons paraître.

Personne, en général, nêapproche de cet asile que vers le temps de la fête, qui est celle de la Notre-Dame dêao˚t : il ne paraît pas, excepté cela, six personnes par an dans cette maison. Si quelque étranger se présente, le supérieur a soin de le bien recevoir ; il en impose par des apparences de religion et dêaustérité. On sêen retourne content ; on fait lêéloge du

monastère ; et lêimpunité de ces scélérats sêétablit ainsi sur la sottise du peuple et sur la crédulité des dévots, inébranlable base de la superstition.

- Indépendamment des meurtres horribles dont tu viens de me dévoiler les circonstances, arrive-t-il quelquefois, dit Justine, que ces scélérats demandent un sujet pour lêexécuter dans leurs chambres ?

- Non, dit Omphale, ils ne peuvent guère exercer quêensemble le droit de vie et de mort quêils se sont arrogé sur nous. Sêils veulent le mettre individuellement en action, cêest alors sur leurs filles de garde quêils lêexercent : celles-là, sans doute, peuvent être sacrifiées à tout moment du jour et de la nuit ; leur malheureux destin ne dépend absolument que du caprice de ces monstres, et pour la faute la plus légère, il arrive souvent quêelles sont immolées par ces barbares. Cependant, cet affreux go˚t du meurtre vient les embraser aussi quelquefois dans les secrètes orgies qui se célèbrent chez la directrice. Ils consignent alors vingt-cinq louis pour le sujet proscrit, et ils lêexécutent. Cette masse est destinée aux remplacements ; et, dès quêils y contribuent de cette façon, ils acquièrent le droit de tout faire.

- Perpétuellement sous le glaive, dit Justine, il nêest donc aucun instant o˘ nos jours ne soient menacés ?

- Oh ! pas un seul ; il nêest aucune de nous qui, en le levant le matin, puisse répondre de coucher dans son lit le soir.

- quel sort !

- Il est affreux, sans doute, mais on devient courageuse avec la perpétuelle obligation de sêarmer ; et, malgré la faux de la mort, journellement suspendue sur nos têtes, tu nêen verras pas moins la gaieté, lêintempérance universellement régner parmi nous.

- Voilà ce qui sêappelle des gr‚ces dêétat, dit Justine ; pour moi, je te déclare que je ne cesserai jamais et de pleurer et de frémir. Mais achève mon instruction, je têen prie ; et dis-moi si les moines peuvent quelquefois sortir des sujets du couvent.

- Cela ne leur arrive jamais, dit Omphale ; on ne respire plus lêair de la liberté une fois engloutie dans cette maison. De ce moment, aucun espoir ne nous est permis ; il ne sêagit que dêattendre un peu plusÖ un peu moins de temps, mais notre sort est toujours le même.

- Depuis que tu es ici, poursuivit Justine, tu as d˚ voir de furieux changements ?

- Je nêen ai que douze au-dessus de moi ; excepté cela jêai vu renouveler plusieurs fois toute la maison.

- Et tu y as perdu beaucoup dêamies ?

- De bien chères !

- Oh ! que de douleurs ! Moi qui voudrais têaimer, lêoserai-je, sêil faut nous séparer si tôt.

Et ces deux tendres amies, sêélançant dans les bras lêune de lêautre, arrosèrent un instant leurs seins des larmes de la douleur, de lêinquiétude et du désespoir.

Cette scène attendrissante finissait à peine, que le régent de fonction parut avec la directrice : cêétait Antonin. Toutes les femmes, suivant lêusage, se rangèrent sur deux haies. Il jeta un coup dêúil indifférent sur lêensemble, compta les sujets, puis sêassit. Alors toutes furent lêune après lêautre relever leurs jupes devant lui, dêun côté jusquêau-dessus du nombril, de lêautre jusquêau-dessus des reins. Antonin reçut cet hommage avec lêapathie de la satiété ; puis, regardant Justine, il lui demanda brutalement comment elle se trouvait ; ne la voyant répondre que par ses larmes :

- Elle sêy fera, dit-il en riant ; il nêy a pas de maison en France, o˘

lêon forme mieux une fille que dans celle-ci.

Il prit la liste des coupables que lui présentait la directrice ; puis, sêadressant encore à Justine, il la fit frémir ; tout ce qui paraissait devoir la soumettre à ces libertins était pour elle un arrêt de mort. Il la fit asseoir sur

le bord dêun canapé ; et, dès quêelle y fut, il lui fit découvrir la gorge par Victorine. et ordonna à une autre fille de relever les jupes jusquêau nombril. Il sêapproche, écarte les cuisses quêon lui présente ; et sêassoit bien en face de ce con entrouvert. Une autre créature dêenviron vingt ans vient se placer sur Justine, dans la même attitude ; en sorte que cêest un nouveau con qui sêoffre au paillard, au lieu du visage de Justine, et que sêil jouit de celle-ci, il aura les attraits de lêautre à hauteur de sa bouche. Une troisième fille, prise dans la classe des duègnes, vient de sa main exciter le régent ; et une quatrième, entièrement nue, sortie de la classe des vestales, lui montre avec le doigt, sur le corps de Justine, lêendroit o˘ doit sêengloutir le membre quêon pollue. Cette dernière fille excite également Justine ; elle la branle ; et ce quêelle lui fait, Antonin lêimite avec deux jolies filles de quinze ans, placées sous chacune de ses mains, que deux autres filles de treize baisent sur la bouche, pour les animer. On nêimagine pas les mauvais propos, les jurements, les discours obscènes par lesquels ce débauché

sêenflamme ; il est enfin dans lêétat quêil désire ; le paillard bande : une nouvelle fille le saisit par lêengin ; cêest une des vieilles ; elle mène à Justine, dans le con de laquelle il sêintroduit avec autant de précipitation que de brutalité.

- Ah ! sacredieu, dit-il, mêy voilàÖ me voilà dans ce con que je br˚lais de foutre ; je vais lêarroser de mon sperme ; je veux quêelle soit grosse de ce coup-ci.

Tout le suit, tout cherche à doubler son extase, tout travaille à

lêélectriser : découvrant ses fesses bien à nu, Omphale, qui sêen empare, nêomet rien pour le mieux irriter ; frottements, baisers, pollutions, tout sêemploie : tant de moyens, infructueux longtemps, réussissent pourtant à

la fin. On nêa pas dêidée de la vitesse avec laquelle les cons varient, et sous les doigts, et sous les baisers de ce libertin. La crise approche ; le paillard, dont lêusage est de pousser alors des cris effroyables, en jette qui font retentir la vo˚te ; tout lêenvironne, tout le sert ; la directrice remplace Omphale dans le soin dêirriter lêanus, elle le socratise de ses cinq doigts ; et cêest le clitoris dêune des plus jolies que le moine suce en ce moment. Il

parvient enfin au délire, dans le sein des épisodes les plus bizarres et les plus dépravés.

- Allons, dit-il à lêune de ses filles de garde, à genouxÖ suce-moi le vit.

On nêy laisse aucune souillure ; et le vilain sêen va tout grondant.

Ces sortes de groupes sêexécutaient souvent. Il était de règle que quand un moine jouissait de telle façon que ce p˚t être, plusieurs filles lêentourassent alors, afin dêembraser ses sens de toutes parts, et que la volupté p˚t sêintroduire en lui plus s˚rement par chacun de ses pores.

On apporte à déjeuner : Justine ne voulait pas se mettre à table ; la directrice, dêun ton brusque, lui ordonna de sêy placer ; elle se mit au rang des filles de sa classe, et ne mangea que pour avoir lêair dêobéir. On avait à peine fini, que le supérieur entra : on le reçut avec les mêmes cérémonies que venait de lêêtre Antonin, à la différence que les sultanes se gardèrent bien de se trousser par devant ; elles nêexposèrent que leurs culs aux regards exercés de lêultramontain. Lêexamen fait, il se leva.

- Il faut bien penser à la vêtir, dit-il en fixant Justine.

Puis, ouvrant une armoire placée dans la grande salle, il en tira quelques vêtements, de la forme et de la couleur annexée à la classe o˘ Justine entrait.

- Essayez cela, lui dit-il en les lui jetant, et rendez sur-le-champ ce qui vous appartient.

Notre triste orpheline exécute, après avoir eu la précaution dêôter son argent et de le placer dans ses cheveux. ¿ chaque vêtement quêelle enlève, les yeux de Sévérino se portent à lêinstant sur lêattrait découvert : à

peine est-elle nue que le supérieur la saisit, et la couche à plat ventre sur le bord dêun sofa. Justine veut demander gr,ce ; on ne lêécoute point, six femmes nues environnent les deux combattants, et présentent au moine lêautel qui lêenflamme. On ne voit que des culs en lêair ; sa main les presse, sa bouche sêy colle, ses regards les dévorent. Justine est sodomisée : plus de vingt culs sêélancent avec rapidité, tour à tour, et sous les baisers, et sous

les attouchements du paillard ; sa langue et ses doigts pénètrent indifféremment dans tous ; il décharge, et poursuit son opération avec le calme heureux que donne le crime. Justine, vêtue en novice, reparaît plus belle aux yeux de son bourreau : il lui ordonne de le suivre dans les diverses opérations qui lui restent à faire au sérail. Vers la fin de sa tournée, une des filles de la classe des sodomistes le tente.

- Faites-la trousser, dit-il à Victorine.

La directrice sêen empare. Cêest une grande fille de dix-neuf ans, belle comme le jour. Le plus beau cul du monde, le plus blanc, le mieux coupé, est bientôt offert aux désirs de ce libertin, qui veut être branlé par Justine : la malheureuse obéit avec gaucherie ; ses compagnes lêinstruisent ; ses mains parviennent enfin à faire guinder le membre que venait dêémousser son cul : on lui dit quêil faut que ce soit elle qui le présente au trou quêon va perforer : elle obéit ; lêengin pénètre, le moine fout ; mais ce nêest que le cul de Justine quêil veut baiser pendant lêopération ; les autres sultanes ne lêentourent que pour la perspective : ses yeux sêenflamment : on croit quêil va terminer lêaventure ; il la finit effectivement, mais cêest sans atteindre le but.

- En voilà assez, dit-il en se retirant ; jêai de la besogne ce soir.

Justine, continue-t-il, je suis fort content de votre cul, je le foutrai souvent ; soyez docile, prévenante, soumise ; cêest le seul moyen de vous conserver longtemps dans ces lieux.

Et le libertin sortit, emmenant avec lui deux filles de trente ans, quêil menait déjeuner chez la directrice, et qui, par des ordres envoyés le matin, ne sêétaient point mises à table avec nous.

- que va-t-il faire de ces créatures ? dit Justine à Omphale.

- Il va sêenivrer avec elles. Ce sont des libertines de profession, aussi dépravées que lui, et qui, depuis vingt ans dans la maison, ont enfin adopté les múurs et les coutumes de ces scélérats ; tu les verras revenir saoules et couvertes des coups que ce monstre leur aura appliqués dans son ivresse.

- Et jouira-t-il encore ? poursuivit Justine.

- Vraisemblablement, au sortir du déjeuner, il passera dans le sérail des hommes ; et, là, quelques victimes lui seront encore présentées ; et, bien s˚rement, lui-même, sêoffrant comme une femme, recevra lêhommage de cinq ou six garçons.

- Oh ! quel homme !

- Tu ne vois encore rien ; il faut vivre avec eux depuis aussi longtemps que moi, pour être en état de les apprécier.

La journée se passa sans événements. Justine nêétait pas du souper.

- Allons, lui dit Omphale, il faut passer chez Victorine ; tu te rappelles les engagements que tu as pris ; nêy manquons pas, puisque tu es libre.

- Ah ! cêest vous, dit la directrice en voyant entrer Justine.

- Oui, madame, répondit Omphale ; elle se souvient que vous lêavez désirée pour ce soir ; elle accourt à vos ordres.

- Cêest bon, dit Victorine ; tu resteras aussi, Omphale. Je bande pour toi, ma bonne, continua la tribade, en langottant cette jolie fille ; je vais faire venir deux garçons ; nous souperons tous cinq, et nous nous en donnerons.

Au simple son dêune cloche, deux charmants fouteurs, de vingt à vingt-deux ans, parurent ; et Victorine, après les avoir baisés un quart dêheure chacun, les avoir branlés, sucés, langottés, leur dit :

- Augustin, et vous, Narcisse, voilà deux jolies filles que je vous livre ; arrangez avec elles des tableaux assez lascifs pour me sortir de la léthargie dans laquelle je suis depuis quelques jours.

Les deux ardents fouteurs ne se le font pas dire deux fois : le plus jeune sêempare de Justine, lêautre dêOmphale ; et, par leur art, en moins dêune demi-heure, cinq à six différentes attitudes sont offertes aux yeux de la tribade, qui, sêabandonnant par degrés, à mesure que le spectacle lêéchauffe

davantage, finit par se mêler aux combattants : les courses deviennent plus sérieuses ; tout se dirige sur Victorine, tout travaille à

doubler son extase. La putain, nue, également, foutue par devant et par derrière, joint à cette douce manière de jouir lêépisode délicieux de gamahucher à la fois le trou du cul dêOmphale et le con de Justine.

- Attendez, dit-elle, un moment ; et, sêaffublant dêun godemiché : Je suis lasse dêêtre patiente, je veux agir.

La garce enconne Justine ; elle oblige le plus ,gé des garçons à lêenculer pendant ce temps-là ; et, voulant imiter ce désordre, elle place elle-même dans son cul le vit qui reste, pendant quêOmphale est contrainte à venir se branler le con sur sa bouche.

- La belle fille ! sêécrie la directrice, en parlant de Justine ; comme je la fous avec plaisir ! Oh ! sacredieu, que ne suis-je un homme ! Baise-moi, mon petit ange, baise-moi, putain, je vais déchargerÖ

Et lêindifférente Justine se prête avec docilité, sans quêil lui soit possible pourtant dêétouffer ses remords, ou de dissimuler ses chagrins.

Cependant Victorine, usée, ne tient point parole ; la nature, défaillante en elle, lui refuse ses donsÖ au moins pour ce moment-là ; et ce nêest quêen imaginant de nouvelles paillardises, quêelle la contraint à se rendre. Lêinf,me retourne Justine ; elle lêencule, pendant quêon la sodomise elle-même. Rien ne venant encore, elle encule un garçon et gamahuche Justine, quêOmphale branle sur le clitoris, pour h,ter lêémission dêun sperme qui va combler Victorine de plaisir, et peut-être décider le sien : tel est lêécart qui réussit. Justine décharge malgré elle ; Victorine la suce, en sêagitant comme une bacchante sur les reins du jeune homme dont elle jouit, pendant que lêautre garçon lui place alternativement son vit et dans le con, et dans le cul ; et la putain, entourée de plaisirs, perd son foutre, avec des cris, des blasphèmes et des convulsions bien dignes dêune libertine comme elle.

On se mit à table. Tout du long du souper, Victorine ne voulut manger que des morceaux broyés par les dents dêivoire de notre héroÔne : Omphale la

branlait pendant quêelle dévorait. Jêaime à mêler ces deux plaisirs, disait-elle ; je nêen connais pas qui sêaccordent mieux ; et, versant à

Justine de grandes rasades de vin de Champagne, elle cherchait à arracher de lêégarement de cette fille ce quêelle sentait bien ne pouvoir obtenir de sa raison. Mais Justine ne se troubla jamais, et Victorine, voyant quêelle ne répondait pas mieux après le souper quêavant, à toutes les attaques qui lui étaient portées, la renvoya coucher avec humeur, en lui annonçant que de tels procédés ne contribueraient pas à lui rendre sa captivité bien douce.

- Eh bien ; madame, dit-elle en se retirant, je souffrirai : je suis née pour la douleur ; je remplirai ma carrière aussi longtemps quêil plaira au ciel de me laisser languir dans le monde ; mais au moins je ne lêoffenserai pas : cette consolante idée rendra mes peines moins amères.

La directrice garda, pour sa nuit, Omphale et les deux jeunes gens. Justine apprit le lendemain à quelles horreurs elle e˚t été contrainte, si elle nêeut pas été renvoyée.

- Il a fallu que je les souffrisse à ta place, dit Omphale ; mais heureusement que lêhabitude mêassouplit maintenant sans peine à mes devoirs, et il mêest resté le plaisir de têavoir évité des ignominies.

Le jour suivant était la veille de celui o˘ lêon devait prescrire une réforme. Antonin paraît ; les mêmes cérémonies sêexécutent ; Justine tremblait : la manière décente et sévère dont elle sêétait conduite chez la directrice ne pouvait-elle pas faire tomber sur elle le choix terrible de cette réforme ? Elle avait irrité cette femme ; elle en connaissait le crédit ; que nêavait-elle pas à redouter ? Lêindifférence dêAntonin la rassura cependant ; à peine jeta-t-il les yeux sur elle. Les cérémonies terminées, Antonin nomme Iris : cêétait une superbe femme de quarante ans, depuis trente-deux dans la maison.

- Place-toi, lui dit Antonin, il faut que je te sonde le con. que lêon me branle et mêy fasse entrer, poursuit lêinf,me satyre.

Tout sêempresse ; le vilain sêengloutit.

- Allons, garce, dit-il en foutant, ce sont des adieux que je te fais.

Et comme il vit que tout le monde frémissait, et que sa malheureuse victime était prête à sêévanouir :

- Est-ce que tu ne mêentends pas, putain, lui dit-il, en lui appliquant deux vigoureux soufflets, et continuant toujours de la foutre ; dis, nêentends-tu donc pas que la société te réformeÖ que je te viens chercher, et quêaprès-demain tu nêexisteras plus ? Si je têenconne avant, double putain, cêest pour que tu emportes mon foutre en enfer, et que les Furies, têen voyant inondée, sêen barbouillent le con tout un jour : je les foutrais elles-mêmes, si je les tenais. Allons, décharge donc, garce ; il me semble que je prépare assez bien tes sens à lêivresse o˘ je les désireÖ

Mais Iris nêentendait plus rien ; absolument évanouie, elle nêavait plus ni chaleur, ni mouvement. Tel est lêétat o˘ le paillard se livre avec elle au dernier plaisir. Il lui mord les tétons en déchargeant, dans lêespoir de la rendre à la vie : cêest en vain ; on a beau faire, rien ne réussit ; et cêest dans cet état de stupeur et dêabattement, cêest en venant de jouir dêelle, que le barbare a la cruauté de la faire jeter dans les cachots, o˘

elle va filer les dernières heures de sa vie.

Justine passa la plus cruelle journée : cette affreuse scène ne lui sortait pas de lêesprit. Elle frémissait dêêtre du souper qui devait accompagner ces sanglantes orgies. Heureusement quêon la crut trop novice encore pour lêadmettre dans une partie ou la pudeur et lêhumanité nêeussent pas été de saison ; elle fut simplement commandée pour aller ce même soir passer la nuit chez Clément.

- Oh ! Dieu, sêécria-t-elle, il faudra que je satisfasse les passions de ce monstre qui ne mêabordera que couvert du sang de ma malheureuse compagne ; qui, rassasié dêhorreurs et dêinfamies, ne mêapprochera que le crime dans le cúur et le blasphème à la bouche !Ö Est-il un sort plus affreux que le mien ? Cependant, il faut partir : le geôlier vient la prendre et lêenferme dans la cellule de Clément, o˘, pendant quêelle attend ce scélérat, de nouvelles pensées plus affreuses encore viennent de nouveau troubler son imagination.

Sur les trois heures du matin, Clément arrive, suivi de ses deux filles de garde, venues le prendre au sortir du souper, o˘ lêon sait quêelles nêassistaient pas quand il sêagissait dêune orgie de réforme. Lêune de ces filles se nommait Armande ; elle était blonde, dêune charmante physionomie, atteignant à peine sa vingt-sixième année, et nièce de Clément ; lêautre sêappelait Lucinde ; de lêembonpoint, de belles chairs, de la blancheur, et vingt-huit ans.

Instruite de ses devoirs, Justine se jette à genoux, dès quêelle entend le moine. Il vient à elle, la considère dans cette humiliante posture puis lui ordonne de se relever, et de le baiser sur la bouche. Clément savoure ce baiser, et lui donne toute lêexpression, toute lêétendue quêil est possible de concevoir. Pendant ce temps, les deux acolytes, par son ordre, déshabillent Justine en détail. quand la partie des reins aux talons est à

découvert, elles se pressent de lêexposer à Clément, et de lui offrir le côté chéri de ses go˚ts. Le moine examine, touche ; puis, sêasseyant dans un fauteuil, il ordonne à Justine de lui présenter à baiser ce cul divin dont il sêenthousiasme : sa nièce est à genoux, elle lui suce le vitÖ un vit molasse, excédé des plaisirs de la soirée, et qui, sans beaucoup dêart, ne reviendra pas de sitôt, à la vie. Lucinde, un peu de côté, coule une de ses mains sous les fesses du moine, et le socratise amplement. Le libertin place sa langue au sanctuaire du temple quêon lui offre, et lêintroduit le plus avant quêil peut. Ses mains crochues molestent les mêmes attraits chez Armande et Lucinde ; il leur presse et pince le cul à lêune et à lêautre, avec toute la paillardise imaginable. Mais, toujours occupé de Justine, dont le derrière est sans cesse à portée de sa bouche, il lui ordonne dêy péter ; Justine obéit, et sêaperçoit bientôt du merveilleux effet de cette intempérance. Le moine, mieux excité, devient plus ardent ; il mord subitement en six endroits les fesses de Justine, qui pousse un cri et se jette en avant. Clément, dérangé, sêavance à elle, la colère dans les yeux :

- Sais-tu bien, sêécrie-t-il, ce que tu risques par une telle insubordination ?

La malheureuse sêexcuse ; mais le féroce animal, la saisissant par son corset, le lui arrache avec sa chemise, empoigne la gorge avec brutalité, et lêinvective en la comprimant. Les filles de garde déshabillent Justine, et les voilà tous les quatre nus. Armande occupe un instant son oncle : ce que

cêest que la force du sang ! il lui applique, avec les mains, des claques furieuses sur les fesses, il la baise à la bouche, lui mord la langue et les lèvres : elle crie ; la douleur arrache de cette fille des larmes involontaires ; il la fait monter sur une chaise, lui baise le cul, la fait péter. Cêest le tour de Lucinde ; elle est traitée de même. Justine le branle pendant quêil opère ; il mord cruellement le cul quêon lui présente, et ses dents sêimpriment en plusieurs endroits dans les chairs de cette belle fille ; se retournant avec brusquerie vers Justine, qui, selon lui, le branle fort mal :

- Oh ! putain, lui dit-il, comme tu vas souffrir.

Il nêa pas besoin de lêannoncer ; ses yeux ne le disent que trop.

- Vous allez être fustigée partout, lui dit-il ; oui, même sur ce sein dêalb,tre, même sur ces deux boutons de rose, que je froisse avec tant de plaisir.

Et notre malheureuse patiente nêosait rien dire, de peur dêirriter encore plus son bourreau, mais la sueur couvrait son front, et ses yeux, malgré

elle, se remplissaient de pleurs. Il la retourne, la fait agenouiller sur le dos dêune chaise, dont ses mains doivent tenir le dossier sans le quitter ; sous les peines les plus sévères. La voyant là, bien à sa portée, il ordonne à ses filles de garde de lui apporter des verges ; on lui en présente plusieurs poignées ; il sêempare des plus mincesÖ des plus flexibles, et débute par une vingtaine de coups sur les épaules et sur le haut des reins ; puis, quittant Justine une minute, il place Armande et Lucinde à environ six pieds dêelle, de droite et de gauche, et positivement dans la même attitude ; il leur déclare quêil va les fouetter toutes trois, et que la première qui l,chera le dossier de la chaiseÖ qui poussera un cri, ou versera une larme, sera sur-le-champ soumise à tel supplice que bon semblera à la rage de ce scélérat.

Armande et Lucinde reçoivent sur le dos le même nombre de coups quêil vient de donner à Justine ; il baise cette dernière, et sur la bouche, et sur toutes les parties quêil a molestées ; puis, levant ses verges :

- Tiens-toi bien, coquine, lui dit-il ; tu vas être traitée comme la dernière des misérables.

Justine reçoit à ces mots cent coups de suite, appliqués du bras le plus nerveux, et qui meurtrissent toute la partie du dos, jusquêà la chute des reins inclusivement ; il vole aux deux autres, et les traite de même. Les malheureuses ne prononçaient pas une parole ; leurs physionomies seules peignaient le cruel état de leur ,me, et lêon nêentendait dêelles que quelques gémissements sourds et contenus. ¿ quelque point que fussent enflammées les passions du moine, on nêen apercevait pourtant aucun signe encore ; il se branlait par intervalle, mais rien ne dressait.

- Oh ! foutre, disait-il, jêai trop déchargé au supplice de cette garce que nous avons martyrisée cette nuit ; je lui ai fait des choses uniques, mais qui mêont épuisé ; je ne banderai jamais, cêest fini ; et, se rapprochant de Justine, qui occupait le milieu du tableau, il considère ses deux fesses sublimes, dont la blancheur e˚t fait honte au lis, et qui, encore intactes, allaient bientôt endurer leur part du mauvais traitement ; il les manie, il ne peut sêempêcher de les entrouvrir, de les chatouiller, de les baiser mille fois encore.

- Allons, dit-il, du courage.

Une grêle épouvantable de coups tombe à lêinstant sur ces deux fesses, et les meurtrit jusquêaux cuisses. Excessivement animé des bonds, des haut-le-corps, des grincements, des contorsions que la douleur arrache à cette infortunée, les examinant, les saisissant avec délices, Clément vient en exprimer, sur la bouche de la patiente, les sensations dont il est agité.

- Cette putain me plaît, sêécrie-t-il, je nêen ai jamais fustigé qui mêait donné plus de plaisir ; et il passe à Lucinde, dont les charmantes fesses sont traitées de la même manière ; de Lucinde, il vient à Armande, quêil fouette avec une égale barbarie ; il reste la partie inférieure, depuis le haut des cuisses jusquêaux mollets, et le paillard, sur toutes les trois, frappe bientôt ces parties avec la même ardeur.

- Allons, dit-il en retournant Justine, changeons de main, et visitons ceci.

Il lui donne une cinquantaine de coups, depuis le milieu du ventre jusquêau bas des cuisses, puis, les lui faisant écarter, il frappe rudement dans lêintérieur de lêantre, quêelle lui ouvre par son attitude.

- Oh ! sacredieu, sêécrie-t-il, en voyant le con bien à sa portée, voilà

lêoiseau que je vais plumer.

quelques cinglons ayant, par les précautions quêil emploie, pénétré fort avant, Justine jette des cris.

- Ah ! ah ! dit lêanthropophage, jêai donc trouvé lêendroit sensible, nous le visiterons bientôt un peu mieux.

Cependant, Armande et Lucinde sont mises dans la même posture ; et ses verges atteignent également les parties les plus délicates de leurs corps ; mais, soit habitude, soit courage, soit la crainte dêencourir de plus rudes traitements, lêon nêaperçoit dêelles que des frémissements et quelques contorsions involontaires. Il ne les quitte quêen sang.

Il y avait pourtant un peu de changement dans lêétat physique de ce libertin ; et, quoique les choses eussent encore bien peu de consistance, à

force de secousses, le maudit instrument commençait à guinder.

- Mettez-vous à genoux, dit le moine à Justine, je vais vous fouetter sur la gorge.

- Sur la gorge, mon père ?

- Oui, sur ces deux masses horribles, qui me répugnentÖ que je déteste, et qui ne mêinspirèrent jamais que la cruauté ; et il les serrait, il les comprimait violemment en disant cela.

- Oh ! mon père, dit Justine en pleurant, cette partie est si délicate !

vous me ferez mourir !

- que mêimporte ! pourvu que je me satisfasse, et il débute par cinq ou six coups, que Justine pare avec les mains.

Furieux de cette défense, Clément saisit les bras de Justine, et les lui attache derrière le dos, en lui ordonnant de se taireÖ de ne pas prononcer une seule

parole. La malheureuse nêa plus que ses larmesÖ que les mouvements de sa physionomie, pour implorer sa gr,ce ; mais un pareil scélérat, et surtout quand il bande, est-il sensible à la pitié ? Il appuie fortement une douzaine de coups sur les deux seins de cette pauvre fille, que rien ne garantit plus. Dêaffreux cinglons sêimpriment aussitôt en traits de sang ; lêexcès de la douleur arrache à Justine des pleurs, qui, retombant en perles sur ce sein déchiré, rendent cette délicieuse fille mille fois plus intéressante encore. Le fripon baise ses larmes, les lèche, les mêle, avec sa langue, aux gouttes de sang que verse sa férocité, revient à sa boucheÖ aux yeux mouillés, quêil suce avec paillardise.

Armande succède ; ses mains se lient ; elle offre un sein dêalb,tre et de la plus belle rondeur. Clément fait semblant de le baiser, mais cêest pour le mordre ; il frappe enfin, et ces belles chairs, si blanches, si potelées, ne présentent bientôt plus aux yeux de leur bourreau que des meurtrissures et des traces de sang.

Lucinde, traitée de la même manière, ne soutient pas avec le même courage ; les coups de verges lui ayant déchiré le mamelon, elle sêévanouitÖ

- Ah ! foutre ; dit le moine irrité, voilà ce que je voulais.

Cependant, le besoin quêil a de la victime lêemporte sur le plaisir quêil aurait de la contempler longtemps dans cette crise. Au moyen de quelques sels, elle retrouve bientôt lêusage de ses sens.

- Allons, dit-il, je vais vous fouetter toutes à la fois, et chacune sur des parties différentes.

Il laisse Justine à genoux, place Armande sur elle, les jambes écartées, en telle sorte que sa bouche se trouve à la hauteur du con dêArmande, et sa gorge entre les cuisses de celle-ci, précisément au bas de son derrière, il fait asseoir Lucinde sur les reins dêArmande, également les jambes écartées, et lui présentant le con, bien en plein, précisément à fleur des deux fesses de celle sur laquelle elle est huchée. Par ce moyen, le paillard peut, comme il le dit, fustiger à la fois la motte, les fesses et les tétons des trois plus belles femmes quêil soit possible de voir.

Clément ne tient point au coup dêúil enchanteur de cette délicieuse attitude : le coquin frappe à tour de bras tous les attraits qui lui sont présentés : culs, cons, tétons, tout est impitoyablement flagellé, tout est mis en sang. Le moine bande enfin, et nêen devient que plus furieux. Il ouvre une armoire où se trouvent plusieurs martinets ; il en sort un à

pointes dêacier, si tranchantes, quêon ne le touche pas sans risquer de se déchirer :

- Tiens, Justine, dit-il, en montrant cet outil ; vois comme il est délicieux de fouetter avec celaÖ tu le sentiras, tu lêéprouveras, coquine ; mais, pour lêinstant, je veux bien nêemployer que celui-ci.

Il était de cordes de boyau, nouées ; il avait douze branches, au bas de chacune était un núud plus fort que les autres, et de la grosseur dêune noisette.

- Allons, ma nièce, la cavalcadeÖ la cavalcade, dit-il à Armande.

Aussitôt, la posture se rompt. Les deux filles de garde, qui savent de quoi il sêagit, se mettent à quatre pattes au milieu de la chambre, les reins élevés le plus possible ; elles disent à Justine de les imiter ; la malheureuse le fait : le moine monte sur Armande ; et, les voyant alors tous trois, bien à sa portée, il leur lance des coups furieux sur les app

,ts quêelles présentent. Comme, par cette posture, elles offrent, dans le plus grand écart possible, cette délicate partie qui les distingue des hommes, le barbare y dirige ses coups ; les branches longues et flexibles du fouet dont il se sert, pénétrant dans lêintérieur avec plus de facilité

que les verges, y laissent des traces profondes de sa rage : tantôt il frappe sur lêune, tantôt ses coups se lancent sur lêautre. Aussi bon cavalier que fustigateur intrépide, il change plusieurs fois de monture, en observant de frapper aussi bien, aussi fortement celles qui sont sous sa main, que celle sur les reins de laquelle il est. Les malheureuses sont excédées ; les titillations de leurs douleurs sont si vives, quêil leur devient presque impossible de les supporter.

- Levez-vous, leur dit-il alors en reprenant ses verges ; oui, levez-vous, et craignez-moi.

Ses yeux étincellent, il écume. …galement menacées sur tout le corps, ces pauvres filles lêévitent ; elles courent, comme des égarées, dans toutes les parties de la chambre : il les suit ; frappant indifféremment sur toutes trois, le scélérat les met en sang ; il les rencogne à la fin dans la ruelle du lit. Là, plus aucun mesure ; les coups redoublent, et sêappliquent avec si peu dêégards et tant de furie, que leur visage même en est offensé ; un cinglon porte dans lêúil dêArmande, elle jette un cri le sang coule. Cette dernière atrocité détermine lêextase ; et, pendant que les fesses et les tétons des deux autres sont cruellement déchirés, lêinf

,me arrose de foutre la tête et les cheveux de sa malheureuse nièce, que les douleurs obligent à se rouler à terre, en poussant dêeffroyables cris.

- Couchons-nous, dit froidement le moine, en voilà beaucoup trop pour vous, nêest-ce pas, mesdemoiselles ? et certainement pas assez pour moi. On ne se lasse point de cette manie, quoiquêelle ne soit quêune imparfaite image de ce quêon voudrait réellement faire. Ah ! chères filles, vous ne savez pas jusquêo˘ nous entraîne cette dépravation, lêivresse o˘ elle nous jette, la commotion violente qui résulte dans le fluide électrique, de lêirritation produite par la douleur sur lêobjet qui sert nos passions, comme on est chatouillé de ses maux ! Le désir de les accroître, voilà lêécueil, je le sais ; mais, cet écueil est-il à craindre pour qui se moque de tout, pour qui nêa plus ni foi, ni loi, ni religion, pour qui foule aux pieds tous les principes ?

quoique lêesprit de Clément f˚t encore dans lêenthousiasme, voyant néanmoins ses sens plus calmes, Justine osa répondre à ce quêil venait de dire, et lui reprocher la dépravation de ses go˚ts. La manière dont ce libertin les justifia nous a paru digne de tenir place dans ces mémoires.

CHAPITRE X

DISSERTATION PHILOSOPHIqUE - SUITE DES AVENTURES DU COUVENT

- La chose du monde la plus ridicule, ma chère Justine, dit Clément, est de vouloir disputer sur les go˚ts de lêhomme, les contrarier, les bl,mer, ou les punir, sêils ne sont pas conformes, soit aux lois du pays quêon habite, soit aux conventions sociales. Eh quoi ! les hommes ne comprendront jamais quêil nêest aucuns go˚ts, quelque bizarres, quelque criminels même quêon puisse les supposer, qui ne soient le résultat de la sorte dêorganisation que nous avons reçue de la nature. Cela posé, je demande de quel droit un homme ose exiger dêun autre, ou de réformer ses go˚ts, ou de les modérer sur lêordre social ? de quel droit même les lois, qui ne sont faites que pour le bonheur de lêhomme, oseront-elles sévir contre celui qui ne peut se corriger ; ou qui nêy parviendrait quêaux dépens de ce bonheur que doivent lui conserver les lois ? Mais désir,t-on même de changer de go˚ts, le peut-on ? Est-il en nous de nous refaire ? Pouvons-nous devenir autres que nous ne sommes ? Lêexigeriez-vous dêun individu contrefait ? Et cette inconformité de nos go˚ts est-elle autre chose, au moral, que ne lêest au physique lêimperfection de lêhomme contrefait ? Entrons dans quelques détails ; lêesprit que je te reconnais, Justine, te met à portée de les entendre.

Deux irrégularités, je le vois, têont déjà frappée parmi nous : tu têétonnes de, la sensation piquante, éprouvée par quelques-uns de nos confrères pour des choses vulgairement reconnues fétides ou impures ; et tu te surprends de même que nos facultés voluptueuses puissent être ébranlées par des actions qui, selon toi, ne portent que lêemblème de la férocité.

Analysons lêun et lêautre de ces go˚ts ; et t,chons, sêil se peut, de te convaincre quêil nêest rien au monde de plus simple que les plaisirs qui en résultent.

Il est, prétends-tu, singulier que des choses sales et crapuleuses puissent produire dans nos sens lêirritation essentielle au complément de leur délire ; mais, avant que de sêétonner de cela il faudrait sentir, chère fille, que les objets nêont de prix à nos yeux que celui quêy met notre imagination : il est donc très possible, dêaprès cette vérité constante, que non seulement les choses les plus bizarres, mais même les plus viles et les plus affreuses, puissent nous affecter très sensiblement. Lêimagination de lêhomme est une faculté de son esprit, o˘, par lêorgane de ses sens, vont se peindre, se modifier les objets, et former ensuite ces pensées, en raison du premier

aperçu de ses objets ; mais cette imagination résultative elle-même de lêespèce dêorganisation dont est doué lêhomme, nêadopte les objets reçus que de telle ou telle manière, et ne crée ensuite les pensées que dêaprès les effets produits par le choc des objets aperçus. quêune comparaison facilite à tes yeux ce que jêexpose. Nêas-tu pas vu, Justine, des miroirs de formes différentes ; quelques-uns qui diminuent les objets, dêautres qui les grossissent, ceux-ci qui les rendent affreux, ceux-là qui leur prêtent des charmes ? Têimagines-tu maintenant que si chacune de ces glaces unissait la faculté créatrice à la faculté objective, elle ne donnerait pas du même homme qui se serait regardé dans elle, un portrait tout à fait différent ; et ce portrait ne serait-il pas en raison de la manière dont elle aurait aperçu lêobjet. Si aux deux facultés que nous venons de prêter à cette glace, elle joignait maintenant celle de la sensibilité, nêaurait-elle pas pour cet homme, vu par elle de telle ou telle manière, lêespèce de sentiment quêil lui serait possible de concevoir pour la sorte dêêtre quêelle aurait aperçu ? La glace qui lêaurait vu affreux, le haÔrait ; celle qui lêaurait vu beau, lêaimerait ; et ce serait pourtant toujours le même individu.

Telle est lêimagination de lêhomme, Justine ; le même objet sêy représente sous autant de formes quêelle a de différents modes ; et, dêaprès lêeffet reçu de cette imagination par lêobjet, quel quêil soit, elle se détermine à

lêaimer ou à le haÔr : si le choc de lêobjet aperçu la frappe dêune manière agréable, elle lêaime, elle le préfère, bien que cet objet nêait en lui aucun agrément réel ; et si cet objet, quoique dêun prix certain aux yeux dêun autre, nêa frappé lêimagination dont il sêagit, que dêune manière désagréable, elle sêen éloignera, parce quêaucun de nos sentiments ne se forme, ne se réalise quêen raison du produit des différents objets sur lêimagination. Rien dêétonnant, dêaprès cela, que ce qui plaît vivement aux uns, puisse déplaire aux autres ; et, réversiblement, que la chose la plus extraordinaire et la plus monstrueuse trouve des sectateursÖ Lêhomme contrefait trouve aussi des miroirs qui le rendent beau.

Or, si nous avouons que la jouissance des sens soit toujours dépendante de lêimagination, toujours réglée par lêimagination, il ne faudra pas sêétonner des variations nombreuses que lêimagination suggérera dans ces jouissances, de la multitude infinie des go˚ts et de passions différentes

quêenfanteront les divers écarts de cette imagination ; ces go˚ts, quoique luxurieux, ne devront pas frapper davantage que ceux dêun genre simple. Il nêy a aucune raison pour trouver une fantaisie de table moins extraordinaire quêune fantaisie de lit ; et, dans lêun et lêautre genre, il nêest pas plus étonnant dêidol‚trer une chose que le commun des hommes trouve détestable, quêil ne lêest dêen aimer une généralement reconnue pour bonne. Lêhumanité prouve de la conformité dans les organes, mais rien en faveur de la chose aimée. Les trois quarts de lêunivers peuvent trouver délicieuse lêodeur dêune rose, sans que cela puisse servir de preuve, ni pour condamner le quart qui pourrait la trouver mauvaise, ni pour démontrer que cette odeur soit véritablement agréable.

Si donc il existe des êtres dans le monde dont les go˚ts choquent tous les préjugés admis, dont les fantaisies blessent tous les principes de la société, dont les caprices outragent les lois, et morales et religieuses ; des êtres qui vous paraissent, en un mot, des scélérats et des monstres, par le seul penchant quêils éprouvent au crime, bien quêils nêaient à le commettre aucun autre intérêt que leur plaisir ; non seulement il ne faut pas sêétonner dêeux, non seulement il ne faut ni les sermonner, ni les punir, mais il faut leur être utile, il faut les contenter, anéantir tous les freins qui les gênent, et leur donner, si vous voulez être juste, tous les moyens de se satisfaire sans risque, parce quêil nêa pas plus dépendu dêeux dêavoir ce go˚t bizarre, quêil nêa dépendu de vous dêêtre spirituel ou bête, dêêtre bien fait ou dêêtre bossu. Cêest dans le sein de la mère que se fabriquent les organes, qui doivent nous rendre susceptibles de telle ou telle fantaisie ; les premiers objets présentés, les premiers discours entendus, achèvent de déterminer le ressort : les go˚ts se forment, les habitudes se prennent, et rien au monde ne peut plus les détruire. Lêéducation a beau faire, elle ne change plus rien : et celui qui doit être un scélérat le devient tout aussi s˚rement, quelque bonne que soit lêéducation qui lui a été donnée, que vole infailliblement à la vertu celui dont les organes se trouvent disposés au bien, quoique lêinstituteur lêait manqué : tous deux ont agi dêaprès leur organisation, dêaprès les impressions quêils avaient reçues de la nature ; et lêun nêest pas plus digne de punition, que lêautre ne lêest de récompense.

Ce quêil y a de bien singulier, cêest que tant quêil nêest question que de choses futiles, nous ne nous étonnons pas de la différence des go˚ts ; mais

sitôt quêil sêagit de luxure, voilà tout en rumeur. Les femmes, toujours surveillantes à leurs droits, les femmes, que leur faiblesse et leur peu de valeur engagent à ne rien perdre, frémissent à chaque instant quêon ne leur enlève quelque chose, et si malheureusement on met en usage, en sêamusant dêelles, quelques procédés qui choquent leur culte, voilà des crimes dignes de lêéchafaud ! quelle inconséquence ! quelle atrocité ! Le plaisir des sens doit-il donc rendre un homme meilleur que les autres plaisirs de la vie ! Le temple de la génération, en un mot, doit-il mieux fixer nos penchants ; plus s˚rement éveiller nos désirs, que la partie du corps, ou la plus contraire, ou la plus éloignée de lui, que lêémanation de ce corps la plus fétide ou la plus dégo˚tante ? Il ne doit pas, ce me semble, paraître plus étonnant de voir un homme porter la singularité dans les plaisirs du libertinage, quêil ne doit lêêtre de la lui voir employer dans les autres fonctions de la vie : encore une fois, dans lêun ou dans lêautre cas, sa singularité est le résultat de ses organes. Est-ce sa faute, si ce qui vous affecte est nul pour lui, et sêil nêest ému que de ce qui vous répugne ? quel est lêhomme qui ne réformerait pas à lêinstant ses go˚ts, ses affections, ses penchants, sur le plan général, et qui nêaimerait pas mieux être comme tout le monde, que de se singulariser, sêil en était le maître ? Il y a lêintolérance la plus stupide et la plus barbare à vouloir sévir contre un tel homme ; il nêest pas plus coupable envers la société, quels que soient ses égarements, que ne lêest comme je viens de le dire, celui qui serait venu au monde borgne ou boiteux ! Et il est aussi injuste de le punir ou de se moquer de celui-ci, quêil le serait dêaffliger lêautre ou de le persifler. Lêhomme doué de go˚ts singuliers est un malade ; cêest, si vous le voulez, une femme à vapeurs hystériques : nous est-il jamais venu dans lêidée de punir ou de contrarier lêun ou lêautre ? Soyons également justes pour lêhomme dont les caprices nous surprennent ; parfaitement semblable au malade ou à la vaporeuse, il est comme eux à

plaindre et non pas à bl‚mer : tel est au moral lêexcuse des gens dont il sêagit ; on la trouverait au physique avec la même facilité sans doute ; et quand lêanatomie sera perfectionnée, on démontrera facilement par elle le rapport de lêorganisation de lêhomme aux go˚ts qui lêauront affecté ?

Pédants, guichetiers, législateurs, racaille tonsurée, bourreaux, que ferez-vous, quand nous en serons là ? que deviendront vos lois, votre morale,

votre religion, vos potences, vos paradis, vos dieux et votre enfer, quand il sera démontré que tel ou tel cours de liqueurs, telle sorte de fibres, tel degré dê,creté dans le sang ou dans les esprits animaux, suffisent à faire dêun homme lêobjet de vos peines ou de vos récompenses ?

Poursuivons : les go˚ts cruels têétonnent.

quel est lêobjet de lêhomme qui jouit ? Nêest-il pas de donner à ses sens toute lêirritation dont ils sont susceptibles, afin dêarriver mieux et plus chaudement à la dernière crise ?Ö crise précieuse qui caractérise la jouissance de bonne ou de mauvaise, en raison du plus ou moins dêactivité

dont sêest trouvée cette crise ? Or, nêest-ce pas un sophisme insoutenable que dêoser dire quêil est nécessaire pour lêaméliorer quêelle soit partagée de la femme ? Nêest-il donc pas visible que la femme ne peut rien partager avec nous sans nous prendre, et que ce quêelle dérobe doit nécessairement être à nos dépens ? Et de quelle nécessité est-il donc, je le demande, quêune femme jouisse quand nous jouissons ? Y a-t-il dans ce procédé un autre sentiment que lêorgueil qui puisse être flatté ? Eh ! ne trouvons-nous pas, dêune manière bien plus piquante, la sensation de ce sentiment orgueilleux, en forçant au contraire avec dureté cette femme à sêabstenir de la jouissance, afin que nous jouissions seuls, afin quêentièrement à

nous, rien ne lêempêche de sêoccuper de nos seuls plaisirs ? La tyrannie ne flatte-t-elle pas lêorgueil dêune manière bien plus vive que la bienfaisance ? Celui qui impose nêest-il pas bien plus s˚rement le maître que celui qui partage ? Mais, comment put-il venir dans la tête dêun homme raisonnable que la délicatesse e˚t quelque prix en jouissance ? Il est absurde de vouloir soutenir quêelle y soit nécessaire ; elle nêajoute jamais rien au plaisir des sens ; je dis plus, elle y nuit : cêest une chose très différente que dêaimer ou que de jouir ; la preuve en est quêon aime tous les jours sans jouir, et quêon jouit encore plus souvent sans aimer. Tout ce quêon mêle de délicatesse dans les voluptés dont il sêagit ne peut être donné à la jouissance de la femme quêaux dépens de celle de lêhomme, et tant que celui-ci sêoccupe de faire jouir ; assurément, il ne jouit pas, ou sa jouissance nêest plus quêintellectuelle, cêest-à-dire chimérique et bien inférieure à celle des sens. Non, Justine, non, je ne cesserai de le répéter, il est parfaitement inutile quêune jouissance soit partagée pour être vive et pour rendre cette sorte de

plaisir aussi piquante quêelle est susceptible de lêêtre : il est, au contraire, très essentiel que lêhomme ne jouisse quêaux dépens de la femme ; quêil prenne dêelle (quelque sensation quêelle en éprouve) tout ce qui peut donner de lêaccroissement à la volupté dont il veut jouir, sans le plus léger égard aux effets qui peuvent en résulter pour la femme ; car ces égards le troubleront : ou il voudra que la femme partage, alors, il ne jouit plus, ou il craindra quêelle ne souffre, et le voilà dérangé. Si lêégoÔsme est la première loi de la nature, cêest, bien s˚rement, plus quêailleurs, dans les plaisirs de la lubricité que cette céleste mère désire quêil soit notre unique mobile : cêest un très petit malheur que, pour lêaccroissement de la volupté de lêhomme, il lui faille ou négliger ou troubler celle de la femme ; car, si ce trouble lui fait gagner quelque chose, ce que perd lêobjet qui le sert ne le touche en rien, il doit lui être indifférent que cet objet soit heureux ou malheureux : pourvu que lui soit délecté ; il nêy a véritablement nulle sorte de rapports entre cet objet et lui. Il serait donc fou de sêoccuper des sensations de cet objet, aux dépens des siennes : absolument imbécile, si pour modifier ces sensations étrangères il renonçait à lêamélioration des siennes : cela posé, si lêindividu dont il est question est malheureusement organisé, de manière à nêêtre ému quêen produisant, dans lêobjet qui lui sert, de douloureuses sensations, vous avouerez quêil doit sêy livrer sans remords, puisquêil est là pour jouir, abstraction faite de tout ce qui peut en résulter pour cet objet. Nous y reviendrons. Continuons de marcher par ordre.

Les jouissances isolées ont donc des charmes ; elles peuvent donc en avoir plus que toutes autres. Eh ! sêil nêen était pas ainsi, comment jouiraient tant de vieillards, tant de gens ou contrefaits ou pleins de défaut ? Ils sont bien s˚rs quêon ne les aime pas, bien certains quêil est impossible quêon partage ce quêils éprouvent ; en ont-ils moins de voluptés ?

Désirent-ils seulement lêillusion ? Entièrement égoÔstes dans leurs plaisirs, vous ne les voyez occupés que dêen prendre, tout sacrifier pour en recevoir, et ne soupçonner jamais, dans lêobjet qui les sert, dêautres propriétés que des propriétés passives. Il nêest donc nullement nécessaire de donner des plaisirs pour en recevoir : la situation heureuse ou malheureuse de la victime de notre débauche est donc absolument égale à la satisfaction de nos sens ; il nêest nullement question de lêétat o˘ peut être son cúur et son

esprit : cet objet, absolument passif, peut indifféremment se plaire ou souffrir à ce que vous lui faites, vous aimer ou vous détester ; toutes ces considérations sont nulles, dès quêil ne sêagit que des sens. Les femmes, jêen conviens, peuvent établir des maximes contraires ; mais les femmes, qui ne sont que les machines de la volupté. ; qui ne doivent en être que les plastrons, sont récusables toutes les fois quêil faut établir un système réel sur la nature des plaisirs que lêon peut go˚ter, en se servant de leurs corps. Y a-t-il un seul homme raisonnable qui soit envieux de faire partager sa jouissance à des putains publiques ?

Et nêy a-t-il pas des millions dêhommes qui prennent pourtant de grands plaisirs avec ces créatures ? Ce sont donc autant dêindividus persuadés de ce que jêétablis ; qui le mettent en pratique, sans sêen douter, et qui bl

,ment stupidement ceux qui légitiment leurs actions par de bons principes ; et cela, parce que lêunivers est plein de statues organisées, qui vont, qui viennent, qui agissent, qui mangent, qui digèrent, sans jamais se rendre compte de rien. Les plaisirs isolés, démontrés aussi délicieux que les autres, et beaucoup plus assurément, il devient donc tout simple alors que cette jouissance, go˚tée indépendamment de lêobjet qui nous sert, soit non seulement très éloignée de ce qui peut lui être agréable, mais se trouve même contraire à ses plaisirs. Je vais plus loin : elle peut devenir une douleur imposée, une vexation, un supplice, sans quêil y ait rien dêextraordinaire, sans quêil en résulte autre chose quêun accroissement de plaisir bien plus s˚r pour le despote qui tourmente ou qui vexe. Essayons de le démontrer.

Lêémotion de la volupté, nêest autre, sur notre ,me, quêune espèce de vibration produite au moyen des secousses que lêimagination, enflammée par le souvenir dêun objet lubrique, fait éprouver à nos sens, ou au moyen de la présence de cet objet, ou mieux encore par lêirritation que ressent cet objet dans le genre qui nous émeut le plus fortement ; ainsi notre volupté, ce chatouillement inexprimable qui nous transporte au plus haut point de bonheur physique o˘ puisse arriver lêhomme, ne nous électrisera que par deux causes ; soit en apercevant réellement ou fictivement, dans lêobjet qui nous sert, lêespèce de beauté qui nous flatte le plus, soit en voyant éprouver à cet objet la plus forte sensation possible. Or, il nêest aucune sorte de

sensation qui soit plus activeÖ plus incisive que celle de la douleur : ses impressions sont s˚res ; elles ne trompent point comme celles du plaisir, perpétuellement jouées par les femmes, et presque jamais ressenties par elles. que dêamour-propre dêailleurs, que de jeunesse, de force, de santé, ne faut-il pas pour être certain de produire dans une femme cette douteuse et peu satisfaisante impression du plaisir ? Celle de la douleur, au contraire, nêexige pas la moindre chose : plus un homme a de défauts, plus il est vieux, moins il est aimable, mieux il réussira.

¿ lêégard du but, il sera bien plus s˚rement atteint, puisque nous établissons quêon ne le touche, quêon nêirrite jamais mieux ses sens, que lorsquêon a produit, dans lêobjet qui nous sert, la plus grande impression possible, nêimporte par quelle voie. Celui qui fera donc naître dans une femme lêimpression la plus tumultueuse, celui qui lêeffraiera davantage, qui la tourmentera le plus rigoureusement, qui, en un mot, bouleversera le mieux toute son organisation, aura donc décidément réussi à se procurer la plus grande dose de volupté possible ; parce que le choc résultatif des impressions étrangères sur nous, devant être en raison de lêimpression produite, sera nécessairement plus actif, si cette impression des autres a été pénible, que si elle nêa été que douce et moelleuse. Dêaprès cela, le voluptueux égoÔste, persuadé que ses plaisirs ne seront vifs quêautant quêils seront entiers, imposera donc, quand il en sera le maître, la plus forte dose possible de douleur à lêobjet qui lui sert, bien certain que ce quêil retirera de volupté ne sera quêen raison de la plus vive impression quêil aura produite.

- Ces systèmes sont épouvantables, mon père, dit Justine ; ils conduisent à

des go˚ts cruels, à dêexécrables fantaisies.

- Et quêimporte ! répondit le barbare ; encore une fois, sommes-nous les maîtres de nos go˚ts ? Ne devons-nous pas céder à lêempire de ceux que nous avons reçu de la nature, comme la tête orgueilleuse du chêne plie sous lêorage qui le ballote ? Si la nature était offensée de ces go˚ts, elle ne les inspirerait pas ; il est impossible que nous puissions recevoir dêelle un sentiment fait pour lêoutrager ; et, dans cette extrême certitude, nous pouvons nous livrer à nos passions, de quelque genre, de quelque violence quêelle puisse être, bien assurés que tous les inconvénients quêentraîne leur

choc, ne sont que des desseins de la nature, dont nous sommes les organes involontaires : et que nous font les suites de ces passions !

Lorsquêon veut se délecter par une action quelconque, il ne sêagit nullement des suites.

- Je ne vous parle pas des suites, interrompit vivement Justine ; il est question des résultats : assurément, si vous êtes le plus fort, et que, par dêatroces principes de cruauté, vous nêaimiez à jouir que par la douleur, dans la vue dêaugmenter ses sensations, vous arriverez insensiblement à les produire, sur lêobjet qui vous sert, au degré de violence capable de lui ravir le jour.

- Soit : cêest-à-dire que, par des go˚ts donnés par la nature, jêaurai servi les desseins de la nature, qui, nêopérant ses créations que par des destructions, ne mêinspire jamais lêidée de celle-ci, que quand elle a besoin des autres ; cêest-à-dire que, dêune portion de matière oblongue, jêen aurai formé trois ou quatre mille rondes ou carrées. Voilà toute lêhistoire du meurtre : oh ! Justine, est-il donc un crime ? Peut-on nommer ainsi ce qui sert autant la nature ? Lêhomme a-t-il le pouvoir de commettre des crimes ? Et, lorsque, préférant son bonheur à celui des autres, il renverse ou détruit tout ce quêil trouve dans son passage, a-t-il fait autre chose que servir la nature, dont les premières et plus s˚res inspirations lui dictent de se rendre heureux, nêimporte aux dépens de qui ? Le système de lêamour du prochain est une chimère que nous devons au christianisme, et non pas à la nature. Le sectateur du Nazaréen, tourmenté, malheureux et, par conséquent, dans un état de faiblesse qui devait faire crier à la toléranceÖ à lêhumanité, dut nécessairement établir ce rapport fabuleux dêun être à un autre ; il préservait sa vie en le faisant réussir.

Mais le philosophe nêadmet pas ces rapports gigantesques ; ne voyant, ne considérant que lui seul dans lêunivers, cêest à lui seul quêil rapporte tout ; sêil ménage ou caresse un instant les autres, ce nêest jamais que relativement au profit quêil croit en tirer : nêa-t-il plus besoin dêeux, prédomine-t-il par sa force, il abjure alors à jamais tous ces beaux systèmes dêhumanité, de bienfaisance, auxquels il ne se soumettait que par politique ; il ne craint plus de ramener à lui tout ce qui lêentoure ; et, quelque chose

que puisse co˚ter ses jouissances aux autres ; il les assouvit sans examen comme sans remords.

- Mais lêhomme dont vous parlez est un monstre !

- Lêhomme que je peins est dans la nature.

- Cêest une bête féroce.

- Eh bien ! le tigre, le léopard, dont cet homme est, si tu veux, lêimage, nêest-il pas comme lui créé par la nature et créé pour remplir les intentions de la nature ? Le loup qui dévore lêagneau accomplit les vues de cette mère commune, comme le malfaiteur qui détruit lêobjet de sa vengeance ou de sa lubricité.

- Oh ! vous aurez beau dire, mon père, je nêadmettrai jamais cette lubricité destructive.

- Parce que tu crains dêen devenir lêobjet : voilà lêégoÔsme. Changeons de rôle, et tu le concevras. Interroge lêagneau, il nêentendra pas non plus que le loup puisse le dévorer ; demande au loup à quoi sert lêagneau : A me nourrir, répondra-t-il. Des loups qui mangent des agneaux, des agneaux dévorés par des loups ; le fort qui sacrifie le faible, le faible la victime du fort : voilà la nature, voilà ses vues, voilà ses plans ; une action et une réaction perpétuelle, une foule de vices et de vertus, un parfait équilibre, en un mot, résultant de lêégalité du bien et du mal sur la terre, équilibre essentiel au maintien des astres, à la végétation, et sans lequel tout serait à lêinstant détruit. ‘ Justine, elle serait bien étonnée cette nature, si elle pouvait un instant raisonner avec nous, et que nous lui disions que ces crimes qui la servent, que ces forfaits quêelle exige et quêelle nous inspire, sont punis par des lois ; quêon nous assure être lêimage des siennes. Imbécile, répondrait-elle à celui qui lui parlerait ainsi, engendre, calomnie, détruis ; fous en cul, en con ; vole, pille, viole, incendie, martyrise ; assassine ton père, ta mère, tes enfants ; commets sans peur tous les crimes que bon te semblera : ces prétendues infamies me plaisent, elles sont nécessaires à mes vues sur toi, et je les veux, puisque je te les inspire. Tu ne pourrais pas les commettre, si elles mêoutrageaient. Il têappartient bien de régler ce qui mêirrite ou ce qui me délecte ! Apprends que tu nêas rien dans

toi qui ne mêappartienne, rien que je nêy aie placé, pour des raisons quêil ne te convient pas dêapprofondir ; que la plus abominable de tes actions nêest, comme la plus vertueuse dêun autre, quêune des façons de me servir ; que jêestime autant celui qui détruit que celui qui procrée, et que tous les deux me servent, quoique par des procédés différents. Ne te contiens donc point ; nargue tes lois, tes conventions sociales et tes dieux ; nêécoute que moi seul ; et crois que, sêil existe un crime à mes regards, cêest lêopposition que tu mets à ce que je têinspire, par ta résistance ou par tes sophismes.

- Oh ! juste ciel ! sêécria Justine, vous me faites frémir : sêil nêy avait pas des crimes contre la nature, dêo˘ nous viendrait donc cette résistance invincible que nous éprouvons pour certains délits ?

- Cette répugnance nêest pas dictée par la nature, répondit vivement notre philosophe ; elle nêa sa source que dans le défaut dêhabitude. Nêen est-il pas de même pour certains mets ! quoique excellents nêy répugnons-nous pas seulement par défaut dêhabitude ? Oserait-on dire, dêaprès cela, que ces mets ne sont pas bons ? T,chons de nous vaincre, et nous conviendrons bientôt de leur saveur. Nous répugnons, aux médicaments, quoi quêils nous soient pourtant salutaires. Accoutumons-nous de même à ce quêon appelle improprement le crime ; nous nêy trouverions bientôt que des charmes. Cette répugnance momentanée est bien plutôt une adresse, une coquetterie de la nature, quêun avertissement que la chose lêoutrage ; elle nous prépare ainsi les plaisirs du triomphe, elle en augmente ceux de lêaction même. Il y a mieux, Justine, il y a mieux ; cêest que plus lêaction nous semble épouvantable, plus elle contrarie nos usages et nos múurs, plus elle brise de freins, plus elle blesse ce que nous croyons être des lois de la nature, et plus au contraire elle est utile à cette nature. Ce nêest jamais que par des crimes quêelle rentre dans les droits que la vertu lui ravit sans cesse. Si le crime est léger, en différant moins de la vertu, il établira plus lentement lêéquilibre indispensable à la nature ; mais, plus il est capital, plus il semble effrayant, plus il a dêétendue, mieux il égalise les poids, plus il balance lêempire de la vertu qui détruirait tout sans cela. quêil cesse donc de sêeffrayer celui qui médite un forfait, ou celui qui vient de le commettre ; plus son crime aura dêétendue, mieux il aura servi la nature. ‘ Justine ! Archimède travaillait à une machine qui pourrait enlever le monde ; quêun mécanicien en trouve une qui le pulvérise, celui-là seul aura bien mérité de la nature, puisque la

main de la nature br˚le de recommencer un ouvrageÖ manqué par elle dès le premier jet.

- Oh ! mon père, avec de tels principesÖ

- On est un scélérat, nêest-il pas vrai, ma chère ? Mais le scélérat est toujours lêhomme de la nature, et le vertueux ne lêest que par circonstance.

- Hélas ! monsieur, poursuivit en pleurant notre infortunée, je nêai pas assez dêesprit pour combattre vos sophismes ; mais lêeffet quêils produisent sur mon cúurÖ sur un cúur neuf, ouvrage aussi certainement formé

par la nature que peut lêêtre votre dépravation, cet effet, dis-je, suffit à me prouver que votre philosophie est aussi mauvaise que dangereuse.

- Dangereuse, soit, répondit Clément ; mauvaise, non : car tout ce qui est dangereux nêest point mauvais ; il y a des choses très utiles qui sort dangereuses : les serpents, les venins, la poudre à canon, tout cela est fort dangereux, et cependant dêun très grand usage : traite ma morale de même, mais ne lêavilis pas. Lêabus des meilleures choses peut devenir dangereux ; mais ici lêabus même est un bien et plus un homme sage mettra mes systèmes en pratique, plus je lui garantis le bonheur, parce que le bonheur nêest que dans ce qui agite, et quêil nêy a que le crime qui agite : la vertu, qui nêest quêun état dêinaction et de repos, ne peut jamais conduire au bonheur.

¿ ces mots, Clément sêendormit.

OceanofPDF.com

- Il va bientôt se réveiller, dirent Armande et Lucinde à Justine, et ce sera comme un furieux, la nature nêendort ses sens que pour leur prêter, après un peu de repos, une bien plus grande énergie. Encore une scène, et nous serons tranquilles jusquêà demain.

- Et pourquoi ne profiteriez-vous pas de ce temps pour dormir aussi ? dit Justine à ses compagnes.

- Tu le peux, toi, ma chère, répondit Armande tu nêes point de garde : place-toi, nue, près de lui, les fesses le plus près possible de son visage, et dors, il ne te dira mot : mais notre devoir nous oblige, ma compagne et moi, de veiller ; il serait homme à nous égorger, sêil nous surprenait endormies, personne ne lêen bl,merait ; cêest la loi du sérail, ils nêen connaissent point dêautres.

- Oh ciel ! dit Justine, comment, même au sein du sommeil, ce scélérat veut que ce qui lêenvironne soit dans un état de souffrance ?

- Oui, répondit Lucinde ; cêest la barbarie de cette idée qui lui procure le réveil furieux que tu vas lui voir : il est, sur cela, comme ces écrivains pervers, dont la corruption est si pernicieuse, si active, quêils nêont pour but, en imprimant leurs affreux systèmes, que dêétendre au-delà

de leur vie la somme de leurs crimes : ils nêen peuvent plus faire ; mais leurs maudits écrits en feront commettre ; et cette douce idée, quêils emportent au tombeau, les console de lêobligation oˇ les met la mort de renoncer au mal.

Et les deux gardiennes de Clément se remirent à battre doucement lêestrade autour du lit de leur patron. Justine sêendormit dans un fauteuil, le plus loin quêelle put de ce monstre.

Au bout de deux heures, il se réveilla effectivement dans une agitation prodigieuse. Furieux de ne point trouver Justine près de lui, il lêappelle et, la saisissant avec violence :

- Pourquoi nêes-tu point là, putain ? lui dit-il ; ne têa-t-on pas dit que cêétait là, ta place ? Ne têa-t-on pas dit quêà mon réveil, il me fallait un cul sous le nez ?

Ses yeux étincelaient, sa respiration était vive et pressée ; il prononçait des mots sans suite, qui nêétaient autres que des blasphèmes ou des paroles consacrées au libertinage. Il appelle ses gardiennes : il demande des verges et, attachant les trois femmes ventre contre ventre, il les fouette ainsi toutes trois jusquêà ce quêil en ait usé sur leurs corps une demi-douzaine de poignées : il bande ; il les détache. Il sêagit maintenant de le sucer : lêune, Armande, doit le faire décharger dans sa bouche ; Lucinde doit mordiller sa langue et pomper sa salive ; et Justine doit lui gamahucher lêanus. Vaincu par des sensations si voluptueuses, le libertin sêégare, et perd, avec les flots embrasés de sa semence, et son ardeur, et ses désirs. Mais les trois femmes se ressentent de la crise ; il a lêair de les molester toutes trois au moment de sa décharge : celle qui pompe a le téton droit toute meurtri ; celle qui lui baise la bouche a la langue presque coupée en deux ; et il sêest si vigoureusement appuyé sur le visage de Justine, qui lui suce le cul, quêil lui a presque écrasé la figure ; des flots de sang lui sortent par le nez.

Tout fut calme le reste de la nuit. En se levant, le moine se contenta de se faire flageller lui-même : les trois femmes y épuisèrent leurs forces.

Il les examina, vérifia soigneusement les vestiges de sa cruauté ; et, comme il allait dire sa messe, elles rentrèrent au sérail.

La directrice ne put sêempêcher de désirer Justine dans lêétat de souillure et dêirritation oˇ elle la supposait : elle lui fit dire de passer chez elle ; Justine ne peut sêen défendre. On allait servir le déjeuner ; une fille de la classe des duègnes, ,gée de quarante ans, était avec la maîtresse du logis : cêétait la célèbre Honorine. On se rappelle que cette femme énergique, aussi belle que vicieuse, avait commis un meurtre dans la maison, sans quêil en f˚t rien résulté de f,cheux pour elle, les moines étant dans lêusage de ne jamais punir les crimes dont ils faisaient eux-mêmes leurs plus chères délices. Très amoureuse de notre héroÔne, elle désirait en jouir pour le moins avec autant dêardeur que la directrice, et toutes deux ne sêétaient réunies quêà dessein de se satisfaire. La plus aveugle soumission fut donc prescrite à cette infortunée. Les deux tribades sêen emparent ; et, en renchérissant lêune sur

lêautre par leurs propos et par leurs actions, elles mettent cette pauvre fille à même de se convaincre que des femmes, à pareille époque, perdant bientôt toute la retenue de leur sexe, ne peuvent, à lêexemple de leurs tyrans, devenir quêobscènes ou cruelles. Le croirait-on ? Honorine avait tous les go˚ts dêun homme, elle se faisait fouetter, enculer ; elle aimait la merde et les pets ; et la douce Justine fut obligée de se prêter à tous ces caprices avec la même résignation que si elle e˚t été dans la cellule dêun moine, ou à lêun de leurs soupers. On nêa pas dêidée de la quantité des luxures qui se célébrèrent dans ces secrètes orgies, dont Justine sortit plus fatiguée que si elle e˚t tenu tête à dix libertins. Un peu plus contente dêelle, la directrice la renvoya, moins en colère ; et Justine sêaperçut bientôt quêil valait mieux se rendre digne de lêestime de cette sultane favorite, que de mériter son indignation.

Deux nuits après, elle coucha chez Jérôme. Elle y était seule, avec les deux filles de garde, Olympe et Eléonore ; la première de neuf ans, lêautre de treize. quatre gitons de douze à quinze ans, et trois fouteurs de vingt à vingt-cinq complétaient les sujets destinés à cette inf,me scène :

- Tu vois cette enfant, dit le vieux scélérat en montrant Olympe à

Justine ; eh bien, mon cúur, tu ne saurais jamais croire par combien de liens elle mêest attachée. Jêai fait un enfant à ma cousine germaine ; jêai foutu cet enfant, qui était ma nièce, et de cette nièce jêai eu celle-ci, qui se trouve donc ma petite-nièce, ma fille et ma petite-fille, puisquêelle est fille de ma fille. Allons, Olympe, venez baiser le cul de votre papa ; et le vilain expose le derrière le plus flétri, les fesses les plus martyrisées qui pussent jamais se trouver dans la culotte dêun libertin. La pauvre enfant obéit ; lêinf,me lui pète au nez, et la scène commence.

Jérôme sêétendait sur un banc très étroit ; à cheval sur lui sêétablissaient, les fesses tournées vers son visage, alternativement, un petit garçon et une petite fille : un des grands garçons devait fouetter le jeune sujet par-dessus le visage de Jérôme, en sorte que ses yeux fussent absolument fixés sur le cul flagellé, et que les coups dirigés sur ce cul lui passassent par-dessus le visage, sans lêeffleurer : Justine devait le sucer pendant ce temps-là et il branlait un vit de chaque main sur les tétons de Justine. Cêétait jusquêau sang que devait sêadministrer la fustigation, il fallait que les gouttes

arrosassent sa bouche : et cêétait de le lécher ainsi que sêenflammait sa lubricité. En moins dêune heure son gosier fut inondé ; il se jette sur Justine, et lêétrille alors de sa main avec tant de force et de rapidité, quêelle en fut marquée plus de huit jours. …chauffé de ces préliminaires, il saisit sa petite fille, et lêencule pendant quêon le fout, et quêil étrille un cul de chaque main.

Mais les passions usées de ce vieux faune ne se déterminaient pas pour si peu ; il leur fallait indispensablement une secousse dont la plus atroce méchanceté f˚t la base. Lêhistoire de la vie de ce monstre, que nous entendrons bientôt de sa bouche achèvera de nous convaincre que le physique, absolument soumis au moral, chez lui, ne sêembrasait jamais quêaux plus chatouilleuses irritations de la tête.

- …léonore, dit-il à la jolie petite fille de treize ans, compagne de la sienne, il a été trouvé hier au matin, par le régent de fonction, la preuve la plus certaine dêun complot formé par vous et deux autres de vos compagnes, dont lêobjet était de mettre le feu aux salles du sérail : ne mêattachant point à vous démontrer lêabsurdité de ce projet, mon enfant, à

vous représenter que, tout étant vo˚té dans cette maison, il vous deviendrait impossible de réussir ; je me contenterai de vous annoncer que ces preuves étant constantes, et maintenant déposées chez le supérieur. la société sêen est rapportée à moi du soin de punir un tel délit, et que jêai décidé que la mort la plus cruelle pouvait seule en purger les traces. On mêa chargé de prescrire le supplice ; cêest cette nuit même quêil faut quêil sêexécute. Et le libertin maniait, baisotait sa petite-fille, tout en jetant ainsi dans son ,me la plus effroyable terreur : Justine le branlait ; et il bandait fort dur.

- Oh ! mon père, dit enfin …léonore, en se précipitant aux pieds du moine, je vous proteste quêon vous en impose.

- Je ne vous demande pas si cela est vrai ; jêen suis au point de ne pouvoir douter ; il ne sêagit nullement de vous défendre ici sur des faits avérés ; il ne faut que donner le nom de vos complices, ou je vais vous faire subir la question extraordinaire ; et je me flatte que nous obtiendrons de vous ; alors, dans les supplices, ce que vous refusez de bonne gr,ce.

Et comme …léonore persista dans la négative, Jérôme lui annonça quêil allait procéder à lêinterrogatoire suppliciaire. On passe, à cet effet, dans un cabinet oˇ tout ce qui peut servir à la plus affreuse torture est préparé avec le plus grand soin. Toute la compagnie suit le moine : Justine lêy conduit, en le menant par le vit. Il bande, il sacre, il blasphème ; ses yeux ressemblant à deux fournaises ; sa bouche écume : il est effrayant. … léonore est étendue par lui sur un chevalet, dont les ressorts lui tendant les bras et les jambes, au point de les lui disloquer : elle ne nomme personne. Le supplice change. Tout son corps est frotté de lard : on lêexpose ainsi devant un feu terrible. Pendant quêelle y grésille, Jérôme, sodomisé par les trois fouteurs, ne cesse de tenir Justine enculée : même silence ; et la malheureuse victime est retirée à moitié rôtie.

- Allons, dit Jérôme, quêaidaient avec délices les trois fouteurs dans ses sanguinaires opérations, il faut essayer autre chose.

La victime est placée, suspendue par des cordes, entre deux plaques dêacier, garnies de pointes, qui se resserrent lêune sur lêautre, ou sêécartent à volonté. Ce nêest dêabord quêavec la plus extrême modération que lêon use de ce terrible moyen : mais quand Jérôme voit quêil nêarrache rien à lêaccusée, les plaques se rapprochent avec une telle violence, que la pauvre fille, transpercée à la fois dans mille endroits de son corps, jette des cris qui sêentendraient dêune lieue.

- Je vais donc la condamner sur-le-champ, dit le moine barbare, puisquêelle ne veut rien avouer.

¿ ces mots, il quitte Justine, sêengloutit dans le cul de sa petite fille.

On le fout, on le patine, on lêentoure de culs : celui de notre héroÔque est sur sa bouche, il le dévore ; et, plaçant la victime devant lui, il veut quêelle soit sodomisée sous ses yeux, et mise assez près de lui pour que de ses deux mains il puisse lui pincer, lui molester les tétons à

lêaise. Deux jeunes gens, le poignard levé, menacent le cúur dê…léonore,

- Vous frapperez quand je le dirai, sêécrie le moine en fureur ; faites-la languir longtemps sous le glaive : cêest ainsi que jêaime à tenir les femmes

; je voudrais les voir toutes sous le même poignard, et que le ressort en f˚t dans mes mains.

Cet horrible propos détermine lêextase ; le foutre part ; et le monstre, étourdi de toutes les voluptés dont on lêenvironne, ne se souvient plus de donner lêordre. Sa malheureuse victime se trouve sauvée par lêart de ses compagnons dêinfortune ; et Jérôme, au sein du sommeil, dans les bras de Justine, ne pense plus quêà réparer des forces que lêhabitude de les perdre diminueront bientôt au point de ne les plus retrouver. Il se réveilla pourtant au bout de trois heures ; et, se rappelant son heureux oubli, il accuse Justine dêen être la cause ; il va, dit-il, lui faire subir le supplice quêil préparait à … léonore. Il lêencule en disant cela, un fouteur le pénètre ; il baise le cul dêun des gitons ; il ordonne aux filles de garde de se fouetter mutuellement sous ses yeux. Voyant quêelles nêy vont pas avec assez dêénergie, il leur lance un de ses fouteurs, qui les met en sang ; et le vilain décharge encore une fois, en disant quêil va tout tuer.

Peu après, Justine coucha chez Ambroise. On se rappelle le caractère de ce moine féroce, et son effrayante tournure, ses go˚ts, crapuleux et sodomites. On nêimagine pas à quel point notre aventurière en fut la victime : le seul plaisir de ce scélérat fut de la faire fouetter et sodomiser toute une nuit sous ses yeux ; et, quand elle avait le foutre dans le cul, elle était obligée de venir le lui rendre dans la bouche. Il enculait un garçon, et on le fouettait pendant ce temps-là. quand il fut près du dénouement, il sêempara des fesses de Justine, puis, armé dêune aiguille dêor, il les lui larda comme une pomme quêon veut cuire, jusquêà

ce quêelles fussent couvertes de sang.

- Oh quelle école ! dit Justine, en rentrant ; o˘ mon triste sort mêa-t-il donc conduite ? Et comme je voudrais me voir dehors de ce cloaque impur, quel que soit le destin qui mêattende.

- Il serait possible que tu fusses bientôt satisfaite, répondit Omphale, à

qui Justine adressait ses plaintes : nous touchons à lêépoque de la fête ; rarement cette circonstance a lieu, sans quêil nêen co˚te des victimes, vu quêil se fait alors de grands remplacements : ou ils séduisent quelques

jeunes filles par le moyen de la confession, ou ils en escamotent, sêils le peuvent, ou enfin les recruteuses arrivent ; cêest lêépoque o˘ elles affluent avec abondance. Tout autant de nouveaux sujets qui supposent toujours des réformes.

Elle arriva cette fameuse fête. Pourra-t-on jamais croire à quelle impiété

monstrueuse se portèrent les moines à cet événement ! Ils imaginèrent quêun miracle visible doublerait lêéclat de leur réputation : en conséquence, ils revêtirent une jeune fille de douze ans, nommée Florette, de tous les ornements de la vierge ; par dêinvisibles cordons, ils la lièrent au mur de la niche, et lui ordonnèrent de lever tout dêun coup les bras avec componction vers le ciel, quand on élevait lêhostie. Comme cette petite créature était menacée des plus cruels ch,timents, si elle disait un seul mot, ou venait à manquer son rôle, elle sêen acquitta à merveille, et la fraude eut tout le succès quêon pouvait en attendre. Le peuple cria au miracle, laissa de riches offrandes à la vierge, et sêen retourna plus convaincu que jamais de lêefficacité des gr,ces de cette putain céleste.

Nos libertins voulurent, pour doubler leurs impiétés, que Florette par˚t aux orgies du soir dans les mêmes vêtements qui lui avaient attiré tant dêhommages, et chacun dêeux enflamma ses lubriques désirs à la soumettre sous ce costume aux plus exécrables caprices. Irrités de ce premier crime, les sacrilèges ne sêen tiennent pas là : ils font déshabiller cette petite fille, la couchent à plat-ventre sur une grande table, allument des cierges, placent un crucifix sur les reins de lêenfant, et consomment sur ses fesses le plus absurde des mystères du christianisme. La pieuse Justine sêévanouit à ce spectacle ; il lui fut impossible de le soutenir : Jérôme dit que pour lêaccoutumer à ces saintes orgies, il fallait aussi lui dire une messe sur le derrière. Lêavis passe à lêunanimité. Justine remplace Florette. Cêest Jérôme qui officie ; deux bardaches nus lui servent dêacolytes, dix ou douze culs lêenvironnent, la farce inf,me sêaccomplit ; et, dès que lêhostie est devenue Dieu, Ambroise la saisit des mains de son confrère, la place au fondement de Justine, et voilà nos moines tour à tour pilant, enfonçant de leurs vits écumeux lêabominable Dieu du christianisme, quêils blasphèment, quêils injurient, et quêils couvrent de foutre au fond du plus joli des culs, en mourant de plaisir.

On retira Justine sans mouvement ; lêobligation de servir de tels désordres, lêavait privée de sa raison, il fallut la porter dans cellule, oˇ elle pleura longtemps le crime, à ses yeux exécrable, oˇ on lêavait employée sans son consentement. quel gré ne sut-elle pas à la nature de lêavoir privée du pouvoir dêassister plus longtemps à cette affreuse cérémonie, lorsquêelle apprit, le lendemain, que les têtes sêétant échauffées on avait rhabillé Florette en vierge, on lêavait conduite au couvent, et quêaprès lêavoir replacée dans sa niche, les six moines, nus et moitié ivres, sêétaient divertis, avec plusieurs filles, à supplicier, sur lêautel même, cette malheureuse créature, qui, leur donnant lêidée de la mère dêun Dieu quêils détestaient, fut traitée si cruellement, quêil ne restait plus, vers le matin, le plus léger vestige de ses membres.

Cependant, la fête avait effectivement amené bien des recrues. Trois jeunes filles nouvelles, et jolies comme des anges, vinrent remplacer celles qui manquaient ; et lêon pensait à de nouvelles réformes, lorsque Sévérino entra un jour dans la salle, en qualité de régent de fonction. Il paraissait très enflammé, une sorte dêégarement se peignait dans ses yeux.

On se met en haie ; il examine, place une douzaine de femmes dans son attitude chérie, et sêarrête particulièrement à Omphale, troussée jusque au-dessus des reins, et penchée sur un canapé. Il lêexamine longtemps dans cette posture, en se faisant branler par la directrice ; il baise le cul que lui présente cette charmante créature, fait voir quêil est en état de foutre, et ne fout pas. La faisant ensuite relever, il lance sur elle des regards oˇ se peignent à la fois la luxure et la méchanceté, puis, lui appliquant à tour de reins un vigoureux coup de pied dans le derrière, il lêenvoie tomber à vingt pas de lui.

- La société te réforme, putain, lui dit-il ; elle est lasse de toi ; sois prête à lêentrée de la nuit, et je viendrai moi-même te conduire au tombeau.

Omphale sêévanouit ; cette syncope allume sa fureur ; il ne peut passer auprès dêelle sans se sentir vivement excité :

- quêon me la présente ! sêécrie-t-il.

La victime, aussitôt replacée, offre au perfide Sévérino le plus beau des culs ; il sêy introduit en blasphémant ; douze fessiers lêentourent aussitôt ; cêest à qui préviendra, à qui flattera le mieux ses désirs ; on imagine pas ce quêon obtient de la crainte. Au milieu de sa course, le cruel moine se rappelle que Justine est lêamie intime de celle quêil tourmente ; il exige quêelle vienne se placer sur les épaules dêOmphale, en lui présentant lêanus à lécher.

- Eh bien ! se plaisait-il de dire à notre malheureuse orpheline, elle te devance ; elle va chez Pluton préparer ton logement ; tranquillise-toi, Justine, sèche tes larmes, tu la suivras de près, la privation sera courte : elle doit mourir écartelée ; eh bien, tu mourras de même, je te le promets ; vois quelle est ma délicatesseÖ jusquêo˘ vont mes bontés pour toi ! Et le coquin limait toujours ; mais il ne veut rien perdre, on le voit ; et, après quelques claques sur les fesses de Justine et dêOmphale, dont les empreintes se caractérisèrent en trait dêun rouge foncé, il se retire en menaçant, en injuriant toutes les femmes, et en les assurant toutes que leur tour nêest pas éloigné et que la société délibère aujourdêhui de les faire toutes à lêavenir périr au moins par demi-douzaine. Il entre de là chez Victorine, o˘ deux petites filles de dix à

douze ans lêattendent pour lui dérober, à force dêart et de prévenances, un sperme dont les bouillonnements intérieurs deviennent si nuisibles aux individus malheureux qui peuplent cet asile.

Dès quêil est dehors, Omphale ouvre les yeux ; elle se jette en pleurs dans les bras de Justine :

- Oh ! chère amie, lui crie-t-elle en larmes, il faut donc nous quitter pour jamais.

Et la scène de douleur que produisit cette cruelle séparation, fut dêune telle énergie, que nous en supprimerons les détails au lecteur, pour ménager sa sensibilité. Lêheure sonne, Sévérino paraît ; les deux amies sêembrassent encore, elles sêarrachent ; et Justine se précipite sur son lit au désespoir.

quelques jours après, Justine coucha chez Sylvestre. On se rappelle que ce moine voulait quêune femme lai chi,t dans la main pendant quêil lêenconnait. Justine oublia la recommandation qui lui avait été faite à cet

égard ; et quand, au fort de son plaisir, le paillard demanda de la merde, il devint impossible de le satisfaire. Sylvestre, furieux, déconne ; il fait saisir Justine par ses deux filles de garde, dont lêune était cette Honorine, que nous venons de voir aux prises avec elle, et qui nêétait point du tout f,chée de trouver une occasion de tourmenter une créature dont elle sêétait rassasiée. Justine est condamnée à la peine de quatre cents coups de fouet, portée par le septième article du règlement ; et, quand il lui a mis les fesses en sang, le moine la renconne. Honorine va chier, puisque Justine ne le peut. Lêautre fille de garde, jeune poulette de quinze ans, est enfilée peu après : elle chie. Accoutumée à ce saint devoir, elle nêa garde dêy manquer. Sylvestre les fout ; les soufflette toutes trois ; mais ce nêest que dans le con de Justine quêil veut décharger : il est aisé de voir quêelle seule lêoccupe avec le plus dêempire. La dernière fois quêil en jouit, cêest en levrette ; il examine, en lêenconnant ainsi, la marque dont elle est flétrie.

- que jêaime ce signe ! sêécrie-t-il : mais je lêaimerais mieux lêouvrage de la justice que celui du libertinage ; imprimé par la main du bourreau, je banderais bien mieux en le baisant.

- Insigne fripon, lui dit Honorine qui connaissait mieux que personne le ton et les propos qui pouvaient plaire à ce libertin, comment se peut-il que lêinfamie puisse délecter ?

- Cêest que rien nêest délicieux comme lêinfamie, dit Sylvestre en se retirant, et sêasseyant pour pérorer entre la fille de quinze ans et Justine. Si la luxure est par elle-même une chose vilaine, conviendras-tu, Honorine, que tout ce quêon pourra y ajouter dêinf,me, nêy sera adopté

quêen lui prêtant du sel, non seulement alors il faudra que tous les épisodes deviennent autant et plus inf,mes que le principal, mais il faudra aussi que lêacte inf,me soit exercé sur une personne inf,me, souillée, perdue dêhonneurÖ de réputation : et voilà ce qui fait que les libertins préfèrent les gueuses aux honnêtes femmes ; ils trouvent avec elle un piquant que la pudeur et la vertu leur refusent.

- Jêaurais cru quêil était délicieux dêoutrager lêun et lêautre.

- Oui, quand on le peut parce quêalors la teinte dêinfamie quêon imprime devient votre ouvrage, et quêil est délicieux dêavoir contribué à

lêavilissement dêun individu quelconque, mais, comme la vertu et la pudeur se refusent aux outrages projetés contre elles, et quêà moins dêêtre le plus fort, il devient difficile de les atteindre, lêhomme dissolu se rejette avec délices sur ce qui lui ressemble ; il aime à mesurer la corruption des autres à la sienne, à lêy mêler, à lêy alimenter, à doubler ses moyens de dégradation de la masse de ceux des autres, et à se gangrener, à se putréfier, pour ainsi dire, avec eux. Le plus grand chagrin quêil p˚t mêarriver, serait de voir justifier mes écarts. Si je perdais la certitude de faire mal quand je me livre à mes excès, jêémousserais la houppe nerveuse de mes sensations libertines, je serais la moitié moins heureux ; que serait une jouissance que le vice nêaccompagnerait pas ?

- Ah ! dit Justine, ne comptez-vous donc pour rien celles de la nature, et sont-elles souillées celles-là ?

- Mais toutes les jouissances sont dans la nature, reprit Sylvestre, la plus simple comme la plus criminelle : sa voix nous indique de boire quand nous avons soif, comme de foutre lorsque nous bandons ; de soulager un malheureux, si notre organisation flexible et délicate nous y porte ; comme de lêoutrager, si plus dêénergie dans le caractère nous conseille dêabuser de lui. Tout est à la nature, rien à nous : elle nous suggère à la fois le penchant au crime et lêamour des vertus ; mais, comme elle nous donne en même temps des récits médiocres et dêautres dêune saveur exquise, elle nous agite de même plus voluptueusement pour le crime que pour la vertu, parce quêelle a toujours un beaucoup plus grand besoin de crime que de vertu ; et que lêhomme unique agent de ses caprices lui obéit perpétuellement sans quêil sêen doute.

- Dêaprès cela, dit Honorine, tous les moyens sont donc bons pour améliorer une jouissance en sens pervers ou criminel ?

- Tous, assurément, tous ; il nêen est pas un seul qui doive être négligé ; et cêest à lêhomme vraiment voluptueux, à rechercher avec soin tous les moyens de perversité possible dont il puisse accroître sa jouissance ; il ne

doit sêen refuser aucun ; il est coupable envers la nature sêil sêimpose sur cela le moindre frein.

- Si tous les hommes pensaient comme cela, dit Justine, la société

deviendrait un bois o˘ chacun nêaurait pour but que dêégorger celui qui le gênerait.

- Et qui doute, reprit le moine, que le meurtre ne soit une des lois la plus précieuse de la nature ? quel est son but quand elle crée ? Nêest-ce pas de voir bientôt détruire son ouvrage ? Si la destruction est une de ses lois, celui qui détruit lui obéit donc ! Et tu vois quelle masse de crimes sêélève de cet argument.

- Voilà, dit Honorine, qui justifie toutes vos méchancetés envers nous.

- Assurément, ma chère, répondit Sylvestre, parce que je regarde la méchanceté comme le ressort le plus certain de tous les crimes. Cêest par méchanceté quêon en invente, par elle quêon en exécute : lêhomme patient et bon est une négation de la nature ; il nêy a dêactif que le méchant ; et il nêy a de délicieux dans le monde que les fruits de la méchanceté : la vertu laisse lê,me en repos ; le crime seul lêagace, lêirrite, la sort de son assiette, et le fait jouir.

- Ainsi la trahison et la calomnie, les deux plus violents, les deux plus dangereux résultats de la méchanceté, deviendront des délices pour vous ?

- Je regarderai toujours comme tel tout ce qui acheminera la ruine, le déshonneur, lêavilissement ou la perte totale du prochain, puisque ces outrages sont les seuls qui me délectent véritablement, et que le mal que je fais ou que je vois arriver aux autres, est pour moi le chemin le plus s˚r dêarriver au bien.

- Ainsi donc, de sang-froid, vous trahiriez lêami le plus fidèle, vous calomnieriez le parent le plus cher ?

- Avec plus de plaisir que des individus qui ne me seraient liés par aucune chaîne, parce que le mal alors serait plus grand, et que plus il est capital,

plus la sensation qui en résulte pour nous devient délicate et fine. Mais il y a de lêart, des principes, une sorte de théorie nécessaire dans la science de la trahison, ainsi que dans celle de la calomnie, dont il est nécessaire de ne point sêécarter, si lêon veut recueillir en paix leurs fruits délicieux : trahir ou calomnier un homme, par exemple, pour en servir un autre, ne doit rien apporter de plus à la félicité du méchant ; et, sêil fait un heureux en immolant une victime, il se trouve le soir absolument dans le même état que sêil nêeut point agi du tout, et nêa, dêaprès cela, nullement servi sa méchanceté. Il faut donc que ses coups, dirigés avec une arme tranchante des deux côtés, portent également sur plusieurs individus sans jamais en favoriser aucun : et voilà les écueils de ces deux sciences, en voilà les difficultés et les principes dont, en les pratiquant lêune et lêautre, je ne me suis écarté de la vie.

- Mais, dit Justine, comment avec de telles maximes ne vous dévorez-vous pas entre vous ?

- Parce que la solidité de notre association devient utile à sa conservation, et que, pour son maintien, nous préférons quelques sacrifices dont tous les moyens que nous avons ici de faire le mal savent nous dédommager amplement. Ne têimagine pas que nous nous chérissions beaucoup pour cela ; nous nous voyons tous les jours de trop près pour nous aimer : mais nous sommes obligés dêêtre ensemble ; et nous nous y maintenons par politique, à peu près comme les voleurs dont la s˚reté de lêassociation nêa dêautres bases que le vice et la nécessité de lêexercer.

- Eh bien ! mon père, dit Justine, jêoserais répondre quêau milieu de cette insigne dépravation, il vous serait impossible de ne pas encore respecter la vertu.

- Je te proteste, mon enfant, dit le moine, que je la tins toute ma vie dans le mépris le plus profond ; que de mes jours je nêen exerçai le plus petit acte ; et que mes plus souveraines jouissances ne consistèrent jamais que dans la multiplicité des outrages que je lui portais. Mais je bande, il faut que je finisse de foutre ; rapporte à mes yeux ce dos qui mêéchauffait si puissamment tout à lêheure.

Et le paillard, renconnant Justine en levrette, se remit à baiser la marque qui semblait lui faire autant de plaisir. De temps en temps, il sentait et respirait les aisselles ; ce qui paraissait être un des plus délicieux épisodes de ces sales lubricités : quelquefois Honorine et sa compagne lui exposaient leurs cons bien ouvert et le paillard, toujours enconnant Justine, y fourrait son nez et sa langue, jusquêà ce quêil e˚t obtenu, de lêun ou de lêautre, un peu de sperme ou de pissat ; mais rien nêavançait.

- Ce nêest pas tout cela quêil me faut, dit Sylvestre ; je comptais sur un vagin plein dêordinaires, et je nêen ai pas. Honorine, vole mêen chercher un sur-le-champ au sérail.

Et, pendant que lêordre sêexécute, le moine, déconnant Justine, se met à la gamahucher.

- Pisse-moi donc dans la bouche petite putain, sêécrie-t-il ; ne vois-tu donc pas bien que cêest ce que je te demande depuis une heure ?

Justine obéit. On branlait fortement le moine ; et peut-être allait-il décharger, lorsque Honorine rentra avec une femme de trente ans, dont la chemise ensanglantée annonçait à Sylvestre quêelle était dans lêétat désiré. Hipolyte, cêétait le nom de la sultane, est bientôt inventoriée ; ce ne sont pas des règles, cêest une perte.

- Oh ! foutre, dit le moine en feu, voilà bien ce quêil me faut ; je vais te foutre, putain, mais tu chierasÖ de la merde et des règles ! Oh !

doubledieu, quelle affreuse décharge je vais faire !

Sylvestre enconne ; bientôt son vit ressemble au bras dêun boucher.

Satisfait, dêune part, il lêest bientôt de lêautre ; on lui remplit les mains de merde, il sêen barbouille le visage ; et, déconnant Hipolyte, il oblige Justine à sucer son vit plein de sang ; il faut obéir : de la bouche de cette belle enfant il se replongea bientôt dans sa matrice. Exposant alors sous ses yeux le con enluminé dêHipolyte, il le suce avec ardeur en foutant ; pendant quêHonorine place ses fesses à côté du vagin qui le délecte, et que son autre fille de garde le fouette à tour de bras. La crise le saisit ; il hurle comme un

diable en la go˚tant ; et le vilain, ivre de luxure et dêinfamie, sêendort enfin avec tranquillité.

Le lendemain, Justine se trouva du souper ; il sêagissait dêune réception.

Les seules classes des pucelles, des vestales et des sodomistes, avaient fourni le douze superbes créatures qui avaient obtenu cet honneur. Dès en entrant, Justine aperçut la récipiendaire.

- Voilà celle que la société vous donne pour camarade, mesdemoiselles, dit Sévérino en arrachant du buste de cette fille les voiles dont elle était couverte, et présentant à lêassemblée une jeune personne de quinze ans, de la figure la plus agréable et la plus intéressante. Ses beaux yeux, humides de pleurs, étaient lêimage de son ,me sensible ; sa taille était souple et légère ; sa peau dêune blancheur éblouissante ; les plus beaux cheveux du monde ; et quelque chose de si séduisant dans lêensemble, quêil devenait impossible de la voir sans se sentir invinciblement entraîné vers elle. On la nommait Octavie. Fille de la plus grande naissance, elle avait été

enlevée dans sa voiture avec sa gouvernante, deux femmes de chambre et trois laquais, lorsquêelle allait épouser à Paris lêun des plus grands seigneurs de France : sa suite avait été massacrée par les agents des moines de Sainte-Marie-des-Bois. On lêavait jetée dans un cabriolet, simplement escortée dêun homme à cheval et de la femme qui la présentait ; puis on lêavait conduite dans cet effrayant repaire sans quêil lui e˚t été

possible dêen savoir davantage.

Personne ne lui avait encore dit un mot ; nos six libertins, en extase devant autant de charmes, nêavaient la force que de les admirer : lêempire de la beauté contraint naturellement au respect ; le scélérat le plus corrompu lui rend, malgré son cúur, une espèce de culte quêil nêenfreint jamais sans remords ; mais des monstres tels que ceux dont il sêagit ici ne languissent pas longtemps sous de tels freins.

- Allons, sacredieu, lui dit insolemment le supérieur en lêattirant vers le fauteuil sur lequel il était assis, allons, faites-nous promptement voir si le

reste de vos charmes répond à ceux que la nature a placés avec tant de profusion sur votre physionomie.

Et, comme cette belle fille se troublait, comme elle rougissait et quêelle cherchait à fuir, Sévérino la saisissant à travers le corps :

- Comprends donc, petite garce, lui dit-il avec impudence, que tu nêes plus maîtresse ici, et que ton seul lot est la soumission ; allons, nue.

Et le libertin, à ces mots, lui glisse une main sous ses jupes en la contenant de lêautre. Clément sêapproche ; il relève jusquêau-dessus des reins les vêtements dêOctavie, et fait voir, au moyen de cette manúuvre, le cul le plus frais, le plus blanc, le plus arrondi que, depuis bien longtemps, e˚t frappé les yeux de ces paillards. Tous sêapprochent, tous entourent ce trône de volupté, tous le comblent dêéloges, tous se pressent pour le toucher et lêaccabler de caresses, en convenant à lêunanimité

quêils ne virent jamais rien dêaussi régulier, dêaussi beau, dêaussi parfaitement accompli.

Cependant la modeste Octavie peu faite à de tels outrages, répand des larmes et se défend.

- Déshabillons donc, doubledieu, dit Antonin ; peut-on juger une fille couverte de vêtements ?

Il aide à Sévérino : tous travaillent ; lêun arrache un fichu, lêautre une jupe : Octavie ressemble à la jeune biche quêentoure une meute de chiens ; en un instant ses voluptueux attraits paraissent nus à tous les yeux. Il nêy eut sans doute jamais de gr,ces plus touchantes, jamais des formes plus heureuses. Oh ! juste ciel ! tant de beautés, tant de fraîcheur, tant dêinnocence et de délicatesse devaient-elles devenir la proie de ces barbares ! Octavie, honteuse, ne sait o˘ fuir pour dérober ses charmes ; en quelque coin quêelle se réfugie, elle trouve des yeux libertins qui la dévorent, des mains brutales qui la souillent. Le cercle se ferme ; on la ramène au centre ; et chaque moine a près de lui quatre femmes qui lêexcitent en sens différents. Octavie se présente à chacun. Antonin nêa pas la force de résister ; on le suçait, on lui branlait le cul ; il tenait les fesses de Justine dêune main, le con dêune

vestale de lêautre : il baise Octavie sur la bouche, quitte le con quêil tient pour empoigner celui de la novice. Le mouvement est si brutal, que la jeune personne jette un cri ; Antonin redouble de violence, et son foutre échappe malgré lui ; cêest une charmante femme de vingt ans qui lêavale.

Octavie passe à Jérôme : on lui piquait les fesses avec une aiguille ; deux jolies filles le branlaient, lêune par devant, lêautre par derrière, pendant quêune quatrième, ,gée de seize ans, lui pétait dans la bouche.

- que de blancheur et que de gr,ces ! dit-il en touchant Octavie ; ô divin enfant ! quel beau cul !

Il le compare un moment à celui qui lui pète au nez, lêun des plus délicieux du sérail.

- En vérité, dit-il, je suis incertain ; puis, imprimant sa bouche sur les attraits que ses yeux confrontent : Octavie, sêécrie-t-il, tu auras la pomme ; il ne tient quêà toi ; donne-moi le fruit précieux de cet arbre adoré de mon cúur ; oh ! oui, oui, chiez toutes deux, et jêassure à jamais le prix de la beauté à qui mêaura servi le plus tôt.

Octavie, confondue, ne peut concevoir un tel ordre : sa pudeur motive son refus, lêautre souscrit : Jérôme bande ; les fesses dêOctavie sont vigoureusement mordues, et la novice passe à dêautres outrages.

Ambroise enculait une pucelle de quinze ans, on lui chiait dans la bouche, il maniait deux culs ; Octavie lêapproche sans quêil se dérange.

- Donne-moi ta langue putain, lui dit-il.

Cette bouche, souillée dêhorreurs, ose sêimprimer sur celle dêHébée même.

- Oh ! foutre, sêécrie-t-il, en mordant cette langue fraîche et voluptueuse, jêavais bien à faire que cette petite garce vint ici pour me co˚ter du foutre.

Et le vilain lêélance, en jurant, dans le joli cul quêil perfore.

Octavie vient au supérieur ; il était assis sur les tétons dêune charmante fille de dix-huit ans, qui lui mordillait les reins, et dont il épilait le con ; deux

culs pétaient devant son nez ; la quatrième femme, ,gée de dix-sept ans et belle comme le jour, lui piquait les couilles, en lui branlant le vit. Le paillard saisit Octavie ; vingt claques sur les fesses lui sont vigoureusement appliquées ; et la tournée se poursuit.

Cêest devant Sylvestre que la jeune débutante arrive. Cette fois, le libertin léchait trois cons placés devant lui ; la quatrième femme le suçait ; le joli vagin dêOctavie sêélève au-dessus des trois que parcourt sa langue ; et le moine, en fureur, laisse, en perdant son foutre, la sanglante impression de ses dents sur la motte à peine ombragée dêOctavie.

Clément sodomise une Agnès de douze ans, que lêénormité de son vit fait pleurer ; on lui pince les fesses et lêon chie sur son nez.

- Oh ! foutre, sêécrie-t-il, que jêaime la vertu près du vice !

Il se précipite comme un furieux sur les jolies fesses quêoctavie présente par son ordre.

- Chie, lui dit-il, ou je mords.

La tremblante Octavie voit bien que lêobéissance devient son seul lot ; mais sa profonde soumission ne lui sauve pas la peine dont elle est menacée : et, malgré le plus bel étron, ses charmantes petites fesses sont mordues Ö pincées Ö mises en sang.

- Allons, dit Sévérino, il est temps de passer à des choses plus sérieuses ; moi, je nêai point perdu de foutre, je vous avertis, messieurs, que je ne peux plus attendre.

Il sêempare de cette infortunée, la couche à plat ventre sur un sofa. Ne sêen remportant pas encore suffisamment à ses forces, il appelle Clément à

son aide : Octavie pleure et nêest pas écoutée ; le feu brille dans les regards du moine impudique : maître de la place, on dirait quêil nêen considère les avenues que pour lêattaquer plus s˚rement ; aucunes ruses, aucuns préparatifs ne sêemploient ; cueillerait-il les roses avec tant de charmes, sêil

en écartait les épines ? Ce sont les fesses de Justine que le paillard veut pour perspective.

- Par ce moyen, dit-il, je vais jouir des deux plus beaux culs de la salle.

quelque énorme disproportion qui se trouve entre la conquête et lêassaillant, celui-ci nêentreprend pas moins le combat : un cri perçant annonce la victoire, mais rien nêapitoie lêennemi ; plus la captive implore sa gr‚ce, plus on la presse avec vigueur ; et la malheureuse a beau se débattre, elle est enculée jusquêaux couilles.

- Jamais victoire ne fut plus difficile, dit le moine en se retirant ; jêai cru que, pour la première fois, jêallais échouer près du port. Ah ! que dêétroit ! que de chaleur ! Sylvestre, poursuit le supérieur, nêes-tu pas régent de fonction ?

- Oui.

- Tu marqueras Justine pour quatre cents coups de fouets ; elle nêa pas pété quand je lui ai dit.

- Il faut que je ramène Octavie au sexe que tu viens de souiller, dit Antonin, la saisissant dans la même posture ; il est plus dêune brèche au rempart. Et, sêapprochant, avec fierté, en un instant le pucelage est pris ; de nouvelles clameurs se font entendre.

- Dieu soit loué, dit le malhonnête homme ; jêaurais douté de mes succès sans les gémissements de la victime ; mais mon triomphe est assuré, car voilà du sang et des pleurs.

- En vérité, dit Clément, sêavançant le martinet au point, je ne dérangerai pas cette noble attitude, elle favorise trop mes désirs.

Deux filles contiennent Octavie ; lêune dêelles, à califourchon sur les reins, offre le plus beau derrière aux regards du flagellateur ! Lêautre, un peu de côté, le présente de même. Clément observe, il touche ; la novice, effrayée, lêimplore, et ne lêattendrit pas.

- Oh ! sacredieu, dit le moine exalté, que deux filles fouettent déjà, pendant quêil considère lêautel o˘ de pareils coups vont se porter ; oh !

mes amis, comment ne pas fouetter lêécolière qui nous montre un aussi beau cul !

Lêair retentit aussitôt du sifflement des cordes et du bruit sourd de leurs cinglons et sur lêun et sur lêautre cul, les cris dêOctavie sêy mêlent, les blasphèmes du moine y répondent. quelle scène pour ces libertins, livrés, au milieu de treize filles, à mille obscénités différentes ! Ils applaudissent, ils encouragent. Cependant, la peau dêOctavie change de couleur, les teintes de lêincarnat le plus vif se joignent à lêéclat des lis ; mais ce qui divertirait peut-être un instant lêAmour, si la modération dirigeait le sacrifice, devient, à force de rigueur, un crime envers les lois. Cette idée, qui nêéchappe point à Clément, prête des forces à ses perfidies ; plus la jeune élève se plaint, plus éclate la sévérité du maître ; depuis le milieu des reins, jusquêau bas des cuisses, tout est traité de la même manière ; et cêest enfin sur les vestiges sanglants de ces barbares plaisirs que des filles lui font dégorger son foutre.

- Je serai moins sauvage que cela, dit Jérôme en prenant la belle et sêadaptant à ses lèvres de corail ; voilà le temple o˘ je vais sacrifier, et dans cette bouche enchanteresseÖ Taisons-nous ; cêest le reptile impur flétrissant une rose : la comparaison a tout peint.

- Pour moi, jêenconne, dit Sylvestre, en levant en lêair les cuisses de la jeune fille, et la fixant sur le croupion ; je veux que ce vit mutin lui perce les entrailles ; jêaime assez un pucelage à moitié pris ; cet air de désordre mêamuse ; je le préfère à des prémices.

Deux jeunes cons sêoffrent à ses baisers ; il veut quêils pissent sur le nez de sa fouteuse, et quêune petite fille de douze ans, sur ses reins, pique ses fesses dêune épingle, en se donnant sur lui des saccades qui concourent à ses mouvements. Lêextase le saisit ; le vilain entre en fureur, et dépose au con vierge de la plus belle et de la plus innocente des filles, le sperme le plus impur quêon e˚t vu fermenter dans la braguette dêun moine.

- Et moi, jêencule, dit Ambroise ; mais là, oui, cêest de là, cêest dans la même posture que je vais la prendre : quêon me fustige, et quêon se rapporte à moi sur le dénouement. Hélas ! quêon mêentoure le cul, je vous en supplie ; il est affreux.

Le visage de la victime, que le coquin a bien à sa portée, est souffleté

par lui, à lêinstant de la crise, dêune si vigoureuse manière, que le sang coule des deux narines ; et cêest presque évanouie quêon retire lêenfant de ses mains.

On se met à table : jamais repas nêavait été plus gai ; jamais plus complètes orgies ; tout était nu autour des moines ; on les branlait, on les baisait, on les suçait, on les chatouillait, on les pinçait, lorsque Sévérino, sêapercevant que les têtes allaient sêélectriser outre mesure, et que le but proposé des plaisirs sêéloignerait peut-être au lieu de sêatteindre, proposa, pour tempérer lêardeur dans laquelle il voyait tout le monde, dêengager Jérôme à raconter lêhistoire de sa vie, dont il avait promis le récit depuis si longtemps.

- Je le veux bien, dit le moine, qui, près de la débutante, sêoccupait, depuis un quart dêheure, à la langotter ; cela retardera lêeffusion de mon sperme, dont je ne pourrais bientôt plus restreindre les écluses. Préparez-vous donc, mes amis, à entendre lêun des récits les plus obscènes qui, depuis bien longtemps, ait souillé vos oreilles.

CHAPITRE XI

HISTOIRE DE J…R‘ME

Les premières actions de mon enfance annoncèrent, à ceux qui se connaissent en hommes, que je devais être un des plus grands scélérats qui e˚t encore existé sur le sol français. Jêavais reçu de la nature des inclinations si perverses ; cette nature ,pre sêexprimait en moi dêune manière si contraire à tous les principes de la morale, quêil fallait nécessairement établir, en me voyant, ou que jêétais un monstre né pour déshonorer cette mère commune du genre humain, ou quêelle avait eu quelque motif en me créant ainsi, puisque sa main seule avait inculqué dans

moi le malheureux penchant aux vices inf‚mes dont je donnais journellement de si frappants exemples.

Nous sommes de Lyon. Mon père y exerçait le commerce avec un succès assez grand pour nous laisser un jour une fortune plus que suffisante à notre existence, lorsque la mort vint lêenlever, pendant que jêétais encore au berceau. Ma mère, qui mêadorait, et qui prenait de mon éducation des soins inimaginables, mêéleva avec une súur, née un an après moi, dans la même semaine de la mort de mon père : on la nommait Sophie ; et, quand elle eut atteint lê‚ge de treize ans, époque o˘ je vais lui faire jouer un rôle sur la scène de mes aventures, on pouvait dire, avec vérité, que cêétait la plus jolie fille de Lyon. Tant dêattraits ne tardèrent pas à me faire sentir que tous les prétendus freins de la nature sêévanouissent quand on bande, et quêelle nêen connaît plus dêautres alors que ceux qui, réunissant les deux sexes, les invitent à jouir ensemble de tous les plaisirs de lêamour et de la débauche : ces derniers, plus piquants sur mon cúur que ceux dêun sentiment qui ressemblait trop à une vertu pour que je lêadoptasse jamais, furent les seuls qui se firent entendre en moi ; et jêavoue que dès que jêeus démêlé les gr‚ces et les attraits de Sophie, ce fut son corps que je désirais, et nullement son cúur. Cêest avec vérité que je puis dire nêavoir jamais connu ce sentiment factice de la délicatesse qui, rapportant tout au moral de la jouissance, paraît nêen admettre de vive que celle dont il fait les frais. Jêai joui de beaucoup dêobjets dans ma vie ; mais je puis certifier que pas un ne fut cher à mon cúur ; il mêest même impossible de comprendre quêon puisse aimer lêobjet dont on jouit. Oh ! combien cette jouissance serait triste pour moi, si quelquêautre sentiment que le besoin de foutre en composait les éléments.

Je nêai jamais foutu de ma vie que pour insulter lêobjet de ma luxure, et nêai démêlé, dans cette action, dêautre charme que lêoutrage produit sur lêobjet ; je le désire avant la jouissance, je lêabhorre quand le foutre est à bas.

Ma mère élevait Sophie à la maison et, comme je nêétait quêexterne à la pension o˘ lêon mêéduquait, je passais presque toute ma journée avec cette charmante súur. Sa délicieuse physionomie, ses cheveux superbes, sa taille enchanteresse, me firent br˚ler, ainsi que je viens de vous confier, du désir

de voir, le plus tôt possible, quelle était la différence de son corps au mien, et dêadmirer ces différences, en lui faisant observer celles que la nature devait également avoir placées dans moi. Ne sachant trop comment expliquer tout ce que je sentais à ma súur, je me déterminai à la surprendre plutôt quêà la séduire : il y avait, dans le premier de ces modes, une sorte de trahison qui me divertissait. Je fis donc, pendant un an, lêimpossible pour y parvenir, sans jamais pouvoir en venir à bout. Je sentis alors quêil faudrait me résoudre à des demandes ; mais jêy voulais toujours la teinte de la trahison ; je nêeus jamais bandé sans cela. Voici donc comme je mêy pris. La chambre de Sophie était assez éloignée de celle de ma mère, pour me permettre dêy essayer une tentative ; et, prétextant une incommodité qui me mit dans le cas de me retirer de bonne heure, je fus lestement me cacher sous le lit du délicieux objet de mes désirs, avec la ferme résolution de me fourrer dedans aussitôt que je lêy sentirais établi.

Je nêavais pas pensé à lêextrême frayeur quêune telle démarche allait causer à Sophie. On raisonne mal quand on bande bien. Nêapercevant que mon seul objet, ce ne fut absolument que vers lui seul que se dirigèrent toutes mes actions. Sophie rentra ; je lêentendis qui priait Dieu. Je vous laisse à penser si je mêirrite de ces délais ; jêen maudissais lêobjet avec autant de sincérité que je pourrais le faire aujourdêhui, ou, plus éclairé sur ce chimérique Dieu, jêinsulterais, je crois, celui que je verrais le prier de bon cúur.

Enfin, Sophie se couche : elle lêest à peine, que me voilà près de son chevet. Sophie sêévanouit ; je la presse sur mon sein ; et, plus occupé de lêexaminer que de la secourir, jêai le temps dêinventorier tous ses charmes avant que sa prudence puisse nuire à mes projets. Voilà donc ce quêest une femme, dis-je en maniant la motte de Sophie ; eh ! quêy a-t-il donc de beau là ? Ceci, continuai-je en palpant les fesses, vaut infiniment mieux ; mais rien nêest moins joli que ce devant ; et par quelle singulière contrariété

la nature nêa-t-elle donc point enrichi de toutes ses gr‚ces la partie du corps de la femme qui la différencie de nous ? Car cêest là, sans doute, ce que les hommes recherchent ; et que peut-on désirer oˇ lêon ne trouve rien ? Est-ce cela qui les flatte ? poursuivais-je en maniant les plus jolis tétons. Je ne devine pas trop ce que ces deux boules, aussi gauchement placées sur la

poitrine, peuvent avoir de bien piquant. Toutes réflexions faites, je ne vois que cela, ajoutai-je en maniait le cul, qui soit vraiment digne de notre hommage ; et, puisque nous en avons autant que les femmes, je ne comprends pas quêil soit nécessaire de les rechercher avec autant de soin. Allons, cêest une chose très ordinaire quêune femme ; je suis fort aise de lêavoir parcouru sans enthousiasmeÖ Mon vit dresse pourtant en la considérant ; je sens que je mêamuserais de tout cela : mais lêadorer, comme on prétend que font les hommesÖ lêadorerÖ moiÖ ma foi, non.

Sophie, dis-je alors assez brusquement ; car voilà le ton quêon emploie avec les femmes, quand on sait les mettre à leur place ; réveille-toi donc Sophie ; es-tu folle dêavoir ainsi peur de moi ? Et, comme elle reprenait ses sens : Ma súur, continuai-je, je ne viens point ici pour te faire du mal ; jêai voulu regarder ton corps, je me suis satisfait : vois lêétat o˘

il me met ; apaise mes feux : quand je suis seulÖ tiens, regarde-moi, en deux tours de poignetÖ cela coule, et je suis tranquille. Mais, puisque nous voilà réunis, évite-moi cette peine, Sophie ; il me semble que jêaurai plus de plaisir quand ta main fera la besogne. Et, sans autre forme de procès, je place mon vit entre ses doigts ; Sophie le serre, elle mêembrasse. Oh ! mon ami, me dit-elle, il est inutile de te le cacher, il y a longtemps que je combine, comme toi, la différence qui peut exister dans les sexes, et jêavais, sans oser te le dire, la plus grande envie de têexaminer ; la pudeur mêen a empêchée ; ma mère ne cesse de me recommander dêêtre sageÖ vertueuseÖ modeste ; et, pour établir toutes ces vertus dans mon ,me, elle vient de me mettre entre les mains du vicaire de la paroisse, homme durÖ revêche, qui ne parle jamais que de lêamour de Dieu, et de la retenue qui convient aux filles ; et, dêaprès de tels sermons, mon ami, si tu nêavais pas fait les avances, je nêaurais osé te parler de rien.

- Sophie, dis-je alors à ma súur, en mêétablissant dans son lit, chair contre chair, je ne suis ni beaucoup plus ,gé, ni beaucoup plus instruit que toi, mais la nature mêen a dit assez, pour me convaincre que tous les cultes, tous les mystères religieux ne sont que dêexécrables absurdités.

Va, mon ange, il nêy a dêautre Dieu que le plaisir ; cêest à ses seuls autels que nous devons sacrifier.

- Crois-tu, Jérôme ?

- Oh ! oui, oui, cêest mon cúur qui me le dit, et cêest mon cúur qui te lêassure.

- Mais, comment faut-il sêy prendre pour connaître ce plaisir ?

- Se branler, tu le vois. quand on a bien secoué cela, il en sort une liqueur blanche, qui nous fait p,mer dêaise ; à peine a-t-on fini, que lêon voudrait recommencerÖ Mais pour toi, dès que tu nêas rien, je ne vois pas trop comment il faudrait sêy prendre.

- Tiens, Jérôme, répondit ma súur, en plaçant une de mes mains sur son clitoris ; la nature mêa parlé comme à toi, et si tu veux chatouiller cette petite crête que tu vois se durcir et sêélever sous tes doigts ; si, dis-je, tu veux la remuer légèrement ; pendant que je secouerai ce que tu me fais empoigner ; ou je me trompe fort, mon ami, ou nous aurons du plaisir tous deux.

¿ peine eus-je fait ce que désirait ma súur, que je la vis sêétendreÖ

soupirer ; et la petite friponne mêinonda les doigts : je me pressai de répondre à cet élan de volupté ; et, me courbant sur elle en baisant sa bouche, et me branlant moi-même, je la payai de la même monnaie. Ses cuisses, sa motte furent inondées de cette liqueur enchanteresse, dont lêécoulement me faisait go˚ter dêaussi doux plaisirs. Nous éprouv,mes, après, cet instant de stupidité, suite nécessaire des crises libidineuses, qui prouve par sa langueur à quel puissant degré lê,me vient dêêtre fortement émue, et le besoin quêelle a de repos. Mais, à lê,ge que nous avions alors, les désirs sont bientôt rallumés.

- ‘ Sophie ! dis-je à ma súur, je crois que nous sommes encore bien ignorants ; sois s˚re que ce nêest pas ainsi quêil faut go˚ter ce plaisir ; nous oublions quelques circonstances apparemment méconnues de nous. Il faut être lêun sur lêautre ; et puisque tu es creuse, et que quelque chose sêallonge dans moi, il faut absolument que ce qui sêélève entre dans ce qui est profond ; il faut que tous deux sêagitent pendant cette jonction ; et voilà, sois-en bien certaine, tout le mécanisme de la volupté.

- Je le crois comme toi, mon ami, me dit ma súur ; mais jêignore o˘ est ce trou dans lequel il faut que tu pénètres.

- Si je ne me trompe, si je suis les inspirations que la nature me donne, ce doit-être celui-là, répondis-je, en enfonçant un de mes doigts dans le trou du cul de Sophie.

- Eh bien ! essaye, dit ma súur, je te laisserai faire si je nêen éprouve pas une trop grande douleur.

¿ peine ai-je le consentement de Sophie, que je lêétablis sur le ventre au bord de son lit ; et, bien maître de son derrière, me voilà promptement aux prises. Comme je nêétais pas encore extrêmement bien pourvu, le déchirement fut médiocre : et Sophie, qui br˚lait dêenvie dêen venir au fait, se prêta avec tant de soumission quêelle fut bientôt enculée.

- Oh ! que jêai souffert, me dit-elle, quand lêopération fut finie.

- Bon, répondis-je, cêest parce que cêest la première fois, je parierais bien quêà la seconde tu nêéprouverais plus que du plaisir.

- Eh bien ! recommence, mon ami, je suis décidée à tout.

Je la rencule, mon foutre coule, et Sophie décharge à son tour.

- Je ne sais si nous nous sommes trompés, dit ma súur ; je ne le puis croire à lêextrême plaisir que jêai euÖ quêen penses-tu, Jérôme ?

Mais ici la tête commençait à se démonter : il nêy avait aucun amour dans mon fait ; le désir purement physique de jouir de ma súur était le seul mouvement qui mêe˚t agité ; et ce désir venait dêêtre cruellement refroidi par la jouissance. Il nêy avait plus dêenthousiasme dans lêexamen que je faisais du corps de Sophie. Faut-il lêavouer ? Ces appas qui venaient de mêenflammer, ne mêinspiraient plus que du dégo˚t. Je répondis donc froidement à ma petite putain, que je nêimaginais pas que nous nous fussions trompés ; et que nêayant suivi lêun et lêautre que les inspirations de la nature, il était impossible quêelle e˚t voulu nous égarer ; que je croyais, au reste, quêil était prudent de nous quitter, quêun plus long séjour

dans sa chambre nous compromettrait s˚rement, et que jêallais me remettre au lit. Sophie voulait me retenir.

- Tu me laisses en feu, me dit-elle ; je serai contrainte à mêapaiser seule. ‘ Jérôme ! ne mêabandonne point encore.

Mais lêinconstant Jérôme avait déchargé trois fois et, quelque jolie que fut sa chère súur, il lui fallait absolument un peu de repos, pour que lêillusion p˚t renaître.

Lêengagement que jêai pris de développer ici les plus secrets replis de mon cúur ne me permets pas de vous taire mes réflexions ; sitôt que je me vis seul, elles ne furent pas à lêavantage de lêobjet qui venait dêéteindre mes feux. Plus de prestige ; le charme était dissipé ; et Sophie ne mêexcitant plus mêirritait dans un autre sens. Je rebandais ; mais ce nêétait plus pour fêter ses charmes, cêétait pour les flétrir : je dégradais Sophie dans mon imagination ; et, passant insensiblement du mépris à la haine, jêen étais au point de lui désirer du mal. Je suis f,ché de ne lui avoir pas cherché querelle, me disais-je, désespéré de ne lêavoir pas battue ; il doit y avoir du plaisir à battre une femme quand on en a jouiÖ mais je puis me dédommager de cette retenueÖ je puis lui faire de la peine, je nêai quêà

divulguer sa conduite ; elle sera perdue de réputation ; ne pouvant jamais se marier, elle deviendra sans doute extrêmement malheureuse ; et cette affreuse idée, faut-il le dire ? fit aussitôt jaillir mon foutre avec mille fois plus de volupté que lorsquêil sêécoulait dans le cul de Sophie.

Rempli de cet affreux projet, jêévitai ma súur le lendemain, et fus confier toute mon aventure à un jeune cousin germain, plus ,gé que moi de deux ans, de la plus jolie figure du monde, et qui, pour me prouver lêeffet de ma confidence, me fit à lêinstant palper un vit très dur et très gros.

- Tu ne me dis rien que je nêaie éprouvé, me dit Alexandre ; jêai, comme toi, foutu ma súur, et, comme toi, je déteste aujourdêhui lêobjet de mes luxures ; va, mon ami, ce sentiment est bien naturel ; il est impossible dêaimer ce que lêon a foutu. Veux-tu me croire : mêlons nos jouissances et nos haines. La plus grande marque de mépris que lêon puisse donner à une femme est de la prostituer à un autre. Je te livre Henriette, elle est ta cousine

germaine ; elle a quinze ans, tu sais comme elle est belle ; fais-en ce que tu voudras, je ne te demande que ta súur en retour : et, quand nous serons tous deux bien las de ces putains, nous aviserons aux moyens de leur faire pleurer longtemps leur coupable abandon et leur imbécile complaisance.

Cette délicieuse coalition mêenchanta : je saisis le vit de mon cousin ; je le branle.

- Non, non, tourne-toi, me dit Alexandre ; il faut que je te traite comme tu as traité ta súur.

Je présente les fesses et me voilà foutu.

- Mon ami, me dit Alexandre, dès quêil mêeut déchargé dans le derrière, voilà comme il faut agir avec les hommes ; mais, si tu têen es tenu là avec ma cousine, assurément tu ne lui as pas fait tout ce que tu aurais pu lui faire ; non pas que cette manière de jouir dêune femme ne soit assurément la plus lubrique, et par conséquent la meilleure : mais il en est une autre, et tu dois la connaître : mets-toi promptement aux prises avec ta súur, et je perfectionnerai les leçons dont il me semble que tu ne lui as donné que les premiers éléments.

Je savais que ma mère devait aller bientôt à une foire célèbre ; quêelle laisserait, pendant son voyage, Sophie sous la garde dêune gouvernante facile à séduire : je prévins Alexandre de faire tout ce qui dépendait de lui pour pouvoir disposer de sa súur à la même époque. Il réussit : Henriette parut avec son frère ; et Micheline, notre duègne, consentit à

nous laisser go˚ter tous quatre, pourvu quêà notre tour nous ne révélions pas quêelle allait passer lêaprès-midi chez son amant.

Si mon cousin était lêun des plus beaux garçons quêil f˚t possible de voir, Henriette, sa súur, ,gée, comme je vous lêai dit, de quinze ans, pouvait également passer pour lêune des plus jolies filles de Lyon ; elle était blonde, dêune blancheur éblouissante, la couleur de la rose embellissait son teint, les plus belles dents ornaient sa bouche, et sa taille souple et flexible était déjà fort au-dessus de son ,ge.

¿ peine avais-je parlé à Sophie, je lêévitais depuis que jêen avais joui.

Une fois déterminé, je lui déclarai que mon intention était quêelle fit avec mon cousin tout ce quêelle avait fait avec moi. Cette belle fille, continuai-je en montrant Henriette, sera le prix de votre obéissance : jugez donc le chagrin que me ferait éprouver vos refus.

- Mais, mon ami, dit Henriette à son frère, vous ne mêavez point parlé de cet arrangement ; je ne serais point venue si je lêeusse su.

- Allons donc, Henriette, tu veux faire la prude, dit Alexandre avec humeur : quelle différence y a-t-il entre mon cousin et moi ? et pourquoi ferais-tu des difficultés pour lui accorder ce que jêai reçu ?

- Ces demoiselles nêen feront point, dis-je, en l,chant moi-même le cordon des jupes de Sophie ; tiens, mon ami, reçois ma súur de ma main, livre-moi la tienne, et ne nous occupons plus que de plaisir. Des larmes coulèrent des yeux de nos deux novices : elles sêapprochent, elles sêembrassent ; mais Alexandre et moi les ayant assurées quêil ne sêagit point ici de scènes de larmes, que cêest du foutre et non pas des pleurs quêil nous faut, nous les déshabillons à lêinstant, et nous nous les cédons mutuellement. Dieu ! comme Henriette était belle ! quelle peau ! quel embonpoint ! quelles ravissantes proportions ! Je ne concevais plus comment on pouvait bander pour Sophie, après avoir vu ma cousine ; jêétais dans le délire ; et certes Alexandre nêétait pas moins enthousiasmé que moi en parcourant les beautés de ma súur : il la baisait, il la maniait partout ; et la pauvre Sophie, jetant des yeux humides sur moi, semblait me reprocher ma perfidie. Henriette se conduisait de même : il était facile de voir que ces deux charmantes créatures nêavaient écouté que la voix du plaisir, en se livrant à leurs amoureux respectifs ; mais que la pudeur combattait violemment en elles la prostitution à laquelle on les forçait.

- Allons, trêve de pleurs, de regrets et de cérémonies, dit Alexandre ; mettons-nous à lêouvrage, et t,chons que la plus lascive volupté préside aux jeux que nous allons célébrer tous quatre.

Assurément ses vúux furent remplis, et rien dêaussi luxurieux que les orgies oˇ nous nous livr,mes. Mon cousin foutit ma súur deux fois en con et trois

fois en cul. Il redressa mes idées sur la jouissance des femmes : jêessayai ; et lêépreuve ne servit quêà me convaincre que, si la nature avait placé là lêautel de la génération, elle nêy avait pas réuni celle du plaisir. Mêappesantissant peu sur lêinconséquence, je ne pensai quêà la venger par un hommage constant au dieu que jêai toujours servi, et que jêinvoquerai sans cesse jusquêau dernier jour de ma vie. Henriette fut donc beaucoup plus sodomisée quêenconnée ; et jêassurai mon instituteur que, si, comme il le disait, lêespèce humaine ne se reproduisait que par le con, il fallait donc que la nature nêe˚t pas grand besoin de production, puisquêelle affectait à ce travail celui de ses deux temples dont le mérite était si médiocre.

Après nos inconstants hommages, Alexandre et moi revînmes à nos premiers plaisirs. Il jouit de sa súur devant moi ; jêenculai la mienne à ses yeux ; nous nous fîmes branler ; nous nous sodomis,mes ; nous nous li,mes tous les quatre ; nous nous gamahuch,mes. Alexandre mêapprit mille épisodes voluptueux, que jêétais trop jeune pour savoir encore, et nous finîmes par un repas splendide. Nos jeunes maîtresses, parfaitement remises, et maintenant très apprivoisées, se livrèrent aux plaisirs de la bonne chair avec autant de délices quêà ceux de la luxure ; et nous ne nous quitt,mes quêavec les plus certaines promesses de recommencer bientôt. Nous tînmes si bien parole, et si souvent, que le ventre de nos donzelles gonfla. Malgré

mes précautions et mes infidélités en faveur du cul de ma cousine, il fut démontré que lêenfant dont Henriette accoucha mêappartenait : cêétait une fille à laquelle vous verrez jouer un rôle dans le cours de cette histoire.

Ce double accident, que nous ne parvînmes à cacher quêavec infiniment dêart, acheva de nous refroidir sur nos princesses.

- Eh bien ! me dit Alexandre, quelques mois après, penses-tu toujours de même sur le compte de ta súur ?

- Cêest plus cruellement que jamais, répondis-je, que je conçois le ferme projet de me venger de lêillusion o˘ mes attraits ont pu me jeter ; je la vois comme un monstre en horreur à mes yeux ; mais, si tu lêaimes, cela va me retenir.

- qui ? moi, dit Alexandre, moi, chérir une femme, après lêavoir foutue !

ne têai-je donc pas dévoilé mon cúur ? Sois s˚r quêil ressemble au tien ; convaincs-toi bien que ces deux filles sont maintenant abhorrées par moi, et que, si tu le veux, nous ne nous occuperons que de les perdre.

- Faisons-en le serment, répondis-je, et que rien ne lêenfreigne jamais.

- Il est fait, me dit Alexandre ; mais quel moyen allons-nous employer ?

- Le mien est s˚r, dis-je : laisse-toi surprendre avec ma súur par ma mère ; je connais sa sévérité, elle deviendra furieuse et Sophie est perdue.

- Comment perdue ?

- Elle la mettra au couvent.

- La belle punition ! oh ! je veux mieux que cela pour Henriette.

- Et jusquêo˘ veux-tu porter ta rage ?

- Je veux quêelle soit déshonorée, flétrie, ruinée sans ressource ; je veux quêelle mendie son pain à ma porte ; et jouir du plaisir de lui en refuser.

- Bon, dis-je à mon ami ; en ce cas, jêavais bien raison de penser que je lêemporterais sur toiÖ Mais, silence, je ne puis rien expliquer maintenant.

Convenons dêagir chacun de notre côté, et nous nous rendrons compte de nos opérations ; celui des deux qui lêemportera recevra de lêautre une discrétion, le veux-tu ?

- Jêaccepte, me dit Alexandre ; mais il faut en jouir de nouveau, avant que de les travailler.

Et comme ma mère était encore absente, nous arrange,mes la dernière entrevue o˘ sêétait passée la première. Nous nous livr,mes cette fois à

bien plus de libertinage, que nous ne lêavions fait jusquêalors, et nous finîmes par insulter grièvement les anciennes idoles de nos cultes. Nous les

li,mes ventre contre ventre, et les fustige,mes toutes deux près dêun quart dêheure en cette posture ; nous les soufflet,mes, nous leur impos,mes des pénitences ; en un mot, nous les avilîmes, au point de leur cracher au visage et de leur chier sur la gorge, de leur pisser dans la bouche et dans le con, tout en les accablant dêinjures et de sarcasmes. Elles pleurèrent ; nous en rîmes : nous ne voul˚mes pas quêelles mangeassent avec nous cette fois ; elles nous servirent nues ; et, les ayant fait rhabiller, nous prîmes congé dêelles, à grands coups de pieds au cul. Ah ! combien les femmes deviendraient plus modestes, si elles pouvaient sentir dans quelle dépendance leur libertinage les met.

Comme nous nous étions promis dêagir chacun de notre côté, sans nous rien dire, je perdis Alexandre de vue pendant près de six semaines, et profitai de cet intervalle pour dresser contre lêinfortunée Sophie les batteries dont vous allez voir les effets. Ma súur, naturellement très ardente, céda avec autant de facilité aux instigations dêun autre de mes amis quêelle sêétait rendue à mon cousin, et ce fut avec cet ami que je la fis surprendre. Je ne vous peins point la fureur de ma mère, elle fut extrême.

- Préviens cette sévérité, dis-je à Sophie ; h,te-toi, tu es enfermée, si tu ne la devances ; débarrasse-toi de ce monstre ; ose attenter aux jours de cet incommode argus, je têen fournirai les moyens.

Sophie, troublée, hésite, et finit par céder. Je prépare la fatale boisson ; ma súur la fait prendre à sa mère, elle expire !

- Oh ! juste ciel ! mêécriai-je alors en accourant avec le plus grand bruitÖ ma mère, que vous arrive-t-il ?Ö Cêest Sophie, cêest ce monstre que votre juste indignation menaça, et qui se venge de vos équitables rigueurs ; je veux quêelle porte la peine de son crimeÖ il mêest connu, il mêest dévoilé. quêon arrête Sophie ; quêon sêassure de ce l,che instrument dêun parricide affreux ; il faut quêelle périsse, il faut du sang aux m,nes de ma mère.

Et, en disant cela, je dépose, aux mains dêun commissaire accouru, le poison trouvé dans la chambre de ma súur, et enveloppé dans son propre linge.

- Peut-il y avoir du doute maintenant, monsieur ? continué-je en mêadressant à lêhomme de justice ? le crime nêest-il pas avéré ? Il est affreux pour moi de dénoncer ma súur ; mais je préfère sa mort à son déshonneur, et ne balance point entre la cessation de son existence et les suites dangereuses de lêimpunité. Faites votre devoir, monsieur ; je serai le plus malheureux des hommes ; mais je nêaurai pas au moins à me reprocher le crime de ce monstre.

Sophie, confondue, me lance dêaffreux regardsÖ elle veut parler, la rage, la douleur et le désespoir rendent ses efforts inutiles ; elle sêévanouit, on lêemporteÖ La procédure eut son cours ; je parus, jêappuyai, je démontrai mes déclarations. Sophie voulut récriminer, mêindiquer comme auteur de ce fatal projet. Ma mère, qui respirait encore, prit ma défense, et devint elle-même lêaccusatrice de Sophie ; elle dévoile sa conduite, en faut-il davantage pour éclairer lêopinion des juges ? Sophie est condamnée.

Je vole chez Alexandre.

- Eh bien ! lui dis-je, oˇ en es-tu ?

- Vous allez le voir, monsieur lêhomme de bien, me répond Alexandre ; nêavez-vous pas entendu parler dêune fille qui doit être pendue ce soir, pour avoir voulu empoisonner sa mère ?

- Oui : mais cette fille est ma súur ; cêest celle dont tu as joui ; et ces complots sont mon ouvrage.

- Tu te trompes, Jérôme, cêest la mienne.

- Scélérat, dis-je, en sautant au cou de mon ami, je vois que, sans nous rien dire, nous avons agi par les mêmes moyens ; est-il rien au monde qui prouve mieux combien nous sommes faits lêun pour lêautre ?Ö Volons ; la foule sêassemble ; nos súurs vont arriver au pied de lêéchafaud ; allons jouir de leurs derniers instants.

Nous louons une croisée ; à peine y sommes-nous que nos victimes sêapprochent.

- ‘ Thémis ! mêécrié-je, que tu es aimable de servir ainsi nos passions.

Alexandre bandait, je le branle, il me rend le même service ; et nos lunettes, braquées sur le cou pris de nos deux putains, nous nous arrosons mutuellement les cuisses de foutre, au même instant o˘ les tristes jouets de notre scélératesse expirent par nos soins de la plus cruelle des morts.

- Voilà, me dit Alexandre, de véritables plaisirs ; je nêen connais pas au monde de plus vifs.

- Oui, dis-je. Ah ! si pourtant il en faut de tels à notre ,ge, quêinventerons-nous donc, quand les passions éteintes rendront les stimulants plus nécessaires ?

- Ce que nous pourrons, me dit Alexandre ; mais, dans lêincertain espoir dêexister, nêayons pas la folie de ménager nos plaisirs : ce serait une extravagance.

- Et ta mère, vit-elle ? demandé-je à mon cousin.

- Non.

- Eh bien, dis-je ; tu es donc moins heureux que moi ; la mienne respire, et je vais la finir. Jêy cours, jêexécute ; cêest de mes propres mains que jêachève le crime. Et ce double forfait me fit passer la nuit dans un océan de lubricités solitaires, mille fois supérieures à celles que le libertinage se permet au sein des plus doux objets de son culte.

Notre commerce ayant assez mal tourné dans les dernières années de la vie de ma mère, je résolus de réaliser le peu que jêavais : ce fut lêaffaire de trois ou quatre ans pour me mettre absolument en règle. Je me déterminai ensuite à voyager : je laissai en pension la fille que jêavais eue de ma cousine, avec lêintention de la sacrifier un jour à mes plaisirs, et je partis. Lêéducation que jêavais reçue me mettant à même de prendre le métier dêinstituteur, quoique bien jeune encore, jêentrai à Dijon avec cette qualité près du fils et de la fille dêun conseiller au Parlement.

La profession que jêembrassai flattait beaucoup ma lubricité ; je ne voyais déjà pour moi que des victimes de cette passion dans les sujets qui mêallaient être donnés. Oh, quelles délices, me disais-je, dêabuser, comme je vais le faire, et de la confiance des parents, et de la crédulité des élèves. quelle p,ture pour ce sentiment interne de méchanceté qui me dévore, et qui me porte à me venger de la plus cruelle manière des faveurs que je dérobe ou que jêobtiens volontairement. Pressons-nous dêendosser le manteau de la philosophie ; il sera bientôt pour moi celui de tous les vices. Et cêétait à vingt ans que je raisonnais ainsi.

Moldane était le nom du robin chez lequel je me présentais : il ne tarda pas à me donner toute sa confiance. Il sêagissait dêélever ensemble un jeune homme de quinze ans, qui se nommait Sulpice, et la súur de ce jeune homme, nommée Joséphine, qui nêavait encore que treize ans. Cêest sans exagération que je puis vous assurer, mes amis, nêavoir vu de mes jours rien dêaussi joli que ces enfants. Dêabord la gouvernante de Joséphine présidait aux leçons : peu après cette précaution parut inutile, et les deux charmants objets de mes ardents désirs me furent abandonnés sans réserve.

Le jeune Sulpice ; que jêétudiais avec attention, me laissa bientôt apercevoir deux côtés faibles en lui : dêabord, un tempérament de feu ; secondement, un amour excessif pour sa súur. Bon, me dis-je, dès que jêeus découvert ces deux points, me voilà bientôt s˚r du succès. ‘ doux jeune homme ! jêavais envie dêallumer en toi le flambeau des passions, et ton aimable naÔveté me découvre aussitôt la mèche.

Dès le commencement du second mois de mon séjour chez M. de Moldane, je préparai mes premières attaques : un baiser sur la bouche, une main dans la culotte décidèrent aussitôt mon triomphe. Sulpice bandait comme un lutin, et au quatrième mouvement de mes doigts le fripon mêarrosa de foutre. Je retourne aussitôt la médaille. Dieu, quel cul ! cêétait celui de lêAmour même : que de blancheur !Ö quel étroit !Ö que de fermeté ! Je le dévore de caresses, et me remets à sucer son charmant petit vit, afin de lui rendre les forces nécessaires à soutenir de nouvelles attaques. Sulpice rebande ; je le couche à plat-ventre, jêhumecte avec ma bouche le trou que je veux enfiler ; et, dans trois tours de reins, me voilà dans son cul ;

quelques contorsions mêapprennent mon triomphe, et des flots de semence, élancés au fond du derrière de mon charmant élève, le couronnent bientôt.

Incroyablement électrisé par les ardents baisers dont je couvre, en foutant, la bouche fraîche et délicieuse de mon joli bardache, par le sperme dont il mêarrose les mains à toutes minutes, je redouble, et, quatre fois de suite, mon vigoureux engin laisse au fond de son cul les preuves non équivoques de ma passion pour lui. qui le croirait ! et quelles incroyables dispositions ! à lêexemple de lêécolier de Pergame, Sulpice se plaint de ma faiblesse.

- Eh quoi ! dit-il, nous en restons là ?

- Pour le moment, répondis-je ; mais tranquillise-toi, mon amour, je vais têexcéder cette nuit. Nous couchons dans la même chambre ; personne ne nous surveille ; quêun même lit nous reçoive tous deux ; et là, je te donnerai, jêespère, des preuves de ma vigueur, dont il sera difficile que tu te plaignes.

Elle arrive, cette nuit désirée : mais, ô Sulpice ! jêavais déjà joui de toi ; le bandeau sêarrachait ; et je vous ai suffisamment dévoilé mon caractère, pour vous faire comprendre quêavec la chute de lêillusion sêallumait dans mon cúur un nouveau genre de désir que la méchanceté seule pouvait assouvir. Je fis des efforts de vigueur ; Sulpice fut foutu dix coups ; il me le rendit cinq, mêarrosa sept autres fois et la bouche et le ventre de son voluptueux sperme, et me laissa le lendemain matin dans des sentiments qui nêavaient pas, il sêen faut, sa félicité pour objet.

Cependant, la prudence suspendait encore mes desseins, je ne possédais que la moitié de ma conquête ; et, pour y joindre Joséphine, jêavais besoin dêemployer Sulpice. quelques jours après nos orgies, je lui parlai de ses affaires de cúur.

- Hélas ! me répondit-il, je désire infiniment la jouissance de cette charmante fille ; mais la timidité mêenchaîne et je nêose lui rien témoigner.

- Cette timidité, répondis-je, nêest quêun enfantillage ; il nêy a pas plus de mal à désirer la jouissance de votre súur que celle dêune autre femme ; au

contraire, il y en a moins, sans doute : plus nous avons de liens avec un objet, plus nous devons le soumettre à nos passions ; il nêest de sacré

dans le monde que leur organe ; il nêest de crime quêà leur résister. Je suis persuadé que votre súur est pénétrée par vous des mêmes sentiments dont vous br˚lez pour elle ; déclarez hardiment les vôtres, et vous la verrez y répondre : mais il faut précipiter lêaventure ; ce nêest quêainsi que lêon réussit : qui ménage une femme, la manque ; qui la brusque, est s˚r de la vaincre : gardez-vous bien de leur donner jamais le temps de la réflexion. Je ne crains pour vous quêune chose, cêest lêamour : quand on lui ressemble aussi bien, il est facile de lêimiter. Vous êtes un homme perdu, si vous vous amusez à la métaphysique. Souvenez-vous quêune femme nêest pas faite pour être aimée ; ce nêest pas avec autant de défauts quêelle aurait le droit dêy prétendre : uniquement créée pour nos plaisirs, ce nêest que pour y satisfaire quêelle respire. Voilà le seul rapport sous lequel vous deviez envisager votre súur ; foutez-la donc ; je vous y exhorte, et vous proteste de vous aider en tout ce qui dépendra de moi : plus de retenue, plus dêenfance ; la vertu perd un joli homme, le vice seul lêembellit et lui sert.

Sulpice, enhardi par mes conseils, me promit de travailler sérieusement ; dès le même jour, je lui en fis naître lêoccasion. Jêappris bientôt que rien nêavait été plus heureux que ses premières tentatives, mais que, toujours timide, il nêen avait pas su profiter. On lêaimait, cêest tout ce quêil avait su ; et quelques baisers sur la bouche en avaient été lêheureux sceau. Je grondai vivement Sulpice de son impardonnable nonchalance.

- Mon ami, me dit-il, jêirais plus vite avec un individu de mon sexe ; mais ces maudits jupons mêen imposent.

- Apprécie-les donc mieux, mon enfant, dis-je à ce charmant jeune homme ; cet emblème dêun sexe faux, faible et méprisable nêest fait que pour constater encore mieux lêavilissement dans lequel tout honnête homme doit le tenir. Trousse ces jupons qui têeffarouchent, et, quand tu auras joui, tu apprécieras mieux ce quêils cachent ; mais ne te trompe pas, continué-je, envieux de me conserver les roses sodomites du délicieux cul que je supposais à Joséphine, souviens-toi que cêest entre les cuisses et non pas dans les fesses que la nature a placé le temple o˘ lêhommage dêun homme doit être présenté chez les femmes. Tu éprouveras dêabord un peu de

résistance ; quêelle ne serve quêà têenflammer mieux : pousse, presse, déchire, et tu triompheras bientôt.

Le lendemain, jêappris, avec une véritable satisfaction, que lêopération était faite, et que dans les jolis bras de son frère la plus belle des filles venait enfin dêêtre mise au rang des femmes. Sulpice, loin dêéprouver cette satiété dont les effets étaient si violents dans moi, nêétait devenu par la jouissance que mille fois plus amoureux ; et comme la jalousie me parut sêen mêler, je vis quêil ne me restait plus dêautre moyen pour atteindre au but que celui de la ruse et de la perfidie ; je me pressai : mon élève pouvait recevoir de son imagination les conseils dêune jouissance dont je voulais cueillir les prémices ; et je ne lui aurais jamais pardonné. Les rendez-vous avaient lieu dans un cabinet assez près de ma chambre pour quêau moyen dêune ouverture pratiquée dans la cloison jêen pusse discerner les détails : je me gardai bien de prévenir Sulpice ; il se serait peut-être composé, et je voulais prendre la nature sur le fait.

quelle ardeur ! quel tempérament dêune part ! que de gr,ces ! que de fraîcheur ! que de beautés de lêautre ! Oh ! Michel-Ange, tels auraient d˚

être tes modèles, quand ton pinceau savant nous peignit lêAmour et Psyché.

Vous jugez de ma situation ; je nêai pas besoin de vous la détailler. Ce nêétait pas à mon ,ge que lêon pouvait voir un tel spectacle de sang-froid.

Mon vit était dans un tel état, quêil frappait seul contre la cloison, comme pour marquer le désespoir o˘ le mettaient les digues quêon opposait à

ses désirs : ne voulant pas le laisser languir longtemps, je guette dès le lendemain le moment le plus chaud dêune séance qui se renouvelait tous les jours. Jêentre précipitamment.

- Joséphine, dis-je à ma jeune élève presque évanouie de frayeur, voilà une conduite qui vous perd ; il est de mon devoir dêen prévenir vos parents, et je le fais à lêinstant même, si vous ne consentez lêun et lêautre à me mettre en tiers dans vos plaisirs.

- Méchant homme, me dit en courroux le pauvre Sulpice, tenant à la main son vit tout inondé du sperme dont il venait de faire jaillir les flots dans le con vierge de sa jolie maîtresse, nêas-tu donc pas toi-même ourdi les pièges oˇ tu veux nous prendre aujourdêhui ? ce qui se passe nêest-il pas le résultat de tes perfides séductions ?

- Ah ! dis-je effrontément, je vous défie de le prouver ; je serais indigne de la confiance de vos parents, si jêavais jamais pu vous donner de tels conseils.

- Mais nêen es-tu pas indigne à présent, rien que par la proposition que tu nous fais ?

- Sulpice, que jêaie des torts ou non, ceux que je découvre ici nêen sont pas moins réels ; et lêextrême différence qui se trouve entre ceux que vous me prêtez et les vôtres, cêest que les faits constateront ceux dont vous vous souillez, et que jamais vous ne pourrez prouver les miens. Mais, croyez-moi, terminons une digression qui sêarrange mal avec la violence des désirs que votre tête-à-tête vient dêallumer en moi ; donnons-nous tous également des torts, et nous nêaurons plus rien à nous reprocher. Vous voyez quels sont mes droits : je vous surprends, je serai cru ; vous ne pouvez alléguer que des mots, jêaurai des faits à présenter.

Et, sans attendre la réponse de Sulpice, je commence à mêemparer de Joséphine, qui, après quelques résistances vaincues par mes menaces, mêabandonne son charmant petit cul, et cêest en vérité tout ce que jêen veux. Jêétends cette jolie petite fille sur le corps nu de son frère, qui, la saisissant dans ses bras, lui introduit son petit engin dans le con, et glissant le mien dans le cul de la pucelle parfaitement présenté par lêattitude, je lui cause des douleurs si violentes quêelle oublie le plaisir oˇ veut la plonger son amant : elle nêy tient pas, je la déchire : elle se retourne et de la secousse fait sortir mon engin du gîte. Elle saignait, rien ne mêépouvante : ce nêest pas un vit comme le mien que la commisération désarme. Je la reprends au vol, je la refixe sur lêoutil de Sulpice toujours prêt à la renclouer ; je lui redarde mon vit au derrière ; ma main, cette fois, fixe ses hanches ; je lui frappe les fesse à grands coups de poing ; dans la colère oˇ ses résistances me mettent, je lêinjurie, je la menace, je la méprise ; elle est

enculée jusquêaux gardes ; je lêaurais assommée plutôt que de lui faire gr,ce ; il me fallait son cul ou sa vie.

- Attends-moi, Sulpice, mêécriai-je ; ne déchargeons quêensemble, mon ami ; inondons-la de toutes parts ; je voudrais, pendant quêelle fout ainsi, quêelle en e˚t un autre dans la bouche, afin de se mieux pénétrer du plaisir incroyable dêêtre inondée de sperme dans toutes les parties de son corps. Mais Sulpice qui, malgré les douleurs de Joséphine, la voit décharger dans ses bras, Sulpice ne peut plus se tenir, il perd son foutre, je lêimite, et nous voilà tous les trois heureux.

De nouvelles scènes recommencent bientôt : le pucelage que je désire est pris ; je nêy attache plus de mérite ; jêabandonne à Sulpice la rose effeuillée ; je lui fais enculer Joséphine, et conduis moi-même lêoutil, afin quêil ne sêégare pas ; je lui rends ce quêil fait à sa súur ; et nous voilà tous trois à foutre en cul comme de vrais enfants de Sodome : nous déchargeons deux fois sans quitter la posture, lorsquêune manie ridicule de con vient sêemparer de mes sens. Je supposais celui de Joséphine très étroit ; il nêavait jamais été perforé que par un membre fort inférieur au mien ; je lêenfile, et veux que mon élève mêencule pendant ce temps-là. On nêa pas dêidée de la manière énergique dont ma petite putain déchargeait : je la sentis trois fois se p,mer dans mes bras, pendant que je dévorais sa bouche. Je lêinonde, je reçois de la semence ; et, tous trois épuisés, nous retombons sans mouvement sur un canapé, auprès duquel, par mes soins, une ample collation nous restaure bientôt. Nous nêavions plus la force de foutre ; mais il nous restait celle de nous sucer. Jêexige ce service de Joséphine ; et, pendant que sa jolie bouche me savoure, mes lèvres pressent le vit énervé de Sulpice. Je maniais les deux culs par la posture que jêavais choisie, mon élève socratisait le mien, sa súur chatouillait les couilles ; jêobtiens du foutre, jêen donne, Joséphine décharge encore une fois ; et, vivement pressés par lêheure, nous nous séparons, en nous promettant bien de recommencer incessamment une scène dont mes novices me pardonnent enfin lêinvention.

Je fus assez heureux pour masquer un an cette double intrigue, pendant laquelle il ne fut pas de jour o˘ nous ne célébrassions nos sacrifices.

Enfin, le dégo˚t se fit sentir, et avec lui le désir de toutes les perfidies, qui, chez moi, lêaccompagnait ordinairement. Je nêavais dêautre moyen de satisfaire à cet écart de ma cruelle imagination que de dénoncer à

M. de Moldane la conduite secrète de ses enfants. Je prévoyais bien les dangers dêune récrimination ; mais ma tête, fertile en scélératesses, me fournirait, jêen étais s˚r, tous les moyens de la combattre. Je préviens Moldane : Dieu ! quelle est ma surprise de le voir sourire à cette nouvelle, au lieu de sêen courroucer !

- Mon ami, me dit le Robin, je suis très philosophe sur toutes ces fadaises-là ; sois bien certain que, si jêétais aussi ferme en morale que tu mêas supposé, jêaurais pris sur toi des informations un peu plus sévères que je ne lêai fait ; ton ,ge même, ainsi que tu dois facilement le concevoir, têaurait seul écarté du poste o˘ tu prétendais. Viens, Jérôme, poursuivit Moldane en mêattirant dans un cabinet délicieusement orné de tout ce que la lubricité peut inventer de plus luxurieux, viens te donner un échantillon de mes múurs.

Le coquin, en disant cela, l,che la ceinture de ma culotte, et, prenant mon vit dêune main et mon cul de lêautre, le brave père de mes deux élèves me persuade bientôt que ce nêest pas à son tribunal que je dois porter mes plaintes sur lêimmoralité de ses enfants.

- Tu les as donc vu se foutre, mon ami, poursuit Moldane en me dardant sa langue dans la bouche ; et ce spectacle têa fait frémir dêhorreur ! eh bien, je te jure quêil mêinspirerait, à moi, un bien autre sentiment ; et, pour têen persuader, je te prie de me procurer ce délicieux tableau, le plus tôt que tu pourras. Mais, en attendant, Jérôme, il faut que je te prouve, dêune manière plus authentique encore, que mon libertinage égale au moins celui de mes enfants.

Et lêaimable conseiller, me courbant sur un canapé, mêexamine longtemps le derrière, le baise avec luxure, et mêencule vigoureusement.

- A toi, Jérôme, me dit-il dès quêil a fini ; tiens, voilà mon cul, mets-le moi.

Je lui rends ce que je viens dêen recevoir ; et le paillard termine la scène, en mêexhortant à laisser à mes élèves toute la liberté quêils désirent ; pour

satisfaire aux intentions de la nature sur eux.

- Les gêner sur ce point, poursuit-il, serait une cruauté dont nous devons être tous deux incapables ; ils ne font aucun mal, pourquoi donc les contraindre ?

- Mais, dis-je alors à cet homme singulier, si jêavais les mêmes penchants à la lubricité, vous excuseriez donc, dans moi, les excès oˇ je pourrais me livrer avec ces enfants ?

- Nêen doute pas, me dit Moldane ; je nêaurais demandé que ta confiance et les prémices ; je têavoue même que je croyais la chose faite ; je suis f

,ché que la rigueur de tes plaintes me prouve le contraire. Plus de pédantisme, mon cher, je têy exhorte ; tu as du tempérament, je le vois !

livre-toi avec mes enfants à tout ce quêils têinspirent, et procure-moi, dès demain, les moyens de les surprendre ensemble.

Je satisfais Moldane ; je le plaçai au trou que jêavais fait pour moi, en lui faisant croire que je venais de le pratiquer pour lui : le paillard sêy met pendant que je le fous. La scène fut délicieuse ; son imagination sêen alluma tellement, que le coquin déchargea deux fois.

- Je nêai rien vu dêaussi divin, me dit-il en se retirant ; je nêy peux plus tenir, il faut absolument que je jouisse de ces deux beaux enfants.

Préviens-les, Jérôme, que demain je veux me mêler à eux, afin dêexécuter tous quatre les plus voluptueuses postures.

- En vérité, monsieur, dis-je, en affectant une légère dose de pruderie que je crus nécessaire aux circonstances, je nêaurais jamais pensé que lêinstituteur de vos enfants devînt lêindividu chargé par vous de les flétrir et de les démoraliser.

- Voilà, me dit Moldane, comme tu saisis mal le véritable sens du mot morale. La vraie morale, mon ami, ne saurait sêécarter de la nature ; cêest dans la nature quêest le seul principe de tous les préceptes moraux : or,

comme cêest elle qui nous inspire tous nos écarts, il ne saurait y en avoir un seul dêimmoral. Sêil y a des êtres dans le monde dont la jouissance et les prémices me soient dévolus. je crois que ce sont bien ceux qui tiennent lêexistence de moi.

- Eh bien, monsieur, dis-je en variant tout de suite mes idées, et ne renonçant momentanément à mes projets de vengeance que pour les rendre plus délicieux, oui, vous serez satisfait demain ; vos enfants seront prévenus, et nous pourrons nous livrer tous dans leurs bras à tout ce que le libertinage peut avoir de plus piquant au monde.

Je tins parole. Sulpice et Joséphine, un peu surpris de ce que je leur annonçais, promirent néanmoins la condescendance la plus entière aux fantaisies de leur papa, le plus profond secret sur tout ce qui sêétait passé entre nous ; et la plus belle de toutes les journées vint éclairer la plus délicieuse des scènes.

Le local était le cabinet voluptueux dans lequel Moldane mêavait introduit déjà : une très jolie gouvernante de dix-huit ans, attachée depuis trois semaines à Joséphine, qui me parut dans la confiance et dans les bonnes gr

,ces de Moldane, devait faire le service des bacchanales projetées.

- Elle ne sera pas de trop, me dit le conseiller ; tu vois comme elle est jolie, et je te la garantis aussi libertine quêaimable. Tiens, poursuit Moldane en troussant Victorine par derrière, vois, mon ami : sêil est possible de trouver un plus divin cul !

- Il est beau, dis-je en le maniant ; mais je me flatte quêaprès avoir vu celui de vos deux jolis enfants, ce ne sera plus à celui-ci que vous accorderez la préférence.

- Cela pourra bien être, me répondit Moldane ; mais, en attendant, je têavoue que jêaime beaucoup celui-là, et il le baisaitÖ le gamahuchait de tout son cúur.

- Allons, Jérôme, me dit-il enfin, va chercher nos victimes et amenez-les-moi nues. Suis Jérôme, Victoire ; va présider à cette toilette ; je vais, en

vous attendant, me pénétrer des idées lubriques dont lêexécution doit embellir la scèneÖ Je vais faire des projets, et nous exécuterons.

Victoire et moi nous pass,mes chez les enfants ; ils nous attendaient. Des gazes, des rubans et des fleurs furent les seules parures dont nous les couvrîmes. Victoire se chargea du garçon, moi de la fille ; nous entr,mes.

Moldane, sur un canapé entouré de glaces, nous attendait en se branlant.

- Tenez, monsieur, lui dis-je, voilà des objets dignes de votre luxure ; soumettez-les-y, sans pudeur ; quêil ne soit pas une seule recherche libertine que vous ne mettiez en usage avec eux ; songez quêils sont trop heureux que vous les jugiez dignes de vous occuper un moment, et que cêest par la soumission la plus complète, la plus profonde résignation quêils se disposent à vous satisfaire.

Moldane nêy était plus ; sa respiration était pressée, il balbutiait, il écumait de luxure.

- Faites-moi détailler tout cela, Jérôme, me dit-il ; et vous, Victoire, venez branler mon vit, et que vos fesses soient toujours dans mes mains.

Je commence par Sulpice ; je lêapproche de son père, qui ne peut se rassasier de le baiser, de le manier, de le sucer, dêaccabler son vit et son cul des plus tendres caresses. Joséphine succède ; elle est reçue avec le même enthousiasme ; et les saturnales commencent.

Moldane, au premier acte, voulut que son fils enconn,t Joséphine en levrette, étendu sur un canapé : sa fille, ainsi foutue, devait lui sucer le vit : il branlait dêune main mon membre, de lêautre lêanus de Victoire.

Au second, Sulpice encula sa súur, je foutis Sulpice, et Moldane enconna sa fille, pendant que Victoire, accroupie sur lui, faisait baiser son joli cul.

Au troisième, Moldane me fit enconner sa fille, il lêencula, et Sulpice enculait Victoire sous nos yeux.

Dans le quatrième, jêenconnais Victoire, Moldane lêencula, son fils le foutait, et Joséphine, élevée sur nos épaules, faisait baiser et gamahucher à la fois, son con à moi, son derrière à Moldane.

Au cinquième, Moldane encula son fils, en baisant les fesses de Victoire ; je sodomisais sa fille sous ses yeux.

Au sixième, nous nous enchaîn,mes tous ; Moldane enculait sa fille, jêenculais Moldane, Sulpice me foutait, et Victoire, armée dêun godemiché, sodomisait Sulpice.

Nêayant plus la force de bander au septième, nous nous suç,mes, Moldane était sucé par son fils, je suçais le jeune homme ; Joséphine me suçait ; de temps en temps je baisais ses fesses, et Victoire gamahuchait la charmante fille de Moldane, qui, par sa position, présentait son cul à

baiser au maître ingénieux de ces voluptueuses orgies. Nous décharge,mes encore tous pour la septième fois. Un go˚ter somptueux fut servi ; et, nos forces rendues, nous essay,mes encore quelques attitudes.

Moldane voulut nous réunir tous sur lui ; il encula sa fille, son fils le foutit, il gamahuchait Victoire, je suçais ses couilles. Des cris plus douloureux que lascifs annoncèrent sa défaite ; il déchargea le sang : on fut obligé de lêemporter.

- Mon ami, me dit-il en sortant, je te laisse maître de tout ; si, plus heureux que moi, la nature têaccorde de nouvelles forces, achève de les perdre avec ces trois charmantes créatures : tu me conteras demain tes plaisirs.

Victoire me faisait encore bandailler ; jêétais moins rassasié dêelle que des autres ; je lêenculai, foutu par Sulpice, et baisant le trou du cul de Joséphine ; jêen restai là ! jêétais excédé.

Dès que le foutre revînt bouillonner dans mes veines, je cessai mes anciens projets. Pardieu, me dis-je, je ne me serais jamais attendu à rencontrer un pareil père. De longtemps, avec un tel homme, je ne réussirai à me venger des plaisirs que ces deux enfants mêont donnés. Je voulais les perdre, et, loin de les entourer de cyprès, je les ai couronnés de myrtes. Eh bien,

continuai-je, essayons avec lêépouse de Moldane, ce qui nêa pu me réussir près de lui, et ne renonçons jamais surtout au rôle de traître qui me donne autant de plaisir.

Mme de Moldane, ,gée de quarante ans, est une femme honnête, respectable ; pleine de religion et de vertus ; je lui dévoilerai les odieux dérèglements de son époux et de ses enfants ; jêen exige dêelle à la fois et le secret et la justice, et je réussirai sans douteÖ Il est pourtant un de ces individus que je ne voudrais pas perdreÖ Joséphine, non par amour, oh non, ce sentiment nêest pas fait pour approcher dêun cúur comme le mien ; mais Joséphine peut mêêtre nécessaire : je veux voyager ; je la mènerai avec moi ; je ferai des dupes avec elle, et je mêenrichirai de nos communes friponneries. Bien vu, Jérôme, bien vu ; la nature têa gratifié, Dieu merci, de tout ce quêil faut pour être un excellent coquin : remplissons ces vues, agissons.

Plein de ces idées, je vais trouver Mme de Moldane ; et, après lui avoir demandé le plus profond silence sur les choses que jêai à lui dire, jêarrache le voile, et lui raconte tout.

- Jêai été contraint de prêter mon ministère à toutes ces horreurs, madame, poursuivis-je, jêétais menacé des peines les plus cruelles, si je nêobéissais : votre époux abusait de son crédit pour me forger des fers ; ma vie même était menacée, si je mêavisais de vous prévenir. Oh ! madame, mettez ordre à cela ; lêhonneur, la nature, la religion et la vertu vous en font un devoir sacré. Retirez vos enfants du précipice o˘ les désordres de leur père sont prêts à les plonger : vous le devez au monde, à Dieu, à

vous-même ; tout retard deviendrait un crime.

Mme de Moldane, confondue, me supplie de la mettre à même de se convaincre, par ses propres yeux, des infamies dont je lui fais part : cela ne fut pas difficile. Jêengage, quelques jours après, M. de Moldane à mettre le lieu de la scène dans la chambre de ses enfants ; je place son épouse au trou qui mêavait servi, qui avait servi à Moldane même ; et cette malheureuse femme put incessamment se convaincre de toutes vérités que je lui avais dites. Une migraine mêavait dispensé dêêtre de la partie. La sévérité de múurs que jêaffichais fut donc conservée tout entière aux yeux de lêépouse

infortunée, qui ne vit de coupables que son mari et la gouvernante de ses enfants.

- Voilà des horreurs, monsieur, me dit-elle dès quêelle eut vu le commencementÖ que je voudrais les avoir ignorées !

Ces paroles, sans que Mme de Moldane sêen dout,t, me dévoilèrent la tournure de son esprit. Il ne mêen fallut pas davantage pour voir que cêétait une femme timide, incapable de servir à la réussite de mes projets ; et ces réflexions me portèrent à changer aussitôt de batteries.

- Un moment, madame, interrompis-je brusquement ; souffrez que jêaille dire un mot à votre mari : il craint lêarrivée dêun importun, je vais le rassurer sur cette visite ; et, libre de ses actions, vous allez voir tout ce quêil va se permettre.

Je sors.

- Mon ami, dis-je à Moldane en le tirant dans un cabinet voisin, nous sommes découverts ; vengeons-nous promptement. Votre femme, agitée de quelques soupçons sans doute, est entrée furtivement dans ma chambre, dont jêavais pourtant la clef dans ma poche : elle a écouté ; elle a aperçu la fente que vous connaissez ; elle y avait les yeux lorsque jêai paru. ´ -

Jérôme, mêa-t-elle dit, taisez-vous, ou je vous perds. ª De gr,ce, Moldane, ne faiblissez pas, et prenons un parti violent : cette femme peut être dangereuse ; h,tons-nous de la prévenir.

Je ne mêapercevais pas à quel point mon récit enflammait Moldane : il bandait quand jêétais venu le troubler ; lêirritation du fluide nerval embrase aussitôt la bile ; lêincendie devient général ; et cêest le vit en lêair que Moldane, furieux, se précipite sur la cloison, lêenfonce, se jette sur sa femme et, sous les yeux de ses enfants, lui enfonce vingt coups de couteau dans le cúur. Mais Moldane, qui nêavait que la colère du scélérat, et non son énergie, sêeffarouche de ce quêil vient de faire : les cris, les larmes des jeunes créatures qui lêentourent achèvent de le troubler : je crus quêil allait devenir fou.

- Sortez, lui dis-je, vous êtes un l,che ; vous frémissez de la seule action qui assure votre bonheur et votre tranquillité, que vos enfants vous suivent, que vos valets ignorent tout : dites dans la maison que votre femme vient de se retirer près dêune amie, chez laquelle des soins lêappellent pour quelques jours ; Victoire et moi, nous nous chargeons du reste. Moldane, égaré, sort ; ses enfants le suivent, et nous nous disposons à mettre ordre à tout.

Faut-il vous lêavouer, mes amis ?Ö Oui, sans doute : cêest de mon cúur tout entier dont vous désirez le développement ; je ne dois vous en rien cacher.

Un feu subtil sêalluma dêans mes veines à la vue de ce corps dont je venais de causer lêanéantissement : lêétincelle dêun caprice inconcevable, o˘ vous me verrez bientôt livré plus amplement, sêalluma dans mon cúur en considérant cette malheureuse encore belle. Victoire mêoffrait, en la déshabillant, les plus belles chairs quêil fut possible de voir ; je bandaiÖ

- Je veux la foutre, dis-je à la gouvernante de mes élèves.

- Mais elle nêéprouvera plus rien, monsieur.

- que mêimporte, sont-ce les sensations de lêobjet qui me sert que je désire ? Non, certes : lêinertie de ce cadavre ne rendra les miennes que plus vive. Nêest-ce pas dêailleurs mon ouvrage ! En faut-il plus pour rendre délicieuse la jouissance que je projette !Ö

Et je me disposaisÖ Mais lêardeur de mes désirs effrénés trompa mes desseins ; trop dêimpétuosité me perdit ; jêeus promptement recours à la main de Victoire qui fit éjaculer un sperme que je ne pouvais plus contenir ; elle en inonda les chairs inanimées de la belle épouse de mon patron. Nous reprîmes les soins qui nous occupaient ; à force dêeau, nous enlev,mes les traces du sang dont la chambre était inondée, et nous cach

,mes le corps dans une banquette de fleurs qui régnait le long dêune terrasse voisine de mon appartement. Le lendemain, Moldane reçut une lettre supposée, par laquelle lêamie de sa femme lêavertissait que cette digne épouse venait de tomber malade chez elle, et quêelle demandait Victoire pour la soigner ; celle-ci disparut, bien payée, promit le secret et tint parole. Au bout de huit à dix jours la prétendue maladie de Mme de Moldane eut

lêair de devenir si grave, quêil paraissait impossible de pouvoir la transporter chez elle. Victoire nous donnait des nouvelles ; Moldane et ses enfants étaient sensés y aller passer des journées presque entières ; enfin, la digne épouse expira ; nous port,mes le deuil. Mais Moldane nêavait ni la fermeté qui convient aux grands crimes, ni lêesprit nécessaire à calmer les remords : en déplorant son forfait il en détesta la cause ; il ne retoucha plus ses enfants, et me supplia de les faire revenir des erreurs o˘ nos égarements venaient de les plonger. Jêeus, comme vous lêimaginez bien, lêair dêapprouver et de me charger de tout.

Je vis alors que, pour en venir à mon but, je devais encore changer mes moyens. Je mêemparai de lêesprit de Sulpice ; je lui représentai toute lêhorreur du crime de son père.

- Un pareil monstre, lui dis-je, est capable de tout : ô mon ami !

poursuivis-je avec chaleur, tes jours même ne sont pas en s˚reté ; je sais que dans ce moment-ci, seulement occupé dêanéantir les traces de son crime, il a fait enfermer VictoireÖ quêil complote contre ta propre liberté, et que, pour mieux tout étouffer encore, quand il te tiendra dans quatre murs, il têempoisonnera, ainsi que ta súurÖ Fuyons, Sulpice, prévenons les nouveaux forfaits de cet homme féroce ; mais quêil tombe avant sous nos coups. Si son action était découverte, il serait proscrit par les lois ; leur glaive sêappesantirait sur lui : soyons aussi juste quêelles ; délivrons la terre de cet inf,me coquin. Personne ne le sert que toi ; devenu farouche et sauvage, tous autres soins que les tiens lui deviennent suspects ; il croit voir le poignard de la vengeance dans les mains de tous ceux qui lêapprochent. Saisis toi-même cette arme ; frappes-en le coupable ; satisfaits les m,nes de la mère ; elles sont là ; elles voltigent au-dessus de ta tête ; et les cris déchirants de la victime se feront entendre aussi longtemps que le sacrifice expiatoire ne sera pas présenté par tes mainsÖ Mon ami, je te regarde toi-même comme un monstre, si tu balances une minute : celui qui nêose punir le crime quand il le peut, est aussi coupable, à mes yeux, que celui qui se le permet. Dans lêimpossibilité dêune dénonciation qui ne serait pas reçue, il ne te reste dêautre part à prendre que dêagir toi-même ; presse-toi donc, te dis-je, ou tu nêes pas digne de vivre.

quelques jours de pareilles insinuations enflammèrent bientôt la tête de ce jeune homme : je lui présente des poisons, il les saisit avec avidité ; et le nouveau SeÔde se couvre bientôt du plus affreux forfait, en croyant servir la vertu.

Ne restant plus que des collatéraux très éloignés, on établit un conseil de tutelle, dont je sus tellement gagner la confiance, que je fus nommé

gardien des effets, et maintenu dans lêéducation des enfants. Employé dans les affaires de la maison, toutes les sommes me passèrent par les mains. Ce fut alors que je conçus lêexécution du dénouement de mon projet.

Je crus que, pour y réussir, je nêavais pas dêautre parti à prendre, que dêemployer sur lêesprit de Joséphine les mêmes moyens qui mêavaient aussi bien servi pour décider Sulpice à se débarrasser de son père.

- Vous nêavez plus, dis-je à cette jolie petite innocenteÖ non, il ne vous reste plus pour être heureuse, dêautre part à prendre que de vous débarrasser de votre frère : je sais que dans ce moment-ci il complote contre vous ; et, quêà dessein dêhériter seul de tout le bien, il propose de vous faire mettre pour le reste de vos jours dans un couvent. Il est temps de dévoiler à vos yeux, Joséphine, toute lêatrocité de ce personnage : lui seul est la cause de la mort de votre père et de votre mère ; lui seul a ourdi ces affreux complots ; lui seul en exécuta une partie ; vous serez bientôt sa victime aussi, vous êtes morte sous huit jours, sêil ne réussit pas à vous faire enfermer pour la vieÖ Faut-il vous dire plus ? Il mêa déjà demandé où se vendaient les venins qui peuvent abréger les jours dêun individu quelconque. Vous sentez bien que je ne le lui apprendrai pas ; mais il peut sêadresser à dêautres : prenons les devants ; il faut se venger de ceux qui trament contre nous il nêest certainement aucun mal à les prévenir. Ce poison que Sulpice demande, je vous lêoffre, Joséphine ; vous sentez-vous la force dêen faire usage ?

- Oui, me dit mon élève, en déployant à mes yeux infiniment plus de caractère que je ne lui en aurais jamais supposé, je crois tout ce que tu me dis, Jérôme. De certains propos de Sulpice me prouvent que tu as raison, quand tu le crois lêauteur de la mort de mon père ; et je veux venger cette mort. Mais, Jérôme, faut-il lêavouer ? je têaime et ne prendrai jamais dêautre époux que toi : tu as la confiance de nos tuteurs, demande-moi en

mariage, je têappuierai ; si lêon te refuse, emportons le plus dêargent que nous pourrons, et allons nous marier en Suisse ; songe que ce nêest quêà

cette condition que jêaccepte le crime que tu me proposes.

Elle flattait trop mes progrès pour que je nêacceptasse pas sur-le-champ.

Dès que Joséphine fut s˚re de moi, elle agit ; ce fut lêhistoire dêun déjeuner : elle servit elle-même du chocolat à son frère, dans lequel elle eut soin de jeter deux grains de napel que je lui avais donné. Sulpice creva le lendemain au milieu dêaffreuses convulsions que Joséphine observa beaucoup plus courageusement que je ne lêaurais cru : la friponne ne quitta le chevet du lit de son frère que quand elle lêeut vu rendre lê,me.

‘ Jérôme ! mêécriai-je alors à part moi, ton triomphe est donc s˚r, et tes perfides séductions viennent de porter enfin le trouble et la désolation dans la famille entière de ton unique ami, ton seul protecteur. Du courage, Jérôme ; ne restons pas en chemin quand il sêagit dêêtre criminel : il est à jamais perdu celui qui ne parcourt pas jusquêau bout la carrière du vice, une fois quêil y est entré. Je passai toute la nuit avec Joséphine ; la scélératesse dont elle venait de se couvrir, lui rendait à mes yeux tous les attraits quêune longue jouissance lui avait fait perdre. Deux jours après je lui persuadai que je lêavais effectivement demandée en mariage, mais que lêextrême disproportion de nos rangs et de nos fortunes nêavait occasionné que des refus.

- Eh bien ! me dit Joséphine, partons ; car mes projets ne changeront pas ; je ne veux que toi pour époux ; je ne veux vivre que pour toi seul au monde.

- Ce que tu proposes est facile, dis-je à cette pauvre dupe ; voici une remise de cent mille écus, dont le conseil de tutelle vient de me charger pour acquérir une terre qui têest destinée ; emportons cet argent et disparaissons.

- Je suis à toi, me dit Joséphine ; mais permets que je têimpose une condition.

- quelle est-elle ?

- que tu nêoublieras jamais les sacrifices que je te faisÖ que de tes jours tu ne mêabandonneras.

Et vous comprenez, mes amis, de quel ton de fausseté je dus prononcer des serments que jêavais si peu dêenvie de tenir.

Nous dispar˚mes. Le septième jour de notre voyage, nous atteignîmes Bordeaux, o˘ je crus que nous pouvions séjourner quelque temps, avant que de passer en Espagne, pays que Joséphine choisissait pour se mettre à

couvert et consommer notre hymen. La saison devenant mauvaise, et prévoyant que nous ne pourrions guère franchir les monts avant le printemps, ma compagne me proposa de la terminer o˘ nous étions.

- Mon ange, répondis-je à la chère innocente, la cérémonie que tu me proposes me paraît fort inutile ; il conviendrait, ce me semble, infiniment mieux à la prospérité de nos affaires, que nous passions pour frère et pour súur que pour époux : nous aimons tous deux la dépense, et ce ne sera pas avec cent mille écus que nous pourrons subsister longtemps ; il faut que je te prostitue, Joséphine ; il faut que ce soient tes charmes qui nous fassent vivre.

- Oh ! mon ami, quel affreux projet.

- Cêest le seul raisonnable à suivre ; cêest pour lêexécution de ce seul projet que jêai consenti à têenlever : lêamour est une chimère, mon enfant, il nêy a de réel que lêor ; il en faut gagner à tel prix que ce puisse être.

- Et voilà donc les sentiments que tu mêavais jurés !

- Connais-moi, Joséphine, il est temps ; sache que celui de lêamour nêapprocha jamais de mon cúur ; je jouis des femmes, mais je les méprise ; je fais plus, je les déteste aussitôt que ma passion est assouvie ; je les tolère dans ma société quand elles sont utiles à ma fortune, jamais quand elles ne visent quêau sentiment. Nêen exige donc pas davantage, et rapporte-têen à moi du soin de te nourrir : jêai de la fausseté, du manège, de lêintrigue ; je veux te faire voler dêaventures en aventures, et te rendre, par mes conseils, la putain la plus célèbre quêon ait jamais vue dans le monde.

- Moi, devenir putain !

- Nêas-tu pas été celle de ton père, de ton frèreÖ nêas-tu pas été la mienne ? En vérité, ta pudeur serait ici bien déplacée. Mais de profonds soupirs et des flots de larmes interceptèrent les douloureuses expressions que voulait proférer Joséphine : son accès de désespoir fut affreux ; et, quand elle me vit assez prononcé dans mon opinion pour ne pouvoir plus se flatter de mêen faire revenir, la malheureuse qui ne perdait pas au moins par cet arrangement lêespoir dêêtre toujours auprès de moiÖ de moi quêelle avait la folie dêaimer encore, consentit à tout ; et nous nous établîmes en raison de ce divin projet.

Oui, divin, jêose le dire ; en existe-t-il dêaussi agréable que celui dêassurer sa subsistance et son luxe sur la bonne foi et la crédulité des autres ? Il nêy a ni ouragan, ni dévastation à craindre dans des biens de cette nature ; et lêimbécillité des hommes, en tous les temps la même, assure à celui qui compte sur elle des trésors que ne lui rapporteraient même pas les mines du Pérou. Je me sentais les meilleures dispositions à

bien conduire cette nouvelle barque ; Joséphine avait tout ce quêil fallait pour en tenir le gouvernail ; et nous nous lanç,mes.

Une maison délicieuse, beaucoup de valets, de chevaux, un excellent cuisinier, tout lêattirail, en un mot, de gens riches, nous amena bientôt des dupes. Un vieux négociant juif, aussi connu par ses richesses que par sa luxure, fut le premier qui se présenta : Joséphine lui fit beau jeu, et le marché fut promptement conclu ; mais le Crésus avait des fantaisies ; et, comme il donnait dix mille francs par mois pour les satisfaire, il exigeait de la soumission.

Voici quelle était la manie du brave descendant de Sa¸l.

Abraham Pexoto voulait que deux jolies filles, quêil avait attachées au service de Joséphine, la branlassent sous ses yeux dans un boudoir de glace, en lui faisant prendre pendant la séance huit ou dix attitudes différentes ; en face de lêopération, Pexoto se faisait polluer par deux charmants bardaches : au bout dêune heure de cette première scène, les gitons enculaient les femmes de chambre et Pexoto enculait les gitons.

Suffisamment excité par ces préliminaires, sa maîtresse sêétendait tout de son long par terre, comme si elle e˚t été morte ; on attachait le juif par les mains et par le vit ; les deux garçons le promenaient ainsi deux ou trois fois tout autour du corps en criant : Élle est morte, la garce, elle est morte, cêest toi qui lêas tuée [a] et les deux filles le suivaient à

grands coups de verges. Alors le cousin germain de Jésus-Christ sêarrêtait un moment : Éh bien, disait-il, relevez la donc puisquêelle est morte. [a]

On posait le corps toujours immobile sur le bord dêun canapé. Le juif enculait ; et, pendant quêil travaillait à perdre son sperme dans lêanus de la prétendue morte, il fallait, pour h,ter lêémission, que les deux petits Ganymèdes, en faisant baiser leurs culs, ne cessent de crier : Éh, oui, oui ; elle est morte, il nêy a plus de secours [a], et que les deux suivants continuassent de déchirer, à grands coups de verges, le maigrelet fessier du lépreux.

Sur lêexposé de la fantaisie de cet homme, Joséphine versa quelques larmes ; mais, quand je lui eus représenté quêelle était bienheureuse dêen être quitte à si bon marché, et que dans le métier quêelle entreprenait il y avait souvent bien dêautres assauts que celui-là, que 120 000 livres de rentes annexées dêailleurs à cette complaisance valaient bien la peine de sêy prêter, elle se soumit à tout. Pexoto amena lui-même les deux gitons et les deux soubrettes ; il en payait le logement et la nourriture à part et, dès le lendemain, le patron sêinstalla. Reconnu pour être le frère de Joséphine, il nêeut aucune jalousie et, pendant plus dêun an nous men,mes, au dépens dêAbraham, la vie du monde la moins israélite.

Au bout de cet intervalle, Joséphine crut sêapercevoir que son amant nêavait plus pour elle le même enthousiasme.

- Prévenons la satiété, mêécriai-je aussitôt ; puisquêon ne peut plus compter sur Pexoto, tirons-en au moins ce que nous pourrons.

Je savais que le Juif, qui avait en moi une sorte de confiance, venait de recevoir en billets de caisse un payement de 1 500 milles livres.

Jêarrangeai les choses de manière quêil ne trouva point Joséphine à la maison au moment oˇ il était accoutumé de sêen servir.

- Oˇ est ta súur, Jérôme ? me dit-il, en ne la voyant pas.

- Monsieur, lui répondis-je, un gros sujet de chagrin vient de la conduire à lêinstant chez vous ; elle a recommandé que si vous arriviez pendant ce temps-là, on vous servît de même à souper, et quêelle reviendrait à

lêinstant. Mais, monsieur, la cause de son chagrin est bien vive ; elle était bien pressée de vous voir et de vous parler ; ne vous rencontrant pas, je crains bien quêelle ne se porte à quelque action de désespoir.

- Voles-y, me dit Abraham, ne perds pas une minute ; si cêest de lêargent quêil lui faut, voilà un blanc-seing sur mon caissier ; fais-y mettre la somme qui te sera nécessaire. 20, 30 000 francs, ne te gêne pas, mon ami ; je sais que tu es raisonnable, et quêil te serait impossible dêabuser de ma confiance.

- Oh ! Monsieur.

- Pars, mon ami, dis-lui que je soupe et que je lêattends sans faute au dessert.

Tout était préparé, sans que le cher homme sêen dout,t ; la maison louée, les meubles vendus, les valets congédiés ; et le souper quêon lui servait était le dernier quêil devait recevoir de nous. Une chaise de poste nous attendait aux Chartrons ; Joséphine était dans cette voiture, et, le coup une fois fait, nous disparaissions de Bordeaux. Jêarrive chez le Juif ; je parle aux commis dont je suis parfaitement connu.

- Le correspondant de M. Abraham, leur dis-je, est chez nous ; il demande sur-le-champ les fonds quêil remit hier à votre patron ; voilà un blanc-seing, remettez-moi, je vous prie, le portefeuille sur-le-champ.

- Ah ! dit le premier commis, je sais ce que cêest : on mêavait prévenu quêil y aurait quelque changement dans cette affaire ; mais jêignorais que la conférence d˚t se passer chez vous. Tenez, voilà ce quêil demande ; je vais

mettre seulement au-dessus de la signature : ´ Remettez à M. Jérôme le portefeuille reçu hier. ª Nêest-ce pas cela ?

- Assurément.

- Bien votre valet, monsieur Jérôme.

- Votre serviteur, monsieur Isaac ; et me voilà dans la voiture.

Nous march,mes huit jours sans arrêter ; et ce ne fut que sur les bords du Rhin que, nous croyant en s˚reté, nous descendîmes, excédés, dans une mauvaise auberge, pour nous y reposer quelque temps.

- Eh bien ! mon ange, dis-je à Joséphine en venant de vérifier la somme, tu vois comme nos coups dêessai réussissent ; du courage, de lêeffronterie, et nous serons bientôt à notre aise. Cette route est celle de Berlin ; cêest un bon pays que la Prusse ; un roi philosophe y règne ; volons-y : il vaut autant escroquer des barons allemands que des Juifs gascons ; et, de quelque part que nous vienne lêargent, quand il est pris, on peut être s˚r quêil porte bonheur.

- Ce ne sera pas, me dit Joséphine, quand tu le mangeras aussi vite comme nous le gagnons. quêai-je eu, moi, de tout ce profit ? ¿ peine quelques robes et quelques bijoux ; tu as dissipé le reste avec des gueuses et des bardaches : tes luxures, tes désordres en tous genres, ont été aussi énormes que tes escroqueries ; tu jouissais dêune telle réputation, quêà

supposer même que cette aventure ne nous e˚t pas contraints à quitter Bordeaux, la police nous en e˚t bientôt expulsés : tu ne têes pas contenté

de prendre les filles de bonne volonté ; tu en as battu, violé, molesté, et peut-être pisÖ

- Pis ? Ma foi, je le croirai, dis-je à Joséphine poursuis, mon cúur ; continue mon panégyrique ; il est, ce me semble, très parfaitement dans ta bouche.

- Cêest quêil est affreuxÖ

- Ah ! gr,ce, je têen supplie ; je ne têai pas pris pour me faire des mercuriales, mais pour servir mon avarice, ma luxure et mes fantaisies : ne perds jamais de vue lêautorité que tes crimes me donnent sur toi ; songe quêen dénonçant ces crimes, je puis te faire pendre demain ; songe quêen têabandonnant à ton propre sort, en ne têéclairant plus de mes conseils, devenue une petite raccrocheuse à vingt-quatre sous, tu périras bientôt de misère. Continue donc, Joséphine, dêêtre, avec soumission, et la complice et lêinstrument de mes forfaits ; et souviens-toi que jêai toujours deux pistolets dans ma poche pour te br˚ler la cervelle à la première désobéissance.

- ‘ Jérôme ! je me croyais aimée de toi ; est-ce là ce que tu mêavais promis en me séduisant ?

- Moi, de lêamour pour une femme ; je te lêai déjà dit mille fois, ma fille ; tu te tromperais, si tu me soupçonnais une telle faiblesse.

¿ lêégard des moyens que jêai employés pour te séduire, ce sont ceux de tous les suborneurs ; il faut tromper la bête quêon veut prendre, et ce nêest pas pour rien quêon graisse lêhameçon.

Joséphine pleura, et je ne la consolai point. Il nêy a personne au monde qui soit endurci comme moi aux jérémiades des femmes ; je mêen amuse souvent, et ne les partage jamais. Cependant, comme je bandais très ferme, que la route mêavait prodigieusement échauffé, et quêil nêy avait rien là

qui p˚t apaiser mes feux, je fis faire volte-face à ma compagne de route, et lui campai le vit dans le derrière, o˘ je le promenai, jusquêà ce quêil e˚t eu le temps dêy lancer deux ou trois décharges.

Je déculais à peine, que nous entendîmes de grands coups de fouet dans lêauberge, qui nous annoncèrent lêarrivée dêun courrier : jêouvre la porte.

Íl est ici, il est ici, entends-je crier ; nous en sommes s˚rs ; nous le suivons depuis Bordeaux. ª A ce discours, Joséphine pensa sêévanouir ; pour moi, calme, comme je le fus toute ma vie dans le crime, je me contentai dêamorcer de frais ; puis, descendant, un de mes pistolets à la main.

- Lêami, dis-je au courrier, est-ce moi, par hasard, que tu cherches ?

- Oui, scélérat, me répond aussitôt le même Isaac qui mêavait remis le portefeuille de Pexoto ; oui, fripon, oui, cêest toiÖ toi, que je vais faire arrêter à lêinstant.

- Imposteur exécrable, répondis-je alors avec fermeté ; essaie de lêentreprendre : patron, poursuivis-je en mêadressant à lêhôtelier, quêon aille me chercher le juge du lieu, pour que je lui porte, à mon tour, toutes les plaintes que jêai à faire contre ce drôle-là.

Isaac, interdit dêune contenance à laquelle il était loin de sêattendre ; Isaac qui, se confiant en ses propres forces, parce quêil avait raison, et que jêavais tort, nêavait pris aucune précaution pour me prouver mon crime ; point dêordres, point de procédures, point dêexempt ; Isaac, dis-je, changea de visage, et sêassit tranquillement auprès du feu, en disant :

´ - Nous allons voir. ª Le juge arrive :

- Monsieur, dis-je, en prenant le premier la parole, voilà un fripon qui me doit cent mille écus ; il est, comme moi, négociant à Bordeaux. Lorsque jêai été pour recevoir mes fonds, en lui disant le besoin que jêen avais pour le voyage que jêentreprends, il mêa refusé ; je lêai poursuivi ; il sêest déclaré banqueroutier. Jêai réuni mes autres fonds, je suis parti.

¿ peine ce scélérat mêa-t-il vu hors de la ville, quêil a publié que les fonds que jêemportais occasionnaient sa chute, quêune partie de ces fonds nêétait même pas à moi, que je les escroquais, et il lui a pris, en raison de cela, fantaisie de me poursuivre : il arrive avec ce projet ; mais, ventredieu, je vous le déclare, monsieur le juge, il aura ma vie avant mon argent.

- quêavez-vous à répondre à cela, monsieur ? dit lêhomme de loi à Isaac.

- Je réponds, dit le Juif, tout troublé de mon effronterie, que vous avez affaire au plus adroit filou quêil y ait en Europe : mais jêai tort : je suis parti comme un étourdi ; je nêai pris nulles précautions ; cêest ma faute ; je repars : nêimporte, que le coquin soit s˚r de nêy rien gagner ; je vais me

munir de ce quêil faut et, une fois en règle, quêil se tienne pour bien certain que je le poursuivrai jusquêau fond des enfers ; adieu.

- Oh que non, double fils de putain, dis-je en saisissant Isaac au collet ; oh que non, tu ne repartiras pas ainsi ; puisque je te tiens, il faut que je tire de toi mon argent, ou au moins ce que tu as sur toi.

- Cela est juste, dit le Salomon qui présidait à cette scène : Monsieur dit que vous lui devez cent mille écus : il faut le payer.

- Lêinf,me calomniateur ! dit Isaac, en se mordant les lèvres, peut-on porter lêeffronterie plus loin ?

- Petit neveu de MoÔse, mêécriai-je, jêai moins dêaudace que vous ; je ne demande que ce qui mêest d˚ et vous osez réclamer ici ce qui ne vous appartint jamais.

Isaac fut généralement condamné. Obligé de vider ses poches, jêen tirai cinquante mille francs, et des lettres de change sur Berlin, pour les deux cent cinquante mille livres que je réclamais encore. Je payai largement le juge, lêhôtelier, les acolytes et, faisant mettre aussitôt les chevaux, nous nous éloign,mes, Joséphine et moi, dêune auberge o˘ nous étions loin dêespérer une aussi lucrative aventure.

- Eh bien, me dit Joséphine, dès que nous commenç,mes à galoper, je gage que je nêaurai pas encore un sou de cette prise-là : cêest pourtant mon cul qui têa valu cette bonne fortune ; tu en sortais quand cet imbécile est venu se prendre au piège quêil essayait de te tendre.

- Eh ! répondis-je à ma prétendue súur, ne têai-je pas toujours dit que le cul portait bonheur ? Si, malheureusement, jêeusse enfilé ton con, jêétais pris.

- Enfin, quêaurai-je ?

- Dix mille francs.

- quelle somme ?

- Et quelle dépense as-tu donc à faire, Joséphine ? Des chiffons : moi, des culs, des vits : ah ! Joséphine, quelle différence !

Ces propos, et quelques autres semblables, nous amenèrent à Paderborn o˘

nous parvînmes, sans avoir descendu nulle part, depuis notre rencontre avec Isaac.

La foire de Leipzig attirant beaucoup de voyageurs sur ces routes, nous trouv,mes les auberges si pleines à Paderborn, que nous f˚mes obligés de partager une chambre avec un riche négociant de Hambourg, qui se rendait avec son épouse à la célèbre foire dont je viens de parler. Kolmark était le nom de ce marchand, dont la femme, ,gée dêenviron vingt ans, était la plus jolie créature quêil f˚t possible de rencontrer au monde ; et, je lêavoue, cette délicieuse personne mêéchauffa, pour le moins autant la tête, quêune cassette très volumineuse que je leur vis enfermer avec soin dans une des armoires de notre chambre. Le désir de mêapproprier lêun et lêautre objet devint tellement vif en moi, que je nêen fermai pas lêúil de la nuit. ¿ raison dêune réparation à leur voiture, ces deux personnages devaient séjourner dans lêauberge, et, pour les suivre un peu de près, je prétextai quelques affaires, qui devaient également me retenir un jour à

Paderborn. De ce moment, il devenait clair que, puisque nous avions trente-six heures à être réunis, il fallait nécessairement faire connaissance.

Joséphine, prévenue par moi, devînt bientôt lêamie de sa compagne ; on déjeuna ensemble ; on y dîna, le soir on fut au spectacle ; et cêest au souper du retour que jêeus soin de préparer le piège dans lequel je voulais faire tomber lêune et lêautre victime. Kolmark avait fait les frais du dîner, il était juste que ceux du souper nous regardassent : ce motif me fit quitter la comédie de bonne heure, et jêarrivai seul à lêauberge, sous le prétexte de tout ordonner.

- Obligé dêaller prendre, à lêextrémité de la ville, un ami avec lequel je pars cette nuit pour Berlin, dis-je aux gens de la maison, je vais faire charger ma voiture tout de suite, et lêenvoyer mêattendre chez mon compagnon de voyage.

Cette précaution paraît toute simple ; tous mes bagages se portent à la voiture ; je nêoublie pas dêy faire mettre, bien enveloppée, la cassette, quêau moyen dêun passe-partout, je retire facilement de lêarmoire o˘ elle était serrée.

- Va, dis-je au postillon, dès que tout est prêt ; va mêattendre à la porte de Berlin ; jêy conduirai ma femme et mon ami, cela sera plus simple que dêarrêter près de sa maison ; tu pourras du moins boire en nous attendant ; un cabaret se trouve à cette porte, et il nêen est point à la sienne.

Tout sêarrange ; et ma voiture quittait à peine lêhôtellerie, quand Joséphine et nos deux dupes y rentraient. Le plus grand souper fut servi ; mais jêavais eu le soin de mêler aux jattes de fruits, déjà placées sur un buffet, une dose de stramonium, assez forte pour plonger dans le plus profond sommeil ceux qui go˚teraient du mets o˘ je lêavais amalgamé. Tout réussit à miracle : à peine Kolmark et sa femme ont-ils t,té de ce fruit fatal, quêils tombent dans une telle léthargie, quêon peut leur faire tout ce quêon veut, et les remuer de toute manière, sans quêils puissent sêen apercevoir.

- Tiens-toi prête, dis-je à Joséphine, dès que je les vis dans cet état ; tout est dehors ; la voiture nous attend ; jêai la cassette ; prête-moi la main pour foutre cette femme dont la tête me tourne ; achevons ensuite de leur voler et portefeuilles et bijoux ; puis décampons avec autant de silence que de mystère et de promptitude.

Jêapproche de la Kolmark ; jêai beau la trousser, lui presser les tétons, rien ne la réveille. Rassuré par cet état de stupeur, plus violent que je ne lêaurais soupçonné, je deviens très entreprenant ; Joséphine et moi nous la mettons nue. Dieu ! quel corps ! cêétait celui de Vénus même.

- ‘ Joséphine, mêécrié-je, jamais un crime ne me fit mieux bander que celui-là ! Mais il faut que je le perfectionne : je ne suis pas assez s˚r de ma drogue, pour ne pas craindre leur réveil, il faut que je les foute tous les deux, et que je les tue en les foutant.

Je commence par la femme ; je lêenconne dêabord, je lêencule ensuiteÖ pas un mouvementÖ pas lêombre dêune sensation ; je lui remplis lêanus de foutre, et passe au mari. Kolmark, qui nêavait que trente ans, mêoffrit un

cul dêalb,tre ; je le quitte, après quelques allées et venues, pour me rengloutir dans celui de la femme et, pendant que jêy suis, cette fois, je fais placer sur elle le corps de lêépoux et, sur ce corps, les trois matelas de lêun des lits. Joséphine qui, par mon ordre, cabriole sur les matelas, les a bientôt étouffés tous les deux ; et je jouissais, et jêéprouvais, dans le cul de la femme, lêinconcevable volupté qui existe à

procurer une mort violente à lêobjet qui sert nos plaisirs. On nêimagine pas à quel point la contraction des nerfs de la victime sert la lubricité

de lêagent ! ‘ mes amis ! taisons ce secret ; il ne serait pas un seul libertin, sêil était connu, qui nêassassin,t sa jouissance. Lêopération terminée, nous plaçons avec soin les corps chacun dans leur lit ; et, nous étant emparés des montres, des portefeuilles et des bijoux, nous descendons, nous traversons lêauberge, dont personne nêest surpris de nous voir partir, parce que jêavais prévenu de tout.

- Vous laisserez dormir M. et Mme de Kolmark, disons-nous en passant ; ils vous prient de nêentrer chez eux quêà midi : votre excellent souper, votre bon vin, tout cela leur a porté à la tête, et ils veulent se reposer longtemps ; nous en ferions s˚rement de même sans les affaires qui nous chassent.

Et, cela dit, les dépenses, les valets, largement payés, nous nous retirons comblés des politesses de tout le monde, et volons dêune traite à Berlin, sans nous arrêter davantage. Ce ne fut que dans cette capitale de la Prusse, o˘ nous reconn˚mes que la cassette, remplie de pierreries, et les autres effets dérobés, sêélevaient à plus de deux millions.

- Oh Joséphine, mêécriai-je en vérifiant cette agréable prise, ne têai-je pas toujours dit quêun crime assurait lêautre, et que le plus heureux des hommes sera toujours celui qui saura le plus en commettre ? Nous prîmes à

Berlin le même établissement quêà Bordeaux, et je mêy fis de même passer pour le frère de Joséphine.

Cette créature qui devenait chaque jour plus belle, ne tarda pas à faire des conquêtes ; et, comme elle était pénétrée de la nécessité de ne se fixer quêà celles qui devaient rapporter beaucoup, le premier homme quêelle t,che de

captiver fut le prince Henri, frère du roi. Il est bien peu de gens qui ne connaissent, au moins de réputation, lêesprit, la gentillesse et le libertinage de cet aimable prince. Henri, plus amateur des hommes que des femmes, ne se fixait jamais quêà celles dont il croyait pouvoir tirer des secours dans les égarements quêil chérissait.

- Bel ange, dit-il à Joséphine, il faut, avant de nous lier, que je vous explique mes passions ; elles sont aussi vives que singulières. Je dois vous prévenir dêabord que je fêterai peu dans vous les attraits de votre sexe : jamais je ne me sers de femmes ; je les imite, mais je les déteste.

Voici donc quelle sera votre conduite pour servir ma lubricité : je vous ferai connaître beaucoup dêhommes ; vous attaquerez tous ceux que je vous présenterai. Voilà, poursuivit le prince en remettant à Justine un godemiché de treize pouces de long, sur neuf de tour, voilà la taille que jêemploie ; quand vous me découvrirez des vits de cette tournure, vous me les fournirez. Une fois à lêopération, vous serez revêtue dêune simarre, couleur de chair, qui ne laissera paraître que votre cul, le reste sera impénétrable à mes yeux ; vous préparerez les vits qui mêentreront dans le derrière, vous les y insinuerez vous-même, vous exciterez lêhomme pendant quêil agira, et, pour remerciements, lorsque jêaurai été bien foutu, je vous ferai tenir par ces mêmes hommes, et vous appliquerai quatre cents coups de fouet. Ce ne sera pas tout, ma belle amie ; il faudra que vos féminins appas soient soumis à de plus grandes profanations. Le fouet reçu, vous vous mettrez absolument nue ; vous vous coucherez à terre, les jambes écartées ; tout les hommes qui mêauront passé sur le corps, vous chieront dans le con et sur la gorge. En revenant de lêopération, ils me feront toucher le trou de leur cul ; ce que jêexécuterai avec la langue. Cela fait, je mêaccroupirai sur votre bouche ; vous lêouvrirez la plus grande possible, je chierai dedans : un de mes hommes me branlera ; mon foutre partira en même temps que mon étron ; cêest la seule façon dont je décharge.

- Et quels sont, dit Joséphine, les émoluments que monseigneur accorde à

dêaussi désagréables services ?

- Vingt-cinq mille francs par mois, dit le prince, et je paie tous les accessoires.

- Ce nêest assurément pas trop, répondit Joséphine, mais lêhonneur de votre protection nous tiendra lieu du reste, et je suis aux ordres de monseigneur.

- quel est ce garçon que vous appelez votre frère ? poursuivit le prince.

- Il lêest effectivement, répondit Joséphine, et la similitude de ses go˚ts aux vôtres pourrait peut-être le rendre utile à vos plaisirs.

- Ah ! il est bougre ?

- Oui, monseigneur.

- Vous encule-t-il ?

- quelquefois.

- Ah ! parbleu, je veux voir cela.

Et Joséphine, mêayant fait appeler, le prince, pour me mettre sur le champ à mon aise, déboutonna ma culotte et me branla le vit.

- Voilà, dit-il, un fort bel engin ; il nêest pas tout à fait de la taille de ceux dont je me sers, mais il doit être beau à voir en úuvre ; sa décharge peut être brillante.

Et ayant fait coucher Joséphine à plat-ventre, il introduisit mon vit dans le cul de cette fille le plus adroitement du monde. ¿ peine y fus-je, quêil passa derrière moi et, rabattant mes culottes sur mes talons, il mania mon cul, lêentrouvrit, le gamahucha, y fit pénétrer son vit de quelques lignes ; se retirant ensuite, il se remit à contempler mes fesses, en mêassurant quêil les trouvait fort de son go˚t.

- Pourriez-vous chier en foutant ? me dit-il ; cêest une chose délicieuse pour moi, que de voir chier un homme pendant quêil fout un cul, on nêimagine pas combien cette petite infamie échauffe ma lubricité ; cêest quêen général jêaime fort la merde, jêen mange même, tel que vous me voyez : les sots ne conçoivent pas cet écart ; il y a des passions qui ne sont faites que pour les gens dêun certain ordre. Eh bien, chierez-vous ?

Ma réponse fut un des plus fameux étrons que jêeusse pondu de ma vie. Henri le reçut en entier dans sa bouche ; et le sperme, dont il mêarrosa les cuisses, devint le témoignage le plus certain du plaisir que je venais de lui faire. Il en avait fait autant de son côté : et, quand il me vit disposé à nettoyer la place :

- Non, me dit-il en mêarrêtant, cêest lêouvrage des femmes.

Et Joséphine fut obligée dêenlever cela avec ses mains ; il la regardait faire, et paraissait jouir de lêhumiliation o˘ il la réduisait.

- Elle a un assez beau cul, disait-il en le lui claquant, je crois quêelle sera bonne à fouetter : je lêétrillerai très fort, je vous en préviens, mais jêespère que cela vous sera égal.

- Oh ! parfaitement, monseigneur, je vous jure ; Joséphine est à vous et se trouvera toujours honorée de ce quêil vous plaira de lui faire.

- Cêest quêil ne faut pas ménager les femmes, en lubricité ; on g,te absolument ses plaisirs, quand on ne sait pas les mettre à leur place, et, tant quêon les élève, elles nêy sont pas.

- Monseigneur, dis-je, au prince, une chose me surprend en vous : cêest la manière dont vous soutenez lêesprit du libertinage, même après que ce qui lui prête des forces est éteint.

- Cêest que mes principes sont s˚rs, me répondit cet homme plein dêesprit ; cêest que je suis immoral par système ; et non par tempérament : lêétat de force ou de faiblesse dans lequel je puis être, ne contribue nullement aux dispositions de mon esprit ; et je me livre aussi bien aux derniers excès de la luxure, en venant de décharger, quêavec du sperme de six mois dans les couilles.

Je voulus ensuite témoigner quelque surprise au prince, sur le genre de plaisir crapuleux auquel je le voyais livré.

- Mon ami, me répondit-il, cêest quêil nêy a que cela de bon en libertinage ; plus le go˚t quêon chérit est sale, plus il doit naturellement exciter. ¿ mesure

que lêon se blase sur ses go˚ts, on les raffine ; il est donc tout simple dêarriver ainsi au dernier point de la corruption réfléchie. Tu trouves mes go˚ts bizarres, et moi je les trouve trop simples ; je voudrais faire bien pis. Je passe ma vie à me plaindre de la médiocrité de mes moyens. Aucune passion nêest exigeante comme celle du libertinage, parce quêil nêen est aucune qui chatouille, qui pique, agace aussi vivement le genre nerveux, aucune qui porte dans lêimagination un incendie plus considérable ; mais il faut, en sêy livrant, oublier tout à

fait la qualité dêhomme civilisé ; ce nêest que comme les sauvages, et à la manière des sauvages, que lêon doit se vautrer dans le bourbier de la luxure : si lêon se rappelle ses forces, ou les faveurs de la fortune, ce ne doit être que pour en abuser.

- Oh ! monseigneur, voilà des maximes qui sentent furieusement la tyrannieÖ

la férocité.

- Mais le véritable libertinage, dit le prince, doit toujours marcher entre ces deux vices ; rien nêest aussi despote que lui ; et voilà pourquoi cette passion nêest vraiment délicieuse que pour ceux qui, comme nous autres princes, sont revêtus de quelque autorité.

- Vous concevrez donc du plaisir à abuser de cette autorité ?

- Je vais plus loin ; jêaffirme quêelle nêest agréable que par lêabus quêon a lêesprit dêen faire. Mon ami, tu me parais assez riche, assez bien organisé, pour que je te révèle sur cela les mystères du machiavélisme.

Souviens-toi que la nature même a voulu que le peuple ne f˚t, dans les mains du monarque que la machine de son autorité ; quêil nêest bon quêà

cela ; quêil nêest créé faible et bête que pour cela ; et que tout prince qui ne lêenchaîne et ne lêhumilie pas pèche décidément contre les intentions de la nature. quel est alors le fruit de la nonchalance du souverain ? Un déchaînement universel, tous les crimes hébétés de lêinsurrection populaire, lêavilissement des arts, le mépris des sciences, la disparition du numéraire,

le surhaussement excessif des denrées, la peste, la guerre, la famine, et tous les fléaux que ces malheurs entraînent. Voilà, Jérôme, voilà ce qui attend un peuple qui secoue le joug ; et sêil existait un être souverain au ciel, son premier soin serait de punir, sois-en s˚r, le chef assez imbécile pour avoir cédé sa puissance.

- Mais cette puissance dis-je, nêest-elle pas dans la main du plus fort ?

et le peuple en masse nêest-il pas le seul souverain ?

- Mon ami, le pouvoir de tous nêest quêune chimère ; il ne résulte aucun effet dêune multitude de forces discordantes : tout pouvoir disséminé

devient nul ; il nêa dêénergie quêen le concentrant. La nature nêa quêun flambeau pour éclairer le monde ; chaque peuple, à son exemple, ne doit avoir quêun maître.

- Mais pourquoi le voulez-vous tyran ?

- Parce que lêautorité lui échappe sêil est débonnaire ; et je viens de te peindre tous les malheurs qui résultent de lêautorité qui sêéchappe. Un tyran vexe quelques hommes ; voilà de sa tyrannie des résultats bien médiocres : un prince mou laisse changer lêautorité de mains ; et voilà des malheurs affreux.

- Ah ! monseigneur, dis-je en baisant les mains de Henri, que jêestime ces principes dans vous, chaque homme, en les admettant, peut se flatter de despotiser dans sa classe ; il nêest quêesclave et vil, sêil veut usurper le pouvoir des grands.

Le prince de Prusse, singulièrement satisfait de moi, me laissa vingt-cinq mille francs pour gages de sa bienveillance, et ne quitta presque plus notre maison. Jêaidais ma súur à lui trouver des hommes ; et, pas tout à

fait aussi difficile que lui, je mêaccommodais à merveille de ce dont il ne voulait pas : aussi puis-je certifier avec raison que, pendant deux ans que dura notre séjour dans cette ville, il me passa au moins plus de dix mille vits dans le derrière. Il nêy a point de pays dans le monde o˘ les soldats soient

aussi beaux et aussi complaisants ; et, pour peu quêon sache sêy prendre, on en a tant, quêon est obligé dêen refuser.

Nous nêétions pas tellement gênés, que nous ne puissions mystérieusement associer quelques seigneurs de la cour aux plaisirs du prince Henri ; et le comte de Rhinberg partagea longtemps les faveurs de la maîtresse du frère de son maître, sans que qui que ce f˚t sêen dout,t. Rhinberg, aussi libertin que Henri, lêétait pourtant dans un autre genre ; il foutait Joséphine en con, pendant que deux femmes lêétrillaient à tour de bras, et quêune troisième lui pissait dans la bouche. Par une suite de caprice fort extraordinaire, Rhinberg ne déchargeait pas dans le con quêil avait fêté ; celui qui lui avait pissé dans la bouche était toujours s˚r de recevoir son hommage : et de même quêil fallait que celui qui lêexcitait f˚t jeune et joli, raison qui lui avait fait choisir celui de Joséphine ; de même, il était essentiel que celui o˘ il terminait sa besogne f˚t vieux, laid, et puant. Celui-là changeait tous les jours ; il resta dix-huit mois attaché à

lêautre ; et peut-être lêaimerait-il encore sans lêévénement qui me fit quitter Berlin, et dont il est temps que je vous entretienne.

Je mêapercevais depuis quelque temps de deux choses qui me donnaient des inquiétudes, et qui furent cause du parti que je pris de mêéloigner de Berlin. Cependant, je balançais encore, lorsque la proposition qui me fut faite acheva de me déterminer.

La première des choses que jêentrevis, fut le refroidissement certain du prince de Prusse pour Joséphine : au lieu de venir tous les jours, à peine le voyait-on deux fois la semaine. Lêinconstance est la suite des passions outrées ; comme on sêy abandonne avec excès, on sêen lasse nécessairement plus vite.

La seconde chose qui redoubla mon inquiétude fut de voir que, sans mêen douter, Joséphine mêéchappait aussi. Elle aimait un jeune valet de chambre de Henri, qui sêétait souvent amusé devant elle avec le prince, et je craignis quêelle nêen vînt insensiblement à secouer tout à fait mes chaînes. Voilà o˘ jêen étais, lorsque la proposition dont je viens de parler me fut faite. Telles étaient les expressions du billet qui la contenait :

On vous propose cinq cents mille francs pour livrer Joséphine, en vous prévenant que cêest pour lêexécution dêun caprice qui lui ravira le jour.

Lêautorité de celui qui vous parle ainsi est telle que, si vous dites un mot, vous êtes un homme perdu ; si, au contraire, vous acceptez, demain à

midi la somme promise sera chez vous, et, de plus, cinq cents florins pour votre voyage ; une des conditions du marché étant que vous quitterez la Prusse dès le jour même.

Voici ma réponse :

Si jêétais mieux connu de celui qui me fait une telle proposition, il aurait évité le ton de la menace. Jêaccepte tout sous une seule clause ; cêest dêêtre témoin du supplice préparé pour ma súur, ou de savoir au moins de quelle nature il doit être. Au reste, il me paraît essentiel que lêon sache que Joséphine est grosse de trois mois.

On me répondit :

Vous êtes un homme charmant ; vous emportez de Berlin lêestime et la protection de celui qui vous parle. Vous ne pouvez pas être témoin du supplice ; contentez-vous de savoir quêil durera vingt heures ; et quêil nêexiste aucun exemple dans le monde de la rigueur et de la violence du tourment, aussi nouveau quêextraordinaire, par lequel on lui ravira lentement le jour. Un homme de lêart ira demain constater sa grossesse ; et, si elle est vraie, vous aurez cent mille francs de plus. Adieu ; ne revenez jamais à Berlin ; mais souvenez-vous que, telle part oˇ vous soyez, une main puissante vous protégera.

Ce soir-là les portes de la maison furent fermées de très bonne heure, et je voulus me donner la barbare jouissance de souper et de coucher pour la dernière fois avec Joséphine. Je ne lêavais jamais foutue avec tant de plaisir. Oh ! le superbe corps, me disais-je ! quel dommage que de tels attraits soient dans peu la p,ture des vers ! et ce crime sera mon ouvrage ; il le sera sans doute, puisque, pouvant la sauver, je la livre.

Il faut avoir ma tête, mes amis, pour comprendre à quel point de pareilles idées font dresser le vit. Joséphine fut foutue de toutes les manières ; et chacun des temples oˇ je sacrifiais excitait en moi de nouvelles réflexions, toutes néanmoins à peu près de la même teinte. Oh ! mes amis, je puis le dire avec vérité, non, il nêest aucune jouissance dans le monde qui soit comparable à celle-là : mais, à qui le dis-je, grand Dieu ! et qui doit le savoir mieux que vous !

Le lendemain, le médecin parut : je dis à Joséphine quêil venait de la part du prince, qui, ayant appris sa grossesse, lui faisait offrir des secours, Joséphine commença par nier le fait : mais convaincue par lêexamen, elle avoua tout, en suppliant lêhomme de lêart de ne la compromettre en rien.

Celui-ci promit tout ce quêon voulut, et nêen dressa pas moins un procès-verbal, par lequel il déclarait quêau moyen de son examen et des réponses de Joséphine, elle devait être à la fin de son quatrième mois. Me priant ensuite de lêécouter un moment en secret :

- Voilà, me dit-il, les six cent mille francs que je suis chargé de vous remettre ; et les cinq cents florins pour votre route : je viendrai moi-même chercher votre súur ce soir ; quêelle soit prête ; et vous, monsieur, que le soleil levant ne vous retrouve pas dans Berlin.

- Comptez sur ma parole, monsieur, répondis-je, en lui présentant dix mille francs, quêil refusa ; mais de gr‚ce, expliquez-moi tout ce que vous pourrez de cette circonstance singulière ; vous savez sans doute ce quêon veut faire de ma súur.

- La victime dêun meurtre de débauche, monsieur, je crois pouvoir vous le révéler, parce quêon mêa dit que vous étiez au fait.

- Et sera-t-il bien cruel ?

- Cêest une nouvelle expérience, dont les angoisses sont dêune telle énergie que le sujet sêévanouit à chaque reprise, et quêil reprend nécessairement ses sens, dès que lêon arrête.

- Et le sang coule-t-il ?

- Très en détail : cêest ce quêon appelle une réunion de douleurs ; toutes celles dont la nature afflige lêhumanité sont imitées dans ce supplice, tiré du manuel des inquisiteurs de Goa.

- A en juger par les sommes que je reçois, lêacquéreur est un homme riche.

- Je lêignore, monsieur.

- Dites-moi seulement si vous croyez quêil connaisse Joséphine.

- Je nêen saurais douter.

- Charnellement ?

- Je ne le crois pas. Et mon homme sortit sans vouloir proférer une parole de plus.

quelques instants avant, je fus prévenir Joséphine du désir quêon avait de la posséder seule. Elle frissonna :

- Pourquoi donc ne mêaccompagnes-tu pas ? me dit-elle en mêaccablant de caresses.

- Je ne le puis.

- Oh, mon ami, mes pressentiments sont affreux ; je ne te reverrai peut-

être jamais !

- quelle extravagance ! Oh ! Joséphine, on vient ; du courage.

Et lêhomme de lêart lui ayant présenté la main pour descendre, je lêembarquai, de concert avec lui, dans une voiture anglaise qui la fit bientôt disparaître à mes regards, non sans jeter toute mon existence dans un trouble voluptueux quêil est plus facile de sentir que de peindre.

La première fois quêon se trouve seul après avoir été deux très longtemps, il semble quêil manque quelque chose à lêexistence. Les sots prennent cela pour les effets de lêamour ; ils se trompent. La douleur éprouvée par ce vide

nêest que lêeffet de lêhabitude, quêune habitude contraire dissipe plus promptement quêon se lêimagine. Le second jour de ma route, je ne pensais déjà plus à Joséphine, ou si son image se représentait à mes yeux, cêétait avec des symptômes dêune sorte de plaisir cruel, bien plus voluptueux que ceux de lêamour ou de la délicatesse. Elle est morte, me disais-je, morte dans dêaffreux tourments, et cêest moi qui lêai livrée.

Cette délicieuse pensée excitait alors de tels mouvements de plaisir en moi, que jêétais souvent obligé de faire arrêter pour enculer mon postillon.

Jêétais dans les environs de Trente, absolument seul dans ma voiture, et dirigeant mes pas vers lêItalie, lorsquêune de ces crises de tempérament me prit, au même instant o˘ jêentendis des cris plaintifs dans la forêt que nous traversions. Árrête, dis-je au postillon ; je veux connaître la cause de ce bruit ; ne têécarte pas, et soigne ma voiture. ª Je mêenfonce, le pistolet à la main, et je découvre enfin dans un taillis une fille de quinze ou seize ans, qui me parut dêune rare beauté.

- quel malheur vous afflige, ma belle demoiselle ? dis-je en lêabordant ; est-il possible dêy porter remède ?

- Oh ! non, non, monsieur, me répondit-on, il nêen fut jamais aux flétrissures de lêhonneur ; je suis une fille perdue ; je nêattends que la mort, et je vous la demande.

- Mais, mademoiselle, si vous daignez me raconterÖ

- Le fait est aussi simple que cruel, monsieur. Un jeune homme devient amoureux de moi ; cette liaison déplaît à mon frère ; le barbare abuse de lêautorité que la mort de nos parents lui donne ; il mêenlève, et, après mêavoir horriblement maltraitée, il me perd dans cette forêt en me défendant, sous peine de la vie, de jamais reparaître à la maison : ce monstre est capable de tout ; il me tuera si jêy rentre. Oh ! monsieur, je ne sais que devenir. Cependant, vous mêoffrez vos servicesÖ eh bien, je les accepte. Daignez mêaller chercher mon amant ; faites cela, monsieur, je vous en conjure. Je ne sais quel est votre état, ni votre fortune ; mais mon amant est riche, et si des sommes vous étaient nécessaires, je suis bien s˚re quêil les donnerait pour me ravoir.

- Oˇ est-il, cet amant, mademoiselle ? dis-je avec chaleur.

- A Trente, et vous nêen êtes pas à deux lieues.

- Se douterait-il de votre aventure ?

- Je ne crois pas quêil la sache encore.

Et ici je vis bien que cette belle fille, actuellement sans aucune défense, serait à moi quand je voudrais ; mais, aussi envieux dêargent que de femmes, je me mis à combiner sur-le-champ comment je mêy prendrais pour avoir à la fois lêun et lêautre. Croyez-vous, dis-je dêabord à cette infortunée, quêil y ait quelque maison dans les environs de la partie du bois oˇ nous sommes ?

- Non, monsieur, je ne le crois pas.

- Eh bien, enfoncez-vous encore plus dans le taillis ; nêy faites pas le moindre mouvement ; transcrivez sur ces tablettes, avec mon crayon, les trois lignes que je vais vous dicter, et dans peu dêheures je vous amène votre amant.

Voici les mots que la belle aventurière écrivit sous ma dictée : Un brave inconnu va vous mettre à même de vous convaincre de mes malheurs ; ils sont affreux. Suivez-le, il vous mènera oˇ je vous attends ; mais venez seul, absolument seul ; cette recommandation est essentielle ; vous saurez bientôt ce qui la motive. Si deux mille sequins ne vous paraissent pas une trop faible récompense pour lêhomme qui nous réunit, apportez-les pour les lui remettre devant moi ; vous en apporterez davantage, si vous trouvez la récompense trop médiocre.

La belle opprimée, qui se nommait HéloÔse, signa le billet ; et moi, regagnant promptement ma voiture, jêengage le postillon à faire diligence, et le fais arrêter à la porte même du jeune Alberoni, amant dêHéloÔse. Je lui présente le billet.

- Deux mille sequins ! sêécrie-t-il en mêembrassant, deux mille sequins pour savoir des nouvelles de tout ce que jêai de plus cher au monde ! oh !

non, non, monsieur, ce nêest point assez, voilà le double. Partons, je vous en conjure. Je venais dêapprendre le départ de celle que jêaime, la colère de son frère, et ne savais o˘ porter mes pas pour les rejoindre ; vous mêinstruisez, que ne vous dois-je pas ? Partons, monsieur, et partons seuls, puisquêelle lêexige.

Ici, jêarrêtai quelques moments la précipitation de ce jeune homme, pour lui faire observer quêaprès lêacharnement du frère dêHéloÔse, ce ne devait pas être à Trente quêil devait ramener cette belle fille. Prenez avec vous le plus dêargent que vous pourrez, lui dis-je ; sortez du territoire de cette ville, et liez-vous pour jamais à celle que vous aimez. Réfléchissez-y bien, monsieur ; mais une conduite contraire vous la fait perdre pour toujours.

Alberoni, pénétré de mes raisonnements, me remercie, et, ouvrant son cabinet avec précipitation, il prend sur lui tout ce quêil a dêor et de bijoux.

- Partons, maintenant, me dit-il ; jêai de quoi la faire vivre un an avec éclat, dans telle ville dêAllemagne ou dêItalie que ce puisse être ; et pendant lêintervalle dêun an on peut arranger bien des affaires.

Content de cette sage résolution, je lêapprouve ; je fais mettre ma voiture à lêauberge, malgré les insistances dêAlberoni, qui voulait absolument quêelle rest,t chez lui. Nous volons.

HéloÔse nêavait pas bougé. ´ Homme imprudent, dis-je à Alberoni, en lui appliquant le bout dêun pistolet sur la tempe, et sans lui donner le temps de prononcer un mot, comment as-tu pu faire la bêtise de confier à la fois aux mains dêun homme que tu ne connais pas, et ta maîtresse et ton argent ?

Dépose promptement celui dont tu es chargé, et va porter au sein des enfers lêéternel remords de ton imprudence. ª Alberoni veut faire un mouvement ; je lêétends à mes pieds. HéloÔse tombe évanouie.

Oh ! sacredieu, me dis-je alors, me voilà donc, par le plus délicieux des crimes, maître dêune fille charmante et dêune bonne somme ; amusons-nous maintenant. Dêautres que moi eussent peut-être profité de lêévanouissement de leur victime pour en jouir avec plus de calme : je pensais bien différemment. Jêeusse été désolé que cette malheureuse nêe˚t

pas eu la possession de tous ses sens, afin de mieux go˚ter son infortune. Ma perfide imagination lui préparait dêailleurs quelques épisodes, dont je voulais lui faire avaler le calice jusquêà la lie. quant on fait tant que de commettre le mal, il faut que ce soit avec toute lêextension, tout le raffinement dont il est susceptible.

Je fis respirer des sels à mon HéloÔse ; je la souffletai ; je la pinçai.

Rien ne parvenant à la réveiller, je la troussai, je lui chatouillai le clitoris, et ce fut à cette sensation voluptueuse que je dus son retour à

la lumière.

- Allons, belle enfant, lui dis-je alors, en lui appliquant un baiser de feu sur la bouche, un peu de courage ; il en faut pour soutenir la fin de vos malheurs ; vous nêêtes pas au bout.

- Oh ! scélérat, me dit cette intéressante fille en pleurant, que prétends-tu donc encore ? et quels nouveaux supplices me sont préparés ? nêest-ce point assez dêavoir abusé de ma confiance pour me priver de tout ce que jêaime ? Ah ! si ce nêest que la mort dont tu me menaces, presse-toi de me la donner ; h,te-toi de me réunir à lêobjet adoré de mon cúur ; je te pardonne ton crime à ce prix.

- La mort que tu désires, mon ange, dis-je, en commençant à palper ma belle, aura lieu très certainement ; mais il faut quêelle soit précédée de quelques humiliations, de quelques cruautés, sans lesquelles jêaurai bien moins de plaisir à te la donner.

Et comme, en disant cela, mes mains, qui fourrageaient toujours, offraient à mes regards avides des cuisses dêune rondeur, dêune blancheur éblouissantes, je fis trêve aux discours pour ne plus mêoccuper que des actions. La certitude o˘ jêétais des prémices dêune aussi belle fille, me fit penser à un genre dêattaque qui peut-être sans cela ne me serait jamais venu dans lêesprit. Dieu ! que dêétroit, de difficultés, de chaleur, et que de plaisir me donna cette victoire ! la manière dont je lêarrachai y prêtait encore plus de sel. Une gorge dêalb,tre se présente à moi ; et, plus décidé aux insultes quêaux caresses, dans lêétat o˘ je suis, je la mords, je la pressure, au lieu de

la baiser. ‘ merveilleux effet de la nature ! HéloÔse, singulièrement servie par elle, cède malgré sa douleur aux impressions du plaisir que je la contrains dêéprouver ; elle décharge.

Il nêest rien au monde qui allume plus fortement en moi le sentiment de la colère lubrique, comme de sentir une femme partager mes plaisirs.

- Inf,me putain ! mêécriai-je, tu vas être punie de ton audace. Et, la retournant avec précipitation, je me rends maître du plus charmant derrière quêil f˚t possible de voir. Une main écarte des fesses, lêautre conduit mon vit, et je sodomise à lêinstant. Dieux ! quel plaisir elle me donna ! Je lui faisais mal ; elle voulut crier, je lui mis un mouchoir sur la bouche.

Cette précaution dérangea lêentreprise, mon engin glissa. Je conçus quêil fallait relever ma victime, et lêappuyer sur quelque chose. Je la couche sur le cadavre de son amant, et les réunis si bien par lêattitude que je leur fais prendre, que leurs bouches se trouvent, pour ainsi dire collées lêune sur lêautre. On ne se peint point dêeffroi, lêhorreur, le désespoir o˘ ce nouvel épisode plonge ma victime. Peu touché des différents mouvements qui la déchirent, je fais une corde de mes jarretières et de mon mouchoir ; je la fixe dans cette position, et me remets tranquillement à

lêouvrage. Dieux ! quelles fesses ! quel embonpoint ! que de blancheur !

Mille et mille baisers se collent sur elles ; il semble que je veuille dévorer ce beau cul avant que de le foutre. Je le perfore enfin, mais avec une telle rapidité, si peu de précaution, que le sang coule sur les cuisses. Rien ne mêarrête ; je suis au fond ; je voudrais quêelle f˚t plus étroite, et moi bien plus gros pour la tourmenter davantage. Éh bien !

petite garce, dis-je en la limant de toutes mes forces, cette seconde jouissance te fera-t-elle décharger comme lêautre ? ª Et je claquais vigoureusement ses fesses, en disant cela ; je les égratignais ; mes mains repassaient par devant, et lui arrachaient barbarement le poil follet dont lêavait ornée la nature. Mille cruelles idées viennent ici troubler mon imagination. Je me détermine à retarder ma décharge, afin que rien ne puisse ralentir le feu qui les inspire. Je me rappelle lêaffreux projet formé sur le cadavre de madame de MoldaneÖ Je me ressouviens de tout ce qui

mêa été dit sur les délices de la jouissance dêun cadavre fraîchement assassiné, et du désespoir o˘ mêa mis lêimpétuosité de mes désirs, en mêempêchant jadis de consommer ce crime. Je décide, je jette des yeux hagards sur le corps sanglant dêAlberoni ; je le déculotte. Il était encore chaud ; jêaperçois de superbes fesses, je les baise ; cêest avec ma langue que je prépare les voies ; je mêintroduis, et me trouve si bien de lêexpérience, que cêest dans le cul de lêamant assassiné par moi, quêen baisant celui de la maîtresse que jêassassinerai bientôt de même, que cêest là, dis-je, quêavec dêindicibles frémissements de plaisir, mon foutre sêélance à grands flots.

Les attraits dêHéloÔse, son désespoir, ses larmes, lêétat dêanxiété o˘ je plongeais son ,me par les menaces dont je lêaccablais ; la réunion de tant dêeffets si puissants sur mon cúur de fer, me firent bientôt rebander.

Mais, plein de rage, écumant de cette colère lubrique qui plonge nos sens dans une si violente agitation, ce nêest plus maintenant que par des insultes que je peux mêexciter au plaisir. Je cueille des branches dans le taillis qui nous environne ; jêen forme des verges ; je déshabille totalement cette jeune personne, et lêétrille sur tout le corps, sans excepter la gorge, dêune si cruelle manière, que son sang se mêle bientôt à

celui des plaies de son amant. Rassasié de cette barbarie, jêen invente de nouvelles ; je la force à sucer les plaies dêAlberoni. La voyant mêobéir avec une sorte de délicatesse, jêarrache des épines, et lêen frotte sur les parties les plus délicates ; jêen introduis dans son vagin, je lui en déchire les tétons. Jêincise enfin le cadavre du jeune homme ; jêen extirpe le cúur, pour en barbouiller le visage de ma victime ; je la contrains à en mordre quelques parcelles. Je nêen pouvais plus. Et le fier Jérôme, qui venait de faire la loi à deux individus, la recevait en ce moment de son vit : on ne banda jamais de cette violence là. Pressé du besoin de perdre mon foutre, jêoblige ma victime à prendre dans la bouche le vit de son amant, et je lêencule en cet état. Jêavais un poignard à la main ; je lui réservais la mort à lêinstant de ma déchargeÖ Elle approche ; je fais devancer mes coups ; ce nêest quêavec lenteur que je veux lui faire recevoir le dernier. Je caresse en attendant, avec délices, la voluptueuse idée de mêler aux divins élans de ma décharge les derniers soupirs de celle que je fous. Elle va sentir, pensai-je en la limant à

tour de reins, elle va éprouver les plus cruels moments de lêhomme, lorsque jêen go˚terai les plus doux. Le délire sêempare de mes sens ; je la saisis par les cheveux, dêune main, et de lêautre, je lui plonge, à quinze reprises différentes, un poignard dans le sein, dans le bas-ventre et dans le cúur. Elle expire, et mon foutre nêest pas encore répandu. Ce fut alors, mes amis, que jêéprouvais bien de quel merveilleux effet est dêégorger lêobjet quêon fout. Lêanus de ma victime se resserrait, se comprimait, en raison de la violence des coups que je lui appuyais ; et, lorsque je perçai le cúur, la compression fut si vive que mon vit en fut déchiré. ‘ délicieuse jouissance ! vous étiez la première que je go˚tai en ce genre ; mais que je vous ai dêobligation de la leçon que vous me donn,tes, et combien jêen ai profité depuis ! Un moment de repos succède à de si vives agitations ; mais, dans une ,me aussi scélérate que la mienne, le spectacle du crime doit bientôt rallumer le désir. Jêai foutu le cadavre de lêamant, me dis-je, pourquoi ne foutrais-je pas celui de la maîtresse ? HéloÔse était encore belle ; la p,leur de son teint, le désordre de ses beaux cheveux, lêintérêt puissant qui régnait sur les traits renversés de sa physionomie enchanteresse, tout me fait rebander ; jêencule et décharge une dernière fois, en dévorant sa chair.

Lêillusion dissipée, je ramasse les bijoux, lêargent, et mêéloigne, non pas en détestant mon crime. Ah ! si je mêen fusse repenti, mêe˚t-il fait bander tant de fois depuis ?Ö Non, je ne le détestais pas, ce crime délicieux ; mais je regrettais bien de ne pas lui avoir donné une plus violente extension.

Je rejoignis ma voiture, et partis sur le champ pour Venise. Le climat du pays de Trente et le caractère de ses habitants ne mêayant point plu, je me déterminai pour la Sicile. Là, dis-je est le berceau de la tyrannie et de la cruauté ; ce que les poètes et les écrivains racontent de la férocité

des anciens indigènes de cette île me fait croire que je retrouverai quelques traces de leurs vices dans les descendants des Lestrygons, des Cyclopes et des Lotophages. Vous allez voir si je me trompais, et si les prêtres, les nobles et les riches négociants de cette île délicieuse nêont pas tout ce quêil faut pour nous donner une suffisante idée de la dépravation et de la férocité de leurs ancêtres. Plein de ce projet, je traversai toute lêItalie ; et, à cela près de quelques scènes luxurieuses, de quelques crimes sourds et secrets auxquels je me livrai pour me tenir en haleine, il ne mêarriva rien qui,

comparable à ce qui me reste à vous dire, mérite de suspendre ici votre attention.

Je mêembarquai à Naples, au milieu du mois de septembre, sur un joli petit b,timent marchand qui faisait voile vers Messine, et dans lequel le hasard me fit rencontrer lêoccasion dêun crime gratuit, aussi singulier que piquant. Nous avions avec nous une négociante de Naples, que ses affaires conduisaient en Sicile, et qui menait avec elle deux petites filles charmantes, dont elle était mère, quêelle avait nourries, et quêelle aimait au point de ne pouvoir jamais sêen séparer. Lêaînée pouvait avoir quatorze ans, une figure romantique, les plus beaux cheveux blonds, et la taille la plus agréable. Les charmes de sa súur, moins ,gée de dix-huit mois, étaient dans un genre tout à fait différent ; des traits plus piquants que lêautre, moins dêintérêt, si lêon veut, mais infiniment plus de stimulant ; tout ce quêil fallait en un mot, non pour séduire doucement comme sa súur, mais pour emporter dêassaut le cúur le plus récalcitrant en amour. ¿ peine eus-je aperçu ces deux filles, que je résolus de les sacrifier. En jouir était difficile. Idoles de leur mère, et perpétuellement sous ses yeux, le moment de lêattaque ne f˚t pas devenu facile à prendre. Il me restait le moyen de les victimer ; et le plaisir dêarrêter le cours de lêexistence de deux aussi jolies créatures valait encore mieux que celui de la leur rendre agréable par la connaissance des plaisirs. Ma poche, toujours remplie de cinq ou six sortes de poisons, mêoffrait différentes manières de leur ravir le jour. Mais le coup, selon moi, nêe˚t pas été assez sensible pour une mère tendre et idol,tre de ses filles ; je voulais une mort plus frappante, infiniment plus prompte ; le sein des vagues sur lequel nous flottions me présentait pour elles un sépulcre o˘ jêaimais mieux les engloutir. Ces deux jeunes personnes avaient lêimprudence (et jêétais bien étonné quêon ne les en eut pas encore empêchées) dêaller sêasseoir sur le bord du tillac, pendant que lêéquipage faisait la méridienne. Le troisième jour de notre traversée, je saisis lêinstant ; je les approche ; et, les enlevant toutes deux à brasse-corps, en empêchant leurs mains de sêattacher à moi, je les culbute dêun bras vigoureux dans lêélément salé qui doit les ensevelir à

jamais. La sensation fut si vive, que jêen déchargeai dans mes culottes. On se réveille au bruit ; jêai lêair de me frotter les yeux et dêapercevoir le

premier quelles sont les victimes de cet accident ; je me précipite vers la mère :

- Oh ! madame, lui dis-je, vos filles sont perdues.

- que dites-vous ?

- Une imprudenceÖ elles étaient sur le tillacÖ un coup de ventÖ elles sont perdues, madame ! elles sont perdues !

On ne se peint pas la douleur quêéprouva cette malheureuse ; jamais, je crois, la nature ne fut plus éloquente ni plus pathétique ; et, réversiblement, jamais plus voluptueuses impressions nêébranlèrent mes organes. Revenue à elle, cette femme me donna toute sa confiance. On la débarqua dans un état affreux. Je me logeai dans la même auberge. Sentant sa fin approcher, elle me remit son portefeuille, en me priant de le faire passer à sa famille ; je promis tout, et ne tins rien. Six cent mille francs que contenait ce portefeuille étaient un objet assez considérable pour quêavec mes principes je ne les laissasse pas échapper ; et la malheureuse Napolitaine, qui mourut le surlendemain de notre arrivée à

Messine, mêen laissa bientôt jouir tranquillement. Je nêeus quêun regret, je lêavoue ; ce fut de ne lêavoir pas foutue avant sa mort. Belle encore, et très malheureuse, elle mêen avait inspiré le plus violent désir ; mais jêeus peur de perdre sa confiance ; et, dans cette occasion, je lêavoue, o˘

il ne sêagissait que dêune femme, lêavarice lêemporta sur la luxure.

Je nêavais dêautres recommandations, à Messine, que les lettres de change dont je mêétais muni à Venise, o˘ jêavais pris la sage précaution, à cause de la différence des monnaies, dêéchanger mon numéraire contre du papier sur la Sicile. Le banquier qui mêescompta me fit plus de politesses que nêen reçoivent les Siciliens, quand ils se présentent pour le même objet, chez les banquiers de Paris ; et cêest une justice que je dois rendre à la parfaite urbanité de tous les négociants étrangers à qui jêai eu affaire.

Une lettre de change sur eux devient une lettre de recommandation ; et les offres les plus sincères, les plus multipliées accompagnent toujours au

moral les obligations que leurs correspondants prennent au matériel avec eux.

Je témoignai à mon banquier le désir que jêavais dêacheter une terre seigneuriale avec les fonds considérables dont je me trouvais possesseur.

- Le régime féodal est ici dans toute sa vigueur, dis-je à ce brave homme ; cela seul me détermine à mêy établir ; je veux à la fois commander aux hommes et cultiver la terre, dominer également sur mon champ et sur mes vassaux.

- En ce cas, vous ne pouvez être mieux quêen Sicile, me dit mon correspondant ; il est telle terre ici o˘ le seigneur a droit de vie et de mort sur ses habitants.

- Voilà celle quêil me faut, répondis-je. Et, pour ne plus mêappesantir sur ces détails, vous saurez, mes amis, quêau bout dêun mois je me trouvai seigneur de dix paroisses, en possession de la plus belle terre et du plus beau ch,teau, dans la vallée des ruines de Syracuse, tout près du golfe de Catane, cêest-à-dire, dans le plus beau pays de la Sicile.

Je ne tardai pas à me former un domestique nombreux et composé dêaprès mes go˚ts. Mes valets, mes femmes, tous avaient le service immédiat de mes lubricités pour clause spéciale de leurs devoirs. Ma gouvernante, nommée dona Clementia, femme dêenviron trente-six ans, et lêune des plus belles créatures de lêîle, avait indépendamment de ses soins libidineux près de moi, la charge de me découvrir des sujets de lêun et de lêautre sexe ; et, tout le temps quêelle lêexerça près de ma personne, je vous réponds quêelle ne mêen laissa pas manquer. Avant que de mêétablir, je parcourus les villes célèbres de cette intéressante contrée ; et, comme vous lêimaginez bien, Messine eut droit à mes premières recherches. Les descriptions de Théocrite sur les plaisirs de la Sicile nêavaient pas peu contribué à faire naître en moi le désir dêhabiter un si beau pays. Je trouvai tout ce quêil dit sur la douceur du climat, sur la beauté de ses habitants, et particulièrement sur leur libertinage. Cêest là, sans doute, cêest sous ce climat délicieux que la bienfaisante nature inspire à lêhomme tous les go˚ts, toutes les passions qui peuvent contribuer à lui rendre son existence agréable ; et cêest là o˘ lêon doit en jouir, si lêon veut connaître la vrai dose du bonheur que cette tendre

mère réserve à ses enfants. Après avoir visité de même Catane et Palerme, je revins prendre possession de mon ch,teau. Assis sur une montagne élevée, jêy jouissais à la fois de lêair le plus pur et de la vue la plus agréable. Cette apparence de forteresse flattait dêailleurs infiniment la sévérité de mes go˚ts. Les objets que je leur immolerai, me disais-je, seront là comme dans une prison. ¿ la fois leur maître, leur juge et leur bourreau, o˘ trouveront-ils des défenseurs ? Oh ! que les jouissances sont divines, quand le despotisme et la tyrannie les aiguillonnent ainsi !

Clementia avait eu soin de remplir mon sérail pendant mon absence ; et, à

mon retour, je le trouvai garni, par ses soins, de douze jeunes garçons de dix à dix-huit ans, de la plus jolie figure du monde, et dêun nombre égal de filles, à peu près de même ,ge. On me les renouvelait tous les mois ; et je vous laisse à penser, mes amis, dans quels débordements luxurieux je me plongeai. On ne se figure pas les recherches que je mis en usage ; les férocités dont je les assaisonnais ; mon aventure de Trente mêavait si fort apprivoisé avec les voluptés sanguinaires, que je ne pouvais plus mêen passer. Cruel par go˚t, par tempérament, par besoin, je ne pouvais me livrer à aucune volupté qui ne port,t lêempreinte de la brutale passion qui me dévorait. Je ne faisais dêabord tomber mes atrocités que sur les femmes ; la faiblesse de ce sexe, sa douceur, son aménité, sa délicatesse me paraissaient autant de titres certains aux élans de ma barbarie. Je mêaperçus bientôt de mon erreur ; je sentis quêil était infiniment plus voluptueux de moissonner les épis qui résistent, que lêherbe tendre se courbant sous la faux, et que si cette réflexion ne mêétait pas venue jusqu alors, cêétait plutôt par une fausse retenue, que par raffinement.

Jêessayai. Le premier bardache que jêassassinai, ,gé de quinze ans, et beau comme lêamour, me procura de si violents plaisirs, que mes coups se dirigèrent à lêavenir bien plutôt dans cette classe-là que dans lêautre. Il semblait que je méprisasse trop les femmes pour mêen composer des victimes, et quêainsi les jeunes garçons devaient, par leurs appas, me procurer des voluptés plus sensuelles ; ils devaient être de même plus délicieux à

supplicier. Dêaprès cette hypothèse, confirmée par des faits, il nêy avait pas de semaine o˘ je nêen immolasse trois ou quatre, et toujours par de

nouveaux tourments. quelquefois jêen l,chais un couple dans un grand parc, environné de hauts murs, et duquel il était impossible de sêéchapper. Là, je les traquais comme des lièvres ; je les cherchais, parcourant mon parc à

cheval ; et quand je les avais pris, je les suspendais à des arbres par des colliers de fer ; on établissait au-dessous un grand feu qui les consumait en détail. Dêautres fois je les faisais courir devant mon cheval, et les piquais à grands coups de fouet dans les reins ; sêils tombaient, je leur faisais passer mon coursier sur le ventre, ou je leur br˚lais la cervelle à

coups de pistolet. Souvent jêemployais des supplices plus raffinés encore, et dont lêexécution nêétait bonne que dans lêombre et le silence du cabinet ; et toujours, pendant ces expéditions, la fidèle Clementia mêexcitait, ou dirigeait des scènes de lubricité, dont ses plus folies filles devenaient les premières actrices. Jêavais heureusement trouvé, dans cette Clementia, toutes les qualités nécessaires au genre de vie féroce et crapuleux que jêadoptai.

La coquine était méchante, luxurieuse, intempérante, athée ; elle avait, en un mot, tous mes vices, et nulle autre vertu que celle de mêêtre incroyablement attachée, et de me servir à merveille. Je menais donc dans ce ch,teau, par les soins de cette charmante fille, la vie du monde la plus délicieuse et la plus analogue à mes go˚ts, lorsque lêinconstance, à la fois le fléau et lê,me de tous les plaisirs, vint mêarracher à ce séjour paisible, pour me replacer sur le grand thé,tre des aventures de ce monde.

On se blase quand les difficultés nêirritent plus les jouissances ; on veut les augmenter par des peines ; ce nêest vraiment que par elles que lêon parvient aux grands plaisirs. Je laissai Clementia dans mon ch,teau et revins mêétablir à Messine. Le bruit quêun riche garçon venait habiter cette capitale se répandit bientôt, et mêouvrit les portes de tous les palais o˘ il y avait des filles à marier : je découvris promptement lêintention, et résolus de mêen amuser.

De toutes ces maisons, dans lesquelles on affectait de me recevoir avec bienveillance, celle du cavalier Rocupero me fixa plus particulièrement. Ce vieux noble et sa femme pouvaient à peu près former un siècle à eux deux.

La médiocrité de leur fortune leur faisait élever et nourrir avec une beaucoup trop grande économie, les trois plus belles filles quêe˚t jamais créées la nature. La première se nommait Camille ; elle avait vingt ans, brune, la peau dêun blanc à éblouir, les yeux les plus expressifs, la bouche la plus agréable, et la taille dêHébé même. La seconde, plus intéressante, mais moins belle, nêavait que dix-huit ans, ses cheveux étaient ch,tains ; ses grands yeux bleus, là de langueur, respiraient à la fois lêamour et la volupté ; sa taille, ronde et bien remplie, promettait la meilleure jouissance ; on la nommait Véronique ; et, certes, je lêeusse préférée, non pas uniquement à Camille, mais à toute la terre, sans les attraits célestes de Laurence, qui, quoique à peine ,gée de quinze ans, surpassait en beauté, et ses súurs, et les plus belles personnes de toute la Sicile.

¿ peine fus-je introduit chez ce bon gentilhomme, que je résolus dêy porter à la fois le trouble, la désolation, lêimpudicité, le déshonneur, et tous les fléaux du crime et du désespoir. La probité régnait dans cette maison ; la beauté, la vertu semblaient de même y avoir établi leur empire ; en fallait-il plus pour échauffer en moi le désir de la souiller par tous les forfaits imaginables ! Je commençai par des largesses, que lêon nêaccepta quêavec peine ; mais les vues dêalliance que je manifestai bientôt ne permirent plus aucun refus. On me pria dêexpliquer ces vues. Comment voulez-vous, répondis-je, que je me prononce entre les trois Gr,ces ; donnez-moi donc le temps de mieux connaître vos charmantes filles, et je pourrai vous dire alors laquelle doit fixer mon cúur. Les choses en cette position, vous imaginez facilement que je profitai des délais pour les suborner toutes trois. Comme je leur avais recommandé le plus profond mystère, elles nêeurent garde de sêavouer réciproquement ce que je leur communiquais, de manière quêaucune dêelles ne savait à quel point jêen étais avec sa compagne. De ce moment, voilà comme je me conduisis.

Camille fut celle que je séduisis la première ; et, lêayant trompée sous les plus belles espérances de mariage, au bout dêun mois jêen tirai tout ce que je voulus. quêelle était belle ! et quels charmes nêéprouvai-je pas à

sa jouissance ! ¿ peine fut-elle foutue de toutes manières, que jêattaquai Véronique ; et, réveillant la jalousie de Camille, je lêarmai si bien contre sa súur, quêelle résolut de la poignarder. Lêardeur du tempérament des

Siciliennes admet tous les moyens sanglants ; là, lêon ne connaît que deux passions, la vengeance et lêamour. Dès que je crus être bien certain des intentions criminelles de Camille, jêen fis prévenir Véronique ; je parvins à la faire éclairer, au point de ne pas même lui laisser la consolante idée du doute. Cette belle fille, au désespoir, mais plus craintive quêentreprenante, me supplie de lêenlever, si je lêaime, afin de la soustraire à la rage effrénée dêune súur quêelle connaît capable de tout entreprendre.

- Mon ange, dis-je alors, ne vaudrait-il pas mieux remonter à la source de tout ceci, en reconnaître les auteurs, et nous venger directement !

- Il nêy a point dêautre cause, me répondit Véronique, que lêextrême amour que Camille a pour toi ; elle sêaperçoit des préférences que tu me donnes, et lêinfernale créature complote contre mes jours.

- Je ne vois pas tout à fait comme vous dans cette affaire-là, répondis-je ; ne doutez pas, ma chère ,me, que vos parents ne donnent à Camille toute préférence sur vous. Je ne sais si cette fille mêaime ; ce quêil y a de bien s˚r, cêest que je ne lui ai jamais donné nul espoir. Mais vos parents se sont ouverts plus directement à moi ; ne doutez point que Camille ne soit lêobjet de leur unique attachement ; je manifesterais près dêeux mon go˚t pour vous, quêà coup s˚r jêen serais refusé. Vous me proposez la fuite ; ce moyen serait dangereux ; nous nous donnerions avec vos parents des torts, dont eux ou la justice prendraient connaissance, et dont la punition serait bientôt la perte ou de nos fortunes ou de nos vies.

Il est, ce me semble, un parti plus avantageux et plus simple : vengeons-nous à la fois et de Camille qui complote contre vos jours, et de vos parents qui lêy excitent.

- Et quel est le moyen ?

- Celui que la nature offre à tous les pas dans lêheureux pays o˘ nous sommes.

- Du poison ?

- Sans doute.

- Empoisonner mon père, ma mère et ma súur ?

- Ne conjurent-ils pas contre vous ?

- Je nêen ai que le soupçon.

- La preuve sera votre mort.

Puis Véronique reprenant avec un peu de réflexion :

- Je sais que dêautres femmes ont agi de même, dona Capraria vient dêempoisonner son époux.

- qui vous arrête donc, ma chère ?

- La crainte de votre mépris ; vous serez plus de sang-froid après la vengeance ; vous me mésestimerez.

- Ne le craignez point ; je reconnaîtrai dans vous alors une fille ardente, courageuse, aimante, passionnée, une fille à caractère, en un mot et que, par cela seul, jêadorerai mille fois plus ardemment. Ne balance plus, Véronique, ou tu perds à jamais mon cúur.

- ‘ mon ami, mais le ciel !

- Frivoles craintes ; le ciel ne se mêla jamais des affaires du monde ; et ce ressort nêest plus dans les mains de lêhomme, que lêarme émoussée du mensonge et de la superstition. Il nêy a point de Dieu ; et les peines ou les récompenses, basées sur cet odieux fantôme, sont aussi méprisables que lui. Ah ! sêil était un Dieu que le crime offens,t, donnerait-il à lêhomme tous les moyens de le commettre ? que dis-je ! si le crime offensait cet auteur prétendu de la nature, le crime serait-il essentiel aux lois de la nature ? Songe donc que cette nature dépravée ne sêalimente, ne se soutient que par des crimes ; et que si les crimes sont nécessaires, ils ne peuvent outrager ni la nature ni lêêtre imaginaire que tu supposes en être le moteur. Ce que lêhomme a osé nommer crime, nêest que lêaction qui trouble les lois de la société ; mais quêimporte à la nature les lois de la société ! est-ce elle qui les a dictées ? et ces lois ne varient-elles pas de climats en climats ? Telle

affreuse que vous puissiez supposer une action, le crime dont vous la croyez revêtue ne peut donc être que local ; de ce moment il ne saurait outrager la nature, dont les lois sont universelles. Le parricide, regardé comme un crime en Europe, est en honneur dans plusieurs contrées de lêAsie ; il en est de même de toutes les autres actions humaines ; je défie quêon mêen cite une seule universellement vicieuse. Réfléchissez au reste quêil ne sêagit ici que de vous défendre, et quêalors tous les moyens que vous allez mettre en usage pour y parvenir, non seulement ne sauraient être criminels, mais deviennent même vertueux, puisque la première loi que nous inspira la nature, fut de nous conserver à tel prix et à tels dépens que ce puisse être. Agissez, Véronique, agissez, ou vous êtes perdue vous-même.

Le feu que je vis briller dans les yeux de cette charmante fille mêapprit bientôt le succès de mes discours.

- Eh bien, me dit-elle au bout de quelques minutes dêune violente agitation, eh bien, Jérôme, je ferai ce que tu dis. Je connais les drogues nécessaires ; toutes ces plantes nous sont familières ici ; je te jure quêil nêexistera pas dans trois jours un seul des individus qui machinent notre perte. …loigne-toi pendant ce temps ; je ne veux pas que lêon te soupçonne.

Jêy consentis dêautant plus volontiers que jêavais besoin de ce délai pour séduire la troisième súur. Cette opération fut lêouvrage de Clementia. Je la fis venir à Messine ; je lui fis connaître Laurence ; et, dès le lendemain, elle fut conduite à mon ch,teau. Il nêy avait pas deux heures quêelle était partie, quand les foudres préparées par Véronique éclatèrent.

Elle avait employé le suc de thora, espèce dêaconit fort dangereux, qui se trouve en abondance dans les montagnes de Sicile ; et les trois victimes étaient mortes dans dêépouvantables convulsions. Le coup fait, elle sêempara de tout ce quêelle put : bijoux, portefeuille, cassette, tout fut enlevé ; et elle vint me trouver avec ces médiocres richesses, dans une maison de campagne, près de la ville, oˇ je lui avais donné rendez-vous. Ce fut elle qui mêapprit la disparition de sa súur dont elle ne pouvait comprendre le motif.

- Tu la reverras bientôt, lui dis-je ; jêai cru quêil était prudent de la mettre à couvert ; partons, elle nous attend à ma campagne.

Cette précaution parut dêabord inquiéter Véronique ; je la calmai. Mais je vous laisse à penser ce quêelle devint, lorsquêelle apprit, en arrivant, par la bouche même de Laurence, la manière dont elle avait été enlevée, et tous les propos que lui tenait Clementia depuis quêelle était dans mon ch

,teau.

- ‘ scélérat ! tu mêas trompée, me dit-elle.

- Non, en vérité, lui dis-je, je ne têai jamais rien promis. Ta súur mêa inspiré le même désir que toi ; et je veux vous foutre toutes les deux, ou plutôt toutes les trois, mon ange ; car il est maintenant inutile de te laisser ignorer que Camille fut aussi ma proie.

- Et tu as pu mêordonner de la sacrifierÖ ô monstre !

On pleure, on se désespère ; mais, bravant toutes ces larmes, je ne mêoccupe plus quêà jouir. Ces deux charmantes filles satisfirent à la fois toutes mes luxures ; toutes deux assouvirent mes passions, sans aucune réserve ; cul, con, bouche, tétons, aisselles, tout fut foutu, tout fut fourragé ; et je ne découvris pas moins de charme dans ces deux-ci, que je nêen avais trouvé dans leur súur. Les fesses de Véronique principalement surpassaient tout ce que jêavais vu de plus sublime dans ce genre ; on nêeut jamais un plus beau cul, jamais un plus beau sein ! Malheureusement, tout cela ne mêoccupa que trois jours. ¿ peine fus-je rassasié de ces deux charmantes filles, que je ne pensai plus quêà les perdre. Mais il fallait que la façon f˚t cruelle ; plus elles mêavaient donné de plaisir, plus je désirais accumuler sur leurs corps la somme des douleurs physiques, et plus je voulais que le genre en devint exécrable. quêimaginer ? Jêavais tout fait, tout exécuté, et jêen étais au point de défier les plus célèbres bourreaux de lêunivers de me conseiller une torture dont je nêeusse pas déjà fait usage. ¿ force de rêver, voici ce que me fournit enfin ma scélérate imagination. Jêemployai les cinquante mille francs dérobés par Véronique à ses malheureux parents, pour faire exécuter la machine que je vais vous détailler.

Les deux súurs, toutes nues, étaient enveloppées dans une espèce de cotte de mailles à ressorts, qui les captivait entièrement chacune sur un petit tabouret de bois garni de pointes, qui, ainsi que celles dont je vais parler,

nêagissaient quêau besoin. Elles étaient à huit pieds de distance lêune de lêautre ; entre elles était une table garnie des mets les plus succulents et les plus délicats : aucune autre espèce de nourriture ne leur était présentée. Or, pour y toucher, il fallait étendre le bras : en lêallongeant, dêabord le premier supplice quêelles éprouvaient par cette action était lêimpossibilité dêy atteindre. Un bien plus violent ne tardait pas à se faire ressentir. Par ce mouvement de tension du bras, celle qui le faisait armait aussitôt contre elle et contre sa voisine plus de quatre mille pointes ou ciseaux dêacier, qui, dans lêinstant, déchiraient, piquaient, ensanglantaient et lêune et lêautre victime. De sorte que ces infortunées ne pouvaient penser à soulager le besoin qui les consumait, quêen sêassassinant mutuellement toutes deux. Elles vécurent une semaine dans cet odieux supplice, pendant laquelle je passai huit heures par jour à

les contempler, soit en me faisant foutre, soit en sodomisant, également sous leur yeux, les plus jolis objets de mon sérail. Je nêai de ma vie go˚té de plaisir plus violent ; il est impossible de rendre tout ce que ce spectacle me fit éprouver de sensuel ; jêy perdis régulièrement mon foutre quatre ou cinq fois par séance.

- Parbleu, je le crois, dit Sévérino, en interrompant ici la narration par les cris dêune décharge élancée dans le cul dêune des plus jolies filles du souper, oui, foutre, je le crois, car voilà bien le détail dêune des scènes les plus singulières quêil soit possible dêentendre ; et le plaisir reçu par notre confrère Jérôme, en lêexécutant, doit avoir été diablement vif, si jêen juge par celui que jêéprouve en la lui entendant raconter.

- Il nous faut une machine comme celle-là, dit Ambroise, qui se faisait branler par Justine ; et je vous réponds que si nous la possédons jamais, voilà bien s˚rement la première que jêy placerai.

- Poursuis, poursuis, Jérôme, dit Sylvestre, en montrant son vit dur comme une barre de fer ; car tu nous ferais tous décharger les uns sur les autres, si tu nous arrêtais longtemps à cette délicieuse idée.

- Jêavais eu lêoccasion, reprit Jérôme, dans les différents voyages que jêavais fait à Messine, de connaître nos aimables confrères les bénédictins, de la fameuse abbaye de Saint-Nicolas-dêAssena ; ils avaient eu la

complaisance de me faire visiter leur maison, leur jardin, de mêadmettre à leur table, et jêavais distingué plus particulièrement, parmi eux, le Père Bonifacio de Bologne, lêun des plus charmants libertins que jêeusse connu de ma vie. La conformité de mon caractère avec celui de ce moine mêavait assez intimement lié avec lui, pour nous confier un million de choses.

- Croyez-vous donc, Jérôme, me dit-il un jour, que nous chômions ici de tous les plaisirs dont les gens du monde se rassasient ! oh ! mon ami ne lêimaginez pas ; il faudrait que vous fussiez dans notre ordre pour que je vous révélasse ces secrets ; et, riche comme vous lêêtes, rien de plus facile que dêy entrer.

- Mais, dis-je, et la qualité de seigneur terrien que jêai acquise en achetant du bien dans votre île ?Ö

- Ne serait quêun motif de plus dêadoption, me dit Bonifacio ; vous conserverez votre bien, vous serez reçu à bras ouverts, et initié dès le moment même dans tous les mystères de lêordre.

On ne se figure pas combien cette idée mêembrasa. La certitude de couvrir et dêaugmenter mes vices sous le masque imposant de la religion, lêespoir dont me flattait également Bonifacio de me trouver très promptement érigé

en médiateur céleste entre lêhomme et son prétendu Dieu, celui bien plus doux encore dêabuser de lêinf,me confession pour voler impunément à mon aise lêargent des vieilles et le pucelage des jeunes ; tout cela mêélectrisait à un point indicible ; et, huit jours après cette pressante invitation de Bonifacio, jêeus lêhonneur dêendosser le harnais monacal, et de me trouver sur le champ associé à tous les projets dêiniquité de ces scélérats. Le croirez-vous, mes amis ? il est vrai que le respect et la soumission du peuple envers le sacerdoce sont bien autres dans ce pays-là

quêen France, mais il nêétait pas une seule famille dans Messine dont ces coquins là nêeussent le secret et la confiance ; et je vous laisse à

deviner comme ils profitaient de lêun et de lêautre. ¿ lêégard de leurs précautions intérieures, certes, si les vôtres sont bien prises, celles des bénédictins de Saint-Nicolas-dêAssena le sont pour le moins aussi bien.

Là, dans de vastes souterrains, connus seulement des gros bonnets de lêordre, existe avec profusion tout ce que lêItalie, la Grèce et la Sicile peuvent produire de plus délicieux, soit en jeunes garçons, soit en filles ; là, lêinceste triomphe comme ici, et jêen ai vu qui foutaient leur cinquième génération, après avoir foutu les quatre autres. La seule différence quêil y ait entre ces cénobites et vous, cêest que ceux-ci ne se donnent pas la peine de cacher leurs débordements au sein de ce vaste tombeau : jamais ils nêy descendent. Les portraits de ce que leurs richesses y rassemblent à grands frais sont placés en miniature dans un cabinet secret de leur appartement ; et ils font venir à lêinstant chez eux lêobjet convoité par leur vit : de manière quêil nêest guère de moment dans la journée oˇ vous ne les trouviez se livrant tour à tour, soit à la plus excellente chère, soit aux divins objets qui meublent avec profusion leur sérail. ¿ lêégard de leurs caprices obscènes, vous imaginez facilement quêils sont aussi dépravés que les vôtres ; et les individus passés de cette maison là dans celle-ci vous ont suffisamment persuadés que partout on la religion étaie le libertinage, ses effets sont toujours bien vifs.

La plus extraordinaire de toutes les passions que jêobservai parmi ces aimables célibataires, fut celle de dom Chrysostome, supérieur de la maison. Il ne jouissait jamais que dêune fille empoisonnée : il lêenculait dans les convulsions de la douleur, pendant que deux hommes le sodomisaient et le fouettaient alternativement. Si la fille nêexpirait pas pendant lêopération, il la poignardait dès quêil avait fini. Si elle tournait à la mort, il attendait lêinstant des derniers soupirs pour lui remplir le cul de foutre.

Jêachevai de me corrompre et de me blaser avec ces bons pères ; et jêen étais au point que rien au monde ne parvenait plus à me faire bander.

- Mon ami, dis-je un jour à Bonifacio, après deux ans de cette vie épicurienne, tout ce que nous faisons est délicieux ; mais cêest la force qui nous soumet les objets dont nous jouissons, et jêavoue que sous ce rapport ils me font moins bander que ceux quêoffrirait à mes désirs lêartifice ou la ruse. Revêtu de lêhabit que tu mêas fait prendre, je nêai plus pour travailler, dêaprès mes plans, que le saint et sacré tribunal de la confession. Je te conjure de me mettre à même dêy siéger bientôt, ainsi que tu mêen as flatté.

Il est inouÔ combien cette idée mêexcite ; incroyable à quel degré je compte profiter de tout ce que ce nouvel emploi va mêoffrir, pour amuser à la fois mon avarice et ma luxure.

- Eh bien ! dit Bonifacio, rien de plus simple. Et me remettant, huit jours après, la clef du confessionnal de la chapelle de la Vierge : Allez, me dit-il, heureux mortel, allez ; voilà le voluptueux boudoir que vous avez désiré, usez-en avec profusion ; grugez-y autant de jolis objets que jêen dévorai dans le même en huit ans, et je ne me repentirai pas de vous lêavoir fait obtenirÖ

Lêenthousiasme dans lequel me mettait ce nouveau grade, fut tel, que je nêen dormis pas de la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, jêétais à

mon poste ; et, comme nous étions dans la quinzaine de P,ques, ma matinée ne fut pas mauvaise. Je ne vous ennuierai pas de toutes les balivernes dont il me fallut essuyer le déluge ; je ne fixerai votre attention que sur une jeune fille de quatorze ans, nommée Frosine, noble, et dêune si délicieuse figure, quêelle ne pouvait se montrer que voilée, pour éviter la foule dont elle était pressée chaque fois quêelle sêoffrait à découvert. Frosine se livra à moi avec toute la candeur et lêaménité de son ,ge. Son cúur nêavait encore rien dit, quoique aucune fille à Messine ne f˚t environnée de tant dêadorateurs ; mais son tempérament commençait à se faire entendre. Très jeune et très neuve encore, je fis si bien par mes questions, que je lui appris tout ce quêelle ignorait.

- Vous souffrez, ma belle enfant, lui dis-je avec componction, je le vois ; mais cêest votre faute ; la pudeur nêest pas si exigeante quêil faille lui sacrifier la nature ; vos parents vous trompent sur la pratique de cette vertu sévère. Le tableau quêils vous en font, est aussi cruel quêinjuste.

Créée par la nature, nêayant reçu que dêelle les impressions de volupté

quêelle vous inspire, comment en y cédant, voudriez-vous donc lêoutrager ?

Tout dépend du choix que lêon fait ; quêil soit bon, et vous nêaurez jamais à vous en repentir. Je vous offre à la fois mes conseils et mes soins ; mais il faut du mystère : je nêaccorde pas cette faveur à toutes mes pénitentes ; et la

jalousie que leur inspirerait cette préférence vous perdrait infailliblement. Venez demain à midi précis me demander dans cette chapelle ; je vous introduirai dans ma chambre, et je vous réponds que le calme, le bonheur et la tranquillité deviendront bientôt le fruit de mes démarches. Débarrassez-vous surtout de cette duègne incommode qui suit partout vos pas ; soyez absolument seule ; dites que je vous attends pour une conférence pieuse, et que lêon revienne vous prendre à deux heures.

Frosine accepta tout ce que je lui proposais, et mêen jura lêexécution.

Elle tint parole ; et voici, moi, de mon côté, les moyens que jêavais pris, et pour mêassurer la conquête de cette jeune personne, et pour lêempêcher de retourner jamais dans sa famille.

Aussitôt après cette conversation, jêavais quitté Messine ; jêétais venu dans mon ch,teau en annonçant au couvent que dêindispensables affaires mêempêcheraient de revenir de quelques jours. Clementia me remplaçait : cêétait elle qui devait répondre, lorsque Frosine me demanderait ; elle devait, en continuant toujours de séduire notre jeune innocente, lêamener insensiblement à consentir à me venir trouver à la campagne. Cela fait, par les soins de Bonifacio que je servais également dans ses aventures, afin dêobtenir son secours dans les miennes, par les soins de cet ami, dis-je, le bruit de lêenlèvement de Frosine allait se répandre dans toute la ville.

Une lettre de lêécriture contrefaite de cette jeune fille devait être remise à ses parents : elle leur mandait, par cette missive, quêun très grand seigneur de Florence, qui la guettait depuis longtemps, venait de la faire monter malgré elle dans une felouque génoise qui sêéloignait avec rapidité ; que ce seigneur faisait sa fortune en lêépousant, et que puisquêil nêy avait rien dans ce projet qui blessait son honneur, elle lêacceptait, en priant ses parents de nêy porter aucun obstacle ; que dêailleurs ils fussent extrêmement tranquilles, et quêelle leur écrirait dès quêelle serait arrivée.

Il est un Dieu pour les ruses lubriques ; la nature les aime, elle les protège ; aussi en voit-on rarement échouer : mais de toutes celles qui avaient été imaginées, depuis bien longtemps, aucune, jêose le dire, nêavait aussi complètement réussi. Frosine arriva dans ma terre le lendemain du jour oˇ je lui avais donné rendez-vous dans la chapelle indiquée et dès le même soir

elle fut soumise à mon libertinage. Mais quel fut mon étonnement lorsque jêaperçus quêavec la plus jolie figure quêil f˚t possible voir, Frosine était douée des plus minces attraits ! Je ne vis de mes jours un cul plus sec, une peau plus brune, pas un soupçon de gorge, et le con le plus baveux et le plus mal placé. Séduit par de jolis traits, je foutis néanmoins toujours, mais en la traitant mal ; on nêaime pas être dupe. Frosine reconnut sa faute, et la pleura amèrement, lorsque obligé de partir pour parer à tout par ma présence, elle se vit jetée par Clementia dans un obscur cachot, autant pour la dérober à toutes perquisitions, que parce quêen ayant beaucoup trop joui, je nêétais pas f,ché, dêaprès mon usage, de la rendre un peu malheureuse.

Je trouvai Bonifacio très content du succès de nos ruses, mais fort empressé de jouir à son tour du bonheur de leur entreprise. Jêeus beau lui dire que le sujet nêen valait guère la peine ; séduit par la naissance et la figure de Frosine, il voulut absolument vérifier ; et vous imaginez bien que je nêy mis aucune opposition.

- Ce serait, me dit Bonifacio, lêoccasion de faire une politesse à

Chrysostome, notre supérieur ; plein dêamitié et de confiance en lui, je lui ai fait part de ta bonne fortune ; je suis certain du plaisir quêil aurait à la partager.

- Volontiers, répondis-je ; les múurs, lêesprit, les go˚ts et le caractère de Chrysostome me conviennent, et je saisirai chaudement toutes les occasions qui me rapprocheront de lui.

Nous partîmes ; mon sérail, toujours en activité, me fournit amplement de quoi satisfaire à lêavide luxure de mes compagnons ; et nous exécut,mes des atrocités.

Vous savez la passion de Chrysostome, celle de Bonifacio portait également un grand caractère de singularité ; il aimait à arracher des dents ; quelquefois il enculait sa victime pendant que nous opérions ; dêautre fois Bonifacio arrachait, et nous sodomisions. Tous deux assouvirent amplement leur luxure avec Frosine ; et quand nous lêe˚mes dépouillée des trente-deux belles dents que lui avait données la nature, le supérieur voulut lêimmoler à sa manière. Vous vous rappelez sa passion. On fit avaler à cette

malheureuse deux gros de sublimé corrosif dans de lêeau-forte ; et ses douleurs, ses crispations furent si violentes, quêil devenait impossible de la fixer pour en jouir. Chrysostome en vint cependant à bout ; et ses jouissances furent marquées au coin de lêivresse la plus extraordinaire, et du délire le plus inconcevable. Nous voul˚mes lêimiter, et nous éprouv,mes bientôt quêil nêexistait rien en luxure dêaussi piquant que cette manière de jouir dont Chrysostome faisait ses délices. Cela est facile à concevoir, sans doute ; tout se rétrécit alors dans une femme ; ses sensations dêailleurs, sont dans un degré dêirritation si violent, quêil est impossible de nêêtre pas électrisé soi-même.

- ‘ Justine ! dit Clément en interrompant ici son confrère, vous le voyez Chrysostome raisonnait comme moi. On nêirrite jamais mieux ses sens que lorsquêon a produit dans lêobjet qui nous sert la plus grande impression possible, nêimporte par quelle voie.

- Et qui doute de cette vérité ? dit Sévérino, était-ce la peine dêinterrompre Jérôme pour y rappeler ?

- Ce quêil y a de bien s˚r, poursuivit le narrateur, cêest que personne au monde nêen était convaincu comme Chrysostome, et qui que ce soit ne la mettait aussi souvent et aussi délicieusement en pratique. Frosine expira dans une de ces angoisses, ayant Bonifacio au cul, Chrysostome au con, et moi sous les aisselles. Ce ne fut pas la seule victime que nous immol,mes en ce genre. Nous en vînmes au point dêen sacrifier six à la fois de cette manière ; trois palpitaient sous nos yeux, pendant que nous en foutions chacun une en con, en cul et en bouche. Après les filles, nous essay,mes des garçons ; et nos lubricités redoublèrent.

Nos orgies sêentremêlaient de discussions philosophiques ; nous nêavions pas plutôt commis une horreur, que nous cherchions à la légitimer ; personne nêy réussissait comme Chrysostome.

- Il est bien étonnant, nous disait-il un jour, que les hommes soient assez fous pour attacher quelque prix à la morale ; jêavoue que je nêai jamais conçu de quelle nécessité elle pouvait leur être : la corruption nêest dangereuse que parce quêelle nêest pas universelle. On nêaime point le voisinage dêun malade qui a la fièvre maligne, parce quêon redoute la

contagion, mais si lêon en est attaqué soi-même, on ne craint plus rien. Il ne saurait exister aucun inconvénient parmi les membres dêune société

totalement vicieuse : que toutes acquièrent le même degré de corruption, et toutes se fréquenteront sans péril. Il nêy aura plus alors que la vertu qui sera dangereuse ; nêétant plus le mode habituel de lêhomme. il deviendra nuisible de lêadopter. Le changement seul dêun état à lêautre peut avoir des inconvénients : tout le monde se ressemble-t-il, tous les individus restent à la même place, il ne peut plus y avoir de dangers. Il est absolument égal dêêtre bon ou méchant, dès que tout le monde est lêun ou lêautre ; mais si le ton de la société est vertueux, il devient dangereux dêêtre méchant ; tout comme il le deviendrait dêêtre bon si tous les hommes étaient pervertis. Si donc lêétat dans lequel on se trouve est nul, ou indifférent par lui-même, pourquoi craindre dêadopter plutôt lêun que lêautre ? et pourquoi sêétonner, sêaffliger, je le suppose, du parti que lêon prend dêêtre méchant, quand tout nous y porte, et quand cela se trouve foncièrement égal ? quel est lêêtre qui pourra me prouver quêil est mieux de rendre les autres heureux que de les tourmenter ? Mettons, pour un moment, à part le plaisir que je puis prendre à me conduire de lêune ou de lêautre manière, est-il essentiellement utile que les autres soient heureux ? et si cela ne lêest pas, pourquoi me gênerais-je en les accablant dêinfortunes ? Il me semble quêil ne sêagit dans tout cela que de ce que je dois éprouver à lêune ou lêautre action ; car, étant, par nature, spécialement chargé de mon bonheur, et nullement de celui des autres, je nêaurai tort vis-à-vis dêelle que dans le cas oˇ jêaurai négligé de me délecter dêaprès ses vues et dêaprès ses plans. Ce même être, que mes go˚ts ou mes violences rendent malheureux, parce quêil est le plus faible avec moi, jouira de sa force avec un autre, et tout deviendra égal. Le chat détruit la souris, et est lui-même dévoré par dêautres animaux. Ce nêest absolument que pour cette destruction relative et générale que nous a créés la nature. Gardons-nous donc bien de jamais résister à la sorte de corruption, au genre dêimmoralité oˇ nous entraînent nos penchants ; il nêy a pas le plus petit mal à sêy livrer. Il résulte donc des principes que jêétablis, que lêétat le plus malheureux sera toujours celui oˇ la dépravation des múurs sera la plus universelle, parce que le bonheur étant bien visiblement dans le mal, celui qui sêy livrera le plus ardemment sera nécessairement le plus heureux. On sêest bien lourdement trompé, quand on a dit quêil y avait une sorte de justice naturelle, toujours gravée dans le cúur

de lêhomme, et que le résultat de cette loi se trouvait être le précepte absurde de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous f˚t fait. Cette loi ridicule, fruit de la faiblesse de lêêtre inerte, ne put jamais éclore dans le cúur de lêindividu doué de quelque énergie ; et, si jêavais quelques principes moraux à établir, ce ne serait pas dans lê,me de lêêtre faible que jêirais chercher des préceptes. Celui qui craint de recevoir du mal, dira toujours quêil nêen faut point faire ; tandis que celui qui se moque des dieux, des hommes et des lois, ne cessera jamais dêen commettre. Ce quêil faut, cêest de savoir lequel des deux fait bien ou mal ; or, il me semble quêune telle chose ne saurait se mettre en question. Je défie que lêhomme vertueux puisse me soutenir de bonne foi quêil a ressenti en se livrant à une bonne action, seulement le quart du plaisir éprouvé par celui qui vient dêen commettre une mauvaise. Dêo˘ vient donc, libre de choisir, que jêirais préférer le mode qui ne remue point à

celui dêo˘ naît perpétuellement lêagitation la plus tumultueuse et la plus agréable que puisse jamais éprouver lêhomme ? …tendons nos idées ; jugeons la société entière ; et nous nous convaincrons aisément que la plus heureuse de toutes sera nécessairement celle qui sera la plus gangrenée, et cela, généralement dans tous les points. Je suis loin de me borner à

quelques dépravations partielles ; je ne veux pas que lêon soit simplement libertin, ivrogne, voleur, impie, etc. ; jêexige quêon essaie de tout, quêon se livre à tout, et toujours préférablement aux écarts qui paraissent les plus monstrueux, parce que ce nêest pas en étendant la sphère de ses désordres que lêon doit nécessairement parvenir plus tôt à la dose de félicité promise dans le désordre. Les fausses idées que nous avons des créatures qui nous environnent, sont encore la source dêune infinité de jugements erronés en morale ; nous nous forgeons des devoirs chimériques envers ces créatures ; et cela, parce quêelles sêen croient vis-à-vis de nous. Ayons la force de renoncer à ce que nous attendons des autres, et nos devoirs vis-à-vis dêeux sêanéantiront aussitôt. que sont, je vous le demande, toutes les créatures de la terre vis-à-vis dêun seul de nos désirs ? et par quelle raison me priverai-je du plus léger de ces désirs pour plaire à une créature qui ne mêest rien et qui ne mêintéresse en rien ? Si jêen redoute quelque chose, assurément je dois la ménager, non pour elle, mais pour moi, parce quêen général ce ne doit jamais être que pour moi que je dois agir dans le monde ; mais si je

nêai rien à en appréhender : je dois bien certainement en tirer tout ce que je puis pour améliorer mes plaisirs, et ne les considérer toutes que comme des êtres purement créés pour les servir.

La morale, je le répète, est donc inutile au bonheur ; je dis plus, elle y nuit ; et ce ne sera jamais quêau sein de la corruption la plus étendue et la plus générale, que les individus, comme les sociétés, trouveront la plus forte dose possible de félicité sur la terre.

Mettant bientôt ces systèmes en pratique, nous nous livrions, mes amis et moi, à tout ce que la débauche et la dépravation, à tout ce que le despotisme et la cruauté peuvent avoir de plus piquant et de plus raffiné.

Telle était la situation de nos esprits, lorsquêon vint amener à mon tribunal de justice un jeune garçon de seize ans, joli comme lêAmour, accusé dêavoir voulu empoisonner sa mère. Rien nêétait plus réel ; toutes les preuves étaient contre lui. Il périssait infailliblement, lorsque mes amis et moi, nous consultant sur les moyens de tirer dêaffaire un jeune homme dont nous br˚lions tous trois de jouir, ma perfide imagination mêen suggéra un qui, non seulement sauvait le coupable, mais qui même faisait périr lêinnocent.

- O˘ est maintenant, dis-je à lêaccusé, le poison dont on têaccuse dêavoir voulu te servir ?

- Il est entre les mains de ma mère.

- Eh bien ! affirme dans le dernier interrogatoire que tu vas subir que cêest elle qui voulait au contraire attenter à tes jours ; tu veux quêelle périsse, elle périra ; es-tu content ?

- Enchanté ! monseigneur, enchanté ! je déteste cette femme, et mourrais plutôt que de ne la pas perdre.

- Donne pour preuve le poison quêelle a dans les mains.

- Oui ; mais on sait que je me le suis procuré chez lêapothicaire de ce bourg ; on sait la difficulté quêil me fit, et la manière dont je la levai, en lui disant

que je nêachetais cette drogue que par ordre de ma mère, et pour détruire les rats de sa maison.

- Nêy a-t-il que cela contre toi ?

- Non.

- Eh bien ! je te réponds à la fois de ta vie et de la mort de ta mère.

Jêenvoie chercher le pharmacien. Gardez-vous, lui dis-je, de vouloir charger cet enfant ; cêest bien effectivement par ordre de sa mère quêil acheta chez vous, lêautre jour, lêarsenic qui fait la matière de son procès ; et cêest bien entre les mains de sa mère que se trouve aujourdêhui ce poison ; elle voulait le faire périr, nous en sommes s˚rs : une déposition contraire vous perdrait.

- Mais, dit le droguiste, nêaurai-je pas tort dans tous les cas ?

- Non ; rien de plus simple que dêavoir rempli les intentions dêune mère de famille, propriétaire dêune maison ; vous ne pouviez prévoir ses vues. Mais vous vous perdriez, si vous nêeussiez rempli que celles de lêenfant.

Le botaniste, pénétré de ces raisons, parla comme je lêavais instruit ; le jeune homme soutint ce que je lui avais suggéré ; et sa malheureuse mère, abattue de ces calomnies, ne trouvant rien pour y répondre, périt sur lêéchafaud, pendant que mes amis et moi, en face de son supplice, nous nous livrions, avec son fils, aux plus voluptueuses recherches de la sodomie. Je nêoublierai jamais quêenculé par Bonifacio, je déchargeai dans le cul du jeune homme, au moment o˘ sa mère expirait. La manière dont ce charmant jeune homme se prêta à nos plaisirs, la joie qui partit sur son front, en voyant les apprêts de la mort de celle qui lui avait donné la vie, tout nous donna de si hautes idées de ses dispositions, que nous nous cotis,mes pour lui faire un sort, et pour lêenvoyer à Naples, ou lê,ge, en m˚rissant, en perfectionnant ses principes, en aura fait sans doute un des plus hardis scélérats de lêEurope.

OceanofPDF.com

quel crime ! nous e˚t ici crié la sottise ? vous avez rendu à la société un monstre, dont les forfaits perfectionnés co˚teront peut-être des milliers de victimes ! quelle excellente action ! répondrons-nous à la bêtise environnée des préjugés gothiques de la morale et de la vertu. Nous avons servi la nature, en lui aiguisant un des ressorts par lesquels elle opère le mal nécessaire dont elle est toujours affamée.

Nous pass,mes encore trois mois à ma terre, noyés dans la luxure et dans la débauche, lorsque des raisons de prudence nous contraignirent enfin de reparaître ou nous plaçait notre devoir. La première aventure que me valut mon poste de confesseur, en revenant de là, fut celle dêune dévote de trente ans, encore assez jolie ; elle était au lit de la mort lorsquêelle mêenvoya chercher.

- Mon père, me dit-elle, il est temps que je répare la plus odieuse des injustices. Regardez le million en or que voilà déposé sur cette table, et fixez cette jeune fille, poursuivit-elle en me montrant une enfant de douze ans, dêune assez jolie figure ; rien de tout cela ne mêappartient, et jêavais la mauvaise foi de tout garderÖ Hélas ! qui sait ! jêaurais peut-

être fait pis. Une de mes amies me remit en mourant à Naples, il y a deux ans, et cette fille et cet argent, en me faisant jurer de remettre lêun et lêautre au duc de Spinosa, à Milan. Séduite par lêor, jêai tout gardé, mais le voile se déchire à lêinstant o˘ je touche, et le cri de ma conscience me trouble tellement, que je ne puis tenir à lêaveu de mes fautes et à vous en prescrire la plus prompte réparation. quelque confiance que jêaie en vous, mon père, je me crois obligée de laisser un écrit à mes héritiers, qui les instruise de cette démarche.

- Cette précaution, interrompis-je aussitôt, en divulguant inutilement vos torts, madame, prouverait en même temps votre défiance envers moi, et de ce moment je ne dois plus me mêler en rien de cette affaire.

- Oh ! monsieur, monsieur, ne parlons plus de cet écrit, puisquêil vous formalise ; vous seul satisferez à mon devoir ; vous seul apaiserez le cri de ma conscience, sans que personne en soit instruit.

- Ce que vous faisiez, madame, répondis-je alors plus tranquillement, était affreux, sans doute ; et je ne sais si la simple restitution que vous vous proposez suffira pour apaiser le ciel. Puis reprenant avec sévérité : A quel point vous vous étiez permis de tromper à la fois lêamitié, la religion, lêhonneur et la nature ! oh ! non, ne lêimaginez point, jamais cette simple restitution ne suffira. Vous êtes riche, madame, vous connaissez les besoins du pauvre ; joignez indispensablement à la somme restituée celle de la moitié de votre bien, pour vous réconcilier avec la justice célesteÖ Vous le savez, madame, vos fautes sont bien grandes, et ce sont les pauvres qui sont nos meilleurs avocats près de Dieu ; ne marchandez point avec votre conscience ; une fois devenue la proie des démons qui vous attendent, vous ne serez plus à même dêimplorer lê tre suprême, et dêobtenir pour vos crimes la miséricorde dont ils ont un si grand besoin.

- Vous mêeffrayez, mon père !

- Je le dois, madame ; en ma qualité de médiateur entre le ciel et vous, je dois vous montrer les fléaux suspendus sur votre tête ; et quand vous en préviens-je ? au moment o˘ vous pouvez encore les détourner : vous êtes perdue, si vous balancez.

…tourdie du ton dont je prononçai ces dernières paroles, ma dévote se fit apporter sur le champ une cassette, dont les richesses quêelle en sortit, sêélevant à 800 mille livres, équivalaient du reste à la valeur que jêexigeais, en lui demandant la moitié de son bien.

- Tenez, me dit-elle en répandant des flots de larmes ; tenez, mon père, voilà ma dette acquittée ; priez pour ma pauvre ,me, et rassurez-moi, je vous prie.

- Je le voudrais, madame, répondis-je en faisant enlever lêor et la petite fille par Clementia, vêtue en duègne, et que jêavais amenée comme ma súur ; oui, je désirerais de tout mon cúur pouvoir entièrement dissiper vos craintes ; mais le puis-je, sans vous tromper ? Vous devez, je le sens, compter sur la miséricorde de Dieu ; mais votre réparation peut-elle égaler lêoffense ? cette réparation, qui ne porte que sur le tort que vous avez fait aux hommes, apaisera-t-elle un Dieu irrité ? quand on réfléchit à la grandeur, à lêimmensité de cet tre suprême, peut-on se flatter de lêadoucir, une fois quêon a eu le malheur de lêoffenser ? Connaissez le caractère de ce Dieu

terrible dans lêhistoire de son peuple ; voyez-le partout jaloux, vindicatif, implacable, et ces différents modes, qui seraient des vices dans lêhomme, ne devenir que des vertus dans lui. Et en effet, perpétuellement outragé par ses créatures, sans cesse envié par le démon, comment, sans une étonnante sévérité, parviendrait-il à manifester son pouvoir ? La marque distinctive de lêautorité est nécessairement la rigueur ; la tolérance est la vertu du faible. Toujours le despotisme indiqua la puissance ; on a beau mêassurer que Dieu est bon, moi je dis quêil est juste ; et la vraie justice ne sêaccorda jamais avec la bonté, qui, prise dans sa véritable acception, nêest quêun des effets de la faiblesse et de la bêtise. Vous avez cruellement outragé votre Créateur, madame ; la réparation est au-dessous de vos fautes ; et je ne saurais vous dissimuler quêil nêest pas en mon pouvoir de vous garantir des équitables ch,timents que vous méritez ; je ne puis quêimplorer lê…ternel pour le repos de votre ,me. Je le ferai sans doute ; mais, faible et chétive créature comme vous, puis-je me flatter de réussir ? Les peines que vous avez à craindre sont épouvantables. …ternellement br˚lée dans les foyers de lêenfer est, je le sens, une peine horrible, que lêimagination nêentrevoit quêen frémissant ; tel est pourtant votre sort, et je ne vois aucun moyen de vous en préserver. Ici, je lêavoue, le désordre de mes sens, proportionné à celui que jêoccasionnais dans ma bigote, se trouvait au-dessus de toute expression : je bandais à rompre ma culotte ; il y eut un moment même o˘ je ne pus mêempêcher de me branler.

- Oh ! mon père, dit alors la bénigne créature, sans sêapercevoir de mes mouvements, me donnerez-vous au moins lêabsolution ?

- Dieu mêen garde, répondis-je dêun ton ferme et sévère ; je ne compromettrai point jusque-là la médiation que jêai reçue du ciel ; je nêassimilerai point, par cette sainte bénédiction, le coupable à lêhomme de bien. Lêexiger, oser me le demander même est un nouveau crime, dont le ciel doit inévitablement vous punir. Adieu, madame, vos forces faiblissent, je le vois ; rappelez toutes celles qui vous restent pour soutenir le moment cruel de votre apparition devant Dieu ; moment bien terrible sans doute, quand on nêy arrive que pour écouter la sentence céleste qui doit vous plonger aux enfers !

Ici la malheureuse sêévanouit ; et moi, ivre de luxure, de crime et de méchanceté, je donnai lêessor à mon vit furieux, et lêenfonçai dans le cul de ma dévote, qui, ne mourant que dêune maladie de langueur, avait su conserver assez de charmes pour inspirer encore des désirs. Il y avait longtemps, je lêavoue, que je nêavais fait une meilleure décharge. Mon opération faite, je disparus en emportant tous les bijoux que je pus trouver dans la chambre ; et jêappris, dès le même soir, que ma pauvre pénitente avait rendu son ,me timorée au travers des flots de foutre dont jêavais inondé le passage. Je fis présent de la petite fille au couvent, et ne réservai pour moi que les richesses, que je commençais à préférer à

tout.

Cependant, au faîte du bonheur et du calme paisible dont ma philosophie me faisait jouir, jêéprouvais cette sorte dêinconstance, fléau de lê,me et trop funeste apanage de notre triste humanité ; blasé sur tout, il nêétait plus aucune jouissance qui parvînt à me réveiller. Jêinventais des horreurs, et je les exécutais de sang-froid ; en état de ne me rien refuser, quelque dispendieux que pussent être mes projets de débauche, je les entreprenais à lêinstant. Jêenvoyais chercher les victimes de ma luxure jusque dans les îles de lêArchipel ; et mes émissaires se trouvant un jour en concurrence avec ceux du grand seigneur, jêeus la gloire et la satisfaction dêapprendre quêils lêavaient emporté sur ceux du sultan.

Mais ce nêétait plus tout cela quêil me fallait ; une jouissance simple ne me faisait plus éprouver la moindre sensation ; jêavais besoin de crimes, et je nêen pouvais trouver dêassez forts.

Un jour, examinant lêEtna, dont le sein vomissait des flammes, je désirais être ce célèbre volcan. Bouche des enfers, mêécriai-je en le considérant, si comme toi je pouvais engloutir toutes les villes qui mêenvironnent, que de larmes je ferais couler ! ¿ peine mon invocation est-elle prononcée, que jêentends du bruit près de moi : un homme mêécoutait.

- Vous venez, me dit ce personnage, de former un étrange désir.

- Dans lêétat oˇ je suis, répondis-je avec humeur, on en forme de plus extraordinaires encore.

- Soit, me répond mon homme ; mais tenons-nous-en à celui que vous venez de prononcer, et apprenez de moi quêil est possible. Je suis chimiste ; jêai passé ma vie à étudier la nature, à lui dérober ses secrets ; et, lêimmoralité nourrissant mes études, ce nêest, depuis vingt ans, quêau malheur des hommes que je consacre mes découvertes. Vous voyez comme je vous parle ; votre singulier désir mêa convaincu de la confiance que je pouvais avoir en vous ; apprenez donc quêon peut contrefaire les terribles éruptions de cette montagne ; si vous voulez, nous lêessaierons ensemble.

- Monsieur, dis-je à cet homme en lêinvitant de sêasseoir avec moi près dêun arbre, causons, je vous supplie. Est-il bien vrai que vous puissiez imiter un volcan ?

- Rien de plus aisé.

- Et nous produirons par lêeffervescence de ce volcan factice les mêmes effets quêun tremblement de terre ?

- Absolument.

- Nous détruirons des villes ?

- Nous les abîmerons, nous bouleverserons lêîle entière.

- Agissons, monsieur, agissons ; je vous couvre dêor si vous réussissez.

- Je ne vous demande rien, me répondit mon homme ; le mal mêamuse, et, lorsque je mêy livre, jamais je ne mêen fais payer. Je ne vends que les recettes qui sont utiles aux hommes ; je distribue pour rien toutes celles qui leur nuisent. Je ne pouvais me lasser de considérer ce personnage.

quêon est heureux, monsieur, lui dis-je avec enthousiasme, lorsquêon rencontre des gens qui pensent comme nous ! Et dites-moi, homme céleste !

quel est le motif qui vous fait faire le mal ? et quêéprouvez-vous en le faisant ?

- …coutez-moi, me dit Almani (cêétait le nom de ce chimiste), je vais répondre à vos deux questions. Le motif qui mêengage à me livrer au mal

est né chez moi de la profonde étude que jêai faite de la nature. Plus jêai cherché à surprendre ses secrets, plus je lêai vue uniquement occupée à

nuire aux hommes. Suivez-la dans toutes ses opérations : vous ne la trouverez jamais que vorace, destructive et méchante, jamais quêinconséquente, contrariante et dévastatrice. Jetez un instant les yeux sur lêimmensité des maux que sa main infernale répand sur nous en ce monde.

¿ quoi servait-il de nous créer pour nous rendre aussi malheureux ?

pourquoi notre triste individu, ainsi que tous ceux quêelle produit sortent-ils de son laboratoire aussi remplis dêimperfections ? Ne dirait-on pas que son art meurtrier nêait voulu former que des victimes, que le mal ne soit son unique élément, et que ce ne soit que pour couvrir la terre de sang, de larmes et de deuil quêelle soit douée de la faculté créatriceÖ que ce ne soit que pour déployer ses fléaux quêelle use de son énergie ? Un de vos philosophes modernes se disait lêamant de la nature ; eh bien, mon ami, je mêen déclare le bourreau. …tudiez-la, suivez-la, cette nature atroce, vous ne la verrez jamais créer que pour détruire, nêarriver à ses fins que par des meurtres, et ne sêengraisser comme le Minotaure, que du malheur et de la destruction des hommes. quelle estime, quel amour pourriez-vous donc avoir pour une force semblable, dont les effets sont toujours dirigés contre vous ? Lui voyez-vous jamais dispenser un don sans quêune peine grave lêaccompagne ? Si elle vous éclaire douze heures, cêest pour vous plonger douze autres dans les ténèbres ; vous laisse-t-elle jouir des douceurs de lêété, ce nêest quêen les accompagnant des horreurs de la foudre ; près de lêherbe la plus salutaire, sa main traîtresse fait germer les poisons ; elle hérisse le plus beau pays du monde de volcans qui le mettent en cendres ; se pare-t-elle un instant à vos yeux, cêest pour se couvrir de frimas lêautre partie de lêannée ; nous donne-t-elle quelque vigueur pendant les premiers temps de notre vie, cêest pour nous accabler pendant la vieillesse et de tourments et de douleurs ; vous laisse-t-elle un moment jouir du bizarre tableau de ce monde, cêest pour quêen parcourant la funeste carrière qui le présente à vos yeux, vous soyez à chaque pas effrayé des affreux malheurs qui la couvrent. Voyez avec quel art méchant elle entremêle vos jours dêun peu de plaisir et de beaucoup de peines ; examinez de sang-froid, sêil vous est possible, les maladies dont elle vous accable, les divisions quêelle fait

naître parmi vous, les suites effroyables dont elle veut que vos plus douces passions soient entremêlées : près de lêamour est la fureur ; près du courage, la férocité ; près de lêambition, le meurtre ; près de la sensibilité, les larmes ; près de la sagesse, toutes les maladies de la conscience. Dans quelle situation affreuse vous met-elle, en un mot, puisque le dégo˚t de la vie devient tel en votre ,me, quêil nêest pas un seul homme qui voul˚t recommencer à vivre, si on le lui offrait le jour de sa mort ? Oui, mon ami, oui, jêabhorre la nature ; et cêest parce que je la connais bien, que je la déteste : instruit de ses affreux secrets, je me suis replié sur moi-même, et jêai senti (voilà ma réponse à votre seconde question), jêai éprouvé une sorte de plaisir indicible à copier ses noirceurs. Eh bien, ai-je continué de me dire, est-ce un être assez méprisable, assez odieux, que celui qui ne me donna le jour que pour me faire trouver du plaisir à tout ce qui nuit à ses semblables ! Eh quoi ! (jêavais seize ans alors) à peine suis-je sorti du berceau de ce monstre, quêelle mêentraîne aux mêmes horreurs que celles qui la délectent elle-même ! Ce nêest plus corruption ici : à peine suis-je né, cêest inclination, cêest penchant. Sa main barbare ne sait donc pétrir que le mal ; le mal la divertit donc ? et jêaimerais une mère semblable ! Non ; je lêimiterai, mais en la détestant ; je la copierai, elle le veut, mais ce ne sera quêen la maudissant ; et, furieux de voir que mes passions la servent, je vais si bien démêler ses secrets, que je puisse, si cela mêest possible, devenir encore plus méchant, pour la mieux heurter toute ma vie. Ses filets meurtriers sont tendus sur nous seuls ; essayons de lêy envelopper elle-même en la masturbant, si je peux : barrons-la dans ses úuvres pour lêinsulter plus vivement ; et troublons-la, sêil est possible, pour lêoutrager plus s˚rement. Mais la putain sêest moquée de moi, ses ressources lêemportent sur les miennes : nous luttions trop inégalement. En ne mêoffrant que ses effets, elle me voilait toutes ses causes. Je me suis donc restreint à

lêimitation des premiers ; ne pouvant deviner le motif qui plaçait le poignard en ses mains, jêai su lui ravir lêarme, et mêen suis servi tout comme elle.

- Oh ! mon ami, mêécriai-je dans lêenthousiasme, je ne vis jamais une imagination plus ardente que la vôtreÖ quelle énergie !Ö quelle vigueur !

et que de mal vous avez d˚ faire dans le monde avec une tête aussi vive.

- Je nêexiste que par le mal et pour le mal, me répondit Almani ; le mal seul mêémeut ; je ne respire quêen le commettant ; mon organisation nêest délectée que par lui seul.

- Almani, interrompis-je avec chaleur, vous bandez sans doute, en vous y livrant.

- Jugez-en, me dit le chimiste, en me mettant à la main un vit gros comme le bras, et dont les veines violettes et gonflées semblaient prêtes à

sêouvrir sous la violence du sang qui y circulait.

- Et vos go˚ts, mon cher, quels sont-ils ?

- Jêaime à voir périr une créature dans quelques-unes de mes expériences ; je fous une chèvre pendant ce temps-là, et le décharge quand la créature expire.

- Et des hommes, vous nêen foutez point ?

- Jamais ; je suis bestialitaire et meurtrier, je ne sors pas de là.

Almani finissait à peine de me répondre, quêune lave sêouvrit à nos pieds.

Je me lève, effrayé ; et lui, sans sêémouvoir, ballottant toujours son vit à pleine main, me demande flegmatiquement o˘ je vais.

- Ne bougez donc pas, me dit-il ; vous voulez connaître mes passions ; venez-en voir une ; venez, poursuivit-il en se branlant, venez voir jaillir les flots de mon foutre dans ceux de bitume et de soufre dont lêaimable nature entoure ici nos pas ; il me semble que je suis aux enfers, que je décharge dans ses feux ; cette idée mêamuse ; je nêétais ici que pour y satisfaire.

Il jure, il blasphème, il tempête, et son sperme élancé vole éteindre la lave.

- Almani, suivez-moi, lui dis-je ; je désire infiniment vous connaître plus à fond ; jêai des victimes à vous offrir ; je veux dêailleurs apprendre vos

secrets. Nous retourn,mes chez moi. Le chimiste admira mon habitation, loua mes go˚ts, sêamusa de mon sérail. Je lui donnai des chèvres, et je les lui fis foutre avec plaisir, pendant quêavec un fil il attirait la foudre sur la tête dêune jolie Napolitaine de seize ans, qui mourut dans lêopération ; il en frappa une autre par lêélectricité, qui expira dans dêhorribles douleurs ; il accumula tellement le poids de lêair sur les poumons dêune troisième, quêelle fut étouffée dans une demi-seconde. Il examinait toute nue la victime de ses opérations, lui maniait et baisait fort longtemps les fesses, gamahuchait le trou du cul, et trouvait, disait-il, dans ce seul épisode, toute la dose dêirritation nécessaire à condamner le sujet à la mort. Ses expériences se portèrent aussi sur de jeunes garçons quêil traita de même. Il mêapprit ensuite plusieurs de ses secrets, et nous procéd,mes à

la grande expérience qui avait fait lêobjet du voyage. Le procédé était simple. Il ne sêagissait que de former des pains de dix à douze livres, pétris avec de lêeau, de la limaille et du soufre ; on plaçait ces pains à

trois ou quatre pieds en terre, dans une distance de plusieurs lieues, à

vingt pouces environ lêun de lêautre ; dès que ces masses étaient échauffées, lêéruption se faisait dêelle-même. Nous multipli,mes tellement ces dépôts, que lêîle entière éprouva lêun des plus furieux bouleversements qui lêe˚t encore agitée depuis plusieurs siècles. Dix mille maisons furent renversées dans Messine, cinq édifices publics écrasés, et vingt-cinq mille

,mes devinrent la proie de notre insigne méchanceté.

- Mon cher, dis-je au chimiste dès que notre opération fut terminée, quand on a fait tant de mal ensemble, le plus s˚r est de se séparer ; prends ces cinquante mille francs, et ne parlons jamais lêun de lêautreÖ

- Le silence, oui, je le promets, répondit Almani ; lêargent, je le refuse.

Ne vous souvient-il plus que je vous ai dit que je ne me faisais jamais payer du mal que jêopérais ? Si jêavais fait du bien chez vous, lêaccepterais une récompense ; mais je nêy ai fait que du malÖ du mal qui mêa fait plaisir ; nous sommes quittes. Adieu.

Mon dégo˚t pour la Sicile redoubla quand jêy eus produit ce terrible événement ; et, sentant quêil nêétait plus rien au monde qui p˚t mêy fixer à lêavenir, je mis mon bien en vente, après avoir égorgé tous les sujets de mon sérail, et Clementia elle-même, malgré son extrême attachement pour moi. Frappée de ma barbarie et de mon ingratitude, surprise de me voir lui réserver avec recherche un plus affreux supplice quêaux autres, elle osa mêadresser des reproches.

- ‘ Clementia, lui dis-je, que tu connais mal le cúur dêun libertin tel que moi, dès que tu ne têes pas défiée du sort que je préparais ! ne sais-tu donc pas que la reconnaissance dont tu crois surcharger mon ,me ne devient sur ses ressorts usés quêun véhicule de plus pour les diriger vers le crime ; et que si jêéprouve, en têimmolant, quelque chagrin ou quelque remords, cêest de ne têen pouvoir faire assez. Elle mourut sous mes yeux, et je déchargeai violemment.

Je mêembarquai pour lêAfrique avec le projet de mêassocier aux barbares de ces affreux cantons, pour devenir, si je le pouvais, mille fois encore plus féroce quêeux.

Mais, cêest ici o˘ lêinconstance de sort voulut me convaincre, en me faisant éprouver ses revers, que si la main favorise presque toujours les forfaits, ceux qui ont été bourreaux doivent néanmoins devenir victimes à

leur tour, quand de nouveaux persécuteurs se présententÖ Vérité qui pourtant ne prouve rien pour la vertu, puisquêon la voit, dans les récits que je vous fais, presque à tout moment tourmentée ; mais qui doit seulement nous apprendre que lêhomme, jouet par sa faiblesse de tous les caprices de la fortune, ne doit leur opposer, sêil est raisonnable, que la patience et le courage.

Je mêétais embarqué à Palerme sur un petit b,timent léger que jêavais frété

pour moi seul. ¿ peine f˚mes-nous à la hauteur des roches de quels, que nous aperç˚mes les côtes de lêAfrique. Parvenus là, un corsaire barbaresque nous attaque, et nous prend sans aucune résistance. En un moment, mes amis, je me vois privé de ma fortune et de ma liberté ; je perds en une minute tout ce que les hommes ont de plus cher. Hélas ! me dis-je, dès que

je fus enchaîné, si cet argent mal acquis tombait en de meilleures mains, peut-

être croirais-je en lêéquité de la fortune ; mais sera-t-il mieux placé

dans la bourse de ces scélérats qui ne croisent ces parages, que pour peupler le sérail du bey de Tunis ? sera-t-il mieux là, dis-je, que chez moi qui formais aussi des sérails ? Oˇ donc est-elle cette sublime justice du sort ? Patience, ce nêest ici quêun de ses caprices : celui-ci me ruine aujourdêhui, un second me relèvera.

En peu dêheures nous arriv,mes à Tunis. Mon patron me présenta au bey, qui donna ordre à son bostangi de mêemployer sur-le-champ aux jardins ; et mes richesses furent confisquées. Je voulus faire quelques représentations ; on mêobjecta que jêétais prêtre dêune religion en horreur à Mahomet, et que jamais on ne rendait ces biens-là. Il fallut se taire et travailler. Ayant à peine trente-deux ans, jêétais au moins dans lê,ge de la force, et quoique énervé par mes débauches, je me sentais encore toute lêénergie nécessaire à souffrir patiemment mon sort. Mal nourri, mal couché, travaillant beaucoup, si mon physique éprouvait quelque altération, mon moral, jêose lêaffirmer, nêen ressentait aucune, et je me sentais toujours dans lêesprit la même luxure et la même méchanceté ; quelquefois jêenvisageais les murs du sérail, au pied desquels je travaillais, et je me disais : ‘ Jérôme ! et toi aussi tu as eu un sérail, et de délicieuses victimes qui le peuplaient ; et te voilà, par ta faute, réduit à servir ceux avec lesquels tu rivalisais.

Un soir que je me livrais à ces tristes réflexions, je vois un billet tomber à mes pieds ; je me h,te de le ramasser. Dieu ! quelle est ma surprise, en y reconnaissant lêécriture et le nom de JoséphineÖ de cette infortunée que jêavais vendue à Berlin, avec la certitude quêelle ne mêétait achetée que pour devenir la victime dêun meurtre de débauche.

Il est délicieux de rendre le bien pour le mal (me disait Joséphine dans ce billet). Vous mêavez crue victime de la rage dêun scélérat ; et vous mêavez livrée, pour que je le devinsse ; mon étoile mêa préservée du sort affreux que vous me destiniez. Mais si vraiment je la crois heureuse, cêest au moment oˇ elle me met à même de briser vos fers. Demain à la même heure

vous recevrez, pour gage de mes sentiments éternels, une bourse de trois cents sequins de Venise et le portrait de celle que vous aim,tes autrefoisÖ

Une lettre y sera jointe ; elle vous apprendra les moyens de nous sauver tous deux. Adieu, monstreÖ que jêaime toujours malgré moi ; si tu ne me payes pas de retour, respecte au moins celleÖ qui ne se venge de toi que par des bienfaits.

JOS…PHINE.

Inconcevables effets du plus affreux de tous les caractères ! mon premier mouvement fut dêêtre désolé de voir échappée au supplice une victime que jêy avais envoyée ; mon second fut de me trouver piqué de devoir un service à celleÖ que je nêavais jamais voulu que maîtriser. Nêimporte, me dis-je, acceptons ; lêimportant est de se tirer dêici. Elle éprouvera, quand je me serai servi dêelle, quels sont, dans un cúur comme le mien, les résultats de la reconnaissance.

Le second billet, lêargent, le portrait, tout arriva à lêheure indiquée. Je baisai lêargent, crachai sur le portrait, et lus le billet avec avidité. On mêy apprenait quêon était devenue maîtresse dêune fortune considérable que je serais le maître de partager, si je le voulais, et surtout si je le méritais ; que jêeusse à aller parler sur-le-champ, dans lêendroit qui mêétait indiqué, au maître dêun navire qui mêattendait, et que je convinsse avec lui, et du prix quêil nous demandait pour nous conduire à Marseille, et des moyens à prendre pour nous esquiver lêun et lêautre.

Je vole chez lêhomme dont on me parle, et jêen reçois toute sorte de satisfactions. Delmas était un vieux renégat repentant, qui br˚lait de revoir sa patrie, et dêarracher aux Turcs le plus de victimes quêil lui serait possible.

- Tenez, me dit-il, voici dêabord une échelle de soie que vous ferez passer à votre protectrice ; joignez-y cette eau dont elle coupera ses grilles, rien quêen les frottant avec. Une fois dans les jardins, o˘, comme vous croyez bien, elle ne doit arriver même de nuit, elle se transportera chez moi par le même chemin que vous venez de prendre ; je la cacherai dans mon b,timent o˘ vous viendrez vous jeter dès que le bagne sera ouvert.

Tout joyeux de ces bonnes nouvelles, je retourne au pied du sérail. Je fais le signal convenu ; on y répond. Une ficelle mêarrive ; jêy attache lêéchelle, la liqueur, et un mot de réponse o˘ je fais éclater des sentiments de tendresse et de reconnaissanceÖ exprimés du mieux quêil mêétait possible. La jalousie se referme, et, le lendemain un dernier billet mêannonce que lêexécution du projet sera pour la nuit suivante ; on mêinvite à ne pas lêoublier, afin dêêtre s˚r de trouver Joséphine, son cúur et ses trésors, le lendemain de bonne heure, à fond de cale du b,timent de Delmas.

Je fus exact. Je ne vous parlerai point de la scène de reconnaissance ; elle fut tendre du côté de Joséphine, arrosée même de ses larmes ; du mien, sévère et toujours accompagnée de ce sentiment intérieur de méchanceté qui ne me permettait pas quêun individu tomb,t dans mes mains, sans que jêéprouvasse à lêinstant le plus vif désir dêexercer sur lui mon empire.

Joséphine avait atteint lê,ge o˘ les traits, en se développant, changent en beauté leur finesse : cêétait véritablement une très belle femme. En attendant que le patron mit à la voile, nous b˚mes une bouteille de vin de Syracuse ; et la chère fille me raconta ses aventures.

Lêhomme qui lêachetait à moi, était Frédéric, roi de Prusse, qui, sur le récit de son frère, avait vivement désiré lêimmolation de cette créature.

Assez heureuse pour échapper au supplice effrayant qui lui était destiné, par lêentremise de ce valet de chambre qui lêavait engrossée, elle sêétait évadée de Berlin dès la même nuit, et avait passé comme moi à Venise.

Différentes aventures galantes lêavaient soutenue dans cette ville, jusquêà

ce quêun pirate tunisien lêe˚t enlevée et vendue au bey dont elle était devenue la favorite. Ce quêelle mêapportait, quoique très considérable, nêétait pourtant que le tiers au plus des richesses dont ce souverain lêavait comblée ; mais elle nêavait pu emporter que cela ; il y en avait à

peu près pour cinq cent mille francs.

- Allons, ma chère, dis-je à Joséphine, voilà de quoi nous établir à

Marseille ; nous sommes lêun et lêautre assez jeunes pour nous flatter de faire fructifier cet argent, et pour espérer dêêtre riches un jour. Ma main, continuai-je faussement, deviendra, dès en arrivant, la récompense de tes soins, sêil est vrai que tu puisses réellement me pardonner le crime affreux dont je suis coupable envers toi.

Mille tendres baisers de Joséphine furent sa réponse. Nous étions cachés à

tous les yeux ; le calme régnait encore dans le b,timent ; les douceurs de la liberté, les fumées de Bacchus, tout nous enflamma, au point que les sacs sur lesquels nous étions servirent de trône à la volupté. Il y avait longtemps que je nêavais déchargé. Je retrouvais une femme sur laquelle ma perfide imagination me faisait concevoir déjà dêaffreux projets de méchanceté. Joséphine fut troussée par derrière ; la supériorité de ses fesses me tenta ; elles étaient étonnamment bien conservées ; je lêenculai.

- Ranime-moi, lui dis-je, dès que jêeus fini ; détaille à ma lubricité les tableaux de celle du bey. Comment se conduit-il avec une femme ?

- Ses go˚t sont singuliers, me répondit Joséphine ; il faut, avant que de lêaborder, quêune femme soit toute nue, prosternée à plat ventre, trois grandes heures, sur un tapis. Deux icoglans le branlent pendant ce temps là. quand leur maître bande, ils vont relever la femme, et la lui conduisent. Elle sêincline ; alors les icoglans lui attachent les pieds et les mains. De ce moment il faut quêelle tourne avec une rapidité

prodigieuse jusquêà ce quêelle tombe. Sitôt quêelle est à bas, il se jette sur elle, et lêencule. Cêest la seule manière dont il jouisse des femmes ; et son amour pour elles se règle sur le plus ou moins de vitesse avec laquelle elles tournent. Je ne lui avais plu que par mon talent en ce genre ; et tous les présents que jêen ai reçus, nêen sont que la récompense.

…chauffé de ce récit, je sodomisai Joséphine une seconde fois, et jêéprouvai, je lêavoue, une sorte de volupté à me sentir dans le même cul qui faisait décharger un empereur turc, lorsque Delmas, entrant tout à

coup, pensa nous prendre sur le fait. Il venait nous avertir quêil allait mettre à la voile, et que libres, dans une heure ou deux, nous pourrions aller le

trouver dans la chambre du capitaine. Nous y f˚mes. Joséphine ayant confié au renégat le projet quêelle avait de sêétablir avec moi dans une maison de commerce à Marseille, je démêlai promptement, par les réponses du patron, quêil avait assez dêargent pour se mettre en tiers avec nous. De ce moment je conçus le dessein de le voler, dêégorger même mes deux bienfaiteurs ; et, mêemparant de leurs richesses et de leur vaisseau, de cingler vers Livourne, au lieu de Marseille, afin de me dérober aux poursuites. Dans cette intention jêéchauffai la tête de Delmas pour Joséphine, et jêengageai en même temps celle-ci à ne pas se montrer trop récalcitrante aux intentions du renégat sur elle, afin de tirer de lui une infinité dêéclaircissements et de facilités à la conclusion dêun projet que je ne pouvais conduire seul, vu mon peu dêaptitude en cette partie.

Ces premières tentatives eurent tout le succès que je pouvais en attendre ; et dès la seconde nuit Delmas coucha avec Joséphine. Cêétait tout ce que je désirais. ¿ peine les crois-je ensemble, que je force la sentinelle, le poignard à la main, en réunissant autour de moi le plus que je peux des gens de lêéquipage.

- Mes amis, leur dis-je, voyez à quel point ce scélérat me trahit ; je lui confie ma femme, voilà lêusage quêil en fait.

Et tombant sur le couple endormi, je veux le percer de mille coups. Mais Delmas éveillé avait lêair de sêattendre à tout ; il tire sur moi, me manque. Je me précipite sur lui ; je le poignarde avec lêindigne objet de sa couche, et les laisse baignés dans leur sang. Remontant alors sur le tillac, je réunis lêéquipage autour de moi ; je le harangue.

- Mes camarades, leur dis-je, lêhorreur dont la plupart de vous ont été les témoins, mêa seule contraint à ce que je viens de faire. Jêai puni un scélérat qui nêétait pas fait pour vous commander, puisquêil portait à ce point la dépravation et lêimpudeur. Delmas était de moitié avec moi dans les frais de cet embarquement ; et, quoique vous mêayez vu sous lêhabit dêesclave, je nêen possède pas moins une fortune égale à la sienne : je lui succède donc de droit. Comptez sur ma probité et sur mes talents ; je vous guiderai mieux que lui. Le voyage sera à peu près le même ; je nêy change que la destination. Pilote, dirige-nous vers Livourne ; mes relations commerciales

me déterminent à préférer ce port à celui de Marseille ; et, quant à vous, mes amis, dêaujourdêhui je double votre paye.

Ce discours me valut dêuniversels applaudissements. On jeta les morts à la mer ; je mêemparai de toutes leurs richesses ; et nous cingl,mes.

‘ fortune ! mêécriai-je dès que je fus tranquille, tu répares donc tes torts envers moi. Ce sera sans doute ici la dernière de tes secousses, et tu finiras par me convaincre, ainsi que tous ceux qui sauront mon histoire, que si tu nous jettes quelquefois dêécueils en écueils, cêest pour nous mieux faire sentir tous les délices dont ta main nous couronne au port.

Mon compte fait, ma capture, sans comprendre le vaisseau que je vendais en arrivant à Livourne, pouvait se monter à douze cent mille livres ; et je nageais délicieusement dans les plaisirs que lêespoir fait si bien go˚ter à

lêesprit, lorsque la sentinelle de quart avertit quêun corsaire court sus.

Reconnaissant la supériorité de mes forces, jêordonne lêabordage ; je mêélance sur le pont, mon équipage me suit. La mort vole sous nos coups ; nous nous baignons déjà dans le sang ; je pénètre, le sabre à la main, dans la chambre du capitaine. Ciel ! quel objet frappe mes yeux !Ö Juste ciel !

quelle est ma surprise !Ö Cêest JoséphineÖ Joséphine, que je croyais avoir poignardée sur le vaisseau de Delmas. Dêun revers affreux jêabats lêhomme qui veut la défendre ; puis mêadressant à elle :

- Par quelle fatalité, mêécriai-je, ton détestable individu sêoffre-t-il sans cesse à mes yeux ?

- Déchire-le, cet individu qui têexcède, dit Joséphine en ouvrant son sein ; oui, presse-toi de lêanéantir cette fois-ci. Je suis coupable ; je te poursuivais, avec le dessein de têarracher la vie : tu triomphe, perfide, rends-toi maître de la mienne ; et sache avant, si tu le veux, par quelle fatalité tu me revois, quand tu te réjouissais déjà de ma mort.

Je te connaissais, Jérôme ; tes ruses ne mêen imposèrent pas ; je les dévoilai toutes à Delmas. Te soupçonnant un violent parti parmi les matelots, nous

préfér,mes lêadresse à la force. Le renégat me fit évader le soir, dans la chaloupe du vaisseau, seulement escortée de deux rameurs ; et, pour mieux découvrir tes projets, passa la nuit avec une des servantes de lêéquipage, que tu as prise pour moi, et que tu as sans doute égorgée avec lui, puisque cêest toi qui commande ici. Je devais, moi, fuir lestement vers un petit b,timent que nous savions peu loin de nous, semblable à celui de Delmas, et monté par un renégat comme luiÖ le voilà, tu viens de lêétendre à tes pieds. Ce capitaine, prévenu par la lettre que je lui portais, devait avoir lêair dêattaquer Delmas, de le vaincre, de te mettre aux fers. Nêétait-il pas temps que je me vengeasse de tes perfides complots ? Tu lêemportes, Jérôme ; voilà mon défenseur sans vie ; je te le répète, h,te-toi de prendre la mienne. Si le ciel me rendait lêavantage, sois s˚r que tu ne mêéchapperais pas. Tu es un ingrat, dès que tu as pu faire taire en toi lêorgane sacré de la reconnaissance ; et je ne veux plus être lêamie dêun monstre.

Ici la fureur se réunissant dans mon ,me à tous les sentiments de dégo˚t et de rage qui mêavaient déjà fait proscrire cette infernale créature, je la fis aussitôt couvrir de fers et jeter dans les cales de mon b,timent. Puis, faisant remorquer le sien par le mien, nous continu,mes de voguer vers Livourne. Mais le soir, un peu délassé de mes fatigues, venant de boire quelques bouteilles de vin grec, mon infernal vit me rappela bientôt que jêavais une délicieuse victime à lui offrir. Jêavais soupé avec un petit mousse, que jêaimais beaucoup, et qui me branlottait sur mes idées. Le plus délicieux projet de vengeance enflamme aussitôt mon imagination. Je fais monter la victime dans ma chambre ; je la livre, en détail, à tous les matelots de lêéquipage. Je branlais leurs engins, et les introduisais alternativement ainsi, tantôt au con, tantôt au cul. Aussitôt quêun dêeux avait fini, je lêobligeai à distribuer cent coups de corde, tant sur les reins que sur les fesses de sa jouissance, et à lui frotter le visage de son cul. Soixante-quatre hommes lui passèrent ainsi sur le corps ; et elle reçut six mille quatre cents coups dêétrivière. Jêétais le seul qui nêe˚t pas déchargé. Je me branlais en considérant Joséphine évanouie, à terre, au milieu de ma chambre ; jêaimais à voir là celle qui venait de tout risquer pour moi, et qui, si elle se vengeait enfin, en avait, il faut en convenir, obtenu de bien puissants droits. Jamais encore une telle irritation ne sêétait emparée de mes sens ; mon foutre échappait malgré moi. Je désirais une mort horrible à cette créature ; vingt projets sêoffraient à mon esprit, qui les rejetait aussitôt, comme trop faibles.

Je voulais réunir sur son individu toutes les douleurs de lêhumanité, et nulle ne me paraissait assez forte dès que je la détaillais.

- ‘ Jérôme, sêécria-t-elle en revenant à la vie et devinant mes pensées, je pourrais vivre encore, et vivre pour têaimer ; tu sais ce que jêai fait pour toi ; qui de nous deux eut tort le premier ?

Mais loin de mêattendrir, la gueuse mêélectrisait de plus en plus. Je la foulais aux pieds, je lui frappais le sein, je lui mordais les fesses ; je ressemblais au tigre, maître enfin de sa proie, et qui nêamuse sa fureur que pour lêirriter davantage. Jêétais ivre, en un mot, de luxure et de frénésie, lorsque mes gens vinrent mêavertir que le b,timent que nous traînions gênait infiniment la manúuvre. Ce fut alors que je me déterminai enfin au singulier projet que vous allez voir.

Je fis garrotter Joséphine, nue, au m,t de ce vaisseau ; je le chargeais de poudre ; je fis couper les c,bles qui lêattachaient au mien ; puis, allumant une mèche de communication, seul lien qui rest,t entre ce navire et nous, je le fis éclater dans les airs, et me donnai, tout en foutant mon petit mousse, le délicieux plaisir de voir retomber pour jamais dans les flots les membres déchirés de celle qui mêavait tant aimé jadis, et qui tout récemment encore venait de me rendre à la fois une fortune et la libertéÖ Oh ! quelle décharge, mes amis ! je nêen avais jamais fait de meilleure.

Nous arriv,mes enfin à Livourne, o˘ jêeus lêavantage de prendre terre dans le meilleur état du monde. Je congédiai mes gens ; je vendis mon vaisseau ; et, réalisant aussitôt mes effets en traites sur Marseille, après mêêtre reposé quelques jours, je gagnai cette ville par terre, ne voulant plus mêexposer aux dangereux hasards dêun élément dont jêavais aussi bien éprouvé lêinconstance.

Marseille est une ville délicieuse, o˘ lêon trouve à la fois tout ce qui peut flatter les passions du libertinage, dans lêun et lêautre genre. Chère excellente, climat divin, abondance dêobjets de luxure ; en fallait-il plus pour y fixer un débauché tel que moi ! Je nêavais point repris le costume ecclésiastique ; s˚r dêen recouvrer les droits dès que je le voudrais, jêétais bien aise de jouir quelque temps des libertés de lêhabit du monde.

Je louai une jolie maison sur le port, un excellent cuisinier, deux filles pour me servir, et deux excellents maquereaux, à lêun desquels je distribuai la classe des gitons, tandis que je chargeai lêautre de la partie des femmes : tous deux me servirent si bien, que, dans ma première année, jêavais déjà vu plus de mille fiançons et près de douze cents jeunes filles. Il existe à Marseille une caste de ces créatures, connue sous le nom de Chaffrecane, absolument composée dêenfants de douze à quinze ans, travaillant aux manufactures ou dans les ateliers, qui fournit aux paillards de cette ville les plus jolis objets quêil soit possible de trouver. Jêépuisai promptement cette classe, et ne fus pas longtemps à me blaser sur cela, comme je lêavais fait sur le reste. Toutes les fois que le crime nêaccompagnait pas ma jouissance, il me devenait impossible de la trouver bonne. Je recherchai bientôt, dêaprès ces principes, les moyens de mettre à la fois en circulation mes heureux talents et mes go˚ts.

Tels étaient mes projets lorsquêun de mes émissaires mêamena un jour une fille de dix-huit à vingt ans, de la plus délicieuse figure quêil f˚t possible de voir, et sage, mêassura-t-on, comme Minerve elle-même.

Lêextrême misère dans laquelle elle se trouvait la déterminait seule à

cette affreuse démarche ; et lêon me suppliait de la placer, si je le pouvais, sans abuser de sa détresse. Cette jeune fille nêe˚t-elle pas été

belle comme le jour, il suffisait de lêétat dans lequel on me la présentait pour mêéchauffer la tête. Mêen divertir et lêescroquer fut la première rouerie que mon imagination me suggéra ; et ce fut pour accomplir ce pieux projet que jêordonnai à mon homme de se retirer, après avoir fait entrer sa proie dans mon boudoir. Frappé des traits de cette fille, il me devint impossible de pouvoir rien entreprendre, avant de lêavoir interrogée sur sa naissance.

- Hélas, monsieur, répondit-elle, je suis née à Lyon ; ma mère sêappelait Henriette ; on me nomme Hélène. Victime de la scélératesse dêun frère qui avait abusé dêelle, ma malheureuse mère périt, dit-on, sur lêéchafaud. Je suis le fruit de cet horrible inceste ; et les terribles revers de ma naissance ont été cause de tous ceux de ma vie. Jusquêà onze ans, je nêai vécu que de charités. Une dame me prit à cet ,ge, mêapprit à travailler ; et je ne serais

pas dans lêaffreuse position o˘ vous me voyez, si je nêavais eu le malheur de la perdre. Lêouvrage mêa manqué depuis, et jêai mieux aimé demander mon pain, que de me jeter dans le libertinage. Soyez généreux, monsieur ; soulagez-moi, sans abuser de mon état, et vous serez couvert des bénédictions du ciel et des miennes.

Hélène baissa les yeux après ce discours, sans se douter du désordre étonnant quêelle venait de porter dans toutes les parties de mon organisation. Il mêétait impossible de ne pas reconnaître, dans cette charmante créature, lêenfant que jêavais eue de ma cousine HenriettéÖ de cette victime infortunée de la scélératesse de mon cousin Alexandre, et de mon affreuse méchanceté Ö Jamais aucune fille ne ressembla davantage à sa mère ; Hélène nêe˚t pas dit un mot, quêil ne mêen e˚t pas moins été facile de me rappeler sa naissance, rien quêen lêexaminant.

- Mon enfant, dis-je, vos récits sont pleins dêintérêt ; peut-être doivent-

ils me toucher plus quêun autre ; mais il nêen est pas moins certain que vous nêobtiendrez rien de moi, sans la plus aveugle soumission à tout ce qui va vous être prescrit. Commencez par vous mettre nue.

- Oh ! monsieur !

- Point de résistance, mon cúur, je ne les aime pas ; et vous nêavez rien à

attendre de moi, si vous ne vous prêtez avec la plus entière résignation à

toute lêétendue de mes caprices.

Des larmes furent la réponse dêHélène ; et, quand elle crut sêapercevoir, à

la brutalité de mes actions, que jêavais peu envie dêécouter ses prières, elle céda, en couvrant mon sein de ses pleurs. Hélène avait trop de charmes et trop de titres sur lê,me dêun libertin tel que moi, pour que je pusse seulement concevoir lêidée de la ménager. On nêeut jamais une plus belle peau, jamais un cul si frais et si potelé, jamais un pucelage plus certain.

Mon vit, furieux, le pourfendit bientôt ; jêatteins le fond, jêy darde un foutre écumeux ; et ma triste fille devient bientôt mère à son tour. Telle fut, mes amis, lêorigine de la naissance dêOlympe, que vous me voyez foutre encore tous les jours dans votre sérail, et qui réunit, comme vous le voyez, le triple honneur dêêtre à la fois ma fille, ma petite-fille et ma nièce.

Je passai bientôt, avec Hélène, de lêinceste à la sodomie. Jêencule ce délicieux résultat de ma couille. Du cul je passe à la bouche : elle e˚t eu mille jouissances à me présenter, que mes fougueux désirs nêeussent pas encore été satisfaits. Las de foutre, je la fustigeai, je la souffletai, je la fis chier. Il nêy eut pas une seule lubricité dont je ne la rendisse victime, pendant plus de quatre heures que dura cette première séance.

Rassasié de luxure, je crus devoir lui déclarer enfin à qui elle avait eu à

affaire.

- Hélène, lui dis-je en la tenant encore toute nue sur mes genoux, aurais-tu quelque répugnance à retrouver ce père incestueux qui fit pendre ta mère après lêavoir foutue ?

- Vous me faites frémir.

- Et si ce monstre existaitÖ sêil était dans tes bras, HélèneÖ dans ton culÖ Et je mêy enfonçais en disant cela. Hélène sêévanouit. Mes violentes secousses au fond de son derrière la rappelèrent bientôt à la vie. Je déchargeai. Mon enfant, dis-je dès que jêeus fini, Je têen ai dit assez pour te tirer dêerreur

Eh bien, connais ton père et toute sa fureur.

Oui, cêest à moi que tu dois la vie. Le frère de ta mère et moi f˚mes cause de la mort de cette mère infortunée ; mais tout est réparé par lêenfant que je viens de travailler à te faire. Demeure avec moi ; jêai besoin dêune femme qui serve mes plaisirs, et qui veille à mes intérêts ; sois cette femme ; et point de scrupules. Souviens-toi quêil faut se prêter à tout avec moi. Tantôt victime, et tantôt directrice, il nêest pas un seul de mes désirs que tu ne doives servir ; et, à la plus petite résistance, je ne mêen tiendrais peut-être

pas à te replonger dans lêaffreux état o˘ tu têes offerte à mes yeux : lêun des conspirateurs des jours de ta mère, pourrait bien devenir ton bourreau.

Hélène se jette à mes pieds ; elle me supplie de ne plus penser aux torts de celle qui lui a donné le jour et me promet de me les faire oublier par une soumission sans bornes. De ce moment, je lêinstallai dans ma maison, à

titre de gouvernante ; et la douce Hélène, dans Marseille, remplaça ma Clementia de Messine.

Ce fut quelques temps après cette rencontre que je devins éperdument amoureux dêun jeune garçon de seize ans, beau comme Adonis, mais dont la froideur, occasionnée par lêamour quêil ressentait pour une jeune fille de son ,ge, me désespérait chaque jour. Imbert, cêétait le nom du jeune homme, mêavait pourtant accordé sa confiance, et bientôt même son amitié, en raison des facilités que je lui procurais de voir sa maîtresse chez moi.

Euphémie était grande, faite à peindre, dêune figure agréable, sans doute, mais infiniment inférieure en attraits au délicieux jeune homme dont jêavais la tête tournée. Ami du père et de la mère dêEuphémie, avec lesquels je mêétais lié, uniquement par rapport au dessein que jêavais de servir Imbert, il se passait peu de jours que nous ne nous visitassions mutuellement. Ce fut au sein de cette intimité que je conçus, pour jouir dêImbert, le plus infernal projet qui f˚t encore sorti de mon cerveau. Je commentai par noircir étonnamment le jeune Imbert dans lêesprit des parents dêEuphémie ; et, à force dêart et de ruses, je fis tomber le jeune homme dans de tels piéges, que jêachevai de le rendre odieux aux auteurs des jours de sa maîtresse. Les choses une fois en cet état, il ne me fut pas difficile dêaigrir Imbert à son tour contre des gens dont il paraissait si mal vu ; et de lêaigreur au crime, dans une ,me ardente il nêy a bien souvent quêun pas. Imbert comprit quêaussi longtemps que les parents dêEuphémie seraient au monde, il ne devait jamais compter sur le bonheur.

Cependant ceux-ci étaient jeunes et Imbert très impatient. Je profite dêun moment dêardeur. Par un discours insidieux, jêoffre à la fois le mal et le remède. Imbert, séduit, nêest plus inquiet que dêune chose.

- Euphémie voudra-t-elle du meurtrier de ses parents ?

- Et pourquoi lui révéler cette action ?

- Elle sêen doutera.

- Jamais. Dêailleurs, jêagirai, moi ; ce nêest que votre consentement que je demande.

- Oh ! ciel, doutez-vous que je ne vous le donne ?

- Cêest par écrit que je le veux.

- Jêy consensÖ Et voici lêécrit quêImbert me donna : Excédé des persécutions que jêendure, je prie mon ami Jérôme de mêacheter du réalgar, pour faire promptement périr les parents dêEuphémie, qui sêobstinent à me refuser leur fille.

La débilité, la confiance de la jeunesse, la fait, comme on le voit, tomber dans bien des pièges. quelque peu fardé que f˚t celui-ci, le brave Imbert sêy prit sans réflexion ; et je ne fus pas plutôt maître du billet, que jêempoisonnai dans un souper les ennemis de mon amant. Euphémie nêeut aucun soupçon ; mais le grand deuil et sa douleur lêobligèrent néanmoins à

sêabsenter quelques semaines. Une vieille tante lêemmena à la campagne.

- Imbert, dis-je au jeune homme, voilà une manúuvre que je nêaime pas.

Lêabsence peut refroidir votre maîtresse ; on peut renouveler dans son ,me les impressions de ses parents. Ne la laissons point là ; donnez-moi de nouveaux pouvoirs et je cours lêarracher.

Imbert signe une seconde fois tout ce que je veux.

¿ la tête dêune troupe de bandits que je paye au poids de lêor, je mêintroduis dans la campagne de la tante ; je la poignarde de ma main ; mes gens, à qui jêabandonne le pillage de cette riche métairie, se défont promptement de tous les domestiques. Euphémie est conduite dans une campagne isolée, à dessein louée par moi, près de Marseille ; jêy mène Imbert et Hélène. Et là :

- Mon ami, dis-je au jeune homme, vous voyez tout ce que je fais pour vous ; il est bien temps de mêen récompenser.

- quêexigez-vous ?

- Votre cul.

- Mon cul ?

- Vous ne posséderez pas Euphémie que je nêaie obtenu ma demande.

- Oh ! Jérôme, vous savez combien jêai ce crime en horreur !

- Imbert, voilà votre maîtresse ; vous lêentendez, poursuivis-je en lêengageant à prêter lêoreille à une conversation que je faisais exprès tenir entre Hélène et Euphémie ; si vous ne vous laissez pas enculer, jamais vous ne la posséderez.

- Eh bien, satisfaites-vous donc, méchant homme ; mais quêEuphémie nêen sache rienÖ Elle me prendrait en horreurÖ

- Oh ! croyez que jamaisÖ Et mon vit furieux pénétrait, en disant ces mots, dans le plus délicieux derrière que jêeusse foutu depuis longtemps. Je lime, je pourfends ce beau jeune homme ; je lui remplis le cul de foutre, mais sans calmer la violente agitation dans laquelle je suis. Ce sont des horreurs que jêai conçues, ce sont des horreurs, quêil faut à mon ,me pourrie. Un moment, dis-je au jeune homme en me retirant de son derrière.

Et, après lêavoir enfermé dans ma chambre, je vole dans celle o˘ est Euphémie.

- Tenez-moi cette fille, dis-je à Hélène ; il faut que je la foute.

Des cris se font entendre ; de barbares précautions les étouffent bientôt, et me voilà dans le joli con vierge de la maîtresse, encore tout palpitant des plaisirs que vient de me donner le cul de lêamant.

- Allez me chercher le jeune homme que jêai enfermé dans cette chambre voisine, dis-je à Hélène, faites-vous aider dêun de mes gens, et surtout

contenez-le bien quand il entrera.

Imbert paraît. Si son étonnement est inexprimable, le plaisir que jêéprouve au moment quêil entre lêest bien autrement sans doute.

- Scélérat ! me dit Imbert en voulant se jeter sur moi, ô monstre infernal ! Mais il est bien tenu.

- Mon ami, répondis-je au jeune homme, sans mêeffrayer de ses menaces, tu vois ce poignard, jêen perce à lêinstant le cúur de lêobjet de tes vúux, si tu ne viens pas me faire baiser ton cul, pendant que je le fous.

Imbert tremble ; son amie, qui ne peut parler, lêencourage du doigt ; il se place. Cêest pour moi le signal dêun changement de main ; je passe lestement du con au cul, sans varier lêattitude de ma jouissance, et je mêenivre du divin plaisir de baiser les fesses de lêamant, en sodomisant la maîtresse. Mais le malheureux Imbert, quêHélène contient à mes transports, ne sait pas jusquêoˇ jêai porté la perfidie au moment précieux de la criseÖ

En ce moment terrible, oˇ le libertin sans principe se plonge avec tant de délices aux derniers raffinements de lêinfamie. Je le fais descendre ; je lui montre sa maîtresse, noyée dans le sang, et traîtreusement percée par moi de seize coups de poignard dans le cúur et dans les tétons. Il sêévanouit. Hélène le rappelle au jour ; mais il ne reprend ses sens que pour voir expirer Euphémie, et pour mêaccabler dêinvectives.

- Jeune imprudent, lui dis-je en jouissant délicieusement de mon crime ; vois tes billets, et tous les droits que tu mêas donnés sur toiÖ Si tu dis un mot, je te perds ; ce meurtre-ci, lui-même, sera réputé ton ouvrage ; Hélène et moi témoignerons de tes atrocités, et tu périras sur un échafaud.

Je bande encore ; voyons ton cul. Je foutis autrefois une maîtresse sur le cadavre de son amant ; je veux aujourdêhui foutre lêamant sur celui de sa maîtresse, afin de pouvoir prononcer sur celle de ces deux actions qui procure le plus de plaisir. Jamais égarement ne fut semblable. Hélène me faisait baiser son beau cul ; pendant tout cela, le valet qui lêavait aidée, mêenculait ; je foutis le cadavre dêEuphémie ; je le fis foutre à

son amant. Rassasié dêhorreurs, jêenvoie chercher lêofficier de justice.

Hélène et moi nous déposons contre Imbert ; les billets font foi. Jêajoute quêayant, malgré nous, conduit sa maîtresse dans cette maison, voilà o˘ sa jalousie lêa porté. Imbert, malgré son jeune ,ge, se trouve convaincu de crimes si atroces quêil est exécuté. Et je respire ! et moi, lêinstrument, lêauteur de tous ces désordres, je vis en paix ! Le ciel me réservait à en commettre dêautres ; jêy mis un peu dêintervalle. Hélène nêétait pas s˚re ; elle bavardait. Je suivis le système de Machiavel : Óu il ne faut jamais de complices, dit ce grand homme, ou il faut les égorger, après sêen être servi. [a] Dans le même mois, dans la même campagne, dans la même chambre, Hélène fut condamnée par moi au supplice le plus violent que jêeusse encore fait endurer à aucune victime. Je revins de là tranquillement à Marseille bénir le sort du succès toujours assuré quêil lui plaisait de donner à mes crimes.

Je passai encore quelques années dans cette ville, sans quêil mêarriv,t rien de fait pour vous intéresser : beaucoup de libertinage, dêescroqueries, de petits meurtres secrets, mais rien dêéclatant. Ce fut alors que jêentendis parler de votre célèbre abbaye de Sainte-Marie-des-Bois. Le désir de mêassocier avec vous me fit naître celui dêune conversion simulée dêune reprise dêhabit. Jêappris que cela était possible, moyennant quelques sacrifices à la daterie de Rome. Je volai dans cette capitale de la superstition chrétienne ; je fis au Saint Père une espèce de confession générale ; je demandai ma rentrée dans lêordre ; je donnai la moitié de mon bien à lê… glise, et jêobtins, par cette généreuse cession, la réintégration de tous mes droits, et la permission dêhabiter Sainte-Marie. Telle est lêépoque qui mêa réuni à vous, mes chers confrères. Dieu veuille mêy conserver longtemps ! Car si le crime a quelques attraits ailleurs, il en a sans doute bien plus ici, o˘, commis dans lêombre et dans le silence, il est exempt de toutes les craintes et de tous les dangers, qui ne lêaccompagnent que trop souvent dans le monde !

CHAPITRE XII

FIN DES AVENTURES DU COUVENT - COMMENT JUSTINE LE qUITTE - AUBERGE OŸ LES

VOYAGEURS FERONT BIEN DE NE PAS SêARR TER

Les récits que lêon venait dêentendre, loin de calmer lêembrasement général, comme sêen était flatté Sévérino, avaient tellement électrisé les têtes, que lêon voulut sur-le-champ varier les objets du libertinage.

- Ne gardons que six femmes, dit Ambroise, et remplaçons les autres par des garçons. Je suis las de ne voir, depuis quatre heures, que des mottes et des gorges autour de nous ; et, quand on a dêaussi jolis ganymèdes en cage, je ne conçois pas comment on sêentoure de cons.

- Bien dit, sêécria Sévérino, dont le vit en fureur dépassait la table de six pouces ; quêon aille vite nous chercher huit garçons ; et ne réservons en filles que Justine, Octavie, et ces quatre belles créatures de seize à

dix-huit ans, dont Jérôme sêentoure en ce moment.

La scène change ; des garçons paraissent ; et voilà nos moines, enculant, se faisant foutre, et nêemployant plus les filles que comme des plastrons de leurs cruelles luxures.

- Oh ! sacredieu, dit Ambroise en retirant son vit irrité du cul dêun charmant giton de treize ans, je ne sais ce que jêimaginerais, ce que je ferais dans lêétonnant délire dont voilà ma tête embrasée. Il me prend des accès de rage contre cette petite fille, continue-t-il en désignant OctavieÖ Ce ne serait pas la première dont nous aurions prononcé la réforme dès le jour de son arrivée. Nous regorgeons de nouvelles femmes ; il y en a encore deux on trois à recevoir cette semaine, qui valent mieux que celle-ci. Vous avez, entre autres, une créature de dix-sept ans, faite comme les Gr,ces, et qui mêa paru la plus belle personne qui soit entrée ici depuis longtemps. Faisons le procès à cette petite garce. Nous lêavons tous foutue ; il nêen est pas un de nous qui ne lui ait mis son vit dans le con, dans le cul ou dans la bouche ; en recommençant, ce sera toujours la même chose, etÖ

- Je mêy oppose, dit Jérôme ; tout le monde ne se lasse pas aussi vite quêAmbroise : il nous reste encore mille plaisirs, plus piquants les uns que les autres, à go˚ter avec cette petite fille. Vexons-la, tourmentons-la, rien de plus juste ; mais ne lêimmolons pas encore.

- Eh bien ! dit Ambroise, qui sêacharnait sur elle, en la tenant entre ses jambes, voici donc ce à quoi je la condamne, puisquêon me refuse ce que je voudrais ; jêexige que celui de nous qui nêa pas envie de chier, lui tienne un poignard sur la gorge, et le lui enfonce irrévocablement et sans appel, si elle nêavale pas les étrons des cinq autres.

- DélicieuxÖ divin, sêécrient Sylvestre et Sévérino.

- Jêaime à la folie la tête dêAmbroise. Il y a longtemps, dit Antoine, oui, dêhomme dêhonneur, il y a fort longtemps que je ne décharge que dêaprès les idées de ce bougre-là. Mais, que deviendront ceux qui auront chié ?

- Justine, dit Ambroise, sera condamnée à leur torcher le cul avec sa langue ; une autre fille saisira lêun des vits de nos fouteurs, et le leur introduira tour à tour dans le cul, pendant quêun giton les sucera, et quêun autre leur pètera dans la bouche.

- Et tout sera donc fini ? dit Sylvestre ; pardieu, voilà une punition bien grande, que celle dêavaler cinq étrons ; jêen mange tous les jours une douzaine pour mes plaisirs, moi.

- Non, non, dit Sévérino, tout ne sera point fini ; à mesure que le moine qui aura chié viendra dêêtre foutu, il aura le droit dêimposer à la victime une pénitence au sang.

- A la bonne heure, dit Ambroise, avec la clause jêaccepte le marché ; je nêen voudrais point sans cela.

Les infamies se commencèrent ; elles furent à leur comble. Lê,ge et la beauté de cette jeune fille nêenflammèrent que mieux ces scélérats ; et la satiété, bien plus que la commisération, en la renvoyant enfin dans sa chambre, lui rendit, au moins pour quelques heures, le calme dont elle avait besoin.

Justine, qui avait pris cette jolie petite personne dans la plus grande amitié, et qui désirait lui donner dans son cúur la place quêOmphale y avait occupée longtemps, fit lêimpossible pour obtenir dêêtre son institutrice ; mais Sévérino voulut absolument que notre héroÔne vînt coucher dans sa

cellule. Nous avons déjà dit que cette belle fille avait eu le malheur dêexciter plus vivement quêune autre les affreux désirs de ce sodomiste ; depuis un mois elle couchait avec lui presque toutes les nuits ; il avait enculé peu de femmes avec autant dêassiduité ; il lui trouvait une supériorité décidée dans la coupe des fesses, une chaleur, un étroit indicible dans lêanus ; en faut-il plus pour décider les penchants dêun bougre ? Mais, épuisé cette nuit, le paillard eut besoin de recherches. Craignant sans doute de ne pas faire assez de mal encore avec le glaive monstrueux dont il était muni, il imagina cette fois dêenculer Justine avec un godemiché de douze pouces de long sur sept de pourtour. La pauvre fille, effrayée, voulut faire quelques réclamations ; on ne lui répondit que par des menaces et des coups ; elle fut donc obligée de présenter le cul. ¿ force de secousses, lêarme entre fort avant. Justine pousse les hauts cris ; le moine sêen amuse. Après quelques allées et venues, tout à coup il retire lêinstrument, et sêengloutit lui-même au trou quêil vient dêentrouvrir. quel caprice ! Nêest-ce donc point là précisément le contraire de ce que les hommes doivent désirer ?

Le matin, se trouvant un peu rafraîchi, il voulut essayer un autre supplice. Il fit voir à Justine un engin bien autrement gros que celui de la veille. Celui-ci était creux, et garni dêun piston, lançant lêeau avec une incroyable roideur par une ouverture qui donnait au jet plus de deux pouces de circonférence. Cet énorme instrument en avait lui-même neuf de tour sur treize de long. Sévérino le remplit dêeau très chaude, et veut lêenfoncer par devant. Effrayée dêun pareil projet, Justine se jette à ses pieds pour lui demander gr,ce ; mais le moine est dans une de ces situations énergiques oˇ la pitié ne sêentend plus, oˇ les passions bien plus éloquentes mettent à sa place, en lêétouffant, une cruauté souvent bien dangereuse. Sévérino la menace de toute sa colère, si elle nêobéit pas. Justine se prête en frémissant ; La perfide machine pénètre des deux tiers ; et le déchirement quêelle occasionne, joint à son extrême chaleur est près de lui ravir lêusage de ses sens. Pendant ce temps, le supérieur, ne cessant dêinvectiver les parties quêil moleste, se fait branler par lêune de ses filles de garde sur les fesses de lêautre. Après un quart dêheure de frottement, auquel Justine ne peut plus tenir, le piston se l

,che et fait jaillir lêeau bouillante au plus profond de la matrice.

Justine sêévanouit. Sévérino sêextasie ; il lêencule en cet état de stupeur ; il lui pince la gorge pour la rappeler à la vie ; elle rouvre à

la fin les yeux.

- quêas-tu donc ? lui dit le moine, ceci nêest rien ; nous traitons ces attraits bien plus durement quelquefois ici. Une salade dêépines, mordieu !

bien poivrée, bien vinaigrée, enfoncée dans le con avec la pointe dêun couteau ; voilà ce quêil faut à ces attraits-là pour les ragaillardir. ¿ la première faute qui têéchappera, je têy condamne, dit le scélérat qui décharge à cette idée dans le délicieux cul de sa victimeÖ Oui, garce, je têy condamne, et à bien pis peut-être, avant quêil soit deux mois. Le jour paraît enfin, et Justine est congédiée.

Elle retrouva, en entrant, sa nouvelle amie dans les pleurs. Elle fit ce quêelle put pour la calmer ; mais il nêest pas aisé de prendre son parti sur un changement de situation aussi affreux. Octavie avait un grand fonds de vertu, de sensibilité et de religion ; son état ne lui en paraissait que plus terrible. Satisfaite pourtant de trouver une ,me qui répondît à la sienne, elle fut bientôt avec notre aimable orpheline dans la plus étroite liaison ; toutes les deux alors trouvèrent dans cette association plus de force pour supporter leurs malheurs communs.

Mais la triste Octavie ne jouit pas longtemps de ces douceurs. On avait eu raison de dire à Justine que lêancienneté nêinfluait en rien sur les réformes ; que, simplement dictées par le caprice des moines, ou par leurs craintes de quelques recherches ultérieures, on pouvait la subir au bout de huit jours comme au bout de vingt ans. Il nêy avait que deux mois quêOctavie était au couvent, lorsque Jérôme vint lui annoncer sa réforme, quoique ce f˚t lui qui e˚t paru la rechercher avec le plus de soinÖ chez lequel elle e˚t couché le plus assid˚ment, et même encore la veille de cette terrible catastrophe. Elle nêétait pas seule. Une divine créature

,gée de vingt-trois ans, au couvent depuis sa naissance, une fille vraiment au-dessus de tous les éloges, et dont le caractère tendre et compatissant sêalliait à merveille avec le genre de figure romantique quêelle avait reçu de la nature, un ange enfin, fut réformé le même jour ; et, contre leurs usages,

les moines décidèrent quêelles seraient immolées ensemble. On nommait Mariette cette délicieuse créature, dont Sylvestre était, disaiton, le père. Les plus grands apprêts furent ordonnés pour cette cérémonie sanguinaire ; et, comme notre héroÔne fut assez malheureuse pour se trouver au nombre des conviées, choisies ce jour-là à la sublimité des attraits, on nous pardonnera dêappuyer, pour la dernière fois, sur les exécrables dérèglements de ces monstres.

On imagine aisément sans doute que le choix quêon faisait de Justine pour assister à ces orgies, nêétait quêun raffinement de la plus affreuse cruauté. On connaissait lêextrême sensibilité de son caractère ; on la savait amie dêOctavie ; en fallait-t-il davantage pour désirer quêelle f˚t de la fête ? On avait agi de même avec Fleur-dêépine, belle, douce, ,gée de vingt ans, et la plus tendre amie de Mariette ; il fallait aussi quêelle assist,t à ces funérailles. Tous ces traits servent au développement du cúur de ces scélérats ; et ce nêest pas pour rien que nous les dévoilons.

Dix autres femmes, toutes prises de quinze à vingt-cinq ans, et de la plus sublime beauté ; six jeunes bardaches, choisis de même à la plus grande délicatesse des traits, dans le seul ,ge de treize à quinze ; six fouteurs de vingt à vingt-cinq, pris à la grosseur ou à la longueur du membre ; trois duègnes enfin, de trente-cinq à quarante ans, pour le service intérieur ; tels furent les sujets admis à lêinfernal sacrifice qui se préparait.

Le souper, comme on le sait, se faisait au caveau situé près de ceux o˘ les victimes étaient déjà resserrées. On se réunissait dès la chute du jour ; mais lêusage était, en ces occasions, que chaque moine devait préalablement se recueillir une heure dans sa cellule, avec deux filles ou deux garçons, pris dans le nombre des conviés ; et ce fut avec Justine, et une autre fille de sa classe, nommée Aurore et presque aussi belle que notre héroÔne, que Sylvestre, père de lêune des victimes, voulut sêenfermer.

Nous allons détailler les cérémonies qui sêobservaient à ce recueillement préliminaire.

Le moine, enfoncé dans un fauteuil, les culottes déboutonnées, et le plus souvent nu de la ceinture en bas, écoutait avec complaisance une des filles

qui devait sêapprocher de lui, les verges à la main, pour lui tenir à peu près le langage suivant, auquel il répondait comme on va le voir.

- Te voilà donc décidé, scélérat, au plus affreux des crimes, et le meurtre va donc te souiller ?

- Je lêespère.

- quoi ! monstre, aucun conseil, aucune représentation, aucune crainte du ciel ou des hommes, ne réussirait à prévenir cette horreur ?

- Il nêest aucune force divine ni humaine qui soit capable de mêarrêter.

- Mais Dieu qui te voit ?

- Je me fous de Dieu.

- Et lêenfer qui têattend ?

- Je brave lêenfer.

- Les hommes, qui peut-être un jour démasqueront tes indignités ?

- Je me moque des hommes et de leurs jugements ; je ne pense quêau crime, je nêaime que le crime, je ne respire que le crime, et cêest au crime seul à marquer tous les instants de ma vie.

Il fallait appuyer ensuite sur le genre et sur la nature du délit, sur ses détails, sur ses attenances ; dire par conséquent ici à Sylvestre, et cêest ce dont Justine fut chargée :

- quoi ! malheureux, ne songes-tu pas quêil sêagit de ta fille, que cêest elle que tu vas immoler, une créature charmante, née de ton sang !

- que mêimportent ces liens : ils deviennent pour moi des motifs de plus ; je voudrais quêelle mêappartînt de plus prèsÖ quêelle f˚t plus intéressanteÖ plus jolie, etc.

Alors les deux femmes saisissaient le paillard ; lêune le penchait sur elle, lêautre le fouettait à tour de bras ; elles se relayaient. Et, tout en flagellant, elles ne cessaient dêaccabler le patient dêinvectives et de reproches, puisant toujours leur texte dans le crime que le scélérat méditait. Dès quêil était en sang, elles se mettaient tour à tour respectueusement à genoux devant son vit, et t,chaient de le lui faire guinder en le suçant. Alors le moine les faisait déshabiller à leur tour, et se livrait à telle paillardise que bon lui semblait, pourvu quêelle ne marqu,t point le corps de la fille, qui devait être présenté intact à

lêassemblée.

Tout ce qui vient dêêtre dit fut ponctuellement exécuté par Sylvestre ; et, ces préliminaires remplis, il renversa, plia, pelota Aurore et Justine lêune sur lêautre, et les enconna quelques instants ainsi toutes les deux.

Il leur claqua les fesses, il les souffleta, leur ordonna dêadorer son cul, et de le gamahucher pour preuve du respectueux hommage quêelles lui rendaient ; et, après sêêtre vivement échauffé la tête sur lêextrême plaisir quêil allait recevoir de lêinfanticide projeté, il descendit au caveau appuyé sur lêune et lêautre de ces filles qui, ce soir-là, devaient, cêétait lêusage, remplir auprès de lui les fonctions de filles de garde.

Tout le monde était réuni ; Sylvestre arrivait le dernier. Les deux victimes, revêtues de crêpes noirs, et la tête couronnée de cyprès, étaient glacées lêune près de lêautre sur un piédestal élevé à la hauteur de la table, et à lêune de ses extrémités. Octavie était vue par devant, Mariette lêétait par derrière ; leurs crêpes, relevés sur lêune et lêautre de ces parties, les laissaient voir absolument à nu. Les femmes étaient rangées sur une ligne, les deux troupes dêhommes sur deux autres, les moines au milieu, et les trois duègnes entouraient les victimes. Sylvestre, chargé du discours, monta dans une tribune en face du piédestal, et sêexprima de la manière suivante :

- Sêil est quelque chose de sacré dans la nature, mes amis, cêest, sans aucun doute, le droit imprescriptible quêelle accorde à lêhomme de disposer de son semblable. Le meurtre est la première des lois de cette nature inexplicable aux yeux des sots, et que des philosophes comme nous savent si bien analyser ; cêest par le meurtre quêelle rentre chaque jour dans les

droits que lui enlève la propagation ; et sans les meurtres privés ou politiques, le monde serait si rempli, quêil ne serait plus possible de lêhabiter. Mais, certes, sêil est une occasion o˘ le meurtre devienne une délicieuse jouissance, il faut en convenir, mes amis, cêest assurément bien dans le cas o˘ nous sommes. Est-il rien en effet de plus délicieux que de se débarrasser dêune femme dont on a joui longtemps ? quelle divine manière de servir ses go˚ts ! quel hommage à la satiété ! Voyez ce cul, poursuit lêorateur (montrant Mariette), ce cul qui si longtemps sut servir nos plaisirs ; Voyez ce con (montrant Octavie), qui, quoique moins ancien, nêen a pas moins rassasié tous nos vits ! Nêest-il pas temps que des objets aussi détestables aujourdêhui rentrent enfin dans le sein du néant dont ils nêont d˚ sortir que pour nos voluptés ? ‘ mes amis ! quelle jouissance !

dans peu dêheures la terre va couvrir ces exécrables chairs ; elles ne dégo˚teront plus nos appétits lascifsÖ elles ne révolteront plus nos yeuxÖ

Dans peu dêheures ces misérables auront vécu ; à peine une faible idée nous restera-t-elle de leur existence ; nous ne conserverons plus dêelles que le souvenir de leurs supplices. Lêune, Octavie, belle, douce, timide, vertueuse, honnête et sensible, fut douée du plus beau corps possible. Mais elle était peu complaisante ; sa fierté naturelle ne lêabandonna jamais ; et vous vous rappelez quêil est bien peu de jours o˘ vous nêayez été

contraints à lui faire subir les différentes corrections annexées par vos règlements à tous les délits dont elle se rendait perpétuellement coupable.

Elle ne put jamais dissimuler son profond dégo˚t pour vos múurs, son aversion pour vos saints usages, sa haine pour vos respectables personnes ; et, fidèle à ses affreux principes de religion, vous lêavez vue souvent invoquer son Dieu, même au moment o˘ elle servait vos lubricités. Jérôme aimait son cul, il le fêtait presque tous les jours ; et quoique Jérôme ne bande plus, quoique la bouche devienne son unique asile en raison de sa débilité, vous savez que Jérôme, vivement excité par la supériorité des fesses de cette jeune fille, lêa sodomisée plus de vingt fois. Cependant, cêest sur la demande de Jérôme lui-même que lêarrêt a été prononcé ; et Jérôme est si juste, que vous allez le voir, jêen suis s˚r, devenir lêun des bourreaux les plus acharnés dêOctavie. Regardez, mes amis, examinez de quels yeux il la considère ; ne vous donne-t-il pas lêidée du lion convoitant

lêagneau qui va devenir sa proie ? Heureux effets de la satiété ! on croirait que vous émoussez tous les ressorts de lê,me, et cêest de vous que naissent les plus douces émotions de la lubricité.

Près de cette belle Octavie, Mariette se montre à vous ; les fesses quêelle vous présente ont longtemps échauffé vos désirs ; il nêest pas une seule volupté dans le monde à laquelle vous ne lêayez soumise. Mariette était belle et douce. ‘ nature ! laisse-moi répandre ici quelques larmesÖ Et le coquin les jouant : Je sens qu on nêétouffe point ton murmure, quêon nêest point père impunément. Mais tous les sentiments doivent sêéteindre dans cette chaire de vérité ; et ce nêest plus quêà la vérité seule que lêorateur doit rendre hommage. que de vices se mêlèrent aux vertus de Mariette ! Elle était humoriste, acari,tre, révoltée de vos opinions et de vos múurs. Se liant toujours par préférence à toutes les prudes du sérail, cherchant à connaître, à suivre même une religion dont nous ne lui avions jamais dit un mot, et quêelle ne connaissait que dêaprès la conversation des dévotes, quêelle recherchait avec tant de soin. Mariette manquait de complaisance dans ses devoirs ; il fallait la presser dêy satisfaire ; mais elle ne prévenait jamais rien. Peu de filles ont été plus punies que Mariette ; et malgré les préférences que lêon mêa vu lui accorder souvent, combien de fois, sacrifiant tout à la justice, ne mêa-t-on pas entendu la dénoncer moi-même au tribunal de vos corrections ! Cêest moi qui vous demande aujourdêhui sa mort ; cêest sur ma proposition quêelle a été

acceptée, et cêest moi qui vous prie de la rendre affreuse. Suivez le plan que je vous prescrirai sur cela, et jamais victime nêaura été plus cruellement tourmentée.

Courage, mes amis, poursuivit lêorateur avec enthousiasme ; nous voici, gr

,ce à la fermeté de nos caractères, parvenus au dernier degré de la corruption réfléchie ; que rien ne nous retienne à présent, et souvenons-nous bien quêil nêy a de malheureux dans le crime que celui qui sêarrête en chemin. Ce nêest quêà force de jouir du crime, quêon parvient à découvrir ses véritables attraits. Absolument différents des femmes, qui nous lassent en raison de la multitude de fois qu elles se sont livrées à nous, le crime, au contraire, ne nous délecte jamais plus chaudement que quand nous en sommes gorgés. Et la raison de cela est bien simple ; il faut être familiarisé

avec lui pour en connaître bien tous les charmes. Ce ne peut donc être quêà force de le suivre, quêon doit finir par lêadorer. Le premier répugne, cêest lêhistoire du défaut dêhabitude ; le second divertit, le troisième enivre ; et si rien, dans cette heureuse carrière, ne sêopposait aux fougueux désirs de lêhomme, ce ne serait bientôt plus que par des crimes quêil marquerait tous les instants de son existence. Douter que la plus grande somme du bonheur possible que doive trouver lêhomme sur la terre ne soit irrévocablement dans le crime, certes, cêest douter que lêastre du jour soit le premier mobile de la végétation. Oui, mes amis, ainsi que cet astre sublime est le régénérateur de lêunivers, de même le crime est le centre de tous les feux moraux qui nous embrasent. Lêastre fait éclore les fruits de la terre ; le crime fait germer toutes les passions dans le cúur de lêhomme ; lui seul les enflamme et les vivifie, lui seul est utile à lêhomme. Eh ! quêimporte que le crime outrage le prochain, sêil nous délecte individuellement ? Est-ce pour le prochain que nous existons, ou pour nous ? Une pareille question peut-elle se faire raisonnablement ? Or, si lêégoÔsme est la première loi de la raison et de la nature, si, bien décidément, nous ne vivons et nêexistons que pour nous, nous ne devons donc avoir de sacré que ce qui nous délecte. Tout ce qui sêécarte de là est faux, sujet à lêerreur, et seulement fait pour être méprisé de nous. Jêentends quelquefois dire que le crime est dangereux à

lêhomme ; je voudrais bien que lêon mêexpliqu,t comment. Mais dira-t-on quêil lêest, parce quêil viole les droits dêautrui ? Mais toutes les fois quêil reste aux autres celui de se venger, il me semble que voilà lêégalité

des droits rétablie : de ce moment, le crime ne viole donc plus rien. Il est inouÔ comme les éternels sophismes de la bêtise parviennent à détruire la somme du bonheur moral des humains ! Oh ! combien tous seraient plus heureux, si tous voulaient sêentendre pour jouir ! Mais la vertu se présente à eux ; ils se trompent à ses dehors séduisants ; ils se laissent égarer par elle ; et voilà toutes les bases de la félicité détruites.

Bannissons donc à jamais cette perfide vertu de notre heureuse société ; détestons-là comme elle mérite de lêêtre ; que le mépris le plus outré et les plus sévères punitions soient toujours parmi nous la juste récompense de ceux qui voudraient embrasser ses lois. Pour moi, je renouvelle mon serment de la fuirÖ de la détester toute ma vie. ‘ mes heureux confrères !

que tous les cúurs répondent à ma voix, et quêon ne trouve plus dans cette enceinte que des bourreaux et des victimes.

Sylvestre, couvert dêéloges, descendit de la tribune, et les scènes sêouvrirent. On sêempare des coins de la salle, dont la forme hexagonale offrait un réduit à chacun. Des faisceaux de bougies éclairaient ces angles, dans chacun desquels se trouvait une vaste ottomane et une commode garnie de tout ce que la luxure la plus désordonnéeÖ la plus atroce rendait nécessaire à ces scélérats. Deux filles, un giton, un fouteur, escortaient les moines dans leurs niches. Les duègnes descendirent dêabord Octavie, ensuite Mariette, et les présentèrent, enchaînées et nues, au réduit de chacun des moines.

La victime, à cette première tournée, devait recevoir une vexation de telle nature quêà supposer quêelle survéc˚t, elle en f˚t marquée toute sa vie.

Chaque moine devait, en même temps, graver sur les épaules, ou sur les fesses de cette victime, le genre de supplice auquel il la condamnait.

Sévérino quêon enculait pendant quêil sodomisait un bardache, en baisant des culs de droite et de gauche, se rappelant une des passions racontées par Jérôme, arracha une des dents de Mariette, et br˚la les tétons dêOctavie. Nous ignorons quelle fut la sentence quêil prononça ; celles que dictèrent les autres ne nous sont point parvenues davantage.

Clément cassa un doigt à Octavie, et fit une assez profonde blessure à la fesse droite de Mariette ; on le suçait, il branlait des vits.

Antonin pluma les deux cons avec le dépilatoire turc, connu sous le nom de rusma ; il foutait celui de Justine, et léchait celui dêAurore, pendant quêon le sodomisait.

Ambroise, quêon enculait, et qui le rendait à Fleur-dêépine, pendant quêil suçait un con, creva les beaux yeux de Mariette avec une aiguille dêor, et il coupa le petit doigt de la main droite dêOctavie. Son foutre éjacula ; ce qui le rendit si furieux contre Fleur-dêépine, quêil lui appliqua surle-champ trois cents coups de fouet, quoiquêil ne band,t plus, et quêil nêy e˚t absolument que de la vengeance dans son fait.

Sylvestre larda les fesses et les tétons de sa fille, et coupa de ses dents les deux fraises de ceux dêOctavie ; on le fouettait pendant ce temps-là, et son giton lui suçait la bouche, tandis quêune fille lui suçait le vit.

Jérôme, que deux filles, à genoux, suçaient tour à tour, et quêon enculait à tour de reins, coupa lêoreille droite de Mariette, et emporta, par le moyen dêune pince, un gros morceau de chair du beau cul dêOctavie.

Cette tournée faite, on délibéra sur lêobjet suivant : Les victimes seraient-elles ainsi sacrifiées en détail ? les exposerait-on à la fureur des six moines à la fois ? ou un seul servirait-il de bourreau, pendant que les autres examineraient ? Avant que de prononcer sur ce fait, on fit lecture des six opinions sur les supplices. Plusieurs tendant à ce quêils fussent imposés par chaque moine, on se détermina à suivre les tournées ; mais Sylvestre demanda deux choses, qui lui furent unanimement accordées : la première, que les deux victimes fussent, avant que dêaller plus loin, exposées une heure aux jouissances particulières des moines, et que les tourments ne commençassent quêaprès ; la seconde, que lui seul donnerait le coup de la mort à sa fille. Ces résolutions prises, on plaça un canapé au milieu du caveau ; les six gitons et les douze filles lêentourèrent, en formant les groupes les plus lascifs et les plus libertins. Les fouteurs devaient suivre les moines, et les enculer pendant quêils opéraient.

Sévérino foutit les deux culs, en laissant sur chacun des traces non équivoques de sa barbarie.

Clément ne foutit point, mais il rossa cruellement les deux victimes ; il les laissa moulues de coups.

Antonin foutit les deux cons ; puis se doutant, dit-il, dêy avoir fait naître un fútus, il enfonça une longue épingle dans chaque vagin, mais si bienÖ si profondément, quêon ne put jamais la retrouver.

Ambroise encula les deux victimes, et pressura leurs deux gorges, au point quêelles sêévanouirent.

Sylvestre foutit les deux cons, en faisant sur le ventre, sur le sein, et sur les fesses de ces créatures, plus de vingt incisions cruciales, avec la pointe dêun

canif. Le coquin déchargea en en faisant une de trois pouces sur la joue droite de sa fille.

Jérôme les fouetta toutes les deux avec un martinet à pointes dêacier, qui les mit en sang, et qui leur arrachait des morceaux de chair tout entiers du cul ; il foutit ensuite les deux bouches.

Les tournées recommencent ; et les moines se remparent chacun de leur coin, avec des filles ou des garçons, ou lêun et lêautre, en raison du caprice qui les excitait pour le moment.

Justine était avec Ambroise. Croirait-on que ce scélérat eut la cruauté

dêexiger dêelle, de lui voir exercer un supplice sur le corps dêOctavie, sa bien-aimée ! Et, sur le refus formel quêelle en fit, Justine fut dénoncée à

lêassemblée, qui se réunit sur-le-champ pour prononcer la punition due à

une faute aussi grave. On ouvrit le code pénal : Justine se trouvait dans le cas du septième article. Mais, comme il ne sêagissait que de quatre cents coups de fouet, trois membres furent dêavis de la soumettre à la peine portée dans le douzième article ; les trois autres s opposèrent à cet avis, non parce quêils le croyaient trop cruel, mais simplement en raison de ce que cette exécution interromprait trop la séance. Justine fut donc simplement condamnée à recevoir deux cents coups de fouet de la main de chaque moine, qui lui furent appliqués sur-le-champ, et avec cette sorte dêénergie qui communément sêemploie quand on bande, comme le faisaient ces messieurs.

Fleur-dêépine, qui servait Sylvestre, offrit bientôt à la société le même genre de délit. Ce barbare père de Mariette voulut contraindre lêamie de sa fille à lui br˚ler les tétons avec un fer rouge. Fleur-dêépine résista.

Sylvestre furieuxÖ Sylvestre qui bandait comme un ,ne, et dont le foutre exhalait par tous les pores, se chargea lui-même de la correction ; et, se servant dêun gros gourdin, il rossa si cruellement cette malheureuse, quêon fut obligé de lêemporter presque morte. Ceci devenait une faute contre le règlement de la société. Sévérino demanda compte à Sylvestre de sa

conduite. Les punitions devaient être imposées par lêassemblée même, et sêexécuter en commun. Mais, en prouvant que lêon bandait, et que lêinsulte était trop violente pour être tolérée, vous étiez absous sur-le-champ. On imagine bien que Sylvestre se servit de ce moyen. On fit venir une autre fille, et lêon ne songea plus à un événement qui pensa néanmoins co˚ter la vie à cette infortunée. Cependant les mauvais traitements se prolongeaient et redoublaient au point que, si on ne les e˚t interrompus pour se mettre à

table, jamais les victimes nêauraient pu parvenir au terme prescrit pour les orgies de cette espèce. Elles furent donc livrées aux duègnes, qui les baignèrent, les rafraîchirent, les pansèrent, et les remirent sur le piédestal, o˘ elles restèrent nues, pendant tout le souper, exposées à

toutes les indignités dont il plairait aux moines de les accabler.

Il est facile de soupçonner quêà ces sortes de fêtes, les luxures, les lubricités, les horreurs étaient toujours portées au dernier période.

¿ celui-ci, les moines ne voulurent manger que sur le cul des filles ; une autre, à leurs pieds, leur suçait tour à tour et le vit et les couilles ; et cêétait dans le cul des petits garçons quêétaient enfoncées les bougies ; leurs serviettes avaient torché des culs pendant quinze jours, et quatre grandes jattes de merde formaient les quatre coins. Les trois duègnes, nues, servaient les moines, et ne leur présentaient que des vins dont elles sêétaient préalablement lavé les fesses, le con, les aisselles, la bouche et le trou du cul. Chaque moine avait, indépendamment de tout cela, près de lui, un petit arc et plusieurs flèches, dont il sêamusait, de temps en temps, à darder le corps des victimes ; ce qui produisait tout de suite une petite fontaine de sang, dont les flots arrosaient les plats.

¿ lêégard de la chère, elle était exquise. La profusion, lêabondance, la délicatesse, tout y régnait ; les vins les plus rares, ne sêy servirent que jusquêà lêentremets ; on ne vit plus, dès lors que les plus spiritueuses liqueurs ; et les têtes furent bientôt prises.

- Je ne connais rien, dit Ambroise en balbutiant, qui sêamalgame mieux que les plaisirs de lêivrognerie, de la gourmandise, de la luxure et de la cruauté ; il est inouÔ ce quêon fait, ce quêon invente, quand on a la tête bien prise ;

et les forces prêtées par Bacchus à la déesse de la lubricité, tournent toujours au profit de cette dernière.

- Cela est si vrai, dit Antonin, que je ne voudrais jamais faire du libertinage quêau sein de la plus forte ivresse ; ce nêest quêalors que je me trouve véritablement en train.

- Nos garces, dit Sévérino, ne sêarrangeraient pas de cette clause ; car elles sont malmenées, quand nos têtes sort électrisées par le vin ou par les liqueurs.

On entendit en même temps un cri terrible, qui partait des pieds de Sévérino. Ce monstre, sans aucun motif, sans dêautre raison que celle de faire le mal, venait dêenfoncer son couteau dans le téton gauche dêune fille de dix-huit ans, belle comme Vénus, et qui le suçait. Le sang coulait en abondance ; la malheureuse sêévanouit. Sévérino, quoique supérieur, fut interrogé sur la cause de cette cruauté.

- Elle mêa mordu en me suçant, répondit-il ; cêest la vengeance qui mêa fait agir.

- Oh ! sacredieu, dit Clément, le délit est affreux ; je demande que la putain soit punie conformément au quinzième article du code, qui enjoint de pendre une heure par les pieds toute fille qui manquera de respect aux moines.

- Oui, dit Jérôme ; mais cêest dans le cours ordinaire de la vie ; au milieu du service libidineux, la peine est plus grave ; il sêagit de deux mois de prison au moins, au pain et à lêeau, et fustigée deux fois par jour ; je demande lêexécution du règlement.

- Moi, dit Sylvestre, je ne vois pas que le cas soit bien exactement prévu par la loi ; et je demande une punition rigoureuse, et également imprévue.

Je veux que la délinquante soit punie de la main de tout le monde, et quêen raison de cela, on la fasse passer un quart dêheure avec chaque membre dans un des plus noirs cachots de ce souterrain, avec injonction à chacun de la traiter si mal, quêelle en soit un an dans son lit : Sévérino passera le

dernier. Lêopinion prend. La victime, dont on se garde bien dêétancher le sang, est déjà dans un tel état, quêon est obligé de la porter au lieu de sa destination. Tous ces scélérats y passent tour à tour ; et, après des horreurs sans doute, elle est remontée dans son lit, o˘ elle meurt dès le lendemain.

¿ peine nos six paillards furent-ils rassemblés au retour de cette infernale expédition, que les duègnes annoncèrent quêelles avaient besoin de chier.

- Dans les plats, dans les plats, dit Clément.

- Dans nos bouches, dit Sylvestre. Ce dernier avis prévalut ; et voilà nos moines affublés dêune vieille, montée sur la table, appuyée sur le visage du paillard, quêelle inonde bientôt de pets, de vesses et de merde.

- Se servir de ces vieilles gueuses, dit Jérôme, quand on a sous ses ordres tant de jeunes et jolis objets, est bien, selon moi, la preuve la plus complète que nous puissions offrir de notre affreuse dépravation.

- Eh ! qui doute, reprit Sévérino, que la vieillesse, la malpropreté, la laideur, ne donnent souvent de bien plus grands plaisirs que la fraîcheur et la beauté ? Les miasmes émanés de tels corps ont un acide bien plus irritant. Ne voyez-vous pas tout plein de gens préférer le gibier faisandé

à la viande fraîche ?

- Pour moi, je suis bien de cet avis, dit Sylvestre en lançant à sa fille une flèche qui lêatteignit au téton droit, et qui en fit aussitôt jaillir le sang ; plus lêobjet est laid, vieux, dégo˚tant, mieux il me fait bander, et je vais vous le prouver, continua-t-il en sêemparant du vieux Jérôme, et lui enfonçant son vit dans le cul.

- Je suis très flatté de la démonstration, dit Jérôme, fous, mon ami, fous-moi ; fall˚t-il acheter le plaisir dêavoir un vit dans le cul, par plus de bassesse et dêhumiliation, je ne trouverais pas encore le plaisir trop cher.

Et lêinf,me, se retournant avec tendresse pour langotter son cher fouteur, lui l,cha dans le nez une bordée de vin, émanée de la compression que son estomac venait de recevoirÖ éjaculation si terrible, que Sylvestre, repoussé

par lêorage, fut lui-même arroser, de la même pluie, le visage de Clément, près duquel il était, mais qui, plus ferme, ou plus enfoncé dans la fange, ne quitta pas la compote quêil mangeait et dans laquelle pourtant était tombée toute la sauce.

- Voyez la constance de ce bougre-là, dit Ambroise, qui se trouvait de lêautre côte ; je parie chier dans sa bouche, et quêil ne se dérange pas.

- Chie, dit Clément.

Ambroise exécute ; Clément avale, et le repas se quitte à la fin.

Le premier avis fut de fouetter tous les jeunes garçons sur les fesses, et toutes les filles sur les tétons, en les entrelaçant avec exactitude. Ceux qui fouetteraient les garçons resteraient à terre ; ceux qui frapperaient les gorges seraient montés sur des fauteuils, contre lesquels les filles appuieraient leur dos. ¿ merveille ! dit Antonin ; mais il faudra que les ganymèdes soient obligés de chier pendant quêon les fouettera, et les filles contraintes à pisser pendant la même opération, et cela, sous les peines les plus graves.

- Bien dit, sêécrie Jérôme, tellement ivre quêil pouvait à peine sortir de table.

Les choses sêarrangent. On nêimagine pas la barbarie avec laquelle ces scélérats flagellaient, déchiraient impitoyablement, et les plus jolis culs du monde, et les seins de rose et dêalb,tre, offerts à leur brutalité. Ici Sévérino qui bandait ferme fut tenté dêun charmant giton de treize ans, dont les fesses ruisselaient de sang. Il le saisit, passe avec lui dans un cabinet, et le ramène, au bout dêun quart dêheure, dans un tel état, que lêassemblée est convaincue que le supérieur venait, suivant son usage avec les garçons, dêemployer des épisodes si cruels, que le jeune homme pourrait bien nêen pas relever. Jérôme à lêexemple du supérieur, avait de même isolé

ses plaisirs ; il avait entraîné Aurore, et une autre fille de dix-sept ans, fort jolie, et les avait soumises, lêune et lêautre, à des humiliations si désespérantes, à des actes de férocité si monstrueux, que toutes deux furent encore rapportées dans leurs chambres.

Tous les yeux se portèrent alors sur les deux victimesÖ quêon nous permette de jeter un voile sur les atrocités qui terminèrent ces exécrables orgies.

Notre plume serait insuffisante à les peindre, et nos lecteurs trop compatissants pour les écouter de sang-froid. qu ils se contentent de savoir que les supplices durèrent six heures, pendant lesquelles tout ce que la cruauté put imaginer de plus féroce fut employé, mêlé dêépisodes lascifs, dêun tel genre de monstruosité, que jamais les Néron ni les Tibère ne purent rien inventer de semblable.

Sylvestre se fit remarquer par son inconcevable acharnement à tourmenter sa filleÖ belle, sensible et charmante créature, que le scélérat eut, ainsi quêil lêavait désiré, lêaffreux plaisir de faire expirer sous ses coups. Et voilà lêhomme, quand ses passions lêégarent ! le voilà, quand ses richesses, son crédit ou sa position le placent au-dessus des lois !

Justine, épuisée, fut assez heureuse pour nêêtre obligée de coucher chez personne. Elle se retira dans sa cellule, en versant des larmes bien amères sur lêaffreuse destinée de sa plus tendre amie, et ne sêoccupa plus dès lors que de son projet dêévasion. Absolument décidée à tout, pour fuir cet affreux repaire, rien ne lêeffraya pour y réussir. que pouvait-elle appréhender en exécutant ce dessein ? la mort : de quoi était-elle s˚re en restant ? de la mort : et en réussissant elle se sauvait : y avait-il donc à balancer ? Mais il fallait avant cette entreprise que les funestes exemples du vice récompensé se reproduisent encore sous ses yeux. Il était écrit sur le grand livre des destins, sur ce livre obscur dont personne nêa lêintelligence, il y était gravé que tous ceux qui lêavaient tourmentée, humiliée, tenue dans les fers, recevraient sans cesse à ses yeux le prix de leurs forfaitsÖ comme si la Providence e˚t pris à t,che de lui montrer le danger ou lêinutilité de la vertuÖ Funestes leçons qui ne la corrigèrent pourtant point, et qui, d˚t-elle échapper encore au glaive suspendu sur sa tête, ne lêempêcheraient pas, disait-elle, dêêtre toujours lêesclave de cette divinité de son cúur.

Un matin, sans que personne sêy attendît, Antonin arrive au sérail, et annonce que Sévérino, parent et protégé du pape, vient dêêtre nommé par Sa Sainteté général de lêordre des bénédictins. Dès le jour suivant, le religieux partit effectivement sans voir personne. Il en était attendu, disait-

on, un autre bien autrement féroce et débauché. Nouveaux motifs pour Justine de presser lêexécution de son projet.

Le lendemain du départ de Sévérino, les moines faisaient encore une réforme. Justine choisit ce moment pour exécuter son dessein, afin que ceux-ci, plus occupés, prissent moins dêattention à elle.

On était au commencement du printemps ; les nuits paraissaient encore assez longues pour favoriser ses démarches ; depuis deux mois elle les préparait avec tout le mystère concevable. Elle sciait peu à peu les grilles de son cabinet avec un mauvais ciseau quêelle avait trouvé ; déjà sa tête y passait aisément ; et de son linge elle avait composé une corde plus que suffisante à franchir lêélévation du b,timent. Lorsquêon lui avait pris ses hardes, elle avait eu soin, ainsi que nous croyons lêavoir dit, de retirer sa petite fortune ; elle lêavait toujours soigneusement cachée ; en partant, elle la remit dans ses cheveux ; et, dès quêelle crut ses compagnes couchées, elle passa dans son cabinet. Là, dégageant le trou quêelle avait soin de boucher tous les jours, elle lia la corde à lêun des barreaux qui nêétait point endommagé, et, se laissant glisser, par ce moyen elle eut bientôt touché terre. Ce nêétait point là ce qui lêavait embarrassée le plus ; les six enceintes de haies vives dont Omphale lui avait parlé lêintriguaient bien différemment.

Une fois en bas, elle reconnut que chaque espace, ou allée circulaire laissée dêune haie à lêautre, nêavait pas plus de six pieds de large ; et cêétait cette proximité qui faisait croire, au premier coup dêúil, que tout ce qui se trouvait dans cette partie nêétait quêun massif de bois. La nuit était fort sombre. En tournant cette première allée circulaire, elle parvint à la hauteur de la fenêtre du grand caveau o˘ se faisaient les orgies funèbres. Y voyant beaucoup de lumière, elle fut assez hardie pour sêen approcher ; et là, elle entendit très distinctement Jérôme dire à

lêassemblée.

- Oui, mes amis, je vous le répète, il faut maintenant que Justine y passe la première ; rien nêest plus certain ; jêespère ne pas trouver un seul opposant à ma proposition.

- Pas un, bien certainement, répondit Antonin, ami de Sévérino, je lêai secourue, protégée jusquêà ce moment-ci, parce quêelle plaisait à cet honnête compagnon de nos débauches ; mes motifs dêintérêt cessant, je deviens le premier à vous demander avec insistance que cet avis passe sans réclamation.

Il nêy e˚t quêune voix ; quelques-uns furent même dêavis de lêenvoyer chercher à lêinstant ; mais, toute réflexion faite, on prétendit quêil fallait remettre à quinzaine. ‘ Justine ! quel saisissement sêempara de ton

,me en entendant ainsi prononcer ta sentence ! malheureuse fille ! peu sêen fallut que tu nêeusses plus la force de faire un pas. Recueillant néanmoins toute son énergie, elle se h,te et continue de tourner jusquêà ce quêelle se trouve à lêextrémité du souterrain. Ne rencontrant point de brèche, elle se résout dêen faire une ; elle avait conservé le ciseau dont nous avons parlé ; munie de cette arme, elle travaille ; ses mains se déchirent, rien ne lêarrête. La haie avait plus de deux pieds dêépaisseur ; elle lêentrouvre : la voilà dans la seconde allée. quel est alors son étonnement de ne sentir à ses pieds quêune terre molle et flexible, dans laquelle on enfonce jusquêà la cheville ! Plus elle avance, plus lêobscurité devient profonde. Curieuse de connaître la cause de ce changement du sol, elle t

,teÖ juste ciel ! cêest la tête dêun cadavre quêelle saisit ! ´ Grand Dieu ! sêécrie-t-elle épouvantée, tel est ici, sans doute, on me lêavait bien dit, le cimetière o˘ ces bourreaux jettent leurs victimes ; à peine prennent-ils le soin de les couvrir de terre. Ce cr,ne est peut-être celui de ma chère Omphale, ou celui de cette malheureuse Octavie, si belleÖ si douceÖ si bonne, et qui nêa paru sur la terre que comme les roses dont ses attraits étaient lêimage. Moi-même, hélas ! dans quinze jours cêe˚t été là

ma place ; je nêen saurais douter, je viens de lêentendreÖ que gagnerais-je à aller chercher de nouveaux revers ? nêai-je pas commis assez de mal ?Ö ne suis-je pas devenue le motif dêun assez grand nombre de crimes ? Ah !

remplissons ma destinéeÖ Asile de mes amies, ouvre-toi pour me recevoir !

Cêest bien quand on est aussi délaissée, aussi pauvre, aussi abandonnée que moi, quêil faut se donner tant de peines pour végéter quel temps de plus

parmi les monstres ! Mais, non, je dois venger la vertu dans les fers ; elle lêattend de mon courage, ne nous laissons point abattre, avançons. Il est essentiel que lêunivers soit débarrassé de scélérats aussi dangereux que ceux-ci. Dois-je craindre de perdre six hommes, pour sauver les milliers dêindividus que leur férocité sacrifie ? ª Elle perce la haie ; celle-ci est plus épaisse que lêautre ; plus elle avance, plus elle les trouve serrées. La brèche se fait pourtant ; mais un sol ferme se trouve au delà ; et, notre héroÔne parvient au bord du fossé, sans avoir trouvé la muraille dont Omphale lui avait parlé ; il nêy en avait s˚rement point : il est vraisemblable que les moines ne le disaient que pour effrayer davantage.

Moins enfermée au delà de cette sextuple enceinte, Justine distingue mieux les objets. Lêéglise et le corps de logis qui sêy trouve adossé, se présentent aussitôt à ses regards ; le fossé bordait lêun et lêautre. Elle se garde bien de chercher à le franchir de ce côté ; elle longe les bords ; et, se voyant en face de lêune des routes de la forêt, elle se résout de le passer là, et de se jeter dans le chemin quêelle voit, dès quêelle aura remonté lêescarpement. Ce fossé était très profond, mais sec ; comme il était revêtu de briques, il nêy avait nul moyen de se laisser glisser, elle se précipite donc. Un peu étourdie de la chute, elle est quelques instants avant que de se relever ; elle se redresse enfin, poursuit, et atteint lêautre bord sans obstacle ; mais comment le gravir ? ¿ force de chercher un endroit commode, elle en découvre un o˘ quelques briques démolies lui donnent à la fois et la facilité de se servir des autres comme dêéchelons, et celle dêenfoncer, pour se soutenir, la pointe de son pied dans la terre.

Elle était déjà presque sur la crête, lorsque tout sêéboulant sous elle, elle retombe dans le fossé, couverte des débris que sa chute entraîne ; elle se croit morte. Cette chute-ci, faite involontairement, avait été plus rude que lêautre ; les matériaux qui lêavaient suivie lêavaient même blessée en quelques endroits de son corps : elle était exactement fracassée. Óh Dieu ! dit-elle au désespoir, nêallons pas plus avant, restons là ; ce qui mêarrive est un avertissement du cielÖ il ne veut pas que je poursuive. Mes idées me trompent sans doute ; le mal est utile sur la terre ; et, quand Dieu le désire, cêest s˚rement un tort que de sêy opposer. ª Mais la sage et vertueuse Justine, bientôt révoltée dêun système, trop malheureux fruit de la corruption qui vient de lêentourer, se débarrasse courageusement des débris

dont elle est couverte ; et, trouvant plus dêaisance à remonter par la brèche quêelle vient de faire, à cause des nouveaux trous qui sêy sont formés, elle essaie encore, et se voit, en un instant, sur la crête. Tout cela lêavait écartée du chemin quêelle avait aperçu ; mais lêayant retrouvé des yeux, elle le gagne, et se met à fuir à

grands pas. Avant la fin du jour, elle se trouve hors de la forêt, et bientôt sur ce monticule duquel elle avait jadis aperçu lêindigne maison dont elle sêéchappait avec tant de plaisir. Elle sêy repose, tout en nage ; et son premier soin est de se précipiter à genoux, pour offrir à Dieu ses remerciements, pour lui demander de nouveaux pardons des fautes involontaires. quêelle a commises dans ce réceptacle odieux du crime et de lêinfamie. Des larmes amères coulent aussitôt de ses beaux yeux Hélas ! se dit-elle, jêétais bien moins coupable, quand je suivis, lêannée dernière, cette même route, guidée par un principe de dévotion si funestement trompé.

Oh Dieu ! dans quel état puis-je me contempler maintenant !

Ces funestes réflexions un peu calmées par le plaisir de se voir libre, Justine poursuivit sa route vers Dijon, sêimaginant que ce ne pourrait être que dans cette ville o˘ ses plaintes seraient utilement et légitimement entendues.

Elle était à sa seconde journée ; parfaitement calme sur les craintes quêelle avait dêêtre poursuivie, la tête néanmoins remplie de toutes les horreurs dont elle venait dêêtre à la fois et le témoin et la victime. Il faisait chaud ; et, suivant sa coutume économique, elle sêétait écartée du chemin pour trouver un abri o˘ elle p˚t faire un léger repas qui la mît en état dêattendre le soir. Un petit bouquet de bois, sur la droite du chemin, au milieu duquel serpentait un ruisseau limpide, lui parut propre à la rafraîchir. Désaltérée de cette eau fraîche, nourrie dêun peu de pain, le dos appuyé contre un arbre, elle laissait circuler dans ses veines un air pur et serein qui la délassaitÖ qui calmait ses sens. Là, réfléchissant à

cette fatalité presque sans exemple, qui, malgré les épines dont elle était entourée dans la carrière de la vertu, la ramenait toujours, quoi quêil p˚t en être, au culte de cette divinité et à des actes dêamour et de résignation envers lê tre suprême dont elle est lêimage, une sorte dêenthousiasme sêempare tout à coup de son ,me. ´ Hélas ! se dit-elle, il ne mêabandonne

pas, ce Dieu bon que jêadore, puisque je viens, même dans cet instant, de réparer mes forces ! Nêest-ce pas à lui que je dois cette faveur ? et nêy a-t-il pas sur la terre des êtres à qui elle est refusée ?

Je ne suis donc pas tout à fait malheureuse, puisquêil en est encore de plus à plaindre que moiÖ Ah ! ne le suis-je pas bien moins que ces infortunées que je laisse dans ce repaire du vice, dont la bonté de Dieu mêa fait sortir comme par une espèce de miracleÖ ª Et pleine de reconnaissance, elle sêétait jetée à genoux pour rendre gr,ces à lê tre suprême, lorsquêelle sêaperçut que son action attirait sur elle les regards dêune grande et belle femme, assez bien mise, qui faisait la même route quêelle.

- Mon enfant, lui dit cette femme avec affection, vous me paraissez bien profondément occupée. Il est facile de lire sur votre physionomie que quelque violent chagrin vous opprimeÖ Et moi aussi, ma chère petite, je suis malheureuse ! daignez me confier vos douleurs ; je vous ferai part des miennes. Nous nous consolerons ensemble, et peut-être naîtra-t-il de cette confiance mutuelle ce sentiment si doux de lêamitié, au moyen duquel les êtres les plus infortunés apprennent à supporter leurs maux, en les partageant en frères. Vous êtes jeune et jolie, ma chère enfant, en voilà

beaucoup plus quêil ne faut pour rencontrer bien des épines dans la carrière de la vie. Les hommes sont si méchants, quêil nêest besoin que dêavoir ce qui peut les intéresser, pour exciter plus puissamment, par cela seul, toute leur perfidie contre nous.

Lê,me des malheureux sêouvre facilement aux consolations présentées.

Justine regarde celle qui lêinterroge ; lui trouvant une fort belle figure, trente-six ans au plus, de lêesprit, un maintien honnête, elle lui prend la main, verse des pleurs, et lui dit : Oh ! ma chère dame.

- Venez, mon ange, lui répond aussitôt avec affection madame dêEsterval ; entrons dans cette hôtellerie ; je la connais, nous y serons tranquilles : là, vous me raconterez vos malheurs, là, je vous apprendrai les miens ; et le résultat de cette douce confiance nous rendra peut-être moins infortunées.

Justine se laisse convaincre. On entre dans lêauberge. Madame dêEsterval fait les honneurs ; un excellent dîner se sert aussitôt dans une chambre particulière, et la conversation devient plus intime.

- Ma chère enfant, dit notre nouvelle aventurière, après avoir eu lêair de répandre quelques pleurs sur les malheurs de sa compagne, mes infortunes ne sont peut-être pas aussi multipliées que les vôtres ; mais elles sont plus constantes, et, jêose le dire, plus amères. Sacrifiée, dès mon enfance, à

un mari que je déteste, jêai depuis vingt ans sous les yeux lêhomme du monde qui mêest le plus en horreur ; et, depuis cette triste époque, je suis cruellement privée du seul être qui e˚t pu faire le bonheur de ma vie.

Le long des frontières de la Franche-Comté et de la Bourgogne règne une vaste forêt au fond de laquelle mon mari tient une auberge, assez commode à

rencontrer pour ceux qui traversent cette route ignorée ; mais, juste ciel faut-il vous lêavouer, ma chère ? ce misérable, abusant de la position isolée de ce réduit obscur, vole, pille, égorge tous ceux qui ont le malheur de sêarrêter chez lui.

- Vous me faites frémir, madame ; grand Dieu ! ce monstre assassine ?

- Chère fille, prends pitié de ma honte et de mes infortunes ; je serais moi-même égorgée si je trahissais sa conduite. Puis-je dêailleurs essayer de me plaindre ?Ö Je me déshonore en voulant flétrir mon époux. Oh !

Justine, je suis la plus malheureuse des femmes ; il ne me reste pour toute consolation, que dêattacher, si je le puis, à mon triste sort, quelque honnête créature comme toi, par le moyen de laquelle je réussirai peut-être à ravir aux fureurs de ce monstre la plus grande partie de ses victimes. De quelle nécessité me deviendrait une telle femme ! elle serait la douceur de ma vie, lêégide de ma conscience, mon appui, ma ressource dans lêétat affreux o˘ je suisÖ Aimable enfant, si je pouvais têinspirer assez de pitiéÖ assez de confiance pour têengager à têunir à mon sortÖ Ah ! tu serais bien plus mon amie que ma domestique ; et ce ne serait pas des gages que je têoffrirais, ce serait la moitié de ce que je possèdeÖ Eh bien !

Justine, te sens-tu le courage dêaccepter ce que je te propose ? la certitude de contribuer à dêaussi bonnes actions enflamme-t-elle tes nobles sentiments de vertu ? et pourrai-je enfin me flatter dêavoir découvert une amie.

Un verre de vin de Champagne fut avalé de part et dêautre avant que Justine ne se prononç,t ; et cette liqueur enchanteresse, dont la propriété

singulière détermine à la fois dans lêhomme et tous les vices et toutes les vertus, dicta bientôt à la sage Justine de ne pas abandonner au malheur une femme aussi intéressante que celle que lui procurait la fortune.

- Oui, madame, dit-elle à sa nouvelle amie ; oui, comptez-y, je vous suivrai partout ; ce sont des occasions de vertus que vous mêoffrez ; quelles gr,ces nêai-je pas à rendre à lê…ternel, de ce quêil me met à même dêexercer avec vous cette faculté si active de mon cúur ! qui sait si, à

force de bons conseils, de patience et dêexcellents exemples, nous ne parviendrons pas à corriger votre mari ! Les prières que nous adresserons au ciel seront si ardentes !Ö Ah ! flattons-nous de réussir un jour !Ö

Et madame dêEsterval apercevant à ces mots, un crucifix, se jette avec componction aux pieds de lêidole. ´ Dieu des chrétiens ! sêécrie-t-elle en larmes, que de remerciements je te dois dêune telle rencontre ! conserve-moi longtemps cette amie, et récompense-la de son zèle. [a]

On sort de table, madame dêEsterval paye amplement toute la dépense ; et voilà nos deux femmes en marche.

Il y avait de lêhôtellerie dêo˘ lêon partait, à celle de dêEsterval, environ quinze lieues, dont six devaient se faire dans le plus épais de la forêt. Rien de paisible comme cette marche ; rien dêintéressant, de tendre, de vertueux comme tout ce qui fut dit en la faisant ; rien dêagréable comme tous les projets qui sêy concertèrent. On arrive à la fin.

En parlant de la situation de lêauberge que tenait dêEsterval, sa chère épouse nêavait fait que lêesquisser. Il nêétait pas possible de voir une

retraite plus sauvageÖ Absolument enfoncée dans le creux dêun ravin hérissé

de hautes futaies, on ne se doutait de lêexistence de cette maison, quêau moment oˇ lêon y entrait. Deux dogues monstrueux en gardaient la porte ; et ce fut dêEsterval lui-même, à la tête de deux grosses servantes, qui vint recevoir sa femme et Justine.

- quelle est cette créature ? dit le farouche hôtelier en regardant la compagne de son épouse.

- Cêest ce quêil nous faut, mon fils, répond la dêEsterval dêun ton qui commence à faire ouvrir les yeux de notre malheureuse aventurière, et à lui faire comprendre quêil y avait bien plus dêintelligence entre elle et son mari, que celle-ci nêavait voulu le laisser dêabord apercevoir. Ne la trouves-tu pas jolie ?

- Oui, sacre-Dieu, je la trouve telle ; et cela foutra-il ?

- Dès quêelle entre chez toi ! nêen es-tu pas le maître ?

Et Justine, tremblante, fut introduite, avec sa conductrice, dans une salle basse, oˇ le patron après avoir un instant causé bas avec son épouse, revint tenir à notre héroÔne à peu près le discours suivant :

- De toutes les aventures qui ont pu vous arriver dans le cours de votre vie, ma chère enfant, lui dit-il, celle-ci sans doute vous paraîtra la plus singulière. Dupe de votre enthousiasme imbécile pour la vertu, vous vous êtes trouvée prise, à ce que mêapprend ma femme, dans beaucoup de pièges oˇ

lêon vous captivait par la force ; vous nêallez lêêtre ici que par lêopinion. Là, vous étiez lêobjet de beaucoup de crimes, sans participer à

aucun. Vous les partagerez tous ici ; sans pouvoir vous en empêcher ; vous y coopérerez librement ; vous serez obligée dêy participer, et sans quêon vous y contraigne autrement que par des chaînes morales et par vos vertus.

- Monsieur ! monsieur ! sêécria la bonne Justine, oh ! Monsieur ! êtes-vous donc sorcier ?

- Non, reprit dêEsterval, je ne suis quêun scélérat, assez singulier sans doute, mais dont les penchants et les crimes nêont rien de plus particulier que ceux de beaucoup de gens, qui parcourent comme moi la carrière des vices, par des moyens semblables au fond, mais différents pourtant par les formes. Je suis scélérat en libertinage. Assez riche pour me passer du métier que je fais, je ne lêexerce que pour lêintérêt de mes passions ; elles sêen irritent si prodigieusement, que je ne bande uniquement quêaux actions du vol et du meurtre ; elles seules ont lêart de mêenflammer.

Aucune autre espèce de préliminaire ne déterminerait en moi la situation utile à la jouissance ; je nêai pas plutôt commis lêun ou lêautre de ces crimes, que mon sang bouillonne, que mon vit dresse, et quêil me faut absolument des femmes. La mienne alors ne me suffisant pas, je lui substitue quelques servantes, ou les jeunes et jolis objets que le hasard nous fait rencontrer. Sêils nêarrivent pas, madame dêEsterval va me les chercherÖ Cêest une excellente créature, Justine, que cette femme-là ; douée des mêmes go˚ts et des mêmes fantaisies que moi, elle aide mes opérations, et nous en recueillons tour à tour les fruits.

- quoi ! dit Justine, avec une surprise mêlée de douleur ; quoi ! madame dêEsterval mêa trompée ?

- Oui certes, si elle sêest montrée vertueuse ; car il est sans doute difficile de voir une femme plus corrompue. Mais il fallait vous séduire : la fraude et lêimposture étaient nécessaires. Vous servirez donc en ces lieux les plaisirs de ma femme et les miens, etÖ ah ! voici, mon ange, voici ce qui va vous faire frémir ! vous serez la Circé des voyageurs qui passent ici ; vous les amadouerez, les enchaînerez, vous les servirez, vous flatterez toutes leurs passions pour rendre leur défaite plus s˚reÖ afin que nous les égorgions plus facilement après.

- Et vous vous êtes flatté, monsieur, que je resterais dans cette infernale maison ?

- Jêai plus fait, Justine ; je vous ai dit quêaprès que vous seriez instruite, il vous deviendrait difficile de fuir, et que vous resterez ici de plein gréÖ parce quêil vous serait impossible de ne pas vouloir y rester.

- Expliquez-vous, monsieur, je vous en conjure.

- Je vais le faire ; écoutez-moi et redoublez dêattention, je vous prieÖ

Mais dans ce moment un grand bruit sêétant fait dans la cour, dêEsterval fut obligé de sêinterrompre pour aller recevoir deux marchands à cheval, suivis dêautant de mulets richement chargés, et qui, se dirigeant vers la foire de Dôle, venaient coucher dans ce coupe-gorge.

Nos voyageurs, parfaitement reçus, furent aussitôt servis, rafraîchis, débottés ; et dêEsterval les voyant attendre leur souper assez tranquillement, revint terminer lêinstruction de Justine.

- Il nêest pas nécessaire de vous dire, ma chère enfant, reprit lêétonnant personnage, quêavec les go˚ts que le viens de vous avouer, je dois avoir dêautres singularités dans lêesprit ; et voici celles qui assaisonnent étonnamment mes passions. Je veux que les voyageurs qui périssent par mes mains soient prévenus de mes projets ; je me plais à les savoir convaincus quêils sont chez un scélérat ; je veux quêils se mettent en état de défense ; je prétends en un mot, les vaincre par la force. Cette circonstance mêirrite ; cêest elle qui enflamme mes sens ; elle, en un mot, qui me fait bander en sortant de là, au point quêun être à foutre, de quelque ,ge ou de quelque sexe quêil puisse être, me devient absolument nécessaire. Tel est, mon ange, le rôle que je vous destine ; cêest vous qui ferez de très bonne foi lêimpossible pour faire évader les victimes, ou pour les engager à la défense. Je vais vous dire bien plus : votre liberté

est à ce prix. Si vous en faites échapper une seule, vous pourrez vous sauver avec elle ; je vous proteste de ne pas vous poursuivre ; mais si elle succombe, vous resterez ; et comme vous êtes vertueuse, je nêai pas tort, vous le voyez, de vous dire que vous resterez du meilleur de votre cúur ; car lêespoir de soustraire un de ces malheureux à ma rage, vous captivera sans cesse. Si vous vous échappiez de chez moi, certaine que je continue ce métier, vous emporteriez le regret mortel de nêavoir pas essayé

de sauver ceux qui succomberont après votre départ ; vous ne vous pardonneriez jamais dêavoir manqué lêoccasion de cette excellente úuvre ; et, comme je vous le dis, lêespoir dêy réussir un jour vous enchaînera nécessairement toute la vie. Me direz-vous que tout cela est inutile ; et que sans autant de précautions, vous vous esquiverez dès les premiers jours pour aller vous plaindre et me dénoncer. ¿ quel point je serais maladroit, ma chère, si je nêavais réponse à cette objectionÖ si je ne la détruisais pas victorieusement dêun mot. …coutez-moi, Justine ; il nêy a pas de jours o˘ je ne tue : vous en serez six avant que de parvenir au tribunal le plus voisin ; voilà six victimes que vous aurez laissé périr, pour essayer de me faire prendre ; voilà, dans lêhypothèse dêune chose impossible (parce que je fuis à lêinstant o˘ vous manquez à la maison), voilà, dis-je, six victimes de sacrifiées dans le plus ridicule espoir.

- Moi, la cause de leur perte ?

- Oui ; car vous auriez pu sauver lêune de ces victimes, en la prévenant ; et, en la sauvant, vous sauviez les autres. Eh bien ! Justine, avais-je tort de dire que je vous enchaînerais par lêopinion ? Fuyez, si vous lêosez, maintenantÖ fuyez, vous dis-je, voilà toutes les portes ouvertes !

- Monsieur, dit Justine abattue, dans quelle position votre méchanceté me place !

- Je le sais bien, elle est affreuse ! et de là naît un des plus puissants véhicules de mes exécrables passions. Je me plais à vous faire partager le mal, sans que vous puissiez lêempêcher ; jêaime à vous enchaîner par vertu au sein du crime et de lêinfamie ; et quand je vous foutrai, Justine, car vous comprenez bien que jêen viendrai là, cette délicieuse idée sera lêune de celles qui me feront le plus délicieusement décharger.

- Comment, monsieur, il faudra que je me soumette ?Ö

- Oh ! à tout, Justine, absolument à tout. Si vous êtes assez adroite pour faire échapper les victimes, tout est dit, puisque vous vous évadez avec elles. Mais si elles succombent, vos mains se teindront de leur sang ; vous les volerez, vous les égorgerez, vous les dépouillerez avec moi ; vous étendant après sur leurs sanglants cadavres, je vous y foutrai toute nueÖ

que de motifs nêaurez-vous donc pas pour les sauver ? que dêart, que dêhabileté, vos vertus et vos intérêts vont vous faire employer pour les soustraire à mes poignards ! ‘ Justine ! jamais ces sublimes vertus que vous professez ne se seront trouvées dans un plus beau jour ; jamais plus belle occasion ne se sera présentée de vous montrer digne de lêestime et de lêadmiration des honnêtes gens.

Il est très difficile de rendre la situation dans laquelle se trouva notre héroÔne, lorsque après lêavoir quittée pour vaquer aux soins de sa maison, dêEsterval lêeut un instant abandonnée à toute lêhorreur de ses réflexions.

[a] Oh grand Dieu ! sêécria-t-elle, je croyais que la scélératesse avait épuisé sur moi toutes ses recherches, et quêaprès tout ce que mon sort mêa fait éprouver dans ce genre, il ne pouvait rien lui rester de neuf à me faire sentirÖ Je me trompaisÖ Voici des raffinements sans exemples, voilà

des détours de cruauté qui, je le parierais, doivent être inconnus dans le sein même des enfers. Cet homme exécrable a raison ; en me sauvant tout de suite pour le faire prendre, je nêy réussirais s˚rement pas dès le premier jour ; et dès ce soir, peut-être, je puis arracher à la mort les deux voyageurs qui viennent dêarriver. Mais, poursuivit-elle, si dans un an ou deux je vois quêil me devient impossible de jamais sauver les victimes, ne ferai-je pas bien mieux alors dêaller dénoncer ce coquin ?Ö Ah ! jamais, jamais ; il lêa dit, il sêéchappera sitôt quêil me verra libre, massacrera en sêévadant, tout ce qui pour lors se trouvera dêétranger chez lui ; et ce serait peut-être ceux-là dont jêaurais pu sauver les joursÖ Le monstreÖ il a bien raison, cêest par lêopinion quêil mêenchaîne. Je serais bientôt éloignée, si je nêavais autant de sagesse ; et cêest à force de vertu que je vais devenir criminelle. tre suprême, devrais-tu donc permettre que le bien d˚t engendrer autant de mal ? est-il de ta justice de souffrir que la vertu conduise aux malheurs ! quel découragement lêhistoire de ma vie va porter dans toutes les ,mes, si jamais elle est publiée ! ‘ vous qui pourriez la savoir un jour, ne la divulguez point, je vous en supplie ; vous porteriez le désespoir dans le cúur de tous ceux qui chérissent le bien, et vous inviteriez nécessairement au crime, en offrant ainsi ses triomphes. [a]

Justine pleurait à chaudes larmes, en se livrant à ces douloureuses pensées, lorsque madame dêEsterval vint tout à coup les interrompre.

- Oh ! madame, lui dit-elle en lêapercevant, à quel point vous mêavez trompée !

- Cher ange, lui répondit cette mégère en cherchant à la caresser, il le fallait bien pour têavoir. Mais, console-toi, Justine, tu têaccoutumeras facilement à tout ; je suis bien persuadée que dans quelques mois lêidée même de nous quitter ne se présentera plus à ton espritÖ Baise-moi, ma mignonne ; tu es extrêmement jolie, et jêai la plus grande envie de te voir aux prises avec mon époux.

- Eh quoi ! madame, vous autorisez de telles horreurs !

- Il nêy en a aucune à partager les go˚ts de son mari. Il me le rend dêailleurs ; il est difficile de voir une plus intime liaison ; nous volons mutuellement au-devant de tout ce qui nous fait plaisir ; et comme nous avons les mêmes go˚ts, les mêmes moyens, nous nous satisfaisons lêun et lêautre.

- Comment, madame, le vol, le meurtre ?Ö

- Font mes plus doux amusements, ma mie ; rien nêenflamme mes passions comme ces épisodes ; et tu verras de quelle énergie sont nos jouissances, quand nous les go˚tons ivres de sang.

- Et ces servantes qui sont ici, madame, sont-elles aussi chargées dêavertir les voyageurs ?

- Ce devoir honorable nêest réservé quêà toi. Connaissant tes beaux principes, nous avons voulu les mettre en action. Les filles dont tu parles sont nos complices ; élevées dans le crime, le chérissant presque autant que nous, elles sont loin de lêenvie dêen faire évader les victimes. Tu verras quelquefois mon mari sêen servir, mais sans aucune familiarité. Toi seule seras notre confidente ; toi seule seras lêamie de la maison ; ces créatures te serviront comme elles nous servent ; et cêest à notre table, et non pas à la leur que tu mangeras toujours.

- Oh ! madame, qui aurait pu croire quêune personne aussi respectable que vous paraissez lêêtre, p˚t se livrer à des atrocités de cette espèce ?

- Nêemploie donc point de telles expressions, dit madame dêEsterval en riant de pitié ; il nêy a rien que de très simple à ce que nous faisons.

Jamais on ne sêécarte de la nature quand on suit ses penchants ; et je te réponds que cêest dêelle seule que nous avons reçu, mon époux et moi, tous ceux oˇ nous nous livrons.

- Allons, Justine, à lêouvrage, dit aussitôt dêEsterval, en accourant.

Voilà nos marchands à souper ; va les voir, jase avec eux, préviens-les, t

,che de les sauver, et surtout livre-toi, sêils te désirent ; nêoublie pas que cêest le meilleur moyen de leur inspirer de la confiance.

Pendant que Justine exécute sa commission de la manière dont nous lêexpliquerons tout à lêheure, mettons nos lecteurs au fait des horribles coutumes de cette maison, et des personnages que notre héroÔne y trouve.

CHAPITRE XIII

SUITE ET FIN DES AVENTURES DE LêAUBERGE - RECONNAISSANCE - D…PART

Madame dêEsterval, par laquelle il est juste de commencer, était, ainsi que nous lêavons déjà dit, une grande et belle femme dêenviron trente-six ans ; excessivement brune ; les yeux dêun éclat étonnant ; la taille belle et fine ; les cheveux du plus beau noir ; velue comme un homme ; point de gorge ; le cul petit, mais bien coupé ; le con sec et pourpré ; le clitoris long de trois pouces, et gros à proportion ; la jambe parfaitement belle ; infiniment dêimagination, de vivacité ; des talents, de lêinstruction ; très scélérate, et tribade au suprême degré. Née à Paris dêune famille distinguée, le hasard lui avait fait connaître dêEsterval qui, lui-même fort riche et dêune bonne naissance, ayant trouvé dans cette femme un étonnant rapport de go˚ts et de penchants, nêavait rien eu de plus pressé

que dêen faire sa femme. Lêhymen conclu, ils étaient venus sêétablir dans cet agreste asile, oˇ tout paraissait leur promettre la plus longue impunité de leurs crimes.

DêEsterval, plus ,gé que sa femme, était un fort bel homme de quarante-cinq ans, singulièrement bien constitué, des passions terribles, un corps de fer, un membre sublime, et des singularités dans la jouissance, dont nous parlerons dès que nous le verrons aux prises. Suffisamment à leur aise pour se passer dêêtre aubergistes, dêEsterval et sa fougueuse épouse nêexerçaient ce métier que parce quêil favorisait leurs exécrables penchants. Une maison superbe au milieu dêun beau bien les attendait en Poitou, dans le cas malheureux o˘ la fortune cesserait de couvrir leurs erreurs.

Il nêy avait point dêautres domestiques dans ce logis que les deux servantes dont nous avons parlé. Là, depuis leur enfance, ne connaissant point dêautre local, ne sortant jamais, nageant dans lêabondance, partageant les faveurs du maître et de la maîtresse, il nêy avait nullement à craindre quêelles songeassent à sêen évader. Madame dêEsterval pourvoyait seule aux provisions ; elle allait une fois par semaine , la ville chercher ce que ne pouvait lui procurer sa ferme. La plus parfaite union régnait dêailleurs dans ce ménage, tout corrompu quêil pouvait être ; tant il est faux de dire quêil nêy a que les associations vertueuses qui puissent subsister. Ce qui brise les núuds, cêest la dissemblance des múurs, des opinions ; mais aussitôt que tout est dêaccord, aussitôt que rien ne contrarie la manière dêêtre des deux habitants dêune même maison, il nêest pas douteux quêils peuvent trouver le bonheur dans le sein du vice comme dans celui de la vertu ; parce que ce nêest pas tel ou tel mode qui rend lêhomme heureux ou à plaindre ; la discorde seule le plonge dans le dernier cas, et cette affreuse divinité ne secoue jamais ses flambeaux quêo˘ règne la différence des go˚ts et des opinions. Aucune jalousie ne troublait ce charmant ménage. Dorothée, heureuse des plaisirs de son mari, ne se livrait jamais mieux à lêintempérance quêen le voyant jouir de ses plaisirs de choix ; et, réversiblement, dêEsterval conseillait à sa femme de foutre quand elle en trouvait lêoccasion, et ne déchargeait jamais aussi voluptueusement lui-même, que quand il la voyait dans les bras dêun autre.

Se brouille-t-on quand on pense de cette manière ? et quand lêhymen sème autant de roses sur les chaînes dont il accable deux époux, est-il présumable quêils puissent jamais chercher à les rompre ?

Cependant, Justine, dans la chambre des deux marchands, les prévenait par toute sorte de soins, sans oser en venir au fait. Son ,me sensible et délicate ne pouvait se décider entre lêobligation terrible de faire massacrer son maître, ou de le laisser égorger des innocents. Dêautre part, dêEsterval, qui joignait aux passions dont nous venons de le caractériser, celle de vouloir surprendre ses hôtes dans le plaisir, de les mener des bras de Vénus dans ceux de la mort, et qui, dans cette perfide intention, leur envoyait toujours une fille, aux aguets tout près de la porte, br˚lait du désir de voir Justine aux prises, et lêaccusait intérieurement du peu de moyens quêelle employait pour enflammer les deux voyageurs, lorsque lêun dêeux, saisissant notre aventurière, lêenfile tout à coup, sans lui donner le temps de se défendre.

- Oh ! monsieur, que faites-vous ? sêécrie la pudique enfant, quels lieux choisissez-vous pour de telles choses ? Grand Dieu ! savez-vous o˘ vous êtes ?

- Comment ? que voulez-vous dire ?

- L,chez-moi, monsieur, je vais vous révéler toutÖ Votre vie est en danger ; écoutez-moi, vous dis-je.

Et le camarade, plus de sang-froid, ayant obtenu de son ami de différer un instant ses projets, tous deux prient Justine de leur éclaircir le mystère quêelle paraît vouloir annoncer.

- Au milieu dêune forêt, messieurs, dans un coupe-gorge, pouvez-vous penser à de telles choses ? Avez-vous au moins de quoi vous défendre ? Possédez-vous des armes ?

- Oui, voilà des pistolets.

- Eh bien, messieurs, ne les quittez pas, que le soin de votre défense vous occupe bien plus que les fades plaisirs o˘ vous paraissez vouloir vous livrer.

- Poulette, dit lêun dêeux, expliquez-vous autrement, nous vous en conjurons ; nous doit-il donc arriver quelque malheur ?

- Dêaffreux, monsieur, de terribles. Au nom du ciel, mettez-vous en défense ; on doit vous assassiner cette nuit.

- Allez, mon enfant, dit celui dont le vit écumeux venait de sonder Justine, allez dire quêon nous apporte du vin et de la lumière, et demain nous vous témoignerons notre reconnaissance.

Justine descend ; mais, en ouvrant la porte, les premiers objets qui la frappent sont dêEsterval maniant sa femme, tous deux lêúil collé sur la cloison, et se repaissant à loisir du cruel spectacle que cette scène leur offre.

- Pourquoi ne têes-tu pas laissée foutre, lui dit brutalement dêEsterval ?

ne têavais-je pas dit que cela seul mêamusait ? mais il nêest plus temps ; va dire quêon leur porte ce quêils demandent, et reste seule dans le salon.

Tout se dispose ; et, comme lêon croit bien, nos marchands se mettent en défense. Hélas ! elle était inutileÖ Un bruit affreux se fait entendre.

- Ils y sont, ils y sont, sêécrie dêEsterval ; viens ma femme ; accours, Justine, je les tiens, les bougres ; ils y sont.

DêEsterval passe le premier, une bougie à la main ; tous trois, car on entraînait Justine, tous trois descendent dans un souterrain ; et là, quel est lêétonnement de notre malheureuse héroÔne de voir les voyageurs, étourdis dêune chute affreuse, tous deux à terre et tous deux désarmés !

Ici lêintelligence de nos lecteurs leur fait aisément présumer, sans que nous leur disions, que tout sêétait fait au moyen dêune trappe, et que les armes, laissées sur une table qui nêavait point bougé, nêavaient pu suivre les deux infortunés dans leur chute.

- Camarades, dit dêEsterval en mettant les pistolets sur la gorge de chacun de ces hommes, on vous avait pourtant prévenus ; par quel hasard nêétiez-vous pas sur vos gardes ? …coutez, cadets ; il existe un moyen de vous tirer dêici ; ne vous désespérez pas. Vous voyez ces deux femmes : celle-ci est la mienne ; elle est belle encore ; et quant à celle-là, vous en avez t

,té ; cêest un morceau de roi. Eh bien, foutez-les lêune et lêautre à mes yeux, et votre vie sera sauve ; mais cêest fait de vous, si vous résistez, si vous ne vous mettez à lêúuvre sur-le-champ.

Et la dêEsterval, sans leur donner le temps de répondre, lêinf,me dêEsterval, dont les passions sêirritaient à ces horreurs, ainsi que nous lêavons déjà dit, détourne les pistolets, déboutonne les culottes, et suce les vits.

On passe difficilement de la peur au plaisir ; mais de quels efforts la nature nêest-elle pas capable, quand il sêagit de les conserver ! Dorothée sêy prend avec tant dêadresse, elle sait si bien calmer et caresser à la fois ces deux infortunés, quêils cèdentÖ et voilà les deux vits en lêair.

Un canapé se trouve là ; lêun des deux marchands y campe la femme de lêaubergiste ; elle est foutue. Justine fait un peu plus de façons ; et, sans les menaces de dêEsterval, il est très douteux que le camarade du fouteur de Dorothée e˚t obtenu quelque triomphe ; mais, vaincue par la force, il faut obéir. Les deux couples sont aux prises. Ici les servantes paraissent toutes nues ; elles sont armées de verges. Rabaissant la culotte des deux fouteurs, elles exposent leurs fesses aux yeux de dêEsterval ; elles fouettent ces fesses, que le plaisir agite : lêexaminateur les manie, il palpe aussi celles des servantes, il claque celles des fouteuses ; plus inconstant que le papillon, il vole indifféremment sur tous les charmes offerts à sa luxure ; son vit mutin se présente aux culs m,les ; le paillard les enfile ; ils les parcourt ; puis revient à ceux des fouteuses, quêil quitte bientôt pour ceux des servantes.

- Allons, dit-il à sa femme, en sodomisant le fouteur de Justine, guette le tien, je ne manquerai pas le mien.

Les servantes le fouettent pendant ce temps-là. Les deux coups partent à la fois ; au même instant les deux voyageurs sont tuésÖ Les malheureux expirent en déchargeant ; cêest ce que voulaient leurs bourreaux. Le visage et le sein de Justine sont inondés du sang et de la cervelle de celui qui déchargeait dans ses brasÖ de celui quêenculait dêEsterval, qui, lui-même, avait déchargé en sodomisant sa victime.

- Oh ! sacredieu, sacré bougre de dieu, dit le scélérat en perdant son sperme, malheur à qui ne connaît pas la volupté dont je viens de me souiller ; il nêen est pas une seule au monde qui soit plus piquante et plus délicieuse.

- ‘ monstre ! sêécrie Justine en se débarrassant du cadavre qui pèse sur elle, je croyais avoir épuisé tous les genres de crimes ; mais je ne me doutais pas des tiens. Applaudis-toi, homme inf,me, et sois certain de surpasser en atrocité tout ce que jêai vu jusquêà ce moment. Mais lêanthropophage, endurci, riait.

- que fais-tu donc ? dit-il à sa femme.

- Je décharge toujours, réponds celle-ci ; ôte-moi ce bougre-là de dessus le corps ; car tout tué quêil est, le coquin bande, et je déchargerais dix ans sêil restait dix ans là.

- Oh ! monsieur ; sêécriait Justine, sortons de ce lieu dêhorreur.

- Eh ! non, non, cêest ici que jêaime à foutre. Ces sanglantes victimes de ma scélératesse excitent ma lubricité ; je ne bande jamais si bien quêen les considérantÖ Vous êtes quatre femmes ici ; couchez-vous deux par deux sur chacun de ces cadavres : voilà les lits de repos sur lesquels je vais vous enfiler toutes les quatre. Le fripon exécute ; con, cul, tout est enfilé par lui ; il pousse lêhorreur et lêexécration jusquêà resonder encore le cul des victimes ; il décharge trois ou quatre fois. On remonte.

Les obsèques des corps regardaient les servantes. DêEsterval et sa femme sêoccupent de serrer les richesses, et de jeter les montures dans un grand trou, près de la maison, destiné à recevoir toutes celles des malheureux qui venaient périr dans cette épouvantable auberge.

- Oh ! monsieur, dit Justine quand le calme fut un peu rétabli, si vous voulez que je réussisse à sauver vos victimes, si vous voulez au moins que je lêentreprenne, instruisez-moi du mécanisme de vos pièges ; comment y parer sans cela ?

- Voilà ce que tu ne sauras jamais, mon enfant, dit dêEsterval. Va visiter la chambre de ces étrangers, et tu verras si tout nêest pas dans le même ordre.

Je suis magicien, ma fille ; rien ne peut ni troubler ni deviner mes pièges. Continue dêessayer ; la vertu, la religion, lêhonneur, tout te le commande ; mais je crains bien que tu ne réussisses jamais.

On se mit au lit. Le mari et la femme ayant témoigné, chacun de son côté

lêenvie de passer le reste de la nuit avec Justine, il fut résolu que, pour mettre tout dêaccord, elle coucherait avec les deux, dans le grand lit de la maison. Objet des caresses de lêun et de lêautre, lêobéissante Justine était obligée de présenter à la fois le devant à madame, et les fesses à

monsieur. Tantôt branlée, tantôt foutue, tantôt caressée ou battue, lêinfortunée fut à même de se convaincre là que tout ce quêelle avait vu au couvert de Sainte-Marie nêétait que le prélude des scènes libidineuses qui lui restaient à exécuter chez ces nouveaux modèles de luxure et de scélératesse. La cruelle Dorothée, féroce dans ses go˚ts, voulut fouetter Justine. Son mari la lui tint ; et la pauvre enfant fut étrillée comme elle ne lêavait jamais été de ses jours. Ce couple scélérat se plaisait à la faire courir nue, sans lumière, dêun bout de la maison à lêautre, en lêeffrayant de la vision des cadavres quêelle venait de voir expirer. Tous deux se cachaient, pour lui faire encore plus de peur ; et, lorsquêelle passait près des coins o˘ ils lêattendaient, elle en était reçue avec dêénormes soufflets, ou dêaffreux coups de pied dans le derrière. Le mari la lançait ensuite au milieu de la chambre, et lêenculait à terre, pendant que la femme se branlait au bruit de cette scène nocturne. Dêautres fois ils la plaçaient au milieu dêeux ; lêun lui suçait la bouche, lêautre le con, et lêépuisait ainsi pendant deux heures. Justine se lève enfin, moulue, excédée, anéantie. Mais, restaurée par un excellent déjeuner, par dêassez bons procédés, toutes les fois quêil ne sêagissait pas de libertinage, tranquillisée par la certitude de ne tremper volontairement dans aucune de ces horreurs, et par lêespoir dêêtre assez heureuse pour les prévenir toutes un jour, la pauvre fille se calma, et se fit au train de la maison.

Deux jours se passèrent sans quêaucun voyageur par˚t. Il nêy e˚t rien que Justine ne fît pendant cet intervalle, pour démêler par quel incroyable artifice dêEsterval précipitait ainsi de leur chambre ces malheureux, dans une cave. Lêidée dêune trappe se présenta bien à son imagination ; mais elle eut beau regarder, jamais rien ne put la convaincre de la réalité de ses

soupçons. ¿ supposer dêailleurs que ce f˚t par une trappe, comment réussirait-elle à parer le coup ? Serait-ce en disant au voyageur dêéviter telle ou telle place ? Mais ne pouvait-il pas y avoir plusieurs trappes ?

Le plancher même de lêappartement pouvait fort bien nêen former quêune ; et jamais on ne donnait dêautres chambres aux malheureuses victimes dévouées.

Dans cette cruelle perplexité, il lui paraissait même presque inutile dêavertir les gens. Elle communiqua cette réflexion à Mme dêEsterval qui lêassura quêelle se trompait, et quêassurément si elle était chargée de pareille commission, elle trouverait bien le secret de la faire réussir.

- Oh ! madame, communiquez-moi donc votre moyen ?

- Ce serait altérer mes jouissancesÖ ce serait me priver du plus grand de mes plaisirs.

- De pareilles horreurs vous amusent ?

- Il est délicieux de tromper un hommeÖ de le voir expirer dans ses brasÖ

il est divin de lui donner la mort au moment o˘ il go˚te le souverain plaisir ; ce combat des Parques et de Vénus échauffe étonnamment la tête ; et je têassure que si tu voulais en essayer, tu têy accoutumerais bien promptement.

- Oh ! madame, quelle dépravation !

- Mais la dépravation est lêassaisonnement du plaisir ; il nêen est aucun de vif sans elle. que serait la volupté sans excès ?

- Ah ! peut-on les porter jusque-là ?

- Plains-moiÖ plains-moi, ma bonne, de ne pouvoir les pousser plus loin. Si tu savais o˘ sêégare mon imagination, quand je suis dans le plaisir ! ce quêelle conçoit, ce quêelle invente ! Sois bien certaine, Justine, que tout ce que tu me vois faire est bien au-dessous de ce que je voudrais. Pourquoi faut-il que mes désirs soient concentrés dans cette forêt ? que ne suis-je la

reine du monde ! que ne puis-je étendre ces fougueux désirs sur la nature entière !Ö chaque heure de ma vie serait marquée par un forfaitÖ

chacun de mes pas par un meurtre. Si jêai jamais désiré lêautorité

souveraine, cêétait pour me repaître de crimes. Jêeusse voulu surpasser, par mes horreurs, toutes les femmes cruelles de lêantiquité ; jêeusse voulu que dêun bout de lêunivers à lêautre on eut effrayé les hommes et de mon nom, et de mes forfaits. La seule analyse du crime ne suffit-elle pas à en constater lêéloge ? quêest-ce quêun crime ? Cêest lêaction qui, nous assouplissant les hommes, nous élève infailliblement au-dessus dêeux ; cêest lêaction qui nous rend les maîtres de la vie et de la fortune des autres, et qui dêaprès cela, ajoute à la portion du bonheur dont nous jouissons celle de lêêtre sacrifié. Me dira-t-on quêaussitôt que cêest aux dépens dêautrui, ce bonheur usurpé ne saurait être parfait ? Imbéciles !Ö

et cêest précisément parce quêil sêusurpe, quêil est tel ; il nêaurait plus de charmes sêil était donné. Il faut le ravir, lêarracher ; il faut quêil co˚te des pleurs à celui que lêon en prive, et cêest de la certitude de cette douleur occasionnée aux autres que naissent les plus doux plaisirs.

- Mais, madame, il y a de la scélératesse à cela.

- Point du tout ; il nêy a que le désir très simple et très naturel de vouloir rapprocher de soi la plus grande dose de bonheur imaginable.

- Jêy consens, pourvu que ce ne soit pas aux dépens des autres.

- Mais je jouirais mal, quand je croirais les autres aussi fortunés que moi ; il faut, pour la perfection de ma félicité, que je puisse me croire seule heureuse au mondeÖ heureuse quand tout le monde souffre ; il nêy a point dêêtre délicatement organisé qui ne sente combien il est doux dêêtre privilégié. Du moment que je nêai quêune des parts de la félicité générale, je ne suis que comme tout le monde ; si je puis, au contraire, les réunir toutes sur moi, il devient incontestable que me voilà plus heureuse que les autres. Sêil y a, je le suppose, dix portions de bonheur dans une société

composée de dix personnes, les voilà toutes égales, et par conséquent aucune dêelles ne peut se flatter dêêtre plus fortunée que lêautre ; si, au contraire, un des individus de cette société parvient à priver les neuf autres de leur portion de bonheur, pour les réunir sur sa tête, assurément il sera véritablement heureux ; car il pourra dès lors établir des comparaisons quêil lui était impossible de concevoir auparavant. Le bonheur ne gît pas dans tel ou tel état de lê,me ; il consiste dans la seule comparaison de son état à celui des autres ; et quelle comparaison reste-t-il à faire, quand tout le monde nous ressemble ? Si tout le monde possédait une fortune égale, en serait-il une seule qui os,t se dire riche ?

- Oh ! madame, je ne comprendrai jamais cette manière dêêtre heureux, il me semble que je ne pourrais lêêtre moi, quêen sachant que tous les autres le sont.

- Parce que tu es faiblement constituée ; parce que tu nêas que de petits désirsÖ que de faibles passionsÖ de minces voluptés. Mais cette médiocrité

dêopinion nêest point admissible dans un être organisé comme je le suis ; et, si mon bonheur ne peut exister que dans lêinfortune des autres, cêest que je trouve dans cette infortune lêunique stimulant qui picote fortement mes nerfs, et qui, dêaprès la violence de ce choc, détermine plus certainement au plaisir les atomes électriques qui circulent dans leur cavité. En général, toutes les erreurs des hommes, en ce genre, viennent de la fausse définition quêils font du bonheur. Ce quêon appelle ainsi nêest point une situation qui puisse également convenir à tous les hommes ; ce mode est toujours différent en raison des individus sur lesquels il influe, et cette influence est toujours relative à lêorganisation. Cela est si vrai, que les richesses et les voluptés, qui paraissent faire la félicité

générale, trouvent souvent des ,mes inaccessibles à leurs attraits ; et que les douleurs, la mélancolie, lêadversité, les chagrins, qui paraissent devoir déplaire à tout le monde, trouvent néanmoins des partisans. Cette hypothèse admise, il ne restera plus aucune arme à celui qui veut disputer sur la singularité des go˚ts ; et le parti du silence, sêil est raisonnable, devient le seul quêil ait à prendre. Louis XI trouvait sa félicité dans les larmes quêil faisait répandre aux Français, comme Titus dans les bienfaits dont il accablait les Romains. ¿ quel titre voulez-vous mêobliger maintenant de

préférer lêun à lêautre ? tous deux nêavaient-ils pas raison ? et tous deux nêétaient-ils pas justes ?

- Justes, assurément non ; il nêy a de justice quêà faire le bien.

- Et quêappelles-tu le bien ? je te prie, prouve-moi quêil y a plus de bien à donner cent louis à un homme quêà les lui ravir ? de quel droit suis-je obligée de faire le bonheur des autres ? et comment (préjugé à part) pourras-tu me convaincre que je me conduis mieux en le faisant, quêen ne le faisant pas ? Tout principe de morale universelle est une vraie chimère ; il nêy a de vraie morale que la morale relative ; et celle-là nêa dêeffets que sur nous. Les crimes me délectent, je les adopte ; jêabhorre la vertu, je la fuis ; je lêaimerais peut-être, si jêen avais reçu quelque jouissance. Oh ! Justine, corromps-toi à mon exemple. Elle est ingrate la déesse que tu sers ; elle ne te dédommagera jamais des sacrifices quêelle exige, et tu lêauras servie tout le temps de tes jours, sans mérite comme sans récompense.

- Mais si ce que vous faites était bien, madame, les hommes le puniraient-il ?

- Les hommes punissent ce qui leur nuit ; ils écrasent le serpent qui les pique, sans quêon puisse en induire pour cela le plus léger argument contre lêexistence de ce reptile. Les lois sont égoÔstes, nous devons lêêtre ; elles servent à la société ; mais les intérêts de la société ne sont pas les nôtres ; et lorsque nous flattons nos passions, nous faisons individuellement ce quêelles font en masse ; il nêy a que les résultats qui diffèrent.

quelquefois dêEsterval se mêlait à ces conversations : elles prenaient alors une physionomie plus imposante. Immoral par principes et par tempérament, athée par go˚t et par philosophie, dêEsterval, combattant tous les préjugés, ne laissait à la malheureuse Justine aucun moyen de se défendre. Lorsquêil arrivait à celle-ci de lui reprocher ses meurtres journaliers :

- Mon enfant, lui disait-il, le mouvement est lêessence du monde ; cependant il ne peut y avoir de mouvement sans destruction ; donc la destruction est nécessaire aux lois de la nature ; donc celui qui détruit le plus, étant celui qui impose le plus de mouvement à la matière, est en même

temps celui qui sert le mieux les lois de la nature. Cette mère de tous les hommes leur a donné à tous un droit égal à toutes choses. Il est permis, dans lêordre naturel, à chacun de faire tout ce que bon lui semble contre qui que ce soit ; et chacun peut posséder, se servir et jouir indistinctement de tout ce quêil trouve bon. Lêutilité est la règle de droit. Il suffit quêun homme désire une chose, pour constater la nécessité

dont elle lui est, et, du moment que cette chose lui est nécessaire, ou simplement agréable, elle est juste. La seule punition que nous devions recevoir dêavoir fait cette action, consiste dans la permission quêun autre a de la commettre également envers nous. ´ La justice ou lêinjustice dêune action, dit Hobbes, dépend du jugement seul de celui qui lêa faite ; ce qui le tirera hors de bl,me et justifiera son procédé. ª La seule cause de toutes nos erreurs vient de ce que nous prenons toujours pour les lois de la nature, ce qui ne vient que des coutumes ou des préjugés de la civilisation. Rien au monde nêoffense la nature : la civilisation, plus irascible, est grevée presque à chaque instant ; mais quêimportent les lésions quêelle reçoit ! cêest outrager un fantôme que dêoffenser les lois des hommes. Ceux qui travaillèrent à cette civilisation avaient-ils mon consentement ? et puis-je adhérer aux lois qui répugnent à ma conscience et à ma raison ?

Justine alors vantait à dêEsterval lêexcellence de nos perceptions ; et, sêappuyant sur cette base chancelante, elle voulait faussement en induire lêadmission du système religieux. Je conviens, répondait dêEsterval, que nos perceptions, nos organes, dêune nature plus délicate que chez les animaux, nous ont conduits à croire à lêexistence de Dieu et de lêimmortalité de lê,me ; en conséquence nous nous écrions, comme vous le faites : quelle meilleure preuve de la vérité de toutes ces choses que la nécessité o˘ nous sommes de les admettre ! mais voilà précisément o˘ gît le sophisme. Il est très vrai que la sorte de construction que nous avons reçue de la nature, nous oblige à créer des chimères, et bien souvent à

nous consoler par elles ; mais lêexistence dêun culte religieux nêen est pas plus démontrée pour cela. Lêhomme serait le plus heureux des êtres, si du seul besoin quêil a dêune illusion quelconque en naissait aussitôt la réalité. Encore une fois, notre intérêt ne décide point de la réalité dêune chose ; et quand même il nous serait plus avantageux dêavoir affaire à un être aussi

favorable que ses partisans le désignent, cela ne prouverait nullement lêexistence de cet être. Il est mille fois plus agréable pour lêhomme de dépendre dêune nature aveugle, que dêun être dont les bonnes qualités, soutenues par les seuls théologiens, sont à tout moment démenties par les faits. La nature, bien étudiée, nous fournit tout ce quêil nous faut pour nous rendre aussi heureux que notre existence le comporte. Cêest dans elle que nous trouvons de quoi satisfaire nos besoins physiques ; cêest dans elle que sont toutes les lois de notre bonheur et de notre conservation ; loin dêelle il nêest plus que des chimères, que nous ne devons cesser de maudire et de détester toute notre vie.

Mais si Justine nêavait pas pour répondre à tant de philosophie cette vigueur dêesprit qui caractérisait si bien ses hôtes, elle tirait quelquefois de son cúur des idées auxquelles eux-mêmes se trouvaient fort embarrassés de répondre. Cêest ce qui lui arriva un jour oˇ dêEsterval la combattait sur le penchant quêelle éprouvait à la bienfaisance, et oˇ il lui faisait sentir toute la fausseté de cette prétendue vertu. Éh oui, monsieur, je le sais, disait-elle avec cette pathétique éloquence de lê,me, qui vaut souvent bien mieux que celle de lêesprit ; oui, oui, je sais fort bien quêon ne fait que des ingrats en se livrant à la bienfaisance ; mais jêaime encore mieux avoir à souffrir de lêinjustice des hommes que des reproches de mon cúur.

Telles étaient les conversations de cette société, dont la corruption et les múurs ne parvenaient point encore, comme on le voit, à détruire dans notre héroÔne les excellents principes de son enfance, lorsque des étrangers arrivèrent à lêauberge.

- Oh ! pour ceux-ci, dit dêEsterval, ils ne nous rapporteront pas grand argent, mais une dose de volupté bien forte ; je le sens au chatouillement de mon cúur.

- Et quels sont donc ces gens ? dit Dorothée.

- Un malheureux ménage, composé du père, de la mère et de la fille. Le premier, vigoureux encore, pourra bien te servir, je lêespèreÖ la mamanÖ

tiensÖ vois-là par cette fenêtre trente ans au plus, de la blancheurÖ une jolie taille ; et quant à la filleÖ une beautéÖ treize ansÖ vois, vois sa figure

enchanteresseÖ ‘ Dorothée ! quelle décharge !

- Monsieur, dit le père en sêadressant respectueusement au patron, je crois devoir, avant que dêentrer, vous prévenir sur notre infortune ; elle est telle, quêil nous deviendra impossible de payer notre dépense, quelque médiocre quêelle puisse être. Nous nêétions pas nés pour le malheur ; ma femme a reçu quelque bien, je lui en apportai aussi. Dêaffreuses circonstances nous ont ruinés ; et cêest en comptant sur la charité des maîtres dêauberge, que nous nous transportons chez un parent en Alsace, qui nous a promis quelques secours.

- Le malheurÖ dêEsterval, dit Justine à lêoreille de lêaubergisteÖ oh !

dêEsterval, vous le respecterez, jêen suis s˚re ?

- Justine, dit le féroce hôtelier, conduisez ces gens dans la chambre ordinaire ; je vais pourvoir à leur souper.

Et Justine, le cúur gros de soupirs, Justine qui conçoit facilement, à

lêordre quêelle reçoit, que le sort de ceux-ci ne sera pas meilleur que celui des autres, conduit tristement cette pauvre famille au fatal logement qui lui est destiné.

- Infortunés, leur dit-elle dès quêelle les vit établis, rien ne peut vous mettre à couvert de la scélératesse des gens chez qui vous êtes ; nêessayez même pas dêen sortir, vous ne le pourriez plus maintenant. Mais ne vous couchez pas ; brisez, coupez, sêil vous est possible, les barreaux de votre fenêtre ; laissez-vous glisser dans la cour, et sauvez-vous avec la rapidité de lêéclair.

- Comment ? que dites-vous ?Ö oh ! ciel !Ö des malheureux comme nous ! Ö

quêavons-nous donc, hélas ! qui puisse éveiller la fureur ou la rapacité

des gens dont vous nous parlez ? Oh ! cela est impossible !

- Rien de plus certain ; pressez-vous ; dans un quart dêheure il ne sera plus temps.

- Et quand jêessayerais, dit le père en sêapprochant de la fenêtre, quand je suivrais vos avis, cette cour o˘ nous tomberionsÖ vous le voyez, elle est entourée dêun mur ; nous serions de même enfermésÖ Eh bien !

mademoiselle, puisque vous êtes assez bonne pour nous prévenirÖ puisque notre malheureux sort vous intéresse, t,chez de nous procurer des armes ; ce moyen, plus honnête et plus s˚r, me suffira, jêen suis certainÖ

- Des armes, nêy comptez pas, répondit Justine ; il nêen est aucune ici dont je puisse disposer. Essayez la fuite, cêest tout ce que je puis vous conseiller ; si elle ne vous réussit pas, tenez-vous sur votre lit, sans dormir : cette position vous garantira peut-être dêune trappe, par laquelle vous devez enfoncer. Adieu, ne mêen demandez pas davantage.

On ne rend point la douleur de ce malheureux père. Aussitôt que Justine fut partie, il se jette dans les bras de sa femme. Óh ! ma chère amie, sêécrie-t-il, à quel point nous poursuit lêinfortune !Ö Mais, rendons gr

,ces au ciel ; cêest ici la dernièreÖ elle va mettre le terme à nos maux ª.

Et des larmes amères les inondaient tous trois. Pour dêEsterval, lêúil tranquillement posé sur la fente de la cloison, il observait avec le calme de la scélératesse, et se branlait voluptueusement à toute lêhorreur de ce spectacleÖ

- Fort bien, dit-il à Justine en lêarrêtant dès quêil la vit sortir, tu têes bien conduite cette fois ; viens mêexciter, mon ange, viens mettre ton beau cul dans mes mains, viens le placer près de mon vitÖ cette scène est unique pour moi.

Et lêexamen continuait, lorsquêun instant de silence ayant succédé aux éclats de la douleur, dêEsterval craignit lêélan dêune résolution.

- Retirons-nous, dit-il à Justine, il est temps dêagir.

- Oh ! monsieur, ils nêont pas soupé.

- Ils ne me le payeraient pas, ce souper ; et quel besoin dêailleurs ont-ils de prendre des forces pour le paisible et prompt voyage quêils vont faire ?

- quoi ! monsieur, vous ne pardonnerez pas à des malheureux de cette sorte ?Ö

- Leur pardonner ? quiÖ moiÖ voilà les vraies victimes du libertin ; je serais bien f,ché de les manquer.

On descend. Justine et dêEsterval retrouvent Dorothée qui se branlait, dans la délicieuse idée du crime quêelle allait commettre. Mais comme on ne voulait pas que notre héroÔne sêaperç˚t du jeu de la trappe, on lêenferma dans une chambre ; et lêune des servantes la vint chercher, quand le parquet de la fatale cellule se trouva tout entier dans le caveau.

- Tu vois, Justine, dit dêEsterval, quêil était inutile que tu leur dises de se tenir sur leur lit pour échapper à la trappe. Ils y étaient ; mais voilà le lit et la chambreÖ

Cependant les trois victimes, sans défense, imploraient dêEsterval par leurs gémissements et leurs pleurs. La jeune fille en larmes était aux pieds de ces deux féroces épouxÖ Rien nêentrouvrait leur ,me. Cêest cette infortunée que dêEsterval sacrifie la première ; il la dépucelle sans pitié ; lêune et lêautre route du plaisir sont indifféremment parcourues par lui. La mère est traitée de même ; et le père a lêespoir de sa gr,ce, sêil consent à foutre Dorothée. Justine est obligée dêirriter les passions de ce malheureux. ¿ force dêart elle y réussit. On a bien raison de dire quêil se trouve plus souvent des trésors dans la culotte dêun rustre que dans celle dêun fermier général. Un vit monstrueux sêélève aussitôt : Dorothée tout en feu lêengloutit. DêEsterval, appuyant lêenfant sur les reins du fouteur de sa femme, se plaît à enculer la fille sur le dos du père. Justine a ordre de branler la mère. Cette fois, cêest dêEsterval lui-même qui doit, du même coup, ravir les jours du père et de la fille.

Lêinstant de sa décharge est celui quêil choisit ; et pendant que de sa main droite le scélérat, à coups de poignard, commet ce double meurtre, sa gauche, armée dêun pistolet, br˚le la cervelle de la mère que Justine continuait de branler. Notre héroÔne ne tient pas à cette complication

dêhorreurs, elle sêévanouit : tel est lêinstant cruel o˘ le farouche dêEsterval la saisit ; il lêencule. Sa femme le couvre de cadavres ; et le vilain décharge en martyrisant sa victime, pour la rendre, dit-il, à la vie.

- Nous aurons une peine de moins, dit dêEsterval en sortant du cachot.

- Et quelle est-elle ? dit Dorothée.

- Celle de voler ceux-là.

- qui sait ? répondit une des servantes ; cêest souvent pour ne pas payer que ces coquins-là font les pauvresÖ Mais, hélas ! ceux-ci ne disaient que trop vrai ; les plus grandes recherches ne rapportèrent quêun écu.

- Exécrable action ! dit Justine ; convenez, dit-elle à ses maîtres, que voilà bien ce qui sêappelle un crime gratuit.

- Ce nêest que comme cela quêils sont bons, répondit dêEsterval ! quand on aime le crime pour le crime seul, il nêa pas besoin de véhicule.

La semaine suivante fut plus heureuse. Il vient des étrangers presque tous les jours ; mais, quelque avertissement que leur donn,t Justine, pas un seul ne put échapper ; tous servirent à la fois la rapacité, la luxure de ce couple infernal, lorsquêil arriva dans lêhôtellerie un personnage assez singulier pour attirer un moment lêattention de ceux qui veulent bien nous lire.

Il était environ sept heures ; toute la société respirait, sur un banc près de la porte, cet air pur et serein des voluptueuses soirées dêun bel automne, lorsquêun homme à cheval arrivant au galop demande, avec inquiétude, sêil est possible de trouver asile en cette maison.

- Jêai été arrêté à une lieue dêici, dit-il avec une sorte dêeffroi, on a tué mon valet, on a volé son cheval. Assez heureux pour jeter à terre celui qui saisissait la bride du mien, je ne lêai point été assez pour venger mon domestique ; son assassin a disparu ; jêai fui.

- Mais quelle imprudence ! dit dêEsterval, de traverser avec si peu de suite une forêt aussi dangereuse.

- Jêai dêautant plus de tort, dit le cavalier, quêassurément jêai assez de monde à mes ordres pour me faire un peu mieux escorter ; mais je vais voir un oncle que jêaime beaucoup, qui mêinvite depuis des siècles à aller partager les plaisirs dont il jouit dans une assez belle terre quêil habite en Franche-Comté ; et comme je sais quêil aime la solitude, je conduisais peu de monde avec moi. En un mot, monsieur, pouvez-vous me loger ?

- Assurément, monsieur, répondit dêEsterval ; entrez, ma femme et moi t

,cherons de vous recevoir du mieux quêil nous sera possible.

Le cavalier descend, passe dans le salon ; et cêest alors o˘ Justine, pouvant le considérer plus à lêaise, jette un cri de surprise, en reconnaissant le personnage.

- ‘ Bressac ! sêécrie-t-elle, vous ici ! je suis une fille perdueÖ

- Bressac, dit dêEstervalÖ quoi ! monsieur, vous êtes le marquis de BressacÖ le propriétaire dêun si beau bien aux environs de la forêt de Bondy ?

- Cêest moi-même.

- Embrassez-moi, monsieur, jêai lêhonneur de vous appartenir de fort près ; reconnaissez dans moi Sombreville, le cousin germain de votre mère.

- Oh ! monsieur, cet événementÖ Hélas, vous savez par quelle fatalité jêai perdu cette tendre mère ; mais ce que vous ignorez sans doute, et ce que vous ne laisserez pas impuni, poursuit Bressac en montrant Justine, cêest que voilà lêassassin de cette mère respectable. Comment est-il possible que vous gardiez chez vous un tel monstre ?

- Oh ! monsieur, ne le croyez pas, sêécrie Justine en larmes, je ne suis point capable de cette horreur ; et si lêon veut me permettre de tout direÖ

- Taisez-vous, taisez-vous, Justine ; cêest avec monsieur que je vais mêinstruire, et cêest de lui que je recevrai les impressions qui règleront ma conduite envers vous. Sortez.

Justine, confuse, fut obligée de se retirer ; et M. de Bressac, comme on lêimagine bien, continua de la charger aux yeux de son parent. Au bout dêune heure, on rappelle Justine ; et lêordre de conduire lêétranger dans la fatale chambre lui est donné comme à lêordinaire. Elle obéit ; mais, évitant toute explication, elle redescend aussitôt vers son maître.

- Monsieur, dit-elle avec empressement, quelle doit être ma conduite envers M. de Bressac ?Ö puisquêil est votre parent, sans doute queÖ

- Justine, répondit Sombreville, auquel nous continuerons de donner le nom de dêEsterval, il est étonnant quêaprès les bontésÖ les égards que ma femme est moi vous témoignons sans cesse, vous ayez pu cacher une circonstance de votre vie qui vous rend aussi coupable aux yeux des hommes ordinaires.

Connaissant notre philosophie sur ces fadaises, vous auriez d˚ ce me semble, avoir un peu plus de franchise.

- Oh ! monsieur, je vous jure, répondit Justine avec cette noble candeur que donne la vertu, oui, je vous le proteste, je suis innocente du crime dont mêaccuse M. de Bressac. Ah ! quêil ne cherche pas si loin le meurtrier de sa mère ; il ne sait que trop o˘ il est.

- Comment ? expliquez-vous, Justine, dit madame dêEsterval.

- Lui-même, madame, lui-même a commis cette horreur ; et le scélérat mêen accuse.

- tes-vous bien s˚re de ce que vous dites ?

- Il mêest impossible dêen douter ; je révélerai, quand il vous plaira, toutes les particularités de cette infamie.

- Je nêai pas maintenant le temps de les entendre, dit dêEsterval. Puis, sêadressant à sa femme : que décides-tu, Dorothée ?

- Cêest avec peine, répondit ce monstre, que je condamne à la mort un être aussi scélérat que nous ; mais ce bel homme excite horriblement ma luxure,

et je veux absolument quêil y passe.

- Jêy consens, dit dêEsterval. Justine, point dêexplications avec lui, et courez accomplir votre mission accoutumée. Ne craignez rien, au reste, eussiez-vous même commis le crime dont il vous accuse, nous ne vous en estimerions pas moins ; au contraire, ce serait un titre à nos yeux ; ne rougissez donc pas dêen convenir.

- Croyez quêencouragée par un tel discours jêavouerais tout, si jêétais coupable ; mais je suis innocente de ce crime, je vous le proteste encore.

- Eh bien, montez donc, mon enfant, et conduisez-vous comme à lêordinaire ; souvenez-vous que je suis vos pas.

Rien nêétait embarrassant ici comme la conduite de notre héroÔne : quelle jouissance pour elle, si la vengeance e˚t été de son go˚t ! Nous savons bien que dans le fait, quêelle avertît ou non, la mort de son calomniateur était toujours certaine, mais, qui le croirait ! de cette certitude seule, Justine tira les nouveaux moyens quêon va lui voir employer pour sauver la vie de celui qui avait si cruellement conjuré contre la sienne. Elle se presse ; elle sait quêelle a le temps de parler un moment au marquis avant que dêEsterval ne vienne écouter.

- Monsieur, lui dit-elle en larmes, malgré tout ce que vous mêavez fait, je viens vous sauver, si je puis. quoique votre parent, le monstre chez qui vous êtes complote contre vos jours ; descendez promptement, ne restez bas une minute dans cette chambre o˘ des pièges vous environnent de toutes parts. Venez essayer de calmer sa rage ; apaisez surtout sa mégère ; plus acharnée que son époux, elle a prononcé votre mort. Descendez, monsieur, descendez ; que vos pistolets soient sur vous ; dans deux secondes il ne sera plus temps.

Bressac qui, dans le fond de son ,me, était obligé dêestimer assez celle qui lui parlait, pour ajouter la plus grande confiance à ses paroles, sêélance, et rencontre dêEsterval dans lêescalier.

- Descendons, monsieur, lui dit-il fermement, il faut que je vous parle.

- Mais, monsieurÖ

- Descendons, vous dis-je. Et en disant cela, il le pousse dans le salon, referme la porte sur lui, en écartant Justine qui le suit. Là, le dialogue dut être fort vif sans doute ; on nous en a laissé ignorer les détails ; mais les résultats furent que Bressac, sêétant vraisemblablement démasqué

vis-à-vis de son cousin, lui persuada facilement que les scélérats entre eux ne doivent pas se faire de mal ; que Dorothée fut calmée par les gentillesses et les séductions du marquis ; et que la partie fut faite dêaller tous chez lêoncle de Bressac.

- Cet oncle est un libertin de profession, dit Bressac ; il est aussi votre parent, puisque nous sommes cousins ; allons-y, je vous promets chez lui les plus divins plaisirs.

Ces arrangements pris, on soupa tous ensemble. Justine fut admise.

- Embrasse-moi, lui dit Bressac ; va, je te rends lêhonneur vis-à-vis de mon parentÖ Mon ami, puisque tu es aussi scélérat que moi, je ne crains point de têavouer que je suis le seul auteur du crime dont jêaccusais tantôt cette fille ; la malheureuse en est incapable ; quêelle soit du voyage. Mon oncle mêa chargé de lui chercher une femme de chambre ; il veut une fille s˚re pour mettre auprès de son épouse. Au fait de ce dont il sêagit je présume que personne ne lui convient comme Justine. La place que je lui propose est bonne ; en gagnant la confiance de mon oncle, elle peut enfin réaliser la chimère du bonheur, après laquelle elle court depuis si longtempsÖ Oh ! Justine, accepte ce gage de ma reconnaissance, et que lêunion, la paix et la tranquillité règnent parmi nous. Consentez-vous à

cet arrangement, cousin ? et me cédez-vous Justine ?

- Oh ! de tout mon cúur, répond dêEsterval ; aussi bien commençai-je à mêen lasser ; et les suites de mon dégo˚t eussent pu devenir fatales pour elle.

- Je le crois, dit Bressac ; je te ressemble, mon cher ; quand un objet a assouvi ma lubricité, je voudrais lêenvoyer au diable.

- Vous nêavez donc point joui de Justine ? dit Dorothée.

- Non, madame, je ne connais que vous dans le monde qui puissiez me faire infidélité à mes go˚ts ; je nêaime que les hommes.

- Mon ami, dit dêEsterval avec précipitation, ma femme têen servira quand tu voudras ; elle a le plus beau cul et le go˚t le plus grand pour y loger des vitsÖ un clitoris dêailleurs plus gros que le doigt, et par le moyen duquel elle te rendra tout ce quêil te plaira de lui donner.

- Oh ! parbleu, tout à lêheure, dit Bressac ; je nêai jamais su remettre un projet de libertinage.

Et il allait sêemparer de Dorothée, qui, déjà, ivre de vin et de luxure lui faisait le plus beau jeu du monde, lorsquêon entendit les chiens aboyer de manière à faire croire quêon allait bientôt sonner à la porte. On le fit effectivement : des étrangers, quoiquêil fut déjà minuit, demandaient à

entrer dans la maison. Cêétaient des cavaliers de maréchaussée qui, venant dêapprendre le vol commis en la personne de Bressac, et le meurtre de son domestique, après avoir suivi les traces autant quêils lêavaient pu, venaient sêinformer sêil nêy avait pas dans cette auberge des gens qui pussent les éclairer. Bressac parut lui-même, raconta ce qui lui était arrivé, et dit quêil ignorait la route quêavaient prise les voleurs. On fit boire ces messieurs ; on leur offrit des lits, quêils nêacceptèrent pas ; ils partirent. La joie reparut dès quêon les vit dehors ; et les plus scandaleuses orgies se célébrèrent le reste de la nuit.

Le mélange des sexes nêayant pu réussir, et les efforts de Bressac ne lêayant conduit quêà sodomiser deux fois Dorothée, il fallut que les hommes sêamusassent ensemble, et que les femmes fissent de même. Dorothée, tout en feu, fatigua Justine ; dêEsterval épuisa Bressac ; et lêon se coucha vers la pointe du jour avec le projet de partir tous quatre aussitôt quêon aurait déjeuné.

- Lêhomme chez qui je vous mène, dit Bressac en procédant à ce repas, se nomme le comte de Gernande.

- Gernande ! assurément, je suis son parent, dit dêEsterval ; il était le frère de votre mère, et par conséquent mon cousin germain.

- Et le connaissez-vous ?

- Je ne lêai vu de ma vie ; je sais seulement que cêest un homme singulierÖ

un homme dont les go˚tsÖ

- Attendez, attendez, dit Bressac ; je mêen vais vous le peindre, puisque vous ne le connaissez pas.

Le comte de Gernande est un homme de cinquante ans, fort gros. Rien nêest effrayant comme sa figure ; la longueur de son nez, lêépaisse obscurité de ses sourcils, ses yeux noirs et méchants, sa grande bouche mal meublée, son front ténébreux et chauve, le son de sa voix rauque et menaçant, lêénormité

de ses bras et de ses mains, tout contribue à en faire un individu gigantesque, dont lêabord inspire la terreur. Vous verrez bientôt si le moral et les actions de ce satyre répondent à son affreuse caricature. De lêesprit dêailleurs, des connaissances ; mais point de múurs, point de religion, lêun des plus grands scélérats qui aient jamais existé, et le plus célèbre gourmand dont vous ayez entendu parler de vos jours. Rien de singulier comme le genre de ses débauches. Sa femme est le premier objet de sa férocité ; mais il entremêle à cela des épisodes sodomistes si libertins, que je suis persuadé quêavant huit jours vous me remercierez lêun et lêautre de vous avoir procuré cette connaissance.

- Et cêest à cette femme, malheureux objet des fureurs de son mari, que vous me destinez, monsieur ? dit Justine.

- Sans doute ; cêest une femme fort douce à ce quêon ditÖ Je ne la connais pas, moiÖ mais on assure que cêest une femme honnête et sensible, qui a besoin dêavoir auprès dêelle quelquêun qui lui ressembleÖ un être doux qui la console. Il me semble, Justine, que cela sêarrange au mieux avec vos principes.

- Soit ; mais en consolant la femme ne déplairai-je pas au mari ? Ne serai-je pas dêailleurs en proie aux brutales passions du scélérat que vous venez de peindre ?

- Et quand cela serait, dit Bressac, le beau malheur ! nêétiez-vous pas dans cette maison exposée aux mêmes dangers ?

- Malgré moi.

- Eh bien ! chez mon oncle, il faudra que ce soit de bon gré ; ce sera toute la différence.

- Oh ! monsieur, je le vois, votre esprit toujours bien méchant nêa rien perdu de sa causticité ; mais, dès que vous connaissez mon caractère, vous voyez bien, monsieur, que je ne puis me prêter à toutes ces choses. Puisque dêEsterval quitte sa maison, quêil nêa plus besoin de mon service, quelles obligations je vous aurais à lêun et à lêautre, messieurs, si vous vouliez me rendre une libertéÖ que dans le fait vous nêavez pas trop le droit de me ravir.

- Oh ! pour le droit, il est incontestable, dit dêEsterval : ne sommes-nous pas les plus forts ? et connais-tu Justine, un droit plus sacré que celui-là ?

- Je mêoppose formellement à cette liberté, dit Bressac. Spécialement chargé par mon oncle de lui amener une fille douce et jolie pour sa femme, et nêen trouvant point qui vaille Justine, elle sera flattée je lêespère, que je la lie irrévocablement au sort de madame de Gernande. Elle est absolument ce quêil lui faut, et cette intime liaison d˚t-elle lêexposer quelquefois aux brutales passions du mari, je la supplie de trouver bon que rien ne mêempêche de la destiner à la femme.

Justine e˚t en vain répliqué, il fallait obéir. On partit. Jusquêau milieu de la forêt, la route se fit à cheval ; une voiture à quatre places se prit à la première ville, et lêon arriva sans événement chez M. de Gernande ; dont le ch,teau superbe était isolé au milieu dêun grand parc environné de hautes murailles, sur les confins du Lyonnais et de la Franche-Comté. Mais il sêen fallait bien que ce vaste b,timent fut aussi peuplé quêil paraissait fait pour lêêtre ; on nêapercevait un peu de train que vers les cuisines, situées dans

les vo˚tes, sous le milieu du corps du logis ; tout le reste était aussi solitaire que la position du ch,teau.

Lorsque la compagnie entra, M. de Gernande était au fond dêun vaste et superbe appartement, enveloppé dans une robe de chambre de satin des Indes, négligemment drapée sur lêottomane qui le contenait. Près de lui se voyaient deux jeunes garçons si ridiculement vêtus, coiffés avec tant dêartÖ tant dêélégance, quêon les e˚t pris pour des filles ; tous deux dêune figure charmante, et de quinze ou seize ans au plus, mais dans un tel état de mollesse et dêabattement, quêon était tenté de les croire malades.

- Mon cher oncle, dit le marquis de Bressac en entrant, voilà deux de mes amis que jêai lêhonneur de vous présenter, avec dêautant plus de confiance, quêils ont lêun et lêautre lêavantage de vous appartenir. Reconnaissez dans eux monsieur et madame de Sombreville.

- Ah ! ce sont mes cousins, dit Gernande, je ne les ai jamais vus ; mais puisque tu me les amènes, ils sont s˚rement dignes de nous ; je suis dêaprès cela, fort aise de les voir. Et cette jeune fille, quelle est-elle ?

- Une femme de confiance, mon oncle, que, dêaprès vos ordres, jêamène à

madame de Gernande, et à laquelle je crois toutes les qualités nécessaires au poste qui lui est destiné.

Le comte fit approcher Justine ; et, sans demander aucune permission à la compagnie, il la trousse jusquêau dessus des reins, et lêexamine des pieds à la tête, de la manière la plus brusque et la plus cavalière.

- quel ,ge avez-vous ? lui demanda-t-il.

- Vingt ans, monsieur.

Et il joignit à cette première demande quelques questions sur son personnel. Justine raconta succinctement les plus intéressantes particularités de sa vie sans oublier la flétrissure de Rodin ; mais en déguisant avec art les horreurs o˘ elle avait été contrainte chez le parent que lêon présentait à Gernande ; elle peignit ensuite sa misère.

- Vous êtes malheureuse, interrompit le centaure, tant mieuxÖ tant mieux, vous en serez plus soupleÖ Cêest un très petit inconvénient, nêest-ce pas, messieurs, que le malheur poursuive cette race abjecte du peuple, que la nature condamne à ramper près de nous sur le même sol ? elle en est plus active et moins insolente ; elle en remplit bien mieux ses devoirs près de nous.

- Mais, monsieur, dit Justine, je vous ai dit ma naissance ; elle nêest point abjecte.

- Oui, oui, je connais cela ; on se fait passer pour tout plein de choses quand on est dans la misère ; il faut bien que les illusions de lêorgueil viennent consoler des torts de la fortune. Cêest à nous de croire ensuite ce qui nous plaît, de ces naissances abattues par les coups du sort. Tout mêest égal, au reste ; je vous trouve sous le costume dêune servante, je vous prendrai donc sur ce pied si vous le trouvez bon. Cependant il ne tiendra quêà vous dêêtre heureuse ; de la patience, de la discrétion, et dans quelques années je vous renverrai dêici en état de vous passer du service. Mon ami, dit-il ensuite à Bressac, parle-moi maintenant un peu des deux aimables parents que tu mêamènes ; cêest assez nous occuper dêune salope.

- Monsieur et madame de Sombreville, plus connus sous le nom de dêEsterval, ont, mon cher oncle, toutes les qualités qui peuvent vous rendre leur connaissance agréable ; leur profonde immoralité vous les fera chérir, jêen suis s˚r ; et quand vous saurez que, malgré leur nom et leurs richesses, ils ont quitté tout ce qui pouvait les faire vivre avec agrément dans ce monde, pour sêenterrer au fond dêune forêt, o˘ le seul plaisir quêils connaissent est de voler et dêégorger les passants qui viennent demander lêhospitalité dans la maison quêils tiennent au milieu de ce sombre asile ; quand vous apprendrez tout cela, dis-je, je me flatte que vous me saurez gré de vous amener dêaussi précieux amis.

- Ils égorgent les passants, dit Gernande en éclatant de rire, ah ! voilà

qui est délicieux ! je connais tout cela, moi ; je lêentends à merveilleÖ

Il est inouÔ ce quêon fait avec de lêimagination !Ö On tue, on vole, on pille, on empoisonne, on incendie ; il nêy a rien de si simple que tout cela ;

on y bande, et de ce moment-là seul, cêest divin. Je me suis amusé

de toutes ces fadaises autrefois, ma tête sêen irrite encore ; mais, comme je vieillis, je préfère des plaisirs plus tranquilles et plus casaniers.

Jêen fais peut-être autant ; mais cêest chez moi, et je lêaime mieuxÖ Ah ça ! et la femme de ce charmant parent, elle est doncÖ

- Tout aussi vicieuse que lui, mon cher oncle ; jêespère que son cynisme et son libertinage vous amuseront. Ah ! croyez que notre parent a trop dêesprit pour sêenchaîner à une femme si elle nêavait pas les mêmes vices que lui.

- Il faut cela, dit Gernande ; jêavoue que sans cette clause, je ne lui pardonnerais pas de me venir voir ainsi maritalement. Les femmes, mon cher neveu, ont un furieux besoin de réparer les torts de leur sexe. Pardon madame, poursuivit-il en sêadressant à Dorothée ; mais je nêaime guère plus les femmes que mon neveu ; et si jêen garde une chez moi, la manière dont je la rends victime de mes caprices me fait trouver bien excusable aux yeux des gens qui pensent comme moiÖ Puis, faisant approcher Dorothée : Elle est belle, au moins, votre femmeÖ extrêmement belle, mon cousin, permettez-vous ? Et le vilain, troussant Dorothée par derrière, lui examina les fesses un momentÖ Voilà, sur ma parole, un fort beau fessier, continua-t-il, un peu masculin, mais je lêaime mieux ainsi. Vous nêavez jamais eu dêenfants, jêespère ?

- Non, en vérité, monsieur, je ne mêexpose point à de pareilles bêtises ; mais si, par quelque imprudence, un tel malheur venait à mêarriver, deux ou trois verres de sabine mêauraient promptement débarrassée.

- Ah ! bien, bien, je vois quêelle est fort aimable, votre femme : elle forme, avec la mienne, un délicieux contraste ; il me tarde de les réunir.

- Désirez-vous, monsieur, dit dêEsterval, que je vous laisse seul avec elle ?

- Eh, non, répondit le comte, nous ne devons point nous gêner entre nous, et jêespère que nos plaisirs seront désormais comme nos pensées.

- A découvert, dit Bressac ; cêest le vrai charme de la société.

- Et vous, mon cousin, reprit Gernande en sêadressant à dêEsterval, vous devez avoir un vit ?Ö

- De mulet, dit Bressac. Tel accoutumé que je sois de mêen introduire dêénormes dans le cul, je vous assure que le sien me fait toujours souffrir.

Et Justine, sur un signe de Bressac, étant venue déculotter dêEsterval, apporta sous les yeux de Gernande lêun des plus beaux et des plus énormes engins quêil e˚t aperçu de sa vie.

- Ah ! voilà qui est superbe, dit Gernande en essayant de le sucer, mais sans pouvoir réussir à le faire entrer dans sa bouche ; voilà qui est divin. Oh ! mon cher, que jêai dêempressement de vous voir enfiler ma femme ! Tourne-moi les fesses, Bressac, que je le plonge un moment dans ton culÖ Mais, il y entreÖ Oh ! quel anus, mon neveu ! quel anus ! je nêen vis jamais de si large. Mes amis, dit-il à ses deux gitons, que lêun de vous palpe les couilles de Bressac, que lêautre lui offre le derrière ; occupez-vous donc des soins nécessaires à un homme foutu. Il nêy a sorte dêégards quêil ne faille lui prodiguer en ce casÖ Cêest un individu du dernier intérêt quêun homme enculé ; il nêest aucune sorte dêattention quêon ne lui doiveÖ

Et les choses sêarrangèrent bientôt de façon que Bressac, foutu et foutant, se vit au moment de déchargerÖ

- Arrête, arrête ! lui cria son oncle, qui sêen aperçut ; ménage-toi, mon ami ; je ne voulais voir que cette expérience. Jêentends sonner le dîner ; allons nous mettre à table. Cêest une heure intéressante pour moi que celle-ci ; au dessert, je serai des vôtres ; cêest mon moment ; nous exécuterons alors quelques scènes qui nous réjouissent un peu tous les quatre.

On se mit à table. ´ Pardon, dit le comte ; je ne vous attendais pas ; mon neveu ne mêavait point écrit ; cêest mon dîner de tous les jours que je vais vous donner ; vous voudrez bien en souffrir la médiocrité. [a]

On servit deux potages : lêun de p,te dêItalie au safran, lêautre, une bisque au coulis de jambon ; au milieu, un aloyau de búuf à lêanglaise ; douze hors-dêúuvre, dont six de cuisine et six de potager ; douze entrées, dont quatre de boucherie, quatre de volaille et quatre de p,tisserie ; une hure de

sanglier, au milieu de douze plats de rôti, quêon releva par deux services dêentremets, douze de légumes, six de différentes de crèmes, et six de p,tisseries ; vingt plats de fruits ou de compotes ; six sortes de glaces ; huit espèces de vins ; six différentes liqueurs, du rhum, du punch, de lêesprit de cannelle, du chocolat et du café. Gernande entama tous les plats ; quelques-uns furent entièrement vidés par lui : il but douze bouteilles de vin, quatre de Volney, en commençant, quatre dêAÔ, au rôti ; le tokay, le paphos, le madère et le phalerne furent avalés aux fruits ; il termina par deux bouteilles de liqueurs des îles, une pinte de rhum, deux bols de punch, et dix tasses de café. Les dêEsterval et le marquis de Bressac, pour le moins aussi gros mangeurs, lui avaient tenu tête ; mais il paraissaient être échauffés ; au lieu que Gernande était aussi frais que sêil f˚t venu de sêéveiller. Pour Justine, à laquelle on avait bien voulu permettre de se placer au bout de la table, de la retenue, de la sobriété, beaucoup de modestie, voilà les vertus dêhabitude quêelle opposait constamment à la grossière intempérance de tous les scélérats parmi lesquels la plaçait sa malheureuse fortune.

- Eh bien, dit Gernande en sortant de table, vous sentez-vous disposés à

lêexécution de quelques scènes lubriques ? pour moi, je lêavoue, cêest mon moment.

- Oui, pardieu, faisons quelque chose, dit Bressac, lêéchantillon du sérail masculin que je viens de voir chez vous, mon cher oncle, me donne une étonnante envie de connaître le reste.

- A tes ordres, mon ami, répondit le comte ; peut-être ne seras-tu pas f

,ché non plus de voir mes procédés dans lêart libidineux ; je te les ferais voir avec Justine.

- Et votre femme, monsieur ? dit Dorothée.

- Oh ! vous ne la verrez que dans deux ou trois jours ; elle se repose après chacune de mes séances ; elle a besoin dêun long rel,che ; vous en jugerez par ce que vous allez voir. Madame, continua Gernande en sêadressant encore à Dorothée, toutes mes turpitudes vont vous surprendre ; mais lêon assure que vous êtes philosophe et voluptueuse ; avec ces qualités-là rien

nêétonne ; et comme on a soi-même des passions, on trouve celles des autres toutes simples.

- - Aimable cousin, dit Dorothée, je regarde comme une marque dêestime la manière franche et naÔve dont vous allez vous ouvrir devant moi. Soyez bien convaincu dêailleurs, quêaucun excès ne me surprend ; et quêavec mes go˚ts et mes caprices, ce nêest jamais que de la médiocrité de ceux des autres dont il est permis de se plaindre. Je vous prie de mêassigner un rôle ; je remplirai celui que vous mêindiquerez comme victime ou sacrificateur.

- Victime ! non, dit Gernande, je vous ferais mal ; je vais en faire beaucoup à cette fille. Je saigne, poursuivit-il, en commençant à

branlotter lêengin le plus médiocreÖ le plus étonnamment petit, relativement à son énorme tailleÖ oui, je saigne, telle est ma fantaisie ; et jêy joins le cruel épisode de ne vouloir procéder à cette opération que quand lêobjet dont je me sers a lêestomac rempli. Il résulte nécessairement de cette précaution un bouleversement plus constant dans lêorganisation ; et cêest à ce désordre, peut-être autant quêau sang que je fais couler, quêest due lêérection que jêobtiens.

- Il est charmant, dit Bressac en sêapprochant de son oncle et lui branlant le vit ; il a des détails et des raffinements délicieux.

Et Gernande déculottant le marquis le branlait dêune main, et lui maniait les fesses de lêautre.

- quant à vous mon cher cousin, poursuivit-il en sêadressant à dêEsterval, je ne me lasse point de toucher votre beau vit ; vous foutrez ma femme, est-il vrai, mon ami ?

- En vérité, dit dêEsterval, je lui ferai tout ce que vous voudrez.

- Même du mal ?

- Oh ! des horreursÖ des exécrationsÖ

Et pendant ce temps-là, par les ordres de Gernande les deux femmes se déshabillaient.

- Oh ! sacredieu, cachez le con, mesdames, dit-il à Dorothée et à Justine, quêil vit prêtes à lui présenter des autels si peu dignes de son culte ; dissimulez cela, je vous en conjure, sans quoi vous me verriez nul, à ne mêen relever de six semaines.

Bressac pose des mouchoirs triangulaires, renoués sur les reins ; et les deux femmes avancent. Après avoir un instant baisé les culs, après les avoirs maniés, claqués, il prend lêun des bras de Justine, le considère ; prend lêautre, lêexamine de même, et lui demande combien de fois elle a été

saignée.

- Deux fois, monsieur, répond Justine.

Et pendant ce dialogue et ce qui va suivre, Dorothée, à genoux entre les cuisses du paillard, lui suçait le vit ; tandis que Bressac et dêEsterval, dans un autre coin de la chambre, sêamusaient diversement avec les deux gitons que nous avons peints en introduisant nos lecteurs dans cette maison. Gernande, continuant son examen, appuya ses doigts sur les veines de Justine, comme lorsquêon veut les gonfler pour procéder à lêopération de la saignée ; et, quand il les vit au point o˘ il les désirait, il y appliqua sa bouche, en les suçant.

- Allons, putain, dit-il durement à notre malheureuse Justine, prépare-toi, je vais faire couler ton sang.

- Oh monsieurÖ

- Crois-moi, poursuit Gernande, dont la tête se monte ; crois-moi, gueuse, nêessaie pas de jouer ici la prude. La résistance ne te réussirait pas ; jêai des moyens pour mettre à la raison les femmes qui veulent sêopposer à

mes désirs. Ses mains se placèrent alors sur les fesses de Justine ; il les pétrissait avec force ; ses ongles, longs et crochus, sêimprimant dans les chairs, y laissaient des marques sanglantes, que ses lèvres suçaient aussitôt.

quelquefois il prenait des pincées de ces mêmes chairs, quêil amollissait jusquêà les meurtrir ; lêinstant dêaprès il en faisait autant sur la gorge, comprimait le mamelon avec une telle violence, que Justine jetait les hauts cris.

- Bravo, mon oncle, disait alors Bressac ; soyons, je vous supplie, en révolte ouverte avec les tétons ; cette partie féminine doit être celle que des sodomistes comme nous doivent le plus souverainement détester ; la gorge est en horreur a qui chérit les culs.

- Oh, je la hais plus quêil nêest possible de le dire, poursuivit Gernande en mordant celle de Justine.

Il lui fait faire ensuite quelques pas en avant, revenir vers lui à

reculons, afin de ne pas perdre de vue la perspective du beau cul de notre héroÔne. Sitôt quêelle était près de lui, il la faisait pencher, tenir droite, serrer, écarter ; puis, il se courbait devant lêobjet de son culte le mordait à plusieurs endroits, et même sur lêorifice. Mais, par une fantaisie fort singulière, tous ces baisers étaient lêimage de la succion ; il nêen faisait pas un qui nêe˚t cette action pour but ; on e˚t dit quêil tétait chacune des parties o˘ se portaient ses lèvres. Ce fut pendant ces examens préliminaires quêon lui demanda beaucoup de détails sur ses aventures du couvent de Sainte-Marie ; et, sans prendre garde que ses récits enflammaient ses persécuteurs, la pauvre Justine les faisait tous avec autant de candeur. Gernande ici désira des garçons ; mais voyant ceux qui étaient là trop occupés avec Bressac et dêEsterval, il sonna. Deux nouveaux parurent ; ils étaient à peine ,gés de seize ans, et de la physionomie la plus agréable ; ils lêapprochèrent pendant que Dorothée le suçait toujours. Dès que le paillard les vit à sa portée, il l,cha le núud coulant dêun gros flot de ruban rose qui retenait des culottes de gaze blanche, et mit à découvert les deux plus jolis petits culs du monde. Après les avoir un instant baisés à sa manière, il suce les vits, en continuant de pincer les fesses et les tétons de Justine. Soit habitude dans les jeunes gens, soit adresse de la part de ce satyre, en très peu de minutes la nature vaincue fit couler dans la bouche de lêun ce quêelle lançait du membre des deux autres ; et le vilain avala le foutre. Voilà comme ce libertin épuisait les enfants quêil avait chez lui ; et voilà la raison de lêétat de langueur dans lequel nous les avons peints. Lêhommage rendu par le comte aux attraits de

Justine se prolongeait infiniment ; mais pas la plus légère inconstance au temple oˇ br˚lait son encens ; ni ses baisers, ni ses désirs ne sêen écartaient une minute. Il fit relever la dêEsterval ; un des gitons la remplace, et lui suce le vit. Sêemparant des fesses de celle qui quitte le poste, il la traite à peu près comme il vient de faire de Justine ; mais comme il ne veut point la saigner, il examine plutôt son cul que ses bras. Il loue singulièrement ce cul ; et, sêadressant au mari :

- Monsieur, lui dit-il, si vous ne foutez pas le garçon quêil me semble que vous caressez, voudriez-vous me faire le plaisir de venir sodomiser votre femme ; je prierai mon neveu de vous enculer ; deux Ganymèdes vous baiseront, pendant quêaidé des deux autres je procéderai, sur la belle Justine, à mon opération chirurgicale.

DêEsterval, qui ne faisait que manier, gamahucher le jeune garçon dont on lui parlait, sêavança la pique à la main ; et Dorothée, lui faisant beau cul, fut enfilée dans un instant. Bressac, très partisan du cul de dêEsterval, quitte de même le giton quêil palpe, pour venir sodomiser son cousin. Les Ganymèdes entourent, en faisant toucher lêun son cul, lêautre son vit, tandis que Gernande, enchanté de voir se former un tel groupe sous ses regards lascifs, sêoccupe à composer le sien.

- Narcisse, dit-il a lêun des jeunes gens quêil avait retenus près de lui, voici la nouvelle femme de chambre que je destine à la comtesse ; il faut que je lêéprouve ; donne-moi mes lancettes.

Et Narcisse aussitôt en présente à son maître. Justine se trouble ; elle frémit ; tout le monde rit de son embarras.

- Place-là, Zéphyre, continue Gernande en sêadressant à son autre giton. Et ce bel enfant, sêapprochant de Justine, lui dit, en souriant :

- Nêayez pas peur, mademoiselle ; cette opération ne peut vous faire que le plus grand bien ; placez-vous ainsi. Il sêagissait dêêtre légèrement appuyée sur les genoux, au bord dêun tabouret mis au milieu de la chambre, les bras soutenus par deux rubans noirs attachés au plafond.

¿ peine est-elle en cette posture, que le comte sêapproche dêelle, la lancette à la main. Il respirait à peine ; ses yeux étincelaient ; sa figure inspirait la terreur. Il bande les deux bras, et, en moins dêun clin dêúil, il les pique tous deux. Un cri sêexhale de sa poitrine enflammée, deux ou trois blasphèmes lêaccompagnent ; et, dès quêil voit le sang, il va sêasseoir tout auprès du groupe de Dorothée. Narcisse, à genoux entre ses jambes, le suce ; et Zéphyre, les pieds sur les bras du fauteuil de son maître, lui présente à téter le même objet quêil offre lui-même à pomper à

lêautre. Gernande empoignait les reins de Zéphyre ; il le comprimait contre lui, ne le quittant de temps en temps que pour porter ses regards lascifs, tantôt sur la malheureuse phlébotomisée, tantôt sur le groupe en action quêinondait le sang de Justine. Celle-ci néanmoins se sent faiblir.

- Monsieur, monsieur ! sêécrie-t-elle, ayez pitié de moi, je mêévanouis.

Elle chancelle effectivement ; elle tomberait sans les rubans qui la soutiennent ; ses bras varient ; sa tête flotte sur ses épaules ; les jets de sang, détournés par ces oscillations, viennent inonder son visage. Le comte est dans lêivresse, se lève, et, sêemparant du cul de son neveu, tout mouillé du sang de Justine, il le sodomise, et y décharge, pendant que la victime perd à la fin connaissance. DêEsterval, enchanté du spectacle, inonde de même le cul de sa femme, qui, le con appuyé sur les fesses dêun giton, lêencule avec son clitoris, en lui barbouillant les fesses de foutre, et lui branlant le vit. Les bras de Justine se bandent à la fin ; on lêemporte ; et nos libertins, épuisés, vont se rafraîchir dans les jardins. Connaissant les crises du délire des autres personnages de ce ch

,teau, nous nêy ramènerons point nos lecteurs ; mais quêil nous soit permis de fixer leur attention quelques minutes sur celles de Gernande. Près dêun quart dêheure entier le paillard était en extaseÖ et quelle extase ! grand Dieu ! il sêy débattait comme un homme qui tombe en épilepsie ; ses cris épouvantables, ses blasphèmes atroces, se seraient entendus dêune lieue ; il frappait tout ce qui lêentourait ; ses efforts étaient effrayants.

Abandonnons maintenant, pour deux jours, toute la gaillarde assemblée.

Lêétablissement de Justine auprès de sa maîtresse est la seule chose qui doive nous occuper.

Ce fut au bout de cet intervalle que Gernande lui fit dire de venir lui parler dans le même salon o˘ il lêavait reçue en arrivant ; elle était faible encore, mais dêailleurs assez bien portante.

- Mon enfant, lui dit-il après lui avoir permis de sêasseoir, je renouvellerai rarement avec vous la scène dêavant-hier ; elle vous épuiserait, et jêai besoin de vous pour autre chose ; mais il était essentiel que je vous fisse connaître mes go˚ts, et le genre de mort par lequel vous périrez dans cette maison, si vous me trahissez, si seulement vous vous laissez séduire par la femme auprès de laquelle vous allez être mise. Cette femme est la mienne, on vous lêa dit, Justine ; et ce titre est sans doute le plus funeste quêelle puisse avoir, puisquêil lêoblige à se prêter journellement à la passion bizarre o˘ je viens de vous soumettre.

Nêimaginez pas, au reste, que je la traite ainsi par vengeanceÖ par mépriséÖ

par aucun sentiment de haine : cêest la seule histoire des passions. Rien nêégale le plaisir que je go˚te à répandre le sang de cette créature ; cêest la plus délicieuse jouissance de mon cúur ; je ne me suis jamais amusé avec elle dêune autre manière. Il y a trois ans quêelle est enchaînée à moi, et quêelle subit régulièrement, tous les quatre jours, lêopération que vous avez éprouvée. Sa grande jeunesse (à peine a-t-elle vingt ans), les soins particuliers que lêon en a, lêabondante nourriture quêelle prend, tout cela la soutient. Mais, avec une sujétion semblable, vous sentez bien que je ne puis ni la laisser sortir ni la montrer à dêautres gens, quêà

ceux qui, ayant à peu près les mêmes go˚ts que moi, doivent, de ce moment, excuser les miens. Je la fais donc passer pour folle ; et sa mère, le seul individu qui lui reste au monde, demeurant dans son ch,teau, à six lieues dêici, est tellement convaincue de cette idée, quêelle nêose même la venir voir. La comtesse implore bien souvent sa gr,ce ; il nêest rien quêelle ne fasse pour mêattendrir ; mais elle nêy réussira jamais. Ma luxure a dicté

cette sentence, elle est invariable. Elle ira de cette manière tant quêelle pourra ; rien ne lui manquera pendant sa vie ; et, comme jêaime à

lêépuiser, je la soutiendrai le plus longtemps possibleÖ quand elle nêy pourra plus tenirÖ à la bonne heureÖ Cêest ma quatrième ; jêen aurai bientôt une cinquième, une sixièmeÖ une vingtième ; rien ne mêinquiète moins que le sort dêune femme : il y en tant dans le monde ! et il est si doux dêen changer ! quoi quêil en soit, Justine, votre emploi est de la soigner. Elle perd régulièrement deux palettes de sang, tous les quatre jours ; mais lêhabitude lui prête des forces ; elle ne sêévanouit plus maintenant ; son épuisement dure vingt-quatre heures ; elle est assez bien les trois autres jours. Vous devez comprendre, néanmoins, que cette vie lui déplaît souverainement. Il nêy a rien quêelle nêentreprenne pour faire savoir son véritable état à sa mère : elle a déjà séduit deux de ses femmes, dont les manúuvres furent heureusement découvertes assez tôt pour en rompre le succès. Elle est la cause de la mort de ces malheureuses ; je les fis expirer sous ses yeux.

- Vous avez tué ces deux femmes, monsieur ?

- Oui ; en pareil cas je les saigne des quatre membres et les laisse sêéteindre de cette manière.

- Oh Dieu !

- Vous sentez bien, Justine, que ma femme se repent aujourdêhui dêavoir compromis ces deux femmesÖ elle se reproche leur mort ; et, reconnaissant lêimmutabilité dé son destin, elle commence à prendre son parti, et à

promettre de ne plus séduire les personnes dont je lêentourerai. Si cela arrivait pourtant, je dois vous en prévenir, vous seriez traitée comme les autres. Regardez-vous donc de ce moment comme nêétant plus de ce monde, puisque vous en pouvez disparaître au plus petit acte de ma volonté. Tel est votre sort, Justine : heureuse si vous vous conduisez bien, morte dans le cas contraireÖ Vous mêavez entendu ? passons chez ma femme.

Nêayant rien à objecter à un discours aussi précis, Justine suivit son maître. Après avoir traversé une longue suite dêappartements, aussi sombres, aussi solitaires que le reste du ch,teau, elle pénètre dans une antichambre oˇ se trouvent deux vieilles, quêon lui annonce être sous ses ordres pour tout ce qui concerne le service de la comtesse. Elles ouvrent.

Gernande et Justine se trouvent dans lêappartement o˘ était la jeune et malheureuse épouse de ce monstre, couchée sur un lit de repos, et dans un état de p,leur et dêabattement facile à soupçonner. Elle se leva dès quêelle aperçut son mari, et vint respectueusement lui demander ses ordres.

- …coutez-moi, lui dit Gernande sans lui permettre de se rasseoir, quoiquêelle par˚t se soutenir à peine, voilà une femme que mon neveu Bressac mêamène pour être auprès de vous ; je vous la recommande. Si jamais vous avez envie de la séduire, ne lêentreprenez pas au moins sans vous rappeler le sort de celles qui lêont précédée.

- Toutes tentatives seraient inutiles, monsieur, dit Justine, pleine dêenvie de servir sa maîtresse, et voulant déguiser ses desseins ; oui, madame, je peux le certifier devant vous, tout serait infructueux ; vous ne direz pas une paroleÖ vous ne ferez pas un geste, que je nêen instruise aussitôt votre époux ; et certainement je ne risquerai pas ma vie pour vous servir.

- Je nêentreprendrai rien de fait pour vous mettre dans ce cas, mademoiselle, dit cette pauvre femme, qui ne démêlait point encore les motifs de la rigueur affectée de Justine ; je ne vous demande que vos soins.

- - Ils seront à vous tout entiers, madame, reprit la nouvelle soubrette ; mais rien au-delà. Et le comte, enchanté, serrant la main de Justine :

- A merveille ! mon enfant, lui dit-il, bas ; tiens parole et ta fortune est faite. Il lui fit voir ensuite la chambre quêelle occuperait, attenante à celle de madame ; et lui fit observer, après, que lêensemble de cet appartement, fermé par dêexcellentes portes, et entouré de doubles grilles à toutes ses ouvertures, ne laissait aucun espoir dêévasion. Voilà bien une terrasse, poursuivit Gernande en menant Justine dans un petit jardin de fleurs qui se trouvait de plain-pied à cet appartement ; mais sa hauteur ne vous donne pas, je pense, lêenvie dêen mesurer les murs. La comtesse peut y venir respirer le frais, tant quêelle veut ; cêest la seule distraction que mes rigueurs lui laissent. Vous ne la quitterez point, tant quêelle y sera ; vous y observerez toutes ses démarches, et mêen rendrez un fidèle compte. Adieu.

Justine revint auprès de sa maîtresse ; et cêest lêinstant o˘ elles sêobservent, o˘ elles sêexaminent toutes deux, que nous allons choisir pour donner à nos

lecteurs une idée de cette femme intéressante.

CHAPITRE XIV

CE qUI SE PASSE AU CH¬TEAU - DISSERTATION SUR LES FEMMES

Madame de Gernande, ,gée de dix-neuf ans et demi, avait la plus belle taille, la plus noble, la mieux dessinée quêil f˚t possible de voir ; pas un de ses gestes, pas un de ses mouvements qui ne f˚t une gr,ce, pas un de ses regards qui ne f˚t un sentiment. Ses yeux étaient du plus beau noir, quoiquêelle f˚t blonde ; rien nêégalait leur expression ; mais une sorte de langueur, suite de ses infortunes, les rendait mille fois plus intéressants encore. Elle avait la peau très blanche et les plus beaux cheveux, la bouche très petite, et les dents dêune fraîcheurÖ les lèvres dêun incarnatÖ

OceanofPDF.com

on e˚t dit que lêAmour lêe˚t colorée des teintes empruntées à la déesse des fleurs. Son nez était aquilin, étroit, serré du haut, et couronné de deux sourcils dêébène ; le menton parfaitement joli ; un visage, en un mot, du plus bel ovale, dans lêensemble duquel régnait une sorte dêagrément, de naÔveté, de candeur, qui eussent bien plutôt fait prendre cette figure enchanteresse pour celle dêun ange, que pour la physionomie dêune mortelle.

Ses bras, sa gorge, ses fesses étaient dêun éclatÖ dêune rondeurÖ faits, en un mot, pour servir de modèle aux artistes. Une mousse légère et noire ombrageait le plus joli con du monde, soutenu par deux cuisses moulées ; et ce qui surprenait, dêaprès les malheurs de la comtesse, cêest que rien nêaltérait son embonpoint. Son cul était aussi rond, aussi charnu, aussi ferme, aussi potelé, que si sa taille e˚t été plus marquée, et quêelle e˚t toujours vécu au sein du bonheur. Il y avait pourtant sur tout cela dêaffreux vestiges des cruautés de son époux ; mais rien de flétri, rien dêaltéré ; lêimage dêun beau lis o˘ le frelon impur avait fait quelques taches. ¿ tant de dons, madame de Gernande joignait un caractère doux, un esprit romanesque, un cúur sensibleÖ instruite, des talents ; un art naturel pour la séduction, contre lequel il ne pouvait y avoir que son inf

,me époux qui put résister ; un son de voix flatteur, et beaucoup de piété.

Telle était lêépouse de Gernande, telle était la créature angélique contre laquelle il avait comploté. Il semblait que plus elle inspirait de choses, plus elle enflammait sa férocité ; et que lêaffluence des dons quêelle avait reçus de la nature, ne devenait que des véhicules de plus aux scélératesses de ce monstre.

- quand avez-vous été saignée, madame ? demanda Justine à la comtesse, dès quêelles furent seules.

- Il y a trois jours, répondit celle-ciÖ et cêest demainÖ on formera s˚rement de cette horreur un charmant spectacle aux amis de M. de Gernande.

- Lui arrive-t-il donc, madame, de se livrer à cela devant des témoins ?

- Devant ceux qui pensent comme luiÖ Oh ! vous verrez tout celaÖ vous verrez tout cela, mademoiselle.

- Et madame ne sêaffaiblit point de toutes ces saignées ?

- Juste ciel ! je nêai pas vingt ans, et je suis s˚re quêon nêest pas plus faible à soixante-dix ; mais cela finira, je me flatte ; il est parfaitement impossible que je vive longtemps ainsi. Jêirai retrouver mon père ; jêirai chercher dans les bras de lê tre suprême, un repos que les hommes mêont si cruellement refusé dans le monde. Eh ! quêavais-je fait, grand Dieu ! pour ne pas jouir de ce repos ! Je nêai jamais désiré le moindre mal à personne ; jêaime mon prochain ; je respecte ma religion ; je suis enthousiaste de la vertu ; lêun de mes plus grands tourments, dans lêaffreuse position o˘ le suis, est lêimpossibilité dans laquelle on me tient de ne pouvoir être utile à personneÖ

Et des larmes accompagnaient ce discours. Nos lecteurs imaginent facilement ici que celles de Justine sêy seraient bientôt mêlées, si elle nêe˚t le plus grand intérêt à déguiser son trouble. Mais elle se jura bien, de ce moment, dêexposer plutôt mille vies, que de ne pas tout faire pour une femme dont les sentiments et les malheurs paraissaient si semblables aux siens.

Cêétait lêinstant du dîner de la comtesse. Ses deux vieilles vinrent avertir Justine de la faire passer dans son cabinet, parce quêil ne fallait pas même que ces vieilles pussent avoir de correspondance avec elle. Madame de Gernande, habituée à toutes ces précautions, sêy soumit sans difficulté ; et le dîner fut servi. Peu après, la comtesse repassa, se mit à table et invita Justine à lui tenir compagnie, avec un air dêamitiéÖ

dêaffabilité, qui acheva de lui gagner à jamais le cúur de celle quêon lui donnait pour surveillante. Il y avait au moins vingt plats sur la table.

- Relativement à cette partie, vous voyez quêon a soin de moi, mademoiselle, dit madame de Gernande.

- Je nêignore pas, madame, que la volonté de M. le comte est que rien ne vous manque.

- Oh ! oui ; mais comme les motifs de ces attentions ne sont que des cruautés, elles me touchent peu.

Madame de Gernande, épuisée, et vivement sollicitée par la nature à des réparations perpétuelles, mangea beaucoup ; elle désira des perdreaux rouges et un caneton de Rouen, qui lui furent apportés dans la minute.

Après le repas, elle alla prendre lêair sur sa terrasse, mais en se soutenant sur Justine ; il lui e˚t été impossible de faire un pas sans cette précaution. Ce fut alors quêelle montra toutes les parties de son corps à sa nouvelle compagne. Celle-ci fut confondue de la prodigieuse quantité de cicatrices dont cette pauvre femme était couverte. Il ne sêen tient pas aux bras, comme vous le voyez, dit madame de Gernande, il nêest pas un endroit de mon malheureux individu dont il ne plaise à voir couler le sang. Et elle le lui prouva en lui faisant voir ses pieds, son ventre, ses tétons, ses fesses, et jusquêaux lèvres de son con. Encore, dit cette femme intéressante, sêil nêavait pas le raffinement affreux de ne choisir pour cette opération que lêinstant o˘ je viens de manger, peut-être souffrirais-je moins ! ce redoublement de férocité me perd lêestomac, je ne digère plus.

- Eh quoi ! madame, vous ne pourriez pas vous abstenir de manger ce jour-là ?

- Je ne suis point avertie, il me surprend ; je sais bien que ses intervalles sont de trois ou quatre jours, mais je ne puis jamais deviner lêinstant ; et ce ne sera jamais celui o˘ il me saura préparée, quêil prendra.

Cependant les amis de Gernande ne perdaient pas leur temps. Les douze ganymèdes pour lors en fonction au ch,teau (cêétait toujours par ce nombre quêon les y amenait tous les trois mois), ces douze gitons avaient été déjà

foutus tant de fois, que lêon commençait à sêen dégo˚ter. Dorothée sêen était fait donner par tous les valets, tous les jardiniers de la maison, lorsque enfin la société entière supplia Gernande de h,ter le supplice de la comtesse, dont tous étaient si envieux dêadmirer les détails.

- Ce sera pour cet après-dîner, dit Gernande, préparons-nous à cette grande úuvre par un repas des plus lascifs. Justine et Dorothée dîneront nues ; six

de mes petits Amours les entremêleront dans le même état ; les six autres nous serviront, vêtus en prêtresses de Diane ; et je vous promets le meilleur dîner que vous ayez encore fait chez moi.

Il était effectivement difficile de rien voir de plus somptueux et de plus exquis, de plus rare et de plus délicieux, que tout ce qui parut à ce repas. Les quatre parties de la terre semblaient avoir concouru pour couvrir de leurs trésors, en tous genres, la table de ces libertins ; on y voyait à la fois des vins de tous les pays et des mets de toutes les saisons. Ce seul dîner co˚ta plus sans doute quêil nêe˚t fallu pour nourrir dix ou douze malheureuses familles pendant un mois.

- Après les plaisirs de la luxure, dit Gernande, il nêen est pas de plus divins que ceux de la table.

- Ils se prêtent si bien des forces lêun lêautre, dit Bressac, quêil est impossible aux sectateurs des premiers de ne pas adorer les seconds.

- Cêest que rien nêest délicieux comme de se gorger de mets succulents, dit Gernande ; je ne connais rien qui chatouille aussi voluptueusement mon estomac et ma tête ; et les vapeurs de ces mets savoureux, qui viennent caresser le cerveau, le préparent si bien à recevoir les impressions de la luxure, que, comme le dit mon neveu, il est difficile à un vrai paillard de ne pas adorer la table. Jêai désiré souvent, je lêavoue, dêimiter les débauches dêApicius, ce gourmand si célèbre de Rome, qui faisait jeter des esclaves vivants dans ses viviers, pour rendre la chair de ses poissons plus délicate. Cruel dans mes luxures, je le serais tout de même dans ces débauches-là ; et je sacrifierais mille individus, si cela était nécessaire, pour manger un plat plus appétissant ou plus recherché. Je ne mêétonne pas que les Romains aient fait un Dieu de la gourmandise. Vivent à

jamais les peuples qui divinisent ainsi leurs passions ! quelle différence des sots sectateurs de Jésus à ceux de Jupiter ! les premiers ont lêabsurdité de faire un crime de lêaction révérée par les autres.

- On prétend que Cléop,tre, dit dêEsterval, lêune des femmes les plus gourmandes de lêantiquité, avait pour coutume de ne jamais se mettre à

table, sans avoir pris plusieurs lavements.

- Néron imitait aussi cette coutume, reprit Gernande ; jêen use quelquefois, et je mêen trouve bien.

- Jêy supplée en me faisant sodomiser, dit Bressac ; lêeffet physique est à

peu près le même, et la sensation morale infiniment plus délicieuse : je ne dîne jamais que je ne me sois fait foutre une douzaine de fois.

- Pour moi, dit Gernande, je fais usage de quelques aromates, parmi lesquels lêestragon domine ; on mêen compose une boisson tellement apéritive, que je dévore dès que jêen ai bu : puisquêil est tout simple de sêenflammer aux plaisirs des sens, dêo˘ vient quêil ne le serait pas de sêexciter de même à ceux de la gourmandise ? Oh ! je lêavoue, poursuivait cet ogre en se gorgeant des mets les plus délicieux, lêintempérance est ma divinité ; jêen place lêidole dans mon temple, à côté de celle de Vénus ; et ce nêest quêaux pieds de toutes deux que je puis trouver le bonheur.

- Ce que jêai souvent imaginé sur cela va vous paraître bien méchant, dit Dorothée ; mais vous permettez quêon dise tout. Jêavoue quêen me gonflant ainsi de nourriture, une de mes voluptés la plus sensuelle serait de placer sous mes yeux des infortunés quêexténuerait la faim.

- Je le conçois, dit Bressac ; mais il faudrait que lêhomme qui exercerait la passion que vous dites f˚t assez puissant, assez élevé, pour que sa gourmandise épuis,t tout ce qui lêentoure, et que ce f˚t à cause de sa consommation immodérée que ce qui lui serait subordonné mour˚t de faim.

- Oui, oui, répondit la dêEsterval, voilà mon projet parfaitement saisi ; on nêa pas dêidée de ce que je mangerais à un pareil repas !

- Oui ; le repas du sang des hommes, dit Gernande. Tibère, je crois, en avait conçu quelque chose.

- Pour moi, dit dêEsterval, jêaime infiniment Néron, qui demande, au sortir de table, ć̊e que cêest quêun pauvre ª.

- Assurément, dit Bressac, sêil est vrai, comme nous nêen saurions douter, que lêintempérance soit la mère de tous les vices, et que le bourbier des vices soit le paradis terrestre de lêhomme, il nêy a rien que nous ne devions faire pour exciter en nous ce qui peut le mieux nous conduire à

lêintempérance. Et quelles nouvelles forces, en effet, nêacquérons-nous pas pour les scènes lubriques lorsque nous y passons au sortir dêune orgie de table ! combien alors nos esprits vitaux se trouvent exaltés ! Il semble quêune nouvelle chaleur circule dans nos veines ; les objets lubriques sêy peignent avec plus dêénergie ; le désir quêon a dêeux devient dêune telle force quêil nêest plus possible dêy résister. Succombez-vous ; à peine vous apercevez-vous des pertes. Le magasin acquis est tel quêil peut fournir à

lêaise à une infinité de courses, que vous nêoseriez parcourir sans cela ; tout sêembellit, tout se décore ; lêillusion couvre tout de ses voiles dorés, et vous entreprendriez alors des choses qui vous feraient horreur de sang-froid. ‘ voluptueuse intempérance ! je te regarde comme la régénératrice des plaisirs ; ce nêest quêavec toi quêon les go˚te bien ; ce nêest que par toi quêils nêont plus dêépines ; toi seule en aplanis la route ; toi seule en écartes lêimbécile remords ; toi seule sais délicieusement troubler cette raison, si froide et si monotone, dont toutes nos passions sont empoisonnées sans toi.

- Mon neveu, dit Gernande, si tu nêétais pas beaucoup plus riche que moi, je te donnerais deux mille louis, pour lêéloge que tu viens de faire dêune des plus chères passions de mon cúur.

- Plus riche que vous, mon oncle ?

- Oh oui, tu as mieux de douze cent mille livres de rentes ; et je suis assez gueux pour nêen avoir pas huit cent mille. Je lêavoueÖ je ne conçois pas comment lêon peut vivre à moins dêun million par an.

- Monsieur, dit dêEsterval, je ne lêai pas ; et cependant je vis.

- Eh bien, oui ; mais vous vous êtes soumis à un genre de vie qui nêexige rien ; et le métier que vous faites doit grossir vos fonds tous les jours.

Je ne connais rien de délicieux comme la carrière que vous avez entreprise ; si jêétais plus jeune, je nêen suivrais s˚rement pas dêautre.

Eh bien, je parie quêavec cela et votre patrimoine, vous vous faites au moins cinq ou six cent mille livres de rente.

- A peu près.

- Vous voyez donc que nous voilà tous riches ici, et que notre façon de penser, nos go˚ts, nos intérêts doivent absolument se ressembler.

- Ah ! reprit dêEsterval, jêai le malheur dêêtre insatiable ; et cêest encore bien plus par avarice que par libertinage, que vous me voyez suivre le métier que je fais.

- Il est certain que vous pourriez vous en passer.

- Je nêexisterais pas sans cette délicieuse habitude. Jêaime à voir augmenter ma fortune tous les jours ; et jêadore lêidée de lêagrandir aux dépens de celle des autres. Je tue par principes de débaucheÖ à cause de la férocité de mon libertinage ; mais ce nêest que par cupidité que je vole ; et jêaurais des millions de revenu, quêil me semble que je volerais encore.

- Je le conçois, dit Gernande ; personne nêadopte comme moi le sentiment qui fait prendre et qui fait conserver. Je nagerais dans des flots dêor, que je ne ferais pas un sou dêaumône, et quêexcepté pour mes plaisirs, je ne me permettrais pas le plus léger écart. Vous connaissez mon bien, vous savez mes dépensesÖ eh bien, regardez mon habit, il y a vingt ans que je le porteÖ jêai le semblable qui me conduira, jêespère, au tombeau.

- Ainsi donc, dit Bressac, vous voulez, mon cher oncle, mériter à juste titre le beau nom de Fesse-Mathieu.

- Mais, dit Gernande, si, quoique par dêautres principes, ta mère nêe˚t pas été aussi avare que moi, serais-tu si riche aujourdêhui ?

- Ne lui parlez pas de cette circonstance de sa vie, dit dêEsterval, vous le feriez rougir.

- Il aurait, pardieu, bien tort, dit Gernande ; il nêa fait que la chose du monde la plus simple, en tuant sa mère. On est pressé de jouir, rien de si naturel. Cêétait, dêailleurs, une femme acari,tre, dévote, impérieuse ; il la détestait, rien de plus ordinaire. Tenez, il hérite de moi ; eh bien, je gage que ma vie ne lêimpatiente point ; jêai les mêmes go˚ts, la même façon de penser ; il est s˚r de trouver un ami dans moi. De telles considérations sont des liens assez s˚rs parmi les hommes, pour quêils ne cherchent jamais à les rompre.

- Vous avez raison, mon oncle ; nous ferons peut-être beaucoup de crimes ensemble, mais nous nêen entreprendrons jamais qui nous nuisent. Jêai pourtant vu lêinstant o˘ notre cousin respectait peu cette considération : il mêavait dévoué.

- Oui, dit dêEsterval, comme parent, jamais comme un confrère de débauches ; dès que jêai eu su ce dont vous étiez capable, nous ne nous sommes plus occupés que de nous aimer et de nous réunir.

- Soit ; mais vous conviendrez que Mme dêEsterval avait bien de la peine à

me faire gr,ce.

- Ne me le reprochez pas, répondit Dorothée ; votre éloge est dans votre arrêt. La terrible habitude o˘ je suis dêimmoler les hommes qui me plaisent traçait votre sentence à côté de ma déclaration dêamour ; moins joli, vous eussiez peut-être échappé.

- Certes, ma cousine, dit Gernande en riant, vous ne désirez pas, ce me semble, quêon ait très envie de vous plaire.

- Messieurs, je suis égoÔste comme vous ; et, pourvu quêon serve mes passions, lêamour et la vanité nêy font rien.

- Elle a raison, dit Gernande ; voilà comme toutes les femmes devraient penser ; si elles ressemblaient toutes à ma cousine, je me raccommoderais, je crois, avec lêespèce.

- Cêest donc une haine bien invétérée ? dit dêEsterval.

- Oh ! je les abhorre ; jêen anéantirais la race entière, si le ciel me confiait un instant sa foudre.

- Je ne conçois pas, dit Bressac en dardant sa langue dans la bouche de Justine, comment on peut détester des petits êtres si doux !Ö si intéressants !

- Moi, je le comprends bien, dit dêEsterval en rotant dans la bouche dêun giton ; jêentends à merveille que lêon préfère cette jolie classe-ci à

lêautre.

- Oh ! foutre, vous bandez, mon mari, dit Dorothée ; je mêen aperçois ; hé

bien, ne vous gênez point, foutez ce joli garçon ; pourvu que celui-ci mêencule, cela mêest égal, poursuivit-elle en inclinant ses fesses vers celui qui se trouvait près dêelle.

- Sacredieu, dit Gernande, vous voilà tous étourdis, pour sept ou huit bouteilles de vin chacun.

- Oh ! pour gris, dit Bressac, en pinçant les tétons de Justine jusquêà la faire crier, il est bien certain que je le suisÖ En vérité, mon cher oncle, il est inouÔ comme je voudrais vous voir saigner votre femmeÖ Me permettrez-vous de vous enculer pendant ce temps-là ?Ö Bon, ne voilà-t-il pas Dorothée qui vomit.

- Je suis so˚le, moi.

- Eh bien, fais-toi foutre, garce, lui dit son mari en l,chant un gros pet ; cela dégrise.

- En vérité, mon oncle, dit Bressac, nous prenons chez vous bien des libertés.

- Ne vous gênez pas, mes amis ; jêaime tout cela ; il faut péter, chier, vomir, quand on est so˚l ; il faut décharger ; tout cela soulage. Bressac, soutiens donc Dorothée ; pressée par le vit de ce petit garçon qui lêencule, ne vois-tu pas quêelle va tomber ?

- Par o˘ diable voulez-vous que je la prenne ? dit Bressac ; la putain, inondée de ses vomissements par ici, nage maintenant par là dans la merde quêelle vient de faire.

- Eh bien, dit Gernande, quêun giton nettoie tout cela ; aidez-lui, Justine. DêEsterval, demandez à votre femme si elle veut se coucher ?

- Me coucher !Ö doubledieu ! répond Dorothée ; et non, non, je veux foutre ; cêest fini maintenant, je nêai plus rien dans le ventre ; me voilà

prête à recommencer.

- Allons chez votre femme, mon oncle, je vous en conjure, dit Bressac ; la diversion est nécessaire ; que Justine aille la prévenir. Tout sêexécute, pendant que nos vilains, se soutenant à peine essaient leurs forces pour voler à dêautres infamies.

Il est inutile de peindre lêagitation de notre malheureuse épouse, quand elle apprit que son persécuteur, escorté de gens aussi crapuleux, aussi farouches que lui, allait venir contempler et redoubler lêhorreur des visites quêelle était accoutumée dêen recevoir. Elle sortait de table. Ma chère demoiselle, demanda-t-elle à Justine, sont-ils bien ivresÖ bien échauffésÖ bien redoutables ?

- Oh ! oui, madame, ils déraisonnent.

- Grand Dieu ! je vais éprouver des atrocitésÖ Vous ne mêabandonnerez pas pendant cette cruelle séance, vous resterez auprès de moi, nêest-ce pas, mademoiselle ?

- Assurément, si lêon me le permet.

- Oh ! oui, ouiÖ Et quels sont ces gens ? Lêun dêeux, dites-vous, est le neveu de M. de Gernande, le marquis de Bressac ?Ö Oh ! cêest un monstre, je le connais de réputation ; il a, dit-on, empoisonné sa mèreÖ Et M. de Gernande peut recevoir chez lui le meurtrier de sa propre súur ! quelle infamie, grand Dieu ! Lêautre est, dites-vous, un assassin de profession ?

- Oui, madame, un cousin de M. de Gernande, qui tient une hôtellerie par libertinage, afin dêy voler, dêy égorger ceux qui y couchent.

- Oh ! quels gens !Ö quels gens ! Voilà donc les scélérats auxquels mon époux va me livrer ! Et quelle est cette femme quêils ont avec eux ?

- Lêépouse de lêaubergiste, aussi scélérateÖ aussi corrompue quêeux.

- Oh ! mademoiselle, il est donc possible que la douceur et lêaménité de notre sexe sêallient à toute la dépravation de celui des hommes !

- Ignorez-vous donc, madame, répondit Justine, quêune femme qui a renoncé à

la pudeurÖ à la délicatesse qui doit caractériser ce sexe, sêengage, et plus vite, et plus aveuglément que les hommes dans la carrière du vice et de lêintempérance ?

- Et vous croyez, mademoiselle, que M. de Gernande permettra que je devienne aussi le plastron des go˚ts monstrueux de cette abominable créature ?

- Ah ! je nêen doute pas, madame.

Et Justine finissait à peine sa réponse, que la société se fit entendre.

Des ris immodérés, dêaffreux proposÖ beaucoup de blasphèmes lêannoncèrent à

Mme de Gernande, dont quelques larmes vinrent mouiller les paupières, tout en se préparant néanmoins à la soumission.

Le cortège était composé du mari, de M. et de Mme dêEsterval, de Bressac, des six plus jolis Ganymèdes, des deux vieilles pour le service, et de notre infortunée JustineÖ qui, tout émue des infamies dont elle voyait les dispositionsÖ redoutant dêêtre outragée elle-mêmeÖ s˚re de ne pouvoir être dêaucune utilité à sa maîtresse ne formait intérieurement dêautre désir que dêêtre à cent lieues de là.

Toutes les cérémonies que nous allons détailler ici sêobservaient régulièrement à chacune des visites de ce cruel époux ; on nêy changeait que quelques détails, en raison du plus ou du moins de monde quêadmettait Gernande à ses orgies.

La comtesse, simplement entourée dêune chemise de gaze à la grecque, se mit à genoux dès que le comte entra ; et ce fut dans cet état dêhumiliation que nos scélérats lêexaminèrent.

- En vérité, mon oncle, dit Bressac à demi-chancelant, vous avez là pour femme une charmante créatureÖ Puis, balbutiant : Me permettez-vous, ma chère tante, dêavoir lêhonneur de vous saluer ?Ö Je suis vraiment touché de vous voir en si piteux état ; il faut que mon cher oncle ait bien à se plaindre de vous, pour vous molester de cette manière ; car cêest vraiment un homme juste que mon cher oncle.

- Il faut dit madame dêEsterval, tourmentée dêun hoquet violent, que madame la Comtesse ait de furieux torts avec monsieur son époux ; il serait impossible, sans cela, quêun homme aussi humain, aussi complaisantÖ aussi doux, exige,t de pareilles choses dêune dame dont il nêaurait pas à se plaindre.

- Eh non, je vois ce que cêest, dit dêEsterval ; cêest un acte dêadoration, de la part de madame ; cêest un culte quêelle offre à son mari.

- Mes amis, dit Gernande, vous trouverez bon que ce soit à vos fesses quêelle rende cet hommage ; et je vous prie tous trois de lui présenter le dieu, pour quêil reçoive aussitôt lêencens.

- Ah ! parbleu, mon oncle a raison, dit Bressac en se déculottant aussitôt, et mettant au jour la partie de son corps quêil dévoilait avec le plus de complaisanceÖ oui, oui, je vois bien que cêest mon cul que veut adorer ma chère tante, et je le lui montre avec grand plaisir.

- Allons, allons, tous les culs à lêair, dit Gernande.

Et voilà dans lêinstant ceux des deux autres membres de la société, celui de Justine, ceux des bardaches, et même ceux des vieilles, entourant tellement

la pauvre Gernande, quêelle est comme pressée, comme foulée par cette multitude de fesses, qui viennent, pour ainsi dire, lui frotter le menton.

- Un peu dêordre à tout ceci, mon oncle, dit Bressac ; car nous allons étouffer madame. que chacun vienne à son tour lui faire baiser cette partie qui paraît échauffer autant ses désirs ; je vais donner lêexemple le premier. Un peu de merde accompagne lêaction ; et le procédé paraît si plaisant, quêil nêest personne, excepté Justine, qui nêaille à lêinstant lêimiter.

- Allons, madame, dit à la fin Gernande, êtes-vous prête ?

- A tout, monsieur, répondit humblement la comtesse ; vous savez bien que je suis votre victime.

Gernande alors commande à Justine de déshabiller sa maîtresse ; et, quelque répugnance quêéprouve celle-ci, elle nêa dêautre parti que la résignation.

La malheureuse, hélas ! ne se prêtait que lorsquêelle ne pouvait faire autrement ; mais, de bon gréÖ jamais ; elle enlève donc la simarre de sa maîtresse, et lêexpose nue au regard de lêimpudique assemblée.

- Voilà, sur ma parole, une superbe femme, dit dêEsterval que ce spectacle irrite fortement.

- Eh bien, dit Gernande, fous-la, mon ami, puisque tu la trouves belle ; je te la livre. Pardon, mon neveu, si je ne te donne pas la préférence ; mais je connais tes go˚tsÖ je te réserve le cul ; et, sêil te tente, vous pourriez, ce me semble, la mettre entre vous deux.

- La consanguinité me fera faire un miracle ; et, quoique le cul dêune femme ne me séduise guère plus que son devant, je vais, si dêEsterval le veut, enfiler, de concert avec lui, la route opposée à celle quêil va suivre : veuillez nous diriger, mon oncle.

- Volontiers, dit Gernande, rien ne mêamuse comme de travailler moi-même à

mon déshonneur.

Il sêempare, en disant cela du vit de dêEsterval, le niche dans le con de sa femme, quêil fait renverser sur le fouteur. Les plus belles fesses du monde se trouvent, par cette attitude, au pouvoir de Bressac, qui, guidé de même par Gernande, a bientôt franchi tout obstacle. Le vieux paillard se place sur un fauteuil, en face de la scène : les six gitons lêentourent ; il en branle un de chaque main ; deux sont placés près de son nez, de manière quêil puisse en sucer un alternativement ; et les deux autres se relaient pour rendre à son triste engin ce quêil exécute avec les deux quêil a placés près de sa bouche.

- Socratisez mon neveu, dit-il aux vieilles ; les bougres aiment à avoir le cul caressé quand ils foutent.

- Oui, oui, dit Bressac en se cramponnant vivement sur sa tante, et la sodomisant jusquêaux poils, cet épisode est nécessaire, mon oncle a raison de lêexiger, mais je voudrais le rendre à Justine.

- Rien de si aisé, dit GernandeÖ quêelle se déshabille à lêinstantÖ

Il faut obéir, et voilà notre héroÔne contrainte à présenter ses fesses aux doigts luxurieux de Bressac, qui, les réunissant tous cinq, en forme une masse assez volumineuse pour molester cruellement le cul de cette pauvre fille. Dorothée seule restait sans ouvrage : la gueuse se branlait au spectacle du plaisir des autres.

- Madame, lui dit Gernande, coulez-vous sous ma femme, elle vous branlera ; je vais vous céder un giton, qui vous gamahuchera, pendant que votre clitoris sera pollué par ma femme, et votre trou du cul vivement secoué par Justine. Allons, mes amis, il me semble que voilà le groupe assez bien ensemble ; travaillons maintenant de concert. Parlez-moi donc de ma femme, au moins, messieurs ; cêest bien la peine que je vous la cède, si vous nêen dites pas votre avis.

- Tiens, mon ami, dit dêEsterval en lui déchargeant dans le con, voilà le plus bel éloge que jêen puisse faire ; il faut quêune femme mêirrite bien pour obtenir ainsi du foutre de moi, sans quelque épisode cruelÖ Ah !

sacredieu, quêelle mêa donné de plaisir ! le vit de Bressac, en lui farfouillant le cul, rendait son vagin dêun étroitÖ oh ! cette jouissance est délicieuse !

- Bougre de dieu, je décharge aussiÖ je nêen puis plus, dit DorothéeÖ Mais ne disiez-vous pas que lêon saignait madame ; mon foutre aurait bien mieux coulé, si jêavais vu verser son sang.

- Ma foi, dit Bressac en se retirant du cul, je garderai mon sperme pour quand la saignée se fera ; un peu plus difficile que vous, je nêai pas trouvé dans lêanus de ma tante tout ce que je croyais y rencontrer : on est difficile avec ses parents. Procède donc, Gernande, à cette douce opération, je têen prie ; ma tête nêest montée que pour cela ; ce nêest que cela que je veux voir. Et ici Bressac ne pouvait sêempêcher de témoigner tout le dégo˚t que venait de lui donner la consommation dêun acte, qui sêarrangeait si mal à des principes auxquels il tenait presque autant quêà

sa propre vie. Il regardait avec dédain ce cul quêil venait de foutre ; et se rapprochant dêun bardache, comme pour se purifier : eh bien ! mon oncle, disait-il, eh bien ! sacredieu, saignons-nous ?

Gernande, très irrité, commençait à lancer des regards furieux sur sa femme.

- Oui, oui, nous allons la saigner, la gueuse ; ne craignez pas que je la ménage. Allons, madame, continua-t-il en sêadressant à sa victime, faites votre devoir.

Au fait du cérémonial, madame de Gernande, soutenue par Justine, sêélève sur le fauteuil du comte, et lui présente ses fesses à baiser.

- …carte donc, bougresse, dit Gernande avec brutalité.

Et il fête longtemps ce quêil désire voir, en faisant prendre différentes positions ; il entrouvre, il resserre, chatouille de sa langue lêorifice dêo˘ sort le vit de Bressac. Bientôt, entraîné par la férocité de ses passions, il prend une pincée de chair, la comprime, la déchire ; et, dès que la blessure est faite, le vilain en tète le sang. Pendant ces préliminaires, Bressac attentif se

fait branler par un giton ; dêEsterval patine sa femme ; les cinq autres bardaches entourent le comte, en le suçant ou sêen faisant sucer.

Il sêétend ensuite sur un canapé, veut que sa femme, à cheval sur lui, continue dêavoir le derrière posé sur son visage, pendant quêavec sa bouche elle lui rendra, par le moyen de la succion, les mêmes services quêil vient de recevoir des Ganymèdes, quêil continuait de branler de droite et de gauche. Les mains de Justine travaillaient, pendant ce temps-là, sur son derrière ; elles le polluaient de toute leur force.

Cette attitude, employée près dêun quart dêheure, ne produisit encore rien ; il fallut la changer. Les vieilles étendirent la comtesse dans une chaise longue, couchée sur le dos, ses cuisses dans le plus grand écart possible. La vue de ce con mit Gernande dans une espèce de rage ; il le considère en frémissant, ses yeux lancent des feux, il blasphème, sêempare des lancettes, se précipite comme un furieux sur sa victime, la pique sur le ventre et sur la motte, en sept ou huit endroits différents, pendant quêun giton ne cesse de le sucer. Cêest ici oˇ Bressac et dêEsterval, plus enflammés de ce redoublement de luxure, enfilèrent chacun un garçon.

Cependant les blessures faites par Gernande nêétaient encore que très légères ; il invite Dorothée à lécher le vagin b,illant de sa femme ; elle le fait ; puis Gernande met à sa portée le beau cul de la dêEsterval, pour le traiter avec la même rigueur quêil vient dêemployer avec sa femme.

- Ne vous gênez pas, dit dêEsterval, voyant quêil use de discrétion, piquez, piquez ; il nêy a jamais dêinconvénient à faire saigner le cul des femmes ; elles ne sêen portent que mieux.

Gernande alors sêempare de Justine, et, lêétablissant sur les reins de Dorothée, il traite les fesses de notre héroÔne comme il vient de faire de celles de lêépouse de dêEsterval. On ne cesse de le sucer ; quelquefois néanmoins il oblige les gitons à se sucer mutuellement, et il les arrange de manière que dans le temps quêil en suce un, un autre le lui rend, et que celui quêil suce revient de sa bouche rendre le même service à celui dont il est sucé. Le comte recevait beaucoup, mais il ne donnait rien ; sa satiété ou son impuissance était telle, que les plus grands efforts ne parvenaient même pas

à le tirer de son engourdissement ; il paraissait ressentir des titillations très violentes, mais rien ne se manifestait.

quelquefois, il ordonnait à Justine de sucer elle-même les gitons, et de venir rendre aussitôt dans sa bouche lêencens quêelle en recueillerait.

Toutes les postures se dérangent enfin ; mais la comtesse demeure étendue sur son canapé. Cêest alors que Gernande prie tous les spectateurs dêaider à son plan.

- De quoi sêagit-il ? dit Bressac.

- Voilà une femme que je vous livre, mes amis, dit Gernande ; je vous conjure de lêinsulter, de la molester, de la tourmenter en tous sens, et de toutes les manières possibles ! plus vous lêaccablerez dêoutrages, plus vous irriterez mes passions.

Lêidée saisie avec ardeur sêexécute avec autant dêénergie. Les vieilles, les gitons, Dorothée, dêEsterval et Bressac principalement, insultent la pauvre comtesse avec tant dêarrogance, la traitent avec si peu de ménagement, la bourrent avec tant de férocité, que ses larmes coulent à

grands flots. Lêun lui crache au nez, celui-ci la soufflette, cet autre la nasarde, pendant quêun troisième lui pète dans la bouche, et quêun quatrième lui donne des coups de pieds dans le cul. On ne sêimagine pas enfin tous les caprices, tous les mauvais traitements auxquels cette malheureuse est exposée pendant plus de deux heures, lorsquêil prend à

dêEsterval envie de lêenculer. On la place ; elle est obligée de sucer son mari ; pendant ce temps-là Dorothée lêencule en dessous ; et Bressac encule son oncle en baisant les fesses de Justine. Les Ganymèdes entourent le groupe, en faisant baiser leurs vits aux uns, leurs délicieux derrières aux autres. Gernande, sucé par son épouse, sêamusait à la souffleter. Toujours en butte aux cruautés de cet homme terrible, on e˚t dit que lêhonneur de lui appartenir devenait un titre pour être sa victime. Le scélérat nêétait ému de cruauté, quêen raison des liens qui prêtaient de la force aux outrages. Lêattitude se dérange encore. Gernande place tout le monde à

droite et à gauche de sa femme, entremêlé de manière quêil ait un cul dêhomme ici, là celui dêune femme. ¿ quelque distance de cette perspective, il lêexamine avec attention ; lêinstant dêaprès il se rapproche, il touche, il compare, il caresse. Il ne faisait souffrir personne ; mais lorsquêil arrivait à son épouse, ce nêétait plus que claques, pinçons et morsures ; ce pauvre cul faisait déjà frémir à regarder. Il veut enfin que tous les hommes sodomisent la comtesse ; il vient sêemparer de leurs vits tour à

tour, les braque lui-même à lêentrée de lêanus conjugal, et les y enfonce, pendant que Justine le suce. Chacun reçoit de lui la permission de limer quelque temps le cul de sa femme ; mais ce nêest que dans sa bouche que le sacrifice doit se consommer. Pendant que lêun agit, il se fait sucer par lêautre, et sa langue sêenfonce au trou du cul présenté par lêagent ; cet acte est long ; le comte sêen irrite, il se relève, et veut que Justine remplace son épouse. Notre vertueuse file supplie Gernande, à genoux, de ne point exiger dêelle une telle horreur ; mais ce sont des décrets divins que les désirs dêun tel homme ! Il place donc la comtesse sur le dos le long dêun canapé, fait coller Justine sur elle, les reins élevés et tournés vers lui ; il sêempare une seconde fois de tous les vits, les place alternativement tous dans le cul de la pauvre Justine, obligée pendant ce temps-là de branler la comtesse, et de la baiser sur la bouche. Pour lui, son offrande est la même ; chaque homme ne pouvant agir quêen lui montrant un cul, il baise avec ardeur tous ceux quêon lui présente, en continuant dêexiger des fouteurs de Justine ce quêil a désiré de ceux de sa femme Le coquin veut sucer tous les vits qui viennent dêenculer notre héroÔne. quand tout le monde y a passé, le libertin, à son tour, se présente au combat.

Efforts superflus ! sêécrie-t-il, ce nêest pas là ce quêil me faut ! au fait, au fait. Allons, putain, vos bras ? Ici chacun se retire, chacun, dans un silence respectueux, attend lêissue de lêévénement. Bressac et dêEsterval, branlés par des bardaches, ont leurs yeux libertins fixés sur le héros. Gernande saisit sa femme avec férocité ; il la place à genoux sur un tabouret, les bras soutenus au plafond par de larges rubans noirs.

Justine est chargée de placer les bandes ; il visite les ligatures ; ne les trouvant pas assez comprimées, il les resserre de toute sa force, afin, dit-il, que le sang jaillisse avec plus de violence. Il baisse ces bras ainsi

comprimés ; il tète les veines, et les pique aussitôt toutes deux presque en même temps. Le sang sêélance avec rapidité ; Gernande sêextasie.

Il retourne se placer en face, pendant que ces deux fontaines coulent ; Justine le suce ; il le rend, tour à tour à quatre gitons dont il sêenvironne, sans cesser néanmoins de fixer ses yeux sur les jets de sang qui lêenflamment, et qui paraissent lêunique ressource de ses plus chers plaisirs. Ici la compatissante Justine, emportée par le sentiment impérieux de la pitié, h,te, par tout ce quêelle suppose de plus vif, le dénouement des voluptés de son maître, parce quêelle croit y voir celui des tourments de sa malheureuse maîtresse, et devient donc ainsi catin par bienfaisance, et libertine par vertu. Il arrive enfin, ce dénouement flatteur, mais gr,ce aux soins de dêEsterval. Cet officieux parent sent le besoin que Gernande a dêêtre foutu ; il le soulève, lui enfonce son vit énorme dans le cul, pendant que Bressac, échauffé de la scène, approche sa tête des jets de sang de la victime, pour en inonder son visage ; il sodomisait un giton et déchargeait pendant ce temps-là. Cêest alors o˘ toute la férocité de Gernande se déploie ; il approche de sa femme, il lêaccable dêinjures, colle ses lèvres tour à tour sur chaque saignée, pompe et avale plusieurs gorgées de sang. Cette liqueur achève de lêenivrer ; il nêest plus à lui ; ses beuglements ressemblent à ceux du taureau ; il étranglerait sa femme, sêil nêétait contenu par les vieilles et par Justine ; car ses perfides amis, loin de le tempérer, lêexcitent. ´ Laissez-le faire, criait lêindigne Bressac, quoiquêil e˚t déchargé.

- Ne gênez donc point sa passion, disait Dorothée.

- Eh, foutre, criait dêEsterval, quêimporte quêil la tue, ou non ; ce nêest jamais quêune femme de moins. [a]

Mais les efforts pour le contenir nêen étaient, pas moins les mêmes.

Justine, un instant dérangée par la vigueur de ces secousses, se ragenouilleÖ le reprend. Dorothée, les fesses exposées, branle la racine du vit et manie les couilles. On le dégage enfin de ce fluide embrasé, dont la chaleur, lêépaisseur, et surtout lêabondance, le mettent dans un tel état de frénésie, quêon le croit près de rendre lê,me. Sept ou huit cuillers eussent à peine contenu la dose élancée, et la plus épaisse bouillie en peindrait mal la consistance ; avec cela, presque point dêérection ; lêapparence de

lêépuisement. Voilà de ces contrariétés quêexpliqueront les gens de lêart. Le comte mangeait excessivement, et dissipait fort peu. …

tait-ce là la cause de ce phénomène ?

Justine veut voler à sa maîtresse ; elle br˚le dêétancher son sang.

- Un moment, sacredieu ! dit dêEsterval, retirant un vit écumeux de luxure du cul de Gernande dans lequel il nêa fait que sêexciterÖ un moment, tripledieu ! sêimagine-t-on quêil ne faille pas que je perde aussi mon sperme ?

Il regardait tout le monde, et ne se fixait sur personne. Convoitant enfin la malheureuse comtesse ensanglantée, il se colle sur elle, et la sodomise presque évanouie.

- Allons, dit-il au bout dêune courte carrière, en retirant son vit et le pressurant, secourez la putain maintenant tant que vous voudrez ; mais il fallait bien que je déchargeasse.

On bande enfin les plaies de la victime, on la dépose sur un canapé dans un grand état de faiblesse, mais nos libertins, et Gernande surtout, sans sêinquiéter de son état, sans daigner jeter même un regard de pitié sur cette malheureuse victime de leur rage, sortent brusquement avec leurs mignons, laissant les vieilles et Justine mettre ordre à tout comme elles voudront.

Telle est la situation o˘ lêon peut le mieux juger les hommes. Est-ce un novice emporté par la fougue de ses passions ? le remords sera peint sur son visage, lorsquêon examinera dans le calme les funestes effets de son délire. Est-ce un libertin gangrené de toute la corruption du vice ? de telles suites ne lêeffraieront pas ; il les observe sans peine comme sans regretÖ peut-être même encore avec quelques émotions de lêinf,me volupté

que produisit sa coupable ivresse.

Nos libertins pourtant, plus émus quêénervés, en causant des plaisirs quêils viennent de go˚ter, retrouvent bientôt dans ces détails la force nécessaire pour en désirer de nouveaux. On sêétait retiré dans un vaste boudoir, escorté

des bardaches ; et là, tout en les baisotant et les maniant, chacun cherchait à ranimer dans les charmes de la conversation quelques-unes des étincelles de lubricité dont il venait de sêembraser.

- Savez-vous, mon oncle, dit Bressac, que votre passion est délicieuse !

- Je ne connais rien de piquant, dit dêEsterval, comme cette liaison des idées de la luxure et de la cruauté ; il nêest rien dans le monde qui mêexcite aussi vivement ; et il nêest point de procédé au monde qui marie plus délicatement ces idées, comme celui quêemploie M. de Gernande.

- Oui, dit Bressac ; mais il me semble que je ne voudrais pas mêen tenir au bras, je saignerais un peu partout.

- Cêest aussi ce que je fais, dit Gernande ; et les cicatrices qui couvrent ma chère épouse ont d˚ vous prouver quêil est bien peu de parties de ce beau corps qui nêaient échappé à ma barbarie.

- Mais, est-il vrai, dit dêEsterval, quêil nêy ait que votre femme qui ait lêart de vous échauffer vivement dans lêexercice de cette passion ?

- Une autre femme mêirriterait aussi, dit Gernande ; mais il nêest pas douteux que la mienne mêélectrise infiniment plus quêune autre.

- Ceci, dit Dorothée, doit être infiniment lié aux principes que monsieur a de notre sexe.

- Oh ! je suis persuadé quêils sont dêune extrême dureté, dit Bressac ; si mon oncle voulait avoir la complaisance de nous les expliquer, toute la société, sans doute, les entendrait avec plaisir.

Gernande y consentit ; et comme en ce moment Justine revenait rendre compte à son maître de lêétat de celle dont le soin lui était confié, on lui permit dêassister à la dissertation que Gernande commença en ces termes :

- Mes passions, dites-vous, mes amis, vous donnent une assez mauvaise opinion de ma façon de penser sur les femmes, et, certes, vous ne vous trompez pas lorsque vous vous persuadez que je les méprise autant que je

les hais ; mais cêest principalement lorsque cette femme est liée à moi par les liens conjugaux, que vous vous figurez que mon éloignement et mon antipathie doivent redoubler pour elle. Avant que dêentrer dans lêanalyse de ces sentiments, il convient que je vous demande, dêabord, de quel droit vous prétendriez, par exemple, quêun mari f˚t obligé de faire le bonheur de sa femme, et quel titre ose alléguer cette femme pour lêexiger de son mari.

La nécessité de se rendre mutuellement heureux ne peut exister, vous en conviendrez, quêentre deux êtres également pourvus de la faculté de se nuire, et par conséquent entre deux êtres dêune même force. Une telle association ne saurait avoir lieu, quêil ne se forme aussitôt un pacte entre ces deux êtres, de ne faire, chacun vis-à-vis de lêautre, que la sorte dêusage de leur force qui ne peut nuire à aucun des deux ; mais cette ridicule convention ne saurait assurément exister entre lêêtre fort et lêêtre faible. De quel droit ce dernier exigera-t-il que lêautre le ménage ? et par quelle imbécillité le premier sêy engagerait-il ?

Je puis consentir à ne pas faire usage de mes forces avec celui qui peut se faire redouter par les siennes ; mais par quel motif en amoindrirai-je les effets avec lêêtre que mêasservit la nature ? Me répondrez-vous : Par pitié ? Ce sentiment nêest compatible quêavec lêêtre qui me ressemble ; et, comme il est égoÔste, son effet nêa lieu quêaux conditions tacites que lêindividu qui mêinspirera de la commisération en aura de même à mon égard.

Mais si je lêemporte constamment sur lui par ma supériorité, sa commisération me devenant inutile, je ne dois jamais lêacheter par aucun sacrifice. Ne serai-je pas une dupe dêavoir de la pitié pour un être auquel je ne dois jamais en inspirer ? dois-je pleurer la mort du poulet que lêon égorge pour mon dîner ? Cet individu, trop au dessous du mien, nêayant aucune relation avec le mien, ne peut faire naître en mon cúur aucun sentiment. Or, les rapports de lêépouse avec le mari ne sont pas dêune conséquence différente que celle du poulet avec moi. Lêun et lêautre sont des bêtes de ménage, dont il faut se servir, dêaprès les vues indiquées par la nature, sans les différencier en quoi que ce puisse être. Mais, je vous le demande, mesdames, si lêintention de la nature était que votre sexe f˚t créé pour le bonheur du nôtre, et vice versa, aurait-elle fait, cette nature aveugle tant dêinepties dans la construction de lêun et de lêautre de ces sexes ? leur

e˚t-elle prêté des torts si graves. que lêéloignement et lêantipathie mutuelle en dussent nécessairement résulter ? Sans aller chercher plus loin des exemples, avec lêorganisation que vous me connaissez, dites-moi, je vous prie, mes amis, quelle est la femme que je pourrais rendre heureuse ? et, réversiblement, quel homme pourra trouver douce la jouissance dêune femme, quand il ne sera pas pourvu des gigantesques proportions nécessaires à la contenter ! Seront-ce, à votre avis, les qualités morales dêun individu de ce sexe qui pourront nous dédommager de ses défauts physiques ? Eh ! quel être raisonnable, en connaissant une femme à fond, ne sêécriera pas avec Euripide : Ćelui des dieux qui a mis la femme au monde peut se flatter dêavoir produit la plus mauvaise de toutes les créatures et la plus f,cheuse pour lêhomme. [a] Sêil est donc prouvé que les deux sexes ne se conviennent point du tout mutuellement et quêil ne soit pas une plainte fondée, faite par lêun, qui nêaille à merveille à lêautre, il est donc faux, de ce moment-là, que la nature les ait créés pour leur mutuel bonheur ; elle peut leur avoir donné

le désir de se rapprocher pour concourir au but de la propagation, mais nullement celui de se lier à dessein de trouver leur félicité lêun dans lêautre. Le plus faible nêayant donc aucun titre réel à réclamer la pitié

du plus fort, ne pouvant plus lui opposer quêil peut trouver son bonheur en lui, nêa plus dêautre parti que la soumission. Et comme, malgré la difficulté de ce bonheur mutuel, il est dans les individus de lêun et de lêautre sexe de ne travailler quêà se le procurer, le plus faible doit réunir sur lui, par cette soumission, la seule dose de félicité quêil lui soit possible de recueillir ; et le plus fort doit travailler à la sienne par telle voie dêoppression quêil lui plaira dêemployer, puisquêil est prouvé que le seul bonheur de la force est dans lêexercice des facultés du fort, cêest-à-dire, dans la plus complète oppression du faible. Ainsi, ce bonheur que les deux sexes ne peuvent trouver lêun avec lêautre, ils le trouveront, lêun par son obéissance aveugle, lêautre par la plus entière énergie de sa domination. Eh ! si lêintention de la nature nêétait pas que lêun des sexes domin,t lêautreÖ le tyrannis,tÖ ne les aurait-elle pas créés de force égale ? En rendant lêun inférieur à lêautre en tout point, nêa-t-elle pas suffisamment indiqué que sa volonté était que le plus fort us,t des droits quêelle lui donnait. Plus celui-ci étend son autorité, plus il rend malheureuse la femme liée à son sort, et mieux il remplit les

vues de la nature. Ce nêest pas sur les plaintes de lêêtre faible quêil faut juger du procédé ; tout jugement fait de cette manière ne saurait être que vicieux, puisque vous nêemprunteriez, en le faisant, que les idées du faible ; il faut juger lêaction sur la puissance du fort, sur lêextension quêil a donnée à sa puissance ; et, quand les effets de cette force se sont répandus sur une femme, examiner alors ce quêest une femme, la manière dont ce sexe méprisable a été regardé, soit dans lêantiquité, soit de nos jours, par les trois quarts des peuples de la terre.

Or, que vois-je en procédant de sang-froid à cet examen ? Une créature chétive, toujours inférieure à lêhomme, infiniment moins ingénieuse, moins sage, constituée dêune manière dégo˚tante, entièrement opposée à ce qui peut plaire à son maîtreÖ à ce qui doit le délecter ; un être malsain les trois quarts de sa vie, hors dêétat de satisfaire son époux tout le temps o˘ la nature le contraint à lêenfantement ; dêune humeur aigre, acari,tre, impérieuse ; tyran, si on lui laisse des droits ; bas et rampant, si on le captive, mais toujours faux, toujours méchant, toujours dangereux ; une créature si perverse enfin, quêil fut très sérieusement agité au concile de M,con, pendant plusieurs séances, si cet individu bizarre, aussi distinct de lêhomme que lêest de lêhomme le singe des bois, pouvait prétendre au titre de créature humaine, et si lêon pouvait raisonnablement le lui accorder. Mais ceci serait-il une erreur du siècle ? et la femme est-elle mieux vue dans ceux qui précédèrent ? Les Perses, les Mèdes, les Babyloniens, les Grecs, les Romains, honoraient-ils ce sexe odieux, dont nous osons faire aujourdêhui notre idole ? Hélas ! je le vois opprimé

partout, partout rigoureusement éloigné des affaires ; avili, enfermé

partout ; les femmes, en un mot, généralement traitées comme des bêtes, dont on se sert à lêinstant du besoin, et quêon recèle aussitôt dans le bercail. Mêarrêterai-je un moment à Rome ; jêentends Caton le sage me crier du sein de lêancienne capitale du monde : Śi les hommes étaient sans femmes, ils converseraient encore avec les dieux. ª Jêentends un censeur romain commencer sa harangue par ces mots : Śêil nous était possible de vivre sans femmes, nous connaîtrions dès lors le vrai bonheur. ª Jêentends les poètes chanter sur les thé,tres de la Grèce : ´ ‘ Jupiter ! quelle raison put têobliger de créer les femmes ? ne pouvais-tu donner lêêtre aux humains par des

voies plus sages et meilleures, par des mesures enfin qui nous eussent évité ce fléau ? [a] Je vois ce même peuple, les Grecs, tenir ce sexe dans un tel mépris, quêil faut des lois pour obliger un Spartiate à la propagation, et quêune des peines de ces sages républiques, est de contraindre un malfaiteur à sêhabiller en femme, cêest-à-dire, à se revêtir comme lêêtre le plus vil et le plus méprisé quêelles connaissent.

Mais, sans aller chercher des exemples dans des siècles si reculés de nous, de quel úil ce malheureux sexe est-il vu, même encore, sur la surface du globe ? comment y est-il traité ? Je le vois enfermé dans toute lêAsie, y servir en esclave aux caprices barbares dêun despote qui le moleste, le tourmente, et qui se fait un jeu de ses douleurs. En Amérique, je vois des peuples naturellement humains (les Esquimaux) pratiquer entre hommes tous les actes possibles de bienfaisance, et traiter les femmes avec toute la dureté imaginable. Je les vois humiliées, prostituées aux étrangers dans une partie de lêunivers, servir de monnaie dans une autre. En Afrique, bien plus avilies sans doute, je les vois exerçant le métier de bêtes de somme, labourer la terre, lêensemencer, et ne servir leurs maris quêà genoux.

Suivrai-je le capitaine Cook dans ses nouvelles découvertes ? Lêîle charmante dêOthaÔti, oˇ la grossesse est un crime qui vaut quelquefois la mort à la mère, et presque toujours à son fruit, mêoffrira-t-elle des femmes plus heureuses ? Dans dêautres îles découvertes par ce même marin, je les vois battues, vexées par leurs propres enfants, et le mari lui-même se joindre à sa famille pour les tourmenter avec plus de rigueur. Plus les peuples sont rapprochés de la nature, mieux ils en suivent les lois. La femme ne peut avoir avec son mari dêautres rapports que celui de lêesclave avec son maître ; elle nêa décidément aucun droit pour prétendre à des titres plus chers.

quoi quêil en soit enfin, mes amis, tous les peuples de la terre jouirent du droit le plus étendu sur les femmes ; il sêen trouvera même qui les condamnaient à mort dès quêelles venaient au monde, ne conservant que le petit nombre nécessaire à la reproduction de lêespèce. Les Arabes, connus sous le nom de Korrihs, enterraient leurs filles, dès lê,ge de sept ans, sur une montagne auprès de la Mecque, parce quêun sexe aussi vil leur paraissait, disaient-ils, indigne de voir le jour. Les femmes, dans le sérail du

roi dêAchem, pour le seul soupçon dêinfidélité, pour la plus légère désobéissance dans le service des voluptés du prince, ou sitôt quêelles inspirent le dégo˚t, sont condamnées aux plus affreux supplices ; le roi lui-même leur sert de bourreau. Aux bords du Gange, elles sont obligées de sêimmoler sur les cendres de leurs époux, comme inutiles au monde dès que leurs maîtres nêen peuvent plus jouir. Ailleurs, on les chasse ainsi que des bêtes fauves ; cêest un honneur que dêen tuer beaucoup. En …gypte, on les immole aux dieux. ¿ Formose, on les foule aux pieds dès quêelle sont enceintes. Les lois germaniques ne condamnaient quêà

dix écus dêamende celui qui tuait une femme étrangère ; rien, si cêétait la sienne ou une courtisane. Partout, en un mot, je le répète, partout je vois les femmes humiliées, molestées, sacrifiées à la superstition des prêtres, à la barbarie des époux, ou aux caprices des libertins ; et ce quêil y a de plus malheureux pour elles, cêest que plus on les étudie, plus on les analyse, plus on se convainc quêelles sont dignes de leur sort. Est-il possible, sêécrient leurs imbéciles partisans, que les antagonistes de ce sexe ne veuillent pas ouvrir les yeux sur les mérites dont il est rempli ?

Voyez, disent-ils avec enthousiasme, les soins touchants quêil a de notre jeunesse, sa complaisance dans notre ,ge m˚r, tous les secours dont il nous devient quand nous vieillissons ; comme il nous sert dans nos maladies, comme il nous console dans nos afflictions ; que de délicatesse il met à

soulager nos maux ; que dêart à détourner, sêil peut, les calamités qui nous assiègent ; que dêempressement à sécher nos larmesÖ Et vous ne chérissez pas, vous nêadorez pas des êtres aussi parfaits !Ö de si tendres amies données par la nature ? Non, je ne les chéris, ni ne les adore, je reste ferme au sein de lêillusion, et ma sagesse sait y résister : je ne vois que de la faiblesse, de la peur et de lêégoÔsme dans tout ce que vous venez de me vanter. Si, comme la louve ou la chienne, la femme allaite son fruit, cêest que cette sécrétion, qui lui est dictée par la nature, devient indispensable à sa santé ; si elle nous est utile dans les différents maux que nous venons de peindre, cêest par tempérament bien plus que par vertu, cêest par orgueil ou par amour dêelle-même. Ne nous surprenons pas de ses motifs ; la faiblesse de ses organes la rendant plus propre que nous au sentiment pusillanime de la pitié, la porte machinalement, et sans quêelle y ait aucun mérite, à

plaindre et à consoler les maux quêelle voit ; et sa poltronnerie naturelle lêengage à donner à celui qui est plus fort quêelle, des soins dont elle sent bien quêelle aura besoin tôt ou tard. Mais, rien de vertueux, rien de désintéressé dans tout cela, rien, au contraire, que de personnel et de machinal. Cêest une absurdité révoltante, que de vouloir lui composer des vertus de ses besoins, et de trouver ailleurs que dans sa débilité, dans ses craintes, tous les motifs de ces belles actions, dont notre aveuglement nous rend dupes ; et, parce que jêai le malheur de vivre chez un peuple encore assez grossier pour ne pouvoir se nourrir de ces grands principesÖ pour nêoser abolir le plus ridicule des préjugés, je me priverais des droits que la nature mêaccorde sur ce sexe ! je renoncerais à

tous les plaisirs qui naissent de ces droits ! Non, non, mes amis, cela nêest pas juste ; je voilerai ma conduite, puisquêil le faut ; mais je me dédommagerai en silence des chaînes absurdes o˘ la législation me condamne ; et là, je traiterai ma femme comme il me conviendraÖ comme jêen trouve le droit dans tous les codes de lêunivers, dans mon cúur, et dans la nature.

- Ma foi, mon oncle, dit Bressac, qui, pendant tout le discours, nêavait cessé de prouver à un joli garçon quêil tenait enculé combien il approuvait les maximes sur les femmes que venait dêénoncer Gernande, oh ! par ma foi, je crois maintenant votre conversion impossible.

- Aussi, ne conseillerai-je à personne de lêentreprendre, répondit le comte ; lêarbre est trop vieux pour être plié ; on peut faire, à mon ,ge, quelques pas de plus dans la carrière du malÖ pas un dans celle du bien.

Mes principes et mes go˚ts, dêailleurs, font ma félicité ; depuis mon enfance, ils furent toujours lêunique base de ma conduite et de mes actions ; peut-être irai-je plus loin, je sens que cêest possible ; mais pour revenir, non. Jêai trop dêhorreur pour les préjugés des hommes ; je hais trop sincèrement leur civilisation, leurs vertus et leurs dieux, pour y jamais sacrifier mes penchants.

- Messieurs, dit ici la fougueuse dêEsterval, vous avez maltraité mon sexe ; mais les sentiments que jêai toujours professés mêélèvent trop au-dessus de sa faiblesse, pour que je prétende au vain honneur de le défendre. Je suis un

être amphibie, dêailleurs, qui, comme vous lêavez vous-même décidé, tient infiniment plus à votre sexe quêà celui des femmes ; et vous avez d˚ vous en convaincre encore mieux, par la manière énergique dont je me suis prêtée aux vexations de madame de Gernande. Je vous proteste donc que je désirerai toujours dêêtre homme, quand il sêagira dêadopter leurs go˚ts, ou de me livrer à leurs passions.

- Et moi, dit la sage Justine, je les fuirai comme des bêtes féroces, quand je les verrai se conduire dêaprès dêaussi cruels principes.

Nous lêavons dit, les têtes, nullement calmées par la scène de madame de Gernande, achevèrent de sêélectriser à cette conversation.

- Pourquoi, dit dêEsterval à Gernande, nêessaieriez-vous point votre caprice sur les jolis garçons dont vous êtes entouré ?

- Je lêai fait quelquefois, répondit le comte ; mais comme jêaime les jeunes gens avec autant dêardeur que jêen éprouve à détester les femmes, il me semble que ce nêest réellement quêavec elles quêon doit employer la férocité ; si cela vous amusait pourtant, mes amis, vous seriez maîtres dêessayer.

- Cela me ferait infiniment bander, dit Bressac ; il y a une heure que mon vit se promène dans le cul dêun de vos bardaches, auquel jêavoue que jêai le plus grand désir de faire tout le mal imaginable.

Et comme Bressac, en disant cela, comprima dêune manière dure les couilles du Ganymède, lêenfant, qui nêavait que quatorze ans, jeta des cris terribles, et versa des larmes.

- Abandonnez-nous ce giton, dit dêEsterval qui venait de se rapprocher de Bressac et qui commençait à opérer comme lui ; vous en avez tant ici, quêun de plus ou de moins ne fera pas la moindre sensation.

- Et quêen ferez-vous ? dit Gernande.

- Une victime, bien certainement, dit Bressac.

- Une scène fort cruelle, si vous le voulez, dit dêEsterval.

- Oui, dit Dorothée ; mais il faut absolument que Justine et madame de Gernande soient les prêtresses du sacrifice.

- Je lêentends bien ainsi, dit M. de Gernande, et si ma chère femme nêavait pas dans tout ceci sa petite portion de supplice, je ne sais si vous me trouveriez aussi complaisantÖ Allons, il ne sêagit que de passer chez elle.

- Oh ! monsieur, dit la tendre Justine, songez-vous à lêétat de madame ?

- Je songe, dit Gernande en appliquant un vigoureux soufflet à Justine, que je vais te mettre dans le même état quêelle, si tu têavises de raisonner.

Apprends, prude imbécile, continue ce taureau, que je te permets dêenchérir sur mes idées, quand ton imagination te le suggérera ; mais que, sous peine de la vie, je te défends dêoser jamais les refroidir.

- Volons chez votre femme, mon oncle, dit Bressac ; tenez, cêest sur le bout de mon vit que je vais lui conduire la victime.

Et le libertin, ne cessant en effet de tenir la mazette enculée, la mena sans débander dêune minute dans lêappartement de sa tante, qui, bien loin de penser à ce supplément dêinfortune, se livrait, lorsque ces bandits arrivèrent, aux douceurs dêun léger sommeil.

Voilons ces nouvelles orgies aux yeux pudiques de nos lecteurs ; il ne nous reste que trop dêatrocités à leur révéler encore ; quêils sachent seulement que la scène fut des plus sanglantes ; que madame de Gernande et Justine furent obligées de servir de plastrons, et que le joli petit Ganymède expira au bout de quatre heures, après avoir perdu tout son sang.

Ó˘ suis-je, se dit enfin Justine au bout de quelques semaines, et quel service mêa rendu Bressac en mêamenant dans cette maison ? Le monstre ! il savait bien quêil faisait mon malheur, se f˚t-il mêlé de moi sans cela. [a]

Ainsi perpétuellement entre le remords de vivre dans le crime et le désespoir de nêen pouvoir arracher sa maîtresse, la pauvre fille languissait,

usait son esprit en expédients, et ne pouvait réussir à en trouver quelques-uns qui pussent les soustraire lêune et lêautre à tant de malheurs et tant dêinfortunes.

- ‘ Justine ! tu vas voir encore arriver de nouveaux personnages dans ce ch

,teau, lui dit un jour madame de Gernande, qui voyait bien quêenfin cette pauvre fille était digne de sa confiance.

- qui donc, madame ?

- M. de Verneuil, un nouvel oncle de Bressac, ton persécuteur, un frère de mon mari ; il vient régulièrement ici deux fois par an, avec sa femme, son fils et sa fille.

- Ah ! tant mieux, madame, répondit Justine, vous serez au moins tranquille pendant cet intervalle.

- Tranquille, ma chère, ah ! dis que je serai mille fois plus tracassée.

Ces deux voyages ne sont pour moi que des époques de tourments et de malheurs ; cêest alors que tous mes maux redoublent ; cêest dans ces cas là

quêil nêest pas dêinfortunés sur la roue dont les tourments soient aussi cruels. …coute-moi, Justine, et je vais révéler à tes yeux des mystères dêiniquité qui te feront frémir.

M. de Verneuil, ma chère fille, est encore plus libertin que son frère, plus dissolu, plus criminel, plus féroce ; cêest une bête enragée qui, près de ses passions, méconnaît tous les freins, et qui, je le crois, sacrifierait lêunivers entier, sêil le croyait utile, à ses inf,mes plaisirs. Verneuil, ,gé de quarante-cinq ans, est, comme tu le vois, le cadet de son frère ; il est moins gros, mais plus nerveux, beaucoup plus fort, et dêune figure beaucoup plus effrayanteÖ cêest un satyreÖ oh ! oui, Justine, un satyre, sous tous les rapportsÖ Ce que tu sais, ma chère, est en lui gigantesque ; il semble que la nature ait voulu le dédommager de ce dont elle a privé son frère ; il est, de plus, infatigable ; ce scélérat crèverait dix femmes. Son épouse, ,gée de

trente-deux ans, est une des plus belles créatures quêil soit possible de voir au monde ; ses cheveux sont ch

,tains ; sa taille souple et dégagée ressemble à celle de Vénus même ; ses yeux pleins dê,me et de sensibilité sont dêune expression sans égale ; sa bouche parfaitement belle ; les chairs fermes, potelées, et dêune admirable blancheur ; toute sa personne, en un mot, est un vrai modèle de délicatesse ; mais il faut quêelle ait un tempérament bien robuste pour résister, comme elle fait depuis dix-huit ans, aux caprices bizarres et désordonnés dont son exécrable mari la rend victime chaque jour.

- Oh ! madame, se peut-il donc quêil y ait au monde un être plus barbare que M. de Gernande ?

- Tu en jugeras, Justine ; je veux que tu aies toute lêhorreur de la surprise ; laisse-moi finir de te peindre les personnages que nous attendons. Victor, fils de M. de Verneuil, est ,gé de seize ans ; cêest lêimage même de sa mère ; il est impossible dêêtre plus joli, plus frais, plus délicat, plus mignon ; je ne lui connais quêune rivale en beautéÖ sa súur Cécile, ,gée dêenviron quatorze ans, et quêon dirait que les dieux mêmes ont voulu former de leurs mains, pour donner aux hommes la plus grande idée de leur puissance ; jamais on ne vit une taille plus leste, une physionomie à la fois plus douce et plus animéeÖ de plus beaux cheveuxÖ de plus belles dents ; et Cécile, en un mot, sans sa mère, passerait infailliblement pour la plus belle personne qui p˚t exister dans le monde.

Eh bien, Justine, et cette femme, et les deux beaux enfants quêelle a de son mari, sont chaque jour simultanément les victimes de la férocité de ce monstreÖ Victor, moins quêun autre, peut-être, car le venin de lêexemple et de la séduction nêa déjà que trop corrompu son cúur.

- Oh ! ciel ! vous me faites frémirÖ un père corrompre ses enfants !Ö

Hélas ! dois-je pourtant mêétonner de ces horreurs, poursuivit Justine, moi qui les vis si longtemps en action ?

- Ah ! ceci, dit madame de Gernande, doit surpasser tout ce que tu as d˚

voir. Ce scélérat ne sêen tient pas aux simples incestes dont il souille lêintérieur de sa famille ; de bien autres horreursÖ

- que fait-il donc ?

- Les plus divins objets de lêun et de lêautre sexe, soigneusement choisis dans les classes les plus opulentes et les plus distinguées, sont les victimes que son adresse et son argent assurent à sa lubricité ; il est tellement difficile sur lê,ge, que si le sujet présenté dépassait seulement dêun mois les sept ans accomplis que le libertin désire, il le renverrait à

lêinstant ; et tu conçois, Justine, tout ce que ces enfants doivent éprouver de cruel avec un monstre moral et physique comme celui que je viens de peindre. Plus de la moitié nêen échappe jamais ; la cruelle certitude de ces suites f,cheuses est un des plus doux aliments de la scélérate luxure de ce perfide ; et je lui ai ouÔ dire cent fois quêil nêatteindrait pas les bornes de sa jouissance, sans lêespoir oˇ il est que ses gigantesques proportions flétriront à jamais la rose quêépanouit sa férocité. Deux fois plus riche que son frère, en raison dêun mariage très avantageux quêil a fait dans les îles, et de différentes affaires très lucratives qui lêont comblé dêor, les sommes quêil peut, en raison de cela, dépenser à ses affreux plaisirs sont inexprimables. On lui recrute des sujets dans toutes les provinces ; ils lui sont amenés à grands frais dans son ch,teau de Verneuil, situé à dix lieues dêici, et dans lequel il est absolument fixé depuis longtemps. quelques-uns de ces sujets lêaccompagneront sans doute, suivant son usage ; et tu verras, Justine, sêil exista jamais sur la terre un homme plus affreux que celui-là.

Notre intéressante orpheline, effrayée de tout ce quêelle venait dêentendre, ne se livrant, suivant son usage, quêà lêextrême bonté de son caractère, fut, dès le lendemain matin, trouver le marquis de Bressac.

- Monsieur, lui dit-elle alarmée, on nous menace dêun surcroît de compagnie bien funeste pour ma pauvre maîtresse ; êtes-vous au fait de ce dont il sêagit, et vous est-il possible de le prévenir ?

- Je suis instruit, répondit Bressac ; cêest un autre oncle à moi, un frère de ma mère comme Gernande, que je nêai vu de ma vie, que lêon dit très aimable et rempli dêesprit.

- Oh ! monsieur, tous ces hommes dêesprit sont plus dangereux que les autresÖ raisonnant tous mieux leurs excès, ils sêy livrent avec moins de remordsÖ il nêy a plus de ressources avec eux. Vous allez être réunis dans ce ch,teau quatre scélérats de la première espèceÖ il sêy commettra des horreurs.

- Je lêespère bien, dit Bressac, il nêest rien dêaussi délicieux que de pouvoir se trouver ainsi plusieurs amis du même go˚t et du même esprit ; on se communique ses idées, ses penchants ; les désirs des uns sêallument à

lêirrégularité de ceux des autres ; on enchérit, on se surpasse, on sêencourage, et les résultats sont divins.

- Ils seront affreux pour ma pauvre dame.

- ‘ Justine ! quel intérêt prends-tu donc à cette créature ? quand seras-tu lasse dêêtre toujours ainsi la dupe de ton cúur ? Si par hasard il arrivait que lêon complot,t ici quelque chose contre ma tante, nêirais-tu pas, comme chez ma mère, risquer ta vie pour la défendre ? Eh ! renonce donc une bonne fois, ma fille, à ce caractère de bonté ou plutôt de bêtise, qui têa si mal réussi jusquêà ce moment ; plus égoÔste, et par conséquent plus sage, ne têembarrasse que de toi seule, et cesse de te composer éternellement, comme tu fais, une multitude de chagrins, en épousant toujours ceux des autres.

que têimporte lêexistence ou la mort de cette femme près de laquelle on têa placée ? Y a-t-il quelque chose de commun entre elle est toi ? Et comment es-tu donc assez simple pour te créer ainsi des liens imaginaires, qui ne feront jamais que ton malheur ? …teins ton ,me, Justine, comme tu nous vois endurcir les nôtres ; t,che de te faire des plaisirs de tout ce qui alarme ton cúur. Parvenue bientôt comme nous à la perfection du stoÔcisme, ce sera dans cette apathie que tu sentiras naître une foule de nouveaux plaisirs bien autrement délicieux que ceux dont tu crois trouver la source dans ta funeste sensibilité. Crois-tu donc que dans mon enfance je nêavais pas un cúur comme toi ? mais jêen ai comprimé lêorgane ; et cêest dans cette dureté voluptueuse que jêai découvert le foyer dêune multitude dêégarements et de voluptés qui valent mieux que mes faiblesses.

- Oh ! monsieur, lêon arrive à tout en étouffant ainsi la voix de son cúur.

- Et voilà ce quêil faut ; cêest précisément quand on en est là, que lêon jouit véritablement : je ne suis heureux, moi, ma chère, que depuis que je me livre à tous les crimes de sang-froid. Lorsque mon ,me, encore dans lêécorce, ne se montait que par graduation au ton m,le o˘ je lêai contrainte à présent, je souffrais en lui laissant quelques élans ; de sots remords venaient lêagiter. Jêai combattu ; je me suis fait des principes de mes erreurs ; et de ce moment seul jêai connu la félicité. On fait ce quêon veut de son ,me ; les ressorts de la philosophie la montent au ton que lêon désire ; et ce qui nous faisait frémir dans lêenfance, devient dans notre

,ge m˚r lêobjet de nos plus grands plaisirs.

- quoi ! monsieur, vous voudriez me persuader que vous ne vous repentez pas du matricide épouvantable que vous vous êtes permis sous mes yeux ?

- Jêeusse eu dix mères que je les eusse toutes sacrifiées lêune après lêautre de la même façon. Oh ! ce crime-là, Justine, nêest pas encore à la hauteur de mon ,me ; il en faudrait dêune bien autre espèce pour la sortir de son assiette. quoi quêil puisse arriver enfin sur lêobjet de tes craintes, ne têavise pas de les communiquer à Gernande ; son cúur de roche entend mal les élans de la sensibilité, et tu pourrais têen trouver la dupe. Lorsque Verneuil arrivera, conduis-toi bien avec lui ; sois douce, prévenante, spirituelle ; cache avec soin les stupides mouvements de ton cúur. Je lui dirai du bien de toi ; et cette connaissance, peut-être, pourra te devenir avantageuse.

quatre gitons entrèrent à ce moment chez Bressac, et mirent fin à une conversation qui nêétait pas assez du go˚t de Justine, pour quêelle f˚t f

,chée de la voir finir.

- Reste, si tu veux, lui dit Bressac, tout en baisant et déculottant ses bardaches, quoique femme, je ne te verrai jamais de trop dans mes séances de lubricité ; tu pourras même mêy servirÖ

Mais la pudibonde Justine, qui nêassistait jamais à de pareilles horreurs que quand elle y était contrainte, se retira en soupirant, et se disant à

elle-même : ´ ‘ mon Dieu ! ce que cêest que lêhomme, quand une fois ses passions lêasservissent ; les forêts de la Nubie renferment-elles des bêtes qui soient plus féroces que lui ? ª Elle retournait tristement chez sa maîtresse lui faire part du peu de fruit des négociations quêelle avait cru devoir entamer, lorsquêune des vieilles vint lêavertir de passer chez M. de Gernande, qui paraissait avoir quelque chose à lui communiquer.

- Justine, dit le farouche patron de ce ch,teau, pourquoi ne mêavertis-tu pas des intrigues qui se forment ici ?

- Je les ignore, monsieur.

- Je vais donc te les révéler ; dit Gernande en ne laissant apercevoir aucune altération sur sa barbare figure. Apprends que Dorothée est folle de ma femme, et quêelle vient de me faire demander la permission de passer quelques heures de cette matinée avec elle. Jêy ai consenti ; mais je veux surprendre ces voluptés-là. Il faut que tu me caches dans un cabinet qui se trouve près de son ottomane, et par un des vitraux duquel le pourrai voir tout ce que cette insigne tribade essaiera sur ma chaste épouse.

- Mais avez-vous éprouvé déjà, monsieur, ce quêon peut entendre ou découvrir par le vitrage de ce cabinet ?

- Eh ! oui, tous les jours ; cêest là que je me cache pour entendre les complaintes quêelle fait de moi, et pour mêen délecter.

Notre héroÔne, qui raisonnablement, ne devait faire usage ici que de sa soumission, entra sur-le-champ avec Gernande dans le cabinet en question ; et Dorothée, qui ne se doutait de rien, passa chez madame de Gernande, qui fut très surprise de cette visite.

La dêEsterval, impérieuse, hautaine, aussi féroce que son mari, et à

laquelle on avait donné carte blanche, ne sêamusa point, comme on le croit, à filer le parfait amour. Une des vieilles lêescortait, avec lêordre dêobliger lêépouse infortunée à se prêter à tout ce quêexigerait la Messaline quêon lui envoyait. Il fallut obéir. La victime dépouillée nêoffrit bientôt plus que des

pleurs et des charmes. On nêa pas idée de la fureur de madame dêEsterval ; de tels transports ne se feignent point.

Oubliant absolument son sexe, la fière tribade se livra sans honte à tous les égarements, à toutes les fureurs des hommes. Ce nêétait plus Sapho dans les bras de Damophile, cêétait Néron près de Tigellin. Toutes les lubricités masculines, toutes les passions des hommes, tous les désordres de leur plus cruel libertinage furent mis en úuvre par ce monstre de crapule et de perversité ; il nêy eut rien quêelle ne fît, rien quêelle nêinvent,t pour assouvir son impudente luxure ; et la pauvre maîtresse de Justine fut plus fatiguée de cette scène, quêelle ne lêétait de celles o˘

la soumettait son époux.

- Oh ! foutre, disait Gernande, en se faisant sucer par Justine, voilà qui est délicieux ; je nêai jamais rien vu qui mêéchauff,t la tête à ce point.

Jêaime cette Dorothée à la fureur ; et si jêavais une semblable femme, je ne lêaurais jamais rendue ma victimeÖ Ah ! suce, JustineÖ suceÖ t,che que mon foutre coule en même temps que celui de cette coquine.

Mais les désirs de Gernande, irrités sans être satisfaits, nêeurent point lêissue désirée ; et la dêEsterval se lassa, avant que celui qui dérobait ses plaisirs f˚t arrivé au terme des siens. Dégo˚tée de sa jouissance, elle jeta sur elle des yeux de mépris ; elle lêinsulta, elle lui répéta plusieurs fois que son époux était bien bon de la laisser vivre si longtemps ; elle dénigra les charmes dont elle venait de sêenivrer, les profana, les molesta, et sortit, en disant quêelle allait conseiller à son mari de prendre bientôt un parti ferme sur une aussi méprisable épouse.

¿ peine Dorothée fut-elle sortie de la chambre de madame de Gernande, que le patron y passa avec Justine ; et, prenant son texte de la visite quêil venait de surprendre, il nêy eut sorte de mauvais propos, de menaces dont il nêaccabl,t sa malheureuse femme. Celle-ci se défendit de son mieux.

- On a ouvert ma porte, monsieur, dit-elle en pleurant ; une des vieilles à

qui je suis confiée mêa amené cette femme de votre part ; il mêest devenu impossible de me défendre de ses tentativesÖ je les aurais repoussées si je lêavais pu.

Mais Gernande, qui ne cherchait que lêoccasion dêune scène quêil se procurait par là lêune manière délicieuse pour une ,me aussi fausse que la sienne, condamna sur-le-champ sa femme à la saignée ; et le monstre, très échauffé des préliminaires, la piqua dans lêinstant aux deux bras et au con. Pour cette fois il se passa dêhommes, Justine lui suffit ; la malheureuse sêépuisa à force de le pomper. Le cruel animal, maître de son sperme, eut lêart de nêen l,cher les flots, que quand il vit sa femme évanouie ; et cette séance fut une des plus barbares que Justine lui vit éprouver.

Ce libertin rentrait à peine chez lui que des voitures se firent entendre dans la cour. Cêétait M. de Verneuil et sa famille. M. de Gernande en fit aussitôt donner des nouvelles à sa femme. Et dans quel état, juste ciel, lui apprenait-on cette catastrophe ! Justine fut en même temps avertie de venir recevoir ces nouveaux hôtes.

CHAPITRE XV

PORTRAITS DE CES PERSONNAGES - ORGIES DêUN GENRE NEUF

La première voiture était une berline allemande, attelée de six chevaux, dans laquelle se trouvaient monsieur et madame de Verneuil, Cécile et Victor, leurs enfants ; la seconde était une grande calèche, occupée par une très belle femme de quarante ans, la fille de cette femme, superbe créature de vingt-deux, et deux enfants de cette jeune femme, ,gés de six et sept ans, tous deux nés de Verneuil. Le petit garçon se nommait Lili ; la jeune fille, Rose ; il était impossible de voir rien de plus délicieux que ce petit couple. Deux grands garçons, de vingt à vingt-deux ans, faits comme Hercule, et beaux comme lêAmour, remplissaient les deux autres places, sous le titre de valets de chambre de M. de Verneuil.

Les dames et les enfants, promptement installés dans leurs appartements sêy retirèrent ; et Gernande conduisit Verneuil chez dêEsterval, oˇ Bressac sêétait rendu pour recevoir cette visite.

- Voilà un charmant neveu que tu ne connais pas, dit Gernande à son frère ; embrassez-vous, mes amis ; quand on se ressemble aussi bien, on doit être dispensé de tout compliment. Lêaimable personnage que vous voyez là, poursuivit Gernande en montrant dêEsterval est un ami de mon neveu, qui lêa accompagné chez moiÖ Cêest un homme dans la maison duquel je ne te conseillerais pas de coucher ; car il égorge tous ceux quêil reçoitÖ Eh bien ! es-tu content de la société que je te donne ?

- Enchanté, dit Verneuil en embrassant dêEsterval, qui, présentant aussitôt lui-même sa femme à Verneuil, assura que celle qui a lêhonneur de le saluer est, quoique femme, en état de figurer avec le plus scélérat des hommes.

- Voilà qui va le mieux du monde, mes amis, dit Verneuil ; le vois quêavec une aussi charmante société, nous passerons ici quelques jours agréablement.

quatre gitons entrèrent aussitôt pour savoir si M. de Verneuil nêavait pas besoin de leurs services.

- Ah ! volontiers, dit Verneuil ; la voiture mêa échauffé ; il y a deux heures que je bande comme un diable ; voyez, dit-il, en posant sur la table un outil dêune grosseur et dêune longueur effrayantesÖ Allons, je vous suis, mes enfants. Ces messieurs trouveront bon que je perde un peu de foutre avant que de faire une plus grande connaissance avec eux.

- Permettez à ma femme de vous aider, monsieur, dit dêEsterval ; personne nêa plus dêart et de ressources dans lêespritÖ son imagination vous plaira.

- Volontiers, dit Verneuil ; je ne serais même pas f,ché dêy joindre la jeune fille qui nous a reçusÖ quelle est-elle ?

- Cêest Justine, mon oncle, dit Bressac ; une héroÔne de vertu, un individu tout sentimental, et dont les múurs et les infortunes forment, avec nos principes, les plus singulières oppositions. Gernande en a fait la demoiselle de compagnie de sa femme ; elles pleurent, elles prient, elles se consolent ensemble, et nous molestons tout cela.

- Ah ! délicieux !Ö délicieux ! Parbleu, mon frère, fais-moi monter cette fille, je mêen servirai.

- Mais, mon oncle, dit Bressac, si vous passiez chez madame de Gernande, il me semble que cela vaudrait mieux ; tous les objets qui peuvent vous flatter se trouveraient réunis là, et votre décharge serait plus complète.

- Mon neveu a raison, dit Verneuil ; mais il ne sait pas que le plaisir de faire connaissance avec lui me presse encore plus que tout.

Et, lêentraînant dans un cabinet, il le baise, il le déculotte, il le caresse, lui manie le cul, lui branle le vit, le sodomise, sêen fait foutre ; et tout cela sans perdre une goutte de sperme. Puis, revenant dans la société, il y fait de son neveu les plus pompeux éloges.

- Voyez comme il mêa mis, dit-il en menaçant le ciel dêun vit énorme, quêil branlottait tout en causant, je foutrais Dieu le père à présent sêil se présentait devant moi. Allons, mon frère, passons chez ta femme ; jêy conduirai madame, dit-il en parlant de Dorothée, cette jeune fille, que vous appelez Justine, et deux bardaches ; cela me suffira. Mon foutre est là, vous le voyez, continua-t-il en montrant du doigt la goutte exhalée de la tête ; je nêai besoin que des plus légers efforts pour le faire jaillir à dix pieds. Peu sêen est fallu que je le laissasse dans le cul de mon neveu ; mais la garce est si largeÖ

- Déjeunes-tu avant ? dit Gernande.

- Non, nous sortions de table quand nous sommes arrivés ; jêai plus besoin de me salir lêimagination que de manger, nous réparerons, après, ce que aurai perdu.

Justine, envoyée par son maître chez madame de Gernande, vint avertir M. de Verneuil que, malgré lêétat dêaffaiblissement dans lequel se trouvait sa maîtresse, qui venait de perdre six palettes de sang, il nêy avait pas une heure, elle allait, soumise aux volontés de son époux, recevoir la compagnie quêon lui annonçait.

- Ah, ah ! tu viens de la saigner ! dit Verneuil, tant mieux ; jêaime infiniment à la voir dans cet état. Approchez, jeune fille, poursuivit-il en troussant Justine, pour lui prendre les fesses, venez ; je serai fort aise aussi de voir votre cul ; je le crois joli. Messieurs, continua-t-il en sêadressant à Gernande, à Bressac et à dêEsterval, je vous invite, pendant ce temps, à passer chez ma femme ; pardon, si je ne vous y présente pas ; mais soyez s˚rs de sa soumission ; je vous exhorte à ne pas plus vous gêner chez moi que je ne vais le faire chez vous.

- Eh bien, dit Verneuil en entrant chez madame de Gernande, soutenu par ses bardaches, suivi dêune vieillie, et dans lêétat du monde le plus immodeste, vous mécontentez donc toujours mon frère ? Il ne cesse de me porter des plaintes contre vous, et je nêarrive jamais que pour lêaider à vous mettre à la raison. Voilà madame, poursuivit-il en montrant Dorothée, qui, témoin de votre mauvaise conduite, vient de me certifier des choses qui devraient vous valoir les plus cruels tourments, si mon frère, moins livré à sa bienfaisance, écoutait un peu plus sa justice ; allons, déshabillez-vous.

Et Justine, exécutant lêordre, offre, en un instant, sa pudique maîtresse aux regards effrontés de ce scélérat.

- Mettez-vous toutes deux dans le même état, dit Verneuil en sêadressant à

Justine et à Dorothée, et, surtout, déguisez les cons. Pour vous, mes beaux enfants, continua-t-il en parlant aux bardaches, nêôtez que vos culottes ; le reste de vos habits vous parant au lieu de vous nuire, vous pouvez les garder ; jêaime tout ce qui me rappelle un sexe que jêidol,tre : si les femmes avaient des habits dêhomme, je ne les ferais peut-être pas ôter.

Tout le monde obéissait ; Justine seule faisait quelque résistance, mais un coup dêúil effrayant de lêhomme le plus terrible et le plus rébarbatif quêelle e˚t encore vu la détermina promptement. Verneuil place Justine et madame de Gernande, agenouillées toutes deux sur le bord du canapé, les fesses tournées vers lui, et les laisse un moment là, pendant quêil examine le cul de Dorothée.

- Foutre ! madame, lui dit-il, vous êtes faite à peindreÖ cêest le corps dêun bel homme ; jêaime à la folie ce poil qui lêombrage, je le baise avec un vrai

plaisirÖ jêadore ce brun de lêorifice de votre culÖ il prouve de lêusageÖ écartez, que jêy mette ma langue ; oh ! comme vous êtes largeÖ que jêestime cette preuve authentique de la dépravation de vos múursÖ vous aimez quand on vous encule ? vous idol,trez le vit au culÖ il nêy a que cela madameÖ il nêy a que cela ; voilà mon cul, que je vous offre, il est de mêmeÖ il est excessivement largeÖ

Et Dorothée, baisant avec délices le cul de Verneuil, lui rendait amplement les gamahuchades quêelle en avait reçues.

- Vous me plaisez infiniment, madame, poursuivit Verneuil ; il ne vous reste plus, pour achever de me tourner la tête, que dêaccepter la proposition que je vais vous faire, et sans lêaccord de laquelle tout votre art ne réussirait peut-être pas à faire jaillir mon sperme. Vous êtes riche, dit-on, madame, eh bien, en ce cas, il faut que je vous paie ; si vous étiez pauvre, je vous volerais. Dans la circonstance contraire, il faut que vous ne vous prostituiez à moi que pour une somme très forte. Il faut que vous cachiez cette clause à votre mari, et que vous mêassuriez que la somme que je vais vous donner ne sera employée par vous quêà des dépenses libertines, il faut que vous me juriez surtout que pas un écu nêen sera destiné pour de bonnes úuvresÖ que vous nêen payerez, en un mot, que le crimeÖ que dites-vous de ma passion ?

- Elle est singulière, monsieur ; mais croyez que jêai assez de philosophie pour ne me surprendre dêaucune. Jêaccepte vos propositions ; jêaurai de mon côté mille fois plus de plaisir à mêamuser avec vous, et je vous fait le serment le plus sacré de ne dépenser votre argent quêen débauches.

- En infamies, madame, en infamies.

- En tout ce quêil y aura de plus affreux, je vous le jure.

- Eh bien ! madame, voilà cinq cents louis, êtes-vous contente ?

- Non, monsieur, ce nêest pas payer.

- Ah ! délicieuse ! divine ! enchanteresse ! sêécria Verneuil ; en voilà

mille de plus et vous êtes la plus aimable femme que jêaie connue de mes jours ! Ah ! putain, je triomphe, et tu es à moi maintenantÖ Gitons, branlez mon vit, pendant que je manie le cul de cette garce, vous, victimes, restez sous mes yeuxÖ Eh quoi ! madame, quelque chose repousse ce mouchoir ; je nêai cru déguiser quêun con, je découvre un vit. Foutre !

quel clitorisÖ Retirez, retirez ce voile ; bien plus homme que femme, lêillusion mêest permise : vous nêavez besoin de rien cacher.

Et le paillard branlait, suçait cette excroissance, assez majestueuse pour mettre celle qui la possédait en état de remplir avec succès tous les rôles dêun homme.

- Vous devez être libertine au dernier degré, madame, poursuivit Verneuil ; vous devez avoir tous nos go˚ts.

Et il lui enfonçait, en disant cela, trois doigts dans le cul, dont lêeffet électrique fit aussitôt lever ce clitoris, au point que Dorothée voulut foutre un giton. Verneuil aide à lêentreprise, et claque vigoureusement les fesses de la Messaline au moment quêelle agit.

- Voulez-vous que je vous moleste ? lui dit-il ; je ne le demande point aux victimes, mais à vousÖ

- Faites ce quêil vous plaira de mon cul, dit Dorothée ; il ne vous est offert que pour tout endurer.

Verneuil lui pince alors les fesses dêune si cruelle force, que la putain décharge à lêinstant.

- Eh bien ! poursuit-il en la voyant p,mer, convenez quêil nêy a que le supplice pour h,ter lêéjaculation. Sacrificateur ou victime, je ne connais que cela pour arriver au but.

- Et ces culs, dit Dorothée, ces culs que vous avez mis là, vous ne vous en occupez donc point ?

- Lêétat o˘ je vais les mettre vous prouvera bientôt le contraire, dit Verneuil. Et, sêapprochant dêeux : Voyons, dit-il, laquelle de ces deux femmes sera la plus courageuse.

Il pince en même temps, à la fois et dêune manière cruelle, le téton droit de madame de Gernande et la fesse gauche de Justine. quoique les ongles se fussent imprimés dans les chairs de celle-ci, elle tint ferme. Il nêen fut pas de même de madame de Gernande. Le traître lui avait tellement froissé

le bout du téton, elle se trouvait dêailleurs si faible quêelle tomba presque évanouie.

- Oh ! cêest divin ! dit-il à Dorothée en lui suçant le clitoris ou la bouche, et toujours en lui branlant le trou du cul, cêest délicieux ! voilà

de ces hauts-le-corps que jêaime à la folieÖ Et vous, madame, bandez-vous en voyant souffrir ?

- Vous le voyez, monsieur, répondit la tribade en montrant le bout de ses doigts inondés du foutre de son con ; vous voyez que nous agissons je le crois, à peu près dans les mêmes principes.

- Je le répète, madame, il nêy a que la douleur pour faire décharger.

Et le paillard, entre les bardaches et Dorothée, sêirritait, sêenflammait, comme le taureau prés de la génisse.

- Sotte créature ! sêécria-t-il en saisissant sa belle-súur dêune main, et sêemparant de lêautre dêune discipline à cordelettes de boyaux très noueux, quêil avait toujours dans sa poche, femme pusillanime, tu ne sais donc rien souffrir ? et bien ! tu seras punie de ta faiblesse.

Et plaçant son vit furieux entre les mains de Justine, il lui ordonne de le branler, pendant que Dorothée, quêil arme dêune seconde discipline, va rendre à son cul ce quêil est prêt à entreprendre sur celui de sa bellesúur, et que les ganymèdes exposeront leurs fesses à ses regards.

Lêopération commence. Le fouet, activement et passivement distribué, était une des plus vives passions de Verneuil ; vingt-trois minutes de suite son bras vigoureux se déploie sur le beau cul de la Gernande ; elle est déchirée depuis le milieu des reins jusquêaux talons ; on le lui rend avec usure ! le sang jaillit de toutes parts : rien nêétait aussi singulier comme ce mélange dêinvectives dêun côté, de plaintes et de cris de lêautre.

Trop occupée de sa besogne pour écouter la voix de son cúur, la malheureuse Justine secouait, tant quêelle le pouvait, lêénorme instrument, dont on lui avait confié le soin, sans oser demander la gr,ce de sa maîtresse. Ce nêest pas quêelle nêe˚t détourné ces coups terribles, si elle e˚t cru pouvoir le faire ; mais lêinflexibilité de lê,me des scélérats commençait à lui être trop connue pour quêelle entreprit de fléchir celui-ci. Verneuil sêaperçoit pourtant de la maladresse de sa branleuse.

- quêest-ce donc que cette petite putain-là ? dit-il en sêemparant dêelle ; ah ! garce, je vais têapprendre si cêest ainsi quêon branle un vit comme le mien.

Et le remettant aux mains de Dorothée, ce nêest quêà elle quêil sêen rapporte sur la manière dont il faut doubler ou diminuer à propos les titillations du plaisir, pendant quêà grands coups de martinet, le scélérat maltraite à outrance les douces et délicates fesses de notre intéressante Justine.

Aucun des instruments dont elle avait été flagellée dans son cours de libertinage, ne lêavait molestée comme celui-là ; chaque cinglon, sêimprimant dêune ligne au moins dans les chairs, y laissait, avec une épouvantable douleur, des traces aussi sanglantes, que si lêon se f˚t servi dêun canif. En un instant, elle est toute meurtrie. Verneuil alors fixe ses deux victimes lêune à lêautre, en les attachant ventre contre ventre ; et, toujours branlé par Dorothée, il leur applique une seconde flagellation, en frappant tant quêil a de forces, tantôt sur lêune, et tantôt sur lêautre.

Ici la Gernande, affaiblie de ses trois saignées du matin, chancelle, perd connaissance, tombe en entraînant Justine avec elle ; et les voilà toutes deux à terre, nageant dans les flots du sang que leur bourreau vient de faire jaillir. Verneuil coupe aussitôt les liens, et, se précipitant sur sa belle-súur, il a lêart de la rendre à la vie, au moyen du nouveau tourment dêune jouissance, qui

toute naturelle quêelle est, nêen déchire pas moins cette malheureuse femme, par lêétonnante disproportion qui se trouve entre elle et son agresseur.

- Fouettez-moi ! fouettez-moi ! madame, sêécrie Verneuil à Dorothée ; campez Justine sur mes reins, et déchirez-nous tous les deux.

Parfaitement servi par Dorothée, et bien mieux peut-être encore par la monstruosité de ses opérations, le vilain faune écumeÖ blasphème, et décharge en jetant les hauts crisÖ en prouvant enfin à tout ce qui lêentoure, que, si la nature lêa mieux membré que son frère, elle lui a départi de même, et la quantité du sperme, et les crises de volupté dans un degré bien supérieur.

- Eh bien ! madame, dit-il à Dorothée, comment me trouvez-vous dans le libertinage ?

- Superbe, monsieur, répondit celle-ci ; mais je ne croyais pas que vous foutiez des cons.

- Je fous tout, mon ange, je fous tout ; et pourvu que mon vit monstrueux blesse ou déchire, ce quêil pourfend me devient égal.

- Mais, vous préférez le cul cependant ?

- Me feriez-vous lêinjure dêen douter ? Faut-il, pour vous convaincre, enculer un bardache ?

- Non, répond Dorothée, cêest mon cul quêil faut foutre, si vous voulez me persuader ; le voilà, monsieur, foutez-le.

Et le paillard, toujours en rut, est bientôt au fond de lêanus.

- Vexez donc ces deux femmes pendant que je vous sodomise, madame, je vous en supplie, dit Verneuil.

Et la putain, sans le faire répéter, plante à plaisir, pendant quêon lêencule, ses ongles crochus dans les chairs et de Gernande et de Justine.

Tous deux déchargent pendant que les victimes pleurent ; et chacun dêeux, en perdant son foutre, a mordu jusquêau sang la langue du giton quêil caressait pour sêexciter.

- En voilà assez, madame, dit Verneuil à Dorothée, vous êtes une créature charmante ; je veux que nous renouvelions nos plaisirs.

- Je vous en ferai go˚ter de toutes les espèces, monsieur, répondit Dorothée ; plus nous nous connaîtrons, mieux nous nous conviendrons, je mêen flatte.

Tous deux furent rejoindre la société. Justine seule resta chez sa maîtresse.

Les autres acteurs nêétaient point restés dans lêinaction pendant la scène qui venait de se passer ; mais, moins lestes que le frère de Gernande, moins pressés du besoin de perdre, ils nêen étaient encore quêaux préliminaires, quand ils furent rejoints par Verneuil et par Dorothée.

DêEsterval, Bressac et Gernande étaient chez madame de Verneuil. Les trois scélérats avaient fait déshabiller cette pauvre femme, sans lui donner le temps de se reposer du voyage. Le féroce Gernande persuadait à sa bellesúur, quêune saignée lui serait fort nécessaire, et servirait à la rafraîchir. On y allait procéder, quand les acteurs dont nous venons de peindre les ébats entrèrent chez madame de Verneuil. Cette belle femme, déjà nue, convainquit ceux dêentre les hommes qui ne la connaissaient pas, quêil nêexistait effectivement pas sur la terre une plus sublime créature.

Pas un défaut dans les proportions ; et toute la fraîcheur, toutes les gr

,ces de la déesse même de la beauté. Tant de droits à lêindulgence, à

lêadmiration générale, ne valurent pourtant à la belle-súur de Gernande quêun peu plus dêinsultes et de mépris de la part de ces libertins et principalement de son frère. Après lêexamen le plus complet des beautés de cette femme superbe, les insultes et les mauvais traitements commencèrent.

Bressac et dêEsterval ne la ménageant pas plus que Gernande, la misérable victime fut tour à tour pincée, mordue, souffletée ; les belles chairs de sa

gorge et de ses fesses furent meurtries en plus de vingt endroits ; elle fut obligée de présenter alternativement la bouche, le con, le cul.

Gernande sêempare de la bouche ; Bressac enfile le cul, et dêEsterval le con ; Verneuil rencule Dorothée, et décharge une troisième fois, en maniant les fesses de son neveu quêil ne cesse dêexalter et dêélever aux nues.

- Dînons maintenant, mon ami, dit Verneuil à son frère ; il est temps de réparer nos forces. Les ivrognes, dit-on, ne font connaissance que le verre à la main ; il faut que les paillards ne la fassent que le vit au cul : le destin est rempli, ne nous en plaignons pas.

Après le meilleur et le plus ample des repas, des promenades séparèrent toute la compagnie ; et M. de Gernande, ordonnant à Justine de le suivre eut avec elle, dans un cabinet du jardin, la conversation dont nous allons rendre compte.

Il lui demande dêabord un récit circonstancié de tout ce que son frère avait fait à sa femme ; et comme Justine indiquait sans approfondir, il lui ordonna de dévoiler le tout avec la plus scrupuleuse attention. Justine détailla donc. Elle se plaignit dêavoir été traitée avec autant de rigueur que madame de Gernande.

- Voyons, lui dit son maîtreÖ

Et le paillard sêamusa longtemps de ce coupable et féroce examen.

- Mais ma femme, dit le méchant homme, nêest pas au moins si maltraitée ?

- Tout autant, monsieur.

- Ah ! bon, cêest que je serais f,ché que mon frère e˚t épargné cette putain.

- Vous la détestez donc bien, monsieur ?

- Infiniment, Justine. Je ne la garderai pas encore longtemps ; je ne vis de mes jours une femme qui mêinspir,t plus de dégo˚t. Mais, sais-tu bien, ma fille, que Verneuil est beaucoup plus libertin que moi ?

- Cela est bien difficile, monsieur.

- Cela est : les plaisirs divins de lêinceste, améliorés par tous ceux de la cruauté, sont les plus chers à son ,me corrompue. Tu nêimagines pas, Justine, quêelle est sa volupté de choix ?

- Des enfants, le fouetÖ des horreurs.

- Tout cela ne sont que des épisodes ; lêinceste, je te le dis, ma fille, est le plus doux des plaisirs de mon frère. Tu le verras demain se vautrer dans ce crime de cinq ou six façons différentes. Cette belle créature que tu prends pour la femme de chambre de madame de Verneuil, dont lê,ge est à

peu près de quarante ansÖ eh bien ! Justine, cêest une de nos súurs, une tante de Bressac, la súur de sa mère dont tu pleuras si longtemps la mort occasionnée par son propre fils. Cêest la famille dêådipe que la nôtre, ma chère Justine ; il nêy a pas un seul genre de crime dont on nêy aperçoive un exemple. Nous perdîmes nos parents fort jeunes ; des méchants prétendirent même que ce nêétait pas sans que nous y eussions contribué : en vérité cela pourrait bien être ; nous nous permettions tant dêespièglesriesÖ que celle-là pourrait bien être du nombre. Nous avions trois súurs : lêune, établie avant la mort des auteurs de nos jours, est celle que moissonna Bressac ; la seconde périt victime de nos forfaits ; la troisième est celle que tu vois ; nous lui dérob,mes sa naissance. …levée comme une fille destinée à servir, mon frère, en se mariant, la mit près de sa femme ; on la nomme Marceline. La jeune personne que tu prends de même pour une femme attachée à madame de Verneuil, est fille de Marceline et de mon frère, ce qui la rend à la fois et sa nièce et sa fille. Elle est la mère des deux petits enfants que tu as admirés, qui doivent également le jour à mon frère. Tous deux, comme tu le crois, ont encore leur pucelage ; et cêest ici o˘ Verneuil a voulu quêils le perdissent ; de manière quêen jouissant de la petite fille, il aura dans elle à la fois une fille, une petite-fille et une nièce. Rien ne lêamuse comme le brisement, le renversement de tous ces liens chimériques ; leur rupture est pour lui le plus grand des plaisirs : ne se contentant point de les heurter dans ses fruits naturels, il les brise de même dans ses enfants légitimes.

- Je le savais, monsieur.

- Mais il faut voir, Justine, comme il élève son fils, comme il lui fait bouleverser, à son exemple, toutes nos institutions socialesÖ Tu verras comme cet enfant traite sa mère, comme il a déjà foulé aux pieds tous les préjugés religieux et moraux. Cêest un sujet délicieux, je lêadore ; je voulais coucher avec lui ce soir, mais son père veut quêil se repose pour demain.

- Pour demain, monsieur ?

- Oui, demain nous célébrons une grande fête, cêest lêanniversaire de la naissance de ma femme ; peut-être voudrons-nous que les Parques coupent le fil au bout du fuseauÖ qui sait ? Dieu lui-même, ce Dieu dont tu crois la fabuleuse existence, ne démêlerait pasÖ ne devinerait pas la fantaisie des scélérats qui nous ressemblent.

- Oh ! monsieur, dit Justine avec inquiétude si jêétais assez heureuse pour que vous puissiez vous passer de moi dans les orgies que vous projetez !

Nêaurez-vous pas assez de monde, et ne vous suis-je pas parfaitement inutile ?

- Non, non, ta douce vertu nous est essentielle ; ce nêest que du mélange de cette qualité charmante et des vices que nous lui opposerons, que doit naître pour nous la plus sensuelle volupté. Ta tendre et chère maîtresse dêailleurs aura besoin de ton secoursÖ Il faut que tu têy trouves, JustineÖ

il le faut indispensablement.

- Oh ! quelle corvée, monsieurÖ participer à tant dêinfamies !Ö Savez-vous bien quêil nêen est pas de plus affreuses que celles où se livre M. de Verneuil ?Ö corrompre ainsi sa propre famille !

- Pourrais-je te demander, Justine, ce que cêest quêune famille ; ce que lêon entend par ces núuds sacrés, que les sots appellent les liens du sang ?

- Est-il besoin dêune réponse à pareille demande, monsieur ? et peut-il exister un seul être au monde qui ne connaisse et ne respecte ces liens ?

- Cet être existe, mon enfant, et je le suis. Persuade-toi bien, je têen conjure, que rien nêest absurde comme ces prétendus liens ; convaincs-toi que nous ne devons pas plus à ceux de qui nous tenons le jour, que ceux-là

ne peuvent nous devoir.

- Monsieur, répondit vivement Justine, épargnez-moi tout ce que vous pourriez me dire sur cette matière ; jêai été bercée de ces sophismes, et pas un ne mêa convaincue. Si lêinceste, lêun des plus grands crimes que lêhomme puisse commettre, fait la base des voluptés de votre frère, il est, et sera toujours, sous ce rapport, lêêtre le plus atroce et le plus coupable à mes yeux.

- Lêinceste, un crime ! Ah ! mon enfant, dis-moi, je te prie, comment une action qui fait loi sur la moitié de notre globe, pourrait se trouver criminelle dans lêautre moitié ? Presque dans toute lêAsie, dans la plus grande partie de lêAfrique et de lêAmérique, on épouse publiquement son père, son fils, sa súur, sa mère, etc. ; et quelle plus douce alliance que celle-là, Justine ? en peut-il exister qui resserre mieux les liens de lêamour et de la nature ? Ce fut dans la crainte que les familles, en sêunissant ainsi, ne devinssent trop puissantes, que nos lois en France ont érigé lêinceste en crime ; mais gardons-nous bien de confondre, et ne prenons jamais pour lois de la nature, ce qui nêest que le fruit de la politique. En adoptant même une minute tes systèmes sociaux, je te le demande, Justine, comment serait-il possible que la nature sêoppos,t à de telles alliances ? Ne resserre-t-elle pas les premiers núuds quêelle nous impose selon toi ? Peut-il être à ses yeux rien de plus sacré que le mélange du sang ? Ah ! prenons-y bien garde, Justine ; nous nous aveuglons sur ce que la nature nous dicte à cet égard ; et ces sentiments dêamour, fraternels ou filiaux, lorsquêils sêexercent dêun sexe à lêautre, ne sont jamais que des désirs lubriques. quêun père, quêun frère, idol,trant sa fille ou sa súur, descende au fond de son ,me, et sêinterroge scrupuleusement sur ce quêil éprouve, il verra si cette pieuse tendresse est autre que le désir de foutre ; quêil y cède donc sans contrainte, et il sentira bientôt de quelles délices la volupté le couronnera. Or, quelles mains, je lui demande, quelles mains lui préparent cette surabondance de volupté ? si ce ne sont celles de la nature. Et si ce sont les siennes, est-il raisonnable de dire que ces actions puissent lêirriter ? Doublons, triplons donc ces incestes

tant que nous pourrons, sans rien craindre ; et plus lêobjet de nos désirs nous appartiendra de près, plus nous aurons de charmes à en jouir.

- Voilà comme vous légitimez tout, vous autres gens dêesprit, répondit Justine ; mais si votre malheureux génie excuse vos passions dans ce monde, elles nêauront plus, en ce jour terrible oˇ il vous faudra paraître devant le maître suprême de lêunivers, un avocat si plein dêindulgence !

- Tu prêches dans le désert, Justine, répondit Gernande, et tu nêopposes que des lieux communs à des vérités sans réplique. Va voir si mes gitons sont prêts ; conduis-les dans mon appartement ; je vais me retirer bientôt ; va, et prépare ta petite conscience et tes grands principes à

voir exécuter demain dêétonnantes luxures.

Madame de Gernande inquiète, épuisée, attendait Justine, à dessein de lui demander quelques détails sur ce qui se préparait pour le jour suivant.

Notre héroÔne crut devoir ne lui rien cacher.

- Ah ! dit cette malheureuse épouse en versant un torrent de larmes, ce sera peut-être demain le dernier jour de ma vie ; il faut que je mêattende à tout, quand ces barbares se trouvent réunis. ‘ Justine, Justine ! que ces gens sans múurs, sans délicatesse, sans principes, sont des êtres dangereux sur la terre !

Cependant, chacun sêarrange pour la nuit, et croit trouver au sein de la plus insigne débauche, les forces nécessaires à en commettre de bien plus horribles le lendemain. Verneuil coucha avec Dorothée, Gernande entre deux mignons, dêEsterval avec madame de Verneuil, et Bressac avec un des valets de chambre de son oncle.

Dès le matin, les vieilles avaient préparé le plus beau salon du ch,teau ; on en avait garni le parquet dêun vaste matelas piqué à six pouces dêépaisseur, formant un tapis sur lequel se jetèrent deux ou trois douzaines de carreaux. Une large ottomane fut placée dans le fond de la pièce quêentouraient tant de glaces, quêil devenait impossible que les scènes quêon allait exécuter dans ce superbe local ne sêy multipliassent pas sous mille et mille formes.

Sur des tables roulantes dêébène et de porphyre répandues ça et là, sêapercevaient tous les meubles nécessaires au libertinage et à la férocité : verges, martinets, nerfs de búuf, lardoires, liens de cordes et de fer, godemichés, condoms, seringues, aiguilles, pommades, essences, tenailles, pinces, férules, ciseaux, poignards, pistolets, coupes de poisons, stimulants de toute espèce, et autres divers instruments de supplices ou de mort ; tout sêy voyait avec profusion. Sur un buffet énorme, en face de lêottomane, à lêautre extrémité du salon, étaient symétriquement et abondamment disposés les mets les plus succulents et les plus délicats ; la plupart pouvaient se maintenir chauds sans quêon sêen aperç˚t. Des carafes de cristal de roche, se mêlant aux porcelaines de Saxe et de Japon qui contenaient ces mets, renfermaient avec profusion les vins les plus exquisÖ les plus rares liqueurs. Une immensité de roses, dêúillets, de lilas, de jasmin, de muguet, et dêautres fleurs plus précieuses encore, achevaient dêorner et de parfumer ce temple des plaisirs, o˘ se trouvait réuni pour le jour entier tout ce qui, sans avoir besoin de sortir, pouvait satisfaire à la fois et la luxure et la sensualité. Au fond de la salle, artistement placée dans une nue, se voyait lêeffigie du prétendu Dieu de lêunivers, sous la figure dêun vieillard. Une seconde ottomane régnait au bas de ce nuage ; et lêon y voyait différents attributs de toutes les religions de la terre, des bibles, des alcorans, des crucifix, des hosties consacrées, des reliques et autres imbécillités de cette espèces. Six cabinets voluptueux attenaient le salon, et présentaient, à ceux qui voudraient les occuper, de secrets réduits pour des plaisirs particuliers, et près dêeux de jolies garde-robes garnies de bidets et de fauteuils percés. Une belle terrasse dêorangers, couverte dêune tente, et environnée de jalousies, donnait les moyens de prendre lêair par ses adhérentes au salon ; une large banquette de terre lêentourait, et pouvait, par sa profondeur, voiler à jamais les masses que la scélératesse de ces monstres désorganiserait vraisemblablement dans lêaffreux cours de ces orgiesÖ précaution qui prouve à quel point ces libertins aiment le crime, et comme ils consentaient tacitement à le commettre tous de sang-froid.

¿ dix heures précises du matin, la société se rendit au local préparé, chacun vêtu dêun costume différent, que nous allons tracer en nommant chaque acteur.

Madame de Verneuil y parut vêtue à la manière des sultanes de Constantinople. Aucune parure sans doute nêe˚t autant servi sa beauté.

Cécile, sa charmante fille, était en brun, sous le costume exact des marmottes de la vallée de Barcelonnette. On nêimagine pas les désirs quêelle inspirait sous cet habit.

Les attributs de lêAmour embellissaient le jeune Victor.

Marceline était en sauvage.

Sa jeune fille Laurette sêy voyait sous une simple simarre de gaze écrue, agréablement renouée sur les hanches et sur le sein gauche, avec de gros flots de rubans lilas ; un des tétons et la moitié de ses fesses, sêapercevaient par ce moyen. Conduisant par la main ses deux jolis enfants, presque nus, elle ressemblait à la déesse de la jeunesse, entourée des Jeux et des Ris.

Madame de Gernande y vint sous le costume intéressant des victimes quêon immolait au temple de Diane ; on lêe˚t prise pour Iphigénie.

Justine était en soubrette, les bras nus ; agréablement couronnée de roses, et sa jolie taille bien développée.

Dorothée se voyait sous lêhabit dont les peintres caractérisent Proserpine.

Ce vêtement, analogue à son caractère, était de satin couleur de feu.

Les six plus jolis gitons de Gernande y furent introduits sous le costume de Ganymède.

Sous celui dêHercule et de Mars, parurent John et Constant, les deux valets de chambre de Verneuil.

Lui, dêEsterval, Bressac et Gernande sêy montrèrent revêtus de pantalons de soie rouge, qui leur collaient exactement sur la peau, et qui les enfermaient scrupuleusement depuis la nuque du cou jusquêaux pieds. Une ouverture ronde, artistement pratiquée par devant et par derrière, laissait à nu les fesses et leurs vits. Ils avaient beaucoup de rouge, et sur la tête un léger turban ponceau. Ils ressemblaient à des furies.

quatre vieilles, de soixante ans, sous lêemblème de matrones espagnoles, furent admises pour le service intérieur. Et la séance commença.

Tout était debout, formant un demi-cercle, lorsque les maîtres parurent dans la salle. On sêagenouille dès quêon les voit. Dorothée sêavance à eux, et leur dit :

- Illustres et magnifiques seigneurs, tous les sujets que vous voyez ici ne sêy réunissent que pour obéir à vos ordres. La soumission la plus profonde, la résignation la plus complète, la prévenance la plus entière ; voilà ce que vous allez trouver dans tous. Ordonnez donc à vos esclaves, souverains maîtres de ces lieux ; commandez-leur, et vous les verrez aussitôt se courber dans la poussière, pour y attendre vos volontés, ou voler pour les prévenir. Multipliez vos go˚ts, exaltez vos penchants, ne donnez nulles bornes à vos passions : nos facultés, nos existences, nos moyens, nos vies, tout vous appartient ; vous pouvez disposer de tout. Pénétrez-vous bien de lêidée du calme dont vous allez jouir ici. Il nêest aucun mortel au monde qui os,t troubler vos plaisirs, et tout ce qui vous entoure va ne sêoccuper quêà les rendre plus vifs. Franchissez donc toutes les digues ; ne respectez aucun frein. Ce ne sont pas des êtres aussi puissants que vous que de tristes préjugés populaires peuvent ou doivent enchaîner ; il nêy a de lois dans lêunivers que les vôtres ; vous êtes les seuls dieux que lêon doive adorer. Dêun seul mot vous pouvez nous confondre ; dêun geste, nous pulvériser ; et, le fissiez-vous même, notre dernier soupir serait encore pour vous exalter, vous chérir et vous respecter.

Dorothée se courbe à ces mots, suce les quatre vits demande la permission de gamahucher les quatre culs ; puis, elle se retire en silence, pour attendre les ordres qui lui seront donnés.

- Mon ami, dit Gernande à son frère, cêest pour toi que cette fête se célèbre, cêest donc à toi de commander ici ; mon neveu, sans doute, y consent ; et notre ami dêEsterval, à qui nous confierons un autre jour les rênes du gouvernement, voudra bien te les céder aujourdêhui.

Tout le monde applaudit ; et Verneuil, revêtu de lêautorité suprême, se place en conséquence dans une espèce de trône, posé sur une estrade recouverte dêun tapis de velours cramoisi, bordé de franges dêor. Aussitôt quêil y est,

les femmes, les filles, les enfants, les garçons et les vieilles viennent humblement lui présenter leurs fesses à baiser, après trois génuflexions préalables. En sortant des mains de Verneuil, on passait successivement dans celles des trois autres amis, placés sur les fauteuils environnant le trône ; et là chacun faisait à peu près ce quêil voulait à

lêobjet qui sêapprochait de lui.

- Si pendant cette première tournée, dit Verneuil, il vous prend fantaisie de soumettre à des choses plus énergiques quelques-uns des objets qui vont sêoffrir à vous, pour ne pas troubler lêordre, vous irez à lêinstant vous enfermer dans un cabinet ; et, votre passion une fois apaisée, vous ramènerez lêobjet dans le cercle.

Bressac est le premier qui profite de lêavertissement ; il ne peut voir à

découvert les fesses charmantes de Victor, son petit-neveu, sans désirer dêaller plus loin ; il lêentraîne dans un de ces boudoirs, pendant que dêEsterval, enthousiasmé de Cécile, va lui faire subir également les premiers feux de sa passion. Gernande en fait autant avec Laurette.

Verneuil passe avec Marceline, suivie de ses deux petits enfants ; et Dorothée, à laquelle on avait accordé tous les privilèges des hommes, va sêenfermer avec Constant.

- Mes amis, dit Verneuil en se replaçant, comme lêaveu public des voluptés oˇ lêon sêest livré ne peut que disposer à lêembrasement général des désirs, jêexige que chacun rende compte à haute voix, et le plus en détail possible, de toutes les luxures dans lesquelles il vient de se plonger.

Parlez, Gernande ; vos amis vous suivront. Souvenez-vous surtout dêécarter les gazes, de peindre à nu, et dêemployer tous les mots techniques : gazons la vertu, si lêon veut, mais que le crime marche toujours à découvert.

Gernande se lève.

- Je me suis enfermé, dit-il, avec Laurette ; je lui ai sucé la bouche et le trou du cul ; elle a têté mon vit pendant que je lui léchais les aisselles ; jêai sucé

ses bras aux saignées ; je lui ai donné six claques sur le ventre, dont vous voyez, je crois, les empreintes ; elle a baisé mes fesses, et je lêai forcée à gamahucher mon derrière.

- Avez-vous bandé ?

- Non.

- Les titillations du plaisir ont-elles été vives ?

- Médiocres.

- Votre imagination sêest-elle échauffée sur des choses plus fortes ?

- Oh ! jêen désirais dêaffreuses.

- Pourquoi ne vous y êtes-vous pas livré ?

- Elles eussent ravi le sujet à la société ; jêai voulu lêen laisser jouir.

- Jetez-vous aux pieds de Gernande, Laurette, et remerciez-le de ses bontésÖ

Laurette exécute ; et cêest à Bressac à répondre.

- Je me suis enfermé avec Victor, dit-il ; je lêai foutu en bouche ; jêai sucé la langue au moment o˘ mon vit quittait ses lèvres ; jêai gamahuché

son cul, et je lêai sodomisé.

- Avez-vous travaillé le moral ?

- Infiniment ; il nêy a point de vertus que je nêaie détruites, point de vices que je ne lui aie fait chérir.

- quelle a été, dans vous, la dose de volupté ?

- Très violente.

- Avez-vous perdu du foutre ?

- Non.

- Avez-vous désiré de faire pis ?

- Assurément.

- Avez-vous beaucoup blasphémé en agissant ?

- Beaucoup.

- Votre vit est-il sorti pur ou immonde de lêanus du jeune homme ?

- Il en est sorti plein de merde.

- Pourquoi ne le lui avez-vous pas fait sucer ?

- Je lêai fait.

- Avez-vous sucé sa bouche après ?

- Oui.

- En quel état est votre vit ?

- Vous le voyez, il bande.

- Faites entretenir cela par un giton. ¿ vous, dêEstreval.

- Jêai gamahuché le con de Cécile, jêy ai plongé mon vit, et suis revenu pomper le foutre que cette attaque a fait exhaler ; jêai sucé sa bouche ; jêai baisé ses fesses, sur lesquelles vous voyez les marques de six claques bien appuyées.

- Avez-vous enculé ?

- Non, je la ménageais.

- Avez-vous désiré le cul ?

- Oui.

- Votre foutre a-t-il coulé ?

- Non.

- Votre tête sêest-elle échauffée sur cette jeune fille ?

- …tonnamment.

- A-t-elle baisé votre cul ?

- Elle y a mis la langue.

- Lui avez-vous mit le vit dans la bouche ?

- A plusieurs reprises.

- quel est lêétat de votre vit ?

- Il bandaille.

- Choisissez quelquêun pour vous maintenir. Cêest votre tour, Dorothée.

- Je me suis fait foutre par Constant.

- Vous lêa-t-il posé dans le cul ?

- Oui.

- Bandait-il bien ?

- A merveille.

- A-t-il déchargé ?

- Non.

- Oˇ donc a-t-il perdu son foutre ?

- Je lêai avalé.

- Avez-vous baisé son cul ?

- Oui.

- A-t-il sucé votre clitoris ?

- Je le lui ai mis dans le derrière.

- Vous avez désiré pis ?

- Oh ! cent fois.

- A mon tour maintenant, mes amis, dit Verneuil en se levant. Vous mêavez vu passer avec ma súur Marceline, escortée de ses deux petits-enfants, fruits de mon inceste avec lêenfant de ma súur, eh bien ! Marceline mêa fouetté, jêai baisé le cul de mes petits-enfants, jêai mis mon vit entre leurs cuisses, et jêai sodomisé ma súur.

- Avez-vous déchargé ? dit Gernande.

- Non.

- Avez-vous fait baiser votre cul ?

- Oui.

- A-t-on sucé votre engin ?

- Oui.

- Votre sperme a-t-il été répandu ?

- Non.

- Sur quoi votre tête sêest-elle égarée ?

- Sur des horreurs.

- Nous promettez-vous de les exécuter ?

- Certainement.

- Allons, dit Verneuil, occupons-nous de choses plus sérieuses. Il faut que chacun de nousÖ (Dorothée, vous serez toujours comprise parmi les hommes, vous en êtes digne), il faut, dis-je, que chacun de nous aille écrire sur cette table le désir quêil a dêune lubricité quelconque, et quêil le signe.

Ces cinq billets seront ballottés dans un calice que présentera lêune des vieilles. Dix individus que je vais désigner tireront, deux par deux, chacun de ces billets. Chaque couple échoira au signataire du billet quêaura tiré ce couple, et satisfera la passion énoncée dans ce billet. Le hasard seul déterminera le traitement que devra subir ce couple, lequel devra toujours être assez violent, pour faire jeter des cris à lêêtre qui le subira.

Madame de Gernande et sa fidèle Justine tireront le premier billet.

Madame de Verneuil et Laurette, le second.

Marceline et Lili, le troisième.

Cécile et Rose, le quatrième.

Une des vieilles, et le plus joli des gitons, tireront le cinquième.

Vous voyez que jêexcepte Victor ; les dispositions que vous lui reconnaîtrez incessamment le rendent plutôt digne dêêtre au nombre des agents, que dans la classe des patients.

Les cinq billets sêécrivent ; une vieille les ballotte dans un calice, et, se plaçant sur lêottomane, au bas du symbole de lê tre suprême, chaque couple vient tirer tour à tour, et est obligé de lire à haute voix le sort qui lui est échu.

DêEsterval a manifesté le vúu de pincer fortement les fesses, de mordre les trous du cul et les clitoris. Madame de Verneuil et Laurette lui échoient.

Bressac déclare quêil enculeraÖ quêil pincera les tétons, et quêil donnera de vigoureux soufflets. Madame de Gernande et Justine lui sont aussitôt livrées.

Dorothée piquera avec une épingle les parties du corps les plus sensibles, et chiera sur les deux visages. La vieille et le giton lui sont décernés.

Gernande déclare quêil fera, sur chaque individu, six légères piq˚res avec ses lancettes, et quêon le sucera. Cécile et Rose forment son lot.

Verneuil annonce quêil fustigera jusquêau sang. Marceline et Lili lui appartiennent.

Cêest au pied du sofa, placé près de lêemblème de Dieu, que les destins ont été consultés ; cêest sur ce même sofa que vont sêaccomplir les sorts. Ils sêexécutent ; et Bressac est le seul qui ne peut les accomplir sans perdre son foutre ; cêest au fond du cul de Justine quêil lêexhale, pendant quêil soufflette si cruellement la pauvre madame de Gernande, que les larmes coulent de ses yeux.

Ces différentes scènes avaient déjà, comme on le croit bien, fait disparaître tous les vêtements, et lêon ne voyait plus que des nudités.

- Cêest sur ma femme, maintenant, sêécria M. de Verneuil, oui, mes amis, cêest sur elle que doivent tomber les vexations. John, et vous, Constant, étendez cette malheureuse à terre sur ces piles de carreaux, et que chacun aille aussitôt lui imposer un genre de supplice au gré de sa perfide imagination. Vous, Cécile, ma fille et la sienne, placez-vous sur lêottomane sacrée (cêest ainsi que se nommait celle qui se voyait aux pieds de la représentation du Bon Dieu) ; les plaisirs que vos charmes vont procurer serviront de récompense aux bourreaux de votre mère. Je réglerai les prix, et les distribuerai en raison de lêénergie avec laquelle on aura molesté ma femme. Victor, placez-vous près de Cécile, afin dêoffrir de plus délicats plaisirs à ceux qui préféreront votre sexe.

Puis, montrant sa femme dêun côté, et ses deux enfants de lêautre :

- Courage, mes amis, sêécrie-t-il ; voilà la victime, et voici la récompense.

Marceline est après de lui, elle le branle ; deux gitons lui prêtent leurs fesses. On part.

Gernande impose le premier ; et sa perfide lancette incise en quinze endroits, mais légèrement, les belles chairs de lêinfortunée offertes à ses fureurs ; il se jette sur Victor, et sêen fait sucer.

Dorothée suit, et comprime si fort les seins de madame de Verneuil, quêelle lui occasionne dêaffreuses convulsions ; elle se rue sur Cécile, et la tribade lui décharge au nez.

DêEsterval suit sa femme ; il épile madame de Verneuil, et lui pique au sang les babines du con ; lêanus de Victor le console ; il y vient faire sa décharge.

Bressac caresse sa tante à grands coups de poing dans le nez ; elle en saigne ; il la sodomiseÖ lui tire les oreilles jusquêà lui fendre la peau, et revient, comme dêEsterval, enculer le charmant Victor.

Verneuil sêapproche. On croit sans peine quêil ne ménagea pas sa femme ; il la bat, la pince, la moleste ; et cêest dans le beau cul de Cécile quêil apaise aussitôt son ardeur.

- A toi, Victor, dit-il à son fils ; voyons comme tu traiteras ta mère : admire sous tes yeux un parent qui ne marchanda pas si longtemps la sienne ; ô Bressac ! encouragez votre neveu à vous imiter un jour !

Le jeune Victor se présente. Cêest sa mère quêun père féroce et brutal lui ordonne dêinsulter ; et cêest sa súur qui va lui servir de récompense.

Hélas ! le jeune enfant ne se prête quêavec trop de complaisance aux infamies quêon ose exiger, il nêest pas besoin de lui rien prescrire.

- Belle maman, dit le petit libertin, je sais ce qui vous désespère ; trouvez bon que je lêentreprenne. Tournez-moi ce beau cul, pour que jêen jouisse de toutes les manières qui vous vexent le mieux.

Il nêy avait pas à résister. Les vieilles, entourant la victime, lêeussent à lêinstant contenue, si elle se f˚t avisé dêopposer la moindre contrariété.

Victor, armé dêune poignée de verges, osa porter une main parricide sur celle dont il reçut le jour. Encouragé par Gernande, Bressac, dêEsterval, et par Dorothée même, le monstre, à lêinstar de Bressac, fouette sa mère à tour de bras. Le croira-ton ? Verneuil, pour mieux exciter son fils, lui branle le vit en dessous, pendant quêil contient sa femme. Le petit libertin, tout ému, plus beau que lêAmour même, malgré les horreurs qui le dégradent, sêécrie :

- Mon père ! ah ! oui, oui, tiens-la moi ; tiens-la moi bien, pendant que je lêencule.

Et le complaisant Verneuil, fixant les reins de son épouse, place soigneusement le vit de son fils au cul de sa tendre moitié. Voilà Victor au fond, lêinceste se consomme, pendant que ce père coupable excite, sert lui-même, en mille voluptueuses manières, les impudiques plaisirs de ce fils criminel.

- Comment cueillir maintenant le prix offert ? dit Verneuil à Victor ; ton épuisement te le permettra-t-il ?Ö

- …puisé ?Ö moi ? dit le fripon en faisant voir que lêassaut quêil vient de livrer nêa fait quêaiguiser ses armes, voyez, sacredieu, ce vit-là ; voyez sêil nêest pas en état de faire à ma súur ce quêil vient dêentreprendre avec ma mère. Jêinsinuerai dans le cul de la fille la merde que je viens de pêcher dans celui de la maman ; rien de plus délicieux au monde !

Et se jetant sur Cécile, il la met dans la même attitude oˇ il vient de placer sa mère. Le fripon sêapprête à la traiter également, lorsque Verneuil suspendant les fureurs de son fils, le prie dêen retarder un moment le cours, pour mettre plus dêordre à ses voluptés. Cécile, agenouillée sur le saint sofa, présente en plein la double route des plaisirs : Verneuil prépare les voies ; il introduit son fils dans celle de Sodome. ¿ cheval sur les reins de Cécile, est, avec soin, placée Laurette, qui présente aux baisers du jeune homme, à lêendroit, le temple le plus frais et le plus mignon quêait encore eu lêAmour sur terre. De droite et de gauche, mesdames de Gernande et de Verneuil offrent leurs culs à patiner.

Verneuil encule son fils ; John le lui rend. Bressac, dêEsterval, Gernande et Dorothée, ivres de ce spectacle, lêentourentÖ le premier en sodomisant un giton, le second pollué par Marceline dont il pince les fesses, le troisième sucé par Lili, et la quatrième enconnée par Constant. Au bout dêune courte carrière, tout le monde atteignant le but, des flots de foutre impurs, sodomites, incestueux, sêélancent de toutes parts aux yeux de lê…

ternel, mis là pour être insulté ; et, en épuisant ceux qui les perdent, les contraignent à dêindispensables réparations.

On sêapproche du buffet. Les p,tés, les jambons, les volailles, les perdrix se taillent, se découpent, les flacons se débouchent, tout sêavale ; mais, peu dêinstants après, lêexigeante déesse de Cythère rappelle à ses autels déserts tous ces sectateurs de Comus.

- Mes amis, dit Verneuil en reprenant poste, nous avons tout à lêheure consulté le sort sur nos plaisirs : je suis dêavis maintenant dêinterroger lê tre éternel sur le même objet. Le voilà sous vos yeux, ce Dieu suprême qui connaît lêavenir ; jêordonne donc à chacun dêaller se placer debout devant lui, le vit à la main, et de le consulter par la formule que vous allez trouver au pied de son trône. Le grand tre dont je suis ici le ministre, et dont jêai reçu les ordres ce matin, vous répondra par un billet ; vous en exécuterez le contenu. Vous vous ressouviendrez que le style des décrets dêun Dieu est toujours un peu louche ; vous aiderez à la lettre ; vous devinerez lêintention, et vous agirez. La manière dont vous venez de vous conduire, Victor, assure, plus que jamais, votre rang parmi nous ; vous ne vous prêterez donc plus comme patient, quêautant que le jeu vous plaira. Commencez Gernande ; allez consulter Dieu.

Gernande, dans lêattitude prescrite, prononce à haute voix les paroles quêil trouve, et que nous allons transcrire mot à mot.

[a] Méprisable image du plus ridicule fantôme, toi qui nêes bien placé que dans un bordel, toi qui nêes bon quêà régler les plaisirs du cul, que faut-il que je fasse pour rebander ? Fais-le moi connaître ; jêexécuterai ce que tu me prescriras ; mais en te protestant que cêest la seule chose sur laquelle je veuille têobéir ; mon mépris et ma haine sont trop constatés, trop certains, pour que je doive jamais me soumettre à toi sur dêautres objets. [a]

¿ peine Gernande a-t-il prononcé, quêun rouleau de satin blanc, lancé par la bouche de lê…ternel, tombe à ses genoux. Il le développe, il y lit ces mots :

ª Prends ta belle-súur et Marceline ta súur ; passe avec elles dans un boudoir ; là, tu mêleras le sang, et tu boiras le foutre. ª

Gernande sêenferme aussitôt. Nous ne répéterons plus que tous en firent de même, dès quêils eurent reçu leur décret.

Bressac succède ; il lit la même formule ; le rouleau tombe. On y disait :

´ Prends deux gitons, et marque-les. ª

Dorothée suit ; le rouleau dit : ´ que la Gernande et Constant te suivent ; deviens à la fois le bourreau de lêune, la putain de lêautre. ª

DêEsterval paraît : ´ Prends Cécile et Lili lui dit le rouleau ; et ne ménage celui-ci que pour accabler la première. ª

Verneuil arrive : ´ Justine et John têappartiennent, exprime le rouleau ; hasarde ton secret avec la première, que le second te venge si lêon te refuse. ª

Victor termine : ´ Prends deux gitons, dit lêoracle, et rends-toi digne de ton père. ª

Lêimpossibilité où nous voici maintenant de suivre chacun des acteurs dans son cabinet de retraite, est cause que nous ne nous attacherons, avec la permission de nos lecteurs, quêà celui dêentre eux qui met notre héroÔne en scène.

- Justine, dit Verneuil dès quêil est enfermé avec elle, faisons passer un moment ce garçon dans la garde-robe, et écoutez-moi avec attention. La voix du Dieu de lêunivers vient de mêapprendre que je pouvais têinitier dans mon secret ; je vais le faire ; nêen abuse pas, et t,che surtout que je nêaie pas à me repentir de ma confiance.

Il mêest impossible de te cacher, ma chère, que tu as quelque chose en toi qui me plaît excessivement. Mon frère te trouve de lêesprit, mais trop de

pruderie ; écarte ce nuage qui nuit à tes attraits ; renonce à tes sottes pratiques de religion, de vertu, et parcours avec moi la route la plus épineuse du crime. Consens à venir dans mes terres, et ta fortune est faite ; mais il faut, si tu acceptes, avec un courage infiniÖ un abandonÖ

une résignation totaleÖ

- Oh ! monsieur, de quoi sêagit-il ?

- Dêune horreur. Persuade-toi dêabord, mon enfant, quêil nêexiste pas dans le monde un mortel plus scélérat que moi ; il nêen est aucun qui porte aussi loin le go˚t du crime et de lêatrocité. Pour satisfaire mes intentions perverses sans autant de risques que les malfaiteurs ordinaires, et pour multiplier mes victimes, par une insigne trahison qui met tous mes sens en feu, dans un embrasement indicible, je me sers dêune poudre qui porte aussitôt la mort dans le sein de ceux qui la respirent ou qui lêavalent. Cette poudre est tirée de la racine dêaddad, qui croît dans lêAfrique, mais dont les curieux peuvent élever des plantes. Le poison qui sêen extrait est si violent, quêune très petite dose suffit à donner la mort la plus prompte et la plus douloureuse. Tu nêimaginerais pas, ma chère fille, lêinnombrable quantité de victimes qui périssent ainsi traîtreusement sous mes coups. Mais comme celui qui se livre au crime désire toujours au delà de ce quêil exécute, peu satisfait encore de la multiplicité dêindividus qui tombent près de moi, je mêoccupe dêun moyen dêétendre ces actions. Pour y réussir, jêai besoin dêune aideÖ Jêai jeté

les yeux sur toi ; munie de ma poudre infernale, cêest le nom que je lui ai donné, tu parcourrais les villes, tu distribuerais ce venin ; et je go˚terais le bonheur sans égal dêajouter tes crimes aux miens, et de les regarder comme personnels, puisquêils deviendront mon ouvrage.

- quoi ! monsieur, de telles horreurs ?Ö

- Me composent les plus doux plaisirs que je puisse go˚ter dans le monde : lêaction, quand je mêy livre, irrite dêabord incroyablement mes esprits ; en apprends-je ou en vois-je la consommation, mon foutre échappe aussitôt, sans que jêaie besoin dêautres secours.

- Oh ! monsieur, que je plains ceux qui vous entourent !

- Non ; ma femme, mes enfants, mes domestiques, ne courent aucun risque ; ils me procurent dêautres plaisirs, dont je serais obligé de me passer sans eux ; mais tout le reste, Justine, oh ! tout le reste mêéchauffeÖ mêexciteÖ

me met aux nues. Plus ambitieux quêAlexandre, je voudrais dévaster toute la terre, la voir jonchée de mes cadavres.

- Vous êtes un monstre ; votre perversité doublera en raison de ce que vous lui donnerez de lêessor, et les êtres sacrés que vous voulez bien ménager aujourdêhui seront bientôt sacrifiés à leur tour.

- Tu crois, Justine, dit Verneuil en maniant les fesses de celle quêil cherche à séduire, et lui faisant empoigner son vit très irrité de ces propos ?

- Jêen suis s˚re.

- Et quand cela serait, mon ange, commettrai-je donc un si grand mal ?

- Affreux, monsieur, exécrableÖ Et moi-même ne deviendrais-je pas aussi votre victime ?

- Jamais, tu me serais trop précieuseÖ trop nécessaire pour cela.

- Ah ! je nêen serais que plus tôt sacrifiée, si jêavais le malheur dêaccepter vos offres. Ce quêun criminel fait de plus sage est dêanéantir ses complices ; et de toutes les horreurs o˘ il se livre, celle-là, sans doute, est la plus convenable.

- Je nêai quêun mot à répondre à tes objections, Justine. Tu serais maîtresse de la poudre, tu aurais dès lors sur mon existence les mêmes droits que je pourrais acquérir sur la tienne.

- Oh ! Verneuil, il nêy a de dangereux que les armes qui se trouvent dans la main du crime ; si la vertu les possède un instant, elle ne sêen sert que pour les ravir à ceux qui peuvent en abuser.

- Mais tu crois donc, ma fille, quêil y a un grand mal à me satisfaire ainsi ?

- Cêest la plus abominable de toutes les horreurs, parce quêelle est, de toutes les manières de commettre le meurtre, la plus traîtresse et la plus dangereuseÖ celle dont on peut le moins se défendre.

- Instruite par mon frère, répondit Verneuil, je ne te répèterai point ce que lui, ou les autres philosophes avec lesquels tu as passé ta vie, ont pu te dire pour te prouver la nullité du prétendu crime appelé meurtre ; je ne mêattacherai quêà te faire comprendre que de toutes les façons dêy procéder, celle qui ne fait point couler de sang est la moins affreuse sans doute. Et, en effet, tu mêavoueras, Justine, que si quelque chose répugne dans lêaction de détruire son semblable, cêest la violence quêon exerce sur lui, cêest le sang quêon fait jaillir de ses veines ; cêest, en un mot, le spectacle de ses meurtrissures et de ses plaies. Rien de tout cela dans le poison : aucun acte violent ; la mort frappe sous vos yeux la personne condamnée, sans bruit, sans scandale, à peine vous en doutez-vous. ‘

Justine, Justine, cêest une délicieuse chose que le poison ! que de services il a rendus !Ö que de gens il sut enrichir !Ö de combien dêêtres inutiles il a purgé le monde !Ö de combien de tyrans il a déchargé la terre !Ö Dans le cas, par exemple, o˘ il sêagit de briser les fers du despotisme, la tyrannie dêun père, dêun épouxÖ dêun maître injuste, y réussit-on autrement et plus s˚rement que par le poison ? Ah ! si ce suc précieux nêétait pas nécessaire à lêhomme, la nature nous lêe˚t-elle donné ? Y a-t-il une seule plante sur la terre qui nous soit inutile, une seule dont elle ne nous accorde la permission dêuser à notre gré ?

Employons-les donc toutes sans choix aux besoins que cette même nature nous inspire ; que les unes nous substantent et corroborent nos forces ; que celles-ci nous dégagent des humeurs dont la trop grande abondance nuirait à

notre santé ; que celle-là nous délivrent des individus qui nous sont à

charge ; tout cela est à sa place, tout cela est dans lêordre. La nature lêoffre et le prescrit à la fois ; il nêy a que les sots qui, ne voulant pas lêentendre, ou la repoussent ou lêinterprètent mal.

- Mais, monsieur, dit Justine, jamais votre frère ne mêa parlé de semblables horreurs.

- Ce ne sont pas ses fantaisies, dit Verneuil ; il a une autre manière de faire le mal ; il sêen tient là. Chacun outrage les lois, la religion et les conventions sociales à sa guise, et lêon ne doit pas discuter des go˚ts.

- Eh bien ! monsieur, je vous plains dêen avoir de pareils, et vous proteste en même temps que je ne les servirai jamais.

Malheureuse fille, tu ne savais pas à quel point tes refus enflammaient cet insigne libertin !

Verneuil passe promptement de la luxure à la rage :

- Allons, dit-il, puisque la séduction ne produit rien, il faut au moins que la force me satisfasse ; tourne-moi ce cul qui mêenflamme.

Le vilain le claque, le baise, le mord et ordonne à Justine de chierÖ La tremblante victime obéit ; au fait de toutes ces paillardises, elle croit apaiser son persécuteur, en le satisfaisant. Verneuil analyse lêétron, il le respire et lêavaleÖ

- Charmante fille, dit-il en se relevant, vous venez de me faire go˚ter un plaisir délicieux pour moi ; il en est peu qui me flattent davantage. Je lêavoue, jêaime la merde à la folie. Mais je me croirais redevable envers vous, si jêavais reçu sans rendre ; ayez donc la bonté de prendre ma place, je vais mêétablir à celle que vous quittez ; ce que vous mêavez donné, Justine, vous le recevrez de moi ; vous mangerez ma merde comme jêai mangé

la vôtre.

- Grand Dieu ! mon cúur se soulève.

- Oh ! foutre, cela mêest bien égal ; résigne-toi sur-le-champ, coquine, ou je te fais tenir par lêhomme qui attend près dêici mes ordres ; et si tu mêy forces, putain, attends-toi à la plus extrême rigueur.

- Faites ce que vous voudrez, monsieur ; il mêest impossible de me prêter à

une telle infamie.

John paraît aussitôt ; il était muni de deux pistolets ; il en remet un à

Verneuil ; et tous deux appliquent le bout de lêarme quêils ont en main, sur une des tempes de Justine. La malheureuse, effrayée, se place.

- Contiens lêattitude, dit Verneuil au valet, en se mettant à cheval sur le sein de notre héroÔne, et fais-lui ouvrir la bouche avec le canon de ton pistolet : si elle refuse de bonne gr,ce : point de pitié pour une fille désobéissante.

Hélas ! tout ne sêarrange que trop suivant les désirs de cet homme inf,me.

Il t,te avec son cul sêil est perpendiculairement placé sur le visage de Justine ; sêy voyant dêaplomb, il l,che sa bordée, et remplit la bouche de cette pauvre fille de la plus infecte et de la plus dégo˚tante matière.

- Ce nêest pas tout, dit-il en se relevant pour contempler son odieux ouvrage, il faut quêelle avale.

Justine est menacée de nouveau. que ne fait pas faire la frayeur ? La malheureuse obéit, mais son estomac se renversant aussitôt, on voit quêelle va rendre avec usure ce quêon vient de la contraindre à prendre. Le croira-t-on ? pourra-t-on se faire une assez juste idée de la passion effrénée de cet impudique, pour comprendre les saletés auxquelles il se livre ?

Verneuil qui, pendant cette dernière opération, nêavait cessé de se faire polluer par John, et de le polluer également, lêinf,me Verneuil colle sa bouche sur celle de Justine à lêinstant o˘ il la voit rendre gorge, et reçoit dans ses entrailles le dégo˚tant superflu de celles de la victime de sa lubricité.

- Voilà ce quêil me fallait pour en venir au fait, dit-il à John. Allons, putain, ton derrière ; tu sais que je nêai pas encore sondé ce beau cul ; je veux le foutre.

Facilitée par John et par lêétat de souffrance dans lequel est Justine, lêentreprise réussit aisément. quelque prodigieux que soit le membre de Verneuil au moyen de la violence avec laquelle il sêy prend, et de lêimpossibilité o˘ est Justine de se défendre, lêoutil disparaît bientôt.

- Bon, je la tiens, dit-il ; viens mêenculer maintenant, mon cher John ; viens me rendre ce que je fais à cette garce.

Les deux opérations sêenclavent, se marient ; mais notre triste aventurière est loin de prévoir le dénouement que lui prépare la férocité de ce monstre. Appuyée sur le canapé qui la soutenait, tout son corps y pèse avec force : Verneuil, maître dêun ressort, le l,che ; le canapé sêenfonce ; et Justine, entraînée, quitte la cheville par laquelle elle est fixée, et tombe, à plus de vingt pieds de profondeur, dans un vaste bassin dêeau à la glace, préparé pour la recevoir. Tel est le moment de lêéjaculation de Verneuil ; sa main achève la besogne.

- Oh foutu bougre de dieu, sêécrie-t-il, elle mêéchappe. Et le sperme, dont il aurait arrosé sans cela le cul de la victime, coule à gros bouillons sur les flots o˘ se débat cette malheureuse. Ordonne quêon la pêche, dit flegmatiquement Verneuil à John qui venait de lui décharger dans le cul ; va, car la gueuse pourrait bien se noyer, et nous en avons encore besoin : je lêy laisserais, ma foi, sans cela.

Notre homme revient au salon après ce bel exploit. Gernande, Bressac, dêEsterval, Victor et Dorothée, y rentraient presque en même temps. Chacun se rendit compte avec intérêt des plaisirs solitaires dont il venait de jouir. Il nêy avait pas eu un seul cabinet o˘ quelques semblables espièglerie nêeussent été mises en exécution ; et, comme tous avaient également des trappes, chacun de ces scélérats prévenus sêen était servi de même. Mais les emb˚ches étaient différentes. Un des mignons de Bressac, celui quêil enculait, était tombé dans les commodités, et lêon ne savait comment faire pour lêen sortir. Dorothée avait précipité la Gernande sur des fagots de ronces. La jolie Cécile, plus jeune et plus ménagée, jetée sur des matelas par dêEsterval, en avait été quitte pour la peur. Victor avait laissé tomber lêun des gitons qui lui avait été confié, dans les flammes dêesprit-de-vin, ce qui avait fait croire à ce malheureux jeune homme quêil allait périr par le feu. Et Gernande, enculant la Verneuil, lêavait laissée couler sur trente bougies allumées quêelle avait éteint de son corps. Les victimes, baignées, rafraîchies, reparurent ; et lêon sêoccupa dêun plan général.

- Je me sens mieux en train que jamais, dit Verneuil, plus jêavance dans la carrière de la luxure, et mieux je bande. La perte de la semence fatigueÖ

absorbe les hommes ordinaires ; elle mêirrite, moi, elle me prépare à de nouveaux actes libidineux ; plus je décharge, et plus je suis libertin.

Placez-vous tout le long de ce vaste canapé, les genoux sur le bord ; et exposez-moi vos fesses indistinctement. Filles, garçons, femmes, vieilles, il faut, sacrenom dêun dieu, que tout y passe, excepté ces deux jeunes enfants, poursuit-il en montrant Rose et Lili ; je les réserve pour une autre occasion.

On sêarrange, en observant dêentremêler les sexes. Bressac est le premier qui fait voir les fesses à son oncle. Marceline venait ensuite ; sitôt quêelle a reçu son offrande, elle sêempare dêune poignée de verges, et suit son frère en le flagellant. Lêinfernal Verneuil ne fait gr,ce à pas un. Il sodomise les hommes et les vieilles avec la même ardeur que les filles et les garçons. Il parvient enfin à Gernande, sans avoir couronné son extase ; il encule son frère. ´ Vieux bougre, lui dit-il, si jêavais à décharger, ce serait bien s˚rement dans ton cul libertin ; car il y a longtemps quêil me fait bander ; mais de nouveaux plaisirs mêappellent, et je me réserve. [a]

La chaîne se rompt. Á toi, mon fils, dit Verneuil à Victor ; tiens, vois ta mère et tes súurs ; ne les vexeras-tu pas un peu ? Imite-moi donc avec elles ; sodomise-les toutes les trois. [a] Lêimmoral enfant, conduit par son père, encule les trois individus désignés, pendant que Verneuil le fout lui-même. Le paillard, égaré de nouveau, se fait donner des verges ; et tombant sur les trois putains de son fils, il les met en sang toutes trois.

Remettant lêarme à son écolier :

- Fouette ta mère, étrille tes súurs, lui dit-il ; ne les ménage pas, ne crains pas surtout dêoutrager la nature. Ce nêest jamais quêau delà des bornes connues, que la bougresse a fixé le plaisir ; on ne le saisit bien quêen dépassant les limites que les sots prétendent quêelle nous prescrit.

Point de voluptés sans crime. Ah ! comme ils travaillaient pour nos plaisirs, ces législateurs imbéciles qui prétendaient donner des lois à

lêhomme : sêen foutre, et les toutes enfreindre, mon ami, voilà le seul art de jouir. Connais cet art, et brise tous les freins.

- Papa, dit le petit fripon en étrillant sa mère de toutes ses forces, tu sais quêil y a longtemps que je te demande la permission de fouetter maman sur la gorge ; accorde-moi donc cette faveur, et tu vas voir mon vit comme il écumera.

Une telle effervescence enflamme tout le monde. Bressac baise mille fois un enfant si semblable à lui ; Gernande veut que sa femme se réunisse à madame de Verneuil. Comme tante, dit ce libertin, elle a, ce me semble, des droits à lêintempérance de ce cher neveu. Les deux victimes sont placées à genoux, le dos appuyé contre le sofa sacré ; et le barbare enfant, que chacun contemple à plaisir, sans calculer les suites funestes dêun caprice aussi dangereux, frappe indifféremment de ses verges les belles gorges exposées à

ses cruautés. Un tel spectacle échauffe lêassemblée. Bressac encule dêEsterval qui lui-même sodomise un giton ; Gernande suce les vits de John et de Constant, pendant que Marceline le fouette ; et Dorothée, sêemparant de Justine, lui enfonce son clitoris dans le cul. Cependant madame de Verneuil, sur laquelle la rage de ce petit scélérat semble sêexercer avec le plus de plaisir, sêévanouit sous les coups qui lui sont portés ; et le monstre, oubliant, profanant la plus sainte loi de la nature, ose arroser de foutre le sein ensanglanté qui lui donna la vie.

Le jour avançait, et les forces commençant à sêépuiser, on imagina, pour les réparer, dêouvrir encore quelques p,tés, de faire sauter quelques bouteilles de vin de Champagne, et dêinterroger ensuite lêimage de Dieu, à

dessein de savoir lêart auquel on aurait recours pour retrouver une énergie dont on avait besoin au dénouement.

Les estomacs remplis, et les têtes allumées, Verneuil après avoir fait baiser trois fois son cul à lê…ternel, lui demande par quel procédé il croit quêon peut reprendre un peu de vigueur.

- Par des supplices particuliers, répond lêimage divine. que chacun repasse dans ses cabinets, et qu il se serve de lêinstrument quêil y trouvera établi. Vous, Gernande, emparez-vous de madame de Verneuil ; vous Verneuil, prenez votre fille Cécile ; que dêEsterval prenne madame de Gernande ;

Dorothée passera avec Laurette et Marceline ; Victor, aidé de Constant, sêenfermera avec Justine.

Seulement, obligés de suivre ici notre héroÔne, nous ignorons quels furent les supplices o˘ les autres furent condamnés. Nous dirons simplement que notre malheureuse aventurière trouva, dans le cabinet qui lui était destiné

un meuble de torture, en usage parmi les bourreaux dêItalie. Fixée sur le croupion au haut de cette infernale machine, ses quatre membres étaient attachés en lêair, et son corps pesant sur cette partie chatouilleuse et faible que soutenait le fatal instrument, lui occasionnait, au moyen de ce poids, une douleur si violente, quêil en résultait un rire sardonique, extrêmement curieux à examiner. On nêimagine pas le plaisir quêeut Victor de faire établir là, par celui qui lêaidait, la triste et malheureuse Justine. Le petit scélérat lêy contint près dêune demi-heure, en se faisant branler par Constant ; puis, courant chercher son père :

- Oh ! mon ami, lui dit-il, jêignore à quel supplice tu condamnes ta fille Cécile ; mais je te jure quêil ne peut dêimposer être de plus délicieux que celui que je viens d imposer à Justine ; viens-y placer ma súur, je te le demande avec instance.

Verneuil, que rien ne satisfaisait, et qui ne se trouvait pas assez délecté

des affreuses douleurs quêarrachait à Cécile un horrible chevalet sur lequel il lêavait posée, la détache et la conduit sur la manivelle italienne. Íl faut les foutre au sortir de là, dit Verneuil à son fils. ª

Tous deux consomment ce dernier crime, se nichent ensemble, lêun au con de sa fille, lêautre au cul de Justine, et déchargent à la fois, en molestant les charmes de lêune et de lêautre victimeÖ déjà rompues de la séance questionnaire o˘ ces scélérats viennent de les soumettre.

Cêest lêinstant de frapper les grands coups. Jusquêalors les deux enfants de Verneuil et de Laurette sa fille, étaient, pour ainsi dire, restés dans lêinaction. ¿ la flétrissure des prémices de ces deux beaux enfants, consistaient les grands projets de ces jours de fête. Tout, dans ce délicieux sacrifice, flattait excessivement Verneuil : ces individus étaient du plus bas

,ge, et voilà comme il lui fallait des victimes ; ils étaient à la fois ses enfants et ses petits-enfants. quelle délicieuse recherche pour un homme dont tous les plaisirs gisaient dans lêinceste ! On les présente donc lêun et lêautre à ses luxurieuses entreprises : Laurette, leur mère, et madame de Verneuil, devaient contenir les holocaustes. Victor était chargé dêhumecter les voies, et de guider le dard de son père dans les routes voluptueuses quêallaient présenter son frère et sa súur. En attendant que tout se prépare, Verneuil, pour se ranimer, jouit des plaisirs passifs de Sodome. John et Constant lêenculent tout à tour ; il veut que Justine lui suce la bouche et lui branle le vit pendant ce temps-là. En peu de minutes notre complaisante héroÔne rend à la vie ce triste invalide de Cythère ; et les deux meilleurs soufflets quêelle ait reçus de ses jours, deviennent les gages de la reconnaissance qui lui est due.

Parfaitement excité, le drôle sêélance du même bond sur la petite fille de sept ans. Les prémices du cul sont ceux qui sêoffrent les premiers. Victor guide, avec une incroyable adresse, le membre effrayant de son père au trou mignon quêon lui fait voir ; mais quelles que soient lêadresse de lêun et lêagilité de lêautre, lêattaque paraît impossible. Cependant la victime, parfaitement contenue, ne peut offrir aucune résistance ; sa défaite devient donc certaine ; elle lêest effectivement ; et le monstre, à force de pommade, disparaît en trois tours de reins dans lêantre étroit des plaisirs de Gomorrhe. Marceline remplace aussitôt Laurette dans lêemploi de contenir le sujet. Pour mieux exciter son père dans les plaisirs quêil go˚te à jouir de sa fille, elle lui fait baiser les superbes fesses dêun enfant plus rapproché de lui dêun degré que celle quêil sodomise. Victor, qui nêa plus besoin là, vient, en enculant son père, placer Verneuil entre les deux résultats de sa couille. Mais la férocité de cet incestueux, qui ne peut-être une minute sans aliment, exige que Gernande fouette devant lui Marceline, cêest-à-dire, la grand-mère de celle dont il travaille lêanus ; et Gernande, dont on connaît les go˚ts sanguinaires, veut, pour faire couler plus tôt le sang, nêemployer sur le gros cul de cette femme, quêun martinet à pointes de fer.

- Je voudrais bien, dit Verneuil, toujours en foutant, que dêEsterval, pour achever de mêirriter, saisît le cul de ma femme dans la posture o˘ la voilà, et quêil lêétrill,t dêimportance.

- Ne pourrais-je pas, dit Bressac, rendre le même service à Laurette ? son attitude étant semblable, je puis la saisir de même.

- Assurément, répond Verneuil ; mais il faudra donc que Dorothée vienne foutre Victor de son délicieux clitoris.

- Bon, dit John ; et moi, jêenculerai Dorothée.

- En face de vous tous, dit Constant, je vais, si cela plaît, sodomiser Justine.

- Sous les conditions, dit Verneuil, que tu têenvironneras de bardaches, qui, par leur attitude, mêoffrirons leurs fesses à baiser.

- Bien de plus aisé, dit une des vieilles en disposant tout ; et nous, ajouta-t-elle en parlant de ses trois compagnes, nous allons parcourir les rangs, les verges à la main, pour vous exciter davantage.

- Non, non, dit Verneuil ; jêaime mieux quêelles se troussent au-dessus de moi ; je veux que les rides de leurs vieux culs forment, avec les beautés que jêai sous les yeux, le contraste le plus agréable à la véritable luxure. Vous chierez, garces, entendez-vous ; vous vesserez, vous péterez, pendant que mon foutre coulera.

Et tout étant ainsi disposé, le coquin, bandant à merveille, veut cueillir du même coup lêune et lêautre fleur. Les cruels projets de cet ours sêaccomplissent bientôt ; et la pauvre petite Rose, flétrie de toutes parts dans un même instant, va porter au sein de sa mère et son déshonneur et ses larmes.

Lili remplace. Toutes les postures varient ; mais la même lubricité les dessine, dêégales infamies les assaisonnent. La crise approche à la fin ; dêétonnants blasphèmes la préparent. Verneuil décharge comme un taureau, et veut quêau sortir du cul de son petit-fils, ce soit la bouche de Justine qui purifie son engin merdeux. ´ Remplace-moi [a], dit-il à Victor, ´ mon fils, fous mes deux enfants ; je me sens encore la force de têenculer pendant ce temps-là, pourvu que ma femme gamahuche le trou de mon cul, et que je lèche celui de ma súur. [a] De nouveaux groupes entourent ces derniers écarts

de luxure ; et, après quelques instants de calme et de rafraîchissements, on procède au dernier acte de ces délicieuses orgies.

Oh ! juste ciel ! par quelles horreurs elles vont se terminer.

Un vaste fauteuil à cinq places, construit de manière que ceux qui y sont placés se trouvent dos à dos, est élevé au milieu du salon. Bressac, Gernande, Verneuil, dêEsterval et Dorothée sêasseyent dans ce siège. Chacun de ces individus place un giton entre ses jambes ; John, Constant et Victor papillonnent autour. Un cercle environne ce large fauteuil, en ne laissant quêun pied dêintervalle entre ce siège et lui. Ceux qui forment ce cercle sont mesdames de Verneuil et de Gernande, Justine, Laurette, Marceline, Cécile, Lili, Rose, et les quatre vieilles, quêon fait mettre nues ; tous ces malheureux êtres se tiennent par la main. Tel est lêétat dans lequel Gernande veut quêils soient pour être saignés tous les douze à la fois des deux bras ; ce qui va former vingt-quatre fontaines, dont les flots rejailliront sur les scélérats placés dans le fauteuil. Les deux tristes épouses veulent se récrier sur lêatrocité de ces excès ; on rit de leurs remontrances ; et la scène ne sêen prépare pas moins. Verneuil y désire du raffinement.

- Je veux, dit-il, que mon fils Victor saigne lui-même sa mère et ses súurs.

- De ses jours il nêa touché de lancettes, sêécrie madame de Verneuil.

- Tant mieux, répond méchamment Gernande ; cêest là précisément ce quêil nous faut.

Le jeune Victor, empressé de concourir à cette scélératesse, assure quêil sêen tirera tout aussi bien que son oncle. Lêopération commence ; M. de Gernande se lève, et la dirige. Victor débute sous les yeux de son maître, qui, méchamment, lui branle le vit, pendant quêil opère, afin que la luxure, agitant ses nerfs, le contraigne à trembler et à estropier quelquêun. Gernande achève ; les jets partent presque à la fois de tous les bras. Le phlébotomiseur revient se placer ; et voilà nos cinq libertins, couverts de sang, qui sêexcitent à ce spectacle, pendant que leurs gitons les sucent, et que Victor, les verges à la main, parcourt le cercle à

revers, pour empêcher, à force de coups, que les victimes ne perdent connaissance. Rien nêégale lêaudace dont cet énergumène frappe indistinctement tous les culs ; frère, mère, súur, rien nêest épargné par son bras vigoureux. Cependant nos libertins de lêintérieur du cercle sont absolument inondés de sang, ainsi que les gitons qui les amusent ; John et Constant, dont ils branlent les vits, en sont également couverts ; on ne lêa jamais vu couler avec tant dêabondance. En ce moment, Cécile chancelle, elle tombe, malgré tous les efforts de ceux qui sont auprès dêelle pour la retenir.

- Ah ! dit Verneuil, qui bandait ferme à ce spectacle, ah ! sacredieu, je gage que ma fille est perdue ; ce petit étourdi lêaura manquée ; le voilà

fratricide, pour son coup dêessai.

- Rien nêest plus certain, dit Gernande.

- Ah ! double foutu dieu, dit le jeune homme, en couvrant de foutre le visage de sa súur expirante, sacré bougre de Dieu dont je me fous, jamais je nêeus tant de plaisir.

Ici tous les bras se rebandèrent en h,te. Madame de Verneuil absorbée sur le corps de sa fille, le couvre de larmes et de baisers. On essaie quelques remèdes, et leur parfaite inutilité les fait abandonner aussitôt. Verneuil, très consolé de cette perte, parce que personne ne tenait moins que lui à

un objetÖ surtout quand il en était rassasié, Verneuil demande à son fils sêil lêa fait exprès.

- Non vraiment, dit lêinsigne coquin ; je vous prie, cher père, dêêtre bien persuadé que, si jêavais eu une victime à choisir, cêe˚t été madame votre épouseÖ Tout le monde éclate de rireÖ Et voilà comme on élevait ce jeune scélérat ; voilà comme on lêapprivoisait insensiblement aux plus exécrables forfaits.

- Sacredieu, dit dêEsterval, je suis désolé que cette jolie fille crève si tôt ; jêavais dessein de lêenculer.

- Nêes-tu donc pas encore à temps ? dit Bressac.

- Pardieu, tu as raison, dit lêaubergiste ; quêon me la tienne, et je lêy fais passer.

- Cêest moi, mon ami, dit Verneuil, cêest moi qui vous rendrai ce service, en reconnaissance de tous ceux que mêa rendus votre aimable femme. Et, saisissant sa fille moribonde, il la présente à dêEsterval, qui la sodomise aussitôt. Chacun de ces scélérats veut, dans son genre et suivant ses go˚ts, se permettre dêégales atrocités ; et lêon nêa pas idée des exécrations o˘ se livrent ces monstres, jusquêau dernier moment, avec cette malheureuse petite fille. Jamais les peuples les plus cruels, jamais les plus féroces anthropophages nêatteignirent à ce degré dêhorreur, de cruauté. Elle expire à la fin et les banquettes de la terrasse, dont nous avons précédemment parlé, ensevelissent à jamais le crime épouvantable qui vient de se commettre avec autant dêaudace que de frénésie.

Oh ! quelle passion que la luxure ! Si elle est la plus délicieuse de toutes celles dont la nature nous inspire le go˚t, on peut bien assurer quêelle est en même temps la plus forte et la plus dangereuse.

Excédés de fatigues, on fut à la fin se coucher. Et Verneuil, auquel une nouvelle idée luxurieuse rendait aussitôt toutes ses forces, ainsi que nous lêavons déjà dit, voulut absolument passer la nuit avec sa fille Laurette, qui, de tout ce qui est là, est celle qui possède le mieux lêart de lêélectriser. Chacun sêarrange à peu près de même ; et Justine a lêhonneur de partager la couche de Dorothée, qui ne peut se rassasier dêelle.

CHAPITRE XVI

FIN DES ORGIES - DISSERTATION - COMMENT LA SOCI…T… SE S…PARE - FUITE DE JUSTINE

La luxurieuse assemblée, réunie le lendemain pour de nouvelles infamies, sêamusa tout aussi gaiement que si la plus atroce de toutes les cruautés nêe˚t pas été commise la veille. Et voilà quelle est lê,me de ces libertins ;

absolument blasés sur toute autre sensation que celle de leurs vices, la plus coupable indifférence ou les entraîne à de nouveaux crimes, ou les console bientôt des anciens. Rose et Lili soutinrent ce jour-là et les deux suivants, tout le poids des lubricités de ces monstres. Pour Gernande, sêacharnant sur Marceline, sa súur, à laquelle il trouvait les plus beaux bras du monde, il la saigna dix fois dans ces deux jours, collant sans cesse sa bouche sur les jets de sang, les laissant jaillir dans son gosier, et sêen humectant les entrailles. Íl me semble, lui disait Bressac, très partisan de ce raffinement, il me semble, mon oncle, que ce ne peut être quêainsi que votre fantaisie doit avoir des charmes.

quand on aime le sang, il faut sêen rassasier ; lêanthropophagie nêest constatée quêalors, et jêavoue que lêanthropophagie me fait bander. [a] Tous essayèrent ce charmant épisode ; Dorothée même avala le sang de Marceline.

Ces horreurs sêentremêlaient de promenades, pendant lêune desquelles Bressac découvrit une jeune fille de quatorze ans, belle comme le jour, et quêil enleva pour en amuser la société. Rien ne fut reçu comme ce présent ; et il nêy eut sorte de vilenies, de supplices et dêexécrations qui ne se commirent avec cette malheureuse. On raisonnait un soir sur lêheureux hasard de cette découverte, quand madame de Gernande sêavisa de dire : Ćroyez-vous, messieurs, que si les parents de cette infortunée se trouvaient aussi puissants que vous, ils ne poursuivraient pas lêinfamie dont vous venez de les accabler ? Or, si la misère est la seule cause de la tranquillité dans laquelle ils vous laissent, nêêtes-vous pas des scélérats dêen abuser ainsi ! [a]

- Mon ami, dit Verneuil à son frère, si ma femme e˚t osé me faire un raisonnement aussi absurde que celui-là, je lêeus fait mettre à genoux devant la compagnie, et fustiger jusquêau sang par mon laquais ; mais comme madame ne mêappartient pas, je vais me contenter de pulvériser son objection.

- Voilà qui est à merveille, répondit le maître du ch,teau ; mais comme je ne prétends pas être plus doux que mon frère, la société trouvera bon que madame de Gernande nêécoute le discours qui va lui être fait, que dans une attitude de douleur. Je la condamne donc à être à quatre pattes, les fesses

fort en lêair ; deux bougies, très près de son cul, en grésilleront lentement la peau pendant ce temps-là.

Des bravos retentirent ; madame de Gernande est placée, et Verneuil commence.

- …tablissons dêabord, je vous prie, dit Verneuil, comme bases inébranlables de tout système sur pareilles matières, quêil y a nécessairement dans les intentions de la nature une classe dêindividus essentiellement soumise à lêautre par sa faiblesse et par sa naissance ; ceci posé, si le sujet sacrifié par lêindividu qui se livre à ses passions est de cette classe faible et débile, le sacrificateur, en ce cas, nêa pas fait plus de mal que le propriétaire dêune ferme qui tue son cochon.

Douteriez-vous de mon premier principe ? Parcourez lêunivers, je vous défie dêy trouver un seul peuple qui nêait eu sa caste méprisée ; les Juifs formaient celle des …gyptiens ; les Ilotes celle des Grecs ; les Parias celle des Brames ; les Nègres celle de lêEurope. quel est, je vous prie, le mortel assez imbécile pour oser affirmer, en dépit de lêévidence, que tous les hommes naissent égaux en droits et en force ! Il nêappartenait quêà un misanthrope comme Rousseau dêétablir un pareil paradoxe, parce que, très faible lui-même, il aimait mieux rabaisser à lui ceux auxquels il nêosait sêélever. Mais de quel front, je vous le demande, le Pygmée de quatre pieds deux pouces pourra-t-il sêégaler à ce modèle de taille et de vigueur à qui la nature accorde et la force et la taille dêHercule ? Ne vaudrait-il pas autant dire que la mouche est égale à lêéléphant ? La force, la beauté, la taille, lêéloquence : telles furent les vertus qui, dans lêorigine des sociétés, firent décerner lêautorité à ceux qui les gouvernèrent. Une famille, une bourgade, contrainte à défendre ses possessions, choisit bien certainement dans son sein lêêtre qui lui paraît réunir une plus grande somme des qualités que nous venons de peindre. Ce chef, une fois revêtu de lêautorité qui venait de lui être confiée, prit des esclaves parmi les plus faibles, et les immola sans pitié au plus léger besoin de ses intérêts ou de ses passionsÖ à la fantaisie même de ceux qui lêavaient mis en place.

Combien de fois peut-être cette cruauté fut-elle nécessaire au maintien de son autorité ? qui doute que le despotisme des premiers empereurs de Rome

ne f˚t utile à la splendeur de cette souveraine de lêunivers ? Lorsque les sociétés sêétablirent, les descendants de ces premiers chefs, accoutumés à

représenter, quoique souvent leurs forces ou leurs qualités morales nêégalassent plus celles de leurs pères, continuèrent de maintenir lêautorité sur leurs têtes ou dans leurs maisons ; voilà lêorigine de la noblesse dont la tige se découvre dans la nature même. Des esclaves continuèrent de se ranger autour dêeux, ou pour les servir, ou pour maintenir, sous les ordres de ce chef, la grandeur et la prospérité de la nation ; et ce maître, sentant combien il lui devenait essentiel dêen imposer, tant pour son intérêt que pour lêintérêt général, devint cruel par nécessité, par ambition, et le plus souvent par libertinage. Tels furent les Néron, les Tibères, les Héliogabale, les Venceslas, les Louis XI, etc.

Ils héritaient dêun pouvoir transmis à leurs prédécesseurs par nécessité ; ils en abusaient par caprice. Mais quel mal entraînaient ces abus ?

beaucoup moins sans doute que le retranchement de leurs pouvoirs ; car lêabus maintenait lêempire, en faisant tomber quelques victimes ; la suppression de lêautorité ne les épargnait pas, et plongeait les peuples dans lêanarchie. Il y a donc (et cêest o˘ jêen veux venir) très peu dêinconvénients à ce que le plus fort abuse de sa puissance ; on ne saurait mettre dêobstacle à ce quêil écrase le plus faible. Toutes les opérations de la nature ne sont-elles pas dêailleurs des exemples de cette lésion nécessaire du fort sur le faible ? Lêaquilon brise le roseau ; les soulèvements intérieurs de la terre culbutent, dégradent la frêle habitation imprudemment élevée sur elle ; lêaigle engloutit le roitelet ; nous ne respirons pas, nous ne remuons pas un de nos membres, que nous ne détruisions des fourmilières dêatomes. Et bien ! vous disent ici les imbéciles partisans dêune impossible égalité, nous ne pouvons disputer la priorité physique et morale de certaines créatures sur dêautres : elle nous frappe, il faut en convenir ; mais accordez-nous au moins que tous les êtres doivent être égaux aux yeux de la loi. Et voilà certes ce dont je me garderai bien de convenir. Comment voulez-vous en effet que celui qui a reçu de la nature la plus extrême disposition au crime, soit à cause de la supériorité de ses forces, de la délicatesse de ses organes, soit en raison de lêéducation nécessitée par sa naissance ou par ses richesses ; comment, dis-je, voulez-vous que cet individu puisse être jugé par la

même loi, que celui que tout engage à de la vertu ou de la modération ? Serait-elle plus juste la loi qui punirait de même ces deux hommes ? Est-il naturel que celui que tout invite à mal faire, soit traité comme celui que tout engage à se comporter prudemment ? Il y aurait à ce procédé une inconséquence affreuse, une injustice abominable, que toute nation prudente et sage ne pourrait jamais se permettre. Il est impossible que la loi puisse également convenir à tous les hommes. Il en est de ce médicament moral comme des remèdes physiques. Ne ririez-vous pas du charlatan qui, nêayant quêune pratique semblable pour tous les tempéraments, purgerait le fort de la halle comme la petite maîtresse à vapeurs ? Eh ! non, non, mes amis, ce nêest que pour le peuple que la loi est faite. Se trouvant à la fois le plus faible et le plus nombreux, il lui faut absolument des freins dont lêhomme puissant nêa que faire, et qui ne peuvent lui convenir sous aucun rapport. La chose essentielle, dans tout gouvernement sage, est que le peuple nêenvahisse pas lêautorité des grands ; il ne lêentreprend jamais, sans quêune foule de malheur ne bouleversent lêétat, et ne le gangrènent pendant des siècles. Mais, tant quêil nêy aura, dans une nation quelconque, dêautre inconvénient que celui de lêabus des pouvoirs du fort sur le faible, comme le résultat nêen est que de river les fers au peuple, cette action deviendra bonne au lieu dêêtre mauvaise ; et toute loi qui la protégera, tournera dès lors à la gloire de lêétat et à sa prospérité. Le régime féodal favorisait cette manière de voir ; et cêest sous lui que la France est parvenue au dernier degré de sa grandeur et de sa prospéritéÖ à

lêexemple de Rome qui ne fut jamais si grande, que quand le despotisme fut à son dernier période. Il y a une infinité de gouvernements en Asie oˇ les grands peuvent tout faire, oˇ le peuple seul est enchaîné. Cêest agir contre la nature, que de prétendre diminuer la force de ceux auxquels sa main lêa départie ; cêest la servir que dêimiter les modèles de cruauté, de despotisme, quêelle offre sans cesse à nos regardsÖ que dêuser de tous les moyens quêelle a mis dans nous pour déployer notre énergie ; celui qui sêy refuse est un sot qui ne mérite pas le présent quêil a reçu dêelleÖ Et Verneuil, revenant ici à lêobjet de la discussion : Nous nêavons donc nul tort, mes amis, de faire servir cette créature à tous les caprices de notre lubricité. Nous lêavons enlevée ; et nous sommes les maîtres dès que la nature nous rend les plus forts, dêen faire tout ce que nous voudrons. Il nêy aurait que les imbéciles ou des femmes qui pourraient le trouver mauvais ;

parce que ces deux sortes dêindividus, faisant partie de la classe des faibles doivent nécessairement en prendre le parti.

- Eh ! qui doute, dit Bressac, électrisé par la morale de son oncle, qui peut ne pas être convaincu que la loi du plus fort ne soit la meilleure de toutes, la seule qui règle les ressorts du monde, qui soit à la fois la cause et des vertus qui rétablissent le désordre, et des crimes qui maintiennent lêordre dans chacun des rouages de ce vaste univers ?

Nos lecteurs imaginent aisément que de tels systèmes, dans la tête des gens dont ils lisent lêhistoire, devaient nécessairement exalter leurs écarts.

Madame de Gernande fut condamnée, malgré ses douleurs, à rester dans la même attitude o˘ ces scélérats lêavaient mise, et ce fut sur elle que se raffinèrent, avec la nouvelle victime, toutes les manières de saigner, et toutes les lubricités possibles à exécuter pendant lêeffusion du sang.

DêEsterval prétendit quêil devait être délicieux de foutre pendant ce temps-là ; il le fit ; et les éloges quêil prodigua à cette nouvelle passion engagèrent les autres à lêimiter. Verneuil dit quêil fallait pincer, piquer, molester la créature phlébotomisée, tout en la foutant : on la couvrit de meurtrissures. Gernande voul˚t quêelle branl,t les vits de chaque main, et que ces engins sêinondassent de sang : autre caprice qui fut trouvé délicieux. Victor prétendit quêil fallait donner des clystères, et les voir rendre pendant la saignée. La dêEsterval soutint que ce quêil y avait de mieux à faire était de la pendre par les cheveux pendant que les saignées couleraient des quatre membres ; nouvelles décharges. On en fit tant enfin que la malheureuse enfant fut bientôt rejoindre Cécile. On lêenterra près dêelle ; et de nouveaux forfaits embrasèrent bientôt lêimagination de ces cannibales.

Au sortir dêun dîner o˘ lêon sêétait permis les plus grandes débauches, o˘

les têtes, prodigieusement exaltées, nêadmettaient plus ni freins ni barrières, o˘ lêon avait érigé lêindécence en principe, la cruauté en vertu, lêimmoralité en maxime, lêathéisme en opinion seule faite pour le bonheur des hommes, tous les crimes en systèmes ; o˘ la volupté la plus crapuleuse, ayant entremêlé les excès de la table, on avait porté

lêégarement au point dêenculer des bardaches, sans cesser de boire et de manger ; o˘ lêon avait mêlé aux aliments dont on se gorgeait, les excréments exhalés du corps de ces gitons, leurs larmes, leur sueur et leur sang ; au sortir de ce repas infernal, Gernande et Verneuil décidèrent enfin que le sang de Cécile et de la jeune personne que lêon venait dêimmoler, ne suffisait pas aux dieux infernaux à qui sêadressait cette fête, et quêil fallait essentiellement une victime de plus. Ici toutes les femmes frémirent. Notre malheureuse Justine, sur laquelle plusieurs yeux se tournèrent, pensa se trouver mal, lorsque Gernande proposa à lêassemblée de convenir que la victime serait choisie à la supériorité des fesses ; et voici le sophisme dont il se servit pour étayer son opinion : Celle qui a le plus beau cul, disait-il, doit nécessairement être celle qui nous a fait le plus décharger. Or, la créature qui a le plus excité nos désirs, doit être celle dont nous devons être le plus dégo˚tés : cêest donc elle dont il faut indispensablement se défaireÖ

- Non, dit Verneuil, il y aurait de la partialité ; il faut lêexclure absolument, et que le sort seul en décide. Consultons le Dieu qui déjà sut nous indiquer de si bonnes actions ; sa voix désignera la victime, il ne pourra plus nous rester de regretsÖ

OceanofPDF.com

- Excellente manière de se rassurer, dit dêEsterval en éclatant de rire ; jamais les dogmes jésuitiques ne furent raffinés à ce point, Allons, notre dieu sera bientôt réédifié ; allons le consulter dans son temple.

On écrivit sur des bulletins les noms de Justine, des dames de Gernande et de Verneuil, de Marceline. de Laurette et de Rose. Ces six noms, placés dans le calice qui avait servi aux précédentes orgies, furent présentés par Lili à lêeffigie de lê…ternel, qui, après un moment de réflexion, met sa main dedans, et jette le billet qui en sort. Bressac le ramasse avec empressement ; il y lit le nom de madame de GernandeÖ Je lêaurais parié, dit froidement le mari ; jêai toujours cru le ciel juste à mon égard ; je suis ravi que, par un choix aussi plein dêéquité, sa réputation se conserve. Allons, ma tendre amie, dit-il en sêapprochant de sa malheureuse femme, allons, mon cúur, un peu de courage. De toutes les occasions o˘ il faut savoir prendre son parti avec fermeté, celle-ci, sans doute, est la plus importanteÖ cêest un mauvais moment à passerÖ oh ! bien mauvais mon angeÖ car nous vous ferons incroyablement souffrir, cela est certain. Mais cela finira ; vous rentrerez paisiblement alors dans le sein de cette nature qui vous aime tantÖ et qui néanmoins vous destine une assez vilaine manière de vous réunir à elle. Rassurez-vous, cependant, mon amour ; ne vaut-il pas mieux mourir tout de suite, que de poursuivre lêennuyeuse carrière o˘ mes passions vous précipitaient ? Cêétait une suite continuelle de tourments ; ils vont finir : une éternité de bonheur vous attend, vos vertus vous lêassurent. Ce qui mêafflige, moi, mon enfant, je vous le répète, cêest la route épineuseÖ le chemin excessivement douloureux, par lequel vous allez parvenir aux délices qui vous sont préparées pour toujours. Et le cruel époux persiflerait peut-être encore sa malheureuse femme, si le fougueux Verneuil ne se f˚t à lêinstant jeté sur la victime, pour en jouir délicieusement, disait-il dans lêétat de crises et dêangoisses o˘ elle devait être. Le scélérat lêenconne, la lime avec ardeurÖ cueille avec impudence des baisers luxurieux sur une bouche flétrie par les plus amères douleurs, et qui ne sêouvre plus quêaux plaintes et au désespoirÖ

- Attends, dit Gernande à son frère en lêengageant à ne point précipiter son extase, il faut que ce soit en jouissant dêelle, toi par devant, Bressac en cul, moi dans la bouche, dêEsterval et Victor sous les aisselles, que nous

prononcions tous cinq son supplice. quêon nous donne ce quêil faut pour écrire, poursuit-il dès quêil voit son idée remplie ; je vais commencer par tracer le mien.

Et le scélérat, avec réflexion, le fait en jouissant de sa malheureuse épouse quêil considère à chaque mot quêil peint. Victor en fait autant ; il écrit avec flegme, sur les épaules de sa tante, lêespèce de torture oˇ il la destine, et qui paraît le mieux convenir à son insigne noirceur. Les autres imitent le procédé ; et, pour mettre à toutes ces infamies les plus bizarres recherches, comme Gernande connaissait lêattachement de Justine pour sa maîtresse, il veut que ce soit elle qui fasse la lecture de la sentence qui vient dêêtre prononcée. Hélas ! à peine la pauvre fille eut-elle la force de bégayer ces mots barbares ; mais, comme on la menaçait de la même mort, si elle nêobéissait pas, et que son refus nêe˚t servi de rien, il fallut se soumettre ; elle lut. La Gernande nêa pas plus tôt entendu son arrêt, quêelle se précipite aux pieds de ses bourreaux. Eh ! ce nêest point dans de telles ,mes que naquit jamais la pitié ! On insulte cette infortunée, on la bafoue ; et, pour procéder sur-le-champ à son supplice, on sêenferme dans le salon, oˇ sêétaient commises les horreurs dont on a précédemment rendu compte. Tout ce qui convenait aux exécrations projetées sêy voyait avec appareil.

On exigea dêabord de la patiente, de demander tout haut pardon à Dieu et aux hommes, des crimes quêelle avait commis. La pauvre femme, dont lêesprit nêy était déjà plus, prononça tout ce quêon voulut. Chacun infligeait celle quêil avait ordonnée ; et, pendant quêil agissait, deux individus de lêun ou de lêautre sexe, étaient obligés de lêexciter ou de se prêter à ses luxures intermédiaires. Les vieilles aidaient aux supplices.

Verneuil commença. Justine et Dorothée le servaient. Il tourmente la victime deux heures ; et, dans lêinstant oˇ elle éprouvait une crise horrible, le paillard, fouetté par la dêEsterval, déchargea dans le cul de Justine, quêune vieille épilait pendant ce temps-là, pour donner aux mouvements des reins de la patiente une plus grande agilité.

Victor se présente, servi par Laurette et madame de Verneuil ; cêest-à-dire, que le jeune élève torturait sa tante, en assouvissant ses lubricités sur sa mère et sa súur. Madame de Verneuil éprouva un moment dêhorreur insurmontable, que son fils devina malheureusement. Le petit monstre

tenait alors une aiguille dêacier, dont il lardait les fesses de sa tante ; il la lance dans les tétons de sa mère, en lêinvectivant dêune façon cruelle. La société prend fait et cause ; le cas paraît sérieux ; on interrompt lêopération pour juger la coupable ; et, sur la simple accusation de son fils, la mère est à lêinstant condamnée à quatre cents coups de fouet indistinctement distribués sur tout le corps, et cela malgré les blessures quêelle vient de recevoir. Lêarrêt, par la main de ces quatre barbares, est aussitôt mis à exécution. Victor demande que la gorge lui soit livrée ; et le scélérat la flagelle, pendant que Gernande lui suce le vit, et que son père le socratise. On se remet à lêouvrage. Le petit scélérat, excité, prolonge trois heures les tortures quêil fait endurer à sa tante, et décharge deux fois en la travaillant ; lêune en se branlant lui-même, lêautre en sodomisant sa mère, pendant que sa súur lui gamahuchait le trou du cul.

Gernande sêempare de sa femme ; il la crible de coups de lancette, et perd son foutre dans la bouche dêun giton, en dardant une dernière piq˚re dans lêúil droit de cette malheureuse.

DêEsterval surpasse tout par ses horreurs ; cêest le con de Justine qui reçoit son foutre ; il lui moleste sévèrement les tétons, en le lui lançant dans la matrice.

quand la victime arrive à Bressac, à peine a-t-elle la force de souffrir. P

,le, défigurée, ce beau visage, o˘ régnaient autrefois les gr,ces, nêoffrait plus maintenant que la plus déchirante image de la douleur et de la mort. Elle a pourtant encore la force de se jeter aux pieds de son mari, pour implorer de nouveau son pardon ; mais Gernande, inflexible, se plaît à

la fixer dans cet état dêangoisses.

- Oh ! sacredieu, sêécrie-t-il, quel plaisir de voir une femme en pareille situation ! que la douleur est belle à contempler ! Viens me branler, Justine, sur le visage de ta maîtresseÖ

- Mon ami, dit Verneuil, il faudrait fouetter ce beau visageÖ

- Chier dessus, dit VictorÖ

- Le souffleter, dit dêEstervalÖ

- Lêenduire de miel et y l,cher des guêpes, dit DorothéeÖ

- Un peu de patience, dit Gernande, qui savourait sur cette charmante figure toutes les différentes gradations douloureuses quêoccasionnait chacune de ces propositions ; il est impossible de nous satisfaire tous.

Chacun a-t-il envie de faire ce quêil a proposé ?Ö OuiÖ Eh bien, contentez-vous, mes amis ; je vous la livre. Toutes ces différentes horreurs sêexécutent. Cinq monstres sêacharnent sur cette malheureuse ; et cêest ainsi, quêaprès une vie bien courte, terminée par onze heures des plus déchirants supplices, cet ange céleste remonte vers le ciel, dêo˘ il nêétait descendu que pour orner un moment la terre.

Le croira-t-on ? Le corps de cette belle femme est mis au milieu de la table ; on sert autour le plus magnifique souper.

- Voilà comme jêaime le plaisir, dit Verneuil ; si celui qui veut le go˚ter nêécarte pas tous les freins, il ne lêatteindra jamaisÖ quêil est délicieux de se repaître ainsi du crime que lêon vient de commettre !Ö voilà comme il est bon, le crime ; cêest en le savourant, cêest en se délectant de ses suitesÖ Oh ! mes amis, à quel point la férocité a lêart puissant dêaiguillonner les plaisirs !Ö La voilà pourtant celle qui vivait il y a une heureÖ qui nous entendaitÖ qui nous redoutaitÖ qui nous imploraitÖ Un moment a tout terminé ; et cette créature, si sensible il nêy a quêun instant, nêest maintenant plus quêune masse informe quêont désorganisée nos passionsÖ Oh ! quelles sont belles et grandes, les passions qui conduisent à de tels écarts ! que leur élan est majestueux !Ö quêil est noble et sublime ! Sêil était vrai quêil exist,t un Dieu, nêen serions-nous pas les rivaux, en détruisant ainsi ce quêil aurait formé ? Oh ! oui, oui, je le soutiens, le meurtre est la plus grande, la plus belle, la plus délicieuse de toutes les actions ou lêhomme puisse se livrerÖ Eh bien, mes amis, o˘

est-elle cette ,me merveilleuse, que nos excès viennent de séparer de ce corps ? par o˘ a-t-elle passé ?Ö quêest-elle devenue ? Ne faut-il pas être insensé pour en admettre un moment lêexistence ? Nêavons-nous pas vu cette

,me sêaffaiblir à mesure que nous agacions les organes, ou que nous en détruisions les ressorts ? Tout cela nêétait donc que matière. Or, je demande, o˘ peut être le crime à déformer un peu de matière ?Ö

- Un moment, dit Bressac ; puisque nous faisons tant que de raisonner sur une chose aussi importante, je vous demande la permission de vous révéler mes idées sur le dogme de lêimmortalité de lê,me, qui depuis si longtemps, agite les différentes classes de la philosophieÖ

- Oui, oui, dit Gernande, écoutons mon neveu dans cette discussion, je sais quêil est en état de lêapprofondir.

- En remontant aux époques les plus reculées, dit Bressac, nous ne trouvons malheureusement dêautres garants de lêabsurde système de lêimmortalité de lê,me que parmi les peuples plongés dans les plus grossières erreurs. Si lêon examine les causes qui purent faire admettre cette affreuse ineptie, on les trouve dans la politique, dans la terreur et dans lêignorance ; mais, quelle que soit lêorigine de cette opinion, la question est de savoir si elle est fondée. Je crains bien quêen lêexaminant, nous ne la trouvions tout aussi chimérique que les cultes quêelle autorise. Lêon conviendra que, dans les siècles même o˘ cette opinion sembla la plus accréditée, elle trouva toujours des gens assez sages pour la révoquer en doute.

Il était impossible de ne pas sentir à quel point devenait nécessaire aux hommes la connaissance de cette vérité ; et cependant aucun des dieux quêavait érigé leur extravagance ne prenait le soin de les en instruire. Il parait que cette absurdité naquit chez les …gyptiens, cêest-à-dire chez le peuple le plus crédule et le plus superstitieux de la terre. Une chose pourtant est à remarquer ; cêest que MoÔse, quoique élevé dans ses écoles, nêen dit pas un seul mot aux Juifs. Assez bon politique pour créer dêautres freins, il nêosa jamais, on le sait, employer celui-là chez son peuple ; trop de bêtise le caractérisait, pour quêil imagin,t de sêen servir. Jésus lui-même, ce modèle des fourbes et des imposteurs, cet abominable charlatan, nêavait aucune notion de lêimmortalité de lê,me ; il ne sêexprime jamais quêen matérialiste ; et lorsquêil menace les hommes, on voit que cêest à leurs corps que ses discours sêadressent ; jamais il nêen sépare lê,me. Mais ce nêest point à chercher lêorigine de cette fable hideuse que je dois

mêattacher ici ; vous en démontrer toute la folie, devient lêunique objet de mon travail.

Parlons dêabord un instant, mes amis, des causes qui purent la produire.

Les malheurs du monde, les bouleversements quêil éprouva, les phénomènes de la nature, furent incontestablement les premières ; la physique, mal connue, mal interprétée, dut autoriser les secondes ; la politique devint la troisième. Lêimpuissance oˇ est lêentendement humain, par rapport à la faculté de se connaître lui-même, vient moins de lêinexplicabilité de lêénigme, que de la manière dont elle est proposée. Dêanciens préjugés ont prévenu lêhomme contre sa propre nature ; il veut être ce quêil nêest pas ; il sêépuise en efforts pour se trouver dans une sphère illusoire, et qui, quand même elle existerait, ne saurait être la sienne. Comment, dêaprès cela, peut-il se retrouver ? Nêa-t-on donc pas suffisamment démontré le mécanisme de lêinstinct chez les bêtes, par le seul moyen de lêaccord parfait de leurs organes ? Lêexpérience ne nous prouve-t-elle pas que lêinstinct, dans ces mêmes bêtes, sêaffaiblit en raison de lêaltération qui survient en elles, soit par accident, soit par vieillesse, et que lêanimal est enfin détruit, quand cesse lêharmonie dont il nêétait que le résultat ?

Comment peut-on sêaveugler au point de ne pas reconnaître que ce qui arrive chez nous est absolument la même chose ? Ce que vous venez de faire souffrir à cette femme dont voilà le cadavre sous nos yeux, ne vous le prouve-t-il pas évidemment ? Mais pour achever dêidentifier en nous ces principes, il faut commencer par nous convaincre que la nature, quoique une dans son essence, se modifie cependant à lêinfini ; ensuite ne pas perdre de vue cet axiome dêéternelle vérité, quêun effet ne saurait être supérieur à sa cause ; et, définitivement, que tous les résultats dêun mouvement quelconque sont divers entre eux ; quêils sêaugmentent ou sêaffaiblissent en raison de la vigueur ou de la faiblesse du poids qui donne le branle au mouvement.

Aidés de lêusage de ces principes, vous parcourrez à pas de géant la carrière de la nature sensible. Au moyen du premier, vous découvrirez cette unité quêil annonce ; partout, dans le règne animal, il y a du sang, des os, de la chair, des muscles, des nerfs, des viscères, du mouvement, de lêinstinct.

Par le second, vous vous rendrez raison de la différence qui se trouve entre les divers êtres vivants de la nature ; vous nêirez pas comparer lêhomme à la tortue, ni le cheval au moucheron ; mais vous vous ferez un plan de diversité gradué, et tel que chaque animal y tienne le rang qui lui convient. Lêexamen des espèces vous convaincra que lêessence est partout la même, et que les diversités nêont uniquement que les modes pour objet. Dêo˘

vous conclurez que lêhomme nêest pas plus supérieur à la matière, cause productrice de lêhomme, que le cheval nêest supérieur à cette même matière, cause productrice du cheval ; et que sêil y a supériorité entre ces deux espèces, lêhomme et le cheval, cêest seulement dans les modifications et les formes.

Vous verrez, par le troisième principe, lequel dit que les résultats dêun mouvement quelconque sont divers entre eux, et quêils sêaugmentent ou sêaffaiblissent en raison de la vigueur ou de la faiblesse des poids qui donnent le branle au mouvement ; vous vous persuaderez, dis-je, par ce principe, quêil nêexiste plus rien de merveilleux dans la construction de lêhomme, quand on vient à le comparer aux espèces dêanimaux qui lui sont inférieurs ; de quelque manière que lêon sêy prenne, on ne voit que de la matière dans tous les êtres qui existent. quoi ! direz-vous, lêhomme et la tortue sont une même chose ! Non, certes, leur forme est différente ; mais la cause du mouvement qui les constitue lêun et lêautre, est très certainement la même chose : Śuspendez un pendule, au bout dêun fil, à ce plancher, mettez-le en mouvement ; la première ligne que décrira ce pendule, aura toute lêétendue que permettra la longueur du fil, la seconde en aura moins, la troisième moins encore, jusquêà ce quêenfin le mouvement du pendule se réduise à une simple vibration, laquelle se terminera à un repos absolu. [a]

Sur cette expérience, je me dis : Lêhomme est le résultat du mouvement le plus étendu, la tortue nêest que celui dêune vibration, mais la matière la plus brute fut la cause de lêun et de lêautre.

Les partisans de lêimmortalité de lê,me, pour expliquer le phénomène de lêhomme, le douent dêune substance inconnue ; nous autres matérialistes, bien plus raisonnables sans doute, nous ne considérons ses qualités que comme le résultat de son organisation. Les suppositions tranchent bien des difficultés, nous en convenons ; mais elles ne terminent pas les questions.

Volant au but dêun pas bien plus rapide, ce ne sont que des preuves que je vous présente. Ce quêil y a de particulier, cêest quêaucun de ces demi-philosophes ne sêaccordent sur la nature de la substance immatérielle quêils admettent ; la contrariété de leurs sentiments serait même, il faut en convenir, lêun des plus forts arguments que lêon pourrait leur faire ; mais, dédaignant de mêen servir, je me livre plutôt à lêexamen de la question qui fait de lê,me une substance créée.

Mille pardons, mes amis, si dans le cours de cette dissertation je me trouve contraint dêemployer un moment lêadmission de cet être chimérique connu sous le nom de Dieu. Vous me rendez, jêespère, assez de justice pour être bien convaincu que lêathéisme étant le plus sacré de mes systèmes, ce ne peut jamais être que par nécessité, et momentanément, que je me sers de ces suppositions ; mais toutes les erreurs sêenchaînant dans lêesprit de ceux qui les admettent, on est souvent obligé de réédifier lêune pour combattre et dissiper lêautre. Je demande donc, dêaprès cette hypothèse de lêadmission dêun Dieu, ou ce Dieu a pu trouver lêessence de lê,me ? Il lêa créée, me dites-vous. Mais cette création est-elle possible ! Si Dieu existait seul, il occuperait tout, excepté lêabsurde néant. Dieu ennuyé du néant, a créé, dit-on, la matière, cêest-à-dire, quêil a donné lêêtre au néant ; voilà donc tout occupé, deux êtres remplissent tout lêespace : Dieu et la matière. Si ces deux êtres remplissent tout, sêils forment le tout, il nêy a pas lieu à de nouvelles créations ; car il est impossible quêune chose soit et ne soit pas en même temps. Lêesprit remplit dès lors tout le vide métaphysique ; la matière remplit physiquement tout le vide sensible ; donc plus de place pour les êtres de nouvelle création, à quelque point que lêon réduise leur existence. Ici lêon a recours à Dieu, et lêon dit que ce Dieu reçoit en lui-même ces nouvelles productions. Si Dieu a pu loger dans la sphère spirituelle de son infinité spirituelle de nouvelles substances de même nature, il sêensuit clairement quêil nêétait pas une infinité

complète et parfaite, puisquêil a souffert des additions ; qui dit infinité, dit exclusion de toute limite ; or, un être qui exclut toute limite, nêest point susceptible dêadditions.

Si lêon dit que Dieu, par sa toute-puissance, a resserré son essence infinie pour faire place à des substances nouvellement créées, je réponds quêalors

il nêa plus été infini, parce que, lors du resserrement, le côté

oˇ il sêest fait a laissé voir une limite.

quand Dieu aurait pu recevoir dans sa sphère les substances nouvellement créées, il est toujours certain que cette sphère éprouvera un vide au départ de chaque substance qui en sortira pour venir, dans la sphère de la matière, animer un corps.

Ce vide pourra subsister toujours ; car, selon les amateurs de cette absurdité, les ,mes condamnées au supplice ne sortiront jamais de lêenfer.

Si Dieu remplit continuellement le vide causé par lêabsence dêune ,me, il faut quêil fasse faire à sa propre substance un effet rétroactif, lorsque quelques-unes de ces ,mes retournent à sa sphère ; ce qui est absurde ; car un infini complet comme votre Dieu, et dont les parties sont elles-mêmes infinies, ne saurait se replier ni sêétendre.

Si le vide, causé par lêabsence dêune ,me, nêest point rempli, cêest un néant ; car il faut que tout espace contienne esprit ou matière. Or, Dieu ne peut remplir ce vide, ni par sa propre substance, ni par des portions de matière ; car Dieu ne saurait contenir de la matière : donc il y a du néant dans la divinité.

Ici nos adversaires prennent un ton plus doux. quand nous disons, prétendent-ils, que Dieu créa lê,me humaine, cela veut dire seulement quêil la forma. Il faut convenir que cette modification de terme nêapporte pas un grand changement dans la dispute.

Si Dieu a formé lê,me humaine, il lêa formée de quelque essence ; cêest dans lêesprit ou dans la matière quêil a puisé.

Ce nêa pu être dans lêesprit, parce quêil nêy en a quêun seul, qui est lêinfini, ou Dieu lui-même ; or, tout le monde sent quêil est absurde de supposer lê,me une portion de la divinité. Il est contradictoire de se rendre un culte à soi-même : cêest ce qui arriverait, si lê,me était une portion de Dieu. Il ne lêest pas moins quêune substance punisse éternellement une portion détachée dêelle-même. En un mot, dans cette hypothèse, ne venez

donc point me parler ni dêenfer ni de paradis ; car il serait absurde que Dieu punît ou récompens,t une substance émanée de lui.

Dieu a donc formé lê,me de matière, puisquêil nêy a que matière et esprit ?

Mais si lê,me a été formée de matière, elle ne peut être immortelle. Dieu, si vous voulez, a pu spiritualiser, diaphaniser de la matière jusquêà

lêimpalpabilité ; mais il ne peut la rendre immortelle, car ce qui eut un commencement doit assurément avoir une fin.

Les déistes eux-mêmes ne peuvent concevoir lêimmortalité de Dieu que par son infinité ; et il nêest infini que parce quêil exclut toute limite.

La matière, pour être spiritualisée, nêen est pas moins divisible, parce que la divisibilité est essentielle à la matière, et que la spiritualisation ne change point lêessence des choses. Or, ce qui est divisible est sujet à lêaltération ; et ce qui est susceptible dêaltération nêest point permanent, et encore bien moins immortel.

Nos adversaires, poussés à bout par toutes ces objections, se rejettent sur la toute-puissance de Dieu. Il nous suffit, disent-ils, dêêtre persuadés que nous sommes doués dêune ,me spirituelle et immortelle ; peu nous importe de savoir comment et quand elle a été créée. Ce quêil y a de constant, ajoutent-ils, cêest que, par ses facultés, on ne peut la juger dêune autre substance que celle quêon suppose aux esprits angéliques.

Avoir sans cesse recours a la toute-puissance, comme font les théistes, nêest-ce donc pas ouvrir la porte à tous les abus ? nêest-ce pas introduire un pyrrhonisme universel dans toutes les sciences ? car enfin, si la toute-puissance agit contre les lois quêelle-même a, prétend-on, déterminées, je ne pourrai jamais être s˚r quêun cercle nêest pas un triangle, puisquêelle pourra faire que la figure que jêaurai sous les yeux soit en même temps lêun et lêautre.

La plus saine partie des déistes, sentant combien il répugnait à la raison de supposer lê,me une substance semblable à celle de leur Dieu, nêa pas hésité

à dire quêelle était une substance, une entéléchie de forme particulière, prise je ne sais oˇ ; et, sur ce quêon leur a objecté, quêà

lêexception de Dieu qui, à cause de son infinité, excluant toute limite, nêavait point de forme, tout ce qui restait dans la nature devait avoir une figure, et par conséquent une étendue, ils ont avoué, sans difficulté, que lê,me humaine a une extension, des parties, un mouvement local, etc. Mais cêest assez argumenter contre nos adversaires. Ils nous accordent, on le voit, que lê,me a une extension, quêelle est divisible, quêelle a des parties ; cêen est suffisamment pour nous porter à croire que ceux-là mêmes qui soutiennent son immortalité, ne sont pas fort convaincus de sa spiritualité, et que cette opinion est insoutenable ; il est temps de vous en convaincre.

qui dit une substance spirituelle, dit un être actif, pénétrant, sans que, dans le corps quêil pénètre, on aperçoive aucun vestige de son passage : notre ,me est telle, dans cette hypothèse. Elle voit sans regarder, elle entend sans prêter lêoreille, elle nous meut sans se mouvoir elle-même : or, un tel être ne peut exister sans renverser lêordre social.

Pour le prouver, je demande de quelle manière voient les ,mes ? Les uns ont répondu que les ,mes voyaient tout dans la divinité, comme dans un miroir oˇ se réfléchissent les objets ; les autres ont dit que la connaissance leur était aussi naturelle que les autres qualités dont elles sont pourvues. Assurément, si la première de ces opinions est absurde, on peut bien assurer que la seconde lêest pour le moins autant ; et, en effet, nêest-il pas impossible de comprendre comment une ,me peut connaître dans une espèce générale toutes les particularités qui sêy rencontrent, et toutes les conditions de ces particularités. Supposons lê,me pourvue de la connaissance du bien et du mal en général ; cette science ne lui suffira pas pour rechercher lêun et pour lêabstenir de lêautre. Il faut, pour quêun être se détermine constamment à cette fuite ou à cette recherche, quêil ait connaissance des espèces particulières du bien ou du mal qui sont contenues sous ces deux genres absolus et généraux. Les partisans du système de Scot soutenaient que lê,me humaine nêavait point en soi la force de voir, quêelle ne lui avait point été donnée au moment de sa création, quêelle ne recevait ses propriétés quêà lêoccasion des circonstances oˇ elle était obligée de sêen servir.

Dans la supposition précédente, lê,me qui a une connaissance née avec elle du mal en général, est une substance impuissante ; car elle voit le mal à

venir et nêen détourne pas ; la matière alors est lêagent, elle le patient, ce qui est absurde. De lêopinion de Scot, il résulte que lêhomme ne peut rien prévoir ; ce qui est faux. Si vraiment lêhomme en était réduit là, sa condition serait bien inférieure à celle de la fourmi, dont la prévoyance est inconcevable. Dire que lêhomme imprime la connaissance à lê,me à mesure quêelle a besoin dêexercer ses facultés, est faire de votre Dieu lêauteur de tous les crimes ; et je vous demande si ces conditions ne révolteraient pas les plus fermes sectateurs de ce Dieu. Voilà donc les partisans de lê

,me immortelle et spirituelle réduits au silence sur la question de savoir comment et par quel moyen cette ,me voit et connaît les choses. Ils nêabandonnent pourtant point encore la partie : lê,me humaine, disent-ils, voit et connaît les choses à la façon des autres substances subtiles ou spirituelles qui sont de même nature quêelle ; ce qui, comme on le voit, est absolument ne rien dire.

Dans la défense dêune fausse opinion, les difficultés renaissent à mesure quêon semble les abattre. Si lê,me humaine nêa pas la faculté de pénétrer les objets présents, ni celle de se représenter les absents qui lui sont inconnus, et de sêen former des idées vraies, dêaprès quoi elle puisse juger de leurs dispositions intérieures, si elle ne saurait recevoir dêimpression que par la présence sensible des objets, et si elle ne peut juger de leur qualité que par les symptômes extérieurs qui les caractérisent ; son intellect alors nêa ni plus de finesse, ni plus de propriétés que lêinstinct des brutes qui recherchent ou fuient certains objets, dêaprès les mouvements quêexcitent en eux les lois inaltérables de la sympathie ou de lêantipathie. Si cela est, comme tout nous le prouveÖ

comme il est impossible dêen douter, quelle est donc la folie des hommes de se supposer une créature formée de deux substances distinctes, tandis que les bêtes, quêils regardent comme de pures machines matérielles, sont douées, en raison de la place quêelles occupent dans la chaîne des êtres, de toutes les facultés quêon remarque dans lêespèce humaine ! Un peu moins de vanité, et quelques instants de réflexion sur soi-même, suffiraient à

lêhomme pour se convaincre quêil nêa de plus que les autres animaux que ce qui convient à son espèce dans lêordre des choses ; et quêune propriété

indispensable de lêêtre auquel elle est attachée nêest point le présent gratuit de son fabuleux auteur, mais une des conditions essentielles de cet être, et sans laquelle il ne serait pas ce quêil est.

Renonçons donc au ridicule système de lêimmortalité de lê,me, fait pour être aussi constamment méprisé que celui de lêexistence dêun Dieu aussi faux, aussi ridicule que lui. Abjurons, avec le même courage, et lêune et lêautre de ces fables absurdes, fruits de la crainte, de lêignorance et de la superstition ; ces épouvantables chimères ne sont plus faites pour en imposer à des gens tels que nous. Laissons la plus vile populace sêen repaître tant quêelle le voudra ; mais ses préjugés, comme ses múurs, ne doivent pas nous enchaîner un instant : quêelle se console de sa misère par un avenir chimériqueÖ Nous, heureux du présent, tranquilles sur ce qui le suit, nêaimant que nous, ne rapportant tout quêà nous, les plus piquantesÖ

les plus sensuelles voluptés sont seules faites pour fixer nos cúurs ; à

elles seules doivent se rapporter nos cultes, nos uniques hommages. Mille et mille fois maudit soit lêépouvantable imposteur qui, le premier, sêavisa dêempoisonner les hommes par de telles infamies ; le plus affreux supplice eut encore été trop doux pour lui. Ah ! puisse-t-on y condamner de même tous ceux qui promulguent ou qui suivent dêaussi détestables erreurs !

- Je ne connais rien, dit Verneuil, qui mette à lêaise comme ces systèmes ; car il est bien certain que, dêaprès eux, nêétant plus les maîtres dêaucune des actions de notre vie, nous ne devons plus ni nous effrayer, ni nous repentir dêaucune.

- Et, qui sêeffraie ? dit Dorothée ; qui peut se repentir ?

- Des esprits faibles, reprit Verneuil, des gens qui, point encore suffisamment familiarisés avec les vrais principes que vient dêétablir mon neveu, conservent souvent malgré eux les sots préjugés de leur enfance.

- Et voilà pourquoi, dit Bressac, je ne cesse de dire quêon ne saurait étouffer trop tôt les germes de ces préjugés absurdes ; ce sont les premiers devoirs des parentsÖ des instituteursÖ de tous ceux à qui la jeunesse est confiée ; et jêestime un malhonnête homme, celui qui, dans cette classe, ne regarde pas comme son premier soin de les éteindre.

- Cêest aux plus fausses notions de la morale que sont dues, selon moi, toutes les imbécillités religieuses, dit Gernande.

- Cêest tout le contraire, répondit Bressac ; les idées religieuses furent les fruits de la crainte et de lêespoir ; et ce fut pour les fomenter et pour les servir que lêhomme arrangea sa morale sur la bonté imaginaire de son absurde Dieu.

- Ma foi, dit Gernande, en sablant du champagne, que lêun vienne de lêautre, ou que celui-ci ait produit le premier, toujours est-il que jêai pour tous deux la plus profonde horreur, et que mon immoralité, fondée sur mon athéisme, me fera bafouer et ridiculiser les liens sociaux avec autant de charmes et dêénergie que je détruirai la religion.

- Voilà comme il faut penser, dit Verneuil ; toutes ces imbécillités humaines ne peuvent enchaîner que les sots ; et des gens dêesprit tels que nous doivent les mépriser à jamais.

- Il faut aller plus loin, dit dêEsterval, il faut les heurter de front ; il faut que toutes les actions de notre vie nêaient pour but que dêenfreindre la morale et de pulvériser la religion ; ce nêest que sur les débris de lêune et de lêautre de ces chimères que nous devons établir notre félicité dans ce monde.

- Oui, dit Bressac ; mais je ne connais aucun crime qui satisfasse bien ce degré dêhorreur que jêai pour la morale ; aucun qui détruise, comme je le voudrais, toutes les superstitions religieuses. quêest-ce que tout ce que nous faisons ? Il nêy a dans tout cela rien que de simple. Tous nos petits forfaits immoraux se réduisent à quelques sodomies, quelques viols, quelques incestes, quelques meurtres ; nos petits crimes religieux, à

quelques blasphèmes, quelques profanations. Y en a-t-il un de nous ici qui puisse se dire suffisamment délecté de ces misères ?

- Non, certes, répondit la fougueuse épouse de dêEsterval ; je souffre peut-être encore plus que vous de la médiocrité des crimes dont la nature me laisse le pouvoir. Il nêy a, dans tout ce que nous faisons, que des idoles et des créatures dêoffensées ; mais la nature ne lêest pas, et cêest elle que je voudrais pouvoir outrager. Je voudrais déranger ses plans, contrecarrer sa marche, arrêter le cours des astres, bouleverser les globes qui flottent dans lêespace, détruire ce qui la sert, protéger ce qui lui nuit, édifier ce qui lêirrite, lêinsulter, en un mot, dans ses úuvres, suspendre tous ses grands effets ; et je ne puis y réussir.

- Voilà ce qui prouve quêil nêy a point de crime, dit Bressac ; le mot ne conviendrait quêaux actions quêétablit ici Dorothée, et vous voyez quêelles nous sont impossibles : vengeons-nous en sur ce qui nous est offert, et multiplions nos horreurs, ne pouvant les améliorer.

On en était là de cette conversation philosophique, lorsque tout le monde sêaperçut dêun mouvement convulsif dans le cadavre de la Gernande. Victor eut une si grande peur, quêil laissa tout aller sous lui ; mais Bressac le retenant aussitôt :

- Ne vois-tu donc pas, petit imbécile, lui dit-il, que ce qui arrive là est précisément la preuve évidente de ce que jêai avancé tout à lêheure, sur la nécessité du mouvement dans la matière. Vous voyez, mes amis, quêil nêest nullement besoin dê,me pour faire mouvoir une masse. Cêest par une suite de mouvements semblables que ce cadavre va se dissoudreÖ engendrer en même temps dêautres corps qui nêauront pas plus dê,mes que lui. Allons, foutons, mes amis, poursuivit Bressac en sêintroduisant au cul tout merdeux de Victor, oui, foutons ; que ce phénomène de la nature, lêun des plus simples de sa force motrice, ne prenne rien sur nos plaisirs. Plus la putain se développe à nous, et mieux nous devons lêoutrager ; ce nêest quêen lêinvectivant quêon la démêle : on ne la tonnait bien que par des outrages.

DêEsterval sêempare de madame de Verneuil, qui, depuis quelque temps, paraît lêoccuper beaucoup ; Verneuil rend à dêEsterval les cornes que lui fait porter celui-ci.

- Un moment, dit Gernande ; avant que de vous indiquer la délicieuse jouissance que vous paraissez oublier, il faut que je donne lêessor au

superflu de mes entrailles.

- Ne sortez pas pour cela, mon oncle, dit Bressac toujours enculant ; on dit que vos selles sont des passions ; veuillez vous y livrer devant nous.

- Réellement, vous voulez voir cela ? répondit Gernande.

- Oui, oui, répondit dêEsterval, tout ce qui tient aux écarts du libertinage est sublime, et nous ne devons en perdre aucune leçon.

- Vous allez donc être satisfaits, dit Gernande en tournant son énorme cul du côté des spectateurs.

Et voici comme ce libertin procédait à cette dégo˚tante opération. quatre bardaches lêentouraient alors ; lêun lui soutenait le pot de chambre ; le second tenait une bougie très près du trou, pour que lêaction f˚t bien éclairée ; le troisième lui suçait le vit ; et le quatrième tenant une serviette très blanche à la main, lui baisait la bouche. Gernande, appuyé

sur les deux gitons de devant, poussait à demi-courbé : aussitôt que paraissait lêénorme quantité de merde quêil était dans lêusage de déposer, vu lêimmense nourriture quêil prenait, le giton tenant le vase était obligé

de louer lêexcrémentÖ ´ La belle merde ! sêécriait-il, ah ! monsieur, le superbe étron !Ö vous chiez délicieusement. ª Avait-il fini ; le bardache armé de la serviette venait, avec sa langue, nettoyer les parois de lêanus, pendant que celui qui tenait le pot, le rapportant sous le nez de Gernande, le lui faisait examiner, en redoublant ses éloges. La bouche du suceur se trouvait alors pleine dêurine, quêil était obligé dêavaler à mesure ; la serviette achevait de nettoyer lêanus ; et les quatre gitons, nêayant plus rien à faire terminaient leurs opérations, en venant sucer fort longtemps, tour à tour, la langue, le vit et le trou du cul de ce libertin.

- Oh ! foutre, dit Bressac toujours sodomisant Victor, qui maniait les fesses de sa jolie petite súur Cécile pendant ce temps-là ; sacredieu, mes amis, je nêai jamais vu chier si lubriquementÖ En vérité, je vais prendre la même habitude. Allons, mon oncle, dis-nous donc maintenant quêelle est cette jouissance que tu prétends être oubliée ?

- Vous allez le voir, dit Gernande en sêemparant de Justine, et la faisant lier par John et Constant, absolument ventre contre ventre, sur le cadavre de sa femme ; je vais en cet état, dit-il, enculer la soubrette, collée sur sa maîtresse. Vous mêavouerez, poursuit-il en exécutant, que cette circonstance vous était échappée.

Chacun applaudit à lêidée et chacun veut lêexécuter, sitôt que Gernande a fini. Mais la malheureuse Justine répugne tellement à cette horreur que ses traits sêaltèrent, elle sêévanouit.

- Eh bien ! dit Bressac qui lêenculait pendant ce temps-là, ce seront deux mortes, au lieu dêune : il nêy a pas grand mal à cela.

- Il faut la fouetter, dit Verneuil, la pincer vigoureusement ; soyez s˚rs quêil nêest que ce moyen pour redonner du ton aux organes.

- Il vaudrait mieux atteindre les nerfs et les piquer, sêil était possible, dit dêEsterval, qui maniait les fesses de Cécile, pendant quêun giton le branlait.

- Il nêy a quêà tout essayer en commençant par le plus simple, dit Verneuil, qui commençait à fouetter déjà la victime, tout en enculant Dorothée, dont la petite Rose suçait le clitoris ; si les premiers moyens ne réussissent pas, nous passerons de suite aux seconds.

Heureusement ils furent inutiles, Justine, impitoyablement fustigée, rouvrit les yeux, et ce ne fut, hélas ! que pour se voir couverte de sang.

Óh ! grand Dieu ! dit-elle en arrosant de ses larmes le visage inanimé de sa maîtresse, contre lequel était collé le sien, oh ! juste ciel ! je serai donc toujours un objet de douleur et de scandale. H,te-toi de trancher mes jours, tre suprême ; jêaime cent fois mieux la mort que lêhorrible vie que je mène. [a] Lêinvocation nêexcita que des éclats de rire, et les débauches se poursuivirent.

Ici dêEsterval sortant du cul de madame de Verneuil, quêil venait de limer un moment, sêapproche du mari, et lui demande par quel motif il ne réunirait pas sa femme à sa belle-súur.

- Ah, ah ! dit Verneuil tout en sodomisant la femme de celui qui le questionne, est-ce que cette idée te fait bander ?

- Tu le vois, répondit dêEsterval en montrant son engin menaçant le ciel ; je têassure que le supplice de cette gueuse mêirriterait infiniment. Elle est dêun intérêt puissant dans les pleurs ; et je voudrais, poursuivit ce libertin en se branlant, lui en faire couler de réelles.

- Eh bien ! mon ami, dit Verneuil, jêy consens ; mais voici les deux conditions que jêy mets. La première, quêen tuant ma femme, tu me céderas la tienne, que jêaime beaucoup, et que je désire mêapproprier.

- Accordé, sêécrièrent à la fois dêEsterval et Dorothée.

- La seconde clause, poursuivit Verneuil, est que le supplice que tu prépares à ma digne compagne soit épouvantableÖ quêil sêexécute dans une chambre extrêmement voisine de celle où, pendant ce temps-là, je foutrai la tienne, afin que je décharge aux cris de ta victime.

- Je souscris , tout cela, dit dêEsterval, mais jêexige également une condition de mon côté : il me faut une femme ; je te demande Cécile ; il sera délicieux pour moi dêépouser la fille, les mains teintes encore du sang de la mère.

- Oh ! mon père, sêécria Cécile en frémissant de cette affreuse idée, pourriez-vous consentir à me sacrifier ainsi ?

- Assurément, dit Verneuil, et la répugnance que tu montres cimente le contrat. Je le signe. DêEsterval, vous avez ma parole ; formez un peu cette petite fille, je vous en prie.

- Oh ! parbleu, dit Bressac, où sera-t-elle mieux pour se familiariser avec le meurtre, que dans une maison où lêon tue tous les jours. Eh bien ! moi, poursuivit Bressac, je demande le pot-de-vin du marché.

- quel est-il ?

- Je vous prie, mon oncle, de me céder Victor votre fils ; jêaime à la folie ce jeune homme ; confiez-le moi pour deux ou trois ans, jusquêà ce que jêaie pu perfectionner son éducation.

- Il ne saurait être en de meilleures mains, dit Verneuil ; quêil te ressemble, mon ami, cêest le plus heureux des souhaits que je puisse lui faire. Corrige principalement ses faiblesses ; initie-le dans nos principes ; automatise son ,me, et fais-lui détester les femmes.

- Il ne pourrait être mieux placé pour toutes ces choses, dit Justine ; le malheureux enfant ! quel dommage ! combien je le plains ! etÖ

- Je suis bien loin dêen dire autant, interrompit vivement Dorothée, M. de Bressac est peut-être le meilleur instituteur que je connaisse ; je voudrais avoir dix enfants, je les lui confierais tous à la minute.

- En vérité, mes amis, dit Gernande, je suis fort aise de vous voir aussi bien arrangés ; il me paraît que dans tout ceci je suis le seul qui soit oublié.

- Non, dit Verneuil ; je voulais têenlever Justine, je te la laisse ; ne te plains pas du lot ; il vaut bien tous les nôtres ; il nêest pas dans la société une plus belle fille, une plus douce, une plus vertueuse que celle-là. Tu mêas parlé dêun nouveau mariage ; Justine, au fait de la conduite à

observer avec tes femmes, te devient réellement précieuse ; je renonce à

tous mes projets sur elle ; tu vois, mon frère, que tu ne seras pas seul.

- Ainsi donc, vous me quittez tous, dit Gernande.

- Oh ! oui, demain ; cêest notre intention, dit dêEsterval.

- Il faut sêy résoudre, dit Gernande ; allons, je vais me presser de prendre une autre femme, afin de nous réunir bientôt pour quelques nouvelles orgies.

On se retira, DêEsterval, aidé de John et de lêune des vieilles, emmena madame de Verneuil dans une chambre s˚re, et qui nêétait séparée de celle de Verneuil que par la plus mince cloison. En partant, son féroce mari lui

enfonça quelques instants le vit dans le cul ; elle pleura, et dêEsterval qui nêavait pas envie de la ménager, bandait constamment. Verneuil prit Marceline et Dorothée ; Cécile, Rose, Justine et deux gitons, furent la part de Gernande.

La scène préparée fut horrible. Bressac et Victor sêétaient secrètement introduits chez dêEsterval ; et le plaisir de celui-ci et de son ami Bressac fut de faire supplicier la mère par lêenfant. On connaît assez le caractère de ce petit monstre, pour être s˚r du plaisir que lui procura cette scène, et du courage quêil mit à son rôle. Bressac et dêEsterval ne cessaient de le tenir tour à tour enculé, pendant quêil exécutait les supplices ordonnés par eux. On laissa quelques heures ignorer à Verneuil la part quêavait son fils à cette horreur. Nous verrons bientôt comment il lêapprit ; parlons avant du bonnet singulier dont on avait coiffé la victime. Comme on savait que les voluptés de Verneuil ne devaient sêallumer quêaux cris quêil allait entendre pousser à sa femme, on avait affublé son cr,ne dêun casque à tuyau, organisé de manière que les cris que lui faisaient jeter les douleurs dont on lêaccablait ressemblaient aux mugissements dêun búuf.

- Oh ! foutre, quêest ceci ? dit Verneuil en entendant cette musique, et se ruant sur la dêEstervalÖ il est impossible de rien entendre de plus délicieuxÖ que diable lui font-ils donc, pour la faire beugler ainsi ?

Enfin, les cris diminuèrent, et lêon entendit à leur place ceux de la crise de dêEsterval, communément très expressifs.

- Il a fini, dit Verneuil en dardant également son foutre au cul de DorothéeÖ me voila veufÖ

- Je le crois, dit lêaimable épouse de dêEsterval, que Marceline branlait pendant ce temps-là ; mais il nous reste le douloureux regret de ne lêavoir pas vue.

- Peut-être aurais-je eu moins de plaisir, dit Verneuil ; la scène à nu ne mêe˚t offert que des chosesÖ que je sais par cúurÖ en laissant tout deviner

, mon imagination, elle sêest bien plus irritéeÖ

- Oh ! mon ami, dit la nouvelle compagne de Verneuil, ce que tu dis là est délicieux ; jêaime ta tête à la folie, et je crois que nous ferons des choses bien fortes ensemble.

- Oui, dit Verneuil, toujours sous la condition que je vous payeraiÖ que je vous couvrirai dêor ; peut-être, sans cette clause, ne me verriez-vous plus rien éprouver pour vousÖ Et vous le savez, ma chère, il faut encore que cet argent sêemploie à des infamies ; il faudra que vous échauffiez ma tête du récit de celles que vous aurez payées de cet argent ; plus elles seront affreuses, plus vous recevrez de nouveaux fonds.

- Oh ! sacredieu, répondit Dorothée, cet épisode étant de tous ceux que tu exiges de moi celui qui me plaît le plus, comment mêy refuserais-je ?

Lêargent nêest fait que pour se procurer des plaisirs.

- Je nêen fais cas que comme lêinstrument de tous les crimes et de toutes les passions, dit Verneuil ; et si jêavais le malheur dêen manquer, jêavoue quêil ne serait pas de moyen dont je ne me servisse pour mêen procurer.

- quoi ! tu volerais ?

- Oh ! je ferais pis.

- Ah ! je le vois, Verneuil, ta tête sêéchauffe ; il faut encore que tu perdes du foutre.

- Faisons quelques nouvelles folies, mon angeÖ passe dans la chambre de ton mari, je lêentends foutimacer encore ; engage-le à te faire foutre par John sur le cadavre de ma femmeÖ que je vous entende décharger tous deuxÖ John et vous. Tu reviendras mouillée de foutre, et couverte du sang de ma femme ; je têenculerai dans cet état, et je sens que cette recherche me fera go˚ter le plus grand plaisirÖ Mais, écouteÖ écoute une formalité quêil y faut mettre pendant que tu agirasÖ tu le vois, Dorothée je bande en te prescrivant tout ceci ; pendant que tu te p,meras, dis-je, sous le membre vigoureux de John, tu me crieras, tant que tu auras de force : Verneuil !Ö

Verneuil ! tu es veuf et cocu ; mon mari vient dêassassiner ta femmeÖ et moi, je têoutrageÖ Oui, mon ange, oui, tu me crieras ces mots de toutes tes forces et tu verras, au retour, lêétat dans lequel de pareils propos mêauront mis.

- Oh, Verneuil ! quelle imagination ! sêécria Dorothée en sêapprêtant à

obéirÖ Oh ! mon cher Verneuil, quelle tête !

- Elle est pourrieÖ putréfiée, jêen conviens ; mais que veux-tu, ma chère !

si les débauches mêont perdu, cêest à leur délire à me remettre.

quel fut lêétonnement de Dorothée, quand elle vit que Bressac et Victor venaient dêêtre les complices du crime exécuté près dêelle ! On lui fit signe de ne rien dire ; mais, au lieu de John, ce fut Victor qui lui mit le vît au derrière ; et, au moment de sa décharge, le petit coquin se met à

crier : Ćêest moi, mon pèreÖ cêest moi qui ai tué ta femme, et cêest moi qui te fais cocu. [a] Verneuil nêy tient pas ; il se précipite dans la chambre de dêEsterval, bandant comme un furieux. On lui fait voir le corps de sa femme, ou plutôt les lambeaux sanglants de cette malheureuse expirée dans des tourments qui feraient horreur à peindre. Verneuil encule son fils, qui, comme on vient de le dire, foutait Dorothée ; Bressac fout son oncle ; John sodomise Bressac ; Marceline fouetteÖ encourage tous les acteurs de cette furibonde orgie, qui ne se ralentit que pour prendre de nouvelles formes et pour se prolonger jusquêau lever de lêastre qui devait éclairer enfin la séparation de ces scélérats.

On imagine aisément que cette séparation ne se fit quêavec les plus fortes promesses de se revoir bientôt ; chacun se le jura, et partit escorté des nouveaux amis quêil emmenait.

Gernande, de son côté, fut passer quelques jours au ch,teau de lêépouse quêil convoitait et ramena bientôt dans le sien. Mme de Volmire nêaccompagna point sa fille ; rongée de goutte et de rhumatismes, elle ne pouvait plus quitter son fauteuil ; moyennant quoi Gernande, en possession

de la jeune personne, parvint bientôt à lêisoler comme lêautre. Au lieu de démence, on parle dêépilepsie ; la jeune comtesse a besoin dêêtre gardée à

vue ; elle nêa pas un instant de calme ; la mère de cette infortunée, peu riche, et couverte de biens par Gernande, nêose rien vérifier ; lêopinion prévaut ; on la maîtrise avec de lêargent ; et le libertin, en paix, jouit bientôt, avec cette nouvelle victime, des plaisirs qui le délectaient avec lêautre.

Ce fut dans lêintervalle de ces nouveaux núuds, que Justine pensa à la fuite ; et certes elle lêe˚t exécutée sur-le-champ, si elle nêe˚t entrevu lêespoir dêêtre plus heureuse avec cette seconde maîtresse, quêavec celle que venait de lui enlever la cruauté de ces monstres. Mlle de Volmire, ,gée de dix-neuf ans, bien plus belle et plus délicate encore que celle qui lêavait précédée, sut intéresser Justine à tel point quêelle résolut de la sauver, quels que pussent en être les dangers. Il y avait environ six mois que le perfide Gernande assouplissait à ses inf,mes caprices cette douce et charmante fille ; la saison allait ramener toute la bande infernale, et par conséquent les mêmes atrocités. Justine ne balança plus ; elle sêouvrit à

sa jeune maîtresseÖ lui témoigna avec tant de franchise le désir quêelle avait de briser ses fers, que celle-ci lui donna toute sa confiance.

Il sêagissait dêinstruire la mère et de lui dévoiler les atrocités du comte. Mlle de Volmire ne doutait pas que celle qui lui avait donné le jour, telle incommodée quêelle p˚t-être, nêaccour˚t aussitôt pour la délivrer ; mais, comment réussir ? on était si soigneusement gardé.

Accoutumée à sauter les remparts, Justine mesura de lêúil ceux de la terrasse ; à peine avaient-ils trente pieds. Aucune clôture extérieure ne parait à ses yeux ; elle croit être dans la route du bois, sitôt quêelle aura franchi les murailles. Mlle de Volmire, arrivée de nuit, ne peut rectifier ses idées, et, pendant lêabsence de Gernande, Justine, gardée par les vieilles, nêa pu se procurer aucunes connaissances locales. Notre brave et sincère amie se résout donc à tenter lêescalade. Volmire écrit à sa mère de la façon la plus faite pour lêattendrir et la déterminer à venir au secours dêune fille aussi malheureuse. Justine met la lettre dans son sein, embrasse cette chère

et intéressante femme ; puis, aidée de ses draps, elle se laisse glisser au bas de la forteresse. que devient-elle, grand Dieu !

quand elle reconnaît quêil sêen faut bien quêelle soit hors de lêenceinte, et quêelle nêest que dans un parc environné des plus hautes murailles, dont la vue lui avait été dérobée par lêépaisseur et par la quantité des arbres ; ces murs, hauts de trente pieds, larges de trois, étaient garnis de verre sur leur crêteÖ que devenir ? Le jour allait la surprendre dans cette perplexité. que penserait-on dêelle, en la voyant dans un lieu o˘

lêon ne pouvait raisonnablement la trouver, quêen lui supposant un projet constaté dêévasion ? Pourrait-elle se soustraire à la fureur du comte ?

quelle apparence que cet ogre p˚t lui faire gr,ce !Ö Il allait sêabreuver de son sang ; elle le savait ; cêétait la peine promiseÖ Le retour était impossible : Volmire avait aussitôt retiré les draps ; frapper aux portes, était se trahir plus s˚rement encore. Peu sêen fallut que la tête de notre pauvre Justine ne tourn,t tout à fait alors, et quêelle ne céd,t aux violents effets de son désespoir. Si elle avait reconnu quelque pitié dans lê,me de son maître, lêespérance un instant lêe˚t peut-être abusée ; mais un tyran, un barbare, un homme qui détestait les femmes, et qui cherchait depuis longtemps lêoccasion de lêimmoler elle-même, en lui faisant perdre son sang goutte à goutte, pour voir combien dêheures elle serait à mourir par ce supplice ! quel moyen dêéchapper à son sort ? Ne sachant donc que devenir, trouvant des dangers partout, elle se jette aux pieds dêun arbre, en se résignant en silence aux volontés de lê…ternel. Le jour paraît enfin ; le premier objet qui la frappe, est le comte lui-même. Il était sorti pour guetter des petits garçons auxquels il faisait tacitement permettre de venir ramasser des branches dans son parc, afin dêavoir le plaisir de les prendre sur le fait, et de les fouetter jusquêau sang par punition. Une de ces expéditions se présente ; il la consomme ; il déchire les fesses du petit malheureux, le poursuit à coups de canne, quand ses yeux tombent sur Justine ; il croit voir un spectreÖ il recule. Rarement le courage est la vertu des traîtres. Justine se lève tremblante ; elle se précipite à ses genoux.

- que faites-vous là ? lui dit aigrement cet anthropophage.

- Oh ! monsieur, punissez-moi, je suis coupable, et nêai rien à répondreÖ

LêinfortunéeÖ elle a malheureusement oublié de déchirer la lettre de sa maîtresse. Gernande la soupçonne ; il la demande, aperçoit le fatal écrit, le saisit, le dévore, et ordonne à Justine de le suivre.

On rentre dans le ch,teau par un escalier dérobé qui donne sous les vo˚tes ; le plus grand silence y régnait. Après quelques détours, le comte ouvre un cachot ; il y précipite Justine.

- Fille imprudente, lui dit-il, je têavais prévenue que le crime que tu viens de commettre se punissait de mort ; prépare-toi donc à subir ce juste ch,timent ; demain, en sortant de table, je viens têexpédier.

La pauvre créature se précipite de nouveau aux genoux de ce barbare ; mais la saisissant par les cheveux, le cruel la traîne à terre, lui fait faire ainsi deux ou trois fois le tour de la prison, et finit par la précipiter contre les murs, de manière à lêy écraser.

- Tu mériterais que je têouvrisse à lêinstant les quatre veines, lui dit-il, en fermant la forte ; et si je retarde ton supplice, sois s˚re que c est pour le rendre plus long et plus horrible encore.

On ne se peint point la nuit que passa Justine ; les tourments de lêesprit, joints à plusieurs contusions que les traitements de Gernande venaient de lui faire éprouver, rendirent cette nuit lêune des plus affreuses de sa vie.

Il faut avoir été malheureux soi-même pour se figurer les angoisses dêun infortuné qui attend son supplice à toute heureÖ à qui lêespoir est enlevé, et qui ne sait pas si la minute o˘ il respire ne sera pas la dernière de ses jours. Incertain du genre des douleurs qui lêattendent, il se les représente sous mille formes plus horribles les unes que les autres. Le plus léger bruit lui paraît être celui de ses bourreaux ; son sang se glace ; son cúur sêarrête, et le glaive qui va terminer ses jours, est moins affreux pour lui, que lêinstant qui le menaçait.

Il est vraisemblable que le comte commença par se venger sur sa femme.

Lêévénement qui sauva Justine, nous lêa fait au moins présumer. Il y avait trente-six heures que notre héroÔne était dans la crise que nous venons de

peindre, sans quêon lui e˚t apporté aucun secours, lorsque les portes sêouvrirent, et que Gernande parut à la fin. Il était seul ; la fureur éclatait dans ses yeux.

- Vous connaissez, lui dit-il, la mort qui vous attend : il faut que ce sang pervers sêécoule en détail ; vous serez saignée trois fois par jour, je vous lêai dit, cêest une expérience que je br˚le de faire ; je vous remercie de mêen avoir fourni les moyens.

Et le monstre, sans sêoccuper pour lors dêautres passions que de sa vengeance, prend un des bras de Justine, le pique, et bande la plaie après lêeffusion de trois palettes de sang. Il avait à peine fini, que des cris se font entendre.

- Monsieur, monsieur, lui dit en accourant une des vieilles, venez au plus vite, madame se meurt, elle veut vous parler avant que de rendre lê,me ; et la messagère revole auprès de sa maîtresse.

quelque accoutumé que lêon soit au forfait, il est rare que la nouvelle de son accomplissement nêeffraie celui qui vient de le commettre. Cette terreur fait rentrer un instant la vertu dans des droits que lui ravit bientôt le crime. Gernande sort égaré, il oublie de fermer les portes.

Justine profite de la circonstance ; quelque affaiblie quêelle soit par une diète de près de quarante heures, et par une abondante saignée, elle sêélance hors de son cachot, traverse les cours ; et la voilà dans le grand chemin, sans que qui que ce soit lêaperçoiveÖ Marchons, se dit-elle, marchons avec courage ; si le fort méprise le faible, il est un Dieu puissant qui protège celui-ci, et qui ne lêabandonne jamais.

Peine de ces consolantes et chimériques idées, elle sêavance avec ardeur, et se trouve, vers la nuit, dans une chaumière, à plus de six lieues du ch

,teau.

Croyant sa maîtresse morte, nêayant plus la lettre o˘ lêadresse de la mère avait été mise, elle renonça à tout espoir dêêtre utile à la jeune Volmire, et partit dès le lendemain matin, abandonnant de même tout projet de plaintes,

tant anciennes que nouvelles, et ne pensant plus quêà se diriger sur Lyon, o˘ elle arriva le huitième jour, bien faible, bien souffrante, mais sans avoir été poursuivie. Cêest là, quêaprès sêêtre reposée, rétablie pendant quelque temps, elle reprit la résolution de gagner Grenoble, o˘ le bonheur (dêaprès ses idées) lêattendait infailliblement. Mais voyons, avant lêexécution de ce projet, tout ce qui lui arriva de fait pour être transmis au lecteur indulgent qui veut bien prendre la peine de nous lire.

CHAPITRE XVII

RENCONTRE SINGULI»RE - PROPOSITION REFUS…E - COMMENT JUSTINE EST R…COMPENS… E DêUNE BONNE åUVRE - ASILE DêUNE TROUPE DE MENDIANTS - MåURS ET COUTUMES DE CES INDIVIDUS

Rien ne fait rêver comme le malheur ; toujours sombre, replié sur lui-même, celui que la fortune moleste accuse aigrement toute la terre, sans être assez juste un instant pour sentir que, dès quêil y a une somme à peu près égale de faveurs et dêadversités dans le monde, il faut absolument que chacun ait une petite part de lêun et de lêautre.

Justine, dêaprès lêimpulsion naturelle à tous les hommes, sêenveloppait donc un instant du crêpe lugubre de ses réflexions, lorsquêune gazette lui tombe sous les yeux. Elle y lit que Rodin, cet artiste de Saint-Marcel, cet inf,me qui lêavait si cruellement punie dêavoir voulu lui épargné le plus odieux, vient dêêtre nommé premier chirurgien de lêimpératrice de Russie, avec des appointements considérables. ´ Grand Dieu, dit-elle avec étonnement, il est donc écrit dans le ciel que je ne dois voir que des exemples du vice récompensé et de la vertu dans les fers ! Eh bien ! quêil triomphe, ce scélérat, puisque la Providence le veut ainsi, quêil triomphe.

Et toi, souffre, malheureuse ; mais souffre sans te plaindre ; cêest lêarrêt du destin ; soumets-toi, et quelque épineuse que soit la carrière, sache la parcourir avec fermeté ; la récompense est dans ton cúur, et la pureté de sa jouissance vaut mieux que tous les remords dont tes adversaires sont

bourrelésÖ Elle ignorait, la pauvre créature, que le remords est nul dans des ,mes semblables à celles qui faisaient le malheur de sa vie, et quêil est une certaine période de méchanceté o˘ lêhomme, bien loin de sêaffliger du mal auquel il se livre, ne se désespère que de la faiblesse o˘ ses facultés le mettent dêen pouvoir commettre davantage.

Lêintéressante créature nêétait pas au bout de ces exemples frappants du triomphe de la méchanceté ; exemples si décourageants pour la vertuÖ si délicieux pour le vice qui sêen amuse sans cesse ; et la perversité du personnage quêelle allait retrouver devait la dépiter et la surprendre plus quêaucun autre, sans doute, puisque cêétait celle dêun des hommes dont elle avait reçu les plus sanglants outrages.

Elle sêoccupait de son départ, lorsquêun laquais, vêtu de vert, lui remet, un soir, le billet suivant, en lui demandant une prompte réponse : Une personne (lui disait-on dans cet écrit) à laquelle vous croyez quelques torts avec vous, br˚le du désir de vous voir ; h,tez-vous de la venir trouver ; elle a des choses à vous apprendre qui, peut-être, lêacquitteront de ce que vous vous croyez d˚.

- De quelle part venez-vous, monsieur ? dit Justine au laquais, je ne répondrai point que je ne sache quel est votre maître.

- Il se nomme M. de Saint-Florent, mademoiselle ; il a eu le plaisir de vous connaître autrefois aux environs de Paris ; vous lui avez, prétend-il, rendu des services quêil veut absolument reconnaître ; maintenant à la tête du commerce de cette ville, il y jouit à la fois dêune considération et dêun bien qui le mettent à même dêexécuter ses heureux projets envers vous.

Il vous attend.

Les réflexions de Justine furent bientôt faites. Si cet homme, pensait-elle, nêavait pas de bonnes intentions, serait-il vraisemblable quêil lui écrivît de cette manière ? Il se repent sans doute de ses anciennes infamies ; il se rappelle avec effroi de mêavoir arraché ce que jêavais de plus cher ; de mêavoir réduite, par lêenchaînement de ces horreurs, au plus cruel état o˘ puisse être une femme ; il se souvient des núuds qui nous unissent. Oh ! oui, oui, ce sont des remords, volons-y ; je serais coupable envers lê tre

suprême, si je ne me prêtais à les apaiser. Suis-je, dêailleurs, en situation de rejeter lêappui qui se présente ? Ne dois-je pas plutôt saisir avec ardeur tout ce que le ciel offre à mon soulagement ?

Cêest dans son hôtel que cet homme veut me voir ; sa fortune doit lêentourer de gens devant lesquels il se respectera trop pour oser me manquer encore ; et dans lêétat oˇ je suis, grand Dieu ! puis-je inspirer autre chose que de la commisération et du respect.

Ces combinaisons faites Justine assura le laquais que le lendemain, sur les onze heures, elle aurait lêavantage dêaller saluer son maître, pour le féliciter des faveurs quêil avait reçues de la fortune ; mais quêelle en était traitée bien différemment. Elle se couchaÖ si occupée de ce que cet homme voulait lui dire, quêelle ne ferma pas lêúil de la nuit. Elle arrive enfin à lêadresse indiquée. Un hôtel superbe, une foule de valets, les regards humiliants de cette riche canaille sur lêinfortune quêelle méprise, tout lui en impose à tel point, quêelle est au moment de se retirer, lorsquêelle est abordée par le même laquais qui lui avait parlé la veille, et qui la conduit, en la rassurant, dans un cabinet somptueux, oˇ elle reconnaît fort bien son bourreau, quoique ,gé de quarante-cinq ans, et quêil y en e˚t à peu près dix quêil ne lêeut vu. Saint-Florent ne se leva point ; mais il ordonna quêon le laisse seul, et fait signe à Justine de venir se placer sur une chaise, à côté du vaste fauteuil qui le contient.

- Jêai voulu vous voir, ma nièce, dit-il avec le ton arrogant de la supériorité, non que je croie avoir de grands torts avec vous ; non quêune f,cheuse réminiscence me contraigne à des réparationsÖ au-dessus desquelles je me crois ; mais je me souviens que, dans le peu de temps que nous nous sommes vus, vous mêavez montré de lêesprit. Il en faut pour ce que jêai à

vous proposer ; et, si vous lêacceptez, le besoin que jêaurai de vous alors vous fera trouver, dans ma fortune, les ressources qui vous sont nécessaires, et sur lesquelles vous compteriez en vain, sans cela.

Justine voulut répondre quelque chose à la légèreté de ce début ; mais Saint-Florent lui imposant silence :

- Laissons ce qui sêest passé, lui dit-il ; cêest lêhistoire des passions ; et mes principes me portent à croire quêaucun frein nêen doit arrêter la fougue ; quand elles parlent, il faut les servir ; je ne connais point dêautre loi. Lorsque je fus pris par les voleurs, dans la compagnie desquels je vous trouvai, me vîtes-vous me plaindre de mon sort ? Se consoler et agir dêindustrie, si lêon est le plus faible ; jouir de tous ses droits si lêon est le plus fort ; voilà mon système. Vous étiez jeune et jolie, Justine ; vous étiez ma nièce ; nous nous trouvions au fond dêune forêt ; il nêest point de volupté dans le monde qui allume mes sens comme le viol dêune fille vierge ; vous possédiez cette fleur dont je fais tant de cas ; je lêai flétrie, je vous ai violée ; jêeus fait bien pis, si mes premières insultes nêeussent pas assuré mon triomphe, et que vous eussiez pu mêopposer quelque résistance. Mais, me direz-vous peut-être, pourquoi vous laisser sans ressourcesÖ au milieu de la nuitÖ dans une route dangereuse ? Ah ! Justine, je vous dévoilerais en vain ces motifs ; vous ne les entendriez pas. Les seuls êtres qui connaissent le cúur de lêhommeÖ qui en ont étudié les replisÖ fouillé les coins les plus impénétrables, pourraient vous expliquer cette suite dêégarements. Vous mêaviez obligé, Justine ; vous mêaviez aidé à briser mes liens ; vous usurpiez des droits à

ma reconnaissance ; vous mêapparteniez, en un mot ; en fallait-il donc plus à une ,me comme la mienne, pour me porter à tous les crimes imaginables contre vous ?

- Oh, monsieur ! de telles horreurs peuvent, dites-vous, se comprendre ?

- Eh oui, Justine, eh oui ; tout se comprend dans lê,me dêun libertin ; chez lui tous les écarts sêenchaînent ; et, sitôt quêon a démêlé le premier, tous les autres se devinent aisément. Vous le vîtes ; en venant de vous violer, de vous battre (car je vous battis, Justine), eh bien ! à

vingt pas de là, songeant à lêétat o˘ je vous laissais, je retrouvai sur le champ, dans ces idées, des forces pour de nouveaux outrages, que je ne vous eusse peut-être jamais faits sans cela ; vous nêaviez été foutue quêen con, je revins exprès pour vous enculer ; eussiez-vous eu mille pucelages, je les eusse tous cueillis lêun après lêautre. Il est donc vrai que, dans de certaines ,mes, la volupté peut naître au sein du crimeÖ que dis-je ! il est

donc vrai que le crime seul lêéveille et la décide, et quêil nêest pas une seule volupté dans le monde, quêil nêenflamme et quêil nêaméliore.

- Oh ! monsieur, quelle atrocité !

- Nêen pouvais-je pas commettre une plus grande ? Je pouvais vous assassiner, Justine ; je ne vous cache pas que jêen eus grande envie ; vous d˚tes mêentendre revoler après vous dans cette intention ; vous étiez morte, si je vous eusse trouvée. Je me consolai de nêavoir pu vous joindre, par la certitude o˘ jêétais, que, réduite aux dernières extrémités, la vie allait devenir pour vous un état plus cruel que la mort. Mais laissons cela, mon enfant ; et venons à lêobjet qui mêa fait désirer de vous voir.

Cet incroyable go˚t que jêai pour lêun et lêautre pucelage dêune petite fille, ne mêa point quitté Justine, poursuivit Saint-Florent. Il en est de celui-là comme de tous les autres écarts de la luxure ; plus on vieillit, et plus ils prennent de force. De nouveaux désirs naissent des anciens délits, et de nouveaux crimes sont enfantés par ces désirs. Tout cela ne serait rien, si ce quêon emploie pour réussir nêétait pas soi-même très coupable ; mais comme le besoin du mal est le premier mobile de nos caprices, plus ce qui nous conduit est criminel, et mieux nous sommes irrités. Arrivés là, on ne se plaint plus que de la médiocrité des moyens ; plus leur atrocité sêétend, plus notre volupté devient piquante ; et lêon sêenfonce ainsi dans le bourbier, sans la plus légère envie dêen sortir.

Cêest mon histoire, Justine. Chaque jour deux jeunes enfants sont nécessaires à mes sacrifices : ai-je joui ; non seulement je ne revois plus les objets qui viennent de me servir ; mais il devient même essentiel à

lêentière satisfaction de mes fantaisies que ces objets sortent aussitôt de la ville. Je go˚terais mal les plaisirs du lendemain, si jêimaginais que les victimes de la veille respirassent encore le même air que moi. Le moyen de mêen débarrasser est facile. Le croirais-tu, Justine ? ce sont mes débauches qui peuplent le Languedoc et la Provence, de la multitude dêobjets de libertinage que renferme leur sein. Une heure après que ces petites filles mêont servi, des émissaires s˚rs les embarquent et les vendent aux appareilleuses de Nîmes, de Montpellier, de Toulouse, dêAix et de Marseille. Ce commerce, sur lequel jêai deux tiers de bénéfice, me

dédommage amplement de ce que les sujets me co˚tent, et je satisfais ainsi deux de mes plus chères passionsÖ ma luxure et ma cupidité. Mais les découvertes, les séductions, me donnent de la peine. Dêailleurs, lêespèce de sujets importe infiniment à ma lubricité ; je veux quêils soient tous pris dans ces asiles de la misère, o˘ le besoin de vivre et lêimpossibilité

dêy réussir, absorbant le courage, la fierté, la délicatesse, énervant lê

,me enfin, décident, dans lêespoir dêune subsistance indispensable, à tout ce qui paraît devoir lêassurer. Je fais impitoyablement fouiller tous ces réduits : on nêimagine pas ce quêils me rendent. Je vais plus loin, Justine. Lêactivité, lêindustrie, un peu dêaisance, en luttant contre mes subornations, me raviraient une grande partie des sujets. Jêoppose à ces écueils le crédit dont je jouis dans cette ville ; jêexcite des oscillations dans le commerce, ou des chertés dans les vivres, qui, multipliant les classes du pauvre, lui enlevant dêun côté les moyens du travail, et lui rendant difficiles de lêautre ceux de la vie, augmentent en raison égale la somme de sujets que la misère me livre. La ruse est connue, mon enfant : ces disettes de bois, de blé, et dêautres comestibles, dont Paris souffre depuis tant dêannées, nêont dêautres objets que ceux qui mêaniment. Lêavarice, le libertinage : voilà les passions qui, du sein des lambris dorés, tendent une multitude de filets sur lêhumble toit du pauvre.

Mais, quelque habileté que je mette en usage pour presser dêun côté, si des mains adroites nêenlèvent pas lestement de lêautre, jêen suis pour mes peines, et la machine va tout aussi mal que si je nêépuisais pas mon imagination en ressources, et mon crédit en opérations. Jêai donc besoin dêune femme leste, jeune, intelligente, qui, ayant elle-même passé par les épineux sentiers de la misère, connaisse mieux que qui que ce soit les moyens de débaucher celles qui y sont ; une femme dont les yeux pénétrants devinent lêadversité dans ses greniers les plus obscurs, et dont lêesprit suborneur en détermine les victimes à se tirer de lêoppression par les sentiers que jêaplanis ; une femme spirituelle enfin, sans scrupule comme sans pitié, qui ne néglige rien pour réussirÖ jusquêà couper même le peu de ressources qui, soutenant encore lêespoir de ces infortunées, les empêche de se résoudre. Jêen avais une excellente et s˚re ; elle vient de mourir.

On nêimagine pas jusquêo˘ cette délicieuse créature portait lêeffronterie.

Non seulement elle isolait ses victimes au point de les contraindre à venir lêimplorer à genoux ; mais, si ces moyens ne lui succédaient pas assez tôt pour accélérer les chutes, la scélérate allait jusquêà violer ces misérables : cêétait un trésor. Il ne me faut que deux sujets par jour ; elle mêen e˚t donné dix, si je les eusse voulus. Il résultait de là que je faisais des choix meilleurs, et que la surabondance de la matière première de mes opérations me dédommageait de la main dêúuvre. Cêest cette femme quêil faut remplacer, ma chère ; tu en auras quatre à tes ordres, et deux mille écus dêappointements. Jêai dit. Réponds, Justine ; et surtout que des chimères ne têempêchent pas dêaccepter ton bonheur, quand le hasard et ma main te lêoffrent.

- Oh ! monsieur, répondit Justine à ce malhonnête homme, en frémissant de ses discours, est-il possible, et que vous puissiez concevoir de telles voluptés, et que vous osiez me proposer de les servir ? que dêhorreurs vous venez de me faire entendre ! Homme cruel, si vous étiez malheureux seulement deux jours, vous verriez comme ces systèmes dêinhumanité

sêanéantiraient bientôt dans votre cúur ; cêest la prospérité qui vous aveugle et qui vous endurcit. Vous vous blasez sur le spectacle des maux dont vous vous croyez à lêabri ; et parce que vous espérez ne les point sentir, vous vous supposez en droit de les infliger. Puisse le bonheur ne point approcher de moi, dès quêil peut corrompre à ce point ! Juste ciel !

ne se pas contenter dêabuser de lêinfortuneÖ pousser lêaudace et la férocité jusquêà lêaccroîtreÖ jusquêà la prolonger, pour lêunique satisfaction de ses désirs ! quelle cruauté, monsieur ! les bêtes les plus féroces ne vous donnent pas dêexemples dêune barbarie semblable !

- Tu te trompes, Justine, dit Saint-Florent ; il nêy a pas de fourberies que le loup nêinvente pour attirer lêagneau dans ses pièges. Ces ruses sont dans la nature, et la bienfaisance nêy est pas : elle nêest quêun caractère de la faiblesse préconisée par lêesclave, pour attendrir son maître, et le disposer à plus de douceur ; elle ne sêannonce jamais chez lêhomme que dans deux cas : ou sêil est le plus faible, ou sêil craint de le devenir : la preuve que cette prétendue vertu nêest pas dans la nature, cêest quêelle est ignorée de

lêhomme le plus rapproché dêelle. Le sauvage, en la méprisant, tue sans pitié son semblable, ou par vengeance ou par avidité…

Ne la respecterait-il pas, cette vertu, si elle était écrite dans son cúur ? Mais elle nêy parut jamais. La civilisation, en épurant les individus, en distinguant des rangs, en offrant un pauvre aux yeux du riche, en faisant craindre à celui-ci une vexation dêétat qui pouvait le précipiter dans le néant de lêautre, mit aussitôt dans son esprit le désir de soulager lêinfortune pour être soulagé à son tour sêil perdait ses richesses. Alors naquit la bienfaisance, fruit de la civilisation et de la crainte ; elle nêest donc quêune vertu de circonstance, mais nullement un sentiment de la nature, qui ne plaça jamais dans nous dêautre désir que celui de nous satisfaire, à quelque prix que ce p˚t être. Cêest en confondant ainsi tous les sentiments, cêest en nêanalysant jamais rien, quêon sêaveugle sur tout et quêon se prive de toutes les jouissances.

- Ah ! monsieur, dit Justine avec chaleur, peut-il en être une plus douce que celle de soulager lêinfortune ? Laissons à part la frayeur de souffrir soi-même. Y a-t-il une satisfaction plus vraie que celle dêobliger, jouir des larmes de la reconnaissance ; partager le bien-être quêon vient de répandre chez des malheureux qui, semblables à vous, manquaient néanmoins de choses dont vous formez vos premiers besoins ; les entendre chanter vos louanges et vous appeler leur père, replacer la sérénité sur les fronts obscurcis par la défaillance, par lêabandon et le désespoir ? Non, monsieur, nulle volupté dans le monde ne peut égaler celle-là ; cêest celle de la divinité même ; et le bonheur quêelle promet à ceux qui lêauront servie sur la terre ne sera que la possibilité de voir ou de faire des heureux dans le ciel. Toutes les vertus naissent de celle-là, monsieur : on est meilleur père, meilleur fils, meilleur époux, quand on connaît le charme dêadoucir lêinfortune. Ainsi que les rayons du soleil, on dirait que la présence de lêhomme charitable répand sur tout ce qui lêentoure la fertilité, la douceur et la joie ; et le miracle de la nature, après ce foyer de lumière céleste, est lê,me honnête, délicate et sensible, dont la félicité suprême est de travailler à celle des autres.

- Phúbus que tout cela, Justine, répondit cet homme cruel ; les jouissances de lêhomme sont en raison de la sorte dêorganes quêil a reçus de la nature.

Celles de lêindividu faible, et par conséquent de toutes les femmes, doivent porter à des voluptés morales plus piquantes pour de tels êtres que celles qui nêinflueraient que sur un physique entièrement dénué dêénergie.

Le contraire est lêhistoire des ,mes fortes, qui bien mieux délectées des chocs vigoureux imprimés sur ce qui les entoure, quêelles ne le seraient des impressions délicates ressenties par ces mêmes êtres existant auprès dêeux, préfèrent inévitablement, dêaprès cette constitution, ce qui affecte les autres en sens douloureux à ce qui ne toucherait que dêune manière plus douce. Telle est lêunique différence des gens cruels aux gens débonnaires : les uns et les autres sont doués de sensibilité ; mais ils le sont chacun à

leur manière. Je ne nie pas quêil nêy ait des jouissances dans lêune ou lêautre classe, mais je maintiens avec beaucoup de philosophes que celles de lêindividu organisé de la manière la plus vigoureuse seront incontestablement plus vives que toutes celles de son adversaire, et, ces symptômes établis, il peut et il doit se trouver une sorte dêhommes qui trouvent autant de plaisir dans tout ce quêinspire la cruauté, que les autres en go˚tent dans la bienfaisance ; mais ceux-là seront des plaisirs doux, et les autres des plaisirs fort vifs. Les uns seront les plus s˚rs, les plus vrais, sans doute, puisquêils caractérisent les penchants de tous les hommes encore au berceau de la nature, et des enfants même avant quêils nêaient connu lêempire de la civilisation ; les autres ne seront que lêeffet de cette civilisation, et par conséquent des voluptés trompeuses et sans aucun sel. Au reste, mon enfant, comme nous sommes moins ici pour philosopher que pour consolider une détermination, ayez pour agréable de me donner votre dernier motÖ Acceptez-vous, ou non, le parti que je vous propose ?

- Assurément je le refuse, monsieur, répondit Justine en se levant. Je suis bien pauvreÖ oh ! oui, bien pauvre, monsieur ; cependant, plus riche des sentiments de mon cúur que de tous les dons de la fortune ; jamais je ne sacrifierai les uns pour posséder les autres ; je saurai mourir dans lêindigence, mais je nêoutragerai point la vertu.

- Sortez, dit froidement cet homme détestable, et que je nêaie pas surtout à craindre de vous des indiscrétions ; vous seriez bientôt mise en un lieu dêo˘ je nêaurais plus à les redouter.

Rien nêencourage la vertu comme les craintes du vice. Bien moins timide quêelle ne lêaurait cru, Justine, en promettant à ce scélérat quêil nêaurait rien à redouter dêelle, lui rappela quêil devait au moins lui rendre lêargent quêil lui avait dérobé.

- Vous devez bien sentir, monsieur, lui dit-elle, que cet argent me devient indispensable dans la situation o˘ je suis ; et je vous crois trop juste pour me le refuser.

Mais le monstre répondit durement quêil ne tenait quêà elle dêen gagner, et quêaussitôt quêelle ne sêen souciait pas, il ne devenait nullement obligé

de la secourir.

- Non, monsieur, répondit-elle avec fermeté, non, je vous le répète, je périrais mille fois plutôt que de sauver mes jours à ce prix,

- Et moi, dit Saint-Florent, il nêy a de même rien que je préfère au chagrin de donner mon argent sans quêon le gagne. Cependant, malgré

lêinsolence de votre refus, je veux bien encore rester un quart dêheure avec vous. Passez dans ce boudoir, et quelques instants dêobéissance vont remettre vos fonds dans un meilleur ordre.

- Je nêai pas plus dêenvie de servir vos débauches dans un sens que dans un autre, monsieur, répondit froidement Justine. Ce nêest point la charité que je vous demande, je ne vous procure pas cette jouissance ; ce que je réclame est ce qui mêest d˚Ö ce que vous mêavez volé de la plus insigne manière. Garde-le, homme cruel, garde-le, si bon te semble ; vois sans pitié mes larmes ; entends, si tu peux sans têémouvoir, les tristes accents du besoin ; mais souviens-toi que si tu permets cette nouvelle infamie, jêaurai, au prix de ce quêelle me co˚te, acheté le droit de te mépriser à

jamais.

Justine aurait d˚ se souvenir ici que la vertu ne lui réussissait pas mieux quand elle en adoptait le langage, que quand elle en suivait les préceptes.

Saint-Florent sonne ; son valet de chambre paraît. Voilà, dit le scélérat à

cet agent de ses débauches, une petite créature qui mêa volé autrefois ; je la ferais pendre, si jêexécutais mon devoir ; je veux bien cependant lui sauver la vie ; mais, comme il est essentiel dêen délivrer la société, saisissez-la et quêon lêenferme sur-le-champ dans cette chambre s˚re que nous avons là-haut ; ce sera sa prison pour dix ans, si elle se conduit bien ; son cercueil éternel, si nous avons à nous en plaindre.

Lafleur sêempare à lêinstant de Justine, et se dis pose à lêentraîner, lorsque celle-ci pousse des cris assez perçants pour faire redouter une scène. Saint-Florent, furieux, lui entortille la tête, lui fait lier les mains ; puis, aidant lui-même à son valet, tous deux enlèvent au grenier cette malheureuse, et la jettent dans une chambre assez bien fermée pour nêavoir rien à craindre, ni de ses plaintes, ni de son évasion.

Il nêy avait pas une heure quêelle y était, lorsque Saint-Florent parut ; Lafleur lêaccompagnait. Eh bien, lui dit ce monstre de luxure, oserez-vous encore vous soustraire à mes fantaisies ?

- Le désir est égal, répondit fièrement Justine, la faculté seule nêest plus la même.

- Tant mieux, répondit Saint-Florent ; ce sera donc malgré vous que jêagirai, et cette clause est indispensable au complément de mes désirs : quêon déshabille cette putainÖ Ah, ah, dit Saint-Florent dès quêil aperçoit la funeste marque, il me paraît que ma chère nièce nêa pas toujours été

aussi vertueuse quêelle veut bien nous le persuader, et voici des traces ignominieuses qui nous dévoilent suffisamment sa conduite.

- En vérité, monsieur, dit Lafleur, cette coquine peut vous déshonorer, quand vous vous en serez satisfait, je vous conseille de la faire mettre dans quelque cachot o˘ lêon nêentende jamais parler dêelle.

- Monsieur, monsieur, interrompit Justine avec impatience, daignez mêentendre avant que de me condamner. Et la pauvre fille explique alors toute lêénigme. Mais quel que soit lêair de vérité quêelle mette à raconter sa

malheureuse histoire, Saint-Florent, incrédule, nêen redouble pas moins ses sarcasmes ; les injures, les humiliations nêen sont pas moins prodiguées par ce monstre à cette créature angélique, et dêun mérite bien plus grand que lui aux regards de lê tre suprême. Justine, nue, fut brutalement traitée par ces deux hommes ; obligée de se prêter également aux attouchements lascifsÖ aux dégo˚tantes caresses de lêun et de lêautre.

Ses dégo˚tsÖ ses défensesÖ tout devint inutile, il fallut céder.

- Sais-tu, dit le maître à son confident, si jêai là-bas une petite fille ?

- Cela doit être, monsieur ; lêheure est sonnée, et vous connaissez lêexactitude de celles qui vous servent.

- Va me la chercher.

Et, pendant que le valet exécute la commission, on nêimagine pas à quoi sêamuse lêinsigne libertin. Tristes effets de lêégarement ! il semble que lêhomme abandonne absolument sa raison, quand il devient lêesclave de ses caprices ; et entre lêinsensé et lui, la différence alors est en vérité

bien imperceptible. Le vilain, plus par envie dêhumilier cette intéressante créature, que par aucune espèce de sensation lubriqueÖ en pourrait-il être à ces turpitudes !Ö lêinf‚me, dis-je, crachait au milieu de la chambre, et contraignait Justine à nettoyer la place avec sa langue. Elle refuse ; quelques mots de sa part annoncent encore de lêorgueil. Saint-Florent la saisit, et lui courbant la tête :

- Chétive créature, lui dit-il en la contraignant à ses sales désirs, il te convient bien de résister à mes fantaisies ; infiniment trop heureuse de têy soumettre, ne devrais-tu pas les prévenir ? Il faudra bien que tu fasses pis tout à lêheure, quand ma victime sera devant toiÖ Et cette victime annoncée paraît.

Cêétait une enfant de huit ans, dans un état de misère et de dépérissement si complet, que la pitié devenait le seul sentiment quêelle paraissait devoir inspirer. Déshabille toi-même cette petite fille, dit Saint-Florent à la triste Justine ; cêest de ta main que je veux la recevoir. Lafleur, branle mon vit à

ce spectacle. Et lêimpudique maniait les fesses de son confident, pendant que celui-ci le polluait de son mieux. Prépare-moi les voies, dit le libertin à notre héroÔne ; humecte avec ta bouche le con de cette enfant, laisses-y beaucoup de salive. Guidé par son valet, Saint-Florent se présente ; en un instant la place est emportée ; cris, résistances, larmes, plaintes, égratignures, rien ne lêétonne ; il veut, au contraire, quêon lêoutrage, et cêest dans cette intention quêil laisse toute espèce de liberté à sa victime. Mais il nêen est pas de même de notre pauvre orpheline, elle va servir de plastron pendant la célébration du sacrifice. Lafleur sêétend sur le lit ; il attire Justine sur lui, lêenconne, la contient dans ses bras, et présente, par cette posture, le cul de notre aventurière aux attentats de Saint-Florent. Armé dêune longue aiguille dêacier, le barbare, tout en foutant, tout en déchirant la petite fille, se divertit à piquer les belles chairs qui lui sont présentées ; chaque coup dêaiguille fait jaillir le sang ; et cêest enfin quand le scélérat le voit couler sur les cuisses de cette infortunée, et sur le visage de la petite fille quêil enconne, cêest alors quêil songe aux changements de main.

- Enculons, dit-il à Lafleur ; sodomise Justine dans la même posture ; je ne ferai, moi, que retourner la mienne.

La petite fille, avant tout, a ordre de présenter son derrière à Justine, qui reçoit de son côté celui de le lui humecter, comme elle a fait le devant, Saint-Florent sodomise, Lafleur encule, et voilà le con de Justine offert à la fatale aiguille.

- Ah ! foutre, dit Saint-Florent extasié, quel plaisir de piquer un con en foutant un derrière !Ö La garce !Ö quêen dis-tu Lafleur ?Ö Je la larderais comme une poularde. Et toutes les parties quêoffrait Justine à son persécuteur furent bientôt traitées comme venaient de lêêtre les autresÖ le sang ruissela de partout.

- Voilà lêétat oˇ je veux lui faire lêhonneur de la foutre encore une fois, dit Saint-Florent en quittant le cul de sa pucelle pour sêintroduire au con quêil vient de molester. Ah ! dit-il en se pressant sur sa victime, cêest ainsi que jêaime à jouir dêune femme ; rien ne me plaît comme quand mes cuisses sêimprègnent du sang que fait couler ma fureur. Et, soulevant aussitôt sa jouissance, il dérange par ce moyen le vit de son valet, et le remplace dans

le cul de Justine. Coule-toi sous elle, dit-il à Lafleur, et viens te venger sur mon cul du dérangement que je te cause ; crois-tu que mon anus ne vaudra pas celui dêune putain ?Ö

Tout sêexécute ; et ce sont maintenant les fesses de la petite fille que déchire le funeste aiguillon. Cependant Saint-Florent sêéchauffe, son sperme est prêt à jaillir ; il encule, on le sodomise, il tourmente. que de délicieux épisodes pour un libertin de ce genre ! Ahe !Ö ahe !Ö ahe !Ö

sêécrie-t-il. (Cêest sa passion que nous peignons ici dêaprès nature)Ö

Ahe ! ahe !Ö quêon me donne des couteauxÖ des poignardsÖ des pistoletsÖ que je tueÖ que je massacreÖ que je déchireÖ que jêassassine tout ce qui mêenvironne. Et le foutre, enfin exhalé de la couille impudique de ce monstre de luxure, en faisant renaître un peu de tranquillité, donne aux victimes le temps de se remettre.

- Justine, dit Saint-Florent au bout dêun moment de calme, je vous ai dit combien il importait à mes jouissances nouvelles que lêobjet des anciennes dispar˚t aussitôt que je mêen étais rassasié. Me jurez-vous de quitter à

lêinstant Lyon ? à cette condition seule je vous rends votre liberté ; si, dans deux heures, vous êtes encore dans la ville, vous pouvez être s˚re quêune éternelle prison punira votre désobéissance.

- Oh, monsieur, je nêy serai plusÖ je vais obéir, monsieur ; soyez-en bien s˚rÖ ouvrez-moi les portes ; vous ne me reverrez de vos jours. Et la pauvre fille se rhabillant aussitôt, retraverse avec promptitude une maison o˘ on la traite aussi cruellement, la quitteÖ vole à son auberge, dont elle sort quelques heures après, pour aller coucher au delà du Rhône.

- Oh ! ciel, dit-elle en sêenfuyantÖ quelle dépravation ! quelle horreur !Ö

Cêest au sein des larmes et de lêinfortune que le monstre allume ses lubricitésÖ Malheur !Ö cent fois malheur à lêêtre dépravé qui peut soupçonner des plaisirs sur un sein que le besoin consumeÖ qui cueille des baisers sur une bouche que la faim dessèche, et qui ne sêouvre que pour le maudire. Fuyons.

Justine fut bientôt hors de la ville. Mais on e˚t dit que les malheurs et les aventures devaient entraver toutes ses démarches, et que le destin, irrité contre elle, devait la faire heurter contre tous les projet de vertu que pouvait concevoir sa belle ,me.

¿ peine a-t-elle fait deux lieues à pied, comme à son ordinaire, deux chemises et quelques mouchoirs dans ses poches, quêelle rencontre une vieille femme, qui lêaborde avec lêair de la douleur, et qui la conjure de lui faire lêaumône. Loin de la dureté dont elle vient de recevoir dêaussi cruels exemples, ne connaissant de bonheur au monde que celui dêobliger, elle sort à lêinstant sa bourse à dessein dêen tirer un écu, et de le donner à cette femme. Mais lêadroite créature, qui nêavait emprunté le masque de la vieillesse que pour tromper Justine, saute lestement sur la bourse, la saisit, renverse celle qui la tient dêun vigoureux coup de poing dans lêestomac, et disparaît dans un taillis. Justine, bientôt relevée, sêélance sur les pas de celle qui la vole, lêatteint, et tombe avec elle par une trappe que déguisait à tous les yeux le bouquet de bois dans lequel elle était pratiquée.

La chute était considérable ; mais elle avait été si douce, quêà peine avait-elle pu sêen apercevoir. Elle se trouvait, avec sa voleuse, dans un vaste souterrain, creusé à plus de cent toises aux entrailles de la terre, mais beau, et parfaitement meublé.

- quêest ceci, Séraphine ? dit un gros et grand homme assis devant un bon feu ; quel est lêindividu qui têaccompagne dans notre demeure ?

- Cêest une petite dupe, répondit la voleuse ; je lêai attendrie, elle mêa donné lêaumône ; je lui ai dérobé son argent, elle a couru après moi, et, nous trouvant toutes deux, au même instant, sur la trappe, nous sommes arrivées ensemble. Capitaine, cette fille nous sera utile, et je ne suis pas f,chée de la rencontre.

- Cela pourrait effectivement nous convenir, répondit le chef en faisant approcher Justine ; elle nêest pas mal ; et, ne fit-elle que servir aux amusements de la compagnie, ce serait toujours un poste à remplirÖ Et Justine fut aussitôt entourée dêhommes, de femmesÖ dêenfants, de tout ,ge et de toute figure, mais dont la mauvaise mine ne lui donnait pas une haute opinion de la société o˘ elle se trouvait. Chacun lêenvironneÖ lêadmire,

chacun l,che son mot ; et tout ce que Justine continue de voir et dêentendre achève de la convaincre quêelle est dans la plus mauvaise compagnie.

- Monsieur dit-elle en tremblant au capitaine, nêy a-t-il point dêindiscrétion à vous prier de me dire avec quelles personnes je me trouve ? Je vous entends disposer de moi sans mon aveu ; les lois de la décence et de lêéquité ne vous règlent-elles donc pas ici comme sur la surface de la terre ?

- Mignonne, dit le chef, commence par manger ce biscuit en avalant un verre de vin ; écoute-nous ensuite, et tu vas apprendre à la fois quels sont les gens chez qui tu esÖ quel est lêemploi quêils te préparent. Notre héroÔne, un peu plus tranquille, dêaprès lêhonnêteté de ce procédé, accepte ce quêon lui présente, sêassied, et prête lêoreille.

- Les individus, au milieu desquels ton étoile te place, dit le capitaine après avoir reniflé deux prises de tabac, sont ce que lêon appelle des mendiants. Cêest nous, ma fille, qui après avoir converti la gueuserie en art, réussissons, par nos secrets et notre éloquence, à si bien émouvoir la commisération des hommes, que nous vivons à leurs dépens, toute lêannée, dans le luxe et lêabondance. Comme il nêest point une plus sotte vertu que la pitié, aussi nêen est-il point de plus facile à allumer dans le cúur de lêhomme. quelques accents de voix plaintifs, une éloquence de situation, des maux supposés, des plaies contrefaites, un costume dégo˚tant : telles sont les ruses qui servent à mouvoir les ressorts de lê,me, et qui nous assurent une aisance perpétuelle dans la fainéantise et lêoisiveté. Nous sommes environ cent dans ce souterrain ; un tiers est toujours en exercice, pendant que le reste boit, mange, fout et se divertit. Jette les yeux sur le tas de béquillesÖ de bosses, dêempl,tres qui nous déguisent, sur ces herbes qui nous défigurent, sur ces enfants dont nous nous servons pour entrouvrir les entrailles des mères : voilà nos fonds, nos biens, nos immeubles ; voilà lêassiette certaine de nos revenus. Nos procédés, quoique à peu prés toujours les mêmes, varient cependant en raison des circonstances. Humbles et languissants, si nous nous trouvons les plus faibles ; insolents, escrocs et voleurs, dès que la force est de notre côté.

- Mais, vous ne tuez pas, au moins, messieurs ? interrompit la compatissante Justine, avec cette tendre effusion de cúur qui caractérisait si bien sa belle ,me.

- Assurément, ma chère, répondit le chef, nous ne nous en faisons aucune difficulté, si lêon nous résiste, et que nous puissions nous convaincre quêun coup de poignard ou de pistolet doive constater notre victoire. Le meurtre nêest pas pour nous dêune assez grande conséquence, pour que nous croyions pouvoir nous passer des moyens quêil nous donne, si ces moyens assurent nos intérêts. Vous verrez souvent arriver ici, par le même chemin qui nous y mène, des individus qui nêy paraîtront que pour y perdre la vie.

Après avoir fait une prise considérable sur quelquêun, nous croyez-vous assez imprudents pour lui laisser la faculté de se plaindre et de nous découvrir ? Nous ne sommes cependant ni voleurs ni assassins de profession.

Notre unique métier est la gueuserie ; nous mendions, et, après cela, nous suivons le cours des circonstances. Notre objet est de nous emparer du bien dêautrui ; nous parcourons la ligne indiquée, et, pourvu que nous réussissions, il devient ensuite à peu près égal que ce soit par telle ou telle voie. Lêargent arrive dans le souterrain ; quêil soit donné de bonne gr‚ce ou enlevé de force, cêest sur quoi nous ne chicanons jamais ceux qui nous lêapportent. Avec une telle morale, avec une semblable profession, vous devez imaginer, ma fille, que toutes les espèces de vices doivent triompher parmi nous, et certes, vous ne vous trompez pas, si telle est votre opinion. La gourmandise, lêivrognerie, la fourberie, le mensonge, lêhypocrisie, lêimpiété, et plus particulièrement la luxure et la cruauté, règnent ici comme dans leur empire ; et nos lois particulières, loin de sévir contre ces écarts, les alimentent et les entretiennent. Il est certain dêabord, ma chère fille, que votre ‚ge et votre jolie figure vont vous contraindre à satisfaire indifféremment tous les caprices, toutes les fantaisies de nos camarades, de quelque sexe, de quelque ‚ge ou de quelque tournure quêils soient. Ces premiers feux apaisés, nous vous donnerons de lêemploi ; si nous vous reconnaissons des dispositions, des talents, vous serez placée dans les premiers postes ; si vous répugnez à nos usagesÖ si notre métier ne vous convient pas, vous ne sortirez pas du souterrain.

Réduite alors au seul service de lêintérieur, vous serez utile au logis, et vous servirez nos passions.

Toute la troupe applaudit à ce discours. Le chef, ayant assemblé ce quêil y avait là de notables, ses décisions eurent à lêinstant force de loi ; et il fut intimé à la demoiselle Justine, dêavoir à se mettre nue sur-le-champ, pour, après lêexamen qui serait fait dêelle, avoir à satisfaire dêabord aux passions du chefÖ des notables, et ensuite de tous ceux de la troupe, hommes ou femmes qui voudraient dêelle. La malheureuse Justine nêa pas plutôt entendu cet arrêt, quêelle se jette, en larmes, aux pieds de ses juges, pour les supplier de ne pas la soumettre à des infamies qui lui co˚tent tantÖ De violents éclats de rire sont la seule réponse quêelle obtient.

- Pudique enfant, lui dit le chef, comment as-tu pu supposer que ceux qui se font un jeu dêémouvoir la pitié dans les autres, eussent la faiblesse dêen être eux-mêmes susceptibles ? Apprends, poulette, apprends que nos cúurs sont durs comme les rochers qui nous servent de toit. Et comment voudrais-tu que la multitude de crimes o˘ nous nous livrons tous les jours p˚t laisser en nous quelque accès au sentiment de la pitié ? Obéis, coquine, obéis ; il pourrait y avoir du danger à te le faire répéter une seconde fois. Justine ne trouve plus de réponse ; et ses cotillons, promptement à bas, laissent bientôt jouir la gaillarde assemblée dêun des plus beaux corps de femme quêelle e˚t encore aperçu depuis longtemps. Objet de la curiosité de lêun et lêautre sexe, notre belle enfant est bientôt visitée, caressée, baisée par toutes les femmes, aussi chaudement que par les hommes, lorsque lêun dêeux (cêest le fils du chef), apercevant la fatale marque, la fait voir aussitôt à tout le monde.

- quêest ceci, pucelle ? dit lêun des membres du sénat, il me semble quêimprimée de cette manière, on nêa pas envie de te perdre ; et, puisque tu fraternises avec nous par ces stigmates, tu nêaurais pas d˚, ce me semble, contrefaire aussi bien la prude. Justine alors raconte son histoire ; mais aussi peu crue là que chez Saint-Florent, en lêassurant que ce petit malheur ne lui fera nul tort dans la troupe, on lêexhorte pourtant à ne plus se revêtir des voiles de la pudeur. Cette inconséquence, lui assure-t-on, pourrait bien, après ce que lêon voit, aigrir au lieu dêintéresser.

- - Mon enfant, dit le chef en se découvrant une épaule o˘ pareille écriture se déchiffrait au mieux, tu vois que nous nous ressemblons ; ainsi, crois-moi, ne rougis plus de ce qui têassimile à ton chef, et apprends que ces

marques, loin dêêtre des flétrissures, sont les lauriers de notre état ; baise celle-ci, je vais coller mes lèvres sur celle que tu me montres. Nous sommes trente ici dans le même cas ; eh bien ! voilà

pourtant les gens à qui tu donnes lêaumône ; voilà ceux qui ont le talent de têattendrir et de tirer des écus de ta poche, au nom de Dieu dont nous nous moquons. Allons, suis-nous, bel ange, continue le chef en attirant Justine à lui dans un caveau séparé ; moi et ces vieillards, qui sont mes acolytes, nous allons commencer à t,ter le terrain ; nous en rendrons compte à nos camarades, auxquels, ensuite, nous abandonnerons la place, si elle vaut la peine dêêtre occupée.

Les sexagénaires, assaillants de Justine, étaient, en tout, au nombre de six. Des lampes perpétuelles br˚laient dans le caveau o˘ on la conduisait ; des matelas par terre en rendaient le sol assez doux : cêétait le boudoir de ces messieurs.

- Justine, dit un de ces vieillards, livrez-vous dêabord à notre chef ; nous passerons ensuite par rang dê,ge. Notre coutume, au reste, étant de nous livrer les uns devant les autres aux voluptés de la luxure, ne vous effarouchez pas, mon enfant, de nous avoir pour témoins de votre obéissance.

Gaspard prend Justine ; mais, trop usé pour en jouir, il se contente de quelques préliminaires ; et, après sêêtre secoué un quart dêheure, il lui décharge au milieu des tétons.

Raymond, qui suit, a vécu dans le monde ; cêest un vieil escroc des brelans de Paris ; ses passions, plus usées, exigent davantage. Il lèche le foutre que vient dêexhaler son confrère, se fait gamahucher le cul par Justine, et lui décharge enfin dans la bouche.

Gareau a été prêtre ; ses go˚ts se raffinent avec plus dêart ; il a conservé les penchants de lêordre jésuitique o˘ ses jeunes années sêécoulèrent ; et, comme il bande encore gentiment, le sodomiste encule, et crie comme un diable en perdant son foutre.

Ribert est né farouche ; ses passions ont la teinte de son ,me. Il faut que Justine le branle pendant quêil la soufflettera ; il lui rend les joues toutes rouges, et perd enfin ses forces auprès dêun con quêil nêa ni la volonté ni le pouvoir de fêter dêune autre manière.

Vernol, aussi méchant que son camarade, manifeste autrement sa rage. Il enconne, mais en tirant les oreilles ; et cêest aux douleurs quêil provoque, que le vilain module son plaisir.

Maugin gamahuche le cul ; il mord les fesses en se branlant ; il voudrait imiter Gareau ; tous deux ont les mêmes vices ; mais leurs forces ne se ressemblent pas. Maugin, trompé par ses désirs, perd les siennes auprès de lêidole, et les hurlements quêil pousse peignent à la fois ses regrets et sa luxure.

- Allez, enfants, dit le chef au reste de la troupe, en rentrant avec ses adjoints, la créature vaut le coupÖ mettez-y de lêordreÖ de la politesse ; que chacun surtout, ne passe quêà son tour. Hommes et femmes, entremêlez-vous ; je ne défends pas les plaisirs, mais jêy veux un peu de décence.

Comme il y avait là huit ou dix hommes qui ne voyaient jamais que des garçons, et cinq ou six femmes qui nêadoraient Vénus que sous les habits de Sapho, ce ne fut guère quêà une trentaine de personnes de lêun et lêautre sexe que notre héroÔne eut affaire. Tout se passa avec ordre ; mais elle nêen fut pas moins excédée. Obligée de prêter tantôt le con, tantôt le cul, souvent la bouche et les aisselles Ö contrainte à polluer hommes et femmesÖ

à recevoir mille baisers plus dégo˚tants les uns que les autres ; quelquefois battue, fustigée, souffletée, mordue, pincée, nous laissons à

penser au lecteur en quel état la malheureuse dut sortir de cette joute libidineuse. Il nêy eut pas jusquêaux enfants qui ne la soumissent à leur fantaisies ; et Justine, toujours complaisante, toujours esclave et toujours malheureuse, se prête à tout avec une résignation dont la source est loin de son cúur.

Les assauts terminés, on la conduisit vers une cuve oˇ elle eut la permission de se purifier ; et, comme cêétait lêheure du repas, Justine, ramenée dans le grand caveau, se mit à table avec toute la troupe. La conversation ne roula que sur les plaisirs dont on avait joui ; les femmes sêexprimèrent avec la même libertéÖ la même indécence que les hommes, et ce fut pour le coup que la malheureuse Justine put dire que, même chez les moines de Sainte-Marie, elle ne sêétait jamais trouvée en société plus indécente.

Le dîner, au reste, fut délicieux ; tout ce qui pouvait contribuer à le rendre aussi délicat que succulent sêy rencontrait avec profusion. Dans un caveau voisin de celui oˇ la compagnie mangeait était un vaste souterrain tapissé de viandesÖ de gibier, et dans lequel un homme et trois femmes travaillaient journellement à la cuisine. Comme on avait beaucoup bu, une méridienne succéda. Lêex-jésuite Gareau sêapproche alors de Justine :

- Vous avez, mon enfant, lui dit-il tout bas, le plus beau cul du monde ; à

peine ai-je eu le temps de le fêter ; levez-vous, et suivez-moi ; dès quêils dormiront tous, nous irons jaser dans un coin.

Abandonnée comme lêétait Justine, ne devait-elle pas se trouver trop heureuse de voir un être sêintéresser à son sort ? Elle jette les yeux sur lêhomme qui lui parle, et lui trouvant lêair plus honnête quêaux autres, une assez belle figure et de lêesprit, elle se garde bien de le repousser.

Cêest dans une petite cellule, près de lêendroit on lêon tient le vin, que le nouvel amant de notre héroÔne la conduit, pour sêentretenir avec elle ; et, tous deux assis là sur une espèce de baquet, telle est à peu prés la conversation qui les occupe :

- Du moment que je vous ai vue, mon enfant, dit Gareau, vous nêimaginez pas lêintérêt que vous mêavez inspiré. Votre charmante figure annonce de lêesprit ; votre maintien, de lêéducation ; vos discours, une naissance honnête ; et je suis, moi, dans mon particulier, bien persuadé que la flétrissure que vous portez nêest bien constamment que le fruit du malheur, et non de lêinconduite. Je ne vous cache pas, mon ange, que cêest avec chagrin que je vous ai vue parmi nous ; car on ne sort pas dêici comme on y entre. Vous ne pouvez vous le dissimuler ; nêacceptant pas dêexercer la

même profession que ces gens-ci, je crains quêils ne vous captivent, ou quêils ne vous tuent aussitôt quêils seront las de vous. Dans cette fatale occurrence, je ne vois quêun parti pour vous : celui de vous attacher à

moi, et de vous en rapporter à mes soins pour vous obtenir un jour le moyen de vous évader.

- Mais, monsieur, dit Justine, si vous preniez de lêamitié pour moi, quelle apparence que vous me missiez , même de vous fuir ?

- Je vous suivrais, Justine ; me croyez-vous donc fait pour cet état-ci ?

Lêavarice, la paresse, la luxure, voilà les chaînes qui me captivent ; jêaime à gagner de lêargent, sans avoir dêautres peines que de le demander.

Mais vous mettez, jêespère, une différence entre mon personnel et celui de ces gens-ci ; tôt ou tard nécessairement je dois les abandonner. Liée à

moi, vous me suivrez alors, et nous mènerons ensemble une vie, sinon plus honnête, au moins pas si dangereuse. En déclarant, dêailleurs, publiquement que vous consentez à vivre avec moi, cette association vous sauvera de la cruelle nécessité dans laquelle vous êtes de vous livrer journellement à

tous ces coquins-ciÖ comme vous voyez Séraphine et Ribert.

- Ribert, monsieur ? mais il me semble que cêest un des premiers qui ait assouvi sa passion sur moi.

- Lui, sans doute ; rien ne nous captive, nous ; ce nêest pas sur nous que pèse le lien conjugal ; mais, sa femme, vous ne la verrez jamais se prostituer.

- Sa femme !Ö celle qui mêa escroquée ?

- Oui.

- Mais, monsieur, elle sêest aussi divertie de moi.

- Eh bien, oui ; mais de bonne volontéÖ Ce que je vous dis, cêest que vous nêavez jamais vu, et que vous ne verrez jamais aucun homme la contraindre à

des plaisirs qui ne seraient pas de son gré. Vous serez comme elle libre de jouir, si cela vous amuse ; mais libre aussi de refuser, si cela vous répugne. Ce sont nos lois, et nous ne les enfreignons jamais.

- Eh bien ! monsieur, jêaccepte, dit Justine ; je me rends à vous de ce moment. quelque affreux que soient vos go˚ts, jêy souscris, sous la promesse formelle que vous me faites de nêêtre jamais contrainte à me livrer à personne.

- Je vous le jure, dit Gareau ; je vais en sceller le serment sur votre beau cul. Justine eut bien voulu jouir du privilège sans être obligée de le payer aussi cher ; mais le moyen de conserver sa vertu avec un prêtre escroc et sodomiste ! Elle sêoffre donc en gémissant ; et lêadroit jésuite lêencule avec les précautions et la douceur dont un enfant dêIgnace est toujours susceptible.

- Rentrons, dit le séducteur, dès quêil se fut satisfait ; une plus longue absence pourrait faire jeter des soupçons sur nous ; et quand on a envie de mal faire, il faut éviter de faire mal.

Nos libertins réveillés contaient des histoires ; Justine et Gareau prirent place au foyer ; et, dès que le souper fut servi, notre héroÔne déclara que de tous ceux parmi lesquels son étoile la plaçait, Gareau se trouvait le seul qui lui inspirait de la confiance et de lêamitié, et quêelle prévenait lêassemblée que son intention était de se lier à lui. Le chef demanda à

Gareau si cet arrangement lui convenait. Celui-ci ayant répondu dêune manière affirmative, Justine, respectée de ce moment comme la femme dêun des notables, fut à lêabri des propositions que les libertins de la troupe ne paraissaient que trop avoir envie de renouveler ; et ce fut près de son nouvel époux que lêinfortunée fut passer la nuit.

Mais Gareau en assurant et sa main et sa protection à Justine, ne lui avait pas fait serment de fidélité ; et, dès cette première nuit, le volage

convainquit sa compagne quêelle nêétait pas la seule qui e˚t des droits à

ses faveurs. Un des jeunes gens de la troupe, ,gé de trois lustres au plus, attendait le couple conjugal, et se mit cavalièrement entre eux deux.

- quêest ceci ? dit Justine ; est-ce donc là ce que vous mêavez promis ?

- Mon malheur, dit Gareau, est, je le vois, dêêtre rarement entendu de mon aimable épouse. Jêai dit à Justine, et je le lui répète, quêelle trouverait dans moi, pour le prix assuré de ses faveurs, protection, secours, conseils et soulagement ; mais je ne lui ai pas dit que je mêengageais à la continence. Aux go˚ts quêelle a d˚ voir en moi, elle a démêlé, ce me semble, que les garçons ne pouvaient être exclus de mes plaisirs, et je la supplie de trouver bon quêils y soient très souvent en tiers.

Un tel discours était un ordre pour la malheureuse Justine, et la soumission devint son seul lot. quand on en fut à lêaction, Justine sêaperçut quêil ne sêagissait pas seulement de consentir, quêil fallait encore se prêter. Pendant que lêex-jésuite enculait le bardache, il exigeait que Justine suç,t le vit du jeune homme. …tait-ce à elle quêil avait affaire ; il fallait alors que le ganymède gamahuch,t la sodomisée.

Ainsi tantôt première actrice, et tantôt double, cêétait sous toutes les formes, et de toutes les manières, que sa complaisance était à lêépreuve.

quelques jours se passèrent sans diversion ; et Justine, toujours respectée, paraissait gagner de plus en plus la confiance de son nouvel époux. Mais, dénuée de lêart quêil aurait fallu pour le démêler et pour le conduire, ce fut elle, au contraire, qui fut séduite et pénétrée.

- Bientôt, lui dit un jour son protecteur, le tiers de nos gens qui se trouve en campagne va rentrer ; le détachement se renouvellera, jêen ferai partie ; demandez à me suivre, faites-vous donner lêéducation nécessaire à

la réussite de ce projet. Une fois hors de cet affreux séjour, nous nêy remettrons les pieds de la vie. Jêai quelques ressources, nous en profiterons ; un village isolé nous recèlera, et nous y finirons nos jours avec bien plus

de tranquillité quêau milieu de ces scélérats, o˘ notre mauvaise étoile nous place.

- Oh ! combien jêaime ce projet, dit Justine avec enthousiasme ! SortezÖ

sortez-moi de ce gouffre, monsieur, et je vous proteste de ne vous abandonner de la vie.

- Je vous promets de vous tirer dêici, Justine, je vous en fais le serment le plus authentique ; mais jêexige une condition.

- quelle est-elle ?

- De voler la caisse en partant, de faire arrêter ensuite tous ces scélérats.

- Le pourrons-nous, monsieur, après les avoir imités ? Volez la caisse, puisque cela vous plaît ; mais ne les dénonçons pas ; privons-les, sêil se peut, des moyens de mal faireÖ mais les faire punir !Ö oh ! Dieu, Dieu ! Je nêy consentirai jamais.

- Eh bien ! dit Gareau, nous les volerons tout simplement ; ils deviendront ce quêils pourront. Déclare ton dessein de me suivre, fais-toi donner quelques leçons, et nous serons bientôt en état de partir.

Le désir que nous avons dêoffrir toujours à nos lecteurs le caractère de notre héroÔne aussi pur quêil a d˚ le reconnaître de tous les temps, nous engage à développer ici ses motifs. Il sêen fallait bien que cette vertueuse fille p˚t admettre de bonne foi le dessein de voler ces malheureux. quelque criminellement gagné que f˚t cet argent, il leur appartenait ; nêen était-ce pas bien plus quêil ne fallait pour que la scrupuleuse Justine se gard,t bien de nuire à leur propriété ? Mais elle désirait être libre ; on ne lui offrait quêaux conditions de ce crime. Elle combinait donc comment elle pourrait faire pour allier lêun et lêautre, pour sortir de ce gouffre enfin, sans dérober le bien de ses hôtes. Un moyen simple sêoffrit à son esprit ; ce fut de faire au chef lêaveu du crime auquel on voulait lêengager ; mais de ne rien dévoiler pourtant quêavec la promesse de la gr,ce du coupable et de sa liberté. Une fois fixée à ce projet, elle nêattendit plus, pour le mettre à exécution, que le moment o˘ Gareau lui annoncerait la prochaine résolution

du départ. Or, comme on lui avait assuré quêil fallait être instruite pour faire partie du détachement, elle demanda un maître, et Raymond, lêun des notables dont nous avons déjà eu lêoccasion de parler, fut lêinstituteur que lui accorda le chef de la bande.

- Les enfants que vous voyez parmi nous, lui disait un jour ce digne gouverneur, sont comme vous lêimaginez bien, Justine, de petits malheureux enlevés dans nos courses, desquels nous nous servons pour émouvoir les femmes, dont les cúurs sensibles et pusillanimes sêouvrent plus aisément à

la pitié. En plaçant dans la bouche innocente de ces petites créatures, et le tableau de nos misères et des instances pour les adoucir, nous sommes presque toujours s˚rs du succès. Nous vous donnerons un de ces petits êtres ; vous le conduirez par la main ; vous vous en direz la mère. Tous les cúurs sêattendriront aux accents plaintifs de votre voix douce ; et vous nêéprouverez jamais de refus. Mais votre costume, encore trop brillant, sera nécessairement ici métamorphosé contre un autre ; et quelque répugnance que vous puissiez avoir pour la vermine, il faudra que vous en soyez couverte. que le nom de Dieu soit surtout employé, presque à tout moment, dans vos discours ; on nêimagine point le parti que les fripons savent tirer de cette chimère.

Au reste, votre taille ni votre jolie figure ne seront point g,tées, point de cautères, point dêérésipèle, point dêulcères. Vous vous contenterez de quelques spasmes ; et vous direz que ce sont des attaques de nerfs, occasionnées par la trahison dêun mari que vous adoriez. Nous vous apprendrons à jouer ces maux, à vous disloquer dêune telle manière, quêon vous prendra pour une démoniaque. Mais, avant que de vous éloigner, avant que dêaller gueuser dans les rues de Grenoble, de Valence et de Lyon, vous rôderez quelque temps aux environs de la trappe ; et vous attirerez dessus, comme a fait Séraphine avec vous, tous ceux qui vous paraîtront en valoir la peine. Souvenez-vous surtout que nous aimons les gens riches, les jolies filles et les enfants ; que vos filets soient donc toujours tendus vers ces êtres-là, si vous voulez plaire à la société.

Une fois lancée dans les villes, faites tout ce que vous pourrez pour escroquer les gens, quand vous nêobtiendrez rien dêeux dêune différente

manière. On va le long des boutiques ; on saisit le moment o˘ lêon nêest point vu ; un coup de main est bientôt fait. Il faut être leste, dans notre métierÖ effrontéÖ toujours prêt à nierÖ même lêaction quêun témoin viendrait de surprendre.

Si, malgré vos apparentes infirmitésÖ malgré le rôle de mère, que nous vous ferons remplir, vous trouvez quelques libertins qui veuillent de vous (il en est tout plein qui, par caprice ou dépravation, préfèrent les femmes de notre état), cédez ; mais profitez de la faiblesse du particulier, et pressurez-le dêimportance. Nous vous donnerons des somnifères et des poisons, que vous emploierez au besoin, en partant toujours dêun principe : cêest que la santéÖ la fortune du prochain nêest rien, toutes les fois quêil sêagit de sêenrichir. En excitant la pitié dans les autres, souvenez-vous que vos devoirs vous font une loi de nêen jamais éprouver aucune ; votre cúur doit être comme de lêacier ; et le seul mot quêil doive faire retentir en vous, cêest de lêargent.

Il vous est permis de vendre lêenfant qui vous est confié, pourvu que vous en tiriez un bon parti, et que vous nous en apportiez les fonds.

Soit pour leur faire du bien, soit pour leur faire du mal, une infinité de personnes nous achètent de ces enfants-là. quelques-uns pour les élever, ceux-ci pour les séduire et sêen amuser, ceux-là, le croirez-vous, Justine ?Ö ceux-là pour les mangerÖ oui, les manger ; il existe des êtres assez dépravés pour porter la débauche à ce point, et nous en trouvons tous les jours. Accoutumés nous-mêmes à toutes les horreurs, aucune ne peut nous surprendre ; et nous devons nous prêter à toutes celles qui nous sont proposées, et surtout quand on nous les paye.

Ayez les larmes à commandement, les histoires, les romans, les mensonges ; que rien de tout cela ne vous co˚te. Il nêest point de métier dans le monde o˘ il faille savoir en imposer avec plus dêimpudence, feindre avec plus de hardiesse les maux et les revers les plus éloignés de nous.

Démêlez surtout le caractère de ceux auxquels vous vous adressez, que vos moyens sêemploient en raison de leur sensibilité. Il ne sêagit que de se montrer à un être faible et pusillanime : notre seul aspect lêémeut sur-le-champ. Il faut plus dêart, un jeu mieux prononcé, près de ces ,mes racornies

par lê,ge ou par la débauche. On méprise notre état ; assurément cela est injuste. Il nêen est point qui demande une connaissance plus entière du cúur humain ; aucun qui exige plus de souplesse, plus dêintelligence et dêesprit ; nul, en un mot, quêil faille exercer avec plus dêactivité, dêétude et de soin ; pas un seul qui demande un plus grand fond de fausseté, de méchanceté, de dépravation et de fourberie.

Ne souffrez pas que les vrais pauvres se mêlent parmi vous ; ne les secourez, surtout, jamais ; brutalisez-les, au contraire ; menacez-les de les faire rosser par vos camarades sêils sêavisent de gêner votre commerce ; soyez aussi dure envers eux que les Crésus le sont avec nous.

Lorsque vous faites des courses dans les campagnes, et que les paysans vous donnent lêhospitalité, profitez de cela pour les voler, pour séduire et enlever leurs enfants. Vous refusent-ilsÖ vous traitent-ils mal, br˚lez leur grange, empoisonnez leurs bestiaux. Tout est permis dans de tels cas ; la vengeance est le premier des plaisirs que nous laisse la méchanceté des hommes ; il faut en jouir.

Ces leçons de pratique et de morale bien inculquées, on donna à Justine un nouveau maître dêaction, et dans peu de jours elle fut jugée digne de jouer un rôle dans la célèbre troupe des mendiants du Lyonnais.

Son éducation était à peine terminée, quêun des membres du détachement qui était en campagne, vint prévenir que ses camarades revenaient avec des trésors usurpés à la charité des sots. De ce moment le reste de la compagnie sêassembla ; et les remplaçants furent nommés. Gareau eut dêune voix unanime le commandement de la petite armée, moyennant quoi Justine, dès que tout fut arrangé, fit demander au chef lêhonneur de lêentretenir un moment en particulier.

Admise à une audience secrète, elle révéla à Gaspard des choses que celui-ci savait infiniment mieux quêelle.

- Fille trop confiante, lui dit ce supérieur, comment avez-vous pu croire que, dans une association comme la nôtre, la partie de lêespionnage ne f˚t pas une de celles que nos soins épurassent le plus ? Gareau sêest moqué de vous, et vous êtes tombée comme une bête dans le piège tendu à votre

imbécillité. Notre confrère vous a proposé trois choses : nous voler, nous dénoncer et fuir. Vous mêavouez le vol, vous avez refusé la dénonciation, mais vous avez accepté la fuite ; nêen voilà-t-il pas plus quêil ne faut pour que vous soyez à lêinstant gardée à vue. Vous nêaimez point notre métier, nous sommes s˚rs que vous ne lêexercerez jamais ; ce nêest donc que comme notre putain et comme notre esclave, que nous pouvons vous garder ici ; et sous lêun ou sous lêautre rapport, dêindissolubles fers doivent vous captiver.

- Oh ! monsieur, sêécria Justine, quoi ! ce monstreÖ

- Il vous a trahie ; il a fait son devoir.

- Mais il parlait dêamourÖ et de délicatesseÖ

- Comment avez-vous pu croire que de tels sentiments puisent naître dans lê

,me dêun individu de notre professionÖ et dêun prêtre surtout ? Gareau sêest amuse de vous, ma fille ; il a voulu démêler votre manière de penserÖ

arracher votre secret, et nous le dévoiler. que ceci vous serve de leçon pour une autre fois ; soumettez-vous, en attendant, au sort que votre vertueuse candeur vous a préparé.

Séraphine fut aussitôt appelée ; Justine fut mise entre ses mains. Vous ne lêenfermerez pas, lui dit le chef, mais ne la perdrez pas de vue, et vous en répondrez sur votre tête.

Cette Séraphine, dont il est temps enfin de donner une idée aux lecteurs, était une fort jolie femme dêenviron trente ans ; de beaux cheveux, des yeux très noirs et très libertinsÖ excessivement adroite (on se souvient de la manière dont elle avait trompé Justine) ; jouant au mieux tous les personnages dont on la chargeait, et dêune corruption de múurs au-dessus de tout ce quêon peut imaginer au monde. La confiance quêelle inspirait aux membres de cette association était si prodigieuse, quêelle sortait maintenant bien peu de la maison. quelques courses aux environs de la trappe, mais le plus grand détail dans la maison ; parfaitement bien

dêailleurs avec les chefsÖ dont elle était si digne par ses múurs et par ses talents.

Gareau, voyant repasser Justine avec sa gardienne, se mit à éclater de rire.

- que penses-tu de cette pécore, dit-il à Séraphine, qui croit que de mêavoir prêté son cul la soustrait aux peines que ses sottises lui font encourir ?

- Elle est encore novice, répondit Séraphine ; il faut lui pardonner sa bonne foi.

- Comment, poursuivit Gareau, ne sera-t-elle pas punie de mort ?

- Ah ! scélérat, dit Justine, voilà donc ce que tu voulais ? Altéré de mon sang, ce nêétait que pour le voir répandre que tu as trahi tous les sentiments de lêhonneur et de lêamour.

- Lêamour ! lêamour ! Séraphine, que dis-tu de cette pucelle qui sêimagine quêon lui doit de lêamour, parce quêon a foutu son derrière ? Apprends, putain, quêon tire ce quêon peut dêune créature comme toi ; mais quêon ne lêaime point ; on sêen dégo˚te, et on la sacrifie : femmes, voilà votre lotÖ quoiquêil en soit, on lui fait donc gr,ce ?

- Oui, dit Séraphine ; elle est sous ma garde, et je te réponds que je ne la l,cherai pas.

- Je lêaimerais mieux au caveau des morts, dit ce monstre, en se remettant à foutre un petit garçon quêil tenait dans ce moment-là.

Dès lors Justine fut chargée des plus vils soins. Absolument subordonnée à

Séraphine, elle en devint en quelque façon la servante ; et comme Gareau lui retirait sa protection, elle devint le plastron des débauches publiques. On afficha dans le souterrain, que Justine, nêétant plus la maîtresse de Gareau, se livrerait indistinctement à tous ceux qui voudraient dêelle, et que le moindre refus de sa part serait sévèrement puni. Ce quêil y a de fort plaisant, cêest que Gareau fut le premier qui se présenta.

- Viens, coquine, lui dit-il ; tout en voulant faire vexer ta personne, je nêen aime pas moins ton derrière ; viens, que je le sodomise encore une fois avant que de partir.

Gareau était en train ; il avait réuni quatre jeunes garçons ; Séraphine sêy trouvait aussi. Maugin, dont le lecteur se rappelle les go˚ts, Maugin qui, à lêexemple de Gareau, chérissait prodigieusement le cul, mais dont les forces trompaient si souvent les désirs, venait également de sêy joindre. Ces orgies furent complètes. Il y avait des moments o˘ notre malheureuse aventurière, objet des luxures de Séraphine, et des deux libertins dont on vient de parler, avait à la fois une langue dans le con, un vit dans le cul, un autre dans la bouche, et cela pendant que chacune de ses mains polluait un jeune garçon, et quêon enculait Séraphine. Lêinstant dêaprès deux vits lui labouraient le vagin ; Séraphine, toujours enculée, lui gamahuchait lêanus, et elle branlait un vit sur le clitoris de sa tribade. Vingt autres attitudes se succédèrent ; et Justine put se flatter enfin dêavoir fait dans cette journée un cours de libertinage plus complet quêaucun de ceux o˘ on lêe˚t soumise depuis quêelle était dans le monde.

Enfin le changement sêopéra. Gareau partit avec ses satellites, et le détachement rentra ; autant de personnages nouveaux qui sêoffrirent à la triste Justine, et qui la soumirent bientôt à lêintempérance de leur perfide impudicité. Le chef de cette nouvelle troupe fut celui qui tourmenta davantage notre vertueuse créature. Roger, le plus scélérat des hommes, cruel par go˚t, brutal par tempérament, avait avec le sexe quelques habitudes qui, comme on va le voir, nêétaient pas très faites pour séduire.

Le vilain chiait au milieu dêune chambre ; il fallait que la femme, nue, cabriol,t une heure autour de son étron. Armé dêun martinet énorme, il lêétrillait sur tout le corps pendant ce temps-là. Ensuite, dès quêil prononçait les mots : ´ Mange garce ª, il fallait que la pauvre victime aval,t lêétron par terre, et vint promptement lui en faire un dans la bouche. Alors, Roger, suffisamment excité, donnait lêessor à son sperme ; mais en repoussant de lui si cruellement lêobjet de sa luxure, que la malheureuse, lancée à quinze ou vingt pieds de lui, ne touchait communément au but quêaux dépens de quelques fontaines de sang à la tête, ou de quelques membres de cassés. Áh ! sacre-dieu, sêécriait aussitôt Roger, en

contemplant les résultats de sa fureur, pourquoi la garce nêest-elle pas tombée à cent pieds sous terre ? et pourquoi ne lêai-je pas tuée ? Est-il au monde rien de plus affreux que la présence dêune femme qui nous a co˚té

du foutre ! ª

Cependant les comptes du nouveau détachement se firent. Gaspard, qui commandait toujours dans lêintérieur, annonça que six mois de courses venaient de rapporter à la masse près de sept cent mille livres uniquement en aumônes. Óh foutre, sêécria-t-il, après avoir fait voir le bordereau, vive la charité chrétienne ! quêil avait dêesprit celui qui le premier érigea cette sublime action en vertu ! Vous voyez lêutilité dont elle nous est ; continuons, mes amis, continuons de payer des prédicateurs pour en échauffer le zèle dans le cúur de lêhomme ; nous nêaurons jamais si bien placé notre argent. ª

¿ cela près de beaucoup de crapule, de libertinage, dêirréligion, dêintempérance et de blasphèmes, Justine cependant nêavait pas trop vu jusquêalors le crime dans toute son énergie, lorsquêune aventure assez singulière vint lui présenter bien à nu lê,me atroce de ces scélérats.

Tout à coup la trappe sêabaisse, et vomit dans cette habitation un homme de quarante ans, fort bien misÖ mais qui, tout étourdi de sa chute, ne peut expliquer quêau bout dêun moment la fatalité qui lêamène. Ceci nêétait point la suite dêune des ruses de Séraphine. Ce voyageur avait effectivement vu une femme qui rôdait aux environs du lieu oˇ la terre sêétait enfoncée sous ses pieds ; et cêétait pour se cacher dêelle, quêattiré par un besoin de la nature, il sêétait réfugié dans lêintérieur de ce buisson. Son cheval, chargé dêune valise pleine dêor, devait être à

quelques pas du trou, mais hors de la vue de Séraphine ; et si, disait-il, son sort le faisait tomber, comme il le croyait, au milieu dêune bande de voleurs, il fallait se dépêcher dêaller ravir son trésor à la cupidité du premier passant, ou le remonter promptement sur terre, dans le cas oˇ lêon nêe˚t sur lui nul mauvais dessein.

- Te remonter, dit aussitôt Roger en sêavançant vers cet homme le pistolet à la mainÖ Ah ! scélérat, de ta vie tes yeux ne verront le soleil.

- quêaperçois-je, grand Dieu ! sêécria le voyageur ; est-ce bien toi, Roger, que le hasard présente mes regards surpris ?Ö Toi, mon frèreÖ toi, que jêai, pour ainsi dire, élevé dans mon seinÖ toi, mon ami, dont je sauvai deux fois les joursÖ toi, jêose le dire enfin, qui me dois tout dans lêunivers ? Oh ! combien je rends gr,ce au ciel de te trouver dans ce local obscur ; quels que soient les gens qui lêhabitent, tu vas mêy servir de protecteurÖ et je nêai plus rien à craindre sans doute dès que mon sort est entre tes mains.

- que la foudre mêécrase, sêécria Roger, sêil est aucune circonstance dans le monde qui puisse mêattendrir sur ton sort ; mêeusses-tu sauvé mille vies, je te tiens, scélérat, et tes jours vont nous assurer ta fortune.

Cêest bien à des gens tels que nous, quêil faut venir parler de liens fraternels ou de reconnaissance. Apprends, faquin, que lêintérêt étouffe dans nos ,mes tout autre sentiment que ceux de lêavarice, de la cupidité, de la soif, du sang ou des richesses ; et que, mêeusses-tu, te dis-je, rendu mille fois plus de services que tu nêen étales ici, tu nêen deviendrais pas moins notre victime.

Deux coups de pistolet, l,chés par le cruel Roger, étendent à lêinstant son frère sur le carreau. Il y était à peine, que Séraphine parut avec le bagage du cavalier. Elle avait découvert le cheval ; et ne sachant pas ce que le maître était devenu, à tout événement, la gueuse apportait la valise.

- Voilà une excellente aventure, dit Gaspard en prouvant à ses camarades que la prise sêélevait à plus de cent mille francs. Un tel frère est coupable, sans doute, puisque avec autant de richesses il laisse son cadet exercer une aussi inf,me profession.

- Il lêignorait, répond Roger ; il me croyait en Amérique. Après lêaction que je viens de commettre, il ne mêappartient pas de faire son éloge ; mais il ne vous en a point imposé, et rien nêest aussi certain que les services quêil mêa rendus toute la vie. Le libertinage seul mêenchaîne à notre état ; et certes, je ne lêexercerais pas si jêavais profité de ses leçons, de ses conseils et des sommes dont sa libéralité me gratifia tant de fois.

Nêimporte ! je ne me repens point ; mon action vous prouvera, mes camarades, que vos intérêts me sont plus chers que tous les liens de la

nature, et que je sacrifierai toujours tout, dès quêil sêagira de vous servir.

Le fratricide de Roger trouva beaucoup de partisans dans la troupe, mais pas un seul contradicteur. Lêinfortunée Justine fut chargée dêaller enterrer le cadavre ; et nous laissons à penser aux lecteurs combien, et ce qui venait de se passer, et ce à quoi on lêobligeait sans cesse, redoublaient dans son ,me la haine profonde quêelle nourrissait pour les nouveaux monstres chez lesquels le hasard la plaçait.

Cependant, la joie quêoccasionnait cette nouvelle prise fut telle quêon ne pensa plus le soir quêà se divertir. Les orgies furent complètes ; on y exigea que toutes les femmes ou filles de la troupe, ainsi que tous les jeunes garçons y soupassent nus. Justine, dans le même état, fut obligée de les servir.

Gaspard dit au dessert, que depuis longtemps Séraphine leur avait promis lêhistoire de sa vie ; et comme lêinvitation fut renouvelée, tels furent à

peu près les termes dans lesquels cette belle fille sêexprima.

CHAPITRE XVIII

HISTOIRE DE S…RAPHINE - COMMENT JUSTINE qUITTE LES MENDIANTS - NOUVEL ACTE

DE BIENFAISANCE DONT ON VERRA LE SUCC»S - CE qUêEST ROLAND - S…JOUR CHEZ

LUI

Je suis née à Paris, dêun homme et dêune femme dont la réputation fort équivoque ne devait pas faire espérer pour le fruit de leur amour une somme de moralité très étendue. Mon père était le gardien des capucins du Marais ; ma mère, une très jolie coquine du quartier, que le père Siméon, auteur de ma naissance, entretenait avec lêargent du couvent, dans une maison qui nêen était pas fort éloignée. Jêavais un frère plus ,gé que moi dêun an, résultat de la même intrigue, et que Pauline, ma mère, élevait comme moi dans des principes assez négligés. Ce petit frère, que lêon nommait de

LêAigle, du nom de famille de mon père, était à la fois et le plus bel enfant et le plus insigne libertin quêil y e˚t peut-être dans tout Paris. Les inclinations les plus vicieuses sêannonçaient en lui dés ses plus jeunes années ; et le petit fripon nêavait rien de plus à cúur que de me les suggérer toutes. ¿ peine avait-il dix ans, quêil était déjà

paillard, ivrogne, voleur et cruel, et quêil mêinspirait tous les vices, en me les préconisant avec une force dêesprit et de raison très extraordinaire à son ,ge. Ce fut lui qui me révéla les secrets de notre naissance, en faisant naître en moi, pour ceux de qui nous la tenions, le plus excessif mépris. Cependant de LêAigle aimait sa mère, il la convoitait même ; cela se voyait aisément. Je nêai que dix ans, Séraphine, me disait-il quelquefois ; mais je coucherais avec ma mère, tout aussi bien que Siméon ; je suis bien s˚r que je lui en ferais tout autant que luiÖ je les ai vusÖ

je sais tout, et je te lêapprendrai quand tu voudras. Malheureusement, comme je vous lêai dit, Pauline favorisait un peu toutes ces mauvaises dispositions ; elle idol,trait mon frère ; elle le couchait avec elle ; et de LêAigle ne fut pas longtemps à mêavouer que cêétait de cette mère incestueuse, quêil apprenait une grande partie des choses dont il avait tant dêenvie de mêinstruire. Cette intempérance pouvait être tolérée par lê

,ge de ma mère, qui, ayant mis mon frère au monde à treize ans, en avait à

peine vingt-trois. Pleine dêardeur, et jolie comme un ange, la coquine excusée par la nature, en écoutait infiniment plus la voix que celle de la raison. Il mêavait été facile de voir, aux conseils que je recevais dêelle, que sa morale était fort rel,chée. Mais nêayant pas encore assez dêesprit pour interpréter ses motifs, je prenais pour de la tendresse ce qui nêétait lêeffet que de la plus complète corruption.

Tels étaient à peu près les motifs pour lesquels notre éducation se négligeait ; lire et écrire était à peu près tout ce quêon nous enseignait ; mais point de talentsÖ point de moraleÖ point de religion.

Siméon, le plus impie, le plus libertin de tous les hommes, avait expressément défendu que lêon nous entretînt jamais de Dieu. Il serait à

souhaiter, disait-il, quêon e˚t égorgé le premier qui put en prononcer le nom. Préservons la jeunesse de ces dangereuses connaissances ; ce seront autant dêêtres échappés à lêerreur ; puissent tous les pères agir de même !

et la philosophie planerait bientôt sur les hommes.

Voilà, mêallez-vous dire peut-être, bien de lêesprit pour un capucin ; mais mon père en avait beaucoup. Aussi était-il fort libertin ; tant il est vrai que ce défaut est presque toujours celui des grands hommes, et que bien rarement celui qui a des lumières est exempt dêathéisme ou dêimmoralité.

quoique lêintrigue de Siméon avec ma respectable mère dur,t depuis treize ans, puisquêil lêavait dépucelée à dix, et quêelle-même était le fruit dêune première liaison de ce révérend père avec une marchande du quartier, dêo˘ il résultait que Pauline, à la fois sa fille et sa maîtresse, avait un double titre à mériter son cúur ; quoiquêil y e˚t, dis-je, treize ans que cet arrangement dur,t, à raison du double lien dont on vient de parler, leur amitié nêétait nullement refroidie. La complaisance absolue de ma mère, son extrême docilité aux irréguliers caprices du capucin, lêassemblage de tous ces motifs, en un mot, lui rendait la société de Pauline précieuse, et il nêy avait pas de jours o˘ il ne vint passer cinq à

six heures chez elle. Le supérieur du couvent, père Ives, qui entretenait, de son côté, une très jolie fille de dix-huit ans, nommée Luce, se réunissait à ce couple, avec sa maîtresse. Dans chaque ménage il y avait une très jolie servante qui se trouvait communément à ces assemblées libidineuses ; et là, ordinairement après un ample repas, on offrait à

Vénus des sacrifices immondes, dont lêordonnance et les détails ne peuvent appartenir quêà des génies de moines.

La bande joyeuse venait de se réunir un jour, lorsque mon frère vint me trouver en h,te.

- Séraphine, me dit-il, es-tu curieuse de savoir à quoi ces bons religieux passent leur temps ?

- Sans doute.

- Mais, ma chère petite súur, jêexige une condition, avant que de te faire jouir de ce spectacle.

- quelle est-elle ?

- Tu me laisseras faire avec toi ce que nous leur verrons exécuter entre eux.

- Et que font-ils entre eux ?

- Tu le verras, ma súurÖ Eh bien ! y consens-tu ?

Et le petit espiègle appuya sa proposition dêun baiser si chaud sur mes lèvres, que les premiers symptômes du tempérament de feu que mêavait donné

la nature se déclarèrent aussitôt en moi : je déchargeai dans les bras de mon frère. Le petit drôle, déjà très au fait, profite de ma faiblesse, me précipite sur un lit, me trousse, écarte mes cuisses, et recueille dans sa bouche, avec empressement, les marques non équivoques du plaisir quêil vient dêéveiller.

- Tu perds ton foutre, ma súur, me dit de LêAigleÖ Oui, mon amour, ce que tu viens de faire s appelle ainsiÖ Tu es plus avancée que moi ; je nêen puis encore faire autant. Ma mère a beau me branler, me sucer, rien ne paraît ; elle dit que cela viendraÖ quêil faut que jêattende ma quatorzième année ; mais je nêen ai pas moins de plaisir. Tiens, continua mon frère en saisissant ma main, et la portant sur un petit membre, déjà très roide et dêune fort jolie grosseur, secoue cela, ma súur, tu vas voir comme je jouiraiÖ Ou bien, attends, je vais têarranger comme maman me place avec elle.

Et le fripon, en disant cela, me débarrasse de mes jupons, quitte ses culottes, et, mêayant couchée sur le lit, il sêétend, en sens contraire, sur moi, de manière à pouvoir placer son vit dans ma bouche, et que ses lèvres se posent sur mon con. Je le suce, il me le rend ; nous restons ainsi près dêune heure, à nous p,mer, sans varier la posture. Enfin, le bruit qui se fait dans la pièce voisine, en attirant notre attention, nous avertit quêil faut changer de rôle, et que, dêagents, il faut devenir spectateurs.

Cette première scène de libertinage, dont mon frère me procurait la vue, est trop intéressante pour ne pas vous être détaillée, et je vais, sans crainte de vous déplaire, en tracer jusquêaux plus légères circonstances.

Les expressions dont il faudrait que je me servisse, devraient être aussi pures, je le sens, que lê,ge que jêavais alors ; mais mon récit perdrait à

vous être transmis sous ces voiles ; et le dois, pour être plus exacte, employer les termes dont je me servirais, si jêavais aujourdêhui cette même scène à décrire. Commençons par les personnages.

Ma mère, vous le savez, avait vingt-trois ans ; elle était belle comme un ange ; les cheveux ch,tains ; la taille pleine, quoique leste et dégagée ; des chairs fermes et dêune grande fraîcheur ; de superbes yeux, mais le visage un peu allumé par le trop fréquent usage de lêintempérance de tableÖ

sorte de vice o˘ lêavait entraînée le désir de plaire à son amant, qui ne jouissait jamais aussi voluptueusement dêelle, que lorsque lêexcès du vin et des liqueurs lui avait fait perdre la raison.

Luce, maîtresse du père Ives, le supérieur du couvent et lêami de mon père, avait dix-huit ans, ainsi que je viens de le dire ; elle était blonde ; de beaux yeux bleus, du plus grand intérêt ; la plus belle peau possible ; la gorgeÖ les fesses sublimes ; et lêun des cons les plus étroits, à ce que prétendaient nos paillards, quêil f˚t possible de donner à foutre à des capucins.

Les deux servantes étaient súurs, dépucelées par nos deux libertins, dès lê

,ge de dix ans, et à leur service depuis cette époque. Lêaînée, que lêon appelait Martine, pouvait avoir environ seize ans ; Léonarde, sa cadette, en avait à peine quinze ; de jolies figures, de la taille, de la fraîcheur, voilà ce qui, sans exagération, plaçait lêune et lêautre fille dans la classe des plus jolies villageoises de France.

Pour nos moines, ils étaient à peu près du même ,ge. Mon père, cependant, paraissait lêaîné ; il pouvait avoir quarante ans ; tourné comme un satyre, la barbe bleue, les yeux noirs ; une étonnante vigueur, une imagination de feu, et lêun des plus superbes vits de lêEurope, après celui du père Ives, qui

lêemportait cependant de beaucoup, puisquêil avait onze pouces de long, tête franche, sur huit de pourtour. Ives nêavait que trente-huit ans ; sa physionomie était moins agréable que celle de mon père ; les yeux petits, le nez long ; mais vigoureusement taillé, et plus libertin encore.

Toute la compagnie sortait de table, quand nous saut‚mes au bas du lit o˘

nous venions de faire des extravagances, pour appliquer nos yeux contre les fentes dêune cloison, qui séparait la chambre o˘ nous étions de celle o˘

les orgies allaient ce célébrer.

¿ lêembrasement o˘ nous vîmes les têtes, il nous parut que les sacrifices quêon se préparait à offrir se ressentiraient de ceux quêon venait de célébrer sur les autels du dieu de la bonne chère. Mon père, surtout, me parut complètement gris.

- Ives, dit-il à son confrère, faisons déshabiller ces garces ; celle qui sera plus tôt nue sera foutue la premièreÖ la plus paresseuse, au contraire, recevra cinquante coups de fouet de chacun.

- Jêy consens, répondit Ives ; aussi bien ai-je autant dêenvie de fouetter que de foutre. Ce nêest pas quêà mon gré le premier ne vaille infiniment mieux que le second ; mais, comme je bande beaucoup aujourdêhui, jêai besoin dêélancer du sperme, et je ne le perds jamais si bien quêen foutant.

Le bougre, en disant ces mots, soutenait lêargument dêun vit musculeux, dont la tête écarlate menaçait le ciel.

- Sacredieu, lui dit mon père en venant empoigner ce membreÖ oh ! bougre de dieu, mon ami, comme tu bandesÖ Conviens, Pauline, que voilà ce qui sêappelle un superbe engin. Tiens, je lêavoue, ma chère, je jouirai toujours plus voluptueusement de te le voir mettre par un vit comme celui-là, que de te foutre moi-même. Si jêavais été marié, je nêaurais pas eu de plus grand plaisir que de me voir cocufier par un engin de cette espèce.

- - Inf‚me libertin, répondit père Ives en déboutonnant la culotte de son confrère, dont le froc était déjà au diable, conviens quêil est encore un

endroit oˇ tu aimerais mieux voir ce vit-là, que dans le con de ta maîtresse.

- Oˇ donc ?

- Dans ton cul, mon ami ! dans ton cul !

- Cela est vrai, dit Siméon ; regarde-le, ce cul dont tu parles ; vois comme il est beau ; balaye-le donc un instant, avant que dêentrer dans le con de ma garce.

- Tiens, jean-foutre, te voilà content, dit le père Ives en couchant Siméon sur un canapé, et lui dardant son nerveux engin dans le cul.

- Ah ! foutre !Ö foutre ! sêécrie mon père en contrefaisant la putain, et frétillant comme une anguille ; oui, sacre-dieu, voilà ce que je voulais.

Et le paillard, faisant aussitôt glisser une des jeunes servantes sous lui, lêenconne, pendant quêon lêencule. Mais ces attaques nêétant que des préludes, tous deux se retirent sans perdre de foutre ; et lêon met dans la scène lubrique un peu plus de régularité. Malgré ce petit épisode préliminaire, nos moines nêavaient bas perdu la carte ; ils avaient fort bien remarqué que la jeune Martine avait été la dernière à se déshabiller, et ma mère, la première nue.

- Exécutons lêarrêt, dit Siméon. Pauline, donnez-nous des verges ; et toi, père Ives, empare-toi de cette petite putain ; lie-lui les mains avec ton cordon ; penche-la sur tes genoux ; je vais lui apprendre à être paresseuse ; quand je lêaurai mise en sang, tu prendras ma place.

La pauvre petite fille est saisie ; elle a beau crier, se défendre ; on ne lêécoute pas. Siméon fixant son attitude au moyen du bras gauche, dont il lui entoure les reins, lui applique du droit une fessée si nerveuse quêen moins de vingt coups ses fesses sont toutes rouges.

- Venez vous mettre à genoux devant cet engin, Léonarde, dit-il à lêautre petite fille, et branlez-le sur vos petits tétons. Toi, Luce, pendant que je fouette, tu devrais polluer mon cul, encore escorié de lêattaque quêil vient de recevoir ; tu vois comme il sêoffre à toi tout entier ; chatouille-le, ma

bonne. Et toi, Pauline, viens te faire patiner par mon confrère, pour le consoler un peu des peines quêil prend de me contenir cette petite gueuseÖ Eh bien ! ne vous ai-je pas dit que cela allait former le plus joli groupe du monde ; examinez dans cette glace combien il est intéressant. Allons, changeons, père Ives ! viens à ma place, je vais prendre la tienne ; achève de mêétriller ce cul-là, de manière à ce quêil sêen ressente au moins quinze jours.

Ives ne se fait pas attendre ; et la malheureuse Martine ne sort de ses mains quêen sang.

- Allons, dit Siméon, nous avons puni, récompensons. Pauline a été la première nue ; tu sais ce que nous avons promis a cet acte dêobéissance ; enfile-là, père Ives ; je vais te servir de maquereau, sous condition quêaprès tu me tiendras lieu de bardache.

- Jêy consens, dit père Ives ; il y a longtemps quêà lêexemple de César, jêaime fort à être le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris.

Ma mère se place ; la bougresse avait tant dêardeur, quêelle déchargeait déjà. Siméon conduit lui-même le vit, il le présente, il le fait pénétrer.

- Ah ! foutre, sêécrie ma mère, dès quêelle le sentÖ quel engin monstrueuxÖ

je décharge.

¿ peine sont-ils ensemble, que Siméon sêempare du derrière de celui qui le cocufie ; il braque son vit sans le mouiller, et se trouve presque aussitôt au fond du cul de son rival, que celui-ci lêest au fond du cul de PaulineÖ

Tous deux foutentÖ tous deux sêagitentÖ ce sont les flots de la mer agités sous lêaquilon qui les boursoufle. Mais il leur faut des épisodes.

- Martine, dit mon père, viens te mettre à cheval sur les reins dêIves, je veux baiser ton cul, pendant que je sodomise celui du fouteur de ma maîtresse ; et toi, Léonarde, place-toi de même, à califourchon, sur le sein

de Pauline ; tu lui poseras le con sur la bouche ; la tribade te sucera ; elle aime à gamahucher une femme, pendant quêon la fout ; et père Ives te baisera les fesses ; il est quelquefois nécessaire de baiser un cul, quand on lime un vagin ; cêest un contre-poison.

- Et moi, dit Luce, que ferai-je ?

- Fouette-moi, dit Siméon, et, de temps en temps, fais-moi baiser et ta bouche et ton cul ; ensuite tu danseras autour de nous, comme David devant lêarche et tu pisseras, tu chieras en circulant ainsi ; ces ordures nous égaieront. En fait dêorgies, il faut tout essayer : plus ce quêon imagine est sale, et mieux lêon bande. Au diable la foutaise sans crapule ; tous les vices se prêtent la main, ils sêenchaînent, ils se communiquent mutuellement des forces ; on doit les exercer tout en foutant.

- Il faut aussi quêelle nous apporte à boire, dit père Ives ; jêaime à

mêenivrer en me livrant aux luxures ; et je pense comme toi, mon ami, que tous les vices donnent des forces à celui-ci, et quêon ne saurait en trop réunir au moment o˘ lêon veut perdre du foutreÖ Tout est délicieux quand on bande ; et plus on fait de choses alors, plus on est vivement chatouillé.

- Allons, déchargeÖ décharge, répondit mon père ; car le sperme souille tes idées, et tu ne sais bientôt plus ce que tu dis.

- Eh bien ! foutre, je vais au moins te prouver que je sais ce que je fais ; car, pour ne pas procréer un enfant à ta garce, je vais lui l,cher ma bordée sur le ventre.

- Non, non, dit Siméon en sêopposant au vertueux mouvement de son confrère, ne te gêne point pour cela ; il y a ce quêil faut dans notre jardin ; fous toujours, mon cher ; et, quand la putain enflera, je me charge de remettre les choses en ordre.

Ives, encouragé, redouble avec ardeur ; les mouvements de mon père achèvent de lêembraser ; tous deux go˚tent en même temps le souverain plaisir ; et tous deux, merveilleusement servis par les acolytes, dardent à la fois, dans le vase qui le reçoit, le foutre épais qui leur tourne la tête. Mais

tous les deux, trop libertins pour en rester là, ne font que changer de jouissance. Ives encule Siméon, qui, à son tour, enconne la maîtresse de son ami ; les deux petites filles font baiser leurs fesses, et Pauline est chargée des circonvallations libidineuses. Elles les accomplit avec tant dêart, elle satisfait si bien, tour à tour, les différents besoins de la nature, quêelle précipite lêextase de nos fouteurs, dont une seconde éjaculation vient promptement couronner le délire.

- Oh ! pour le coup, reposons-nous, dit mon père ; je ne bande plus que je nêaie bu au moins six bouteilles de vin de Champagne.

Profitons de cet instant pour vous rendre compte maintenant de tout ce qui sêétait passé entre mon frère et moi, pendant cet intéressant spectacle.

Souvent de LêAigle avait quitté le rôle de spectateur pour sêacquitter de celui dêagent ; et, comme la position dans laquelle jêétais lui rendait la jouissance de mon devant assez difficile, le petit libertin sêen dédommageait par derrière. Il avait relevé ma chemise sous mon corset ; et, maître de mon cul par mon attitude, il le dévorait des plus ardents baisers. Nullement écolier sur rien, le fripon lêécartait, y dardait sa langueÖ son doigt ; et, sur la fin de la scène, sêétant incliné sur mes reins, il était parvenu à mêinsinuer son petit dard à lêentrée du con.

Encouragé par ces préliminaires : ´ Prête-toi, ma súur, mêavait-il dit, dès quêil vit nos acteurs à tableÖ reste dans la même posture ; incline-toi seulement un peu, et tu verras que jêentrerai. ª Très échauffée de ce que je voyais, je mêappuie fortement sur la cloison, en présentant, du mieux que je peux, mon derrière à de LêAigleÖ Mais, grand Dieu ! quel événement !

La planche, mal assurée, se détache, et va tomber sur la tête de Martine, dêune manière si forte, et dans un sens si dangereux, quêelle la renverse sans connaissance, en lui faisant un trou à la tête, dont le sang sort à

gros bouillons. Cependant nos deux moines, très étonnés de nous voir rouler à terre le long de cette planche, tous les deux dans une attitude et dans un état qui ne leur laisse rien à deviner, ne savent auquel ils courront le plus vite ; secourront-ils Martine ? viendront-ils à nous ? La luxure lêemporte ici sur la pitié, ainsi que cela doit être dans lê,me dêun vrai libertin. Tous deux,

singulièrement émus de la nudité o˘ ils nous voient, nous relèvent, promènent leurs mains sur nos charmes, nous grondentÖ nous caressent tour à tour, et laissent les femmes secourir la blessée, qui se trouve dans un tel état, quêon est obligé de la mettre au lit. Cette malheureuse planche avait causé tant de désordre, que la table sur laquelle elle avait également porté sêétait anéantie, en entraînant avec elle les plats et les bouteilles, dont les débris inondaient la chambre.

- Nettoyez donc cela, dit Siméon en arrachant Léonarde aux soins quêelle donne à sa compagne, et faisant voir, par cette dureté, quêil sêoccupe bien plus du local de ses plaisirs, que des soins dus à la malheureuse victime de cette aventureÖ Eh bien ! elle est blessée, poursuit-ilÖ à la bonne heure, on verra ce que cêestÖ

- Mais, mon père, dit Léonarde, elle est tout en sang.

- Il nêy a quêà étancher ; on verra le reste quand nous aurons foutuÖ

Et pendant ce dialogueÖ objet des caresses de mon père, pendant que de LêAigle lêest de celles du père Ives, nos cruels paillards, sans sêinquiéter nullement de lêétat de la pauvre Martine, ne paraissent émus que des plaisirs quêils attendent des deux nouvelles jouissances sur lesquelles ils ne comptaient guère.

- Regarde donc, disait Siméon à père Ives, comme cette petite coquine-là a déjà de la gorge !Ö et sa petite motte, comme elle sêombrage !Ö Cêest pourtant moi qui ai mis cela au mondeÖ Sais-tu quêavant six mois cela sera bon à prendre ?

- Pourquoi pas sur-le-champ ? dit père Ives ; quelle nécessité y a-t-il dêattendre six mois ? Tiens, continua-t-il en montrant le cul de mon frère, regarde comme cela est déjà formé ! AllonsÖ allons, puisque le hasard nous les donne, profitons-en ; et pas tant de délicatesse.

Cependant de LêAigle et moi, très honteux, nêosions rien opposer aux projets que lêon affichait sur nous. Ma mère sêétait emparée de mon frère ; et le baisant avec ardeur :

- Charmant amour, lui disait-elle en branlottant son petit vit, ne résiste point à ton père, cêest ton bonheur quêil veut ; sêil peut sêattacher à

toi, ta fortune est faiteÖ ViensÖ viens dans mes bras, petit bougre ; viens placer ton vit dans le même lieu qui te donna la vie ; le plaisir que tu ressentiras de cette jouissance adoucira peut-être les tourments de la défloraison quêon te prépare.

- Ah ! lêexcellente idée ! dit Siméon ; je vais foutre mon fils, pendant quêil enconnera sa mère ; quel tableau pour toi, père Ives !

- Crois-tu, répond celui-ci, que je le considérerai de sang-froid ? je vais dépuceler ta fille pendant ce temps-là.

- Non, sacre-dieu, dit Siméon ; tous deux sont mes enfants, et je veux les foutre tous deux. Tiens, mon ami, il y a une jouissance aussi piquante que voluptueuse à te procurer ici ; car, je sens bien quêau spectacle dêune immoralité, il faut devenir très impur et très irrégulier soi-même. Encule Martine, qui vient dêavoir la tête casséeÖ elle souffre comme une malheureuse, ton vit la vexera prodigieusement ; et, de cette double crise de douleur, résultera nécessairement, tu le conçois, une somme immense de volupté ; car tu sais, mon ami, combien la douleur produite sur lêobjet dont on jouit rapporte à nos sens de plaisirs !

- Ah ! foutre, lêidée est aussi neuve quêexcellente, sêécrie père Ives, menaçant déjà de son vit énorme les fesses de la pauvre petite blesséeÖ

Allons, putain, viens présenter ton cul.

- Mais, mon père, je souffre horriblement.

- Tant mieux, cêest ce quêil me faut.

- Père Ives, dit Siméon, fais ôter ce mouchoir, aies la plaie sous tes yeuxÖ Tout sêexécute, malgré les résistances naturelles et nécessitées par les disproportions qui se trouvent entre lêénorme engin de père Ives et le cul mignon de la jeune Martine. Lêattaque se commence ; Luce aide son amantÖ le baiseÖ lêexcite, pendant quêil agit. La malheureuse victime, à la

fois vexée par les douleurs du coup quêelle a reçu, et par lêantinaturelle intromission du vit donc on la perfore, jette des cris inhumains ; et Siméon, ayant cet intéressant tableau sous les yeux, se met bientôt à la besogne. Déjà Pauline sêétait introduit le petit engin très dur de mon frère ; déjà le petit bougre foutait sa mère, quand Siméon, voyant le cul de son fils bien à sa portée, se présente à lêorifice en vainqueur. Des difficultés sans nombre accompagnent lêentreprise ; mais Siméon nêest pas homme à se laisser repousser par aucune. Léonarde contient lêenfant ; elle lui écarte les fesses ; le moine mouille son vitÖ il le présente ; deux bonds furieux, accompagnés dêénormes blasphèmes, engloutissent déjà la tête. Siméon redouble ; ma mère contient et caresse son fils ; lêenfant pleure. Les plaisirs quêon lui donne par devant ne le dédommagent pas des douleurs quêil ressent par derrière ; mais on sêinquiète peu de ce quêil éprouve. De seconds élans décident enfin la victoire ; le paillard est au fond, et de nouveaux blasphèmes précèdent ses lauriers. Léonarde est sous sa main ; il la patine, il la langotte, tout en sodomisant son fils ; et, pour que lêinceste soit mieux prononcé, le paillard veut baiser mes fesses, pendant quêil encule mon frère. On mêétablit en conséquence sur les reins du bardache filial de sa révérence, et le sodomiste sêen donne à son aise.

Cependant, et toujours sous les yeux de mon père, Ives porte au cul de Martine les plus sensibles coups, pendant que sa maîtresse lêencule lui-même avec un godemiché.

- Ives, dit Siméon, bandes-tu comme moi ?

- Oui, foutre, répond celui-ci en retirant, pour le lui prouver, son vit couvert de merde du cul quêil sodomise, et le renfonçant aussitôt, ce qui renouvelle tellement les douleurs de la malheureuse blessée, quêelle est près de sêen évanouirÖ tu le vois, si je bande.

- Eh bien ! sacre-dieu, si cela est, dit Siméon, fais donc souffrir cette putain. Et lêinfortunée contre laquelle sêarrangeaient de si l,ches complots inondait la chambre de son sang. Double foutu dieu, poursuit le scélérat, fous le trou quêelle sêest fait à la tête, puisque tu bandes, et fais-en un autre à côté, tout en déchirant celui-là. Cette nouvelle exécration sêexécute. Le féroce père Ives décide la blessée, la fait mettre à genouxÖ darde son vit sur la plaie,

sêy enfonce, y décharge, en fracassant à coups de canne lêautre partie saine du cr,ne de cette infortunée.

- Voilà ce que cêest, dit Siméon en déchargeant de son côté dans le cul de mon frère, pendant quêil mord mes fesses ; oui, voilà ce que cêest ; jêaime les horreurs, moiÖ je ne décharge jamais aussi bien que quand jêen fais, que jêen vois, ou que jêen fais faire.

- Attends, poursuit mon père, pour me remettre en train, je vais fustiger cette garce.

- Oh ! foutre, dit père IvesÖ elle est dans un état à ne pouvoir plus rien endurer.

- Tu te fous de moi, dit Siméon ; jusquêà ce quêune putain crève, elle est en état de tout soutenir. Le gueux la saisit en disant cela ; la courbant sous son bras gauche, dêune de ses jambes il lui enlace les deux siennes, et la fustige de la main droite avec une telle violence, quêen moins de soixante coups, ses cuisses sont inondées du sang que son derrière distille. Rien ne lêarrête ; il continue. Ives imagine de lui rendre ce quêil fait à cette pauvre fille ; le cul de son confrère, entièrement à nu, se trouvait bien à sa portée. Une nouvelle scène se lie aussitôt. Siméon veut que Léonarde suce son vit, pendant quêil flagelle Martine. …levé sur le lit, il baise encore le mien ; et Luce continue de travailler avec un godemiché le cul du père Ives, qui, tout en fouettant son ami, touche brutalement les tétons de ma mère.

- Ne déchargeons pas ainsi, dit Siméon, cela nêen vaut pas la peine ; il vaut mieux foutre. Tiens, sodomise mon fils encore une fois dans les bras de sa mère ; moi je vais placer ma fille à cheval sur les tétons de la maman ; je lêenconnerai, pendant que, de ses fesses, elle pressurera le visage de sa mère ; Léonarde et Martine nous fouetterons pendant ce temps-là, et Luce nous fera baiser ses fesses.

Je ne vous peindrai point les douleurs que je ressentis à la perte de mon pucelage ; le vit de mon père était monstrueux, et il ne me ménageait pas.

Un nouveau supplice mêétait préparé ; ma mère, en déchargeant, ne sachant plus ce quêelle faisait, saisit avec ses dents un morceau de mes fesses, qui,

comme vous savez, reposaient sur son visage. Je jette un cri en poussant vigoureusement mes reins sur le vit monstrueux qui me perfore ; ce mouvement précipite lêextase de mon pèreÖ il décharge ; son confrère lêimite ; la posture se rompt, et quelques instants de calme viennent rafraîchir à la fois les sens et les esprits de nos libertins.

- Buvons, dit mon père ; les seuls excès de table produisent de bon foutre ; et vous ne verrez jamais un véritable libertin qui ne soit ivrogne et gourmand. Donne le meilleur vin que nous ayons, dit père Ives à Luce ; nous avons encore de la besogne à faire.

- Attends, dit Siméon, pendant que nous allons nous gorger de nourriture, il faut que ces deux enfants ne cessent de nous branlerÖ Et toute liberté

pendant le repasÖ nous mangerons, nous boirons, nous pisserons, nous péterons, nous chierons, nous déchargeronsÖ nous nous livrerons à la fois à

tous les besoins de la nature.

- Oui, foutreÖ oui, bougre de dieu, dit père Ives chancelant, il nêy a que cela de délicieux dans le monde ; et quand on fait tant que de célébrer des orgies, il faut que tout y soit crapuleuxÖ sale et cochon, comme le dieu que lêon y révère ; il faut se vautrer dans lêordure, à lêexemple des pourceaux, et ne chérir, comme eux, que la fange et que lêinfamie. Martine, quoique baignée dans son sang, est mise sur la table ; ses fesses ensanglantées servent à poser les plats ; et, quand on en est au second service, les libertins mangent dessus des omelettes bouillantes. Après une heure de cette cruelle restauration, on parle de me foutre en cul ; je nêavais perdu quêun de mes pucelages, il sêagissait dêattaquer lêautre.

- Il faut la mettre entre nous deux, dit père Ives, je foutrai son con tandis que tu lêenculeras ; Pauline têarrangera lêengin de son fils dans le derrière, et te fouettera pendant ce temps ; Luce me rendra le même service ; Léonarde galopera autour de nous, en pissant et chiant dans la chambre, et en appliquant, à chaque tour, tantôt un soufflet, tantôt une claque, ou même un coup de poing à la très intéressante Martine qui crèvera sans doute dans lêopération.

Tout sêarrange. Mais, Dieu du ciel ! si jêavais souffert à la première de ces introductions, que ne ressentis-je pas à la seconde ! Je crus que le vit de Siméon me partageait en deux ; il me semblait que cêétait une barre rouge que lêon introduisait dans mes entrailles ; et cependant, quelque jeune que je fusse, jêéprouvais, au travers de tout cela, de légères étincelles de plaisir, signes certains de celui que je recevrais un jour par cette voluptueuse manière de foutre. Une dernière décharge couronna lêúuvre ; je sentis couler à la fois, et par devant et par derrière, les deux émissions que lêon dardait en moi ; et, retombant anéantie au milieu de mes deux athlètes, je fus plus dêun quart dêheure à revenir de la secousse que de telles attaques venaient de porter à mon tempérament.

Enfin, lêheure de la retraite au couvent fit promptement lever la séance.

On se sépara. Martine fut envoyée à lêhôpital, oˇ elle creva huit jours après. Nous continu,mes à rester chez ma mère. quelques jour après, on recommença la même scène ; et Pauline, qui ne se cachait plus, se dédommageait dans nos bras des abstinences forcées oˇ la contraignait son amant. Nous couchions tour à tour avec elle, et souvent tous les deux ensemble. Alors de LêAigle et moi nous exécutions sous ses yeux mille postures plus lubriques les unes que les autres ; et la friponne, dirigeant nos luxures, nous rendait aussitôt toutes les leçons quêelle recevait de son amant ; elle nous inspirait ses principes, et ne négligeait rien de tout ce qui pouvait le plus promptement corrompre nos esprits et nos cúurs.

Lorsque nous e˚mes atteint treize ou quatorze ans, la chère maman nêen resta point là. Lêinf,me créature osa nous conduire dans une maison oˇ deux libertins sêamusèrent dêelle et de nous tout à la fois. Cent louis étaient la récompense de cette prostitution ; elle nous en donnait dix à chacun, sous les clauses du plus profond mystère ; et si, continuait-elle, nous étions exacts à ne rien révéler, elle nous procurerait bien dêautres aventures. Nous la satisfîmes, et, dans moins de six mois, la bonne dame nous vendit ainsi lêun et lêautre à plus de quatre-vingts personnes, lorsque de LêAigle, un jour, par unique principe de méchanceté, dévoila tout à mon père. Siméon, furieux, battit ma mère dêune si terrible force, quêelle en tomba malade, et quêau bout de huit jours elle se vit aux portes du tombeau.

- Ne restons pas ici, me dit mon frère ; cette bougresse-là va crever ; et Siméon, ou nous gardera pour sa jouissance, ce qui ne nous rapportera pas grand-chose, ou nous fera mettre à lêhôpital, ce qui deviendrait encore pis. Tu es assez jolie pour faire fortune toute seule ; et moi, ma súur, je trouve un homme qui me couvre dêor, si je veux le suivre en Russie ; je pars.

- Mais cette pauvre femme qui est dans son lit ?

- Si sa situation te touche si vivement, il nêy a quêà lêétrangler ; elle ne souffrira plus.

- Scélérat, dis-je en souriant, et comme peu révoltée dêun pareil projet ; veux-tu donc nous faire rouer ?

- Séraphine, me dit mon frère, on est bien près du crime, quand on nêest plus arrêté que par lêéchafaud.

- Je te jure que cette crainte me touche bien peu.

- Eh bien ! exécutons.

- Ma foi, jêy consens ; je nêai jamais trop aimé cette garce.

Et, nêécoutant plus que notre fureurÖ que notre envie dêêtre libres, et de nous enrichir des dépouilles de cette malheureuse, nous entrons dans sa chambre comme deux forcenésÖ Elle reposait ; nous nous jetons sur elle, et nous lêétranglons. ´ Partageons vite le coffre-fort ª, me dit mon frère.

Nous y trouvons vingt mille francs, pour la moitié autant de bijoux ; et, ayant noblement partagé, les portes se ferment, et nous décampons. Nous f˚mes dîner au bois de Boulogne ; et, après nous être fait les plus tendres adieux, nous être promis le plus rigoureux secret, nous nous sépar,mes. Mon frère suivit lêhomme qui devait lêemmener ; et moi, je fus trouver un des libertins que mêavait fait connaître ma mère, et sur lequel je comptais, dêaprès quelques promesses quêil mêavait faites.

- Mon enfant, me dit cet homme, dès que je fus chez lui, ce nêétait pas de moi dont je te parlais ; je vois beaucoup de filles, mais nêen entretiens

point. Lêindividu auquel je te destine vaut beaucoup mieux ; mais tu seras contrainte, je dois têen prévenir, aux plus aveugles soumissions ; je vais lêenvoyer prendre ; vous vous arrangerez.

Ce personnage arrive. Cêétait un homme de soixante-cinq ans, très riche, frais encore, et qui, après avoir remercié son confrère de la bonne fortune quêil lui procurait, me fit passer dans le boudoir de son ami, o˘ nous nous expliqu‚mes.

Cet homme, que lêon nommait Fercour, avait pour passion de laisser foutre en con sa maîtresse devant lui, par un jeune homme quêil enculait pendant ce temps-là ; mais il ne déchargeait pas dans le cul du jeune homme ; il le quittait au milieu de la course, plaçait son vit merdeux dans la bouche de la femme, pendant que le jeune homme étrillait cette femme ; et, dès quêil lui voyait le cul en sang, le paillard la sodomisait ; le ganymède le fouettait alors et lêenculait au bout de quelques minutes. Peu content de ces préliminaires, la femme sêétendait sur le dos dans un vaste canapé ; et là, pendant quêon lui enfonçait des épingles dans le derrière et dans les couilles, il en plaçait de même plus dêun cent dans les tétons de sa maîtresse. Une vieille gouvernante, qui ne paraissait quêalors, lui faisait perdre son foutre en lui chiant dans la bouche.

quelque dures que dussent me paraître ces propositions, le besoin les fit accepter. Peu à peu je gagnai seule toute la confiance de Fercour ; au bout de deux ans jêen profitai pour écarter de lui tous les témoins qui mêétaient incommodes. Un jour que mon Crésus sêamusait sous mes yeux à

compter ses richesses, elles me tentèrent. Mes réflexions furent bientôt faites : on passe promptement à un second crime, quand on nêa point conçu de remords du premier. Je jetai dans son chocolat six gros dêarsenic acheté

pour détruire les rats, et dont on mêavait imprudemment confié la garde. Le vilain creva dans vingt-quatre heures. Je le volai, et passai sur le champ en Espagne. Jêai parcouru deux ans les plus grandes villes de cette contrée, y exerçant le métier de courtisane dans toutes avec autant dêagrément que de profit. ‘ mes amis, cêest là, cêest dans ces belles provinces o˘ jêai reconnu les passions de lêhomme mille fois plus exaltées que dans aucun pays de lêEurope ! cêest là o˘ je les ai vus parvenir à des résultats dont on ne se

doute point dans le reste de la terre. Il semble que lêexcessive ardeur du soleil et la force de la superstition leur donnent un degré dêénergie inconnu aux autres hommes. Ce nêest vraiment que là oˇ les piquants plaisirs du blasphème et du sacrilège sêamalgament délicieusement avec ceux du libertinage. Ce nêest que là oˇ la mutuelle énergie quêils se prêtent, ajoute au dernier degré du délire et de lêégarement. Ah ! si vous saviez ce que cêest que de foutre aux pieds dêune madoneÖ au fond dêun confessionnal ou sur le bord dêun autel, ainsi que cela mêarrivait tous les jours ! Non, rien au monde nêest délicieux comme lêexistence de ces freins uniquement réalisés pour se procurer le plaisir de les rompre. Comme il est divin de rendre ainsi tout le paradis témoin de ses écarts ! Oh ! croyez-moi, les Espagnols sont les hommes de la terre qui raisonnent le mieux leurs voluptésÖ les seuls qui sachent le mieux en raffiner tous les détails. Jêétais enfin la coquine la plus riche et la plus heureuse du monde, lorsquêune aventure affreuse vint mêarrêter à

Tolède au milieu de ma brillante carrière. Le duc de Cortès, ayant acquis de mon personnel une connaissance assez profonde, pour se flatter que je lui serais utile dans lêaffreux parricide quêil méditait, me fit entrer dans la maison de son père sur le pied de femme de charge. Le coup était prêt à éclater ; cinq cent mille livres de rente devenaient pour le jeune duc le prix de son forfait ; quatre mille pistoles en payaient lêexécution.

Un malheureux valet de chambre découvre le mystère, et saisit le poison sur moi ; le duc se sauveÖ On mêarrête. Au bout de dix-huit mois dêune affreuse prison, je vais enfin subir mon jugement, lorsque votre camarade Gaspard que vous voyez ici, et détenu lui-même pour quelque crime semblable, mêoffre dêessayer la fuite avec lui. Nous réussissons. Il est un Dieu pour les grands coupables, les petits seuls nêéchappent jamais. Nous repass,mes les monts ensemble ; et, après avoir mendié près dêun an, nous trouv,mes enfin votre troupe. Vous savez, mes camarades, comme je mêy suis conduite depuis que jêai lêhonneur dêy être agréée. Voilà tout ce que jêavais à vous dire. Ce récit, je vous en avais prévenus, peu fertile en événements, ne méritait pas lêattention de gens qui, comme vous, ont passé leur vie dêaventures en aventures ; nêimporte, je vous ai obéi, et vous ai convaincus par là, que je mettrai toujours avec vous la soumission au rang de mes premiers devoirs.

Lêhistoire de Séraphine avait néanmoins allumé quelques étincelles de luxure dans le cúur de ces libertins ; la passion de Fercour surtout trouva des imitateurs. ‘ malheureuse Justine ! ton beau sein servit de plastron aux deux scélérats qui voulurent copier cette manie ; et, dès que tu fus sur ton triste grabat, les larmes que te faisait si fréquemment verser lêinjustice des hommes, recommencèrent à couler avec plus dêabondanceÖ

Infortunée, tu te plaignais au ciel, sans te douter que ce même ciel te préparait pourtant lêaurore du beau jour qui devait têenlever à cette cruelle situationÖ non pour terminer tes malheurs, mais pour en changer au moins la nature.

Malgré lêétat dêavilissement o˘ lêon tenait cette malheureuse fille dans le souterrain, Séraphine continuait pourtant de la protéger ; et, comme elle lêemployait souvent dans ses plaisirs particuliers, elle lui procurait de temps en temps quelques douceurs.

- Mon ange, lui dit-elle un jour, déjà trompée dêune manière cruelle par une de mes camarades, je crains de ne pas têinspirer, à mon tour, un degré

bien entier de confiance. Je te proteste pourtant de ne têen imposer sur rien, et que la vérité pure va têêtre offerte ici par ma bouche ; mais, de la discrétion, ou ma vengeance serait terrible. On me demande à Lyon une jolie fille pour un vieux négociant, dont les go˚ts sont bizarres, il est vrai, mais qui les paye assez généreusement pour consoler des peines ou des dégo˚ts quêils peuvent inspirer. Il sêagit de profanation ; lêhomme dont je te parle est un impie ; il te maniera pendant quêon dira la messe devant lui ; à lêélévation il sortira dêune petite boîte une hostie aussi bien consacrée que celle qui sêélèvera devant toi ; il têenculera avec cette hostie, pendant que le célébrant viendra te foutre, à son tour, avec celle quêil viendra de consacrer.

- quelle horreur ! sêécria Justine.

- Oui, jêai senti quêavec tes principes une telle proposition te répugneraitÖ Mais vaut-il mieux rester ici ?

- Non, sans doute.

- Eh bien ! décide-toi donc.

- Je le suis, dit Justine avec un peu de remords ; fais de moi ce que tu voudras, je me livre.

Séraphine vole chez Gaspard, elle lui représente que la punition de Justine est assez longue ; quêil ne faut pas priver plus longtemps la troupe des services quêune telle fille est en état de lui rendre au dehors ; quêelle en demande lêassistance dans ses différentes opérations, et quêelle en répond sur la surface de la terre comme dans les entrailles du globe. La gr

,ce sêobtient ; on renouvelle les leçons de Justine ; on lui fait subir un examen ; et, au bout dêun séjour de cinq mois dans cet abominable repaire, elle obtient enfin la permission dêen sortir et de suivre sa protectrice à

Lyon.

- Grand Dieu ! se dit Justine en revoyant le soleil, une úuvre de pitié

vient de mêengloutir toute vive pendant cinq mois ; la promesse dêun crime rompt mes fers. ‘ Providence ! explique-moi donc tes incompréhensibles décrets, si tu ne veux pas que mon cúur se révolte.

Nos deux voyageuses sêarrêtèrent dans un cabaret pour déjeuner. Justine ne disait mot, mais elle nêen combinait pas moins son projet de liberté.

- Madame, sêécria-t-elle en sêadressant à la maîtresse du logis, femme très douce et assez jolie, oh ! madame, je vous conjure de mêaccorder votre secours et votre protection. La créature avec laquelle vous me voyez malgré

moi, mêa fait jurer de la suivre en un lieu o˘ mon honneur est compromis ; je lêai fait pour me tirer dêune bande de coquins o˘ jêavais le malheur dêêtre prisonnière avec elle. Mon intention nêest pas de lêaccompagner plus longtemps ; je vous prie de lêengager à renoncer aux prétentions quêelle se croit sur mon individu, de la prier de suivre sa route, et de me garder chez vous jusquêà demain, époque o˘, séparée dêelle, je prendrai, pour mon compte, une routeÖ si opposée à la sienne, que de la vie nous ne nous rencontrerons.

- Scélérate, dit Séraphine, furieuse, paye-moi du moins si tu veux me quitter.

- Jêatteste le ciel, dit Justine, que je ne lui dois rienÖ quêelle ne me force pas à mêexpliquer plus clairement.

Séraphine effrayée disparaît en sacrant ; et Justine, caressée, consolée par lêhôtesse, la plus honnête et la plus aimable des femmes, passe quarante-huit heures dans cette maison, avec la prudence de ne jamais dire, en racontant ses aventures, rien qui puisse compromettre les malheureux quêelle venait de quitter. Le troisième jour au matin, elle se remit en marche, comblée de présentsÖ des amitiés de madame Delisle, et dirige ses pas du côté de Vienne, décidée à vendre ce qui lui restait, pour arriver à

Grenoble, o˘ ses pressentiments ne cessaient de lui dire quêelle devait trouver le bonheur. Nous allons voir comment elle y réussit, après avoir préalablement raconté les nouvelles traverses qui lêattendaient, avant que de parvenir à cette capitale du Dauphiné.

Justine marchait tristement, toujours dirigée vers la ville de Vienne, lorsquêelle aperçoit, dans un champ à droite du chemin, deux cavaliers qui foulaient un homme aux pieds de leurs chevaux, et qui, après lêavoir laissé

comme mort, se sauvèrent à bride abattue. Ce spectacle affreux lêattendrit jusquêaux larmes. Hélas ! dit-elle, voilà un homme plus à plaindre que moi ; il me reste au moins la santé et la force ; je puis gagner ma vie ; et, si ce malheureux nêest pas riche, que va-t-il devenir en lêétat o˘ ces fripons viennent de le mettre ?

¿ quelque point que Justine e˚t d˚ se défendre des mouvements de la commisération, quelque funeste quêil e˚t été de tous les temps pour elle de sêy livrer, elle ne put vaincre lêextrême désir quêelle éprouvait de se rapprocher de cet homme, et de lui prodiguer ses secours. Elle vole à lui, lui fait respirer quelques gouttes dêeau spiritueuse, et jouit enfin de toute la reconnaissance de lêinfortune quêelle soulage. Plus ses soins réussissent, plus elle les redouble. Un des seuls effets qui lui restent, une chemiseÖ elle la met en pièces pour étancher le sang du blessé. Ces premiers devoirs

remplis, elle lui donne à boire quelques gouttes de cette même liqueur spiritueuse. Le voyant tout à fait remis, elle lêobserve.

quoique à pied, et dans un équipage assez leste, cet homme ne lui paraît pourtant pas dans la médiocrité ; il avait quelques effets de prix, des bagues, une montre, des boîtes ; mais tout cela fort endommagé par son aventure.

- quel est, dit-il, dès quêil put parler, quel est lêange bienfaisant qui me secourt ? et que puis-je faire pour lui témoigner toute ma gratitude ?

Ayant encore la simplicité dêimaginer quêune ,me, liée par la reconnaissance, doit lui appartenir en entier, lêinnocente Justine croit pouvoir jouir du doux plaisir de faire partager ses pleurs à celui qui vient dêen verser dans ses bras ; elle lêinstruit de ses revers. Il les écoute avec intérêt ; et, quand elle a fini le récit de la dernière catastrophe qui vient de lui arriver :

- que je suis heureux, sêécrie lêaventurier, de pouvoir enfin reconnaître tout ce que vous venez de faire pour moi !Ö …coutezÖ écoutez, mademoiselle, et jouissez du plaisir que jêéprouve à vous convaincre quêil est peut-être possible que je puisse mêacquitter envers vous.

On me nomme Roland ; je possède un fort beau ch,teau dans la montagne, à

quinze lieues dêici ; je vous invite à mêy suivre ; et, pour que cette proposition nêalarme point votre délicatesse, je vais vous expliquer tout de suite à quoi vous me serez utile. Je suis garçon ; mais jêai une súur que jêaime passionnément, qui sêest vouée à ma solitude, et qui la partage avec moi ; jêai besoin dêun sujet pour la servir ; nous venons de perdre celle qui remplissait cet emploi ; je vous offre sa place.

Justine, après avoir remercié son protecteur, lui demanda par quel hasard un homme comme lui sêexposait à voyager sans suite, et, ainsi que cela venait de lui arriver, à être molesté par des fripons ?

- Un peu replet, jeune et vigoureux, je suis, depuis plusieurs années, dit Roland, dans lêhabitude de venir de chez moi à Vienne de cette manière. Ma santé et ma bourse y gagnent. Ce nêest pas que je sois dans le cas de

prendre garde à la dépense ; car je suis riche ; vous en verrez bientôt la preuve, si vous me faites lêamitié de venir chez moi ; mais lêéconomie ne g

,te jamais rien. quant aux deux hommes qui viennent de mêinsulter, ce sont deux gentill,tres du canton, auxquels je gagnai cent louis la semaine passée, dans une maison à Vienne. Je me contentai de leur parole ; je les rencontre aujourdêhui, je leur demande ce quêils me doivent, et voilà comme les scélérats me payent.

Notre compatissante voyageuse continuait de plaindre cet infortuné, du double malheur dont il était victime, lorsque lêaventurier lui proposa de se remettre en route.

- Gr,ce à vos soins, je me sens un peu mieux, lui dit-il ; la nuit approche ; gagnons une maison qui doit être à deux lieues dêici ; les chevaux que nous y prendrons demain, nous déposeront chez moi le même soir.

Absolument décidée à profiter des secours que le ciel lui envoyait, Justine aide Roland à se mettre en marche ; elle le soutient, et trouve effectivement, à deux lieues de là, lêauberge annoncée par son compagnon de route. Tous deux y soupent honnêtement ensemble. Après le repas, Roland la recommande à la maîtresse du logis ; et le lendemain, sur deux mulets de louage, quêescortait un valet de lêauberge, nos gens gagnent la frontière du Dauphiné, se dirigeant toujours vers les montagnes. La traite étant trop longue pour ne remplir quêun jour, ils sêarrêtèrent à Virieu, o˘ Justine éprouva les mêmes soins, les mêmes égards de son patron ; et le jour suivant, ils continuèrent leur marche, toujours dans la même direction. Sur les quatre heures du soir, ils arrivèrent au pied des montagnes ; là, le chemin devenant presque impraticable, Roland recommanda au muletier de ne pas quitter Justine, et tous trois pénétrèrent dans les gorges. Notre héroÔne, que lêon faisait tourner, monter et descendre, depuis plus de quatre heures, et qui ne reconnaissait plus aucune trace de chemin, ne put sêempêcher de témoigner un peu dêinquiétude. Roland la démêle, et ne dit mot. Un tel silence effrayait davantage cette malheureuse fille, lorsquêelle aperçut enfin un ch,teau perché sur la crête dêune montagne, au bord dêun précipice affreux, dans lequel il semblait prêt à sêabîmer.

Aucune route ne paraissait y tenir ; celle que lêon suivit, seulement pratiquée par des chèvres, remplie de cailloux de tous cotés, arrivait cependant à cet effrayant repaire, ressemblant bien plutôt à un asile de voleurs, quêà lêhabitation de gens honnêtes.

- Voilà ma maison, dit Roland, dès quêil crut que le ch,teau avait frappé

les regards de Justine ; et, sur ce que celle-ci lui témoignait son étonnement de le voir habiter une telle solitude : Cêest ce qui me convient, lui répond-il avec brusquerie. Cette réponse, comme on lêimagine aisément, redoubla les craintes de notre infortunée. Rien nêéchappe dans le malheur ; un mot, une réflexion, plus ou moins prononcée chez ceux de qui lêon dépend, étouffe ou ranime lêespoir. Mais, nêétant plus à même de prendre un parti différent, Justine se contint. Enfin, à force de tourner, lêantique masure se trouva tout a coup en face. Roland descendit de sa mule ; par ses ordres. Justine en fait autant ; et, ayant remis ses montures au valet, il le paye et le congédie. Ce nouveau procédé déplut encore, Roland le vit.

- quêavez-vous, Justine ? demanda-t-il assez doucement, tout en sêacheminant vers son habitation ; vous nêêtes point hors de France, cette maison est sur les frontières du Dauphiné ; elle dépend de Grenoble.

- Soit, monsieurÖ mais, comment vous est-il venu dans lêesprit de vous fixer dans un tel coupe-gorge ?

- Cêest que ceux qui lêhabitent ne sont pas des gens très honnêtes, dit Roland ; il serait possible que vous ne fussiez pas fort édifiée de leurs occupations.

- Ah ! monsieur, vous me faites frémir ! oˇ me menez-vous donc ?

- Je te mène servir des faux-monnayeurs, dont je suis le chef, dit Roland en saisissant le bras de Justine, et lui faisant traverser de force un petit pont qui sêabaissa et se releva tout de suite après. Vois-tu ce puits, continua-t-il dès que lêon fut entré, en montrant à Justine une grande et profonde grotte, située au fond de la cour, oˇ quatre femmes, nues et enchaînées, faisaient mouvoir une roue ; voilà tes compagnes, et voilà ta besogne. Moyennant que tu travailleras journellement dix heures à

tourner cette roue, et que tu satisferas, comme ces femmes, tous les caprices oˇ il me plaira de te soumettre, il te sera accordé six onces de pain noir et un plat de fèves par jour. Pour ta liberté, renonces-y, tu ne lêauras jamais. quand tu seras morte à la peine, on te jettera dans le trou que tu vois à côté de ce puits, avec deux cents autres coquines de ton espèce qui têy attendent, et lêon te remplacera par une nouvelle.

- Oh ! grand Dieu ! sêécria Justine en se précipitant aux pieds de Roland, daignez vous rappeler, monsieur, que je vous ai sauvé la vieÖ quêun instant, ému par la reconnaissance, vous sembl,tes mêoffrir le bonheur, et que cêest en mêengloutissant dans un abîme éternel de maux que vous acquittez mes services. Ce que vous faites est-il juste ? et le remords ne vient-il pas déjà me venger au fond de votre cúur ?

- quêentends-tu, je te prie, par ce sentiment de reconnaissance dont tu têimagines mêavoir captivé ? dit Roland. Raisonne mieux, chétive créature.

que faisais-tu, quand tu vins à mon secours ? Entre la possibilité de suivre ton chemin et celle de venir à moi, nêas-tu pas choisi le dernier parti comme un mouvement inspiré par ton cúur ? Tu te livrais donc à une jouissance. Par oˇ diable prétends-tu que je sois obligé de te récompenser des plaisirs que tu te donnes ? et comment te vint-il jamais dans lêesprit quêun homme qui, comme moi, nage dans lêor et dans lêopulence, daigne sêabaisser à devoir quelque chose à une misérable de ton espèce ? mêeusses-tu rendu la vie, je ne te devrais rien, dès que tu nêas agi que pour toi.

Au travail, esclave, au travail. Apprends que la civilisation, en bouleversant les principes de la nature ne lui enlève pourtant pas ses droits. Elle créa, dans lêorigine, des êtres forts et des êtres faibles, avec lêintention que ceux-ci fussent toujours subordonnés aux autres.

Lêadresse, lêintelligence de lêhomme varièrent la position des individus ; ce ne fut plus la force physique qui détermina les rangs ; ce fut lêor.

Lêhomme le plus riche devint le plus fort, le plus pauvre devint le plus faible. ¿ cela près des motifs qui fondaient la puissance, la priorité du fort fut toujours dans les lois de la nature, à qui il devenait égal que la chaîne qui captivait le faible f˚t tenue par le plus riche ou par le plus vigoureux, et

quêelle écras,t le plus faible ou bien le plus pauvre. Mais ces mouvements de reconnaissance dont tu veux me composer des liens, elle les méconnaît, Justine ; il ne fut jamais dans ses lois que le plaisir o˘

lêun se livrait en obligeant, devint un motif pour celui qui recevait de se rel,cher de ses droits sur lêautre ; vois-tu, chez les animaux qui nous servent dêexemples, de ces sentiments que tu réclames ? Lorsque je te domine par mes richesses ou par ma force, est-il naturel que je têabandonne mes droits, ou parce que tu as joui en mêobligeant, ou parce quêétant malheureuse, tu têes imaginé de gagner quelque chose à ton procédé ! Le service f˚t-il même rendu dêégal à égal, jamais lêorgueil dêune ,me élevée ne se laissera courber par la reconnaissance. Celui qui reçoit nêest-il pas toujours humilié ? et cette humiliation quêil éprouve ne paye-t-elle pas suffisamment le bienfaiteur, qui, par cela seul, se trouve au-dessus de lêautre ? Nêest-ce pas une jouissance pour lêorgueil, que de sêélever au-dessus de son semblable ? en faut-il dêautre à celui qui oblige ? Et si lêobligation, en humiliant celui qui reçoit, devient un fardeau pour lui, de quel droit le contraindre à le garder ? Pourquoi faut-il que je consente à me laisser humilier chaque fois que me frappent les regards de celui qui mêa obligé ? Lêingratitude, au lieu dêêtre un vice, est donc la vertu des

,mes fières, aussi certainement que la reconnaissance nêest que celle des

,mes faibles ! quêon mêoblige tant quêon voudra, si lêon y trouve une jouissance ; mais quêon nêexige rien pour avoir joui.

¿ ces mots, auxquels Roland ne donna pas à Justine le temps de répondre, deux valets la saisissent par ses ordres, la dépouillent, font examiner son corps à leur maître, qui le touche et le manie brutalement ; puis, lêenchaînent avec ses compagnes quêelle est obligée dêaider tout de suite, sans quêil lui soit seulement permis de se reposer une minute de la marche fatigante quêelle vient de faire. Roland lêapproche alors ; il lui touche une seconde fois les cuisses, les tétons et les fesses ; pétrit durement dans ses doigts toutes ces chairs tendres et délicates ; lêaccable de sarcasmes et de mauvaises plaisanteries, en découvrant la marque avilissante et peu méritée dont le cruel Rombeau avait autrefois flétri cette malheureuse ; puis, sêarmant dêun nerf de búuf, toujours là, il lui en applique soixante coups

sur le derrière, qui, boursouflant et meurtrissant toute la peau, arrachent des cris à cette malheureuse, dont retentissent les vo˚tes sous lesquelles elle est.

- Voilà comme tu seras traitée, coquine, dit cet inf,me, lorsque tu manqueras à ton devoir ; je ne te fais pas sentir lêéchantillon de ce traitement pour aucune faute déjà commise, mais seulement pour te montrer comme jêagis avec celles qui en font.

Justine redouble ses cris ; elle se débat sous ses fers ; et les cruelles expressions de sa douleur ne servent que dêamusement à son bourreau.

- Ah ! je têen ferai voir bien dêautres, putain, dit Roland en venant frotter avec la tête de son vit les gouttes de sang que faisaient jaillir les coups quêil continuait dêappliquer ; tu nêes pas au bout de tes peines, et je veux que tu connaisses ici jusquêaux plus barbares raffinement du malheur.

Il la laisse.

Six réduits obscurs, situés sous une grotte autour de ce vaste puits, et qui se fermaient comme des cachots, servaient pendant la nuit de retraite aux malheureuses dont on vient de parler. Dès que la nuit fut venue, on détacha Justine et ses compagnes, et on les renferma dans ces niches, après leur avoir servi le mince souper dont Roland avait fait la description.

¿ peine notre héroÔne fut-elle seule, quêelle sêabandonna tout à lêaise à

lêhorreur de sa situation. Est-il possible, se disait-elle, quêil y ait des hommes assez durs pour étouffer en eux le sentiment de la reconnaissance ? Ö

Cette vertu o˘ je me livrerais avec tant de charmes, si jamais quelques

,mes honnêtes me mettaient dans le cas de la sentir, peut-elle donc être méconnue de certains êtres et ceux qui lêétouffent avec tant dêinhumanité

doivent-ils être autre chose que des monstres ?

Justine était plongée dans ces réflexions, lorsquêelle entend tout à coup ouvrir la porte de son cachot ; cêest Roland. Le scélérat vient achever de

lêoutrager en la faisant servir à ses odieux capricesÖ Et quels caprices, juste ciel ! On suppose aisément quêils devaient être aussi féroces que ses procédés, et que les plaisirs de lêamour dans un tel homme portaient nécessairement les teintes de son odieux caractère. Mais comment abuser de la patience de nos lecteurs pour leur peindre ces nouvelles atrocités ?

Nêavons-nous pas déjà trop souillé leur imagination par dêinf,mes récits ?

devons-nous en hasarder de nouveaux ? HasardeÖ hasarde, nous répond ici le philosophe ; on nêimagine pas combien ces tableaux sont nécessaires au développement de lê,me. Nous ne sommes encore aussi ignorants dans cette science, que par la stupide retenue de ceux qui voulurent écrire sur ces manières. Enchaînés par dêabsurdes craintes, ils ne nous parlent que de ces puérilités connues de tous les sots, et nêosent, portant une main hardie dans le cúur humain, en offrir à nos yeux les gigantesques égarements.

Obéissons, puisque la philosophie nous y engage, et, rassurés par sa voix céleste, ne craignons plus dêoffrir le vice à nu.

Roland, quêil est essentiel de peindre avant que de le mettre en scène, était un petit homme court et gros, ,gé de trente-cinq ans, dêune vigueur incompréhensible, velu comme un ours, la mine sombre, le regard farouche, fort brun, des traits m,les et prononcés, le nez long, de la barbe jusquêaux yeux, des sourcils noirs et épais, et le vit dêune telle longueur, dêune grosseur si démesurée, que jamais rien de pareil ne sêétait encore présenté aux yeux de Justine. ¿ ce physique un peu repoussant, notre fabricateur de faux louis joignait sur tous les vices qui peuvent résulter dêun tempérament de feu, de beaucoup dêimagination et dêune aisance toujours trop considérable pour ne lêavoir pas plongé dans de grands travers. Roland achevait sa fortune. Son père, qui lêavait commencée, lêavait laissé fort riche ; moyennant quoi ce jeune homme avait déjà

beaucoup vécu. Blasé sur les plaisirs ordinaires, il nêavait plus recours quêà des horreurs ; elles seules parvenaient à lui rendre des désirs épuisés par trop de jouissances. Les femmes qui le servaient étaient toutes employées à ses débauches secrètes ; et, pour satisfaire à des plaisirs un peu moins malhonnêtes, dans lesquels ce libertin put néanmoins trouver le sel du crime qui le délectait mieux que tout, Roland avait sa propre súur pour maîtresse ;

cêétait avec elle quêil achevait dêéteindre les passions quêil venait allumer près des autres.

Il était presque nu quand il entra ; son visage très enflammé, portait à la fois des preuves de lêintempérance de table oˇ il venait de se livrer, et de lêabominable luxure qui le dévorait. Un instant il considère Justine avec des veux qui la font frémir.

- quitte ces vêtements, lui dit-il en arrachant lui-même ceux quêelle avait repris pour se couvrir pendant la nuitÖ oui, quitte tout cela, et suis-moi.

Je têai fait sentir tantôt ce que tu risquerais en te livrant à la paresse.

Mais sêil te prenait envie de nous trahir, comme le crime serait bien plus grand, il faudrait que la punition sêy proportionn,t ; viens donc voir de quelle espèce elle serait.

La saisissant aussitôt par le bras, le libertin lêentraîne ; il la conduisait de la main droite, de la gauche il tenait une petite lanterne, dont leur marche était faiblement éclairée. Après plusieurs détours, la porte dêune cave se présente ; Roland lêouvre ; et, faisant passer Justine la première, il lui dit de descendre pendant quêil referme cette clôture.

¿ cent marches, on en trouve une seconde, qui sêouvre et se referme dêune égale manière ; mais, après celle-ci, il nêy avait plus dêescalier ; cêétait un petit chemin taillé dans le roc, rempli de sinuosité, et dont la pente était extrêmement raide. Roland ne disait mot. Ce silence effrayant redoublait la terreur de Justine, qui, parfaitement nue, ressentait encore plus vivement lêhorrible humidité de ces souterrains. De droite et de gauche du sentier quêelle parcourait, étaient plusieurs niches oˇ se voyaient des coffres renfermant les richesses de ces malfaiteurs. Une dernière porte de bronze sêoffre enfin ; elle était à plus de huit cents pieds dans les entrailles de la terre ; Roland lêouvre ; et celle qui le suit tombe à la renverse, en apercevant lêaffreux local oˇ on la conduit.

La voyant fléchir, Roland la relève, et la pousse rudement au milieu dêun caveau rond, dont les murs, tapissés dêun drap mortuaire, nêétaient décorés que des plus lugubres objets. Des squelettes de toute sorte dê,ges et de toute

sorte de sexes, entrelacés dêossements en sautoir, de têtes de morts, de serpents, de crapauds, de faisceaux de verges, de disciplines, de sabres, de poignards, de pistolets, et dêarmes absolument inconnues : telles étaient les horreurs quêon voyait sur les murs quêéclairait une lampe à trois mèches, suspendue à lêun des coins de la vo˚te. Du cintre partait une longue corde, qui tombait à huit pieds de terre, et qui, comme vous allez bientôt le voir, nêétait là que pour servir à dêaffreuses expéditions. ¿ droite, était un cercueil, quêentrouvrait le spectre de la mort, armé dêune faux menaçante ; un prie-dieu était à côté ; sur une table, un peu au delà, se voyait entre deux cierges noirs, un poignard à

trois lames crochues, un pistolet tout armé, et une coupe remplie de poison. ¿ gauche, le corps tout frais dêune superbe femme, attaché à une croix ; elle y était posée sur la poitrine, de façon quêon voyait simplement ses fessesÖ mais cruellement molestées ; il y avait encore de grosses et longues épingles, dans les chairs, et des gouttes dêun sang noir et caillé formaient des cro˚tes le long des cuisses ; elle avait les plus beaux cheveux du monde ; sa belle tête était tournée vers nous, et semblait implorer sa gr,ce. La mort nêavait point défiguré cette sublime créature ; et la délicatesse de ses traits, moins offensée de la dissolution que de la douleur, offrait encore lêintéressant spectacle de la beauté dans le désespoir. Le fond du caveau était rempli par un vaste canapé noir, duquel se développaient aux regards toutes les atrocités de ce lieu.

- Voilà o˘ tu périras, Justine, dit Roland, si tu conçois jamais la fatale idée de quitter cette maison ; oui, cêest ici que je viendrai moi-même te donner la mortÖ que je têen ferai sentir les angoisses par tout ce que je pourrai trouver de plus dur.

En prononçant cette menace, Roland sêenflamme ; son agitation, son désordre le rend semblable au tigre prêt à dévorer sa proie. Cêest alors quêil met au jour le redoutable membre dont il est pourvu.

- En as-tu quelquefois vu de semblables ? dit-il en le faisant empoigner à

Justine. Tel que le voilà, poursuivit ce faune, il faudra pourtant bien quêil sêintroduise dans la partie la plus étroite de ton corps, dussé-je le fendre en deux. Ma súur, bien plus jeune que toi, le soutient dans cette même partie ;

jamais je ne jouis différemment des femmes : il faudra donc quêil te déchire aussi. Et pour ne laisser aucun doute sur le local quêil veut dire, il y introduit trois doigts armés dêongles aigus, en disant : Oui, cêest là, cêest là que jêenfoncerai tout à lêheure, ce membre qui têeffraie ; il y entrera de toute sa longueur ; il te déchirera lêanus ; il te mettra en sang ; et je serai dans lêivresse.

Il écumait en disant ces mots entremêlés de jurements et de blasphèmes odieux. La main dont il effleure le temple quêil paraît vouloir attaquer, sêégare alors sur toutes les parties adjacentes ; il les pince, il les égratigne ; il en fait autant à la gorge, et la meurtrit tellement, que Justine en souffrit quinze jours des douleurs horribles. Il la place ensuite sur le canapé, frotte dêesprit de vin tout le poil de la motte, y met le feu, et le br˚le en totalité ; ses doigts sêemparent du clitoris, ils le froissent rudement ; il les introduit de là dans lêintérieur, et ses ongles molestent la membrane qui le tapisse. Ne se contenant plus, il dit à

Justine que puisquêil la tient dans son repaire, il vaut tout autant quêelle nêen sorte plus, que cela lui évitera la peine de redescendreÖ

Notre infortunée se précipite à ses genoux ; elle ose lui rappeler encore les services quêelle lui a rendus, et sêaperçoit bientôt quêelle lêirrite davantage, en lui parlant des droits quêelle se suppose à sa pitié.

- Tais-toi, lui dit ce monstre en la renversant dêun coup de genou vigoureusement appliqué dans le creux de son estomacÖ Allons, continue-t-il en la relevant par les cheveux, allons, prépare-toi, bougresse, il est certain que je vais têimmoler.

- Oh ! monsieur.

- Non, non, il faut que tu périsses ; je ne veux plus mêentendre reprocher tes petits bienfaits ; je ne veux rien devoir à personne ; cêest aux autres à tenir tout de moi. Tu vas mourir, te dis-je. Place-toi dans ce cercueil, que je voie si tu pourras y tenir.

Il lêy étendÖ il lêy enferme, et sort du caveau. Justine se crut perdue ; jamais la mort ne sêétait approchée dêelle sous des formes plus s˚res et plus

hideuses. Cependant Roland reparaît ; il la sort du cercueil.

- Tu serais au mieux, là-dedans, lui dit-il ; il semble que cette bière ait été faite pour toi ; mais, têy laisser finir tranquillement, ce serait une trop belle mort ; je vais têen faire sentir une dêun genre différent, et qui ne laisse pas dêavoir ses douceurs. Allons, implore ton foutu Dieu, putain ; prie-le dêaccourir te venger, sêil en a vraiment la puissanceÖ

La malheureuse se jette sur le prie-dieu ; et pendant quêelle ouvre à haute voix son cúur à lê…ternel, Roland redouble, sur les parties postérieures quêelle lui expose, ses vexations et ses supplices. Il flagellait ces parties de toute sa force avec un martinet armé de pointes dêacier, dont chaque coup faisait jaillir le sang jusquêà la vo˚te.

- Eh bien ! continuait-il en blasphémant, il ne te secourt pas, ton Dieu ; il laisse ainsi souffrir la vertu malheureuse ; il lêabandonne aux mains de la scélératesse ! Ah ! quel Dieu, Justine, que ce Dieu-làÖ quel inf‚me bougre de Dieu ! Combien je le méprise et le bafoue de bon cúur ! Viens, lui dit-il ensuite ; viens, ta prière doit être achevée ; en faut-il tant pour un abominable Dieu qui têécoute si mal ? Et la plaçant, en disant ces mots, sur le bord du canapé qui faisait le fond de ce lieu sépulcral : Je te lêai dit, Justine, reprit-il, il faut que tu meures. Il se saisit de ses bras, il les lie sur ses reins ; puis il passe autour du cou de la victime un cordon de soie noire, dont les deux extrémités, toujours tenues par lui, peuvent, en se serrant à sa volonté, comprimer la respiration de la patiente et lêenvoyer dans lêautre monde dans le plus ou le moins de temps quêil lui plaira.

- Ce tourment est plus doux que tu ne penses, Justine, dit Roland ; tu ne sentiras la mort que par dêinexprimables sensations de plaisir. La compression de cette corde opérera sur la masse de tes nerfs, va mettre en feu les organes de la volupté ; cêest un effet certain. Si tous les gens condamnés à ce supplice savaient dans quelle ivresse il fait mourir, moins effrayés de cette punition de leurs crimes, ils les commettraient plus souvent et avec bien plus dêassurance. quel être balancerait à sêenrichir aux dépens des autres, quand, à côté de la presque certitude de nêêtre pas découvert, il aurait, pour toute crainte, dans le cas o˘ il le serait, la complète assurance de la plus délicieuse des morts. Cette charmante opération, poursuivit Roland, comprimant de même le local o˘ je vais me placer (et il enculait en disant

cela), va doubler aussi mes plaisirs. Mais ses efforts sont vains ; il a beau préparer les voies, beau les ouvrir, et beau les humecter ; trop monstrueusement proportionné pour réussir, ses entreprises sont toujours repoussées. Cêest alors que sa fureur nêa plus de bornes ; ses ongles, ses mains, ses pieds servent à le venger des résistances que lui oppose la nature. Il se présente de nouveau ; le glaive en feu glisse au bord du canal voisin ; et de la vigueur de la secousse, il y pénètre de plus de moitié. Justine pousse un cri terrible. Roland, furieux de lêerreur, se retire avec rage, et, pour cette fois, frappe lêautre porte avec tant de vigueur, que le dard humecté sêy plonge en déchirant les bords. Roland profite des succès de cette première secousse ; ses efforts deviennent plus violents ; il gagne du terrain. ¿ mesure quêil avance, le fatal cordon quêil a passé autour du cou se resserre. Justine pousse des hurlements épouvantables. Le féroce Roland, quêils amusent, lêengage à les redoubler ; trop s˚r de leur inutilité, trop maître de les arrêter quand il voudra, il sêenflamme à leurs sons aigus. Cependant lêivresse est près de sêemparer de lui ; les compressions du cordon se modulent sur les degrés de son plaisir. Peu à peu lêorgane de notre infortunée sêéteint. Les serrements alors deviennent si vifs, que ses sens sêaffaiblissent sans quêelle perde néanmoins sa sensibilité. Rudement secouée par le membre énorme dont Roland déchire ses entrailles, malgré

lêaffreux état o˘ elle est, elle se sent inondée des jets de foutre de son épouvantable enculeur ; elle entend les cris quêil pousse en le versant. Un instant de stupidité succède ; mais, bientôt dégagée, ses yeux se rouvrent à la lumière, et ses organes semblent sêépanouir.

- Eh bien ! Justine, lui dit son bourreau, je gage que si tu veux être vraie, tu nêas senti que du plaisir.

Rien malheureusement nêétait aussi s˚r : le con tout barbouillé de notre héroÔne démontrait lêassertion de Roland. Un instant elle voulut nier.

- Putain, dit le scélérat, crois-tu mêen imposer, lorsque je vois le foutre inonder ton vagin ! tu as déchargé, bougresse ; lêeffet est inévitable.

- Non monsieur, je vous jure.

- Eh ! que mêimporte ! tu dois, je lêimagine, me connaître assez pour être bien certaine que ta volupté mêinquiète infiniment moins que la mienne dans ce que lêentreprends avec toi ; et cette volupté que je recherche a été si vive, que je vais encore mêen procurer les jouissances.

Cêest de toi, maintenant, dit Roland, cêest de toi seule, Justine, que tes jours vont dépendre. Il passe alors autour du cou de cette malheureuse la corde qui pendait au plafond. Dès quêelle y est fortement arrêtée, il lie au tabouret, sur lequel Justine était montée, une ficelle dont il tient le bout, et va se placer dans un fauteuil en face. Dans une des mains de la patiente est une serpe très effilée, dont elle doit se servir pour couper le corde au moment où, par le moyen de la ficelle quêil tient, il fera manquer le tabouret sous les pieds de Justine. Tu le vois, ma fille, lui dit-il alors, si tu manques ton coup, je ne manquerai pas le mien je nêai donc pas tort de dire que tes jours dépendent de toi. Le scélérat se branle le vit ; cêest au moment de sa décharge quêil doit tirer le tabouret, dont la fuite va laisser Justine pendue au plafond. Il fait tout ce quêil peut pour feindre cet instant : il serait transporté, si Justine venait à

manquer dêadresse. Mais il a beau faire, elle le devine : la violence de son extase le trahit. Justine saisit le mouvement ; le tabouret échappe, elle coupe la corde, et tombe à terre, entièrement dégagéeÖ Là, le croira-t-on ? quoique à plus de douze pieds du libertin elle est inondée des jets du foutre que Roland perd en blasphémant.

Une autre que Justine, sans doute, profitant de lêarme quêelle se trouvait entre les mains, se fût aussitôt jetée sur ce monstre. ¿ quoi lui eût servi ce trait de courage ? Nêayant pas les clefs de ces souterrains, en ignorant les détours, elle serait morte, avant que dêen avoir pu sortir. Dêailleurs, Roland était sur ses gardes. Elle se releva donc, laissant lêarme à terre, afin quêil ne conçût même pas sur elle le plus léger soupçon. Il nêen eut point ; et, content de la douceur, de la résignation de sa victime, bien plus que de son adresse, il lui fit signe de sortir ; et tous deux remontèrent au ch‚teau.

Le lendemain Justine examina mieux ce qui lêentourait. Ses quatre compagnes étaient des filles de vingt-cinq à trente ans. quoique abruties par la misère et déformées par lêexcès des travaux, elles avaient de grands restes de beauté. Leur taille était belle ; et la plus jeune, appelée Suzanne,

avec des yeux charmants, avait encore des traits délicieux. Roland lêavait prise à Lyon ; et, après lêavoir enlevée à sa famille, sous le serment de lêépouser, il lêavait conduite dans son affreuse maison. Elle y était depuis trois ans, et, plus particulièrement encore que ses compagnes, lêobjet des férocités de ce monstre. ¿ force de coups de nerf de búuf, ses fesses étaient devenues calleuses et dures comme une vieille peau de vache desséchée au soleil ; elle avait un cancer au sein gauche, et un abcès dans la matrice, qui lui causaient des douleurs inouÔes. Tout cela était lêouvrage du perfide Roland ; chacune de ces horreurs était le fruit de ses lubricités. Ce fut dêelle que Justine apprit que ce coquin était à la veille de se rendre à Venise, si les sommes considérables quêil venait de faire dernièrement passer en Espagne lui rapportaient les lettres de change quêil attendait pour lêItalie, parce quêil ne voulait point porter son or au delà des monts. Il nêy en envoyait jamais ; cêétait dans un pays différent de celui ou il se proposait dêhabiter, quêil faisait passer ses fausses espèces. Par ce moyen, ne se trouvant riche, dans le lieu oˇ il voulait se fixer, que des papiers dêune autre contrée, ses friponneries ne pouvaient jamais se découvrir. Mais tout pouvait manquer dans un instant ; et la retraite quêil méditait dépendait absolument de cette dernière négociation, oˇ la plus grande partie de ses trésors était compromise. Si Cadix acceptait ses piastres, ses sequins, ses louis faux, et lui envoyait pour cela des lettres sur Venise, Roland était heureux le reste de sa vie ; si la fraude était découverte, un seul jour suffisait à culbuter le frêle édifice de sa fortune.

- Hélas ! dit Justine en apprenant ces particularités, la Providence sera juste une fois ; elle ne permettra pas les succès dêun tel monstre, et nous serons toutes vengéesÖ Infortunée ! après les leçons que têavait données cette même Providence, sur laquelle tu avais la faiblesse de compter encore, était-ce à toi de raisonner ainsi ?

On laissait à ces malheureuses, vers midi, deux heures de repos, dont elles profitaient pour aller toujours séparément respirer et dîner dans leurs chambres. ¿ deux heures, on les rattachait, et on les faisait travailler jusquêà la nuit, sans quêil leur f˚t jamais permis dêentrer dans le ch

,teau. Si elles étaient nues, cêétait afin dêêtre mieux à même de recevoir les coups que venait leur appliquer Roland, qui trouvait toujours des prétextes,

et qui ne manquait jamais de vigueur. On leur donnait lêhiver un gilet et un pantalon dégarni sur toute la superficie du derrière, de façon que leurs corps nêen étaient pas moins, en toute saison, exposé aux coups du scélérat, dont lêunique plaisir était de les rouer.

Huit jours se passèrent sans que Roland par˚t. Le neuvième, il vint au travail ; et, prétendant que Suzanne et Justine tournaient la roue avec trop de mollesse, il leur distribua cinquante coups de nerf de búuf à

chacune, depuis le milieu des reins jusquêau gras des jambes.

Au milieu de la nuit qui suivit ce même jour, le vilain homme entra chez Justine ; il voulut contempler les meurtrissures du beau cul de cette infortunée. Le coquin les baisa ; et, bientôt échauffé par ces préliminaires, il lui mit le vit dans le cul ; il lui pinçait la gorge en la sodomisant, et se plaisait à lui dire des horreurs qui faisaient frémir la nature. quand il eut complètement déchargé, Justine voulut profiter de ce moment de calme pour le supplier dêadoucir son sort. La pauvre créature ignorait que si, dans de telles ,mes, le moment du délire rend plus actif le penchant quêelles ont à la cruauté, le calme ne les ramène pas davantage aux douces vertus de lêhonnête homme : cêest un feu plus ou moins embrasé

par les aliments dont on le nourrit, mais qui br˚le toujours sous la cendre.

- Et de quel droit, lui répondit Roland, prétends-tu que jêallège tes chaînes ? est-ce en raison des fantaisies que je veux bien me passer avec toi ? Mais, vais-je à tes pieds implorer des faveurs de lêaccord desquelles tu puisses exiger quelque dédommagement ? Je ne te demande rien ; je prends, et ne vois pas que, de ce que jêuse dêun droit sur toi, il doive en résulter quêil me faille abstenir dêen exiger un second. Il nêy a point dêamour dans mon fait ; lêamour est un sentiment chevaleresque souverainement méprisé par moi, et dont mon cúur ne sent jamais les atteintes. Je me sers dêune femme par nécessité comme dêun pot de chambre : jêemploie celui-ci quand le besoin de chier se fait sentir, et lêautre, quand le besoin de décharger mêaiguillonne ; mais de ma vie je ne fis plus de cas de lêun que de lêautre. Nêaccordant jamais à la femme, que mon argent et mon autorité soumettent à mes désirs, ni estime ni tendresse, ne devant ce que jêenlève quêà moi-même, et nêexigeant jamais dêelle que de la soumission, je ne puis être

tenu, dêaprès cela, à lui accorder aucune gratitude. Je demande à ceux qui voudraient mêy contraindre, si un voleur qui arrache la bourse dêun homme dans un bois, parce quêil se trouve plus fort que lui, doit quelque reconnaissance à cet homme du tort quêil vient de lui causer ? Il en est de même de lêoutrage fait à une femme : ce peut être un titre pour lui en faire un second, mais jamais une raison suffisante pour lui accorder des dédommagements.

- Oh ! monsieur, dit Justine, à quel point vous portez la scélératesse !

- Au dernier période, dit Roland. Il nêest pas un seul écart au monde oˇ je ne me sois livré, pas un crime que je nêaie commis, et pas un que mes principes nêexcusent ou ne légitiment. Jêai ressenti sans cesse au mal une sorte dêattrait tournant toujours au profit de la volupté. Le crime alluma ma luxure ; plus il est affreux, plus il mêirrite ; je bande en le projetant, je décharge en le consommant ; et ses doux souvenirs réveillant mes esprits, ce nêest jamais que dans lêintention dêun nouveau, que le foutre picote mes couilles. Tiens, vois mon vit, Justine ; jêai la ferme résolution de têassassiner : voilà dêoˇ vient quêil est en lêair ; le sperme en têégorgeant en jaillira par flots, et de nouvelles horreurs lui rendront bientôt toute son énergie. Il nêest que le crime au monde pour faire bander un libertin ; tout ce qui nêest pas criminel est fade ; et ce nêest jamais quêau sein de lêinfamie que la lubricité doit naître.

- Ce que vous dites est affreux, répondit Justine ; mais malheureusement jêen ai vu des exemples.

- Il en est mille, mon enfant. Il ne faut pas sêimaginer que ce soit la beauté dêune femme qui irrite le mieux lêesprit dêun libertin ; cêest bien plutôt lêespèce de crime, quêont attaché à sa possession les lois civiles ou religieuses ; la preuve en est que, plus cette possession est criminelle, et plus nous en sommes irrités. Lêhomme qui jouit dêune épouse quêil dérobe à son mari, dêune fille quêil enlève à ses parents, est bien plus délecté sans doute que le mari qui fout sa femme ; et plus les liens quêon brise paraissent respectables, plus la volupté sêagrandit. Si cêest sa mère, son fils, sa súur, sa fille, dont il jouisse, nouveaux attraits aux plaisirs éprouvés. A-ton go˚té tout cela, on voudrait que les digues sêaccrussent encore, pour donner plus de charmes à les franchir. Or, si le crime assaisonne une jouissance, détaché

de cette jouissance, il peut donc en donner lui-même. Il y aura donc alors une jouissance certaine dans le crime seul ; car il est impossible que ce qui prête du sel nêen soit pas très pourvu soi-même. Ainsi, je le suppose, le rapt dêune fille, pour son propre compte, donnera un plaisir très vif ; mais le rapt, pour le compte dêun autre, donnera tout le plaisir dont la jouissance de cette fille se trouvait améliorée par le rapt. Le vol dêune montre, dêune bourse, etc. en donnera également ; et, si jêai accoutumé mes sens à se trouver émus au rapt dêune fille, en tant que rapt, ce même plaisir, cette même volupté, se retrouvera au rapt de la montre, à celui de la bourse, etc. Et voilà ce qui explique la fantaisie de tant dêhonnêtes gens qui volent sans en avoir besoin. Rien de plus simple de ce moment-là, et que lêon go˚te les plus grands plaisirs à tout ce qui sera criminel, et que lêon rende, par tout ce que lêon pourra imaginer, les jouissances simples aussi criminelles quêil sera possible de les rendre. On ne fait, en se conduisant ainsi, que prêter à cette jouissance la dose de sel qui lui manquait, et qui devenait indispensable à la perfection du bonheur. Ces systèmes mènent loin, je le sais ; peut-être même te le prouverai-je avant peu, Justine ; mais quêimporte, pourvu quêon se soit délecté. Y avait-il, par exemple, chère fille, quelque chose de plus naturel que de me voir jouir de toi ? mais tu têy opposes ; tu me prouves que jêabuse de mes droits, que je deviens un monstre dêingratitude en te violant ; voilà la masse du crime augmentée. Je nêécoute rien ; je brise tous les núuds qui captivent les sots ; je têasservis aux plus sales désirs ; et de la plus simpleÖ de la plus monotone jouissance, jêen fais une vraiment délicieuse. Soumets-toi donc, putain, soumets-toi ; et, si jamais tu reviens au monde sous le caractère du plus fort, abuse de même de tes droits, et tu connaîtras de tous les plaisirs le plus délicieux et le plus vif.

Roland, à ces mots, passe autour du cou de Justine une corde quêil avait apportée, et lêencule, en serrant si prodigieusement cette corde, quêil la laisse sans connaissance. quêimporte, il avait déchargé ; et le vilain, sans sêinquiéter des suites, ne sêen retira pas moins avec calme.

Il y avait six mois que notre héroÔne était dans cette maison, servant de temps en temps aux insignes débauches de ce scélérat, lorsquêelle le vit entrer un soir dans sa prison avec Suzanne.

- Viens Justine, dans ce caveau qui têa tant effrayée : suivez-y moi toutes les deux ; mais ne vous attendez pas à remonter de même ; il faut absolument que jêen laisse une ; nous verrons sur laquelle tombera le sort.

Justine se lève ; elle jette des yeux alarmés sur sa compagne ; elle la voit en pleursÖ Le bourreau marche, il faut le suivre.

Dès quêelles sont entrées dans le souterrain, Roland les examine toutes deux avec des regards féroces ; il se complaît à leur répéter leur arrêt, et à les convaincre à tout instant, lêune et lêautre, quêassurément il en restera une des deux.

- Allons, dit-il en sêasseyant, et en les faisant tenir droites devant lui, travaillez chacune à votre tour au désenchantement de ce perclus ; et malheur à celle qui lui rendra son énergie.

- Cêest une injustice, dit Suzanne ; celle qui vous fera le mieux bander doit être celle à qui la gr,ce est due.

- Point du tout, répondit Roland ; dès quêil sera prouvé que cêest celle qui mêirrite davantage, il devient constant que cêest celle dont la mort me donnera le plus de plaisir ; et je ne vise quêà la plus grande dose de volupté. Dêailleurs, en accordant la gr,ce à celle qui va me mettre le plus tôt en état, vous y procéderiez lêune et lêautre avec une telle ardeur, que vous me feriez peut-être décharger avant que je nêaie assassiné lêune des deux ; et cêest ce que je ne veux pas.

- Cêest désirer le mal pour le mal seul, monsieur, dit Justine effrayée ; le complément de votre extase doit être la seule chose que vous devriez désirer, et si vous y arrivez sans crime, quelle nécessité y a-t-il dêen commettre ?

- Parce que je ne perdrai mon foutre voluptueusement quêainsi, et que ce nêest que pour en égorger une que je suis descendu dans ce caveau. Je sais parfaitement que je réussirais sans cela ; mais jêai la méchanceté

délicieuse dêexiger cela pour réussir.

Et, ayant choisi Justine pour commencer, il se fait à la fois branler par elle le vit et le trou du cul, pendant quêil manie à son aise toutes les parties de ce beau corps.

- Il sêen faut encore de beaucoup, Justine, dit Roland en pressant les fesses, que ces belles chairs soient dans lêétat de callositéÖ de mortification oˇ voilà celles de Suzanne : on br˚lerait les siennes sans quêelle le sentit. Mais toi, JustineÖ mais toi, ce sont encore des roses quêentrelacent des lisÖ Nous y viendronsÖ Nous y viendrons.

On nêimagine pas combien cette menace tranquillisa Justine ; Roland ne se doutait pas sans doute, en la faisant, du calme quêil répandait en elle.

Nêétait-il pas certain, en effet, que puisquêil projetait de la soumettre à

de nouvelles cruautés, il nêavait pas envie de lêimmoler encore ?Ö Tout frappe dans lêinfortune : Justine se rassura. Autre surcroît de bonheur : elle nêopérait rien ; et cette masse énorme, mollement repliée sur ellemême, résistait à toutes les secousses. Suzanne, dans la même attitude, était palpée dans les mêmes endroits ; mais, comme les chairs étaient bien autrement endurcies, Roland ménageait beaucoup moins. Suzanne était pourtant plus jeune.

- Je suis persuadé, disait ce libertin, que les fouets les plus effrayants ne parviendraient pas maintenant à tirer une goutte de sang de ce cul-là.

Il les courbe lêune et lêautre ; et, sêoffrant, par cette inclinaison, les quatre routes du plaisir, sa langue frétille dans les deux plus étroites ; le vilain crache dans les autres. Il les reprend par devant, les fait mettre à genoux entre ses cuisses, de façon que les deux gorges se trouvassent à hauteur de son vit.

- Oh ! pour les tétons, dit Roland en sêadressant à Justine, il faut que tu le cèdes à Suzanne ; jamais cette partie ne fut aussi belle en toi ; tiens, vois comme cêest fourni.

Et il pressait, en disant cela, le sein de cette pauvre Suzanne, jusquêà la meurtrir dans ses doigts. Cêétait elle qui le branlait alors. ¿ peine ce

changement de main sêétait-il opéré, que le dard, sêélançant du carquois, menaçait déjà tout ce qui lêentourait.

- Triste Suzanne, sêécria Roland, voici dêeffrayants succès ; cêest ta mortÖ cêest lêarrêt de ta mort, coquine, poursuivit-il en lui pinçant, en lui égratignant le bout des mamelles. Pour celles de Justine, il les suçait et les mordillait seulement. Il plaça enfin Suzanne à genoux sur le bord du sofa ; il lui fait courber la tête, il lêencule dans cette posture.

Tourmentée par de nouvelles douleurs, Suzanne se débat ; et Roland, qui ne veut quêescarmoucher, content de quelques courses, vient se réfugier au trou du cul de Justine, pendant quêil ne cesse de palper et de molester lêautre femme.

- Voilà une bougresse qui mêexcite bien incroyablement, dit-il en lui enfonçant une grosse épingle sur la fraise du téton gauche ; je ne sais ce que je voudrais lui faire.

- Oh ! monsieur, dit Justine, ayez pitié dêelle ; il est impossible que ses douleurs soient plus vives.

- Elles pourraient lêêtre beaucoup plus, dit le scélérat. Ah ! si jêavais ici ce fameux empereur Kié, lêun des plus grands monstres que la Chine ait vus sur son trône, nous ferions bien autre chose, vraiment. Sa femme et lui, chaque jour, immolaient des victimes ; tous deux, dit-on, les faisaient vivre dans les plus terribles angoisses, et dans un tel état de douleur, quêelles étaient toujours prêtes à rendre lê,me, sans pouvoir y réussir par les soins cruels de ces barbares qui, les faisant flotter de secours en tourments, ne les rappelaient cette minute-ci à la lumière que pour leur offrir la mort celle dêaprèsÖ Moi, je suis trop doux, Justine, poursuivait ce taureau toujours limant, toujours déchirant le sein de SuzanneÖ oh ! oui, je suis trop douxÖ je nêentends rien à tout celaÖ je ne suis quêun écolier.

Au bout dêune courte carrière, Roland se retire enfin, sans terminer le sacrifice, et cause plus de mal à Justine par cette retraite précipitée, quêil ne lui en a fait en lêintroduisant. Il se jette, tout bandant, dans les bras de Suzanne ; et joignant le sarcasme à lêoutrage :

- Aimable créature, lui dit-il, comme je me rappelle avec délices les premiers instants de notre union ! jamais femme ne me donna des plaisirs plus vifs ! jamais je nêen aimai comme toi !Ö Embrassons-nous, Suzanne ; nous allons nous quitter pour bien longtemps, peut-être.

- Tigre, répond cette malheureuse en repoussant avec horreur celui qui lui tient dêaussi cruels discours, éloigne-toi ; ne joins pas aux tourments que tu mêinfliges le désespoir de mêentendre outrager ainsi. Monstre, assouvis ta rage ; mais respecte au moins mes malheurs.

Roland, furieux, la saisit ; il la couche sur le canapé, les cuisses très ouvertes, le vagin bien b,illant, et bien à sa portée. Puis poursuivant ses indignes sarcasmes :

- Temple de mes anciens plaisirs, sêécrie cet inf,me ; vous qui mêen procur

,tes de si délicieux quand je cueillis vos premières roses, il faut bien que je vous fasse aussi mes adieuxÖ LêindigneÖ il y introduit ses ongles ; et farfouillant avec, plusieurs minutes, dans lêintérieur, pendant lesquelles Suzanne jetait les hauts cris, il ne les retire que couverts de sang. Ne croyant pas avoir fait assez de mal, il y fait pénétrer une grosse aiguille, et la lance jusquêà la matrice. Le sang ruisselait à bouillons ; il le faisait couler sur son vit, et voulait que Justine vint baiser ce vit, inondé du sang de sa compagne.

Rassasié de ces horreurs, et sentant bien quêil ne lui était plus possible de se contenir :

- Allons, dit-il, allons, chère Justine, dénouons tout ceci par une petite scène du jeu de coupe-corde : tel était le nom de cette funeste plaisanterie dont nous avons parlé plus haut. Notre orpheline monte sur le trépied ; le vilain lui attache la corde au cou, et se met vis-à-vis dêelle. Suzanne, quoique dans un état affreux, lêexcite de ses mains. Au bout dêun instant, il tire le tabouret ; mais, armée de la serpe, Justine coupe la corde, et tombe à terre, sans nul mal.

- Bien, bien, dit Roland ; à toi, Suzanne ; souviens-toi que je te fais gr

,ce, si tu têen tires avec autant dêadresse.

OceanofPDF.com

Suzanne est mise à la place de Justine ; mais on la trompe sur lêarme qui lui est confiée ; cêest une serpe qui ne coupe point. Roland se plaît à la contempler un instant dans cet état ; il la touche, la manie partout, lui baise le cul avec délices, et va sêasseoir en face ; Justine le branle.

Tout à coup le tabouret glisse ; mais les mouvements de Suzanne sont inutiles ; les plus affreuses convulsions démontent les muscles de son visage, sa langue sêallonge. Roland se lèveÖ il se plaît extraordinairement à considérer ainsi cette fille. Le croirait-on ? il suce avec volupté cette langue que fait allonger la douleur.

- Oh ! Justine, sêécrie-t-il, quelle volupté ! La voilà pendue, la garce ; la voilà morteÖ Oh ! double foutu dieu, jamais il nêexista pour moi de plus délicieux spectacleÖ Redescendons-laÖ appuyons-la sur ce canapé, je veux lêenculer dans cet état ; on dit que cêest la seule façon de prendre les femmes pour les trouver étroites. Il exécute. Suzanne nêa plus de connaissance ; et cependant, le monstre en jouit. Rattachons-là, dit-il, elle nêest pas morte ; il faut quêelle expire ; et cêest toi, Justine, que je veux sodomiser en lêassassinant.

Voilà Suzanne suspendue de nouveau ; et le bougre, sêagitant dans le cul de Justine, quêil avait fait placer bien en face, décharge, en étranglant sa maîtresse. Il ouvre une pierre qui masquait un caveau plus profond encore, y précipite le cadavre, et sort avec Justine.

- Douce fille, lui dit-il en chemin, tu as vu ce qui vient de se passer ; souviens-toi bien que tu ne rentreras plus dans ce caveau, que ce ne soit ton tour.

- quand vous voudrez, monsieur, répondit Justine ; je préfère la mort à

lêaffreuse existence que vous me laissez : est-ce à des malheureux comme nous que la vie peut être encore chère ? Et Roland, sans répondre, la renferme dans son cachot.

Le lendemain, les compagnes de Justine lui demandèrent ce quêétait devenue Suzanne. Elle le leur apprit, et ne les étonna point ; toutes

sêattendaient à la même fin ; et toutes, à lêexemple de Justine, voyant le terme de leurs maux, désiraient cette mort avec empressement.

Un an se passa de cette manière, pendant lequel deux des filles quêavait trouvées Justine en arrivant furent traitées comme la malheureuse Suzanne, et remplacées par de nouvelles. Une troisième disparut encore. Mais quel ne fut lêétonnement de Justine, en voyant celle qui allait prendre le rang de cette dernière victime !Ö Cêétait madame Delisle, lêhôtesse intéressante chez qui Justine sêétait séparée de lêinf,me catin qui ne lêavait sortie du repaire des mendiants que pour la prostituer dans Lyon.

- Oh ! madame, sêécria Justine en la voyantÖ vous que la nature a créée si douce et si bonne, à quel sort vous voilà réduite ! est-ce donc ainsi que le ciel récompense la sagesse, lêhospitalité, la bienfaisance, et toutes les vertus qui font le bonheur des hommes !

Les charmes de madame Delisle avaient tellement échauffé Roland, quêil lui avait fait faire son entrée au caveau dès le même soir de son arrivée. On imagine aisément quêelle nêavait pas été plus ménagée que Justine ; elle en revint dans un état cruel ; et ce fut une consolation pour toutes deux, de pouvoir au moins pleurer leur malheur ensemble.

- Oh ! mon aimable dame, répondait Justine aux détails que la Delisle lui faisait des horreurs quêelle venait dêéprouver, que ne donnerais-je pas pour vous rendre tous les bienfaits que jêai reçus de vous ! mais, hélas !

malheureuse moi-même, à quoi puis-je vous être bonne ? Ah ! si je pouvais briser mes fers, comme je me h,terais de rompre les vôtres ! jêaurais plus de plaisir à vous rendre libre, quêà le devenir moi-mêmeÖ ‘ Dieu ! vaine espérance ; nous ne sortirons jamais dêici.

- Lêinf,me, répondait Delisle, il ne mêa traitée ainsi que parce quêil me doit. Il y a trois ans quêil dépense des sommes considérables dans ma maison, sans jamais payer. Dernièrement il mêengage à une promenade ; jêai la faiblesse dêy consentir ; deux de ses gens mêattendaient au coin dêun bois ; ils mêont garrottéeÖ intercepté la respiration, et conduite ici, derrière un mulet, enveloppée dans un manteau.

- Et votre famille ?

- Je nêai quêun enfant en bas ,ge ; mon mari mourut lêan passé, et je suis orpheline. Le monstre était bien au fait de toutes ces particularités, et voilà dêo˘ vient quêil a cru pouvoir abuser de ma situation. que va faire ma malheureuse petite fille ? sans secoursÖ sans protection, livrée a une servante qui mêattendÖ que tout cela va-t-il devenir ? Jêai supplié ce malhonnête homme de me laisser au moins écrireÖ il me lêa refusé. Je suis une femme perdueÖ Et des larmes coulaient en abondance des beaux yeux de cette intéressante créatureÖ

- Et ses jouissances, demandait notre aimable consolatrice, vous ont outragée sans doute comme elles flétrissent toutes celles qui en sont victimes ? ¿ ces mots la pudique créature montrait, pour toute réponse, son joli derrière à JustineÖ

- Hélas, lui disait-elle, ma bonne, vous voyez ce quêil mêa fait, jêen suis toute escoriéeÖ toute meurtrieÖ toute déchiréeÖ Oh ! de quels vices la nature a pétri cette vilaine ,me !

Telle était la situation des choses, lorsque lêon publia dans le ch,teau que les désirs de Roland étaient satisfaits ; que non seulement il recevait pour Venise la quantité immense de papiers quêil avait désirée, mais quêon lui redemandait même encore dix millions de fausses espèces, dont on lui ferait passer les fonds à volonté pour lêItalie. Il était impossible que ce scélérat fit une plus belle fortune ; il partait avec plus de deux millions de rente, sans les espérances quêil pouvait concevoir. Tel était le nouvel exemple que la Providence préparait à Justine ; telle était la nouvelle manière dont elle voulait encore la convaincre que le bonheur nêétait que pour le crime, et lêinfortune pour la vertu.

Ce fut alors que Roland vint chercher Justine pour descendre une troisième fois dans le caveau. La malheureuse frémit en se rappelant les menaces quêil lui avait faites la dernière fois quêils y étaient descendus.

- Rassure-toi, lui dit-il, tu nêas rien à craindre ; il est question dêune chose qui ne concerne que moiÖ une volupté singulière, dont je veux jouir, et qui

ne te fera courir nul risque. Justine suitÖ Dès que toutes les portes sont fermées :

- Chère fille, dit Roland, il nêy a que toi dans la maison à qui jêose me confier pour ce dont il sêagit ; il me fallait une très honnête femme ; jêai bien pensé à la Delisle, mais toute sage que je la suppose, je la crois vindicativeÖ et quant à ma súur, je lêavoue, je te préfère à elleÖ

Pleine de surprise, Justine conjure Roland de sêexpliquer.

- …coute-moi, répond ce roué. Ma fortune est faite ; mais quelques faveurs que jêaie reçues du sort, il peut mêabandonner dêun instant à lêautre ; je puis être guettéÖ saisi dans le transport que je vais faire de mes richesses, et si ce malheur mêarrive, ce qui mêattend, Justine, cêest la corde ; cêest la même punition dont je compose mes plaisirs avec les femmes, qui deviendra la mienne. Je suis convaincu, autant quêil est possible de lêêtre, que cette mort est infiniment douce ; mais comme les femmes à qui jêen ai fait éprouver les premières angoisses, nêont jamais voulu être vraies avec moi, cêest sur mon propre individu que je désire dêen éprouver la sensation. Je veux savoir, par mon expérience même, sêil nêest pas très certain que cette compression détermine dans celui qui lêéprouve le nerf érecteur à lêéjaculation. Une fois persuadé que cette mort nêest quêun jeu, je la braverai bien plus courageusement ; car ce nêest pas la cessation de mon existence qui mêeffraie ; mes principes sont faits sur cela ; et, bien persuadé que la matière ne peut jamais redevenir que matière, je ne crains pas plus lêenfer que je nêattends le paradis ; mais jêappréhende les tourments dêune mort cruelle ; ainsi que tous les gens voluptueux, je crains la douleur ; je ne voudrais pas souffrir en mourant.

- Oh ! monsieur, dit Justine, vous aimez pourtant bien à tourmenter les autres.

- Eh vraiment oui, cêest précisément ce qui fait que je ne veux pas lêêtre moi-même. Essayons donc. Tu me feras tout ce que je têai fait. Je vais me mettre nu ; je monterai sur le tabouret ; tu lieras la corde ; je me branlerai le vit un moment ; puis, sitôt que tu me verras bander, tu retireras le tabouret, et je resterai pendu ; tu mêy laisseras jusquêà ce que tu voies ou des symptômes de douleur, ou mon foutre sêélancer par flots ; dans le premier

cas, tu couperas la corde sur-le-champ ; dans lêautre, tu laisseras agir la nature, et tu ne me détacheras quêaprès ma décharge. Eh bien, Justine, tu le vois, je vais mettre ma vie entre tes mains ; ta liberté, ta fortune, tel sera le prix de ta bonne conduite.

- Oh ! monsieur, répondit Justine, il y a de lêextravagance à cette proposition.

- Non, non, je le veux, répondit Roland en quittant ses habits ; mais conduis-toi bien ; vois quelle preuve je te donne de ma confiance.

¿ quoi servait-il à Justine de balancer une minute ? Roland nêétait-il pas maître dêelle ? Il lui paraissait dêailleurs que le mal quêelle allait faire serait aussitôt réparé par lêextrême soin quêelle prendrait pour lui conserver la vie ; et, quelles que pussent être les intentions de Roland, celles de Justine étaient toujours pures.

On se dispose. Roland sêéchauffe par quelques-uns de ses préliminaires dêhabitude ; la conversation tomba sur la Delisle.

- Cette créature ne te vaut pas, dit Roland ; jêaime assez son culÖ il est fort blanc, très bien coupé ; mais il est moins étroit que le tienÖ elle nêest pas dêailleurs si intéressante que toi dans les larmes, et je la vexe enfin avec moins de plaisirÖ Elle y passera, Justine, elle y passera, sois-en s˚re.

- Et voilà donc, monsieur, comme vous payez vos dettes ?

- Nêest-ce donc pas la meilleure de toutes les façons ! et le meurtre nêest-il pas mille fois plus délicieux quand il emporte avec lui lêidée du vol ? Allons, fais-moi baiser tes fesses, Justine, et sois très s˚re que je tuerai Delisle. Et comme Roland bandait à ces mots, il sêélance sur le tabouret.

Justine lui lie les mains, lêattache ; il veut quêelle lêinvective pendant ce temps-là, quêelle lui reproche toutes les horreurs de sa vie ; notre héroÔne le fait. Bientôt le vit de Roland menace le ciel ; lui-même fait signe de retirer le tabouretÖ Le croira-t-on ?Ö Rien de si vrai que ce quêavait cru Roland ; ce ne furent que des symptômes de plaisir qui se manifestèrent sur le visage de ce libertin, et presque au même instant, des jets rapides de

semence sêélancent à la vo˚te. quand tout est répandu, sans que Justine ait aidé en quoi que ce puisse être, elle vole le dégager. Il tombe évanoui ; mais à force de soins, elle lui fait bientôt reprendre ses sens.

- Oh ! Justine, dit-il en ouvrant les yeux, on ne se figure point ces sensations ; elles sont au-dessus de tout ce quêon peut dire. quêon fasse maintenant de moi ce quêon voudra, je brave le glaive de Thémis. Tu vas me trouver bien coupable envers la reconnaissance, Justine, dit Roland en lui liant les mains derrière le dos ; mais que veux-tu, ma chère, on ne se corrige point à mon ,ge. Chère créature, tu viens de me rendre la vie, et je nêai jamais si fortement conspiré contre la tienne. Tu as plaint le sort de Suzanne, eh bien, je vais te réunir à elle, je vais te plonger vive dans le caveau o˘ repose son corps.

Justine a beau pleurer, beau gémir, Roland nêécoute plus rien. Il ouvre le caveau fatal, il y descend une lampe, afin que la malheureuse puisse discerner encore mieux la multitude de cadavres dont il est rempli ; il lui passe ensuite une corde sous les bras, qui, comme on vient de le dire, étaient liés derrière son dos, et, par le moyen de cette corde, il la descend à vingt pieds au fond de ce caveau. On ne se peint point les douleurs de Justine ; il semblait dêailleurs quêon lui arrach,t les membres. De quelle crainte ne devait-elle pas être saisieÖ quelle perspective sêoffrait à ses yeux ! des monceaux de corps morts, au milieu desquels lêinfortunée allait finir ses jours et dont lêodeur lêinfectait déjà. Roland arrête la corde autour dêun b,ton fixé en travers du trou ; puis, armé dêun couteau, lêúil fixé sur le poids qui pend au b,ton, le vilain se branle le vit.

- Allons, putain, sêécrie-t-il, recommande ton ,me à Dieu, lêinstant de mon délire sera celui o˘ je te jetterai dans ce sépulcre, o˘ je te plongerai dans lêéternel abîme qui têattendÖ AheÖ aheÖ aheÖ foutre, ah ! double foutre dieu, je décharge. Et Justine se sent inondée dêun déluge de sperme, sans que le monstre e˚t coupé la cordeÖ Il la retire.

- Eh bien, lui dit-il, as-tu eu bien peur ?

- Ah ! monsieur.

- Cêest ainsi que tu mourras, Justine, sois-en bien assurée ; et jêétais bien aise de têy accoutumerÖ On remonte.

- Grand Dieu ! se dit encore Justine, quelle récompense de tout ce que je viens de faire tout récemment pour lui ! Mais ne pouvait-il pas mêen arriver davantage ? Oh ! quel homme !

Roland, enfin prépara son voyage ; il vint voir Justine la veille à minuit.

La malheureuse se jette à ses pieds ; elle le conjure avec les plus vives instances de lui rendre sa liberté, et dêy joindre quelque peu dêargent pour pouvoir se faire conduire à Grenoble.

- A Grenoble ! assurément non, tu nous dénoncerais.

- Eh bien ! monsieur, dit Justine en arrosant de larmes les genoux de ce scélérat, je vous fais serment de nêy jamais aller ; et, pour vous en convaincre, daignez me conduire avec vous jusquêà Venise. Peut-être nêy trouverai-je pas des cúurs aussi durs que dans ma patrie ; et, une fois que vous aurez bien voulu mêy rendre, je vous jure de ne vous y jamais importuner.

- Je ne têaccorderai pas pour secours un denier, répondit brutalement cet insigne coquin. Tout ce qui tient à la pitié, à la commisération, à la reconnaissance, est si loin de mon cúur, que, fussé-je trois fois plus riche encore, on ne me verrait pas donner un écu à un pauvre. Le spectacle de lêinfortune mêirrite, il mêamuse ; et quand je ne puis faire du mal moi-même, je jouis avec délices de celui que fait la main du sort ; jêai des principes sur cela dont je ne mêécarterai jamais. Justine, le pauvre est dans lêordre de la nature. En créant les hommes de forces inégales, elle nous a convaincus du désir quêelle avait que cette inégalité se conserv,t de même dans les changements que notre civilisation apporterait à ses lois.

Soulager lêindigent est anéantir lêordre établi ; cêest sêopposer à celui de la nature ; cêest renverser lêéquilibre qui est la base de ses plus sublimes arrangements ; cêest travailler à une égalité dangereuse pour la société ; cêest encourager lêindolence et la fainéantise ; cêest apprendre au pauvre à voler lêhomme riche, quand il plaira à celui-ci de refuser lêaumône, et cela

par lêhabitude o˘ ses secours auront mis le pauvre de les obtenir sans travail.

- Oh ! monsieur, que ces principes sont durs ! Parleriez-vous de cette manière, si vous nêaviez pas toujours été riche ?

- De même, assurément, Justine. Lêaisance ne fait pas les systèmes, elle les consolide ; mais leur germe est dans notre cúur ; et ce cúur, tel quêil puisse être, nêest jamais lêouvrage que de la nature.

- Et la religion, monsieur, sêécria JustineÖ la bienfaisance et lêhumanité.

- Sont les pierres dêachoppement de tout ce qui prétend au bonheur, dit Roland. Si jêai consolidé le mien, ce nêest que sur les débris de tous ces inf,mes préjugés de lêhomme ; cêest en me moquant des lois divines et humaines ; cêest en sacrifiant toujours le faible quand je le trouvais dans mon chemin ; cêest en abusant de la bonne foi publique ; cêest en ruinant le pauvre et servant le riche, que je suis parvenu au temple escarpé de lêunique Dieu que jêencensais. que ne mêimitais-tu ? La route étroite de ce temple sêoffrait à tes yeux comme aux miens. Les vertus chimériques que tu as préférées, têont-elles consolée de tes sacrifices ? Il nêest plus temps, malheureuse, il nêest plus temps ; pleure sur tes fautes ; souffre et t,che de trouver, si tu peux, dans le sein des fantômes que tu révères, ce que le culte que tu leur as rendu têa fait perdre.

Le cruel Roland, à ces mots, sêélance sur Justine et la fait encore une fois servir aux indignes voluptés quêelle abhorrait avec tant de raison.

Elle crut cette fois quêelle serait étranglée. Tout à coup il sêarrête sans terminer sa course. Ce procédé fait frémir Justine ; elle y croit lire son malheur.

- Je suis bien dupe de me gêner, dit ce monstre en se retirant, le vit écumant de luxure ; nêest-il donc pas temps que la garce ait son tour ?

Il se lève, sort, et ferme le cachot. On ne rend point lêinquiétude o˘ il laissa cette infortunée. Mille pressentiments sêemparent dêelle ; à peine a-t-elle la force de discerner celui qui lêagite avec le plus dêempire. Son cachot

sêouvre au bout dêun quart dêheure. Cêest Roland ; il est avec sa súur ; cêest la première fois que cette belle et intéressante créature sêoffre aux yeux de Justine. Oui, belle, elle lêétait au-dessus de toute expression ; intéressanteÖ assurément, puisquêelle était, comme les autres, à cela près dêun peu de bien-être, esclave des passions dêun frère, qui, malgré lêamour quêil avait, disait-il, pour elle, la brutalisait pourtant chaque jour, et cela, quoiquêelle f˚t enceinte de lui.

- Suivez-moi toutes deux, dit Roland dêun air égaré. On parvient en silence au funeste caveau. Tout est fini pour vous, ose annoncer dêun air ferme et terrible ce redoutable anthropophage ; vous ne verrez plus le jour. En prononçant ces funestes paroles, il se saisit de sa súur ; et, sêemparant dêune poignée de verges, il la fouette un quart dêheure entier sur tout le corps et particulièrement sur le ventre.

- De combien de mois es-tu grosse ? sêécria le barbare en feu.

- De six, répond cette aimable et douce créature en se jetant aux pieds de son frère. Si ta rage te porte à sacrifier, à la fois, dans ma seule existence, ta súur, ta maîtresse, ton amie, la mère de ton enfant, que ce ne soit au moins quêaprès que ce malheureux fruit de ton amour aura vu la lumière.

- Jêen serais, sacredieu, bien f,ché, dit Roland ; la terre a bien assez dêun monstre tel que moi ; je ne veux point lui en rendre lêimage. Tu sais bien dêailleurs que je nêaime pas la progéniture ; rien ne fut plus maladroit de ta part, comme de te laisser faire un enfant ; tu traçais toi-même ton arrêt de mort avec le foutre dont tu lui donnais la vie.

- Oh ! mon cher Roland.

- Eh, non, non, il faut que tu périsses avec ton fruit ; je veux que dans une heure il ne soit pas plus question de la mère que de lêenfant. Mais ne têinquiète point, poursuit le scélérat, en liant et garrottant sa malheureuse súur sur un banc de bois, les cuisses très écartées et les reins relevés par un sac de bourre ; non, ne têinquiète point, je veux, en arrachant lêarbre, en planter sur-le-champ un autre. Branle-moi, Justine, pendant que jêopérerai.

Lêinf,me ! Oh ! grand Dieu ! comment rendre de telles exécrations ! Le monstre abominable ouvre avec un scalpel le ventre de sa súurÖ en arrache lui-même le fruit, le foule aux pieds, et remplace le germe quêil détruit, par le foutre écumeux que lui fait dégorger Justine. Il laisse cette malheureuse femme ouverte et respirant encore. ¿ ton tour, dit-il à

Justine ; mais je veux augmenter lêoutrage de quelques procédés plus barbares : le poids de la reconnaissance revient peser sur mon cúur attendri ; il faut que je mêacquitte, il le faut. Et le gueux se rebranlait en disant cela. Je vais te lier aux restes ensanglantés de cette intéressante súur, et te descendre ainsi dans le caveau des morts. Là, délaissée, sans secours, sans nourriture, au milieu des crapauds, des rats et des couleuvres, tu satisferas toute vive à la faim de ces animaux, en expirant toi-même à petit feu des tourments de ce cruel besoin.

Exécrablement aiguillonnée par lui, tu dévoreras le cadavre auquel je têattacheraiÖ Oh ! bougresse, il faut bien que cette idée soit délicieuse ; car tu vois lêétat o˘ elle me met, quoique je viens de perdre mon foutre.

Viens, Justine. il faut que je têencule encore une fois avant que de te quitter pour la vieÖ Ah ! le beau cul, coquine ! quel dommage de livrer si tôt tant de charmes aux vers ! que je te fouette, mon ange ; que je têensanglante à loisir pour mieux décider lêérection.

Sa súur respirait encore ; elle haletait. Cêest sur lêestomac de cette moribonde que Roland place Justine. en telle sorte que les fesses de celle-ci soient perpendiculaires aux deux tétons de lêautre. Lêopération commence ; le bourreau frappe à la fois et la gorge palpitante de sa malheureuse súur, et les fesses charnues de notre héroÔne, quêil courbe quelquefois, afin que sa tête sêenfonce dans les entrailles que déchire sa rage.

- Ah ! putain, dit-il à Justine en la flagellant de toutes ses forces, je voudrais te faire rentrer dans le ventre de ma súur, têy coudre, têy enfermer, et têy faire trouver ton cercueilÖ Mais, cruel oubli ! je ne me le pardonne pas. Eh quoi ! Justine, une de tes amies respire encore dans ces lugubres lieux, et ce nêest point dans ses bras que je têimmoleÖ

AttendsÖ attends, je vais la chercher. Le monstre sort avec promptitude, et laisse sa triste victime tête à tête avec cette femme expirante, et dont les cris déchiraient le cúur. La sensible Justine veut profiter de ce moment pour donner quelques soins à sa compagne dêinfortune. Hélas ! il nêest plus temps ; le plus grand service quêon p˚t lui rendre serait de lêachever ; et ce ne sont pas des soins de cette espèce qui sêallient à lê

,me de Justine. Tout ce quêelle fait est donc inutile. On ne lui laisse dêailleurs le temps de rien ; Roland reparaît avec Delisle :

- Tiens, Justine, dit-il en la lui présentant ; rends gr,ces à mes attentions ; je veux que ton amie meure avec toi.

Mille caresses, suivant lêusage, de ce scélérat, précèdent ses atrocités.

Le malheureux sêy livre à la fin ; cêest avec une férule, armée de pointes de fer, que Roland sêapprête à déchirer les belles fesses de la compatissante hôtelière ; il les met en sang. La fixant sur les deux autres femmes, il lêencule, et les arrange si bien toutes les trois, quêil passe alternativement du ventre déchiré de lêune dans la bouche de lêautre, et de celle-ci dans le cul de la troisième. Il saisit à la fin la Delisle ; il la pend, lui monte sur les épaules, et foule la tête avec les pieds pour mieux lacérer les vertèbres du cou.

- Oh ! Justine, dit-il en se branlant de toutes ses forces, je te traiterais de même si je ne bandais pas excessivement à lêidée de têenterrer toute viveÖ Ce supplice est affreuxÖ mon foutre est prêt à

sêélancer sur la seule idée de te voir souffrir.

Il se saisit en disant cela, de cette malheureuse, lêattache fortement aux deux cadavres, et lie la masse entière à une grosse corde. Entrouvrant alors le caveau des morts, il laisse couler une lampe ; puis se prépare à y placer de même les trois corps.

- Allons, Justine, il est temps, dit-il en continuant de se branler, il est temps de nous séparer pour jamaisÖ oui, pour jamais ; Justine, nous ne nous reverrons plus. Fille aveuglée, poursuivit-il, voilà pourtant le fruit de tes

vertus ; regarde sêil nêe˚t pas mieux valu pour toi de ne jamais me secourir quand tu me rencontras, que de donner à ton bourreau, par ces secours, tous les moyens de te faire expirer de la plus effrayante des morts. Il descend les corps en disant cela ; puis, dès quêil sent que le poids est à terre, le scélérat décharge au-dessus de leur tête, et dêaffreuses invectives accompagnent encore les derniers élans de sa frénésie. Tout se termine et la pierre se ferme.

‘ malheureuse Justine ! ô fille trop infortunée ! te voilà donc vivante au milieu des morts, liée entre deux cadavres, et plus morte toi-même que ceux qui têenvironnent !

- Juste Dieu ! sêécrie-t-elle en contemplant lêhorreur de sa situation ; est-il dans la nature un être aussi à plaindre que moi ? Dieu que jêimplore, ne mêabandonne pas, et donne-moi la force nécessaire à me préserver du désespoir o˘ mon triste sort me réduit. Rien de ce que tu fais nêest sans but ; je ne têinterroge point sur tes décrets : ils doivent être, je le sais, incompréhensibles comme toi ; mais, de quel crime suis-je donc coupable pour être traitée comme je le suis ? Nêimporte, si tu le veux, je mêy soumets ; que ta volonté sêaccomplisse ; jêétais peut-être un instrument du crime, que ta justice veut briser. Je têabandonne, ô mon Dieu, ce corps épuisé par la douleur, et quêont si longtemps desséché les larmes de la misère et du désespoir ; mais laisse revoler vers toi cette

,me aussi pure que quand il te pl˚t de me la donner, et que tes bras consolateurs sêouvrent au moins pour y recevoir une malheureuse qui nêa jamais vécu que pour toi.

Justine nêétait éclairée que dêune lampe funèbre ; elle profite du moment o˘ br˚le ce fatal luminaire, pour se débarrasser de ses fers ; les corps entre lesquels on lêavait liée ne vivant plus, elle eut moins de peine à se dégager ; elle y réussit à la fin. Son premier mouvement est dêen rendre gr

,ces à lê tre suprême. Elle jette ensuite un úil dêhorreur sur ce qui lêenvironne ; il lui est impossible de compter les cadavres dont est couvert le sol impur de ce lieu dêhorreurs ; elle y croit reconnaître pourtant ceux des femmes qui lêont précédée. Il paraissait que la dernière quêon y avait descendue, y était, comme Justine, arrivée pleine de vie, et quêelle y avait

même souffert les horreurs de la faim. Presque droite, appuyée contre le mur, elle tenait encore dans des doigts un cr,ne dans lequel, sans doute, la malheureuse a cru trouver la chétive subsistance exigée par lêimpérieuse loi de la natureÖ

- Oh ! Dieu ! Dieu ! voilà donc quelle sera ma fin, sêécrie Justine ; voilà

les tourments que je vais ressentir, et les angoisses qui vont terminer ici mes déplorables jours ! Elle avait déjà passé quinze heures dans ce lieu dégo˚tant, o˘ le défaut dêair et lêinfection, en absorbant en elle toutes les facultés de son existence, lêavaient jusquêalors empêchée dêéprouver aucun besoin. Depuis longtemps la lampe ne br˚lait plus. Assise entre deux cadavres, lêinfortunée attendait en silence quêil pl˚t à lê tre Suprême de la rappeler vers lui ; et ses idées, comme on lêimagine aisément, étaient aussi lugubres que sa positionÖ lorsque tout à coup elle entend du bruitÖ

Elle écoute ; ce nêest point une illusion. Les portes sêouvrentÖ Il nêy a rien, disent confusément des voix dêhommes et de femmes quêelle distingue à

peineÖ

- Vous vous trompez, dit-elle en criant de toutes ses forces, une malheureuse victime respire dans ces lieux dêhorreurs ; daignez prendre pitié dêelle, et délivrez-la le plus tôt quêil vous sera possible. Elle expireÖ

On écoute. Justine pousse de nouveaux cris. On cherche la pierre qui bouche le caveau ; notre prisonnière lêindique comme elle peutÖ Elle se lève enfin.

- Au nom du ciel, sauvez-moi dêici, dit JustineÖ

- quoi !Ö Justine ! dit une voix de femme.

- Elle-même. Sauvez-la du cruel traitement o˘ notre maître commun lêa condamnée.

- Il ne règne plus sur nous, répond la même femme, que Justine reconnaît pour une de ses anciennes compagnes ; le ciel nous en a délivrésÖ Viens

jouir de la prospérité commune que cet événement nous donne à tous. Une échelle se descend aussitôt ; et voilà Justine remontée dans lêaffreux boudoir de Roland. Elle sêimagine être déjà dans le monde, en revoyant ce caveau dans lequel elle ne descendait jamais sans se croire à mille lieues de lêunivers. Sa camarade lêembrasse. Les deux hommes qui lêaccompagnent sêempressent de lui apprendre que Roland est enfin parti, et que le nouveau chef de cette maison est maintenant Delville, homme doux et sensible, dont les premiers soins ont été de réparer toutes les atrocités de son prédécesseur. Cêest par les ordres de cet honnête individu que tout se fouille avec exactitude ; cêest par ses bontésÖ par son zèle, que tout se calme et se civilise dans ce séjour, o˘ des crimes assez grands se commettent déjà, dit Delville, sans les accompagner dêépisodes inutiles et qui font frémir la nature.

Justine remonte au ch,teau, pleine dêespérance et de joie. On la soigneÖ on la restaureÖ on lui demande ses dernières aventures ; elle les raconte ; et, dès le même soir, elle est établie, comme ses compagnes, dans de très bonnes chambres o˘ lêon ne les occupe plus quêà la taille des pièces de monnaie, métier moins fatigant, sans doute, que celui quêelles exerçaient auparavant, et dont elle était récompensée, ainsi que les autres, par tout plein dêégards et par une excellente nourriture.

Au bout de deux mois Delville, successeur de Roland, fit part à toute la maison de lêheureuse arrivée de son confrère à Venise. Il y était établi ; il y avait réalisé sa fortune, et y jouissait de tout le reposÖ de tout le bonheur dont un homme pouvait se flatter. Il sêen fallut bien que le sort de celui qui le remplaçait f˚t le même. Le malheureux Delville était honnête dans sa profession ; nêen était-ce pas plus quêil nêen fallait pour être promptement écrasé ?

Un jour que tout était tranquille à la maisonÖ que, sous les lois de ce bon maître, le travail, quoique criminel, sêy faisait pourtant avec gaîtéÖ o˘

la malheureuse Justine, plus calme, sêoccupait doucement des moyens de pouvoir quitter ces gens-ci, les portes sêenfoncent tout à coup, les fossés sêescaladent et le ch,teau, avant que ceux qui lêhabitent aient le temps de songer à leur défense, se trouve rempli de soixante cavaliers de maréchaussée. Il faut bien se rendre ; il ne reste aucun moyen de faire

autrement. On enchaîne tous ces misérables comme des bêtes ; on les attache sur des chevaux, et on les conduit à Grenoble.

- Eh bien ! dit Justine en y entrant, cêest donc lêéchafaud qui va faire mon sort dans cette ville, o˘ jêavais la foi de croire que le bonheur devait naître pour moiÖ ‘ pressentiments de lêhomme, à quel point vous êtes trompeurs !

Le procès des faux monnayeurs fut bientôt fait ; tous furent condamnés à

être pendus. Lorsque lêon vit la marque dont Justine était flétrie, on sêévita presque la peine de lêinterroger ; et elle allait être traitée comme les autres, quand elle essaya dêobtenir enfin quelque peu dêattention du magistrat fameux, honneur de ce tribunalÖ juge intègreÖ citoyen chériÖ

philosophe éclairé, dont la sagesse et la bienfaisance graveront à jamais, au temple de Thémis, le nom célèbre en lettres dêor. Il lêécouta. Convaincu de la bonne foi de cette infortunée, et de la vérité de ses malheurs, il daigna mettre à lêexamen de son procès un peu plus dêimportance que nêen avaient mis ses collègues à lêaffaire des autres coupables. M SÖ devint lui-même lêavocat de Justine. Les plaintes de cette pauvre fille furent écoutées ; les dépositions générales des faux monnayeurs vinrent à lêappui du zèle de celui qui prenait la défense de la vertu dans les fers ; et notre intéressante héroÔne fut unanimement déclarée séduite, innocente, et pleinement déchargée dêaccusation, avec lêentière liberté de devenir ce quêelle voudrait. Son protecteur joignit à ce service le produit dêune quête entreprise pour elle, et qui lui rapporta plus de cinquante louis.

Enfin, Justine voyait luire a ses yeux lêaurore du bonheur ; elle se croyait au terme de ses mauxÖ le ciel paraissait juste à son égard, quand il plut à la Providence de la convaincre que ses desseins sur elle ne varieraient jamais, et quêelle était encore bien loin de voir réaliser les chimères que son esprit trompé croyait enfin saisir.

CHAPITRE XIX

RENCONTRE INATTENDUE - DISSERTATION PHILOSOPHIqUE - NOUVEAU PROTECTEUR -

LES MONSTRUOSIT…S DêUNE FEMME D…J¿ CONNUE D… TRUISENT TOUT - …TRANGE PASSION

DêUN HOMME PUISSANT - D…PART DE GRENOBLE

Au sortir de prison, Justine se logea dans une assez bonne auberge, située en face du pont de lêIsère, du côté des faubourgs. Son intention, dêaprès le conseil de M. SÖ était dêy rester quelque temps, pour essayer de se placer dans la ville, ou sêen retourner à Lyon, si elle ne réussissait pas ; et, dans ce dernier cas, lêavocat général lui donnerait des lettres de recommandation. Elle mangeait, dans cette auberge, à ce quêon appelle la table dêhôte, lorsquêelle sêaperç˚t, le second jour, quêelle était extraordinairement examinée par une grosse dame, fort bien mise, à laquelle on donnait le titre de baronne. ¿ force de lêobserver à son tour, Justine crut la reconnaître ; et toutes deux sêavancent simultanément lêune vers lêautre, comme deux personnes qui se sont reconnues, mais qui ne peuvent se rappeler o˘.

Enfin, la baronne tirant Justine à lêécart :

- Mademoiselle, lui dit-elle, me trompé-je ? nêêtes-vous pas la même personne que je sauvai, il y a dix ans, de la Conciergerie, et ne reconnaissez-vous point la Dubois ?

Peu flattée de cette découverte, Justine néanmoins répond avec politesse ; mais, comme elle avait affaire à la plus adroite coquine quêil y e˚t en France, il lui devint impossible dêéchapper. La baronne lui dit quêelle sêétait intéressée à son sort avec toute la ville ; que, si elle avait su que cela lêe˚t regardée, il nêy e˚t eu sorte de démarches quêelle nêe˚t faites près des magistrats, parmi lesquels plusieurs étaient, disait-elle, de ses amis. Faible, comme à son ordinaire, Justine se laissa conduire dans la chambre de cette femme, et lui raconta ses malheurs.

- Ma chère amie, répondit la Dubois après lêavoir entendue, si jêai désiré

de te voir plus intimement, cêest pour têapprendre que jêai parcouru une carrière bien différente de la tienne. Ma fortune est faite, et tout ce que jêai est à ton service. Regarde, lui dit-elle en lui ouvrant des cassettes pleines

dêor et de diamants, voilà les fruits de mon industrie : si jêeusse encensé la vertu comme toi, je serais aujourdêhui enfermée ou pendue.

- Oh ! madame, répondit Justine, si vous ne devez tout cela quêà des forfaits, la Providence, toujours juste, ne vous en laissera pas jouir longtemps.

- Erreur, répondit la Dubois ; ne têimagine pas que ta fantastique Providence favorise toujours la vertu, quêun court instant de prospérité ne têaveugle pas à ce point. Il est égal au maintien des lois de la nature que Paul suive le mal, pendant que Pierre se livre au bien. Ce quêil faut à

cette nature compensatrice, cêest une somme égale de lêun et de lêautre ; et lêexercice du crime, plutôt que celui de la vertu, est la chose du monde qui lui est la plus indifférente. …coute, Justine, écoute-moi avec un peu dêattention, continua cette scélérate ; tu as de esprit, je voudrais enfin te convaincre.

Ce nêest pas, ma chère amie, le choix que lêhomme fait de la vertu qui lui fait trouver le bonheur ; car la vertu nêest, comme le crime, quêune des manières de se conduire dans le monde. Il ne sêagit donc pas de suivre plutôt lêune de ces manières, que lêautre ; il nêest question que de marcher dans la route générale ; celui qui sêen éloigne a toujours tort.

Dans un monde entièrement vertueux, je te conseillerais la vertu, parce que les récompenses y étant attachées, le bonheur y tiendrait infailliblement ; dans un monde totalement corrompu, je ne te conseillerai jamais que le vice. Celui qui ne suit pas la route des autres périt inévitablement ; tout ce quêil rencontre le heurte ; et, comme il est le plus faible, il faut nécessairement quêil soit brisé. Cêest en vain que les lois veulent rétablir lêordre, et ramener les hommes à la vertu. Trop prévaricatrices pour lêentreprendre, trop insuffisantes pour y réussir, elles écarteront un instant du chemin battu, mais elles ne le feront jamais quitter. quand lêintérêt général des hommes les portera à la corruption, celui qui ne voudra pas se corrompre avec eux, luttera donc contre lêintérêt général ; or, quel bonheur peut attendre celui qui contrarie perpétuellement lêintérêt des autres ? Me diras-tu que cêest le vice qui contrarie lêintérêt des hommes ? Je te lêaccorderais dans un monde composé dêune égale partie de bons et de

méchants, parce quêalors lêintérêt des uns choque visiblement celui des autres. Mais ce nêest plus cela dans une société toute corrompue. Mes vices alors, nêoutrageant que le vicieux, déterminent dans lui dêautres vices qui les dédommagent ; et nous nous trouvons tous les deux contents. La vibration devient générale ; cêest une multitude de chocs et de lésions mutuelles, oˇ chacun, regagnant aussitôt ce quêil vient de perdre, se retrouve sans cesse dans une position heureuse. Le vice nêest dangereux quêà la vertu, qui, faible et timide, nêose jamais rien entreprendre. Mais quand elle nêexiste plus sur la terre, quand son fastidieux règne est fini, le vice alors, nêoutrageant plus que le vicieux, fera éclore dêautres vices, mais nêaltérera plus de vertus.

Comment nêaurais-tu pas échoué mille fois dans ta vie, Justine, en prenant sans cesse à contre-sens la route que suivait tout le monde ? Si tu têétais livrée au torrent, tu aurais trouvé le port comme moi. Celui qui veut remonter un fleuve, parcourt-il, dans un même jour, autant de chemin que celui qui le descend ? Tu me parles toujours de la Providence, eh ! qui te prouve que cette Providence aime lêordre, et par conséquent la vertu ? Ne te donne-t-elle pas sans cesse des exemples de ses injustices et de ses irrégularités ? Est-ce en envoyant aux hommes la guerre, la peste et la famine ; est-ce en ayant formé un univers vicieux dans toutes ses parties, quêelle manifeste à tes yeux son amour extrême pour le bien ? Pourquoi veux-tu que les individus vicieux lui déplaisent, puisquêelle nêagit ellemême que par des vices, que tout est vice et corruption dans ses úuvres, que tout est crime et désordre dans ses volontés ? Mais de qui tenons-nous dêailleurs ces mouvements qui nous entraînent au mal ? nêest-ce pas sa main qui nous les donne ? est-il une seule de nos sensations qui ne vienne dêelle, un seul de nos désirs qui ne soit son ouvrage ? Est-il donc raisonnable de dire quêelle nous laisserait ou nous donnerait des penchants pour une chose qui lui nuirait, ou qui lui serait inutile ? Si donc les vices lui servent, pourquoi voudrions-nous y résister ? de quel droit travaillerions-nous à les détruire ? et dêoˇ vient que nous étoufferions leur voix ? Un peu plus de philosophie dans le monde remettrait bientôt tout dans lêordre, et ferait voir aux magistrats, aux législateurs, que les crimes quêils bl,ment et punissent avec tant de rigueur, ont quelquefois un degré dêutilité bien plus grand que ces vertus quêils prêchent sans les pratiquer eux-mêmes, et sans jamais les récompenser.

- quand je serais assez faible, madame, répondit Justine, pour embrasser vos affreux systèmes, comment parviendriez-vous à étouffer les remords quêils feraient à tout instant naître dans mon cúur ?

- Le remords est une chimère, reprit la Dubois ; il nêest, ma chère Justine, que le murmure imbécile de lê‚me assez timorée pour nêoser pas lêanéantir.

- Lêanéantir ! le peut-on ?

- Rien de plus aisé. On ne se repent que de ce quêon nêest pas dans lêhabitude de faire : Renouvelez sans cesse ce qui vous donne des remords, et vous les éteindrez facilement ; opposez-leur le flambeau des passions, les lois puissantes de lêintérêt, vous les aurez bientôt dissipés. Le remords ne prouve pas le crime ; il dénote seulement une ‚me facile à

subjuguer. quêil vienne un ordre absurde de têempêcher de sortir à

lêinstant de cette chambre, tu nêen sortirais pas sans remords, quelque certain quêil f˚t que tu ne ferais pourtant aucun mal dêen sortir. Il nêest donc pas vrai quêil nêy ait que le crime qui donne des remords. En se persuadant du néant des crimesÖ de la nécessité dont ces actions sont au plan général de la nature, il serait donc possible de vaincre aussi facilement le remords quêon sentirait après les avoir commises, comme il le deviendrait dêétouffer celui qui naîtrait de ta sortie de cette chambre, après lêordre illégal que tu aurais reçu dêy rester. Il faut commencer par une analyse complète de tout ce que les hommes appellent crime ; par se convaincre que ce quêils nomment ainsi nêest que la très juste infraction à

leurs absurdes conventions socialesÖ que ce quêon taxe crime en France cesse de lêêtre à deux cents lieues de là ; je dis plus, que le même siècle voit souvent honorer, sur sa fin, ce quêon aurait puni dans son commencement. quelle meilleure preuve de ce que je dis, que la révolution des empires, qui, se métamorphosant en républiques, couronnent souvent le régicide quêe˚t écartelé le despotisme ! Persuade-toi donc, en un mot, Justine, quêil nêest aucune action qui soit considérée comme crime universellement dans le mondeÖ aucune qui, vicieuse ou criminelle ici, ne soit louable et vertueuse à quelques milles de là ; que tout est affaire dêopinion, de géographie, et quêil est donc absurde de vouloir sêastreindre à pratiquer des vertus qui ne

sont que des vices ailleurs, et à fuir des crimes qui sont dêexcellentes actions dans dêautres climats. Je te demande maintenant si tu peux, dêaprès ces réflexions, conserver encore des remords, pour avoir, par plaisir ou par intérêt, commis en France un crime qui nêest quêune vertu en Chine ; si je dois me rendre très malheureuseÖ me gêner prodigieusement, afin de pratiquer en France des actions qui me feraient br˚ler au Siam. Or, si le remords nêest quêen raison de la défense ; sêil ne naît que des débris du frein, et nullement de lêaction commise ; est-ce un mouvement bien sage à laisser subsister en soi ? Nêest-il pas absurde de ne pas lêétouffer aussitôt quêon est parvenu à considérer comme indifférente lêaction qui vient de donner des remords, quêon a réussi à la juger telle, par lêétude réfléchie des múurs et coutumes de toutes les nations de la terre ? Ce travail fait, quêon renouvelle cette action, quelle quêelle soit, aussi souvent que cela sera possible ; ou mieux encore, quêon en fasse de plus fortes que celle que lêon combine, afin de se mieux accoutumer à celle-là. Lêhabitude et la raison détruiront bientôt les remords ; ils sêanéantiront aussitôt, ces mouvements ténébreux, seuls fruits de lêignorance et de lêéducation. On sentira dès lors que, dès quêil nêest de crime réel à rien, il nêy a que de lêextravagance à se repentir et à nêoser faire tout ce qui peut nous être utile ou agréable, quelles que soient les digues quêil faille culbuter pour y parvenir. Jêai commis mon premier crime à quatorze ans, Justine ; celui-là brisait tous les liens qui me gênaientÖ Je fis, à lêêtre qui mêavait donné la vie, le présent le plus contraire à celui que jêavais reçu de luiÖ tu mêentends ? Le malheureux !

je le vois encore rendre lê,me, et nêy pense jamais sans les plus piquantes émotions de plaisir ! Je nêai cessé depuis de courir à la fortune par une carrière semée dêhorreurs ; il nêen est pas une seule que je nêaie commiseÖ

ou fait faire ; et je nêai jamais connu de remords. Je touche à la fin au but ; encore deux ou trois coups heureux, et je passe de lêétat de médiocrité, o˘ je devais finir mes jours, à plus de cent mille livres de rente. Je le répète, chère fille, jamais dans cette route, heureusement parcourue, le remords ne mêa fait sentir ses épines. Un revers inattendu me précipiterait-il dans lêabîme, je ne lêéprouverais pas davantage ; je me plaindrais des hommes ou de ma maladresse, mais je serais toujours tranquille avec ma conscience.

- Soit, répondit Justine ; mais raisonnons un instant, madame, dêaprès vos principes mêmes. De quel droit prétendez-vous que ma conscience soit aussi ferme que la vôtre, dès quêelle nêa pas été accoutumée dès lêenfance à

vaincre les même préjugés ? à quel titre voulez-vous que mon esprit, qui nêest pas organisé comme le vôtre, puisse adopter le même système ? Vous admettez quêil y a une somme de bien et de mal dans la nature, et quêil faut en conséquence une certaine quantité dêêtres qui pratiquent le bien, et une autre qui se livrent au mal. Le parti que je prends en adoptant le bien est donc dans la nature ; dêoˇ vient, dêaprès cela, que vous exigeriez que je mêécartasse des règles quêelle me prescrit ? Vous trouvez, dites-vous, le bonheur dans la carrière que vous parcourez ; eh bien ! madame, dêoˇ vient que je ne le trouverais pas également dans celle que je suis ?

Nêimaginez pas, dêailleurs, que la vigilance des lois laisse en repos longtemps celui que les enfreint. Vous venez dêen voir un exemple frappant.

De quinze fripons parmi lesquels jêhabitais, un seul se sauve ; quatorze périssent ignominieusement.

- Et voilà donc ce que tu appelles un malheur ? reprit la Dubois. Mais que fait cette ignominie à celui qui nêa plus de principes ? quand on a tout franchi, quand lêhonneur, à nos yeux, nêest plus quêun préjugé, la réputation une chose indifférente, la religion une chimère, la mort un anéantissement total, nêest-ce donc pas la même chose alors de périr sur un échafaud ou dans son lit ? Il y a deux espèces de coquins dans le monde, Justine : celui quêune fortune puissante, un crédit prodigieux, met à

lêabri de cette fin tragique, et celui qui ne lêévitera pas, sêil est pris.

Ce dernier, né sans bien, ne doit avoir quêun seul désir, sêil a de lêesprit : devenir riche, à quelque prix que ce puisse être. Sêil réussit, il a ce quêil a voulu, il doit être content ; sêil périt, que regrettera-t-il, puisquêil nêa rien à perdre ? Les lois sont donc nulles vis-à-vis de tous les scélérats, dès quêelles nêatteignent pas celui qui est puissant, et quêil est impossible au malheureux de les craindre, puisque leur glaive est sa seule ressource.

- Eh ! croyez-vous, madame, répondit vivement Justine, que la justice céleste nêattende pas, dans un autre monde, celui que le crime nêa pas effrayé dans celui-ci ?

- Je crois, répondit cette femme dangereuse, que sêil y avait un Dieu, il y aurait moins de mal sur la terre. Je crois que si ce mal y existe, ou ces désordres sont ordonnés par ce Dieu, et alors voilà un être barbare ; ou il est hors dêétat de les empêcher, et de ce moment, voilà un Dieu faible, et, dans tous les cas, un être abominable, un être dont je dois braver la foudre et mépriser les lois. Ah ! Justine, lêathéisme ne vaut-il pas mieux que lêune et lêautre de ces extrémités ? et nêest-il pas cent fois plus raisonnable de ne point croire de Dieu, que dêen adopter un aussi dangereuxÖ aussi épouvantable, aussi contraire au bon sens et à la raison ?

Ö Non, sacredieuÖ Et le monstre se levant ici avec dêindicibles mouvements de rage et de fureur, vomit une foule de blasphèmes, plus atrocesÖ plus exécrables les uns que les autres, et dont lêinnocente Justine frémit, au point de lever le siège.

- Arrête, lui cria la Dubois en la retenant, arrête ma fille ; si je ne peux vaincre ta raison, que je captive au moins ton cúur. Jêai besoin de toi, ne me refuse pas ton secours. Voilà mille louis ; ils têappartiennent, dès que le coup sera fait. La prudente Justine, nêécoutant ici que son penchant à faire le bien, demanda tout de suite ce dont il sêagissait, afin de prévenir, si elle le pouvait, le crime médité par cette furie.

- Voilà ce que je veux te dire, répondit la Dubois ; as-tu remarqué ce jeune négociant de Lyon, qui mange ici depuis quatre ou cinq jours ?

- Dubreuil ?

- Précisément.

- Eh bien ?

- Il est amoureux de toi ; il mêen a fait la confidence ; ton air modeste et doux lui plaît infiniment ; il aime ta candeur, et ta vertu lêenchante.

Cet amant romanesque a huit cent mille francs en or ou en papiers dans une cassette auprès de son lit. Laisse-moi lui persuader que tu consens à

lêécouter. que cela soit ou non, que têimporte ; je lêengagerai à te proposer une partie hors de la ville ; je le convaincrai du point auquel il avancera ses affaires avec toi, au moyen de cette promenade. Tu lêamuseras, tu le tiendras dehors le plus longtemps possible. Je le volerai pendant cet intervalle ; mais je ne fuirai point. Ses effets seront déjà dans le Piémont, que je serai encore dans Grenoble. Nous emploierons tout lêart possible pour le dissuader de jeter les yeux sur nous ; nous aurons lêair de lêaider dans ses recherches. Cependant mon départ sera annoncé ; il nêétonnera point ; tu me suivras ; et mille louis te seront comptés en touchant les frontières de France.

- Jêaccepte, madame, répondit Justine, bien décidée à prévenir le jeune homme du vol quêon voulait lui faire. Mais réfléchissez-vous, continua-t-elle, pour mieux tromper cette scélérate, que si Dubreuil est amoureux de moi, je puis, en le prévenant ou me rendant à lui, en tirer beaucoup plus que vous ne mêoffrez pour le trahir ?

- Bravo ! répondit la Dubois ; voilà ce que jêappelle une bonne écolière ; je commence à croire que le ciel têa donné plus dêart quêà moi pour le crime. Eh bien ! continua-t-elle en écrivant, voilà mon billet du double ; ose me refuser à présent !

- Je mêen garderai bien, madame, dit Justine en prenant le billet ; mais nêattribuez au moins quêà ma faiblesse et quêà ma pauvreté le tort que jêai de me rendre à vos séductions.

- Je voulais en faire un mérite de ton esprit, dit la Dubois ; tu aimes mieux que jêen accuse ton malheur ; ce sera comme tu le voudras. Sers-moi toujours, et tu seras contente.

Justine, remplie de son projet, commence, dès le même soir, à faire un peu plus dêavance à Dubreuil. Elle démêle bientôt les sentiments de ce jeune homme pour elle. Rien dêembarrassant comme sa situation. Elle était bien éloignée, sans doute, de se prêter au crime proposé, e˚t-il été question de

mille fois plus dêor. Mais dénoncer cette femme, était un autre chagrin pour elle ; il lui répugnait infiniment dêexposer à périr une créature à

qui elle avait d˚ sa liberté dix ans auparavant ; elle aurait bien voulu trouver le moyen dêempêcher le crime sans le punir ; et, avec toute autre quêune scélérate consommée comme la Dubois, elle y serait infailliblement parvenue. Voici donc quels furent les résultats de sa détermination, ignorant que les manúuvres sourdes de cette femme horrible, non seulement dérangeraient tout lêédifice de ses projets honnêtes, mais la puniraient même de les avoir conçus.

Au jour prescrit pour la promenade, la Dubois invite à dîner Dubreuil et Justine dans sa chambre. Le repas fait, les deux jeunes gens descendent pour presser la voiture quêon leur prépare. La Dubois nêayant point suivi, Justine se trouve seule avec son amant.

- Monsieur, lui dit-elle fort vite, écoutez-moi avec attention ; point dêéclat, observez surtout rigoureusement tout ce que je vais vous prescrireÖ Avez-vous un ami s˚r dans cette auberge ?

- Oui, un jeune associé sur lequel je puis compter comme sur moi-même.

- Eh bien ! monsieur, allez promptement lui ordonner de ne pas quitter votre chambre une minute de tout le temps que nous serons à la promenade.

- Mais, jêai la clef de cette chambre ; que signifie ce surcroît de précautions ?

- Il est plus essentiel que vous ne pensez, monsieur ; usez-en, je vous en conjure, ou je ne sors point avec vous. La femme chez qui nous avons dîné

est une coquine ; elle nêarrange la promenade que nous allons faire ensemble, que pour vous voler plus à lêaise. Pressez-vous, monsieur, elle nous observeÖ elle est dangereuse ; remettez vite votre clef à votre ami ; quêil aille sêétablir dans votre chambre, et quêil nêen bouge pas que nous ne soyons revenus. Je vous expliquerai tout le reste, dès que nous serons en voiture.

Dubreuil entend Justine ; il lui serre la main pour la remercier, vole donner des ordres relatifs à lêavis quêil reçoit, et revient aussitôt. On part. Chemin faisant, Justine découvre toute lêaventure ; elle raconte les siennes, instruit son jeune amant des malheureuses circonstances qui lui ont fait connaître lêexécrable Dubois. Dubreuil, honnête et sensible, témoigne la plus vive reconnaissance du service quêon veut bien lui rendre ; il sêintéresse aux malheurs de Justine, et lui propose de les adoucir par le don de sa main.

- Je suis trop heureux de pouvoir réparer les torts que la fortune a envers vous, mademoiselle, lui dit-il. Je suis mon maître ; je ne dépends de qui que ce soit ; je passe à Genève, pour le placement des sommes considérables que vos bons avis me sauvent ; vous mêy suivrez. En arrivant, je deviens votre époux, et vous ne paraissez à Lyon que sous ce titre ; ou, si vous lêaimez mieux, mademoiselle, si vous avez quelque défiance, ce ne sera que dans ma patrie même que je vous donnerai mon nom.

Une telle offre flattait trop Justine pour quêelle os,t la refuser ; mais il ne lui convenait pas non plus de lêaccepter, sans faire sentir à

Dubreuil tout ce qui pourrait lêen faire repentir. Il lui sut gré de sa délicatesse, et ne la pressa quêavec plus dêinstance. ‘ créature infortunée ! fallait-il que le bonheur ne sêoffrît à toi que pour te pénétrer plus vivement du chagrin de ne pouvoir jamais le saisirÖ fallait-il donc quêaucune vertu ne p˚t naître en ton cúur, sans te préparer des tourments.

On se trouvait, toujours causant, presque à deux lieues de la ville, et lêon allait descendre de la voiture pour jouir de la fraîcheur de quelques avenues sur les bords de lêIsère, o˘ lêon avait dessein de se promener, lorsque tout à coup Dubreuil se trouve malÖ Dêaffreux vomissements le surprennentÖ On revole à Grenoble. Dubreuil est dans un tel état, quêil faut le porter dans sa chambre. Sa situation surprend son associé. Un médecin arrive. Juste ciel ! Ö le malheureux jeune homme est empoisonné.

Justine, épouvantée, court à lêappartement de la Dubois. Lêinf,me ! elle était partie. Notre héroÔne passe chez elleÖ Son armoire est forcée ; le peu de hardes quêelle possède lui est enlevé. La Dubois, lui dit-on, court, depuis trois heures, du côté de Turin. Il nêest pas douteux quêelle ne soit lêauteur de cette multitude de crimes. Elle sêétait présentée chez Dubreuil. Piquée

dêy trouver du monde, elle sêétait vengée sur Justine ; et elle avait empoisonné ce jeune homme en dînant, pour quêau retour, si elle avait réussi à le voler, le malheureux, plus occupé de sa vie que de poursuivre celle qui dérobait sa fortune, la laiss,t fuir en s˚reté, et pour que, lêaccident de sa mort arrivant, pour ainsi dire, dans les bras de Justine, cette pauvre fille p˚t être plus légitimement soupçonnée quêelle.

Notre triste orpheline retourne chez Dubreuil ; on ne la laisse point approcher ; elle se plaint du refus. On lui en dit la cause : lêinfortuné

ne sêoccupe plus que de Dieu, et rend lê,me. Cependant il a disculpé celle quêil aime ; il défend quêon la poursuive ; il meurt. ¿ peine a-t-il fermé

les yeux, que son jeune ami accourt près de Justine, lui raconte toutes ces circonstances, et sêefforce de la tranquilliserÖ Hélas ! cela se peut-il ?

doit-elle ne pas pleurer amèrement la perte dêun homme qui sêest si généreusement offert à la tirer de lêindigence ? Peut-elle ne pas déplorer un vol qui la plonge dans la misère dont elle ne fait que de sortir ?

Dangereuse femme ! sêécrie-t-elle, si cêest là que conduisent tes effrayants principes, faut-il sêétonner quêon les abhorre, et que les honnêtes gens les punissent ? Mais Justine raisonnait en partie lésée, et la Dubois, qui ne voyait que son bonheurÖ son intérêt dans ce quêelle avait entrepris, concluait sans doute bien différemment.

Justine confia tout à Valbois, lêassocié de Dubreuil, et ce quêon avait combiné contre celui quêil perdait, et ce qui lui été arrivé à elle-même.

Il la plaignit, regretta bien sincèrement Dubreuil, et bl,ma dans Justine lêexcès de délicatesse qui lêavait empêchée de sêaller plaindre aussitôt quêelle avait été instruite des projets de la Dubois. Tous deux combinèrent que ce monstre, auquel il ne fallait que quatre heures pour se mettre en pays de s˚reté, y serait plus tôt que lêon aurait avisé à la faire poursuivreÖ quêil en co˚terait beaucoup de fraisÖ que le maître de lêauberge, vivement compromis dans la plainte qui serait faite, et se défendant avec éclat, finirait peut-être par écraser Justine elle-mêmeÖ

elle qui ne semblait respirer Grenoble quêen échappant de la potence. Ces raisons la persuadèrent et la convainquirent tellement, quêelle résolut de partir, sans même prendre congé de son protecteur. Valbois approuve ce parti ; il ne cache point à notre héroÔne, que, si cette aventure se réveille, les dépositions que lui-même sera obligé de faire lui nuiront infailliblement, tant à cause de ses liaisons avec la Dubois, quêen raison de la dernière promenade quêelle fit avec son ami ; quêil lui conseillait donc, dêaprès cela, de partir aussitôt, sans voir personne, bien s˚r que de son côté il nêagirait jamais contre elle, quêil croyait innocente, et quêil ne pouvait accuser que de faiblesse dans tout ce qui venait de se passer.

En réfléchissant aux avis de Valbois, Justine crut reconnaître quêils étaient dêautant meilleurs, quêil paraissait aussi certain quêelle avait lêair coupable, comme il était constant quêelle ne lêétait pas ; que la seule chose qui parl,t en sa faveur (la recommandation faite à Dubreuil à

lêinstant de la promenade), mal expliquée par lui, assurait-on, à lêarticle de la mort, ne deviendrait plus une preuve aussi forte quêelle avait pu se lêimaginer. Ces considérations la décident aussitôt ; elle en fait part à

Valbois, qui continue de les approuver.

- Je voudrais, lui dit cet honnête jeune homme, que Dubreuil mêe˚t chargé

de quelque disposition favorable pour vous, je la remplirais avec le plus grand plaisir ; je voudrais même quêil mêe˚t dit que cêétait à vous quêil devait le conseil de me faire garder sa chambre ; mais il nêa rien fait de tout cela. Je suis donc contraint de me borner à la seule exécution de ses ordres. Les malheurs que vous avez éprouvés pour lui mêengageraient à faire quelque chose de moi-même, si je le pouvais, mademoiselle ; mais je commence le commerce, je suis jeune, ma fortune est bornée ; je suis obligé

de rendre à lêinstant les comptes de Dubreuil à sa famille ; permettez donc que je me restreigne au seul petit service que je vous conjure dêaccepter ; voilà cinq louis, et voilà une honnête marchande de Chalon-sur-Saône, ma patrie ; elle y retourne, après sêêtre arrêtée vingt-quatre heures à Lyon, o˘ lêappellent quelques affaires. Je vous remets entre ses mains. Madame Bertrand, continua Valbois en présentant Justine à cette femme, voici la

jeune personne dont je vous ai parlé, je vous la recommande ; elle désire de se placer ; je vous prie, avec les mêmes instances que sêil sêagissait de ma propre súur, de vous donner tous les mouvements possibles pour lui trouver dans notre ville quelque chose qui convienne à son personnel, à sa naissanceÖ à son éducationÖ quêil ne lui en co˚te rien jusque-là ; je vous tiendrai compte de tout à la première vue. Adieu, mademoiselle, continua Valbois en demandant à Justine la permission de lêembrasser ; madame Bertrand part demain à la pointe du jour, suivez-là, et quêun peu plus de bonheur puisse vous accompagner dans une ville o˘ jêaurai peut-être la satisfaction de vous revoir bientôt.

Lêhonnêteté de ce jeune homme fit verser des larmes à Justine : les bons procédés sont bien doux, quand on en éprouve depuis si longtemps dêodieux.

Elle accepta tout, en protestant quêelle ne va sêoccuper quêà pouvoir sêacquitter un tour.

Hélas ! disait-elle en se retirant, si lêexercice dêune nouvelle vertu vient de me précipiter dans lêinfortune, au moins, pour la première fois de ma vie, lêespérance dêune consolation sêoffre-t-elle dans ce gouffre épouvantable de maux o˘ la vertu me précipite encore.

Il était de bonne heure ; le besoin de respirer avait fait descendre Justine sur le quai de lêIsère, à dessein de sêy promener quelques instants ; et, comme il arrive presque toujours en pareil cas, ses réflexions la conduisirent fort loin. Un bosquet isolé la fixe ; elle sêy assied pour rêver plus à lêaise. Cependant la nuit vient sans quêelle pense à se retirer, lorsquêelle se sent tout à coup saisie par trois hommes ; lêun lui met une main sur la bouche ; les deux autres la jettent précipitamment dans une voiture, y montent avec elle, et lêon fend les airs pendant trois grandes heures sans quêaucun de ces brigands daigne lui dire une parole, ni répondre à aucune de ses questions.

quoiquêil fit nuit, les jalousies se baissèrent, et Justine ne put absolument rien voir. La voiture arrive enfin dans une maison ; des portes sêouvrent et se referment aussitôt ; ses guides lêemporte et lui font traverser ainsi plusieurs appartements très sombres ; ils la laissent enfin dans un, près duquel est une pièce o˘ elle aperçoit de la lumière.

- Reste là, lui dit durement un de ses ravisseurs en se retirant avec ses camarades, tu vas bientôt voir des gens de connaissance.

Et les fripons disparaissent en fermant avec soin toutes les portes. Une autre sêouvre presque au même moment ; et Justine aperçoit une femme arriver à elle, une bougie à la mainÖ Dieu ! quelle est cette femme !Ö le croira-t-on ? cêest la Dubois, la Dubois elle-même, ce monstre épouvantable, dévoré sans doute du plus ardent désir de la vengeance.

- Venez, charmante fille, dit-elle arrogamment, venez recevoir le prix des vertus o˘ vous vous êtes livrée à mes dépensÖ Ah ! bougresse, je têapprendrai à me trahir.

- Je ne vous ai jamais trahie, madame, répondit précipitamment Justine ; non, jamais, informez-vous-en ; je nêai pas fait la moindre plainte qui puisse vous donner de lêinquiétude ; je nêai pas dit un mot qui puisse vous compromettre.

- Tu ne têes pas opposée au crime que je méditais ? tu ne lêas pas empêché, indigne créature ? et ce nêest pas me causer le plus mortel de tous les chagrins, que dêarrêter lêimpulsion de mes forfaits ? Il faut que tu en sois punie, garce, il le faut. Et elle lui serra si violemment la main en prononçant ces mots, quêelle pensa lui casser les doigts. On entre dans un appartement aussi somptueux que bien éclairé ; cêétait celui de la maison de campagne de lêévêque de Grenoble, qui lui-même, à demi-couché sur une ottomane, recevait ces dames en robe de chambre de taffetas violet. Nous reviendrons bientôt au portrait de ce libertin.

- Monseigneur, lui dit la Dubois en lui présentant Justine, voici la jeune personne que vous avez désirée, elle à qui tout Grenoble sêest intéressé

comme vous ; la célèbre Justine, en un mot, condamnée à être pendue avec des faux monnayeurs, et délivrée depuis à cause de son innocence et de sa vertu. Vous la vîtes à son interrogatoire, vous la désir,tesÖ Si elle doit être pendue, me dîtes-vous, je donne mille louis pour en jouir auparavant.

Elle est sauvée. Aurait-elle moins de prix à vos yeux ?

- Beaucoup moins, dit le prélat en frottant son vit par dessus sa chemise, infiniment moins sans doute. Le plaisir de cela était de sêen amuser et de la faire pendre après. Jêavais fait lêimpossible pour la faire tomber dans le panneau ; et ce maudit SÖ avec son équité gothique, est venu troubler tous mes arrangements.

- quêimporte ! la voilà ; nêêtes-vous pas le maître dêen faire de même aujourdêhui tout ce qui vous plaît ?

- Eh oui, madame, oui, je le sais bien ; mais je vous répète que ce nêest pas la même chose. Il est délicieux de se servir du glaive des lois pour immoler ces coquines-là !

- Eh bien ! monseigneur, dit la Dubois, nous mettrons à celle-ci le piquant qui lui manque, en joignant à Justine cette jolie pensionnaire du couvent des bénédictines de Lyon, dont vous avez eu lêart de ruiner la famille pour faire tomber la fille entre vos mains.

- quoi ! cêest fini ?

- Oui, monseigneur. Absolument dénuée de ressources, la malheureuse arrive ce soir pour implorer vos soins. Cette dernière a sa vertu physique et morale. Celle-ci nêa que celle des sentiments, mais elle fait partie de son existence ; et vous ne trouverez nulle part une créature plus remplie de candeur et dêhonnêteté. Elles sont lêune et lêautre à vous, monseigneur ; et vous les expédierez toutes deux ce soir, ou lêune aujourdêhui, lêautre demain. Pour moi, je vous quitte. Les bontés que vous avez pour moi mêont engagée à vous faire part de mon aventureÖ Un homme mortÖ monseigneur, un homme mort, je me sauveÖ

- Eh ! non, non, femme charmante, sêécria le pasteur ; non, reste, et ne crains rien quand je te protègeÖ Un homme mort, dis-tu ?Ö Y en e˚t-il vingt, je te sauverai de làÖ Reste, te dis-je ; tu es lê,me de mes plaisirs ; toi seule possède le grand art de les exciter et de les satisfaire ; et plus tu redoubles tes crimesÖ plus tu te vautres dans le bourbier de lêinfamie, plus ma tête sêéchauffe pour toiÖ Mais elle est jolie, cette JustineÖ Puis, sêadressant à elle : quel ,ge avez-vous, mon enfant ?

- Vingt-six ans, monseigneur, et beaucoup de chagrins.

- Oui, des chagrinsÖ des malheurs ; pas autant que jêaurai voulu ; car je ne te le cache pas, ma chère, jêai fait lêimpossible pour te faire pendre ; mais ce que je nêai pu faire exécuter dêune manière, peut-être y procéderai-je moi-même de lêautre, et je te réponds que tu nêy perdras rienÖ Tu as des malheurs, prétends-tu ? Eh bien ! nous les terminerons tous, mon ange ; je te réponds que dans vingt-quatre heures tu ne seras plus malheureuse (et avec dêaffreux éclats de rire), nêest-il pas vrai, Dubois, que jêai un moyen s˚r pour terminer les revers dêune jeune fille ?

- Assurément, dit cette odieuse créature ; et si Justine nêétait pas une de mes amies, je ne vous lêaurais pas amenée ; mais il est juste que je la récompense de ce quêelle a fait pour moi ; vous nêimagineriez jamais combien cette chère fille mêa été utile dans ma dernière entreprise de Grenoble. Vous voulez bien vous charger de ma reconnaissance, et je vous conjure de mêacquitter amplement.

Lêobscurité de ce propos, ceux plus affreux encore du maudit prélatÖ cette jeune fille quêon annonçaitÖ tout remplit à lêinstant lêimagination de Justine dêun trouble quêil serait difficile de peindre. Une sueur froide sêexhale de ses pores ; elles est près de sêévanouir. Telle est lêépoque o˘

les procédés du paillard finissent enfin par lêéclairer. Il la fait approcher de lui ; débute par deux ou trois baisers o˘ les bouches sont forcées de sêunir ; il attire la langue de Justine, il la suce, darde la sienne au fond du gosier de notre belle aventurière, et semble pomper jusquêà sa respiration. Il lêoblige de pencher la tête sur sa poitrine à

lui ; et, relevant les cheveux, il observe attentivement la nuque de son cou.

- Oh ! cêest délicieux, sêécrie-t-il en pressant fortement cette partie ; je nêai jamais rien vu de si bien attaché ; ce sera divin à faire sauter.

Ce dernier propos fixe dêune manière invariable tous les doutes de Justine ; et la malheureuse voit bien quêelle est encore chez un de ces libertins à passions cruelles, dont les plus piquantes voluptés consistent à jouir des

douleurs ou de la mort des tristes victimes quêon leur procure à force dêargent, et quêelle est au moment de perdre la vie.

En cet instant on frappe à la porte ; la Dubois sort, et ramène aussitôt la jeune Lyonnaise dont il venait dêêtre question.

T,chons dêesquisser maintenant les deux nouveaux personnages avec lesquels nous allons voir Justine.

Monseigneur lêévêque de Grenoble, par lequel il est justice de commencer, était un homme de cinquante ans, mince, maigre, mais vigoureusement constitué. Des muscles presque toujours gonflés, sêélevant sur ses bras couverts dêun poil rude et noir, annonçaient en lui la force avec la santé ; sa figure était pleine de feu ; ses yeux petits, noirs et méchants ; ses dents belles, et de lêesprit dans tous les traits. Sa taille, bien prise, était au-dessus de la médiocre ; et lêaiguillon de la lubricité, dêune taille bien rare assurément, joignait à la longueur dêun pied plus de huit pouces de circonférence. Cet instrument, sec, nerveux, toujours écumant, fut en lêair pendant cinq ou six heures que dura la séance, sans sêabaisser une minute. Il nêexistait aucun homme si velu ; on e˚t dit que cêétait un de ces faunes que la fable nous peint. Ses mains, sèches et dures, étaient terminées par des doigts dont la force était celle dêun étau. Son caractère était brusque, méchant, cruel ; son esprit tourné

à une sorte de sarcasme et de taquinerie, faits pour redoubler les maux o˘

lêon voyait bien quêune pauvre fille devait sêattendre avec un tel homme.

Pour Eulalie, il suffisait de la voir pour juger de sa naissance et de sa vertu. Rien nêégalait les scélératesses exécutées par lêévêque pour la conduire en ses filets. Elle possédait, avec une candeur et une naÔveté

enchanteresses, une des plus délicieuses physionomies quêil f˚t possible de voir. Eulalie, à peine ,gée de seize ans, avait une figure de vierge ; son innocence et sa pudeur lêembellissaient encore. Elle avait peu de couleur ; mais elle nêen était que plus intéressante ; et lêéclat de ses beaux yeux noirs rendait à sa jolie figure tout le feu dont cette p,leur semblait la priver dêabord. Sa bouche, un peu grande, était garnie des plus belles dents ; sa

gorge déjà très formée, paraissait plus blanche que son teint ; sa taille était délicieuse ; ses formes rondes et fournies ; toutes ses chairs fermes, douces et potelées. Il était impossible de voir un aussi beau cul ; une mousse légère ombrageait le devant ; des cheveux blonds, superbes, flottant sur tous ses charmes, les rendaient plus piquants encore ; et, pour compléter son chef-dêúuvre, la nature, qui semblait la former à plaisir, lêavait douée du caractère le plus doux et le plus sensible. Tendre et délicate fleur, ne deviez-vous donc embellir un instant la terre que pour être aussitôt flétrie !

- Oh ! monseigneur, sêécria cette belle fille en reconnaissant son persécuteur, est-ce donc ainsi que vous mêavez trompée ? Je devais, disiez-vous, rentrer dans mes biensÖ dans tous mes droits ; et les scélérats qui sont venus mêarracher de ma retraite, ne mêamènent chez vous que pour y être déshonorée.

- Hein, oui, cêest affreux, nêest-ce pas, mon ange, cêest dêune trahisonÖ

dêune barbarie.

Et, en disant cela, le perfide lêattirait brusquement vers lui, et commençait déjà ses baisers lubriques, pendant quêil se faisait doucement polluer par Justine. Eulalie voulut se défendre ; mais la Dubois, la pressant sur ce libertin, lui enlève tous les moyens de se soustraire. Ces débuts furent longs ; plus la fleur était fraîche, plus le paillard aimait à la pomper. ¿ ces suçons multipliés succède la visite du con. Cêest alors que Justine peut sêapercevoir de lêeffet incroyable que produit en lui cet examen. Son vit, en le faisant, sêallonge dêune telle force, que notre intéressante orpheline ne peut plus lêempoigner, même de ses deux mainsÖ

- Allons dit monseigneur, voilà deux victimes qui vont me combler dêaise ; tu seras largement payée, Dubois ; car je suis bien servi. Passons dans mon boudoir ; suis-nous, chère femme, suis-nous, continua-t-il en emmenant cette mégère, tu partiras cette nuit ; mais jêai besoin de toi pour cette expédition. Rien ne porte au forfait comme lêaspect dêun monstre ; et tu en es un, mon enfant, un des mieux prononcés quêait depuis longtemps vomi la nature. Oh ! combien tu mêes précieuse à ce prix !Ö

La Dubois se résigne ; et lêon passe dans le cabinet des plaisirs de ce débauché, on les femmes, dès en arrivant, reçoivent lêordre de se mettre nues.

Avant que de décrire les horreurs qui se commettaient dans ce séjour affreux, nous croyons nécessaire dêen peindre la décoration ; et, pendant que les robes se quittent, nous allons lêesquisser de notre mieux.

Ce vaste cabinet était en forme de pentagone, rempli par cinq niches de glaces, au milieu desquelles était un sofa de satin noir. Les angles de chacune des niches, étaient ceintrés, et contenaient, dans leur sein, un petit autel, ayant en son milieu un groupe de stuc, représentant une jeune fille nue sous la main dêun bourreau. Chaque supplice étant différent, on en voyait par conséquent de dix sortes. Une fois dans le local, il devenait impossible de savoir par oˇ lêon était rentré, attendu que la porte se trouvait masquée par les glaces des niches. Le plafond de ce cabinet était en vitrages ; la lumière nêy parvenait que du haut. Des rideaux de taffetas bleu de ciel retombaient sur ce dôme vitré, et formaient pour la nuit un délicieux plafond, du milieu duquel paraissait alors un soleil à huit rayons, dont le boudoir se trouvait infiniment mieux éclairé quêen plein jour. Le centre de ce voluptueux local était occupé par un vaste bassin rond. Du milieu sêélevait un petit échafaud oˇ se trouvait placée une machine assez singulière pour mériter une description. Derrière la machine était un fauteuil place sur lêéchafaud et destiné au personnage qui voulait faire jouer le ressort de lêinfernale manivelle, dont voici le détail.

Sur une planche de bois dêébène se liait fortement lêobjet que lêon avait envie de sacrifier ; près de lui était le mannequin dêun homme horrible, tenant un sabre énorme. Le bourreau, placé sur le fauteuil, avait, à fleur de son visage, le cul de lêobjet captivé ; sêil voulait jouir de ce derrière, en se tenant debout, il le pouvait avec facilité. Près de sa main droite était un cordon de soie, quêil pouvait mouvoir à sa guise.

Lêagitait-il avec violence, le spectre coupait net et fort vite la tête offerte à ses coups ; tirait-il le cordon doucement, le sabre tailladait, et ne déchirait plus quêavec lenteur les ligaments du cou ; ce qui remplissait bien également le but, mais de manière à ne faire souffrir quêen détail la

malheureuse victime dont le sang coulait dans le bassin rond, environnant lêéchafaud, comme nous lêavons dit tout à lêheure.

Le plus grand silence régnait dans toute cette partie de la maison ; et cêe˚t été sans fruit quêon e˚t essayé de sêy faire entendre. Lorsque les femmes entrèrent avec le prélat, elles trouvèrent établi dans ce local un gros abbé de quarante-cinq ans, dont la figure était hideuse, et toute la construction gigantesque. Il lisait, sur un canapé, La Philosophie dans le Boudoir.

- Regarde, lui dit lêévêque, les deux jolies victimes que la Dubois mêamène ce soir : vois ces fesses sublimes, toi qui les aime, abbé ; examine-les, libertin, et dis-mêen ton avis.

Justine et Eulalie, poussées par la Dubois, furent alors obligées dêaller présenter leur derrière à lêabbé, qui toujours le livre à la main, les palpe, les examine de sang-froid, en disant avec négligence :

- Oui, cela nêest pas trop malÖ cela vaut la peine dêêtre vexé. Sêadressant ensuite à la Dubois, dont il touche également les fesse : Avez-vous recommandé lêobéissanceÖ la plus exacte soumission ? ces créatures savent-elles quêelles sont ici dans le plus saint asile du despotisme et de la tyrannie ?Ö

- Oui, monsieur, répond la Dubois en sêinclinant pour mieux présenter ses fesses à lêabbé ; je leur ai suffisamment parlé de lêextrême puissance de monseigneur, de ses richesses prodigieuses, et de son crédit éminent, et je les croit toutes prêtes à sêhumilier devant sa grandeurÖ

- quêelles le prouvent donc, dit lêabbé, en ne paraissant ici quêà genoux, jusquêà ce quêon leur permette de se relever.

Et les deux jeunes personnes, aussitôt inclinées, parurent attendre les ordres quêil plairait au prélat de leur signifier. Ce libertin, presque nu lui-même, fut, selon sa coutume, se regarder dans toutes les glaces, en se faisant branler, devant chacune, par la Dubois. Tous deux considéraient la représentation des supplices, et semblaient en menacer les deux malheureuses, qui, toujours à genoux, se contentaient de frémir et de baisser les yeux, pendant que le flegmatique abbé continuait sa lecture, sans avoir

lêair de prendre la moindre part à la scène. Cette tournée faite, lêévêque fut essayer le fauteuil du bourreau ; il sêy place, fait jouer le ressort en ordonnant aux deux patientes dêobserver avec quelle légèretéÖ quelle vitesse, son mannequin savait trancher les têtes. Il redescend.

- Dubois. dit-il, ordonnez à ces gueuses de venir, lêune après lêautre, me rendre leur hommage.

Justine paraît la première ; elle suce la bouche du prélat, fait baiser son cul, pompe le vit, et par ordre de la Dubois, introduit sa langue, le plus avant quêelle peut, dans lêanus du vieux libertinÖ

- Si je vous chiais dans la bouche, dit lêévêque, lêavaleriez-vous ?Ö

- Pardieu, monseigneur, observe à ces mots lêabbé, ce serait un bien grand honneur pour cette petite pécore, et vous êtes bien s˚r quêelle ne sêavisera pas de sêy refuserÖ

- Et vous ? poursuit lêévêque en sêadressant à Eulalie.

- Oh ! juste ciel ! répond cette belle fille en larmes, nêabusez pas de mon malheur, puisque je suis dans vos fers, faites de moi ce que vous voudrez, mais respectez mon infortune ; je suis en droit de vous le demanderÖ

- Voilà une réponse bien insolente, dit lêabbé, et qui prouve que cette petite fille nêest pas assez pénétrée de tout ce quêelle doit au personnage important chez lequel elle a lêhonneur dêêtreÖ

- quelle est la pénitence, dit Dubois, quêordonne monseigneur, pour une réponse aussi incongrue ?Ö

- Je veux, dit le prélat, quêelle lèche le trou du cul de lêabbéÖ quêelle lui suce le vitÖ quêelle sêapproche ensuite de moi, pour y recevoir une douzaine de soufflets, autant de pinçons sur le derrière.

Lêarrêt nêest pas plutôt prononcé, que le monstrueux ecclésiastique expose magistralement le plus dégo˚tant derrière quêil f˚t possible de voirÖ cul détestable, que la pauvre Eulalie est contrainte à sucer amoureusement.

quel contraste ! Elle prend de même, sur ces lèvres roses, le vit molasse et baveux de ce débauché ; puis, se rapprochant du prélat, elle y va subir humblement les mortifications qui lui sont imposées. Cependant le vilain abbé, qui devine ces préliminaires, se fait branler par la Dubois, en maniant les fesses de Justine, pendant que lêévêque tourmente EulalieÖ

- Abbé, dit le maître du lieu, en terminant cette opération, je bande excessivement ; je vois que je ferai beaucoup de mal aujourdêhui.

- Monseigneur nêest-il pas le maître ? tout ce qui habite ces lieux ne lui est-il donc pas soumis ? il nêa quêà faire un geste, et tout va sêhumilier devant lui.

Lêévêque, qui jouissait de ce despotisme, et dans lêesprit duquel on voyait que ces flagorneries obtenaient le plus grand succès, fit un signe à

Justine, qui, sêapprochant aussitôt, reçut lêordre de se coucher à plat ventre sur un canapé, afin de prêter son derrière aux introductions du vit épiscopal. Mais ce nêest pas sans dêincroyables peines que sa monstrueuse poutre parvient à sêintroduire dans un aussi petit orifice ; il y est à la fin niché. Eulalie, conduite par lêabbé, est en même temps étendue sur les reins de Justine, les jambes en lêair, et la tête en bas, de manière à ce que lêenculeur de Justine puisse baiser la bouche dêEulalie, dont les cuisses ouvertes offrent à lêaumônier un joli petit con vierge, que celui-ci gamahuche, pendant que la Dubois, agenouillée devant son derrière, lui rend le même service au trou du cul.

Cependant Justine, horriblement tourmentée par le vit qui la sodomise, fait tout ce quêelle peut pour se dégager, et y réussit à la fin.

- Oh ! double foutu dieu, dit lêévêque en colère, jamais encore aucune femme nêosa me manquer à ce point. Abbé, que dis-tu de la sottise ?Ö

- Il nêest point de punition assez grave pour sêen venger, monseigneur, répond le chapelain. Si cette coquine nêavait encore quelques instants à

servir vos caprices, je vous supplierais de la mettre à mort sur-le-champ ; mais, puisque le besoin que vous en avez nêest malheureusement que trop

réel, je crois quêil faut sêen tenir à me la livrer, afin que je lêétrille devant vous de la plus sanglante manière.

- Oui, dit lêévêque ; mais je veux que ce soit sur le sein ; vous connaissez mon horreur pour cette partie du corps dêune femme. que Justine sêagenouille donc devant vous, abbé ; et déchirez-lui les tétons avec ces verges, de toute la force de votre bras.

Lêarrêt nêest pas plutôt prononcé quêil sêexécute ; le farouche abbé frappe dêune telle violence, que Justine est près de sêen sêévanouirÖ

- En voilà suffisamment, dit lêévêque ; elle saigne, cêest tout ce que je voulais ; quêon la représente à mes coups maintenant, et quêelle se persuade bien que je lêimmole à lêinstant o˘ il lui prendra fantaisie de me rejouer un pareil tour.

Lêattitude se reforme ; notre héroÔne est limée près dêune demi-heure de suite, et de nouveaux plaisirs viennent occuper le prélat.

- Abbé, dit-il en montrant Eulalie, il faut que tu dépucelles cette petite fille avant que je ne lêencule ; je ne la sodomiserais pas volontiers, si quelquêautre vit que le mien ne lui e˚t farfouillé le con auparavant.

- Foutredieu, monseigneur, dit lêabbé, vous me donnez là une besogne qui, vous le savez, nêest pas fort de mon go˚t ; il nêest pas très certain que je puisse bander, nêayant quêun con pour perspective. Essayons toujours, pour vous plaire.

La Dubois tient lêenfant ; Justine prépare le membre de lêabbé ; et le prélat, une lorgnette à la main, examine tout avec la plus scrupuleuse attention. Ce nêest effectivement pas sans peine que le coquin parvient à

se mettre en état ; plusieurs fois même, pendant lêopération, la Dubois, pour le mieux exciter, est obligée de retourner la médaille ; et comme elle observe que le nerf érecteur plie chaque fois quêon remet lêenfant sur le dos, on décide unanimement quêEulalie ne sera dépucelée quêen levrette.

Lêopération commence. Justine et la Dubois la servent ; et comme lêabbé, quelque monstrueux quêil f˚t par la taille, nêétait pourtant pas un colosse relativement aux facultés physiques, son engin disparut bientôt ; le sang annonce sa victoire.

- Bien, bien sêécrie lêévêque en venant lui-même exciter son homme au combat ; déchire cette garce, pourfends-la, cher abbé ; je voudrais quêen ce moment ton vit f˚t de fer, pour mieux tourmenter la victime.

- Ma foi, monseigneur, dit le croque-Dieu ; en retirant son vit tout couvert de sang, cêest en vérité tout ce que je puis faire pour votre service ; car, pour du foutre, sur mon honneur, je nêen perdrai pas dans un con.

- Eh bien ! dit lêévêque, encule la Dubois, pendant que je vais sodomiser tour à tour ces deux petites putains dans une de mes niches.

Tout sêexécute ; et, cette nouvelle joute terminée, sans quêil en e˚t co˚té

de sperme, lêévêque sêempare dêEulalie, et la tripote de manière à

convaincre que sa tête sêéchauffe terriblement à molester cette petite fille. Ce fut alors quêil mit en usage, avec elle, un supplice dont les annales du libertinage le plus corrompu nêoffriraient s˚rement nul exemple.

Il lui entoure les mamelles dêun fil ciré ; puis, serrant prodigieusement ce fil, il lui fait gonfler les tétons, au point de les rendre violets ; il mord cette masse gonflée, et en fait jaillir le sang dans sa bouche.

Justine le branlait pendant ce temps-là, et la Dubois lui donnait le fouet.

- Je déteste les gorges, sêécriait lêévêque, et nêai pas au monde de plus délicieuse jouissance que celle de les molester.

Peu après, il passe un nouveau fil au petit bout des seins, et comprime si violemment cette délicate partie, que le sang en jaillit sur une des glaces. Lêinf,me porte sa bouche sur la blessure, il se délecte à sucer la plaie. On lui représente la victime, dont les cris et les douleurs ne peuvent se peindre ; on la lui replace dans une attitude tout à fait contraire. Ce ne sont

maintenant plus que les fesses quêelle expose à son persécuteur. Ici lêabbé est chargé de saisir avec le bout des doigts des pincées de chair, ce qui est très difficile sur un derrière aussi fermeÖ

aussi potelé. Dès quêil a pu faire tendre la peau, lêévêque passe son fil, entoure du morceau pincé, et le comprime ; souvent la chair échappe, quelquefois lêopération réussit. Dans ce dernier cas, monseigneur nêoublie pas de mordre de toutes ses forces la pincée de chair comprimée, et de sêextasier dès quêil voit le sang.

- Je ne sais, dit le farouche abbé, dêo˘ vient que monseigneur ne coupe pas ces morceaux de chair.

- Cêest que je ménage, répond le prélat haletant de lubricité ; nous redoublerons bientôt tout cela.

Il est facile de deviner ici quelle devait être la situation de Justine. Ne voyant dans tous ces supplices que lêimage de ceux qui lui étaient destinés, elle frémissait : les regards de lêévêque ne lui annonçaient que trop sa déplorable destinéeÖ La malheureuse, hélas ! lêe˚t-elle même oublié, tout ce qui lêentourait nêe˚t-il pas pris le plus grand plaisir à

le lui rappeler ? Une nouvelle horreur sêexécuta ; elle est encore neuve, sans doute, dans les annales de la lubricité.

Eulalie est fixée, à genoux, contre les parois de la cuve au milieu de laquelle nous avons dit quêétait lêéchafaud, ses mains sont liées derrière elle, tout moyen de défense lui est enlevé ; elle ne présente plus que sa jolie figure et sa gorge dêalb,tre. Lêeffroyable évêque la fouette sur le visage, il la soufflette, il lui crache au nez, il lui donne dêaffreuses nasardes, et bouleverse absolument, par tant dêatrocités, les traits intéressants de cette délicieuse petite créature. Elle faisait horreur à

regarder ; on e˚t dit quêun essaim de mouches à miel e˚t à plaisir boursouflé cette délicieuse figure. Et cependant lêinsulte nêétant pas encore assez grave aux yeux de ce monstre, il la fait étendre à terre, lui marche sur le corps, et lui chie dans la bouche. Il appelle lêabbé, exige de lui en faire autant ; Dubois les imite ; et la tête entière dêEulalie disparaît sous la masse

de merde dont elle est absorbée. Ce nêest pas tout ; il faut quêelle avale ; on lêy condamne, un poignard sur le sein.

- quêon la relève, dit lêévêque ; je ne puis plus attendre ; il faut que je lêexpédieÖ et puis vousÖ vous, dit-il en fixant Justine, sacredieu, vous ne serez pas autant ménagée, je le jure. Ce que vous venez de voir nêest quêun échantillon ; je vous promets bien dêautres supplices ; vous mêêtes trop recommandée, pour que je vous épargne. Allons, poursuit ce monstre de luxure dès quêil voit Eulalie nettoyée, que cette petite fille se confesse, et quêelle se prépare à la mort.

Lêinfortunée se rapproche de lêabbé, qui, revêtu dêun surplis, le Christ à

la main, écoute avec attention les innocents aveux qui lui sont faits, pendant que la Dubois le branle, et quêil lui manie le derrière de la main qui lui reste libre.

- Oh ! mon père, dit cette intéressante fille en finissant, vous voyez quelle est la pureté de ma conscience ; intercédez pour moi, je vous conjure ; je nêai pas mérité de perdre la vie.

Mais ces paroles, prononcées de lêorgane le plus doux et le plus flatteurÖ

ces mots touchants, qui eussent attendri des tigres, nêenflammèrent que mieux la perfide imagination de lêévêque. Par son confesseur même, Eulalie est portée, presque évanouie sur lêaffreux échafaud oˇ ses jours vont sêéteindre. …tendue sur la funeste planche, lêévêque lui enfonce son vit dans le cul, pendant que la Dubois le fustige, et quêen face de lêéchafaud, lêabbé, encore en surplis, sodomise Justine. Déjà le fatal cordon est aux mains de lêévêque.

- Ménagez ! ménagez ! monseigneur, lui crie lêinf,me aumônier ; t,chez quêelle se sente mourir ; plus vous prolongerez les douleurs, plus vous déchargerez chaudement.

Le prélat sêéchauffe ; les plus épouvantables blasphèmes volent avec énergie sur ses lèvres écumantes ; le délire sêempare de ses sens ; le ressort part, mais avec une perfide douceur, qui ne déchire quêen détail la belle tête

offerte à ses coupsÖ Elle est enfin totalement détachée ; elle roule, avec des flots de sang, dans la cuve destinée à la recevoir.

‘ comble de lêhorreur et de la cruauté ! il ne reste plus que le tronc ; le féroce évêque sêy excite encore, il ne cesse de sodomiser ce cadavre sanglant. Il avait pourtant perdu son foutreÖ lêexécrable mortel ; il poursuivait, afin de réparer ses forcesÖ afin de retrouver la vie dans un corps auquel il vient de lêarracher.

- Allons, dit-il en se retirant, me voilà tout aussi en train que si je nêeusse rien perdu ; quêon prépare Justine.

- Oh ! monseigneur, interrompit ici la Dubois, ce supplice est trop doux pour elle ; nêen auriez-vous pas de plus affreux ? Je suis bien s˚re que, si vous étiez à la tête dêun gouvernement, vous trouveriez cette mort trop faible pour les scélérats qui lêauraient méritée ; or, Justine est dans ce cas ; trouvez-nous donc quelque chose de meilleur.

- Assurément, répondit lêévêque ; quoiquêun grand criminel moi-même, je ne vous cache pas que je voudrais, et quêon multipli,t beaucoup plus quêon ne fait les supplices judiciaires, et quêon les rendît plus imposants. La raison de cela est bien simpleÖ Tenez, poursuivit-il en descendant, et se couchant sur un de ses sofas, analysons un peu cette matière, pendant que je vais reprendre haleineÖ Tranquillisez-vous, Dubois, votre protégée nêy perdra rien.

Vous croyez, dites-vous, mes amis, que les supplices que jêérigerais, dans le cas o˘ je me trouverais revêtu de quelque autorité, deviendraient infiniment plus rigoureux que ceux qui sont maintenant en usage ; assurément, ces supplices seraient, et plus affreux, et plus multipliés, sans doute. Souvenez-vous bien que la soumission du peuple, cette soumission si nécessaire au souverain qui le régit, nêest jamais due quêà

la violence et à lêétendue des supplices. Tout chef, quel quêil soit, qui voudra gouverner par la clémence, sera bientôt culbuté de son trône.

Lêanimal féroce, connu sous le nom de peuple, a nécessairement besoin dêêtre conduit avec une verge de fer : vous êtes perdu, dès lêinstant o˘

vous lui laissez apercevoir sa force. Ce ne sera jamais que pour secouer le joug, quêil profitera des rayons de lumière que vous laisserez briller à

ses yeux. Et quelle nécessité y a-t-il donc de lêinstruire ? quel bien lê…

tat recueille-t-il de la philosophie du peuple ? Il ne faut dêautre vertu que la patience et la soumission dans lêindividu gouverné ; lêesprit, les talents, les sciences, ne sont faits pour être le partage que du gouvernant. Les plus grands malheurs résulteront toujours du renversement de ces principes. Il cessera dêy avoir une autorité réelle dans tout gouvernement o˘ chacun se croira fait pour la partager ; et tous les fléaux de lêanarchie résulteront de cette extravagance. Or, lêunique moyen dêéviter ces dangers est de resserrer la chaîne le plus quêil est possible, de promulguer les lois les plus sévères, de refuser absolument lêinstruction du peuple, de sêopposer surtout à cette fatale liberté de la presse, foyer de toutes les lumières qui viennent dissoudre les liens du peuple, et de lêeffrayer ensuite par des supplices aussi graves que multipliés. Il nêest point dêanimal au monde plus dangereux que le peuple ; et tout gouvernement qui ne le tiendra pas dans la plus extrême servitude sêécroulera bientôt de lui-même. La tyrannie la plus outrée fait seule toute la s˚reté de lê…tat. L,chez le frein, le peuple se révolte ; accoutumez-le à lêaisance, il deviendra bientôt insolent ; soulagez-le, il vous insultera ; éclairez-le, il vous massacrera.

Nêimaginez pourtant pas, mes amis, que jêentende par le peuple la caste désignée sous la dénomination de tiers état ; non, certes : jêappelle peuple cette classe vile et méprisable qui, grossièrement lancée sur notre planète comme lêécume de la nature, ne peut vivre quêà force de peines et de sueursÖ qui nous vole, qui nous pressure, qui nous escroque toutes les fois quêelle ne peut nous faire autrement contribuer ; voilà celle que je voue à la chaîne et à lêhumiliation perpétuelle, celle que jêaffirme nêexister dans le monde que pour servir lêautre. Tout ce qui respire doit se liguer contre cette classe abjecte ; lêunivers entier doit concourir à

river les fers de ces vils esclaves, bien certain dêêtre à son tour grevé, sêil sêapitoie ou se rel,che. Vous que jêélève et dont je reconnais les droits, ne balancez donc point à vous soumettre au gouvernement le plus despote ; celui-là seul maintiendra vos privilèges et les fera valoir.

Flatté de vous voir contribuer comme lui à lêasservissement des seuls êtres quêil ait à redouter, il vous cédera, tant que vous le voudrez, une portion de son autorité pour assurer lêautre ; et les lois quêil aura promulguées ne feront jamais quêeffleurer vos têtes pour aller mutiler les leurs. Est-il un pays dans le monde oˇ les grands soient plus heureux quêen Turquie ?

Ils craignent le cordon, jêen conviens ; mais ce supplice est bien rare pour eux ; seulement destiné pour quelques crimes dê…tat, jamais leurs délits particuliers, jamais leur despotisme secret, ne courent risque dêêtre réprimés : la jouissance de mille crimes délicieux leur est donc assurée, pour un ou deux quêils ont à craindre !Ö Oh ! vivent, vivent à

jamais de tels gouvernements ! Jêirai toujours habiter de préférence les pays quêils enchaîneront : jêaime la férule qui ne me frappe point, et dont je puis effrayer les autres. que mêimporte quêon mêappelle esclave, quand jêai le droit dêen faire à mon tour ? Le véritable esclave est celui qui consent à vivre sous un gouvernement dont les lois frappent également, parce quêil le devient de ces lois, dont lêautre se moque, et que la tyrannie de lêhomme qui ne frappe que celui qui lui plaît est bien plus douce que la loi qui frappe tout le monde. Oui, je le répète avec plaisir, le sang impur de la populace, si jêétais souverain, coulerait à tous les instants de ma vie ; je lêeffrayerais sans cesse par de sanguinaires exemples ; coupable ou non, je lêimmolerais, afin de maintenir sa dépendance ; je la priverais de tout ce qui pourrait lui donner de lêénergie ; je lêassouplirais par un travail perpétuel, et lui rendrais sa subsistance si pénible, que lêidée seule de secouer ses chaînes lui deviendrai impossible.

- Il faudrait en faire des bêtes de somme, dit lêabbé, quêil f˚t permis de tuer comme les búufs quêon vend à nos boucheries ; il faudrait lêécraser dêimpôts, de contributions.

- Ne doutez pas, reprit lêévêque, que cette vermine nêuse les ressorts de lê…tat par sa rouille dangereuse. Extirpons-la donc, détruisons-la dans sa racine ; et voici, pour y parvenir, les principaux moyens que je mettrais en usage :

1∞ Il est dêabord essentiel, non seulement de permettre, mais même dêautoriser lêinfanticide. Ce nêest que par ce moyen sage que la Chine a

diminué lêexcessive population qui la desséchait, qui lêopprimait avec tant de violence, et qui, sans doute, eut fini par renverser tout à fait sa constitution. Le sage Chinois, détruisant avec courage lêenfant quêil ne peut nourrir, ne soupçonne aucun crime à se débarrasser un peu plus tôt ou un peu plus tard de la matière dont il est surchargé. Contraignons à cette loi le peuple que nous voulons asservir ; gardons-nous surtout dêériger aucun asile pour le fruit de son libertinage ; que celle qui le porte, obligée de le mettre bas publiquement, ne puisse le sauver par aucun moyen ; quêelle soit elle-même punie de mort, si elle veut conserver ce fruit inutile, comme dans lêîle dêOthaÔti, o˘ les femmes de la société des ArreoÔs sont foulées aux pieds, si elles laissent voir le jour à leurs enfants, ou si elles ne les tuent pas dès quêils sont nés.

2∞ Il faut ensuite que des commissaires fassent régulièrement des visites annuelles chez tous les paysans, et soustraient impitoyablement ce que chaque père de famille a de trop. Ces visites seront inattenduesÖ

imposantes ; et le bourreau, qui suivra toujours ceux qui les feront, massacrera sans pitié tout le superflu dêune maison. Chaque famille ayant plus quêil ne lui faut de trois enfants, ce sera lêexcédent de ce nombre qui tombera sans pitié sous le fer exterminateur des commissaires. Ne craignez pas, avec de telles précautions, que ce paysan ose maintenant donner lêexistence à plus dêenfants que ne lui en permettra la loi.

Chargez-le fortement dêimpôts, sêil enfreint ; allez plus loin, sêil sêaccoutume à la braver ; massacrez sa femme à ses yeux, et nêoubliez pas que tous les malheurs dêun gouvernement nêeurent jamais pour cause que lêexcès de la population. Attaquez donc vivement le luxe et lêaisance de cette classe abjecte, si vous voulez couper le mal dans sa racine.

Douteriez-vous de ce luxe ?Ö Eh bien ! parcourez les asiles de ce peuple insolent ; et vous verrez avec quelle arrogance il ose lêafficher aujourdêhui ! Or, je vous demande si ce nêest pas ce luxe, qui, lêamollissant et le dégradant chaque jour, lui fait aussi scandaleusement étendre sa population. Supprimez donc ce luxe absurde en lui ; réduisez ces manants au simple nécessaire ; obligés de fatiguer beaucoup pour se le procurer, vous verrez quêils ne procréeront plus autant. Ce peuple que vous plaignez, que vous choyez tant en Europe, est-il traité de même à Ceylan, o˘ il travaille comme

des chevaux sans rien posséder en propre ? Lêest-il de même en Pologne, oˇ il ne végète encore que dans la plus extrême servitude ? en Perse et sur les bords du Gange oˇ on le tue, comme nous faisons ici nos lièvres ? Surchargez-le donc impunément ; ses reins sont plus forts que vous ne pensez. Persuadez-vous bien que la nature nêa fait ces êtres secondaires que pour servir de jouets aux autres hommes : cêest son vúu. Le pauvre nêest créé que pour être utile au riche ; que pour être employé à ses besoinsÖ à ses fantaisies ; pour servir de fascines dans les sièges, comme fit Mahomet à Constantinople. Forcez-le donc sans aucun scrupule ; contraignez-le, par la misère oˇ vous le réduisez, à ne plus jouer dêautres rôles sur la surface du monde. Obligez-le à amener lui-même les enfants quêil a de trop dans le cabinet de vos plaisirs, oˇ vous les flétrirez, oˇ vous les immolerez, si bon vous semble. Voilà le seul moyen dêécumer cette crasse dont les ressorts de lê…tat, si lêon nêy prend garde, sont toujours ébranlés tôt ou tard.

3∞ Une autre considération importante est de remettre le peuple sous le joug de la servitude dêoˇ la cupidité et la mauvaise politique de nos rois lêont sorti. Redoutant lêempire de la noblesse, ils affranchirent le peuple pour maintenir lêéquilibre, sans prendre garde à lêinégalité des poids, sans observer que cette noblesse quêils voulaient affaiblir ne sêanéantirait jamais sans entraîner le trône dans sa chute. Si les rois ne veulent pas rendre aux seigneurs ces paysans dont ils étaient immeubles, quêils les gardent pour eux, jêy consens ; mais quêils ne les soustraient pas à lêesclavage : rien nêest aussi dangereux que la liberté du peuple.

Cêest par la plus complète oppression de cette classe, en un mot, cêest par sa réduction au plus dur esclavage, par la diminution de ses subsistances, par lêanéantissement total de son luxe, par lêobligation dêacheter au prix des plus rudes travaux le sobre nécessaire qui lui convient, que vous parviendrez à diminuer la population, vice destructeur de tout gouvernement, inconvénient terrible qui le conduira toujours à sa perte.

Aucune pitié sur cet objet ; elle serait bien funeste. quand lêarbre est énervé du trop grand nombre de ses branches, et que le suc nourricier ne peut plus se répartir également, on taille, on coupe, on diminue ; le tronc y gagne, et lêarbre se conserve. Henri IV désirait que chaque paysan e˚t la poule au pot le dimanche ; mais Henri parlait en politique, et non pas en monarque ;

ayant bien plus de raison, vu lêétat de faiblesse o˘ il était, de se faire aimer que de se faire craindre, il faisait aussi bien de parler de cette manière, quêil e˚t eu de tort dêexécuter dêaussi ridicules promesses. quêon ne sêy trompe pas ; la source de lêaisance du peuple est celle de la misère publique ; et nous mourrons toujours de faim, quand le paysan sera riche. Encore une fois, ce ne sont pas les branches qui doivent prospérer, cêest le tronc. quelle est la cause du peu de rapport des grandes possessions ? Cêest la richesse du peuple. Il ne sêengraisse jamais quêaux dépens de lêhomme à son aise : ne craignez donc point de ravir à

votre tour cette substance quêil vous a prise. Si le paysan ne possédait pas ces richesses, ne seraient-elles pas dans votre poche ? Pourquoi faut-il donc que vous vous en priviez, pendant que le pauvre, cet être faible et vil, que la nature nêa créé que pour être dans les fers, en jouit à votre détriment ? Ressaisissez-vous donc, sans scrupule, de ce qui vous appartient. Cêest renverser toutes les institutions sociales ; cêest méconnaître toutes les inspirations de la nature, que dêagir dêune manière différente ; et la tolérance de tant dêabus grossiers, soyez-en bien s˚rs, ne nous amènera quêau plus affreux et quêau plus prochain bouleversement.

Lêab,tardissement de lêespèce, bientôt occasionné par la mésalliance inévitable dans une si prodigieuse population, devient un autre inconvénient fait pour précipiter la perte de lê…tat, et, de conséquences en conséquences, dêinconvénients en inconvénients, nous nous précipiterons dans un gouffre dont rien ne pourra plus nous sortir ; et tout cela, pour des sentiments dêune fausse pitié ; comme si la pitié ne consistait pas à

maintenir les lois de la nature, bien plutôt quêà les renverser !Ö comme si la véritable humanité pouvait nous obliger à perdre la plus importante classe des sujets pour engraisser lêautre ! Loin de nous ces perfides sentiments ! soyons plutôt inhumains et barbares, si ce nêest quêau prix de cette manière dêêtre que nous pouvons honorer la nature, et maintenir, à

tout, lêordre sublime dont elle nous donne lêexemple. Eh ! qui doute que la pitié ne soit une faiblesse, quand elle conduit à des inconvénients de cette force ? Et quelle est donc cette fausse pitié qui vise à renverser tous les principes de lêéquité et de la loi naturelle ? …rigeriez-vous en sentiment louable celui dont les dangers seraient aussi manifestes ? Il vaudrait autant

dire quêun maître fait une bonne úuvre, en se passant de son dîner pour le donner à son chien. Analysons mieux les vrais mouvements de la nature. La pitié, sans aucun doute, est une faiblesse dans tous les cas ; mais elle devient un crime réelÖ un crime dê…tat dans celui-ci ; et tel qui se laisse toucher devient réellement digne de punition.

4∞ Une autre opération, plus nécessaire encore que tout ce qui précède, est la suppression totale de vos aumônes publiques ou particulières. Je voudrais quêil y e˚t une forte amende décernée contre celui qui oserait se livrer à cette pernicieuse action, quand on lui en aurait démontré les inconvénients. Nous nous plaignons des mendiants, et nous les alléchons par des charités. Ne ririons-nous pas dêun imbécile qui se plaindrait dêêtre incommodé par des mouches, et qui, pour les chasser, sêenvironnerait de rayons de miel ? Point dêaumône, je le répète : gardons-nous dêentretenir la fainéantise. Souvenons-nous que si ce polisson de Jésus lêa prêchée, cêest quêil nêétait lui-même quêun mendiantÖ quêun vagabond, à qui les Romains, au lieu du mépris dont ils lêentourèrent, auraient d˚ décerner le plus cruel et le plus humiliant des supplices. On proposa, sous Louis XIV, dêexterminer tous les pauvres, de les pendre tous sans pitié. Ce projet, digne dêun régime aussi sage, aurait influé sur notre siècle ; et nous ne serions pas aujourdêhui rongés de cette pullulante vermine. Osons revenir à

ce sublime projet ; et persuadons-nous bien quêen le remplissant avec exactitude, nous préviendrions peut-être bien des maux. Songez que lê…tat qui sacrifie le pauvre ne perd rien, et gagne beaucoup. Par quel motif lêépargneriez-vous donc ? Bl,meriez-vous un homme, surchargé dêhumeurs, qui prendrait une médecine pour se rendre plus dispos et plus sain ? Cêest absolument la même chose. Et pour que le moyen vigoureux que jêexige influ

,t davantage sur notre nation, infiniment trop chargée de ce funeste excrément populaire, je voudrais que, dans des spectacles publics de taureaux ou de gladiateurs, on immol,t des essaims de cette vile canaille, comme on faisait des chrétiens autrefois à Rome ; quêon les expos,t aux bêtes féroces ; quêon écartel,t leurs garçonsÖ quêon éventr,t leurs femmesÖ

quêon tenaill,t leurs filles ; que les supplices les plus atroces et les plus barbares fussent inventés pour eux ; quêon les réserv,t enfin à tout ce que la cruauté la plus réfléchie pourrait inventer de tourments les plus recherchés. Vous verriez comme, avec ces moyens, la terre serait bientôt purgée de ces excroissances qui la souillent. On sêeffraie au premier coup dêúil, je le sens, de ces projets de jeux inhumains. qui doute néanmoins quêils ne fussent bientôt aussi suivis que vos bals et vos comédies ? qui doute que vos petites maîtresses à nerfs et à vapeurs ne les vinssent incessamment dissiper aux égorgements populaires ? Les Porcies, les Cornélies pleuraient aux tragédies de Sophocle, et nêen venaient pas moins se chatouiller lubriquement le clitoris aux massacres des chrétiens, dans le cirque de Rome. Néron jouait supérieurement ådipe, et déchiquetait voluptueusement, au sortir de là, les jolis tétons de sainte Cécile, ou les belles fesses de súur Agathe, qui avaient, lêune et lêautre, lêimbécillité

de croire au Christ. Ces spectacles, à la fois magnanimes et piquantsÖ

dignes du génie dêune grande nation, ne seraient révoltants pour nous, que parce que nos yeux nêy seraient pas faits. On frémirait peut-être aux premiers ; on sêécraserait aux seconds. Nos places publiques ne sont-elles pas remplies chaque fois que lêon y assassine juridiquement ? Ce serait la même chose ici. Nous aurions bonne gr,ce, vraiment, à faire les réservés sur ces fadaises, pendant que nous nous permettons tant dêatrocités secrètes. Eh ! qui sait si, en donnant ainsi carrière à la méchanceté des hommes, on ne tarirait pas la source de leurs crimes mystérieux ? Le célèbre maréchal de Retz nêe˚t peut-être pas assassiné quatre ou cinq cents enfants, pour éjaculer son sperme un peu plus chaudement, sêil y e˚t eu des spectacles o˘ ses fureurs lubriques eussent pu trouver des issues. Combien serait satisfaite, par ce projet, la haine que tant dêhonnêtes gens ont pour cette classe vile, dont Saint-Pouanges, archevêque de Toulouse, ne pouvait apercevoir un individu sans lêaccabler dêinvectives ou de coups, ou le faire assommer par ses gens devant lui. quant à moi, je lêavoue, poursuivit chaleureusement ce libertin, je ne serais pas le dernier à y assisterÖ que dis-je ! lêextrême horreur que jêai pour cette indigne race me déterminerait peut-être à des choses plus fortes, et ce serait avec délices que jêinventerais moi-même des tourments pour elle, et que mes mains les lui feraient endurerÖ Poursuivons.

5∞ Joignez à ces premiers moyens de dépopulation lêusage dêhonorer les célibataires, les pédérastes, les tribades, les masturbateurs, tous ces êtres enfin qui, ennemis jurés de la progéniture, nêont dêautres principes que de lui ravir des germes, ou dêen détruire. que le meurtrier même soit en honneur dans un …tat ; dés que lêobjet est de diminuer cette abondante superfluité qui mine une nation, gardez-vous de punir celui qui, en détruisant, coopère le plus à vos vues ; honorez-le, récompensez-le même, et votre but sera rempli.

6∞ Pour étayer les moyens dont je viens de parler tout à lêheure, il faut que tous les blés soient transportés dans des magasins publics, érigés dans les principales villes de France, et que là ils y soient payés leur valeur au propriétaire, avec injonction à lui de ne garder absolument que ce quêil lui faut pour vivre. Ce prétexte vous donne le droit dêétablir des visites domiciliaires, que vous faites avec assez de rigueur, pour enlever même au malheureux ce que vous lui aviez laissé dêabord pour son année ; vous lui faites rapporter ce prétendu superflu dans les magasins, en lêassurant quêil en sera payé. Vous lui tenez parole ; trois mois après, vous lêimposez au double de lêargent que vous savez quêil a reçu ; vous le contraignez à payer tout de suite. Le voilà donc, avant lêhiver, et sans argent, et sans subsistance ; à peine a-t-il conservé ses semailles. Même procédé lêannée dêensuite. Comment voulez-vous, quêen renouvelant ainsi trois ou quatre ans, le malheureux, absolument ruiné, ne soit pas obligé

dêabandonner sa chaumière, pour aller mendier ?Ö Il le fait. Ne vous y opposez point ; gardez-vous seulement de le secourir. Six mois après, promulguez les lois les plus sévères contre les mendiants ; sabrez-les, pendez-les sans aucune pitié. Et voilà, dans dix ans, par ce procédé bien simple, votre population diminuée dêun tiers. Déclarez alors à ce qui reste que, pour se mettre à lêabri dêun telle vexation, ce que le paysan a de mieux à faire, est de se replacer sous la servitude féodale ; quêen engageant à son patron tout ce quêil peut posséder au monde, ce qui lui restera sera du moins pour lui, puisquêon respecte les biens seigneuriaux.

Faites-lui comprendre quêau moyen de cet engagement, celui avec lequel il le fait se chargera de le protéger, de le défendre ; quêil le maintiendra dans son petit héritage, et que dès lors il en jouira sans aucun danger, et cela sous

la simple clause dêune redevance. Plutôt que dêêtre trompé comme il vient de lêêtre ; plutôt que de sêexposer à mourir de faim comme cultivateur, ou à être pendu comme mendiant, le malheureux sêengagera à

tout ; et le voilà redevenu serf. Mais, quoique dans les fers, quoique simplement réduit à la plus simple subsistance, peut-être va-t-il se remettre à pulluler encore. Renouvelez alors toutes vos entraves. La victime est à vous ; vos moyens seront bien plus simples. Promulguez une loi sur les mariages, qui ne les permette quêà trente ansÖ qui les interdise à la plus légère apparence de parenté. Continuez vos suppressions du supplément de la progéniture ; que la confiscation des biens du délinquant soit toujours au profit du maître, afin quêinsensiblement la race sêéteigne, et que le seigneur accapare toutes les propriétés. Plus aucune crainte de sédition ou de révolte désormais ; voilà vos insurgés ou sous le joug, ou sous le glaive ; et, dans tous les cas, réduits à moitié.

quêun gouvernement despotique veille maintenant sur ces opérations, les consolide par les plus violents moyens ; et voilà votre pays tranquille ; voilà lêhydre absorbée, et la paix maintenue.

- Vous bandez, monseigneur, dit la Dubois.

- Cela est vrai, répondit lêévêque ; ces systèmes mêéchauffent lêimagination, et je sens que je serais le plus heureux des hommes, si je pouvais les mettre en pratique.

- Il fut un temps oˇ vous le p˚tes, monseigneur, je le sais ; et que nêentreprîtes-vous pas peut-être alors ?

- Cela est vrai, jêabusai furieusement de mon autorité.

- qui nêen abuse pas ?

- Les sots ; eux seuls se maintiennent dans des digues inconnues à des gens tels que nousÖ Oh ! ma chère Dubois, quel délicieux temps tu me rappelles !

comme on menait alors cette cour corrompue ! comme on y abusait de son crédit !

Et comme Dubois sêaperçut que lêévêque se manuélisait à ces doux souvenirs :

- Tenez, monseigneur, lui dit-elle, voilà Justine, ne la faites pas languir plus longtemps ; la situation dans laquelle elle est vous prouve à quel point lêattente de la mort est affreuse ; à peine peut-elle se soutenir.

Mais, quel que soit son état, rappelez-vous bien que vous mêavez promis de servir ma vengeance ; cêest lêunique gratification que je vous demande, et vous la servirez bien mal, en ne condamnant cette fille quêau médiocre supplice qui vient dêêtre employé pour Eulalie.

- Eh bien ! dit le prélat en palpant la victime, en lui claquant les fesses à tour de bras, et lui comprimant fortement la gorge, il faut, en ce cas, faire disparaître la décoration centrale de cette chambre. Occupez-vous, lêabbé, à remettre à la place lêinfernale machine qui br˚le, coupe et brise les os tout à la fois. Celle dont nous nous servîmes, il y a huit jours, avec cette jeune fille, si belle, si douce et si sage.

- Je sais ce que monseigneur veut dire, répondit lêaumônier ; mais ces préparatifs sont un peu longs.

- Eh bien ! nous souperons pendant ce temps-là ; nêes-tu pas de cet avis, Dubois ?

- A vos ordres sur tous les points, monseigneur, vos intentions seront toujours les miennes ; mais je connais Justine, et je crains les délais.

- Je te réponds de tout ; cessera-t-elle, dêailleurs, dêêtre sous nos yeux ?

Et pendant que lêabbé prépare les nouveaux instruments de supplice, on passe dans une salle à manger. quelle débauche !Ö quelle intempérance !

Mais Justine eut-elle à sêen plaindre, puisquêelle lui sauva la vie.

Excédés de vin et de nourriture, lêévêque et Dubois tombent ivres morts avec les débris de leur souper. ¿ peine notre héroÔne les voit-elle dans cet état, quêelle saute sur le mantelet et sur le jupon que vient de quitter la Dubois, pour être plus immodeste aux yeux de son patron, et, saisissant une bougie, elle sêavance rapidement vers lêescalier. La maison, dégarnie de valets, nêoffre rien qui sêoppose à son évasionÖ elle est libre. Le premier chemin qui se présente à elle est celui quêelle choisit de préférence ; heureusement cêest celui de Grenoble. On était encore couché dans lêauberge. Justine pénètre secrètement, et sêintroduit en h,te dans la cambre de Valbois. Il sêéveille, reconnaît à peine celle qui sêavance à luiÖ que signifieÖ que désirez-vous ?

- Hélas, monsieur !

Et la tremblante Justine raconte tout ce qui lui est arrivé.

- Vous pouvez faire arrêter la Dubois, poursuit-elle ; ce monstre nêest quêà deux lieues dêici ; jêindiquerai le cheminÖ La malheureuse !

indépendamment de tous ses crimes, elle mêa pris encore et mes hardes et les cinq louis que vous mêaviez donnés.

- Oh ! Justine, vous êtes assurément la fille la plus infortunée quêil y ait au monde ; mais, vous le voyez pourtant, honnête créature, au milieu des maux qui vous accablent, une main céleste vous conserve ; que ce soit toujours pour vous un motif dêêtre vertueuse ; jamais les bonnes actions ne sont sans récompense. Nous ne poursuivrons point la Dubois ; mes raisons de la laisser en paix sont les mêmes que celles que je vous exposai hier.

Réparons seulement les torts quêelle vous a faits. Voilà dêabord lêargent quêelle vous a pris.

Une heure après, une couturière vient essayer à Justine deux vêtements complets ; une lingère lui apporta des chemises.

- Il faut partir, lui dit alors Valbois, partir dans la journée même ; la Bertrand y compte ; elle est prévenue ; rejoignez-laÖ

- ‘ vertueux jeune homme, sêécria Justine en tombant aux pieds de Valbois, puisse le ciel vous rendre un jour tous les biens que vous me faites ! je ne cesserai jamais de lêimplorer pour vous.

- Allez, chère fille, répondit cet honnête mortel en embrassant notre infortunée, le bonheur que vous me souhaitez, jêen jouis déjà, puisque le vôtre est mon ouvrage.

Voilà comme Justine quitta Grenoble ; et si elle nêy trouva pas tout le bonheur dont elle sêétait flattée, au moins ne rencontra-t-elle dans aucune antre ville tant dêhonnêtes gens réunis pour plaindre ou calmer ses maux.

CHAPITRE XX

AVENTURES DE VILLEFRANCHE - PRISON - CE qUE RETIRE JUSTINE DES AMIS qUêELLE

ENVOIE CHERCHER - COMME SES JUGES LA TRAITENT - … VASION - VOYAGE DE PARIS -

qUI ELLE RETROUVE

Justine et sa conductrice voyageaient dans un petit chariot attelé dêun cheval, quêelles conduisaient du fond de la voiture. Là étaient les marchandises de Mme Bertrand avec une petite fille de quinze mois, quêelle nourrissait, et que la trop compatissante Justine ne tarda pas, pour son malheur, de prendre dans une si grande amitié que pouvait le faire celle qui lui avait donné le jour.

Cêétait une assez vilaine femme que cette Bertrand ; soupçonneuse, bavarde, commère, ennuyeuse et bornée ; ce peu de mots la peint au naturel. On descendait, régulièrement chaque soir, tous les effets dans lêauberge, et lêon couchait dans la même chambre. Jusquêà Lyon tout se passa fort bien ; mais, pendant les trois jours dont cette femme avait besoin pour ses affaires, Justine fit dans cette ville une rencontre à laquelle elle était bien loin de sêattendre.

Elle se promenait lêaprès-midi, sur le quai du Rhône, avec une des filles de lêauberge, lorsquêelle aperçut tout à coup le révérend père Antonin de Sainte-Marie-des-Bois, maintenant supérieur de la maison de son ordre, située en cette ville. Le moine lêaborde ; et, après lui avoir tout bas aigrement reproché sa fuite, et lui avoir fait entendre quêelle courait les plus grands risques dêêtre reprise, sêil en donnait avis au couvent de Bourgogne, il lui ajouta, en se radoucissant, quêil ne parlerait de rien, si elle voulait à lêinstant même le venir voir dans son habitation, avec la fille qui lêaccompagnait, assez fraîche, assez jolie, prétendait-il, pour lui inspirer quelques désirs. Puis, sêadressant à cette créature :

- Nous vous payerons bien lêune et lêautre, dit-il en la caressant ; nous sommes dix dans notre maison ; et je vous promets un louis de chacun, si votre complaisance est sans bornes.

Justine, comme on se le persuade aisément, rougit beaucoup de ces propos.

Un moment elle veut faire croire au moine quêil se trompe ; nêy réussissant pas, elle essaye des signes ; rien nêen impose à cet insolent ; les sollicitations nêen deviennent que plus chaudes. Le moine enfin, sur des refus réitérés, se borne à demander des adresses. Pour se débarrasser, Justine en donne des fausses. Il les écrit sur son portefeuille, et se sépare, en assurant quêon entendra bientôt parler de lui.

Justine, en retournant à lêauberge, expliqua du mieux quêelle p˚t, lêhistoire de cette malheureuse rencontre, à la fille qui lêaccompagnait.

Mais, soit que ce quêelle dit ne f˚t pas fait pour satisfaire, soit que cette servante e˚t été f,chée dêun acte de vertu qui la privait dêun gain assuré, elle bavarda. Justine nêeut que trop lieu de sêen apercevoir aux propos de la Bertrand, lors de la malheureuse catastrophe que nous allons bientôt raconter. Cependant le moine ne reparut plus, et lêon partit.

Sorties de Lyon, nos deux voyageuses ne purent, ce premier jour, coucher quêà Villefranche ; elles y arrivèrent sur les six heures du soir, et se retirèrent de suite dans leur chambre, afin dêentreprendre une plus forte marche le lendemain. Il nêy avait pas deux heures quêelles étaient couchées, lorsquêelles sont réveillées tout à coup par une fumée affreuse.

Persuadées que le feu nêest pas loin, elles se lèvent avec promptitude.

Juste ciel ! les progrès de lêincendie ne sont déjà que trop effrayants.

Elles ouvrent leur porte, à moitié nues, et nêentendent autour dêelles que le fracas des murs qui sêécroulent, le bruit de charpentes qui se brisent, et les hurlements épouvantables de ceux qui tombent dans les flammes.

Entourées de ces flammes dévorantes, elles ne savent déjà plus o˘ fuir.

Pour échapper à leur violence, elles se précipitent dans leur foyer, et se trouvent ainsi bientôt confondues dans la foule de ceux qui cherchent leur salut dans la fuite. Justine se rappelle alors que sa conductrice, plus occupée dêelle que de sa fille, nêa pas songé à garantir cette enfant de la mort. Elle vole dans la chambre o˘ cette petite est oubliée, à travers les flammes qui lêatteignent et la br˚lent en plusieurs endroits, se saisit de la créature, sêélance pour la rapporter à sa mère, fléchit sur une poutre à

moitié consumée, laisse tomber le précieux fardeau quêelle porte, et ne se sauve elle-même que saisie par une femme qui lui tend le bras, et qui se presse de lêentraîner hors du tumulte. On la jette dans une chaise de poste ; sa libératrice sêy place avec elleÖ Sa libératrice ! grand Dieu !

de quelle expression nous sommes obligés de nous servir ! cette libératrice est Dubois.

- Scélérate, lui dit la mégère, en lui appuyant la pointe dêun pistolet sur la tempeÖ ah ! putain, je te tiens, pour le coup, et cette fois tu ne mêéchapperas plus.

- Oh ! madame, vous ici ? sêécria Justine.

- Tout ce qui vient de se passer est mon ouvrage : répondit la Dubois.

Cêest par un incendie que je têai sauvé le jour, cêest au moyen dêun incendie que tu vas le perdre. Je têaurais poursuivie jusquêaux enfers, sêil lêe˚t fallu, pour te ravoir. Monseigneur devint furieux, quand il apprit ton évasion ; il me menaça de toute sa colère, si je ne te ramenais pas. Je têai

manquée de deux heures à Lyon. Hier, jêarrivai à Villefranche une heure après toi. Jêai mis le feu à lêauberge, avec le secours des satellites que jêai perpétuellement à mes gages. Je voulais te br˚ler ou têavoir. Je têai ; je te reconduis dans une maison que ta fuite a précipitée dans le trouble et dans lêinquiétude, et têy ramène, ma fille, pour être traitée dêune cruelle manière. Monseigneur a juré quêil nêaurait pas de supplices assez effrayants pour toi ; et nous ne descendrons pas de la voiture, que nous ne soyons chez lui. Eh bien ! Justine, que penses-tu maintenant de la vertu ? nêe˚t-il pas mille fois mieux valu laisser br˚ler tous les enfants de lêunivers, que de têexposer à ce qui têarrive, pour en avoir voulu sauver unÖ qui, malheureusement, ne lêest pas ?

- Oh ! madame, ce que jêai fait, je le ferais encoreÖ Vous me demandez mon opinion sur la vertuÖ je pense quêelle est souvent la proie du crimeÖ

quêelle est heureuse, quand elle triomphe ; mais quêelle doit être lêunique objet des récompenses de Dieu dans le ciel, si les forfaits de lêhomme parviennent à la flétrir sur terre.

- Tu ne seras pas longtemps, Justine, sans savoir sêil est vraiment un Dieu qui punisse ou qui récompense les actions des hommesÖ Ah ! si dans le néant éternel o˘ tu vas rentrer tout à lêheure, il têétait permis de penser, combien tu regretterais les sacrifices infructueux que ton entêtement têa forcée de faire à des fantômesÖ qui ne têont jamais payée quêavec des malheurs !Ö Il en est encore temps, Justine ; veux-tu devenir ma complice ?

Il est plus fort que moi de te voir échouer sans cesse dans les routes dangereuses de la vertu. Nêes-tu donc pas suffisamment punie de ta sagesse et de tes faux principes ? quelles infortunes te faut-il donc pour te corriger ? quels exemples te sont nécessaires pour te convaincre que le parti que tu prends est le plus mauvais de tous, et quêainsi que je te lêai dit cent fois, on ne doit sêattendre quêà des revers, quand, prenant la foule à rebours, on veut être seule vertueuse dans une société tout à fait corrompue. Tu comptes sur un Dieu vengeur ! détrompe-toi, Justine, détrompe-toi ; le Dieu que tu te forges nêest quêune chimère dont la sotte existence ne se trouva jamais que dans la tête des fous. Cêest un fantôme inventé par la scélératesse des hommes, qui nêa pour but que de les tromper ou de les armer les uns contre les autres. Le plus important service quêon e˚t pu leur rendre, e˚t été

dêégorger sur-le-champ le premier imposteur qui sêavisa de leur parler dêun Dieu. que de sang un seul meurtre e˚t épargné

dans lêunivers ! Va, va, Justine, la nature, toujours agissante, toujours active, nêa nullement besoin dêun maître pour la diriger. Eh ! si ce maître existait effectivement, après tous les défauts dont il a rempli ses úuvres, mériterait-il autre chose de nous que des mépris et des outrages ? Ah !

sêil existe, ton Dieu, que je le hais, Justine ! que je lêabhorre ! Oui, si cette existence était vraie, je lêavoue, le seul plaisir dêirriter perpétuellement celui qui en serait revêtu, deviendrait le plus précieux dédommagement de la nécessité o˘ je me trouverais alors dêapporter quelque croyance en luiÖ Encore une fois, Justine, veux-tu devenir ma complice ? Un coup superbe se présente ; nous lêexécuterons avec du courage ; je te sauve la vie, si tu lêentreprends. Le prélat, chez qui nous allons, sêisole dans le sanctuaire de ses débauches ; le genre dont tu sais quêelles sont lêexige ; un seul valet et lêaumônier lêhabitent avec lui, quand il y va pour ses plaisirs. Lêhomme qui court devant cette chaise, toi et moi, Justine, nous voilà trois contre un. quand ce libertin sera dans le feu de ses voluptés, je mêemparerai des armes dont il se sert pour trancher la vie de ses victimes ; tu le tiendras ; nous le tuerons ; et mon courrier, pendant ce temps-là, se défera des deux acolytes. Il y a de lêargent caché

dans cette maison, Justine ; plus dêun million, je le sais ; le coup en vaut la peineÖ Choisis, sage créature, choisis la mortÖ ou me servir. Si tu me trahis, si tu lui fais part de mon projet, je têaccuserai seule ; et tu ne doutes pas que je ne lêemporte par la confiance quêil eut toujours en moi. Réfléchis bien avant que de me répondre. Cet homme est un scélérat ; donc en lêassassinant nous ne faisons que servir les lois desquelles il a mérité la rigueur. Il nêy a pas de jour, mon enfant, o˘ ce coquin ne massacre une fille : est-ce donc outrager la vertu que de punir le crime ?

et la proposition raisonnable que je te fais alarmera-t-elle encore tes farouches principes ?Ö

- Nêen doutez pas, madame, répondit Justine. Ce nêest pas dans la vue de corriger le crime que vous me proposez cette action ; cêest dans le seul motif dêen commettre un vous-même : il ne peut donc y avoir quêun très

grand mal à faire ce que vous dites, et nulle apparence de légitimité. Il y a mieux. Nêeussiez-vous même pour dessein que de venger lêhumanité des horreurs de cet homme, vous feriez encore mal de lêentreprendre ; ce soin ne vous regarde pas ; les lois sont faites pour punir les coupables ; laissons-les agir ; ce nêest pas à nos faibles mains que lê tre éternel en a confié le glaive ; nous ne nous en servirions pas sans les outrager elles-mêmes.

- Rien de si grossier que ton erreur, Justine. Dès que les lois sont aveugles, prévaricatrices, ou insuffisantes, il est permis à lêhomme dêy suppléer. Les lois sont lêouvrage des hommes ; lêhomme a le droit de les corriger. Celui dont il sêagit est un despoteÖ un tyran. Rappelle-toi les maximes affreuses quêil nous étala lêautre jour ; le scélérat détruirait le peuple entier sêil lêosait ; et cêest une vertu, ma fille, oui, une vertu, que dêanéantir les tyrans. Il nêen existerait pas un seul dans le monde, sêil mêétait possible de les égorger tous ; cette pernicieuse engeance est-elle donc nécessaire pour conduire les hommes ? Mais, ce que jêabhorre encore plus quêeux, sêil est possible, ce sont leurs courtisans et leurs flatteurs, tous scélérats qui ne cherchent quêà faire refluer sur eux les bontés du prince et leurs richesses. Ainsi le pauvre nêa travaillé que pour engraisser cette canaille ; cêest de son sang, de ses larmes et de ses súurs quêest abreuvé le luxe insolent de ces sangsues. Et lêon veut nous faire respecter les dégo˚tantes idoles, enfantant dêaussi cruels abus !

Non, non, je les voue tous à la haine et à la vengeance publique, ces prétendus maîtres du monde, qui ne trouvent jamais, dans la puissance qui les enivre, que des moyens de scélératesses et de crimes.

- Oh ! madame, répondit Justine, ne pourrait-on pas trouver plus dêune fois vos maximes en contradiction avec vos múurs ?

- Jamais, Justine, jamais ; je veux lêégalité, je ne prêche que cela. Si jêai corrigé les caprices du sort, cêest parce quêécrasée, anéantie de lêinégalité de la fortune et des rangs, ne voyant que vanité, que tyrannie dans les uns, que bassesse, que misère dans les autres, je nêai voulu ni briller avec le riche orgueilleux, ni végéter avec le pauvre humilié. Je me suis fait un sort, une fortune, unique ouvrage de mon adresse et de ma philosophie. Cêest à force de crimes, jêen conviens ; mais je ne crois pas au crime, moi, ma chère ; il nêexiste aucune sorte dêaction, qui, selon moi, puisse être

qualifiée ainsiÖ En un mot, Justine, nous approchons, décide-toi ; veux-tu me servir ?

- Non, madame, ne lêespérez jamais.

- Eh bien, tu mourras, indigne créature, reprit la Dubois en fureur ; oui, tu mourras ; ne te flatte pas dêéchapper à ton sort.

- que mêimporte ! je serai délivrée de tous mes maux ; le trépas nêa rien qui mêeffraie, cêest le dernier sommeil de la vie, cêest le repos du malheureux.

Et cette bête féroce, sêélançant aussitôt sur notre infortunée, elle lêaccable de coupsÖ elle a lêinsolence de la trousser et de lui déchirer de ses ongles les cuisses, le ventre et les fesses ; elle lui donne des soufflets, elle lêinvective de toutes les manières, toujours en la menaçant du pistolet, si elle ose jeter un seul cri. Justine fond en larmes.

Cependant, on avançait fort vite ; lêhomme qui courait devant faisait préparer les chevaux, et lêon nêarrêtait à aucune posteÖ quêentreprendre ?Ö

Lêabattement de Justine et sa faiblesse la mettaient dans un tel état, quêelle préférait la mort aux peines de sêen garantir.

On allait entrer dans le Dauphiné, lorsque six hommes à cheval, galopant à

toute bride derrière la voiture, lêatteignent, et forcent le postillon à

sêarrêter. Il y avait à trente pas du chemin une chaumière oˇ les cavaliers poursuivants ordonnent au postillon dêamener la chaise. Ici Dubois sêaperçoit que cêétait des gens de la maréchaussée. Elle leur demande, dès quêelle a mis pied à terre, si elle est connue dêeux, et de quel droit on en use ainsi avec une femme de son rang. Tant dêeffronterie réussit à

merveille.

- Nous nêavons pas lêhonneur de vous connaître, madame, dit lêexempt ; mais nous sommes certains que vous avez dans votre voiture une malheureuse qui mit hier le feu à la principale auberge de Villefranche.

Puis, se mettant à toiser Justine :

- Voilà son signalement, madame ; nous ne nous trompons pas ; ayez la bonté

de nous la livrer et de nous apprendre comment une personne aussi respectable que vous paraissez lêêtre a pu se charger dêune telle femme ?

- Rien que de simple à cet événement, répondit lêadroite créature ; et je ne prétends ni vous le cacher ni prendre le parti de cette fille, du moment quêelle est coupable du crime affreux dont vous parlez. Je logeais comme elle hier à cette auberge de Villefranche ; jêen partis au milieu du trouble ; et comme je montais dans ma voiture, cette fille sêélança vers moi, en implorant ma compassion, en me disant quêelle venait de tout perdre dans cet incendie, quêelle me suppliait de la prendre jusquêà Lyon, o˘ elle espérait de se placer. …coutant moins ma raison que mon cúur, jêacquiesçai à ses demandes. Une fois dans ma chaise, elle sêoffrit à me servir.

Imprudemment encore je consentis à tout, et je la menais en Dauphiné o˘

sont mes biens et ma famille. Assurément, cêest une leçon ; je reconnais bien à présent tous les inconvénients de la pitié ; je mêen corrigerai. La voilà, messieurs, la voilà ; Dieu me garde de mêintéresser à un tel monstre ; je lêabandonne à la sévérité des lois, et vous supplie de cacher avec soin le malheur que jêai eu de la croire un instant.

Justine voulut se défendre ; elle voulut dénoncer la vraie coupable. Ses discours furent traités de récriminations calomniatrices, dont lêinsolente Dubois ne se défendit quêavec un sourire méprisant. ‘ funestes effets de la misère et de la prévention, de la richesse et de lêaudace ! était-il possible quêune femme qui se faisait appeler Mme la baronne de Fulconis, qui affichait le luxe, qui se donnait des terres, une famille ; se pouvait-il quêune telle femme p˚t se trouver coupable dêun crime o˘ elle ne paraissait pas avoir le plus mince intérêt ? Tout, au contraire, ne condamnait-il pas lêinfortunée Justine ? Pauvre et sans protection, comment nêe˚t-elle pas eu tort ?

Lêexempt lui lut les plaintes de la Bertrand ; cêétait elle qui lêavait accusée. Selon cette mégère, notre orpheline avait mis le feu à ce logis, pour la voler plus à son aise ; elle lêavait été jusquêau dernier sou.

Cêétait Justine qui avait jeté lêenfant dans le feu, pour que le désespoir o˘ cet événement allait plonger la mère, lui voil,t le reste des manúuvres.

Cêétait dêailleurs, ajoutait la Bertrand, une fille de mauvaise vie que cette Justine, une créature échappée au gibet de Grenoble, et dont elle ne sêétait chargée que par excès de complaisance pour un jeune homme, amant présumé de la délinquante, laquelle, pour surcroît dêimpudence, avait impunément raccroché des moines à Lyon. En un mot, il nêétait rien dont cette indigne Bertrand nêe˚t profité pour perdre Justine ; rien que la calomnie, aigrie par le désespoir, nêe˚t inventé pour lêavilir. ¿ la sollicitation de cette femme on avait fait un examen juridique sur les lieux mêmes, le feu avait commencé dans un grenier à foin o˘ plusieurs personnes avaient déposé que Justine était entrée le soir de ce jour funeste ; et cela était vrai. Désirant un cabinet dêaisance mal indiqué par la servante à laquelle Justine sêadressa, elle était entrée dans ce galetas, ne trouvant point lêendroit cherché, et y était restée assez de temps pour faire soupçonner ce dont on lêaccusait, ou pour fournir au moins des probabilités. Elle eut donc beau se défendre, lêexempt ne répondit quêen apprêtant des fers.

- Mais, monsieur, osa-t-elle dire cependant, si jêavais volé ma compagne de route à Villefranche, lêargent devrait se trouver sur moi ; quêon me fouille.

Cette défense ingénue nêexcita que des rires ; on lui assura quêelle nêétait pas seule, quêon était s˚r quêelle avait des complices auxquels avaient été remises les sommes à lêinstant de sa fuite. Alors la méchante Dubois, qui connaissait la flétrissure que cette infortunée avait eu le malheur de recevoir autrefois chez Rodin, contrefit un instant la commisération :

- Monsieur, dit-elle à lêexempt, on commet chaque jour tant dêerreurs sur toutes ces choses-ci, que vous pardonnerez lêidée qui me vient. Si cette fille est coupable de lêaction dont on lêaccuse, assurément ce nêest pas son premier forfait ; on ne parvient pas en un jour à des délits de cette nature. Visitez-la, monsieur, je vous en prieÖ Si par hasard vous trouviez sur son

malheureux corpsÖ Mais si rien ne lêaccuse, permettez-moi de la défendre et de la protéger.

Lêexempt consentit à la vérification ; elle allait se faire.

- Un moment, monsieur, dit Justine en sêy opposant, cette recherche est inutile. Madame sait bien que jêai cette affreuse marque ; elle sait bien aussi que le malheur en est la cause ; ce subterfuge de sa part est un surcroît dêhorreurs qui se dévoilera, ainsi que le reste, au temple de Thémis. Conduisez-y moi, monsieur ; voilà mes mains, couvrez-les de chaînes ; le crime seul rougit de les porter ; la vertu malheureuse en gémit, et ne sêen effraie pas.

- En vérité, je nêaurais pas cru, dit la Dubois, que mon idée e˚t un tel succès ; mais comme cette créature me récompense de mes bontés par dêinsidieuses inculpations, jêoffre de retourner avec elle, si cela est nécessaire.

- Cette démarche est parfaitement inutile, madame la baronne, répondit lêexempt ; nos recherches nêont que cette fille pour objet ; ses aveux, la marque dont elle est flétrie, tout la condamne ; nous nêavons besoin que dêelle, et nous vous demandons mille excuses de vous avoir retardée si longtemps.

Notre orpheline, aussitôt enchaînée, est mise en croupe derrière un des cavaliers, et la Dubois remonte en voiture, en achevant dêinsulter cette malheureuse par le don de quelques écus laissés piteusement aux gardes pour aider à la situation de la prisonnière, dans le triste séjour quêelle allait habiter jusquêà son jugement.

- ‘ vertu ! Sêécria Justine, quand elle se vit dans cette affreuse humiliation, devais-tu recevoir un plus sensible outrage ? se peut-il que le crime ose têaffronter et te vaincre avec autant dêinsolence et dêimpunité ?

Dès en arrivant à Lyon, Justine fut précipitée dans le cachot des criminels, o˘ on lêécroua comme incendiaire, fille de mauvaise vie, meurtrière dêenfant, et voleuse.

Il y avait eu sept personnes de br˚lées dans lêauberge ; elle avait pensé

lêêtre elle-même ; elle avait voulu sauver un enfant ; elle allait périr.

Mais celle qui était cause de cette horreur, échappait à la vigilance des lois, à la justice du ciel ; elle triomphait, elle retournait à de nouveaux crimes ; tandis quêinnocente et malheureuse, Justine nêavait pour perspective que le déshonneur, la flétrissure et la mort.

Dubois rendit compte à lêévêque de tout ce qui sêétait passé ; et celui-ci, furieux de manquer sa proie, voulut se dédommager au moins en faisant ajouter, le plus quêil serait possible de charges au procès de cette infortunée. Il envoya sur-le-champ son aumônier à Lyon, muni de nouvelles pièces contre elle. On lêaccusa dêavoir volé monseigneur pendant le temps o˘ il avait eu la bonté de la prendre à son service. Ce surcroît de preuves h,ta la procédure, et lêon informa promptement.

De son côté, notre intéressante aventurière, accoutumée depuis longtemps à

la calomnie, à lêinjustice et au malheur, faite depuis son enfance à ne se livrer à un sentiment de vertu, quêassurée dêy trouver des épines, éprouvait une douleur plus stupide que déchirante ; ses larmes, retombant glacées sur son cúur, ne pouvaient humecter ses beaux yeux. Cependant, comme il est naturel à toute créature souffrante dêimaginer même lêimpossible pour se tirer de lêabîme o˘ son infortune la plonge, le père Antonin lui revint à lêesprit. quelque médiocre secours quêelle en attendit, elle ne se refusa point à lêenvie de le voir ; elle le demande.

Il paraît. On ne lui avait pas dit par quelle personne il était désiré ; il affecte de ne pas reconnaître Justine qui, pour sauver le mauvais effet de ce procédé, sêempresse de dire au geôlier, quêil est très possible que cet honnête religieux ne se ressouvienne pas dêelle, nêayant dirigé sa conscience que dans les plus jeunes années de sa vie A peine avais-je douze ans, continua-t-elle, lorsquêil me fit faire ma première communion ; et quoi quêil en puisse être, à ce titre elle demande un entretien secret avec lui. On y consent de part et dêautre.

Dès quêelle est seule avec le moine :

- Oh ! mon père, sêécrie-t-elle en se jetant à ses genoux, et les arrosant de ses larmes, sauvez-moi, je vous en conjure, de la cruelle position o˘ je suis.

Alors elle lui prouva son innocence ; elle ne lui cacha point que les mauvais propos quêil lui avait tenus quelques jours auparavant, avaient indisposé la femme avec laquelle elle voyageait, et qui se trouvait maintenant son accusatrice. Le moine écoute très attentivement.

- Justine, lui dit-il ensuite, ne têemporte pas comme à ton ordinaire, sitôt quêon enfreint tes maudits préjugés ; tu vois o˘ ils têont conduite, et tu peux facilement te convaincre à présent, quêil vaut cent fois mieux être coquine et heureuse, que sage et dans lêinfortune. Ton affaire est aussi mauvaise quêelle peut lêêtre ; il est inutile de te le déguiser.

Cette Dubois dont tu me parles, ayant le plus grand intérêt à ta perte, y travaillera s˚rement en sous-main ; la Bertrand poursuivra ; toutes les apparences sont contre toi ; et il ne faut que des apparences aujourdêhui pour faire condamner à la mort. Je sais dêailleurs que lêévêque de Grenoble agit sourdement, mais avec vigueur, contre toi ; on assure même quêil vient dêarriver pour suivre personnellement cette affaire. Tu es donc une fille perdue, il faut têy attendre. Un seul moyen peut te sauver. Je suis bien avec lêintendant ; il peut beaucoup sur les juges de cette ville. Je vais lui dire que tu es ma nièce, et te réclamer à ce titre ; il anéantira toute la procédure. Je demanderai à te renvoyer dans ma famille ; je te ferai enlever, mais ce sera pour têenfermer dans notre couvent de cette ville, dont tu ne sortiras de ta vieÖ Et, là, je ne te le cache point, Justine, là, esclave asservie de mes caprices, tu les assouviras tous sans distinction ; tu te livreras de même à ceux de mes confrères ; tu seras, en un mot, à nous, comme la plus soumise des victimesÖ Tu mêentendsÖ tu te souviens de Sainte-Marie-des-BoisÖ La besogne est rude ; tu sais quelles sont les passions de libertins de notre espèce. Détermine-toi donc, et ne fais pas attendre ta réponseÖ

- Allons, mon père, répondit Justine, avec horreur, allez, vous êtes un monstre, puisque vous vous permettez dêabuser aussi cruellement de ma situation pour me placer entre la mort et lêinfamie. Je saurai périr, sêil le faut ; mais ce sera du moins sans remords.

- Comme il vous plaira, ma belle enfant, dit le moine en se retirant ; je nêai jamais su violenter une femme quand il sêagissait de la rendre heureuse. La vertu vous a si bien réussi jusquêà présent, que vous avez raison dêencenser ses autelsÖ Adieu ; ne vous avisez pas surtout de me demander davantageÖ

Il sortait. Un mouvement impétueux rentraîne Justine à ses genoux.

- Tigre ! sêécrie-t-elle en larmes, ouvre ton cúur de roc à mes affreux revers, et nêimpose pas, pour les fuir, des conditions plus terribles que la mort.

Ici la violence de ses mouvements avait fait disparaître les voiles qui couvraient son seinÖ il était nu ; ses beaux cheveux y flottaient en désordre ; ce sein dêalb,tre était inondé de ses larmes. Elle inspire dêexécrables désirs à cet hommeÖ dêindignes caprices que le scélérat veut satisfaire à la minute même ; il ose montrer à quel point la luxure le tourmente ; il ose concevoir des voluptés au milieu des fers dont cette malheureuse est couverteÖ Il bande sous le glaive qui va frapper JustineÖ

Elle était à genoux. Le coquin la renverse, il se précipite avec elle sur la malheureuse paille qui lui sert de lit. Elle veut crier ; il lui enfonce un mouchoir dans la bouche ; il attache ses bras : maître dêelle, le libertin la trousse.

- Oh ! foutre, sêécrie-t-il, comme ses charmes se sont soutenus !Ö comme la coquine est encore belle !

Il écarte les cuissesÖ Plus de résistances, il enconne ; cêest le tigre en fureur sur la tendre brebis. Après lêavoir un instant tourmentée, il sêassied sur la gorge de cette malheureuse ; il la soufflette avec son vit, et le lui enfonce enfin dans la bouche.

- Je têétouffe, si tu me déranges, lui dit-il ; laisse-moi têinonder le gosier de foutre ; à ce seul prix je ferai peut-être quelque chose pour toi.

Mais les désirs de ce libertin, aussi bizarres quêirréguliers, se dirigent bientôt sur un autre temple. Le beau cul de Justine revient à sa mémoire ; il se lêexpose, et les plus rudes attaques succèdent promptement aux plus ardents baisers. Justine, enculée, se démène, tant quêelle le peut, sous le

membre qui la tyrannise ; mais elle est contenue de façon que chacun de ses mouvements sert le moine au lieu de le déranger. Un sperme impétueux se déborde à la fin ; et lêon connaît assez le personnage dont il est question, pour se douter des épisodes dont est accompagné ce dénouement : cêest la foudre écrasant lêarbuste dont les tendres rameaux ne peuvent lui résister. Il contemple sa victime dès quêil en a joui ; à la fureur qui lêanime, notre infortunée ne voit plus succéder que le dégo˚tÖ que le mépris : voilà lêhomme.

- …coutez, lui dit-il en la détachant, et se rajustant lui-même, vous ne voulez pas que je vous sois utile ? ¿ la bonne heure, je ne vous servirai, ni ne vous nuirai, je le promets ; mais si vous vous avisez de dire un seul mot de ce qui vient de se passer, en vous chargeant des crimes les plus énormes, je vous ôte à lêinstant tout moyen de pouvoir vous défendre.

Réfléchissez bien avant que de parler ; on me croit maître de votre confessionÖ vous mêentendez : il nous est permis de tout révéler quand il sêagit dêun criminel. Saisissez donc bien lêesprit de ce que je vais dire au concierge, ou jêachève à lêinstant de vous perdre.

Il frappe. Le geôlier paraît.

- Monsieur, lui dit ce traître, cette bonne fille se trompe, elle a voulu parler dêun père Antonin qui est à Bordeaux. Je ne la connais nullement.

Elle mêa prié dêentendre sa confession ; je lêai fait. Je vous salue lêun et lêautre, et serai toujours prêt à me représenter quand on jugera mon ministère important.

Le barbare sort en disant ces mots, laissant Justine aussi confondue de sa fourberie que révoltée de son insolence et de son libertinage, et dévorée de lêaffreux remords de ne sêêtre pas tuée, plutôt que dêavoir (quoique malgré elle) servi de plastron à dêaussi affreuses débauches.

Cependant son état était trop horrible pour ne pas faire usage de tout.

Justine se ressouvient de Saint-Florent. Il est impossible, se disait-elle, que cet homme puisse me mésestimer relativement à la conduite que jêai eue

avec lui. Je lui ai rendu un service assez important ; il mêa traitée dêune manière assez barbare pour imaginer quêil ne refusera pas de réparer ses torts envers moi dans une circonstance aussi essentielle, et de reconnaître, en ce quêil pourra du moins, ce que jêai fait de si honnête pour lui. Le feu des passions peut lêavoir aveuglé aux deux époques oˇ le lêai connu ; mais il est mon oncle, et, dans ce cas-ci, nul sentiment ne doit lêempêcher de me secourir. Me renouvellera-t-il ses dernières propositions ? mettra-t-il les secours que je vais exiger de lui au prix des affreux services quêil mêa expliqués ? eh bien, jêaccepterai ; et, une fois libre, je trouverai bien les moyens de me soustraire au genre de vie abominable auquel il aura eu la bassesse de mêengager.

Pleine de ces réflexions, Justine écrit à Saint-Florent. Elle lui peint ses malheurs, elle le supplie de la venir voir. Mais elle nêa pas assez réfléchi sur lê,me de cet homme, quand elle a cru la bienfaisance capable dêy pénétrer ; elle ne sêest pas assez rappelé les indignes maximes de ce pervers. Et sa malheureuse faiblesse, lêengageant toujours à juger les autres dêaprès son cúur, elle a mal à propos supposé que cet individu devait se conduire avec elle comme elle se serait conduite avec lui.

Il arrive. Et, comme Justine avait demandé à le voir seul, on les laisse ensemble. Il avait été facile à notre héroÔne de voir, aux marques de respect quêon lui avait prodiguées, quelle était sa prépondérance dans Lyon.

- quoi ! cêest vous, lui dit-il en jetant sur elle des regards de mépris.

Je mêétais trompé sur la lettre ; je la croyais dêune femme plus honnête que vous, et que jêaurais servie de tout mon cúur ; mais que voulez-vous que je fasse pour une imbécile de votre espèce ? Comment ! vous êtes coupable de cent crimes tous plus affreux les uns que les autres, et quand on vous propose un moyen de gagner honnêtement votre vie, vous vous y refusez avec opini,treté ? on ne porta jamais la bêtise plus loin.

- Oh ! monsieur, sêécria Justine, je ne suis point coupable.

- que faut-il donc faire pour lêêtre ? reprit aigrement cet homme dur. La première fois de ma vie que je vous vois, cêest au milieu dêune bande de voleurs, qui veulent mêassassiner ; maintenant, cêest dans les prisons de

cette ville, accusée de trois ou quatre nouveaux crimes, et portant sur vos épaules la marque assurée des anciens ; si vous appelez cela être honnête, apprenez-moi donc ce quêil faut pour ne lêêtre pas ?

- Oh ! juste ciel ! monsieur, répondit Justine, pouvez-vous me reprocher lêépoque de ma vie o˘ je vous ai connu, et ne serait-ce pas bien plutôt à

moi de vous en faire rougir ? Jêétais de force, vous le savez, monsieur, parmi les bandits qui vous arrêtèrent ; ils voulaient vous arracher la vie ; je vous la sauvai en facilitant votre évasionÖ en nous échappant tous les deux. que fîtes-vous, homme cruel, pour me rendre gr‚ces de ce service ? est-il possible que vous puissiez vous le rappeler sans horreur ?

Vous voul˚tes mêassassiner moi-même ; vous mêétourdîtes par des coups affreux ; et profitant de lêétat o˘ vous mêaviez mise, malgré les liens du sang qui nous unissaient, vous mêarrach‚tes ce que jêavais de plus cher ; par un raffinement de cruauté sans exemple vous me dérob‚tes le peu dêargent que je possédais, comme si vous eussiez désiré que lêhumiliation et la misère vinssent achever dêécraser votre victime. que nêavez-vous pas entrepris depuis, pour perpétuer mes malheurs ! Vous avez bien réussi, homme barbare ; assurément vos succès sont entiers ; cêest vous qui mêavez perdue ; cêest vous qui avez entrouvert lêabîme o˘ je nêai cessé de tomber depuis ce malheureux instant. Jêoublie tout, néanmoins, monsieur, oui, tout sêefface de ma mémoire ; je vous demande même pardon dêoser vous en faire des reproches ; mais pourriez-vous vous dissimuler quêil ne me soit d˚

quelque dédommagementÖ quelque reconnaissance de votre part ? Ah ! daignez nêy pas fermer votre ‚me, quand le voile de la mort sêétend sur mes tristes jours ; ce nêest pas elle que je crains, cêest lêignominie. Sauvez-moi de lêhorreur de mourir comme une criminelle ; tout ce que jêexige de vous se borne à cette seule gr‚ce ; ne me la refusez pas, monsieur, ne me la refusez pas, et le ciel et mon cúur vous en récompenseront un jour.

Justine était en larmes devant cet homme féroce ; et, loin de lire sur sa figure lêeffet quêelle devait attendre des secousses dont elle se flattait dêébranler son ‚me, elle nêy distinguait que cette altération de muscles quêelle avait pu y remarquer, quand il assouvissait ses lubricités avec elle. Il

était assis bien en face ; ses yeux noirs et méchants la considéraient dêune manière affreuse ; le scélérat se branlait devant elle.

- Inf,me coquine, lui dit-il avec ce courroux libertin dont la malheureuse Justine avait été si souvent victime ; malheureuse garce, ne te souvient-il pas quêen te quittant chez moi, je te recommandai surtout de ne jamais paraître dans Lyon ?

- Mais, monsieur !Ö

- que mêimporte lêaccident qui têy ramène ! têy voilà ; cêest mille fois plus quêil ne me faut pour exciter ma rage, et pour désirer de te voir pendre. … coute-moi cependant ; je veux bien encore te servir. Toute ta procédure est ici entre les mains de M. de Cardoville, mon ami depuis lêenfance ; ton sort dépend absolument de lui ; je vais lui parler ; mais je têavertis que tu nêobtiendras rien sans la plus servile soumission, non seulement à lui, mais même à son fils et à sa fille, avec lesquels il partage ordinairement toutes ses scènes de luxure. Je têexhorte donc à

lêobéissance la plus entière ; lui seul peut quelque chose à ton procès, et tu es perdue si tu résistes. Pour moi, Justine, je te le déclare, absolument dégo˚té de toi, je nêy serai pas ; mais si mes amis dont tu nêes point connue, têacceptent, on viendra te prendre à lêentrée de la nuit, tu suivras tes gardes. Une fois aux pieds de tes juges, tu te laveras de ton mieux ; tu établiras ton innocence de la manière la plus persuasive, et tu te prêteras surtout à tout ce qui te sera proposé. Voilà lêunique service que je puisse te rendre. Adieu ; tiens-toi prête à tout événement et surtout ne me fais pas faire de fausses démarches, car tu ne me retrouverais de tes jours.

¿ ces mots, Saint-Florent, qui nêavait pas cessé dêagiter son vit tout en raisonnant, ordonne à Justine de montrer son cul ; il y applique cinq ou six claques de toute la vigueur de son bras ; il enfonce dans les chairs des ongles meurtriers, et laisse tomber sur les cuisses de cette malheureuse le résultat honteux de ses scélératesses. Il disparaît en laissant au geôlier des ordres de resserrer de plus en plus la coupable, mais de la livrer néanmoins à Cardoville, sêil se présente pour lêemmener.

Rien nêégalait la perplexité de Justine. Nêavait-elle pas dans ce quêelle voyait trop de raisons de se méfier, et du protecteur quêon lui proposait, et plus encore des moyens dont elle serait obligée de payer cette protection ? Et cependant elle ne pouvait balancer. Devait-elle rejeter tout ce qui paraissait lui offrir quelque secours ? Il était question de se prostituer ; on le lui faisait assez clairement entendre. Soit ; mais Justine se flattait dêémouvoir, dêattendrir, de se soustraire. Il sêagissait dêailleurs de sauver sa vie ; et cet intérêt devenait dêun tel poids, quêon est bien pardonnable en lui faisant céder quelque autre considération étrangèreÖ Jamais celle de lêhonneurÖ je le veux ; mais ce que la force entreprenait sur Justine était-ce donc au prix de son honneur ? était-elle responsable des attentats commis sur sa personne ? et, aux yeux des gens les plus scrupuleux, toutes les horreurs dont elle avait été souillée jusquêà ce moment attaquaient-elles en rien lêinébranlable base de sa vertu ?

Telles étaient les réflexions que Justine faisait en sêhabillant et en se préparant à suivre ceux qui allaient venir la prendre. Lêheure sonne ; le geôlier paraît ; Justine frémit.

- Suivez-moi, lui dit le Cerbère ; cêest de la part de M. de Cardoville.

Songez à profiter comme il convient de la faveur que le ciel vous offre ; nous en avons beaucoup ici qui désireraient une telle gr,ce, et qui ne lêobtiendront jamais.

Parée du mieux quêil lui est possible, Justine suit le concierge, qui la remet aux mains de deux grands nègres, dont le farouche aspect excite sa frayeur.

On la jette dans une voiture, sans dire un mot. Les nègres y montent avec elle ; les stores se baissent ; et le seul calcul que puisse faire Justine, est que cêest à deux ou trois lieues de Lyon que la voiture sêarrête.

La cour dêun ch,teau solitaire, environnée de cyprès, est le seul objet que lui laissent apercevoir les rayons de la lune ; aucun bruit ne se fait entendre, et lêon conduit notre héroÔne dans une salle assez mal éclairée, o˘ les nègres, toujours en silence, lêentourent, sans lui dire un mot. Au bout dêun quart dêheure, une vieille femme, suivie de quatre jeunes garçons, très jolis,

,gés de seize à dix-huit ans, et tenant chacun le coin dêun grand drap noir, paraissent aux yeux de Justine.

- Parvenue au dernier terme de votre vie, lui dit la vieille, les vêtements que vous portez vous deviennent inutiles, quittez-les donc tous à

lêinstant, sans en excepter un seul. Il faut aussi que je coupe le poil de votre motte, dit la duègne, dès que Justine fut nue ; et maintenant, poursuivit-elle quand ces deux premières opérations furent faites, il faut que je vous bande les yeux, et que vous soyez emportée dans ce drap mortuaire.

Tout sêexécute, et Justine, ainsi privée du sens de la vue, est portée dans un salon o˘ la vieille, les deux nègres et les quatre porteurs la fixent debout, dans une telle attitude que ses bras, élevés en lêair et rattachés par des cordes, ne peuvent pas lui être dêun plus grand secours que ses pieds, fortement liés de même au parquet. Ainsi contenue, toujours voilée, Justine est maniée par plusieurs mains, sans quêelle sache à qui elle a affaire. On lui débande les yeux ; et voici les personnages quêelle aperçoit, et qui sêapprêtent à se divertir dêelle. Nous allons comprendre dans ce détail ceux qui lêavaient apportée là, quoiquêelle les e˚t aperçus dès en arrivant.

Dolmus et Cardoville, tous deux ,gés de quarante-cinq à cinquante ans, paraissaient les deux principaux acteurs de ces scandaleuses orgies ; tous deux occupaient dans Lyon les places les plus éminentes. Une jeune personne, nommée Nicette, de dix-huit à vingt ans, fort brune, lêair excessivement libertin, fut annoncée comme la fille de Cardoville, et comme lêun des personnages de la scène, auquel devait également se soumettre Justine. Brumeton, gros garçon de vingt-deux ans, frais comme une rose, le plus beau vit et le plus charmant cul, était le frère de Nicette, dont Saint-Florent avait parlé à notre héroÔne. Zulma, très jolie blonde, de vingt-quatre ans, la peau superbe, les formes moulées, les yeux divins, et la luxure pétillant dans chacun de ses traits, fut également produite comme lêune des agentes de cette partie ; et Cardoville dit à Justine quêelle était fille de Dolmus. Cette jeune personne avait aussi son frère, ,gé de vingt-six ans, laid, velu comme un ours, et celui de toute lêassemblée dont lêair était le plus aigre et le plus méchant ; on le nommait Volcidor.

¿ lêégard des quatre jeunes garçons qui venaient dêapporter Justine, ils étaient de la plus voluptueuse figure et paraissaient tous quatre destinés aux plaisirs de la bande lubrique ; on les nommait Julien, Larose, Fleur-dêAmour et Saint-Clair. Les deux nègres avaient environ vingt-deux à trente ans. Nul monstre ne fut membré comme ces deux Africains ; lê,ne le plus célèbre du Mirebalais nêe˚t été quêun enfant auprès dêeux ; et lêon ne pouvait croire en le voyant que jamais aucun être p˚t se trouver dans la possibilité dêemployer de tels hommes. Nous ne parlons pas de la vieille, que Justine ne revit plus, et qui, sans doute, nêavait ici que le détail extérieur des parties de la société.

Tous les membres de cette assemblée, au nombre de douze personnes, entourèrent Justine, aussitôt que le bandeau fut arraché de ses yeux, et chacun l,cha son sarcasme.

- Cardoville, dit Dolmus, cette putain sait-elle quêelle doit mourir ici ?

- Comment espérerait-t-elle de sêen sauver, dit Cardoville : elle a quarante-deux témoins contre elle. Ce que nous faisons ici nêest que pour lui rendre service ; elle a témoigné de lêéloignement pour finir ses jours en place publique : nous allons lêexpédier dans cette maison.

¿ ces mots, lêimpudente Nicette, dans les bras de Saint-Clair, et déjà

branlée par ce beau jeune homme, l,che un blasphème horrible, en assurant que, de ses jours, elle nêaura go˚té de plaisir plus vif que celui de voir expirer cette créature.

- Oh ! double dieu ! sêécrie Zulma, pour le moins avec autant de cynisme, et branlant un vit de chaque main ; je demande, pour toute gr,ce, que lêon me laisse lui donner les derniers coups.

Pendant ce temps-là, les deux pères et les deux fils tournaient et retournaient autour de la patiente, en la palpant comme les bouchers font au búuf quêils marchandent.

- Nous nêavons, depuis bien longtemps, dit Volcidor, condamné personne dont les crimes soient aussi constatés.

- Moi, des crimes constatés ? dit Justine.

- Constatés ou non, dit Cardoville, tu seras br˚lée, bougresse, rôtie à

petit feu ; mais cêest nous qui nous chargeons de ce doux soin. quelle reconnaissance tu nous en dois !

Ici, Nicette se p,ma ; elle ouvrit les cuisses, poussa un cri terrible, et jura comme un charretier pendant tout le temps de la crise. Cardoville approche aussitôt sa fille, sêagenouille entre ses jambes, lui suce le con, hume le foutre, et revient tranquillement près de Justine.

- Es-tu folle, dit lêaimable fille de Dolmus, à qui Larose rendait amplement ce quêil en recevait, dis, putain, es-tu folle de décharger aussi promptement ?

- quoi ! dit Nicette, tu ne veux pas que je perde mon foutre, quand mon père raisonne aussi bien ?

- Ne te faut-il que de tels propos pour te faire partir également ? dit Dolmus.

- quelque chose de mieux, papa, répond la libertine. Détache cette fille ; dis-lui de me branler le con avec la langue, et tu verras si lêéjaculation de mon foutre nêaccompagnera pas cette démarche.

- Non, dit Dolmus ; elle ne peut quitter lêattitude quêelle nêy ait subi la question ; et je suis bien s˚r que ce spectacle têenflammera pour le moins autant que celui que tu désires.

- Oh ! oui, oui ; pourvu que la garce souffre, je serai contente ; ce sont ses douleurs que je veuxÖ

Et la petite friponne, ne se contenant plus, ouvre ses cuisses aux doigts libertins de Larose, colle ses lèvres sur la bouche de Saint-Clair qui la socratise, et décharge avec abondance. Cardoville, dont il paraît que cêest le go˚t, renouvelle ce quêil vient de faire avec sa fille ; il sêagenouille, hume le foutre, et revient auprès de Justine, qui, p,le, tremblante, défigurée, ose néanmoins sêécrier

- Ah ! juste ciel ! encore des horreurs !Ö

- Oui, mais violentes, dit Brumeton en lui claquant nerveusement le derrière. On dit que vous en avez beaucoup éprouvé dans la vie ; je doute néanmoins que de plus fortes vous aient jamais assaillie.

- Oh Dieu ! quêallez-vous donc me faire ?

- Vous livrer, dit Dolmus, aux plus exécrables tortures dont jamais la cruauté la mieux réfléchie ait souillé les annales de la terre.

- Mon père, dit Zulma, que son frère branlait cette fois, souviens-toi que tu mêas promis de me faire sucer la moelle de ses os, et de me faire avaler son sang dans son cr,ne.

- Je te le promets encore, dit Dolmus ; et cela, pendant que ton frère et moi mangerons ses fesses.

Ici Volcidor fait voir à son père quêil bande puissamment ; et Dolmus, présentant le cul, se fait incestueusement limer quelques minutes.

Cardoville, remplaçant Volcidor, sêapproche de Zulma et lui suce alternativement la bouche et le clitoris, pendant que Nicette, se remettant en train avec Brumeton son frère, branle des vits, en baisant les fesses dêun nègre.

- Eh bien, dit Dolmus, revenu à lêexamen de Justine, Saint-Florent nêavait-il pas eu raison de nous dire que cette garce avait un beau cul ? Et il le mordit en disant cela.

- Oui, sacre-dieu, dit Cardoville en revenant à son ami ; oui, foutre dieu, la putain a le plus beau cul quêon puisse voir ; il est urgent de nous amuser de cette prude.

- Voici comment, répondit Dolmus. Il faut que nous lêentourions tous ; que chacun adopte ensuite une partie de son corps, et moleste cette partie ; cêest-à-dire que nous aurons tous un numéro, et que, tour à tour, chacun fera lestement subir à la patiente la douleur dont il sera chargé. Ces tours se

recommenceront avec vitesse ; nous imiterons le battant dêune horloge ; ce seront, je suppose, les douze coups de midi qui se renouvelleront sans cesse ; et, par ce moyen, la victime tiraillée, pincée, mordue dans toutes les parties de son corps, ne sera pas une demi-seconde sans souffrir une douleur nouvelle.

- Oh ! foutre, dit Nicette en mordant les fesses du nègre, et revenant sucer un des vits quêelle branlait et quêelle voyait près de sa décharge, oh ! sacré foutre dieu, quelle scène divine ! commençons, double dieu, pressons-nous. Les postes se prennent ; et voici quelle en est la distribution.

Cardoville sêempare de la sommité du téton droit ; Brumeton, son fils, de la racine ; le gauche est occupé de même par Dolmus et son fils ; Nicette demande le clitoris ; Zulma les babines du con ; chaque nègre prend un mollet ; Larose et Julien ont chacun une aisselle ; Fleur-dêAmour et Saint-Clair prennent les fesses.

Les supplices devaient sêappliquer dans lêordre on nous venons de nommer les personnages, et lêon pouvait indifféremment piquer ou pincer la partie dont on était chargé. On exécuta douze reprises de suite, au bout desquelles Cardoville, sêapercevant que la victime chancelait, dit quêil fallait la laisser reprendre un moment. Cet intervalle est rempli par dêinf

,mes luxures. Les pères foutirent leurs filles, enculés par leurs fils, et caressant chacun deux bardaches, que les nègres fouettaient devant eux.

Ici, les femmes déchargèrent ; les hommes se continrent. Justine fut détachée ; les deux jeunes filles étendues sur des canapés lui offrirent leurs cons à sucer. Dès que, bien malgré elle, la pauvre fille sêest acquittée de ce premier soin, elle est contrainte à remplir le même avec les deux pères, et de lécher le trou de leurs culs, jusquêà ce quêun pet lui ait annoncé quêon nêavait plus besoin de ce service. Alors on lêétend à

terre, et tout le monde lêinvective et la foule aux pieds. Des jeux plus sérieux sêentreprennent enfin.

Saisie par un nègre, la malheureuse expose son derrière, et chacun vient lui appliquer cent coups de nerf de búuf. On nêimagine pas avec quelle ardeur

les deux jeunes filles se conduisirent en cette occasion. Elles furent de toute lêassemblée celles qui déchirèrent Justine avec le plus dêacharnement. Aussitôt quêelles avaient fouetté, elles se vautraient sur des tapis, et attiraient à elles ceux des hommes qui leur plaisaient le mieux.

De ce supplice on passa au suivant.

Brumeton dit quêil faut que chaque fille soit enculée par son père, et foutue en con par son frère ; quêil faut que les nègres sodomisent les pères, et que les jeunes gens auront chacun le vit dêun bardache dans le cul, et lêautre dans la main. Ce groupe intéressant sêexécute pendant que Justine est placée sur une roue aux yeux de lêassemblée. Tout le monde décharge : il était temps, la victime nêy pouvait plus tenir. On lui donne une heure pour se reposer ; et, pendant ce temps, des vins, des jambons, des liqueurs sont offerts à la lubrique assemblée, qui, retrouvant ses forces dans de tels restaurants, sêoccupe bientôt de nouvelles horreurs.

- Allons, belle Justine, dit Dolmus, tu vois ces vits éteints, tu dois les ranimer.

Lêassemblée se forme en cercle ; notre héroÔne est au milieu. Il faut quêelle sêapproche tour à tour de chacun ; quêelle suce le con, le cul, la bouche des femmes, la langue, lêanus et le vit des hommes ; et chaque individu devant lequel elle passe est obligé de lui faire une blessure à

sang.

Dolmus lui arrache lêoreille ; Cardoville lui fait une incision dans le téton droit ; Brumeton égratigne le gauche ; Nicette enfonce, deux fois de suite, la pointe dêun canif dans la fesse droite ; sa súur coupe un morceau de la gauche ; Volcidor, armé dêune boule qui présente des pointes de toutes parts, en chatouille assez longtemps lêintérieur du con ; Larose pique une veine à la cuisse gauche ; Julien, de ses dents, emporte un morceau de la droite ; Fleur-dêAmour donne un coup de poing dans le nez, qui fait jaillir le sang ; Saint-Clair enfonce un stylet de huit lignes dans le ventre ; le premier nègre incise les épaules ; le second pique la jugulaire. Zulma, ivre de lubricité, demande à être foutue ; Nicette témoigne le même désir. Les nègres les enconnent toutes deux, pendant quêelles se font enculer par leurs

frères, et que les pères foutent des bardaches à leurs yeux, dont elles branlent les vits.

- Il faut pourtant que nous jouissions de cette garce, dit Cardoville.

- Oui, répond Dolmus ; mais en la rétrécissant, jêespère.

Ces paroles, que Justine ne comprenait pas, la firent néanmoins tressaillir.

- Zamor, dit Cardoville à celui de ses nègres qui portait ce nom, prends cette putain, et rétrécis-la nous.

Le valet obéit. Il sêempare de Justine ; lui place les reins sur une sellette ronde, qui nêa pas six douces de diamètre ; là, sans aucun point dêappui, ses jambes tombent dêun côté, ses bras de lêautre. On fixe ces quatre membres à terre, dans le plus grand écart possible. Le bourreau qui va rétrécir les voies sêarme dêune longue aiguille, su bout de laquelle est un fil ciré. Mais ici le caractère violent du Zulma se décide.

- Oh ! foutu bougre de dieu, sêécrie-t-elle enflammée de vin et de luxure, laissez-moi cette besogne, cêest à moi de la remplir ; je veux coudre le con ; ma súur se chargera du cul.

- Je lui coudrai le cúur sêil le faut, dit Nicette, et le lui dévorerai tout saignant après, si lêon veut.

- Courage ! braves enfants, dit Dolmus ; vous êtes dignes de ceux qui vous ont donné lêêtre ; et la pitié, le plus vil de tous les sentiments, nêa plus dêaccès sur vos cúurs pervertis.

- Non, non, foutre, elle nêen a plus, dit Zulma, sêapprochant du con quêelle va calfeutrer.

Et, sans sêinquiéter du sang quêelle va répandre, ni des douleurs quêelle occasionnera, le monstre, en face des scélérats que ce spectacle enflamme, ferme hermétiquement, au moyen dêune couture, lêentrée du vagin de Justine.

Nicette avance, et lêautel de Sodome se barricade de la même manière.

- Voilà comme il me les faut, dit Cardoville, quand on eut replacé Justine sur les reins, et quêil vit bien à sa portée la forteresse quêil voulait envahir.

Il pousse avec une incroyable vigueur ; Zamor lêencule pendant ce temps-là.

Pour soutenir son illusion, il veut que les deux súurs, sous ses yeux, soient sodomisées par leurs frères ; que Dolmus encule un bardache, pendant que lêautre nègre lui insinuera le vit dans le cul. Le tableau sêarrange ; les fils se rompent. Les tourments de lêenfer nêégalent pas ceux quêendure Justine ; plus ses douleurs sont vives, plus paraissent piquants les plaisirs de ses persécuteurs. Tout cède enfin à ces efforts ; Justine est déchirée. Le dard monstrueux de Cardoville, en sêintroduisant avec violence, va renouveler les blessures faites par Volcidor, avec la boule piquante ; mais Cardoville, qui réserve ses forces pour de nouvelles horreurs, se garde bien de décharger. On retourne la victime. Mêmes obstacles. Le cruel les observe en se branlant, et ses mains féroces molestent les environs, pour être mieux en état de surprendre la place. Il sêy présente. La petitesse naturelle du local rend les attaques bien plus vives. Le redoutable vainqueur a bientôt brisé tous les freins ; Justine est en sang ; quêimporte au triomphateur ? Deux vigoureux coups de reins le placent au sanctuaire, et le scélérat y consume à la fin un sacrifice dont la victime nêaurait pu, sans sêévanouir, soutenir un instant de plus les douleurs.

- A moi, dit Dolmus en faisant détacher Justine ; je ne la coudrai pas, la chère fille, mais je vais la coucher sur un lit de camp, qui lui rendra promptement toute la chaleur que sa sotte vertu lui fait perdre.

Un des nègres sort aussitôt dêun cabinet une croix diagonale, toute garnie de pointes dêacier ; cêest là-dessus que lêinsigne libertin veut quêon place Justine. Mais de quel épisode, grand Dieu ! va-t-il améliorer sa cruelle jouissance ? Avant que dêattacher la victime, Dolmus fait pénétrer lui-même, dans le cul de cette malheureuse, une boule composée. ¿ peine est-elle introduite dans les entrailles de la patiente, quêelle éprouve un feu dévorant au-dedans dêelle-même. Elle crie ; on la garrotte. Dolmus lêenconne, en la pressant de toutes ses forces sur les pointes aiguÎs qui la déchirent. Un des nègres encule Dolmus ; Nicette et Zulma viennent présenter leurs fesses au fouteur ; elles branlent leurs frères pendant ce

temps-là, dont lêun dêeux fouette Cardoville, qui sodomise un des jeunes gens, pendant que les autres lêentourent. Tout jouit. La seule Justine éprouve des douleurs quêil est difficile de se figurer ; plus elle repousse ceux qui la pressent, plus ils la rejettent sur les aiguilles dont la malheureuse est lacérée. Pendant ce temps, les ravages de la terrible boule deviennent impossibles à peindre. Les cris de cette infortunée déchireraient les cúurs de tout autre que ceux des scélérats qui lêenvironnent. Nulle expression ne rendrait ce quêelle éprouve. Cependant le barbare Dolmus parait jouir délicieusement ; sa bouche, imprimée sur celle de la patiente, semble respirer les douleurs quêelle éprouve, pour en accroître les plaisirs dont sêenivre sa délicatesse ; mais à lêexemple de son ami, sentant son foutre prêt à sêexhaler, il veut tout faire avant que de le perdre. On retourne Justine. Toutes meurtries, toutes déchirées que sont ses fesses, elles semblent encore sublimes à ses persécuteurs. La boule, quêon lui a fait rendre, va produire au vagin le même incendie quêelle alluma dans les lieux quêelle quitte ; elle monte, elle descend, elle br˚le jusquêau fond de la matrice. On ne lêen attache pas moins sur le ventre à la perfide croix ; et des parties bien plus délicates vont se molester sur les pointes aiguÎs qui les reçoivent. Dolmus sodomise, pendant quêun des bardaches le fout, enculé lui-même par un nègre. Lêautre Africain, les deux pieds placés sur les branches élevées de la croix, frotte de ses fesses le visage de Justine ; il lui chie sur le nezÖ Elle est contrainte à tout avaler, tandis que, dans un coin, Brumeton enconne sa súur. Volcidor, Cardoville et Brumeton remplacent Dolmus, tantôt enculés par les nègres, tantôt par les bardaches, tandis que Nicette et Zulma viennent à leur tour pisser et chier sur le visage de la patiente. Dès quêelles ont fait, elles se placent vis-à-vis de la croix, et viennent sêen faire donner par les hommes qui quittent le cul de leur père ou de leur frère. Le délire paraît à son comble, et le sang de la malheureuse Justine arrose tous les sacrificateurs.

- Il me vient une idée unique, dit Zulma qui décharge, enconnée par Larose, et sodomisée par Julien. Nous sommes douze ; formons deux haies ; armons-nous chacun dêune excellente gaule, et faisons passer Justine par les verges.

- A combien de tours la condamnerons-nous ? dit Brumeton quêenflamme cette idée.

- A douze, répond Volcidor.

- Il ne faut rien déterminer, dit Nicette ; il faut que la gueuse y passe jusquêà ce quêelle tombe.

- Non, non, dit Cardoville ; je la réserve à un autre genre de supplice.

Amusons-nous de celui qui vient de nous être proposé ; mais que ce ne soit point par un chemin si doux que cette malheureuse soit conduite à la mort.

- Eh bien ! reprit Zulma, exécutons toujours mon idée.

On se forme. La triste Justine, qui se soutient à peine, est obligée de parcourir les rangs ; en six minutes, son malheureux corps nêest plus quêune plaieÖ Encore de même à ce supplice, on nêimagine pas à quel point les deux jeunes filles exercent leur férocité lubrique ; ce sont elles qui frappent le plus fort ; Justine succombe ; les tigres vont la chercher à

terre, et cêest dans cet affreux état quêils ordonnent aux nègres dêen jouir. Tous deux sêen emparent ; pendant que lêun jouit du devant, lêautre sêenfonce dans le derrière ; ils changent et rechangent sans cesse. Justine est encore plus déchirée de leur grosseur, quêelle ne lêa été du brisement des artificieuses barrières quêon venait de franchir. Pendant ce temps les deux pères sodomisent des bardaches, en gamahuchant le trou du cul de leurs filles, chacune enconnée par leur frère. De nouveaux flots de foutre se répandent, lorsquêun épisode inattendu sêentreprend.

Zulma, la fougueuse Zulma, dit quêelle veut être foutue sur la croix garnie dêaiguilles, et quêil faut, là, que tous les hommes lui passent sur le corps ; elle ajoute quêil faut que Justine soit suspendue sur sa tête, et lêarrose du sang que ses membres distillent.

- Ah ! foutre, quelle idée, dit Nicette ; combien je suis jalouse de lêesprit de celle qui lêa inventée ; je demande à suivre ma súur.

- Nous la suivrons tous, dit Volcidor. Ces aiguilles ne sont rien moins quêun supplice ; elles enflamment les sens ; elles irritent le tempérament ; elles produisent le même effet que le fouet.

- Oui, oui, sacredieu, nous passerons tous, dit Brumeton.

- A la bonne heure, dit Zulma ; mais je mêy place toujours la première. La putain y colle son dos ; on la fixe ; tous les hommes lêenconnent ; elle est en sang. Oh ! comme cêest délicieux, sêécrie-t-elle ; retournez-moi, que lêon mêencule.

Elle est obéie. Ce funeste caprice échauffe toutes les têtes. Hommes, femmes, jeunes garçons, tout sêy arrange, tout sêy fait foutre ; et tous, armés dêune flèche, piquent, égratignent le malheureux corps suspendu sur leurs têtes, afin de redoubler sur le leur les flots de sang dont ces scélérats aiment à sêinonder. Justine est enfin descendue, mais inanimée.

Son triste individu nêest plus quêune masse informe que dêaffreuses plaies cicatrisentÖ elle est sans connaissance.

- quêen ferons-nous ? dit alors Cardoville.

- Il faut, dit Dolmus, laisser aller le cours de la justice ; elle mourra de même, et nous serons à lêabri de tout. Faisons-la revenir, et quêon la ramène en prison.

Il sêen fallait bien que Nicette et Zulma pensassent de la même manière.

Uniquement livrées à leurs passions, elles demandaient impérieusement la mort de leur victime. On la leur avait promise, elles la voulaient. Leurs frères, plus prudents, les mirent à la raison.

- Elle mourra de même, dit Brumeton, et nous irons jouir de ses derniers soupirs.

- Mais ce ne sera pas nous qui lui donnerons la mort.

- Nêen aurons-nous pas été les causes ?

- quelle différence ! dit Zulma, le crime des lois nêest plus le nôtre.

- Mais, nous lêautorisons.

- Nous ne le commettons pas, nous ne nous souillons pas de son sang ; et la différence est énorme.

- Ma fille, dit Dolmus, commettre un crime ou le faire commettre est absolument égal pour la conscience ; le chatouillement quêon éprouve est le même, soit quêon agisse, ou quêon fasse agir. Cette fille nêest pas coupable, nous en sommes s˚rs ; un mot de nous peut la sauver ; nous la livrons à des lois absurdes dont le glaive est à notre disposition. Sois certaine quêentre ce crime et celui de la tuer de nos mains, la distance est bien médiocre ; mais, exist,t-elle même, cette distance, une autre conduite nous compromettrait peut-être ; et pour une portion de voluptéÖ

une portion idéale, nous mettrions nous-mêmes des entraves à toutes celles qui nous attendent par la suite. Faisons quelques sacrifices à nos plaisirs ; cêest pour leur seul intérêt que jêagis, crois-le ; et, si je me prive aujourdêhui dêune dose quelconque de volupté, sois bien assurée que cêest pour en étendre un jour la sphère.

Pendant que Dolmus raisonnait ainsi, Julien, par ordre de Cardoville, rappelait Justine à la vie, et bassinait ses plaies.

- Allez, lui dit Dolmus, quand il la voit assez bien remise ; allez vous plaindre maintenant.

- Oh ! dit Cardoville, la prudente Justine nêest pas dans le cas des plaintes ; à la veille dêêtre elle-même immolée, ce sont des prières que nous devons attendre dêelle, et non pas des accusations.

- quêelle nêentreprenne ni lêun ni lêautre, répliqua Dolmus ; elle nous inculperait sans être entendue, elle nous implorerait sans nous émouvoir.

- Mais, dit Justine, si cependant je révélaisÖ

- Cela reviendrait toujours à nous, dit Cardoville ; et la considération, la prépondérance dont nous jouissons dans cette ville ne permettrait pas quêon prît garde à dêaussi méprisables récriminations ; votre supplice nêen serait que plus cruel et que plus long. Vous devez voir, chétive créature, que nous

nous sommes amusés de votre individu, par la raison naturelle et simple qui engage la force à abuser de la faiblesse.

- Justine, dit Volcidor, doit sentir quêelle ne peut échapper à son jugement, quêil doit être subi, quêelle le subira ; que ce serait en vain quêelle divulguerait sa sortie de prison cette nuit, on ne la croirait pas ; le geôlier, tout à nous, la démentirait aussitôt. Il faut donc que cette belle et douce fille, si pénétrée de la grandeur de Dieu, lui offre en paix tout ce quêelle vient de souffrir, et tout ce qui lêattend encore ; ce seront comme autant dêexpiations du crime affreux qui la livre aux lois.

Reprenez vos habits, ma fille, poursuivit ce monstre ; il nêest pas encore jour ; les deux hommes qui vous ont amenée vont vous reconduire dans votre prisonÖ

Justine voulut dire un mot ; elle voulut se jeter aux genoux de ces ogres, ou pour les adoucir, ou pour leur demander la mort. On ne lêécoute seulement pas ; les filles lêinsultent, les hommes la menacent ; elle est entraînée, rejetée dans sa prison, o˘ le geôlier la reçoit, avec le même mystère quêil venait de lêen faire sortir.

- Couchez-vous, lui dit ce Cerbère en la repoussant dans sa chambre ; et si jamais vous vouliez révéler, à qui que ce f˚t, ce qui vous est arrivé cette nuit, souvenez-vous que je vous démentirais, et que cette inutile accusation ne vous tirerait pas dêaffaire.

- Oh ! ciel, sêécria Justine dès quêelle fut seule ; eh quoi ! je regretterais de quitter le monde ! je craindrais dêabandonner un univers composé dêaussi grands scélérats ! Ah ! que la main de Dieu mêen arrache à

lêinstant même, de telle manière que bon lui semblera, je ne mêen plaindrai plus ! La seule consolation qui fuisse rester au malheureux, né parmi tant de bêtes farouches, est lêespoir de les quitter bientôt !

Le lendemain, le cruel Saint-Florent vint visiter Justine.

- Eh bien ! lui dit-il, êtes-vous contente des amis que je vous ai procurés ?

- Oh ! monsieur, ce sont des monstres !

- Mais il fallait bien payer cette protection ; je vous avais prévenue dêêtre soumise.

- Jêai fait tout ce quêils ont voulu, et ils me perdront.

- Ah ! je devine ; vous leur aurez fait éjaculer trop de foutre, et il nêy a rien de pis que la suite du dégo˚t. Enfin, ditesÖ ditesÖ est-ce quêils ne vous sauveront point ?

- Je suis une fille perdue !

- Voyons donc un peu comme ils vous ont traitée. Et il troussait en disant celaÖ Ah ! foutre, je ne mêétonne plus ; il ne fallait pas leur en laisser tant faire. …coutez ; je vais vous parler en ami, moi ; je sais quêen raison de lêénormité de vos crimes, le projet est de vous faire br˚ler vive ; tel est le supplice qui vous est destiné. Ce nêest donc pas à vous sauver quêil faut travailler maintenant ; cêest à t,cher de nêêtre que pendue, au lieu dêêtre br˚lée, comme je sais que cêest lêintention.

- Eh bien ! monsieur, que faut-il faire pour cela ?

- Dêabord vous abandonner pleinement à moi, nêy ayant rien qui allume mes sens comme de jouir dêune femme condamnée à mort. Si je ne me suis pas trouvé avec mes amis cette nuit, cêest que jêavais peur quêils ne vous sauvassent. Maintenant que je suis s˚r que vous allez périr sur lêéchafaud, et quêil ne sêagit que du genre de supplice, vous me faites étonnamment bander ; ainsi, montrez-moi votre cul.

- Oh ! monsieur.

- Eh bien ! vous serez br˚léeÖ

Et la malheureuse, pour échapper à ce supplice horrible, se laisse faire machinalement. Jamais ce libertin nêavait été si chaud de sa vie. On ne se peint point tous les raffinements quêil met en usage, pour jouir plus délicieusement dêune fille que ses complots atroces envoient à la mort ; il la

couvrait de lubricités. Justine ose un instant lui rappeler les services quêil lui avait proposés de lui rendreÖ elle les acceptait, pour quêon lui sauv,t la vie. Mais Saint-Florent, qui ne sêéchauffait la tête que du plaisir dêenvoyer cette créature à la mort, lui dit quêil nêest plus temps, et termine la scène par une rare atrocité. Il appelle le geôlier

- Pierre, lui dit-il, fous cette gueuse devant moi.

quelle bonne fortune pour un tel rustre ! Le drôle obéit ; Saint-Florent lui rabat les chausses jusque sur les talons, et sodomise le porte-clefs, pendant que dêun engin énorme celui-ci pourfend la victime.

- En voilà assez, dit Saint-Florent, dès quêil a rempli de sperme le vilain cul de lêhomme aux verrous ; maintenant, garce, continue-t-il en sêadressant à Justine, ne têimagine pas que je fasse la moindre démarche en ta faveur ; je vais, au contraire, engager tes juges à mettre plus de sévérité dans leur prononcé. Il fallait accepter ce que je te proposais dans le temps, et te garder surtout de paraître à mes yeux. Oui, tu seras br˚lée, sois en s˚re je ne te quitte que pour en h,terÖ en assurer le jugement.

Le monstre sort, et laisse la pauvre fille dans un abattement ressemblant au néant de la mort, qui va bientôt la couvrir de ses ombres.

Le jour suivant, Cardoville vint lêinterroger. Elle ne put sêempêcher de frémir en voyant avec quel sang-froid ce coquin osait exercer la justice, lui, le plus scélérat des hommes ; lui qui, contre tous les droits de cette justice dont il se revêtissait, venait dêabuser aussi cruellement de lêinnocence et de lêinfortune, dont elle composait sa sauvegarde. Elle mit à se défendre toute la chaleur que donne une bonne cause ; mais lêart de ce malhonnête homme lui composa des crimes de tous les moyens quêelle alléguait. quand les charges du procès furent bien établies, selon ce juge inique, il eut lêimpudence de lui demander si elle ne connaissait pas un riche particulier de cette ville, nommé M. de Saint-Florent. Justine répondit quêelle le connaissait.

- Bon, dit Cardoville, il ne mêen faut pas davantage. Ce M. de Saint-Florent, que vous avouez connaître, vous connaît aussi parfaitement ; il est au nombre de vos dénonciateurs ; il a déposé vous avoir vue dans une

troupe de brigands, ou vous f˚tes la première à lui dérober son argent et son portefeuille. Vos camarades voulaient lui sauver la vie ; vous seule f˚tes dêavis de la lui ôter ; il réussit néanmoins à fuir. Ce même M. de Saint-Florent ajoute que, quelques années après, vous ayant reconnue dans Lyon, il vous avait permis de venir lui parler, sur lêinstante demande que vous en faisiez, et principalement sur votre parole dêune excellente conduite actuelle ; et que là, pendant quêil vous sermonnait, pendant quêil vous engageait à persister dans la bonne voie, vous aviez porté lêinsolence du crime, au point de lui dérober une montre et cent louis, sur sa cheminée. Lêévêque de Grenoble et un bénédictin viennent aussi tous deux de vous accuser de meurtreÖ de vol, de je ne sais quelles autres horreursÖ

Et Cardoville, profitant de la colère o˘ de si atroces calomnies plongeaient notre malheureuse orpheline, ordonna au greffier dêécrire quêelle avouait toutes ces inculpations, par son silence et par les impressions de sa figure.

Justine au désespoir se précipite à terre ; elle fait retentir la vo˚te de ses cris ; elle frappe sa tête contre les carreaux, à dessein dêy trouver une mort plus prompte. Et, ne rencontrant point dêexpressions à son affreuse douleur :

- Scélérat ! sêécrie-t-elle, je mêen rapporte au Dieu juste qui me vengera de tes crimes ; il démêlera lêinnocence, et te fera repentir de lêindigne abus que tu fais de ton autorité.

Cardoville sonne ; il dit au geôlier de rentrer lêaccusée, attendu que, troublée par sa fureur et par ses remords, elle nêest pas en état de suivre lêinterrogatoire ; mais quêau surplus, les charges sont complètes, puisque la coupable convient de tous ses crimesÖ Le monstre sort en paix !Ö La foudre ne lêécrase point !

Lêaffaire alla bon train ; conduite par la haine, par la vengeance et par la luxure, Justine fut promptement condamnée.

- ‘ juste ciel ! sêécria-t-elle, quand elle se vit au moment de son supplice, sous quel astre suis-je donc née, pour nêavoir jamais pu concevoir un seul sentiment honnête, qui nêait été suivi sur-le-champ de tous les fléaux de lêinfortune ? et comment se peut-il que cette Providence éclairée, dont je

me plais dêadorer la justice, en me punissant de mes vertus, mêoffre en même temps au pinacle ceux qui mêécrasaient de leurs vices ?

Une femme de haut parage, un millionnaire complotent, dans mon enfance, contre mon bonheur et ma virginité ; ils se vengent de leur peu de succès, en me faisant une affaire qui me conduit au pied de lêéchafaud ; de grandes richesses les attendent, et je suis à la veille dêêtre pendue. Je tombe parmi des voleurs ; je mêen échappe avec un homme à qui je sauve la vie ; pour ma récompense, il me viole, et me laisse écrasée sous ses coups.

Jêarrive chez un seigneur débauché, qui veut me faire poignarder sa mère ; le traître a lêart de faire retomber sur moi ce quêil a seul commis ; je fuis, la prospérité le couronne. Je vais de là chez un chirurgien incestueux et meurtrier, à qui je t,che dêépargner un infanticide épouvantable ; le meurtre se consomme ; et moi je suis flétrie, marquée, comme une criminelle ; il est comblé des dons de la fortune, et je tombe dans la plus extrême misère. Un homme a pour jouissance de noyer les enfants quêil fait ; je mêy oppose ; saisie par lui, je suis enfermée dans ses tours ; et cêest jusquêà la mort que le scélérat compte mêy garder. On veut que jêintroduise une bande de voleurs chez cet individuÖ que je livre une de mes compagnesÖ Jêai la faiblesse dêy consentirÖ je suis libre ; le bonheur me sourit, parce que je viens de me permettre une atrocité. Cêest la promesse dêune mauvaise action qui me sort de chez Bandole ; une vertu mêy tenait captive. Je veux mêapprocher des sacrements ; je veux implorer avec ferveur lê tre suprême dont je reçois néanmoins tant de maux, le tribunal auguste oˇ jêespère me purifier, dans lêun de nos plus saints mystères, devient le thé,tre sanglant de mon ignominie. Lêhomme qui mêabuse et qui me souille sêélève aux plus grands honneurs de son ordre, et lêadversité me poursuit. Je me laisse attendrir par une femme qui se plaint à moi de ses malheurs ; elle me conduit dans un coupe-gorge ; là plus quêen aucune autre circonstance de ma vie, jêéprouve à quel point la main du sort veut me ballotter éternellement. Jêétais ailleurs lêobjet de beaucoup de crimes, sans participer à aucun, chez dêEsterval, uniquement retenue par le désir ardent de faire triompher la vertu, je suis contrainte à partager tous les crimes, pour réussir à les empêcher. Une victime enfin échappe par mes soins ; cêest Bressac, cêest ce monstre qui mêaccusa dêavoir poignardé

sa mèreÖ que lui seul put assassiner. Le fruit de mes peines est dêêtre conduite par lui chez un autre scélérat, o˘ la main des furies même ne saurait tracer les horreurs dont sa rage sut mêenvironner. Jêessaie de sauver la première des épouses de cet homme, que je trouve chez lui ; je nêy réussis pas. Je veux au moins faire évader la seconde ; cêest en me faisant risquer de périr moi-même de la plus lente des morts que la fortune paye cette action. Je rencontre chez cet inf,me époux un autre anthropophage, qui me propose de distribuer des poisons. Je le refuse ; il me précipite dans une mare dêeau. Je retrouve celui que ma bonté sauva dêune troupe de voleursÖ qui me viola pour récompense. Plongée dans la misère, jêimplore sa pitié ; il ne met ses services quêau prix de la plus coupable des médiationsÖ il veut que je lui suborne des victimes. Indignée de la proposition, jêen repousse jusquêà lêidée même ; le libertin, pour se venger, me soumet encore une fois à des ignominies. Je pars de Lyon ; le premier objet que je rencontre est une femme qui me demande lêaumône ; je la soulage, elle mêentraîne sur un souterrain, o˘ je mêengloutis avec elle ; de nouvelles abominations se présentent à moi ; il faut que je les partage. Là, on exige un vol pour prix de ma liberté ; je mêy refuse ; je dénonce le coupable : il est heureux, je suis la seule punie. Lêengagement dêun nouveau forfait brise à la fin mes fers ; ce nêest quêen lêaccueillant que la fortune me flatte. Débarrassée de tous ces fripons, je marche vers Grenoble ; un homme évanoui sêoffre à moi, je le secours ; lêingrat me fait tourner une roue comme une bête, et me prend pour se délecter ; ce furieux veut que je le pende à mon tour. Une seconde fois maîtresse de sa vie, je la lui sauve encore. Pour dédommagement, il mêenferme vivante au milieu de deux cents cadavres. Tous ses souhaits sont accomplisÖ je suis près de mourir sur un échafaud, pour avoir travaillé de force dans sa maison. Une femme épouvantable, que le ciel me fait retrouver, veut me séduire, et me fait perdre le peu que je possède, pour avoir voulu sauver les trésors de sa victimeÖ Un jeune homme sensible veut me faire oublier tous mes mauxÖ

mêen consoler par lêoffre de sa main ; il expire dans mes bras, avant que de le pouvoir. Son ami cherche à tarir mes larmes ; mais sa persécutrice se venge ; les serpents de lêenfer devaient me déchirer, je venais dêêtre vertueuse. Je suis saisie, enlevée, conduite chez un homme dont la passion est de couper les têtes. Jêéchappe à ce danger ; les bras quêon me tendait me protègent encore ; je me crois à la fin tranquille. Une maison br˚le ; je

me précipite au milieu des flammes, pour en arracher lêenfant de celle quêon mêa donnée pour protectrice. ¿ jamais dupe de mes bienfaits, cêest celle même à qui jêai rendu service qui me perd. Enfermée comme une scélérate, chargée dêimputations calomnieuses, jêimplore un religieux ; il me contraint à des exécrations, et mêabandonne sans me servir. Jêai recours à la protection dêun homme à qui jêai sauvé la fortune et la vie ; il me livre à dêinsignes libertins, au milieu desquels jêéprouve mille fois plus dêhorreurs que je nêen connus de mes jours. Cette multitude de bêtes féroces réunies contre moi h,tent ma perte, après mêavoir accablée dêoutrages. Ils sont comblés des dons de la fortune, et je cours à la mort.

Voilà ce que les hommes mêont fait éprouver ; voilà ce que mêapprit leur dangereux commerce. Est-il donc étonnant que mon ,me, aigrie par le malheur, révoltée dêoutrages, accablée dêinjustices, nêaspire plus quêà

briser ses liens !

Justine finissait à peine ces tristes réflexions, lorsque le geôlier vint lui parler avec le plus grand mystère.

- …coutez-moi, lui dit-il, avec attention. Vous mêavez inspiré de lêintérêt, et si vous pouvez réussir à ce que je vais vous proposer, je vous sauve la vie.

- Oh ! monsieur, de quoi sêagit-il ?

- Vous voyez là-bas ce gros homme, abîmé dans sa douleur, et qui, comme vous, nêattend que lêheure de son supplice ; il est possesseur dêun portefeuille dans lequel est une somme considérableÖ en voyez-vous dépasser le bout dans sa poche ?

- Eh bien, monsieur ?

- Eh bien ! je sais quêil nêest occupé, dans ce moment-ci, que des moyens de faire passer ce trésor à sa famille ; dérobez-le lui, apportez-le moi, et vous êtes libre. Mais du silence ; soit que vous acceptiez, soit que vous refusiez, nêouvrez jamais la bouche de ce que je vous révèle iciÖ

allons, décidez-vousÖ

- Oh, Dieu ! sêécria Justine, toujours entre le vice et la vertu, faut-il donc que la route du bonheur ne sêouvre jamais pour moi quêen me livrant à

des infamies !Ö Oui, monsieur, oui, je vais vous obéir ; vous me proposez un crimeÖ je vais mêy livrerÖ oui, je vais le commettre, pour en épargner un bien plus atroce aux scélérats qui me font périr.

Le geôlier se retire ; le temps presse ; déjà lêair retentit des sons lugubres de cette cloche qui annonce aux malheureux condamnés quêils nêont plus quêun moment à vivre. Notre héroÔne vient se placer près de son confrère ; elle lui dérobe lêeffet désiré, le remet au gardien, qui, dans le même instant, pour récompense, lui ouvre les portes, et lui donne un louis pour sa route.

- Fuyons, fuyons, sêécrie cette infortunée dés quêelle est seule ; quittons promptement un pays o˘ le bonheur que jêy espérais sêéloigne avec autant dêacharnement. La nuit vient ; les ténèbres favorisent sa fuite, et la voilà dans la route de Paris, o˘ la portent ses résolutions, dans lêespoir dêy rejoindre sa súur, de lêattendrir sur ses infortunes, et de trouver au moins près dêelle quelques ressources à son affreuse misère.

Telles furent les idées qui nourrirent Justine jusquêaux environs dêEssonne.

Il était environ quatre heures du soir ; elle marchait sur lêun des bascôtés de la route, lorsquêelle aperçoit une dame de la plus grande élégance, qui se promenait avec quatre hommes.

- Abbé, dit cette dame en sêadressant à lêune des personnes qui lêaccompagnaient, voilà une créature dont la figure me frappeÖ

Mademoiselle, un mot, je vous prieÖ Voudriez-vous bien me dire votre nomÖ

ce que vous êtes ?

- Oh ! madame, la plus malheureuse des filles !

- Mais, votre nom, enfin ?

- Justine.

- Justine !Ö quoi ! vous seriez la fille du banquier NÖ?

- Oui, madameÖ

- Mes amis, cêest ma súurÖ oui, ma súur, que ces guenilles et ces haillons vous déguisent. Tel devait être son sort ; je le lui avais préditÖ elle était sage, comment nêe˚t-elle pas échoué ? Venez, mon enfant, venez à mon ch,teau ; je suis curieuse de savoir par quelle fatalité je vous retrouve.

On rentre.

- Eh quoi ! dit Justine éblouie du faste quêelle vois régner partout, pendant que je puis à peine soutenir mes faibles jours, voilà donc, ma súur, les richesses qui vous environnent !

- ‘ fille pusillanime, répondit Juliette, cesse de te surprendre ; je têavais annoncé tout cela. Jêai suivi la route du vice, moi, mon enfant ; je nêy ai jamais trouvé que des roses. Moins philosophe que moi, tes maudits préjugés têont fait révérer des chimères ; tu vois ou elles têont conduite ! Abbé, poursuivit la célèbre súur de notre héroÔne, quêon lui fasse donner des habits plus décents, et quêon mette son couvert avec nous ; demain nous écouterons le récit de ses malheurs.

Justine, rafraîchie, reposée, raconta le lendemain à toute la société les aventures que lêon vient de lire. quelque abattue que f˚t cette belle fille, elle plut à tout le monde ; et nos libertins, en lêexaminant, ne peuvent sêempêcher de la louer. Oui, dit lêun dêeux que lêon verra bientôt figurer dans les aventures de la súur de Justine ; oui, voilà bien ici les Malheurs de la Vertu ; et là, poursuivit-il en montrant Juliette, là, mes amis, les Prospérités du Vice.

Le reste de la soirée fut employé au repos ; et, dès le lendemain, Juliette annonça à ses amis quêelle voulait raconter son histoire à sa súur, afin, disait-elle, de la faire mieux juger de la puissante manière dont le ciel protège et récompense toujours le vice, quand il abat et contriste la vertu.

- …coute-moi, Justine. Vous, Noirceuil et Chabert, je ne vous invite point à entendre de nouveau des détails dans lesquels vous avez trop de part, pour quêils ne vous soient pas familiers. Allez passer quelques jours à la campagne ; nous verrons, à votre retour, ce quêon pourra faire de cette fille. Mais vous, marquis, et vous, mon cher chevalier, je vous prie dêentendre ce que jêai à vous dire, et dêêtre persuadés que ce nêest pas sans fondement que Chabert et Noirceuil vous ont souvent dit quêil existait bien peu de femmes plus singulières que moi dans le monde.

On passe dans un salon délicieux. La compagnie se place sur des canapés ; Justine ne prend quêune chaise ; et Juliette, au fond dêune ottomane, commence ses récits de la manière dont nos lecteurs le verront dans les volumes qui suivent.

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

3

CHAPITRE II

16

CHAPITRE III

23

CHAPITRE IV

41

CHAPITRE V

62

CHAPITRE VI

73

CHAPITRE VII

102

CHAPITRE VIII

120

CHAPITRE IX

141

CHAPITRE X

161

CHAPITRE XI

179

CHAPITRE XII

233

CHAPITRE XIII

250

CHAPITRE XIV

270

CHAPITRE XV

290

CHAPITRE XVI

312

CHAPITRE XVII

330

CHAPITRE XVIII 348

CHAPITRE XIX

378

CHAPITRE XX

399

OceanofPDF.com